



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLVI

E

43





INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS.

TOME HUITIÈME.



INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE

DE

L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la situation présente
des différents Etats de l'EUROPE, de l'ASIE, de l'AFRIQUE
& de l'AMERIQUE :

*Commencée par le Baron DE PUFENDORFF, augmentée
par M. BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revüe, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs,
& continuée jusqu'en mil sept cent cinquante,

Par M. DE GRACE.



A PARIS,

Chez } **MERIGOT**, pere & fils, Quai des Augustins, & Quai de Conti.
GRANGE, Libraire-Imprimeur, Grand Salle du Palais, & rue de la Parcheminerie.
HOCHEREAU, l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf, au Phénix.
ROBUSTEL, Quai des Augustins, près la rue Pavée.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



WASHINGTON, D. C. 20540

ATTENTION: DIRECTOR



T A B L E

Des Chapitres qui sont contenues dans le huitieme Volume.

CHAPITRE PREMIER. Histoire ancienne de l'Egypte ,	
ART. I. Description du pays ,	Page 1.
ART. II. Mœurs & coutumes des Egyptiens ,	4.
ART. III. Histoire des Rois d'Egypte , jusqu'à la mort d'Alexandre ,	6.
ART. IV. Etat de l'Egypte sous les Ptolémées , jusqu'à la conquête des Romains ,	11.
CHAP. II. Histoire de Carthage.	
ART. I. Origine & forme du Gouvernement des Carthaginois ,	37.
ART. II. Histoire de Carthage , depuis son origine jusqu'à sa destruction par les Romains ,	40.
<i>Digression sur la famille & la postérité de Mafinissa ,</i>	
	64.
CHAP. III. Révolutions de l'Afrique proprement dite.	
ART. I. Sa description géographique , tirée de différents Auteurs Arabes ,	70.
ART. II. Etablissement des Wandalés en Afrique & leur expulsion par l'Empereur Justinien ,	75.
ART. III. Conquête de l'Afrique par les Arabes ,	80.
ART. IV. Révoltes des Africains & les suites qu'elle eut ,	87.
<i>Dynastie des Al-Moravides ,</i>	
	88.
<i>Dynastie des Al-Mohades ,</i>	
	90.
<i>Dynastie des Beni-Merinis ,</i>	
	92.
<i>Dynastie des Benioatazes ,</i>	
	94.
<i>Les Scherifs ,</i>	
	ibid.
CHAP. IV. Révolutions de divers Etats de Barbarie. Leur gouvernement & les coutumes des habitants ,	
ART. I. Tripoli ,	97.
ART. II. Tunis ,	98.
ART. III. Alger ,	100.
CHAP. V. Découvertes & conquête des Portugais jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ,	110.
CHAP. VI. Découvertes & conquêtes des Portugais en Afrique , depuis le Cap de Bonne-Espérance , jusqu'au Déroit de Babel-mandel ,	129.

CHAP. VII. De l'Abyssinie,	
CHAP. VIII. Royaume de Monomotapa,	157.
CHAP. IX. Royaume d'Angola,	172.
CHAP. X. Royaume de Congo,	175.
CHAP. XI. Royaume de Matamba,	188.
CHAP. XII. Topographie de l'Afrique,	204.
CHAP. XIII. Mœurs & coutumes de quelques peuples de la côte occidentale de l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.	205.
ART. I. Les Jalofs & autres peuples du Sénégal,	
Les Foulis,	234.
Mandingos,	239.
Usages communs des mêmes contrées de l'Afrique.	242.
ART. II. Mœurs de quelques peuples qui habitent depuis Sierra-Leona, jusqu'au Cap de Lofoe Confaro,	245.
Issinois,	265.
Quojas,	266.
Quaquas,	277.
ART. III. Nègres de la côte d'or,	286.
ART. IV. Mœurs des peuples du Congo & des pays voisins,	288.
Habitants d'Angola,	317.
Habitants de Benguela,	327.
Nations qui bordent le pays du Congo & d'Angola,	332.
Jaggas,	ibid.
ART. V. Les Hottentots,	334.
ART. VI. Mœurs & usages des habitants de Madagascar,	336.
	344.

L'AMERIQUE.

CHAP. I. Découverte de ce pays,	
CHAP. II. Découverte & conquête du Brésil par les Portugais,	347.
CHAP. III. Découvertes & conquêtes des François & des Hollandois en Amérique,	452.
CHAP. IV. Découvertes & conquêtes des différentes Nations de l'Europe dans l'Amérique septentrionale,	462.
CHAP. V. Découvertes & conquêtes des Anglois, des Suédois & des Danois en Amérique,	464.
CHAP. VI. Topographie de l'Amérique & des Terres Polaires,	485.
Isles de l'Amérique septentrionale,	493.
Terres Polaires,	503.
	520.

CHAP. VII. *Mœurs & coutumes de quelques Nations sauvages de l'Amérique.*

ART. I. *Americains septentrionaux,* 523.

ART. II. *Mœurs de quelques peuples de l'Amérique méridionale,* 567.

CHAP. VIII. *Ecclaircissements sur les différends des François & des Anglois dans l'Amérique septentrionale,* 599.

Fin de la Table.

Principales corrections & additions à faire dans le huitieme Volume.

PAGE 2. à la fin du cinquieme alinéa ajouter. *La grande pyramide existe encore, & les derniers Voyageurs qui ont été en Egypte, nous ont donné une nouvelle description de ce monument*
 P. 4. lig. 1. à la place de ces mots, *aujourd'hui Damiette & Rosette*, ajoutez; *les deux grands canaux qui forment à présent le Delta se rendent à la mer par les embouchures de Damiette & de Rosette.*

P. 8. lig. 23. Il y fit graver cette inscription, *ditez sous cet article.*

P. 277. à la fin de la treizieme ligne après *la place*, ajoutez, *publique.*

P. 299. lig. 29. les Rois, *lis.* le Roi. lig. 30. célèbrent, *lis.* célèbre.

P. 300. lig. 17. est chargé de la personne du Roi, *lis.* est chargé de veiller sur la personne du Roi.

P. 301. lig. 24. pour le venger, *ajoutez,* sur le meurtrier.

P. 303. lig. 33. les mouvements, *lis.* leurs mouvements.

P. 304. lig. 39. Mauferos, *lis.* Manferos.





EXPLICATION

Du Fleuron, & des Vignettes du huitieme Volume.

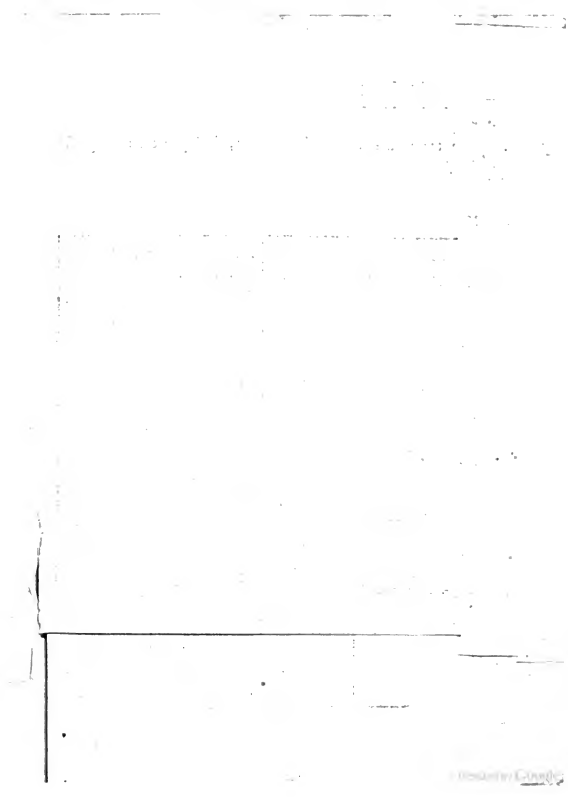
LE Fleuron du Frontispice représente un bout de Port de Mer, qu'on suppose désigner Cadix. On voit deux colonnes antiques construites de pierres mal ordonnées, dont l'une n'a plus que sa base & l'autre est en ruines. Sur le devant est un Atlas, mesurant avec un compas le Globe de la Terre.

La Vignette pour l'Afrique représente une pyramide d'Egypte que deux Voyageurs font occupés à contempler.

Dans la Vignette de l'Amérique, on voit le débarquement de Christophle Colomb avec les Espagnols dans l'isle de Saint Domingue. Colomb déjà débarqué à terre, considere deux Sauvages que ses gens viennent de lui amener. Ils lui présentent une plante de tabac.



INTRODUCTION





T A B

Le but de cette Carte est de faire connoître les
 étés

irde

	1710. à l'Empereur Charles VI. en échange de la Sardaigne. L'Empereur perdit la Sicile en 1714. & elle fut cédée en 1716. à D. Carlos, avec le Royaume de Naples.		1530. 1551. 1584. 1595. 1611. 1610. 1649. 1679. 1690. 1706. 1754. 1774. 1804.
--	--	--	---

475

1911

1912

1913

1914

1915

1916





INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

L'AFRIQUE. CHAPITRE PREMIER. HISTOIRE ANCIENNE DE L'EGYPTE.

ARTICLE PREMIER. DESCRIPTION DU PAYS.



LES bornes de l'Egypte sont au Nord, la Méditerranée; au Levant, la mer Rouge, & l'Isthme de Suès; **L'EGYPTE.** au Midi, l'Ethiopie, & au Couchant, la Libye. On peut diviser l'ancienne Egypte en trois parties principales; 1°. la haute Egypte ou la Thébaine, qui est la partie la plus Méridionale: 2°. l'Egypte du milieu nommée *Heptanome*, à cause des sept Gouvernements qu'elle renfermoit: 3°. la basse Egypte, qui comprenoit ce que les Grecs appelloient le *Delta*, & toutes les terres qui sont jusqu'à la mer Rouge, & le long de la Méditerranée jusqu'à Rhinocolure ou au Mont Casius.

Tome VIII.

A

2 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

L'EGYPTE.

THEBAÏDE.

Le nom de Thébaïde fut donné à cette Province par rapport à la ville de Thebes, qui en étoit la Capitale. Tous les Anciens ont beaucoup célébré cette ville surnommée Hécaronpyle, pour la distinguer de Thebes en Béotie. Les Grecs & les Romains en ont parlé avec admiration, quoiqu'ils n'en aient vu que les restes. Les Voyageurs ont découvert dans ses ruines des débris augustes de Temples, de Palais, de Colonnes, de Statues. Thevenot fait la description de ce qu'il en a vu.

MEPTANOME.

Memphis, située sur le bord Occidental du Nil, étoit la capitale de l'Egypte du milieu. Parmi les superbes édifices dont cette ville étoit ornée, on admiroit particulièrement le Temple du Dieu Apis. Le Grand Caire, qui semble avoir succédé à Memphis, a été bâti de l'autre côté du Nil. Cette partie de l'Egypte est fort célèbre par plusieurs raretés, dont les principales sont les Obélisques, les Pyramides, le Labyrinthe, le lac Mœris & le Nil.

Obélisques.

Un Obélisque est une aiguille ou pyramide quadrangulaire, menue, haute, & perpendiculairement élevée en pointe pour servir d'ornement à quelque Place, & qui est souvent chargée d'inscriptions & d'hieroglyphes. Les hieroglyphes sont des figures, des symboles mystérieux, dont les Sçavants de l'Egypte se servoient pour voiler les mystères de leur Théologie.

On voyoit dans Héliopolis deux Obélisques d'une pierre très-dure, qui avoient été élevés par les ordres de Sésostris. Auguste les fit transporter à Rome; mais un des deux a été brisé depuis. L'Empereur Constance en enleva un troisième beaucoup plus considérable: il avoit été construit sous le regne de Ramsès.

Pyramides.

Une Pyramide est un corps solide ou creux, qui a une base large & ordinairement carrée, & qui se termine en pointe. Il y en avoit trois plus célèbres que les autres, & elles étoient dans le voisinage de Memphis. La plus grande de toutes étoit, ainsi que les autres, bâtie sur le roc qui lui servoit de fondement, de figure carrée par sa base, construite au dehors en forme de degrés, & elle alloit toujours en diminuant jusqu'au sommet. On avoit employé pour la bâtir des pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étoient de treute pieds, travaillées avec un art merveilleux, & couvertes d'hieroglyphes. Chaque côté avoit huit cents pieds de largeur & autant de hauteur. Le haut de la Pyramide, qui d'en bas sembloit être une pointe ou une aiguille, formoit une belle plate-forme de dix ou douze grosses pierres, & chaque côté de cette plate-forme étoit de seize à dix-sept pieds. On prétend qu'elle avoit été vingt années à construire, sans compter dix ans qu'on avoit employés à couper les pierres. Il y avoit au-dedans de cette Pyramide une infinité de chambres & de salles. Les quatre côtés de cette Pyramide étoient exposés aux quatre régions du Monde, & marquoient par conséquent la véritable Méridienne de ce lieu. Il subsiste encore aujourd'hui une grande partie de ces monuments.

Labyrinthe.

Le Labyrinthe bâti à l'extrémité Méridionale du lac de Mœris, étoit un assemblage de douze Palais disposés régulièrement, & qui communiquoient ensemble. Quinze cents chambres entre-mêlées de terrasses, étoient disposées autour de douze salles, & paroissoient ne laisser aucune sortie à ceux qui vouloient les visiter. Il y avoit autant de logement sous terre.

La fertilité de l'Egypte dépend de l'inondation régulière du Nil ; mais le trop ou trop peu est également dangereux. Mœris, un des Rois d'Egypte pour remédier à ces deux inconvénients, fit creuser un grand lac qui a porté son nom (1). Il communiquoit au Nil par le moyen d'un canal. De grandes écluses ouvraient le canal & le lac, ou les fermoit selon le besoin. Quand le débordement étoit trop grand, on ouvroit alors les écluses, & les eaux qui se retiroient dans le lac, ne séjournoient sur les terres qu'autant de temps qu'il étoit nécessaire pour engraisser les terres. Si l'inondation étoit médiocre, & qu'on craignît la stérilité, on tiroit de ce même lac par des coupures & des saignées une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres. C'est ainsi qu'en joignant l'art à la Nature, on corrigeoit les inégalités du Nil.

Ce fleuve par ses débordements supplée au défaut de la pluie qui tombe rarement dans l'Egypte. Pour que tout le pays pût se ressentir de la fécondité que les eaux du Nil portent avec elles, on coupa l'Egypte d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyables. Les grandes pluies qui tombent dans l'Ethiopie, d'où ce fleuve tire sa source, sont la cause de son débordement. L'inondation marquée n'arrive que vers la fin de Juin, & dure pendant les mois de Juillet, Août & Septembre. La juste grandeur du débordement, selon Plin, est de 16 coudées (2). Lorsqu'il n'est qu'à la hauteur de douze ou de treize, on est menacé de famine ; & si l'inondation passe les seize, elle devient dangereuse. Ainsi l'inondation faisoit connoître quelle devoit être la récolte de l'année suivante. Le Roi avoit fait placer à Memphis une mesure où ces différents accroissements étoient marqués. On en donnoit avis à tout le reste de l'Egypte, qui sçavoit par ce moyen ce qu'il avoit à craindre ou à espérer. Cette coutume s'observe encore aujourd'hui dans le Grand Caire, & le tribut qu'on paye pour les terres au Grand Seigneur est réglé sur l'inondation. La colonne qui marquoit anciennement la crue du Nil, étoit gardée dans le Temple de Serapis. Constantin la fit transporter dans l'Eglise d'Alexandrie, mais Julien la fit remettre dans le même Temple, d'où elle fut encore retirée par l'ordre de Théodose. Aussitôt que les eaux du Nil sont retirées, on retourne la terre, on y mêle un peu de sable pour en diminuer la force, & on sème ensuite les grains. Les semailles se font dans les mois d'Octobre & de Novembre, & les bleds se trouvent en état d'être coupés aux mois de Mars & d'Avril. Par le moyen des canaux on fournit de l'humidité aux terres qui se dessécheroient pendant les grandes ardeurs de l'été.

La forme triangulaire de la basse Egypte lui a fait donner le nom de *Delta*, qui est le *d* de l'alphabet Grec, dont voici la figure Δ. La basse Egypte commence à l'endroit où le Nil se divise en deux grands canaux, par lesquels il va se jeter dans la Méditerranée. L'embouchure qui est à droite s'appelle *Pélusienne*, & l'autre *Canopique*, du nom de deux villes dont elles

L'EGYPTE.

Lac de Mœris.

Le Nil & son débordement.

BASIN EGYPTIEN, OU DELTA.

(1) Un ouvrage si utile & si digne d'admiration est aujourd'hui entièrement négligé par les Turcs, maîtres du pays.

(2) La coudée peut être évaluée à un pied & demi ou environ. Les personnes qui vou-

dront s'instruire à fond sur les mesures anciennes, peuvent consulter le Mémoire de M. Preret sur cette matière; Tome XXIV. des *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, p. 436. & suiv.

L'ÉGYPTÉ.

sont voisines, Péluse & Canope, aujourd'hui Damiette & Rosette. Entre ces deux grandes branches, il y en a cinq autres moins célèbres. Cette espèce d'île, est la partie de l'Égypte la plus cultivée, la plus fertile & la plus riche. Ses principales villes étoient anciennement Héliopolis, Héracléopolis, Naucratis, Saïs, Tanis, Canope, Péluse, & dans les temps postérieurs, Alexandrie, Nicopolis, &c.

Héliopolis, c'est-à-dire ville du Soleil, étoit ainsi nommée à cause d'un Temple magnifique dédié au Soleil. On honoroit dans cette ville un bœuf, à qui on donnoit le nom de *Mnevis*. Les Temples, les Palais, & les plus rates monuments de l'Antiquité, qui se voyoient à Héliopolis, furent détruits par Cambyse, fils de Cyrus.

Alexandre le Grand fut le fondateur d'Alexandrie, & cette ville égala bientôt par sa magnificence les autres villes de l'Égypte. Pour la commodité du commerce on bâtit près d'Alexandrie, dans une île appelée Pharos, une tour qui en porta le nom. Au haut de cette tour étoit un fanal pour éclairer de nuit les vaisseaux qui navigeoient sur ces côtes pleines d'écueils & de bancs de sable. Alexandrie devint célèbre par les arts & par les sciences. Il y avoit un superbe bâtiment nommé *Musée*, où les Sçavants s'assembloient; ils y étoient entretenus aux dépens du Public. La fameuse Bibliothèque qu'on y avoit formée, & que Ptolémée Philadelphie & ses successeurs augmentèrent jusqu'au nombre de sept cent mille volumes, fut consumée en partie pendant la guerre de César & des Alexandrins. Elle fut totalement ruinée par les Arabes sectateurs de Mahomet.

ARTICLE II.

*MŒURS ET COUTUMES DES ÉGYPTIENS.**Loix générales.*

Les Egyptiens connoissent de bonne heure l'usage des Loix, & se firent un devoir de les observer. Il y en eut dans la suite pour les Rois mêmes, qui n'osoient les enfreindre. Leur éducation n'étoit confiée qu'aux personnes distinguées par leur naissance & leurs talents. Le Souverain souffroit sans peine que toutes les heures, ses actions, le boire même & le manger fussent réglées par la Loi. On ne servoit sur leurs tables que des mets fort communs, & le même goût de simplicité regnoit dans tout le reste. L'ancien habitant de l'Égypte étoit naturellement sobre & ennemi du luxe.

Les Rois chargés de rendre la justice à leurs sujets, se faisoient aider dans cette pénible fonction par trente Juges tirés des principales villes du Royaume. On choisissoit ceux qui avoient donné des preuves d'une exacte probité, & qui étoient les plus versés dans la connoissance des Loix. Le Prince leur assignoit un certain revenu, afin qu'ils pussent rendre gratuitement au peuple la justice qui lui étoit due. Le Président portoit un collier d'or, garni de pierreries, d'où pendoit une figure sans yeux qu'on appelloit la *Vérité*. Lorsqu'il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il

la donnoit à celui qui devoit gagner sa cause, & c'étoit la forme de prononcer les sentences. Le meurtre volontaire étoit puni de mort, soit que celui qui avoit été tué fût libre ou non. Le parjure subissoit la même peine. Le calomniateur souffroit le supplice que méritoit le crime dont il avoit chargé son prochain. Celui qui ne savoit pas la vie à un homme, lorsqu'il le pouvoit, étoit condamné à la mort. Il n'étoit pas permis d'être un membre inutile de l'Etat, & il falloit faire connoître de quelle profession on tiroit de l'argent pour vivre. On avoit fait des loix fort sages pour moderer la dureté des créanciers, & empêcher la mauvaise foi des débiteurs. On ne pouvoit emprunter que sur le corps de son pere qui étoit embanmé, & c'étoit une infamie que de mourir sans avoir retiré un gage si précieux. La polygamie étoit permise en Egypte, excepté aux Prêtres qui ne pouvoient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre, ou esclave, les enfans étoient censés libres & légitimes.

Dans la suite les Loix autoriserent les mariages des freres avec leurs sœurs. On respectoit beaucoup les vieillards, & les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur ceder la place d'honneur. Les Egyptiens se piquoient d'une reconnoissance à toute épreuve, & ils regardoient avec raison l'ingratitude comme un des vices qui déshonorent le plus l'humanité. Constatans dans leurs mœurs & dans leurs usages, ils les conserverent plus long-temps que les autres peuples. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte.

Aussitôt que quelqu'un étoit mort, ses parents & ses amis prenoient des habits de deuil, & s'abstenoient du bain, du vin & de tous les mets délicats. Le deuil duroit quarante ou soixante & dix jours, sans doute suivant la qualité des personnes. Tous les corps étoient embaumés, & il y avoit trois manieres de faire cette opération. La plus magnifique étoit pour les personnes riches : elle coûtoit une somme considerable. Plusieurs Ministres étoient employés à l'embaumement d'un corps. Les uns, avec des ferremens faits exprès, commençoient par vider le corps de tout ce qui est le plus susceptible de corruption, la cervelle, les entrailles & tous les intestins. Comme ce travail sembloit avoir quelque chose de violent & d'inhumain, ceux qui avoient fait l'opération prenoient aussitôt la suite, & étoient poursuivis à coups de pierre. On traitoit au contraire honorablement ceux qui étoient chargés de l'embaumement. Ils remplissoient le corps de myrrhe, de canelle & de toutes sortes d'atomates. Après un certain temps ils l'enveloppoient de bandelettes de lin très-fines qu'ils colloient ensemble avec une espece de gomme fort délicate, & qu'ils enduisoient encore avec des parfums les plus exquis. Le corps ainsi préparé, étoit enfermé dans une espece de boîte, faite sur la mesure du cadavre. On le plaçoit ensuite debout contre la muraille, soit dans les tombeaux, soit dans les maisons : c'est ce qu'on appelle *Momies* ou *Mumies*.

Funérailles des
Egyptiens.

Avant que de porter un mort dans le tombeau, il étoit obligé de subir un jugement solennel. Les Juges s'assembloient au-delà d'un lac, sur lequel on faisoit passer le corps du défunt. L'accusateur public déclaroit alors tout ce que cet homme avoit fait pendant sa vie. S'il prouvoit que sa conduite avoit été mauvaise, on condamnoit sa mémoire, & il étoit privé de la

L'EGYPTE.

sepulture. Si au contraire il n'étoit convaincu d'aucun crime, on l'enfeylloit honorablement. Les Rois mêmes n'étoient pas exempts de certe loi.

On a toujours regardé l'Egypte comme le berceau des sciences & des arts; mais on peut dire avec plus de vérité, que c'est le pays dans lequel on les a cultivés avec le plus de soin & d'attachement. La construction de l'Arche de Noé, l'élevation de la Tour de Babel, & d'autres monuments aussi anciens, font connoître que les hommes avoient déjà des lumieres sur l'architecture & sur les autres arts nécessaires à la vie. Il y avoit déjà plusieurs villes bâties par une partie des descendants de Noé, lorsque les enfants de Cham allerent former un établissement en Egypte. Les connoissances qu'ils avoient des arts, aiderent beaucoup leur imagination à faire de nouvelles découvertes, & l'astronomie leur apprit bientôt à remarquer les débordements périodiques du Nil, & à tirer avantage d'une inondation si salutaire.

ARTICLE III.

HISTOIRE DES ROIS D'EGYPTE
jusqu'à la mort d'Alexandre.

L'obscurité qui regne sur l'histoire des Rois d'Egypte, est si impénétrable, qu'il est impossible de la dissiper. On ne doit donc s'attendre qu'à trouver quelques traits de cette histoire, dans un petit nombre d'Ecrivains; car on ne peut donner une filiation suivie des différents Souverains qui ont occupé le trône d'Egypte.

MÉNÈS ou
MÉSARAÏA.

On prétend que Mesraïm, fils de Cham, alla s'établir en Egypte aussitôt après la confusion des langues. On croit qu'il est le même que Menès, qu'on regarde comme le premier Roi d'Egypte.

BUSIRIS.

Long-temps après ce Prince, le pays fut gouverné par Busiris, qui bâtit la fameuse ville de Thebes, où il fixa le siège de l'Empire. Ce Busiris est différent de celui qui est connu par sa cruauté.

OSYMANDIAS.

Osymandias, un de ses successeurs avoit fait, suivant Diodore de Sicile, la guerre aux Baétriens, peuples de l'Asie, & ses exploits étoient représentés en sculpture & en peinture dans un édifice magnifique qu'on avoit construit par ses ordres. Son tombeau se faisoit autant admirer par la maniere dont il étoit composé, que par l'art avec lequel il étoit construit.

UCHORÉUS.

Uchoréus, qui regna long-temps après lui, bâtit la ville de Memphis à l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches. Cette ville devint bientôt la demeure des Rois, & elle conserva ce privilège jusqu'à la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand.

MORIS.

Ce Prince est célèbre par le lac qu'il fit faire pour recevoir les inondations du Nil.

C'est après le regne de ce Moris qu'il est fait mention des Rois pasteurs qui s'emparerent d'une grande partie de la basse Egypte & de Memphis, mais ils ne furent jamais maîtres de la haute Egypte. Feu M. Boivin, de

l'Académie Royale des Belles-Lettres, avoir entrepris de prouver que ces Rois pasteurs étoient les Israélites établis dans le pays de Thanis. D'autres croyent qu'ils étoient Arabes ou Phéniciens.

Thethmosis ou Amosis ayant chassé les Rois pasteurs, rentra en possession de la basse Egypte. On croit que ce fut quelque temps après ce Prince, que commença le regne des Rois nommés Pharaons dans l'Ecriture sainte ; mais il n'y a rien de certain.

Le plus célèbre de tous les Rois fut Sésostris. Destiné par son pere à devenir un grand guerrier, il reçut une éducation conforme au projet qu'on s'étoit proposé. Tous les enfans qui naquirent le même jour que ce Prince, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. On les éleva de la même manière que Sésostris, c'est-à-dire, qu'on les accoutuma à une vie dure & laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour les fatigues de la guerre ; car ils étoient destinés à accompagner Sésostris dans routes ses expéditions. La chasse étoit leur exercice ordinaire. Les premiers exploits de Sésostris furent dans l'Arabie, où son pere l'envoya. Vainqueur des Arabes, il s'avança dans la Libye, & subjuga la plus grande partie de cette vaste region.

Devenu maître du rhône par la mort de son pere, il forma le projet de la conquête du Monde. Avant que d'entreprendre une expédition de cette importance, il songea à gagner l'affection de ses sujets, divisa le pays en trente-six Gouvernemens ou *Nomes*, qu'il donna à des personnes de mérite. Ayant ensuite rassemblé une armée formidable & bien disciplinée, il attaqua l'Ethiopie qu'il rendit tributaire, & l'obligea à lui payer tous les ans une certaine quantité d'ébene, d'ivoire & d'or. Il avoit aussi fait équiper une flotte nombreuse sur la mer Rouge, & ce fut par son moyen qu'il s'empara des Isles & des Places situées sur le bord de la mer. Il s'avançoit cependant avec son armée de terre dans l'Asie, & passant comme un torrent, il soumit une grande partie du pays. On prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, qu'il imposa des loix aux peuples qui habitent au-delà du Gange, & qu'il s'avança jusqu'à l'Océan. Les Scythes jusqu'au Tanais, l'Arménie & la Cappadoce se virent sous sa domination. Il laissa une colonie dans l'ancien Royaume de Colchos vers la partie Orientale de la mer Noire. On trouva long-temps après des monuments dans l'Asie Mineure, qui ne permettoient pas de douter des conquêtes de ce Prince. Enfin il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube.

Le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha sans doute d'entrer en Europe. Ce Prince, qui ne cherchoit que la gloire de subjuguier des peuples, n'avoit pris aucune précaution pour conserver ses conquêtes, & un empire aussi étendu ne subsista que quelque temps. Chargé de riches dépouilles, & traînant avec lui une infinité de caprifs de toutes sortes de nations, il rentra dans l'Egypte qu'il embellit de monuments utiles & somptueux. Il fit élever un grand nombre de chaussées sur lesquelles il bâtit de nouvelles villes, afin que les hommes & les animaux y pussent être en sûreté pendant les débordemens du Nil. Depuis Memphis jusqu'à la mer il fit creuser des deux côtés du fleuve plusieurs canaux, pour faciliter le commerce & le transport des vivres, & pour établir une communication

L'EGYPTE.

THETHMOSIS.

SÉOSTRIS.

1570.

Av. J. C.

L'EGYPTE.

1510.

PHERON.

PROTEUS.

RHAMPHINIT.

CETEUS &
CAPRIEN.

MYCETINUS.

ASTYCHIS.

SABACUS.

SETHON.

THARACA.

DOUZE ROIS.

entre les villes les plus éloignées. Pour mettre les pays à l'abri des incursions des Syriens & des Arabes, il fortifia l'Egypte depuis Péluse jusqu'à Héliopolis. Ce Prince se laissa mourir de faim dans un âge très-avancé.

Hérodote lui donne pour successeur Pheron son fils, qui n'avoit aucune de ses qualités.

Le même Historien parle ensuite de Protée, qui obligea, dit-il, Pâris de laisser en Egypte Helene qu'il avoit enlevée. Il la rendit à Ménélas après le siège de Troie. J'ai fait mention de ce trait dans l'Histoire Grecque.

Tout ce qu'Hérodote rapporte au sujet de Rhamphinit est une fable qui ne mérite aucune place dans l'Histoire.

Ces deux Princes, qui étoient freres, ne se sont rendus célèbres que par leur impiété & leurs cruautés. Ils accablèrent leurs sujets de travaux inutiles, & qui n'étoient que pour flatter leur folle ambition. Ce furent eux qui firent bâtir les premières Pyramides.

Mycetinus, fils de Chéops, étoit d'un caractère bien différent que son pere. Il rouvrit les Temples des Dieux que ce Prince avoit fait fermer, rétablit leur culte, soulagea la misère de ses sujets, & tâcha de réparer tous les maux que son pere avoit faits. Un regne si heureux ne fut que de sept ans. Il fit bâtir une Pyramide, mais moins grande que celle de Chéops.

Ce fut ce Prince qui porta la loi, par laquelle il n'étoit permis d'emprunter que sur le corps mort de son pere. Il eut l'ambition d'élever une Pyramide plus superbe que celle de ses prédécesseurs. Elle étoit de brique. Il y fit graver cette inscription : *Ne me comparez point aux autres Pyramides faites de pierres : je leur suis autant supérieure que Jupiter l'est aux autres Dieux.* Depuis le regne de ce Prince jusqu'à celui de Sabacus l'Ethiopien, il y a un intervalle de plus de trois cents ans.

Anyfis occupoit le trône d'Egypte, lorsque Sabacus, Roi d'Ethiopie, fit une irruption subite dans ses Etats, & s'en rendre maître. Ce Prince, après avoir gouverné pendant plusieurs années les Egyptiens avec beaucoup de douceur, & avoir bâti plusieurs Temples magnifiques, & surtout dans la ville de Babasté, retourna en Ethiopie. Anyfis, qui s'étoit tenu caché pendant son regne, remonta sur le trône.

Séthon, fils de Sabacus, gouverna ensuite l'Egypte. Plus occupé de la superstition que des fonctions de Roi, il se fit consacrer souverain Pontife de Vulcain, & négligea le soin de défendre ses Etats. Il ôta même aux gens de guerre les grands privilèges qu'ils avoient reçus de ses prédécesseurs, & les priva des fonds de terre qui leur étoient assignés. Il ne tarda pas à se repentir d'une conduite si irrégulière, car ses soldats refuserent de le défendre contre les Assyriens qui étoient venus l'attaquer. Il fut obligé de rassembler d'autres troupes pour résister à ses ennemis.

Après sa mort, Tharaca qui étoit aussi Ethiopien, s'empara de la couronne, Il fut le dernier des Rois Ethiopiens qui regnèrent en Egypte. Les peuples restèrent deux ans dans l'Anarchie.

Douze des principaux Seigneurs s'étant réunis partagèrent le Royaume en douze parties égales, & convinrent que chacun gouverneroit sa portion avec une souveraine autorité, sans qu'aucun d'eux songeât à faire quelque entreprise contre son collègue. Ils regnerent ensemble pendant quinze

ans dans une grande union , & bâtirent de concert & à frais communs le célèbre Labyrinthe , dont j'ai parlé plus haut. Un jour que les douze Rois assistoient à un sacrifice solennel , qu'on avoit coutume de faire tous les ans à Vulcain , les Prêtres présentèrent à chacun des Princes une coupe d'or pour faire des libations. Comme il ne s'en trouvoit que onze , Psammétique prit son casque , qui étoit d'airain , & s'en servit pour la cérémonie. Cette action fut remarquée par les autres Rois. Se rappelant alors que l'Oracle avoit promis l'entière souveraineté de l'Egypte à celui d'entr'eux qui feroit des libations à Vulcain dans un vase d'airain , ils chassèrent Psammétique de leur compagnie , & le reléguèrent dans les pays marécageux de l'Egypte.

Ce Prince languissoit dans son exil , lorsque la tempête jeta sur les côtes de l'Egypte des Cariens & des Ioniens. Il fit alliance avec ces Etrangers , & ayant levé quelques autres troupes , il les joignit aux Grecs. Il attaqua aussi-tôt les onze Rois , les défit & s'empara de toute l'autorité.

Jusqu'alors l'entrée de l'Egypte avoit été fermée à tous les Etrangers , mais Psammétique avoit trop d'obligation aux Grecs , pour ne leur pas offrir un établissement dans le pays. Ce Prince ne fut pas plutôt affermi sur le trône , qu'il déclara la guerre au Roi d'Assyrie , à l'occasion des limites des deux Royaumes. La Palestine devint entr'eux un sujet continuel de discord , & fut souvent le théâtre de la guerre.

Néchao , devenu Roi d'Egypte , entreprit de joindre le Nil avec la Mer rouge par le moyen d'un canal ; mais le grand nombre de personnes qui périrent à ce travail , l'obligea de renoncer à son entreprise. Ce fut sous le règne de ce Prince que des Phéniciens , qu'il avoit pris à son service , partirent de la Mer rouge , firent le tour de l'Afrique & rentrèrent en Egypte par le détroit de Gibraltar , après trois ans de navigation. L'usage de la boussole n'étoit pas encore connu. Ce voyage fut fait vingt & un siècles avant que Vasques de Gama , Portugais , eût trouvé en 1497. par la découverte du Cap de Bonne-Espérance le même chemin pour aller aux Indes , par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes dans la Mer Méditerranée. On a vu dans l'histoire des Juifs les guerres que Néchao eut avec les Rois de Juda , & avec les Rois de Babylone. Voyez aussi le regne de Nabopolassar , dans l'histoire des Babyloniens.

Après la mort de Néchao , le trône fut occupé par son fils Psammis. On ignore les actions de ce Prince , & on sçait seulement qu'il fit la guerre aux Ethiopiens.

Il eut pour successeur son fils Apriès , connu dans l'Ecriture sainte sous le nom d'Ephraïm ou Ophra. Les commencements de son regne furent brillants , & il eut les plus grands succès dans les guerres qu'il entreprit contre les habitants de l'île de Chypre , & contre les Phéniciens. Enfié d'orgueil il se croyoit à l'abri de tous les malheurs ; mais il ne tarda pas à être défabusé. Les Cyrénéens , originaires de la Grece , qui s'étoient établis entre la Libye & l'Egypte , incommodèrent tellement les Libyens , qu'ils eurent recours au Roi d'Egypte. Néchao fit marcher des troupes pour les secourir , & chasser les Grecs du pays. La défaite de cette armée jeta le désespoir dans le cœur de ceux qui étoient échappés au fer de l'ennemi. Persuadés que le Roi ne les avoit envoyés dans la Libye que pour se débarrasser d'eux , ils se révolèrent

Tome VIII.

B

L'EGYPTE.

PSAMMETIQUE.

670.

AVANT J. C.

NÉCHAO.

616.

PSAMMIS.

600.

APRIÈS.

594.

L'EGYPTE.

ouvertement. Apriès, instruit de ce soulèvement, donna ordre à un de ses Officiers nommé Amasis, d'aller apaiser les troubles. Les rebelles, loin d'écouter tranquillement ce qu'il vouloir leur dire, lui mirent sur la tête un casque, qui étoit la marque de la Royauté. Amasis, au lieu de prendre les intérêts de son maître, consentit à garder la coutume qu'on lui avoit offerte. Apriès, transporté de fureur à cette nouvelle, chargea Patarbemis, un des plus grands Seigneurs de son royaume, d'enlever Amasis, & de le lui amener chargé de chaînes. Patarbemis, n'ayant pû réussir, fut traité avec la dernière indignité, & le Roi lui fit couper le nez & les oreilles. Un traitement si rigoureux & si injuste fit soulever tous les Egyptiens. Apriès, craignant alors pour sa vie, se retira dans la haute Egypte, où il se maintint pendant quelques années. Amasis resta maître du reste de ses Etats. Nabuchodonosor, profitant de ces troubles, entra en Egypte, soumit tout le pays, & confirma Amasis dans la possession du trône, mais seulement en qualité de Viceroi. Apriès la retraite du Roi de Babylone, Apriès rassembla une armée composée de Cariens, d'Ioniens & d'autres Etrangers, & alla attaquer Amasis. On en vint aux mains près de Memphis, mais Apriès fut battu, fait prisonnier, & étranglé par ordre de l'Usurpateur.

AMASIS.

579.

Amasis se vit alors tranquille possesseur de la couronne. Comme il étoit de basse naissance, ses sujets n'avoient pas pour lui beaucoup de respect. Amasis s'en aperçut & usa d'un stratagème qui lui réussit. Il avoit une cuvette d'or qui servoit à lui laver les pieds & à tous ceux qui mangeoient à sa table. Il la fit fondre & la changea en une statue qu'il exposa à la vénération publique. Il y eut un grand concours, & chacun s'empessa de lui rendre hommage. Amasis découvrit alors à ses sujets à quel usage cette statue avoit autrefois servi, & il s'en fit l'application. Depuis cet événement les peuples eurent pour lui un grand respect. Ce Prince ne négligeoit aucun des devoirs attachés au trône, & rendoit exactement la justice. Ce fut lui qui obligea les Particuliers de déclarer chez les Magistrats la profession qui les faisoit vivre. Solon inséra cette loi parmi celles qu'il donna aux Athéniens. Il bâtit plusieurs Temples magnifiques, principalement à Saïs, qui étoit le lieu de sa naissance. Ce Prince, qui aimoit beaucoup les Grecs, leur accorda de grands privilèges, & permit à ceux qui voudroient s'établir en Egypte, de fixer leur séjour à Naucratis. Il fournit encore des sommes considérables aux habitants de Delphes, pour les aider à rebâtir le Temple d'Apollon. Ce Prince fit aussi alliance avec les Cyrénéens. Il est le seul Roi d'Egypte, qui ait imposé un tribut aux habitants de l'isle de Chypre, qu'il avoit soumis. Ce fut sous son règne que Pythagore se rendit en Egypte, où il fut initié dans les profonds mystères des Egyptiens.

PSAMMETI.

525.

Amasis laissa la couronne à son fils Psammenit. Cambyse, fils de Cyrus, entra dans l'Egypte, se rendit maître du pays, & fit mourir Psammenit qui n'avoit régné que six mois. J'ai parlé de cette expédition dans l'histoire de Perse. L'Egypte fut alors soumise aux Perses jusqu'au règne d'Alexandre le Grand. Ce Monarque, ayant abattu l'Empire de Darius, se mit en possession de tous ses Etats. Apriès sa mort, ses Généraux partagèrent les différentes provinces qui lui avoient été soumises, & l'Egypte tomba au pouvoir de Ptolémée, fils de Lagus.

ARTICLE IV.

ETAT DE L'EGYPTE SOUS LES PTOLEME'ES,
jusqu'à la conquête des Romains.

PTOLEME', fils de Lagus, Macédonien de basse naissance, & d'Artinoé, maîtresse de Philippe, Roi de Macédoine, se distingua tellement par sa valeur, qu'il devint un des Généraux d'Alexandre le Grand. A la mort de ce Prince, il fut nommé Gouverneur de l'Egypte, & pendant que les autres Généraux d'Alexandre se disputoient la Macédoine, & tâchoient de se détruire mutuellement, Ptolémée sçut se conserver son gouvernement, & ne prit le titre de Roi que long-temps après. Des troubles arrivés dans la Cyrénaïque le mirent en possession de cette province, qui fit partie de ses Etats. Le premier ennemi qu'il eut à combattre fut Perdicas, Régent de Macédoine, qui, résolu d'abattre la puissance de tous les Gouverneurs, vouloit commencer par celui d'Egypte. Cette entreprise devint funeste au Régent, qui fut massacré par ses propres soldats. Ptolémée affermi dans l'Egypte par l'affection des peuples, travailla à l'agrandissement de ses Etats, & s'empara de la Syrie & de la Phénicie. Il surprit Jérusalem un jour de Sabat, & traita d'abord les Juifs avec beaucoup de dureté ; mais il agit dans la suite avec eux d'une manière bien différente. Sa prudence l'empêcha de prendre parti entre les autres Gouverneurs qui sollicitoient son appui. Il sçut les amuser les uns & les autres, & trouva toujours des prétextes pour éluder la conclusion d'un traité.

Ce Prince ne put cependant refuser son secours à Séleucus, Gouverneur de Babylone, qui étoit menacé par Antigonus, maître d'une grande partie de l'Asie. Il punir quelques Princes de Chypre, qui avoient pris le parti d'Antigonus, & battit Démétrius, fils de ce dernier. Par cette victoire il entra en possession de la Syrie & de la Phénicie, qu'Antigonus lui avoir enlevées, & rétablit Séleucus dans son Gouvernement de Babylone. Ptolémée ne conserva pas longtemps ses nouvelles conquêtes, & il crut devoir les abandonner aussitôt qu'il eut appris qu'Antigonus avoit rétabli ses affaires, & qu'il devoit bientôt joindre son fils. Un traité de paix, qui suivit cette guerre, fit rentrer les Gouverneurs dans leurs premières possessions. De nouveaux troubles occasionnés par le massacre de la famille royale d'Alexandre, firent bientôt recommencer les hostilités. Démétrius attaqua l'isle de Chypre, & poussa si vivement ses conquêtes, que Ptolémée se vit obligé de marcher au secours de cette isle. Il livra bataille à son ennemi, mais il eut le malheur de la perdre, après s'être vu plusieurs fois sur le point de la gagner. Honteux de sa défaite, il se retira en Egypte, où il prit alors le titre de Roi, à l'exemple d'Antigonus, qui, enflé de sa victoire, s'étoit revêtu des ornements royaux. Antigonus forma ensuite le projet d'aller attaquer Ptolémée jusques dans ses Etats. Le Roi d'Egypte, instruit de son arrivée, fit garnir toutes les bouches du Nil avec une grande quantité de barques,

PTOLEME'ES
SOYER.324.
AVANT J. C.

Il prend le titre de Roi.

306.

L'EGYPTE.

& empêcha par ce moyen la flotte ennemie d'approcher. Il attira d'ailleurs ses soldats par les récompenses qu'il leur promit. Antigone, voyant son armée considérablement affoiblie par la défection, & manquant de vivres, se vit contraint de se retirer honteusement. Il voulut s'en venger sur l'île de Rhodes, amie & alliée des Egyptiens; mais Démétrius qu'il chargea de cette expédition, fut obligé d'y renoncer. Les Rhodiens, en reconnaissance des secours qu'ils avoient reçus de Ptolémée, lui donnèrent le nom de *Soter*, c'est à-dire, Sauveur, & élevèrent un Temple en son honneur.

301.

La défaite & la mort d'Antigonus, arrivées à la bataille d'Ipſus, confirmèrent Ptolémée & les autres successeurs d'Alexandre dans la possession de leurs Etats. Par le traité qui fut conclu, Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Palestine, & la Célé-Syrie: quelque temps après il y joignit l'île de Chypre. Démétrius envoya en Egypte, pour ôter des paroles qu'il donnoit, son beau-frère Pyrrhus. Ptolémée fournit à ce jeune Prince des troupes & de l'argent pour l'aider à se rétablir dans le Royaume d'Epire.

Ptolémée, se voyant dans un âge extrêmement avancé, abdiqua la Souveraineté, & remit le Sceptre entre les mains de son fils Ptolémée-Philadelph, fils de Bérénice, une de ses femmes, à l'exclusion de Ptolémée-Ceraunus, fils d'Eurydice, sa première femme; elles étoient encore toutes deux vivantes. Ptolémée-Soter vécut quelque temps après son abdication, & mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, regretté de ses sujets dont il avoit fait le bonheur. Ce Prince aimait beaucoup les Lettres, & favorisa toujours les Savants. Il fut le fondateur de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

PTOLEMÉE
PHILADELPH.

184.

Philadelphie, en montant sur le trône, fit revivre tous les talents qu'on avoit admirés dans son père. Il conserva ses conquêtes, entra dans ses vûes, & exécuta ses projets. Pour témoigner à ses sujets, combien il avoit été sensible à la joie qu'ils avoient fait paroître à son avènement à la couronne, il leur donna une fête où l'or, l'argent, les pierres, les étoffes précieuses y furent prodigués. C'étoit la représentation de la vie de Bacchus, de son culte, & des ses orgies. Comme le détail de cette pompe peut amuser le lecteur, je vais en donner la description.

Description de
la fête donnée au
peuple par le
Roi.

Cette pompe prétendue religieuse, à laquelle on peut comparer en petit, les célèbres fêtes du carnaval de Venise, commençoit par un grand nombre de Silènes, vêtus de robes, les unes de couleur de pourpre, les autres d'un rouge foncé, tous destinés à écarter la foule. Ils étoient suivis par quarante Satyres, rangés en haye, portant chacun une lampe dorée, & ceux-ci par des Victoires, qui tenoient des vases dorés & ornés de feuilles de lierre, dans lesquels brûloient des parfums. Leurs habits étoient ornés de figures d'animaux; l'or y brilloit de toutes parts. Elles précédoient un autel double de neuf pieds, couvert de feuilles de lierre, avec des ornements d'or. Une couronne, formée de pampre d'or & de bandelettes blanches, reposoit sur cet autel au milieu d'un feuillage. C'étoit comme la première partie du cortège, qui marquoit la royauté de Bacchus.

Six vingt jeunes garçons choisis marchaient ensuite, revêtus de tuniques de pourpre; ayant chacun dans un vase d'or de l'encens, de la myrthe & du safran. Quarante Satyres les suivoient, tous portant sur la tête une couronne d'or, qui représentoit des branches de lierre, & à la main une

autre couronne du même prix, ornée de feuilles de vignes. Leurs habits étoient bigarrés de différentes couleurs. Après eux venoient deux Silènes avec des manteaux de pourpre & des chausses blanches. L'un portoit une espèce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu d'eux étoit un homme haut de six pieds, masqué & vêtu d'un habit de rhéâtre, tel qu'on s'en servoit dans les Tragédies ; il tenoit une corne d'abondance d'or, & il s'appelloit l'*Année*. Une très-belle femme de même taille marchoit après lui, toute éclatante d'or. D'une main, elle portoit une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelloit *Perfée*, & de l'autre une palme ; on la nommoit *Peneteteris*, & elle marquoit que tous les cinq ans on célébroit la grande fête de Bacchus. Elle étoit suivie des Génies des quatre saisons, ornés des attributs qui les distinguent, & chargés d'un aureole d'or quarré, avec deux grands vases d'or remplis de parfums. Ensuite venoient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de lierre, & vêtus de rouge ; les uns tenoient des vaisseaux pleins de vin, les autres, des coupes à boire. Après eux marchoit Philiscus, Poète & Prêtre de Bacchus, accompagné de Musiciens, de Comédiens, de Danseurs & autres personnages de cette sorte. On portoit ensuite des Trépieds, qui étoient la récompense préparée pour ceux qui demeuroient vainqueurs dans les combats & dans les exercices des Athlètes, qu'on devoit célébrer les jours suivants. L'un de ces prix, haut de treize pieds & demi, étoit pour les jeunes garçons ; l'autre, haut de dix-huit, étoit pour les hommes. Un char d'une grandeur extraordinaire suivoit immédiatement. Il étoit à quatre roues, & avoit vingt-un pieds de long sur douze de large ; cent quatre-vingts hommes le tiroient avec effort. Sur ce char étoit une figure de Bacchus, haute de quinze pieds, qui sacrifioit avec une grande coupe d'or. Elle portoit une robe de pourpre brochée d'or, qui descendoit jusqu'aux talons, par dessus laquelle étoit une tunique transparente de couleur de safran, & sur ses épaules un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant elle étoit une large cuve d'or à la Lacédémonienne, tenant quinze mesures, appellées *Metretes* ou *Brocs* ; & l'on prétend que chacune de celles-ci tenoit plus de cinquante pintes : à côté, un trépied d'or, sur lequel étoit un vase d'odeur & deux phioles de même prix, pleines de canelle & de safran. Bacchus étoit à l'ombre des lierres, des pampres & d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendoient des couronnes, des bandelettes, des thyrses, des tympanons, des rubans, des masques faryriques, comiques & tragiques. Dans ce même char étoient des Prêtres, des Prêtresses, des Ministres & Interpretes des mystères, des Danseurs de toutes les sortes, & des femmes qui portoient des vents. Bacchus étoit ici honoré comme un Dieu.

Un troisième cortège rappelloit l'histoire de sa vie. Les Bacchantes présidoient en grand nombre, les cheveux épars, & portant des couronnes composées les unes de serpents, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Celles-ci tenoient en main des couteaux, celles-là des serpents. Après elles venoit un second char, large de douze pieds & tiré par soixante hommes, sur lequel étoit la statue de Nisa, que l'on disoit avoir été la nourrice de Bacchus. Elle avoit douze pieds de haut, & portoit une robe de couleur jaune brochée d'or, sur laquelle étoit un habit léger à la Lacédémonienne. Cette figure se levoit par machine, sans que personne y touchât ;

L'EGYPTE.

& après qu'elle avoit versé du lait d'une phiole d'or, elle se rasseyoit ; de la main gauche elle tenoit un thyrsé entrelacé de rubans. Elle avoit une couronne d'or, sur laquelle étoient représentées des feuilles de lierre, & des grappes composées de différentes pierres précieuses. Elle étoit couverte d'un ombrage épais, formé par différents feuillages. Aux quatre angles du char étoient quatre lampes dorées. On célébroit ainsi la naissance & l'éducation de Bacchus.

Il falloit ensuite l'honorer comme Dieu du vin ; c'est ce que représentoit un troisième char, long de trente-six pieds & large de vingt-quatre. Il étoit destiné à porter un pressoir de la même longueur, rempli de vendange, que soixante Satyres fouloient au son de la flûte, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faisoient. Silène étoit le chef de la troupe, & il laissoit couler le vin pendant toute la marche. Trois cents hommes étoient employés à tirer ce char, à force de corps & de bras. Il en suivoit un quatrième une fois plus lourd, puisqu'on y avoit attelé six cents personnes. Il portoit un outre de grandeur énorme, fait de peaux de léopard cousues ensemble. Cet outre tenoit trois mille mesures de cinquante pintes chacune. Le vin en coula pendant tout le trajet.

Après ces quatre premiers charriots, venoit une longue mardie de différents personnages. D'abord c'étoient des Satyres & des Silènes couronnés au nombre de six vingts. Les uns portoient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes, & tous ces vases étoient d'or. Cette troupe étoit suivie d'une cuve d'argent qui tenoit six cents mesures, & qui occupoit un cinquième char tiré par six cents hommes. Elle étoit ciselée & avoit des figures d'animaux, aux bords, aux deux anses & à la base. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or ornée de pierres précieuses. Après tout cela venoient deux coupes d'argent, de neuf pieds de haut sur dix-huit de large ; on les portoit sur des brancards. Elles étoient couvertes de bossettes en haut, & tout autour trois animaux d'un pied & demi leur servoient de supports, & entr'eux on en voyoit beaucoup d'autres de moindre grandeur. Ces deux coupes habilement travaillées étoient suivies de dix cuves énormes, puis de seize autres bien moindres, dont les plus grandes contenoient trente brocs, & les plus petites cinq ; ensuite de dix gros vaisseaux de cuivre, vingt-quatre vases à deux anses sur cinq soucoupes ; deux pressoirs d'argent, sur lesquels étoient vingt-quatre gobelets ; une table d'argent massif, large de dix-huit pieds, & trente autres de six ; quatre trépieds, dont l'un, qui étoit d'argent massif, avoit vingt-quatre pieds de circonférence ; les trois autres plus petits étoient ornés de pierreries sur le milieu. On portoit ensuite quatre-vingts trépieds Delphiques d'argent, moindres que les précédents ; vingt-six cruches, seize flacons ; cent soixante autres vaisseaux, dont le plus grand tenoit six mesures, & le plus petit deux. Il n'y en avoit aucun qui ne fût d'argent.

Les vases d'or venoient ensuite. Quatre que l'on appelloit à la Laconique, couronnés de pampres ; deux à la Corinthienne, ornés au col & au ventre de figures d'animaux, chacun tenoit huit mesures ; un pressoir où étoient dix gobelets & deux vases, dont chacun tenoit cinq mesures. Vingt-deux seaux à rafraîchir les liqueurs, qui étoient depuis un broc jusqu'à

trente ; quatre grands trépieds d'or ; une espèce de coffre ou corbeille d'or , dans le goût de ce que nous appellons une *Cave* , propre à recevoir des vases de différentes façons , travaillée avec un art infini , & enrichie de pierres précieuses. Elle avoit quinze pieds de long , & elle étoit faite à six gradins , ornés de différentes figures d'animaux , dont la hauteur étoit de plus de trois pieds. On voyoit aussi deux gobelets , deux coupes de verre avec des ornemens d'or , deux foudres d'or de quatre coudées , en forme de guéridon , trois autres de moindre grandeur , dix cruches , un autel de quatre pieds & demi , & vingt-cinq plats.

La suite de ces immenses richesses continuoit par une marche de seize cents jeunes garçons , revêtus de tuniques blanches , couronnés les uns de lierre , les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entr'eux portoient des vases d'or ; quatre cents , des vases d'argent ; trois cents , des sceaux d'or destinés à rafraîchir les liqueurs ; d'autres avoient de grands pots pour donner à boire , dont vingt étoient d'or , cinquante d'argent , & trois cents bigarrés de différentes couleurs. Le reste de cette Jeunesse uniforment servoit à porter diverses pièces également riches & curieuses , où l'on voyoit des choses remarquables ; entr'autres un lit porté sur une table de six pieds , qui représentoit le lit de Sémélé , mère de Bacchus , où l'on avoit mis des habits brochés d'or , & ornés de pierres. Un cinquième char long de trente-trois pieds , & large de vingt-un , suivoit par les efforts de cinq cents hommes. On ne voit pas quel rapport sa destination pouvoit avoir à cette fête , à moins que ce ne fût pour le plaisir des spectateurs , ou pour célébrer l'enfance de Bacchus , que l'on représentoit souvent à cet âge. Ce char étoit proprement un antre fort profond & couvert de lierre & de pampre , duquel sortoient & s'envoloient des pigeons , des ramiers & des tourterelles , liés aux pattes avec de longues bandelettes , afin que ceux qui étoient autour les pussent prendre. De-là sortoient encore deux fontaines , l'une de lait , l'autre de vin. Plusieurs Nymphes qui environnoient l'antre portoient des couronnes d'or. Mercure y étoit aussi , tenant un Caducée d'or & revêtu de riches habits , on disoit , qu'il avoit présidé avec les Nymphes à l'éducation du fils de Sémélé.

Sur un sixième char étoit représentée l'expédition de Bacchus dans les Indes , conformément à la description que Lucien nous en a laissée. Bacchus y étoit représenté haut de dix-huit pieds , monté sur un Eléphant vêtu de pourpre , portant une couronne d'or , de lierre & de pampre. Il tenoit dans ses mains un long thyrsé d'or. Sur le cou de l'Eléphant étoit monté un satyre de plus de sept pieds de haut , portant une couronne d'or , qui imitoit les branches du pin , & sonnant dans une corne de chevre qui lui servoit de cor. L'Eléphant avoit aussi son harnois tout d'or , & portoit autour du col une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La suite du cortège exprimoit la marche & les triomphes du Dieu Mars.

Cinq cents jeunes filles étoient en tête , ornées de robes de pourpre & de ceintures d'or : six vingts d'entr'elles , qui commandoient aux autres , portoient des couronnes d'or en forme de branches de pin. Après elles venoient six vingts Satyres armés de toutes pièces ; leurs armes étoient d'argent ou de cuivre. On voyoit ensuite cinq troupes d'ânes , montés par des Silènes &

L'EGYPTE.

des Satyres couronnés ; une partie de ces ânes portoit des fionceaux , & tout le reste des harnois d'or ; l'autre partie les portoit d'argent. Après cela venoit vingt-quatre chars, tirés par des Eléphants ; soixante tirés par des Boucs ; douze tirés par des Lions ; six tirés par des Oryges, espèce de chevres ; quinze par des Buffles ; quatre par des Anes sauvages ; huit par des Autruches ; sept par des Cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vêtus en cochets & portant des chapeaux à grands bords chargés de guirlandes. D'autres encore plus jeunes accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrses, revêtus de manteaux parsemés d'agréments d'or. Immédiatement suivoient trois nouveaux chars tirés par des chameaux. Ceux-ci étoient suivis de chats entraînés par des Mulets ; & sur ces chars on voyoit des tentes faites à la manière des Barbares, des femmes Indiennes, & d'autres nations vêtues en esclaves. Quoique ces Chameaux fussent principalement destinés à traîner, ils portoient encore, les uns trois cents livres d'encens, d'autres deux cents livres de safran, de canelle, de cinnamome, d'iris & d'autres aromats.

Après cette longue suite de chars marchaient des Ethiopiens armés de piques, qui portoit entr'eux six cents denis d'Eléphant, deux mille branches d'ébène, plusieurs coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or. Ensuite venoient deux chasseurs, qui tenoient des dards dorés, & qui conduisoient deux mille quatre cents chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Molloïses ou d'autres espèces. Cinquante hommes les suivoient, portant des arbres auxquels étoient attachés des bêtes fauves de différente nature & des oiseaux. On voyoit aussi en cage des Perroquets, des Paons, des Méléagrides, des Faïsans & d'autres oiseaux d'Ethiopie en grand nombre. Passaient ensuite cent trente Moutons d'Ethiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-six Bœufs blancs des Indes, huit autres d'Ethiopie, un grand Ours blanc, quatorze Léopards, seize Panthères, quatre Lynx, trois petits Ours, une Giraffe & un Rhinocerot d'Ethiopie.

Ce cortège singulier précédoit un char de grandeur énorme & rempli de sujets importants. Le principal étoit Bacchus, portant une couronne d'or, ornée de feuilles de lierre. Il paroissoit se réfugier à l'autel de Rhéa, pour éviter la persécution de Junon. Priape étoit auprès de lui avec une couronne d'or, qui imitoit les feuilles de lierre. La statue de Junon portoit un diadème d'or. Les statues d'Alexandre & de Ptolémée avoient des couronnes de lierre, qui étoient d'or pur. La Vertu étoit à côté de Ptolémée avec une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, posée aussi auprès de Ptolémée, portoit un diadème d'or. Auprès de chacun d'eux étoit un grand vase plein de coupes d'or, & une grande coupe d'or, qui tenoit cinq mesures.

Plusieurs femmes richement vêtues suivoient ce char, portant les noms des villes d'Ionie, de plusieurs autres villes Grecques, de l'Asie & des îles, autrefois subjuguées par les Perses. Elles avoient toutes des couronnes d'or. Sur un char suivant étoient un thyrsé d'or de cent trente-cinq pieds, & une lance d'argent de quatre-vingt-dix pieds. Venait ensuite un grand nombre de Chevaux & de bêtes sauvages, entre autres vingt-quatre Lions d'une grandeur prodigieuse ; puis différents charriots, sur lesquels étoient les statues des Rois & de plusieurs Divinités.

Après

Après cela, venoit un chœur de six cents hommes, parmi lesquels étoient trois cents joueurs de guitare, qui portoient tous des couronnes d'or. Près de ceux-ci marchaient deux mille taureaux, tous de même couleur, qui portoient des frontaux d'or, avec un collier & une égide qui pendoit sur leur poitrine.

On voyoit ensuite la pompe de Jupiter & des autres Dieux en grand nombre, puis celle d'Alexandre, dont la statue toute d'or étoit sur un char tiré par des Eléphants; il avoit d'un côté, la Victoire, & de l'autre Minerve. Suivoient immédiatement d'autres charriots, sur lesquels étoient portés séparément des thrones & des couronnes d'or. Sur le trône de Ptolémée Soter, étoit une couronne d'or du poids de dix mille pièces d'or, que l'on évaluoit à cent mille livres de notre monnoye.

A la suite étoient des richesses sans prix, & qui paroissent incroyables. Trois cents vases d'or destinés à faire brûler des parfums; cinquante autels dorés, entourés de couronnes d'or; aux côtés de l'un d'eux étoient attachés quatre flambeaux d'or, de quinze pieds de haut. On voyoit douze foyers dorés, l'un desquels avoit soixante pieds d'élévation, sur dix-huit de circonférence, neuf trépieds Delphiques d'or, haut de six pieds, & un plus grand que tous les autres, de quarante-cinq pieds, portant des animaux d'or de sept pieds & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vignes. C'étoient après cela des palmes dorées, longue de douze pieds, un caducée doré de plus de soixante-six, un foudre doré de soixante, un Temple doré de soixante pieds en circuit, une corne double de douze pieds, un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étoient de dix-huit pieds, des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente pieds.

On porta en cette pompe trois mille deux cents couronnes d'or, une entre autres que l'on nommoit *sacrée*, qui environnoit l'entrée du Temple de Bérénice. Elle avoit cent vingt pieds de circonférence, & elle étoit ornée de pierres précieuses. La plupart de ces couronnes étoient portées par de jeunes filles. On voyoit encore une cuirasse d'or de dix-huit pieds, une autre d'argent de vingt-sept pieds, sur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit pieds, vingt boucliers d'or, soixante-quatre armures d'or complètes, deux boîtes d'or de quatre pieds & demi, douze bassins d'or, un grand nombre de flacons, dix grands vases de parfums pour les bains, douze cruches, cinquante plats, cinq tables couvertes de gobelets d'or, une corne d'or solide, de quarante-cinq pieds. Il y avoit de plus quarante charriots chargés de vases & d'autres ouvrages d'argent, vingt autres chargés de vases d'or, & huit cents qui étoient remplis d'aromates.

Les troupes commandées pour escorter cette pompe, montoient à cinquante-sept mille six cents hommes de pieds, & à vingt-trois mille deux cents hommes de cheval, tous vêtus & armés magnifiquement.

Il paroît que Callixènes, d'où cette description est tirée, a un peu exagéré dans les détails; mais il y a toujours lieu de croire, que cette pompe fut la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Ptolémée Céraunus, devenu maître du trône de Macédoine, envoya des Ambassadeurs au Roi d'Egypte, son frère, pour l'assurer qu'il avoit entièrement oublié tout ressentiment de haine & de jalousie. Pendant que les

L'EGYPTE.

deux freres se donnoient des marques réciproques d'une sincere réconciliation, Argée, autre frere de Philadelph, cherchoit à lui faire perdre la couronne & la vie. Meléagre, qui étoit aussi son frere, voulut faire soulever les Cypriotes contre lui ; mais le Roi d'Egypte rendit leurs projets inutiles, & fit mourir ses deux freres. Arsinoë, sa femme, fille de Lyfimaque, convaincue que son époux avoit de la tendresse pour une de ses sœurs, fille de Soter & de Bérénice, résolut de s'en venger en empoisonnant son mari. Le complot fut découvert, & le Roi exila la femme en Thébaidé. Il épousa ensuite la Princesse qui avoit donné tant de jalousie à sa femme : elle se nommoit aussi Arsinoë, & étoit sa propre sœur. Cette Princesse n'ayant point eu d'enfants mâles, adopta Ptolémée Evergete, fils de celle dont elle avoit pris la place.

Alliance de
Philadelph avec
les Romains.

273.

Philadelph, aimé de ses sujets & redouté de ses ennemis, envoya des Ambassadeurs aux Romains, pour demander leur amitié. Le Sénat fut flatté de cette ambassade, & fit partir aussitôt quatre Sénateurs, pour aller conclure le traité à Alexandrie. Le Roi leur fit une réception magnifique, & à la fin d'un repas, il leur fit présent à chacun d'une couronne d'or. Les Romains allerent les placer dès le lendemain sur la tête des statues de Ptolémée. Le Roi fut si sensible à cette action, qu'il leur fit des présents plus considérables. Lorsqu'ils furent de retour à Rome, ils les remirent dans le théâtre public ; mais le peuple, touché de leur générosité, leur fit rendre la valeur de ce qu'ils avoient déposé dans le théâtre.

Troubles en
Egypte.

265.

Ptolémée jouissoit des douceurs de la paix, lorsque la rébellion de Magas, son frere utérin, l'obligea de prendre les armes. Ce Prince, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, s'étoit fait déclarer Roi de ces Provinces, & avoit encore entrepris d'enlever l'Egypte à son frere. Il avoit en même temps engagé Antiochus Soter, Roi de Syrie, à faire une irruption du côté de Peluse, pendant qu'il entieroit dans l'Egypte par la Cyrénaïque. Philadelph s'opposa avec tant de vigueur aux entreprises d'Antiochus, que Magas, ne se voyant point soutenu aussi efficacement qu'il l'avoit espéré, demanda la paix. Le mariage de sa fille Bérénice avec Ptolémée, l'ainé des fils de Philadelph, fut le sceau du traité. Ce furent les seules guerres que le Roi eut à soutenir pour la défense de ses Etats. Il secourut d'ailleurs ses alliés, & prit le parti des Athéniens & des Achéens. Il ne profita de la tranquillité dont il jouit le reste de son regne, que pour travailler à l'avantage de ses sujets. Il établit la navigation en Orient par la Mer Rouge, & fit fleurir le commerce dans son Royaume. Il avoit deux flottes, l'une sur la Mer Rouge & l'autre sur la Méditerranée. Par ce moyen il mit le commerce à couvert de toute insulte, & conserva dans une entière soumission les villes qu'il possédoit dans la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie & les Cyclades. Ce Prince, qui avoit beaucoup de goût pour les tableaux & les statues, n'en avoit pas moins pour les livres, & il se faisoit un plaisir de favoriser les sçavants. Les bienfaits dont il les combloit attirerent dans l'Egypte tout ce que son siècle put fournir de plus grands hommes dans les Lettres. Il ne se borna pas à embellir l'Egypte, il donna encore des preuves de sa magnificence dans toutes les Provinces de sa domination. Il bâtit ou agrandit une quantité de villes, dont il fut regardé comme le

fondateur. On en connoît fix qui portoient le nom de Philadelphie, cinq qui avoient le nom de Bérénice fa mere, & neuf qu'on nommoit Arsinoë, du nom de fa sœur & de fa femme. Philadelphie mourut dans la soixante & quatrième année de son âge, & la trente-neuvième de son règne, cherchant inutilement à soulager la douleur que lui caufait la mort d'Arsinoë, à laquelle il ne furvécut pas long-temps.

Ptolémée Evergete, devenu maître du trône par la mort de son pere, fut obligé de porter la guerre en Afie contre Antiochus le Dieu, qui avoit répudié Bérénice (1). Après avoir pris vengeance de l'affront que ce Prince lui avoit fait en ravageant une partie de l'Afie, il retourna dans ses Etats chargé de riches dépouilles, de vases sacrés, de Statues Egyptiennes, que Cambyse avoit autrefois enlevés de l'Egypte. Bérénice, fa sœur & fa femme, l'avoit vu partir avec tant de regret, qu'elle avoit promis de consacrer ses cheveux à quelque Divinité, s'il retournoit sain & fauf. Aussitôt qu'il fut de retour, elle coupa fans peine ses beaux cheveux, & les consacra dans le Temple que Philadelphie avoit fait bâtir à Arsinoë sur le Promontoire de Zéphyrion en Chypre, sous le nom de Venus Zephyrienne. Peu de temps après ces cheveux furent perdus, & Conon de Samos, célèbre Mathématicien, s'avisant, pour faire fa cour, de publier que les cheveux de Bérénice avoient été transportés dans le Ciel. Il montra le soir même près de la queue du Lion cette étoile, qui jusques-là n'avoit pas fait partie d'aucune constellation, & il prétendit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Astronomes, à son exemple, continuèrent à lui donner ce nom, qui lui est resté jusqu'à ce jour. Le Poëte Callimaque confirma cette vision par un petit Poëme qu'il intitula, *la Chevelure de Bérénice*, & que Catulle a traduit depuis en latin.

Evergete cultiva les sciences à l'exemple de ses Prédécesseurs, & travailla à augmenter la Bibliothèque d'Alexandrie. Héritier des vertus de Soter & de Philadelphie, il marcha sur leurs traces, & rendit l'Egypte heureuse & florissante. Il fut le dernier de sa race qui mérita de régner : ses Successeurs furent des monstres de cruauté, de perfidie, d'injustice, de violence & de débauche. Evergete mourut la vingt-cinquième année de son règne.

Philopator, son fils, qui lui succéda, n'avoit d'autre occupation que celle de s'adonner aux plaisirs de toute espèce, & de satisfaire toutes ses passions, surtout celles du vin & des femmes. Il couroit dans les rues avec un tambourin pour rassembler ses compagnons de débauche, & il abandonnoit le soin des affaires les plus importantes à une courtisane nommée Agathoclée. Ce fut sous le règne de ce Prince que périt Cléomene, Roi de Sparte, comme on l'a vu vers la fin de l'Histoire Grecque dans le Tome sixième. Il avoit encouru la disgrâce du Roi, parce qu'il s'étoit opposé au dessein qu'il avoit de faire mourir son frere, que ses grandes qualités lui avoient rendu suspect. Philopator ne tarda pas à le sacrifier à ses soupçons, & il eut l'inhumanité de faire mourir sa propre mere, parce qu'elle avoit pris ouvertement le parti de son frere.

Théodote, Etolien d'origine, & qui étoit au service de Philopator, avoit rendu de si grands services dans les guerres d'Afie, qu'il avoit été nommé

(1) Voyez l'Histoire de Syrie. Tom. VII. de cette Introduction.

L'EGYPTE.

PTOLÉMÉE
EVERGETE.

246.

PTOLÉMÉE
PHILOPATOR.

221.

RÉVOLTE DE
THÉODOTE.

220

L'EGYPTE.

Gouverneur de la Célé-Syrie. Les Courtisans, jaloux de sa gloire, étoient résolus de le perdre. Ils l'accusèrent auprès du Roi, d'avoir ménagé le Roi de Syrie dans la dernière guerre; mais Théodote donna tant de preuves de sa bonne conduite, qu'il fut déclaré absous. Effrayé du danger qu'il avoit couru, il forma le projet de se venger d'un Prince qui n'écoutoit que de lâches flatteurs. De retour dans son Gouvernement, il s'assura des villes de Tyr & de Ptolemais, & les livra à Antiochus le Grand. Le Roi de Syrie, après avoir fait quelques tentatives sur l'Egypte, s'occupa à soumettre les villes de la Célé-Syrie. Philopator, ayant mis sa personne en sûreté dans Memphis, parut s'inquiéter peu des succès du Roi de Syrie, & ne mit aucune interruption à ses plaisirs. Cependant Agathocle & Sosibius, les premiers Ministres, levèrent des Troupes, dont ils donnerent le commandement à des Officiers Grecs, changèrent les anciennes manières de combattre des Egyptiens, & introduisirent celles des Grecs. Pour gagner du temps, ils feignirent d'entrer en négociation avec Antiochus, & cependant la flotte Egyptienne s'avançoit sur les côtes de la Phénicie près de l'embouchure du Lycus. Nicolaüs, qui commandoit l'armée de terre, l'avoit rassemblée à Gaza, d'où il avoit marché vers le Mont-Liban. Antiochus attaqua les Egyptiens & les mit en fuite. Profiter de sa victoire, il soumit plusieurs villes, & poussa ses conquêtes au-delà du Jourdain.

217.

Philopator à cette nouvelle abandonna enfin ses plaisirs pour quelques temps, & prit le parti de se mettre en campagne. Il étoit campé dans les plaines de Raphia à la vue des ennemis, lorsqu'il pensa périr de la main de Théodote. Cet Officier, toujours animé par des sentimens de vengeance, avoit trouvé moyen de s'introduire pendant la nuit dans le camp des Egyptiens, accompagné seulement de deux hommes, & étoit parvenu jusqu'à la tente du Roi, qui heureusement n'y couchoit pas cette nuit. Outré d'avoir manqué son coup, il tua le Médecin de Philopator, blessa quelques Officiers qui se trouverent dans la tente, & se sauva à la faveur du tumulte. Philopator n'eut pas plutôt appris ce qui venoit de se passer, qu'il résolut de livrer combat aux Syriens. Antiochus accepta le combat, & mit bientôt en déroute l'aile gauche des Egyptiens; mais l'aile droite, qui n'avoit pas encore donné, rétablit le combat & enveloppa l'ennemi, qui poursuivoit les vaincus avec trop de chaleur. Antiochus, s'apercevant que la bataille étoit perdue sans ressource, se sauva à Raphia, d'où il se retira à Antioche. Il envoya ensuite demander la paix à Philopator, qui se hâta de la conclure afin de pouvoir se livrer tranquillement à ses plaisirs. Philopator, en parcourant les villes de la Syrie, alla à Jérusalem & visita le Temple. Il voulut entrer jusques dans le Saint des Saints; mais il en fut empêché par une force supérieure. Frappé de ce prodige, il résolut la perte des Juifs; & donna contr'eux des Edits très-sévères. Dieu changea enfin l'esprit de ce Prince, & il traita favorablement ceux qu'il avoit voulu faire périr (1).

Philopator, qui aimoit les actions d'éclat, fournit des sommes immenses aux Rhodiens, pour réparer les pertes que leur avoit causé un violent tremblement de terre. Il tenoit une conduite bien différente à l'égard de ses Sujets, qui ne trouvoient en lui qu'un Prince cruel, injuste, indolent

(1) Voyez le troisième Livre des Machabées.

dans le gouvernement des affaires, & entierement abandonné à la débauche. Les Egyptiens, fatigués d'un joug si pesant, oublièrent leur devoir en songeant à la révolte. Elle fut cependant promptement apaisée, mais on ignore le détail de cet événement. Autant Philopator étoit méprisé & haï des siens, autant il étoit considéré des Puissances étrangères. Les Athéniens recherchèrent son amitié; les Romains firent une nouvelle alliance avec lui, & ce Prince termina par sa médiation la guerre, que se faisoient depuis longtemps Philippe, Roi de Macédoine, & Attalus, Roi de Pergame. Philopator, usé de débauche, mourut après dix-sept ans de règne, & dans la trente-neuvième année de son âge. Il avoit fait mourir trois ans auparavant sa femme, à la sollicitation d'Agathoclée.

Ptolemée Epiphane, fils de Philopator, n'avoit que cinq ans lorsque son pere mourut. Agathoclée, son frere Agathocle, sa mere & quelques uns de leurs confidentes cachèrent la mort du Roi autant qu'il leur fut possible, & enleverent pendant cet intervalle une partie des trésors. Ils formèrent ensuite le projet de conserver toute leur autorité pendant la jeunesse du Prince. Les moyens dont ils voulurent se servir dévoilerent bientôt leur ambition, & leur devinrent funestes. Ils furent cependant d'abord épargnés, mais un de leurs esclaves ayant parlé avec insolence dans la place publique d'Alexandrie, tous les sentiments de haine se réveillèrent, & cette famille entiere fut déchirée par la populace. On traita avec la même rigueur tous ceux dont on avoit sujer de se plaindre, & qui avoient été les Ministres du feu Roi. On choisit ensuite, pour Tuteur du jeune Prince, Aristomene d'Acarnanie, qui gouverna avec beaucoup de sagesse.

Antiochus le Grand regarda la minorité du Roi d'Egypte, comme un moment favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu par le dernier traité de paix. Il se ligua avec Philippe, Roi de Macédoine, & ces deux Princes convinrent de partager entre eux les Etats de Ptolemée Epiphane. Aristomene, pour conjurer l'orage qui menaçoit son Maître, eut recours aux Romains, qui, flattés de cette démarche, envoyèrent des Ambassadeurs à Philippe & à Antiochus, pour leur défendre de faire aucune entreprise contre Ptolemée. Les Rois de Macédoine & de Syrie firent peu de cas des menaces de Rome, & Antiochus entra dans la Judée, dont il fit la conquête. Scopas, à la tête d'un corps d'Étoliens, qui étoient entrés au service du Roi d'Egypte, reprit la Judée & quelques villes de la Célé-Syrie, & de la Palestine. Antiochus étoit alors occupé contre Attalus, mais aussitôt qu'il eut terminé la guerre avec ce Prince, il enleva de nouveau aux ennemis toutes les Places dont ils s'étoient mis en possession pendant son absence, & battit Scopas vers les sources du Jourdain. Cet avantage le rendit bientôt maître de toute la Syrie & de la Palestine. Il proposa ensuite de donner Cléopâtre, sa fille, en mariage au Roi d'Egypte, avec les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie & de Palestine, à condition de les garder jusqu'à ce que le jeune Prince fût en âge d'épouser Cléopâtre. On fut obligé d'accepter le traité; mais il ne fit pas naître la tranquillité qu'on en avoit espérée. Antiochus, à qui on avoit abandonné la Syrie, prétendoit lui rendre toute l'étendue que lui avoit donné Séleucus Nicanor, & par conséquent y comprendre la province de Carie, & quelques villes de l'Asie mineure, qui

L'EGYPTE.

PTOLEMÉE
EPIPHANE.

204.

202.

L'EGYPTE.

appartenoient au Roi d'Egypte. En conséquence il se rendit maître de plusieurs places dans la Pamphylie.

Pendant le cours de ces conquêtes, il se répandit un bruit, que Ptolemée Epiphane étoit mort. Antiochus s'avança aussitôt vers l'Egypte; mais lorsqu'il fut arrivé dans la Lycie, il apprit la fausseté de cette nouvelle. Le complot que Scopas avoit formé contre la vie du Roi, y avoit donné lieu. Le Régent découvrit la conjuration avant qu'elle éclatât, & en fit punir les auteurs. Le Conseil de Régence résolut alors de déclarer le Roi majeur, quoiqu'il n'eût que quatorze ans. On se flattoit qu'après la cérémonie du couronnement, la personne seroit plus respectée, & que le Royaume deviendrait plus tranquille & plus florissant. Trois ans après, il épousa Cléopâtre, fille d'Antiochus, & ce Prince lui donna pour dot les trois provinces qu'il avoit promises par le dernier traité, mais il s'en réserva la souveraineté & la moitié des revenus.

196.

Le Roi de Syrie ne tira pas de cette alliance tout le fruit qu'il en espéroit. Sa fille, devenue Reine d'Egypte, épousa les intérêts du Royaume, & abandonna ceux de son pere. Tant que Ptolemée Epiphane écouta les sages avis d'Aristomene, il se comporta de manière à mériter l'estime & l'affection de ses sujets; mais aussitôt qu'il prêta l'oreille aux discours artificieux des Courtisans, il oublia bientôt les bons principes qu'il avoit reçus, & fit mourir par le poison celui qui les lui avoit donnés. Délivré d'un censeur qu'il trouvoit sans doute trop rigide, il s'abandonna à toutes sortes de vices. Sa conduite irrita ses sujets, & la révolte éclata de tous côtés; mais il fut assez heureux pour réduire les rebelles. Peu de temps après, comme il se dispoisoit à faire la guerre contre le Roi de Syrie, il fut empoisonné par quelques Seigneurs qui craignoient d'être dépouillés de leurs biens. Il étoit dans la vingt-huitième année de son âge.

PTOLEMÉE
PHILOMETOR.

180.

Ce Prince avoit laissé deux fils, qui portèrent successivement la couronne. Le plus âgé, nommé Ptolemée, qui prit dans la suite le surnom de Philometor, n'avoit que six ans lorsqu'il monta sur le trône. Cléopâtre, sa mere, fut déclarée Régente, & elle gouverna pendant l'espace de sept ans avec une sagesse qui lui attira l'estime & l'admiration de tout le monde. Eulée, à qui on confia ensuite le soin de la personne du jeune Roi, songea à gagner sa confiance en flattant toutes ses passions, & en lui inspirant l'amour du plaisir. Il comptoit par ce moyen, que Philometor, peu habitué au travail, lui abandonneroit l'administration du Royaume, & ce qu'il avoit espéré, arriva en effet. Le Roi fut déclaré majeur aussitôt qu'il fut entré dans sa quinzième année.

La Célé Syrie, la Palestine & la Phénicie, qui avoient été cédées à Ptolemée Epiphane, étoient enfin rentrées sous la puissance des Rois de Syrie. Les Ministres de Philometor envoyèrent des Ambassadeurs à Antiochus Epiphane pour les lui redemander; mais ce Prince, au lieu de donner satisfaction au Roi d'Egypte, se prépara à la guerre. Après avoir battu les Egyptiens dans la première campagne, il se disposa la seconde année à entrer en Egypte. Une nouvelle bataille qu'il gagna, & la douceur avec laquelle il traita les vaincus, lui ouvrirent les portes de toutes les villes; Philometor lui-même alla se remettre entre ses mains. Antiochus le traita avec

170.

beaucoup de bouté, & voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Le Roi de Syrie, maître de l'Egypte, en enleva tout ce qu'il y avoit de précieux, & retourna dans ses Etats.

L'EGYPTE.

Les habitants d'Alexandrie, indignés du peu de courage de Philometor, ne voulurent plus le reconnoître pour leur Roi, & mirent la couronne sur la tête de son frere Ptolémée, surnommé d'abord *Evergete*, & ensuite *Physcon*. Antiochus Epiphane, instruit de ce qui se passoit, entra en Egypte sous prétexte de soutenir le parti de Philometor, & mit le siège devant Alexandrie. Les Députés de la Grece, qui se trouvoient dans cette ville, & les Ambassadeurs Romains, tâchèrent par leurs négociations à porter le Roi de Syrie à la paix. Leurs démarches furent inutiles, & Antiochus proposa pour déruier accommodement, que les habitants d'Alexandrie reconnoissent Philometor pour leur Roi. Ennuyé cependant de la longueur du siège, il abandonna cette place, rendit tout le pays à Philometor, & se réserva seulement Peluse, dans laquelle il mit une forte garnison. Il repassa ensuite dans ses Etats, pour y attendre l'issue de la guerre civile qui étoit allumée entre les deux freres, & qui sembloit favoriser ses desseins. Philometor ouvrit alors les yeux, & convaincu de la mauvaise foi d'Antiochus, il se raccommoda avec son frere, & convint de partager le trône avec lui.

Antiochus, irrité de cette réunion qui rompoit tous ses projets, rassembla une puissante armée, envoya une partie de ses troupes dans l'isle de Chypre, & entra avec le reste dans l'Egypte, dont la conquête ne lui coûta guères. Il étoit résolu de conserver ce Royaume, lorsqu'il reçut ordre du Sénat Romain de se retirer promptement. Ce Prince, naturellement si fier, n'osa résister à Popilius, que Rome lui avoit député. Les deux Rois furent ainsi délivrés d'un ennemi qui leur faisoit une cruelle guerre depuis cinq ans. Ces deux Princes vécurent pendant six ans dans une union parfaite; mais Physcon, s'ennuyant de partager la Souveraineté, forma contre Philometor une puissante faction, & le priva de la couronne. Philometor se rendit à Rome dans un équipage humiliant, persuadé qu'il toucheroit plus facilement le Sénat. On lui fit un accueil favorable, & on ordonna que les deux freres partageroient entr'eux le Royaume. La Libye & la Cyrénaïque furent données à Physcon; Philometor eut l'Egypte & l'isle de Chypre, & on déclara ces Etats indépendants les uns des autres. L'accord fut ratifié par les cérémonies & les sacrifices ordinaires.

PTOLÉMÉE
PHILOMETOR,
& PTOLÉMÉE
PHYSCON.

169.

Physcon rompit bientôt le traité, & alla à Rome, pour demander que l'isle de Chypre lui fût remise. Il sçut tellement gagner la faveur des Romains, qu'on lui accorda sa demande; mais Philometor prétendit qu'il falloit s'en tenir au premier traité, & déclara la guerre à son frere. Il fit soulever contre lui les habitants de la Cyrénaïque, & Physcon, obligé de marcher contre les Rebelles, eut le chagrin d'en être battu. Il porta de nouvelles plaintes à Rome, & le Sénat toujours disposé à le protéger, traita durement l'Ambassadeur de Philometor, qui étoit venu défendre la cause de son maître. Les deux freres, qui se disputoient l'isle de Chypre, s'y trouverent en personne, & se livrèrent combat. La fortune favorisa Philometor, qui fit son frere prisonnier. Content de cet avantage, il pardonna à

Partage entre
les deux freres

169.

L'EGYPTE.

Phyſcon ce qu'il avoit fait contre lui, promit de tout oublier, lui rendit la Libye, la Cyrénaïque & quelques villes, pour le dédommager de l'ifle de Chypre. Le Gouverneur que Philometor laiſſa en Chypre, forma le projet de livrer cette ifle à Démétrius, Roi de Syrie. Le complot fut découvert & le coupable fut mis en priſon, où il ſ'étrangla pour éviter la honte du ſupplice qui lui étoit deſtiné. Philometor, plein de reſſentiment contre le Roi de Syrie, favoriſa ſecrètement la révolte des habitants d'Antioche, & contribua à la perte de Démétrius Soror, en fourniſſant à un impoſteur le moyen de monter ſur le trône (1). Cet impoſteur, connu ſous le nom d'Alexandre Balas, épouſa Cléopâtre, fille du Roi d'Egypre, qui continua à prendre ſes intérêts pendant quelque temps. Ils ſe brouillèrent dans la ſuite, & Philometor, après lui avoir ôté ſa fille, ſe déclara pour Démétrius Nicator, qu'il fit reconnoiſtre Roi de Syrie. Balas, qui étoit en Cilicie, accourut promptement à Antioche, & livra bataille aux deux Rois. Son armée fut entièrement défaire; mais Philometor mourut cinq jours après des bleſſures qu'il avoit reçues dans l'action.

Phyſcon ſeul.

146.

Auſſitôt que Cléopâtre, ſa femme & ſa ſœur, eut appris ſa mort, elle voulut faire monter ſur le trône le fils qu'elle avoit eu de lui & qui étoit encore enfant; mais Phyſcon ſ'y oppoſa. Un Ambaſſadeur Romain, qui ſe trouvoit alors à la Cour d'Alexandrie, crut prévenir les troubles en uniſſant Cléopâtre avec Phyſcon, & en établiffant pour ſon ſucceſſeur le fils de Philometor. Phyſcon conſentit à cet accommodement, mais le jour même des noces, il fit poignarder le jeune Prince dans les bras de ſa mère. Craignant que ſes Partifans ne formaſſent quelque complot, il ordonna qu'on les mit à mort, & pour couvrir tant de cruautés, il publia qu'il prévenoit l'effet d'une conſpiration formée contre lui. Sa tyrannie obligea les habitants d'Alexandrie à abandonner cette ville: Phyſcon la repeupla d'Etrangers, qui lui devinrent bientôt ſuſpects. Un jour que toute la Jeuneſſe étoit aſſemblée dans le lieu des exercices, il la fit environner par ſes ſoldats, & la fit maſſacrer. Cette action excita la fureur du peuple qui prit les armes, & courut mettre le feu au Palais. Phyſcon, craignant pour ſa vie, ſe ſauva dans l'ifle de Chypre avec Cléopâtre, ſa nièce, qu'il avoit épouſée après avoir répudié Cléopâtre ſa ſœur, & emmena Memphite ſon fils, qu'il avoit eu de cette dernière. Les habitants d'Alexandrie brifèrent toutes ſes ſtatues, & mirent la couronne ſur la tête de la veuve de Philometor. Phyſcon, pour ſe venger de cette Princeſſe, fit couper par morceau Memphite, l'enferma dans une boîte, & l'envoya à ſa mère le jour qu'elle célébroit l'anniverſaire de ſa naiſſance. Un ſpectacle ſi horrible excita de nouveau la fureur des habitants d'Alexandrie, qui jurèrent de ne jamais ſouffrir que Phyſcon remontât ſur le trône.

Une réſolution ſi ferme, ne put cependant avoir d'effet, car Phyſcon, à la tête d'une nombreuſe armée, força les Egyptiens à ſe ſoumettre. Il ſuscita même des affaires à Démétrius Nicator que Cléopâtre avoit appellé à ſon ſecours. Phyſcon, plus affoibli par ſes débauches que par le nombre de ſes années, ſ'aperçut que ſa fin approchoit. Il avoit deux fils de ſa ſeconde femme, & il désigna pour ſon ſucceſſeur ſon fils aîné, à qui il fit épouſer

(1) Voyez l'Histoire de Syrie, Tome VII.

sa sœur, suivant la coutume d'Egypte; mais sa femme obtint qu'il fit un testament par lequel elle étoit déclarée Régente, avec pouvoir de proclamer celui de ses deux fils qu'elle jugeroit à propos. Phylcon mourut peu de temps après, & ses sujets ne purent s'empêcher de témoigner leur joye, en apprenant cette nouvelle.

Aussitôt que le Roi fut mort, la Régente mit le sceptre entre les mains d'Alexandre, son second fils. Les habitans d'Alexandrie refusèrent de le reconnaître, & rappellerent de Chypre Ptolémée *Lathyre*, que sa mere y avoit envoyé pour l'éloigner de la couronne. Outrée de voir ses projets évanouis, elle obligea Ptolémée à répudier sa femme & à épouser sa sœur cadette qu'il ne pouvoit souffrir. Elle donna le gouvernement de Chypre à Alexandre, afin qu'il pût se rendre maître du pays & des troupes, & qu'elle y trouvât un asyle, dans le cas où elle seroit forcée d'abandonner l'administration du Royaume. Cette Princesse, qui conservoit pour Ptolémée une haine invincible, cherchoit les moyens de lui faire perdre la couronne. Il étoit dans la dixième année de son règne, lorsque sa mere vint enfin à bout de ses desseins. Elle produisit devant le peuple quelques-uns de ses gardes, qui s'étoient fait eux-mêmes quelques blessures, & publia que son fils les avoit ainsi maltraités, parce qu'ils s'étoient opposés aux coups qu'il avoit voulu lui porter. On ajoura foi aux discours de la Régente, & Ptolémée pensa être mis en pièces. Il fut assez heureux pour se sauver sur un vaisseau qui le porta en Syrie.

Ptolémée Alexandre monta alors sur le trône à la place de son frere, à qui on abandonna le gouvernement de l'isle de Chypre, où il resta quelque temps tranquille. Il se mêla ensuite des troubles dont la Syrie étoit agitée, & qui étoient occasionnés par la désunion des deux freres Antiochus. Il prit quelques places qui appartenoient aux Juifs, & remporta sur eux une victoire complete. Cléopâtre, sa mere, alarmée des succès de son fils, passa dans la Syrie à la tête d'une armée, & envoya son fils Alexandre dans la Phénicie, qui étoit prête à se révolter. Lathyre, soupçonnant que l'Egypte étoit dé garnie de troupes, s'y rendit alors avec son armée, dans l'espérance qu'il lui seroit facile de s'en emparer. Toutes les villes lui fermerent leurs portes, & pendant qu'il se dispoisoit à les forcer, Cléopâtre envoya une partie de ses troupes pour s'opposer à ses entreprises. Il fut obligé de se retirer à Gaza, où il passa l'hyver, tandis que la Reine mere étoit à Ptolémaïde. Cette Princesse fit alors une nouvelle alliance avec les Juifs. Cléopâtre & Lathyre abandonnerent ensuite la Syrie: l'une retourna en Egypte, & l'autre dans l'isle de Chypre.

Ptolémée Alexandre, qui craignoit de devenir la victime de la haine que sa mere avoit pour son frere, ou qui s'apercevoit peut être que cette Princesse lui envioit le seul titre de Roi qu'elle lui avoit laissé, abdiqua la Royauté, & sortit d'Alexandrie. Le peuple, qui ne vouloit pas souffrir que Cléopâtre regnât seule, l'obligea d'engager son fils à remonter sur le trône. Cependant Lathyre négocioit secrettement avec Antiochus Cyzicénien, Roi de Damas, pour en obtenir du secours. Cléopâtre traversa cette négociation, en suscitant de nouveaux troubles dans la Syrie. Lathyre commençoit à désespérer de remonter sur le trône, lorsqu'une révolution l'y plaça

Tome VIII.

D

L'EGYPTE.

117.

PTOLEMEI' LATHTAE, ON SOTAR II.

PTOLEMEI' ALEXANDRE.

107.

105.

L'EGYPTE.

LATHYRE en
rétabli.

89.

dans le moment qu'il ne s'y attendoit pas. Cléopâtre fâchée de partager la souveraine autorité avec Alexandre, avoit enfin résolu sa perte. Ce Prince, qui en fut instruit, prévint le coup en faisant assassiner sa mere. Les Egyptiens eurent horreur d'une action si criminelle, lui enlevèrent la couronne, & Lathyre fut alors rappelé. Alexandre fit quelques tentatives pour chasser son frere & s'emparer de Chypre ; mais il perdit la vie en voulant surprendre cette îlle.

Lathyre, n'ayant plus d'ennemis, jouit tranquillement du trône qui lui avoit été disputé si long-temps. Quelques années après son rétablissement, les Thébains de la haute Egypte se révolterent dans le dessein de se rendre indépendants. Lathyre marcha contre eux, prit la ville d'assaut, la traita avec la dernière rigueur, & n'y laissa aucune trace de l'état brillant où elle avoit été autrefois. Ce fut le dernier événement considérable qui arriva sous le règne de ce Prince. Il mourut la huitième année de son rétablissement.

De son premier mariage avec Cléopâtre sa sœur aînée, il avoit eu deux fils qui moururent en bas âge. Selene, sa sœur cadette, que sa mere lui fit épouser de force, ne lui donna que deux filles ; sçavoir, Cléopâtre qui fut mariée à son oncle Alexandre, ensuite à deux Rois de Syrie ; & Bérénice, qui succéda à la couronne. Il eut d'ailleurs deux fils naturels, dont l'un nommé Ptolemée fut Roi de Chypre, & l'autre parvint au trône d'Alexandrie, sous le nom de Ptolemée Denys ou Aulete.

BÉRÉNICE.

81.

Comme il n'y avoit point de successeurs légitimes, on mit la couronne sur la tête de Bérénice. Le jeune Alexandre, fils du Roi du même nom, & que Mithridate, Roi de Pont, avoit emmené dans ses Etats, s'ennuya à la Cour de ce Prince. Craignant de devenir un jour la victime de sa cruauté ou de son ambition, il se rendit auprès de Sylla, & le pria de le mettre sous la protection des Romains. Sylla fit rendre par le Sénat un decret, qui obligeoit les habitants d'Alexandrie de reconnoître pour leur Roi le jeune Alexandre. Ce Prince fut reçu avec de grands témoignages de joie de la part des Egyptiens, & on lui fit épouser la Reine, qui étoit sa cousine germaine. Il s'en dégoûta bientôt, & la fit mourir dix-neuf jours après.

PTOLEMÉE'S
ALEXANDRE II.

81.

Ce trait de cruauté inspira aux Egyptiens des sentiments de haine & de mépris pour leur Roi. Selene, sa tante, voulut en profiter pour réunir l'Egypte à la Syrie, dont elle étoit Reine. Comme elle n'osoit faire aucune entreprise sur l'Egypte sans la permission des Romains, elle envoya ses deux fils à Rome pour solliciter cette affaire. Alexandre, qui en fut informé, fit échouer les projets de sa tante en fournissant aux Romains des sommes considérables. La mort de Sylla fit perdre au Roi d'Egypte son plus zélé protecteur. Les peuples, las d'obéir à un Prince qui ne connoissoit que les plaisirs, & qui négligeoit l'administration du Royaume, le privèrent du trône, & mirent en sa place Ptolemée Aulete, fils naturel de Lathyre. Alexandre, ayant inutilement imploré le secours de Pompée qui étoit en Syrie, se retira à Tyr où il mourut de chagrin. Il fit un testament par lequel il donna au peuple Romain le Royaume d'Egypte, comme s'il eut été en droit de disposer de ce Pays.

PTOLEMÉE'S
ALEXANDRE
AULETE OU DENYS II.

85.

Les deux surnoms qu'on donna au nouveau Roi ne lui faisoient point

d'honneur. Celui d'*Aulete*, qui signifie *Joueur de flûte*, donnoit à connoître que ce Prince en faisoit sa principale occupation. Il se piquoit même d'y exceller, & entroit en lice avec les plus habiles pour leur disputer le prix. Il eut le surnom de *Denys* ou de *Dionysius*, parce qu'il se plaisoit à paroître au milieu des Bacchanales publiques avec des femmes débauchées. De son mariage avec Cléopâtre, la sœur, naquirent un fils & une fille. Celle-ci fut la célèbre Cléopâtre sous laquelle finit le Royaume d'Égypte. Le frere naturel d'Aulete, qui étoit Roi de l'isle de Chypre, ne songeoit qu'à amasser des trésors & à les conserver ; mais son avarice fut la cause de sa perte. P. Clodius, qui avoit reçu ordre de faire la chasse aux Pirates qui croisoient sur les côtes de Cilicie, eut le malheur de tomber entre leurs mains. Il s'adressa au Roi de Chypre pour en obtenir l'argent dont il avoit besoin pour sa rançon. Ptolemée offrit une somme si médiocre, que les Pirates refusèrent de la recevoir, & rendirent généreusement la liberté à l'Officier Romain. Clodius, devenu Tribun du peuple, fit donner un décret pour ordonner à Caton d'Urique d'aller prendre possession de l'isle de Chypre au nom du peuple Romain. On se fonda sur le testament de Ptolemée Alexandre, dont on avoit déjà enlevé les richesses qu'il avoit laissées à Tyr en mourant. Lorsque Caton fut arrivé à Rhodes, il fit sçavoir au Roi de Chypre la volonté du Sénat. Ce Prince, qui ne se sentoit pas en état de résister aux Romains, prit le parti de mettre tous ses trésors sur un vaisseau, de le percer lorsqu'il seroit en pleine mer, & de s'en gloutir avec eux dans les flots. Ne pouvant se résoudre à faire ainsi périr ce qui lui avoit toujours été si cher, il changea de résolution, regagna le rivage, & après avoir remis toutes ses richesses dans des coffres, il se fit mourir par un breuvage empoisonné.

Les Egyptiens, informés du projet des Romains sur l'isle de Chypre, avoient vivement sollicité Aulete de marcher au secours de son frere ; mais ce Prince efféminé n'avoit pu se résoudre à prendre les armes. Ses sujets, indignés de sa mollesse, l'obligerent à quitter le trône. Il se rendit auprès de Caton, qui le reçut en Romain, c'est-à-dire, en homme qui regardoit les Rois au-dessous de lui. Malgré un accueil si fier, il ne laissa pas de lui exposer le sujet de son voyage, & le dessein qu'il avoit d'aller à Rome demander le secours dont il avoit besoin pour punir ses sujets rebelles. Caton lui fit une peinture sincere des mœurs des Romains, & l'assura qu'il épuiserait tout son bien avant que de pouvoir réussir. Il lui conseilla de faire un accommodement avec ses sujets ; mais au lieu de suivre un avis si sage, il continua sa route & arriva à Rome. Il y fit une triste épreuve de ce que Caton lui avoit prédit. Ayant inutilement épuisé des sommes considérables, il fut contraint de se retirer sans rien obtenir. Il alla à Ephèse & s'enferma dans le Temple de Diane, qui lui servit d'asyle & de refuge.

Cependant les habitants d'Alexandrie, qui avoient mis la couronne sur la tête de Bérénice, fille de ce Prince, mais qui étoit née avant l'élévation de son pere, lui avoient fait épouser le plus jeune des fils de Sélène, & frere d'Antiochus l'Asiatique. C'étoit un Prince sans esprit, sans mœurs, & qui bravoit toutes les bienséances, pour satisfaire ses plaisirs les plus honteux

L'EGYPTE.

& les plus grossiers. La Reine eut bientôt en horreur un tel époux, & le fit étrangler quelques jours après son mariage. Les Alexandrins mirent en sa place Archélaüs, qui se disoit fils de Mithridate Eupator, & à qui Pompée avoit donné la souveraineté de Comane, ville du Pont.

36.

Ptolémée Aulete étoit toujours dans sa retraite & sembloit devoir désespérer de pouvoir rentrer en Egypte, lorsqu'il apprit que Gabinus avoit été nommé Gouverneur de Syrie pour les Romains. Il alla le trouver & lui promit une grosse somme d'argent, s'il vouloit favoriser son rétablissement. Gabinus accepta les offres d'Aulete, & s'inquiétant peu de quelle manière cette démarche seroit reçue à Rome, il entra dans l'Egypte avec Marc Antoine, qui commandoit la Cavalerie. Aulete, maître de Peluse, vouloit en faire passer les habitants au fil de l'épée, mais Antoine s'y opposa. Gabinus, qui avoit fait prisonnier Archélaüs, lui laissa le moyen de s'échapper, afin que la guerre ne fût pas sitôt terminée. Archélaüs profita de sa liberté pour rassembler de nouvelles troupes; mais les Egyptiens, qui étoient devenus effeminés, ne seconderent pas la valeur de ce Prince. Archélaüs, vaincu par la lâcheté de ses soldats, se jeta au milieu des ennemis, pour y trouver une mort glorieuse. Gabinus, pour affermir Aulete sur le trône, lui laissa quelques troupes, qui devoient lui servir de gardes.

Aulete, ainsi rétabli sur le trône, traita ses sujets avec toute la dureté possible, & leva des impôts exorbitants. Il fit mourir Bérénice, qui avoit osé prendre la couronne à sa place. Il mourut enfin quatre ans après être remonté sur le trône. Il fit un testament, par lequel il déclara l'aîné de ses fils héritier de la couronne, & voulut qu'il épousât Cléopâtre, sœur aînée du jeune Prince; mais comme elle n'avoit encore que dix-huit ans, il mit l'un & l'autre sous la protection & la tutelle du peuple Romain. Pompée fut le dépositaire d'une copie de ce testament, l'autre étoit restée à Alexandrie dans les archives du Palais. Aulete fut le premier qui changea en couronne le diadème, simple bandelette plus ou moins ornée, dont on ceignoit la tête des Rois, & qu'on nouoit par derrière.

PTOLÉMÉE
DENYS II.

51.

Ptolémée, surnommé Denys II. avoit environ 13 ans lorsqu'il succéda à son père. On célébra aussitôt ses noces avec sa sœur Cléopâtre. L'année suivante le jeune Prince fut couronné à Memphis avec les cérémonies ordinaires. Quelques années après Pompée, qui avoit été battu à Pharsale par César, prit la résolution de se retirer en Egypte. Le Roi & la Reine étoient alors en guerre l'un contre l'autre à son sujet. Ptolémée irrité de ce que sa sœur avoit envoyé des vaisseaux au secours de Pompée, l'avoit contrainte d'abandonner l'Egypte. Cette Princesse s'étoit rendue en Syrie auprès d'Antiochus le Grand, qui lui avoit fourni une flotte pour l'aider à remonter sur le trône. Lorsque Pompée arriva près de Peluse, il trouva la flotte de Ptolémée, & il fit demander un asyle à ce Prince. Théodote, un des Ministres du Roi, fut d'avis de faire mourir Pompée en trahison, & un conseil si barbare trouva des approbateurs. Sous prétexte de recevoir le Général Romain, on détacha une barque pour aller à son vaisseau. Pompée y entra avec quelques personnes de sa suite, mais lorsqu'il fut arrivé sur le rivage, il fut poignardé par ceux qui en avoient reçu l'ordre.

César alors Consul se hâtant de poursuivre son ennemi arriva bientôt à

Alexandrie, où on lui présenta la tête de son rival. Le Consul avoit l'ame trop généreuse pour approuver une telle perfidie. Après avoir versé des larmes sur cette tête, il fit élever un tombeau magnifique à Pompée, & un temple qu'il nomma le temple de la Colere. Il entra ensuite à Alexandrie avec tout l'appareil d'un Consul. Les Alexandrins en furent choqués, & firent plusieurs mouvements qui témoignèrent leur indignation. Ils insultèrent même les Romains, & il y en eut beaucoup de tués. César n'avoit alors qu'un petit nombre de soldats, & il fut obligé de dissimuler son ressentiment. Il trouva moyen d'apaiser le peuple par ses manieres affables, & par les fêtes qu'il donna. Il faisoit cependant venir de Grece & d'Asie une partie des troupes qu'il y avoit laissées.

Lorsqu'elles furent arrivées, il prit un ton d'autorité, & prétendit juger le différend qui étoit entre Ptolémée & Cléopâtre, & leur ordonna de licencié leurs troupes. Cléopâtre étoit toujours sur sa flotte, & les Ports lui étoient entièrement fermés. Sûre de la force de ses charmes elle vouloit plaider elle-même sa cause devant César qu'elle espéroit toucher par sa beauté. Un de ses domestiques lui fournit les moyens d'entrer à Alexandrie enfermée dans un coffre qu'il porta dans le Palais où étoit César. Lorsqu'elle fut devant lui elle n'oublia rien pour le séduire, & César fut bientôt convaincu que la cause de Cléopâtre étoit la meilleure. En effet, dès le lendemain il ordonna à Ptolémée de reprendre sa femme, & de la rétablir sur le trône. Le Roi outré de cette décision, excita les Alexandrins contre César, & se prépara à la guerre. Phorin, chef de son Conseil, & auteur de la disgrâce de Cléopâtre, rassembla aussitôt une armée pour attaquer les Romains. Le Consul se posta si avantageusement que les Alexandrins ne purent rien entreprendre contre lui. Ils allerent ensuite pour ruiner sa flotte, mais César qui n'avoit pas assez de monde pour défendre tous ses vaisseaux, fit mettre le feu à une partie. Un vent du Nord qui souffloit porta la flamme sur les vaisseaux ennemis, & en consuma plusieurs. L'incendie s'étant étendu jusques sur les bâtimens qui étoient sur les bords des Quais, gagna le quartier du Bruchion. Ce fut dans cette occasion que périt la première bibliothèque des Ptolémées.

César sentit alors le danger où il se trouvoit, & pour se mettre à l'abri des mauvaises suites de cette guerre, il envoya demander des troupes de tous côtés. En attendant il se fortifia du mieux qu'il lui fut possible, & tâcha de porter les Alexandrins à la paix. Ganimede, un des Officiers du Palais, enleva Arsinoé, & la conduisit au Camp des Egyptiens, où elle fut aussitôt proclamée Reine à la place de Cléopâtre. Ganimede, pour réduire les Romains, fit couler de l'eau de la mer dans les conduits qui portoient de l'eau douce à Alexandrie. Les soldats Romains murmurèrent alors hautement contre leur Général, mais il les apaisa en faisant creuser des puits qui fournirent de la bonne eau. Cependant il étoit arrivé en Lybie une partie des secours qu'il attendoit. Aussitôt qu'il en fut informé, il s'embarqua pour amener ces troupes à Alexandrie. Ganimede voulut leur disputer le passage, & il y eut une action très-vive sur mer entre les deux Partis. Les Romains vainqueurs débarquerent heureusement à Alexandrie. Ce fut dans cette circonstance que César pensa périr. Obligé d'abandonner son

L'ÉGYPTE.

vaiffeau qui faisoit eau, il se jeta à la nage, & fut longtemps exposé aux traits des Egyptiens. Comme il étoit remarquable par un petit manteau de pourpre, il jugea à propos de le détacher & de le laisser aller au gré des flots. Les Egyptiens trompés par ce manteau ne cessoient de tirer dessus pendant que César gaignoit le rivage.

Quelques jours après les Egyptiens lui envoyèrent une députation solennelle, pour lui demander Ptolémée, qui étoit en sa puissance, lui faisant entendre que s'il consentoit à lui rendre la liberté, ils seroient plus disposés à entrer en accommodement. César ne douta pas que ce ne fût un piège qu'on lui tendit, mais comme il ne lui paroissoit pas important de garder ce Prince, il consentit à le laisser aller. Les Alexandrins en devinrent alors plus fiers, & se préparèrent avec plus d'ardeur à repousser les Romains. Les puissants secours que Mithridate de Pergame & Antipater l'Iduméen amenèrent à César, le mirent en état d'agir vivement contre les Egyptiens. Il se rendit alors maître de Péluse, & favorisé par les Juifs, il remporta un grand avantage sur ses ennemis, facilita à Mithridate les moyens de le joindre, battit de nouveau les Egyptiens, & dissipa entièrement leur armée. Ptolémée craignait de tomber entre les mains du vainqueur, s'embarqua sur le Nil ; mais sa chaloupe battue par celles qui fuyoient en désordre, fut coulée à fond, & il périt dans les flots avec un grand nombre de ses sujets.

Mort de Pto-
lemy Denys II.

César entra en triomphe dans Alexandrie, & par ses manières douces & insinuantes il gagna les cœurs des habitants de cette ville. Il auroit pu dès ce moment réduire l'Egypte en province Romaine ; mais il se contenta d'en disposer au nom de la République. L'amour qu'il avoit pour Cléopâtre, lui fit oublier les intérêts de sa patrie. Il mit la couronne sur la tête de cette Princesse, & lui fit épouser son autre frere, qui n'avoit qu'onze ans ; ainsi il lui laissoit toute l'autorité. Contraint de se rendre en Syrie pour aller combattre Phatnace, il quitta Cléopâtre, qui accoucha peu de temps après d'un Prince, qu'on appella Césarion, du nom de son pere. Il emmena en Syrie & delà à Rome Arsinoé, & après qu'elle eut orné son triomphe, il lui permit de se retirer en Asie. Marc Antoine la fit assassiner dans la fuite, pour complaire à Cléopâtre.

PTOLEMÉE
le jeune &
CLÉOPÂTRE.

47.

Cette Princesse étoit si fort attachée à César, qu'elle ne put s'empêcher de se rendre à Rome avec le Roi, son époux, pour prendre part au triomphe qu'on avoit préparé au Général Romain. César la reçut avec toute la magnificence possible, & il fit rendre un décret, par lequel on déclara le Roi & la Reine d'Egypte, amis & alliés de la République. La passion qu'il avoit pour Cléopâtre, & celle qu'elle lui témoignoit, devinrent bientôt l'objet des railleries des Romains, de sorte que Cléopâtre se vit obligée de retourner à Alexandrie, après avoir restée près de deux ans à Rome. L'envie de faire passer la couronne à Césarion, la porta à donner la mort au jeune Ptolémée, qui n'avoit que quinze ans. Elle le fit empoisonner secrètement, & se vit par ce moyen seule maîtresse du trône.

CLÉOPÂTRE
frule.

48.

Rome étoit alors agitée de troubles occasionnés par l'assassinat de César, Antoine & Octavius se disputoient la souveraineté de la République, qui étoit sur le penchant de sa ruine. Marc Antoine obligé de céder à son rival,

dont les partisans étoient en plus grand nombre , se retira dans les Gaules. Ces deux Princes se raccommoderent ensemble , & formèrent avec Lépide, ce qu'on nomme le second Triumvirat. Les Meutriers de César ayant été défaits à la bataille de Philippes, Octavie retourna à Rome , & Antoine passa en Asie , pour y établir l'autorité du Triumvirat. Les ennemis de Cléopâtre l'acculerent fausement auprès du Triumvir, d'avoir favorisé les assassins de César. Antoine , qui n'avoit pu ajouter foi à une pareille calomnie , voulut cependant que cette Princesse se rendit à Tharse en Cilicie , où il étoit , pour se justifier. Cléopâtre , résolue de mettre dans ses chaînes le Triumvir , employa tout ce qu'elle put imaginer de plus galant pour paroître devant lui. Dès la première entrevue Antoine succomba , & perdit cette espèce de férocité qu'on avoit toujours remarquée en lui. Séduit par les charmes de Cléopâtre , il ne le fut pas moins par le brillant de son esprit. Elle s'attira l'admiration de tous les Princes étrangers qui étoient avec Antoine , & ils ne pouvoient revenir de leur étonnement d'entendre cette Princesse parler plus de huit langues avec une facilité surprenante.

41.

Antoine , ne pouvant résister à tant d'appas , consentit avec joie à épouser cette Princesse , quoiqu'il fût déjà marié à Fulvie. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable , & Cléopâtre porta les choses jusqu'à la profusion. Antoine ruina l'Asie pour tâcher d'égalier la magnificence de la Reine d'Egypte ; mais tous ses efforts furent inutiles , Cléopâtre le surpassa toujours. Ils retournerent ensuite en Egypte , où ils ne s'occupèrent que de festins , de plaisirs & de divertissemens. Je passe sous silence le détail de toutes ces galanteries ; le Lecteur curieux de les connoître , les trouvera particulièrement dans l'Histoire des Triumvirats de M. Larrey.

Pendant qu'Antoine s'abandonnoit ainsi à des choses qui le deshonoreroient , il apprit des nouvelles qui l'obligèrent de quitter l'Egypte. Il étoit d'abord résolu de marcher contre les Parthes , mais ayant été informé que Fulvie étoit morte , il se rendit à Rome , où il épousa Octavie , sœur d'Octavie. Il retourna ensuite en Asie pour faire la guerre aux Parthes. Lorsqu'il fut arrivé en Syrie , il invita Cléopâtre à s'y rendre , & cette Princesse ne tarda pas à satisfaire l'empressement qu'il avoit de la revoir. Il lui donna alors la Phénicie , la Basse-Syrie , l'île de Chypre , la Libye , la Cyrénaïque , l'île de Crète , & une grande partie de la Cilicie. Les Romains murmurèrent hautement de ces générosités faites aux dépens de la République. Rien n'étoit capable de contenter la cupidité de cette Princesse , & comme elle faisoit des dépenses excessives , elle cherchoit les moyens d'augmenter continuellement ses trésors. Elle n'épargna ni les Temples , ni les sépulchres mêmes , & en enleva toutes les richesses. Elle souhaitoit encore envahir les biens des Grands , & se croyoit tout permis pour en obtenir la possession. Antoine , de retour de sa malheureuse expédition contre les Parthes , repassa en Egypte avec la Reine.

Octavie n'en fut pas plutôt informée , qu'elle fit tout ce qu'elle put pour l'arracher des bras de Cléopâtre ; mais celle-ci , qui craignoit de perdre Antoine , joua toutes sortes de rôles pour le retenir dans ses liens : larmes , caresses , reproches , menaces , dépit , tout fut mis en usage. Antoine uniquement occupé de sa passion , oublia sa gloire , & différa de prendre

vengeance de l'affront qu'il avoit reçu chez les Parthes. Il eut la lâcheté d'enlever le Roi d'Arménie par un stratagème indigne d'un grand homme. Sous prétexte de traiter avec lui, il l'attira dans son camp, & le retint prisonnier.

Pour donner à Cléopâtre un nouveau témoignage de son amour, il fit sembler les habitants d'Alexandrie dans un endroit, où il avoit fait dresser un nombre infini de tables garnies de mets les plus délicats. Il avoit aussi fait placer deux trônes dans ce même lieu, & lorsqu'il crut le peuple disposé à l'écouter favorablement, il proclama Cléopâtre Reine des Rois, & Césarion, Roi des Rois, & déclara ce Prince, fils légitime de Jules César. A l'égard des enfans qu'il avoit eus de Cléopâtre, il assigna à chacun son appanage particulier. Alexandre qui étoit l'ainé, fut déclaré Roi d'Arménie & de toutes les Provinces qui sont entre les deux Mers, depuis l'Euphrate jusqu'aux Indes, quoique la plupart appartenissent aux Parthes, & qu'Antoine n'y eût aucun droit. Ptolémée, le second de ses fils, eut la Syrie, & tout le pays qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hellepont, c'est à-dire, toute l'Asie Mineure. Il donna à sa fille Cléopâtre la Province de Cyrene, la Libye, & tout ce que les Rois d'Egypte avoient conquis dans l'Afrique intérieure. Antoine voulut faire approuver cet arrangement par le Sénat; mais cette démarche souleva au contraire la République contre lui, & fut cause de la guerre civile, qui ne lui fut pas moins funeste qu'à Cléopâtre.

Octavius sut profiter en habile politique des dispositions où il trouva les Romains à l'égard d'Antoine, & trouva moyen de le faire déclarer ennemi de la Patrie. Octavius, pour ne point irriter les Partisans d'Antoine, avoit eu soin de faire mettre dans le décret, que c'étoit à Cléopâtre seule qu'on déclaroit la guerre. Antoine, informé de ce qui se passoit, se hâta de traiter avec les Parthes, & continua une vie voluptueuse avec Cléopâtre qui l'avoit suivi en Syrie, & de-là dans la Grèce. Elle reçut de grands honneurs à Athènes, & ce fut Antoine qui lui porta la parole au nom de la ville. Il étoit tellement enivré d'amour pour elle, qu'il répudia Octavie dont il avoit deux enfans. Il étouffa tout sentiment de reconnaissance pour une femme qui avoit toujours pris ses intérêts à Rome, & qui avoit empêché, autant qu'elle avoit pu, Octavius de faire éclater le projet qu'il méditoit depuis longtemps.

Octavius, muni du décret qui l'autorisoit à faire la guerre à Cléopâtre, leva des troupes de tous côtés. Si Antoine avoit su profiter de ce délai, & qu'il eût marché droit à Rome avec l'armée qu'il avoit alors sur pied, il auroit pu abattre tout d'un coup la puissance d'Octavius. Devenu efféminé par la vie molle qu'il menoit depuis longtemps, il ne put se résoudre à abandonner Cléopâtre, & se contenta de rassembler les nouvelles milices qu'on lui fournissoit de différens pays. Cléopâtre, à la vue de tant de troupes, se crut invincible, & menaçoit déjà le Capitole.

Lorsque tout fut préparé pour la guerre, Antoine alla au-devant de l'ennemi, & fit voile vers les côtes de l'Epire avec une flotte composée d'environ cinq cents vaisseaux. Ils étoient d'une grandeur extraordinaire, mais mal équipés, puisqu'au défaut de matelots, on avoit pris toutes sortes d'ouvriers

d'ouvriers qui ignoroient entièrement la marine. Octavius se rendit à Brindes avec une armée qui étoit bien moins nombreuse. Sa flotte n'étoit pas si considérable, mais ses vaisseaux étoient mieux en état de manœuvrer. Comme la saison étoit trop avancée pour tenir la campagne, Octavius & Antoine mirent leurs troupes en quartier d'hiver. Pendant ce temps les meilleurs Officiers d'Antoine ne cessèrent de lui représenter, qu'il lui étoit plus avantageux de se retirer promptement en Macédoine ou en Thrace, & de combattre sur terre que sur mer. Antoine, qui ne se laissoit conduire que par Cléopâtre, résista à des avis si sages, & s'obstina à livrer bataille sur mer. Il fit cependant brûler une partie de la flotte Egyptienne, parce qu'il n'avoit pas assez de monde pour faire la manœuvre de tant de vaisseaux. Cléopâtre fut irritée de cette action, & elle en témoigna son ressentiment à Antoine. Il y eut du refroidissement entr'eux, & le Romain craignit que la Reine d'Egypte n'eût dessein de l'empoisonner. Elle s'aperçut de sa méfiance, & lui fit voir un jour que, malgré toutes ses précautions, elle l'empoisonneroit si elle étoit capable de commettre une action aussi lâche. Ils se raccommodèrent ensuite, & s'abandonnerent de nouveau au plaisir de s'aimer.

Aussitôt que la saison devint favorable, les troupes se mirent en campagne de part & d'autre, & les deux flottes entrèrent dans le golphe d'Ambraçie. Antoine rangea son armée de terre du côté d'Actium, & Octavius posta la sienne sur le rivage opposé. Il y eut plusieurs escarmouches entre les deux Partis, & l'avantage fut toujours du côté des Romains. Plusieurs Officiers abandonnerent alors les intérêts d'Antoine, & se joignirent à Octavius. Antoine, pour arrêter la désertion, se détermina à en venir à une action générale sur mer. Le combat commença au milieu du jour, & la victoire fut incertaine jusqu'au soir. La retraite précipitée de Cléopâtre la décida en faveur d'Octavius. Antoine voyant fuir la Reine d'Egypte, qui avoit été effrayée du combat, ne se trouva plus en état de faire tête à son ennemi, & montant sur une galère, il suivit Cléopâtre qui le reçut sur son bord. Ses troupes, qui ignoroient sa fuite, se battirent encore longtemps, & ne céderent que lorsqu'elles furent certaines qu'il s'étoit retiré. Son armée de terre lui resta fidèlement attachée pendant plusieurs jours, & elle ne se soumit à Octavius que lorsqu'elle se vit abandonnée de Canidius, qui la commandoit.

Antoine s'étoit cependant retiré à Ténare, Promontoire de la Laconie, & il étoit tellement accablé de tristesse, qu'il ne songeoit pas à revoir Cléopâtre. Ce refroidissement ne fut pas de longue durée, & ils furent bientôt reconciliés. Quelques jours après il fit voile pour la Libye, où il avoit une armée, & Cléopâtre se rendit en Egypte, avant qu'on y fût informé de sa défaite. Pour déguiser son malheur & persuader qu'elle retournoit victorieuse, elle orna ses vaisseaux de banderolles & de guirlandes, & fit son entrée dans Alexandrie au bruit des instruments de musique. On ne tarda pas à être informé du succès de la bataille d'Actium, & le prétendu triomphe de la Reine devint le sujet des railleries publiques. Cléopâtre punit avec la dernière rigueur ceux qui avoient eu la hardiesse de mal parler contre leur Souveraine. Elle se empara des biens de ceux qu'elle avoit

L'EGYPTE.

fait mourir, ou qu'elle avoit envoyé en exil. Ces richesses lui servirent à lever de nouvelles troupes, & elle acheta l'amitié du Roi des Parthes en lui envoyant la tête d'Artabaze, Roi d'Arménie, qui étoit resté prisonnier à Alexandrie.

Antoine, qui étoit toujours en Libye, s'abandonnoit à son désespoir, fuyoit la vue des hommes, & se retiroit dans des lieux déserts avec deux amis fideles, dont l'un étoit Grec & l'autre Romain. Ils empêchèrent Antoine de se donner la mort, en lui représentant qu'il n'étoit pas encore sans ressource, & qu'il devoit retourner joindre Cléopâtre. Il se laissa gagner par leurs discours, & se rendit auprès de la Reine, qui faisoit alors travailler à un canal au travers de l'isthme de Sués, pour joindre la Mer Rouge avec la Méditerranée. Elle avoit deux objets dans cette entreprise. L'un étoit de faire passer sa flotte & ses trésors dans le golfe Arabique, & de s'établir au loin une retraite & un asyle pour se mettre à couvert de la guerre & de la servitude. L'autre étoit de faciliter le commerce & de jour de cet avantage, en supposant qu'elle pût faire la paix avec Octavius. Les Arabes des environs de Pétra s'étant opposés à cette entreprise, Cléopâtre fut contrainte de l'abandonner.

Antoine, toujours occupé de ses chagrins, craignoit avec raison que son rival ne vint le chercher dans l'Egypte, & qu'il n'eût le malheur de tomber entre ses mains. Plein de ces idées, il se livroit à la plus noire mélancolie; mais Cléopâtre, à force de visites, de reproches, de caresses, le fit revenir dans son palais, & le replongea dans toutes sortes de débauches, de festins & de dépenses extraordinaires. Elles éclatèrent sur-tout dans une fête magnifique, où leurs fils furent déclarés majeurs. Antoine & Cléopâtre, voulant se donner un témoignage authentique de l'amour qu'ils se portoient, créèrent une fête, qu'ils appelèrent la société des *Synapothesmènes*, ou de ceux qui veulent mourir ensemble. Tous les Courtisans demandèrent à être reçus dans cette société, & protestèrent qu'ils étoient dans l'intention de mourir avec la Reine & Antoine.

La crainte de l'ennemi fit cependant suspendre toutes les fêtes, & on songea à faire des préparatifs, soit pour se défendre, soit pour s'assurer une retraite. On étoit résolu ou à passer dans les extrémités de la Thébaïde, ou à se réfugier en Espagne, dont on se flattoit de faire soulever les peuples contre les Romains. Cléopâtre trompoit cependant Antoine, & son ambition devenant plus forte que son amour, elle prit le parti de tout sacrifier pour conserver le trône. Antoine, suivant l'avis de cette Princesse, avoit envoyé des Ambassadeurs à Octavius, pour lui faire des propositions de paix. Cléopâtre en avoit fait partir d'autres en son nom, & ils étoient chargés d'offrir secrètement à Octavius la couronne d'Egypte. Octavius refusa de donner audience aux Ambassadeurs d'Antoine, & il répondit à ceux de la Reine, qu'il lui laisseroit le sceptre, si elle vouloit lui envoyer la tête d'Antoine. Plusieurs motifs portèrent Cléopâtre à rejeter une telle proposition. Cette Princesse, ayant fait inutilement de nouvelles tentatives auprès d'Octavius pour en obtenir des conditions plus douces, s'aperçut qu'elle n'avoit plus rien à espérer. Elle prépara alors divers poisons, afin d'en faire usage, lorsqu'elle se trouveroit prête à tomber entre les mains

du vainqueur. Antoine fut effrayé de préparatifs si funestes, & il ne put s'empêcher de penser que la Reine avoit dessein d'attenter à sa vie. Cléopâtre le rassura par ses caresses, & fit solemniser le jour de sa naissance avec la plus grande pompe. On envoya une troisième ambassade à Octavius, mais elle n'eut pas plus d'effet que les autres. Octavius, ayant cependant appris que Cléopâtre avoit fait bâtir à côté du Temple d'Isis des tombeaux & des rours superbes, & qu'elle y avoit déposé tous ses trésors avec des matieres combustibles, craignit enfin les suites d'un désespoir qui pouvoit lui faire perdre le fruit de sa victoire. Il commença à la flatter de quelque espérance, & lui envoya un de ses favoris, qui sçut gagner ses bonnes grâces, eu lui faisant entendre qu'Octavius, épris de ses charmes, la traiteroit toujours en Reine. Cléopâtre, séduite par ces discours, promit à Octavius de favoriser son entrée en Egypte.

Dès le commencement du printemps il quitta la Syrie, & envoya sa flotte du côté de la Libye, afin d'attaquer en même temps le Royaume par deux endroits. Cornélius Gallus, qui commandoit cette flotte, s'établit à Peritonion, la clef de l'Egypte du côté de la Libye. Antoine, persuadé que Péluse étoit en état de faire une longue résistance, se rendit à Paratonion; mais il fut battu par le Lieutenant d'Octavius. Il ne fut pas plus heureux sur mer, où la plus grande partie de sa flotte fut détruite par les ennemis. Cependant Cléopâtre avoit donné ordre à l'Officier qui commandoit dans Peluse, d'en ouvrir les portes aux Romains lorsqu'ils furent maîtres de cette Place, la Reine feignit un grand désespoir auquel personne n'ajouta foi. Peu de jours après, elle engagea les habitants d'Alexandrie à ne point agir contre Octavius, qui s'étoit avancé jusqu'auprès de cette ville. Antoine, ignorant cette trahison, songeoit à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il fit une vigoureuse sortie, & mit les Romains en déroute. Fier d'un si petit avantage, il rentra dans la ville aussi triomphant que s'il eût détruit l'armée de son rival. Une seconde sortie eut un succès différent, & la victoire se déclara pour Octavius. Antoine, pour dernière ressource, voulut hasarder un combat naval, dans l'espérance ou de remporter la victoire, ou de se faire jour au travers de la flotte ennemie, pour se retirer en Espagne. Lorsque les deux armées furent en présence, le Général de Cléopâtre baissa pavillon, & passa du côté d'Octavius.

Antoine ainsi abandonné, rentra dans la ville plein de fureur & de désespoir. Il ne put alors s'empêcher de s'apercevoir qu'il étoit trahi par Cléopâtre; mais cette connoissance ne fut pas capable de le porter à briser ses chaînes. La Reine, qui ne doutoit plus qu'Antoine n'eût découvert sa perfidie, & qui craignoit ses reproches, s'enferma dans le dôme qu'elle avoit fait bâtir auprès du Temple d'Isis. Elle ne voulut avoir d'autre compagnie que celle de deux de ses femmes & d'un seul Eunouque. Lorsqu'elle fut entrée dans cet endroit, elle en fit mûrir la porte, & envoya dire à Antoine, que la crainte de tomber entre les mains d'Octavius l'avoit engagée à terminer sa vie. Antoine à cette nouvelle sentit réveiller toute l'ardeur qu'il avoit eue pour elle, & se déterminà à l'imiter.

Il avoit un esclave nommé Eros, qui lui avoit promis de lui donner la mort au premier ordre qu'il recevroit. Antoine le fit venir & lui présenta

E ij

Arrivée d'Octavius en Egypte.

30.

Mort d'Antoine.

L'EGYPTE.

le sein en lui commandant de le percer. Eros tira aussitôt son épée, mais au lieu d'en frapper son maître, il la tourne contre lui-même, & expire à l'instant. Antoine, surpris d'une action si généreuse, donna à Eros les louanges qu'il méritoit, & animé par un tel exemple, il se plongea son épée dans le corps. Ses amis, loin de le secourir & de le rappeler à la vie, l'abandonnerent aussitôt, & le laisserent dans les horreurs de la mort. Cléopâtre, informée de cet accident, lui fit sçavoir qu'elle désiroit le voir encore s'il étoit possible. Antoine, prêt à expirer, se fit porter au pied de l'édifice où la Reine étoit enfermée, & y fut introduit par le moyen des cordes qu'on avoit descendues d'une fenêtre. Un spectacle si singulier excita les railleries du peuple, qui méprisoit depuis longtemps Antoine & Cléopâtre. Cette Princesse, s'abandonnant alors à la douleur, déchira ses habits, se meurtrit le sein & le visage, & prodigua à son amant les noms les plus tendres. Antoine tâcha de la consoler, l'exhorta à conserver sa vie, & expira en faisant l'énumération des victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis du nom Romain. Ainsi périt Antoine, à qui l'amour fit perdre le jugement, le coutage, l'honneur, l'estime & l'amitié des Romains, l'Empire & la vie.

Cléopâtre tombe au pouvoir d'Octavius.

Octavius, délivré d'un ennemi si puissant & si dangereux, songea à se rendre maître de Cléopâtre & de ses trésors. Il lui envoya deux de ses confidens, qui lui firent entendre qu'elle devoit tout espérer de la générosité du vainqueur, dont le dessein n'étoit pas de la traiter en captive. Pendant que la Princesse s'entretenoit ainsi de la fenêtre où elle étoit, trois Officiers Romains escadèrent le lieu de sa retraite. Une des femmes de la Reine les appercevant, jeta un grand cri, & Cléopâtre, les voyant venir à elle, prit son poignard, & voulut s'en percer. Un d'eux se jeta promptement sur elle, & lui arracha le fer, dont elle vouloit se servir pour s'ôter la vie. Octavius la fit alors garder à vue; mais il ordonna qu'on eût pour elle toutes sortes de complaisances, & qu'on lui laissât la liberté de faire les obsèques d'Antoine, comme elle le jugeroit à propos. Elle fit placer son corps parmi ceux des Rois d'Egypte.

Octavius prit ensuite possession d'Alexandrie, & traita le peuple avec douceur. Il ne voulut point se présenter devant la Reine pendant les premiers jours de deuil, dans la crainte de renouveler sa douleur. Elle étoit en effet si accablée de chagrin, qu'elle avoit pris la résolution de se faire mourir de faim, car elle craignoit toujours de servir d'ornement au triomphe d'Octavius. C'étoit en effet son dessein, & pour empêcher la Reine d'exécuter son projet, il lui fit dire que si elle s'obstinait à ne point manger, il feroit mourir ses enfans. Une menace si terrible obligea Cléopâtre à prendre des aliments, & à se laisser conduire dans son Palais. La magnificence avec laquelle on la traita, & les égards qu'on eut pour elle lui persuaderent qu'elle avoit touché le cœur d'Octavius. Elle demanda à le voir, & lorsqu'il entra dans son appartement, elle n'oublia rien pour le séduire. Tous ses artifices furent inutiles, & Octavius fut insensible à des charmes qui avoient eu tant de pouvoir sur les cœurs de César & d'Antoine.

Mort de Cléopâtre.

Cléopâtre, s'étant apperçue qu'elle n'avoit plus rien à espérer d'Octavius,

réfolut de le tromper, afin d'avoir la liberté d'exécuter le projet qu'elle méditoit. Lorsqu'elle fut avertie par un des confidens d'Octavius, qu'elle avoit mis dans fes intérêts, que le Vainqueur étoit prêt à l'envoyer à Rome, elle demanda la permiffion d'aller pleurer fur le tombeau d'Antoine. Après qu'elle lui eut donné cette dernière marque de fa tendrefle, elle prit fes habits les plus magnifiques, & mangea en préfence de toute fa Cour. Elle fe tetira enfuite dans fon appartement avec deux de fes femmes qui lui étoient extrêmement attachées. Elle prit alors un poifon fubtil, & fes femmes imiterent fon exemple. Elle avoit eu foïn d'envoyer auparavant un billet à Octavius, pour lui annoncer qu'elle étoit réfolvee de fe donner la mort. Octavius ordonna aufitôt à quelques-uns de fes Officiers de fe rendre promptement auprès de la Retne pour la détourner de fon mauvais deflein, ou pour la fecourir s'il étoit encore temps ; mais elle étoit déjà morte lorsqu'ils arriverent. Cette Princeffe avoit alors trente-neuf ans. Elle fut enterrée avec pompe, auprès du corps d'Antoine, comme elle l'avoit défiré. On varie beaucoup fur le genre de mort qu'elle avoit choifi, & plusieurs ont cru qu'elle s'étoit fait piquer par un afpic. Cette idée a donné lieu aux différens tableaux & ftatues qu'on a faits de cette Princeffe, qu'on préfente fe donnant la mort par le moyen d'un afpic.

L'EGYPTE.

Octavius, devenu le maître de l'Egypte, fit mourir Antyllus, fils aîné d'Antoine & de Fulvie, fa première femme, & il laiffa la vie & les biens à Jules, leur fecond fils. Il condamna aufli à la mort Céfariou, fils de Céfai & de Cléopâtre, & réferva pour fon triomphe Alexandre, Ptolémée & leurs fœurs, enfans d'Antoine & de Cléopâtre. Il maria quelques années après la jeune Princeffe qui portoit le nom de fa mere, avec Juba, Roi de Mauritanie. Octavius réduifit alors l'Egypte en Province Romaine, & emporta de ce pays des richelfes immenfes.

Sort des enfans d'Antoine & de Cléopâtre.

Fin de l'Hiftoire d'Egypte.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

ARTICLE I.

Origine & Forme du Gouvernement des Carthaginois.

LEs Carthaginois tiroient leur origine des Phéniciens, & étoient une Colonie Tyrienne. Après la mort de Didon, leur Fondatrice, ils établirent une forme de gouvernement mixte, c'est-à-dire, mêlé d'Aristocratie & de Démocratie. Aristote met cette République au nombre de celles qui étoient le plus eftimées dans l'Antiquité, & qui pouvoient fervir de modèles

CARTHAGE.

CARTHAGE.

aux autres. Ce Philosophe avoit remarqué, que depuis l'origine de cette République jusqu'au temps où il vivoit, c'est-à-dire, depuis plus de cinq cents ans, il n'y avoit eu aucune sédition considérable, ni aucun Tyran qui eût asservi les citoyens. Le Gouvernement de Carthage réunissoit trois autorités différentes, qui se balançoient l'une l'autre, & se prêtoient un mutuel secours. Ces trois autorités étoient, celle de deux Magistrats supérieurs appelés *Suffetes*, celle du Sénat, & celle du peuple. On y ajouta dans la suite le Tribunal des Cent, qui eut beaucoup de crédit dans la République.

SUFFETES.

Les Suffetes, auxquels les auteurs donnent souvent les noms de Rois, de Dictateurs & de Consuls, ne conservoient leur autorité que pendant un an. Ils étoient chargés d'assembler le Sénat, dont ils étoient Présidents, & c'étoient eux qui propoisoient les affaires, & qui recueilloient les suffrages. Ils présidoient encore aux jugemens qui se rendoient sur des affaires importantes. On leur confioit aussi quelquefois le commandement des armées. En sortant d'être Suffetes, ils étoient ordinairement revêtus de la Préture, charge qui leur donnoit droit de Présidence dans certains jugemens, de proposer & de porter de nouvelles Loix, & de faire rendre compte à ceux qui recevoient les deniers publics.

LE SÉNAT.

Le Conseil d'Etat étoit formé des Sénateurs, qu'on choisissoit parmi les citoyens, que l'âge, l'expérience, la naissance, les richesses & le mérite rendoient recommandables. On ne sçait point précisément quel étoit le nombre des Membres qui composoient le Sénat. C'étoit dans cette assemblée qu'on traitoit les grandes affaires, qu'on lisoit les lettres des Généraux, qu'on recevoit les plaintes des Provinces, qu'on donnoit audience aux Ambassadeurs, enfin qu'on décidoit de la paix ou de la guerre. Si les suffrages se trouvoient parragés de telle sorte qu'on ne pût en venir à une décision formelle, l'affaire étoit portée devant le peuple, & dans ce cas le pouvoir de décider lui étoit dévolu. Tant que le peuple se reposa sur les Sénateurs du soin des affaires publiques, & leur en laissa la principale administration, la Nation devint puissante & se fit redouter de ses voisins. Mais aussitôt que ce même peuple voulut se mêler du Gouvernement, & s'arroger presque tout le pouvoir, tout fut en désordre, & la république pencha bientôt vers sa ruine.

TRIBUNAL DES CENT.

Pour établir un équilibre entre la puissance des Grands & celle du Sénat, on forma une compagnie composée de cent quatre personnes tirées du Corps des Sénateurs. Ces nouveaux Magistrats, qui conservoient leurs places pendant toute leur vie, avoient le pouvoir de faire rendre compte aux Généraux de leur conduite. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon, qui occupant les premières places, & se trouvant à la tête des armées, s'étoient rendus maîtres de toutes les affaires, donna lieu à cet établissement. Par le moyen de ce Tribunal, on mettoit un frein à l'autorité des Généraux, & on les soumit aux Loix. Parmi ces cent quatre Juges, on en choisissoit cinq qui avoient une Jurisdiction particulière, & supérieure à celle des autres, & leur pouvoir étoit fort étendu. Il n'y avoit aucune rétribution ou récompense attachée à leur emploi. Ils abusèrent dans la suite de leur autorité, & le grand Annibal, pendant sa Préture, rendit annuelle leur puissance, qui auparavant étoit à vie.

Les Carthaginois faisoient leur principale occupation du commerce, qui devint la source de leur puissance & de leurs richesses. Ils tiroient de l'Égypte le lin lin, le papiet, le bled, les voiles & les cables pour les vaisseaux; des côtes de la Mer Rouge, les épiceries, l'encens, les atomares, les parfums, l'or, les perles & les pierres précieuses; de Tyr & de la Phénicie, la pourpre & l'écarlate, les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries & les différents ouvrages curieux; en un mot, ils alloient chercher en diverses contrées tout ce qui peut fournir aux nécessités, & contribuer aux commodités, au luxe & aux délices de la vie. En se tendant ainsi les facteurs & les Négocians de tous les peuples, ils étoient devenus, pour ainsi dire, les Princes de la mer. Ils commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne, dans quelques ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandises. Les commodités & les facilités qu'ils y trouverent leur firent naître la pensée de conquérir ce pays, & dans la suite Carthage la neuve, ou Carthagène qu'ils y bâirent, leur donna un Empire presque égal à celui qu'ils avoient en Afrique. Les mines d'or & d'argent que les Carthaginois trouverent en Espagne, furent pour eux une nouvelle source de richesses, qui les mirent en état de soutenir de si longues guerres contre les Romains.

CARTHAGE.
COMMENCEMENT
DU COMMERCE.

La puissance militaire de Carthage consistoit en Rois alliés, en peuples tributaires, dont elle tiroit des milices & de l'argent, en quelques troupes composées de ses propres citoyens, & en soldats mercénaires qu'elle souvoyoit dans les Etats voisins, sans être obligée de les lever, ni de les exercer. Elle choisissoit dans chaque pays les troupes qui avoient le plus de réputation. Elle tiroit de la Numidie une cavalerie légère, hardie, impétueuse, infatigable, qui faisoit la principale force de ses armées; des îles Baléares, les plus adroits frondeurs; de l'Espagne, une infanterie ferme & invincible; des côtes de Gênes & des Gaules, des troupes d'une valeur reconnue, & de la Grece même, des soldats également bons pour toutes les opérations de la guerre, propres à servir en campagne ou dans les villes, à faire des sièges ou à les soutenir. Carthage mettoit ainsi tout d'un coup sur pied de puissantes armées composées des meilleures troupes; & elle n'étoit point obligée par conséquent de dépeupler ses campagnes ni ses villes, de suspendre le travail des manufactures, d'interrompre son commerce ou d'affoiblir sa marine. Les batailles qu'elle perdoit, ne diminuoient point le nombre des citoyens, & ses pertes étoient bientôt réparées.

SA PUISSANCE
MILITAIRE.

Les Carthaginois, suivant Cicéron, étoient tufés, fourbes, durs, cruels, grossiers, & féroces. Plusieurs exemples sont en effet voir, qu'ils avoient un tel caractère; mais les Romains, pour lesquels on a une forte de vénération, avoient les mêmes défauts. Le Carthaginois, moins policé & moins politique, se dévoiloit plus aisément, au lieu que le Romain avoit l'art de cacher ses vices, & souvent de les revêtir du manteau de la vertu. On ne peut nier que la République Romaine n'ait fourni des hommes dont on ne sçauoit trop faire l'éloge, mais ce nombre n'est pas considérable. Une vertu austere & féroce étoit le caractère de quelques-uns, & le reste des Romains avoit les mêmes vices qu'il reprochoit aux autres Nations.

CARTHAGE.

ARTICLE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE,

*depuis son origine, jusqu'à sa destruction par les Romains.*Fondation de
Carthage, environ l'an

883.

Av. J. C.

ELISSA, connue sous le nom de Didon, Princesse Tyrienne, est regardée comme la fondatrice de Carthage. Elle étoit sœur de Pygmalion, Roi de Tyr, & avoit épousé un de ses plus proches parents, nommé Acerbas, Sicharbas ou Sichée. Pygmalion, Prince avare & cruel, le fit mourir pour s'emparer de ses richesses ; mais Didon trompa son frere, en se sauvant avec tous les trésors de son mari. Elle aborda sur les côtes de la Méditerranée au golphe où étoit Utique, dans l'Afrique proprement dite, à six lieues de Tunis. Elle acheta des habitants du pays un certain espace de terrain, où elle s'établit avec ceux qui l'avoient accompagnée dans sa fuite. Elle bâtit ensuite une ville qu'elle nomma Carthage, c'est-à-dire, *Ville-neuve*, & s'obligea à payer un tribut annuel aux Africains. Iarbas, Roi de Gétulie, frappé des charmes de Didon, fit tout ce qu'il put pour l'engager à l'épouser, mais cette Princesse, qui ne vouloit point entendre parler de secondes nocés, prévint la violence qu'elle craignoit de la part du Roi de Gétulie, en se donnant la mort. Virgile, par des raisons de politique, a feint qu'Enée s'étoit rendu chez Didon ; que cette Princesse l'avoit épousée, & que se voyant abandonnée par le Prince Troyen, elle s'étoit percée de l'épée qu'il lui avoit laissée. Tout le monde sçait que Didon & Enée vivoient à trois cents ans de différence.

Il paroît que ce fut aussitôt après la mort de Didon, que se forma la République ; puisque nous ne trouvons nulle part, que les Carthaginois aient mis la couronne sur la tête à quelqu'un d'entr'eux. Peut-être cette Princesse avoit-elle donné la première forme à la République. Carthage, foible dans ses commencements, ainsi que tous les nouveaux Etats, s'étendit insensiblement dans l'Afrique, & porta bientôt la terreur de son nom au-delors. Elle s'empara de la Sardaigne, d'une grande partie de la Sicile, de presque toute l'Espagne, envoya de tous côtés de puissantes Colonies, demeura maîtresse de la mer pendant plus de six cents ans, & se fit un Etat qui pouvoit le disputer aux plus grands Empires par son opulence, son commerce, ses nombreuses armées, ses flottes, enfin par la valeur de ses Capitaines. On ignore la plupart des circonstances de leurs premières conquêtes, ainsi que le temps où elles ont été faites.

Carthage sentit à peine ses forces, qu'elle voulut secouer le joug qu'on lui avoit imposé, je veux dire, qu'elle ne tarda pas à s'affranchir du tribut annuel qu'elle devoit payer pour le terrain qu'on lui avoit cédé. Elle attaqua ensuite les Maures & les Numides, remporta sur eux plusieurs avantages, & se rendit maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Les Carthaginois, devenus plus hardis par ces premiers succès, équipèrent de nombreuses flottes & se rendirent maîtres des isles de Sardaigne, de Baléares, aujourd'hui

aujourd'hui Majorque, Minorque & Ivica. Le port Mahon, qui est dans Minorque, fut ainsi nommé d'un Général Carthaginois, nommé Magon. Le nom de *Baldæres*, donné anciennement à ces îles, venoit de ce que les habitants s'exerçoient de bonne heure à la fronde, avec laquelle ils lançoient des pierres ou des balles de plomb. Ils passèrent ensuite en Espagne, où ils firent de grandes conquêtes. J'en ai parlé dans l'histoire de Portugal, en faisant mention de l'ancienne Lithuanie.

On ignore l'époque du passage des Carthaginois dans la Sicile; on sçait seulement qu'ils en possédoient une partie, lorsqu'ils firent avec les Romains un traité l'année même de la révolution qui fit perdre la couronne à Tarquin le Superbe. Ce traité, qui est le premier dont on ait connoissance, fait mention de l'Afrique & de la Sardaigne, comme appartenant aux Carthaginois; au lieu que pour la Sicile, les conventions ne tombent que sur les parties de cette île qui leur obéissoient. Par ce traité, il est marqué que les Romains ni leurs alliés ne pourroient naviger au-delà du *beau Promontoire* qui étoit près de Carthage, & que les Marchands qui abordoient dans cette ville pour le commerce, ne payeroient que certains droits qui sont fixés.

Xerxès, Roi de Perse, résolu de soumettre toute la Grece, crut ne pouvoir réussir dans son dessein sans le secours des Carthaginois. Ceux-ci, qui désiroient avec ardeur de posséder entièrement la Sicile, acceptèrent avec joie les propositions du Roi de Perse, & se préparèrent à attaquer les Grecs établis dans la Sicile & dans l'Italie, pendant que Xerxès tenteroit la conquête de la Grece. Après trois ans de préparatifs, Amilcar, Capitaine le plus estimé de son siècle, partit de Carthage avec une armée formidable & une flotte très-nombreuse. Débarqué à Palerme, il alla faire le siège d'Himere, ville qui n'en est pas fort éloignée. Gélon, Tyran de Syracuse, marcha au secours de la place, & joignant la force à la ruse, il détruisit l'armée Carthaginoise, dont le Général avoit été tué dès le commencement de l'action. Les Carthaginois, qui perdoient courage aussitôt qu'ils avoient quelques revers, demandèrent la paix à Gélon. Ce Prince la leur accorda, à condition qu'ils payeroient une certaine somme pour les frais de la guerre & qu'ils bâtiroient deux Temples dans lesquels on exposeroit en public & on conserveroit le traité. Giskon, fils d'Amilcar, fut puni du malheur de son pere, & on l'envoya en exil. Gélon, de retour à Syracuse, fut reçu au milieu des applaudissements du peuple, qui le proclama Roi, & cette dignité fut conférée de suite & sans interruption à trois personnes de sa famille. La défaite des Carthaginois arriva le jour de la célèbre action des Thermopyles.

La mauvaise situation où se trouverent les Ségestains, après la défaite des Athéniens, commandés par Nicias, les obligea à implorer le secours des Carthaginois contre les habitants de Syracuse, & de Selinonte. On délibéra longtems à Carthage sur cette affaire, & plusieurs motifs assez solides empêchoient qu'on ne se rendit aux demandes des Ségestains; mais la passion de s'agrandir l'emporta, & l'on convint d'envoyer des troupes aux Ségestains. Annibal, petit-fils d'Amilcar, & qui étoit alors Suffete, fut chargé de cette expédition. Il commença par le siège de Selinonte, & ayant emporté cette

Alliance des
Carthaginois
avec Xerxès.
Guerre en Si-
cile.

CARTHAGE.

place d'assaut, malgré la vigoureuse défense des Assiégés, il l'abandonna au pillage, & y exerça toutes sortes de cruautés. Il démantela ensuite cette ville, & permit à ceux qui s'étoient sauvés, de renier dans la place, de cultiver les terres des environs, à condition de payer un tribut annuel. Himere, qu'il prit ensuite, fut entièrement rasée. Annibal fit égorger trois mille prisonniers dans l'endroit même où son grand-père avoit été tué. Ce Capitaine, chargé des dépouilles des ennemis, retourna à Carthage, où il reçut de grands applaudissemens.

Les Carthaginois, animés par ce succès, reprirent la résolution de faire la conquête entière de la Sicile. Annibal fut encore chargé d'une entreprise de cette importance ; & comme il s'excusoit sur son grand âge, on lui donna pour Lieutenant Himilcon. Il attaqua d'abord Agrigente, qui se défendit longtemps. La famine obligea enfin les habitans à sortir de la ville, & lorsque les Carthaginois y entrèrent, ils ne trouverent plus que des vieillards & des malades qu'ils eurent la cruauté d'égorger. Agrigente, une des plus riches villes de la Sicile, offrit au Vainqueur un butin immense & précieux par le grand nombre de tableaux, de Statues, de vases & d'autres raretés, entr'autres le fameux taureau d'airain de Phalaris, qui fut envoyé à Carthage. Les troupes passèrent l'hiver à Agrigente, & dès le commencement du printemps, elles s'emparèrent de Géla, que Denys, Tyran de Syracuse, avoit voulu secourir. Cette guerre fut terminée par le traité qu'Himilcon fit avec Denys. Il portoit en substance, que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureroient maîtres du pays des Sicantens, de Selinonte, d'Agrigente, d'Himere, de Géla, & de Camarine, dont les habitans pourroient demeurer dans les villes, & payeroient un tribut aux Carthaginois ; que les Léontins, les Messéniens & tous les Siciliens vivroient suivant leurs Loix & conserveroient leur liberté & leur indépendance ; qu'enfin les Syracusains reconnoitroient Denys pour leur Roi. Himilcon après ce traité retourna à Carthage.

Denys, en concluant la paix, n'avoit eu d'autre dessein que d'affermir son autorité, & de se préparer à faire la guerre aux Carthaginois. Lorsqu'il eut fini tous ses préparatifs, & qu'il eut mis dans ses intérêts tous les peuples de la Sicile, il donna le signal par le massacre général des Carthaginois qui se trouvoient dans plusieurs places de cette île. Après cette sanglante exécution, il envoya des députés à Carthage, pour demander qu'on rendît la liberté à toutes les villes de la Sicile, & qu'en cas de refus, les Carthaginois seroient traités en ennemis. Ceux-ci, alarmés de cette proposition, résolurent cependant de soutenir plutôt la guerre, que d'abandonner leurs conquêtes. Himilcon partit avec sa flotte, mais il ne put empêcher la prise de Morya, qui fut abandonnée au pillage. L'année suivante il reprit cette place, & marcha vers Syracuse pour en former le siège, dont il espéroit se rendre bientôt maître. La maladie, qui se mit dans son armée, & qui en fit périr la plus grande partie, renversa en un moment tous ses projets. Denys, profitant d'une circonstance si favorable, attaqua les Carthaginois, & acheva de détruire leur armée. Himilcon, réduit aux dernières extrémités, ne put obtenir de Denys que la permission de se retirer avec les Carthaginois, & fut obligé d'abandonner le reste des troupes Africaines.

à la discrétion du Vainqueur. Lorsqu'il fut de retour à Carthage, il s'enferma dans son appartement & se donna la mort, pour ne point survivre à sa défaite.

Les Africains irrités de ce qu'on avoit ainsi abandonné leurs compatriotes en Sicile, s'assemblerent en grand nombre, & marcherent contre Carthage. Un tel événement fut regardé comme un effet de la colère des Dieux, qui vengeoient le pillage de leurs temples, & les mânes de ceux dont on avoit détruit les tombeaux. Pour expier cette impiété, on bâtit des temples à Cérès & à Proserpine, Divinités jusques-là inconnues aux Carthaginois, & on leur donna pour Prêtres les personnes les plus distinguées de la ville.

Cependant les troupes Africaines qui étoient sans chefs, & sans munitions de guerre & de bouche, ne purent rester longtemps devant Carthage. La division qui se mit parmi elles, & la famine qu'elles ressentirent bientôt, les contraignirent à se retirer.

Carthage ainsi délivrée oublia ses malheurs, & fit de nouvelles tentatives sur la Sicile. La fortune se déclara encore contre les Carthaginois, & Magon leur Général perdit une bataille avec la vie. Les Carthaginois furent obligés de demander la paix, mais on ne voulut la leur accorder qu'à condition qu'ils sortiroient de routes les villes de la Sicile, & qu'ils payeroient les frais de cette guerre. Les Généraux représentèrent qu'ils ne pouvoient livrer les villes sans le consentement de la République, & demandèrent une trêve pour avoir le temps d'envoyer à Carthage. Elle leur fut accordée, & on profita de cet intervalle pour lever de nouvelles troupes. Magon, fils de celui qui avoit été tué, partit avec elles pour la Sicile, & aussitôt que la trêve fut expirée, il livra bataille à Denys, & remporta une victoire complète. Cet avantage changea les choses de face, & releva les affaires des Carthaginois. Ils firent une paix honorable, & restèrent en possession de tout ce qu'ils avoient dans la Sicile, en y ajoutant même quelques places. Ils obtinrent de plus une somme pour les frais de la guerre.

Ce fut à peu près vers ce temps qu'on défendit à Carthage d'apprendre à écrire ou à parler la langue Grecque. Cette défense fut occasionnée par la trahison d'un Carthaginois, qui avoit averti par lettres Denys du départ de la flotte Carthaginoise.

Une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Carthage, parut aux Africains & aux habitants de Sardaigne, une occasion favorable de secouer le joug; mais leur entreprise n'eut aucun succès, & ils furent contraints de se soumettre de nouveau.

Denys l'ancien étant mort, son fils qui portoit le même nom voulut s'emparer du trône par la force, & exerça toutes sortes de cruautés. Une partie des habitants de Syracuse eut recours aux Léontins, originaires de Syracuse, & l'autre s'adressa aux Corinthiens. Les Carthaginois crurent devoir profiter de la conjoncture, & envoyerent une flotte considérable en Sicile. Les Syracusains se trouverent bientôt dans une fâcheuse situation : les Carthaginois étoient maîtres du port; Iecetes, Tyran de Léontium, étoit en possession de la ville, & Denys occupoit la citadelle. Timoléon, que les Corinthiens avoient envoyé, délivra en peu de temps les Syracusains de l'état où ils étoient. Comme les troupes Carthaginoises étoient presque toutes étrangères,

CARTHAGE.

il ne fut pas difficile à Timoléon d'en débaucher une partie. Magon, craignant d'être abandonné de ses soldats, & cherchant d'ailleurs un prétexte pour se retirer, quitta le port de Syracuse & fit voile pour Carthage. Ici, après son départ, ne fit pas une longue résistance, & les Corinthiens restèrent maîtres de la ville.

Aussitôt que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit son procès, mais il prévint le supplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence, & exposé en spectacle au peuple. C'est ainsi qu'on traitoit les Généraux qui n'avoient pas réussi, soit que ce fut par leur faute, ou par quelque accident. On leva ensuite une nouvelle armée, beaucoup plus forte que la première, & on augmenta considérablement la flotte. Amilcar & Annibal, auxquels on donna la conduite des troupes, aborderent à Lilybée, & marcherent à la rencontre des Corinthiens. Timoléon ne crut pas devoir rester sur la défensive, & quoique son armée fût de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi, il se disposa à accepter le combat. La fortune seconda sa valeur; les Carthaginois furent vaincus, & leur camp fut pillé. Cette victoire des Corinthiens fut suivie de plusieurs autres avantages, qui mirent encore les Carthaginois dans la nécessité de demander la paix; mais ils ne purent l'obtenir qu'à des conditions humiliantes. Il fut dit dans le traité, que les Carthaginois ne conserveroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve Halycus; qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conserveroient avec les Tyriens ni alliance, ni intelligence.

Vers ce même temps, ou même plusieurs années après, Hannon, l'un des plus puissants citoyens de Carthage, forma le projet hardi de faire périr le Sénat, & de se rendre maître de la République. Il avoit choisi pour l'exécution de ce dessein le jour des noces de sa fille, & il devoit empoisonner tous les Sénateurs qui étoient invités au repas. Le complot fut découvert; mais la puissance du coupable empêcha la punition qu'il méritoit. On se contenta de donner un décret, par lequel la somptuosité des noces étoit défendue. Hannon, voyant que la ruse ne lui avoit point réussi, voulut employer la force; on trouva encore moyen de rompre ses mesures, & ce fatigieux, craignant alors le supplice dû à son crime, se retira avec vingt mille esclaves armés dans un château, & travailla inutilement à faire révolter les Africains. On marcha contre lui, & on le força dans sa retraite. Il fut pris & conduit à Carthage, où il fut battu de verges, eut les yeux attachés, les bras & les cuisses brisés, & fut attaché à une potence pour y expirer. Toute sa famille fut condamnée à mort, afin de ne laisser personne en état d'imiter son crime, ou de venger sa mort.

Le calme étant rétabli dans Carthage, cette République ne s'occupa plus que des moyens de s'emparer de la Sicile, car c'étoit alors l'unique objet de son ambition. Pendant qu'elle mettoit tout en usage pour venir à bout de ses dessein, il s'élevait dans cette île un Prince qui lui donna beaucoup d'occupation dans la suite. Agarhocle, Sicilien d'origine, & d'une naissance obscure, étoit devenu Tyran de Syracuse. Les Carthaginois l'empêchèrent, au commencement de son règne, d'étendre sa puissance dans la Sicile; ils

Guerres des Carthaginois contre Agarhocle, Tyran de Syracuse.

Ils le forcèrent même à signer un traité qui rétablissoit la tranquillité dans cette île. Il n'en observa pas longtemps les articles, & se déclara bientôt contre les Carthaginois. Amilcar remporta sur lui une victoire si complète, qu'il fut contraint de s'enfermer dans Syracuse. Le Vainqueur l'y poursuivit, & mit le siège devant cette place dont la prise auroit rendu les Carthaginois maîtres de la Sicile.

Agathocle hors d'état de résister aux forces supérieures des Carthaginois, forma le projet surprenant de porter la guerre en Afrique, & d'aller assiéger Carthage. Il laissa à son frère le soin de défendre la ville qu'il avoit mise en état de faire une longue résistance, & s'embarqua avec quatorze ou quinze mille hommes qui ignoroient où on devoit les transporter. Il ne leur déclara son dessein que lorsqu'ils furent sur les côtes d'Afrique. Aussitôt que cette petite armée eut mis pied à terre, il fit mettre le feu à sa flotte, qu'il ne pouvoit conserver sans affoiblir le nombre de ses troupes. Après les avoir encouragées par toutes sortes de moyens, il les conduisit dans un pays délicieux où elles trouverent abondamment tout ce dont elles avoient besoin. Agathocle n'eut pas de peine à se rendre maître d'une place qu'on appelloit la Grande-Ville, & Tunis tomba bientôt en son pouvoir. L'arrivée des ennemis en Afrique, & la prise de deux villes, jetterent l'alarme dans Carthage, qui se persuada que son armée & sa flotte avoient été détruites en Sicile. Forcé de se défendre, on leva à la hâte une armée, dont on donna le commandement à Hannon & à Bomilcar. Ils se présentèrent devant les Syracusains, qui ne refusèrent pas le combat. Le sort en fut quelquel temps indécis; mais la mort de Hannon, & la trahison de Bomilcar, donnèrent la victoire à Agathocle. Le fruit de cet avantage fut la prise d'un grand nombre de places, & la révolte de plusieurs habitants du pays, qui se joignirent au Vainqueur.

Cependant la ville de Tyr, qui étoit vivement pressée par Alexandre le Grand, envoya demander du secours aux Carthaginois. Ceux-ci, qui avoient beaucoup de peine à se défendre, ne purent satisfaire leurs compatriotes, & se contentèrent de leur envoyer trente Députés, pour leur témoigner combien ils étoient sensibles à leur malheur. Les Tyriens n'ayant plus d'espérance de résister encore longtemps au Roi de Macédoine, remirent entre les mains des Députés de Carthage leurs femmes, leurs enfants & les vieillards. Les Carthaginois traitèrent ces nouveaux hôtes avec toute l'affection possible, & leur rendirent les plus grands services. On songea ensuite à remédier aux maux dont la République étoit accablée, & on se persuada qu'ils étoient l'effet de la colère des Dieux. Depuis longtemps on n'avoit envoyé à Hercule Tyrien la dixme du domaine de Carthage, & on eut qu'il étoit essentiel de satisfaire à l'obligation qu'on s'étoit imposée. On imagina encore que Saturne étoit irrité, de ce qu'au lieu de lui sacrifier les enfants des meilleures maisons de la République, on ne lui avoit offert que ceux qu'on avoit achetés des Etrangers. Pour réparer cette prétendue impiété, on immola deux cents enfants, & trois cents personnes, qui sa regardoient comme coupables envers le Dieu, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice.

Après ces expiations, on fit sçavoir à Amilcar le triste état où on étoit :

CARTHAGE.

réduit. Le Général Carthaginois, à qui on avoit envoyé les ferrures des vaisseaux d'Agathocle, publia que ce Prince avoit été entièrement défait, & que sa flotte étoit détruite. Pour donner plus de poids à cette nouvelle, il montra les ferrures de ses vaisseaux. Les Syraculains commençoient à ajouter foi aux discours d'Amilcar, lorsqu'ils apprirent le contraire par une galère qu'Agathocle avoit dépêchée. Amilcar n'ayant pu se rendre maître de Syracuse, leva le siège, & envoya cinq mille hommes en Afrique. Il voulut quelques jours après surprendre le Syracusain; mais il fut fait prisonnier dans cette attaque, & on lui fit perdre la vie au milieu des tourmens les plus cruels. Sa tête fut envoyée à Agathocle, qui la fit voir aux ennemis. On ne douta plus alors du mauvais état où se trouvoient les affaires des Carthaginois en Sicile, & la consternation fut générale.

Carthage, ainsi attaquée au dehors, n'étoit pas plus tranquille au dedans. Bomilcar, qui aspirait depuis long-temps à la Souveraineté de la République, profita de l'abattement où elle étoit pour exécuter son projet ambitieux. A la tête d'un petit nombre de Citoyens complices de sa révolte, il parcourut les rues de Carthage, & massacra tous ceux qu'il rencontra. On crut d'abord que l'ennemi s'étoit emparé de la ville; mais lorsqu'on eut reconnu Bomilcar, on se rassembla de tous côtés & on poursuivit le Tyran avec ardeur. Il se défendit long-temps; mais succombant enfin sous le nombre, il fut arrêté prisonnier & attaché à une croix. Avant que d'expirer, il fit au peuple les plus violents reproches, & fit le dénombrement des illustres Généraux dont ils avoient payé les services par une mort infâme.

Agathocle devenoit cependant plus puissant dans l'Afrique par les alliances qu'il y avoit contractées. Il avoit mis dans ses intérêts Ophellas, Roi de Cyrene, en l'assurant qu'il lui abandonneroit toutes ses conquêtes en Afrique. Ophellas, flatté de cette espérance, s'étoit rendu auprès d'Agathocle avec une puissante armée, mais le Tyran de Syracuse le fit assassiner pour devenir le maître de ses troupes. Agathocle, voyant ses affaires en bon état dans l'Afrique, repassa dans la Sicile, après avoir laissé le commandement de ses troupes à son fils Archagathe. A son arrivée en Sicile, plusieurs places se hâtèrent de se soumettre, & sa puissance y devint bientôt considérable. Pendant qu'il s'agrandissoit ainsi dans la Sicile, les choses étoient changées de face dans l'Afrique, & son absence lui avoit fait beaucoup de tort. Toutes les places qu'il avoit conquises étoient retournées sous la domination de l'ennemi; les Africains avoient abandonné ses intérêts; une partie de ses troupes étoit détruite, & celles qui lui restoit n'étoient pas capables de résister aux Carthaginois. Après avoir inutilement tenté de réparer ses pertes en Afrique, où il étoit repassé, il abandonna lâchement ses soldats & ses enfants. Les troupes, irritées de ce qu'on les faisoit ainsi exposées à la fureur de l'ennemi, massacrèrent ses enfants & se fournirent aux Carthaginois.

Carthage, délivrée de la crainte qu'Agathocle lui avoit causée, appréhenda de tomber sous la puissance d'Alexandre le Grand, qui venoit de bâtir Alexandrie en Egypte. Pour sonder ses sentiments, ils chargèrent Amilcar, surnommé Rhodanus, de se rendre auprès de ce Prince en qualité de fugitif. Alexandre lui fit un accueil favorable & lui donna la confiance.

Instruit de tous les desseins du Roi de Macédoine, il en fit part à la République. Cependant lorsqu'il fut de retour à Carthage, après la mort d'Alexandre, il fut traité comme un traître & condamné à mort.

Un Prince aussi vaillant, mais moins heureux qu'Alexandre, causa de nouvelles inquiétudes aux Carthaginois par rapport à la Sicile. Les grands exploits de Pyrrhus, Roi d'Épire, avoient alarmé les Romains, & pour se mettre à l'abri des entreprises qu'il pourroit faire en Italie, ils avoient renouvelé leur traité avec les Carthaginois. Ceux-ci, qui appréhendoient de leur côté qu'il ne songeât à entrer en Sicile, convinrent que les deux peuples réuniroient leurs forces contre l'ennemi commun. Pyrrhus passa en effet en Italie, & y fit de grandes conquêtes. Les Carthaginois envoyèrent aussitôt une flotte sous la conduite de Magon, pour offrir leurs secours aux Romains; mais ils les refusèrent. Magon se rendit ensuite auprès de Pyrrhus, sous prétexte d'accommoder quelque différend. Son véritable dessein étoit de sonder les intentions du Roi d'Épire sur la Sicile; car les Carthaginois appréhendoient également que les Romains & les Épirotes ne prissent connoissance de leurs affaires dans la Sicile. Les Syracusains assiégés de nouveau par les Carthaginois, ayant imploré le secours de Pyrrhus, fournirent à ce Prince une occasion d'entrer en Sicile. Ses succès y furent si rapides, qu'il ne resta plus aux Carthaginois que la seule ville de Lilybée.

Pendant qu'il assiégeoit cette place, il reçut des nouvelles d'Italie, qui l'obligèrent à abandonner la Sicile. Il fut à peine sorti de cette île, que les Carthaginois reprirent tout ce qu'ils avoient perdu. Après le départ de Pyrrhus, la première Magistrature de Syracuse fut décernée à Hieron, à qui on accorda dans la suite le nom & l'autorité de Roi. Il entreprit la guerre contre les Carthaginois, & remporta sur eux divers avantages; mais dans la suite il se joignit à eux pour repousser les Romains, qui commençoient à vouloir étendre leur Empire jusques dans la Sicile. Il falloit cependant un prétexte de rupture entre les deux Républiques, & il se présenta bientôt.

Des Soldats Campaniens, qui étoient à la solde d'Agathocle, Tyran de Sicile, s'étoient emparés de Messine par surprise, & en avoient égorgé les habitants. Maîtres de cette place, ils prirent le nom de Mamertins. Une Légion Romaine, animée par cet exemple, s'établit de la même manière dans la ville de Rhege, & ces deux nouvelles Colonies se soutenant l'une l'autre, devinrent formidables à leurs voisins. Elles causèrent de grandes inquiétudes aux Syracusains & aux Carthaginois. Les Romains désapprouverent la conduite de leurs compatriotes, & pour faire connoître qu'ils n'avoient aucune part à la perfidie de la Légion Romaine, ils attaquèrent la ville de Rhege, s'en emparèrent, punirent très-sévèrement les Romains qui s'y étoient établis, & rendirent la place à ses anciens maîtres. Les Mamertins affoiblis par la ruine de leurs alliés, & par les échecs qu'ils avoient reçus de la part des Syracusains, songerent d'abord à leur sûreté. La division se mit ensuite parmi eux; les uns livrèrent la citadelle aux Carthaginois; les autres eurent recours aux Romains, qu'ils étoient résolus de faire entrer dans la ville.

La proposition des Mamertins souffrit beaucoup de difficulté à Rome, & parut contraire à l'honneur de soutenir des aventuriers, surtout après avoir

CARTHAGE.

Guerres en Sicile du temps de Pyrrhus.

281 & suiv.

Première guerre Punique.

266.

CARTHAGE.

puni sévèrement ceux de Rhége, qui étoient dans le même cas. Les Sénateurs étoient donc d'avis qu'on rejetât la proposition des Mamertins, quoiqu'on fût bien aise d'avoir une occasion d'éloigner les Carthaginois de la Sicile ; mais le peuple moins scrupuleux décida, qu'il falloit entreprendre la guerre pour les Mamertins, & le Consul Appius Claudius fut chargé de marcher à leur secours. Les Romains, maîtres de la ville, le furent bientôt de la citadelle, & battirent les Carthaginois, qui les assiégeoient dans la ville. Hieron, redoutant les forces des Romains, fit alliance avec eux, & abandonna le parti des Carthaginois. Ceux-ci firent de nouveaux efforts pour réparer leurs pertes, & envoyèrent de nombreuses armées en Sicile. Ils avoient choisi Agrigente pour leur place d'armes, mais le Consul s'en empara bientôt, après avoir remporté une victoire complète sur les ennemis.

Malgré ces avantages, Carthage avoit toujours la supériorité sur Rome du côté de la marine, & étoit en état de mettre en mer de nombreuses flottes, tandis que sa rivale ne possédoit pas un seul vaisseau. Les Romains sentirent qu'en effet ils ne pourroient jamais réduire les Carthaginois tant qu'ils n'auroient point de marine. On travailla donc à la hâte à construire grossièrement quelques vaisseaux, & à exercer les troupes pour faire la manœuvre. Le Consul Duilius, chargé du commandement de cette nouvelle flotte, attaqua les Carthaginois près des côtes de Myle. Comme les vaisseaux des Romains ne pouvoient manœuvrer qu'avec une espèce de difficulté, on inventa une machine qui servoit à accrocher le vaisseau ennemi, & alors on se battoit comme sur terre. On donna à cette machine le nom de corbeau. Il y a apparence que c'est ce qu'on appelle aujourd'hui grapin ; ou du moins que le corbeau des Anciens a donné l'idée des grapins. Les Romains ayant ainsi joint l'ennemi, se battirent avec une ardeur incroyable, & leur valeur suppléant au nombre, ils défirent entièrement les Carthaginois, & leur enleverent quatre-vingts vaisseaux. Les Romains, animés par ce succès, se fortifièrent de plus en plus dans la marine, & hasarderent deux ans après une seconde bataille à la hauteur de la Sicile. Leur flotte étoit beaucoup plus considérable que la première, & celle des Carthaginois étoit plus forte de vingt vaisseaux. Le grand nombre des combattants de part & d'autre, le courage des deux armées, rendirent longtemps le succès douteux ; enfin les Romains, qui étoient sous la conduite de M. Attilius Régulus & de L. Manlius, furent vainqueurs du combat.

Les Consuls, après avoir radoubé leurs vaisseaux & les avoir fournis de nouvelles provisions, firent voile pour l'Afrique, où ils débarquerent heureusement. Le Sénat fit aussitôt sçavoir à Régulus, qu'il lui laissoit le commandement de l'armée en qualité de Proconsul, & qu'il rappelloit son Collègue avec une partie des troupes. Régulus, qui n'étoit resté qu'avec quinze mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux, ravagea tout le pays, & entreprit le siège d'Adis une des plus fortes places de la dépendance des Carthaginois. Ceux-ci ne restèrent pas longtemps dans l'inaction, & marcherent au secours d'Adis. Régulus profita de la mauvaise position que le Général Carthaginois avoit prise, tailla ses troupes en pièces, pillâ son camp & s'empara de Tunis. Il étoit déjà maître de plus de deux cents places,

places, & il se flattoit que Carthage tomberoit bientôt en son pouvoir. Cependant comme il craignoit qu'un nouveau Général ne lui enlevât le fruit de ses victoires, il fit aux Carthaginois quelques propositions d'accommodement. Elles étoient si dures qu'ils aimèrent mieux périr les armes à la main que de s'y soumettre. Après avoir inutilement tenté d'adoucir la fierté du Romain, ils n'écouterent plus que leur désespoir, & se préparèrent au combat.

Pendant qu'ils étoient dans cette résolution, il leur arriva un secours conduit par Xantippe, célèbre Lacédémonien. Ce Général se chargea de faire faire l'exercice aux troupes, & leur apprit toutes les évolutions nécessaires dans un combat. Lorsqu'il les eut bien exercées, il les conduisit à l'ennemi, & leur fit remporter une victoire complète. Régulus & cinq cents Romains furent faits prisonniers. Xantippe, à qui on étoit redevable d'un si grand succès, prit le sage parti de la retraite de peur de s'exposer à la haine jalouse des Carthaginois. Régulus, ayant été retenu en prison pendant quelques années, fut envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. On lui avoit fait promettre de retourner à Carthage, s'il ne refusoit pas. Régulus exposa le sujet de sa députation, & forcé de dire son sentiment, il conclut qu'il ne falloit point racheter des foldats qui s'étoient rendus à l'ennemi. Son avis prévalut, & Régulus, malgré les larmes de ses amis & de ses parents, se rendit à Carthage. Il n'ignoroit pas que les supplices les plus cruels l'y attendoient; en effet les Carthaginois, irrités de la réponse du Sénat, lui firent souffrir toutes sortes de maux. Après l'avoir retenu quelque temps dans un cachot fort obscur, & lui avoir coupé les paupières, ils l'exposèrent tout à coup au soleil le plus ardent: ils l'enfermèrent ensuite dans un coffre tout hérissé de pointes, & après l'avoir tourmenté par une cruelle insomnie, ils l'attachèrent à une croix, où il termina sa vie.

Les Romains, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Afrique, équipèrent une nouvelle flotte. Les Carthaginois allèrent à leur rencontre; mais ils furent encore battus. Les Romains se rendirent aussitôt en Afrique pour y reprendre le reste de l'armée de Régulus qui se défendoit dans Clypea, & se retirèrent ensuite. Tous ces avantages ne terminoient point encore la guerre qui duroit déjà depuis quatorze ans. On résolut de faire de nouveaux efforts. L'armée Romaine entra dans la Sicile, & mit le siège devant Lilybée, persuadée que la perte de cette place entraîneroit bientôt après elle celle de toutes les villes que les Carthaginois possédoient dans l'isle. Lilybée fut attaquée avec autant d'ardeur qu'elle fut défendue, & le siège coûta beaucoup de sang de part & d'autre. Il étoit déjà fort avancé, & les Romains se flattoient d'être bientôt en possession de la ville, lorsque les assiégés mirent le feu aux machines des Romains. Un vent violent, qui souffloit alors empêcha qu'on ne l'éteignît, & elles furent réduites en cendres. Les Romains, désespérant d'emporter la place, changèrent le siège en blocus. On envoya de Rome un nouveau renfort composé de dix mille hommes.

Le Consul P. Claudius Pulcher se mit en mer à dessein de surprendre Adherbal qui étoit à Drepane. Le Général Carthaginois, qui étoit sur ses

CARTHAGE.

gardes, surprit lui-même le Consul, & ne lui donna pas le temps de ranger sa flotte en bataille. Profitant de la confusion où elle étoit, il battit les Romains & remporta sur eux une victoire complète. Cette nouvelle causa une grande joie aux Carthaginois, & ranima leur courage qui étoit abattu par tant de revers. Junius, Collegue de Claudius Pulcher, ne fut ni plus heureux ni plus prudent, & perdit aussi une bataille sur mer. Pour réparer ses pertes, il voulut se rendre maître d'Eryx, ville de Sicile ; mais Amilcar Barca, pere du célèbre Annibal, s'étant rendu dans cette place, s'y défendit pendant deux ans.

Il se passa cinq ans, pendant lesquels il n'y eut rien de considérable de part & d'autre. Les Romains déterminés à se rendre maîtres de Lilybée mirent en mer une nouvelle flotte, qui fut construite aux dépens des Particuliers, car l'argent manquoit au trésor public. Le Consul Lutatius, qui en eut le commandement, s'empara sans peine de tous les postes avantageux des environs de Lilybée, parce qu'alors la flotte Carthaginoise étoit retournée en Afrique. Elle ne tarda pas à reparoître sous la conduite d'Hannon. Ce Général aborda dans une petite île nommée Hiera vis-à-vis de Drepane. Son dessein étoit de s'approcher d'Eryx ; d'y décharger des vivres & d'y prendre un renfort de troupes avec Amilcar Barca. Le Consul, qui se douta de son projet, lui présenta la bataille, quoiqu'il eût le vent contraire. Ses troupes bien exercées & bien disciplinées firent leur devoir, & l'ennemi ne put tenir longtemps contre elles. Lutatius après cette victoire, s'approcha de Lilybée, & rejoignit les troupes qui en formoient le blocus.

Fin de la première guerre Punique.

232.

Les Carthaginois, voyant les Romains maîtres de la mer, & n'ayant plus d'espérance de secourir l'armée qu'ils avoient en Sicile, firent savoir à Barca qu'ils étoient déterminés à la paix ; mais qu'ils laissoient à sa prudence la conduite de cette affaire. Barca, après avoir rempli les devoirs d'un brave Officier, travailla à procurer à sa patrie la paix la plus avantageuse qu'il lui fut possible. Il fit des propositions au Consul, qui, n'ignorant pas combien les Romains étoient las de cette guerre, entra volontiers en accommodement. Il dicta lui-même les articles du traité suivant. *Il y aura, si le peuple Romain l'approuve, amitié entre Rome & Carthage aux conditions qui suivent. Les Carthaginois sortiront de toute la Sicile. Ils ne feront point la guerre à Hiéron, & ne porteront point les armes contre les Syracusains, ni contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont faits sur eux. Ils leur payeront dans l'espace de vingt ans deux mille deux cents talents Euboïques d'argent ; c'est-à-dire, environ 12100000 liv. l'argent à 52 liv. le marc. Il y eut quelque chose de changé à ce traité. Au lieu de vingt ans que le Consul avoit accordés, on n'en donna que dix, & on exigea de plus, que les Carthaginois payeroient sur le champ mille talents, & qu'ils évacueroient toutes les îles qui sont entre l'Italie & la Sicile. Ainsi fut terminée une guerre qui avoit duré vingt-quatre ans sans interruption.*

Guerre de Lilybée contre les Mercénaires.

Aussitôt que la paix eut été conclue avec les Romains, Amilcar conduisit à Lilybée les troupes qui étoient à Erix, & laissa le commandement à Giskon, Gouverneur de la Place. Cet Officier, qui prévoyoit sans doute la

désordre que pouvoit causer une armée qu'on licencioir, ne vouloir pas la faire partir à la fois. Il envoya seulement de petits corps, afin que les premiers étant payés de ce qui leur étoit dû, ou pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres, & que par ce moyen ils ne pussent se rassembler & former quelque entreprise. Une conduite si prudente ne fut pas suivie à Carthage, & comme les fonds étoient épuisés, on différa de payer les troupes, & on attendit le retour des autres, dans l'espérance de faire avec elles un accommodement. On leur proposa de se retirer dans une petite ville nommée Sicca, où on devoit leur fournir tout ce dont elles avoient besoin pour subsister, & on ne voulut pas leur permettre de laisser à Carthage leurs bagages, leurs femmes & leurs enfants, qui auroient servi d'otages. Lorsque ces soldats mercénaires furent tous rassemblés, Hannon, Gouverneur de l'Afrique, leur proposa le payement d'une partie de ce qui leur étoit dû. Une telle proposition fut mal reçue de gens qui comprenoient, outre leur paye, les gratifications qu'on leur avoit promises. Vingt mille d'entr'eux s'étant réunis marchèrent vers Carthage, & allèrent camper à Tunis. Carthage effrayée, employa toutes sortes de voyes pour les adoucir, mais il fallut enfin leur accorder tout ce qu'ils demandèrent.

Le traité étoit sur le point d'être conclu, lorsque deux séditieux renouvelèrent la querelle qui paroissoit entièrement apaisée. L'un des deux, qui avoit été esclave à Rome, se nommoit Spendius de Capoue. Il étoit d'une grande taille, & d'une hardiesse encore plus grande. Dans la crainte de retomber entre les mains de son maître, il résolut de rompre l'accord. Il étoit soutenu d'un nommé Mathos, qui avoit beaucoup contribué à faire soulever les troupes. Ils représentèrent aux Africains que les Carthaginois ne manqueraient pas de se venger de leur révolte, aussitôt qu'ils seroient retournés chez eux. Ce discours factieux fit impression, & tous les Mercénaires choisirent alors pour Chefs Spendius & Mathos. Ils pillèrent aussitôt l'argent que Giskon avoit apporté pour le payement des troupes, & se saisirent de ce Général, qu'ils traitèrent avec indignité. Toutes les villes d'Afrique se joignirent à eux, à la réserve d'Utique & d'Hippacra, dont ils formèrent aussitôt le siège.

Les Carthaginois ne se trouverent jamais dans un si grand embarras. Ils manquoient en même temps de tous secours, n'avoient ni armes, ni troupes de terre & de mer, ni préparatifs pour soutenir un siège. Ne perdant cependant pas courage, ils firent les derniers efforts pour lever une armée & équiper quelques vaisseaux. Hannon, chargé de la conduite de cette guerre, délivra Utique; mais au lieu de profiter de sa victoire, il ne songea qu'à se divertir. Les ennemis surprirent son armée en désordre, & en défirent une grande partie. On ôta le commandement à ce Général, & on mit en sa place Amilcar Barca, qui répondit à l'espérance qu'on avoit conçue de lui. Il fit lever le siège d'Utique que les séditieux avoient recommencé, les battit aux environs de Carthage, qu'ils renioient comme bloquée, & leur enleva tous les postes avantageux qu'ils occupoient. Ces premiers succès rendirent le courage aux Carthaginois. Barca reçut alors un secours imprévu que lui amena un jeune Seigneur Numide, nommé Naravase, épris du mérite du Général Carthaginois. Avec ce renfort il attaqua

CARTHAGE.

les féditieux, en tua dix mille, & fit quatre mille prisonniers. Il permit à ces derniers de prendre parti dans l'armée Carthaginoise, & renvoya ceux qui ne voulurent point s'entôler; mais il exigea d'eux qu'ils ne porteroient jamais les armes contre les Carthaginois. Spendius, qui appréhendoit que cette douceur d'Amilcar n'engageât une partie de ses troupes à l'abandonner, entreprit de leur ôter toute espérance de rentrer en grace avec l'ennemi. Il feignit d'être informé que Giscon & les autres prisonniers qu'il avoit faits au moment de la révolte, devoient être délivrés par le moyen d'un complot secret, & il engagea ses soldats à les massacrer. Il refusa ensuite de rendre leurs corps aux Carthaginois qui les demandoient, & fit arrêter, par un consentement général, que tout Carthaginois qui tomberoit entre leurs mains, périroit dans les supplices.

De nouveaux malheurs accablèrent alors les Carthaginois. Une tempête fit périr la flotte qui leur apportoit des vivres; Utique & Hippæra, qui leur avoit toujours été attachées, se déclarèrent contr'eux, après avoir égorgé la garnison Carthaginoise. Les féditieux, dont le nombre étoit devenu plus considérable, mirent le siège devant Carthage; mais ils furent bientôt obligés de le lever. Amilcar Barca profitoit de toutes leurs fautes, & ne négligoit aucune occasion de les affoiblir. Il les enveloppa enfin de manière qu'ils ne pouvoient plus lui échapper. Ils fortifièrent alors leur camp, mais comme ils manquoient de vivres, ils se trouverent dans la cruelle nécessité de se manger les uns & les autres. Une si dure extrémité excita les esprits à la révolte, & ils forcèrent leurs Officiers à proposer quelque accommodement. Amilcar consentit à les laisser retirer, à condition qu'ils n'emporteroient de leur camp que l'habit qu'ils avoient sur le corps, & qu'il choisiroit dix d'entre les factieux, pour les traiter comme il le jugeroit à propos. Aussitôt que le traité eut été signé, Amilcar commença par faire arrêter ceux qui s'étoient rendus auprès de lui pour convenir d'un accord. Les troupes, qui ignotoient encore ce qui avoit été réglé, voyant que leurs Chefs étoient retenus prisonniers, prirent les armes pour tâcher de leur procurer la liberté. Amilcar fit aussitôt avancer les éléphants, & ils furent tous écrasés & égorgés au nombre de plus de quarante mille.

Presque toutes les villes d'Afrique rentrèrent alors dans le devoir. Amilcar marcha contre Tunis, & mit le siège devant cette ville, qui avoit servi de placo d'armes aux factieux. Pour les épouvanter, il fit planter auprès des murs une haute potence, & y fit attacher Spendius & les autres qui avoient été arrêtés avec lui. Mathos, qui étoit dans la ville, craignant le même sort, employa toutes sortes de moyens pour se défendre. Amilcar, obligé de se porter d'un autre côté, chargea Annibal de la conduite du siège. Mathos profita de la négligence du Collegue d'Amilcar, fit une vigoureuse sortie, enleva Spendius de la potence, y attacha Annibal qui étoit tombé entre ses mains, & égorga cent Carthaginois sur le corps de Spendius. Cet événement jeta Carthage dans une nouvelle consternation, & l'obligea à envoyer d'autres troupes à Amilcar, à qui on donna pour Collegue Hannon, son ennemi, mais ils se reconcilièrent sincèrement, afin de concourir ensemble au bien de l'Erat. Mathos, devenu plus hardi par ses succès, osa présenter la bataille, que les Généraux Carthaginois acceptèrent avec

plaisit, comme l'unique moyen de terminer une guerre si cruelle. Les factieux furent entièrement défaits, & Mathos fut arrêté prisonnier. Toute l'Afrique rentra sous la domination des Carthaginois, & on força Utique & Hippacra de se rendre à discrétion. L'armée victorieuse retourna à Carthage, & on fit mourir dans les supplices Mathos & les siens. Cette guerre avoit duré trois ans & quatre mois.

Pendant que Spendius & Mathos soulevoient l'Afrique contre les Carthaginois, les Mercénaires, qui étoient dans la Sardaigne, suivirent l'exemple de ces deux factieux. Ils égorgèrent tous les Carthaginois qu'ils trouverent dans cette île, & se rendirent maîtres de tout le pays. La division s'étant mise entr'eux & les habitants, les premiers furent chassés de la Sardaigne & se retirèrent en Italie. Ce fut de cette manière que cette île fut enlevée aux Carthaginois. Les Mercénaires, déterminèrent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, quoiqu'il n'y eût alors aucun différend entre Carthage & Rome. Les Carthaginois, résolus de se venger de ceux qui leur avoient fait perdre une île de cette importance, firent de grands préparatifs. Les Romains publièrent que Carthage armoit contre eux, & non pas contre les Mercénaires, & sous ce prétexte ils déclarèrent la guerre à Carthage. Cette République n'étoit pas alors en état de soutenir une guerre contre Rome, & elle fut contrainte de céder. On fit un nouveau traité, par lequel il étoit dit que la Sardaigne appartiendrait aux Romains, & que les Carthaginois payeroient une grosse somme pour éviter la guerre. Cette convention, qui faisoit connoître l'injustice des Romains, fut une des causes de la seconde guerre Punique.

Amilcar Barca souffroit avec peine que sa Patrie eût été forcée de souscrire à un traité si désavantageux, & il ne cherchoit que l'occasion de le rompre. Aussitôt que le calme fut rétabli dans l'Afrique proprement dite, Amilcar fut chargé de marcher contre les Numides, & il donna dans cette expédition de nouvelles preuves de sa valeur & de sa capacité. Les conquêtes des Romains en Espagne avoient allarmé les Carthaginois, & on étoit résolu d'y envoyer une armée pour faire rentrer plusieurs villes dans l'obéissance. Amilcar, dont on connoissoit les talents, fut choisi pour cette entreprise. Annibal, son fils, qui n'avoit que neuf ans, demanda à le suivre, & son père lui accorda sa demande, après l'avoir fait jurer sur les autels, qu'il seroit éternellement l'ennemi des Romains. Amilcar réduisit bientôt les peuples de ce pays, tant par la force des armes, que par sa douceur, & après avoir commandé pendant neuf ans, il fut tué dans un bataille.

On mit en sa place Asdrubal, son gendre, qui pour s'assurer du pays, bâtit une ville qu'il nomma Carthage la neuve, & que nous appelons aujourd'hui Carthagène. Toutes ces démarches sembloient annoncer les grands projets de Carthage, & les Romains ne tarderont pas à s'en apercevoir. Comme ces derniers appréhendoient alors les Gaulois, ils n'osoient entreprendre d'enlever à force ouverte aux Carthaginois les conquêtes qu'ils avoient faites en Espagne, ils se contenterent de faire avec Asdrubal un traité dans lequel, sans s'expliquer sur le reste de l'Espagne, on marquait seulement que les Carthaginois ne pourroient point s'avancer au-delà de l'Ebre. Asdrubal, pour ne point enfreindre ce traité, ne continua ses

CARTHAGE.

Guerre en Sardaigne.

CARTHAGE.

conquêtes qu'en deçà du fleuve. Il étendit la domination des Carthaginois dans le pays, encore plus par les voyes de la persuasion, que par la force des armes. Ce Général, après avoir gouverné l'Espagne pendant huit ans, fut assassiné par un Gaulois, à qui il avoit donné quelque sujet de mécontentement.

Toute l'armée nomma aussitôt pour son successeur Annibal, fils d'Amilcar Barca. Asdrubal, trois ans avant sa mort, l'avoit fait venir en Espagne, malgré les oppositions qu'il avoit rencontrées à Carthage. Le Sénat étoit alors partagé en deux factions. L'une avoit pour Chef Hannon, à qui la naissance & le mérite donnoient une grande autorité. La seconde, formée par la famille & les partisans d'Amilcar Barca, avoit pris le nom de Barcine. La première desiroit la paix, & par cette raison s'opposoit au départ du jeune Annibal, dont on connoissoit déjà l'ardeur guerrière. La seconde demandoit la guerre, & l'emporta.

Annibal n'avoit que vingt-cinq ans, lorsqu'il fut chargé des affaires d'Espagne. Il songea d'abord à attaquer les Romains jusques dans l'Italie, & se hâta de soumettre les peuples de l'Espagne. Il ne jugea cependant pas à propos de faire le siège de Sagonte, afin de ne pas donner occasion aux Romains de lui déclarer la guerre avant qu'il eût fait tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution de son projet. Les Sagontins prévoyant qu'Annibal ne tarderoit pas à se présenter devant leurs murailles, & dans cette crainte ils avoient envoyé demander du secours aux Romains. Ceux-ci perdirent le temps en députations, & pendant qu'ils temporisoient, le Général Carthaginois mit le siège devant Sagonte. La vigoureuse défense des assiégés n'empêcha pas la ville de tomber au pouvoir d'Annibal qui, pour animer le courage de ses troupes, leur abandonna toutes les richesses qu'on trouva dans la place. Une partie avoit été consumée par le feu que les habitants, réduits au désespoir, avoient eux-mêmes allumé. La prise de cette ville causa de grandes allarmes aux Romains, & ils envoyèrent des Députés à Carthage, pour sçavoir si c'étoit par ordre de la République qu'on avoit attaqué les Sagontins. Comme on ne leur donnoit pas de réponse satisfaisante, un d'eux annonça qu'il apportoit la paix ou la guerre. On lui répliqua avec fierté qu'on choisiroit la guerre, & elle fut aussitôt déclarée.

Seconde guerre Punique.

201.

Succès d'Annibal.

Annibal, ayant pourvu à la sûreté de l'Espagne & de l'Afrique, se mit en marche pour entrer en Italie. Lorsqu'il eut passé l'Ebre, il subjuga tous les peuples qui se trouverent sur son passage. Il s'avança ensuite vers les Pyrénées, traversa ces montagnes, s'avança vers le Rhône, & trouva moyen de le passer malgré les Gaulois qui vouloient s'y opposer. Scipion, qui n'avoit pu le joindre, rentra dans l'Italie pour l'attendre aux pieds des Alpes. Annibal eut beaucoup à souffrir dans le passage de ces montagnes, où il fut obligé de combattre continuellement contre les ennemis qu'il rencontroit, & contre la difficulté des chemins. Après quinze jours d'une marche très-pénible, & dans laquelle le soldat avoit été obligé de se frayer un chemin, l'armée Carthaginoise entra dans les fertiles campagnes du Pô. Annibal laissa reposer quelque temps ses troupes, & quoique le nombre en fut considérablement diminué, il alla attaquer Scipion, qui étoit campé sur les bords du Tesin, & remporta sur les Romains un avantage considérable. Sempronius,

croisant venger la défaite de son Collègue, présenta la bataille aux Carthaginois aux environs de Trèbie. Annibal, qui sentoit de quelle importance il étoit pour lui de faire quelque action d'éclat, accepta le défi, & battit une seconde fois les Romains. Les Gaulois, qui n'avoient pas encore osé se déclarer pour les Carthaginois, prirent leur parti aussitôt après que les armées Romaines eurent été défaites. Annibal avoit compté sur ce secours, & il n'auroit pas entrepris une expédition de cette importance, avec un si petit nombre de troupes, s'il ne se fût flatté de mettre les Gaulois d'Italie dans ses intérêts. Ses manières douces & insinuanes, & la conduite qu'il tint avec les prisonniers des alliés des Romains, qu'il renvoya sans rançon, lui attirèrent un grand nombre de partisans.

Résolu d'attaquer les Romains sur leur propre territoire, il prit le chemin le plus court, mais qui étoit en même temps le plus difficile. Il fut obligé de traverser des marais, & dans cette marche, qui dura trois jours, il perdit un œil. L'exemple du Général animoit le soldat. Flaminius, alors Consul, homme vain & sans expérience, hasarda de livrer combat aux Carthaginois campés dans une vallée fort étroite sur le lac de Trasymène. Annibal, habile à profiter des fautes de ses ennemis, dressa une embuscade au Consul, & pendant que celui-ci se livroit avec ardeur au combat, il se vit tout d'un coup enveloppé. Ses troupes furent taillées en pièces, & il perit lui-même dans l'action. Trois victoires consécutives avoient rendu formidable le nom d'Annibal, & avoient répandu la consternation à Rome. Dans ces moments critiques, où l'on croyoit avoir tout à craindre, on confioit la suprême autorité à un seul Magistrat, qu'on nommoit Dictateur. Toutes les vues se tournoient sur Quintus Fabius Maximus, l'homme le plus sage & le plus prudent de son siècle. Il avoit peut-être terminé promptement cette guerre, si la basse jalousie de ses concitoyens, & l'impertuosité de quelques uns, ne l'eussent mis dans la nécessité d'abdiquer la Dictature. Sa conduite lente, mais nécessaire contre un ennemi tel qu'Annibal, le fit surnommer le *Temporiseur*. Si les Romains blâmoient sa manière d'agir, Annibal en portoit un jugement bien différent, & lorsqu'il eut connu le caractère de ce Général, il commença à désespérer de venir à bout de ses projets. Fabius, qui sentoit de quelle conséquence il étoit de refroidir l'ardeur de ces troupes étrangères, si éloignées de leur Patrie, évitoit avec soin d'en venir à aucune action générale, à moins qu'il ne trouvât une occasion favorable. Tousjours posté dans des lieux avantageux, il ne quittoit jamais de vue l'armée ennemie & l'incommodoit beaucoup. Annibal employa toutes sortes de ruses pour le faire changer de conduite, mais ses tentatives furent inutiles. Le Général Carthaginois, après avoir ravagé la Campanie, se dispoisoit à retourner sur ses pas, lorsqu'il s'aperçut que Fabius avoit posté des troupes sur les hauteurs d'un défilé par lequel il devoit passer. Son esprit fécond en ressource lui fit trouver un moyen de sortir de cet embarras. Il fit mettre un fagot de sarments entre les cornes de deux mille bœufs, & y fit mettre le feu aussitôt que la nuit fut venue. On chassa ces animaux du côté où étoient les troupes Romaines, & on les fit suivre par quelques soldats armés à la légère. Les Romains effrayés quitterent leur poste, & pendant que la confusion regnoit parmi eux, Annibal fit passer son armée, & évita le piège qu'on lui avoit rendu.

CARTHAGE.

Fabius, obligé de se rendre à Rome pour quelque temps, engagea Minucius, son Général de Cavalerie, de ne rien entreprendre pendant son absence. Minucius, n'écoutant que son ardeur, attaqua un corps de troupes Carthaginoises, & le désir : se regardant alors comme le vainqueur d'Annibal, il envoya à Rome le détail de cette action. On murmura hautement contre la lenteur de Fabius, & on donna à Minucius une autorité semblable à celle du Dictateur ; ce qui ne s'étoit point encore pratiqué. Fabius, ne considérant que les intérêts de sa Patrie & oubliant les siens propres dans cette occasion, consentit à partager la souveraine puissance avec un Colleague, qui étoit auparavant son intérieur. Il divisa seulement l'armée en deux, afin du moins d'en sauver une partie, car il prévoyoit que Minucius, par son imprudence, se mettroit bientôt dans le cas de faire périr les troupes qu'il avoit sous ses ordres. En effet, peu de temps après Minucius en vint aux mains avec les Carthaginois, & il étoit prêt à être vaincu, lorsque Fabius courut à son secours, & força Annibal à songer à la retraite. Minucius reconnut sa faute, & en fit un sincère aveu.

Bataille de
Cannae.

Les Romains ôtèrent cependant le commandement de leur armée au Dictateur, & créèrent pour Consuls Emilius Paulus & Terentius Varron. Le premier vouloit profiter des sages avis de Fabius, & se contenter de couper les vivres aux Carthaginois sans en venir à aucune action ; mais son Colleague, homme présomptueux, ne pouvoit goûter des conseils si prudents & si contraires à son impétuosité. Impatient d'attaquer les Carthaginois, il en trouva bientôt l'occasion, qu'Annibal lui en fournit lui-même. Les deux armées se trouverent en présence près de Cannes, village de la Pouille. Varron, malgré la position défavantageuse où il étoit, & les avis de son Colleague, voulut absolument livrer bataille. Elle fut longue & sanglante, mais la victoire, après avoir été longtemps disputée, se déclara en faveur des Carthaginois. Emilius Paulus, qui avoit été blessé dans le combat, se fit tuer par un soldat ennemi, ne pouvant se résoudre à survivre au malheur de sa Patrie. Un nombre considérable de Sénateurs & de Chevaliers Romains périrent dans cette journée, & quelques Historiens font monter le nombre des morts à près de soixante & dix mille, sans doute en comptant ceux des ennemis.

Varron, ayant rassemblé le reste des troupes, retourna à Rome où on étoit dans le plus grand abattement. Depuis l'arrivée des Gaulois, qui s'étoient rendus maîtres de Rome, la ville n'avoit jamais été exposée à un plus grand danger. On croyoit voir à chaque instant l'ennemi aux portes de la ville, & dans ce premier moment de consternation, il auroit peut-être été facile à Annibal de s'en emparer. Un de ses Généraux l'avoit engagé à marcher aussitôt de ce côté-là, mais il refusa de se rendre à cet avis. Il avoit sans doute plusieurs raisons qui l'éloignoient de mettre ce projet à exécution. Rome avoit encore deux légions au dedans de ses murailles ; elle étoit d'ailleurs extrêmement peuplée, & dans un moment de désespoir, chaque citoyen seroit devenu soldat. Les femmes mêmes n'auroient pas moins montré de valeur que les hommes ; & on les vit en effet travailler à tout ce qu'on avoit imaginé pour la défense de la place, qu'on croyoit devoir être bientôt assiégée. Une autre raison de politique engageoit sans doute Annibal

à ne point détruire Rome. La ruine de cette République mettoit fin à la guerre, & Annibal, qui ne se trouvoit plus nécessaire à sa patrie, auroit été obligé de retourner à Carthage, où il auroit pu éprouver l'ingratitude & l'injustice de ses concitoyens. Ce motif le portoit sans doute à prolonger la guerre : il vouloit affoiblir extrêmement les Romains ; mais son intention n'étoit pas de les détruire. Il seroit venu à bout de ses desseins, si on lui eût fourni les troupes & l'argent qu'il demandoit ; mais la faction contraire l'empêcha de recevoir ces secours, & sauva l'Empire Romain.

La fortune commença alors à abandonner Annibal, & depuis cet instant les Romains eurent toujours le dessus. Revenus de leur première frayeur, ils travaillèrent efficacement à chasser de l'Italie un ennemi si dangereux. Annibal, qui n'avoit pas assez de troupes pour tenir en même temps la campagne, & conserver les places qu'il avoit conquises, reçut de fréquents échecs, qui affoiblirent considérablement son armée. Cependant les deux Scipions, qui commandoient en Espagne, y avoient été tués, après avoir vaincu les Carthaginois. Scipion, leur neveu, chargé du commandement de l'armée Romaine, acheva de poursuivre les conquêtes de ses oncles, & lorsqu'il eut subjugué le pays, il porta la guerre en Afrique. Les Carthaginois appelèrent aussitôt à leur secours Annibal, qui ne put quitter l'Italie sans verser des larmes. Avant que d'en venir aux mains avec Scipion, il eut une conférence avec lui ; mais comme on ne put convenir d'aucun accommodement, on résolut de part & d'autre de livrer bataille. Les deux plus grands Généraux de leur siècle se trouvoient alors l'un vis-à-vis de l'autre, & chacun employa de son côté tout ce qu'il put imaginer pour l'emporter sur son rival. Annibal fut enfin obligé de céder, & Scipion remporta toute la gloire d'une action, qui abaissoit pour le moment toute la puissance de Carthage, & anéantissoit, pour ainsi dire, tous les avantages qu'Annibal avoit eus en Italie. Carthage, forcée de se soumettre au vainqueur, accepta les conditions de paix qu'il lui imposa, quelque dures qu'elles fussent. Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, qui avoit duré seize ans.

Depuis ce temps, Annibal ne mena plus qu'une vie errante Craignant, avec raison, la perfidie de ses concitoyens, dont il avoit voulu réformer les mœurs, il se retira chez des Princes étrangers. Les Romains, qui ne pouvoient s'empêcher de le redouter, eurent la lâcheté de le poursuivre chez les peuples où il étoit allé chercher un asyle contre eux. Il étoit d'abord passé à la Cour d'Antiochus, Roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains ; mais appréhendant d'être livré entre les mains de ses ennemis, lorsque ce Prince fit la paix avec eux, il se rendit auprès de Prusias, Roi de Bithynie. Il ne fut pas plus en sûreté chez ce Prince, qui fut assez lâche pour promettre aux Romains de leur livrer cet ennemi implacable. Annibal, se voyant prêt à être remis entre leurs mains, finit ses jours en prenant du poison qu'il portoit toujours sur lui. Tel fut le sort de ce grand homme, à qui quelques Historiens ont attribué des défauts qu'il n'avoit pas.

Entre les différentes conditions de la paix accordée aux Carthaginois, il y en avoit une qui portoit, qu'ils rendroient à Masinissa, Roi de Numidie, toutes les villes & les terres qui lui avoient appartenu avant la guerre.

CARTHAGE.

Scipion, pour récompenser l'attachement qu'il avoit fait paroître pour les Romains, avoit encore ajouté à son domaine tout ce qui étoit de celui de Syphax. Cette concession fut une source de disputes entre les Carthaginois & les Numides.

Syphax & Mafiniffa regnoient tous deux en Numidie, mais sur différents peuples. Ceux qui obéissoient au premier se nommoient *Masseuli*, & avoient pour capitale Cirtha : les autres se nommoient *Massyli*. Leur nom commun étoit *Numides*. Leur principale force étoit la cavalerie : ils montoient leurs chevaux sans selles, & plusieurs mêmes les conduisoient sans brides. Au commencement de la seconde guerre Punique, Syphax avoit pris le parti des Romains. Gala, pere de Mafiniffa, crut devoir alors embrasser le parti des Carthaginois, & envoya contre Syphax une armée sous la conduite de son fils, qui n'étoit âgé que de dix-sept ans. Syphax vaincu se sauva en Mauritanie. Mafiniffa, ayant perdu son pere quelque temps après, se vit privé de la couronne par un usurpateur, & poursuivi vivement par Syphax. Il fit alliance avec les Romains, & se joignit à eux lorsqu'ils entrèrent en Afrique. Syphax se déclara alors pour les Carthaginois. Mafiniffa, secondé des Romains, remporte une victoire complete sur Syphax, se rend maître de sa personne, de Cirtha, capitale de ses Etats, & de Sophonisbe, sa femme. Séduit par les charmes de cette Princesse, sœur d'Aidrubal, il l'épousa, mais quelques jours après, il fut contraint de l'empoisonner pour ne la pas livrer aux Romains qui la lui demandoient. Mafiniffa, devenu maître du Royaume de Syphax, se mit en possession d'un petit territoire situé vers le bord de la mer, près la petite Syrte. C'étoit un pays très-fertile & très-riche. Les Carthaginois envoyèrent aussitôt des Députés à Rome pour se plaindre de cette invasion, & le Sénat Romain fit partir Scipion avec deux autres Commissaires, pour examiner la chose sur les lieux mêmes. Ils se retirèrent sans avoir porté aucun jugement, & ce silence sembloit être en faveur de Mafiniffa, qui étoit en possession du territoire. Dix ans après, d'autres Commissaires nommés pour le même sujet, tinrent une conduite pareille aux premiers. Toutes les démarches des Carthaginois auprès des Romains ayant été inutiles, ils déclarèrent la guerre à Mafiniffa & en vinrent aux mains avec lui. Ce Prince, âgé de plus de quatre-vingts ans, fut à cheval pendant l'action, & donna des ordres si justes, qu'il força les Carthaginois à lui abandonner le champ de bataille. Scipion avoit été spectateur du combat, où il eut lieu d'admirer tranquillement la valeur des deux armées qui se disputèrent longtemps la victoire. Mafiniffa, profitant de cet avantage, assiégea les ennemis dans le camp où ils s'étoient retirés. La famine les força bientôt de se rendre au vainqueur, qui les fit passer sous le joug, & les renvoya avec un habit seulement. Un des fils de Mafiniffa, à la tête d'un corps de cavalerie, surprit ces malheureux avant qu'ils fussent arrivés à Carthage, & en tailla la plus grande partie en pièces.

Troisième
guerre Punique.

151.

Carthage, après la guerre qu'elle avoit faite à Mafiniffa contre un article du dernier Traité avec les Romains, comprit bientôt que ces peuples, qui ne cherchoient que l'occasion de l'humilier, faisoient promptement cette circonstance pour lui déclarer la guerre. Elle avoit senti la supériorité de Rome sur elle, & résolu de prévenir les malheurs qu'elle appréhendoit,

elle envoya des Députés au Sénat Romain , pour offrir telle satisfaction qu'il jugeroit à propos d'exiger. Les Sénateurs répondirent que c'étoit aux Carthaginois à examiner eux-mêmes ce qu'ils devoient faire en pareille circonstance. Une réponse si équivoque jeta l'alarme dans Carthage, & après plusieurs délibérations, on convint de se soumettre à tout, pour sauver la patrie. Pendant qu'on étoit dans cette résolution à Carthage, on songeoit à Rome à prendre des mesures pour détruire cette fameuse rivale. Depuis que Caton avoit été envoyé à Carthage au sujet des différends qui étoient survenus entre cette République & Masinissa, il n'avoit cessé de porter les Romains à songer à la ruine de Carthage. Scipion Nasica, qui pensoit plus justement que lui, étoit d'un avis contraire, parce qu'il sentoit que le peuple Romain, devenant de jour en jour plus remuant, se porteroit aux dernier excès, aussitôt qu'il seroit délivré de la crainte que Carthage lui causoit. La guerre fut résolue, malgré les sages avis de Nasica, & on prit pour prétexte l'infraction au dernier Traité. Sur ces entrefaites, la ville d'Utique envoya des Députés au Sénat, pour se soumettre aux Romains.

Les Députés de Carthage, en arrivant à Rome, apprirent que la guerre étoit déclarée. Le Sénat avoit envoyé un Député à Carthage en porter le decret, & les Carthaginois, abattus par cette nouvelle, se remirent, eux & tout ce qui leur appartenoit, entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche, il leur fut répondu que, parce qu'ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accorderoit la liberté, l'usage de leurs loix, toutes leurs loix, routes leurs terres, & tous les autres biens que possédoient les particuliers ou le corps de l'Etat; à condition que dans l'espace de trente jours ils enverroient à Lilybée en ôtages trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, & qu'ils feroient tout ce que les Consuls leur ordonneroient. Les Carthaginois, manquant de troupes, de vivres, de vaisseaux, & n'ayant en un mot aucune espérance, se déterminèrent à souscrire à des conditions si humiliantes. Ils se hâtèrent d'envoyer à Lilybée les trois cents jeunes gens qu'on leur demandoit, & qui étoient l'élite des meilleures familles de Carthage. Lorsqu'ils furent arrivés en Sicile, on les envoya à Rome, & les Consuls dirent aux Députés, qu'ils feroient savoir leurs intentions aux Carthaginois lorsqu'ils seroient arrivés à Utique. Aussitôt que la flotte Romaine eut abordé en Afrique, les Députés de Carthage se rendirent au camp des Romains, déclarant au nom de la République, qu'ils venoient recevoir les ordres des Consuls.

Le Consul, après avoir loué leur obéissance, leur ordonna de lui livrer sans fraude & sans délai toutes leurs armes en général. Ils y consentirent encore, mais ils représentèrent qu'ils étoient menacés de tomber sous la puissance d'Asdrubal, qui s'étoit soulevé contre sa patrie, parce qu'elle avoit voulu se soumettre aux Romains. On leur répondit que Rome scauroit la garantir de la fureur de ce factieux. On vit bientôt arriver dans le camp des Romains une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage : deux cents mille armures complètes, un nombre infini de traits & de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Les vieillards & tous les Prêtres suivoient ce convoi, & ils alloient implorer

CARTHAGE.

la clémence de ceux qu'ils étoient forcés de regarder comme leurs maîtres. Le Consul Censorinus, qui avoit toujours porté la parole, leur déclara que la volonté du peuple Romain étoit, que les Carthaginois abandonnassent leur ville qu'on vouloit raser, & qu'ils allassent s'établir où il leur plairoit, pourvu que ce fût à quatre lieues de la mer.

Un ordre si terrible mit au désespoir tous les Carthaginois qui étoient dans le camp des Romains, & ils donnèrent des marques de la plus grande affliction. Rien ne fut capable de toucher les Romains, & on ne voulut pas même permettre que les Carthaginois envoyassent à Rome pour tâcher d'obtenir des modifications à un ordre si cruel. Lorsque cette nouvelle se fut répandue dans Carthage, on n'entendit que cris, que pleurs; on ne vit que des marques de fureur, de rage & de désespoir.

Les Consuls, croyant n'avoir rien à redouter d'une ville désarmée, ne se hâtèrent pas de s'y rendre. On profita de ce délai pour se mettre en état de défense. On envoya une députation à Asdrubal, qui étoit à la tête de vingt mille hommes, & on le pria d'oublier l'injure qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Asdrubal, petit-fils de Mafiniffa. On fabriqua ensuite des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers: les hommes & les femmes y travailloient jour & nuit, & on faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javalots, mille traits & un grand nombre de machines propres à les lancer. Comme on manquoit de matière pour faire des cordes, les femmes couperent leurs cheveux, & en fournirent abondamment.

L'armée Romaine se présenta enfin devant les murs de Carthage, & fut extrêmement surprise de voir les Carthaginois en état de soutenir un long siège. Ce ne fut en effet que sorties vigoureuses & fréquentes, pour ruiner les travaux des assiégeants. Les deux Consuls Censorinus & Manilius avoient formé les attaques de deux côtés opposés. Scipion, surnommé depuis l'Africain, servoit alors en qualité de Tribun, & réparoit toutes les fautes que faisoit le Consul sous lequel il commandoit. La seconde année du siège, les Romains furent commandés par le Consul Calpurnius Pison, par L. Mancinus, son Lieutenant. Ils ne firent rien de considérable, & les Carthaginois au contraire, dont les troupes augmentoient tous les jours, reprirent courage, & s'exciterent à une mutuelle défense. Ils envoyèrent des Députés à Andronicus, ou le faux Philippe, qui se faisoit passer pour le fils de Persée, dernier Roi de Macédoine, & lui demandèrent du secours. Cette nouvelle causa une grande inquiétude à Rome. On commença à craindre les suites d'une guerre qui devenoit plus importante qu'on ne s'étoit d'abord imaginé. On jeta les yeux sur le jeune Scipion, qui étoit venu à Rome demander l'Édilité, & par rapport à son mérite, on passa par dessus les loix; on lui donna le Consulat avec le département de l'Afrique. Il étoit à peine arrivé, qu'il apprit que Mancinus, Lieutenant de Pison, étoit enfermé dans un poste où il couroit risque d'être taillé en pièce. Scipion le tira de ce danger, & prit le commandement de l'armée, qui sembloit avoir entièrement oublié l'ancienne discipline. Il travailla promptement à la rétablir, & bannit

tout ce qui se ressentoit du luxe ou des plaisirs. Persuadé alors qu'il pouvoit compter sur la valeur de ses soldats, il leur fit prendre des haches, des leviers & des échelles, & les conduisit pendant la nuit, en grand silence, vers une partie de la ville appelée Mégare. Il ordonna ensuite à sa troupe de jeter de grands cris, & de monter à l'assaut. Les Carthaginois furent d'abord effrayés ; mais revenus à eux-mêmes, ils se défendirent avec tant d'ardeur qu'ils repoussèrent les Romains. Scipion avoit aperçu une tour abandonnée & qui étoit près des murailles hors de la ville. Il y envoya un détachement de soldats hardis & déterminés, qui, par le moyen des pontons, passèrent de la tour sur les murs, entrèrent dans Mégare & en brisèrent les portes. Scipion y entra aussitôt & les Carthaginois qui défendoient ce poste, croyant que la ville étoit prise, se sauvèrent dans la citadelle avec les troupes qui étoient au dehors.

Aldrubal, pour se venger des Romains, & pour ôter aux Carthaginois toute espérance d'accommodement, fit avancer sur le mur tous les prisonniers Romains qui étoient en son pouvoir, afin qu'ils fussent vus de toute l'armée. Il leur fit souffrir tous les supplices qu'il put imaginer. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts ; on leur arrachoit toute la peau du corps avec des peignes de fer, & après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs. Les Carthaginois, qui osèrent blâmer la cruauté d'Aldrubal, furent traités avec la même rigueur.

Scipion établit son camp à la place de celui que les ennemis occupoient auparavant, le fortifia, & éleva un mur du côté de la ville. Ce mur prenoit toute la largeur du côté de l'Isthme, c'est-à-dire, plus d'une lieue. Il coupa par ce moyen les vivres aux assiégés, qui n'en pouvoient plus recevoir que par mer, ce qui n'étoit pas aisé, à cause de la flotte Romaine qui croisoit continuellement sur les côtes. Aldrubal, en véritable Tyran, ne distribuoit le bled qu'aux troupes qui servoient sous ses ordres, & s'inquiétoit peu du reste du peuple. Scipion pour ôter aux Carthaginois tout moyen d'avoir des vivres, ferma l'entrée du port par une levée qu'il fit faire. Lorsque cet ouvrage fut achevé, les Carthaginois ouvrirent une nouvelle entrée de l'autre côté du port, & parurent en mer avec une flotte qu'ils avoient construite des débris de vieux bâtimens. S'ils eussent aussitôt attaqué la flotte Romaine, ils auroient pu facilement s'en emparer, car on n'y étoit pas sur ses gardes, parce qu'on croyoit n'avoir rien à craindre ; mais ils se contentèrent d'insulter les Romains & de les braver. Deux jours après, lorsqu'ils voulurent surprendre les vaisseaux ennemis, ils les trouverent sur la défensive, & il fallut en venir aux mains. Le combat dura jusqu'au soleil couchant, & les Carthaginois causèrent beaucoup de dommage aux vaisseaux des Romains. La flotte Carthaginoise s'étoit retirée à dessein de recommencer le combat le lendemain matin. Elle fut poursuivie, & l'action se renouvela devant une terrasse fort spacieuse qu'on avoit faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, & sur laquelle on avoit élevé un petit rempart. Le combat continua bien avant dans la nuit, & devint funeste aux Carthaginois. Scipion se rendit maître de cette terrasse, s'y fortifia, & fit une muraille de brique du côté de la ville, fort près des murs & de pareille hauteur. Il donna ordre à quatre mille hommes d'y monter, & de lancer continuellement des dards sur les ennemis,

CARTHAGE.

Prise de Carthage.

146.

Pendant l'hiver, le Consul fit le siège de Néphérís, qui servoit de retraite aux troupes du dehors. Il se rendit maître de cette place après vingt-deux jours de siège, & on prétend qu'il périt du côté des ennemis plus de soixante & dix mille hommes, tant soldats que payfans. Toutes les villes de l'Afrique se soumirent alors au vainqueur, & depuis cet événement il n'étoit presque plus possible de faire entrer des vivres dans Carthage. Dès le commencement du printemps, Scipion attaqua le port appelé Cothon & la citadelle. Maître de la muraille qui environnoit le port, il entra dans la grande place de la ville qui en étoit proche, & d'où l'on montoit à la citadelle par trois rues en pente bordées de maisons. Les Carthaginois du haut de ces maisons lançoient des traits sur les Romains, & les incommodoient fort. Cette sorte de combat dura six jours entiers, & il y périt beaucoup de monde. Les Romains se rendirent enfin maîtres des maisons & assiégèrent la citadelle. On craignoit que le siège ne fût encore long, mais le septième jour les Carthaginois demandèrent pour toute capitulation, qu'on leur accordât la vie. Scipion y consentit, mais il refusa cette grâce aux déser-teurs qui étoient au nombre de neuf cents. Il sortit de la citadelle cinquante mille personnes, tant hommes, que femmes & enfants. Les déser-teurs n'espérant aucun quartier, se retranchèrent dans le Temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme & ses enfants. Le défaut de vivres leur fit bientôt connoître qu'ils ne pourroient longtems résister, & n'écoulant plus que leur désespoir, ils se retirèrent dans le haut du Temple & y mirent le feu, dans lequel ils se précipitèrent. Asdrubal avoit songé à se conserver la vie, & s'étoit rendu à Scipion. Sa femme, outrée de cette action, lui fit les plus sanglants reproches du haut de l'endroit où elle étoit, & après avoir égorgé ses enfants, elle finit sa vie au milieu des flammes. Scipion ne put s'empêcher de verser des larmes, en considérant la ruine d'une ville qui avoit été si florissante pendant sept cents ans. Il falloit être Romain, c'est-à-dire, avoir cette férocité réfléchie & raffinée, pour réduire au dernier désespoir un peuple déjà humilié, & qui consentoit à se soumettre.

Description de Carthage.

Carthage étoit située dans le fond d'un golphe, environnée de mer en forme de presqu'île, dont le col, c'est-à-dire, l'isthme qui la séparoit du continent étoit large d'une lieue & un quart. La presqu'île avoit dix-huit lieues de circuit. Du côté de l'Occident il en sortoit une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises qui, s'avancant dans la mer, la séparoit d'avec le marais, & étoit fermée de tous côtés de rochers & d'une simple muraille. Du côté du Midi, & du continent où étoit la citadelle appelée *Byrsa*, la ville étoit fermée d'une triple muraille haute de trente coudées, sans les parapets & les tours qui la flanquoient tout autour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux ; elles étoient toures vouées, & dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois cents éléphants avec les choses nécessaires pour leur subsistance, & des écuries au-dessus pour quatre mille chevaux, & les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi loger vingt mille fantassins & quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre étoit renfermé dans les seules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit de la ville, dont les murs fussent foibles & bas : c'étoit un

angle négligé, qui commençoit à la pointe de terre dont on a déjà parlé, & continuoit jusqu'aux ports qui étoient du côté du couchant. Il y en avoit deux qui se communiquoient l'un à l'autre, mais ils n'avoient qu'une seule entrée large de soixante & dix pieds, & fermée avec des chaînes. Le premier étoit pour les Marchands, où il y avoit différents logemens pour les Matelots; l'autre étoit le port intérieur pour les vaisseaux de guerre, au milieu duquel on trouvoit une île nommée *Cothon*, bordée ainsi que le port de grands quais, où il y avoit des loges séparées pour mettre à couvert deux cent vingt vaisseaux, & des magasins au dessus, où l'on gardoit tout ce qui étoit nécessaire à l'armement & à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage Ionique; de sorte que le port & l'île représentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île étoit le palais de l'Amiral, & comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit delà découvrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisoit dans l'intérieur du port. Les Marchands n'avoient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille, & il y avoit dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville, sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage. Le port, qui étoit double, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite île de ce nom; la citadelle appelée *Byrsa*; la ville proprement dite, où demeuroient les habitans. Elle environnoit la citadelle, & étoit nommée *Mégara* (1).

Scipion, devenu maître de Carthage, permit le pillage pendant quelques jours, à la réserve de l'or, de l'argent, des statues & des autres offrandes qui se trouveroient dans les Temples. Il fit charger un vaisseau des dépouilles des Carthaginois, & l'envoya à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il invita en même temps les Siciliens à venir reconnoître & reprendre les tableaux & les statues que les Carthaginois leur avoient enlevés, & il rendit à Agrigente le célèbre taureau d'airain que Phalaris avoit fait fondre. Les Romains, en apprenant la nouvelle de la prise de Carthage, portèrent la joie jusqu'à l'indécence. Le Sénat envoya dix Commissaires en Afrique pour régler le sort de cette ville avec Scipion. On démolit alors tout ce qui restoit de Carthage, & on fit défense au nom du peuple Romain d'y habiter désormais. On ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui voudroient en reprendre d'y rebâtir, & surtout le lieu nommé *Byrsa* & la place appelée *Mégare*. On décida encore que toutes les villes, qui dans cette guerre avoient pris le parti des Carthaginois, seroient rasées, & qu'on donneroient leur territoire aux alliés du peuple Romain. On céda à ceux d'Utique les terres qui étoient entre Carthage & Hippone. Tout le reste devint tributaire, & on en fit une Province Romaine, où l'on envoyoit tous les ans un Préteur.

Malgré toutes les défenses, trente ans après, & du vivant même de Scipion, un des Gracques, Tribun du peuple, entreprit de repeupler Carthage, & y conduisit une Colonie composée de six mille citoyens. Ce fut la première Colonie Romaine envoyée hors de l'Italie. Il paroît qu'on ne fit aucun

(1) M. Rollin.

édifice considérable dans cette ville, puisqu'on dit que Marius, qui s'étoit sauvé en Afrique, y menoit une vie pauvre sur les ruines & les débris de Carthage. Strabon rapporte que cette ville fut rétablie en même temps que Corinthe par César. Ce même Auteur assure, que de son temps Carthage étoit aussi peuplée qu'aucune autre ville de l'Afrique. Plutarque observe que Carthage & Corinthe, qui avoient été prises dans le même temps, avoient la même époque de leur rétablissement. Carthage fut toujours, sous les Empereurs Romains, la capitale de toute l'Afrique, & elle subsista encore avec éclat pendant environ sept cents ans. On y tint un grand nombre de Conciles. Elle fut entièrement détruite par les Sarrafins au commencement du VII. siècle, de manière que dans le pays même, on connoît à peine le nom & le lieu où elle avoit été bâtie.

DIGRESSION

Sur la famille & la postérité de Masinissa (1).

Depuis que Masinissa, Roi de Numidie, eut embrassé sous le premier Scipion, le parti des Romains, il étoit toujours demeuré dans cette alliance avec un zèle & une fidélité inviolables. Se voyant sur le point de mourir, il écrivit au Préconsul d'Afrique, sous qui servoit alors le jeune Scipion, pour le prier de le lui envoyer, ajoutant qu'il mourroit content, s'il pouvoit expirer entre ses bras, après l'avoir rendu dépositaire de ses dernières volontés. Mais sentant que sa fin approchoit, avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir sa femme & ses enfants, & leur dit : » Qu'il ne connoissoit sur toute la terre que le peuple Romain, & parmi ce peuple, que la seule famille des Scipions : qu'il laissoit en mourant un pouvoir suprême à Scipion Emilien, de disposer de ses biens, de partager son Royaume entre ses enfants : » Qu'il vouloit que tout ce qu'il auroit décidé fût exécuté ponctuellement, comme si lui-même l'avoit arrêté par son testament. Après leur avoir ainsi parlé, il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Ce Prince, qui pendant sa jeunesse avoit essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son Royaume, obligé à fuir de Province en Province, & prêt mille fois à perdre la vie, soutenu, dit l'Historien, par la protection divine, n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continuelle de prospérités, qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non seulement il recouvra son Royaume, mais il y ajouta celui de Syphax, son ennemi ; & maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrene, il devint le Prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qu'il dut sans doute & à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire & le manger, & au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & se renoit à cheval sans selle. Polybe fait remarquer, (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque,) que le lendemain d'une grande victoire, remportée sur les

(1) Ce morceau est entièrement pris de l'ouvrage de M. Rollin,

Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis.

Il laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement étoient d'un mariage légitime scavoir Micipsa, Gulusa & Mastanabal. Scipion partagea le Royaume entre ces trois derniers, & donna aux autres des revenus considérables. Mais bientôt après Micipsa demeura seul possesseur de ces vastes Etats par la mort de ses deux freres. Il eut deux fils, Adherbal & Hiempsal ; & il fit élever avec eux dans son palais Jugurtha, son neveu, fils de Mastanabal, & en prit autant de soin que de ses propres enfants. Ce dernier avoit des qualités excellentes, qui lui attirerent une estime générale. Bienfait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit & de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe & les plaisirs. Il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le Javelot, à monter à cheval, & supérieur à tous, il sçavoit cependant s'en faire aimer. La chasse étoit son unique plaisir, mais la chasse contre les Lions & d'autres bêtes féroces. Pour achever son éloge, il excelloit en tout, & parloit peu de lui-même.

Un mérite si éclatant, & si généralement approuvé, commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyoit âgé, & ses enfants très-jeunes. Il sçavoit de quoi l'ambition est capable, quand il s'agit d'un trône ; & qu'avec beaucoup moins de talens que n'en avoit Jugurtha, il étoit aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, si tout quand elle est aidée de circonstances si favorables. Afin d'éloigner un compéiteur si dangereux pour ses enfants, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit au secours des Romains, occupés alors au siège de Numance sous la conduite de Scipion. Il se flattoit que Jugurtha, brave comme il étoit, pourroit bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuse, & y laisser la vie : mais il se trompa. Ce jeune Prince joignoit à un courage intrépide un grand sang froid, & ce qui est fort rare à cet âge, il étoit également éloigné de d'une prévoyance timide, & d'une hardiesse téméraire. Il gagna dans cette campagne l'estime & l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour son oncle, & des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné cependant de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir. Car habile comme il étoit à connoître les hommes, il avoit apparemment entrevu dans ce jeune Prince une ambition dont il craignoit les suites.

Micipsa, touché de tout le bien qu'on lui mandoit de son neveu, changea de disposition à son égard, & ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta, & par son testament le fit son héritier comme ses deux enfants. Se voyant prêt à mourir, il les fit venir tous trois ensemble, & les fit approcher de son lit. Là, en présence de toute la Cour, il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en sa faveur, le conjurant au nom des Dieux de défendre & de protéger toujours ses enfants, qui de proches qu'ils lui étoient par le sang, étoient devenus ses freres par ses bienfaits. Il lui représenta que ce n'étoit point les armes ni les trésors qui faisoient la force d'un Royaume, mais les amis, qui ne s'acquièrent ni par les armes, ni par l'or, mais par des services réels & par une fidélité inviolable. Or

Tome VIII.

128.
Avant J. C.

CARTHAGE.

peut-on trouver de meilleurs amis que des frères ? Et quel fond peut faire sur des étrangers, quiconque devient ennemi de ses proches ? Il exhorta ses enfants de ménager avec grand soin & de respecter Jugurtha, & de n'avoir d'autre dispute avec lui que pour racher de l'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidèlement attachés au peuple Romain, & de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron & leur maître. Micipsa mourut peu de jours après.

Jugurtha ne se contraignit pas long-temps. Il commença par se délivrer d'Hiempsal, qui lui avoit parlé avec beaucoup de liberté, & le fit égorger. Adherbal vit par-là ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. La Numidie se divisa, & prend parti entre les deux frères. On leva de part & d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est vaincu dans un combat, & obligé de se réfugier à Rome. Jugurtha n'en est pas fort effrayé. Il sçavoit que presque tout y étoit véal. Il y envoya donc des Députés, avec ordre de corrompre, à force de présents, les principaux des Sénateurs. Dans la première audience qu'on leur donna, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvoit réduit, les injustices & les violences de Jugurtha, le meurtre de son frère, la perte de presque toutes ses places ; & il insista principalement sur les derniers ordres que son père en mourant lui avoit donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple Romain, dont l'amitié seroit pour lui & pour son Royaume un appui plus ferme, & plus sûr que toutes les troupes & tous les trésors du monde. Son discours fut long & pathétique. Les Députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avoit été tué par les Numides à cause de sa cruauté ; qu'Adherbal avoit été l'agresseur, & qu'après avoir été vaincu, il venoit se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit souhaité ; que leur Maître prioit le Sénat de juger de sa conduite en Afrique par celle qu'il avoit gardée à Numance, & de compter plus sur ses actions que sur les accusations de ses ennemis. Ils avoient employé en secret une éloquence plus efficace que celle des paroles, & elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de Sénateurs qui conservoient encore quelques sentiments d'honneur, & qui n'étoient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Il fut résolu qu'on enverroit sur les lieux des Commissaires pour partager également les Provinces entre les deux frères. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entièrement à son avantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier succès enfla son courage, & augmenta sa hardiesse. Il attaque son frère à force ouverte, & pendant que celui-ci s'amuse à envoyer vers les Romains, il enlève plusieurs de ses places, pousse toujours ses conquêtes, & après le gain d'une bataille, l'assiège lui-même dans Cirta, capitale de son Royaume. Cependant il survient des Députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux Princes de la part du Sénat & du peuple qu'ils aient à mettre bas les armes, & à faire cesser toute hostilité. Jugurtha, après avoir protesté de son profond respect, & de sa parfaite soumission pour les ordres du peuple Romain, ajouta qu'il ne croyoit pas que son intention fût de l'empêcher de défendre sa vie contre les embûches de son frère ; qu'au reste,

il enverroit au plutôt à Rome, pour informer le Sénat de sa conduite. Par cette réponse vague il éluda les ordres du Sénat, & ne laissa pas même aux Députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Quelque serré qu'il fût dans la Place, il trouva le moyen d'écrire à Rome pour implorer le secours du peuple Romain, contre un frere qui le tenoit assiégé depuis cinq mois, & qui en vouloit à sa vie. Quelques Sénateurs étoient d'avis que sans perdre de temps on déclarât la guerre à Jugurtha: mais son crédit l'emporta encore, & l'on se contenta d'ordonner une députation composée de Sénateurs de grand poids, du nombre desquels étoit Emilius Scaurus, homme puissant dans la Noblesse, factieux, & qui cachoit de grands vices sous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord effrayé, mais il sut éluder aussi leur demande, & les renvoya sans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune ressource, se rendit, à condition qu'il auroit la vie sauve; mais il fut égorgé sur le champ, & un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le Sénat. Mais C. Memmius, Tribun du peuple, homme vif & ennemi de la Noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha. Le Consul Calpurnius Bestia en fut chargé. Il avoit d'excellentes qualités; mais elles étoient gâtées & rendues inutiles par son avarice. Scaurus partit avec lui. Ils emportèrent d'abord plusieurs Places: mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes, & Scaurus même, qui jusques-là avoit paru fort vif contre ce Prince, ne put résister à une attaque si violente. On fit un traité; Jugurtha parut se rendre au peuple Romain. Trente éléphants, quelques chevaux, & une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du Questeur.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le Tribun Memmius échauffa les esprits par ses discours. Il fit nommer Cassius, qui étoit Préteur, pour aller trouver Jugurtha, & l'engager à venir à Rome sous la garantie du peuple Romain, afin qu'en sa présence on examinât quels étoient ceux qui avoient reçu de l'argent. Il ne put se dispenser de s'y rendre. Sa vue ranima la colere du peuple: mais un Tribun corrompu à force de présents, traîna l'assemblée en longueur, & enfin la dissipa. Un Prince Numide, petit-fils de Massinissa, qui se nommoit Massiva, & étoit pour lors à Rome, fut conseillé de demander le Royaume de Jugurtha. Celui-ci le sut, & le fit égorgé au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté & mis entre les mains de la Justice, & Jugurtha eut ordre de se retirer de l'Italie. Ce fut pour lors que sortant de la ville, & tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit que Rome n'attendoit pour se vendre qu'un acquéreur, & qu'elle périroit s'il s'en trouvoit un.

La guerre recommença donc de nouveau. Elle réussit fort mal d'abord par la négligence, & peut-être par la trahison du Consul Albinus; puis lorsqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les assemblées, par l'ignorance de son frere, Aulus qui ayant engagé l'armée dans un défilé d'où elle ne pouvoit sortir, il se rendit honteusement à l'ennemi, qui fit passer les Romains sous le joug, & leur fit promettre qu'ils sortiroient de Numidie dans l'espace de dix jours.

CARTHAGE.

Il est aisé de juger comment une paix si ignominieuse, conclue sans l'autorité du peuple, sur regardée à Rome. On n'y eut de bonnes espérances pour le succès de cette guerre, que lorsque le soin en fut confié au Consul L. Métellus. A toutes les autres vertus d'un excellent Général, il joignoit un parfait désintéressement, qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui jusques-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là, comme de tout autre. Il fallut donc payer de sa personne & de son courage, au défaut de cette ressource qui commença à lui manquer. Aussi fit-il des efforts extraordinaires, & tout ce qu'on peut attendre de la bravoure, de l'habileté, de l'attention d'un grand Capitaine, à qui le désespoir fournit de nouvelles forces & de nouvelles lumières, il l'employa dans cette campagne; mais toujours sans succès, parce qu'il avoit affaire à un Consul à qui il n'échappoit aucune faute, & qui ne manquoit aucune occasion de prendre avantage sur son ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de se mettre à couvert du côté des traitres. Depuis qu'il eut su que Bomilcar, en qui il avoit une entière confiance, avoit songé à attenter sur sa vie, il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvoit nulle part de sûreté. Le jour, la nuit, le Citoyen, l'Etranger, tout lui étoit suspect, tout le faisoit trembler. Il ne prenoit de sommeil qu'à la dérobée, changeant même souvent de lit sans garder les bienséances de son rang. Quelquefois s'éveillant en sursaut il prenoit des armes, & jectoit de grands cris, tant la crainte le troubloit & l'agitoit comme un forcené.

Marius servoit en qualité de Lieutenant sous Métellus. Dévoré d'ambition, il travailla secrètement à le décrier dans l'esprit des soldats, & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de son Général, il vint à bout par ces indignes voyes de le supplanter, & de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Quelque force d'esprit qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abattu par ce coup imprévu, qui lui arracha des larmes & des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avoit en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuse, qui montre clairement ce que c'est que l'ambition, & comment elle est capable d'étouffer, dans quiconque s'y livre, tout sentiment d'honneur & de probité. Métellus ayant pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur, dont la seule vue auroit été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudissement général. L'honneur du triomphe lui fut accordé, & il prit le surnom de *Numidicus*.

Jugurtha, dans la déroute de ses affaires, avoit eu recours à Bocchus, Roi des Maures, dont il avoit épousé la fille. La Mauritanie est un pays qui s'étend depuis la Numidie jusques sur les bords de la mer Atlantique. A peine le nom du peuple Romain y étoit-il connu, & cette Nation de son côté étoit absolument inconnue aussi aux Romains. Jugurtha fit entendre à son beau-père que s'il laissoit subjuguier la Numidie, son pays auroit sans doute le même sort, d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la Royauté, sembloient avoir juré la ruine de tous les thrones. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux; & il en reçut à différentes reprises des secours très-considérables.

Cette liaison, qui de part & d'autre n'étoit fondée que sur l'intérêt, n'avoit jamais été bien ferme entr'eux. Une dernière défaite de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir dessein de livrer son gendre aux Romains. Dans cette vue, il avoit écrit à Marius de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut très-propre pour cette négociation. C'étoit un jeune Officier d'un rare mérite, qui servoit sous lui en qualité de Questeur. Il ne craignit point de se mettre à la discrétion du barbare, & il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus qui, selon le génie de la Nation, ne se piquoit pas beaucoup de fidélité, & qui de moment à autre changeoit de dessein, délibéra s'il ne le livreroit point lui-même à Jugurtha. Il demeura long-temps dans cette incertitude, combattu en lui-même par des pensées toutes contraires, & le changement subit qu'on voyoit sur son visage, dans son air, dans tout son maintien, marquoit assez ce qui se passoit dans son esprit. Enfin revenant à son premier dessein, il fit ses conditions avec Sylla, & lui remit entre les mains Jugurtha, qui fut conduit aussitôt à Marius.

Sylla, dit Plutarque, se conduisit dans cette occasion en jeune homme avide & altéré de gloire, dont il commence tout récemment à goûter la douceur. Au lieu d'attribuer à son Général l'honneur de cet événement, comme son devoir l'y obligeoit, & comme ce doit être une règle inviolable, il s'en réserva la plus grande partie, & fit faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus, & il affecta dans la suite de s'en servir toujours pour son cachet. Marius piqué jusqu'au vif de cette espece d'insulte, ne la lui pardonna jamais. Ce fut-là l'origine & la semence de cette haine implacable, qui éclata depuis entre ces deux Romains, & qui coûta tant de sang à la République.

Marius entra en triomphe dans Rome, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire même en le voyant, Jugurtha captif, cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avoit osé espérer de voir la fin de cette guerre, tant son courage étoit mêlé de ruses & de finesse, & son génie fertile en nouvelles ressources au milieu des malheurs les plus désespérés. On dit que dans la marche du triomphe il perdit l'esprit, qu'après la cérémonie il fut mené en prison, & que les Licteurs se hâtant d'avoir sa dépouille lui déchirèrent toute sa robe, & lui arrachèrent ses deux bouts des oreilles pour avoir les pendants qu'il y portoit. En cet état il fut jeté tout nud & plein d'effroi dans une fosse profonde, où il passa six jours entiers à lutter contre la faim & contre la crainte de la mort, ayant toujours conservé jusqu'au dernier soupir un desir ardent de la vie : digne fin, ajoute Plutarque, digne récompense de ses forfaits, s'étant toujours cru tout permis pour assouvir son ambition, ingratitude, perfidie, noires trahisons, cruautés sanglantes & barbares.

Juba, Roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux Lettres & aux Sciences, pour être entièrement omis dans l'histoire de la famille de Massinissa, dont son pere nommé aussi Juba étoit arriere petit-fils, & petit-fils de Gulussa. Juba le pere se signala dans la guerre entre César & l'empereur par son attachement inviolable au parti du dernier. Il se donna la mort après la bataille de Thapfe, où ses troupes & celles de Scipion furent entièrement défaits.

CARTHAGE.

Juba son fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornemens de son triomphe. Il paroit qu'on prit grand soin de son éducation à Rome, où il acquit des lumieres, qui dans la suite l'égalèrent aux plus sçavants hommes qu'air jamais eu la Grece. Il ne quitta le séjour de cette ville que pour aller prendre possession des Etats de son pere. Auguste les lui rendir, lorsque par la mort d'Antoine il se vjt le maître absolu de disposer des Provinces de l'Empire. Juba, par la douceur de son regne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs Dieux. Paulanias parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville de tout temps consacrée aux Muses, donnât des marques publiques de son estime à un Roi qui tenoit un rang illustre parmi les Sçavants. Suidas attribue à ce Prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragments. Il avoit écrit de l'histoire d'Arabie, des antiquités d'Assyrie, des antiquités Romaines, de l'histoire des Théâtres, de celle de la Peinture & des Peintres, de la Nature, & des propriétés de différents animaux, de la Grammaire, & d'autres matieres semblables, dont on peut voir le dénombrement dans la petite Dissertation de M. l'Abbé Sévin (1), sur la vie & sur les ouvrages de Juba le jeune.

Fin de l'Histoire de Carthage.

CHAPITRE III.

RÉVOLUTIONS DE L'AFRIQUE PROPREMENT DITE.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE,

TIRÉE DE DIFFÉRENTS AUTEURS ARABES.

Division de
l'Afrique en gé-
néral.

PAR le mot d'*Afrique*, les Romains ne désignoient pas toujours cette vaste presque île que nous comptons pour la troisième partie du Monde connu : ils ont souvent restreint cette dénomination à ce qu'ils en possédoient. Ainsi le même terme est pris dans leurs Auteurs sous deux acceptions différens ; l'une étendue à l'Afrique entière, l'autre applicable à la seule Province Romaine. C'est au sens général des phrases où le mot d'*Afrique* se trouve, à déterminer le sens particulier de ce mot ; & la moindre attention

(1) Tome IV, de l'Académie des Belles-Lettres, page 457.

suffit, pour éviter l'équivoque ou la méprise à cet égard. Les Romains prenoient au second sens le nom d'Afrique dans les divisions qu'ils en ont faites pour leurs départements militaires ou civils. Sous le bas Empire elle se partageoit en neuf Provinces ; savoir, la Mauritanie Tingitane, la Mauritanie Césarienne, la Mauritanie Sitifienne, la Numidie, l'Afrique proprement dite, la Biscéne, la Tripolitaine & les deux Libyes. Ces différents districts étoient gouvernés par des Magistrats dont les fonctions & les titres ont souvent varié. On y voit des Proconsuls, des Vicaires, des *Comites rei militaris*, des Présidents, gouverner tantôt une de ces Provinces, tantôt l'autre. Cette distribution étoit sujette à de grandes vicissitudes, parce qu'elle se régloit sur les circonstances : mais en général les Provinces frontières, plus exposées que les autres aux incursions des Barbares, étoient celles où l'on plaçoit les Officiers militaires. Les autres Commandants se trouvent le plus souvent répartis dans les Provinces dont la sûreté n'exigeoit pas les mêmes précautions.

Les Arabes, devenus maîtres de l'Afrique après les Romains, attachoient aussi, au nom qu'ils lui donnerent, les deux idées différentes, dont on vient de parler & qu'on ne peut distinguer avec trop de soin pour la parfaite intelligence de leurs Auteurs. La portion de l'Afrique qu'ils ont possédée par droit de conquête, est appelée dans leurs Ecrivains, tantôt El-Garb ou l'Occident, tantôt Beled-El-Magrib, ou les pays occidentaux : & telle est la division qu'en fait Aboulfeda. Beled-El-Magrib touche, dit-il, du côté de l'Orient aux frontières occidentales du pays de l'Egypte qui les borne depuis Zahrl-Vahar, ou les Oasîs, jusqu'au commencement de la montagne qui vient aboutir à la Méditerranée entre Barca & Alexandrie. Au Nord, la Méditerranée les borne depuis cet endroit de la montagne jusqu'au détroit de Gibraltar. Du côté de l'Ouest, ils ont pour bornes l'Océan, depuis Tanger jusqu'au désert de Lentouné. Au Sud, d'immenses déserts les séparent du pays habité par les Soudans, ou les Noirs.

Voici une seconde division donnée par le même Géographe de la même portion de l'Afrique, sous le nom d'El Garb. El-Garb, selon lui, se partage en trois parties ; Garb-El-Akfa, ou l'Occident le plus éloigné, depuis l'Océan occidental, jusqu'à Tremecen ; Garb-El-Erfa, ou l'Occident mitoyen depuis Tilimsan, jusqu'aux extrémités orientales du Royaume de Bugie ; & l'Afrique, depuis cette frontière jusqu'à celle de l'Egypte.

Toute l'étendue des côtes de l'Afrique, d'abord Romaine, & depuis Musulmane, dont les ports regardent l'Andalousie, est nommée par les Auteurs Arabes, *Ber-El-Advet*, ou terre du passage ; mais l'Afrique, c'est-à-dire la partie qui est vis-à-vis de la Sicile & du grand continent, de laquelle on ne passoit point en Andalousie, n'est pas comprise sous cette dénomination. Selon cet arrangement la ville de Tunis, d'où les Arabes, au rapport d'Ibn-Haukal, s'embarquoient aussi pour l'Espagne, devoit être dans le *Ber-El-Advet* : cependant ils la placent toujours en Afrique. Ceci peut servir à corriger une méprise du Docteur Shaw. La côte de la Province de Constantine, dit cet Ecrivain, est montagneuse & pleine de rochers, depuis Bouherak jusqu'à Bona. Elle répond fort bien au titre d'El-Adwah, la haute, l'élevée qu'Aboulfeda lui donne. Ce qu'il ajoute, qu'on découvre d'ici la Province d'Andalousie,

L'AFRIQUE.

n'est pas juste : on ne sçauroit même la voir de la partie occidentale du Royaume. Shaw n'a pas entendu le texte d'Aboulfeda : quand les Arabes veulent dire *haut, élevé*, ils se servent des mots *ali, refi, churtefi*, & non de celui d'*advec*, mal écrit par Shaw, *adwah*, qui signifie passage. Le verbe *ynadda* qu'emploie ici l'Auteur Arabe, n'a jamais voulu dire *découvrir*, mais *passer*.

Sur la ville de
Tripoli.

Les Orientaux, pour distinguer Tripoli d'Afrique de celle de Syrie, ajoutent le mot de *Garb*, quand ils parlent de la première. Leurs Géographes varient sur sa position ; ce qui vient des connoissances peu certaines qu'ils avoient en ce genre, avant qu'ils eussent fait des progrès dans les sciences auxquelles est liée la Géographie. Ils placent Tripoli à 33, 35, 36 & même à 40 degrés de longitude, sur 32 de latitude. Cette variation influe encore sur les minutes & les autres subdivisions inférieures du degré. Suivant ces Auteurs, Tripoli est située sur le bord de la mer ; elle est bâtie de pierres & bien fortifiée ; son territoire a beaucoup d'étendue ; les terres y sont fertiles ; elle n'a point de rivières, & l'eau s'y garde dans des réservoirs, d'où elle se distribue dans les différents quartiers. C'est la dernière ville de l'Afrique à l'Est de Kaïrevan ; & depuis Tripoli jusqu'à Alexandrie, on ne trouve, en voyageant du côté de l'Est, aucun lieu qui ait des bains, c'est-à-dire, aucun lieu considérable. Les mœurs & les principes religieux des Musulmans ont rendu dans leur langue ces deux expressions synonymes. Léon ne s'accorde pas en tout avec les Auteurs Arabes : il dit que les murs de Tripoli sont hauts & bien construits, mais qu'ils ne sont pas forts ; que les maisons y sont plus belles qu'à Tunis, mais qu'on n'y boit que de l'eau de citerne ; que les dattes y sont communes & le bled rare, parce que le terroir des environs, comme celui de la Numidie entière, est aride, sablonneux & souvent même inondé par la mer, dont les eaux envahissent insensiblement une partie du terrain, & forcent les habitants à se retirer peu à peu vers le Sud.

Sur la ville de
Capés.

Capés, nommée Cabis par Aboulfeda, est, selon cet Historien, une ville de l'Afrique à trois milles de la mer, au Nord d'une grande montagne, qui de ce côté-là se nomme *Dgebeldemer*. Les eaux qui en descendent se partagent dans le vallon où la ville est bâtie, & forment deux rivières assez fortes, pour que les bâtimens de moyenne grandeur puissent les remonter. Ibn-Saïd, Arabe d'origine, mais Africain de naissance, place Cabis à l'Ouest & au Nord de Séfakis, à laquelle il donne 35 degrés 30 minutes de longitude, sur 31 degrés 55 minutes de latitude. Suivant Léon, cette ville bâtie par les Romains, & que Shaw suppose être l'*Epichus* de Scylax, & la *Tacapé* des autres Géographes anciens, est assez grande & détendue par des murs élevés & par un château. Aux environs coule une rivière dont l'eau est chaude & salée. En fouillant la terre dans les campagnes voisines, on y trouve une sorte de fruit que les Arabes nomment *Habhafis*, dont la grosseur est comme celle d'une fève, & dont le goût approche de celui de l'amande. Les habitants sont noirs ; ils s'occupent de la pêche & de l'agriculture. Shaw prétend que la rivière qui baigne les murs de cette ville, est le *Triton* des Anciens. Il ajoute qu'elle tombe dans la mer au Nord de l'ancienne Cabis, qu'il place sur une hauteur, à cinq cents pas de la nouvelle.

Tanger,

Tanger, suivant Ibn-Saïd, est à 35 degrés 30 minutes de latitude, sur 8 degrés 31 minutes de longitude. Elle est bâtie du côté de l'Océan, près du détroit qu'on y traverse en quelques heures; la mer s'élargit en avançant vers l'Est. Entre cette ville & Ceuta est un lieu nommé Kazul-Medjas, éloigné de l'une & de l'autre d'une journée de chemin. C'est dans cet espace, dont la longueur est de dix-huit lieues, que la mer a le moins de largeur. Les habitants de l'ancienne Tanger ont construit, à une lieue de cette ville sur le haut de la montagne, de nouvelles habitations pour y jouir du bon air. L'eau qu'on boit à Tanger y est conduite de loin par des canaux. Les naturels passent pour avoir peu d'esprit. Léon, qui l'appelle *Tingis*, la représente comme une grande ville anciennement construite sur les bords de l'Océan, à trente milles environ du détroit d'Hercule, à cent cinquante milles de Fez, & remarquable par la beauté de ses édifices; mais bâtie dans un terrain peu fertile, au voisinage duquel on trouve néanmoins des vallons arrosés par des sources & où l'on recueille en abondance des fruits de toute espèce.

Aboulfeda dit que Barca, sous la domination des Romains, s'appelloit *En-tablis*: (c'est ainsi qu'il défigure le nom de *Pentapolis*, parce que sa langue ne souffre point la lettre P); que les Arabes s'en étant rendus maîtres au commencement de l'islam ou de l'hégire, ils la nommerent Berké ou Barca, ce qui signifie un pays de sable mêlé de cailloux. Mais Aboulfeda se trompe: le nom de Barca employé souvent par les Anciens est de beaucoup antérieur à la conquête des Arabes.

Barca, que leurs Géographes placent à 40 degrés 45 minutes de longitude, sur 32 degrés de latitude, est de moyenne grandeur & située dans un terrain uni, sur une langue de terre qui court du Sud au Nord dans la mer. Ses environs, quoique dans un désert, sont assez bien cultivés; les terres en font rougeâtres; on y voit encore les ruines d'une très-grande ville détruite depuis longtemps: le Khalife Motavakel la fit autrefois entourer de murs.

Le pays de Barca est plus long que large: il touche d'une part à celui de l'Egypte; & de l'autre à l'Afrique. On n'y trouvoit du temps d'Aboulfeda, aucune ville forte, ni même aucun lieu considérable. Dans ces déserts arides sont deux montagnes, sur lesquelles on rencontre de bonnes terres bien cultivées, abondantes en sources & qui produisent beaucoup. Ce territoire fournit à l'Egypte du vin, des moutons & du goudron. Les vaisseaux abordent au rivage de Barca.

Léon prend le désert de Barca, depuis les confins de Mesrate, Province située le long de la mer Méditerranée, à cent milles environ de Tripoli, jusqu'à ceux d'Alexandrie, ce qui fait à peu près treize cent mille de côtes, sur deux cent mille de profondeur.

Le Zab, au rapport de Léon qui l'appelle *Zeb*, est une contrée de la Numidie: il la fait commencer vers l'Ouest à Mélis, & finir vers le Nord à la montagne de Bugie. A l'Est, elle est bornée par un désert qui conduit à Tunis; elle l'est au Sud par un autre désert. » Zeb, ajoute-t-il, est un pays » de sable où les chaleurs sont excessives. On y manque d'eau & de bled;

Tome VIII,

K

Sur le pays
nommé Zeb par
les Arabes.

L'AFRIQUE.

» mais les dattes y sont communes. On y compte cinq villes & beaucoup de villages.

Shaw dit que le Zab, compris autrefois dans la Mauritanie Sitifienne & dans la Gétulie, est un tertien étroit, situé précisément au pied de la chaîne du Mont Atlas ; qu'il s'étend depuis le Méridien de Mésilé, jusqu'à celui de Constantine, & qu'il est semé de villages, dont le plus avancé vers l'Ouest est *Doufan*.

Biscara.

Du temps d'Ibn-Saïd, Biscara étoit la capitale de Zab. Il la place à 24 degrés de longitude, sur 27 degrés 30 minutes de latitude ; il ajoute que les grains y abondoient ainsi que les dattes, dont on portoit les meilleures espèces à Tunis.

L'Idrisi place Tabné dans le pays de Zab, quoiqu'elle en soit séparée par des montagnes & des vallées. Cette séparation naturelle a fait croire au Docteur Shaw, que l'Idrisi se trompe, ainsi qu'Aboulfeda qui adopte son sentiment ; mais Shaw ne faisoit pas réflexion qu'un même district renferme souvent des lieux que la Nature sembloit avoir voulu distinguer. Il est mieux fondé lorsqu'il trouve dans la moderne Tabné, l'ancienne *Thubuna*, dont les Arabes ont tellement détruit les murs & les édifices, qu'il seroit difficile de déterminer quelle en fut autrefois l'enceinte. Elle est située dans une belle plaine, entourée d'un mur de terre ; elle a des jardins & de l'eau en abondance ; son terrain produit du froment, de l'orge, du coton, des dattes & d'autres fruits.

Division de l'Égypte par les Arabes.

L'Égypte, que les Orientaux appellent *Beled-El-Misir*, a pour bornes au Nord la Méditerranée, depuis Rith jusqu'à Barca ; à l'Ouest, sa frontière se prend depuis le bord de cette mer, entre Alexandrie & Barca, jusqu'aux confins de la Nubie. Elle s'étend au Sud depuis les environs de Siéné jusqu'à la mer Rouge ; & à l'Est, depuis la mer Rouge vis-à-vis de Siéné, jusqu'au désert des Israélites, d'où elle se replie vers le Nord. Alexandrie, dit Aboulfeda, est bâtie sur le modèle d'un échiquier ; il en parle comme d'une très-grande ville environnée de beaux jardins, & dont les murailles sont de pierres. Il ajoute que le terrain des environs est salé ; ce qui oblige les habitants à faire venir leurs bleds d'ailleurs. Les Géographes ne sont pas d'accord sur sa position ; les uns lui donnent 51 degrés de longitude, & 30 degrés de latitude, les autres 52. & 31. la même variété se trouve dans les minutes. Ils ne parlent point de secondes ; sans doute ils n'avoient pas alors d'instruments ou de méthode capables d'atteindre à ce point de précision (1).

(1) Mémoire de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Tome XXI. dans la Partie historique,



ARTICLE II.

ETABLISSEMENT DES WANDALES EN AFRIQUE.

Expulsion de ces Peuples, par l'Empereur Justinien.

LES Romains, devenus maîtres de Carthage & ensuite du royaume d'Egypte, se virent bientôt en possession de l'Afrique proprement dite, & en firent une Province Romaine. Elle resta sous la domination de l'Empire jusqu'à l'invasion des Waudales, qui étoient déjà établis en Espagne. Le Comte Boniface, un des Généraux de Valentinien III. Empereur d'Occident, avoit excité la jalousie des autres Officiers de ce Prince, par les services signalés qu'il lui avoit rendus, & dont il avoit été récompensé par l'Impératrice Placidie, mere de Valentinien, qui lui avoit donné le Gouvernement de l'Afrique. Les ennemis de Boniface vinrent à bout de le rendre suspect, & de le faire regarder comme un criminel d'Etat. Placidie, chargée de la tutelle de son fils, séduite par les mauvais discours des courtisans, poursuivit Boniface avec rigueur. Le Comte, pour se mettre à l'abri du danger dont il étoit menacé, appella à son secours Genseric, Roi des Waudales, alors paisible possesseur de la Province d'Andalousie.

Après s'être accommodé avec Boniface, Genseric fit les préparatifs nécessaires pour l'importante expédition qu'il méditoit. Les Waudales, sur le point de partir, apprirent qu'Hermigaire, chef des Sueves, sacageoit les Provinces voisines. Genseric marcha aussitôt contre lui & mit en déroute l'armée de ce Sueve, qui se noya en voulant traverser à cheval la Guadiana, près de Mérida. La victoire que Genseric avoit remportée, le mit en état de poursuivre l'exécution de ses desseins ; il s'embarqua avec tous les Waudales qui, suivant ses ordres, emmenerent leurs femmes, leurs enfants & tous leurs effets. Les Waudales aborderent en Afrique, sans s'inquiéter des Provinces qu'ils abandonnoient, & laissant aux Romains la liberté de s'en remettre de nouveau en possession. Genseric, en moins d'une année, s'empara de toutes les villes d'Afrique, à l'exception de Carthage, de Cirtha & d'Hippone.

Placidie, ayant alors reconnu l'innocence de Boniface, se repentit du traitement qu'elle lui avoit fait, & pour tâcher de réparer son injustice & les suites fâcheuses qu'elle avoit eues, elle écrivit à ce Comte, afin de l'engager à faire retirer les Waudales. Boniface, touché de la conduite de l'Impératrice à son égard, se prêta volontiers à ce qu'elle désiroit, & il offrit à Genseric des sommes d'argent considérables, s'il consentoit à retourner en Espagne. Les Waudales, déjà maîtres d'une partie de l'Afrique, rejeterent hautement les propositions de Boniface, & irrités contre lui, ils l'obligèrent à se réfugier dans la ville d'Hippone, qu'ils investirent peu de temps après. Les assiégés se défendirent avec tant de courage, qu'au bout de quatorze mois les Waudales pressés par la disette des vivres, se virent contraints de renoncer à leur entreprise. Ils étoient à peine retirés, qu'il arriva du secours à Boniface de deux côtés ; savoir, de Rome & de Constantinople, sous les ordres du

K ij

Depuis J. C.
suivant le P.
Pagi.

429.

L'AFRIQUE.

célèbre Aspar. Les Romains, se voyant en forces, attaquèrent les Wandalès, qui acceptèrent volontiers la bataille & demeurèrent vainqueurs. Marcien, associé d'Aspar dans le gouvernement, se trouva parmi les prisonniers, & Aspar eut beaucoup de peine à sortir de l'Afrique & à gagner Constantinople. Boniface échappa aussi à la poursuite des ennemis, & se rendit en Italie où l'Impératrice l'appelloit. Les Wandalès ravagèrent alors tout l'Afrique, & les habitants d'Hippone, effrayés des excès auxquels les Barbares s'abandonnoient, quittèrent la ville qui fut pillée & mise en cendres.

435.

Genferic fit ensuite quelques tentatives sur la Sicile, mais il fut toujours repoussé, & il consentit enfin à faire la paix avec Valentinien, qui lui céda une partie de la Numidie, la Province Proconsulaire & la Byzacène. Genferic de son côté, qui suivant Prosper, s'engagea à payer un tribut pour ces Provinces, remit aux Romains son fils Hunneric. Les Romains avoient une idée si avantageuse de la bonne foi du Roi des Wandalès, qu'ils lui renvoyèrent son fils quelque temps après la conclusion de la paix. Néanmoins au bout de quatre ans Genferic surprit la ville de Carthage, pendant que les Romains étoient occupés dans les Gaules contre les Goths, & par ce moyen les Wandalès se virent en possession d'une grande partie de l'Afrique. La prise de Carthage par les Wandalès fit craindre à Valentinien que ces Barbares ne cherchassent à faire quelques entreprises sur l'Italie, & pour les prévenir, il ordonna qu'on fit les réparations nécessaires aux villes situées le long de la côte. Toutes les précautions des Romains ne purent empêcher Genferic de faire une descente en Sicile, où il désola le plat pays, & mit le siège devant Palerme. Il ne put s'emparer de cette place, & content du butin qu'il avoit fait, il s'en retourna en Afrique emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers.

Cependant Théodose, déterminé à assister son gendre Valentinien contre Genferic, équipa une flotte & la fit partir sous la conduite d'Arcovindas, d'Ansilus & de Germanus. Ces trois Généraux avoient ordre de joindre les forces de l'Empire d'Occident, de débarquer en Afrique, & de chasser les Wandalès des Provinces qu'ils avoient usurpées. Genferic, effrayé de voir tant d'ennemis rassemblés, seignit de vouloir entrer en accommodement avec les deux Empires, & sous ce prétexte obtint une suspension d'armes.

442.

L'année suivante les Huns, ayant fait une nouvelle invasion dans la Thrace & dans l'Illyrie, Théodose fut obligé de rappeler ses troupes, & Valentinien, hors d'état de continuer la guerre contre les Wandalès, se vit contraint d'acheter la paix en abandonnant à Genferic tout le pays dont il s'étoit emparé en Afrique.

455.

Le Roi des Wandalès ne songeoit pas à étendre plus loin ses conquêtes, lorsqu'Eudoxie, veuve de Valentinien III. l'appella à son secours, le priant de la venger de Maxime, qui l'avoit forcée à l'épouser après avoir tué Valentinien, son premier époux. Genferic ne négligea pas une occasion si favorable de s'enrichir; il s'embarqua aussitôt, & s'empara facilement de Rome. Il ôta la vie à Maxime, pilla & ravagea la ville, & parmi les prisonniers de distinction qu'il conduisit en Afrique étoient l'Impératrice Eudoxie, ses deux filles Placidie & Eudocie, & Gaudentius, fils d'Aetius. Marcien, successeur de Théodose, employa vainement les prières & les menaces pour obtenir le retour des Princesses à Rome. Genferic fut inexorable sur cet article,

& ne leur rendit la liberté que sous le regne de l'Empereur Léon.

Le Roi des Vandales, arrivé en Afrique, acheva de subjuguier le reste de cette contrée qui appartenoit encore aux Romains. Avitus, qui avoit succédé à Maxime, fit vainement représenter à Genserik qu'il portoit atteinte au traité fait en 442. Ce Roi barbare partit de Carthage & s'avança vers l'île de Corse. Sa flotte fut d'abord maltraitée par les Romains; mais il reparut bientôt plus formidable que jamais, & dans une descente qu'il fit sur les côtes d'Italie, il remporta un butin considérable. L'Empereur Marcien envoya alors des Ambassadeurs à Genserik, pour l'engager à rendre la liberté aux Princesses qu'il retenoit captives, & pour le prier de laisser tranquilles les terres de l'Empire, comme il s'y étoit obligé dans les traités. Le Roi des Vandales ne fit aucune réponse aux Ambassadeurs, ce qui irrita tellement Marcien, qu'il résolut de déclarer la guerre au Prince barbare. La mort de l'Empereur arrêta l'exécution de ses desseins, & les Vandales, contre qui Majorien, successeur d'Avitus, marcha en personne, brûlerent la flotte des Romains. Majorien répara cette perte & persista dans la résolution d'envahir l'Afrique. Genserik, connoissant la valeur & l'activité de l'Empereur d'Occident, lui fit faire quelques propositions de paix qui furent acceptées. On ignore quels furent les articles du traité; il paroît seulement que Genserik ne les observa pas longtemps, car il reprit les armes dès l'année suivante, qui fut celle de la mort de Majorien, & s'empara de la Sardaigne.

Les habitants d'Italie, instruits des nouveaux préparatifs que Genserik faisoit contre eux, envoyèrent implorer l'assistance de Léon, Empereur d'Orient. Ce Prince refusa les secours qu'on lui demandoit, mais il envoya en Afrique des Ambassadeurs, pour disposer le Roi des Vandales à la paix, & pour l'engager à rendre Eudoxie & ses filles. Genserik promit de faire ce que Léon exigeoit, si on lui faisoit tenir les effets de Valentinien, qui devoient servir de dot à Eudocie, fille aînée de ce Prince, & femme d'Huneric. Le Roi des Vandales, voulant néanmoins donner des marques de son estime à Léon, lui remit entre les mains Eudoxie & Placidie, fille de cette Princesse. Genserik continua ensuite ses descentes sur les côtes d'Italie & de Sicile, & il ravagea ce pays avec plus de fureur que jamais, aussitôt qu'Olybrius eut épousé Placidie. Il avoit dessein de placer sur le trône Impérial l'époux de Placidie, & comme les Romains nommerent un autre Empereur, Genserik arma puissamment contre eux, & exerça les plus grandes cruautés dans le Péloponnèse, dans les îles de la Grèce, & dans les Provinces maritimes de l'Empire d'Orient. Léon, déterminé à punir les Vandales des maux qu'ils avoient faits à l'Empire d'Orient, rassembla une flotte & une armée formidable. Basiliscus, frère de Vérine, épouse de Léon, fut chargé du soin de cette guerre, & il auroit réussi à chasser les Vandales de l'Afrique, s'il ne se fût laissé corrompre par les sommes d'argent que Genserik lui fit livrer. Le Prince barbare, qui avoit d'abord été effrayé de l'approche des Romains, demanda une trêve, pendant laquelle il trouva moyen de gagner Basiliscus, qui promit de ne s'opposer que foiblement aux efforts des Vandales. Genserik, sûr du Général ennemi, n'attendit pas que la trêve fût expirée pour attaquer la flotte Romaine. Il profita d'un vent favorable, & poussa au milieu des vaisseaux ennemis plusieurs navires enflammés. La

L'AFRIQUE.

461.

462.

468.

L'AFRIQUE.

confusion se mit bientôt parmi la flotte de Basiliscus qui, loin de donner des ordres pour remédier à cet accident & chercher à se défendre, fut le premier à prendre la fuite. Quelques Officiers voulurent en vain faire quelque résistance; les Wandaes, supérieurs en nombre, coulerent à fond ou s'emparèrent des vaisseaux de ceux qui s'opiniâtrèrent à leur faire tête.

Héraclius, qui étoit en chemin pour se rendre à Carthage, retourna sur ses pas, lorsqu'il eut appris la déroute de Basiliscus & la perte de sa flotte. A l'égard de Basiliscus il regagna la Sicile avec le peu de vaisseaux qui avoient pu échapper, & de-là se rendit à Constantinople. Sa perfidie, dont personne ne doutoit, méritoit une punition exemplaire; mais l'Impératrice Véline, sa sœur, obtint sa grace de l'Empereur, qui lui accorda encore la permission de se retirer à Héraclée dans la Thrace. Ce fut ainsi que par l'avarice & la trahison d'un seul homme, une expédition dont le succès ne paroïsoit pas douteux, échoua malheureusement après avoir coûté des sommes immenses aux deux Empires, & la mort à un grand nombre d'hommes. Genferic, fier de sa victoire & persuadé du découragement des Romains, étendit ses conquêtes & reprit la Sardaigne & la Sicile, dont il avoit déjà été en possession. Il ravagea sans relâche les côtes d'Italie, du Péloponnèse & des îles Grecques, jusqu'à ce que Zenon, successeur de Léon eut fait demander la paix. Le Roi des Wandaes l'accorda, à condition que l'Empereur renonceroit à toutes ses prétentions sur l'Afrique, & qu'il céderoit pour toujours cette Province à Genferic & à ses descendants. Zenon accepta ces conditions & le traité fut conclu avec joie de part & d'autre. L'année suivante il y eut aussi entre Genferic & Odoacre, Roi d'Italie, un accommodement, par lequel il fut réglé que le dernier resteroit tranquille possesseur de la Sicile, pourvu qu'il reconnût la tenir des Wandaes, & qu'il promît leur payer en conséquence un tribut annuel. Genferic mourut un an après cet accord, & ses successeurs observèrent exactement les articles du traité de paix qu'il avoit conclu avec l'Empereur d'Orient. Les Wandaes restèrent en possession de l'Afrique jusqu'à la mort d'Hilderic, arrivée l'an 533. & ce pays passa alors sous l'obéissance de l'Empire d'Orient.

Conquête de
l'Afrique par
Justinien.

533.

Hilderic gouvernoit les Wandaes depuis sept ans, lorsque Gelimer, héritier de la couronne, forma une conspiration contre lui, le fit déposer & mettre en prison. L'Empereur Justinien, qui cherchoit un prétexte pour déclarer la guerre aux Wandaes & les chasser de l'Afrique, saisit cette occasion avec ardeur. Il envoya à Gelimer des Ambassadeurs, qui demandèrent la liberté d'Hilderic & son rétablissement sur le trône. Gelimer, loin de satisfaire l'Empereur sur aucune de ses demandes, fit garder plus étroitement le Roi prisonnier. Justinien députa de nouveaux Ambassadeurs, & leur ordonna d'employer les menaces, si leurs représentations ne suffisoient pas. Le Roi des Wandaes aussi peu ébranlé des uns que des autres, fit une réponse fière & insolente, qui acheva d'irriter Justinien contre lui. Cet Empereur, qui étoit alors en guerre contre les Perses, se hâta de s'accorder avec eux, afin d'accabler Gelimer & de lui enlever l'Afrique. Le projet de l'Empereur souffrit quelques difficultés de la part de ses Ministres & de ses Officiers; mais enfin il passa, & le célèbre Bélisaire fut nommé Général des troupes destinées à cette expédition. Bélisaire, après avoir pris les précautions

nécessaires pour dérober aux Wandalès la connoissance de sa route, aborda en Afrique, où sa descente se fit sans obstacle. Son premier soin fut de défendre à ses soldats de commettre aucun désordre, & on observa ses défenses avec tant d'exaltitude que les Africains, ravis des égards que les Romains avoient pour eux, leur fournirent des vivres & toutes les choses dont ils pouvoient avoir besoin.

Cependant Gélimer, averti de l'arrivée des Romains, fit massacrer Hilderic, ainsi que les parents & les amis de ce Prince infortuné. Le Roi Wandalè disposa ensuite ses troupes de façon qu'elles devoient attaquer les Romains de tous les côtés. La précipitation d'Ammatas, frere de Gélimer, qui chargea les Romains avant que les autres corps des Wandalès fussent en état d'agir, causa la déroute des troupes qu'il commandoit, & il fut tué malgré la valeur avec laquelle il se défendit. Gélimer s'avança aussitôt à dessein de venger la mort de son frere, & il mit d'abord les Romains en fuite; mais Belisaire rallia ses troupes & regagna bientôt l'avantage sur ses ennemis. Il marcha ensuite vers Carthage, dont les habitants lui ouvrirent les portes, & il continua de faire regner parmi ses soldats le bon ordre & la modération qu'il leur avoit recommandés en mettant le pied dans l'Afrique. Le Roi des Wandalès, désespéré des succès de ses ennemis, employa toutes sortes de moyens pour se défaire d'eux. Il mit à prix les têtes des Officiers & des soldats Romains, & rassemblant en diligence la plus forte armée qu'il lui fut possible, il livra bataille à Belisaire, dans un champ nommé *Tricameron*, éloigné de Carthage d'environ six lieues. La victoire se déclara encore en faveur des Romains, & Gélimer, accablé de douleur, se retira presque seul en Numidie. Sa fuite porta le dernier coup à la puissance des Wandalès, qui furent aussitôt abandonnés des Rois Maures leurs alliés.

Gélimer, privé de toutes ressources, enfermé dans Medene & investi par les Romains, se rendit à eux sur les promesses que Belisaire lui fit de le traiter favorablement. Le Roi Wandalè s'étoit à peine remis entre les mains de Belisaire, que des ennemis secrets de ce Général, jaloux sans doute de la gloire qu'il s'étoit acquise, cherchèrent à le perdre dans l'esprit de l'Empereur, & l'accusèrent de vouloir se rendre maître de l'Afrique. Justinien ajouta vraisemblablement peu de foi à ces discours, car il laissa Belisaire libre de rester à Carthage, ou d'aller à Constantinople. Le Général Romain prit le dernier parti, après avoir confié à Salomon le commandement des troupes en Afrique. Belisaire détruisit, par sa présence, les mauvaises impressions que ses calomniateurs avoient voulu donner de lui, & l'Empereur lui accorda la permission d'entrer en triomphe dans Constantinople. Gélimer obtint quelques terres en Galatie, où il passa le reste de ses jours avec sa femme & ses parents qui l'avoient accompagné. Justinien, satisfait de la conquête de l'Afrique, regla par un édit la forme du gouvernement de cette contrée. Carthage fut destinée à être la principale résidence du Préfet du Prétoire, qui devoit avoir sept Provinces dans son département; sçavoir, la Tingitane, Carthage, la Bizacene, Tripoli, la Numidie, la Mauritanie & la Sardaigne. Il fut décidé qu'il y auroit toujours près du détroit, appelé maintenant Gibraltar, un corps de troupes à portée d'observer les différents mouvements qui pourroient se faire en Espagne & même en France. L'Empereur fit plusieurs

L'AFRIQUE.

autres Ordonnances touchant la religion & la maniere d'administrer la justice ; mais toutes ces loix ne purent empêcher les troubles qui s'éleverent en Afrique peu de temps après le départ de Belisaire. Les Maures de Bizacene & de Numidie prirent les armes, grossirent leur Parti de plusieurs autres séditieux & pillèrent Carthage. Germain, neveu de l'Empereur, fut envoyé en Afrique pour appaiser les troubles, vainquit Stotza, chef des rebelles & les dissipa. Salomon & Aréobinde, qui furent successivement Gouverneurs de l'Afrique après Germain, périrent tous deux par le fer des Africains révoltés. Artabane fit donner la mort au meurtrier d'Aréobinde & obtint en récompense le gouvernement de l'Afrique. Jean, successeur d'Artabane, remporta une victoire signalée sur les Lebantins, & depuis leur défaite la Province jouit d'une profonde tranquillité. L'Afrique demeura au pouvoir des Empereurs d'Orient, jusqu'à la conquête de ce pays par les Arabes, Sectateurs de Mahomet.

ARTICLE III.

Conquête de l'Afrique, par les Arabes (1).

ON sçait avec quelle rapidité le torrent de la puissance Musulmane inonda les pays partagés entre les Rois de Perse & les Empereurs de Constantinople. Dans un espace de vingt-six ans, Mahomet, Abou-Bekre & Omar, en soumettant à leurs armes l'Arabie entière, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, la Cyrénaïque, le Kufistan, l'Aderbi-Jan & le Korassan, fondèrent un Empire, dont l'étendue égala bientôt celle de l'Empire Romain. Des victoires éclatantes & des sièges importants, terminés avec succès, les avoient rendus la terreur de l'Orient. Une seule bataille, comme celle d'Yermouck, leur soumettoit une Province entière ; & les villes les plus considérables de l'Asie, Edesse, Nisibe, Heliopolis, Emese, Jérusalem, Alep, Antioche, Damas, Hierapolis, Tripoli, Tyr, Césarée, subirent la loi du Vainqueur, les unes sans résistance, les autres après une défense opiniâtre, où malgré leurs remparts, leurs garnisons & les armées nombreuses venues à leur secours, le désespoir des assiégés lutta vainement contre le fanatisme & la valeur des assiégeans. Un seul trait de Kondemir tiendra lieu du détail dans lequel nous n'entrerons pas ici. Suivant cet Historien, les Arabes s'emparèrent de trente-six mille places, forteresses, Bourgs ou châteaux, pendant le seul regne d'Omar, qui ne fut que de dix ans & demi.

Des succès si rapides eurent deux causes principales, l'ardeur des Arabes & la foiblesse des ennemis. Les premiers successeurs de Mahomet, apôtres conquérants comme avoit été leur chef, animés d'un zèle ambitieux pour leur nouvelle religion, endurcis aux fatigues de la guerre, sobres par habitude, par superstition & par politique, conduisoient sous l'étendard de

(1) Extrait de Novairi, auteur Arabe, des Belles-Lettres, Tome XXI. p. 111. dans par feu M. Oger. Mémoires de l'Académie la Partie historique.

leur

leur Prophète, des troupes d'enthousiastes, avides de carnage & de butin, contre des peuples mal gouvernés, amollis par le luxe, livrés à tous les vices qu'entraîne l'opulence, & depuis longtemps épuisés par les guerres continuelles de leurs Souverains (1). Les noms de Khaled & de Dérad sont aussi fameux parmi les guerriers Arabes, que ceux d'Ajax & d'Achille parmi les Grecs, de Roland & de Renaud parmi nous.

Les Arabes étoient accoutumés à ne point connoître d'obstacles. Quelques courses heureuses faites en Afrique sous le Khalife Othman, successeur d'Omar, leur inspirèrent le dessein d'ajouter à leur Empire ce vaste pays, que des guerres cruelles & sanglantes désoloient aussi depuis longtemps. L'invasion des Vandales, leurs combats contre les Maures & les Romains, mais surtout l'expédition meurtrière de Justinien avoient (2) dépeuplé l'Afrique. Abdallah, frère d'Othman, gouvernoit l'Egypte sous ses ordres; il persuada sans peine au Khalife d'entreprendre cette nouvelle conquête, qui paroissoit facile. Ses insinuations l'emportèrent sur les remontrances d'un ancien compagnon de Mahomet, qui voulut l'en dissuader au nom du Prophète. Le Khalife leva, pour cette expédition, vingt mille hommes que lui fournirent les principales Tribus de l'Arabie. Il prêcha cette armée suivant l'usage de ses prédécesseurs, qui n'avoient point eu d'autre trône que la chaire de Mahomet, & la fit partir pour l'Egypte sous les ordres de Mervan, qui devoit en remettre le commandement à Abdallah (3).

Ces troupes se mirent en marche au mois de Muharrem l'an 27. de l'hégire. Abdallah les reçut en Egypte, y joignit des troupes qu'il avoit levées de son côté, & prit sans délai la route de l'Afrique, dans laquelle il pénétra

647. de J. C.

(1) On sçait que les Perses, successeurs des Parthes en Orient, avoient hérité de leurs prétentions & de leur haine contre l'Empire Romain. Ces Artaxercides modernes étoient rivaux des Empereurs Grecs, comme les Arsacides l'avoient été des premiers Césars. Mais indépendamment des raisons d'Etat, une injure personnelle avoit, suivant Abulfarage, fait prendre les armes à Choïroës, vingt-troisième Roi de la Dynastie des Sassanien. Pour venger l'assassinat de l'Empereur Maurice, son beau-père, massacré par Phocas, il fit la guerre à cet Usurpateur, la continua contre Héraclius, & remporta contre l'un & l'autre de grands avantages, qui resserrèrent quelque temps l'Empire Grec dans des bornes étroites. Les Persans pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine; mais dans la suite, Héraclius eut des succès qui ne firent que prolonger la guerre, en rétablissant l'équilibre entre les deux Partis. Cette querelle sanglante ébranla les deux Empires, & fit pencher celui des Perses vers la ruine totale, qui arriva bientôt. Ce fut sous le règne de Jézdegerd, fils de Siroës, & petit-fils du Choïroës, dont on

vient de parler. Les Arabes dépouillèrent ce Prince de tous ses Etats; & c'est de lui qu'une Ere célèbre dans l'Orient tire son nom.

(2) Le passage suivant de Procope donne une affreuse idée de ce dépeuplement. *Justinien*, dit cet Auteur, *a fait un tel dégit en Afrique, qu'il faut faire beaucoup de chemin dans ce pays pour y trouver un habitant. Je crois que quiconque diroit qu'il y est mort cinq millions d'hommes, n'en diroit pas encore assez.* Cette assertion a tout l'air d'une hyberbole: il faut, sans doute, rabattre un peu du récit de Procope, ou du moins de celui qui a composé l'histoire secrète de Justinien, qu'on attribue communément, & selon toute apparence, assez mal à propos à cet Auteur; mais il résulte toujours de ce récit que les guerres de Justinien en Afrique avoient déolée cette partie du Monde.

(3) On appella cette armée *l'armée des Abdallites*, parce qu'il s'y trouvoit un grand nombre de personnes nommées *Abdallah* ou *Abdallah*, comme le chef de l'entreprise.

L'AFRIQUE.

Première expédition.

sans trouver d'ennemi sur la frontière. Tripoli, place maritime, fut bientôt investie du côté de la terre.

Cette première entreprise ne réussit pas. Les Arabes n'avoient point de vaisseaux, ils manquoient également de vivres & de machines de guerre ; & sans de pareils secours, la valeur fait d'inutiles efforts contre des places fortifiées par l'art & la nature. Tripoli d'ailleurs étoit défendue par une garnison forte & courageuse : les Grecs joints aux Berbers, ou naturels du pays, firent une vigoureuse résistance. Abdallah, contraint de lever le siège, alla former celui de Capès, & l'abandonna presque aussitôt pour de semblables raisons. Sans perdre courage, il résolut d'aller chercher les ennemis & de leur livrer bataille, persuadé qu'une victoire le rendroit maître du pays. Il les rencontra bientôt. Dgergis, ou George, Gouverneur de cette partie de l'Afrique pour l'Empereur Constantin, parut à la tête de cent vingt mille hommes. Le premier choc ne décida rien & fut suivi de plusieurs autres combats qui affoiblirent beaucoup les Musulmans.

George avoit une fille parfaitement belle & dont le courage égalait la beauté : elle montoit à cheval, manioit les armes avec une adresse surprenante, & combattoit toujours auprès de son père. Il la promit en mariage avec une dot de cent mille Dinars (1) ou pièces d'or, à quiconque tueroit le Général des Arabes. Abdallah, d'abord intimidé par cette promesse dont il apprit bientôt la nouvelle, mit de son côté la tête du Gouverneur à prix ; & de part & d'autre on continua les escarmouches, qui furent enfin terminées par une bataille décisive. Les Arabes l'engagerent par un stratagème, en tombant à l'improviste après un premier combat sur le camp des Grecs, au moment où leurs troupes, épuisées de fatigue & de chaleur, avoient quitté leurs armes. La surprise & le découragement de ces derniers donnèrent une victoire complète aux Arabes, qui pillèrent le camp des fuyards. George périt dans cette action, sa fille fut faite esclave, & le chef des Arabes en fit présent au fils de Zobéir, qui avoit tué le Général Grec, & qui malgré ses charmes & sa gloire, la reçut avec dédain, & ne l'épousa que par soumission.

Après ce succès, les Arabes assiégèrent & prirent Sufetula (2), alors capitale de la Province, ville ancienne, décorée par des édifices somptueux, & pleine encore des monuments de sa grandeur au temps d'Ibn-Saïd & de Novairi, dont le dernier la confond mal-à-propos avec Carthage. Le butin fut immense : on en préleva, suivant l'usage, la cinquième partie pour le trésor public ; le reste fut distribué aux troupes. Chaque fantassin eut mille Dinars, & chaque cavalier trois mille, dont un tiers pour lui-même & les

(1) Ces Dinars valaient au commencement vingt dirhems ou drachmes d'argent ; ils en valurent ensuite jusqu'à vingt-cinq. Ce fut, suivant Elmacin, l'an 76, de l'hégire, 695, de J. C. que furent fabriquées les premières monnoyes avec des caractères Arabes. Jusques-là l'inscription des Dinars étoit conçue dans la langue des *Roums*, c'est-à-dire, des Grecs ou Romains du bas Empire, & celle des Staters l'étoit en langue Per-

sanne. Les Staters Arabes pesoient sept Drachmes Grecques.

(2) Aboulfeda dit que cette ville, qui est l'ancienne Sufetula, fut autrefois la capitale d'Afrique ; que Kaïrevan le devint après elle, ensuite Mahadia, enfin Tunis. Le Docteur Schaw ajoute qu'elle étoit située sur une éminence, & qu'un petit ruisseau coule au Nord-Est.

deux autres pour son cheval : preuve remarquable , mais qui n'est pas unique , de l'estime singulière que les Arabes ont toujours eue pour les chevaux. Les esclaves furent partagés de la même façon.

Cette victoire , suivie de la prise de quelque forteresse , consterna les Grecs ; ils eurent recours aux négociations. Le vainqueur , aussi las qu'eux de la guerre , leur accorda la paix , en se réservant toutes ses conquêtes. Après avoir conclu ce traité , Abdallah revint en Egypte.

Les Arabes ne rentrèrent en Afrique qu'au bout de dix-huit ans , la quarante-cinquième année de l'hégire , sous le regne de Moavias ou Moavia , premier Khalife de la Dynastie des Ommiades. Si nous en croyons leurs Historiens , ce furent les peuples d'Afrique eux-mêmes qui , las des vexations & de la tyrannie de l'Empereur d'Orient , les rappellerent dans leur pays. Quoi qu'il en soit , ils firent de grands progrès dans leur seconde expédition , dont le chef se nommoit Ibn-Khudéidje. Ce Général entra dans l'Afrique par la route d'Alexandrie , & trouva tout en combustion dans cette contrée. L'Empereur Grec , instruit du projet des Musulmans , avoit fait partir une armée de trente mille hommes pour la défense de ses Provinces. Khudéidje , arrivé trop tard pour s'opposer au débarquement des troupes ennemies , leur livra bataille sur le rivage , & remporta sur elles une victoire complète. Ce succès le mit en état de faire le siège d'une des plus fortes places du pays , nommée *Djeloula* (1) , qui soutint longtemps les efforts des Arabes : c'étoit moins un siège qu'un Blocus. Les Musulmans , postés à quelque distance de la ville , livrèrent sous les murs plusieurs combats , après lesquels ils se retiroient toujours dans leur camp ; & selon toute apparence , ils auroient été contraints de renoncer à l'entreprise sans la chute imprévue d'un pan de muraille. Cet accident leur livra la ville , qu'ils mirent au pillage & dont ils égorgèrent tous les habitants. Les exploits de Khudéidje se bornèrent , du moins en Afrique , à cette conquête ; il ramena ses troupes en Egypte par ordre de Moavias.

Seconde expédition.

665.

Mais le Khalife n'avoit pas abandonné sans retour ses desseins sur l'Afrique. L'an cinquante de l'hégire , il y renvoya un nouveau Général qu'il tira d'Egypte ; c'étoit Oukaba , guerrier déjà connu chez les Arabes par sa valeur & son zèle pour la propagation de la foi Musulmane. L'armée qu'on lui donna n'étoit que de dix mille hommes , presque tous cavaliers ; mais ce corps , trop foible pour des entreprises importantes , fut renforcé sur la route par un grand nombre de Berbers , qui avoient embrassé le Mahométisme.

Troisième expédition.

670.

Oukaba força tous les passages & pénétra fort avant dans le pays , en exterminant par-tout les Chrétiens qui tomboient entre ses mains : mais il sentit que ses conquêtes ne seroient que passagères , si les Musulmans n'avoient dans l'Afrique quelque poste important & bien fortifié , qui pût leur servir de place d'armes , & même de retraite en cas de besoin. Dans cette vue , il forma le projet de bâtir une ville qu'il plaça dans une situation avantagée , près d'une forêt , au Sud d'une montagne extrêmement

(1) Schaw pense avec fondement que cette ville qui se trouve aux pieds des montagnes d'Uzelej , est l'*Oppidum Ufoltanum* des Anciens.

fertile, à douze lieues environ des bords de la mer & dans le voisinage du fort de Kaimounié, dans le pays qu'on appella dans la suite le Royaume de Tunis. Oukaba traça lui-même le plan de la ville, à laquelle il donna le nom de Cairouan. Il en détermina l'enceinte, qui fut de trois mille six cents braises; il y bâtit un palais, une mosquée principale, d'autres plus petites, & des maisons pour une grande multitude d'habitants, dont le nombre devint en effet considérable en moins de cinq années.

Les armes du Khalife prospéroient de plus en plus, lorsqu'une intrigue de Cour arrêta leur progrès. Musleimé devenu, l'an cinquante-cinq de l'hégire, Gouverneur général de l'Egypte & de l'Afrique, ôta le commandement des troupes à Oukaba, pour le donner à l'un de ses anciens esclaves: cet affranchi se nommoit *Dinar*. Plus jaloux de son prédécesseur que capable de l'imiter, il entreprit de détruire son ouvrage en bâtissant une nouvelle place, que les Maures nommerent *Tenkiryân*, & qu'il voulut peupler aux dépens de celle qu'avoit construit Oukaba.

681. de J. C.

Cette espèce de trêve fit respirer les Grecs; mais elle ne fut pas longue. Yezid, fils & successeur de Moavias, rétablit, l'an soixante-deux de l'hégire, Oukaba dans le gouvernement de l'Afrique. Le premier soin de ce Général fut de détruire la ville bâtie par Dinar, & de rendre à la fienné tous ses habitants & la splendeur qu'elle avoit eue dès son origine, & qu'elle a longtemps conservée; ensuite il recommença la guerre à la tête d'une nombreuse armée.

Le début n'en fut pas heureux: après avoir manqué le fort de Bagaié & la ville de Mélis, une des plus importantes du pays, il entra dans le Zab. C'étoit un pays d'une assez grande étendue, renfermant, suivant Novairi, trois cent soixante bourgs bien peuplés, & dont la capitale, qui se nommoit *Erbé* (1), avoit près de trois lieues de circonférence. C'est-là que résidoient le Gouverneur & les principaux du canton. A l'approche d'Oukaba les habitants de la campagne se retirèrent les uns dans la place, les autres dans des lieux inaccessibles. Quelques combats heureux rendirent bientôt les Arabes maîtres du pays. Les Grecs voulurent défendre Tahert; & leur armée s'assémbra sous les remparts de cette ville; mais elle fut battue & la ville emportée d'assaut.

Les vaincus eurent recours aux Maures, dont ils tirèrent des troupes nombreuses; mais Oukaba, profitant de sa victoire, marcha droit à Tanger qu'il prit, & de-là, sans s'arrêter, il alla à Sous, où il sçavoit que les Maures s'étoient rassemblés. Un Seigneur Grec, nommé Julien, l'avoit instruit de la position des ennemis, de leurs forces & de leurs projets. Il lui avoit représenté ces peuples, que les Arabes nomment Berbers, comme des gens féroces, sans loix, sans religion, sans discipline & presque sans aucun principe d'humanité: portait qui ressemble à celui des Maures fait par Procope.

Oukaba, profitant des avis de ce transfuge, alla chercher les Maures, les battit & les dispersa. La prise de Sous fut le premier fruit de cette victoire.

(1) *Erbé*, suivant la conjecture du Docteur Schaw, appuyée sur un grand nombre d'inscriptions trouvées dans les ruines de cette place, étoit la *Lambsa* des Anciens,

Les Mufulmans trouverent dans cette ville & dans le reste du pays, des femmes d'une rare beauté, dont plusieurs furent vendues mille pièces d'or & au-delà.

L'AFRIQUE.

Tout ploïit devant Oukaba. A mesure qu'il avançoit, les habitants fuyoient de toutes parts, & les troupes, qui osoient tenir la campagne, étoient renversées par ses Arabes. Il perça jusqu'à l'Océan, poussa son cheval dans les flots, & levant les mains vers le ciel : *Grand Dieu, s'écria-t-il, si cette mer ne m'arrêtoit, j'irois jusqu'aux Royaumes voisins, toujours combattant pour ta Religion, & passant au fil de l'épée tous ceux qui servent d'autres Dieux que toi.* Etrange invocation, & qui ne marque que trop de quelle nature étoit le zèle des premiers apôtres du Mahométisme, & quels moyens ils ont employés pour l'établir ! Après avoir prononcé ces paroles & contemplé quelques moments cette mer qui borneroit ses conquêtes, comme Alexandre avoit autrefois contemplé celle des Indes, Oukaba revint sur ses pas & ramena ses troupes en Afrique.

Il croyoit n'avoir plus à combattre ; mais la guerre n'étoit pas encore finie. Cet excès de confiance lui devint funeste : il méprisa trop des ennemis qu'il avoit vaincus tant de fois ; & les croyant assez intimidés par la terreur de son nom, il s'imagina pouvoir disperser ses troupes, & ne garda près de lui qu'un corps peu nombreux. Les Grecs profitèrent de son imprudence. Secondés par Kiuseïlé, Maure de nation, & qui, quoique Mufulman, étoit devenu l'ennemi personnel d'Oukaba, ils surprirent les Arabes & les attaquèrent avec vigueur. Oukaba périt dans le combat : le champ de bataille porte encore aujourd'hui le nom de ce Général, qui y fut enterré. Kaïrevan se rendit au Vainqueur, & Kiuseïlé resta maître de l'Afrique jusqu'à l'an 69. de l'hégire.

Le Khalife Abdalmaleck, successeur de Mervan, résolut d'entreprendre de nouveau la conquête de ce pays : il en chargea Zobéir, dont l'arrivée fit changer de face aux affaires. L'armée que commandoit ce Général étoit nombreuse, pourvue de vivres, d'argent & de munitions de guerre ; mais plus redoutable encore par le choix que par le nombre des soldats. C'étoit l'élite des troupes de la Syrie, & le desir de la vengeance leur inspiroit une nouvelle ardeur. Zobéir ne laissa pas à Kiuseïlé le temps de rassembler les siennes. Ce barbare abandonna Kaïrevan ; mais poursuivi sans relâche par Zobéir, il fut contraint de risquer une bataille décisive, où il périt avec les principaux de son parti. Après cette victoire, le Général Atabe reprit la route de l'Orient. La nouvelle qu'il reçut, que la Cour de Constantinople envoyoit en Afrique une flotte chargée de troupes nombreuses, suspendit sa marche. Il attendit les Grecs ; mais il fut défait & tué dans le combat, après lequel les Grecs se rembarquèrent.

Le Khalife, ayant appris la mort de son Général, auroit voulu venger sur le champ cet échec ; mais il avoit alors à défendre son trône contre Abdalla, fils de Zobéir, qui lui disputoit le pouvoir suprême à la tête d'une faction puissante ; & ce ne fut qu'après la défaite de ce rival qu'il fut en état de reprendre ses projets sur l'Afrique. Hassan, Gouverneur d'Egypte, reçut de nouveaux ordres pour cette expédition. Le Khalife lui donna quarante mille hommes, avec un plein pouvoir pour toutes les levées & les recrues dont

688.
Quatrième expédition.

L'an 74. de l'hégire, 695 de J. C.

L'AFRIQUE.

il auroit beioin , & la permission d'employer les revenus de son gouvernement à la solde de ses troupes.

Le nouveau Général se rendit d'abord à Kaïrevan, où étoit le rendez-vous de son armée. Il y fit le plan de sa campagne, & résolut, sur les avis qu'il reçut, d'attaquer Carthage, ville très-forte, où résidoit le Gouverneur de la Province, & dont Oukaba avoit vainement formé le siège. Hasfan fut plus heureux : après avoir détruit l'armée (1) qui la couvroit, & dont les restes se sauvèrent en Sicile ou en Andaloufie, il assiégea cette place, la prit d'assaut & la réduisit en cendres. Les Grecs se rassemblèrent sous Utique. Hasfan les y vint attaquer, & par une seconde victoire, demeura maître du pays.

Les Grecs ne résissoient plus aux Arabes ; mais une Princesse Maure leur enleva pour la seconde fois leur conquête. Cette héroïne se nommoit Kiahiné (2) : elle étoit Souveraine d'un canton de l'Afrique, & faisoit sa résidence dans une place forte située sur la montagne d'Evrar. Ayant appris qu'Hasfan méditoit une entreprise contre ses Etars, elle le prévint, rassembla des troupes nombreuses, & remporta sur lui une victoire si complète, qu'il fut obligé de quitter l'Afrique.

Cinquante
et d'années.

Cinq ans se passèrent avant qu'il pût y rentrer, ce qu'il fit l'an 79. de l'hégire, avec de nouvelles troupes. Kiahiné, depuis sa victoire, régnoit souverainement en Afrique. Dans la vue d'ôter aux Arabes tous les moyens de subsister & de s'établir, elle ruina les villes, démolit les Forts & fit couper tous les arbres ; de sorte que tout ce pays qui, depuis Tripoli jusqu'à Tanger,

(1) Cette armée Grecque venoit de débarquer en Afrique sous les ordres du Patrice Jean. Nicephore prétend que ce Général, dont il fait un grand éloge, n'arriva que quelque temps après la prise de Carthage ; mais qu'en arrivant il battit les Arabes, reprit cette ville & d'autres places, y mit garnison, & passa l'hiver dans le pays. Il ajoute que le Prince des Sarrafins (par ce terme il entend le Khalife, ou son Général Hasfan,) équipa la campagne suivante une flotte plus considérable que la première, avec laquelle il chassa les Romains, & fit de nouvelles conquêtes. On voit par-là que Nicephore ne s'accorde pas avec Novairi ; mais l'Historien Arabe mérite ici plus de croyance que l'Auteur Grec ; ce dernier, par méprise, attribue au Patrice Jean les exploits de la Princesse Kiahiné, dont je vais parler. Ceci peut, entr'autres exemples, prouver, qu'il n'est pas possible d'avoir une connoissance exacte & complète de ces histoires, sans confronter ensemble les Ecrivains des deux Nations.

(2) Kiahiné, dans la langue de ces peuples, signifie *Princesse* ou *Devineresse*. Cette Reine en effet, au rapport de Novairi, pré-

disoit l'avenir ; & l'ascendant que cette prétendue connoissance lui donnoit sur des peuples ignorants & superstitieux, avoit contribué, sans doute, à rassembler sous ses enseignes une grande multitude de Barbares. Peut-être d'ailleurs moins ses succès à son courage qu'à cette réputation, qui répandoit dans ses troupes un enthousiasme capable de lutter contre celui des Arabes. Les deux Partis combattoient alors avec les mêmes armes. Au reste, ces sortes de Prêtres passioient pour communes en Afrique : on voit dans Procope, que lorsque la flotte Romaine y débarqua sous les ordres de Bélisaire, les Maures eurent recours à leurs Devineresses ; car, ajoute-t-il, *ce sont les femmes qui prédisent l'avenir parmi eux, comme les oracles faisoient autrefois chez les Grecs*. C'est un trait frappant de ressemblance entre ces peuples & ceux de la Germanie, chez qui les femmes étoient, au même titre, en grande vénération. (Voyez les mœurs des Germains par Tacite. Je laisse au Lecteur le soin de réfléchir sur cette conformité remarquable entre deux Nations si différentes, & dont ni l'origine, ni la Religion n'avoient rien de commun.

étoit, au rapport d'Abdur-Rhaman, une suite de jardins & de Boutgs florissans, devint un désert affreux. Cette précaution destructive hâta sa perte, en soulevant contre elle les Grecs, qui, désespérés de la ruine de leur pays, se soumirent volontairement aux Arabes, & recoururent à la protection de leurs ennemis, contre des alliés qui les dépouilloient sous prétexte de les défendre. C'est le parti que prirent les habitants de Capès, de Casté, de Constatine & de Baktaré. La Princesse Maure réduite, par la désfection des Grecs, aux seules troupes des Berbers, opposa vainement ses promesses & sa valeur aux forces des Arabes. Elle fut défaite dans un grand combat où sa mort leur donna la victoire. Les vainqueurs, ne trouvant plus d'obstacle, firent alors une seconde fois la conquête de l'Afrique. Hassan gouverna ce pays jusqu'à l'an 89. de l'hégire. Sous ses auspices le Mahométisme & la puissance Musulmane s'y affermirent de plus en plus. Il incorpora douze mille Berbers dans ses troupes ; & ce traitement qui paroissoit les élever à leurs nouveaux maîtres, fut un des moyens que sa politique employa pour en faire des sujets fideles & des soldats aguerris.

L'AFRIQUE.

701. de J. C.

Hassan, rappelé par le Khalif, eut en 89. Moufa pour successeur. Ce changement occasionna la révolte de divers peuples encore mal accoutumés au joug, & que la crainte d'Hassan avoit retenus jusques-là dans le devoir. Le nouveau Gouverneur chargea d'abord ses deux fils de les soumettre. L'opiniâtreté des rebelles lui fit prendre enfin le parti de marcher contre eux en personne. Les Arabes firent dans cette expédition trois cent mille prisonniers, dont soixante mille furent vendus pour le compte du trésor, ou réservés pour les travaux publics, comme esclaves de l'Etat. Leurs Historiens observent que, depuis le commencement de l'Islam jusqu'alors, on n'avoit point encore fait en ce genre un butin si considérable.

Le reste des Berbers s'étoit retiré à Tanger. Moufa les y poursuivit, leur fit mettre bas les armes, & leur donna pour Gouverneur un de ses affranchis, nommé Tarik. Depuis ce moment tout fut tranquille en Afrique, & dès l'an 91 de l'hégire, les Arabes étoient si bien établis dans cette vaste contrée, qu'ils se crurent en état de songer à la conquête de l'Espagne.

709. de J. C.

ARTICLE IV.

RÉVOLTE DES AFRICAINS ET SES SUITES.

LEs Auteurs Africains les plus célèbres prétendent que les anciens habitants de Barbarie & de la Numidie étoient des Tribus des Sabéens, qui passèrent de l'Arabie heureuse en Afrique, avec leur Roi Melec-Isfiriqi. Ces Tribus au nombre de cinq étoient connues sous les noms de *Zinhagiens*, *Muamudins*, *Zenetes*, *Gomeres*, & *Haoares*. De ces derniers sont sorties six cents familles de Berbers, & les grands Seigneurs de l'Afrique en tirent leur origine. Les *Zenetes*, les *Muamudins* & les *Zinhagiens* ont régné en Barbarie, en Numidie & en Libye sur le déclin de l'Empire des Arabes.

L'AFRIQUE.

Pendant le regne de la maison d'Idris, qui bâtit la ville de Fez, la famille des Méquinciens, qui sortoit des Zenetes usurpa la souveraineté. Une autre famille des mêmes Zenetes de Numidie, nommée *Magaoras*, conquit sur les Abderrames plusieurs Provinces, abattit la puissance de Méquinciens, forma plusieurs Etats en Barbarie, & fut chassée par les *Lumptunes*, de la Tribu des Zinhagiens. Ces *Lumptunes*, plus connus sous le nom d'*Al-moravides*, furent dépouillés par les *Moaddin* ou *Al-mohades*. Les *Benimerinis*, descendants des Zenetes, ruinerent la puissance des Almohades, & furent ensuite remplacés par les *Benioatares*, qui étoient de leur Tribu. Les Cherifs s'emparèrent enfin de tout le pays que ces Tribus avoient possédé dans la Mauritanie Tingitane.

Les Rois de Tunis & de Trémécen sont aussi sortis de ces cinq Tribus. Les *Benizeyenes*, appelés auparavant *Abdeluetes*, descendus des Zinhagiens & de la famille des *Magaoras*, ont régné à Trémécen, & les *Buhajças*, de la Tribu des Muçamudins, ont occupé le trône de Tunis. Les Gomeres & les Haoares ont été maîtres de quelques Provinces, mais ils n'ont point porté la couronne.

DYNASTIE DES AL-MORAVIDES.

ABU-TECHEN
FITH.

1051.
Depuis J. C.

La dureté avec laquelle les Arabes, maîtres de l'Afrique, traitèrent les habitants de ce pays, rendit leur joug insupportable. On soupироit après la liberté, lorsqu'Abu-Techifien, Morabite de la Tribu de Zinhagie, & de la branche appelée des *Lumptunes* souleva les peuples de la Numidie & la Libye, où il commandoit. Il s'étoit retiré dans ces Provinces pour fuir la domination des Arabes, & il se trouva à la tête d'un peuple assez nombreux qui avoit imité son exemple. Résolu de détruire la tyrannie des Arabes, & de satisfaire sans doute son ambition, il engagea les Zinhagiens, les Zenetes, & les autres peuples de la Numidie à entrer dans son projet. Lorsqu'il eut rassemblé une nombreuse armée, il traversa les montagnes du grand Atlas, près de la ville d'Agmet, & se rendit maître de la Province de Maroc. Il fournit ensuite les Arabes & les *Magaoras*, qui possédoient une partie de la Tingitane, & établit son siège dans Agmet. Il prit alors le titre d'*Emir-El-Moustimin*, ou Commandant des Fideles. Il croyoit que ce nom devoit lui appartenir à cause de la Secte dont il étoit, & qui s'imaginait pouvoir atteindre à la perfection par les cinquante degrés de discipline. Comme tous les chefs de cette entreprise étoient Morabites, les autres Africains ont donné ce nom à tous ceux qui combattirent sous les étendards d'Abu-Techifien. Les Historiens Espagnols les appellent *Al-moravides*, en joignant l'article au nom, & en changeant le *b* en *v*, suivant la prononciation Espagnole.

Ces peuples, devenus puissants, entrèrent plusieurs fois en Espagne avec de grandes armées. Abu-Techifien, poursuivant ses conquêtes, vint à bout de chasser les Arabes de la partie occidentale de la Tingitane.

YOUSOUF, ou
JOSIPH.

1086.

Ce Prince étant mort, les Zinhagiens lui donnerent pour successeur son fils Joseph, qui marcha sur ses traces. Il fut à peine sur le trône, qu'il bâtit ou acheva la ville de Maroc, & y transféra le siège de son Empire. Occupé des moyens d'en reculer les bornes, il prit la résolution de s'emparer de la

la Province de Trémécén. La religion fut le prétexte dont il se servit pour venir à bout de son dessein. Il envoya des Morabites aux habitants de cette Province, pour les engager à quitter la Secte dont ils étoient : mais le peuple, soit qu'il soupçonnât les motifs de Joseph, soit par zèle pour sa Secte, mal-sacra les Morabites & les Ambassadeurs qui les accompagnoient. Les Trémécéniens, qui étoient Zénètes, prirent ensuite les armes, & s'assemblerent au nombre de cinquante mille hommes. Joseph, irrité de cette insulte, marcha à leur rencontre, les battit & entra dans leur pays qu'il ravagea. Les Zénètes se retirèrent du côté de Fez pour en recevoir quelque secours. Joseph, maître du pays, fit démolir toutes les places, & on égorga par ses ordres jusqu'aux enfants, pour venger l'insulte qu'on avoit faite à ses Ambassadeurs. Cependant les habitants de Fez, traitant les Zénètes en sujets révoltés, les taillèrent en pieces, & ceux qui échapperent à leur fureur, périrent dans les rivières, ou dans les précipices. Tel fut le sort des peuples de Trémécén.

Quelque temps après il déclara la guerre aux Habitants de Fez, remporta sur eux une victoire complete, près de la montagne d'Hongui, à neuf lieues de Mequinez, & réduisit toute la Province sous sa puissance. Il chassa ensuite de Bugie les successeurs d'Abul-Hagex, qui avoit régné dans la ville de Cairvan. Il eut cependant de l'indulgence pour eux, parce qu'ils étoient de sa Tribu, & les renvoya dans leurs Etats, où ils restèrent pendant le regne des Al-Moravides. Il rendit aussi tributaires & vassaux les habitants de Tunis. Il retourna alors à Maroc, & prit, comme son pere, le titre d'Emir-El-Moufflimin. Ce fut sous son regne que les Siciliens s'emparèrent de Mahadi, ville d'Afrique, & ils conservèrent cette conquête jusqu'à ce qu'elle leur fût enlevée par Abdolmoumen, second Roi des Al-Mohades. Joseph continua de poursuivre les Arabes, qui s'étoient retirés dans les montagnes & dans les deserts de Numidie & de Libye. Lorsqu'il les eut réduits, il passa en Espagne, où il avoit été appelé par les Rois Maures, qui avoient offert de le reconnoître pour leur Monarque, s'il vouloit les secourir contre les Chrétiens (1). Joseph se distingua beaucoup en Espagne, & il avoit remporté une victoire considérable quelque temps avant que de mourir. Il finit ses jours à Maroc, où il étoit retourné, pour faire de nouveaux préparatifs contre les Chrétiens.

Ali, son fils & son successeur, passa aussi en Espagne où les Rois Maures l'avoient appelé à leur secours. Il y fut tué dans une bataille qu'il perdit. Il étoit alors dans la sixième année de son regne.

On mit alors la couronne sur la tête de Brabem, son fils. Il étoit à peine sur le trône, qu'une armée d'Italiens débarqua à Mahadie, & fit de grands ravages sur la côte, d'où elle passa à Cairvan. Ces Italiens étoient guidés par un Alfaqui, ou Docteur de la loi, qui avoit promis de leur livrer la place, à condition qu'ils lui en laisseroient le commandement. Les Chrétiens, trompés par ce fourbe, s'approchèrent de Cairvan, mais ils trouvèrent les Maures rangés en bataille. L'Alfaqui se joignit aussitôt à ces derniers, & l'armée des Chrétiens fut taillée en pieces. L'Alfaqui, fier du service qu'il avoit rendu aux Maures, osa aspirer au trône, & se fit soulever contre

(1) Voyez l'histoire d'Espagne de cette Introduction. Tome I. Chap. I.

L'AFRIQUE.

les Al-Moravides. Il fut vaincu & obligé de se sauver en Numidie, où il fut arrêté par un parent de Brahem, qui après lui avoir fait arracher les yeux, l'enferma dans une étroite prison.

DYNASTIE DES AL-MOHADES.

ABDALLAH.

1120.

Brahem regnoit paisiblement dans ses Etats, lorsqu'une révolution subite lui fit perdre le throne & la vie. Un Berber, nommé Abdallah, des montagnes du grand Atlas, auteur de la Secte des Mouahedins, c'est-à-dire, des *Unitaires*, s'attira la vénération des peuples par ses prédications, & fit un grand nombre de Profélites. Il gagna surtout ceux de la Tribu de Muçamuda, dont il étoit, Abdallah, se voyant à la tête de plusieurs milliers d'hommes, crut devoir profiter de leur zèle pour satisfaire son ambition. Il entra sur les terres du Roi de Maroc, sous prétexte de prêcher sa nouvelle doctrine. Brahem méprisa imprudemment un tel ennemi, & ne voulut l'attaquer qu'avec une partie de ses troupes. Il ne tarda pas à se repentir de sa faute, car il fut vaincu & son armée mise en fuite. Le vainqueur s'empara aussitôt des passages par lesquels le Roi pouvoit retourner à Maroc, de sorte que Brahem fut contraint de se retirer vers les montagnes, où il rassembla le reste de ses troupes. Abdallah le fit aussitôt investir par un corps de troupes, dont il avoit donné le commandement à Abdolmoumen, un de ses Lieutenants, qui étoit son fils selon quelques-uns. Abdolmoumen le resserra de si près, qu'il le força d'abandonner son poste. Brahem voulut aller chercher un asyle dans la ville de Fez, mais les habitants refusèrent de le recevoir. Il se sauva dans Oran, où il espéroit faire une longue résistance. Abdolmoumen alla l'y assiéger, & le Roi, voyant qu'il alloit tomber au pouvoir de son ennemi, sortit secrètement de la ville pendant la nuit. Il fut cependant découvert, & comme il s'aperçut qu'on le poursuivoit, il poussa son cheval & se précipita du haut d'un Rocher, aimant mieux périr de la sorte que par les mains d'Abdallah. Abdolmoumen, ayant trouvé le corps du Roi, en fit ôter la tête qu'il envoya à Abdallah, qui faisoit le siège de Maroc. Il parcourut ensuite tout le pays de Trémécen, & le soumit entièrement. Après cette conquête, il se rendit au camp devant Maroc, & il y fut proclamé Roi, à la place d'Abdallah, qui venoit de mourir. Ce Sectaire avoit établi un conseil de quarante de ses disciples, & il en avoit outre cela choisi seize autres pour lui servir de secrétaires. Les affaires n'étoient réglées que par ces derniers, qui étoient aussi chargés d'aller prêcher dans les villes & dans les campagnes, pour établir la doctrine d'Abdallah. C'étoit parmi eux qu'on devoit lui choisir un successeur, qui devoit être en même temps Roi & Pontife, sans doute, à l'imitation des Khalifes, successeurs de Mahomet. Les Sectateurs d'Abdallah furent nommés *Mouahedins*, les Ecrivains Arabes les appellent *Prédicateurs*, & les Espagnols leur donnent le nom d'*Almohades*, en joignant l'article *Al*, au mot qu'ils ont corrompu.

ABDOLMOU-
MEN.

1129.

Abdolmoumen ne fut pas plutôt reconnu Roi par l'armée, qu'il poussa vivement le siège de Maroc. Ayant emporté cette ville d'assaut, il se fit du fils de Brahem, & l'étrangla de ses mains. Par la mort de ce jeune Prince, fut éteinte la ligne des Al-Moravides, que les Historiens d'Afrique

appellent Luptunes ou Morabitins. Abdolmoumen fit ensuite mettre le feu à la ville, ordonna qu'on abâtît le palais des Rois & les Mosquées qu'ils avoient fait bâtir, enfin qu'on détruisit tous les plus beaux edifices, pour tâcher par ce moyen d'effacer la mémoire de leurs fondateurs. Il en rebâtit aussitôt de nouveaux, & n'épargna rien pour surpasser la magnificence de ceux qu'il avoit fait détruire. Enfin il persécuta tous ceux qui étoient de la race des Al-Moravides, & vint à bout de les faire tous périr.

Cependant les Arabes, qui habitoient la partie orientale de la Barbarie & de la Numidie, où ils ne s'occupoient que de la culture des terres & du soin de leurs troupeaux, prirent les armes aussitôt après la chute des Al-Moravides qui les avoient soumis. Ils entrèrent dans la Barbarie, s'emparèrent des Provinces de Tunis & de Trémécen, assujettirent les naturels du pays, qui relevoient de l'Empire des Arabes du temps des Khalifes, & formerent différentes Souverainetés. D'un autre côté, les Viceroy & les Gouverneurs, qui commandoient dans les villes & dans les Provinces au nom des Al-Moravides, refusèrent d'obéir aux Al-Mohades, & s'attribuerent toute l'autorité dans les villes qu'ils occupoient. Ainsi on vit des Rois dans Tripoli, dans Caravan, Tunis, Bugie, Alger, Tenez, Trémécen & autres lieux. Les Africains des montagnes eurent aussi des Souverains particuliers. La vue de tant d'ennemis sembla animer le courage d'Abdolmoumen. Secondé par la Tribu de Muçamuda, & particulièrement de la branche de Benigueregil, dont il étoit, il soumit les Numides & les Getules de l'Occident, s'empara d'une grande partie des Provinces de Tunis & de Trémécen, enleva aux Chrétiens la ville d'Afrique, & plusieurs autres places qu'ils occupoient sur la côte. Cependant les Arabes restèrent maîtres d'une partie du Royaume de Tunis. Abdolmoumen se dispoisoit à passer en Espagne, où il avoit déjà envoyé plusieurs fois des troupes, lorsqu'il fut surpris d'une maladie qui le conduisit au tombeau.

Joseph, son fils, fut choisi pour lui succéder. Animé du même esprit que son pere, & ennemi déclaré des Chrétiens, il se rendit en Espagne à la tête d'une armée formidable. Quelques troubles survenus en Afrique, l'obligèrent de retourner dans ce pays; mais aussitôt qu'il les eut apaisés, il repassa en Espagne. Il fut tué au siège de Santaren.

Où mit alors sur le trône son fils Jacob, à qui ses grandes actions firent donner dans la suite le surnom d'*Almanzor*, c'est-à-dire, le victorieux. Il eut d'abord de grandes guerres à soutenir contre les Rois de Tunis & de Trémécen, qui refusèrent de payer le tribut; mais il vint à bout de les soumettre. Il attaqua aussi les Arabes, & pour les affaiblir il les distribua dans différents cantons. Il plaça les principaux dans les Provinces de Duquela, de Trémécen & d'Azgar, & envoya les autres dans la Numidie & la Libye. Ceux qui restèrent dans la Mauritanie Tingitane devinrent les vassaux du Roi de Maroc, s'occupèrent à l'agriculture & à la nourriture de leurs troupeaux. Les Arabes de la Province d'Azgar se soumirent aussi au tribut qu'on leur imposa, mais ceux qu'on força de s'établir dans les Provinces de Duquela & de Trémécen secouèrent le joug dans la suite, & mirent les Naturels du pays sous leur domination. Les Arabes de la Numidie & de la Libye,

M ij

YOUSSEF.

1163.

ABOU-YACOB,
SURNOMMÉ AL-
MANZOUR.

1184.

L'AFRIQUE.

ne demeurerent dans la dépendance que pendant un certain temps, & vinrent enfin à bout de se rendre maîtres du pays. A l'égard de ceux de Tunis, ils se soulevèrent après la mort d'Almanzor, & restèrent en possession du pays jusqu'au regne de Beni-Merinis, qui cédèrent cet Etat à un Seigneur Zenete. Les successeurs de ce dernier ont occupé le trône jusqu'à ce qu'un Gouverneur d'Alger s'en empara au nom du Grand Seigneur.

Almanzor, devenu maître des Provinces de Barbarie, fit des courses dans le pays des Numides, & assujettit tout ce qui est depuis Meffa jusqu'à Tripoli, ce qui comprend les Royaumes de Fez, de Trémécen & de Tunis. Ce Prince fut d'ailleurs reconnu Monarque par tous les Rois Maures de l'Espagne, & devint le plus puissant Souverain de l'Afrique depuis les Khalifes. Après avoir rendu son nom célèbre dans l'Afrique, il publia une Gazie (1) contre les Chrétiens & entra en Espagne avec une puissante armée.

Pendant qu'il acquéroit une nouvelle gloire dans ce pays, le Gouverneur de Khafsa, profitant de son absence, fit soulever les Arabes des campagnes voisines. Almanzor, à cette nouvelle, quitta aussitôt l'Espagne, & repassa en Afrique avec une partie de ses troupes. Les Rebelles intimidés se renfermèrent aussitôt dans la ville. Almanzos en forma le siège, & il fut un an devant cette place. Ennuuy d'une si longue défense, il fit escalader les murailles, & emporta la ville d'assaut. Le Gouverneur, qui s'étoit retiré dans la Citadelle, ne put y tenir longtemps. Il employa la médiation d'un Morabite pour faire un accommodement, & obtint la permission d'aller se jeter aux pieds du Roi. Almanzor, à la vue du criminel, ne put retenir sa colère, & oubliant la parole qu'il avoit donnée, il lui fit trancher la tête. Le Morabite, qui avoit employé ses bons offices pour ce Gouverneur, prit la liberté de faire remarquer au Roi, qu'un Prince devoit être plus exact qu'un autre à tenir ses promesses. Almanzor, touché de ce discours, quitta aussitôt les marques de la Royauté & disparut. On ne sçait ce qu'il devint; quelques Auteurs prétendent qu'il mourut chez un boulanger d'Alexandrie. Ses sujets, s'imaginant qu'il étoit allé en pèlerinage au tombeau de Mahomet, donnèrent la Régence du Royaume à son frere Brahem; mais n'ayant appris aucune de ses nouvelles au bout d'un an, ils mirent la couronne sur la tête de son fils Mahamet-Enacer.

MAHAMET-
ENACER.

1199.

Ce Prince, né belliqueux, rompit la treve que son pere avoit faite avec le Roi de Castille, & se rendit en Espagne. Mahamet ayant été battu dans les plaines de Tolosa, l'an 1212. ou 1209. suivant quelques Auteurs Arabes, retourna en Afrique. Ses sujets, attribuant la perte de la bataille à sa lâcheté, n'eurent plus que du mépris pour lui. On dit qu'il y fut si sensible qu'il en mourut de chagrin. Il laissa la couronne à un de ses petits-fils nommé Ceyed-Barrax.

DYNASTIE DES BENI-MERINIS.

Tous les Gouverneurs des Provinces & particulièrement ceux de Trémécen,

(1) La Gazie, chez les Mahométans, étoit à l'instar de la Croisade chez les Chrétiens. On assuroit le paradis promis par Mahomet, à tous ceux qui porteroient les armes contre les Chrétiens.

de Tunis & de Fez, se révolterent aussitôt que Ceyed Barrax fut monté sur le trône. Le premier, qui leva l'étendard de la révolte fut un Africain de la Tribu des Zénètes, nommé Gamarazan, fils de Zeyen, de la race des Abdulvates, anciens Rois de Trémécen, & vassal des Al-Mohades. Ceyed ne tarda pas à marcher contre le Rebelle. Celui-ci, n'osant se fier sur ses forces, s'enferma dans un château, où il fut bientôt assiégé. Se voyant prêt à être forcé dans son poste, il chargea un de ses parents de trouver moyen de tuer le Roi. Ce traître, feignant d'être mécontent de Gamarazan, se rendit auprès de Ceyed, & promit de lui montrer un endroit par lequel il pourroit facilement se rendre maître du château. Sous ce prétexte, il conduisit le Roi dans un endroit écarté, & lui plongea son poignard dans le sein. Gamarazan, averti de la mort de Ceyed, fit aussitôt une vigoureuse sortie sur les troupes de ce Prince. Privées de leur chef, elles ne firent qu'une faible résistance, & furent taillées en pièces. Cette victoire rendit Gamarazan maître du Royaume de Trémécen, où il regna tant qu'il vécut. Il ordonna, avant que de mourir, que ses successeurs quitteroient leur premier nom d'Abdulvates, & prendroient celui de *Benizéyenez*.

Après la mort de Ceyed, les habitants de Maroc élurent en sa place son oncle Abdelcader. Quelques-uns de ses parents se soulevèrent contre lui, & partagerent l'Empire avec lui, ce qui forma plusieurs Souverainetés.

Cependant Abdulac, Gouverneur de Fez pour les Al-Mohades, & qui étoit de la Tribu des Zénètes, de la branche des Beni-Merinis, s'empara de la souveraine autorité. D'un autre côté, Jacob, son frère, se mit en possession des villes de Rabat & d'Anfa, dans la Province de Trémécen, & battit les Al-Mohades entre Fez & Méquinez. Cet avantage augmenta promptement la puissance des Beni-Merinis. Abdulac étant mort, on mit la couronne sur la tête de son fils, qui regna sous la tutelle de son oncle Jacob. Le jeune Roi ne vécut pas longtemps, & alors les peuples reconnurent Jacob pour leur Souverain. Il prit le titre de Roi de Fez, avec celui de *Muley-Chec*, c'est-à-dire, ancien Roi.

Mahamet Budobus, oncle de Ceyed, s'étoit aussi soulevé dans les Provinces de Tedla, & de Dominet. Il céda la première au Roi de Fez, afin qu'il lui fournit du secours contre Abdelcader. Le Roi de Maroc, allarmé de la marche de ses ennemis, sortit en diligence de sa capitale, où il n'osoit espérer pouvoir faire une longue résistance. Budobus s'en empara, & se fit poursuivre le Roi, qui fut tué à Ségelmessé. Le vainqueur, oubliant le traité qu'il avoit fait avec le Roi de Fez, lui déclara la guerre & voulut lui enlever ses Etats. Budobus perdit la vie dans un combat & le Roi de Fez se mit en possession du Royaume de Maroc. Ainsi la Mauritanie Tingitane passa sous la domination des Beni-Mérinis, qui se rendirent maîtres dans la suite des Royaume de Tunis & de Trémécen. Quelques Gouverneurs des Al-Mohades conservèrent cependant les places où ils commandoient, mais ils se reconnurent vassaux du Roi de Fez. Ils se maintinrent aussi dans les montagnes du grand Atlas, & en quelques cantons du Royaume de Maroc, où la Tribu de Muçamuda, dont ils tiroient leur origine, étoit fort puissante. Les Hentetes, qui ont régné à Tunis, étoient de cette Tribu. Jacob entra aussi en Espagne, où il fit quelques conquêtes.

La mort de ce Prince occasionna une guerre entre ses deux fils, Abul-Haïcen & Cèyed, qui se disputoient sa succession. Cèyed, vaincu par son frere, demanda du secours au Roi de Grenade, qui après lui en avoir promis n'osa lui tenir sa promesse. Abul-Haïcen eut bientôt une autre guerre à soutenir contre le Roi de Trémécen, mais ayant vaincu ce Prince, il se mit en possession de son Royaume & de celui de Tunis. Vainqueur de tous ses ennemis, & plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, il tourna ses vûes du côté de l'Espagne, où il envoya auparavant son fils Abdulmelie avec une nombreuse armée. Ce jeune Prince ayant été tué, son pere hâta son départ, à dessein de venger sa mort. Il fut lui-même vaincu, malgré le grand nombre de ses peuples & obligé de retourner en Afrique. Il y publia une gazie, mais pendant qu'il se dispoisoit à faire une nouvelle entreprise en Espagne, il pensa périr par les intrigues d'un de ses fils qui se révolta contre lui. Il vint à bout de le désarmer, & le fit mourir secrètement. Il ne fut pas si heureux contre Abuhennun, un autre de ses fils, qui lui enleva la couronne. Abul-Haïcen, qui s'étoit retiré dans la Province de Segelmessé, y rassembla des troupes, & reprit plusieurs places qui dépendoient du Royaume de Fez. Abuhennun, secondé par Dom Pedre de Castille, vainquit son pere dans la Province de Cus, & par cette victoire, demeura possesseur de tous ses Etats, & rendit ensuite tributaires les Royaumes de Trémécen & de Tunis. Il fit élever de somptueux édifices dans la ville de Fez, & y bâtit un collège auquel il donna son nom.

1346.

DYNASTIE DES BENIOATAZES.

Tous les successeurs de ce Prince eurent un sort funeste, & leur puissance fut entierement abattue par la Dynastie des Benioatazes. Abdulae, dernier Roi de celle des Béni-Merinis, fut assassiné par un habitant de Fez, nommé Schérif, qui s'empara du trône. Les Princes du sang Royal se souleverent contre lui, & particulièrement Saydoaraci, qui se nommoit aussi Muley-Chec. Soutenu des Atabes de la Province d'Arzile & de celle d'Azgar, il entreprit de faire la guerre à l'usurpateur. Après différents événements, il parvint à le chasser de Fez, & à se rendre maître de ce Royaume. Le Schérif se sauva à Tunis avec toute sa famille.

1471.

Muley-Chec fut le premier Roi des Benioatazes, qui étoient Zénètes, de la race des Béni-Merinis, mais d'une autre branche que les précédents. Cette dernière ne fut pas si puissante que celle des Béni-Merinis, & les Benioatazes ne regnerent que dans Fez. Ce fut sous le regne de Muley-Chec que les Maures acheverent de perdre tout ce qu'ils possédoient en Espagne depuis sept cent soixante & dix-huit ans. Les Benioatazes regnerent jusqu'au seizième siècle, & furent chassés par les Scherifs.

LES SCHERIFS.

1500.

Le grand nombre de petits Souverains qui s'étoit formé dans la Mauritanie Tingirane, avoit considérablement diminué la puissance des Benioatazes. Don Manuel, Roi de Portugal, étoit alors maître de plusieurs villes,

dans lesquels il entretenoit de fortes garnisons. Pendant qu'il pouffoit ses conquêtes en Afrique, il s'élevoit dans la Province de Dara une nouvelle Dynastie, qui devoit occasionner de grandes révolutions dans le pays. Un Alfaqui de Tigumedet, nommé Mahomet-Ben-Hamet, qui prétendoit descendre de l'imposeur Mahomet, s'étoit rendu célèbre par son profond savoir. On croit qu'il tiroit son origine d'Abul-Hagex qui s'étoit soulevé dans le Cairvan, ou du Scherif qui assassina le dernier Roi de Fez de la race des Béni-Merinis. Mahomet-Ben-Hamet, autrement appelé le Scherif Husceni, considérant la foiblesse où se trouvoit la Mauritanie Tingitane, songea à s'en rendre maître. Le voile de la religion lui servit à cacher ses dessein ambitieux.

Il avoit trois fils, sçavoir Abdel-Quvir, Hamet & Mahomet, & pour leur attirer la vénération des peuples, il les envoya en pèlerinage à la Mecque & à Médine. Ils furent regardés à leur retour comme des Saints, & on s'empressoit à baiser leurs robes partout où ils passoient. Ces hypocrites, affectant d'être inspirés, paroissoient toujours être en contemplation, prononçoient continuellement le nom de Dieu, & ne vouloient vivre que d'aumônes. Ils publioient partout qu'ils descendoient du grand Mahomet, & se faisoient nommer Scherifs Huscenis. Leur pere envoya les deux plus jeunes, qui étoient fort sçavants, pour disputer la chaire du collège de Modaraga. Le plus âgé l'obtint, & le cadet fut chargé de l'éducation des enfans du Roi de Fez. Mahomet-Ben Hamet les engagea quelque temps après à demander au Roi la permission de parcourir le pays avec un tambour & une bannière, afin de lever des troupes pour marcher contre le Roi de Portugal & ses alliés. Muley-Nacer, frere du Roi, fit tout ce qu'il put pour empêcher ce Prince de consentir à ce que les deux Scherifs lui demandoient, car il prévoyoit les suites funestes qui en résulteroient. Le Roi, loin de déférer à des conseils si sages, donna aux deux freres un tambour, une bannière, vingt cavaliers pour les accompagner, & des lettres de recommandation pour les Arabes & les Berbers, qui étoient de ses amis.

Les deux Scherifs se rendirent d'abord dans la Province de Duquela, d'où ils passèrent dans celle de Sus, & firent des courses vers le cap d'Aguer avec plusieurs Alfaquis. On avoit soin de publier que les Scherifs avoient pouvoir du Roi de Fez de faire la guerre aux Chrétiens. Ce fut par ce moyen qu'ils rassemblerent sous leurs étendards un nombre infini de peuples. On leur accorda les dixmes consacrées au service de Dieu, pour entretenir cinq cents chevaux & faire la guerre aux Chrétiens du cap d'Aguer. Avec ces secours, les Scherifs devinrent bientôt redoutables, & établirent leur domination à Tarudante, où étoit autrefois le siège des Beni-Merinis. Les peuples se soumirent volontiers, persuadés que les Scherifs n'avoient d'autre intention que d'attaquer les Chrétiens & les chasser du pays. Le nombre de leurs troupes s'étant considérablement augmenté, ils firent des courses aux environs de Safie, & incommoderent beaucoup les Arabes & les Berbers, alliés du Roi de Portugal. Vaincus par le Gouverneur de Safie, ils se retirèrent pour quelque temps dans la Province de Maroc. Leur pere, qui les avoit toujours conduits dans cette entreprise, mourut peu de temps après sa retraite. Les trois freres suivirent le plan qu'il leur avoit tracé, & mirent tout en usage pour établir leur souveraineté.

L'AFRIQUE.

Abdel-Quivir, l'ainé des trois, fut tué en combattant contre les Portugais qui étoient venus au secours de la ville d'Anega. Cependant la victoire s'étoit déclarée pour les Scherifs, dont le nom devint de plus en plus redoutable. Ils firent ensuite alliance avec un Africain de la famille des Hentetes, qui regnoit dans Maroc. Il n'étoit maître que de la ville & de quelques terres aux environs : le reste de la Province étoit au pouvoir de plusieurs Seigneurs particuliers, qui étoient comme vassaux des Arabes. Les Scherifs, résolus de se mettre en possession de Maroc, firent empoisonner le Roi, & forcerent ensuite les habitants à les reconnoître pour leurs Souverains. Ils profiterent de la division qui se mit parmi les Arabes, & fondirent sur ces peuples aussitôt qu'ils se furent affoiblis mutuellement. Dans les commencements de leurs conquêtes, ils avoient fait des soumissions au Roi de Fez, & avoient consenti de lui donner par forme de tribut la cinquième partie du butin qu'ils faisoient sur l'ennemi ; mais devenus plus puissants, ils cessèrent de l'envoyer. Le Roi de Fez étant mort, son fils ne put souffrir que les Scherifs prissent le titre de Rois d'Afrique. A la tête d'une nombreuse armée, il alla mettre le siège devant Maroc. Les Scherifs se défendoient avec vigueur, lorsque le Roi de Fez se vit contraint de retourner dans ses Etats pour appaiser les troubles que son frere y avoit excités. Les Scherifs le poursuivirent & incommoderent beaucoup son arrière-garde. Aussitôt que le Roi de Fez eut réduit le Rebelle, il se mit en campagne & marcha contre les Scherifs, dont l'un portoit déjà le nom de Roi de Maroc, & l'autre celui de Roi de Sus. Les deux freres ne jugerent pas à propos de s'enfermer dans la ville, & allerent au devant de l'ennemi. On en vint aux mains, & le Roi de Fez ayant été vaincu, se retira dans son Royaume. Les Scherifs passerent alors en Numidie & y firent de grandes conquêtes. Le Roi de Fez voulut encore faire quelques mouvements, mais ils ne lui réussirent pas. Les deux freres, profitant de leurs avantages, enleverent aux Chrétiens le cap d'Aguer, & y firent un butin considérable. Tant de succès consécutifs obligerent les Africains du Mont Atlas à se soumettre, ainsi que toutes les villes de la Province de Maroc. D'un autre côté, le Roi de Portugal abandonna toutes les places qu'il possédoit dans le pays.

Jusqu'alors Hamet & Mahomet avoient vécu en bonne intelligence ; mais l'ambition rompit bientôt l'union qui avoit régné parmi eux. Hamet, qui étoit l'ainé, commandoit dans Maroc, & il avoit donné Sus à son frere, mais seulement comme un appanage. Mahomet, peu content de cet arrangement, refusa de dépendre de son frere, & agit en Souverain dans le pays qu'il gouvernoit. La guerre s'alluma bientôt entre les deux freres, mais ils parurent se reconcilier à la sollicitation d'un Alfaqui. Mahomet agissoit de bonne foi, & aimoit sincèrement son frere : Hamet au contraire n'écoutoit que son ambition, & malgré les traités qu'il fit avec Mahomet, il ne cessa de l'inquiéter, toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Mahomet fut enfin obligé de le retenir prisonnier à Maroc avec son fils. Cependant il s'étoit rendu maître du Royaume de Fez & de celui de Trémécen. Il jouissoit à peine du fruit de ses conquêtes, lorsqu'il fut assassiné par un corps de Turcs qui étoit dans son armée. Le Chef de cette troupe avoit commis ce crime à l'inspiration du Gouverneur d'Alger. Aussitôt que l'Officier, qui commandoit dans

dans Maroc au nom de Mahomet, eut appris la mort de ce Prince, il fit trancher la tête à Hamet & à ses fils. Ainsi périrent presque en même temps les deux freres qui s'étoient si long-temps disputé l'Empire.

Muley Abdallah, fils de Mahomet, fut déclaré son successeur, & reconnu Roi de Fez, de Maroc, de Tarudant & d'autres lieux. Ce fut de cette manière que les Scherifs établirent leur domination à Maroc, où cette famille regne encore aujourd'hui. Telles sont en général les principales révolutions arrivées en Afrique depuis que le Mahométisme y fut introduit par la conquête des Arabes. Je ne suivrai point l'histoire de chaque Prince qui a occupé successivement le trône dans les différens Royaumes dont on a vu l'établissement : cette histoire n'auroit rien d'intéressant, & d'ailleurs je ne pourrais pas la conduire exactement jusqu'à nos jours. Je me contenterai de faire mention de quelques révolutions particulières arrivées dans ces Etats, & je passerai ensuite à la forme de leur Gouvernement, & aux usages des habitants.

L'AFRIQUE.

1555.

CHAPITRE IV.

RÉVOLUTIONS PARTICULIERES DES DIVERS ÉTATS DE BARBARIE.

FORME DE LEUR GOUVERNEMENT.

Mœurs & usages des Habitants.

ARTICLE PREMIER.

TRIPOLI.

TRIPOLI, qui est aujourd'hui le nom d'une ville, étoit anciennement celui d'un canton où il y avoit trois villes remarquables : c'est ce qu'on nommoit la *Tripolitaine* du temps des Romains. Les Arabes s'emparèrent de ce pays sous le regne des Khalifes, comme je l'ai dit plus haut, mais il resta dans une grande obscurité jusqu'au commencement du seizieme siecle. La ville & le canton de Tripoli ont été long-temps sujets du Roi de Tunis qui y envoyoit un Gouverneur. Les peuples tyrannisés par un d'entr'eux, se révolterent, & se donnerent pour Souverain un Seigneur du pays. La rigueur avec laquelle il traita ses nouveaux sujets, les souleva contre lui, & lui fit perdre le trône & la vie. Abubare son successeur avoit à peine la couronne sur la tête, que D. Pedre de Navarre fit une descente en Afrique, & se rendit maître de Tripoli. Abubare fut emmené à Messine avec toute sa famille, & il y resta jusqu'au regne de Charles V. qui lui permit de retourner

Tome VIII.

N

1510.

à Tripoli, & de repeupler cette ville au nom de l'Empereur. Le corsaire Barberousse enleva cette Place aux Chrétiens, & Charles V. en chassa les Turcs dans la suite. Il la donna aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui la perdirent en 1551. lorsque Soliman, Empereur des Turcs, envoya une armée navale commandée par Sinan Bacha. L'Officier de la Cour Ottomane y mit une forte garnison. Le Grand Seigneur y envoya de temps en temps un Bacha ou un Béglierbei, pour y faire reconnoître sa puissance. Dans la suite quelques Soldats & Officiers de la Milice étant devenus puissants, l'autorité du Bacha se trouva considérablement diminuée. Mahamet-Bey, Rénégat Grec, ayant acheté la bannière du Grand Seigneur, & s'étant rendu maître du château, ne voulut plus souffrir de Bacha. Depuis ce temps Tripoli forma une espece de République. Elle est gouvernée par un Dey, qui est comme le Chef & le Général de la Nation. Tripoli est sous la protection du Grand Seigneur, à qui on envoie une espece de tribut.

Cette République subsiste par un petit commerce de cendres que les Européens achètent pour faire du verre; néanmoins sa principale richesse vient de ses pirateries. Elle a quelquefois eu la hardiesse d'attaquer les vaisseaux François; mais elle a toujours eu lieu de se repentir de sa témérité. Toute sa marine consiste en un vaisseau, & cinq ou six petites galiotes.

ARTICLE II.

TUNIS.

LA Province de Tunis, après avoir passé successivement sous la domination des Romains, des Vandales, des Arabes, & en partie sous celle des Espagnols, tomba au pouvoir des Turcs en 1574. Ce fut alors que Sinan Bacha y établit la forme du gouvernement qui subsiste aujourd'hui. Il fit réflexion qu'un Etat composé de gens dont les mœurs, les coutumes & les intérêts étoient différents, ne pouvoit subsister sans un grand ordre & sans l'autorité de quelque grand Prince. Il mit donc Tunis sous la protection du Grand Seigneur, & établit dans la ville une Milice composée d'abord de cinq mille Turcs, commandés par deux cents Capitaines ou *Oldaki-Bachi*, qui étoient choisis parmi les plus anciens soldats. Les plus anciens des Officiers parvenoient à la dignité d'*Oldaki*: c'étoit une espece d'Exempts du Bacha. Ils passoient ensuite à celle de *Bachi-Odolar*, ou Conseillers du Divan, & après six mois de service, ils devenoient *Boluki-Bachi*. Ce sont ceux qu'on envoie commander dans les autres garnisons avec le titre d'Aga. On en faisoit quatre par an. Sinan ordonna encore que parmi les *Boluki-Bachi* on prendroit tous les six mois le plus ancien pour le faire monter à la dignité de *Bachaoux*, ou *Chaux-Bachi*. Ce fut de cette manière qu'il encouragea la Milice à faire son devoir, en fournissant aux soldats les moyens de monter à tous les grades.

Sinan établit aussi le Divan ou Conseil, auquel il donna une grande autorité. Il n'étoit presque composé que de gens de guerre. Le Bacha y assistoit

au nom du Grand Seigneur qu'il représentoit. Un Aga y présidoit, avec un Kaya ou Lieutenant-général. Huit Chaoux ou Huissiers, deux Cogias ou Ecrivains, quatre Boluki-Bachi, & vingt Bachi-Odolar composoient ce Conseil, où l'on décidoit avec une autorité sans bornes toutes les affaires, tant générales que particulières.

Il créa en même temps la charge de *Bey*, qui étoit celle de grand Trésorier. Cette charge se vendoit à l'enchère, & ne pouvoit être conservée que pendant un an au plus. Le Bey étoit chargé de recevoir les deniers publics, & surtout le tribut qu'on avoit imposé aux Maures. Lorsqu'il faisoit cette collecte, il marchoit toujours à la tête d'un Corps de troupes qu'on lui donnoit. L'argent que les Beys ont eu occasion d'amaasser, & l'autorité que leur charge leur donnoit sur les troupes, qu'ils avoient soin de ménager, ont été l'origine de leur puissance, & leur ont fourni les moyens d'abattre l'autorité des Bachas, du Divan & du Dey. Le pouvoir du Bacha ne fut pas de longue durée, & passa à l'Aga du Divan. Il y a cependant toujours un Bacha à Tunis, pour faire souvenir les habitants qu'ils sont sous la protection du Grand Seigneur; mais il n'y jouit que d'une pension fort modique, & n'est pas beaucoup considéré.

Les Aga avec le Divan gouvernerent l'Etat d'une manière assez paisible l'espace de quinze ou seize ans; mais la Milice s'étant soulevée contre les Boluki-Bachi, dont elle massacra la plus grande partie, remit la souveraine puissance entre les mains d'un homme qui prit le titre de *Dey* ou *Deilik*. Les Deys ne parurent sur la scène que pour y faire le personnage des Princes malheureux, sur lesquels on faisoit toujours tomber la catastrophe des intrigues qui naissoient entre le Divan & les Beys, & entre les Beys mêmes, lorsqu'il y en avoit plusieurs. Les dignités de Bey, de Dey & de Bacha partagent trop l'autorité quand elles sont divisées, & si quelqu'un les réunit en sa personne, ils attirent aussitôt l'envie de ses sujets, & il devient la victime du moindre mécontentement. Ce Gouvernement est exposé à un flux & reflux perpétuel, & à des orages qui renversent les plus brillantes fortunes.

Le Royaume de Tunis, qui fait partie de la côte de Barbarie, est divisé en huit Provinces, dont les principales sont Tunis, Afrique ou Almedine, Suse, la Goulette & Byrsa.

Tunis, capitale du Royaume, est située dans une belle plaine à la pointe d'un golfe, auquel elle donne son nom. Elle contient plus de dix mille familles, & plus de trois mille boutiques de draperie ou lingerie. Son principal commerce est avec les Génois & les Vénitiens; mais les Juifs en sont les principaux agents, ainsi que dans la plupart des villes d'Afrique. Leurs plus grandes richesses viennent de la piraterie, & pour exercer ce métier, on néglige le commerce & l'agriculture. Tunis est sans rivière & sans fontaine. Pour remédier à cet inconvénient, on a pratiqué deux grands réservoirs pour recevoir l'eau des pluies. Il y a quelques puits hors de la ville, mais ils sont réservés pour l'usage du Bey & du Bacha, & il n'y en a qu'un seul dont il soit permis de vendre de l'eau dans les rues. Il y a plusieurs Collèges dans Tunis, & ceux qui se destinent à devenir Docteurs de la Loi, y vont écouter les leçons d'un Iman.

L'AFRIQUE.

L'air du pays est pur & sain. Les violentes chaleurs y commencent vers le mois de Juin, & durent jusqu'à la fin d'Octobre. Il pleut par intervalles depuis la fin de ce mois jusqu'au milieu d'Avril, & alors les pluies cessent entièrement. L'hiver & l'été se succèdent tout-à-coup sans qu'on éprouve la fraîcheur intermédiaire du printemps & de l'automne. Le terroir est si bon que malgré la paresse des habitants, il produit plus que les terres de l'Europe les mieux cultivées. Les Maures n'ont pas grand soin de leurs bestiaux, & ils ne les mettent pas même à couvert dans les temps les plus mauvais.

Les Maures sont proprement ceux qui habitent dans les villes, & on nomme *Bedouins* ceux qui vivent sous des tentes. On parle à Tunis trois sortes de langues, l'Arabe, le Turc, & l'Italien corrompu, qu'on appelle la petite langue Franque. L'Arabe est aussi corrompu par le commerce des Africains avec les Arabes. Les Impériaux, les François, les Anglois, les Hollandois, les Génois ont chacun un Consul à Tunis pour les intérêts de leur commerce. Tunis fournit à la France de l'huile, du bled, des fèves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs & du maroquin. Elle en reçoit en échange de la laine d'Espagne, des draps de Languedoc, du vermillon, du sucre, du poivre, du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, des clincailleries, du fer & de l'acier. Le commerce d'Italie est entre les mains des Juifs. Ils y envoient les mêmes marchandises qu'en France, & ils en tirent des draps d'Espagne, des damas, & différentes autres étoffes. Les Turcs & les Maures portent au Levant des étoffes de laine, du plomb, de la poudre d'or, & une grande quantité de balles de bonnets. Ils échangent ces marchandises en étoffes de soie, en toile de coton, en fer, en alun, & en vermillon.

ARTICLE III.

ALGER.

LE Royaume, ou plutôt la Régence d'Alger, porte le nom de sa capitale, ville célèbre par son port, qui sert de retraite à un grand nombre de corsaires qui infestent la Méditerranée. Le pays est borné à l'Est par le Royaume de Tunis; au Nord, par la Méditerranée; à l'Ouest, par les Royaumes de Maroc & de Tafilet; & au Midi, par le Biledulgerid, ou ancienne Numidie. Le Royaume d'Alger, après avoir été conquis par les Arabes, passa successivement au pouvoir de diverses Dynasties Africaines, dont j'ai parlé plus haut, & la dernière fut celle des Scherifs. Ceux-ci divisèrent l'Afrique proprement dite, en plusieurs Royaumes ou Provinces, sous l'autorité de plusieurs Chefs de Tribus.

Le Royaume d'Alger fut partagé en quatre Provinces ou Souverainetés. Rabmiramis, le plus puissant des quatre Souverains, promit de laisser les autres tranquilles possesseurs des Etats qui leur étoient échus en partage. Il établit sa résidence à Trémécén, & les trois autres posséderent les Provinces de Tenez, d'Alger & de Bugie. Ils prirent tous quatre le titre de Rois, & ils

avoient dans leurs Royaumes plusieurs autres Chefs de Tribus Arabes qui étoient leurs tributaires.

L'AFRIQUE.

Les choses restèrent en cet état pendant quelques siècles, parce que chaque Roi ou Chef ne songeoit point à s'écarter des règles qui avoient été prescrites. Le Roi de Trémécen commença à les violer, & alors le Roi de Tenez qui étoit très-puissant, profita de cette occasion pour prendre les armes. Il s'empara de la ville de Bugie, & poussant plus loin ses conquêtes, il obligea le Roi de Trémécen à se soumettre & à lui demander la paix. Il fut réglé que le Roi de Tenez garderoit ce qu'il avoit conquis, & que celui de Trémécen lui payeroit un tribut. Ce traité fut observé jusqu'à la mort du Roi de Tenez, qui partagea ses Etats entre ses trois enfants. L'aîné eut le Royaume de Tenez, le second celui de Gigery, & le plus jeune fut Roi de Bugie.

Ce dernier rompit avec le Roi de Trémécen, & lui fit la guerre avec autant d'ardeur que de succès. Les Algériens, qui jusqu'alors avoient regardé le Roi de Trémécen comme un protecteur, sur les forces duquel ils croyoient pouvoir compter dans le besoin, s'aperçurent de sa foiblesse, & se virent réduits à se rendre tributaires du Roi de Bugie. Les conquêtes de ce Prince étoient si rapides, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne devint bientôt maître de toute cette côte. L'arrivée d'une armée Espagnole changea tout d'un coup la face des affaires. Ferdinand V. Roi d'Arragon, & Isabelle de Castille informés des troubles qui regnoient en Afrique, en profiterent pour se venger des maux que les Maures avoient faits en Espagne, où ils caufoient encore de grands ravages par leurs fréquentes incursions. D. Pedre, Comte de Navarre, s'étant donc rendu en 1505. en Afrique avec un grand nombre de troupes, s'empara de la ville d'Oran, de celle de Bugie & de plusieurs autres places.

Les Algériens craignant le même sort pour leur ville & leur pays, appelèrent à leur secours Selim-Eutemi, Prince Arabe, qui s'étoit rendu célèbre par sa valeur. Sa présence n'empêcha pas les Espagnols de forcer les Algériens à se soumettre au tribut qu'ils leur imposèrent, & à souffrir la construction d'un Fort vis-à-vis d'Alger, pour empêcher la sortie des corsaires de cette ville. Ils supportèrent ce joug jusqu'à la mort de Ferdinand. Ils eurent alors recours à Aruch-Barberousse, fameux corsaire Mahometan. Cet aventurier se rendit en diligence à Alger, & y fut reçu comme le libérateur de la Nation. Barberousse, quoique d'une origine la plus obscure, cachoit dans son cœur la plus vaste ambition. Introduit dans Alger avec ses troupes, il forma le dessein de s'en rendre maître; mais il eut soin d'abord de dissimuler ses intentions. On ne tarda cependant pas à le pénétrer, lorsqu'on vit qu'il négligeoit de ruiner les Forts des Espagnols, & qu'il ne réprimoit point le désordre que les Turcs faisoient dans la campagne & dans la ville. Barberousse s'étant aperçu qu'on avoit découvert ses projets, ne garda plus de mesure, & ayant surpris dans le bain Selim-Eutemi, il l'étrangla avec une serviette. Quoiqu'il eût commis ce crime sans témoin, on ne balança pas à l'en charger, surtout lorsqu'on vit qu'il demanda à être reconnu Souverain d'Alger à la place de ce Prince. Les Algériens intimidés par les troupes qu'il avoit répandues de tous côtés, ne purent lui refuser le serment de fidélité qu'il exigea d'eux.

Barberousse, maître du trône, fit réparer les fortifications de l'Alcaçave, y plaça une grande quantité d'artillerie, y mit une forte garnison Turque, & y fit battre monnoye en son nom. Il fit ensuite périr tous ceux qu'il soupçonnoit lui être contraires, & s'empara de leurs biens. Les Algériens gémissaient sous un joug si dur ; mais ils n'avoient pas assez de force pour le secouer. Résolus de se délivrer d'un Tyran dont ils éprouvoient tous les jours la cruauté, ils s'adresserent en même temps aux Arabes & aux Espagnols. Barberousse découvrit le complot avant qu'on fût en état de l'exécuter, & vingt des principaux d'Alger, qui avoient conduit la conspiration, furent punis de mort.

Cependant le fils de Selim-Eutemi qui s'étoit réfugié à Oran, proposa au Marquis de Comarès, Gouverneur de la Place, des moyens pour rendre le Roi d'Espagne maître d'Alger. Il offrit de se charger de cette expédition si on vouloit lui confier un Corps de troupes, & répondit du succès. Le Cardinal Ximenes, à qui on l'envoya, engagea le Roi d'Espagne à équiper une flotte, sur laquelle on mit dix mille hommes de débarquement. Elle étoit sous les ordres de D. Francisco de Vero, & il devoit se joindre à un Corps d'Arabes, qui étoit dans les intérêts du fils de Selim-Eutemi. Cette flotte étoit déjà à la hauteur d'Alger, lorsqu'elle fut dissipée par une violente tempête, qui jeta la plus grande partie des vaisseaux sur les rochers, où ils furent brisés. Barberousse échappé par ce moyen au péril qui l'avoit menacé, devint plus cruel à l'égard des Algériens qu'il regardoit comme des ennemis irréconciliables. En effet, ils ne négligeoient aucun moyen de se délivrer de sa tyrannie.

Les Cheks de différentes Tribus d'Arabes envoyèrent une Ambassade au Roi de Tenez, pour lui demander du secours contre Barberousse, & lui offrit le Royaume d'Alger, s'il venoit à bout d'en chasser les Turcs. Le Roi de Tenez accepta une proposition si avantageuse, & se mit aussitôt en campagne. Barberousse alla à sa rencontre, & comme ses troupes avoient des armes à feu, elles dissipèrent bientôt l'armée ennemie. La suite de cette victoire fut la conquête du Royaume de Tenez, dont le vainqueur se fit reconnoître Souverain. Il le devint aussi de celui de Trémécén, dont les habitants s'étoient révoltés contre leur Roi. Ce fut le terme de la puissance de Barberousse. Le fils du Roi de Trémécén qui s'étoit retiré à Oran, obtint un puissant secours des Espagnols qui armerent en sa faveur. Le Gouverneur d'Oran s'avança vers Trémécén à la tête d'une armée Espagnole, qui fut bientôt grossie par les Arabes. Barberousse sortit de Trémécén avec une partie de ses troupes ; mais il fut à peine en présence de l'ennemi, qu'il commença à redouter l'événement du combat. Pendant qu'il tâchoit de gagner Alger, le Général des Espagnols lui coupa la retraite, & l'attaqua si vivement qu'il fut défait, & perdit la vie sur le champ de bataille. Le Royaume de Trémécén fut remis entre les mains du fils du dernier Roi ; mais les Turcs donnèrent pour successeur à Barberousse son frere Cheredin.

Ce Prince regna tranquillement la première année ; mais s'étant aperçu dans la suite que les Algériens conspiroient continuellement contre lui & contre la Milice Turque, il résolut de se mettre sous la protection du Grand Seigneur. Il offrit à ce Monarque de lui payer un tribut, à condition qu'il

lui feroit tous les secours nécessaires pour se maintenir sur le trône. Il proposa encore de céder au Grand Seigneur la souveraineté du Royaume, pourvu qu'il en fût nommé Bacha ou Vice-Roi.

On accepta cette dernière offre, & on lui envoya en même temps deux mille Janissaires bien armés, & qui unis aux soldats qu'il avoit déjà, se rendirent maîtres des Arabes & des Maures. Ceux-ci se virent insensiblement réduits à l'esclavage, & forcés à souffrir, sans oser même se plaindre, la domination tyrannique des Turcs.

La Porte Ottomane avoit soin d'y envoyer des recrues tous les ans, afin de remplacer les soldats morts ou invalides, & des fonds pour payer les troupes. Plusieurs Turcs du Levant chargés de crimes, ou qui avoient de mauvaises affaires, s'y réfugioient, ainsi que tous ceux qui n'avoient aucune ressource. Leur nombre grossit peu à peu, & les Turcs se trouverent bientôt en état de résister aux Chrétiens, & de dompter entièrement les Arabes & les Maures.

La forteresse des Espagnols qui étoit dans l'isle près de la ville, les incommodoit beaucoup. Cheredin-Bacha résolut de la détruire, ou d'employer toutes sortes de moyens pour en chasser les Espagnols. Il avoit aussi dessein de faire devant Alger un port commode pour mettre les vaisseaux à l'abri du vent de la mer & du Nord, en construisant un mole depuis la ville jusqu'à l'isle. Il vint enfin à bout d'exécuter ce projet.

Il n'avoit pu prendre le Fort qu'en ruinant les murailles par le feu de son artillerie. Il le fit rétablir, & employa tous les esclaves Chrétiens à la construction du mole, qui fut achevé en trois ans, sans faire aucune dépense. Ayant ainsi assuré la ville & le port, il en devint plus redoutable aux Chrétiens, aux Maures & aux Arabes. Prévoyant que les Espagnols pourroient le venir inquiéter, il envoya avertir le Grand-Seigneur de tout ce qu'il avoit fait, & lui demanda des fonds pour construire un plus grand Fort, & pour élever des batteries aux endroits où l'on pourroit craindre un débarquement. On lui accorda ce qu'il demandoit, & en même temps on travailla aux fortifications qu'on a toujours augmentées à mesure qu'on en a eu besoin.

Après cette expédition, Cheredin fut fait Capitaine-Bacha du Grand-Seigneur, pour récompense de ses services, & on nomma en sa place Bacha d'Alger Assan-Aga, Rénégat, natif de Sardaigne, homme courageux & intrépide, élevé à la guerre par Cheredin.

Les corsaires d'Alger n'étant plus gênés par le Fort des Espagnols, & n'ayant plus les mêmes raisons de ménager cette couronne, firent de fréquents débarquements sur les côtes d'Espagne, d'où ils enlevoient des familles entières. Ils y ravageoient le pays, brûloient & saccoïoient tout. Lassé de ces insultes, Charles V. résolut avec son Conseil de réduire de nouveau ces corsaires. Plusieurs choses concoururent à lui faire prendre cette résolution. Réfléchissant qu'un petit Fort avoit suffi, avec quelques troupes Espagnoles, pour tenir tout Alger dans le respect, il pensoit qu'une armée un peu nombreuse viendroit facilement à bout de les subjuguier. Les principaux d'entre les Arabes, qui étoient attachés à la fortune de Selim, invitoient Charles V. à passer en Afrique. Le Pape Paul III. affligé des fréquents dégâts que les corsaires faisoient sur les côtes de l'Etat Ecclésiastique, employoit aussi les plus vives

exhortations, pour engager ce Prince à les réprimer. Charles équipa une nombreuse flotte, & résolut de se mettre à la tête de ses troupes pour faire cette conquête, & assujettir ensuite tout le reste de la Barbarie. Ce fut une espèce de Croisade.

1541.

Il mit à la voile sur la fin de l'Été, avec une flotte de cent vaisseaux & de vingt galères, un trésor considérable, & environ trente mille hommes de troupes de débarquement. Quelques Seigneurs, & beaucoup de personnes de distinction, des Dames mêmes voulurent être du voyage. Un grand nombre de femmes & de filles suivirent leurs maris ou leurs parens, dans le dessein de s'établir en Afrique, lorsqu'elle seroit conquise. Le vent fut favorable, & la flotte parut bientôt devant Alger.

Cette ville n'avoit alors qu'un simple mur, sans aucun ouvrage extérieur. La garnison ne consistoit qu'en huit cents Turcs armés, & six mille Maures peu aguerris, & sans armes à feu. Le reste des Turcs étoit alors en campagne, pour exiger le tribut des Maures & des Arabes. La peur saisit tout le monde. Le Divan resta toujours assemblé pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & on pensa qu'il n'y en avoit pas d'autre que celui de se défendre dans la ville du mieux qu'on pourroit, sans songer à empêcher le débarquement, en attendant les troupes qui étoient à la campagne, & qui devoient bientôt arriver. On leur envoya des couriers, avec ordre de hâter leur marche, & de venir joindre promptement le reste de la garnison. On espéroit qu'avec ce renfort, on pourroit au moins obtenir une capitulation avantageuse.

La flotte d'Espagne débarqua à deux lieues d'Alger vers l'Orient, sans trouver la moindre opposition. Elle s'avança au bruit des trompettes & des tymbales sur une colline qui domine la Place, & on y planta un étendard où étoit le Crucifix. Les troupes qui travailloient jour & nuit avec courage, y construisirent bientôt un Fort garni de canons, qui a retenu le nom de *Fort de l'Empereur*.

Le camp fut dressé à couvert de l'artillerie de ce Fort. On trouva dans cette colline une source qui fournissoit l'eau à la ville. On la détourna, & on réduisit par-là les Algériens à boire de l'eau gâtée & corrompue. Charles V. envoya sommer le Bacha & la Milice de se rendre à discrétion, sous peine de ne faire aucun quartier si la ville étoit prise d'assaut. Le Bacha répondit : « Que la proposition étoit bien dure ; qu'il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas tenir contre une armée redoutable ; mais qu'il demandoit quelques jours pour délibérer avec son Divan. » Il avoit résolu de demander à capituler, lorsqu'il apprit que les troupes du Gouvernement de l'Ouest s'avançoient en diligence. Cette nouvelle le détermina à se défendre le plus longtemps qu'il seroit possible.

L'Empereur n'ayant aucune réponse de la ville, & voyant qu'il ne pouvoit la bloquer ni par terre, ni par mer, tant à cause de la situation du pays, que parce qu'il ne vouloit pas diviser son armée, résolut de l'attaquer avec vigueur, & en même temps de se maintenir dans un poste d'où il pût, en cas de malheur, se rembarquer facilement. Il fit grand feu sur la Place, qui se défendoit foiblement. Il se stattoit qu'il en seroit bientôt maître, lorsqu'il s'éleva un vent du Nord, accompagné d'un orage si furieux, d'une pluie & d'une

d'une grêle si violente, & de secousses de tremblement de terre, qu'il sembla que tout alloit abîmer. La nuit suivante quatre-vingt-dix vaisseaux & quin. e galeres périrent, avec tous leurs équipages, & toutes les provisions de l'armée. Le camp qui étoit dans la plaine sous le Fort, fut inondé par les torrents qui tomboient des collines, & l'armée Impériale en fut si épouvantée, que dès que le jour parut, la tempête étant un peu calmée, l'Empereur se trouva point d'autre parti à prendre que de tâcher de se sauver avec les débris de la flotte. Il marcha vers l'endroit où il avoit débarqué, à la tête de ses troupes effrayées, laissant toute l'artillerie & les tentes. Le Bacha Affan qui les observoit, les laissa arriver sur le rivage, & ayant remarqué leur frayeur & la précipitation avec laquelle ils s'embarquoient, fit sortir de la ville sa garnison & tous les habitants, qui les attaquèrent avec furie, en firent un grand carnage, & prirent beaucoup d'esclaves. Les troupes de la campagne arrivèrent, & trouverent la ville délivrée. Un Eunuque nommé Isouf, qu'on regardoit comme un homme inspiré, avoit annoncé cette délivrance, & s'en fit honneur. Les Morabouts jaloux de la gloire qu'il en tiroit, attribuerent cette tempête aux prières & aux mérites d'un d'entre eux nommé Cid Utica. Ils supposèrent qu'il l'avoit excitée en frappant la mer d'un bâton. Les Grands du Conseil eurent assez de politique pour seindre qu'ils en étoient persuadés. Après la mort de Cid-Utica, on fit bâtir une petite Mosquée au lieu de son tombeau, & on insinua au peuple crédule, que dans un péril pressant, si on battoit la mer avec ses os, il s'y élèveroit une pareille tempête. C'est encore une opinion populaire.

Depuis l'expédition manquée de Charles V. le Royaume d'Alger a été long-temps au Grand Seigneur, qui, en qualité de propriétaire & de Souverain, y envoyoit un Bacha pour le gouverner en son nom. Mais comme les Vice-Rois avoient usurpé une domination tyrannique, ils s'emparoiént non seulement de tous les revenus de l'Etat, mais encore des fonds que la Porte envoyoit pour la Milice Turque, dont la paye manquoit souvent, & dont le nombre n'étoit jamais complet.

Au commencement du dix-septième siècle, la Milice fit une députation à la Porte, pour représenter les rapineries des Bachas, qui avoient dissipé les fonds envoyés de Constantinople pour l'entretien de la Milice. On ajouta que cette Milice s'affoiblissoit tous les jours faute de paye, & que si ce désordre continuoit, les Arabes & les Maures se trouveroient bientôt en état de secouer le joug des Ottomans, & pourroient appeller les Chrétiens, avec qui ils entretenoient toujours quelque intelligence secrète. Les Députés proposèrent d'écrire parmi la Milice un homme de bon sens, de bonnes mœurs, de courage & d'expérience, afin de les gouverner sous le nom de *Dey*; ils ajoutèrent que ce Dey se chargeroit des revenus du pays, & des contributions établies sur les Arabes & sur les Maures de la campagne; qu'il en payeroit les troupes qui seroient toujours complètes, & qu'il seroit obligé de pourvoir à tous les besoins de l'Etat, qui pourroit se soutenir ainsi par ses propres forces, sans être à charge au Sultan. Ils s'engagerent néanmoins à reconnoître le Sultan pour Souverain du Royaume, & à respecter son Bacha, à qui on rendroit toujours les honneurs accoutumés, en lui continuant les mêmes pensions qui lui étoient assignées. Le Gouvernement devoit le loger & l'entretenir avec sa famille

L'AFRIQUE.

comme auparavant, à condition qu'il n'assisteroit qu'aux Divans généraux, où il n'auroit de voix que lorsqu'on lui demanderoit son avis. Les Députés insinuerent que si on rejettoit leurs offres, l'Etat d'Alger courroit risque de passer sous une autre domination par la foiblesse & le mécontentement de la Milice.

Le Grand Vifir approuva d'autant plus volontiers ce projet, que cette sorte de gouvernement épargnoit tous les ans une somme considérable au trésor. Il pensoit d'ailleurs que la Milice seroit mieux entretenue, & vivroit en meilleure intelligence. Le Grand Seigneur, à qui il en fit part, ordonna qu'on expédiât un commandement conforme aux propositions de la Milice d'Alger. Aussitôt que les Députés furent de retour, ils signifient cet ordre au Bacha, qui fut obligé de s'y soumettre. La Milice élit un Dey pour la gouverner : on établit de nouvelles loix tant pour lui que pour ses sujets, & on le fit jurer de les observer & de les maintenir sous peine de la vie. Tout fut exécuté suivant le nouvel ordre qui fut établi. Le Bacha étoit entretenu aux dépens du Gouvernement, & il ne se mêloit de rien que lorsqu'il en étoit requis.

Quoique le Grand Seigneur ne soit point maître absolu dans Alger, il parle cependant toujours en Souverain, lorsque les peuples ont quelques affaires avec lui. Dans le traité que les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent avec le Sultan Achmet à Constantinople au mois de Juillet 1612. Il y a un article remarquable ; c'est le vingt-unième. Le voici. » Pour ce qui re-
 » garde les corsaires d'Alger & de Barbarie, qui viendront dans les ports des
 » Pays-Bas, comme on a coutume de les bien recevoir, & de leur donner
 » de la poudre, du plomb, même des voiles, avec tout ce dont ils ont be-
 » soin, Ma Hauteffe ne veut pas que lorsqu'ils rencontreront des vaisseaux
 » des Pays-Bas, ils leur prennent leurs marchandises, & fassent esclaves
 » ceux qui seront trouvés sur ces vaisseaux ; mais Elle prétend que ces cor-
 » saires rendent sans rançon tous les esclaves qu'ils auront faits, & qu'ils leur
 » restituent toutes leurs marchandises sans qu'il y manque rien. Et au cas
 » que ces corsaires fassent quelque tort aux habitants des Pays-Bas, les Sei-
 » gneurs Etats-Généraux en donneront connoissance à notre Cour en quel-
 » que Gouvernement que la chose soit arrivée, & on fera en sorte que tous
 » les biens que ces corsaires auront enlevés, soient restitués, & que tous les
 » esclaves soient remis en liberté. Si les corsaires d'Alger & de Barbarie n'o-
 » béissent point à nos présents ordres, les Seigneurs Etats-Généraux des
 » Provinces-Unies ne seront point tenus de recevoir les corsaires dans leurs
 » ports, & si les Seigneurs Etats-Généraux les traitoient en ennemis, le
 » présent accord ne seroit pas réputé pour cela être enfreint, & en ces oc-
 » casions j'ajouterai toujours foi aux informations que les Etats-Généraux
 » en feront, & j'agrérai toujours les excuses qu'ils en feront. »

Malgré des ordres si précis, les Algériens enlevèrent encore des vaisseaux aux Hollandois, & mirent l'équipage à la chaîne. Les Hollandois tâchèrent d'arrêter le mal par un nouveau traité en 1622. On y convint que les Hollandois captifs qui se trouveroient encore au pouvoir des Capitaines qui les avoient pris, ou de ceux qui avoient part aux prises, seroient rendus sans rançon ; que ceux qui auroient été vendus au marché, & achetés par des

Particuliers, seroient rendus pour le premier prix qui en auroit été donné; que si les corsaires trouvoient sur des vaisseaux Hollandois des marchandises de contrebande, elles seroient de bonne prise; mais que le reste des marchandises, le vaisseau, l'équipage, & tout ce qui appartiendrait aux sujets de la République de Hollande, seroit libre & franc. Ce qui est remarquable dans cet article, ce sont ces mots, & *ce pour un an*. Ce traité est un arrangement fondamental pour la conduite que les deux Nations devoient tenir réciproquement. Le 30 de Janvier 1626. on fit une augmentation d'articles à ce traité. Les Hollandois y sont qualifiés de sujets du Prince d'Orange, parce qu'en qualité d'Amiral il expédioit les commissions. Ces traités ont tous pour base celui de Constantinople.

Les Algériens firent aussi en 1628. un traité avec la France. Il y avoit eu quelque rupture à l'occasion de quelques prises faites par Simon Dauler, Capitaine François. Louis XIII. craignant que cet incident n'interrompit le commerce, fit renouveler l'alliance qui étoit entre la France & la République d'Alger. Le Grand Seigneur qui s'étoit mêlé de cet accommodement, avoir écrit en ces termes à la Régence d'Alger. « Vous, mes esclaves de la » Milice d'Alger, vous avez vécu anciennement avec les François comme » freres; mais quelques méchants hommes qui sont parmi vous, ont com- » mis des actes contre le devoir & la justice avec les François, & les ont » traités comme ennemis. Je veux que tout ce qui s'est fait & passé, soit » oublié, & que vous viviez bien désormais avec les François. »

Le 26 de Mars 1662. l'Amiral Ruyter se rendit à la rade d'Alger avec neuf vaisseaux de guerre, arbora pavillon blanc, & députa vers la Régence d'Alger quelques personnes au nom des Etats-Généraux pour traiter de la paix, ou pour ménager du moins une treve. Les Algériens offrirent à l'Amiral Hollandois les mêmes arrangements qu'ils avoient déjà faits avec ceux de sa Nation. Ces propositions furent envoyées aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, qui les rejetterent entièrement. Ils envoyèrent de nouvelles instructions à Ruyter, & lui ordonnerent de ne point consentir à aucune visite des vaisseaux Hollandois, & de stipuler que les vaisseaux Hollandois, & les biens seroient libres. L'Amiral fit sçavoir au Divan les nouveaux ordres qu'il avoit reçus. On les examina attentivement, mais on refusa d'accorder ce que les Hollandois demandoient; cependant on convint que cet article auroit lieu seulement pour quatre mois. On signa en même temps une treve qui fut prolongée dans la suite, & on fit un traité à la fin de la même année. Il fut mal observé, & en 1664. l'Amiral Ruyter se rendit encore à Alger avec toute sa flotte pour racheter quelques esclaves, & en échanger d'autres. La rigueur avec laquelle les Algériens traitèrent de la rançon des autres, occasionna une guerre ouverte entre les deux Nations.

Ces corsaires eurent plusieurs fois la hardiesse d'attaquer les vaisseaux François sous le regne de Louis le Grand. En 1663. François de Vendôme, Duc de Beaufort, & le Commandeur Paul remporterent sur eux de si grands avantages, qu'ils furent quelque temps sans oser paroître. Le France entreprit l'année suivante de faire un établissement sur la côte de Bugie pour assurer la navigation. Les François s'emparèrent pour cet effet de Gigeri, où ils se maintinrent quelques mois; mais on fut contraint de l'abandonner par la

L'AFRIQUE.

difficulté d'y envoyer des convois. Les Algériens ayant trouvé moyen de réparer leurs forces, se mirent de nouveau en mer en 1665. mais ils furent encore battus. Malgré tant d'échecs, ils recommençoient souvent les hostilités, & rompoient les traités qu'on faisoit avec eux. Louis le Grand irrité contre ces pirates, chargea M. du Quesne, Lieutenant-général des armées navales, d'aller bombarder Alger. Le mauvais temps empêcha d'abord d'exécuter cette entreprise avec succès; mais enfin M. du Quesne parvint à causer avec les bombes un dommage considérable dans la ville. Le peuple ne put supporter plus long-temps les maux qu'il souffroit, & alla tumultueusement trouver le Dey.

Le Divan s'assembla aussitôt, & on convint qu'il falloit demander la paix. M. du Quesne exigea pour préliminaires qu'on lui rendit généralement tous les François, & tous ceux des autres Nations qui avoient été pris sous le pavillon François. Le danger étoit pressant, & il fallut se soumettre à cette loi pour éviter la ruine de la ville. On rendit cinq cent quarante-six esclaves, & on convint d'une treve jusqu'à ce qu'on eût réglé les articles de la paix. Le Général François demanda outre la liberté des esclaves, le dédommagement de toutes les prises qui avoient été faites sur la Nation Française; & il refusa en même temps de rendre les Algériens qui étoient prisonniers. Des conditions si dures les jetterent dans le désespoir, & furieux d'avoir perdu leurs esclaves, ils s'en vengerent sur le Dey qu'ils poignardèrent. M. du Quesne recommença le bombardement, & ne le cessa que lorsque les bombes lui manquèrent. Les Algériens se jetterent alors sur les François qu'ils avoient entre leurs mains, & les firent mourir en les exposant à l'embouchure d'un canon chargé. L'Escadre Française en se retirant laissa quatre vaisseaux pour croiser, & empêcher les Algériens de sortir de leur port. Cette espèce de blocus qui leur faisoit un grand tort, les força à la paix, & elle se fit en 1684. Il fut expressément marqué dans le traité que les Algériens salueroient les vaisseaux François d'un plus grand nombre de coups de canon, qu'ils n'avoient coutume d'en tirer pour les vaisseaux des autres Nations. Ils envoyèrent en France des Députés pour demander pardon des hostilités qu'ils avoient commises contre les François.

Il y avoit lieu de croire qu'après avoir si souvent punis les Algériens, ils cesseroient d'attaquer une Nation aussi puissante que la France; mais ils recommencerent en 1687. Ils furent battus de nouveau près de Ceuta par une Escadre Française. Je passe sous silence les autres différends qu'on eut avec ces pirates, qui ont toujours été rigoureusement punis lorsqu'ils ont osé insulter le pavillon François. Il n'y a point de peuple sur lequel on puisse moins compter que sur les Algériens. C'est un rassemblement de Renégats, de gens sans religion qui ne subsistent que par la piraterie. C'est une Milice effrénée & sans discipline, qui n'obéit à ses Officiers qu'autant qu'elle est exactement payée, & qu'on se conduit suivant ses intérêts & ses caprices. Les Bachas qui prétendoient être les Chefs de cette Milice, affecterent long-temps à Alger une autorité presque souveraine. Ils profitoient pour l'établissement des occasions qu'ils avoient de favoriser ou de traverser l'élection d'un Dey.

Il y en avoit qui, par leur crédit & leur pouvoir, faisoient étrangler les Deys, ou les déposoient, & mettoient à leur place des gens qui leur étoient

dévoués. Baba-Ali ayant été élu Dey en 1710. malgré le Bacha, fit arrêter ce dernier & l'envoya à Constantinople, menaçant de le faire mourir s'il reparoissoit dans Alger. Il envoya en même temps à la Porte une Ambassade avec des présents considérables pour les Visirs, les Sultanes & pour les grands Officiers du Sérail. Il fit exposer ses griefs contre le Bacha, & représenter au Grand Visir que cet Officier méritoit la mort, pour avoir fomenté la division dans l'Etat; que c'étoit à la considération du Grand Seigneur qu'on ne l'avoit pas fait mourir, & qu'on s'étoit contenté de le faire sortir du pays; mais que la Milice étoit si irritée contre les Bachas, que si la même chose arrivoit encore, on ne pourroit la contenir, & qu'elle les massacreroit dans sa fureur. Il finissoit ses représentations en ajoutant que, puisqu'un Bacha étoit inutile & préjudiciable aux intérêts du Gouvernement, il paroissoit à propos de n'en plus envoyer, & d'honorer le Dey du titre de Bacha.

Cette demande fut accordée, & depuis ce temps le Dey s'est regardé comme Souverain, & comme simple allié du Grand Seigneur, dont il ne reçoit aucun ordre, mais seulement des Envoyés extraordinaires, lorsqu'il s'agit de traiter de quelqu'affaire. Le Gouvernement d'Alger ne voit pas avec plaisir ces sortes de Ministres, parce qu'ils sont entretenus à ses dépens, & qu'ils affectent un air de grandeur qui semble reprocher à la Milice sa bassesse & sa dépendance de la Porte. On s'en débarrasse le plutôt qu'il est possible, & on ne leur rend des honneurs qu'autant que la bienfaisance & la politique l'exigent.

On peut diviser en six classes les peuples qui habitent le Royaume d'Alger : savoir, les premiers habitants du pays, les Maures, les Arabes, les Juifs, les Turcs & les Chrétiens.

Les anciens habitants sont communément blanes; mais il y a quelques mulâtres qui proviennent du mélange de ces peuples avec des Negres d'Afrique.

Les Maures sont de deux espèces, ceux de la ville & ceux de la campagne. Parmi les premiers, les uns font le commerce de mer & de terre; d'autres occupent différents postes dans leurs Tribus, d'autres enfin s'adonnent à quelques métiers. Les Maures de la campagne ne possèdent point d'immeubles. Ils errent en familles, mais ils sont en si grand nombre qu'ils composent des Tribus comme les Arabes. Chacune de ces Tribus forme un village ou camp ambulant, qu'ils appellent *Adouar*. Chaque famille vit dans sa tente particulière, & l'*Adouar* est sous la direction d'un Cheue. La forme du Gouvernement est une espèce d'Aristocratie. Chaque *Adouar* paye au Dey d'Alger une taxe proportionnée au nombre de ses habitants, & à la qualité du terroir qu'il cultive.

Les Arabes sont un assemblage de plusieurs Tribus descendans des Arabes Mahométans, qui s'emparèrent de l'Afrique. Obligés d'abandonner leur conquête par la révolte des Africains, ils se retirèrent dans les montagnes & dans les déserts avec leurs troupeaux, & tout ce qui leur appartenoit. Quelques uns cependant restèrent dans les villes & se soumirent. Les Arabes qui habitent le Mont-Atlas, & qui occupent les déserts du voisinage de Tunis, sont riches par le commerce qu'ils font avec les villes du Royaume de Tunis & de Fez. Le grand nombre s'attache à l'agriculture & à la chasse, mais quelques uns s'adonnent à l'Astronomie & à la Poésie.

Habitants du
Royaume d'Al-
ger.

L'AFRIQUE.

Il paroît que les Juifs établis à Alger descendent de ceux qui ont été chassés de l'Europe en différens temps. Ils sont regardés comme les Maures, c'est-à-dire, qu'ils vivent dans une sorte d'esclavage & extrêmement méprisés des Turcs. S'ils commettent quelque crime digne de mort, le feu est le supplice qu'on leur fait souffrir. Ils ne peuvent porter d'autre couleur que le noir. Il y a d'autres Juifs, connus sous le nom de *Juifs libres*. Ils sont presque tous de Livourne & font le plus grand commerce. On traite ces derniers comme des Marchands étrangers. Ils se mettent sous la protection du Consul françois.

Le nombre des Chrétiens n'est pas considérable, si ce n'est celui des esclaves. On prétend qu'ils sont très-bien traités à Alger par l'espérance de leur rançon, & que par cette raison, loin de les porter à embrasser le Mahométisme, on refuse de leur permettre de se faire Musulman lorsqu'ils le demandent. Les Esclaves sont au contraire très-maltraités dans les Royaumes de Fez & de Maroc.

CHAPITRE V.

Découvertes & Conquêtes des Portugais en Afrique, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

1415.

LES Maures avoient été chassés du Portugal. Jean I. du nom, dixième Roi de ce Royaume, se trouva en état de porter la guerre chez eux. Il partit avec une flotte, & prit Ceuta le 14 Aout 1415. On lui conseilloit de raser cette place, mais il jugea à propos de la garder. Les Maures la possédoient depuis plusieurs siècles & en avoient fait une des principales villes de l'Afrique; les richesses y étoient immenses, & il y avoit une espèce d'Université. C'étoit pour eux un magasin d'armes, de munitions de guerre & de bouche, & la place paroissoit imprenable. Palabeneala, qui voulut empêcher la descente des Portugais, fut défait, & sa déroute leur ouvrit les portes de cette ville. Ce fut la première conquête des Portugais dans l'Afrique; conquête d'autant plus glorieuse, que l'Espagne n'avoit pu encore se délivrer du joug; les Maures tenoient Gibraltar & le Royaume de Grenade, puisqu'ils ne perdirent cette couronne que vers la fin du même siècle.

1433.

Le Roi Jean I. étant mort en 1433. eut pour successeur son fils Edouard. Ce Prince dès l'âge de 14. ans avoit accompagné son père à la prise de Ceuta. Les Infans Don Henri & Don Fernand ses freres entreprirent la conquête de Tanger, la *Tingi* des Anciens. Cette entreprise étoit hardie; on voulut les en détourner, mais leur courage l'emporta sur les conseils. Ils arrivèrent à Ceuta avec quatorze mille hommes. Les habitans voulurent entrer en négociation, & offrirent de payer tribut; on n'écouta rien, le siège fut mis, & on livra trois assauts qui coûtèrent beaucoup de monde. Une armée de près de deux cent mille Maures vint au secours de la Place, &

livra deux combats aux Portugais qui eurent toujours l'avantage. Ils alloient être attaqués de nouveau, quand ils firent enfin réflexion au petit nombre de troupes qu'ils avoient contre un si grand nombre d'ennemis. Ils parlèrent d'accommodement, leur valeur les rendoit redoutables, on les écouta. Les conditions furent que les Princes rendroient Ceuta, & que l'Infant demeureroit en otage jusqu'à ce qu'on livrât cette ville aux Maures. Don Henri s'embarqua avec le reste des troupes, & retourna en Portugal. On tint plusieurs conseils sur cette affaire, on en fit part à tous les Potentats de la Chrétienté, & on l'agita fortement dans une assemblée des Etats tenue exprès à Leiria. Il fut arrêté que le Roi ne devoit point rendre Ceuta, puisqu'il n'y avoit que l'Infant Don Henri qui s'y fût engagé, sans avoir eu aucune commission du Roi. On décida néanmoins qu'il falloit tâcher d'obtenir la délivrance du Prince par d'autres moyens, comme de proposer un échange de tous les Maures captifs en Espagne; que si cette condition étoit rejetée, il falloit leur déclarer la guerre, & les attaquer avec une armée de vingt-quatre mille hommes, forces qui parurent suffisantes pour les réduire. Ce plan n'eut pas lieu, parce qu'Edouard mourut le 18 Septembre 1438. Quand il se vit prêt à mourir, il ordonna que l'on rendit Ceuta pour délivrer son frere Ferdinand; mais on n'en fit rien. Ce Prince réduit à la fonction de passer les muets des Maures, mourut dans les chaînes, & eut sa sépulture dans une niche faite exprès dans les murailles de la ville de Fez.

Alphonse V. fils d'Edouard, lui succéda. Ce Monarque résolu de se rendre maître de Tanger, assembla une flotte de plus de deux cents voiles, & fut mouiller à la rade de cette ville. Il ne l'attaqua cependant pas, & il alla descendre devant Alcaer Séguer (1). Les Maures s'efforcèrent en vain d'empêcher ce débarquement; ils furent battus & repoussés dans leur Place. Ils y soutinrent deux furieux assauts, & comme ils avoient été prêts à être forcés au second, ils n'osèrent attendre le troisième. Ils capitulerent & abandonnèrent la ville. Don Alphonse y entra, fit purifier la Mosquée, la changea en Eglise, mit la place en état de défense, y laissa une bonne garnison sous le commandement de Don Edouard de Ménézes, & repassa en Portugal.

1458.

Le Roi de Fez n'eut pas plutôt appris la retraite du Roi Alphonse, qu'il vint mettre le siège devant cette place avec une armée de quatre-vingt mille hommes; mais il fut obligé de le lever sans avoir rien fait. Il y revint quelque temps après à la tête d'une pareille armée, & donna plusieurs assauts avec le même succès, & changea enfin le siège en blocus. Il réduisit en très-peu de temps les assiégés à une disette si grande, qu'il ne doutoit déjà plus de la prise de la ville, lorsque les Chrétiens firent une vigoureuse sortie. Ils forcerent ses quartiers, lui tuèrent environ douze cents hommes, & mirent le reste en fuite.

Don Alphonse, de retour en Portugal, fit des préparatifs pour une seconde expédition en Afrique, & partit avec son frere Ferdinand. Il mouilla à la rade de Tanger, & détacha ce Prince avec dix mille hommes pour s'emparer de la ville d'Anfa. Les Maures, à son approche, la lui abandonnèrent avec

(1) Alcaer Séguer, ou Alcaçar Cégner, est une petite ville avec un port de mer sur la côte de l'Océan, presque à la même distance de Ceuta & de Tanger.

L'AFRIQUE.

1470.

avec toutes ses richesses qui devinrent la proie du soldat, & on mit ensuite le feu à la ville. Alphonse n'étoit sorti deux fois de ses Etats que pour faire le siège de Tanger, mais il n'avoit pas réussi. Résolu de l'emporter à quelque prix que ce fût, il partit pour la troisième fois des ports de Portugal avec une flotte de trois cents voiles, montée par trente mille hommes. Elle mouilla devant Tanger, qu'on ne jugea point encore à propos d'assiéger. On fut devant Arzile, qui est à son Couchant : la descente fut dangereuse, une furieuse tempête qui s'éleva repoussa les vaisseaux en pleine mer, & il en périt même quelques-uns avec plus de deux cents hommes. La place fut assiégée dans les formes, la tranchée fut ouverte, on dressa des batteries, on fit jouer des mines, & on donna plusieurs assauts. Les assiégés se défendirent en désespérés, & se voyant prêts à être forcés, ils donnèrent le signal pour demander à capituler. Le feu que faisoient les assiégeants de tous côtés empêcha de voir le signal, ils reprirent les armes, soutinrent ce dernier assaut avec une vigueur extraordinaire, & n'abandonnèrent leurs postes qu'avec leurs vies. Ce furent de nouveaux combats, quand il fallut attaquer le château & la mosquée, où les assiégés s'étoient retirés & retranchés avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Don Jean, fils du Roi Alphonse, se signala dans toutes les attaques. Don Jean Coutinho, Comte de Marialva, & Don Alvar de Castro, s'y distinguèrent par des actions de valeur qui leur coûtèrent la vie. Le château fut pris, les Portugais y trouvèrent beaucoup d'or & d'argent que le Roi abandonna aux troupes. La grande Mosquée fut purifiée & consacrée sous le titre de *Notre-Dame de l'Assomption*. On fit dans cette place cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouverent deux femmes de Mulei-Keque, Roi de Fez, & deux de ses enfants. Il étoit venu pour secourir cette place, mais il arriva trop tard, & trouva la ville rendue. Il obtint une trêve : Don Alphonse lui rendit ses deux femmes & ses deux fils, en échange du corps de Ferdinand qui étoit mort dans la captivité, comme je l'ai dit plus haut.

La prise d'Arzile répandit une si grande consternation parmi les habitants de Tanger, qu'ils se rendirent sans attendre qu'on les attaquât. On en prit possession au nom du Roi, la Mosquée fut purifiée & convertie en Eglise. La prise de toutes ces villes mit l'Andalousie à couvert des courses des Maures qui la désoloient, & les Andalous en témoignèrent leur reconnaissance au Roi de Portugal.

Il est à propos, pour l'intelligence de cette histoire, de considérer un objet qui, par ses suites, devint bien plus important à la couronne de Portugal que ces acquisitions. J'ai parlé de l'Infant Don Henri, qui repassa en Portugal après le traité qu'il avoit fait avec les Maures. Il avoit promis de leur rendre Ceuta, & son frere Ferdinand étoit resté en otage chez eux. C'est ce même Don Henri à qui le Portugal & l'Europe entière sont redevables des grands progrès que fit la navigation par ses soins, & des découvertes qui s'y firent par ce moyen.

Ce Prince étoit le cinquième des enfants de Jean I. Il avoit pour appanage la qualité de Duc de Viseu, & étoit Grand Maître de l'Ordre de Christ. Trop éloigné du trône par sa naissance, il vivoit en Particulier après son retour d'Afrique, En considérant sa qualité de Grand-Maître d'un Ordre militaire

militaire fondé pour combattre les Mahométans, il se croyoit plus obligé encore par sa dignité que par celle de Prince, à travailler de tout son pouvoir à la propagation de la foi. Il avoit pris pour sa devise ces mots François, *talent de bien faire*, soit que ces mots l'eussent frappé dans une devise déjà faite pour quelque autre Chevalier, soit qu'il les eut lui-même ainsi rangés pour s'en faire une leçon. Il employa son loisir aux Mathématiques, & les appliqua au but qu'il se proposoit. Pour s'y attacher avec moins de distraction, il se retira dans les Algarves, près de Sagres, dans une de ses maisons, à peu de distance du Cap Saint-Vincent. Là s'étant fait une solitude agréable, adoucie par la société de quelques Sçavants, & l'amusement de ses livres, il se rappella les notices que lui avoient donné les Maures qu'il avoit interrogés sur les lieux : il profita encore des lumières que lui avoit fournies l'étude de la Géographie. Il se confirma, dans la persuasion où il étoit, qu'en suivant les côtes on pouvoit parvenir à faire quelques découvertes avantageuses. On prétend que des François de la basse Bretagne l'exciterent à faire quelque tentative. Ils avoient été portés par une tempête bien avant dans la mer Atlantique, au Couchant, & ils y avoient vu des terres. Ils étoient revenus de-là à Lisbonne, & avoient fait part de leurs aventures à l'Infant.

Comme la navigation étoit alors très-imparfaite, on étoit réduit à suivre les côtes, surtout dans les mers que l'on connoissoit le moins. Les caps ou pointes de terres qui s'avancent dans la mer étoient craints des gens de mer. Comme le concours des eaux qui s'y fait des deux côtés rend les vagues plus grosses, & qu'on y est plus exposé à l'agitation des vents, la difficulté qu'on avoit de les doubler intimidoit les plus hardis. Un des premiers caps qui se présente du côté de l'Europe, parut d'un accès si difficile, qu'on lui avoit donné le nom de *Cap Non*, pour signifier l'impossibilité de le passer, ou le peu d'espérance qu'on avoit d'en revenir après qu'on l'auroit passé. Ces difficultés étoient fortifiées par les fables qu'on débitoit sur les mers qui sont sous la zone torride. Heureusement Don Henri n'y ajoutoit aucune foi. Il n'omit ni raisons pour dissiper ces préventions, ni soins pour trouver de bons Pilotes & d'excellents Matelots, ni dépenses pour faire de bons armemens, ni caresses, ni présents pour récompenser les uns & pour piquer les autres d'une noble émulation. Il se passa près de dix années, pendant lesquelles on ne fit autre chose que doubler le Cap de *Non*, & pénétrer trente lieues plus avant jusqu'au Cap de *Bojador*, c'est-à-dire, *qui tourne*, parce qu'en esset les terres y font un grand circuit, & rentrent dans la profondeur. Les Capitaines de vaisseaux, toujours effrayés par l'idée de ces voyages périlleux, se contentoient de quelque descente sur la côte, & retournoient bien contents d'eux-mêmes & de leur expédition.

L'Infant dissimulant ce qu'il pensoit, leur faisoit toujours un bon accueil, & se donnoit bien de garde de les rebuter. Sa constance lui réussit, & ce que n'avoient pu faire ni le courage, ni l'habileté des Pilotes, se fit par hasard. Deux de ses Gentilshommes, Jean Gonçalves Zarco & Trifan Vaz, qui s'étoient offerts pour doubler le Cap Bojador, & aller plus loin à la découverte sur un petit bâtiment que l'Infant leur avoit fait équiper, furent surpris d'une violente tempête. Elle les poussa en haute mer, leur fit trouver pour asyle,

L'AFRIQUE.

1418.

lorsqu'ils se croyoient perdus, une île jusqu'alors inconnue : ils la nommèrent *Porto Santo*, parce que ce fut pour eux un port de salut. Ils portèrent eux-mêmes en Portugal une si agréable nouvelle. L'Infant en parut charmé, & en ayant rendu de solennelles actions de grâces, il mit de nouveau en mer trois bâtimens sous la conduite de ces deux Gentilshommes, & leur donna pour compagnon Barthelemi Pérestrella, qui étoit un Gentilhomme de la maison de l'Infant Don Jean son frere.

1419.

Ce second voyage fut plus heureux encore que le premier. L'île de Madere n'étoit qu'un bois touffu, qui, regardé de l'île de Porto Santo, paroissoit à l'horison comme une petite noirceur fixe. Cette vûe donna à croire à Triflan & à Zarco que ce pouvoit être une terre ; ce qui les porta à s'en éclaircir. Ils lui donnerent le nom de *Madere*, à cause du bois dont elle étoit couverte, & ils furent les premiers à en prendre possession. L'Infant, du consentement du Roi son pere, la divisa en deux Capitaineries ou Gouvernemens, & il les en gratifia, tant pour cette découverte que pour récompenser leurs autres services. Tous deux s'étoient fort distingués à la prise de Ceuta & au siège de Tanger, où ils avoient mérité par leur valeur d'être faits Chevaliers.

1422.

1433.

Le succès qu'eut en peu de temps Gilles Anès, qui doubla le Cap Bojador, qu'on avoit regardé jusqu'alors comme l'extrémité du Monde, fit revenir le peuple de sa prévention, & enfla le courage des Portugais. On vit bientôt des gens de toute espece venir s'offrir à Don Henri pour aller découvrir & peupler les terres nouvelles. Ils étoient également attirés par l'accueil gracieux qu'il faisoit toujours à ces sortes de personnes, & par l'idée flatteuse des avantages qu'ils se promettoient.

Cependant le projet du Prince n'étoit pas généralement approuvé. Plusieurs parmi les Grands trouvoient mauvais » que tandis que le Royaume » s'épuisait d'hommes & d'argent pour soutenir la guerre contre les Maures, » & se maintenir dans les conquêtes d'Afrique du côté de Ceuta & de Tanger, le Prince se mit dans le cas de faire de nouvelles pertes bien plus considérables, en exposant aux périls d'une mer redoutable par ses orages, ses tempêtes & ses écueils, tant de bons sujets qu'on pouvoit employer au bien de l'Etat, en leur donnant des terres dans le Portugal, où il y » en avoit beaucoup en friche, & qui promettoient un grand rapport si elles » étoient cultivées ; au lieu qu'on ne voyoit aucune lueur d'espérance de » tirer un avantage solide de ces terres inconnues, que les ardeurs du » soleil rendoient sans doute inhabitables, & qui ne devoient être que des » sables brûlants, semblables à ceux de la Libye. Ils disoient que s'il y avoit » eu quelque utilité à espérer par le passé, leurs prédécesseurs, à remonter » jusqu'au temps des Romains & des Phéniciens, auroient tenté ces découvertes ; & que puisqu'ils ne l'avoient pas fait, cela seul fondeoit un préjugé » solide contre ces projets chimériques ; que quand même on en pourroit » recueillir quelque fruit dans la suite, ce fruit incertain & éloigné ne devoit pas l'emporter sur un mal présent & assuré, qui n'étoit que trop sensible par le nombre des naufrages qui remplissoient les familles de deuil, » & multiplioient le nombre des veuves & des orphelins ; que si l'Infant avoit » tant de zèle pour le bien public, il devoit faire travailler aux apanages

» que le Roi son pere lui avoit assignés, & se conformer à la maniere de ce
 » Prince, dont l'exemple condamnoit sa conduite, puisqu'il avoit donné des
 » terres à défricher dans le Royaume à un Seigneur Allemand & à des fa-
 » milles venues du Nord. On en concluoit que ce Monarque n'eût eu garde
 » de permettre à ses sujets de sortir du pays pour aller s'établir au-delà des
 » mers. »

Ces raisonnemens spécieux firent impression sur les esprits, & attirèrent une espece de persécution à Don Henri. Il ne s'en étonna point, & méprisa les discours du peuple. Edouard son frere qui avoit succédé à Don Jean I. n'en fit pas plus de cas. Pour encourager l'Infant, il lui céda pendant sa vie le domaine de Porto Santo, de Madere, & des autres terres qu'il découvroit sur la côte Occidentale de l'Afrique. Il affecta en particulier la juridiction spirituelle de l'isle de Madere à l'Ordre de Christ, sous le bon plaisir du Saint Siège. Cette donation fut confirmée depuis par l'Infant Don Pedre, frere de l'Infant Don Henri, & Régent du Royaume pendant la minorité du Roi Don Alphonse V. leur neveu. En conséquence de cette donation, l'Infant fit bâtir dans cette isle deux Eglises, l'une sous l'invocation de *Notre-Dame de Caglian*, & la seconde sous le titre de *Notre-Dame de l'Ascension*. Celle-ci fut depuis érigée en Archevêché, & jouit pendant quelques années de la prérogative de Primatie des Indes.

Pour s'autoriser davantage, l'Infant qui avoit reçu avec joye quelques esclaves qu'Antoine Gonçalves & Nuno-Tristan, qui avoient poussé jusqu'au Cap Blanc, lui avoient amenés, & qui étoient les prémices de ces contrées, résolut d'envoyer vers le Pape Martin V. alors sur la Chaire de S. Pierre, pour lui faire part de ses découvertes, & en obtenir quelques graces, dans la vue des grands avantages qui pouvoient en résulter pour le bien de la Religion. Il chargea de cette négociation Fernand Lopès d'Azevedo, Chevalier de l'Ordre de Christ, & depuis Commandeur du même Ordre, & déjà Conseiller du Roi. Le Pape & le sacré College furent charmés des discours & des détails que leur fit Azevedo. On fit expédier une Bulle telle que l'Infant la souhaitoit. Le Pape accordoit à la Couronne de Portugal le souverain domaine de toutes les terres qui seroient découvertes jusqu'aux Indes inclusivement, menaçant d'agir par la voye des censures, contre ceux qui la troubleroient dans ses conquêtes, comme contre des usurpateurs. Il ratifia ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant & de l'Ordre de Christ, ajoutant ensuite plusieurs privilèges, graces & indulgences spéciales aux navigateurs, & à quelques Eglises que l'Infant avoit fondées dans les terres de ses découvertes. L'Envoyé se retira très-satisfait de sa commission. Ces donations & ces privilèges furent ensuite confirmés & augmentés par les Papes Eugene IV. Nicolas V. Sixte IV. &c.

Toutes ces choses ayant réussi à l'Infant selon ses intentions, & ceux qu'il avoit envoyés à la découverte faisant toujours des progrès plus considérables, les murmures des politiques tomberent : les peuples susceptibles de nouvelles impressions, déterminés par l'évenement, lui rendirent plus de justice. Le Portugal retentit de ses éloges, on le regarda dès-lors comme le restaurateur d'un Etat épuisé par les guerres de Castille & d'Afrique. On vit grossir le nombre de ceux qui ambitionnoient de servir sous ses auspices. Les

L'AFRIQUE.

1438.

1442.

L'AFRIQUE.

Etrangers accoururent de toutes parts, & du fond même du Dannemarcâ pour lui offrir leurs services, & lui demander ou de l'emploi, ou des terres à cultiver dans le nouveau Monde. Mais ce qu'il y eut de plus solide pour lui, c'est qu'ayant été jusqu'alors presque seul à soutenir les frais des armemens, dont le produit n'approchoit pas de la dépense, il commença à se former des sociétés & des compagnies d'intéressés, qui lui payant le quint & les autres droits que le Roi lui avoit adjugés, ou lui faisant des conditions encore meilleures, se chargeoient de tous les frais.

La ville de Lagos fut la première qui arma six caravelles, commandées par un Officier nommé Lançarot, qui avoit servi dans la maison de l'Infant. Peu de temps après elle fit un second armement de quatorze caravelles, sous la conduite du même Général. Il se présenta encore différents Particuliers, dont les plus considérables furent Gonçalves de Sintra, Soeiro d'Acoſta, Alvares de Freitas & Rodrigue Anés; de sorte que peu de temps après il y eut vingt-six ou vingt-sept bâtimens en état de faire voile, ou qui étoient en route. Les caravelles de Lagos furent séparées par le gros temps, & les autres vaisseaux qui n'avoient pas une même destination, allèrent en différents endroits de la côte d'Afrique, depuis le Cap-Blanc, la rivière d'Or & les îles d'Arguin jusqu'au Cap-Verd, au-delà duquel on n'avoit point encore passé. Quelques-uns touchèrent aux Canaries, & prirent port à l'île de Gomere, où les habitants leur firent beaucoup d'amitié, & les engagèrent à les servir contre les habitants de l'île de Palme, avec qui ils étoient en guerre. Mais après cette expédition étant revenus à l'île de Gomere, & voyant qu'ils n'avoient pas tiré de leur voyage tout le fruit qu'ils s'étoient promis en partant de Portugal, ils voulurent s'indemniser aux dépens des hôtes qui les avoient si bien reçus, & par une perfidie insigne, ils en firent plusieurs esclaves, & leverent l'autre pour revenir à Lisbonne. L'Infant avoit été autrefois indigné contre Anés, pour un trait semblable qu'Anés répara en doublant le Cap Bojador. Il fut encore plus piqué de la trahison de ceux-ci. Il en témoigna son ressentiment aux Capitaines, & après avoir bien traité ces esclaves, pour leur faire oublier l'injure qui leur avoit été faite, & les avoir chargés de présents, il les fit remettre où ils avoient été pris.

Les Canaries étoient déjà découvertes depuis plusieurs années. Ces îles ont été connues des Anciens; Pline & Ptolémée en ont parlé. Le premier leur a donné leur nom; le second fait passer son premier méridien par ces îles. Il ne paroît pas que les Romains aient songé à en faire quelque usage. Occupés à avancer, ou à conserver leurs conquêtes au-delà du Rhin & du Danube en Europe, ou à réduire les peuples de la haute Asie, dont les armes leur donnoient souvent de l'occupation, ils n'avoient point eu dessein de former des établissemens si éloignés, dont même ils ne connoissoient pas l'utilité. La chute de l'Empire Romain, & les démembrements que les Nations barbares en firent; l'ignorance, suite nécessaire des ravages & des invasions, & quantité d'autres circonstances, furent cause que ces îles devinrent de plus en plus négligées. Mais vers la fin du treizième siècle, ou au commencement du quatorzième, le goût de la navigation commençant à se ranimer pour les voyages de long cours, on vit de temps en temps des aventuriers pousser leur navigation jusques-là, ils se contentoient de s'y mettre à l'abri

Au gros temps qui les y avoit jettés, ou d'y prendre de l'eau, & les autres rafraichissements dont le besoin les obligeoit d'y relâcher. Ainsi elles commencerent à être connues de nouveau, après un oubli de plusieurs siècles. Elles étoient habitées, & les Biscayens, dans une irruption qu'ils firent dans l'île de Lançarote, en enleverent cent soixante & dix personnes qu'ils emmenèrent dans leur pays.

Il y avoit à la Cour de France un Seigneur nommé Louis de la Cerda, Comte de Clermont, & que l'on appelloit communément en France Louis d'Espagne. Il étoit fils de Ferdinand, fils aîné d'Alphonse le Sage, Roi de Castille, & de Blanche de France, fille de S. Louis. Ferdinand de la Cerda, pere de Louis, avoit été privé de la couronne par son frere Sanche IV. qui l'usurpa même sur son pere Alphonse. Louis étoit allé chercher un asyle en France chez Philippe le Bel, qui le chargea d'une Ambassade auprès du Pape Clément IX. Ce Seigneur instruit de l'état des Canaries, prit cette occasion pour en demander au Pontife la propriété. Il exposa qu'elles étoient habitées par des Infidèles, sans être soumises à aucun Prince Chrétien, & qu'il étoit prêt à hasarder ses biens & sa vie, pour y établir la Religion. Le Pape lui accorda ce qu'il demandoit, & dans un consistoire public il le créa *Prince des Isles fortunées*; c'est ainsi qu'on a appelé les Canaries. Il lui donna le domaine avec toute la juridiction temporelle, & lui mit une couronne d'or sur la tête en signe d'investiture, pourvu qu'il payât tous les ans à l'Eglise Romaine une redevance de quatre cents florins d'or, & autres conditions portées par la Bulle. Ce Prince ne se trouva point en état de faire valoir cette donation, & resta en France, où il servit avantageusement l'Etat dans la guerre contre les Anglois; ainsi la Bulle d'investiture n'eut aucun effet, quoiqu'elle eût été munie du consentement des Rois de Castille & de Portugal.

Cependant ces Princes se plaignirent de ce qu'à leur insçu on avoit disposé d'un bien que chacune de ces deux couronnes prétendoit lui appartenir. Le Portugal fondeoit ses prétentions sur ce que ces îles avoient été trouvées de nouveau par des Portugais, & la Castille appuyoit les siennes sur ce que ces îles font des annexes de l'Afrique, dont elle se croyoit plus à portée qu'aucun autre Etat, d'entreprendre un jour la conquête.

On convient assez généralement qu'un Gentilhomme Norman du pays de Caux, nommé Jean de Béthencourt, fut le premier Européen qui entreprit de conquérir les Canaries, & d'y faire des établissemens solides. Mais on ne s'accorde ni sur le temps, ni sur la manière. Quelques-uns disent que l'an 1417. ce même Jean de Béthencourt ayant obtenu une commission Espagnole & des vaisseaux, entreprit le voyage des Canaries; qu'il en prit cinq, & que les autres furent conquises sous le regne de Ferdinand V. qui les annexa à la couronne de Castille; d'autres disent qu'il ne fut chargé de cette commission que par son parent Robert de Braquemont. Voici de quelle manière les choses se passerent.

Dans les guerres qu'il y eut entre Jean, Roi de Castille, & le Roi de Portugal, Robert de Braquemont se signala dans les armées navales de Castille. Il se maria en Espagne avec Inès de Mendoza, fille de Don Pedre de Mendoza, & d'Alphonse d'Aïala; mariage d'où sont sortis les Seigneurs de Pegnaranda, Henri III. fils & successeur de Jean, connoissant Robert pour un

L'AFRIQUE.

excellent homme de mer, & voulant le récompenser des services que son pere & lui en avoient reçus, lui donna la permission de conquérir les Canaries. Robert ou Robin, distrahit par d'autres soins, remit cette conquête & ses droits à Jean de Béthencourt son cousin.

Ce dernier étoit Baron de Saint-Martin-le-Gaillard, dans le Comté d'Eu ; Seigneur de Béthencourt & de Grainville-la-Teinturiere, au pays de Caux. Il entreprit le voyage à ses dépens, après avoir engagé ses terres de Béthencourt & de Grainville, à Robert de Braquemont son cousin. Il s'empara en effet de quelques-unes de ces îles, & ne se trouvant pas assez puissant pour venir à bout des autres, il passa en Espagne. La date de cette époque est marquée dans l'histoire qui en a été écrite par Jean le Verrier son Chapelain, & par Pierre Bontier, Moine de Saint-Join de Marnes. Ils disent que Béthencourt arriva à Lançarote l'an 1402. & qu'ils travailloient à leur histoire en 1406. D'un autre côté, Robert de Braquemont fut véritablement Amiral de France, & avec ce titre envoyé par Charles VI. Roi de France, au secours du Roi de Castille contre les Maures qu'il battit sur mer. Mais ce ne fut que long-temps après le premier voyage de Béthencourt aux Canaries ; car Robert ne fut fait Amiral que le 22 Avril 1417. & la faction du Duc de Bourgogne le démit de cette charge le 3 Juin 1418.

Béthencourt passa en Espagne, & s'étant adressé à Henri III. qui étoit alors Roi de Castille, ce Monarque fut charmé de s'acquérir de nouveaux droits sur ces îles, que la Castille regardoit comme son domaine. Henri fournit donc à Béthencourt des vivres, des hommes & de l'argent, à condition qu'il lui feroit hommage de ce Royaume : car le Baron vouloit prendre le titre de Roi, & se le donna lui-même. Henri ne fut pas fâché de pouvoir compter un Roi entre ses vassaux. Dans ce retour il mena avec lui Mendez, Evêque & Vicaire général, pour établir la Religion Chrétienne dans ce pays. Après de nouveaux efforts qui l'eurent bientôt épuisé, il se trouva obligé de renouveler ses fonds. Il fit un autre voyage en Europe, & laissa aux Canaries Alenaud ou Manaciot son neveu. Il se rendit en Espagne, & de-là en France, où il tomba malade. Lorsque sa santé fut rétablie, il fut retenu par son Souverain, qui avoit besoin de ses services.

Pendant cette longue absence, Manaciot se brouilla avec l'Evêque. La Cour d'Espagne, informée de ce démêlé par l'Evêque, envoya Don Pedro Barba pour les reconcilier. Celui-ci trouvant Manaciot embarrassé, lui fournit quelques secours, qui n'étant pas suffisants, ne servirent qu'à l'endetter davantage. Béthencourt ne revenoit point : le neveu s'ennuya enfin d'un pays où il ne pouvoit plus se soutenir, & partit pour le Portugal. Pedro Barba en qualité de créancier, se porta propriétaire des Canaries, & s'accommoda même de ses droits avec Fernand-Perraza, Gentilhomme de Séville, à qui il transporta ses prétentions.

D'un autre côté, Manaciot en Portugal traita avec l'Infant Don Henri, & lui céda ses droits, moyennant des terres qu'on lui donna dans l'île de Madere, que les Portugais avoient découverte & peuplée. Fondé sur ce droit, l'Infant Henri fit en 1424. un grand armement pour achever la conquête des Canaries, Mais le Roi de Castille Jean II. fils de Henri III. qui les regardoit comme une annexe de sa couronne, les retira des mains de Perraza, & en accommoda

Diégo de Herrera, qui étoit plus en état que personne d'en faire la conquête & de la conserver. Les Canaries furent donc reprises sur les Portugais, & dans les négociations pour la paix qui reconcilia le Portugal & la Castille, les Espagnols prouverent si bien la justice de leur possession, que l'Infant de Portugal, malgré son acquisition, consentit à leur abandonner ces îles. Il aima mieux leur céder ses prétentions, que d'interrompre les découvertes qu'il avoit commencées, & que la poursuite d'un bien si litigieux auroit malheureusement traversées, au préjudice des grands desseins qu'il avoit pour la découverte de l'Afrique entière.

Les soins que se donnoit l'Infant Don Henri pour faire fleurir le commerce dans les pays nouvellement découverts, ou pour fonder solidement ses Colonies, étoient presque infinis. Les Navigateurs qui partoient par ses ordres, transportoient dans ces îles différentes sortes de bestiaux, que se multiplioient sans empêchement, & donnoient de grandes facilités pour subsister à ceux qui venoient ensuite pour s'y établir. On peut juger de ses soins par tout ce qu'il fit pour l'île de Madère; car il ne se contenta pas, outre le choix de ceux qu'il envoyoit pour l'habiter, de la fournir d'ouvriers de toute espèce: il envoya jusqu'en Chypre & en Sicile, pour y faire chercher des cannes de sucre, & dans les îles de l'Archipel, pour y avoir du plant des meilleures vignes de Malvoisie, qu'il y fit transplanter. Tout y réussit, & vingt-cinq ou trente ans après qu'on eut commencé à y faire des plantations, cette île étoit en état d'entretenir huit cents habitants portant les armes. Barros assure que de son temps seulement, le quint qu'elle produisoit en sucre à l'Ordre de Christ, montoit dans de certaines années à plus de soixante mille arabes.

A l'égard du commerce des côtes d'Afrique, Louis Cadamoste, qui fut employé aux découvertes par l'Infant, écrit que de la traite qui se faisoit aux îles d'Arguin, on conduisoit chaque année sept à huit cents esclaves dans le Royaume de Portugal. La poudre d'or qu'on tira de la rivière d'Or fut si abondante, que le Roi Alphonse V. en fit faire une belle monnoye qu'il nomma *Cruzade*, à cause de la Croisade que le Pape Calixte III. avoit fait publier, & à laquelle ce Prince s'étoit engagé par vœu. Cette espèce de monnoye subsiste encore dans le Portugal, où elle a cours sous le même nom.

Ce commerce fut assez difficile dans ses commencements, non seulement parce que la côte d'Afrique est inhabitée bien au-delà du Cap Blanc, où commence un désert de plus de soixante journées de cheval jusqu'au pays de la Nigritie à laquelle il confine, & qu'il fallut du temps pour parvenir jusquelà; mais encore par les inconvénients inévitables dans la nouveauté de ces établissements.

Les Negres, peuples misérables & presque nuds, habitants d'une terre stérile & sablonneuse, vivants sans loix apparentes, n'ayant pour demeures que quelques tentes, & pour nourriture qu'un peu de millet, le lait de leurs troupeaux, & quelques viandes ou poissons séchés au soleil, n'avoient eu jusqu'alors qu'un très-petit commerce par les terres avec les Maures de Barbarie. Ceux-ci voyageant par caravanes, s'avançoient jusques dans les Royaumes de Tombut & de Melli, où ils traisoient avec les Negres, du sel, de l'ivoire,

L'AFRIQUE.

de l'or, de la malaguet & des esclaves, pour des chevaux Barbes & quelques autres denrées, tirées du Royaume de Grenade, de la Sicile & de Tunis. Ces Negres, qui n'avoient jamais vû d'Européens avant la venue des Portugais, furent bien surpris lorsqu'ils apperçurent leurs vaisseaux. Etonnés de ce spectacle, tantôt ils les prenoient pour des oiseaux ou pour des poissons, selon qu'ils avoient les voiles hautes ou baissées, tantôt mesurant l'espace que ces vaisseaux avoient parcouru pendant une nuit, ils s'imaginoient que c'étoient des phantômes & des esprits qui leur cauloient ces illusions. La présence des Portugais qui avoient fait une descente sur leurs côtes, fut un nouveau sujet d'admiration. Ces hommes si différents d'eux, qui étoient vêtus de fer, & portoient dans leurs mains la foudre & le tonnerre, augmentèrent leur terreur & leur épouvante. D'un autre côté ces Portugais, qui n'entendoient point leur langue, & qui ne pouvoient se faire entendre eux-mêmes, employoient vainement les caresses pour les faire revenir de leur premier étonnement, & se voyoient obligés de recourir à la violence pour en enlever quelques-uns, afin de les faire voir en Portugal. Ils acheverent de jeter parmi eux l'effroi & la consternation, surtout quand ils faisoient jouer leurs canons & leurs arquebuses, & que ces malheureux voyoient tomber à leurs pieds leurs compagnons sans rien appercevoir qui eût pu les toucher & les offenser.

Ces circonstances furent cause que les Portugais, pendant les premières années, ne purent lier aucune société avec des gens si farouches, qui s'enfuyoient dans les terres aussitôt qu'ils voyoient approcher l'orage dont ils étoient menacés. Ils n'exercerent d'abord qu'une espèce de piraterie, enlevant quelques cases de pêcheurs qui n'avoient pas eu le temps de pourvoir à leur salut par la fuite. Injustes envers ces peuples, ils les distinguoient à peine des bêtes. Cette conduite dura jusqu'à ce que quelques-uns de ces esclaves eussent appris assez de Portugais pour servir de truchement, & que quelques Portugais, entr'autres Jean Fernandez, se furent déterminés à vivre parini ces peuples sauvages pour apprendre leur langue. Alors il commença à se former un commerce réglé entre les deux Nations.

Pour l'assurer davantage, le Roi Alphonse V. établit un comptoir à l'île d'Arguin, où ce Prince, & selon quelques-uns, l'Infant lui-même, fit bâtir une espèce de Fort. Le commerce exclusif fut alors donné à Ferdinand Gomez pour cinq ans, à des conditions plus avantageuses pour lui que pour le Roi, ce qui s'observe ordinairement dans ces sortes de traités. Ferdinand Gomez s'obligea outre cela à continuer la découverte de la côte de 15000 milles plus avant, à commencer au Cap de Sierre-Lionne, où avoient fini celles de Pierre de Sintra & de Soeiro d'Acosta. Ferdinand devint très-riche par ce traité, qui fut renouvelé avec lui, & prorogé pour plusieurs années. Il rendit aussi de grands services à l'Etat, & fut d'un grand secours au Roi; ce qui fit que ce Prince l'ennoblit, lui permit de prendre pour armes un écusson d'argent, à trois têtes de Mores accolées d'or, avec trois anneaux d'argent, l'un au nez & les autres aux oreilles. Il lui permit pareillement de prendre le surnom de *la Mine*, du nom d'un poste qu'il établit, & où se faisoit le plus grand commerce de ces contrées en poudre d'or. Les découvertes furent continuées par ses soins jusqu'au Cap de S^{te}. Catherine. La guerre qu'Alphonse V.

cut

eut contre la Castille, dont il disputoit la succession, & celle qu'il fit avec plus de succès en Afrique, l'occupation qu'il eut ensuite pour la Croisiade que le Pape Calixte III. avoit fait publier, nuisirent beaucoup au progrès des nouvelles découvertes, qui eussent été poussées avec bien plus de vivacité & de réussite. Henri eut quelques chagrins des troubles domestiques, & de l'inégalité de la fortune de l'Etat; mais il agit toujours aussi efficacement qu'il le put, & ne relâcha rien de son zèle pour son objet. Quoiqu'il eût adopté l'Infant Don Fernand son neveu, & frère du Roi Alphonse; qu'il se fût dépouillé en sa faveur de presque tous ses droits, & de tous ses revenus sur ces nouvelles découvertes, il seconda toujours ce jeune Prince autant qu'il put, sans jamais abandonner son ouvrage jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1463. selon le P. Lafiteau, & à la fin de 1460. selon le Quien de la Neuville. Le premier se trompe quand il dit que ce fut la troisième année du regne de Jean II. qui ne commença à regner qu'en 1481.

Don Jean II. fils & successeur d'Alphonse V. entra avec chaleur dans les vûes des Rois ses prédécesseurs, & de l'Infant Don Henri son grand oncle. Il voyoit par sa propre expérience quel avantage le Portugal commençoit à tirer des nouvelles découvertes. Il avoit eu une partie des revenus de sa cassette, dans le temps qu'il n'étoit encore que Prince des Algarves, & héritier présomptif de la couronne, fondés sur les produits du commerce des pays nouvellement découverts & peuplés. Ainsi pleinement convaincu de l'utilité de ce commerce, il n'omit rien pour le soutenir, pour l'animer & pour le fonder d'une manière solide. Dans les commencements de l'établissement, ceux qui découvrirent d'abord ces pays se contentoient de dresser des croix sur les rivages où ils abordoient, de graver la devise de l'Infant sur les arbres voisins, le nom qu'ils donnoient à ces terres, & telles autres marques qu'il leur plaisoit. Mais sous le regne de ce Prince, on commença à dresser par-tout des piliers de pierre surmontés d'une croix, & sur lesquels on voyoit gravés l'écusson de Portugal, le nom du Prince regnant, celui du Capitaine qui avoit découvert, l'an, le mois & le jour de la découverte, pour servir d'acte & de témoignage authentique, d'une prise de possession réelle de tous ces pays, au nom du Roi & de la Couronne de Portugal. Il fit ainsi planter neuf piliers le long de la côte d'Afrique, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, où finirent les découvertes qui se firent de son temps.

Peu d'années après, Don Juan II. ajouta à ses autres titres celui du Royaume de Guinée & de la côte d'Afrique; & afin de s'en assurer le domaine effectif, il fit achever le Fort de l'île d'Arguin, commencé quelques années auparavant, & il en fit bâtir un plus considérable à Saint-George de la Mine, où se faisoit le plus grand trafic de la côte de Guinée en poudre d'or. La flotte qu'il envoya pour bâtir le Fort de la Mine (1), étoit composée de dix caravelles, de deux ourques (2), & de deux bâtimens plus petits. Cette flotte étoit chargée de toutes les pierres de taille, des briques, du bois & des matériaux nécessaires pour la Forteresse, qu'il ne s'agissoit plus que d'élever; de tous les vivres & de toutes les munitions de bouche & de

(1) Les Hollandois le possèdent aujourd'hui, & l'appellent *Elmina*.

(2) C'est peut-être ce qu'on appelle aujourd'hui un Houcra.

L'AFRIQUE.

guerre suffisantes pour six cents hommes, parmi lesquels il y avoit cent pionniers & ouvriers. Le plus petit bâtiment étoit destiné à faire la pêche sur la côte, & à approcher de plus près la terre dans les anes, où les ourques & les caravelles ne pouvoient entrer.

Don Diégué d'Azambuie, homme de mérite & d'expérience, que le Roi avoit choisi pour Amiral de cette flotte, ayant mis à la voile le 11 Décembre de l'an 1481. ne fit que toucher à Bézequiche, pour confirmer un traité fait avec le Seigneur de la côte. Pierre d'Evora, Capitaine de la petite barque, qui avoit pris le devant pour cet effet, termina heureusement cette affaire. De-là continuant leur route ils arrivèrent à la Mine le 19 de Janvier de l'année suivante. D'Azambuie y trouva fort à propos un petit bâtiment Portugais appartenant au Roi, & dont le Capitaine, qui faisoit-là sa traite, servit d'interprete, pour faire sçavoir au Seigneur du lieu la venue du Général, & l'envie qu'il avoit de conférer promptement avec lui. Caramansa (c'est le nom du Seigneur de cette bourgade de Negres) ayant paru satisfait de l'arrivée du Général Portugais, Don Diégué d'Azambuie descendit à terre, & s'empara d'abord d'une éminence voisine de la bourgade. Ce lieu lui parut propre pour y bâtir une Forteresse. Il y fit élever la bannière & les armes de Portugal, en prit possession au nom du Roi son maître, & y fit dresser un autel au pied d'un grand arbre, où fut chanté la premiere Messe qui eût été dite dans ces contrées.

L'entrevue du Général Portugais & du Prince Negre se fit avec toute la magnificence possible. Chacun affecta de donner une grande idée de soi, par tout l'appareil dont il étoit capable, quoiqu'au fond de part & d'autre ce fût très-peu de chose. La Cour du Negre fit peu d'impression sur les Portugais; ceux-ci au contraire en firent beaucoup sur les Negres, qui n'avoient point encore vu un si nombreux & si pompeux étalage.

Après les premieres cérémonies & les premiers compliments, Azambuie dit au Prince avec beaucoup d'emphase, » que le Roi de Portugal son maître » ayant appris avec un sensible plaisir les facilités que ses sujets trouvoient à » leur traite dans cette partie de l'Afrique, qui étoit soumise à Caramansa, » par la bienveillance dont il les favorisoit, vouloit de son côté reconnoître » un si grand service par un bienfait si signalé, qu'il étoit seul la digne » récompense de tous les biens qu'ils avoient reçus de lui : ce bienfait étoit » de lui procurer le baptême; qu'après cela le Roi de Portugal le regarde- » roit comme son frere & comme son allié; qu'il seroit avec lui un traité » de ligue offensive contre leurs ennemis communs; qu'il seroit même avec » lui une espece de société & de communauté de biens, en faisant porter » dans les Etats de Caramansa, toutes les richesses des siens. Mais, conti- » nua-t-il, pour cela même la sûreté de l'un & de l'autre exige que vous » lui permettiez de faire dans vos Etats un établissement solide, qui puisse » servir de retraite à ceux de ses sujets qu'il enverra dans ces contrées, afin » que vous ayez toujours des Portugais dans un lieu qui puisse leur servir » d'asyle contre vos ennemis & les leurs, & de magasin pour l'avantage de » leur commerce. « Caramansa, qui avoit plus de finesse & de politique qu'on n'en suppose communément dans un Negre, affecta une gravité étonnante pendant toute la séance. Il écouta la harangue du Général avec un silence

& une attention merveilleuse, quoiqu'il n'en comprit pas tout le sublime. Après avoir rêvé profondément pendant quelque temps, il répondit en peu de mots pour le Roi de Portugal & pour celui qui représentoit sa personne, mais d'une manière assez équivoque par rapport au but essentiel, qui étoit l'article de la Citadelle, sur laquelle le Général avoit glissé fort légèrement. L'un & l'autre en sentoient la conséquence, & tous deux ne disoient pas ce qu'ils en pensoient. Azambuie, qui aperçut dans le Negre des motifs de défiance, répliqua & parla de la manière qu'il crut la plus propre à dissiper ses ombrages. Soit que Caramansa ne se crût pas en état de résister à tant de monde, qui pouvoit aisément lui donner la loi, soit qu'il envisageât alors certaines considérations d'un intérêt présent, qui prévalurent sur les craintes de l'avenir, il prit sur le champ son parti, & frappant des mains avec tous ses gens en signe d'approbation, il accorda pour lors de bonne grace, ce qu'il n'eût peut-être pas été sûr de refuser.

Dès le lendemain le Général mit son monde en œuvre pour creuser les fondements de la place. Mais les pionniers n'eurent pas plutôt commencé à creuser & à toucher à certaines pierres consacrées par leurs superstitions, que les Negres accourant armés se mirent en devoir d'empêcher le travail. Les esprits s'échauffoient, & on alloit avoir quelque fâcheuse scène, quand Don Diegue, qui donnoit alors ses ordres pour faire décharger les matériaux, averti à propos par ses interpretes, que la Religion avoit moins de part à ce désordre, que le déplaisir de n'avoir pas reçu les présents que l'on devoit faire au Prince, accourut en diligence, & disant lui-même des injures à ses gens, il les fit cesser avec un air d'autorité & d'indignation qui calma l'émeute. Les présents furent portés avec pompe; les Negres les reçurent avec plaisir, & vendirent ainsi, presque sans le sçavoir, la liberté qui leur devoit être bien plus précieuse. On travailla avec tant d'ardeur, qu'en vingt jours de temps la place se trouva hors d'insulte. Don Diegue fit aussi bâtir une Eglise dans l'endroit, où à son arrivée il avoit fait dresser l'autel. L'Eglise & la Forteresse furent mises sous la protection de S. George. Don Diegue resta avec soixante hommes pour la garde de la place, & renvoya tout le reste en Portugal avec l'or, les esclaves & les autres marchandises dont il avoit traitées.

Quelques années après le Roi fit un armement beaucoup plus considérable, pour un troisième établissement qu'il avoit projeté de faire à l'embouchure du Sénégal (1). Il croyoit cet établissement d'une bien plus grande conséquence; mais il eut un succès tout différent. Parmi les Nations qui sont situées entre le Sénégal & la Gambie, les Jaloffes sont les plus voisins de la mer, & étoient alors les plus connus des Portugais. Le Prince qui les gouvernoit faisant paroître peu d'estime pour ses deux freres aînés, fils du feu Roi, abandonna en quelque sorte les rênes de l'Etat entre les mains d'un frere qu'il avoit du côté maternel, nommé Bémoin, & se livra sans réserve à toutes sortes de débauches. Pour se maintenir contre les Princes ses rivaux, il s'approcha encore davantage de la mer, & fit une étroite alliance avec les Portugais. Ceux-ci devoient en être contents; il n'omettoit rien pour les

(1) On a cru que c'étoit le *Niger* des Anciens. C'est du nom de *Niger*, que le pays a reçu le nom de *Nigritie*.

gagner. Il facilitoit en tout leur commerce, payoit jusqu'aux chevaux morts dans le trajet, comme s'ils eussent été chargés pour son compte, & tout se passa de la sorte pendant la vie du Roi ; mais ce Prince fut assassiné par ses propres frères, & Bémoïn se vit tout-à-coup une guerre considérable à soutenir. Il eut recours à ses alliés ; le Roi Don Jean lui promit de l'aider, pourvu qu'il voulût se faire Chrétien & recevoir le baptême. Il lui envoya même pour cela des Ambassadeurs, des présents & des Missionnaires. Bémoïn promit tout ce qu'on voulut, en faisant néanmoins sentir que le temps d'une guerre civile n'étoit pas propre pour un changement, qui devoit naturellement soulever jusqu'à ceux qui lui étoient restés fideles ; mais qu'aussitôt qu'il se verroit paisible possesseur, il se convertiroit & convertiroit avec lui toute sa Nation. Il différa ainsi pendant un an, donnant toujours de bonnes espérances. Cependant la guerre qu'il faisoit à son désavantage, troublait beaucoup le commerce. Il empruntoit sans pouvoir payer, & se trouvoit beaucoup arriéré. Les négociants Portugais, dont les affaires alloient mal, en avertirent la Cour, qui voyant que Bémoïn n'effectuoit pas la promesse qu'il avoit donnée d'embrasser la foi Chrétienne, ordonna à tous ses sujets de l'abandonner, & de retourner en Portugal.

Bémoïn, qui sentit que cet ordre seroit cause de sa perte, fit un effort, eut recours à ses amis, & paya ses dettes. Mais voyant qu'il ne pouvoit retenir ses hôtes, il fit embarquer avec eux son neveu, & le chargea d'un collier d'or, qu'il accompagna de cent esclaves choisis, dont il faisoit présent au Roi pour implorer son secours. Il n'eut pas le temps de le recevoir ; il fut battu, & se sauva à peine à la forteresse d'Arguin, où il s'embarqua pour le Portugal, avec vingt-cinq des principaux de sa Cour qui voulurent suivre sa fortune.

1489.

Le Roi avant son arrivée dans ses Etats voulut lui faire une réception, non comme à un Chef des Barbares pauvre & misérable, mais comme à un Souverain & un puissant Monarque, plus encore pour donner à toute l'Europe une haute idée de ses conquêtes, que pour reconnoître les services que Bémoïn avoit rendus à la Nation. Don Jean donna donc ses ordres pour le faire conduire au palais de Palmele, où il lui fit sa maison, & où il fut servi aux dépens du Roi en attendant que tout fût prêt pour le jour de son entrée à Lisbonne. Le jour destiné à cette entrée étant arrivé, le Roi & la Reine, chacun dans leur palais séparément, entourés d'une Cour nombreuse de Dames, & des plus grands Seigneurs du Royaume, tous vêtus superbement, attendirent le Prince Negre que Don François Coutinho, Comte de Marialva, étoit allé prendre avec un grand cortège de la jeune Noblesse. Bémoïn ayant traversé en cet état les rues de Lisbonne, qui étoient tapissées & ornées comme dans un jour de triomphe, entra dans le palais & monta à la salle du trône. Dès que le Roi l'aperçut, il se découvrit un peu, & fit quelques pas pour aller au devant de lui. Bémoïn de son côté se présenta aux pieds du Roi, faisant semblant de tirer de la terre avec ses mains qu'il portoit ensuite sur sa tête, pour marquer son respect & se reconnoître son vassal. Le Roi l'ayant relevé, s'approcha du trône, où il se tint debout, mais un peu appuyé, & fit signe à l'interprète de dire à Bémoïn de parler. Bémoïn, qui étoit homme de bon sens & dans la force de l'âge, commença son discours, & le continua

avec tant de grace & de dignité, n'omettant aucune des raisons qui pouvoient rendre sensibles tous les cœurs sur l'état présent de sa fortune, que le Roi en fut touché. Il fut d'ailleurs très-satisfait des réponses qu'il fit à toutes ses questions, & conçut de lui l'idée d'un homme sage & judicieux, & eut encore plus d'estime pour lui qu'il n'en avoit eu sur les premières relations qu'on lui en avoit données. Le Prince Negre passa ensuite chez la Reine, lui baïsa la main, ainsi qu'à Alphonse, Prince de Portugal, priant l'un & l'autre de se rendre ses intercesseurs auprès du Roi, de qui seul il pouvoit tout attendre. Ensuite il fut conduit au palais qui lui avoit été destiné. Il eut en y allant le même cortège, & la marche se fit dans le même ordre qu'il étoit venu.

Comme la conversion du Prince Africain étoit ce que le Roi désiroit le plus, la première chose qu'on fit par son ordre, ce fut de mettre auprès de sa personne des Ecclésiastiques vertueux & sçavants pour l'instruire, avec tous ceux de sa suite. Il ne leur fut pas difficile d'y réussir. Bémoïn avoit été long-temps instruit, & avoit alors un intérêt tout différent de celui qui jusques-là l'avoit empêché de faire ce qu'on avoit exigé de lui avec trop d'empressement; de sorte que demandant lui-même le baptême avec ardeur pour soi & pour les siens, ils furent bientôt satisfaits.

La cérémonie fut faite avec toute la solennité possible, la nuit du troisième Décembre de l'an 1489. dans le palais de la Reine. Il fut présenté aux fonts baptismaux avec les deux plus qualifiés de sa suite, par le Roi, la Reine, le Prince, le Duc de Béja, qui monta depuis sur le trône, le Nonce du Pape, & les Evêques de Tanger & de Ceuta. Ce dernier fit la fonction, & fut en même temps un des parains. On donna à Bémoïn le nom de Jean, pour lui faire honneur, parce que c'étoit le nom du Roi. Les autres Negres furent présentés par d'autres Dames & d'autres Seigneurs. Le lendemain de cette cérémonie, le Roi fit Chevalier le Prince Africain, à qui il donna pour armes une croix d'or en champ de gueule, avec les cinq petits écussons du Portugal en bordure. Le Prince de son côté fit hommage de ses Etats au Roi & à la Couronne de Portugal. Ensuite le Nonce du Pape envoya à Sa Sainteté une relation exacte de tout ce qui s'étoit passé, & l'acte authentique du Prince nouveau Chrétien.

Pendant quelque temps on ne vit à Lisbonne, à l'occasion de l'entrée & du baptême du Prince Negre, que fêtes & divertissements, feux de joye, illuminations, combats de canes & de taureaux, & autres plaisirs qui, en séduisant les Africains, devoient leur imprimer une haute idée de la grandeur du Prince qui les recevoit avec tant de magnificence, par la comparaison qu'il étoit naturel qu'ils en fissent avec leur misère. Ils donnerent néanmoins eux-mêmes du plaisir à la Cour par leur agilité & par leur adresse; on les voyoit courir après des chevaux Barbes dans le fort de leur course, sauter sur leurs croupes, s'y tenir debout, descendre pour ramasser des pierres disposées d'espace en espace, & remonter sur la croupe de ces chevaux avec tant de légèreté, qu'ils l'emportoient de beaucoup sur les Maures de Barbarie, quoique ceux-ci, par leur adresse dans cet exercice, attirassent l'admiration de tous les autres peuples.

Cependant le Roi fit armer en diligence vingt caravelles bien pourvues

d'hommes, d'armes, de munitions de bouche & de guerre, & de tous les matériaux nécessaires pour élever une Forteresse. Il donna la conduite de cette flotte à Pierre Vaz d'Acugna, surnommé *Bif-gu*. Il envoya en même temps des Missionnaires; mais toutes les espérances que le Roi avoit formées, tombèrent tout-à-coup par un événement imprévu.

A peine eut-on posé les fondements de la Forteresse, que le Général qui avoit un déplaisir secret d'avoir commencé l'ouvrage dans un mauvais terrain, & qui souffroit de se voir obligé de rester dans un lieu mal sain, tua Bémoin à coups de poignard, sous le faux prétexte qu'il méditoit quelque trahison. Cette action, qui causa beaucoup d'émotion parmi les Negres & parmi les Portugais mêmes, fit une peine extrême au Roi, qui la laissa néanmoins impunie.

Indépendamment du desir de remettre sur le trône un Prince allié, qui s'étoit mis sous la protection de la Couronne de Portugal, le Roi avoit encore un autre objet qu'il méditoit depuis long-temps. Il vouloit attirer dans ses Etats le commerce des grandes Indes, & trouver une voye pour y pénétrer. Ses Mathématiciens l'assuroient que la chose n'étoit pas impossible. Ils disoient qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique, & ils produisoient une carte géographique, que l'Infant Don Henri avoit reçue des Maures. Elle en montrait la route, & l'événement a fait voir qu'elle étoit assez exacte.

Marco Paolo Vénitien, grand voyageur, avoit parlé d'un certain *Presbyter Johannes*, qui devoit être dans les grandes Indes. Il le regarde comme Roi d'un pays de l'Inde, & lui fait remporter une victoire sur les Mongales (ou Tartares Mongous de Gingis-Khan), ce qui conduisit naturellement à penser qu'il parloit du *Dalai Lama*, le Fô Vivant, qui joint le souverain Pontificat d'une nombreuse secte d'Idolâtres à l'autorité Royale. C'étoit assez pour fonder la qualification de *Presbyter*. A l'égard du nom de *Jean*, on sent bien que c'est le mot *Han*, qui signifie Roi chez les Tartares. Mais alors l'Asie n'étoit pas connue comme aujourd'hui. Des Européens, qui avoient fait le pèlerinage de Jérusalem, y avoient vu des Abissins, de qui ils avoient appris qu'ils vivoient sous la domination d'un Souverain, qui avoit quelques marques auxquelles on pouvoit croire qu'il étoit ce Prince dont les relations avoient parlé. Don Jean résolut de le chercher, d'établir une correspondance mutuelle, dont il prévoyoit des biens immenses, si elle pouvoit lui ouvrir une route à ces Indes si désirées, & qui faisoient l'objet de ses desirs.

Il avoit d'ailleurs quelques notices qu'on pouvoit pénétrer dans les Etats de ce Prince par les Royaumes nouvellement découverts sur les côtes d'Afrique. En 1486. un Ambassadeur du Roi de Benin, qui étoit venu avec Jean Alphonse d'Aveiro, pour faire alliance avec la Couronne de Portugal, & demander des personnes qui pussent prêcher l'Evangile dans le pays, racontoit qu'à l'Orient du Royaume de Benin, à 350 lieues dans les terres, il y avoit un puissant Monarque nommé *Ogane*, qui avoit juridiction spirituelle & temporelle sur tous les autres Rois voisins; que le Roi de Benin & les autres, à leur avènement à la couronne, lui envoyoient des Ambassadeurs avec de riches présents, & qu'ils recevoient de lui l'investiture de leurs Etats, dont les marques Royales consistoient dans un bourdon au lieu de sceptre, une espee de casque à la place de couronne, & une croix de laiton, & que

sans ces marques ils n'étoient pas reconnus comme Rois légitimes ; que les Ambassadeurs, pendant tout le séjour qu'ils faisoient à la Cour de ce Prince, ne le voyoient jamais qu'au jour de leur audience, où il laissoit paroître un de ses pieds qu'ils baisoient avec respect comme une chose sainte, & qu'à leur départ on attachoit aussi une croix de laiton au cou de ces Ambassadeurs ; ce qui les mettoit dès-lors en liberté, les affranchissoit de toute servitude, & étoit pour eux comme un Ordre de Chevalerie qui les ennoblissoit.

Bernoin avoit assuré à peu près la même chose au Roi, en lui disant qu'à l'Orient du Royaume de Tombut, il y avoit d'autres Souverains, & en particulier un qu'ils appelloient *le Roi des peuples Mosaiques*, qui n'étoit ni Mahometan, ni Idolâtre, & qui professoit une loi qui paroïssoit assez conforme à celle des Chrétiens. Toutes ces indications qu'on joignoit aux relations qu'on avoit du *Prêtre Jean*, animoient l'envie qu'avoit Don Jean de parvenir jusqu'à lui. Il s'étoit fortement persuadé qu'il en viendrait à bout en remontant le Sénégal, ou Niger, que les Géographes de ce temps-là supposoient venir des mêmes montagnes que le Nil. Il avoit ordonné que, dès qu'on auroit bâti la forteresse à l'embouchure du Sénégal, on le remontât aussi loin qu'on pourroit. Comme on lui eut rapporté qu'il y avoit des cataractes semblables à celles du Nil, il donna ses ordres pour les rompre jusqu'à sa source : projet magnifique, dont sans doute il n'avoit pas assez considéré l'impossibilité.

Il y avoit déjà quelques années que sur les premières idées que le Roi de Portugal avoit eues de ce *Prêtre Jean*, il avoit pris ses mesures pour le faire chercher partout, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Il avoit envoyé deux hommes à Jérusalem avec ordre d'aller plus loin. Ils ne passèrent pas Jérusalem, parce qu'on leur fit comprendre que sans la langue Arabe qu'ils ne sçavoient pas, il étoit impossible & inutile de continuer leur voyage. Le Roi chargea deux autres hommes qui la possédoient assez bien de faire cette recherche. L'un étoit Pierre de Covillan, Gentilhomme de sa maison, l'autre Alphonse de Payva. Ils reçurent leur commission & leurs lettres de créance à Santaren, le 7 Mai 1487, en présence de Don Manuel, Duc de Bréja, le même qui régna après Don Jean.

Ils prirent leur route par Naples, Rhode, Alexandrie & le Caire, & allèrent jusqu'à Aden ville d'Arabie à l'entrée de la mer Rouge, & ils y arrivèrent dans le temps de la Monçon, & se séparèrent ensuite. Payva passa en Ethiopie, & Covillan se rendit aux Indes. Il aborda à Cananor, alla à Calicut, à Goa, où il s'embarqua pour Soffala, d'où il revint à Aden & ensuite au Caire, où étoit leur rendez-vous. En arrivant il apprit que Payva y étoit mort ; mais il trouva deux Juifs Portugais, avec de nouveaux ordres que le Roi lui envoyoit. Ce Prince à qui un de ces Juifs avoit rendu un compte assez exact du commerce de la ville d'Ormus, à l'entrée du Golphe Persique, où se rendoient toutes les richesses des Indes, d'où on les transportoit de là en Syrie & en Egypte pour les faire passer en Europe ; ce Prince, dis-je, résolut d'envoyer ce Juif & son compagnon avec de nouvelles instructions pour Pierre de Covillan. Il ordonnoit à ce dernier de renvoyer le second Juif avec un détail exact de ses voyages, & d'aller avec le premier jusqu'à Ormus, afin de continuer toujours ses recherches du *Prêtre Jean*, & de ne se point rebuter jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Pour obéir à ses ordres,

L'AFRIQUE.

Covillan donna un ample journal de ses aventures au Juif, & continua avec l'autre les voyages qui lui étoient commandés. Il retourna à Aden, passa de-là à Ormus, où après avoir fait ses réflexions, il l'envoya à Alep avec une Caravane. Il s'embarqua de nouveau par la mer Rouge, & arriva enfin à la Cour du Roi d'Abissinie, qu'il avoit cherché avec tant de dangers & de fatigues. Afin que rien ne fût omis de ce côté-là, le Roi fit écrire dans toutes les Echelles du Levant, aux Consuls de la nation Portugaise, ou aux gros Négocians qui y étoient établis, pour avoir quelques connoissances de tout ce qu'il désireroit. Enfin il lui vint de Rome un Prêtre Abissin nommé Marcos; celui-ci l'ayant satisfait sur toutes les questions qui lui furent faites touchant son pays, il lui fit écrire plusieurs lettres, dont il lui fit faire des copies qu'il envoya en divers ports de l'Orient, afin que l'on en chargeât les sujets du Prince dont il étoit si curieux d'apprendre des nouvelles, dans l'espérance que quelqu'une, venant à tomber entre ses mains, serviroit à donner plus de créance à Pierre de Covillan, supposé qu'il fût assez heureux pour arriver au terme de son voyage. Après cela, il fit partir le Prêtre Abissin lui-même, chargé de ces mêmes lettres, dont il avoit fait les copies, & comblé de bienfaits.

Ceux que le Roi envoya par l'Océan Atlantique à la recherche de ce Prince, furent Barthelemi Diaz & Jean l'Enfant. Ils commandoient chacun un vaisseau, outre un troisième uniquement chargé de vivres, pour suppléer au défaut de ceux qui auroient été consommés dans le cours d'une longue navigation, & pour ôter une raison spécieuse à ces aventuriers de revenir sur leurs pas, comme avoient fait plusieurs de ceux qui les avoient précédés.

La navigation commençoit alors à devenir moins pénible. Le Roi qui entretenoit à sa Cour de très-habiles Mathématiciens, & qui étoit toujours en action pour inventer quelque chose qui pût faciliter le succès de ses découvertes, les avoit souvent encouragés à imaginer quelque expédient pour rendre l'art de naviger plus aisé & plus sûr. Ils répondirent à son attente; car les auteurs Portugais leur font l'honneur d'avoir trouvé moyen de prendre hauteur par l'Astrolabe, ce qui n'est pas exactement vrai. Le Roi avoit chargé Roderic & Joseph, célèbres Astronomes, de conférer avec Martin Bohème, habile Mathématicien, & de chercher quelque invention pour naviger sur des mers inconnues, pour que le Pilote pût se diriger dans le fort des tempêtes, se retrouver, & avoir un guide, lorsque l'obscurité lui déroboit l'aspect des astres sur lesquels il se règle; enfin pour connoître la juste hauteur où il se trouveroit, & l'espace qu'il auroit parcouru dans sa navigation. Après plusieurs conférences tenues à ce sujet, ces trois Sçavans ne trouverent rien de mieux que de donner aux gens de mer l'usage de l'Astrolabe, dont il n'y avoit que les Astronomes sédentaires qui se fussent servis auparavant. Ils appliquèrent l'Astrolabe à la Marine, le perfectionnerent en y ajoutant plusieurs usages utiles à ce dessein. Avec cet instrument les Pilotes hasardèrent de naviger en pleine mer, où la connoissance des Astres marqués sur l'Astrolabe leur parut être l'unique moyen propre à régler leur route. On leur attribue aussi d'avoir fait les premiers des tables de Déclinaison à l'usage des Pilotes. Quand ils n'auroient fait autre chose, dit le Pere Lafiteau, ce seul service qu'ils rendirent alors à l'Europe, suffit pour les rendre immortels;

car

car depuis ce temps-là on a pu s'exposer en pleine mer, sans craindre de perdre la terre ; ce qui rend la navigation bien plus courte & moins périlleuse.

L'AFRIQUE.

Diaz & l'Enfant devoient commencer leurs découvertes depuis le Fleuve Zaïre, où avoient fini celles de Diégué Can ; planter partout des piliers, & laisser sur le rivage des Negres, & surtout des Negresses bien vêtues & bien instruites de ce qu'elles devoient dire, soit pour s'informer du Royaume du Prêtre Jean, soit pour louer beaucoup le Portugal, & donner envie de s'allier avec cette Couronne.

Diaz, qui commandoit, eut beaucoup à souffrir dans toutes les terres où il aborda. Il trouva des langues inconnues que ses Negres mêmes n'entendoient pas. Son monde se révolta plusieurs fois contre lui. Il le ramena toujours avec douceur & avec fermeté ; mais dans ce voyage, il n'eut aucune nouvelle du Prince qu'il cherchoit. Il découvrit néanmoins une nouvelle étendue de trois cent cinquante lieues de côte, planta six poteaux, & arriva à l'extrémité Méridionale de l'Afrique, où il vit un Cap qu'il nomma le *Cap des Tourmentes*, à cause de la grosse mer qu'il y trouva. Son courage l'invitoit à passer outre ; mais ses gens étoient trop rebutés, il se vit contraint de revenir sur ses pas. En retournant ainsi, il rencontra le vaisseau qui portoit les vivres, & dont il étoit séparé depuis neuf mois. De neuf hommes qu'il y avoit eu sur ce vaisseau, il n'en restoit plus que trois, dont un fut si transporté de joye de cette jonction qu'il en mourut. Enfin Diaz, après une navigation de seize mois & dix-sept jours, arriva à Lisbonne en Décembre de l'an 1487. Le Roi le reçut fort bien ; mais ayant entendu dans sa relation le nom de *Cap des Tourmentes*, il voulut qu'on le nomma le *Cap de Bonne-Espérance*, pour servir d'heureux présage aux fruits qu'on devoit tirer de cette découverte.

Ce seroit ici le lieu de parler de la découverte du Congo par Diégué Can, que quelques-uns appellent Camo, ou en latin *Camus*. Mais j'en ferai mention dans un Chapitre particulier, & j'y renvoie le Lecteur. Je remets de même au Chapitre de l'Amérique, le juste regret qu'eut le Roi Jean d'avoir rejeté les offres de Colomb.

CHAPITRE VI.

Découvertes des Portugais en Afrique, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Babelmandel.

JEAN, second du nom, Roi de Portugal, qui avoit poussé si loin les découvertes sur les côtes occidentales de l'Afrique, n'eut pas le plaisir d'en recueillir le fruit. Manuel, Duc de Béja son successeur, moissonna ce que ses prédécesseurs avoient semé. Jean mourut aux Algarves le 25 Octobre 1495. Son fils unique, Don Fernand, étoit mort à la fleur de son âge d'une chute de cheval. Don Manuel, Duc de Béja, dont j'ai parlé dans le Chapitre

Tome VIII.

R

précédent, hérita de la couronne. Il étoit fils de Don Fernand, que l'Infant Don Henri avoit adopté, & à qui il avoit laissé ses revenus. Don Jean II, qui n'avoit point d'enfants, & qui le regardoit comme son héritier présomptif, lui avoit fait ajouter à l'écu de ses armes une sphere, ou une mappemonde pour symbole. L'Historien ajoute : » comme s'il eût prévu dès-lors que » ce jeune Prince devoit un jour avoir des Etats dans tous les pays. « Il y a apparence qu'il voulut lui faire remettre devant les yeux le projet des découvertes qu'il désireroit avec tant d'empressement. Son premier soin fut de mettre les affaires du Royaume en un état meilleur que celui où son prédécesseur les lui avoit laissées.

Dans les divers conseils qui furent tenus sur différentes matieres, l'affaire des découvertes fut agitée avec chaleur. Il y eut trois sentimens qui eurent chacun leurs partisans. Les uns étoient pour la négative, & vouloient qu'on abandonnât une entreprise qu'ils regardoient comme la ruine de l'Etat. Outre les raisons qu'on avoit apportées au commencement pour combattre les projets de l'Infant Don Henri, ils ajoutoient l'éloignement extrême des Indes, & des pays inconnus du Prêtre Jean ; le danger qu'il y avoit de soulever toutes les Puissances Mahométanes ; l'impossibilité de fournir à tant de dépenses, & de résister à de si puissants ennemis. Les seconds plus modérés, vouloient qu'on se bornât aux découvertes faites jusqu'alors, & que même on s'y portât plus sobrement que par le passé. Les troisiemes enfin plus zelés pour la gloire de la Nation, demandoient qu'on passât outre, jugeant que les faveurs qu'ils avoient reçues du ciel dans le succès de ces découvertes devoient leur tenir lieu d'un garant sûr de sa volonté pour les continuer. Ce fut à ce dernier sentiment que le Roi s'attacha, comme plus conforme à son inclination, à ses sentimens, & à la reconnaissance qu'il devoit à la mémoire du Roi son prédécesseur, à celle de Don Ferdinand son pere, & de l'Infant Don Henri son grand-oncle.

Il fit en conséquence armer trois vaisseaux d'une charpente plus forte qu'à l'ordinaire, afin qu'ils fussent plus en état de soutenir les grosses mers du Cap de Bonne-Espérance, & y ajouta seulement une pinque pour porter le supplément des vivres & des provisions. Il nomma ensuite pour les commander Vasco de Gama, homme de qualité & extrêmement brave. Il lui donna pour second Paul de Gama son neveu, & Nicolas Coello ; pour la pinque ce fut un homme de sa maison qui fut choisi pour en être le Patron.

Dès que les vaisseaux furent en état, Don Manuel considerant l'importance du sujet, voulut donner les ordres à l'Amiral avec quelque solennité. Il le fit venir au milieu d'une Cour nombreuse à Extremos, lui & ses deux autres Capitaines, & ses principaux Officiers : il leur fit un discours étudié, où ayant relevé la confiance qu'il avoit en leur fidélité & en leur courage, il les exhorta fortement à soutenir l'idée qu'il avoit conçue d'eux, & dont il leur donnoit un témoignage authentique dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes. Ensuite les animant par les plus magnifiques promesses, & par l'espoir des plus grandes récompenses, il leur recommanda très-expressément l'obéissance & la subordination qu'ils devoient à leur Général, qui leur représentoit sa propre personne, & à celui ci la sagesse, la moderation & la fermeté qu'exigeoit de lui, selon les occasions, le poste qu'il lui confioit.

Après ce discours, Don Manuel remit à Vasco ses lettres de créance. Il lui donna de plus l'itinéraire de Covillan & d'autres instructions. Pour terminer la cérémonie un Secrétaire d'Etat qui, pendant tout le discours, avoit tenu un étendard déployé, où l'on voyoit une croix peinte, le présenta à Vasco, qui s'étant mis à genoux, prêta serment au Roi en son propre nom, & au nom de tous les siens. Ensuite emportant l'étendard, il partit pour Lisbonne, où se devoit faire l'embarquement, & il se disposa à ce voyage par tous les actes de piété que la Religion lui inspira.

Diaz & ses compagnons avoient donné une si terrible idée des mers du Cap de Bonne-Espérance, qu'on n'en attendoit autre chose que des naufrages, & on regardoit les voyageurs comme de malheureuses victimes qui alloient à une mort presque inévitable. Dans cette prévention on s'imaginoit, en les accompagnant, assister à leurs funérailles. Tout le monde fondeoit en larmes en voyant une Jeunesse si belle, si nombreuse, laisser parents, amis & patrie pour courir à une mort certaine dans la fleur de ses plus belles années. Nos nouveaux voyageurs attendris eux-mêmes par tout ce que cet appareil avoit de touchant, se virent ainsi conduits jusqu'au port. Là s'étant mis à genoux, ils reçurent encore l'absolution générale, comme pour mourir. Ils s'embarquerent ensuite au milieu des cris & des lamentations de tout ce peuple, qui ne pouvoit se lasser de les accompagner des yeux, & qu'on ne pût arracher du rivage qu'après qu'on les eût entièrement perdus de vue.

Vasco partit au commencement de Juillet de l'an 1497. Il cingla en pleine mer droit aux Canaries, d'où continuant sa route sans s'arrêter jusqu'aux îles du Cap-Verd, il mouilla le treizième jour à celles de Saint-Jacques, où il fit aigüer, & prit quelques rafraichissements. S'étant remis en mer, il fut près de quatre mois à lutter contre les vents, & forcé à chercher la terre. Il prit port dans une grande anse, qu'on appella depuis la Baye de Sainte-Helene. Il y trouva un peuple barbare & pauvre, mais d'une grande bonté & d'une extrême franchise. Un soldat nommé Velloso, obtint du Général la permission d'aller seul jusqu'aux habitations. Il y fut reçu avec beaucoup d'humanité; mais saisi tout-à-coup d'une frayeur dont il ne put jamais rendre raison, il se mit à fuir vers les vaisseaux de toute sa force. Ces bonnes gens, qui ignoroient la cause d'une fuite si précipitée, le suivirent pour le rassurer: cela même redoublant sa crainte, donnoit des ailes à sa lâcheté pour mieux fuir. L'équipage, qui faisoit de l'eau, le voyant venir si effrayé & poursuivi, soupçonna quelque trahison, & courut aux armes. Les Negres attaqués se mirent en défense, firent pleuvoir une grêle de cailloux & de fleches, dont une blessa le Général au pied. Le combat eût été plus funeste sans la prudence de Gama, qui ayant fait donner le signal de la retraite, fit rembarquer son monde, & mit à la voile.

On ne sçavoit pas encore qu'il y a en certains parages des vents réglés qui rendent la navigation aisée en certaines saisons, & périlleuse, ou même presque impossible en d'autres. Vasco étoit malheureusement parti dans la saison la plus contraire de l'année; de sorte que lorsqu'il fut arrivé au Cap de Bonne-Espérance, il n'y trouva que des orages & des tempêtes si affreuses, que son équipage rebuté des fatigues d'une navigation de près de cinq mois, lassé de la mauvaise nourriture, & plus épouvanté encore des phantômes

R ij

L'AFRIQUE.

qu'il se forgeoit sur les dangers de ce redoutable Cap, se mutina plusieurs fois, & lui eût fait courir risque de la vie, s'il n'eût trouvé une ressource dans sa fermeté & dans sa constance. Il fit mettre les chefs de la sédition aux fers, & parmi eux les maîtres & les pilotes; il prit lui-même le timon du gouvernail, & pendant plusieurs jours que la tempête dura, ne faisant que luvoyer & courir la bordée, il se roidit tellement contre tous les obstacles & contre tous les périls, plus grands encore de la part de ses gens mutinés, que du côté des vents & des flots, il doubla enfin ce fameux Cap en cinq jours de temps, du 20 Novembre au 25. Comme il trouva ensuite des vents plus mous, les esprits se calmerent avec la tempête, & il alla prendre terre près de soixante lieues au dessus du Cap, en tirant vers l'Est, dans une Baye qu'on a depuis appelée l'*Aiguade de Saint-Blaise*.

Il se rétablit un peu des fatigues qu'il avoit souffertes, & trouva d'abord dans les Caffres, qui sont les Naturels de ce pays, assez de facilités pour avoir de nouvelles provisions, dont il traita avec eux pour quelques marchandises, comme grielots, & autres meceries de vil prix. Comme il s'étoit élevé quelques difficultés entr'eux & les siens pour la traite, il jugea à propos d'aller plus loin dans un petit port, où ayant partagé sur tous les vaisseaux les vivres qui restoient sur la pinque, il la brûla selon les ordres qu'il avoit reçus. Il parut de-là le 8 Décembre; mais en sortant il fut surpris d'une tempête, qui mit sa patience à l'épreuve durant plusieurs jours. Il n'en eut cependant aucun mauvais accident, & il se trouva sur une côte qu'il nomma *Terre de Natal*, en mémoire de la Nativité de J. C. parce qu'il la trouva le jour de Noël. Ceux qui étoient chargés de faire des recherches donnoient aux lieux qu'ils découvroient le nom de la fête du Saint, de la Sainte, ou du Mythere que l'Eglise célébroit ce jour-là. Par la même raison, Gama appella *le fleuve des Rois* une grande rivière, où il entra le jour de l'Épiphanie, le 6 de Janvier 1498. Les Caffres d'une peuplade en usèrent si bien avec lui, & il y fit son commerce avec tant de tranquillité, qu'il donna au pays le nom d'*Aiguade de la bonne paix*. Il se remit ensuite à la voile pour continuer sa route, & passa de nuit un Cap, qu'il nomma le *Cap des Courans*, en Portugais *Cabo dos Corrientes*, à cause des courans qui y portant à terre avec violence, le conduisoient dans une grande Baye, d'où il appréhendoit de ne pas pouvoir se tirer. Cela fut cause qu'après avoir pris le large, il passa, sans s'en appercevoir, toute la côte de Sophala, si célèbre par ses mines d'or, & qu'on croit être l'Ophir où Salomon envoyoit ses flottes, & d'où il tira les richesses qui rendirent son regne si florissant.

Jusqu'à lors Vasco & sa troupe étoient presque désespérés. Ils ne trouvoient par-tout sur leur route que des peuples indigents & dans la misère, dont ils n'entendoient point le langage, avec qui il falloit toujours être sur la défiance, & dont ils pouvoient à peine tirer quelques vivres pour prolonger leurs jours, sans entrevoir aucune espérance d'une meilleure fortune. Le retour de Colomb par le Portugal sous le Roi Jean II. & les magnifiques idées qu'il y avoit données des richesses du pays qu'il avoit découvert, affligeoient les Portugais par la désagréable comparaison qu'ils en faisoient, avec la pauvreté des Nations qu'ils parcouroient. Comme ils étoient dans cette terrible situation d'esprit, ils entrèrent dans un petit fleuve à la suite de quelques

almadies ou petites barques qui avoient des voiles tissues de feuilles de palmier. Ils eurent alors de meilleures espérances, & se flatterent d'un changement favorable. Ces idées les engagèrent à donner à ce fleuve le nom de *Bons signaux*. Les peuples de cette contrée étoient noirs comme les précédents ; mais il se trouvoit parmi eux quelque mélange d'une couleur olive qui indiquoit le voisinage des Blancs. D'ailleurs, ils étoient plus policés & mieux vêtus. Quelques-uns portoient des pagnes de coton & de roiles peintes, des bonnets de soye, ou d'étoffes entremêlées d'or ou d'argent. Il s'en trouva même qui entendant quelques mots Arabes, purent raisonner avec Fernand Martinez qui en sçavoit assez, & servoit d'interprete au Général. Mais ce qui acheva de les consoler, c'est qu'on leur fit entendre qu'en remontant plus haut, ils trouveroient des Blancs comme eux, & des vaisseaux à peu près semblables aux leurs, qui couroient ces mers pour y faire leur commerce.

La joye de Vasco fut extrême à cette nouvelle. Mieux fondé dans ses espérances que par le passé, il planta un nouveau poteau sur le rivage, auquel il donna le nom de *Saint-Raphael*, & prit la résolution de faire radoubes ses vaisseaux qui en avoient grand besoin. Il y fut aidé par les Naturels du pays, qui lui donnerent avec bonté tous les secours qu'ils purent. La joye de Vasco fut troublée par un nouveau genre de maladie peu connue jusqu'alors. C'étoit le scorbut, qui fit de grands ravages parmi son équipage. Ils le regardèrent comme une sorte d'érysipele, qui leur gonflant les gencives & les pourrissant, leur faisoit tomber les dents, & leur causoit d'autres symptômes fâcheux. Ils en connurent la véritable cause, en l'attribuant aux viandes sales, & à l'air grossier de la mer. Quelques-uns en moururent ; mais le grand nombre en réchappa.

Vasco n'en fut pas quitte pour cet accident, peu s'en fallut qu'il ne périt lui-même dans son esquif, & qu'il ne perdit son vaisseau sur des batteries. Echappé heureusement à l'un & l'autre danger, il arriva cinq jours après à l'île de Mosambique, & il alla mouiller une lieue au dessus à quelques isles, où il planta un nouveau poteau, & donna à ces isles le nom de *Saint-George*. La Mosambique est une petite île peu éloignée du continent de la côte Orientale d'Afrique, à 14 degrés, 30 de latitude Sud. Elle n'étoit d'aucune considération sous la domination des Naturels du pays, qui sont des Caffres idolâtres du pays de Quiloa. Mais les Maures, sectateurs de Mahomet, s'étant répandus sur ces côtes, en avoient fait une échelle pour le commerce de Sophala & des Indes, à cause de la bonté & de la sûreté de son port. Il n'y avoit gueres dans l'île que des Maures, logés misérablement dans de pauvres cabanes de terres, couvertes de paille ; en sorte qu'on n'y voyoit d'ouvrages de maçonnerie que la Mosquée & la maison du Scheick, qu'Ibrahim, Roi de Quiloa, y entretenoit pour percevoir ses droits, & y commander en son nom. Lorsque les Portugais s'en furent rendus les maîtres, ils en firent l'entrepôt de leurs flottes pour les voyages des Indes. Le port de Mosambique devint alors un des plus célèbres ; mais comme l'air en est très-mal sain, cette terre qui dévore ses habitants, devint le lieu de la sépulture d'une infinité de malheureux, qui n'avoient résisté aux travaux de ces pénibles voyages que pour y terminer les restes d'une vie épuisée de fatigues.

Dès que Vasco parut, il vit venir à lui sept petites almadies ou barques

L'AFRIQUE.

pleines de monde & de joueurs d'instruments, à la suite d'un Officier du Scheick, qui, d'aussi loin qu'il put être entendu, fit le salut en Arabe, & demanda d'où venoient les vaisseaux, & où ils alloient. Il ne fut pas plutôt assuré, & par le pavillon & par la réponse qui lui fut faite que les vaisseaux étoient de Portugal, & cherchoient une nouvelle route pour aller aux Indes, qu'ennemi juré des Chrétiens par religion, & des Portugais par naissance, étant né sujet des Rois de Fez & de Maroc, il forma le dessein de les perdre. Comme l'exécution n'en étoit pas possible à force ouverte, il crut devoir dissimuler. Il ne put si bien se contraindre que Vasco, qui l'observoit avec beaucoup d'attention, ne jugeât, à son air déconcerté, de ses mauvaises intentions. Il convenoit à Vasco de dissimuler lui-même ses soupçons, il prit fagement ce parti, & tout se passa de part & d'autre en politesses. Les démonstrations de joye ne furent point épargnées. Le respect dû à l'Alcoran n'empêcha point les Maures de boire beaucoup de vin que Vasco leur fit servir. On se fit mutuellement des présents plusieurs fois. Enfin on convint qu'on fournirait aux Portugais pour leur argent des vivres, & qu'on leur donnerait deux pilotes, pour le prix dont on conviendrait avec eux; mais la haine des Maures ne se put cacher long-temps. A plusieurs traits qui leur échappèrent on s'aperçut de leur trahison & de leur mauvaise volonté. Les pilotes se sauverent à la nage; on fit cacher quelques Abissins, avec qui Gama avoit eu quelques entretiens pour s'instruire des Etats de leur maître; enfin on en vint à des hostilités, & quelques almadies attaquèrent les chaloupes Portugaises qui faisoient de l'eau. Le Général qui en porta ses plaintes, en demanda justice, & ne reçut qu'une réponse dure & fiere. L'entretien finit même par quelques insultes, qui furent suivies d'une grêle de fleches. Alors Gama irrité, fit faire quelques décharges de son canon, tua quatre personnes, & entra autres un des pilotes fugitifs qui étoit à côté du Scheick. Le bruit de l'artillerie peu connue alors, ou du moins peu usitée en ces pays, jeta une consternation si subite, qu'en un instant tous les Maures abandonnerent l'isle, & se sauverent dans le continent. Le Scheick épouvanté & devenu plus docile, accorda à Vasco tout ce qu'il voulut. Vasco se contentant d'un pilote, mit sur le champ à la voile. La peur n'avoit point corrigé ce Pilote, & soit qu'il fût d'intelligence avec le Scheick, soit que de lui-même il fût porté à faire un mauvais coup, il se flatta de pouvoir faire perdre les vaisseaux, résolu de périr lui-même, ou esperant de se sauver à la nage. Il étoit veillé de près, & il s'en appercevoit. Néanmoins il ne tarda pas à se faire connoître pour ce qu'il étoit. Il engagea les vaisseaux dans quelques isles, qu'il disoit être un cap, ou une pointe contigue au continent. Vasco, qui s'aperçut de la méchanceté de cet homme, le fit châtier fort rudement, & le lieu en à reçu & conservé le nom de l'*Isle du Fusilgé* (1). Cette punition le força à un repentir, du moins apparent, & il promit de conduire la flotte à Quiloa, ville fameuse par son commerce avec les Indes, & habitée en partie par des Chrétiens Abissins. Il avoit eu soin de cacher qu'il sçavoit qu'on y étoit déjà instruit par des exprès de tout ce qui s'étoit passé à Mofambique, & il se

(1) M. de l'Isle l'appelle l'*Isle du Fouetté*; c'est la plus Méridionale des Isles de Quirimba; sur la côte des Macuas.

persuadoit qu'on y auroit pris des mesures efficaces pour en tirer vengeance. Les courants & les vents n'ayant pas secondé ses projets, il crut réussir en allant à Mombaze, où il promettoit qu'on trouveroit les mêmes avantages qu'à Quiloa. Gama, qui se voyoit prêt à manquer de vivres, fut forcé de s'y laisser conduire.

Mombaze étoit alors une ville assez forte sous la domination des Maures, qui y avoient leur Roi particulier, & indépendant de celui de Quiloa. Elle étoit presque entourée d'eau, & formoit une espece d'île, dont le port avoit deux goulets défendus par une assez bonne forteresse. Les maisons étoient de pierres, & elles avoient assez l'apparence d'une ville d'Europe. L'air y est très-sain, & le terroir excellent. Elle étoit très-peuplée & très-florissante par son commerce, & les facilités qu'on y avoit pour la vie la rendoient une ville très-délicieuse.

Vasco, que les trahisons précédentes avoient mis sur la défiance, ne voulut point entrer dans le port, & se tint au large en rade. Il y reçut cependant le même accueil qu'on lui avoit fait à la Mosambique. Quelques almadies remplies d'hommes vêtus à la Turquie, le turban en tête, armés de sabres, de poignards & de boucliers, aborderent les vaisseaux au son des instruments de musique, & avec les démonstrations d'une joye extraordinaire. Le Général attentif à tout, n'en voulut laisser entrer que quatre qui étoient les plus apparents, & à qui même il fit quitter leurs armes. Après les compliments & les présents ordinaires en ces occasions, ceux-ci lui représentèrent qu'il étoit de la bienséance & de sa sûreté même qu'il entrât dans le port. Car outre les dangers qu'il couroit dans une rade peu sûre, il se rendroit suspect, disoient-ils, par une conduite extraordinaire, & resteroit exposé aux vaisseaux qu'ils entretenoient sur la côte, & qui fonderoient sur les siens comme sur des corsaires.

On avoit eu une attention particulière à faire veiller sur le pilote suspect, afin qu'il ne pût entrer en conversation avec ceux-ci. Cependant en ce peu de temps on ne sçait comment il trouva moyen de leur parler, & de les instruire de tout ce qui s'étoit fait à Mosambique. Ce récit excita leur haine, & leur inspira les mêmes sentiments de vengeance & de dissimulation : ils firent donc de plus vives instances. En partant de Portugal, Vasco avoit pris sur ses vaisseaux dix hommes qui étoient condamnés à la mort pour leurs crimes. On les lui avoit consignés dans les fers, en leur faisant espérer qu'ils pourroient mériter leur grace en tentant des aventures, auxquelles on ne pouvoit raisonnablement hasarder d'autres personnes. Il devoit les employer dans les cas de défiance, & il en avoit déjà laissé quelques-uns sur sa route. Le lendemain, comme quelques Maures étoient venus pour lui rendre visite, & le pressoient d'effectuer sa parole, il demanda encore deux jours de délai, sous prétexte que c'étoit la Pâque des Chrétiens ; mais que cependant il alloit envoyer deux personnes de distinction pour saluer le Roi de sa part, & l'assurer que le troisième jour il entreroit dans le port. C'étoient deux de ces criminels à qui il avoit donné ses instructions ; mais ils furent conduits avec les précautions dont on use dans les villes de guerre & dans des temps suspects ; ils ne purent par ce moyen rendre compte que de la multitude du monde qu'ils avoient vu, de la beauté du Palais du Roi, & de l'audience

L'AFRIQUE.

qu'il leur avoit donnée. Le Général s'étant enfin déterminé à entrer dans le port au temps marqué, les Maures, comme pour lui faire honneur, vinrent dans plusieurs barques galamment parées, & dans lesquelles le nombre & la variété des instrumens formoient un concert d'une musique barbare, qui n'étoit pas désagréable. Quelques-uns s'approchèrent des vaisseaux, & quelques efforts qu'on pût faire, il y entra plus de monde qu'on ne vouloit. Vasco ne laissa pas de faire appareiller, ce qui fit grand plaisir aux Maures qui croyoient déjà tenir leur proie. Mais quand les vaisseaux furent sous voiles, comme la capitaine avoit de la peine à venir au vent, Gama qui craignoit que ne gouvernant pas, elle n'allât donner sur une batture voisine, fit sur le champ carguer les voiles. Comme cette manœuvre subite ne put se faire sans beaucoup de mouvement, & que la présence du danger donnoit encore plus d'action à l'équipage; les Maures qui étoient sur les autres vaisseaux, & qui ignoroient la cause de cette manœuvre si peu attendue, crurent que leur trahison étoit découverte, & se précipitèrent tous dans la mer pour se sauver à la nage. Ceux qui étoient dans la capitaine en firent autant à leur exemple, avec le pilote de Mosambique, auteur secret de la conspiration. Gama averti par-là de leur complot, & confirmé depuis par les efforts que firent les Maures, en envoyant des gens la nuit pour couper ses cables, fut très-content d'être sorti de ce danger, & se remit en mer pour aller chercher un port plus sûr, & une Nation moins perfide.

Il trouva sur sa route deux batteaux qui alloient à Mombaze, il les prit, & quoique la plupart des Maures se jettassent à la mer, il lui en resta entre les mains treize qu'il mit aux fers. Les ayant fait interroger séparément, il apprit d'eux qu'il y avoit près de-là une ville florissante nommée Mélinde, dont le Roi favorisoit extrêmement le commerce, recevoit parfaitement bien les Etrangers, & qu'il y trouveroit des Pilotes pour le voyage des Indes, des provisions autant qu'il en désireroit, & toutes sortes de denrées; ce qu'il le détermina à y aller. Mélinde étoit en effet une ville telle qu'on la lui avoit dépeinte, située dans une belle plaine, & entourée de magnifiques jardins. Le Roi, qui étoit un vénérable vieillard, avoit tout ce qui fait un homme d'honneur & de probité, & quand Vasco lui eût fait part du sujet de son voyage par un de ses Députés & par un des esclaves Maures qu'il venoit de prendre, il fut sensible à l'arrivée des Portugais, & se crut honoré de se voir recherché de si loin par un Prince puissant, dont il avoit conçu une haute idée sur ce qu'il en avoit appris. Dans cet esprit, il y eut entre cette Cour & le Général un commerce réciproque de politesse & de bonne foi, qui causa de part & d'autre une égale satisfaction. Le Roi, que son âge avancé retenoit au lit, s'étoit déchargé du soin des principales affaires sur un fils légitime héritier de ses Etats, & digne d'un tel pere par ses bonnes qualités. Celui-ci ayant aussi conçu pour les Portugais une estime véritable, s'étudioit à leur en donner toutes sortes de marques; mais voulant attirer le Général à terre, il le fit prier instamment de ne point refuser une visite au Roi son pere, qui desiroit très-ardemment de le voir, & que ses infirmités empêchoient de sortir de chez lui, s'offrant pour exciter sa confiance de lui donner ses deux fils en otage.

Vasco, que les amitiés qu'il recevoit rendoient plus soupçonneux encore, s'excula

s'excusa sur les ordres précis du Roi son maître. Il ajouta néanmoins que si lui-même vouloit lui faire l'honneur de s'entretenir avec lui, il feroit la moitié du chemin pour aller à sa rencontre. Le Prince, que la sincérité & l'effime faisoient agir, passa en cette occasion par dessus les bienfaisances de son rang, & y consentit. Vasco flatté de cette démarche qui le mettoit de niveau avec un Souverain, ayant donné ses ordres pour la garde des vaisseaux, fit pavoyer sa chaloupe, & n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrevue solennelle. Le Prince de son côté voulut donner une idée de sa grandeur; il s'avança vers le port, élevé sur un palanquin, & suivi d'un nombreux cortège, au milieu des voix & des instruments, qui formoient autour de lui un concert. Dès que le Général l'aperçut, il descendit dans sa chaloupe; mais la marche du Prince ayant été plus lente qu'il ne pensoit, il fit faire halte, & attendit sur les rames pour donner au Prince le temps d'arriver. Dès qu'ils se furent joints, le Prince entra dans la chaloupe du Général avec franchise, il l'embrassa tendrement, & s'étant un peu remis de la peur que lui causaient les salves de l'artillerie des vaisseaux, & qu'il fallut faire cesser, il se lia entr'eux une conversation pleine d'amitié, pendant laquelle le Prince fit le tour des vaisseaux pour les considérer. Le Général, de son côté, voulut voir la ville d'un peu plus près sans débarquer. Ainsi, après avoir fait plusieurs tours ensemble, ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre; mais le Prince en particulier fut plus charmé du présent des treize esclaves Maures que le Général lui donna, que des autres dons qu'il lui avoit faits, & de toutes les belles choses qu'il lui avoit dites.

Il y avoit dans le port, quand Vasco y arriva, quatre vaisseaux des Indes, sur lesquels se trouvoient, à ce qu'on prétend, des Chrétiens de ces contrées, quelques Baniens & un Maure de Guzurate, qui témoignèrent une grande joie à la vue des Portugais. Vasco n'en ressentit pas moins de son côté. Il eut toute liberté de leur parler, & dans les fréquentes conférences qu'ils eurent, il en tira des lumières & des instructions très-salutaires sur tous les points qu'il lui importoit le plus de savoir. On croit que ce fut dans un de ces entretiens qu'il apprit une nouvelle manière de prendre hauteur & l'usage de la boussole, qui sont les deux points essentiels de la navigation, sans lesquels il seroit impossible de faire de grands trajets. Si on y pouvoit ajouter la connoissance des longitudes, & la manière de les prendre bien certainement en mer, on iroit aussi sûrement sur mer que sur terre. On dit que Vasco leur ayant montré son Astrolabe, & ce que les Mathématiciens du Roi Jean II. avoient inventé pour l'usage des pilotes, ils n'en parurent point surpris. Ils lui firent voir quelque chose de plus parfait en ce genre, qu'ils disoient être commun aux Arabes qui navigoient dans la mer Rouge, & à tous ceux qui fréquentoient les mers des Indes. Ils lui enseignèrent en particulier cette alliance admirable de l'aiman, & du fer dans l'aiguille aimantée.

L'intelligence fut toujours parfaite entre la Cour de Mélinde & le Général Portugais: celui-ci n'ayant pu rendre visite en personne au vieux Roi, lui envoya deux de ses Officiers, dont le Roi fut très-content. Vasco trouva toutes les facilités qu'il voulut pour faire ses provisions, & pour subvenir à tous ses besoins. Quelques Maures & quelques Indiens qui se trouvoient étrangers à Mélinde lui demandèrent passage, & voulurent aller en sa

L'AFRIQUE.

compagnie. Le Prince héritier lui permit de planter un pilier aux armes de Portugal, comme un témoignage de leur alliance. Il lui fournit un pilote habile, Indien de nation, & sur lequel il pouvoit compter. Enfin pour mettre le comble à toutes ses honnêtetés, il lui fit promettre de repasser par Mélinde à son retour, pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, & pour prendre les Ambassadeurs qu'il vouloit envoyer en son nom au Roi de Portugal.

Les calmes tinrent long-temps Gama en mer avant qu'il pût arriver à la côte d'Afrique. La première terre qu'il y vit sur la terre de Magadoxo, sur une rivière de même nom. Il ne s'y arrêta point, & se contenta de la canonner, par un reste de dépit & de chagrin contre les Maures. Il passa à Mélinde, où il prit un Ambassadeur que le Roi le pria de conduire en Portugal. Ayant ensuite touché à l'île de Zanzibar, où il fut très-bien reçu, il alla aux îles de Saint-Georges, près de Mosambique : c'est-là qu'il perdit son vaisseau *Saint-Raphaël* sur un banc de sable, qui en a depuis retenu le nom. On l'a communiqué à la côte du continent de ce voisinage qu'on appelle terre de *Saint-Raphaël*. Il doubla le Cap de Bonne-Espérance au mois de Mars 1499. prit sa route par les îles du Cap-Verd & par les Açores, & arriva enfin en Septembre à Lisbonne, plus de deux ans après en être parti, n'ayant plus que cinquante-cinq hommes, de cent soixante & dix qu'ils étoient lorsqu'ils s'embarquèrent. Le scorbut & les maladies les avoient enlevés, & en particulier Paul de Gama qui mourut à l'île Terceira. Vasco ressentit vivement la perte de ce frère, qui ne lui étoit pas inférieur en mérite. Enfin malgré les peines & les fatigues qu'il éprouva, il eut le bonheur de retourner dans sa patrie, & d'échapper à des périls qui paroissent inséparables.

Le Roi, qui avoit sçu tout le détail de son voyage par Nicolas Coello, qu'une tempête avoit séparé de Gama vers les îles du Cap-Verd, & qui étoit entré dans le Tage dès le 10 de Juillet, envoya vers lui les premiers Seigneurs de la Cour pour le saluer de sa part. Il lui fit ensuite une entrée comme à un Souverain, & voulut célébrer son retour par des fêtes, des jeux, des illuminations & des feux de joye. Pour le récompenser dignement, il lui permit d'ajouter le titre de *Don* à son nom, & de mettre dans l'écusson de ses armes une partie de celui de la Couronne. Il le fit encore Amiral des mers des Indes, lui assigna mille écus de rente, lui accorda le pouvoir de charger toutes les années deux cents cruzades d'or en marchandises, exemptes de tous droits pour les Indes ; ce qui rendoit environ sept cents cruzades, & par la suite des temps il le fit Comte de Vidigueira. Ce Prince récompensa de la même manière, mais avec quelque différence, tous ceux qui avoient été à cette expédition, & il n'y en eut aucun qui pût se plaindre de n'avoir pas eu de part à ses libéralités. Pour rendre éternelle la mémoire de cet événement, le Roi fit bâtir une magnifique Eglise à l'endroit où étoit le petit hermitage de l'Infant Don Henri. Il voulut aussi que ce lieu portât le nom de *Belem* ou *Bethléem*. Quoiqu'il l'eût destiné pour être le lieu de sa sépulture & des Rois ses successeurs, il parut en vouloir faire honneur à l'Infant Don Henri, comme l'auteur des voyages & des découvertes des Portugais. Il lui fit dresser une statue dans l'endroit le plus éminent au dessus

de la grande porte de l'Eglise, & ajouta de nouvelles obligations aux fondations anciennes qui avoient été faites pour le repos de l'ame de ce Prince.

Rien n'étoit plus avantageux pour Don Manuel que la situation où il se trouvoit alors. Héritier présumé de tous les Etats des Rois Catholiques, Ferdinand & Isabelle, par le fils qui lui venoit de naître de l'Infante d'Espagne son épouse, il se voyoit à la veille d'être un des plus puissants Princes de l'Europe. Au nombre & à l'étendue de ces Monarchies, il alloit joindre le commerce des trois plus grandes parties du Monde, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Animé plus que jamais par un point de vue si flatteur, comptant pour rien l'épuisement de ses finances, les périls infinis des longs voyages, la perte de tant de vaisseaux, & d'un si grand nombre de sujets qui périroient dans ces navigations; pertes qu'il croyoit devoir céder aux avantages qu'en pouvoient retirer la Religion & l'Etat, il se confirma de nouveau dans ses résolutions. Ajoutant ensuite à ses autres titres celui de maître de la navigation, des conquêtes & commerce d'Afrique, d'Arabie, de Perse & des Indes, il ne se contenta plus d'y envoyer quelques vaisseaux comme auparavant, mais des flottes nombreuses en état de donner la loi par-tout où elles se présenteroient.

La première qu'il mit en mer fut prête à faire voile au mois de Mars de l'année suivante. Elle étoit composée de treize vaisseaux, & de quinze cents hommes d'armes, outre les équipages. Il fit Général de cette flotte Pierre Alvarez Cabral, & lui donna pour Lieutenant un autre Gentilhomme nommé Sanche de Tovar. Tous les autres Capitaines étoient gens de mérite & d'expérience. Cabral avoit ordre de toucher à la côte de Sofala pour prendre connoissance de son commerce, de visiter les Rois de la côte du Zanguebar, & en particulier celui de Melinde, à qui il devoit remettre l'Ambassadeur que Gama avoit amené. Il devoit aussi faire alliance avec ces Princes; établir, s'il se pouvoit, sur cette côte, quelques postes qui pussent servir d'échelles & d'entrepôts pour les voyages & les retours des Indes; de là il devoit aller à Calicut.

La navigation fut heureuse jusqu'aux isles du Cap-Verd, où ils arriverent en treize jours. Deux jours après, Cabral s'aperçut qu'il manquoit à son Escadre un vaisseau, qui vraisemblablement coula à fond, & dont on n'a jamais entendu parler depuis. L'ayant attendu deux jours inutilement, il continua sa route; mais il prit tellement au large pour éviter les calmes des côtes d'Afrique, que le 24 Avril il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La grosse mer l'ayant obligé de ranger la côte, il courut jusques vers le quinzième degré de latitude australe, où il trouva un bon port qu'il nomma *Porto Seguro*, après avoir nommé *Terre de Sainte-Croix* le pays du continent où il avoit abordé: ce nom fut depuis changé en celui de *Brazil* ou *Brasil*, du nom d'une sorte de bois déjà connu en Europe avant cette découverte. Comme on en trouva beaucoup en ce pays-là, on en donna le nom à cette contrée.

Le Général envoya plusieurs de ses gens à terre. Sur le rapport qu'ils firent que l'endroit paroissoit assez fertile, arrosé de belles rivières, couvert d'arbres fruitiers de plusieurs especes, habité d'hommes & d'animaux, il y descendit pour rafraîchir son monde, & s'en mettre dès-lors en possession.

L'AFRIQUE.

Ils prirent quelques Sauvages. Les amitiés & les présents qu'ils leur firent apprivoisèrent tous les autres, qui se familiarisèrent en peu de temps, & apporterent à la flotte les fruits de leur terre. Je passe tout d'un coup à la continuation du voyage de cette flotte. Il laissa au Brésil deux de ses criminels, envoya un de ses vaisseaux à Lisbonne, avec un des Sauvages pour témoin de sa découverte, se remit en mer, & coupa droit sur le Cap de Bonne-Espérance. Le trajet est d'environ douze cents lieues, la saison étoit belle, les vents mous & variables, les calmes fréquents. Une comète parut pendant dix jours, toutes les voiles étoient tendues, & battoient sur les mâts en attendant le vent. Les pilotes ignoroient le danger de cette manœuvre, dans un parage où les ouragans sont ordinaires, & prompts comme l'éclair. Un vent funeux vint tout-à-coup, & renversa à l'instant quatre vaisseaux, qui périrent sans qu'on pût les secourir, ni en rien sauver. Barthelemi Diaz, celui qui avoit découvert le Cap de Bonne-Espérance, en commandoit un, & y finit ses jours. La tempête qui suivit cet ouragan dura vingt jours, & dispersa ce qui restoit de vaisseaux, dont l'un fut porté en Portugal. Sa capitaine, suivie de deux autres qui furent toujours à mâts & à cordes, dépassa le Cap de Bonne-Espérance sans s'en apercevoir. Les trois qui restèrent joignirent le Général sur la côte de Sophala.

Cabral ayant réuni les restes de cette flotte, diminuée de plus de moitié, alla jusqu'à Mofambique, où la crainte qu'inspira son arrivée, fit qu'il fut mieux reçu que n'avoit été Vasco. Cette même crainte rendit plus circonspect Ibrahim, Roi de Quiloa, avec qui le Général eut un entretien sur mer, ainsi que Gama en avoit usé avec le fils du Roi de Mélinde. La crainte n'ôta pas tout-à-fait à Ibrahim l'envie de former quelque trahison. Le Général s'en aperçut, & il en fut encore averti par un Prince frere du Roi de Mélinde, qui se trouvoit alors à Quiloa. Quelque envie qu'eût Cabral de châtier ce Roi, il crut plus avantageux au Roi son maître de passer outre. Il continua donc sa route jusqu'à Mélinde, dont le Roi fidele à l'alliance qu'il avoit contractée avec le Portugal, jusqu'à soutenir le poids d'une cruelle guerre que lui fit le Roi de Mombase, fut ravi de revoir les Portugais & son Ambassadeur, qu'ils lui ramenoient avec des présents considérables. Après avoir comblé le Général de politesse, & l'avoir abondamment pourvu de rafraichissement & de vivres de toute espece, il lui donna encore deux pilotes Guzurates, avec lesquels s'étant remis en mer, il arriva aux isles d'Anchedive. Après s'être acquitté dans le Malabar des ordres dont il étoit chargé, il partit pour Lisbonne, où il arriva la veille de S. Jean 1501. Sanche, qu'il envoya à Sophala sur un petit bâtiment, y exécuta les ordres que le Roi avoit donnés. Il découvrit cette côte, fit alliance avec le Scheick, conclut un traité de commerce avec lui, & revint dans le Tage aussitôt que son Général.

Don Manuel n'avoit pas attendu le retour de Cabral, ni même de ses nouvelles pour faire de nouveaux armements. Il fit partir quatre vaisseaux pour aller le joindre & lui servir de renfort. Il apprit peu de temps après la découverte du Brésil, par le retour du vaisseau que Cabral avoit renvoyé; il fit un autre armement de six vaisseaux, sous la conduite de Gonçalves Coello, pour en aller prendre une plus ample connoissance, & une possession plus assurée.

Jean de Nove, Gentilhomme de Galice, qui commandoit les vaisseaux destinés pour les Indes, ne put parvenir à joindre Cabral. Il découvrit en allant l'*Isle de la Conception*, & trouva à l'aiguade de Saint-Blaise une lettre suspendue à un arbre, & cachée dans un soulier. Elle l'instruisoit du voyage de Cabral aux Indes. Il donna son nom à une isle dont il fit la découverte sur la côte de Zanguebar. Arrivé à Mélinde, il y reçut des nouvelles plus particulières de la mauvaise foi dont le Samorin en avoit usé avec les Portugais, & il partit aussitôt pour s'en venger. Ce qu'il fit aux Indes n'a point de rapport avec l'Afrique.

Quoique la moitié de la flotte de Cabral eût péri dans son voyage, Don Manuel ne se rebuta point, au contraire il conçut de bonnes espérances pour l'avenir. Il mit encore en mer vingt vaisseaux qu'il partagea en trois Escadres différentes. Vasco de Gama, qui avoit eu le temps de se reposer, commanda la première qui étoit de dix vaisseaux. Vincent de Seldre & Estevan de Gama, cousins-germains de Vasco, en avoient chacun cinq autres sous leurs ordres. Tous deux devoient obéir à l'Amirante. Seldre avoit une commission particulière pour croiser dans la mer des Indes, & y faire respecter la bannière de Portugal, en courant généralement sur tous les ennemis de la Couronne. L'Amirante ayant établi sur sa route deux nouvelles Factories ou Comptoirs sur la côte de Zanguebar, l'un à Sophala & l'autre à Mofambique, alla mouiller avec toute sa flotte au port de Quiloa. Ibrahim épouvanté à la vue d'un si puissant armement, contre lequel il n'avoit pas eu le temps de se mettre en garde, se vit dans la nécessité d'accepter toutes les conditions que Gama lui vouloit imposer, & il alla exprès en mer pour conférer avec lui. Ce dernier, qui étoit le plus fort, ne se fit pas un scrupule de violer le droit des gens envers un Prince dont il avoit éprouvé la mauvaise foi. Il le fit prisonnier, & crut lui faire grace de ne l'élargir qu'en l'obligeant de se faire vassal de la Province de Portugal, & de lui payer un tribut annuel de deux mille miticals d'or.

Ibrahim promit tout sans peine; mais ce Prince qui s'étoit emparé avec violence du trône, & ne s'y conservoit que par sa tyrannie, trompa le Général, en lui donnant en otage, pour se retirer de ses mains, un des Seigneurs des plus considérables de la Cour, dont il craignoit le mépris. Ibrahim crut que les Portugais irrités de ce qu'il leur manquoit de parole, sacrifieroient cet otage, & qu'ainsi il en seroit défait. Mais celui-ci qui étoit homme d'esprit & de probité, découvrit à l'Amirante tout ce mystère, lui paya de son propre bien les deux mille miticals d'or, & se comporta avec tant de dextérité & de droiture, que Gama lui rendit la liberté, & ne put lui refuser son estime.

L'Amirante auroit souhaité tirer vengeance de la mauvaise foi d'Ibrahim; mais il craignit les suites d'une entreprise dont le succès pouvoit être incertain, & le retarder assez long-temps pour lui faire manquer l'occasion d'exécuter ses ordres dans l'Indostan.

Les guerres que les Portugais eurent à soutenir dans la presqu'île de l'Inde contre le Samorin qui s'étoit déclaré leur ennemi, attirèrent quelque temps la principale attention de Don Manuel, mais il ne négligea point l'Afrique; & pendant qu'il faisoit une vive guerre aux Maures d'Afrique dans les pays

L'AFRIQUE.

de Fez & de Maroc, il envoyoit continuellement de nouvelles flottes dans l'Océan pour pousser les découvertes, & faire de nouveaux établissemens sur ces côtes. Il avoit fait faire entièrement le tour de cette partie du Monde, & ses vaisseaux avoient pénétré jusqu'au Cap de *Gardafui*. Tout étoit tranquille du côté de la mer Atlantique, & il jouissoit paisiblement de ses possessions & de son commerce. Ce Prince n'avoit rien de plus à souhaiter que d'y établir la Religion Chrétienne, & d'y envoyer des Missionnaires. Il en fit partir pour le Congo, & ils y firent beaucoup de fruit.

Les Portugais avoient souvent à combattre sur la côte orientale de l'Afrique, où les peuples étoient plus policés, plus en état de se défendre, & presque tous Mahométans. Le Roi de Mélinde & le Scheick de Mosambique, demeuroient fideles dans leur alliance. Le Roi de Mombasé au contraire se défendoit vivement, & persécutoit le Roi de Mélinde son voisin, à cause de l'asyle qu'il donnoit aux Portugais, & de l'inclination qu'il avoit pour eux. Ibrahim, Roi de Quiloa, que l'Amirante Cabral avoit forcé de se reconnoître tributaire, rompit bientôt l'alliance simulée qu'il avoit faite. Don Manuel envoya ensuite trois navires sous la conduite d'Antoine Saldagne, mais ils furent séparés par le gros temps. Diego Fernand Pereira qui en commandoit un, découvrit l'île de *Socotora*, inconnue jusqu'alors aux Européens. Il y passa l'hiver, & se rendit ensuite aux Indes. Ruiz Laurent Ravasco qui conduisoit le troisième, fit une vive guerre au Roi de l'île de Zanzibar, quoiqu'allié de la couronne. Il lui enleva plusieurs bâtimens, tua son fils dans une mêlée, & obligea ce Roi à se rendre tributaire du Roi de Portugal, & à payer un certain nombre de miticals d'or par an à la ville de Brava, République sur la côte de Zanguebar. Lorsqu'il eut rejoint Antoine de Saldagne, il força le Roi de Mombasé à faire la paix avec le Roi de Mélinde, & passa ensuite aux Indes avec Antoine de Saldagne. Cette paix n'étoit pas sincère, & le Roi de Mombasé ne faisoit que céder au temps.

L'année précédente Don François d'Almeida, Comte d'Abrantes, qui étoit parti de Lisbonne avec une flotte de treize vaisseaux & six caravelles, avoit pris la route des Indes, où il alloit en qualité de Gouverneur & de Capitaine général. Il avoit mis à la voile le 30 Juin. Son arrivée sur les côtes de Quiloa, inspira une telle frayeur à Ibrahim, que ne se croyant pas en sûreté à Quiloa, il prit le parti de se retirer sur ses terres. Mahomet Anconin, qu'il avoit laissé dans la ville, n'osa pas même y rester : mais le Général Portugais lui envoya dire qu'il n'avoit rien à craindre. Almeida, qui sçavoit qu'Anconin étoit agréable au peuple, le fit reconnoître pour Roi à la place de l'usurpateur fugitif. Il lui mit une couronne sur la tête avec beaucoup de cérémonie, & lui fit prêter serment de fidélité par ses nouveaux sujets, après qu'il l'eut prêté lui-même au Roi de Portugal, dont il se reconnut vassal.

On vit alors un exemple de dépositaire de la Couronne que ce Prince ; car se regardant plutôt comme dépositaire de la Couronne que comme Roi, il pria le Général de faire déclarer héritier légitime du trône, au préjudice de ses propres enfans, un des fils du Roi Abulfail, déthroné par Ibrahim. Almeida admira ce trait de générosité, dont peu de Princes seroient capables. Il lui accorda sa demande ; mais à condition qu'il porteroit le sceptre jusqu'à sa mort, & qu'il gouverneroit en Roi les Etats de son Pupille.

Après avoir bâti à Quiloa un Fort qu'il fallut cependant détruire dans la suite, Almeida partit pour Mombaze, dans le dessein de déterminer le Roi à faire ce qu'il exigeoit de lui. Le Pilote qu'il envoya pour reconnoître l'entrée du Port, fut reçu à coups de canon ; quelques-uns de ces canons étoient aux armes de Portugal. Le Roi de Mombaze les avoit fait pêcher après le naufrage du vaisseau le S. Raphael échoué sur cette côte. L'ennemi s'étoit préparé à se bien défendre, & il avoit quatre mille hommes dans la place, & attendoit encore du secours. Almeida peu effrayé de la contenance des Maures, fit mettre le feu à la ville en deux endroits, l'attaqua en même temps par trois autres & s'en rendit maître. Le combat dans les rues fut long & sanglant : il y eut sept cents personnes passées au fil de l'épée, & on fit deux cents prisonniers. Le Roi qui s'étoit sauvé dans les terres, voulut entrer en accommodement, mais on refusa de l'écouter, & la ville fut ruinée. On y fit un butin considérable, dont le Général ne retint pour lui qu'une flèche. Don Laurent son fils se distingua beaucoup dans la prise de cette place. Le Général ne voulut point suivre le Roi dans sa retraite. Ses gens étoient si fatigués qu'ils étoient hors d'état de rien entreprendre ; il se contenta de faire enlever le canon, & continua sa route pour les Indes.

Don Manuel persuadé que Sophala étoit l'Ophir de Salomon, & qu'on tiroit presque tout l'or de ces contrées, songea à y faire un établissement, & fit partir pour ce dessein une escadre sous les ordres de Pierre d'Agnaia. Elle étoit composée de six vaisseaux, dont les trois plus gros devoient aller servir dans les Indes, quand Agnaia n'auroit plus besoin de leur secours. Les trois autres devoient servir de gardes-côtes dans la basse Ethiopie, sous la conduite de François d'Agnaia, fils de Pierre.

Le nom de Sophala est commun à une ville, à une isle, & à un royaume dans la Cafrerie au-delà du Cap de Bonne-Espérance, en remontant vers l'Equateur entre le Cap des Courans & Mosambique. L'isle est enfermée entre deux bras du Cuama, qui est la même rivière que celle de Zambese. Les habitans sont noirs & ont les cheveux crépus, ils sont superstitieux comme le reste des Negres, moins simples ; cependant moins grossiers & un peu plus industrieux. Ils sont pauvres au milieu de l'abondance, & leur pauvreté se remarque dans leurs maisons, dans leurs personnes & presque en tout ; mais le pays est riche par les mines d'or qui sont dans les terres, & encore plus par l'or qu'on tire des lacs & des rivières qui coulent dans une vaste campagne. On y trouve à ce qu'on prétend quelques bâtimens d'une structure si forte, qu'ils sont à l'épreuve de tous les temps. Quelques-uns ont crû remarquer dans leur construction, quelque ressemblance avec les édifices de Salomon, & ils en concluent que ceux-ci ont été élevés par la Reine de Saba, lorsqu'elle fut de retour du voyage qu'elle avoit fait à la Cour de ce Monarque.

Ce Royaume étoit autrefois sous la domination du Monomotapa, dont l'Empire s'étend dans toutes les vastes contrées de la basse Ethiopie orientale. Mais des gens tels qu'on vient de les dépeindre, n'étoient pas faits pour profiter des avantages de leurs terres, qui paroissent destinées pour des étrangers plus habiles. Les Maures s'en étoient rendus maîtres, & ils s'y établirent d'abord assez facilement. Quelques denrées de celles que le

commerce apporte partout, furent autant d'amorces qui les firent recevoir avec plaisir. On prétend que ce furent ceux de Magadoxo qui y allerent les premiers ; mais les Rois de Quiloa ayant chassé ceux-ci, s'en emparèrent, & y établirent des Scheicks ou Gouverneurs en leur nom. Isuph qui y étoit lorsque les Portugais y arriverent, se rendit indépendant à la faveur des troubles de la dernière révolution de Quiloa, & s'érigea en Souverain ; mais il s'y étoit pris trop tard, & il n'en profita pas longtemps.

Aгнаia ayant abordé à Sophala après quelques difficultés, avant que de parvenir au Palais du Scheick, qui étoit dans une bourgade assez éloignée, résolut d'y aller avec tout son monde au son des tambours & des trompettes. Le Scheick qui n'étoit pas content de cette visite, fut cependant obligé de dissimuler. Il étoit couché sur un Sopha au fond de son Palais, & avoit à côté de lui un faisceau de flèches ; le reste, quoique propre, étoit modeste. Il n'y avoit rien de plus grand & de plus remarquable dans toute sa Cour que lui-même. Quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, & qu'il fût aveugle, il avoit encore un air qui marquoit sa supériorité, & soutenoit la réputation qu'il s'étoit acquise.

Aгнаia lui exposa sa commission, fit valoir la puissance du Roi de Portugal & les avantages de son alliance, & conclut par demandet la permission de bâtir un Fort, qui pût servir d'entrepôt pour les vaisseaux qui iroient aux Indes ; de maison de sûreté pour les marchandises, & de rempart même contre les ennemis du Scheick, dont les Portugais vouloient être les alliés fideles. Isuph n'avoit pas besoin du commerce des Portugais, & sçavoit qu'il avoit plus lieu de les craindre que de les aimer. Cette crainte le déterminna à leur accorder toutes leurs demandes.

La permission de bâtir un Fort irrita beaucoup les Maures, & surtout Musaph gendre du Scheick, qui s'en plaignit avec hauteur, mais ce vieillard suspendit cette vivacité en leur faisant envisager les motifs de sa politique. » Il n'est pas temps aujourd'hui, leur dit-il, de vouloir nous opposer à ce que nous ne pouvons empêcher. Rien ne résiste à ces nouveaux venus. Vous n'ignorez pas ce qu'ils ont fait à Mosambique, à Quiloa, à Mombasé & aux Indes. Ce sont des hôtes incommodes & de mauvais voisins, je l'avoue. Je leur donne le temps de se fortifier & de s'établir. Mais où sont les forces que nous avons pour commencer des hostilités, ou pour nous défendre s'ils veulent nous opprimer. Attendons : laissez agir le temps. Tout ce monde n'est pas pour demeurer ici. Laissons partir ceux que leur destination appelle ailleurs. L'air de ce pays est mortel à tous les étrangers, ainsi que nous l'éprouvons nous-mêmes, & diminuera le nombre de ceux qu'on aura laissés ici. Quand ils auront été affaiblis par le mauvais air de ces contrées, nous les aurons à notre discrétion, & nous nous en délivrerons aisément.

L'événement fut conforme à la prédiction du vieillard. Агнаia travailla en diligence à la construction de son Fort, & il y fut secondé par les Cafres, habitants naturels du pays qu'il mit en œuvre à peu de frais. Alors il congédia Baretto, qui partit pour les Indes avec les trois vaisseaux de charge, & il envoya son fils avec les trois autres faire la course jusqu'à Mosambique. Celui-ci fut si malheureux, qu'ayant perdu deux de ses vaisseaux il

cut

eut bien de la peine à se sauver à Quiloa où le Facteur Pierre Fetteita le fit mettre en prison, comme s'il les eût perdus par sa faute. La garnison du nouveau Fort ainsi diminuée tout-à-coup, le fut encore plus par les maladies que causa l'air marécageux & pestilentiel de ces contrées, devenu encore plus mal sain par le remuement des terres, de sorte qu'elle se trouva réduite à quarante personnes, dont plusieurs se soutenoient à peine de bout. Les Portugais attiroient cependant à eux seuls tout le commerce de l'or; établissoient les mêmes regles qu'ils avoient établies ailleurs, & les faisoient observer avec la même rigueur, de sorte que les Maures outrés, & se prévalant du crédit de Musaph, obligèrent enfin Isuph de profiter de ces conjonctures pour les exterminer. Afin d'assurer mieux leur coup & de multiplier leurs forces, Isuph fit inviter un Prince voisin, tributaire de l'Empereur du Monomotapa. On lui fit connoître les griefs qu'on avoit contre les Portugais, & on l'exhorta à venir prendre part à leur dé faite & à leur dépouilles. On eut soin de lui faire paroître l'entreprise comme une chose également aisée & lucrative. Le Cafre dont l'avidité étoit excitée par ces espérances, se mit d'abord en campagne avec une armée nombreuse. Heureusement pour les Portugais, il y avoit à la Cour du Scheick, un Seigneur qui avoit beaucoup de crédit. Il étoit Abyssin de naissance : fait esclave à l'âge de dix ans par les Maures, il avoit été élevé avec eux dans leur Religion. Il étoit homme de mérite & avoit la confiance du Scheick. Dès qu'il eut vu Agnaia, à la première audience qu'il eut du Scheick, il le suivit, fit amitié avec lui, & pour lui marquer son estime, il lui fit présent de vingt Portugais, qui étoient tombés entre ses mains. C'étoient vingt hommes de son escadre, qui s'étant mutinés contre leur Capitaine, avoient mieux aimé s'exposer à tous les dangers que de se rembarquer avec lui. L'amitié s'étoit augmentée avec le temps, & il avoit toujours soutenu le parti des Portugais dans le Conseil; mais comme il n'étoit pas le plus fort, il vint avertir Agnaia de tout ce qui avoit été résolu pour la ruine des Portugais, & se jeta lui-même dans la Forteresse avec cent hommes qui étoient à lui.

Le dessein des ennemis étoit de mettre le feu au Fort, qui n'étoit que de bois, & ils comptoient en venir à bout par le moyen de fleches enflammées & par des fascines. En effet ils lancent un grand nombre de ces fleches, porteront une si grande quantité de ces fascines, qu'elles égalerent presque la hauteur du rempart. Agnaia qui avoit pris les précautions ordinaires contre le feu laissa approcher les Maures, & fit jouer son artillerie si à propos, que les Cafres auxiliaires qui n'étoient point accoutumés au bruit & à l'effet du canon prirent d'abord la fuite, & se retirèrent dans un bois de palmiers. Les volées de canon les y suivirent, abattirent des arbres, dont les éclats firent d'affreux ravages sur des gens nuds. Les Cafres indignés de ce qu'on les avoit appelés pour faire la guerre, non à des hommes, mais à des Dieux, disoient-ils, tourneront leur fureur contre les Maures, pillèrent leurs habitations, & se retirèrent chez eux.

Agnaia ne se contentant pas d'en être quitte pour si peu de chose, voulut mettre ses ennemis hors d'état de lui nuire. Il prit avec lui quinze Portugais & vingt hommes de son fidele Abyssin, & à la pointe du jour il se trouva à l'habitation du Scheick. Il pénétra dans son Palais, tua tout ce qui se

présenta, entra dans l'appartement du Prince, qui tout âgé & tout aveugle qu'il étoit ne se découragea point, se mit en défense, lançant ses fleches au hasard, & blessa légèrement au cou Agnaia. La vengeance fut prompte; le Facteur Portugais qui étoit bon soldat, s'approchant du vieillard lui abattit la tête. Elle fut exposée au bout d'une pique sur les remparts du Fort, pour y être un spectacle de terreur.

Cette mort, qui avoit d'abord déconcerté les ennemis, occasionna bientôt des troubles parmi eux au sujet de la succession. Les fils du Scheick avoient chacun leur Parti, mais Agnaia fit pencher la balance pour Soliman, qui avoit toujours paru avoir plus d'inclination pour les Portugais, & qui accepta volontiers la condition de se rendre vassal de la couronne de Portugal. Agnaia mourut peu de jours après, emporté par la contagion de l'air empesté du climat. Emmanuel Fernandez prit le gouvernement, dans l'espérance d'y être continué, en considération de ses services. Almeida, Viceroy des Indes, à qui il appartenoit de conférer cette Place, ayant appris la mort d'Agnaia par les deux Capitaines des vaisseaux que Don Manuel avoit envoyés à la recherche de François d'Albuquerque, le releva, & envoya pour y commander Nugnés Vas Pereira, à qui il ordonna de passer par Quiloa, où il étoit arrivé une révolution qui demandoit sa présence & un prompt remède.

En effet Nugnés trouva à Quiloa les choses dans un grand désordre. Mahomet Anconin qui y entretenoit le calme par sa prudence, après avoir échappé aux embûches des partisans d'Ibrahim, devint la victime de sa propre générosité envers un Prince allié de l'usurpateur détroné. Pierre Ferreira, Facteur ou Gouverneur de Quiloa, avoit pris un fils du Roi de Tirendiconde, & le traitoit plus en esclave qu'en prisonnier. Mahomet, qui n'étoit pas homme de naissance, & qui vouloit se faire un ami de ce Prince, le délivra & le renvoya à son pere avec des présents. Le pere seignit d'être fort sensible à cette marque de grandeur d'ame, invita Mahomet à une conférence, sous prétexte de traiter de leurs intérêts communs, & l'ayant à sa discrétion, il le fit assassiner pendant la nuit.

Mahomet étant mort, & le jeune Prince de la race d'Abulfail qu'il avoit fait désigner pour héritier légitime de la couronne, elle fut disputée par Hocem, fils de Mahomet, & par Micant, neveu de l'usurpateur Ibrahim. Ces deux compétiteurs partagèrent en leur faveur, non seulement les Maures, mais encore les Portugais. L'attachement de Mahomet pour les Portugais n'étoit pas une recommandation pour Hocem dans l'idée des principaux, qui d'ailleurs le méprisoient à cause de son extraction. Ils se déclarèrent presque tous pour Micant, avec le Gouverneur Ferreira, qui ne pensoit pas comme ceux de sa Nation; mais ce n'étoit pas la source du plus grand mal. Le Roi de Portugal, qui n'étoit pas bien informé, avoit fait publier un ordre pour empêcher qu'on ne transportât de cette ville aucune des marchandises qu'on portoit d'ordinaire à Sophala, dont il vouloit faire seul le commerce. Cet ordre qu'on faisoit observer à la rigueur, révolta tellement les esprits, qu'en peu de temps la ville fut presque déserte, les principales familles s'étant retirées à Mombase, à Melinde & dans les autres villes voisines. Nugnés, avant même que d'arriver à Quiloa, abrogea cet ordre, & fit signifier cette abrogation

sur sa toute ; ce qui produisit un si bon effet, qu'il y aborda, suivi de plus de vingt bâtimens chargés de ces familles fugitives, qui revenoient avec joye pour rentrer dans leurs anciennes possessions. Ainsi la ville reprit son premier lustre. Nugné fit ensuite plaider devant soi les deux compétiteurs ; nonobstant la faveur de Ferreira, il mit Hocen en possession de la coutonne, après quoi il partit pour Sophala.

Une victoire qu'il gagna Hocen peu après, lui acquit l'estime du peuple ; il en devint si insolent, que les factions s'étant émues de nouveau, le Viceroi des Indes envoya ordre de le déposséder, & Micant fut mis en sa place. Celui-ci se comporta encore plus mal que son compétiteur, & donna tous les jours de nouveaux sujets de plaintes, par l'irrégularité de ses mœurs. Il fut dépossédé parcelllement, & on eut recours à l'usurpateur Ibrahim. Il eut d'abord de la peine à se fier aux Portugais, & à se mettre entre leurs mains ; mais après avoir surmonté sa défiance, il regna paisiblement, & vécut toujours en bonne intelligence avec eux.

Tristan d'Acugna étoit parti de Portugal dans ces conjonctures pour aller aux Indes, & il devoit exécuter en chemin quelques ordres sur la côte d'Afrique. Le Roi qui l'aimoit l'avoit nommé auparavant pour aller résider dans les Indes en qualité de Viceroi ; mais les vertiges dont il étoit attaqué le rendirent aveugle, & Almeida fut nommé en sa place. Lorsqu'il fut guéri, le Roi le nomma Général des vaisseaux de charge qu'il envoyoit alors aux Indes pour lui donner quelques droits sur la cargaison, & le fit partir avec une flotte de seize voiles, dont cinq étoient sous les ordres de François d'Albuquerque.

Tristan fit alors la découverte de quelques isles, auxquelles il donna son nom, & il arriva ensuite heureusement à Mosambique ; mais comme il avoit perdu beaucoup de temps en toute pour n'avoir pas suivi les conseils d'Albuquerque, il trouva la saison trop avancée pour passer aux Indes. Il voulut se dédommager de cette perte en allant reconnoître l'isle de Saint-Laurent ou de Madagascar, que Ruiz Pereira avoit découverte du côté de l'Afrique, & qui fut ensuite connue du côté de la bande du Sud par Fernand Soarés, qui y toucha à son retour des Indes.

Cette isle située pour la plus grande partie dans la zone torride, & coupée dans sa partie méridionale par le tropique du Capricorne, répond au pays des Cafres, & peut avoir cent cinquante lieues de long, sur quatre-vingts ou cent de largeur. Les habitants sont en partie noirs & en partie blancs ou basanés. Ceux-ci habitent les bords de la mer, & paroissent être des Colonies d'Arabes ; les noirs, plus anciens habitants dans le pays, sont vraisemblablement descendus des Cafres, à qui ils ressemblent, & dans leurs mœurs & dans leur religion. La terre y est assez abondante en toutes les choses nécessaires à la vie, & utiles pour le commerce. Mais Tristan n'y trouva pas les grandes richesses des Indes, dont on l'avoit flatté. Les peuples ne le reçurent bien d'abord que pour lui faire une trahison, qu'il vengea bientôt ; mais voyant qu'il y avoit peu de chose à faire, il s'en retourna, perdit quelques vaisseaux sur les battures de l'isle, & pensa y périr lui-même.

Comme tout étoit tranquille à Quiloa, il passa jusqu'à Mélinde. Le Roi de ce pays étoit alors en guerre avec les Rois de Hoya & de Lamo, pour

des intérêts particuliers & d'anciennes prétentions; mais il eut l'adresse de persuader à Tristan que ces ennemis ne l'attaquoient qu'en haine de son affection pour les Portugais. Ce Général entra dans sa querelle. Hoya fut sacrifié, & son Roi tué en la défendant. Celui de Lamo effrayé par cet exemple, détourna le malheur par sa soumission, en se rendant tributaire de la couronne de Portugal.

La ville de Brava, située trente lieues plus haut, imita l'exemple d'Hoya, & eut le même sort. Elle étoit grande, riche, peuplée, fortifiée d'un mur, d'un fossé, & de plusieurs tours que défendoient six mille Maures bien armés, & qui montrèrent du courage. Elle avoit été rendue tributaire du Roi de Portugal par quelques-uns des Chefs de la République qui se trouverent à Quiloa; mais les habitants furent si indignés de cette action, que quoique ce n'eût été qu'un artifice pour sauver un vaisseau richement chargé, ils crurent devoir punir rigoureusement cette action, & ôtèrent les charges à ceux qui en étoient coupables. Résolus de se bien défendre, ils refusèrent d'écouter le Trompette que Tristan d'Acugna leur avoit envoyé pour les sommer de se rendre. Cependant après quelques réflexions, le Sénat commença à entrer en négociation avec le Général Portugais. Comme elle traînoit en longueur sous divers prétextes, le Général ne put s'empêcher de former quelque soupçon contre la bonne foi des ennemis. Il menaça des plus cruels tourmens celui qui portoit la parole, s'il ne lui découvroit les motifs d'une telle lenteur, & il apprit enfin qu'on ne l'amusoit, que parce que dans cette saison il regnoit un coup de vent si violent, qu'il n'y avoit pas un seul vaisseau qui ne pût sur la côte. Tristan assembla aussitôt le Conseil à ce sujet, & il fut résolu qu'on attaqueroit la ville dès la nuit suivante. L'armée s'embarqua dans des chaloupes, & se rangea en deux lignes. Albuquerque commandoit la première compolée de quatre cents hommes, Tristan la seconde, où il y en avoit six cents. Ils arrivèrent à terre au point du jour; mais quoiqu'ils eussent pris toutes les précautions possibles pour cacher leur marche, on s'en étoit aperçu, & il se trouva deux mille hommes sur le rivage pour empêcher la descente. Elle se fit néanmoins heureusement, malgré la valeur des ennemis qui combattirent avec une opiniâtreté extraordinaire. Forcés de céder aux Portugais, ils regagnèrent leur ville, & eurent le temps de refermer leurs portes, en sacrifiant une partie de leurs troupes, qui retardoient les poursuites du vainqueur. Albuquerque ayant aperçu une espèce de brèche, dans un endroit où le mur étoit fort bas, y donna l'assaut & gagna le rempart. Le combat fut long & violent dans les rues. Cependant Tristan, qui attaquoit par un autre endroit, avoit trouvé moyen d'entrer dans la ville de son côté. Les Maures gagnèrent alors la grande Place & la Mosquée, & le combat recommença. Il avoit enfin duré jusqu'à midi, lorsque les Maures se battirent en retraite, & sortirent de la ville après avoir perdu quinze cents hommes, parmi lesquels étoient les Chefs de la République. Il périt aussi un grand nombre de Portugais, mais le nombre des blessés fut plus considérable. Parmi ces derniers étoit le Général, qui dans le lieu même où il avoit été blessé, voulut être fait Chevalier avec son fils par Alphonse d'Albuquerque. Ce Seigneur leur ceignit l'épée, & leur donna l'accolade selon la forme ancienne. Le Général fit ensuite Chevaliers plusieurs de ceux qui

s'étoient le plus distingués dans cette journée. Trifstan ne voulut pas qu'on suivit l'ennemi hors de la ville, & en fit fermer les portes. Comme il craignoit le coup de vent dont il étoit menacé, il mit la ville au pillage, & fit publier qu'on se dépêchât, parce qu'il vouloit y mettre le feu. On y trouva de grandes richesses ; mais l'avidité du soldat & du matelot fut si grande, que quelques-uns furent enveloppés dans les flammes. Ils avoient coupé les mains & les oreilles à plus de huit cents femmes ou filles pour perdre moins de temps à leur ôter leurs brasselets & leurs boucles. Cette barbarie déplut au Général, il en fut averti trop tard, & ne put donner ses ordres assez tôt pour l'arrêter. Ces pillards furent punis de leur avarice, car quinze de ces matelots & soldats, conduisant à bord de l'Amiral une chaloupe extrêmement chargée, la chaloupe enfonça, & ne revint sur l'eau qu'après qu'ils furent tous noyés, & que tout le butin fut perdu.

Magadoxo, autre ville située à dix huit lieues de Btava, aussi riche & aussi puissante, ne voulut point lui céder en courage, quoiqu'elle eût à craindre le même sort. Dès que la flotte Portugaise parut, les habitants témoignèrent qu'ils étoient prêts à sacrifier leur vie pour la défense de la place. Lionel Coutigno, que le Général envoyoit en qualité de Trompette pour les sommer de se rendre, voyant le rivage bordé d'une multitude de gens de pied, & de Cavaliers qui faisoient bonne contenance, n'osa se risquer, & ne fit débarquer qu'un esclave, qui fut aussitôt mis en pièces. Ce mauvais début l'obligea de retourner à bord pour y faire son rapport. Trifstan d'Acugna assemble aussitôt les Officiers, qui furent d'avis de remettre cette expédition à un temps plus favorable, & de continuer leur route jusqu'à l'île de Zocotora.

Cette île est située vis-à-vis du Cap de Gardafui, & a vingt lieues de longueur sur neuf de large. L'air y est chaud, mais assez sain, parce qu'il est temperé par un vent de mer ordinaire. La terre y est haute, montagneuse, sèche & stérile, excepté dans quelques vallons qui sont propres à nourrir des troupeaux. L'encens & l'aloës y sont meilleurs que par-tout ailleurs. On y trouve du vermillon & de l'ambre que la mer y jette sur la côte. On y recueille aussi quantité de dattes qui, avec les laitages, servent à la nourriture des gens du pays. Ils sont originairement Arabes, vivent dans les caves souterraines à la manière des Troglodytes, ancien peuple sur la mer Rouge, dont ils sont peut-être descendus. Ils sont nus, & ne portent qu'une espèce de tablier pour cacher une partie du corps. Timides, paresseux, lâches, avec fort peu d'esprit, ils semblent être nés pour l'esclavage & pour la misère. Leur Religion n'étoit ni le Mahométisme, ni le Judaïsme, ni le Christianisme ; mais un monstrueux mélange des trois. On croit que S. Thomas allant aux Indes y avoit annoncé la foi, que les Jacobites avoient ensuite altérée. Chrétiens sans baptême ils portoient encore les noms de Marie & des Apôtres, rendoient un grand respect à la Croix, en avoient de dressées en quelques endroits, & en portoient au cou. Ils faisoient leurs prières en Hébreu sans l'entendre, n'épousaient qu'une seule femme, observoient les jeûnes & les fêtes, & avoient ainsi plusieurs autres vestiges d'une Religion, dont les véritables notions étoient entièrement effacées de leur esprit & de leur cœur. Le Roi de Caxem, dans le pays des Fattaques, profitant de la faiblesse

L'AFRIQUE.

de ces Insulaires, s'en étoit rendu le maître, leur avoit imposé un joug fort dur, & pour les mettre hors d'état de le secouer, il avoit bâti une Forteresse dans l'île, où il avoit mis pour Commandant Ibrahim son fils, Prince d'un grand courage. Une des principales vûes de Manuel étoit de s'approprier le commerce des Indes, qui jusques-là s'étoit fait par la mer Rouge. Les Maures, qui étoient en possession de ce commerce, le faisoient passer à Alexandrie; ainsi il falloit fermer cette voye. Comme tous les vaisseaux des Maures qui venoient des Indes ou de la côte orientale d'Afrique devoient passer auprès de cette île, il n'eut rien de plus à cœur que de s'emparer de ce poste, qui lui assureroit la possession du détroit, & lui donnoit un asyle pour les flottes qu'il envoyoit croiser sur les côtes d'Arabie. Ce fut dans ce dessein principalement qu'il fit partir Acugna, avec ordre de chasser les Fataques de l'île de Zocotora, de s'emparer de leur Fort, ou d'en bâtir un ailleurs dans un endroit commode. Il fit pour cet effet charger sur neuf vaisseaux de la flotte les matériaux d'une Forteresse, qui se trouva toute faite dans les arsenaux de Lisbonne, en sorte qu'il n'y avoit qu'à la monter.

Tristan, qui avoit fait sommer Ibrahim de se rendre, n'en reçut d'autre réponse que celle qu'on devoit attendre d'un brave homme. Le Général obligé de former son attaque, envoya visiter les côtes, afin d'y chercher l'endroit le plus propre à un débarquement. Comme la mer étoit haute, on n'en trouva point de plus commode que vis-à-vis un petit bois de palmiers peu éloigné du Fort, où il fut déterminé que se feroit la descente. Le Général devoit commander la première ligne, avec les Capitaines de son escadre, chacun dans leur chaloupe, & Albuquerque la seconde, avec les Capitaines de la flenne.

Le jour suivant le Général se mit en mouvement, & alla droit au lieu indiqué. Ibrahim attentif à tout, sortit à la tête de ses gens pour aller soutenir un retranchement qu'il avoit fait faire dans le bois pendant la nuit, & s'opposer au débarquement. Albuquerque, qui soupçonna son dessein, au lieu de suivre le Général, alla débarquer au port vis-à-vis de la Forteresse, où la mer étoit moins grosse que la veille, & la descente plus facile. Ibrahim par cette manœuvre, que le Général n'apperçut pas, craignit d'être pris en flanc, ou même d'être coupé. Il partagea son monde, & de cent hommes qu'il avoit, il en envoya quatre-vingts vers le retranchement, & avec les vingt autres courut vers le port pour faire face à Don Alphonse de Norogna, neveu d'Albuquerque, qui avoit déjà débarqué, & qui gagna le chemin de la Forteresse. Ces deux Chefs tous deux jeunes, tous deux braves, semblerent se chercher l'un & l'autre. Ils ne tarderent pas à se joindre, & se battirent long-temps avec une égale valeur, mais enfin Norogna fut vainqueur.

Ceux qui défendoient la Citadelle, sonnerent la retraite aussitôt qu'ils eurent perdu leur Prince. Tristan d'Acugna malgré la grande résistance qu'il avoit trouvée, étoit venu à bout de forcer le retranchement & avoit mis les Maures en fuite. Plusieurs rentrèrent dans le Fort, d'autres se sauvèrent dans les bois. Les Portugais rendus au pied des murailles, firent porter les échelles pour l'escalade, & les pétards pour faire sauter les portes. Les assiégés se défendoient du haut des murs, jetoient des feux d'artifice & des pierres. Albuquerque fut tellement blessé d'une de ces pierres, qu'il fut

quelque temps sans pouvoir parler. Mais revenu à lui, il fit des prodiges de valeur, & sauva Norogna d'un coup mortel en le couvrant de son bouclier. Le Fort fut pris, & les Fartaques se retirèrent dans le Donjon. Acugna leur fit proposer la vie & la liberté, s'ils vouloient se rendre, mais ces hommes animés par la vue de leurs compagnons morts, qui s'étoient courageusement battus, répondirent flettement, » que ce n'étoit pas la coutume » de leur Nation de capituler; que le fils de leur Roi leur ayant donné » l'exemple de mourir en brave, ils ne pouvoient pas lui survivre, & qu'ils » se défendroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang ». En effet le Donjon ayant été emporté, ils se firent rous passer au fil de l'épée à la réserve d'un seul. C'étoit un habile Pilote, qui rendit depuis de grands services à Albuquerque.

Le Général fit ensuite assembler les Insulaires, & leur dit, » qu'il n'étoit » venu que pour les délivrer du joug des Fartaques; que le Roi de Portugal » sachant qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils gémissaient sous la tyrannie » des Mahométans, il n'avoit eu rien tant à cœur que leur délivrance; » qu'ils étoient enfin libres, puisqu'il s'étoit rendu maître de la Fortesse, & qu'il leur laissoit pour les instruire un Missionnaire qui en prenoit le soin ». La Mosquée fut en effet convertie en Eglise, & consacrée sous le titre de *Notre-Dame de la Victoire*. Alphonse de Norogna fut établi Gouverneur de la Forteresse, selon la destination que le Roi en avoit faite, avant que la flotte partit de Lisbonne. Acugna prit ensuite la route des Indes. Albuquerque demeura avec une escadre aux environs de Zocotora, car il avoit ordre de croiser à l'entrée de la mer Rouge. Il n'y resta qu'autant de temps qu'il falloit pour mettre ordre aux affaires de l'île, & réprimer les factions de quelques Fartaques, qui étoient demeurés dans les bois de l'île. Comme il trouvoit le métier de Corsaire au-dessous de lui, il voulut tenter quelque chose de plus honorable, & en même temps de plus avantageux à son Roi. Il fit une entreprise sur la ville & l'île d'Ormus à l'entrée du Golphe Persique, où il s'acquit de la réputation. Cependant trahi & calomnié par ses propres Officiers, il fut obligé d'abandonner cette expédition, & de se retirer à Zocotora, où il arriva au mois de Janvier 1508. Il ravitailla la place qui en avoit besoin, & déranger les mesures que les Fartaques prenoient, pour faire soulever l'île. Il croisa environ trois mois assez inutilement vers le Cap de Gardafui. Lorsqu'il eut reçu les provisions qu'il attendoit, & qu'il eut été joint par trois vaisseaux qui alloient aux Indes, il se mit en chemin pour ce pays. Il avoit des lettres du Roi, pour remplacer Almeida, qui le reçut assez mal, le fit arrêter, & mettre en prison dans la Citadelle de Cananor, où il fut trois mois. Mais il en fut délivré par son parent Fernand Coutigno, grand Maréchal du Royaume, qui le fit reconnoître Gouverneur Général, à la place d'Almeida. On ménagea entre ce Viceroi & Albuquerque une réconciliation apparente. Le Viceroi en revenant, mouilla à la Baye de Saldagne, auprès du Cap de Bonne-Espérance, & envoya quelques-uns de ses gens vers les Castes de cette contrée, pour traiter de quelque bétail. Les députés d'Almeida insultèrent ces barbares, qui se mirent sur la défensive & en blessèrent quelques-uns. Almeida crut devoir en tirer raison par le conseil de ces mêmes Officiers, qui

l'avoient engagé à persécuter Albuquerque. Il y perdit la Bannière Royale, & y périt avec onze Capitaines & cinquante autres personnes de considération. Ils avoient été tués par les mains de ces Cafres les plus brutes de cette côte, & armés seulement de pierres, de bâtons & de flèches; perte plus flétrissante, dit le P. Lafiteau, & plus considérable pour les Portugais, qu'aucune de celles qu'ils avoient faites en tant d'actions qui s'étoient passées dans les Indes. Cet événement arriva en 1511.

Alphonse d'Albuquerque mérita le surnom de Grand par sa conduite, & il fit fleurir les affaires des Portugais dans les Indes. Il recevoit de tous côtés des Ambassadeurs : Les Rois de Perse & de Cambaye rechercherent son amitié, l'Empereur des Abyssins & le Roi d'Ormus lui envoyèrent leurs Ambassadeurs, pour les faire passer en Portugal, & un Roi des Maldives se rendit tributaire de la couronne de Portugal. Sa politique à l'égard de ces Princes, fut des plus admirables : car en même temps qu'il traitoit leurs Envoyés avec splendeur & amitié, il ne faisoit qu'entamer des négociations sans se hâter de terminer. Il feignoit de remettre la conclusion des traités au retour d'une expédition qu'il méditoit, & pour laquelle on lui voyoit faire de grands préparatifs, mais dont personne ne sçavoit la destination ; chacun craignoit l'orage, fit des propositions avantageuses, & donna plus facilement les mains à celles qu'il vouloit faire lui-même.

La plus agréable de toutes ces Ambassades, fut celle de l'Empereur des Abyssins, du fameux Prêtre Jean, Prince connu jusqu'alors d'une manière si confuse, & que les Rois Don Jean II. & Don Manuel avoient si passionnément désiré de connoître. Il étoit bien flateur à Albuquerque d'en pouvoir donner à sa Cour les premières notions, & que cette découverte parût être un effet des soins qu'il s'étoit donnés pour les lui procurer. Sur le premier avis qu'il eut, que cet Ambassadeur étoit à Dabul, tenu prisonnier par le Tanadar, ou Fermier des Douanes d'Idalcan, il envoya ordre à Garcia de Sosa de le réclamer, & de le lui faire conduire en toute diligence. Sosa s'acquitta heureusement de sa commission, & comme cet Ambassadeur étoit chargé, dit-on, d'un morceau de bois de la vraie Croix, que l'Empereur & l'Impératrice envoyoient au Roi de Portugal ; le Gouverneur le fit recevoir en procession à la tête du Clergé & des troupes. Après s'être entretenu avec lui du sujet de son voyage, il le fit partir pour Cochim, avec ordre au Commandant de cette place de le faire passer en Portugal, sur le meilleur voilier de la flotte de la cargaison.

La flotte d'Albuquerque étoit composée de vingt vaisseaux, qui portoient dix-sept cents Portugais & huit cents Malabares. Lorsqu'elle fut prête, sans qu'on pût pénétrer le motif de cet armement, il mit à la voile, & étant sur le point de sortir de la rade de Goa, il assembla ses Capitaines, qui étoient tous Officiers distingués, ou par leurs qualités, ou par leurs services. Il leur fit part des ordres qu'il avoit reçus du Roi, pour le voyage de la mer Rouge. Il les appuya par de fortes raisons, qui furent toutes approuvées par le Conseil. Les palmes le tinrent long-temps en mer, il fut obligé de toucher à Zocotora. Il n'arriva à la vue d'Aden que le Jeudi Saint, mais il ne put s'en rendre maître, & passa l'hiver dans la mer Rouge, d'où il sortit sans y avoir eu aucun succès. Une maladie qu'il avoit devint mortelle par le chagrin

que lui donna l'ingratitude de la Cour, qui prêtant trop facilement l'oreille aux calomnies, lui envoya Soarès pour lui succéder au Gouvernement des Indes. Il mourut le 16 Decembre 1515.

Cependant Pierre Covillan un des premiers qui eût été employé à chercher le Prince d'Abyssinie, étoit arrivé à la Cour de l'Empereur. Ceux qui tenterent d'y pénétrer depuis par le Sénégal, n'y réussirent point, par l'artifice des Portugais mêmes. Ceux qui allerent par l'Egypte & par la côte de Zanguebar, furent plus heureux, particulièrement les trois que Tristan avoit débarqués à Quiloa, & qu'Alphonse d'Albuquerque fit mettre à terre près du Cap de Gardafui. Pierre Covillan avoit été parfaitement bien reçu de l'Empereur Alexandre, qui régnoit alors. Ce Prince ayant vu ses lettres de créance, le traita fort bien, & conçut de grandes espérances, de l'alliance qui lui étoit proposée. Mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, & son frere Nahu ou Naod qui lui succéda, eut d'autres idées. Par un principe de politique ordinaire à cette Monarchie, il ôta à Covillan toute espérance de retourner en Portugal. Cet Envoyé pour adoucir cet exil, se maria, & ne pensa plus qu'à finir ses jours en ce pays-là. Naod mourut après un règne d'environ treize ans. Son deuxième fils David, encore enfant, lui succéda sous la tutelle d'Helene sa grande mere. L'Imperatrice Helene qui étoit Régente avoit beaucoup de courage, elle reprit le système d'Alexandre, & encouragée par ce qu'elle avoit oui dire des grandes actions des Portugais dans les Indes, elle résolut de répondre à l'Ambassade du Roi de Portugal. Elle ne choisit point Pierre Covillan, parce qu'elle ne pouvoit pas s'assurer qu'il revint; mais elle fit choix d'un Chrétien nommé Matthieu, Arménien de Nation, qui avoit long-temps demeuré au Caire, fait plusieurs voyages en Ethiopie, & dont elle s'étoit servie en plusieurs négociations. A ses lettres de créance, elle ajouta un morceau de la vraie Croix dans un reliquaire d'or, dont elle faisoit présent au Roi de Portugal. Elle lui donna ensuite pour compagnon un jeune Seigneur Abyssin, homme de qualité, & les fit tous deux passer secrètement dans les Indes, où ils devoient demander au Gouverneur un embarquement pour le Portugal.

Alphonse d'Albuquerque, comme on a vu, retira cet Ambassadeur des mains du Tanadar de Dabul, qui le tenoit comme en prison. Il lui rendit toutes sortes d'honneurs à Goa, & le fit passer à Cochin, avec ordre de le faire partir pour le Portugal. L'Ambassadeur n'avoit rien de respectable que son mérite personnel. Les ennemis d'Albuquerque, ceux mêmes qui avoient le plus d'autorité dans Cochin, le traiterent comme un imposteur, lui firent toutes sortes d'insultes, sur lesquelles encherirent les Capitaines Bernardin Freyre & François Perreira Pestagna, de qui il eut beaucoup à souffrir en route, & particulièrement à Molambique. Don Manuel en fut informé, même avant leur arrivée, & il en fut si indigné, qu'il envoya au devant de ces deux Capitaines pour les mettre aux fers. Il les fit ensuite enfermer dans les prisons de Lisbonne, où ils expierent long-temps leurs fautes, & d'où ils ne sortirent que sur les généreuses instances de l'Ambassadeur qu'ils avoient si indignement traité. Le Roi fit à cet Ambassadeur tous les honneurs que méritoit la majesté du Monarque de qui il étoit envoyé, & dont il avoit souhaité la connoissance avec tant de passion. Après quelques mois de séjour,

Manuel le fit repartir pour les Indes avec le jeune Abyffin, & les fit accompagner par un nouvel Ambassadeur, qu'il envoyoit lui-même à la Cour d'Ethiopie. Il avoit donné ordre à Soarés, qui étoit alors Gouverneur, de les conduire en personne sur la flotte qu'il devoit mener dans la mer Rouge, & de les débarquer où il pourroit sur les côtes de l'Abyssinie.

Le Roi témoignoît assez combien il prenoit de part à cette affaire, & la haute opinion qu'il en avoit conçue, par le choix qu'il fit pour cette Ambassade. Il en chargea Edouard Galvan qui, après s'être distingué dans les guerres d'Afrique, avoit commandé le Corps de troupes auxiliaires que le Roi de Portugal avoit envoyé à ses alliés. Il s'étoit d'ailleurs rendu très-recommandable par d'importantes négociations, dont il s'étoit acquitté avec beaucoup d'habileté & de sagesse dans la plupart des grandes Cours de l'Europe. Il étoit alors fort âgé, & il devoit être étonné de se voir chargé de cette commission; mais le zèle & l'esprit de Religion la lui firent accepter avec plaisir.

L'Ambassadeur Matthieu, qui étoit retourné dans les Indes avec Soarés, fut obligé d'y attendre jusqu'à l'expédition de Siqueira. Il s'embarqua alors de nouveau avec Roderic de Lima, que Don Manuel avoit substitué à Edouard de Galvan. Si pendant cet intervalle il ne fut pas maltraité comme il l'avoit été dans son premier voyage, il avoit toujours le délagrement de se voir très-peu considéré, & tout au moins regardé par une infinité de gens comme un imposteur, un vagabond & un espion. Mais lorsqu'on l'eut présenté à des Abyssins, qui demanderent de ses nouvelles, il en reçut des marques du plus profond respect. Ces Abyssins se prosternèrent devant lui, baisèrent ses mains, & l'appellerent *Abba Matheus*, c'est-à-dire, *Pere Matthieu*. Ce vénérable vieillard ne put s'empêcher de verser des larmes de joie & de tendresse. Il oublia alors toutes ses peines passées, & les fatigues immenses de dix années consécutives. Il se trouvoit satisfait d'avoir réuni de si loin deux puissantes Nations pour le bien & l'avantage de la Religion. On attendoit le Barnagach, ou Gouverneur général de la Province maritime, qui est un des principaux Seigneurs de l'Etat; car l'Empereur ne confioit ce poste qu'à des Princes de son sang. Pendant cet intervalle Siqueira prit connoissance de l'île de Maçua, fit purifier une de ses Mosquées qu'il convertit en Chapelle, sous le titre de *Notre-Dame de la Conception*, où l'on célébra les saints Mystères. Lorsque le Barnagach arriva, il y eut quelques difficultés pour le cérimonial de son entrevue avec le Général Portugais; mais on regla qu'elle se feroit dans une vaste campagne, où il y auroit trois sièges, l'un pour le Barnagach, le second pour le Général, & le troisième pour l'Ambassadeur Matthieu. Le Barnagach s'y rendit avec deux mille hommes de pied & deux cents chevaux. Siqueira ne conduisit que six cents hommes, qu'il rangea en un fort bel ordre, & s'avança seulement à la tête de soixante. Après quelques civilités mutuelles, le Général remit entre les mains du Barnagach les deux Ambassadeurs & leur suite. On parla ensuite du projet de bâtir une Citadelle à Maçua ou à Camaran, mais on ne put rien conclure. Enfin on jura des deux côtés sur les Evangiles une espèce d'alliance, & chacun se retira ensuite. Les Ambassadeurs Matthieu & Roderic de Lima furent consignés au Gouverneur d'Arquico, avec les treize personnes de la

suite de l'Ambassadeur Portugais. Ils partirent en effet pour se rendre à la Cour de l'Empereur. Dès les premiers jours de leur marche, ils perdirent l'Ambassadeur Matthieu, qui mourut au Monastere de Bisan dans de grands sentimens de piété, & dans la douce consolation que lui donnoit l'espérance des heureux succès qu'auroient ses fatigues pour le bien spirituel & temporel de l'Ethiopie. Ce fut une perte pour les Portugais, à qui il manquoit dans leur plus grand besoin ; car outre qu'il leur eût servi d'interprete fidele, il eût eu peut-être assez d'alcendant sur l'esprit de Roderic pour l'empêcher de faire de grandes fautes.

Cet Ambassadeur étoit bien différent de Galvan son prédécesseur. Au lieu de cette sagesse & de cette expérience que celui-ci avoit fait paroître en tant de négociations & d'affaires, Lima n'avoit qu'une jeunesse imprudente, une humeur brusque & bisarre, des hauteurs extravagantes, des idées chimeriques, & une impatience outrée, qui lui causerent bien des dégoûts sans le corriger, & le brouillerent également avec les Abyssins & les siens mêmes. Après bien des fatigues & des désagréments de voyages, Lima arriva à la Cour avec sa suite. L'Empereur voulut lui donner audience avec une magnificence qui a été décrite par François Alvarés, Chapelain de l'Ambassadeur, dont il a écrit l'histoire. L'Ambassadeur fut appelé plusieurs fois avec la même pompe jusqu'aux pieds du trône, sans voir la personne du Monarque. Il en eut du chagrin, & il dut s'appercevoir qu'on vouloit par-là lui faire sentir qu'on n'approuvoit point ses emportemens, & le peu de moderation qu'on voyoit dans sa conduite.

Dans la premiere audience il offrit ses présents, qui consistoient en une épée & un poignard richement garnis, une cuirasse & une armure complete, deux petits canons de bronze, des boulets proportionnés à l'espece de ces deux pieces, deux barils de poudre, quatre pieces de tapisserie de haute-lice, un orgue & une mappemonde. L'Ambassadeur ajouta à toutes ces choses quatre sacs de poivre qu'il avoit eus pour sa provision. Ce présent qui auroit peut-être été bien reçu, le fut très-mal, parce que les domestiques de l'Ambassadeur Matthieu avoient fait sçavoir à l'Empereur, que ce n'étoit pas ce que lui avoit destiné le Roi de Portugal. Cet incident causa encore à Don Roderic de nouvelles mortifications, & il fut obligé de convenir, pour appaiser ce Prince, qu'il étoit vrai que le présent du Roi étoit encore entre les mains du Gouverneur général des Indes, & qu'il seroit fidelement envoyé à Sa Majesté. Il ajouta qu'il n'avoit pas crû prendre port à Maqua ; qu'il ne l'avoit fait que par une espece de hasard, & qu'il avoit suppléé par ce présent qu'il faisoit de lui-même, à celui qui étoit à Goa, la nécessité & la conjoncture des temps ayant ainsi disposé des choses contre son arrenté. Soit que l'Empereur fût content ou non, il fit cependant paroître qu'il méprisoit le présent, & le fit distribuer aux pauvres & aux Eglises.

Enfin, après avoir lassé la patience de Lima pendant plus d'un mois, on tira le voile qui déroboit à la vue la personne du Prince. Il étoit assis sur un trône élevé, la couronne sur la tête, & le visage à demi-couvert d'une gaze qu'un Page haussait & baissait de temps en temps : il paroissoit âgé d'un peu plus de vingt ans, & il avoit assez bonne grace, quoique basané comme le sont tous les Abyssins. L'audience fut favorable, l'Empereur témoigna la

L'AFRIQUE.

satisfaction qu'il avoit d'entrer en alliance avec le Roi de Portugal, à qui il permit dès-lors de bâtir des Fortereſſes à Maqua, à Suaguen & à Zeila, promettant de lui fournir pour les élever des hommes, des vivres, de l'argent & des matériaux. Depuis ce temps l'Empereur le montra pluſieurs fois ſans ce faſte qui l'environnoit, & avec plus de familiarité. Il entretenoit pluſieurs ſois en particulier un Eccléſiaſtique nommé François Alvarés, ſur les affaires de la Religion. Il voulut lui voir dire la Meſſe ſelon le Rit latin, & y aſſiſta avec toute ſa Cour. Il parut édiſié des cérémonies de l'Egliſe Romaine, & conçut en même temps une haute idée d'Alvarés, qui ſ'acquit une grande réputation. Les Portugais eurent de leur côté la ſatisfaction de retrouver Pierre Covillan, qui ne pouvoit retenir ſa joye de revoir des gens de ſa Nation. Il romboit cependant dans la triſteſſe loriſqu'il ſongeoit à ſa patrie, qu'il ne devoit plus revoir à cauſe de ſon grand âge, & des engagements qu'il avoit pris.

L'Empereur fournit toujours abondamment aux beſoins & à l'entretien de l'Ambaſſadeur Portugais & de ceux de ſa ſuite, qui ſuivirent la Cour dans les différens endroits où elle alla. Dès la première diſtribution qui ſe fit par ordre de l'Empereur, Lima prétendit que tout étoit pour lui, & en donna peu de chofe à ceux de ſa ſuite, ce qui piqua George d'Abreu & Lopés de Gama. Ils en vinrent aux paroles les plus outrageantes, même en préſence des premiers Miniſtres de l'Etat, qui en furent ſcandalisés, & en firent leur rapport au Prince. Ce procédé ſi indécent dans un homme revêtu de ce caractère, fut ſoutenu par un autre encore plus mauvais. L'Empereur entreprit deux ſois de les reconcilier & de faire ceſſer le ſcandale, mais Don Roderic rejetta toutes voyes d'accommodement; de ſorte que l'Empereur fut obligé de prendre lui-même des meſures pour éviter les plus grands éclats.

Enfin Don Roderic eut ſon audience de congé, & ſe mit en chemin; l'Empereur, qui le fit accompagner par le Grand-Maitre de ſa maïſon, & par un autre des plus grands Seigneurs de la Cour, qui devoit être auſſi du voyage, lui fit dire que ſon intention étoit qu'il ſe reconciliât avec d'Abreu. On eut bien de la peine à obtenir que ces deux ennemis ſ'embraſſaſſent; mais comme la réconciliation étoit forcée, ils ſe témoignèrent dans la ſuite une haine plus grande. Don Roderic ordonna à ſon pourvoyeur de ne point donner de vivres à d'Abreu. En vain le Grand-Maitre lui repréſenta l'irrégularité de cette conduite. Il perſiſta opiniâtrément, & d'Abreu plus irrité que jamais, & réſolu de ſ'en faire donner à main armée, en vint à des voyes de ſait encore plus ſâcheuſes, ſans que le Barnaſéſe même pût venir à bout de moderer les violences de ces deux hommes. Ce Prince en fut ſi indigné, qu'après leur avoir enlevé les lettres & le préſent que l'Empereur envoyoit au Roi de Portugal, il les fit reconduire à la Cour pour les y faire châtier. Les affaires ſe raccommoquèrent un peu à la Cour, au moins quant aux apparences. Cependant Don Roderic reçut les lettres que Don Louis de Ménezés lui écrivit. Il étoit arrivé à Maqua pour le prendre, mais ne le trouvant pas, il lui fixoit un temps, juſqu'auquel il l'attendroit. Par ces mêmes lettres, il lui apprenoit la mort du Roi Don Manuel. L'Empereur en témoigna un extrême regret, & afin que ſes ſujets priſſent part à ſa triſteſſe, il ordonna que toutes les boutiques fuſſent fermées pendant trois jours, & qu'on ne

vendit rien, même les choses les plus nécessaires à la vie. Après ces marques de deuil, l'Empereur fit célébrer l'avènement de Jean III. à la couronne. Lima fut ensuite congédié de nouveau ; mais ayant manqué le jour qui lui avoit été fixé, il retourna sur ses pas, & se rendit auprès de l'Empereur, dont il fut bien reçu à la faveur des présents que Don Louis avoit déposés au port de Maqua.

L'AFRIQUE.

Enfin, après six ans de séjour dans l'Ethiopie, Don Roderic eut son audience de congé de l'Empereur, qui le fit accompagner d'un Ambassadeur qu'il envoyoit au Roi de Portugal. Hector de Siveira les reçut au port de Maqua, d'où il les conduisit dans les Indes. Ils s'y embarquèrent pour Lisbonne, & y arrivèrent heureusement. Jean III. les reçut à Conimbre avec des honneurs extraordinaires, & fit aller au devant d'eux tout ce qu'il y avoit à la Cour de Prélats & de Seigneurs titrés.

Le Roi envoya depuis Don Martin de Portugal son neveu en Ambassade auprès du Pape Clement VII. & Alvarès suivit ce Prince en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur d'Ethiopie. Il eut l'honneur de haranguer ce Pontife qui se trouvoit à Bologne, où il devoit couronner Charles V. L'assemblée étoit très-auguste, & si Alvarès eut la satisfaction d'y paroître avec un caractère bien au dessus de sa première fortune, le Pape n'en eut pas moins de recevoir les lettres qu'il lui présenta de la part d'un Prince, dont on avoit eu en Europe une idée bien supérieure à ce qu'il étoit lui-même. Dans ces lettres il statuoit le Pape de l'espérance de faire entrer l'Empire dans le sein de l'Eglise Romaine.

CHAPITRE VII.

DE L'ABYSSINIE.

L'EMPEREUR des Abyssins, que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Grand-Negus*, n'a été connu autrefois que sous celui de *Presle-Jean*. Ce qui donna occasion à cette erreur, fut que Jean II. Roi de Portugal, ayant envoyé l'an 1487. Pierre Covillan & Alphonse Payva pour faire des découvertes du côté des Indes, leur ordonna surtout de chercher les terres d'un certain Prince fameux par ses richesses, qui regnoit dans l'Asie ou dans l'Inde, qu'on nommoit ordinairement *Presle-Jean*, & qu'on croyoit être Chrétien, afin de lier amitié avec lui, & de conclure un traité de commerce. Il est certain qu'il regnoit autrefois en Asie un puissant Prince, que les Perses ses voisins appelloient *Presler-Chan*, c'est-à-dire, *Prince des Adorateurs*. Les Italiens, qui faisoient dans ce temps tout le commerce d'Orient sur ces côtes, le nommoient par corruption *Presle* ou *Presle-Gian*, & firent connoître à toute l'Europe ce Royaume sous le nom d'Empire du *Presle-Jean*. C'étoit avec ce Prince, ou plutôt avec celui de ses successeurs qui occupoit alors son trône, que le Roi de Portugal souhaitoit d'entrer en alliance de commerce : mais les Portugais n'ayant pas trouvé ce *Presle-Jean* dans l'Asie ni dans l'Inde, & ayant

L'AFRIQUE.

appris depuis sur les côtes d'Ethiopie qu'il y avoit un puissant Roi dans l'Afrique qui étoit Chrétien, & qui avoit coutume de porter toujours une croix à la main, ils s'imaginèrent avoir trouvé ce Roi qu'ils avoient cherché avec tant de peines & de dangers, & depuis ce temps-là tout ce qu'on a publié de ce Prince ne l'a été que sous le nom de Preste-Jean, sans examiner si c'étoit en Afrique ou en Asie que le Prince appelé Preste-Jean se devoit trouver.

Si nous en croyons une tradition populaire, c'est-à-dire, fabuleuse, la maison Royale d'Abyssinie descend de Salomon, par l'enfant qu'il eut de la Reine de Saba. Il y en a même quelques-uns qui tirent son origine des enfans de Jacob, les premiers Israélites, & ils prétendent que c'est pour cela que les Rois ont toujours porté, & portent encore aujourd'hui dans leurs armes & leurs sceaux un Lion tenant une Croix, avec ces mots : *Vic- cit Leo de Tribu Juda*. Il y a de l'apparence que c'est depuis leur conversion au Christianisme que l'on a ajouté cette Croix. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Rois Abyssins se qualifient du nom de Princes des Israélites. Mais soit qu'ils le tirent de leur Roi Menilehec, qu'ils prétendent être fils de Salomon & de la Reine de Saba, ou de quelque origine plus reculée, il est assez difficile de la déterminer ; car on prétend qu'avant l'établissement du Christianisme chez eux, ils ne connoissoient point le vrai Dieu. On ne voit point qu'avant ce temps-là ils aient eu des Bibles, des Synagogues, ou qu'ils fissent des voyages au Temple de Jérusalem. On trouve cependant dans le huitième chapitre des Actes des Apôtres, que l'Eunuque de Candace, Reine d'Ethiopie, allant à Jérusalem, s'occupoit à lire les prophetes d'Isaïe ; mais c'est le seul passage qui en fasse mention. Au reste il est constant qu'on n'a point vu manquer en Ethiopie la race de Menilehec, dont les Rois d'aujourd'hui sont venus par une suite de quatre vingts Princes. Le surnom de *Ebn el-Harguin* que lui donnent les Arabes, & qui signifie *Enfant du Sage*, a pu faire croire que le premier Roi de cette race descendoit de Salomon. Depuis Menilehec, on compte vingt-quatre Rois jusqu'à Basenus, sous le règne duquel J. C. vint au monde ; & treize depuis celui-ci jusqu'au règne des Princes Abreha & Atzhea, sous lesquels la prédication de l'Evangile commença dans l'Ethiopie. Quoique depuis ce temps-là l'Histoire des Abyssins ne soit pas tout-à-fait si obscure, ou plutôt si incertaine, que dans les siècles précédents, cependant on trouve si peu de particularités du Gouvernement de leurs Rois, que je ne crois pas devoir m'arrêter à les nommer ici, de peur d'ennuyer le lecteur par des noms extraordinaires sur lesquels il n'y a rien de remarquable. On sçait seulement que vers l'an 512. le Roi Calebis se rendit recommandable par la destruction du Royaume des Homerites, gouverné par Dunawas. La Religion Judaïque que celui-ci professoit, augmentoit son aversion naturelle pour les Chrétiens. Uniquement occupé à imaginer les supplices les plus cruels pour les tourmenter, il faisoit faire de grandes & profondes fosses en terre, dans lesquelles on allumoit de grands brasiers, où l'on jettoit par ses ordres plusieurs Chrétiens à la fois. Il en fit mourir de cette manière trois cent quarante avec le saint homme Arétas, dans la ville de Nagran. Calebis, ému par une si cruelle persécution, & puissamment excité par les remontrances du Patriarche

d'Alexandrie, résolut de punir tant d'excès de cruauté. Il mit sur pied une armée de six vingt mille hommes, avec lesquels il passa en Arabie sur une flotte composée de cent vingt-trois vaisseaux; & ayant défilé Dunawas, il remit Nagran entre les mains des Chrétiens sous le Gouvernement du fils du saint Martyr Arétas. Après cette expédition il s'en retourna couvert de gloire en Ethiopie. Depuis ce Roi jusqu'à Delnoad, sous qui la famille des descendants de Salomon sur ininterrompue, il n'y eut rien de mémorable.

Ce fut environ l'an 900. de l'Ere Chrétienne qu'arriva cette grande révolution dans l'Empire par les intrigues d'une femme nommée Essaz. Afin de pouvoir élever au trône un enfant qu'elle avoit eu d'un Viceroy de Bugna, elle fit mourir tous ceux de la famille de Salomon. Un jeune Prince de cette race échappa à sa cruauté en se sauvant dans le Royaume de Scewa, où il trouva un asyle assuré chez les principaux Seigneurs, qui conservoient beaucoup d'attachement pour les descendants de Salomon. Comme cette nouvelle famille, qu'on appelle Saffée a toujours été fort odieuse & en horreur aux Abyssins, ils n'ont pas été fort exacts à en conserver la mémoire; & il y a même des Historiens qui passent sous silence l'Histoire de ces Princes. Ce n'est pas que pendant les quatre siècles qu'elle occupa le trône, elle ne produisit de très-grands hommes. C'est de cette famille qu'étoit le Prince Lalibala, si fameux par sa manière extraordinaire de bâtir avec des pierres & du mortier. Il pratiquoit de belles & grandes voûtes dans la roche vive, & laissoit d'espace en espace de hautes colonnes pour les soutenir.

Naaveto-Laab fut le dernier de cette race, n'ayant point laissé d'enfants. Jean-Amlach, de la famille de Salomon, remonta alors sur le trône en 1300. Il eut plusieurs enfants, & comme il les aimoit tous extrêmement, il leur partagea l'Empire, qui se trouva enfin divisé entre deux sœurs par la mort des autres. L'ambition du cadet ne pouvant souffrir ce partage, lui fit tenter les moyens de surprendre son frère, & de se rendre maître absolu de l'Empire: mais son dessein échoua par la trahison de quelques-uns des siens. Son frère le fit aussitôt enfermer dans le rocher de Gesben. Pour faire voir que le principal motif qui l'avoit obligé d'en agir ainsi, étoit plutôt le désir qu'il avoit d'entretenir la paix & la tranquillité dans son Royaume, que de conserver sa vie, il y mit aussi ses propres enfants. De-là vint la coutume d'y renfermer les Princes qui n'étoient pas destinés à l'Empire: elle fut ensuite abolie après avoir duré plus de deux siècles. La sévérité qu'on exerçoit envers ces illustres prisonniers étoit très-grande. Gênés dans toute leur conduite, on ne leur permettoit pas de porter des habits différents de ceux du peuple. Le Gouverneur s'étant aperçu qu'un d'eux avoit pris un jour un habit plus riche, en porta ses plaintes au Roi, qui ne croyant pas le cas digne de punition, ne parut y faire aucune attention. Ce Prince captif mourut dans la suite sur le trône, & alors le Gouverneur de Gesben se cacha, de peur que le souvenir de la rigueur avec laquelle il l'avoit traité, ne le portât à se venger. Ce Prince l'ayant fait chercher, loin de lui en rémoigner du ressentiment, le loua beaucoup, & lui recommanda de le servir avec le même zèle qu'il avoit servi son père.

La famille de Salomon étant ainsi remontée sur le trône, elle l'a toujours occupé depuis jusqu'à aujourd'hui par une succession continuelle de divers Princes.

900.

1300.

L'AFRIQUE.CONSTANTIN
ZÉRACOB.

1437.BACDA-MARIA-
RIAM.

1465.

ALEXANDRE.

1491.AMDA-TZEION-
NAOD.

1505.

DAVID.

CLAUDE SUR-
NOMMÉ ATZ-
NAF-SAGHED.

1559.

MÉNAS.

On en compte seize depuis Icon-Amlach jusqu'à Constantin surnommé Zéracob, qui fut couronné l'an 1437. C'est un des premiers dont on ait plus de connoissance. Il rendit son nom illustre par les Ambassadeurs qu'il envoya au Concile de Florence, deux ans après son élévation à l'Empire.

Bacda-Mariam lui succéda l'an 1465. & mourut après un règne de deux ans, laissant sa femme Helene veuve avec deux enfants, Alexandre & Naod.

Le premier, après avoir régné seize ans, mourut l'an 1491. environ dans le temps que Pierre Covillan arriva dans l'Abyssinie, & son fils Amda-Tzeion ne lui survécut pas long-temps; il mourut après un règne de six mois sans enfants. Son successeur fut Naod, second fils de Bacda-Mariam & d'Helene, qui avoit été relégué à Geshen pendant le règne de son aîné. Il en sortit pour occuper le trône, & après avoir gouverné environ treize ans, il mourut l'an 1505. Comme Naod avoit laissé plusieurs enfants, la Cour se trouva partagée sur le choix qu'on en devoit faire. Peut-être que le mauvais naturel de l'aîné, qu'il avoit eu de sa femme Mogeça pendant qu'il étoit encore retenu dans les rochers d'Amhara, fut la cause que sa grande mere Helene qui gouvernoit tout, & le Métropolitain, l'éloignèrent de la couronne plutôt que le prétexte qu'ils prirent qu'il n'étoit pas né dans la pourpre: peut-être aussi que l'espérance de régner avec plus d'autorité pendant la tutelle de David son second fils, qui n'avoit qu'onze ans, fit qu'ils donnerent la préférence à ce jeune Prince. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut par les instructions d'Helene que David apprit l'art de régner. Les maximes de cette sage mere, si recommandable en Europe par ses lettres à Emmanuel I. Roi de Portugal, rendirent très-heureux les commencements du règne de son petit-fils. La fin ne fut mémorable que par le commencement des irruptions des Galles: événement qui arriva l'an 1537. la trente-deuxième année de son règne. Les Abyssins se souviendront long-temps des maux qu'ils ont éprouvés de la part de ces Barbares qui désolèrent leurs plus belles Provinces.

Claude, surnommé Atznaf-Saghed, l'aîné des enfants qui lui survécurent, vint à bout de rétablir les affaires de son Royaume, qui étoit presque démembré par les conquêtes des Adélens. Avec le secours des quatre cents Portugais que Jean III. Roi de Portugal, lui avoit envoyés sous la conduite de Christophle de Gama, il signala son règne par plusieurs victoires, & mourut les armes à la main à la tête de son armée victorieuse. Ses sujets vengerent sa mort par le gain de la bataille qui fut la plus considérable que les Abyssins eussent encore remportée sur les Adélens.

Ménas son frere, qui lui succéda, ennemi des Catholiques Romains, défendit à ses sujets, & même aux Portugais, d'entrer dans les Eglises des Catholiques. Il en vint jusqu'à maltraiter André Oviédo, que le Pape y avoit envoyé en qualité d'Evêque. Ménas ne pouvant supporter les reproches que ce zélé Missionnaire lui faisoit un jour avec beaucoup de fermeté; se jeta sur lui, & l'auroit percé de son épée, sans la considération qu'il avoit pour la Reine qui s'opposa à sa violence. Il n'en usa pas mieux à l'égard de ses sujets, dont quelques-uns se révolterent. Isaac le Barnagash (1), l'un des principaux Seigneurs, & qui entendoit bien la guerre, appella les Turcs dans le Royaume,

(1) Ce mot veut dire Gouverneur de la Province maritime.

Soutenu par leur secours, il se mit en campagne à la tête d'une armée considérable, & défit les troupes du Roi, qui perdit la vie dans la bataille le 20 d'Avril 1562.

Il laissa trois enfants, Sertza-Denghel, Lécanaxa & Tazcafch. Ce dernier mourut peu de temps après. Sertza-Denghel l'aîné, prit le gouvernement avec le surnom de Malach-Saghed. Ce Prince avoit beaucoup d'esprit & de courage, & plusieurs autres belles qualités. Après avoir apaisé les troubles qui divisoient le Royaume, il remporta plusieurs grandes victoires sur les ennemis de l'Etat, chassa les Turcs de Doharva, capitale du Royaume de Tygré, & les réduisit à se contenter des côtes de la mer Rouge. Il les auroit encore contraints de se retirer, si les Galles, qui étoient entrés dans son pays, ne l'eussent obligé de marcher contre eux. Il fut toujours très-attaché à la Religion Chrétienne qu'il professoit selon le Rit d'Alexandrie, car il avoit rejeté celui de l'Eglise Latine. Ce Prince, qui n'avoit que des filles, prit de l'affection pour son neveu Zadenghel, fils de son frere Lécanaxa, le fit élever à la Cour avec grand soin, & le destina pour être l'héritier de la couronne. L'amitié qu'il avoit pour lui se refroidit quelque temps avant sa mort, soit que Zadenghel, dans l'espérance de regner bientôt, commençât à s'écarter des égards qu'il devoit avoir pour son oncle, soit que ce vieillard s'appercût que l'on s'empressoit plus de faire la cour à ce jeune Prince qu'à lui-même. Résolu de priver du trône son neveu, il fit venir auprès de lui un jeune Prince nommé Jacques, qu'il avoit eu d'une de ses maîtresses. Cette démarche changea tout d'un coup l'état des affaires. Les Seigneurs, pour flatter la passion du Roi, ou dans l'espérance de gouverner pendant la minorité du jeune Prince qui n'avoit encore que sept ans, abandonnerent les intérêts de Zadenghel, & s'attachèrent au jeune Jacques, quoique les enfants naturels soient exclus de la couronne par les loix fondamentales du Royaume.

Cependant le Roi étant tombé malade au retour de la campagne qu'il venoit de faire contre les Galles, changea encore de sentiment, ou par un pur effet d'inconstance, ou par quelque autre motif qu'on ignore. Quelque temps avant que de mourir, il fit entrer les Seigneurs dans sa chambre, & leur parla ainsi : » Puisqu'il faut quitter la couronne avec la vie, je suis bien aise, après » avoir mis ordre aux affaires de ma conscience, de regler celles du Royaume, dont la paix & la tranquillité m'ont toujours été également cheres. » Pour cet effet, je vous recommande de suivre mon exemple, & de préférer les intérêts de l'Etat à tout autre. N'ayant point eu d'enfants mâles » de mon mariage, j'avois aimé le Prince Jacques comme mon fils, & les » grandes qualités de son esprit ne me le faisoient pas juger indigne de gouverner mes Etats. J'en pense même que si je l'y destinois, vous ne désapprouveriez » pas mon choix : mais dans l'état où je suis, il ne faut pas suivre mes inclinations, & je suis obligé de rendre justice à qui je la dois. Je ne puis » pas ôter à Zadenghel une couronne, que le mérite, autant que la naissance, » lui donne. C'est lui que je vous laisse pour Prince ; c'est lui que l'intérêt » de la patrie vous oblige de reconnoître pour votre Souverain. Il est en état » de remplir toutes vos espérances. Honorez-le donc comme votre Seigneur » & votre Roi. C'est ce que je vous ordonne par ma dernière volonté. » Le Roi mourut ensuïte après avoir régné 35 ans,

Tome VIII,

X

1597.

L'AFRIQUE.

SERTZA-DENGHEL, ou MALACH-SAGHEH.

L'AFRIQUE.

JACQUES.

Les Seigneurs, qui avoient dessein de profiter de la minorité de Jacques pour augmenter leur crédit & leur autorité, ne virent pas sans chagrin leurs mesures rompues par les dernières volontés du Roi. Pour remédier à cet inconvénient, ils résolurent de s'assurer de la personne de Zadenghel. Ils tinrent cachée la mort du Roi, & envoyèrent secrètement des soldats pour prendre ce Prince, & le conduire dans l'île de Deka. Ils mirent ensuite la couronne sur la tête de Jacques, & le proclamèrent Roi. Il y avoit à la Cour un jeune Prince du sang nommé Sulnée, qui voyant un enfant naturel occuper le trône de ses ayeux, ne pouvoit s'empêcher de faire quelquefois éclater son ressentiment. Comme il étoit naturellement hardi, entreprenant, & capable de former & d'exécuter un grand dessein, les Seigneurs appréhenderent qu'il ne formât quelque entreprise. Ils voulurent le prévenir en le faisant arrêter; mais aussitôt qu'il eut découvert leurs mauvaises intentions, il se retira vers les Galles, ennemis déclarés de l'Abyssinie. Cependant Jacques croissoit & prenoit avec l'âge un air de fiercé qui causa son malheur; car à peine avoit-il quinze ans, que ne pouvant plus souffrir d'être conduit par ses tuteurs, il résolut de gouverner par lui-même. Cette démarche irrita l'esprit des Seigneurs, qui le voyoient frustrés de la puissance qu'ils avoient usurpée. Ils se repentirent bientôt d'avoir ôté la couronne au légitime héritier de l'Empire, pour la mettre sur la tête d'un orphelin étranger, qui reconnoissoit si mal leurs services.

ZADENGHEL, ou
AZNEF-SAGHED.

1603.

Ils firent revenir Zadenghel du fond des affreuses montagnes où il avoit été relégué, & le mirent tout d'un coup sur le trône sous le nom d'Aznef-Saghed. Le Prince Jacques abattu sous le poids de sa mauvaise fortune, ne se mit pas en état de disputer la couronne à Zadenghel. Se voyant abandonné de tout le monde, il prit la route de Samena avec quelques gens de sa suite pour s'y retirer auprès des parents de sa mère. La fortune, qui lui réservoir d'autres malheurs, permit qu'il fut reconnu dans sa fuite, & mis entre les mains de Zadenghel. Ce Prince, sans user de cruauté, selon la coutume barbare du pays, où l'on fait inhumainement assassiner, ou horriblement défigurer ceux qui pourroient troubler le repos de l'Etat, se contenta de le releguer dans le Royaume d'Enarea loin de la Cour.

Zadenghel étoit bien fait, & les belles qualités de son esprit, jointes à l'expérience qu'il avoit de la bonne & de la mauvaise fortune, le rendoient plus digne du trône. Il gagna tous les cœurs, en paroissant oublier l'injustice des Grands à son égard. Ses exploits contre les Galles lui acquirent en même temps l'estime de tout le monde. Ces barbares qui n'ignoroient pas les troubles de la Cour & le mauvais état des affaires, s'étoient jetés dans l'Abyssinie avec trois Corps d'armée considérables, que rendoit encore plus redoutables la défaite du Gouverneur de Goiam, qui avoit hasardé la bataille sans ordre de son souverain.

Le Roi, plus animé qu'abattu par cette disgrâce, s'avança vers les Barbares, & sans donner de relâche à ses troupes qui étoient fatiguées de la route, il attaqua les ennemis avec vigueur. Les Galles, encore enflés de leur victoire, reçurent ces nouvelles troupes avec tant d'intrépidité, que les ayant fait aussitôt plier, ils les eussent mis en déroute, si le Roi, pour arrêter la fuite des siens, ne se fut jeté en bas de cheval l'épée à la main, & ne leur

étoit montré, plus par son exemple que par ses paroles, qu'une mort glorieuse étoit préférable à une vie qu'on ne devoit qu'à la lâcheté. *C'est-là, s'écria-t-il, que je suis résolu de vaincre ou de mourir. Fuyez, si vous voulez, vous autres, vous éviterez peut-être par-là la violence des Galles : mais vous n'éviterez pas l'infamie d'avoir abandonné honteusement votre Prince.* Ce peu de paroles soutenues par sa valeur firent un tel effet, que les Abyssins se ralliant de tous côtés sur le champ, se jetterent sur l'ennemi, & le contraignirent à prendre la fuite. Le massacre dura bien avant dans la nuit. Les Abyssins n'avoient pas encore remporté de victoire plus complete contre les Galles. Le Roi, pour profiter de ce succès, coupa avec ses troupes au travers des déserts & des rochers, pour trouver l'autre Corps d'armée des Galles, qu'il surprit & défit avec le même avantage. Le troisieme étonné de tant de victoires, résolut de prévenir une pareille disgrâce par une prompte fuite. Quelques-uns de ces Barbares se retirèrent dans les rochers, où ils croyoient trouver de la sûreté : mais le Roi les y poursuivit, & après les y avoir forcés, il les fit tous passer au fil de l'épée.

Les graces particulieres dont Zadenghel favorisoit les Portugais en consideration de leur Religion, exciterent contre eux la jalousie de ses sujets. Ils commencerent à murmurer contre les Missionnaires & les Portugais, & firent courir le bruit que le zele qu'ils faisoient paroître pour la conversion du Roi & du Royaume, n'étoit qu'un prétexte pour se rendre maître de sa personne & de ses Etats. Enfin plus le Roi tâchoit de faire goûter aux Abyssins la doctrine de l'Eglise Romaine, plus ils se rebutoient de ces nouveautés qu'on vouloit introduire. Ce n'étoit déjà plus en secret qu'on parloit contre le gouvernement : on disoit hautement que puisque le Roi abandonnoit le Dieu de ses ancêtres & sa Religion, on ne devoit plus se faire de scrupule de lui désobéir. L'indiscrétion de quelques Portugais, qui dirent publiquement que la Religion Romaine ne s'établirait jamais bien dans l'Ethiopie que par la force & l'autorité, porta plusieurs Seigneurs à prendre les armes ; le Roi se vit alors obligé de se retirer dans Goïam pour y lever des troupes, afin de réduire ces mécontents. Ceux qui approchoient de sa personne lui conseilloient de ne rien précipiter : ils lui représentoient que les séditions sont semblables à un torrent, dont les premiers efforts sont à la vérité violents, mais qui ont coutume de diminuer dans la suite. L'impatience du jeune Roi fit qu'il ne put goûter des conseils si modérés. Aussitôt qu'il eut rassemblé environ douze mille hommes, il les fit avancer contre les rebelles, qui avoient à leur tête les meilleurs Capitaines de l'Abyssinie, & le Métropolitain Pierre qui, pour les animer, excommunia le Roi, & les dégagera du serment de fidélité. Ils étoient tellement animés de fureur & de rage, qu'au lieu de fuir à l'approche de l'armée Royale, comme le Roi l'esperoit, ils donnerent avec tant d'ardeur sur l'aile gauche où le Prince commandoit en personne, qu'après en avoir taillé en pieces la meilleure partie, ils environnerent le Roi au milieu de ses Gardes. Ce Prince, après avoir fait tout ce qu'un grand Capitaine, & tout ce qu'un brave soldat peut faire, fut démonté de son cheval d'un coup de pique, & ensuite percé de plusieurs fleches dont il mourut. Cette mort étoit d'autant plus triste, que ce Prince méritoit par ses grandes vertus un meilleur sort. C'est du frere de Zadenghel

L'AFRIQUE.

nommé Arzoé, qu'étoit fils Tzagax ou Tzagachist, qui courut l'Europe sous la qualité de l'héritier de l'Empire des Abylins, & qui se disoit fils de Jacques.

La fin de cette guerre ne rétablit pas la paix dans le Royaume. Les mécontents, qui ne s'attendoient pas que les affaires pussent si tôt ni si aisément se conclure, n'avoient pas songé à se choisir un successeur. Ras-Athanasé & Zaflacée leurs principaux Chefs se séparèrent, sans qu'on en sache la raison, & se retirèrent dans leur gouvernement, l'un dans le Goïam, & l'autre dans le Dambéa.

SUSNÉE.

Cependant le jeune Susnée, qui se voyoit en droit de succéder au trône par la mort de Zadenghel, envoya en diligence à Ras-Athanasé un de ses plus chers favoris, pour l'exhorter à appuyer ses intérêts, l'assurant qu'il en auroit toute la reconnaissance qu'il devoit attendre d'un Prince généreux & magnanime. En même temps sans attendre sa réponse, il s'avança lui-même dans son équipage, & fit sçavoir à Ras-Athanasé qu'il eût à le recevoir comme son Roi, & lui ordonna de venir au devant de lui avec sa Milice. Ras-Athanasé fut étonné d'une arrivée aussi prompte, qui lui étoit la liberté de prendre conseil dans une occasion, où toutes ses démarches étoient également dangereuses. Ne pouvant avoir le temps d'en communiquer avec Zaflacée, il résolut de prévenir par ses services l'amitié de ce nouveau Roi, plutôt que de s'exposer au hasard d'une guerre incertaine. Il se prépara donc à recevoir Susnée avec tous les honneurs possibles, & à le faire reconnoître par son armée. Dès que Susnée se vit reconnu & fortifié des troupes de Ras-Athanasé, il écrivit à Zaflacée que par la grace du Ciel il étoit monté sur le trône de ses ayeux, & qu'il espiroit de son zèle, que comme il avoit dessein d'aller au Dambéa, il tiendrait ses troupes en état de le recevoir, & de lui prêter serment de fidélité. Zaflacée, qui avoit déjà envoyé des Ambassadeurs vers le Prince Jacques, dont j'ai parlé, pour lui offrir ses services, prit à ce sujet conseil de ses amis. Il répondit à Susnée qu'après les avances qu'il avoit faites auprès du Prince Jacques, il étoit obligé d'attendre sa réponse, afin de pouvoir se déterminer. Susnée, à qui cette condition ne plaisoit pas, lui récrivit qu'ayant déjà été reconnu Roi, il ne cederait jamais le trône à Jacques, qui en avoit été jugé indigne, & qu'il ne l'abandonnerait pas même à Malach-Saghed, pere de Jacques, s'il revenoit de l'autre Monde. Zaflacée irrité de cette fiere réponse, s'avança à grandes journées avec son armée, & prévint Susnée par cette promptitude. Ce Prince, qui ne se croyoit pas en état de pouvoir résister aux forces du rebelle, se retira dans les montagnes d'Amhara. Cependant le Prince Jacques ne faisoit sçavoir aucune de ses nouvelles à Zaflacée. Les Capitaines, ainsi que ses troupes, ennuyés de ne point voir de Roi à leur tête, commencèrent à murmurer & à se déclarer pour Susnée. Le Général Zaflacée, qui connoissoit par expérience l'inconstance du soldat, craignit d'en être abandonné. Il prévint le coup qui le menaçoit en envoyant une Ambassade solennelle à Susnée, pour lui offrir le sceptre & toutes ses forces pour l'en mettre en possession. Susnée ravi de ce changement, dépêcha aussitôt un Seigneur pour recevoir le serment de fidélité. On n'entendit alors de tous côtés que des acclamations de joye, & des vœux pour la prospérité de Susnée, & ce ne fut que festins & que jeux en attendant le jour destiné

pour le couronnement de ce Prince. Comme il sçavoit que les peuples se laissent surprendre par l'apparence, & la pompe des têtes & des réjouissances publiques, il ne voulut pas négliger ces petites cérémonies que le Vulgaire revere, quoiqu'il les crût ridicules en elles-mêmes.

Cependant les Ambassadeurs de Jacques qui arrivèrent, rompirent toutes ces mesures. Zaslacée partit aussitôt, s'avança avec son armée au devant de Jacques, comme si ç'eût été le même Prince, à qui il venoit d'engager sa foi par un serment si solennel, le fit saluer & reconnoître Empereur par les troupes. Susnée, qui n'avoit que trop appris par sa propre expérience & par celle de Zadenghel, qu'il est souvent dangereux de s'opposer au premier mouvement des séditions, & qu'avec le temps les peuples ont coutume de rentrer dans des sentimens de repentir & de moderation, jugea qu'il falloit s'accommoder au temps, & se retira encore dans Amhara, où Ras-Athanasé, plus attaché à sa fortune qu'à sa parole, l'abandonna pour passer dans le Parti de Jacques qu'il voyoit dans la prospérité. Cette infidélité n'abattit pas néanmoins le courage & la fierté de Susnée. Le Prince Jacques, qui ne pouvoit se dissimuler le peu de droit qu'il avoit au trône, obligea la mere de Susnée d'aller trouver son fils pour l'exhorter à la paix, & lui fit offrir de sa part les Royaumes d'Amhara, de Valeka & de Serva. Susnée rejeta ces offres, & répondit que personne ne lui ôteroit l'Empire qui lui appartenoit de droit; qu'il n'y avoit que la mort seule qui pût le lui ravir, & qu'il supplioit Jacques de ne pas détruire sa patrie en voulant lui disputer la couronne. Jacques connoissant par cette réponse la résolution de Susnée, cherchoit les occasions de le joindre, afin de le combattre; mais Susnée évita avec soin d'en venir aux mains, jusqu'à ce qu'il eût appris par ses espions que Zaslacée différoit de joindre ses troupes à celles de Jacques, & qu'il les laissoit vivre dans une grande liberté. Résolu de les surprendre, il entra par de petits détours, & se jeta si à propos sur les troupes de Zaslacée, que les soldats n'eurent pas même le temps de prendre les armes.

Cette victoire releva autant le courage de Susnée qu'elle abattit celui de Jacques; mais ce qui acheva de ruiner entièrement les espérances de ce dernier, fut l'infidélité de Zaslacée, qui depuis la bataille avoit été trouver son vainqueur. Susnée, dans la nécessité où il étoit d'appuyer son entreprise par quelque homme de grande autorité, crut devoir dissimuler, pour un temps, & se fit à ce traité un accueil favorable. Jacques, dans la crainte que ses partisans ne suivissent ce mauvais exemple, se détermina à livrer un nouveau combat à son ennemi, dont l'armée étoit encore inférieure à la sienne. Susnée feignit d'entrer dans les vûes de Jacques pour le mieux tromper; mais il évitoit toujours l'occasion de livrer bataille. L'ennemi persuadé que la peur le faisoit ainsi fuir avant même que d'en venir aux mains, devenoit tous les jours plus insolent. La confiance qu'il avoit dans l'inégalité des troupes, faisoit qu'il ne gardoit plus de mesures, & qu'il hasardoit souvent de petites actions avec beaucoup de témérité. Enfin Susnée qui profitoit de tout, attira Jacques dans un lieu où il ne pouvoit être enveloppé. Quoique plus foible en nombre, il se disposa au combat, & après avoir rangé ses troupes, il harangua ses soldats: *C'est aujourd'hui, dit-il, que votre valeur peut donner un Roi à l'Ethiopie. Souvenez-vous que la maniere dont vous allez combattre*

Retour de Zaslacée.

L'AFRIQUE.

va vous rendre les maîtres d'un Empire, ou les esclaves de votre ennemi. Soyez assurés que je ne suis ici que pour vous appuyer, & que je ne veux point être le compagnon de vos victoires, qu'après l'avoir été des dangers que vous y pouvez courir. Au reste, je ne doute pas du succès, si vous ne vous rendez à l'ennemi qu'après m'avoir vu fuir. Après cette courte harangue, il donna le signal de l'attaque, & ses troupes animées fondirent avec tant de valeur sur l'ennemi, qu'elles le mirent en désordre : le combat fut sanglant & décisif par la mort de Jacques.

Surtout à seul.

La terreur étoit si grande que plus de six cents cavaliers qui fuyoient à toute bride, & qui ne sçavoient pas où ils alloient à cause de l'obscurité de la nuit, se précipitèrent du haut d'un rocher. Il n'y eut qu'un seul Portugais nommé Emmanuel Gonsalve qui en réchappa ; il eut le bonheur de sauver sa vie en abandonnant son cheval, & en s'accrochant à une branche d'arbre, sur laquelle il demeura jusqu'au lendemain qu'il commença à connoître par la perte de ses camarades, le danger qu'il avoit couru. La victoire fut complète & mit Susee en état de ne plus rien appréhender.

Aussitôt qu'il eut appris la mort de Jacques, comme il n'aimoit pas à répandre le sang, il fit sonner la retraite, & commanda à ses soldats d'épargner leurs compatriotes. Il eut même la générosité de pardonner aux autres chefs du parti ; il n'y eut que Mahardin à qui il fit trancher la tête, moins par ressentiment pour ses propres injures que pour venger la mort du Roi Zadenghel son oncle sur qui ce malheureux avoit osé porter le premier coup. Ras-Athanafe & Zaslacée périrent dans cette journée ; ce dernier avoit eu la folie de croire sur la foi de son horoscope, qu'il détruiroit trois Rois. Susee ayant employé les premiers jours de son regne à rétablir la paix dans ses Etats, songea ensuite à se fortifier contre les étrangers. Comme il sçavoit de quelle importance lui pouvoit être la connoissance de l'Artillerie contre les Galles qui l'ignoroient, & qui en redoutoient extrêmement les effets, il rappella les Portugais & avec eux les Missionnaires à qui il accorda la permission de prêcher & d'instruire. Le Roi permit par un édit public, & conseilla même à tous ses sujets de professer la Religion Chrétienne. Cette permission fut cause de différents troubles qui agiterent son regne.

Elius gendre du Roi, & Gouverneur du Royaume de Tygré, après avoir chassé de son Gouvernement tous ceux qui avoient pris le parti du Roi, ramassa des troupes, & se mit en campagne avec tant de confiance, qu'il osa approcher du camp du Roi, & y entrer dans la résolution d'assassiner son beau-père. Il avoit déjà poussé son cheval jusqu'à la tente du Roi, sans qu'on s'aperçût de son dessein, lorsque les Gardes l'arrêtèrent. Il fut renversé par un coup de pierre qui le priva de la vie. Sa mort dissipa toutes ses troupes, & Siméon le Métropolitain, qui se sauvait avec les fuyards, étant reconnu, fut pris & massacré par les gens du Roi. Leurs têtes furent ensuite exposées, pour intimider les plus mutins. Le Roi interdit la célébration du Sabar, & fit un exemple de Buccus, qui y contrevint. Il abjura publiquement sa Religion, ne garda que la première de ses femmes, & reconnut pour Patriarche le P. Alphonse Mendés Jésuite, que le Pape avoit envoyé. Teclageorge, gendre du Roi, & qui étoit brouillé avec lui à cause de sa femme dont il n'étoit pas content, se déclara par dépit pour l'Eglise d'Alexandrie,

& à la tête des troupes vint pour combattre Sufnée. Tabax, Viceroi de Tygré, marcha contre lui, le surprit & l'arrêta avec Adera sa sœur. On les pendit tous deux, & les Missionnaires continuèrent si avantageusement à gagner l'esprit du Roi, qu'ils le portèrent à se soumettre entièrement avec tous ses Etats au Pape, auquel lui & son fils aîné Basilides prêtèrent le serment de fidélité l'an 1626.

Cette résolution causa de terribles ravages dans l'Etat, qui fut partagé en différents partis sur la Religion. Un inconnu chercha à en profiter, & se fit passer quelque temps pour le feu Roi Jacques, d'autant plus facilement, qu'on ne trouvoit point le corps de ce Prince. Il se retira dans le fameux Monastere de Bisân, du Gouvernement du Barnagasch, où le nom & la mémoire de Jacques lui attirèrent des partisans. Sa facilité envers tout le monde le perdit; & Anfalax, Viceroi de Tygré, sur qui le Roi s'étoit déchargé du soin de punir cet imposteur, ayant trouvé moyen de le faire arrêter, lui fit couper la tête. Vers ce même temps Tzagax parcouroit le monde, sous le nom de Prince d'Ethiopie, dont il se disoit l'héritier légitime, comme fils de Jacques. Il se retira en France, où il eut un meilleur succès dans ses impostures. Il trompa le Roi, qui le reçut comme un Prince exilé de ses Etats, & lui fit une pension très-considérable. Il mourut de ses débauches en 1635.

Cependant la Religion Catholique qui commençoit à s'établir dans l'Arabie, n'y fit pas tout le progrès qu'on auroit dû attendre du zèle qui animoit Sufnée à la soutenir. Il eut plusieurs démêlés avec le nouveau Patriarche, qui obligerent ce Prince à donner un édit qui toléroit l'ancienne Religion, afin de prévenir de plus grands maux. Sufnée fut un grand Roi, homme de guerre, sçavant, accoutumé à trouver dans sa prudence toutes les ressources dont il avoit besoin dans les différents hasards de sa vie qui finit au mois de Septembre 1632. Il persévéra jusqu'à la mort dans les sentimens de la Religion Chrétienne qu'il avoit embrassée. Il laissa plusieurs enfans de différentes femmes qu'il avoit épousées.

Son fils Basilides ne suivit pas ses traces. Il défendit à ses sujets tout commerce avec les Européens. Le regne de ce Prince fut un regne de sang. Il commença par violer le serment qu'il avoit fait du vivant de son pere à l'Eglise Romaine; & en montant sur le trône il opposa un caractère cruel, avare & faux, à l'humanité, à la prudence & au désintéressement de son prédécesseur. Il fit souffrir le martyr à plusieurs Chrétiens, & fut lui-même continuellement dévoré de remords & de craintes, dans la prévention où il étoit que le Roi d'Espagne étoit ligué avec les Portugais pour envahir ses Etats.

Il accusa son jeune frere Claude d'entretenir commerce avec eux, & d'être attaché à l'Eglise Romaine. Cette accusation étoit fondée sur quelques discours de deux ou trois domestiques que ce Prince avoit chassés de chez lui. Ces imposteurs dirent au Roi que leur disgrâce ne venoit que de ce qu'ils avoient abjuré la Religion Romaine. Le Roi sans balancer, & prenant pour conviction le rapport que la haine avoit suggéré à ces misérables, arrêta le Prince dans son Palais, sous prétexte de vouloir l'entretenir de quelques affaires importantes. Il feignit d'entrer avec lui dans un appartement reculé

L'AFRIQUE.

1626.

Mort de Sufnée.

1632.

BASILIDES, ou
ADJAM - SA-
GUARD, ou FALSA-
LIDAR.

1634.

L'AFRIQUE.

pour être à portée de les lui communiquer plus secrètement. Ensuite il donna le signal, & le Prince fut aussitôt chargé de chaînes, conduit dans une prison voisine, & fortifiée exprès. On traita de la même manière ses enfants, ses domestiques, & ceux qu'on soupçonna de lui être attachés. Le Roi, pour justifier sa conduite, harangua le peuple, reprocha à son frere d'avoir abandonné la Religion de ses ancêtres pour embrasser celle de Rome; d'avoir voulu introduire les Portugais dans l'Abyssinie; d'avoir conspiré contre sa personne & contre l'Etat. Le peuple, sans attendre que le Roi fournit des preuves de ce qu'il avançoit, & sans donner à l'accusé le temps de se défendre, le traita d'apostat, d'ennemi du Roi & de sa patrie, & demanda sa mort. On remena le Prince en prison où, dès la nuit même, on lui trancha la tête, de même qu'à plusieurs autres de ceux qu'on soupçonna avoir eu liaison avec lui. Il y eut aussi des Seigneurs qui furent punis par l'exil & par la confiscation de leurs biens. On trancha la tête entr'autres à deux fils d'une tante de l'Empereur nommée Ongulavy, sur un simple soupçon, & malgré l'animosité que leur mere avoit marquée dans toutes les occasions contre les Missionnaires. Cette persécution passa bientôt jusqu'aux femmes, que l'on relégua sur différents rochers déserts. Olera-Christos, femme du Viceroi Flavi, & Mascall-Abéa, fille de Molaco-Flavi, furent de ce nombre.

Basilides, qui avoit fait subir un si triste sort à tous ceux de la famille Royale, ne tarda pas à éprouver les revers de la fortune. Une armée que son grand Général Bela-Christos commandoit, fut presque détruite près des montagnes de Laria, & pendant que le Roi étoit occupé à se défendre avec la plus grande partie de ses forces dans la Province de Bégameder, les Galles ses voisins entrèrent inopinément, & pénétrèrent par trois différens endroits dans le Royaume de Goïam, & dans tout le pays des Agaus. Ils ravagèrent le pays, & s'en retournerent chargés de dépouilles, sans qu'il pût les attaquer. Son armée, après avoir demeuré deux mois à Colela, où elle souffroit & manquoit de tout, se révolta: il y perdit un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Les Goguis, peuple qui demouroit au-delà du Nil, à l'Ouest de la Province de Narca, prirent les armes, & refuserent de lui donner les esclaves que ce Prince levoit tous les ans, pour payer au Turc un tribut, auquel il s'étoit assujetti volontairement, aux conditions qu'il l'assisteroit, s'il étoit attaqué par les Portugais.

Les années suivantes, Bela-Christos entra dans le pays des Anguis. Ceux-ci avertis qu'il marchoit contre eux, occuperent tous les passages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtés sur l'armée de Basilides, & en firent un si grand carnage, que l'Abyssinie n'avoit point souffert de telles pertes depuis le regne d'Asnef-Saghed. On apprit presque en même temps qu'une Nation inconnue étoit entrée dans le Royaume, & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas d'abord de croire que c'étoient les Portugais qui alloient se rendre maîtres du Royaume: mais on apprit bientôt le contraire, & que c'étoit le Roi d'Adel qui, sur l'avis des malheurs que le Roi avoit éprouvés dans ces dernières années, s'étoit saisi de dix à douze rochers, d'où il faisoit des courses fort avant dans les Provinces voisines. Après ces revers, qui avoient duré jusqu'en 1652. & au-delà, l'Etat fut encore assigé de différens fléaux, à la fin desquels arriva la mort du Roi en 1664. ou 1665.

Le

Le trône fut alors occupé par Jean-Aléaf-Saghed, un de ses fils, ses trois freres nommés Constantin, Jusfe & David étant morts du vivant de Baslides. Jean-Aléaf-Saghed mourut en 1680. environ à la fin de la quinziesme année de son regne.

Ayafou-Adiam-Saghed, qui étoit né en 1654. fut proclamé Roi dans la même année de la mort de Jean-Aléaf-Saghed son pere. Son regne avoit été paisible & assez heureux, lorsqu'en 1706. les intrigues de son fils Taklimanout le dépouillerent de ses Etats, en lui enlevant la couronne & la vie. Ce fils rebelle monta sur le trône, mais il ne put jouir long-temps du fruit de son crime; il ne regna que trois ans & trois mois, & fut massacré par ses troupes.

Ce parricide périt en 1709. temps auquel son oncle Tiflis ou Téllis, frere d'Ayafou, fut unanimement proclamé Roi à sa place.

Son regne ne fut pas heureux. Oufas son neveu, fils de sa sœur, entretenoit des liaisons secretes avec l'Etranger, & monta sur le trône vers l'an 1714. après en avoir dépouillé Tiflis dès l'an 1713. Les Abyssins eurent beaucoup de peine à souffrir cet usurpateur. Son avènement à l'Empire fut signalé par la cruauté, & par le massacre des Chefs du Parti contraire; & après une année de guerre civile, il ne put empêcher que David, autre fils d'Ayafou, & qui étoit devenu légitime possesseur du trône par la mort de Tiflis, n'y montât. Oufas mourut de chagrin de se voir privé de la souveraine puissance, & David regna jusqu'en 1719. c'est-à-dire, l'espace de quatre ans & cinq mois. On n'a pas de Mémoires exacts depuis ce temps.

L'Empire des Abissins étoit autrefois d'une très-vaste étendue. Quoique les Gallas, peuple barbare & cruel, en aient détaché plusieurs belles & grandes Provinces, & défolé beaucoup d'autres, l'Abissinie ne laisse pas d'être encore aujourd'hui fort considerable. On y compte plus de vingt Royaumes. Le plus beau est Amhara, qui est comme le centre de tout l'Empire. C'est-là que le Roi tient ordinairement sa Cour, & toute la Noblesse le regarde comme sa patrie. On y voit ces fameuses Forteresses, Gesheh & Ambacel, où l'on avoit coutume d'enfermer autrefois les enfans du Roi qui n'étoient pas destinés pour le gouvernement. Le Royaume d'Enaréa n'est pas moins recommandable par les bonnes qualités de ses habitants, que par la richesse des mines d'or qui y sont très-fréquentes. Les sources du Nil qu'on a trouvées dans le Royaume de Goïam, le rendent aujourd'hui un des plus célèbres. Ce fleuve qui l'entoure, en fait une presque îlle d'une situation admirable.

La plus grande largeur de tout l'Empire est de cent quatre-vingts lieues; sa longueur est fort grande, & s'étant depuis la mer Rouge vers l'Occident, jusqu'aux confins du Royaume de Dambéa; de sorte que tout ce pays est à peu près compris, entre les 8 & 16 degrés de latitude septentrionale: la longitude n'a pu être déterminée. En hyver comme en Eté, les Abissins se retirent dans les montagnes, qui les mettent également à couvert des inondations & de la chaleur, & il semble que la Nature ait placé ainsi ces rochers à ce dessein. Toute l'Abissinie, si on en excepte le Royaume de Dambéa, où il y a quelques plaines, est remplie de montagnes.

Le Nil prend sa source dans le Royaume de Goïam, & parcourt toute l'Abissinie. Cette grande abondance d'eau ménagée à propos, avec les grandes

Tome VIII.

L'AFRIQUE.

JEAN ALÉAF-SAGHED.

1665.

AYASOU-ADAM-SAGHED.

1680.

TAKLIMANOUT.

1706.

TIFLIS.

1709.

OUSTAL.

1714.

DAVID.

Etat de l'Empire des Abissins.

Son étendue.

L'AFRIQUE.

Sa fertilité.

chaleurs de ce climat, le rendent si fertile, que dans les lieux capables de culture, il ne reste rien à désirer : on y voit semer en même temps qu'on moissonne, & dans certains endroits les moissons se font jusqu'à deux & trois fois. Outre le bled, le seigle, l'orge & le millet, les Abissins recueillent une espèce de grain qui nous est inconnue, & qu'ils appellent *Tef* : il est fort bon pour faire du pain. Ils ne sement rien pour la nourriture des animaux ; la grande humidité qui arrose continuellement les prairies & les terres, jointe à la chaleur du pays, produit plus d'herbes qu'il n'en faut pour le bétail, & assez de fleurs pour fournir abondamment du miel dans les Provinces.

Ignorance des Abissins.

Tous les Abissins ont communément de l'esprit ; mais ils ignorent la manière de le cultiver : de sorte qu'ils ont perdu entièrement la connoissance, non seulement des Belles-Lettres & des Sciences, mais encore des Arts libéraux. Ils ont même négligé ceux qui sont les plus utiles à la vie humaine, & qui devoient davantage s'être entretenus par la nécessité absolue qu'on a de les exercer ; comme la Médecine, dont presque personne ne fait profession, ainsi chacun est son médecin. Si le Roi ou quelque Seigneur se trouve malade, ceux qui vont le voir l'interrogent sur la nature & les accidents de son mal ; & si quelqu'un s'est trouvé dans le même danger, il rapporte par quel remède il s'est guéri. Le mépris qu'ils ont pour la profession des artisans, & le peu qu'il y en a, fait qu'ils ne s'appliquent pas avec toute l'adresse dont ils seroient capables. Surtout la profession des ouvriers qui travaillent en fer est si odieuse parmi eux, que quoiqu'ils y soient fort adroits, il n'y a que les Juifs qui s'en mêlent. Quoique les Abissins soient ignorants, ils aiment beaucoup les gens sçavants. C'est par cette raison qu'ils reçoivent si bien les Missionnaires.

Leur goût pour la poésie.

Une marque de leur esprit, malgré cette paresse, c'est qu'ils aiment fort la poésie, non pas la Payenne & la Profane, mais la poésie Sacrée. Leur poésie n'est pas d'un grand art ; toute la difficulté consiste seulement à faire terminer chaque vers par une même consonne ; mais ils ne laissent pas d'y faire éclater de la délicatesse & le brillant de leur génie. Aussi la rime forme-t-elle moins chez eux la poésie, que la finesse de leurs pensées, & la façon de les exprimer. Ils aiment beaucoup les Enigmes & les Proverbes, parce que ces choses ont de la liaison avec la poésie.

Leur haine pour les procès.

Leur naturel est fort docile & fort éloigné de procédures ou de chicane. Chacun y plaide sa cause, & dans les choses de fait, il l'autorise par le rapport des témoins qu'il a fait ouïr là-dessus ; les Gouverneurs décident ensuite, & rarement ose-t-on en appeler au Tribunal du Roi. La plus ordinaire des peines qui vont à la mort, outre celles de décapiter & de pendre, est de lapider. Lorsque le crime ne demande pas une punition de mort, on se contente de condamner au fouet ; mais lorsque c'est en réparation de quelque dommage, on se sert de la loi du Talion. Les Nobles ne sont pas sujets au fouet, mais on les exile, & on leur donne d'affreux rochers pour prison. Tout ceci s'exécute en peu de temps, sans procureurs, & sans embarras de procédures. Le Roi de Portugal avoit envoyé en Abissinie des Jurisconsultes, avec des livres de Loix & de Jurisprudence ; mais le Roi des Abissins, après avoir bien reçu ces Docteurs, les renvoya, & fit brûler les livres qu'ils avoient apportés, de peur que voulant par leur moyen instruire les Juges à rendre

équitablement la justice, on ne leur apprend à couvrir leurs injustices par la subtilité de tant de questions, dont l'intelligence est si obscure & si difficile.

Les Abissins vivent très-mal proprement; car comme ils ne se servent ni de cuilliers, ni de fourchettes, ni de couteaux, ils sont obligés de couper leurs morceaux avec les dents, & de les porter à la bouche avec les doigts. Leur goût est si particulier, qu'ils arroient souvent de fiel leur viande, qu'ils mettent sur la table à demi-cuite, & ce ragoût est pour eux, ce que la moutarde est pour nous. Lorsqu'ils tuent des bœufs, ils ont soin d'oter de l'estomac de ces animaux les herbes qu'ils y trouvent à demi-digérées, & après les avoir bien assaisonnées de poivre & de sel, ils les mangent comme les meilleurs mets, persuadés que c'est un composé des herbes les plus saines, & que les bœufs sont plus capables d'en faire le choix que les hommes. Leur pain est fort noir; ils ne le font que par petits tourteaux, afin de le manger plus frais. Ils ne boivent & ne parlent jamais qu'après le repas; mais d'abord qu'ils ont assez mangé, ils commencent à parler & à boire fort gaieusement. Leur boisson ordinaire est une espèce de bière blanche, qu'ils font sans houblon; mais leur hydromel est excellent à cause de la bonté de leur miel: car pour le vin, les grandes chaleurs les empêchent d'en faire. Leurs vêtements ne sont pas plus riches que leur table: il n'y a que les principaux Seigneurs qui portent, sur une espèce de chemise, qui leur descend jusqu'aux genoux, une légère veste de soie; les autres ne se couvrent que de peaux, parce qu'ils ne mettent presque point de laine en étoffe. Les enfants mêmes vont tout nus jusqu'à l'âge de quinze ans, & ils ne commencent à se vêtir que lorsqu'ils ont honte de leur nudité. Tout leur soin est pour l'entretien de leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement fort frisés. Le désir qu'ils ont de les rendre luisants, fait qu'ils y mettent du beurre, ce qui les fait sentir mauvais.

Si les Abissins n'entendent pas bien le métier de la guerre, ils sont d'ailleurs assez bons soldats. Ils combattent ordinairement à cheval d'abord de loin avec la lance & le javaloir, ensuite ils en viennent aux mains avec l'épée, & sans autre arme défensive que leurs boucliers. C'est une chose assez particulière que la manière avec laquelle ils ménagent leurs chevaux; car ils ne les montent que lorsqu'ils sont prêts à tomber sur l'ennemi. Ils se servent de mulets pour leurs montures ordinaires; peut-être aussi qu'ils la trouvent plus commode; car ils ne peuvent comprendre comment nous pouvons nous faire au trot des chevaux. Cependant ils se tiennent fort bien à cheval. Leurs chevaux sont beaux, & propres au combat; ils sont ordinairement noirs, de sorte qu'il paroît singulier de voir une armée entière d'hommes noirs montés sur des chevaux noirs.

On ignore en Abissinie la manière de bâtir: il n'y a presque point de villes. Pendant qu'Axuma étoit le siège de l'Empire, elle avoit assez l'apparence d'une ville: mais depuis que les Empereurs en ont quitté le séjour, elle ne paroît plus qu'un bourg, tout étant tombé en ruine. Dans le reste de l'Abissinie, ce ne sont que des cabanes & de chétifs hameaux dispersés de côté & d'autre. Les maisons y sont fort basses, & si mal appuyées, qu'il n'y a rien de si facile que de les renverser; de sorte qu'on n'y est pas en sûreté contre les efforts des bêtes féroces. Le Palais que le P. Pays Jésuite,

L'AFRIQUE.

Leur nourriture.

Leurs habits.

Leur manière de combattre.

entreprit de bâtir pour le Roi , à la façon de l'Europe , dans un lieu fort agréable de Gorgora , étoit assez beau , & passoit pour la merveille du canton .

Comme l'Abissinie n'a presque plus d'avenues par où les Européens puissent l'aborder , il n'y a pas d'apparence d'y établir aucun commerce. Les Turcs ont envahi la côte d'Abex , & les Galles d'un autre côté se sont rendus maîtres des belles Provinces.

CHAPITRE VIII.

ROYAUME DE MONOMOTAPA.

LE Monomotapa, connu sous les noms de Manamotapa, Bénémotapa, Bénémotaxia, Bénamotapa, ou Bénamotaxa, est un Empire de la Cafrerie, dans un grand terrain que la rivière de Zambese, la même que la Cuama, enferme au Nord-Ouest. Plusieurs voyageurs l'étendent jusqu'à la rivière du Saint-Esprit, qu'on appelle aussi rivière de Laurent Marqués, ou rivière de Manica, du nom d'un pays où elle a sa source, & où il y a beaucoup d'or que les Portugais vont trafiquer. Quelques-uns lui donnent une étendue beaucoup plus grande; car, selon eux, il comprend une grande partie de l'Ethiopie méridionale, depuis l'Empire des Abissins jusqu'au Cap de Bonne-Espérance Nord & Sud, & depuis la côte de Zanguebar jusqu'aux Royaumes d'Angola & de Congo. Peut-être a-t-il eu autrefois cette grandeur, mais elle est de beaucoup diminuée aujourd'hui.

Tout ce pays est arrosé par plusieurs grandes rivières, & contenoit vingt-cinq Royaumes. Les Maures & les Portugais se sont emparés d'une grande partie de cette contrée. Les habitants ne sont pas tous barbares comme les Hottentots, & autres peuples de la Cafrerie. Quoiqu'ils soient noirs, & qu'ils aient les cheveux crépus comme les Negres, ils ont plus d'esprit & d'industrie, & ils ont une forme de Religion plus marquée, dont il paroît que l'Empereur est le Chef. Ce Prince est respecté comme une espèce de Divinité; ses sujets ne lui parlent qu'à genoux. Lui & ses femmes se font servir par les enfants des Princes ses vassaux, qui sont comme en otage jusqu'à l'âge de vingt ans, & passent ensuite aux premiers emplois. Le Palais de ce Prince est richement orné. Les marques de la souveraineté sont, selon les uns, une serpette, & selon d'autres une petite houe à manche d'ivoire que l'Empereur porte à sa ceinture, & deux petits dards qu'il tient à la main. Toutes ces choses sont symboliques. La houe avertit ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture: un des dards signifie que le Prince est prêt à punir les méchants, & l'autre qu'il songe à la défense de ses sujets. L'Empereur en temps de paix tient toujours sur pied une armée nombreuse. Le Prince a seul le pouvoir d'entretenir le feu sacré, & il envoie pour le renouveler chaque année dans tous les Etats de ses vassaux. Les terres sont fertiles & abondantes; on y trouve une grande quantité de bestiaux; il y a aussi beaucoup de mines d'or.

On rencontre aux envitons du Cap des Courants un pays appelé Inhambane; il étoit gouverné en 1559. par un Roi qui avoit deux fils. Le cadet ayant reçu des Portugais qui négocioient dans les Etats de son pere quelque teinture du Christianisme, voulut être instruit plus à fond. Il se rendit à Mosambique à dessein de se faire Chrétien, s'il étoit satisfait des instructions qu'on lui donnoit. Le Commandant du Fort informé de son intention, mit tout en usage pour achever sa conversion. Il fut baptisé avec pompe; on l'habilla magnifiquement, & lorsqu'il retourna dans ses Etats, on le fit accompagner par quelques Portugais. Il raconta à toute sa Cour la maniere dont il avoit été reçu chez les Portugais, & parla si avantageusement de la loi Chrétienne, que son frere aîné souhaita d'aller aussi à Mosambique pour s'y faire instruire. Leur pere le retint, & ne voulut pas permettre ce voyage. » Il faut, dit-il, mûrement peser les choses avant que de rien pré- » cipiter. Peut-être trouverons-nous des gens pour nous expliquer ici cette » Religion, & peut-être même que je pourrai bien l'embrasser. « Le plus jeune des deux Princes retourna aussitôt à Mosambique, & pria le Commandant, à qui il annonça la bonne disposition du Roi son pere, celle du Prince héritier son frere, & de quelques autres, de lui envoyer des Missionnaires.

Dans le même temps l'Empereur du Monomotapa, dont les autres Rois étoient vassaux, fit connoître aux Portugais le desir qu'il avoit de faire alliance avec eux. Ces deux nouvelles causerent beaucoup de joye. La conversion prochaine du Roi d'Inhambane faisoit espérer que son peuple suivroit son exemple; & d'un autre côté, on se promettoit de grands avantages de la liberté de commerce au Monomotapa. On en donna promptement avis au Viceroy, qui, par rapport à la conversion, demanda au P. Provincial de la Compagnie de Jesus des Religieux pour les envoyer à Inhambane. Ils furent très-bien reçus, & le Roi étant suffisamment instruit, reçut le baptême, avec toute sa famille. Ce Prince fut nommé Constantin, la Reine prit le nom de Catherine, & on donna à la Princesse, sœur du Roi, le nom d'Isabelle. Toute la Cour imita bientôt le Souverain, & le Christianisme commença à faire des progrès dans ce Royaume. Les Missionnaires ne furent pas si heureux dans le Monomotapa; après deux ans de séjour dans ce pays, ils furent obligés de s'en retourner sans avoir pu retirer les peuples de l'Idolâtrie.

Dans la suite le P. Silveira, qui étoit du nombre des Missionnaires qu'on avoit envoyés pour travailler à la conversion du Roi d'Inhambane, se rendit au Monomotapa. Il vint à bout de convertir l'Empereur, & ce Prince reçut le baptême, avec le nom de Sébastien. L'Impératrice sa mere fut appelée Marie, & une grande partie de la famille Royale fut aussi baptisée. On ne doit pas omettre ici le déintéressement du P. Silveira, qui refusa absolument tous les présents qui lui furent offerts. Quelque temps après des Mahométans firent entendre au Roi que le P. Silveira étoit Magicien; que par ses enchantements il excitoit des troubles dans les Royaumes; que son but étoit de gagner ses sujets pour le déthrôner ensuite, & soumettre ses Etats au Viceroy des Indes. Le Prince, qui étoit jeune, eut le malheur de les écouter, il prêta l'oreille à la calomnie, & envoya huit soldats qui étrangerent ce Jésuite le 11 Août 1561. & jetterent son corps dans la rivière voisine. L'Empereur étoit si

prévenu contre ce Religieux, qu'il fit mourir cinquante Chrétiens qu'il avoit baptisés la veille. Plusieurs Seigneurs eurent la hardiesse de reprocher à l'Empereur son injustice, & lui ouvrirent enfin les yeux. Deux jours après les Portugais lui firent connoître l'innocence & le déintéressement du P. Silveira. Il fut sensible à ce qu'ils lui dirent, rejeta tout ce qu'il avoit fait sur les mauvais conseils des Maures, & il eu fit aussitôt mourir deux.

1569.

L'an 1569. le Roi de Portugal envoya François Baretto, avec trois vaisseaux & environ mille hommes. On croyoit que cette armée étoit destinée à faire la guerre à l'Empereur du Monomotapa, mais il paroît qu'on avoit seulement dessein de le ramener à la Religion Chrétienne qu'il avoit abandonnée, & de se faire un chemin vers les mines. Baretto envoya ses Ambassadeurs à la Cour de l'Empereur, & saisit l'occasion de la révolte du Roi de Mongas. Il offrit ses forces pour combattre les rebelles, & il obtint de l'Empereur, par cette démarche, tout ce qu'il demandoit. Il côyoa le fleuve Zambeze, n'ayant pris avec lui que vingt-trois chevaux, & cinq ou six cents hommes armés d'arquebuses. Il marchoit en bon ordre avec son artillerie & son bagage dans le centre, & avec cette petite troupe il défit plusieurs fois des milliers d'hommes, peu accoutumés au bruit & à l'effet du canon, de manière qu'il réduisit le Roi de Mongas à lui demander la paix.

Dans ces circonstances François Baretto fut obligé de retourner à Mofambique. Antoine Peteira Brandan, l'un des Portugais qui s'étoient distingués par leurs crimes aux Moluques, avoit été relegué en Afrique par punition. Il avoit demandé instamment d'être de l'expédition des mines, & fâché d'avoir été refusé, il avoit excité des troubles. Cet homme, qui avoit quarante-vingts ans, ne démentoît point en Afrique la conduite qu'il avoit tenue en Asie, puisqu'il voulut se rendre maître de la Forteresse que Baretto lui avoit consacrée. Il chercha en même temps à perdre Baretto par ses calomnies, & fit tout ce qu'il put pour que le Roi de Portugal lui ôtât ses emplois. Il ne vint cependant pas à bout de ses desseins, & lorsqu'il vit Baretto de retour, il se jeta à ses pieds & lui demanda pardon. Baretto attendri lui accorda sa grâce, & l'embrassa tendrement; mais ayant ensuite confié la place à un autre, il repartit pour l'armée, où il mourut deux jours après son arrivée.

Vasco Fernandez Homen, que la Cour avoit nommé pour succéder à Baretto, reprit l'expédition que son prédécesseur avoit commencée. Les Naturels du pays le tromperent, & par leurs ruses, ils furent cause que la plupart des Portugais périrent en cette occasion. Ceux qui purent survivre à tant de misères, revinrent sans avoir vu les mines, dont on avoit eu soin de les détourner. Cette expédition commencée en 1569. dura jusques vers la fin de 1576. Après plusieurs tentatives infructueuses, à cause des obstacles que les Maures y opposerent, le Roi de Portugal se contenta de faire des établissements dans plusieurs ports, & de répandre dans les terres des Colonies qui en effet attiroient à ses sujets le principal commerce des mines. En 1604. l'Empereur du Monomotapa, qui vouloit se servir des Portugais dans ses guerres, les invita à se rendre dans son pays, & voulut leur remettre les mines d'or pour les faire valoir. Les Portugais résolurent d'y envoyer des troupes; mais on ignore quel succès eut cette entreprise. Quelques relations marquent que les Portugais firent de grands établissements à Tete & à Sena,

où ils ont fait depuis un très-grand commerce de l'or de ces contrées qu'ils envoient de-là à Sophala. L'union des Portugais avec les Castillans sous le regne de Philippe II. & la longue guerre qu'ils eurent contre les Hollandois, leur coûta presque toutes leurs acquisitions dans les Indes. Les Anglois leur enleverent Ormus & la Perse. Les Hollandois s'emparèrent du Brésil, que le Portugal ne reprit qu'avec bien des peines. Le Brésil, que les Portugais avoient d'abord méprisé, est à présent la plus précieuse source de leurs richesses.

CHAPITRE IX.

ROYAUME D'ANGOLA.

LE Royaume de Dongo est plus connu sous le nom d'Angola. Il est dans l'Ethiopie Occidentale, sur les bords de l'Océan, au Midi du Royaume de Congo, dont la riviere de Dande le sépare. Il a au Levant le Royaume de Matamba, & les Provinces de Malenba. Ce pays est extrêmement montagneux ; il n'y a de plaines que du côté de l'Océan, & dans les gorges des montagnes. On le partageoit autrefois en dix-sept Provinces, entre lesquelles celle de Benguela tient encore le titre de Royaume. Ces Provinces sont Chiffama, Sumbi, Benguela, Rimla, Scella, Rembé, Lutano ou Lutina Tamba, Oacco, Cabezzo, Lubolo, Danda, Benga, Mofesche, Illamba, Oraü & Embacca. Avant la venue des Portugais dans ce pays, il étoit partagé entre autant de Souverains qu'il y avoit de bourgades. Un de ces Chefs néanmoins étoit plus puissant que les autres, qui relevoient tous de lui.

Il y avoit dans un canton particulier un homme nommé Angola Mussuri, Taillandier de profession, qui vraisemblablement fut le premier qui s'avisa de forger le fer, & de le tremper pour le rendre taillant. Ils prétendent que c'étoit un de leurs Dieux qui lui avoit enseigné ce secret. Angola fut recherché, & devint riche en peu de temps. On lui apportoit des provisions de bouches pour avoir de ses ouvrages. Il en eut bientôt une grande quantité, & comme il étoit généreux, il en distribuoit à ceux qui en avoient besoin. Il le fit surtout dans un temps de famine, où il fournis des vivres à ses compatriotes. Cette libéralité lui gagna tous les cœurs, & il fut proclamé Roi du pays, qui porta le nom de son premier Souverain. Les Portugais s'étant rendus maîtres de cette contrée par la voye des armes, ne jugerent pas à propos de changer son nom ; ils crurent au contraire que pour conserver la mémoire d'un si bon Citoyen, il falloit que son pays conservât son nom dans les siècles à venir. Les Negres, en reconnaissance de son habileté à manier le fer, ont toujours estimé les Taillandiers ; ils regardent cet art comme très-honorable, & la Noblesse Africaine l'exerce sans déroger.

Angola Mussuri eut plusieurs femmes, selon l'usage de sa Nation. Il en choisit une qu'il honora du titre d'Eganna-Iniené : ce titre lui donnoit la supériorité sur les autres, & l'intendance de la maison. Elle la méritoit par sa

ANGOLA-MUSSURI, premier Roi.

L'AFRIQUE.

sagesse, par son économie, & par son attachement singulier pour son mari. Le Roi en eut trois filles, sçavoir, Zunda Riangola, Tumba Riangola, & une troisieme dont on ignore le nom; mais il n'eut point d'enfants mâles. Lorsqu'il fut arrivé à une extrême vieillesse, il chercha à conférer la couronne dans sa famille. Il avoit un esclave qu'il aimoit beaucoup, à cause de ses bonnes qualités, & des services qu'il en avoit reçus. Non content de lui avoir donné la liberté, il l'avoit fait son homme de confiance, ensuite son Lieutenant-général & son Ministre d'Etat. Cet homme adroit qui connoissoit l'affection de son maître, & sa tendresse pour sa fille aînée, faisoit en apparence tous ses efforts pour l'engager à la déclarer héritière universelle de ses Etats, quoiqu'il eût dans le cœur un dessein bien opposé. Il vouloit succéder lui-même à son maître.

Un jour que Zunda Riangola étoit aux champs avec ses sœurs & tous les domestiques du Roi, pour ensemençer les terres avec la solennité usitée en ce pays-là, ce malheureux fit tout-à-coup répandre le bruit que les ennemis de l'Etat étoient entrés dans le Royaume, & mettoient tout à feu & à sang. Ce bruit étant confirmé par des gens qu'il avoit gagnés, causa une allarme extraordinaire, & on ne songea qu'à fuir. Il prit, avec les filles du Roi, le chemin de la maison du bon Angola Musuri. Ce vieillard malade & accablé d'années n'étoit plus en état de se défendre, ni même de fuir. Cette irruption subite l'avoit mis dans l'impossibilité d'assembler ses troupes, & de les envoyer contre l'ennemi; il chargea donc son Ministre de le tirer de ce danger. Le fourbe, qui étoit jeune & vigoureux, le mit sur ses épaules & le porta dans la forêt voisine, où il le poignarda.

Un Esclave se
fait Roi.

Ce crime ne fut pas long-temps caché; on en parla diversement: il se forma des Partis, mais le meurtrier se trouvoit à la tête du plus puissant. Il détruisit peu à peu les autres, se fit reconnoître Roi, & regna. Il craignoit toujours que quelqu'un ne vengât la mort du Prince, & pour mieux s'affermir sur le trône, il tâcha de faire sa paix avec la Princesse Zunda Riangola. Elle étoit respectée de tout le peuple à cause de ses grandes qualités, & de la vénération qu'on avoit pour la mémoire de son pere. Il se rendit auprès d'elle, & lui dit que la vieillesse & les infirmités d'Angola l'ayant mis absolument hors d'état de gouverner, il alloit être la proie de ses ennemis, s'il ne l'eût pas délivré des dangers de cette vie; qu'à la vérité le moment avoit été violent, mais qu'il l'avoit jugé nécessaire dans la situation des affaires. » Vous sçavez, ajouta-t-il, que j'ai seul le secret de l'Etat. Il y » a long-temps que je gouverne, mais je n'ai pris la couronne que pour vous » la conserver, & vous la mettre sur la tête dès que vous seriez en âge de » la porter. « Toute jeune qu'étoit la Princesse, elle eut assez d'esprit pour dissimuler sa haine. Elle feignit de l'écouter favorablement, & promit de tout oublier dans l'espérance qu'il se conduiroit bien à son égard, que ses sœurs seroient traitées en filles de Roi, & qu'il se souviendrait des obligations qu'il avoit à ce Prince.

ZUNDA RIANGOLA.

Plusieurs années se passerent sans que l'usurpateur songeât à s'acquitter de ses promesses; mais il n'attendoit ni à la vie, ni à l'honneur des Princeses. Il mourut subitement, & aussitôt la Princesse Zunda Riangola fut reconnue Reine par tous les Ordres de la Nation.

Elle

Elle fit paroître tant de prudence, de sagesse & de moderation pendant les premières années de son regne, qu'elle étoit très-respectée de ses sujets. Mais son caractère ayant changé dans la suite, elle devint déshante & soupçonneuse. Tumba Rianga la sœur, qui étoit mariée avec Angola-Chilvani-Quisama, avoit deux fils que l'on regardoit déjà comme héritiers présomptifs de la Couronne. Elle craignoit que les peuples las d'être gouvernés par une femme, ne lui ôtaient la vie pour placer un de ses neveux sur le trône. Pour se délivrer de cette inquiétude, elle résolut de les faire mourir ; mais l'entreprise n'étoit pas aisée. Elle eût hasardé beaucoup, si elle eût voulu les faire périr entre les bras d'un pere & d'une mere, qui étoient en état de trouver du secours pour les défendre, tout le peuple ayant beaucoup d'affection pour ces deux Princes. Elle demanda qu'ils fussent toujours auprès d'elle pour les élever, & leur apprendre l'art de regner comme à ses uniques héritiers.

Soit qu'Angola & la Princesse sa femme eussent un pressentiment du mauvais dessein de la Reine, soit que leur tendresse pour leurs enfants leur fit trouver de la répugnance à s'en séparer, ils éludèrent, sous différents prétextes, la demande de Zunda. Cette Princesse fut enfin si bien gagner sa sœur, qu'elle la fit consentir à ce qu'elle vouloit, & obtint que l'aîné des enfants lui seroit remis entre les mains. Rianga avoit appréhendé que par un plus grand refus on n'aigrît l'esprit de la Reine, & qu'on ne l'empêchât de faire au jeune Prince tout le bien qu'elle témoignoit lui vouloir faire. On le fit donc partir avec une suite d'Officiers & de domestiques, qui le conduisirent à sa tante ; mais à peine cette Princesse l'eut-elle en son pouvoir qu'elle le fit égorgé, avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Il ne s'en sauva qu'un seul, qui, tout blessé qu'il étoit, alla porter ces tristes nouvelles à Angola & à Tumba.

Le pere outré de douleur, ne perdit pas le temps à s'abandonner à la tristesse. Il rassembla promptement tous ses amis, ses sujets & ses domestiques. A la tête de cette petite armée, il attaqua la Reine, qui se défendit d'abord avec courage ; mais ses troupes l'ayant abandonnée, elle fut prise & égorgée par sa propre sœur, qui en fit jeter les entrailles dans la fosse, où on avoit mis le corps du jeune Prince.

Cette action, toute inhumaine qu'elle étoit, fut applaudie par les peuples, qui défirent la couronne à Tumba. Elle en voulut partager l'autorité avec son mari, parce qu'elle trouvoit qu'un tel fardeau étoit trop pesant pour son sexe. Angola s'en excusa, & protesta qu'il étoit très-content de la place de favori, & qu'il regarderoit toujours sa femme comme souveraine. Ce combat de déférence & de politesse les faisoit admirer de tout le peuple ; mais il n'empêcha point qu'ils ne fussent dans une perpétuelle déhance l'un de l'autre, selon le génie Ethiopien. Ils prirent néanmoins le parti de s'accorder, en faisant couronner le fils qu'ils avoient eu le bonheur de sauver des fureurs de Zunda.

Il s'appelloit comme son pere Angola Chilvani. Il devint un très-grand guerrier, augmenta ses Etats par des conquêtes, & se rendit formidable. Les plus puissants peuples se soumettoient à lui, dès qu'il marchoit de leur côté. Il gagna des batailles, pour ainsi dire, avant que d'être en présence de

L'AFRIQUE.

l'ennemi. Il eut un grand nombre de femmes & de concubines, & beaucoup d'enfants qui firent plusieurs branches. Elles sont encore aujourd'hui puissantes, & possèdent de grandes souverainetés dans le Royaume d'Angola & aux environs. Angola Chilvani eut d'une de ses concubines nommée Cannica Chilvani, un fils nommé N Gola Canini, qui fut Souverain de la Province d'Embacca. Les Portugais y ont bâti une Forteresse, à laquelle ils ont attaché cinquante lieues de pays, & ils ont laissé le surplus aux Caninis & à leurs descendants, avec l'obligation d'être attachés au service de l'Eglise. Leur demeure principale est dans un bourg qui n'est qu'à deux milles de la Forteresse d'Embacca, sur le bord du fleuve de Lucalla.

D'une autre concubine nommée Muengha Chilvani, il eut un fils qui porta le nom de sa mere, & qui fut chef de la famille des Muengha Chilvani, établie à deux journées d'Embacca. Angola Chilvani mourut dans un âge avancé, & fut enterré parmi ses ancêtres avec une pompe extraordinaire.

DAMBI AN-
GOLA.

Un de ses enfants nommé Dambi Angola, qu'il aimoit plus que les autres, lui succéda. Comme il n'étoit pas l'ainé, il eut peur que ses freres ne s'unissent pour le détrôner. Il ne trouva point d'autre expédient pour se guérir de cette frayeur, que de les sacrifier à ses soupçons. Deux échapperent & s'enfuirent, l'un dans la Province de Lubolo, & l'autre au Royaume de Matamba, dans un endroit fort éloigné. Le Prince délivré de ses compétiteurs, s'abandonna à tous les crimes. Avare, cruel, impudique, perfide, ennemi implacable; en un mot, c'étoit un monstre plutôt qu'un homme. Il régna peu, & mourut craint de tout le monde, sans être aimé, ni regretté de personne. Ses funérailles furent magnifiques, à la maniere de ces Barbares, pas le grand nombre de victimes humaines qu'on égorga à son bonheur.

N-GOLA CHIL-
VANI.

Son successeur fut N-Gola Chilvani; c'étoit un Prince qui cherchoit la gloire à quelque prix que ce fût. Il courut & désola les bords de la Danda, de la Zanda, de la Lucalla & de la Coanga, & teignit ces rivières du sang de ceux qu'il massacra. Il augmenta ses Etats de plusieurs Provinces, & poussa ses conquêtes & ses courses jusqu'à huit lieues de Loanda. Comme s'il eût voulu boîmer dans cet endroit les travaux, il y planta un arbre, auprès duquel les Portugais bâtirent dans la suite une Forteresse sur les bords de la Coanga, & ils appelèrent cet arbre *Infanda* ou *Infandora*. Vaillant & libéral, il sut gagner tous les cœurs, tant de ses sujets que des Etrangers; de forte qu'on étoit naturellement disposé à se soumettre à lui. Gâté par les louanges qu'on lui donna, il se crut un Dieu, & voulut qu'on lui rendit le même culte qu'aux Divinités du pays. On porta la flatterie jusqu'au point d'invoquer le nouveau Dieu, & il y a encore aujourd'hui une secte de Singhiles, qui publient que son esprit est placé entre les Idoles, & qu'il a une autorité suprême sur la pluie, pour la faire suspendre ou tomber quand il lui plaît. Ce prétendu Dieu mourut enfin sans laisser d'enfants.

NINGHA AN-
GOLA.

Il eut pour successeur un petit neveu nommé Ningha Angola Chilemboquecalanda. Ce fut un Prince cruel & sanguinaire, qui se vengea avec trop de rigueur de ses ennemis. Devenu formidable à ses voisins, ils se hâterent de le reconnoître pour ses vassaux. Son regne ne fut pas long.

BANDI ANGO-
LA.

Bandi Angola son fils encore plus cruel que lui, se rendit tellement odieux, que ses sujets se portèrent à une révolte générale. Secondés des Giagues,

qu'ils avoient appellés à leur secours, ils assiégèrent le Roi dans une montagne impraticable où il s'étoit retiré. Comme ils ne pouvoient l'en faire sortir, ni l'y prendre par famine, il eut le temps d'envoyer demander des troupes au Roi de Congo. Ce Prince, qui avoit intérêt de ne pas laisser opprimer son voisin par les Giagues, dont la puissance lui caufoit de l'inquiétude, eut recours aux Portugais qui étoient à sa Cour, & chargea un d'eux de la conduite de toutes les troupes qu'il envoyoit au Roi d'Angola.

Cet Officier assuré de la valeur du petit nombre d'Européens qu'il commandoit, car il comptoit pour rien les Negres du Roi de Congo, ne laissa pas d'attaquer les Giagues & les Angolois. Il les battit, en fit un grand carnage, délivra le Roi & le Royaume d'Angola de ces dangereux ennemis, & y rétablit le calme & l'obéissance. Cette action, où avoient concouru la valeur & la bonne conduite, attira aux Portugais la confiance du Roi d'Angola. Il voulut les retenir à sa Cour, se communiqua à eux, prit leurs conseils & les suivit. La Princesse sa fille se sentit bientôt de l'inclination pour le Général, & elle se cacha si peu, que le Roi son pere s'en aperçut. Il craignit que ces Etrangers si braves, & qui venoient de délivrer son Royaume d'une armée d'Antropophages, ne voulussent s'en rendre maîtres, & que sa fille ne songeât à mettre la couronne sur la tête de son amant. Il communiqua ses soupçons & sa frayeur à ses confidens, qui conclurent avec lui qu'il falloit prévenir ces Etrangers, & les égorger. Cette résolution, quoique secrète, parvint à la connoissance de la Princesse. Elle en avertit le Général, qui prit le parti de la retraite, & la fit en si bon ordre, qu'il arriva chez le Roi de Congo, sans que les Angolois, qui le poursuivoient, eussent osé l'attaquer.

Le Roi de Congo piqué au vif de l'ingratitude du Roi d'Angola, vouloit d'abord en tirer vengeance; mais il fut forcé de la différer à cause d'une irruption que d'autres ennemis avoient faite dans ses Etats. Le Général des Portugais, qui considéroit que cet événement pouvoit fournir au Roi de Portugal un prétexte d'attaquer le Roi d'Angola, proposa au Roi de Congo de le laisser passer en Europe, pour en amener un puissant secours. Le Général s'étant rendu à Lisbonne, rendit compte à son Souverain de ce qui s'étoit passé, & exposa son projet. Le Conseil y donna son approbation, & on arma en diligence une forte escadre, sur laquelle on mit de bonnes troupes, avec tout ce qui étoit nécessaire pour bâtir des Fortereses. Le Roi déclara en même temps cet Officier, Capitaine général de ses armées, & lui en donna l'étendard.

Il partit de Lisbonne, & le vent fut si favorable, qu'il arriva en peu de temps à la rade de Loanda. Il fit savoir son retour au Roi de Congo, lui envoya des présents magnifiques de la part du Roi de Portugal, & en fit aussi à ses principaux Ministres. Il remonta ensuite sans aucun obstacle le fleuve Coanza, jusqu'à deux lieues au dessous de Massangano, où il fit mettre pied à terre à ses troupes. Il y construisit un Fort, où il pût être en sûreté dans un besoin, & cette petite Forteresse fut en état de défense en peu de jours. Le Roi d'Angola informé que les Portugais étoient de retour, & qu'ils se fortifioient sur ses terres, rassembla promptement toutes les Milices, & les envoya contre eux. On en vint aux mains, & les Angolois furent entièrement

L'AFRIQUE.

défait. Les vainqueurs profitant de leur avantage, mirent tout à feu & à sang, & s'emparèrent des endroits qui leur étoient commodes par leur situation. Ils firent tout ce qu'ils purent pour se rendre maîtres de la personne du Roi, mais il trouva moyen de se sauver. Ce Prince ne survécut pas longtemps à sa défaite.

Dans le grand nombre de concubines qu'il entretenoit, il y en avoit une qu'il aimoit éperduement. Elle avoit plusieurs freres, qui le prévalant du crédit que leur sœur avoit sur l'esprit du Roi, pilloient le pays, commettoient des déordres affreux, enlevoient des personnes libres, & en faisoient des esclaves. Ils s'adressoient aux premiers du Royaume, sans qu'on pût s'en plaindre ni en obtenir justice. Les peuples outrés de désespoir conspirèrent contre le Roi, & sa mort fut résolue. Pour y réussir, ils lui persuadèrent de permettre qu'on levât des troupes, pour mettre à la raison un rebelle nommé Cacullo Cahazzo, qui ravageoit le pays. Le Roi, qui ne s'occupoit que de ses plaisirs, fut charmé qu'on châtiât ce rebelle, & donna la permission qu'on demandoit. Les mécontents leverent des troupes, se mirent en campagne, comme s'ils eussent voulu combattre Cacullo. Au bout de quelques jours, ils firent savoir que leurs troupes avoient été repoussées, & contraintes de se retirer dans le poste avantageux où elles étoient; mais ce n'étoit qu'un stratagème pour attirer le Roi dans le piège qu'on lui tendoit. Ils supplièrent ce Prince de se rendre au camp, pour ranimer le courage de son armée par sa présence, & la mettre en état de retourner vers l'ennemi. Le Roi, qui n'avoit aucun soupçon du complot, sortit de la ville accompagné seulement de ses Gardes, & s'approcha ainsi sans précaution de l'armée des rebelles. Aussitôt qu'ils apperçurent le Roi, ils allèrent au devant de lui sous prétexte de lui rendre les respects qui lui étoient dus, & ayant écarté ses Gardes, ils le massacrèrent.

Il ne resta après lui qu'un fils encore enfant, qu'il avoit eu de sa favorite. Il avoit encore quatre autres enfants, savoir un fils & trois filles, qu'il avoit eus d'une esclave appelée Chinguella Cam-Combé. L'aînée des filles se nommoit Zingha Bandi Angola; la seconde, Cambi; la troisième, Fungi, & le fils N-Gola, M-Bandit, ou Angola Bandi; ces quatre enfants avoient gagné l'estime de presque tout le peuple, ils se l'étoient acquise par des libéralités faites à propos.

Le fils de la favorite fut exclus de la couronne, parce que sa mere avoit été convaincue d'entretenir un commerce secret avec un Officier du Roi. Les quatre autres ne devoient pas monter sur le trône comme fils d'une esclave; mais le Parti qui les soutenoit se trouva si considérable, que les Electeurs furent obligés de mettre la couronne sur la tête d'Angola Bandi.

ANGOLA BANDI.

A peine ce jeune Prince fut-il monté sur le trône, qu'il immola à sa vengeance tous ceux qui s'étoient opposés à son éléction, ou qui pouvoient lui ravir le sceptre. Il condamna à la mort le Tandala, ou le Commandeur du Quartier, avec toute sa famille, fit égorger les principaux de la Cour de son pere, toutes ses concubines, leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs sœurs, son frere aîné, & un de ses neveux, fils de sa sœur Zingha Bandi. Le voisinage des Portugais lui causoit aussi beaucoup d'inquiétude, & il ne se croyoit pas en sûreté tant qu'ils seroient en possession d'une partie de ses

Etats. Il leur déclara la guerre, leva une grosse armée, & eut la hardiesse de leur présenter la bataille. Sa rémérié fut bientôt punie, il fut défait, & jamais victoire ne fut plus complète. Il s'échappa presque seul, & se cacha dans l'île de Chiconda, & ensuite dans les déserts d'Oaux. Les Portugais touchés de sa triste situation, le laissèrent vivre parmi les bêtes féroces, sans royaume, sans sujets. Il ne laissa pas d'avoir un grand nombre de concubines, qui lui donnèrent beaucoup d'enfants. Se voyant prêt à mourir, il confia l'aîné de ses fils au Giague Casa, le priant de l'élever dans l'exercice des armes, & de le protéger contre sa sœur Zingha, qui ne manqueroit pas de lui ôter la vie pour s'assurer la couronne à elle-même.

Cette Princesse fut reconnue Reine d'Angola du consentement de presque tous ses sujets. Elle se faisoit admirer par des qualités peu communes dans les personnes de son sexe. Brave jusqu'à l'impétuosité, elle suivoit en même temps les conseils de la prudence la plus profonde. Sçavante dans l'art de dissimuler, & habile à prendre son parti sur le champ, on la voyoit se retirer avec gloire des dangers les plus éminents. Naturellement libérale, elle donnoit avec profusion, & avec beaucoup de discernement. Elle étoit malheureusement vindicative, soupçonneuse & peu maîtresse de sa colère. Deux choses l'inquiétoient vivement lorsqu'elle monta sur le trône. Elle sçavoit que son neveu, alors auprès du Giague Casa, avoit plus de droit qu'elle à la couronne, & comme elle connoissoit le génie inconstant de ses sujets, elle craignoit qu'ils ne la fissent descendre du trône pour y placer le jeune Prince. Résolue de garder le sceptre, Zingha n'hésita pas à sacrifier à sa propre sûreté, & à la conservation de sa couronne, la vie de son neveu. Cette entreprise n'étoit pas facile; le Giague Casa, qui connoissoit le caractère de la Reine, soupçonnoit ses projets, & gardoit avec soin le jeune Prince. Il résista pendant plusieurs années aux sollicitations, aux prières, aux caresses mêmes de Zingha; mais il céda sur la foi des serments que cette Princesse fit de lui rendre son neveu lorsqu'il le lui demanderoit. Casa consentit donc à laisser aller son pupille au Palais de sa tante, & il attendoit impatiemment le retour de ce Prince, lorsqu'il apprit que Zingha, peu fidelle à tenir ses promesses, l'avoit fait noyer en sa présence. Le désespoir de Casa ne put remédier à cet accident, & la Reine se délivra par ce crime du seul compétiteur qu'elle avoit à redouter.

Le second objet des inquiétudes de Zingha étoit la puissance des Portugais, qui se trouvoient en possession de la plus grande & de la meilleure partie du Royaume. Ils y avoient des Fortereffes considérables, faisoient tout le commerce, avoient su inspirer le respect & la crainte aux peuples, en étendant leur Religion, & en détruisant celle du pays. L'intérêt que la Reine avoit de soutenir le culte des idoles, lui fit bientôt désirer les Portugais qui s'efforçoient d'abolir ce même culte. Elle se détermina à leur déclarer la guerre; mais pour assurer le succès de ses armes, elle crut devoir mettre dans son Parti les Hollandois & les habitants de Congo. Les promesses qu'elle fit aux uns & aux autres de partager avec eux tout ce qu'on prendroit aux Portugais, les disposa à prendre ses intérêts, & ils firent volontiers alliance avec elle. Tous les Princes Idolâtres joignirent leurs troupes à celles de Zingha, qui déclara aussitôt la guerre aux Portugais. Elle eut d'abord sur eux quelques

ZAF 641

légers avantages, & les Hollandois en remportèrent de plus considérables. Dès commencemens si heureux flattoient agréablement l'ambition de la Reine, mais les habitants de Congo se laissèrent battre, & furent contraints de demander la paix. On la leur accorda, à condition qu'ils cederoient aux Portugais des terres à la bienfaisance de ces derniers, & qu'ils ne fourniroient plus de secours à Zingha. Ce traité étoit à cette Princesse une partie de ses alliés, & les Portugais qui avoient fait construire des Fortereses pour tenir en respect les habitants de Congo, ne furent plus obligés de diviser leurs troupes. Ils marcherent avec toutes leurs forces contre Zingha, gagnèrent plusieurs batailles, & trouverent moyen de lui débaucher la plus grande partie de ses alliés. La Reine demeurée presque seule, se défendit encore avec courage, & n'abandonna le pays qu'à la dernière extrémité. Alors forcée de céder au nombre de ses ennemis, elle se retira dans les solitudes du côté de l'Est, où les Portugais ne jugerent pas à propos de la poursuivre. Ils lui firent offrir de lui conserver la couronne si elle vouloit en faire hommage au Roi de Portugal; mais cette Princesse trop fière pour se soumettre à une condition qui lui paroissoit humiliante, aima mieux renoncer au trône.

Les Portugais, autant pour chagriner Zingha que pour assurer leur domination sur les peuples d'Angola, choisirent un Roi dans la famille d'Angola Aarii, fils du vieux Gingha Bandi Angola. Le nouveau Roi reçut le baptême, prit le nom de Jean, & fut le premier Roi Chrétien d'Angola. Aarii son pere étoit allié des Portugais, qui crurent devoir récompenser son attachement en couronnant son fils. Ils garderent néanmoins toute l'autorité, & laissèrent seulement au Roi de quoi soutenir la dignité de son rang. Le petit nombre de ses sujets n'étoit pas capable de causer de l'ombrage aux Portugais, qui avoient eu soin encore de le les attacher en leur faisant prêcher la Religion Chrétienne. Le Roi Jean I. vécut peu de temps après son élévation, & mourut sans laisser d'enfants.

Le trône fut aussitôt rempli par un Prince du choix des Portugais. Il étoit Chrétien de même que son prédécesseur, & avoit été nommé Philippe au baptême. Il eut soin d'entretenir d'étroites liaisons avec les Portugais, à qui il devoit la couronne, & protégea toute sa vie la Religion qu'il avoit embrassée. Son regne fut long, tranquille, heureux, & il mourut en 1660.

Au commencement de ce Chapitre, & en parlant de l'ancienne division du Royaume d'Angola, j'ai fait mention de dix-sept Provinces. Aujourd'hui, quoique les Portugais soient maîtres du pays, ils n'ont pas une égale autorité sur toutes les Provinces. Celles qui sont véritablement soumises au Roi de Portugal sont les Provinces de Danda, de Mosehé, de Bemgo, d'I-lambé haute & basse, d'Oarii, d'Embacca, de Binguela, de Scella, de Cabezzo, de Lubolo & d'Oaceo. Les autres Provinces ne reconnoissent la souveraineté du Roi de Portugal, que dans les guerres où leurs intérêts propres se trouvent les mêmes que ceux de cette couronne. Dans tout autre cas, elles ont leurs Seigneurs particuliers qui exercent l'autorité souveraine. Je vais maintenant donner le détail du gouvernement de chacune de ces Provinces.

Celle de Chissama ou Quissama tient le premier rang, & se trouve à l'embouchure de la Coanza. Les Portugais en ont fait un gouvernement sous le nom de Capitainerie. Les peuples de cette Province se flattent d'une

espece de liberté & d'indépendance ; mais les Officiers, que le Conseil de Loanda y envoient, agissent quelquefois plutôt en Maîtres qu'en Gouverneurs. Il y a trois Commandants pour toute la Province ; l'un réside fort loin de Loanda, presque vis-à-vis de Cambanja ; l'autre demeure à Massigano, & le troisieme fait son séjour à deux journées de la mer, & gouverne le reste de la Province. Toute cette Province est montagneuse, difficile & peu cultivée, & par cette raison peu fournie des choses nécessaires à la vie. Elle a des mines de sel différentes de tous les autres. On le tire d'une profonde vallée, où les payfans vont creuser la terre. Ils en tirent une espece de saumure qui se congèle à peu près comme l'alun. Ils en font des briques d'environ deux pieds & demi de longueur, larges & épaisses de cinq à six pouces. Ils le trafiquent par échange contre de l'huile, de la farine, & autres choses dont ils ont besoin. Ce sel est, dit-on, meilleur que le sel ordinaire pour les usages de la vie, & les Médecins le croient plus sain pour les remèdes. La cire & le miel se trouvent abondamment dans les forêts, & sont recueillis par les Negres. Les habitants de cette Province manquent d'eau douce, parce que depuis le milieu du mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre il ne tombe point de pluie, & que les montagnes n'ont ni sources, ni ruisseaux. Ceux qui sont aux environs de Coanza y vont prendre de l'eau, au hasard d'être dévorés par les bêtes féroces qui sont toujours en grand nombre au bord de cette rivière. Ils n'ont pas l'industrie de se creuser des citernes, ils font seulement quelquefois de grandes auges de bois, où ils recueillent l'eau de pluie, & s'en servent tant qu'elle dure.

Les Portugais tirent de cette Province quantité de soldats, parce que ce peuple est naturellement brave. Leurs Gouverneurs les exercent au manement des armes blanches, & la polirique défend de leur montrer l'usage des armes à feu. Les soldats levés dans cette Province sont mis en garnison dans les Fortereses des Portugais, qui les traitent avec douceur. Ces peuples, de la secte des Giagues, est fort superstitieux.

Les habitants de la Province de Sumbi sont grands & forts. Ils ont les mêmes coutumes, & professent la même Religion que les Quissamas. Ils portent des colliers de perils os d'animaux, & autres bagatelles qu'ils achètent fort cher des Ministres de leurs Idoles, qui leur attribuent de grandes vertus. On ne distingue ces peuples des Quissamas que par leurs ornements de tête, qui sont composés de petites cornes de plumes, & de morceaux d'écorce d'arbre ajustés avec art. La plus grande partie de cette Province est ornée de prairies naturellement capables de nourrir des bestiaux de toute espece. Elles pourroient enrichir ces peuples s'ils étoient plus attachés au travail, & si les bêtes sauvages, qu'ils ne prennent pas la peine de chasser, ne s'éloient tout le pays. Les rivières de Nice, de Caiba, de Caracombolé, & quelques autres moins considerables traversent cette contrée, & l'arrosent suffisamment pour la rendre fertile. Il y a quelques illes vers l'embouchure du Caracombolé qui sont bien peuplées & cultivées avec soin. On y élève même beaucoup de gros bétail, parce qu'il n'est pas si exposé aux ravages des bêtes féroces.

La Province de Benguela ou Binguela, quoique réduite sous la puissance des Portugais, ne laisse pas de conserver le titre de Royaume, & de jouir

de quelques-uns de ses anciens privilèges. Elle a des mines de sel qui, quoique d'une autre qualité que celles de Quissama, sont aussi fort recherchées, & on en charge tous les ans plusieurs navires. On pêche au bord de la mer quantité de zimbis, sorte de coquillage dont on se sert pour monnoye surtout en Asie. On les donne par compte, au poids ou à la mesure. Ce pays abonde en bêtes sauvages, qui s'y trouvent de toutes les especes, & en une prodigieuse quantité. Les Negres tuent les éléphants, & se régalent de leur chair. Il y a un animal qui ressemble beaucoup au mulet; on l'appelle *Zerbe*, & il est fort méchant & très-sauvage. L'Abbate, espece de rhinocerot, a une corne sur le nez & une autre sur le front. Les lions & les tigres marchent par troupes, & détruisent une quantité incroyable de bœufs, de vaches sauvages, de cerfs & de gazelles, sans compter les animaux domestiques. Les rivières sont pleines de crocodiles, d'hippopotames & de serpents d'une grosseur monstrueuse.

On trouve dans cette Province plus de montagnes que de plaines. Il n'y a de plat pays qu'au bord de la mer & sur le rivage de Sainte-Marie, où les Portugais ont fait élever une Forteresse considérable gardée par une forte garnison : on nomme ce lieu le Fort de Benguela. Cette Province faisoit anciennement la partie la plus considérable de l'Etat, & le Souverain du pays l'appelloit son Royaume, & n'en confioit le gouvernement qu'à des Officiers d'une fidélité reconnue. Les courses & les pillages des Giagues & autres peuples qui l'environnent l'ont réduite au plus triste état, & l'auroient entièrement ruinée, si les Portugais ne s'en étoient pas rendus maîtres. Ils l'ont mise au nombre des autres Provinces qui sont sous le commandement du Viceroi d'Angola. Les habitants de ce pays, à l'exception de ceux de la Forteresse & de ses dépendances, sont plongés dans la plus grossiere idolâtrie.

Rimba, Province d'Angola, fournit des grains en quantité, & la pêche y est très-abondante. Elle est divisée en vingt-deux Seigneuries ou Territoires, dont la Milice est entretenue avec soin par les Seigneurs. Il y avoit quelques Chrétiens en 1658. mais en général le peuple suit la superstition des Giagues.

Scella est toute hérissée de montagnes, & particulièrement d'une chaîne de rochers droits & escarpés qui continue plus de dix lieues. Le sommet qui en paroît affreux en le regardant du pied, est néanmoins habité & assez fertile. Les peuples qui l'habitent le cultivent avec soin, & y jouissent d'un air très-doux & favorable à la santé. Cette Province fournit beaucoup de fer, qui n'est, à ce qu'on prétend, produit que de l'écume des rivières & des torrents. La maniere de le recueillir est d'étendre sur le bord des botes de paille & d'herbes séchées; l'écume de ces eaux s'y attache, & quand elles en sont chargées, on les retire pour les faire sécher, & on met d'autres botes à leur place. Lorsque cette écume est sèche, on secoue la paille, on met l'écume dans des creusets, où on la fait fondre à force de feu. On en fait ensuite des barres d'un très-bon fer. On trouve encore dans cette Province une pierre transparente nommée *Tari-Ya*, ou Pierre de Tonnerre. Le peuple croit que cette pierre tombe quand il tonne (1).

(1) Les Naturalistes modernes ne reconnoissent point de pierres de Tonnerre, & ils Cette

Cette Province, quoique remplie de montagnes, ne laisse pas d'être fertile. Elle est arrosée de tant de sources & de ruisseaux, qu'on trouve par-tout des prairies couvertes d'une herbe fine & tendre, qui nourrit & engraisse des troupeaux nombreux de toutes sortes d'animaux domestiques. Les lions, les tigres, & les autres bêtes carnassières en détruisent une grande partie. Chitacuello-Cacoriondo est la résidence du Gouverneur de la Province. C'est une petite place, bâtie sur la pente d'une montagne très-haute appelée Lambo. Un Seigneur, qui a le titre de Chitechchi-A-Quin-Benguela, demeure sur les frontières de ce petit Etat & de Rimba, sur le penchant de la montagne nommée Luno. Il est si puissant, qu'il a sous ses ordres vingt-deux Gouverneurs.

Bemba. Cette Province se divise en haute & basse; elle s'étend le long de la mer d'un côté, & de l'autre elle sépare le Royaume d'Angola des Provinces voisines. Ce pays est rempli de bœufs, de vaches, de chevres, de cerfs, de chevreuils & autres animaux, tant sauvages que domestiques. Les habitants emploient le suif de ces animaux pour se oindre la tête & le corps. Ils l'emploient aussi pour les différents ragouts qu'ils font; mais comme ils n'ont pas l'industrie de le cuire & de le conserver, ils en manquent souvent. Ils sont attachés à un culte superstitieux & barbare, & aux enchantements. Ils ont un langage particulier qu'on entend difficilement; c'est un obstacle pour le commerce. Ils s'habillent de peaux de bêtes grossièrement passées, ou de dépouilles de serpents. Ils font un trou au milieu, & y passent leur tête, de sorte qu'une partie leur tombe sur l'estomac, & l'autre sur le dos. Les femmes entretiennent & accommodent avec art leurs cheveux, au lieu que les hommes ont la tête entièrement rasée, excepté un flocon de cheveux qu'ils laissent sur le sommet.

Leurs armes sont de petites piques & des zagayes, avec des bâtons d'environ deux pieds de longueur, & dont une des extrémités est garnie d'une grosse boule hérissée de pointes de fer. Ils s'en servent avec beaucoup d'adresse & de force dans la mêlée, & font de terribles exécutions sur des gens nuds; aussi leurs batailles & leurs guerres se terminent-elles souvent en peu d'heures. Ils ont aussi l'usage des fleches pour frapper de loin.

Lorsqu'ils apprennent que leurs ennemis sont en campagne, ils rassemblent leurs troupeaux, & les chassent du côté qu'ils savent que leurs ennemis viennent. Ces animaux épouvantés se répandent dans les prairies, pendant que leurs maîtres bien armés se tiennent couchés sur le ventre, dans les herbes qui les cachent. Les ennemis, qui ne cherchent que le butin, rompent alors leurs rangs pour joindre le bétail & l'enlever; mais les Bembis sortant de l'embuscade, fondent sur eux la masse à la main, & les trouvant en désordre, les font prisonniers, & les vendent ensuite aux Européens comme esclaves.

La rivière de Lutano ou Lutina traverse cette Province, & y porte la fécondité. Elle reçoit quantité de rivières & de torrens dans son cours, ce qui la rend considérable. On la connoît aussi sous le nom de Guavoro, & sous celui

expliquent physiquement de quelle nature sont ces sortes de pierres qu'on croyoit tombées du Ciel.

L'AFRIQUE.

de rivière de Saint-François, que les Portugais lui ont donné. Elle seroit la plus poissonneuse du pays, si elle étoit moins remplie de crocodiles, d'hippopotames, de gros serpents & autres animaux incommodes, qui détruisent une quantité prodigieuse de poisson, & en rendent la pêche dangereuse vers son embouchure : il y a quelques îles dont les habitants reconnoissent un Seigneur, qui en est comme le Roi, & dont la résidence est à Cuengo, ou Quengo.

La Province de Tamba est un plat pays, coupé de quantité de ruisseaux, d'étangs & de rivières. La source de la rivière Longue est dans cette Province ; elle sort de dessous un grand rocher, sur lequel les Portugais ont bâti une Forteresse. Cette rivière en reçoit quantité d'autres qui en font un fleuve considérable à son embouchure, où elle porte des vaisseaux ordinaires. La Province est divisée en douze Seigneuries, qui sont dans une espèce d'indépendance, quoique sous la protection des Portugais, à qui elles sont obligées de fournir des Soldats, en tel nombre qu'ils en ont besoin. Les Portugais n'ont jamais pu profiter de leurs querelles domestiques pour les réduire entièrement ; car dès qu'ils voyent qu'on en veut à leur liberté, ils s'accrochent entr'eux sur le champ, & se réunissent contre l'ennemi commun. Ils commencèrent à embrasser le Christianisme en 1658.

La Province d'Oacco n'est pas un pays de montagnes. On n'y voit que des collines, qui laissent entr'elles des vallées, & des plaines arrosées de quantité de ruisseaux & de fontaines d'eaux très-légères & excellentes ; de sorte qu'en comparaison des autres Provinces, on la peut regarder comme un pays très-agréable. Les habitants n'ont point de terres en propriété. Ils ne cultivent que celles qui leur sont assignées à chaque saison par leurs Seigneurs ou Gouverneurs. On n'en donne à chaque famille que ce qu'il en faut précisément pour recueillir les vivres dont elle a besoin pour sa subsistance. On n'en cultive point davantage ; le reste est en friche, & la terre produit ce qu'elle peut.

Le Cango, rivière qui tombe dans la Coanza, passe par cette Province. Les pluies le grossissent beaucoup, & alors il est très-large & fort rapide, & par conséquent dangereux à traverser. Le terroir produit des fruits, mais la plupart sont insipides. On fait, avec le suc de quelques-uns, une liqueur qui n'est pas désagréable.

Quinzambabé, Seigneur d'Oacco, ayant reçu le baptême en 1657. engagea beaucoup de ses habitants à suivre son exemple. Le Seigneur de cette Province a sous lui vingt-deux Gouverneurs, qui ont grand soin d'exercer leurs Milices au maniement des armes, même des armes à feu, dont ils sont bien pourvus ; de sorte que ces Milices passent pour les meilleures de l'Etat.

La Province de Cabezzo fournit suffisamment à ses habitants les vivres dont ils ont besoin. Elle a des métaux, & surtout du fer en abondance. On le tire d'une montagne, qui est appelée la Montagne de fer, à cause de la quantité qu'elle en donne. Les Portugais ont enseigné aux Negres l'art de le purifier, de le mettre en barre & d'en fabriquer des armes.

Outre la rivière Longue qui l'arrose, il y en a quantité d'autres qui y forment des marais, où les eaux croupissent & rendent l'air mal sain. Cette abondance d'eaux rend le pays fertile. Un peu d'industrie & de travail

corrigerait ce mauvais air, & feroit de cette Province un pays également sain & agréable. On y voit des arbres d'une grandeur & d'une grosseur démesurée, mais entierement différens de ceux de l'Europe. Malamba-Aogi, Seigneur de cette Province, reçut le baptême en 1658. & fut appelé Don Pedro. Son exemple attira à la foi plus de cent des principaux de la Cour, & un plus grand nombre de ses sujets.

Plusieurs Ecrivains donnent en général le nom de Lubolo aux Provinces dont on vient de parler; cependant il y a une Province particulière à laquelle ce nom est propre. Elle est située le long de la Coanza, auprès de la Province de Quissama. C'est la retraite d'une infinité d'animaux sauvages & carnassiers, qui y trouvent abondamment de quoi vivre. Le Gouverneur, ou plutôt le Seigneur de cette Province, relève des Portugais, & leur paye tribut. Ses Milices sont à leur disposition, & il reçoit les ordres du Gouverneur de Cambobé. Gamma Angola, qui en a été Seigneur, étoit Chrétien, & la plus grande partie de ses sujets étoient de la même Religion.

La Province de Danda est située le long d'une rivière de même nom, qui sépare le Royaume d'Angola d'avec le Congo. Elle abonde en grains de toute espèce, en fruits & en gibier. Mais la principale rivière & les autres sont pleines de crocodiles & de serpents d'une grosseur monstrueuse, qui rendent très-dangereuses la pêche, & la navigation des canots. La plus grande partie des habitants sont Chrétiens, & ont des Eglises desservies avec soin par des Ecclésiastiques.

La Province de Benga est sur les bords d'une rivière de même nom, qu'on appelle aussi Zenza. Cette Province touche à celle de Quissama, au bord de la Coanza; & du côté des terres, elle joint celle de Mofeché, où sont les Fortereses de Massangano & de Cambambé, & leurs territoires. Les Portugais ont de grandes terres défrichées & en valeur de ces côtés-là; cette Province fournit abondamment des vivres, & particulièrement du manioc, dont on fait une farine. Entre les fruits que ce pays produit, & qui ne croissent point en Europe, sont les bananes, & les figues ou bacouves. Le pays est partagé en Gouvernemens, dont les Chefs sont originaires du pays. Chacun a ses bourgades & ses peuples; mais tous dépendent des Portugais, qui sont les Seigneurs souverains, & qui obligent les sujets à travailler par corvées leurs terres, & à cultiver leurs palmiers. La Religion y est exercée avec édification.

La Province de Mofeché dépend des Commandants de Massangano & de Cambambé, Fortereses Portugaises, à six ou sept lieues l'une de l'autre. Chacun de ces Commandants a douze Gouverneurs, qui sont obligés d'entretenir de nombreuses milices pour la défense du Royaume. Elle produit abondamment tous les vivres convenables au climat, & du Manioc en si grande quantité, que dans la seule ville de Loanda, Capitale du pays; on en consomme plus de trois cent cinquante à soixante mille sacs par an pour la nourriture du soldat. On y trouve quantité de métaux, surtout dans les terres qui sont du Gouvernement de Cambambé.

La Province d'Illamba se divise en haute & en basse. La basse comprise entre les rivières de Danda & de Bengo, est abondante en vivres & en bétail. Elle contient plusieurs Seigneuries, qui dépendent toutes des Portu-

L'AFRIQUE.

gaïs, & dans lesquelles on professe la Religion Chrétienne. La haute Ifam-ba est la même chose que le pays de Lumbo. Outre les grains qu'elle produit en abondance, elle a des Mines d'un fer excellent. Elle est toute remplie de collines, au milieu desquelles s'élève une très-haute montagne, qui semble une île, du sommet & de la circonférence de laquelle coulent quantité de fontaines & de ruisseaux d'une eau claire, légère & fort saine. Cette eau entretient une fraîcheur perpétuelle au pied de la montagne, & dans toute son étendue. Rien n'est plus agréable, que de voir ces endroits chargés d'arbres toujours verts. La Province, avec toutes les Seigneuries qu'elle renferme, dépend de la couronne de Portugal. Elle paye un tribut annuel à la Chambre des Finances de Loanda, & est obligée d'entretenir un nombre considérable de troupes pour le service de l'Etat.

La Province d'Oarii est sur le bord de la Coanza. C'est-là que réside le Prince à qui les Portugais font porter le titre de Roi d'Angola Oarii. Il est leur tributaire; mais il a sous sa Jurisdiction immédiate plusieurs Gouverneurs. La Libate, ou Bourgade où demeure ce Prince, s'appelle Maopongo; à deux lieues de ce lieu, on voit encore les sépultures des anciens Rois de Congo. Cette Province est arrosée de plusieurs rivières; elles sont toutes dangereuses dans le temps des pluies, qui les rendent plus larges, très-profondes & très-rapides. Les Portugais ont une forteresse à Maopongo, où ils entretiennent une bonne garnison, aussi bien qu'à Quitonga, qui est une île importante dans la Coanza. Tous les peuples y sont à leur aise & bons Chrétiens.

La Province d'Embacca, ou Membacca, est arrosée de la rivière de Lucala, qui se partage en sept canaux au pied de la forteresse des Portugais. Toute la Province dépend d'eux absolument. Il y avoit cependant le siècle dernier un homme, nommé Giaga Calenda, qui, sous leur bon plaisir, jouissoit d'une espèce de dépendance, à condition d'entretenir toujours des troupes nombreuses à leur service.

CHAPITRE X.

ROYAUME DE CONGO.

TOUT ce que les habitants de Congo disent de leur Monarchie, avant que les Portugais eussent découvert ce pays, est très-incertain; puisqu'ils n'ont eu l'usage de l'écriture qu'après que les Européens la leur eurent enseignée. Tout ce qui précède cette époque, n'est qu'une tradition sur laquelle on ne doit pas beaucoup compter. Ces anciens temps ne contiennent rien qui intéresse beaucoup l'Europe, & ce qu'on rapporteroit de ce qu'ils en disent, ne serviroit tout au plus qu'à satisfaire un genre de curiosité, qui n'est nullement l'objet de cet ouvrage.

LUQUENI. Le premier, qui prit le titre de Roi, fut Luqueni. Son pere, nommé Emjina-N-Zima, demouroit dans la Province de Cotimba, sur les bords du

Zaïre ; il avoit épousé Luqueni-Lua-Sanzé, fille de Nfa-Cu-Clau, de laquelle il eut un fils, auquel il donna le nom de Luqueni.

L'AFRIQUE.

Nfa-Cu Clau, qui avoit des sentimens plus élevés que ses compatriotes, & beaucoup plus d'ambition, se laissa d'être confondu avec ses égaux. Il voulut se faire un nom, & se rendre maître du Pays qu'il habitoit, & de celui de ses voisins. Occupé de cet objet, il se fit un parti, & subjuga bientôt ce peuple, qui jusques-là s'étoit gouverné en République. Il trouva d'abord de fortes oppositions ; on prit les armes, & la fortune favorisa tour à tour les deux partis, qui, animés par différens motifs, faisoient mutuellement des efforts pour se détruire. Nfa-Cu-Clau crut, que pour venir à bout de son entreprise, il devoit s'établir dans un lieu fort, difficile à attaquer, aisé à défendre, d'où il pût faire des courses sur ses voisins, & se retirer quand il ne seroit pas le plus fort, sans craindre d'y être forcé, & y attendre les occasions de continuer ses brigandages.

Il trouva, entre des rochers escarpés au bord du Zaïre, un lieu tel qu'il le souhaitoit. A l'abri de toutes surprises, il fit de fréquentes irruptions sur les terres voisines, & imposa des tributs & péages à tous les Marchands qui étoient obligés de passer au pied de sa forteresse. Elle étoit comme l'entrepôt de tout le commerce, que les peuples des environs faisoient les uns avec les autres.

Tels furent les commencemens de sa tyrannie. Pendant qu'il étoit un jour en campagne, son fils encore jeune, nommé Luqueni, qui étoit demeuré dans la forteresse, voulut obliger une de ses tantes à payer le tribut que son pere exigeoit de ceux qui passoient en cet endroit. Cette femme, qui étoit grosse & qui, comme sœur d'Eminia-N-Zima, prétendoit être exemptée de ce droit, refusa de le payer, & lui reprocha son avarice & son peu de respect pour la sœur de son pere. Ce jeune homme, offensé de son refus, lui ouvrit le ventre, & donna ainsi la mort à sa tante & à l'enfant qu'elle portoit.

Eminia-N-Zima de retour, apprit l'action de son fils avec indignation. Il se dispoisoit à punir une telle barbarie, lorsque plusieurs de ses soldats, croyant découvrir dans ce jeune homme des marques d'une valeur peu commune, le déroberent à la colère de son pere, le mirent à leur tête, & lui donnerent le nom de *Mutina*, qui signifie *Roi* en leur langue, nom que Zima n'avoit osé prendre.

Luqueni accepta leurs offres, & fier du nouveau titre qu'il avoit reçu, il augmenta ses troupes, se rendit maître de la Province, qu'on appelloit alors N-penbaccassi, à laquelle on donna depuis le nom de Congo. Ses succès furent si rapides, qu'il conquit en peu de temps tout le pays, jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui la ville de San-Salvador.

Il désir Mabambol-Manipangala, Seigneur ou Roi de ce pays, le chassa de ses terres, & l'obligea d'errer jusqu'à sa mort. Ses enfans eurent à la fin recours à la clémence du vainqueur, le reconnurent pour leur Souverain, & reçurent de lui l'investiture de quelques terres qu'il leur donna en fief, à la charge de certaines redevances annuelles.

Les successeurs de ces Princes, persuadés que la violence de Luqueni n'étoit pas un titre pour les priver de leurs droits, firent souvent des efforts

L'AFRIQUE.

pour remonter sur le trône de leurs ancêtres ; mais ce fut toujours en vain. Réduits à se contenter des terres qui leur ont été données, ils se bornent à faire tous les ans des protestations contre l'usurpation de Luqueni & de ses successeurs. Pour ne pas laisser proscrire leur droit ; ils ont conservé le titre de Manipangala, qui veut dire Seigneur ou Roi de Pangala.

Ils envoient tous les ans à la Cour une femme, qui fait commandement au Roi de se retirer, & de quitter un Etat qui ne lui appartient pas. Le Roi lui donne une audience publique, l'écoute & lui répond en termes polis, que c'est Dieu qui l'a mis sur le trône, qu'il le conservera, & sa famille après lui ; que ses maîtres se doivent contoler de leur sort, vivre tranquillement sans rien innover, de peur qu'il ne leur arrive une plus grande disgrâce. Il la charge ensuite de présents pour ses maîtres & la renvoie. Ces protestations n'empêchent pas leur Manipangala de venir dans de certains temps, avec les autres feudataires de l'Etat, reconnoître le Roi, lui faire hommage, lui payer leurs tributs, & recevoir de nouvelles investitures à chaque changement de Roi.

Luqueni choisit, pour faire la capitale de ses Etats, cette montagne isolée, où est encore aujourd'hui la ville de San-Salvador. Elle est escarpée de tous côtés, & ce n'a été qu'avec des travaux immenses, dont les Negres disent des choses incroyables, que les successeurs de Luqueni y ont fait le chemin qui y conduit : le sommet étoit occupé par un lac d'une grande étendue & très-profond. Luqueni le fit combler, & en a fait cette vaste place, qu'on appelle le *terrein*, où se font les revues & toutes les assemblées. On prétend que le poids immense des terres dont on s'est servi pour le combler, a forcé les sources, qui formoient le lac, à s'ouvrir des canaux dans les côtés de la montagne, d'où on les voit sortir en très-grand nombre, & faire une multitude prodigieuse de fontaines, & de cascades de la meilleure eau du monde.

Ce Prince, affermi sur son trône, après avoir fait des loix conformes au génie de ses peuples, réunit toutes ces conquêtes sous le nom du Royaume de Congo. Il en fit de nouvelles divisions ou Provinces, dont il fit des Gouvernements pour ses plus fideles serviteurs. Ces Officiers, à l'envi les uns des autres, s'efforcèrent d'en augmenter l'étendue en s'emparant des terres de leurs voisins. Ces usurpations ont à la fin rassemblé dans un même corps les trois Royaumes de Congo, de Matamba & d'Angola, qui étoient demeurés unis jusqu'à l'arrivée des Portugais, qui ont conquis celui d'Angola, à peu près dans le temps que la Reine Nemdatemba s'étoit emparée de celui de Matamba. Ces démembrements n'empêchent pas que le Royaume de Congo ne soit encore très-vaste & assez considérable.

Eminia-N-Zima, avant que de mourir, vit son fils Luqueni puissamment établi sur le trône qu'il avoit conquis, & à sa dernière heure, oubliant les sentiments de jalousie que ce fils lui avoit donnés autrefois, il ne parut plus sensible qu'à la gloire qu'il avoit acquise.

C'est de Nsa-Cu-Clau, oncle naturel de Luqueni, que descendent les Grands Ducs de Barta d'aujourd'hui. Ces Seigneurs ne rendoient autrefois que des visites de civilité & de bienveillance au Roi de Congo ; souvent même pour s'en éviter la peine, ils envoyoient quelqu'un de leur part. Mais les Rois

de Congo, plus puissants dans la suite, trouverent mauvais cette familiarité des Ducs de Batta, & s'en plainquirent. Ces Seigneurs changerent prudemment de conduite, & rendirent au Roi foi & hommage, non seulement comme étant de son sang, mais comme dépendants de lui. La capitale de ces Ducs est Anghirima, fort grande ville.

Les descendants de Luqueni sont encore aujourd'hui sur le trône de Congo. Ils possédoient autrefois, outre les trois Royaumes de Congo, d'Angola & de Matamba, ceux de Namollaza, Paghrlingi au Midi du Zaïre, d'Anfiqui, d'Azianana, de Loango, de Chissama, d'Ambondi, d'Agoi, de Cacongo & plusieurs autres.

L'ignorance des Negres, & le défaut des caracteres d'impression, sont cause qu'on n'a pas une suite des Princes qui ont occupé le trône. La mémoire des Negres, quoiqu'excellente, n'est pas assez fidelle pour pouvoir compter sur ce qu'ils rapportent de leurs anciens Souverains, d'autant qu'ils y ont mêlé tant de fables, qu'il n'est pas possible de découvrir la vérité du nombre prodigieux de contes ridicules qu'ils font à ce sujet. Il est donc plus à propos de passer à l'époque de la découverte du Congo par les Portugais.

J'ai rapporté ailleurs de quelle maniere & par quels degrés ils avoient poussé leur navigation jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Un de leur Capitaine, nommé Diégo-Can, par le plus grand nombre des Ecrivains, se trouva en 1484. devant la riviere de Zaïre, qui traverse le Congo. Sa largeur & sa profondeur l'inviterent à s'en approcher. Il mouilla à l'embouchure, s'avança ensuite avec un petit bâtiment, & ayant mis pied à terre, il fut reçu humainement par les habitants du pays. Ils lui apportèrent des fruits & d'autres vivres, & parurent disposés à trafiquer avec lui. Par le moyen des signes qu'ils se firent mutuellement, parce qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, les Portugais comprirent qu'ils étoient sujets d'un Prince qui demeurait plus avant dans les terres. Diégo crut qu'il étoit de son devoir de sçavoir qui étoit ce Prince, & de tâcher de faire alliance avec lui. Il trouva parmi ses gens, des Officiers de bonne volonté qui voulurent bien se prêter à cette découverte. Il leur donna un bâtiment léger avec des présents pour le Roi & pour la Cour, & les envoya à ce Prince, sous la conduite de quelques Naturels du pays, qui s'offrirent à leur servir de guides.

La rapidité du fleuve, les vents contraires & la distance du bord de la mer à la demeure du Souverain, rendirent le voyage plus long que Diégo ne souhaitoit; de sorte qu'il résolut d'abandonner les gens, & de prendre avec lui quatre Noirs pour otages.

Outre que ces quatre Noirs répondoient des Portugais qu'on avoit laissés dans leurs pays, on espéroit qu'ils apprendroient la langue Portugaise, & que par ce moyen on sçaurait tout ce qu'on voudrait de leur Nation; ce qui arriva en effet. On tira d'eux tout l'éclaircissement dont on avoit besoin sur leur pays, & le Roi de Portugal, à qui on les avoit envoyés, les fit partir l'année suivante avec le même Diégo, qui trouva ses gens en bonne santé, & fort content des bonnes manieres que le Roi de Congo & ses peuples avoient eues pour eux. Il les reprit, & remit à terre ceux qui avoient fait le voyage de Portugal, qui retournerent chez eux charmés de ce qu'ils avoient vu en Europe, & des présents dont on les avoit chargés pour leur Prince & pour eux.

L'AFRIQUE.

Le Général Portugais dépêcha de nouveaux Envoyés au Roi de Congo, & pendant qu'ils ménagerent avec ce Prince une alliance qui dure encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait été interrompue par quelques guerres, il alla découvrir la côte jusqu'au vingt-deuxième degré de latitude méridionale. Il revint avec ces connoissances à l'embouchure de Zaïre, où il fit donner un radoub à ses bâtimens. Pendant qu'on y travailloit, il crut qu'il étoit de son devoir d'aller voir le Roi de Congo, & le remercier des bontés qu'il témoignoit pour sa Nation. Il fut très content de ce Prince, qui le reçut avec toute la magnificence usitée dans ce pays. Le Roi avoit conçu tant d'estime pour les Portugais, & pour la religion qu'ils professioient, qu'en les congédiant, il mit entre les mains de Diégo quelques jeunes Seigneurs de sa Cour, pour les conduire en Portugal, les faire instruire dans la connoissance du vrai Dieu & les faire baptiser. Il envoya un Ambassadeur au Roi de Portugal, avec des présens, & le pria qu'en lui renvoyant ses sujets, il fit partir en même temps des personnes capables de l'instruire, lui & ses peuples dans la Religion Chrétienne.

Le Roi de Portugal, après avoir fait élever avec tout le soin possible les jeunes Seigneurs qui lui avoient été confiés, songea à les renvoyer avec l'Ambassadeur de Congo à leur maître. Il fit équiper pour leur départ trois vaisseaux, qu'il fit charger de présens magnifiques. Ils arrivèrent heureusement au mois d'Avril 1490. à Sogno & sur le Zaïre. C'est la capitale du Comté du même nom, dont le Gouverneur étoit Prince du Sang & oncle du Roi. Ce Seigneur, qui avoit été instruit par les Portugais, établis sur la côte pour le commerce, demanda instamment le baptême. Il fut baptisé avec un de ses fils & quelques-uns de ses sujets. Le Roi de Congo apprit bientôt ce que son oncle avoit fait, & pour lui en marquer sa satisfaction, il augmenta de beaucoup son domaine; il lui donna ordre ou permission de briser toutes les idoles qui étoient dans les terres de sa Jurisdiction.

Ruiz de Souza ne manqua pas de se rendre en diligence auprès du Roi, pour lui remettre les jeunes Seigneurs qui avoient fait le voyage de Portugal. Il le trouva à Banza-Congo, capitale du Royaume, c'est-à-dire, ville de Congo (1). Le Roi de Congo, assis sur un trône d'ivoire, reçut le Général Portugais; il avoit un habillement de damas rouge, un brasselet au bras gauche, & pour marquer sa dignité, une queue de cheval qui lui pendoit sur l'épaule: il avoit la tête couverte d'un bonnet en forme de mitre, qui étoit de feuilles de palmier. On lui expliqua la lettre du Roi de Portugal & le compliment du Général, qui faisoit à ce sujet la fonction d'Ambassadeur. Ce Prince le remercia & lui dit, qu'il ne pouvoit mieux témoigner combien l'amitié du Roi de Portugal lui étoit précieuse, qu'en se faisant instruire dans la Religion Chrétienne.

En effet il fit donner un appartement dans son Palais aux Religieux de St. Dominique qui étoient venus pour prêcher la foi dans son Royaume.

(1) Toutes les villes capitales des Provinces se nomment Banza, qui veut dire, *Ville par excellence*. On y ajoute le nom du Royaume ou de la Province, pour les distinguer les uns des autres, comme Banza-

Congo, Banza-Sogno, Banza-Batta, pour marquer la capitale du Royaume de Congo, la capitale du Comté de Sogno, la capitale du Duché de Batta, & ainsi des autres villes capitales.

Il commença dès le même jour à recevoir leurs instructions, & les éclaircissements qu'il leur demandoit sur ses doutes. Il fit bâtir une Eglise dans la capitale. Elle fut commencée le troisième jour de mai 1490, & dédiée à la Ste. Croix. On y travailla avec tant de diligence qu'elle fut achevée en moins de trois mois, & aussi-tôt le Roi y fut baptisé avec une grande magnificence & fut nommé Jean comme le Roi de Portugal. Un très-grand nombre de sujets imiterent leur Souverain & reçurent aussi le baptême.

Ce grand peuple se trouva assemblé pour une guerre dangereuse qu'il avoit contre les peuples du Royaume de Mucoco. Le Général Portugais présenta au Roi de Congo un étendard sur lequel il y avoit une croix en broderie, & accompagna ce Prince à la guerre avec cent Portugais. Les nouveaux Chrétiens firent paroître beaucoup de courage dans cette campagne, mais la valeur des Portugais les fit craindre & estimer de ceux de Mucoco & de ceux de Congo. Les premiers ayant été entièrement défaits & leur pays étant sur le point d'être saccagé, le Général ménagea entre les deux Nations une paix & un accommodement qui fut avantageux & glorieux au Roi de Congo, & qui conserva le pays & les habitants de Mucoco.

Le Prince fils aîné du Roi de Congo n'étoit pas à la Cour, lorsque son pere reçut le baptême. Il commandoit une armée du côté du Sud, contre le Prince de Benguela. Il revint après avoir terminé cette guerre par la défaite de ses ennemis. Il sut ce qui s'étoit passé en son absence, l'approuva, se fit instruire, reçut le baptême, & fut nommé Alphonse comme le Prince de Portugal. Son cadet se trouva bien éloigné de suivre son exemple, il eut toujours une extrême aversion pour le Christianisme. Ce Prince se nommoit Panso Aquitima; il travailla avec tant d'adresse & d'assiduité à pervertir le Roi son pere, qu'il y réussit. Ce Monarque qui avoit donné des témoignages si éclatants de sa foi, quitta la Religion qu'il avoit embrassée, retourna à l'Idolâtrie & persécuta cruellement ses sujets Chrétiens. Voyant qu'il ne pouvoit obliger le Prince Alphonse à l'imiter dans son apostasie, il l'exila, le déclara déchû du droit que sa naissance lui donnoit à la couronne, & nomma pour son successeur Panso Aquitima.

Ce Prince mourut en 1492. Son fils Panso voulut s'emparer du trône; mais il fut prévenu par le Prince Alphonse, qui se fit reconnoître Roi. Il rassembla quelques uns de ses sujets Chrétiens, auxquels se joignirent trente-sept Portugais, & avec cette petite troupe il attaqua la nombreuse armée de son frere. Sa valeur & sa prudence lui firent remporter une victoire si complète, qu'elle obligea tous ceux qui avoient suivi le parti de son frere, à l'abandonner. Alphonse pour s'assurer de la fidélité de ceux que le mauvais exemple du feu Roi avoit entraînés, exigea d'eux qu'ils rentrassent dans le sein de l'Eglise, & que les autres se fissent Chrétiens. Il n'y eut que Panso Aquitima qui mourut dans son idolâtrie.

Le couronnement du Roi Alphonse peut servir en même temps d'époque à l'établissement du Christianisme dans le Royaume de Congo & à celui des Portugais dans cette partie de l'Afrique. Ils y furent protégés par le Roi d'une manière toute particulière, & ce Prince qui s'étoit déclaré hautement leur protecteur, leur procura des facilités pour le commerce, & fit punir rigoureusement ceux de ses sujets qui vouloient les troubler. Il

rendit aux Missionnaires les terres & les esclaves que son pere leur avoit ôtés, leur fit bâtir des Eglises & des maisons dans plusieurs endroits, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit exciter ses peuples à recevoir la Religion qu'on venoit leur annoncer.

Le Roi de Portugal informé des progrès que le Christianisme faisoit dans le Congo, sous le regne d'un Prince si sage, si religieux & si zélé, lui envoya un Ambassadeur. Il donna à Alphonse la qualité de frere, comme aux autres Rois Chrétiens, dans les lettres qu'il lui écrivit, lui fit de très-beaux présents, entre lesquels il y avoit un étendard, où les armes, qu'il devoit porter à l'avenir étoient brodées avec leurs émaux. Elles étoient de gucules, à la croix d'argent, cantonnée de quatre écussons de même, chargée de cinq tourteaux de sable mis en sautoir. Alphonse accepta ces armoiries, & depuis ce temps là, ses successeurs n'en ont point d'autres.

Cependant les Portugais continuant leurs voyages, découvrirent le Cap de Bonne-Espérance, le doublerent, & remontant vers le Nord, ils firent des établissemens dans les Royaumes de Melinde, de Mosambique & autres lieux. Ils pénétrèrent enfin, jusqu'aux Indes Orientales, où ils ouvrirent un commerce si lucratif, qu'ils négligerent beaucoup celui du Royaume de Congo, qui ne leur étoit pas si avantageux.

En 1501. lorsque les Portugais eurent découvert le Brésil, ils s'y fixerent, y firent des établissemens & des Colonies, y cultivèrent le tabac & les manufactures de sucre déjà établies à Madere, & en retirèrent des revenus si considérables qu'ils portèrent en peu de temps l'opulence dans leurs Etats de l'Europe. Ils s'aperçurent bien-tôt, que les Américains étoient peu propres à soutenir leurs manufactures. Ces gens effeminés n'étoient pas capables de supporter les travaux des sucreries, des défrichemens, & de la culture des terres. Ils y périssoient en peu de temps. Il est vrai qu'ils prenoient des esclaves de la côte de Guinée, mais ce trafic n'étoit pas encore bien ouvert, & ne leur en fournissoit pas le nombre qui leur étoit nécessaire. Ils jugerent à propos d'en avoir du Royaume de Congo, & pour cet effet, d'y établir un commerce plus réglé, plus vif, plus étendu. La compagnie que le Roi de Portugal avoit fondée, fit de nouveaux établissemens. Elle profita des concessions que les Rois de Congo lui avoient accordées; & sans attendre qu'on amenât des esclaves à ses comptoirs, elle envoya ses Facteurs dans l'intérieur du pays, pour y acheter des Negres qu'elle devoit faire passer au Brésil.

Quoique les successeurs d'Alphonse premier de ce nom, persévérassent dans la Religion Chrétienne, qu'ils la protégeassent aussi bien que ses Ministres, ils n'avoient pas pour les Portugais les mêmes égards & la même considération. La hauteur des Officiers de la compagnie les avoit choqués plusieurs fois, & s'ils ne se repentoient pas d'avoir reçu la Religion Chrétienne de ces Etrangers, ils se repentoient de leur avoir ouvert leur pays, & de les en avoir laissés en quelque sorte les maîtres. Ils n'étoient pas fâchés que leurs sujets les pussent inquiéter quand ils en trouveroient l'occasion, surtout depuis ce qui se passa après la mort de Don Diégo dont je parlerai plus bas. Les choses allèrent si loin, que les Facteurs de la compagnie furent pillés dans leurs voyages; il y en eut même plusieurs, qui furent

assassinés ; & lorsque les Directeurs en portèrent des plaintes à la Cour, on affectoit des longueurs extrêmes dans l'examen de leurs plaintes , & il étoit rare qu'on leur fit justice.

Ils n'étoient pas en état de se la faire eux-mêmes ; ce n'étoient que des Marchands qui n'avoient que des comptoirs , sous la protection , & la Sauve-Garde du Roi , sans forteresses , sans troupes , & en un mot , exposés à tout ce que l'avarice & la cupidité des Negres pouvoient leur faire entreprendre contre eux. La compagnie en porta ses plaintes au Roi de Portugal : ce Prince en écrivit au Roi de Congo ; celui-ci fit à la vérité quelques démarches pour assurer le commerce des Portugais , qui lui étoit avantageux ; mais elles furent si foibles qu'elles ne suspendirent que pour un temps bien court , la mauvaise volonté de ses sujets , & peut-être la sienne même.

On commença bientôt à piller les Marchands & même à les massacrer. Il falloit se résoudre ou à abandonner le pays , ou à se mettre en état de s'y faire respecter. Le premier parti étoit honteux & contraire aux intérêts de la Nation qui ne pouvoit plus se passer des esclaves qu'elle tiroit de Congo pour ses manufactures du Brésil. On prit le second comme le plus honorable.

Le Roi de Portugal qui étoit alors Sébastien & le même qui fut tué par les Maures d'Afrique , touché des plaintes réitérées de ses sujets , résolut de ne plus recourir au Roi de Congo pour avoir justice des torts qu'on leur faisoit. Pour obliger ce Prince à observer les traités qu'on avoit conclus avec ses Prédécesseurs , & dont il avoit juré l'observation , le Roi de Portugal jugea qu'il étoit de sa dignité de ne se pas laisser mépriser par le Roi de Congo , pendant que ses armes victorieuses le faisoient respecter des plus puissans Monarques des Indes , & l'avoient rendu maître d'une partie considérable de l'Amérique. Il fit équiper une puissante flotte ; la fit charger de tout ce qui étoit nécessaire pour élever des forteresses , & les bien munir ; nomma un Gouverneur & des Officiers & leur donna de bonnes troupes , des munitions de guerre & de bouche ; en un mot tout ce qu'il jugea nécessaire pour forcer les Negres à observer les traités.

Don Diaz de Nevais , nommé Gouverneur de cet établissement , partit de Lisbonne au commencement de l'année 1578. Secondé par des vents favorables , il arriva en peu de temps sur la côte de Loanda , vis-à-vis d'un endroit que le Roi de Congo avoit cédé aux Portugais , & où ils avoient établi un de leurs principaux comptoirs. Ce lieu est situé dans le Royaume de Dongo , ou d'Angola. Dès que le Gouverneur & ses troupes eurent mis pied à terre , on traça l'enceinte de la ville qu'on avoit résolu de construire. On ne la ferma que d'un parapet palissadé , avec un fossé & un chemin couvert du côté de la terre. C'en étoit assez pour résister à toute la puissance du Roi de Congo , s'il avoit jugé à propos de la venir attaquer ; mais comme on avoit des ennemis plus à craindre du côté de la mer , on fortifia avec plus de soin , la partie de la ville qui y répondoit. On l'enferma d'un bon mur de maçonnerie , fortifié par des Redoutes & des Batteries , qui devoient mettre la place hors d'insulte de ce côté-là. On travailla avec tant de diligence à tous ces ouvrages , qu'ils furent achevés dans le courant de l'année 1578 , & la ville fut appelée Saint Paul de Loando ou Loanda San-Paulo.

Le Port est entre l'Isle de Loanda, & la côte de terre ferme. L'Isle qui le couvre lui donne deux passes ou deux entrées. Il est sur de bonnes terres, bien couvert, & les batteries qu'on pourroit faire sur les extrémités de l'Isle qui le ferme, le rendroient imprenable, si elles étoient bien munies & bien servies.

Les Portugais s'étant ainsi établis à Loanda, & n'ayant plus rien à craindre des Negres, ni pour leurs personnes, ni pour leurs effets, demandèrent le dédommagement des marchandises qu'on leur avoit enlevées, & la punition de ceux qui avoient commis les meurtres. Le Royaume de Congo étoit alors dans un état déplorable, comme on le verra dans la suite ; cependant on haïssoit tellement les Portugais, depuis ce qui s'étoit passé après la mort de Don Diégo, & on s'étoit tellement accoutumé à mépriser leurs plaintes, qu'on ne s'aperçut pas qu'ils les faisoient d'une manière plus impérieuse qu'à l'ordinaire, & on ne soupçonna pas même leur dessein. Les Portugais se trouvant en force, se vengerent bientôt des insultes qu'ils avoient reçues, pillèrent le pays, enlevèrent les habitants, en condamnèrent un très grand nombre à un esclavage perpétuel, & les envoyèrent à leurs Manufactures du Brésil.

Les Seigneurs Negres, dont les terres avoient été ravagées, prirent les armes, & assemblèrent de nombreuses troupes. Les Portugais les battirent & firent grand nombre de prisonniers. Le Roi de Congo, qui voulut prendre le parti de ses peuples, fut défait, obligé de se soumettre au vainqueur & d'accepter les conditions qu'on voulut lui imposer. Par le traité qui fut fait, le Roi abandonna aux Portugais tout le pays renfermé entre la rivière de Danda & de Coanza, depuis le bord de la mer jusqu'au lac de Chilandé, ou d'Aquilonde, & aux îles de Quindanges, sur la rivière de Coanza ; ce qui fait environ deux cents lieues de l'Est à l'Ouest, & soixante à quatre-vingts lieues du Nord au Sud. Il leur abandonna ce grand pays, qui compose le Royaume d'Angola, en toute propriété & souveraineté. Il permit de plus, à tous les Portugais, de s'établir dans ses Etats, partout où ils voudroient, & même dans sa capitale, promettant de les prendre sous sa protection particulière, & de réparer les torts qu'on leur feroit. Les Portugais de leur côté lui promirent de le défendre contre tous ses ennemis. Je reviens à l'histoire des Rois de Congo, dont je m'étois écarté pour suivre les Portugais.

Alphonse I. du nom est, sans contredit, celui qu'on doit reconnoître comme premier Roi Chrétien de Congo. Son pere est retombé si promptement dans l'idolâtrie, que ce seroit profaner le nom Chrétien, que de le donner à un Prince impie, & cruel persécuteur des Chrétiens.

On a dû remarquer ci-devant, qu'Alphonse ne put être paisible possesseur du trône, qu'après qu'il eut défait la nombreuse armée d'Idolâtres, à la tête desquels son frere Panso-Aquitima s'étoit mis. Ce Prince étoit aussi brave que prudent ; quoique nouveau Chrétien, il n'avoit plus rien des superstitions du Paganisme dans lequel il avoit été élevé ; sa foi étoit ferme, & sa piété ne pouvoit être plus grande. Panso & son Lieutenant, faits prisonniers dans la bataille qu'ils perdirent, s'attendoient l'un & l'autre à une mort ignominieuse. Panso fut très surpris de voir son frere se précipiter dans ses

bras, comme s'il ne lui eût jamais donné aucun sujet de mécontentement. Il fut pansé par son ordre, avec tout le soin imaginable, & le Roi même lui rendit toutes sortes de services pour tâcher de le gagner. Cet infortuné Prince étoit tellement entêté des erreurs de sa Religion, qu'il ne voulut rien écouter, & le désespoir augmentant son mal, il mourut sans vouloir se convertir. Son Lieutenant fut plus heureux; ses chaînes & l'étrainte prison où il étoit renfermé, le firent rentrer en lui-même; il demanda d'être instruit & baptisé, avant que d'être conduit au supplice. On lui accorda l'un & l'autre, & le Roi lui laissa la vie, à condition cependant qu'il resteroit fidèlement attaché aux devoirs de la Religion Catholique. Il exécuta avec exactitude ce que le Roi lui avoit prescrit, & donna jusqu'à sa mort des preuves de la sincérité & de la solidité de sa conversion.

Don Emmanuel, Roi de Portugal, fut toujours dans une étroite liaison avec Don Alphonse, Roi de Congo. Il fut que la plupart des Missionnaires, qui étoient dans ses Etats pour prêcher l'Evangile, étoient morts. Son zèle l'engagea à en envoyer d'autres qui, aidés de la protection d'Alphonse, firent des progrès & donnerent à ce Prince la satisfaction de voir la plus grande partie de ses sujets Chrétiens. Lorsque ce Prince fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1525, il fit venir Don Pedro, son fils, & l'exhorta vivement à détruire l'idolâtrie dans les Etats qu'il lui laissoit. Il l'assura que c'étoit l'unique moyen de conserver son Royaume en paix, & de le laisser florissant à ses enfants. Il mourut après lui avoir donné sa bénédiction.

Don Pedro, Prince sage, modéré & vertueux, monta sur le trône après la mort de son père, & se montra digne de lui succéder. Ce fut pendant son règne que le Pape accorda à l'Evêque de saint Thomé, toute la juridiction spirituelle sur le Royaume de Congo. Le Prélat en prit possession & fut reçu du Prince & des peuples, avec des honneurs infinis. Cet Evêque ne vécut que quelques mois. Il souhaita d'avoir pour successeur un Prince du Sang, qui avoit été élevé en Portugal, & à qui il avoit donné les ordres sacrés. Le Pape agréa le choix que l'Evêque & le Roi avoient fait de ce Prince; mais comme il revenoit de Rome, il fut attaqué en chemin d'une maladie qui le mit au tombeau. Le Roi ne lui survécut pas long-temps, il mourut dans les sentiments les plus Chrétiens, & laissa le Royaume à son frère Don François.

Ce Prince hérita de la piété, aussi bien que de la couronne de son frère, mais il ne la porta que deux ans. Il mourut en 1532, sans laisser d'enfants. Il fut extrêmement regretté à cause de ses grandes qualités, & du zèle ardent qu'il avoit pour la foi, & pour la destruction de l'idolâtrie.

Il eut pour successeur Don Diégo, ou Don Jacques son cousin. Le nouveau Roi ne manqua pas de donner avis de son couronnement au Roi de Portugal. C'étoit alors Don Jean III. du nom. Ce Prince, aussi zélé que ses prédécesseurs pour la conversion des habitants du Congo, envoya à Don Diégo des Missionnaires & des présents considérables. Ils arrivèrent au Congo vers la fin de l'année 1538. ou 1539. peu avant la mort de Don Diégo, qui arriva en 1540. après un règne d'environ huit années, pendant lesquelles la Religion Chrétienne fit de grands progrès dans le Royaume. Il mourut sans enfants, & sa mort causa de grands troubles dans l'Etat.

PIERRE

FRANÇOIS

DON DIEGO

L'AFRIQUE.

Les Portugais, qui étoient dans le pays, se crurent assez puissants pour mettre sur le trône un Seigneur du Congo, qui n'étoit point du Sang Royal, mais qui leur étoit entièrement dévoué. Cette entreprise qui tendoit à ruiner les Loix fondamentales de l'Etat, souleva contre eux les Grands & le peuple. On courut aux armes; les Portugais, s'étant trouvés trop foibles, furent taillés en pièces. Il n'y eut que les Prêtres que l'on respecta dans cette horrible exécution; on ne leur fit aucun outrage, on ne toucha pas même à leurs biens, & la Religion n'en souffrit aucun dommage.

DON HENRI-
QUI.

Après cette sanglante exécution, qui rendit aux Electeurs & aux peuples la liberté de se choisir un Monarque, on élut & on plaça sur le trône Don Henrique, que quelques Historiens assurent avoir été frere du Roi Don Diégue, qui, pour des raisons que l'on ignore, l'avoit tenu éloigné de la Cour. Le regne de ce Prince, qui avoit beaucoup de mérite, ne fut ni long ni heureux. Il fut obligé de déclarer la guerre aux Auzicanes, peuples féroces & Antropophages. Il perdit la bataille & la vie, & priva son peuple des espérances qu'on avoit conçues de ses grands talents & de ses vertus. Il ne regna que deux ans.

DON ALVARE.

Don Alvare I. du nom, son fils, fut déclaré son successeur. C'étoit un Prince sage, vaillant & digne du trône. Il éprouva beaucoup de contradictions pendant le cours de son regne. Aussitôt qu'il eut la couronne sur la tête, il envoya une Ambassade solennelle à Don Sébastien, Roi de Portugal, pour s'excuser du massacre qui avoit été fait des Portugais, avant l'élection de son pere. Le Chef de cette Ambassade représenta au Roi de Portugal le tort qu'avoient eu ses sujets, d'avoir osé renverser les Loix fondamentales de l'Etat, en voulant mettre sur le trône un Particulier, qui n'étoit point du sang de leurs Rois, & qu'il y avoit plusieurs Princes du Sang qu'on n'en pouvoit exclure sans injustice. Il lui prouva par des faits certains, combien les Portugais s'étoient rendus odieux à tous les Ordres du Royaume, par leur hauteur insupportable, par leur avarice, & par une espèce de tyrannie qu'ils exerçoient dans tous les lieux où ils étoient établis. Enfin cet Ambassadeur scût si bien représenter les raisons de ses compatriotes, & le tort des Portugais, que le Roi, qui étoit prêt à envoyer une armée pour venger la mort de ses sujets, s'apaisa & ne songea plus qu'à poursuivre le dessein de ses prédécesseurs, qui étoit d'établir solidement la foi dans ce Royaume.

Le Christianisme se relâcha beaucoup dans le Congo, sous le Gouvernement paisible de Don Alvare. Les vices les plus honteux prirent la place des vertus, & la dissolution devint générale. Les Giagues, peuples barbares, firent une irruption si subite dans le Royaume, & l'attaquerent par tant d'endroits à la fois, qu'ils le désolèrent entièrement par le fer & par le feu, avant que le Roi pût mettre sur pied aucunes troupes pour leur faire tête. Privé de conseil & de force, il fut obligé de se sauver dans les isles du Zaïre, où il se trouva en sûreté contre les incursions de ces peuples; mais il y souffrit la famine & la peste, qui firent mourir un grand nombre de ceux qui l'avoient suivi.

Aussitôt que les Barbares se furent retirés, le Roi retourna dans sa capitale, & commença à relever les maisons que les Giagues avoient brûlées.

On se mit à travailler aux terres ; mais des sauterelles consommerent toute la récolte qu'on attendoit avec impatience , & rongerent les herbes des prairies , après avoir dévoré les feuilles des arbres , les fruits & même les écorces des palmiers : ce qui réduisit ces malheureux peuples aux dernières extrémités. Les Marchands dans cette désolation trouvoient plus d'esclaves à acheter , qu'ils n'avoient de vaisseaux pour les transporter au Brésil. La famine fut si extrême , qu'on se nourrit des cadavres mêmes , & sans les Portugais , qui y remédièrent autant qu'ils purent , en apportant des vivres , le Congo auroit absolument perdu tous ses habitants.

La famine cessa enfin , mais les aliments dont ces peuples affamés s'étoient nourris , produisirent une peste qui acheva de désoler le pays. Les corps se couvrirent de pustules , comme on en voit dans la petite vérole. La maladie étoit si contagieuse , qu'elle se communiquoit aisément ; elle emporta une quantité incroyable d'habitants. Enfin tous ces fléaux cessèrent , & le Roi de Portugal secourut cette Nation désolée. Il y fit passer des troupes qui mirent les États de Congo , aussi bien que ceux d'Angola , à couvert des irruptions. Les Gouverneurs Portugais obligèrent les peuples soumis à la couronne de Portugal , à cultiver tant de terres , qu'ils recueilloient , non seulement ce qui leur étoit nécessaire pour vivre dans l'abondance ; mais encore pour s'enrichir par le commerce qu'ils en faisoient avec leurs voisins. Vers ce même temps , Don Alvare mourut après un regne de plus de quarante ans.

Son fils , nommé aussi Don Alvare , prit possession de la couronne sans aucune opposition. Il connoissoit les obligations que son Royaume avoit au Roi de Portugal , sans les secours duquel il auroit été entièrement ruiné. Son premier soin fut d'envoyer un Ambassadeur à Lisbonne , pour remercier Philippe II. Roi d'Espagne , qui étoit alors Roi de Portugal : il demandoit à ce Monarque un nouvel Evêque , ce qui étoit absolument nécessaire pour soutenir la foi dans ses Etats. Le Roi de Portugal fit un accueil magnifique à l'Ambassadeur de Don Alvare. On renouvella les traités qui avoient été conclus entre les deux Nations. Les Ministres du Roi de Portugal obtinrent du Pape un Evêque particulier pour le Congo. Ce Prélat y passa sur les vaisseaux Portugais , accompagné de quelques Ecclésiastiques & de Missionnaires réguliers , qui eurent beaucoup de peine à remettre les choses dans leur premier état. Les peuples étoient devenus presque sauvages. La crainte d'une seconde irruption des Giagues en avoit obligé un très-grand nombre à se retirer sur les montagnes les plus hautes & les moins accessibles. Leur crainte se dissipa peu à peu , ils revinrent dans leur pays & s'y rétablirent. Les Portugais , de leur côté , sçurent inspirer une telle crainte aux Giagues , que le Royaume de Congo jouit d'une paix profonde pendant les vingt-sept années que regna Don Alvare. Il mourut en 1614. & laissa la couronne à son fils aîné Don Bernard.

Le regne de ce Prince ne fut pas long ; à peine gouta-t-il pendant un an le plaisir de porter la couronne. Il fut assassiné , suivant quelques-uns , par les ordres du Duc de Bamba , qui étoit l'aîné de tous ses autres frères.

Don Alvare III. frere de Don Bernard , fut couronné en 1615. il n'oublia rien pour se disculper de la mort du feu Roi , dont on le chargeoit. A peine

DON ALVARE II.

DON BERNARD.

DON ALVARE
III.

L'AFRIQUE.

fut-il monté sur le trône, qu'il envoya une Ambassade au Pape Paul V. Le motif de cette démarche étoit de rendre au Souverain Pontife l'obédience qu'il croyoit lui devoir à son avènement à la couronne, lui proposer quelques doutes, & lui demander des reglemens, que son Conseil jugeoit nécessaires pour conduire ce Royaume encore foible dans la foi, & environné d'Idolâtres. L'Ambassadeur fut très-bien reçu du Pontife, qui lui donna audience & lui accorda tout ce que son maître demandoit. Le changement de nourriture & de climat causerent une maladie au Ministre du Congo ; il mourut & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie-Majeure. Le Roi, Don Alvare III. mourut le quatrième jour de Mai de l'année 1621. après un règne de sept ans. Il fut sincèrement regretté des Etrangers établis dans ses Etats & de ses sujets. C'étoit un Prince sage, modéré, vaillant, libéral, pieux, zélé, & qui aimoit extrêmement son peuple.

DON PEDRO II.

Il eut pour successeur son fils Don Pédro, qui ne regna que deux ans. Ce Prince montra beaucoup de sagesse dans une occasion, dont les suites auroient pu être préjudiciables à l'Etat. Il s'éleva un différend considérable entre les Portugais & les habitants du Congo. Ils en vinrent aux mains, & les Africains furent battus. Le Conseil du Roi & tous les principaux du Royaume vouloient qu'on s'en vengeât sur les Portugais établis & dispersés dans tout le Royaume, qu'on les pillât & qu'on les massacrât. La chose étoit facile ; mais le Roi, qui étoit un Prince juste & prudent, & qui, après avoir mûrement examiné la cause du démêlé, avoit reconnu que ses sujets avoient tort, ne voulut jamais déferer aux avis de ses Conseillers. Il assura les Portugais de sa protection, sans rien faire d'indigne de son rang, & interposa son autorité, pour mettre fin aux disputes qui avoient été suivies d'un combat avec le Gouverneur de saint Paul de Loanda.

L'affection de ce Prince pour les Portugais parut encore avec éclat dans une autre occasion. Les Marchands Portugais, établis à San-Salvador, avoient coutume de porter leurs marchandises dans les lieux où il y avoit les marchés les plus célèbres, soit pour les vendre, soit pour les échanger avec d'autres marchandises. Cinq de ces Marchands allant à Pimba, & passant par la Province d'Occanga, sur la frontière du Royaume de Micocco, furent attaqués par une troupe de soldats de ce pays, ou plutôt des voleurs de grands chemins. Ces derniers après avoir dépouillés les Portugais, les présentèrent à leur Roi, qui les fit mettre aux fers & enfermer dans une étroite prison. Don Pédro, informé de cette violence, envoya réclamer les Marchands, & sur le refus que le Prince de Micocco fit de les rendre, il résolut de lui déclarer la guerre. Il en conféra avec le Général Portugais, qui acheva de l'y déterminer. Cependant, comme le Roi de Congo manquoit de bâtimens pour transporter les troupes au-delà du Zaïre, rivière très-rapide & extrêmement grossie par les pluies, on décida dans un second Conseil, qu'il falloit d'abord racheter les prisonniers que le Roi de Micocco retenoit. Don Pédro se chargea de cette dépense, & par ses soins, les Marchands Portugais obtinrent leur liberté & la restitution des effets qu'on leur avoit volés. Le Roi de Congo ne survécut pas longtemps à cette action de générosité, & il mourut également regretté de ses sujets & des Portugais.

DON GARCIE.

Les Historiens ne marquent point si Don Garcia, successeur immédiat de

Don Pédro, étoit son fils; on est certain seulement qu'il étoit son parent, & par conséquent Prince du Sang Royal. Ce Prince occupa le trône l'espace de deux ans, & son regne finit avec sa vie le 26 Juin 1626.

Don Ambroise lui succéda & ne regna que cinq ans. Ce Prince, qui étoit juste, pieux, aimé de tous les gens de biens, & haï des méchants, dont il châtoit sévèrement les mauvaises actions & les déréglemens, mourut au mois de Mars 1631.

Don Alvare IV. du nom, fils de Don Avare III. monta ensuite sur le trône. Son regne fut peu remarquable, & dura aussi cinq ans. Sa mort arriva le 25 de Février 1636.

Il eut pour successeur Don Alvare V. du nom, Prince malheureux qui ne regna qu'environ six mois. Il fut tué dans la seconde bataille, qu'il donna au Duc de Bamba, & au Marquis de Chioua, qui étoient freres uterins.

Le Duc de Bamba monta sur le trône après la mort d'Alvare V, & prit le nom d'Alvare VI. Il fut un grand Prince & se rendit fort célèbre. Il envoya un Ambassadeur au Pape Urbain VIII. & lui demanda des Missionnaires. Alvare ne regna que cinq ans & mourut le 22 Février 1642.

Son frere, Don Garcie, s'empara du trône avec violence, & se comporta en tyran. Avant que de parler de son règne il est à propos de dire de quelle maniere ce Prince & son prédécesseur monterent successivement sur le trône.

L'ainé Don Alvare VI, étoit Duc de Bamba & le cadet Don Garcie étoit Marquis de Chioua, tous deux très-proches parents du Roi Don Alvare V. Ce Prince ayant conçu des soupçons mal fondés contre leur fidélité, les maltraita en quelques occasions. Ils en furent vivement piqués, & ils résolurent de ne plus souffrir de pareils affronts. Ils leverent des troupes, mais ils se tinrent seulement sur la défensive. Le Roi ne les laissa pas long temps tranquilles: il assembla son armée & présenta la bataille aux rebelles. Il fut battu, & tomba vis entre les mains des vainqueurs. Les deux Princes traitèrent avec beaucoup d'égard leur prisonnier, & lui laisserent la vie. Quelque temps après ils lui rendirent même la liberté & le conduisirent jusqu'à sa capitale. Pour lui témoigner plus de respect, ils le porterent dans un Hamac sur leurs épaules. Cette conduite ne toucha point le Roi: il crut au contraire qu'il lui étoit honteux de devoir la vie à ses sujets. Aussitôt qu'il fut libre il leva des troupes, entra dans le Duché de Bamba, & présenta encore une fois la bataille à ces Princes qu'il avoit tâché en vain de surprendre. Ils firent tout ce qu'ils purent pour l'apaiser, mais ne pouvant y réussir, ils acceptèrent le combat: la fortune se déclara encore pour eux, & ils taillerent en pieces l'armée du Roi, qui périt dans cette action. Les deux Princes firent porter sa tête en triomphe devant eux comme une marque de leur victoire. Les Etats du Royaume s'étant assemblés, le Duc de Bamba fut reconnu Roi, & placé sur le trône d'un consentement unanime.

Le Marquis de Chioua, après la mort de son frere, força les Electeurs à le déclarer Roi. S'étant rendu au lieu de l'assemblée à la tête d'un grand nombre de troupes, il enleva bientôt les suffrages & se fit mettre la couronne sur la tête. Il montra par cette violence, ce qu'on devoit attendre de son regne. Il fit d'abord paroître beaucoup de zèle pour la Religion Chrétienne en favori-

L'AFRIQUE.

tant les Missionnaires que le Roi son frere avoit demandés au Pape Urbain VIII. Il leur donna des Eglises, des Couvents, des esclaves & ce qui leur étoit nécessaire pour vivre. Mais il changea bientôt de conduite & de sentimens. L'ambition de faire passer la couronne sur la tête de son fils, lui fit commettre les plus grands crimes, & le porta à n'épargner aucun Seigneur qui pût prétendre au trône. Il maltraita même les Ecclesiastiques qui lui reprochoient sa cruauté. Les Princes de son sang, qui purent éviter ou la mort ou la prison, se réfugièrent dans le pays d'Angola chez les Portugais où ils trouverent un asyle assuté. Garcie malgré toutes ces précautions, craignit toujours que son fils ne pût pas lui succéder. Il s'abandonna alors à la superstition & rappella les prétendus Magiciens ou Devins que ses Ancêtres avoient chassés. Ces fourbes crurent avoir trouvé le moment favorable de se rétablir dans l'Etat ; mais comme ils sçavoient qu'Alphonse étoit leur ennemi, ils déclarerent au Roi qui étoit malade, que son incommodité provenoit du poison que son fils lui avoit fait prendre, pour être plutôt en possession de la souveraine autorité. Le Roi naturellement crédule & cruel fit sut le champ assembler les Etats du Royaume, déclara son fils Alphonse déchu du droit de succéder, à cause du prétendu parricide qu'il avoit, disoit-on, commis. Il voulut se justifier, mais on ne l'écouta pas ; & le Roi avec ses emportemens ordinaires, fit couronner son fils Antoine. Garcie mourut après avoir commis encote quelques crimes. Il avoit régné vingt-un ans.

DON ANTOINE.

1663.

Don Antoine aussi cruel que son pere n'exécuta que trop fidelement les ordres inhumains dont il l'avoir chargé en mourant, & commença par faire égorger son frere aîné, auquel il refusa même les honneurs de la sépulture. Il fit ensuite mourir deux de ses oncles & son frere puîné, & il suivit en cela la cruelle maxime de son pere, qui pensoir qu'il ne falloit point qu'un Roi eût de parents, & qu'il devoit se délivrer de tous ceux qui croyent avoir droit au trône. Il extermina ainsi tous ceux du sang royal, qui ne s'étoient point réfugiés dans le Royaume d'Angola. Ces meurtres l'accoutumèrent tellement au sang, qu'il en répandoit de tous côtés, aussi aisément que s'il eût pris naissance chez les Giagues.

Personne n'étoit sûr de sa vie en l'approchant, sa femme, quoique très-sage, ne fut pas à l'abri de sa cruauté. Il en étoit las, & pour colorer le crime qu'il méditoit, il l'accusa d'infidélité & la fit expirer dans les tourmens les plus affreux. A l'égard du complice qu'il lui attribuoit, il le fit hacher en morceaux peu-à-peu & jeter à la voyerie pour être la pâture des bêtes féroces. Il en vint à un tel excès de barbarie, qu'il ne trouvoit point de domestiques qui osassent le servir. Tout le monde l'abandonnoit ou le fuyoit. Tous le détestoient, ses propres esclaves ne pouvant plus souffrir sa tyrannie, se retiroient dans les rochers, & dans les plus épaisses forêts, aimant mieux courir les risques d'être dévorés par les animaux carnassiers, que de vivre exposés aux affreux supplices, que cet inhumain leur faisoit endurer. Enfin s'il ne renonça pas entierement à la Religion Chrétienne, il fit voir par sa conduite qu'il en méprisoit les préceptes.

Comme il assistoit un jour à la procession du St. Sacrement, il voulut faire porter sur sa tête un parasol dont on avoit coutume de le décorer les

jours de cérémonies purement civiles. Ce n'étoit pas qu'il y eût quelque nécessité, ce n'étoit que par une idée de grandeur & par une espece de parallèle qu'il vouloit faire avec Dieu. Le peuple fut scandalisé & le Clergé désapprouva cette action. Un des principaux Ecclesiastiques s'approcha de lui avec respect & le supplia de faire attention qu'il scandalisoit l'assemblée. Ce Prince fut si choqué de cet avertissement que se retirant aussitôt dans son Palais avec toute sa Cour, il envoya un Officier de guerre au Vicaire Général de l'Evêque pour lui faire dire qu'il se gardât bien à l'avenir de lui faire jamais de pareilles remontrances sous peine d'éprouver toute son indignation. Le Vicaire qui connoissoit son humeur fiere & sanguinaire, répondit en Ministre zélé pour la Religion.

Le Roi en fut irrité de nouveau & il protesta qu'il se vengeroit, non-seulement du Vicaire Général & de tous les Ecclesiastiques, mais qu'il étendrait son ressentiment sur toute la Nation Portugaise; qu'il la feroit périr, ou qu'il la réduiroit en servitude. Il ne s'en tint pas aux simples menaces, & il donna aussitôt des ordres pour assembler ses troupes. Le Roi avoit cependant une si grande idée de la valeur des Portugais qu'il voulut consulter les Magiciens sur le succès de cette affaire. Il fit offrir des sacrifices, & ces Devins l'assurèrent avec hardiesse qu'il entreroit en triomphe dans Sr. Paul de Loanda, ville appartenante aux Portugais, & capitale d'Angola, & que les plus grands Seigneurs le porteroient sur leurs épaules. Comptant sur une victoire entiere & certaine, & se repaissant d'avance du plaisir de massacrer les Portugais, il promit de partager à ses soldats toutes les richesses des Européens.

Les Portugais avoient alors traité pour faire travailler les Mines d'Or, qui sont dans le Congo. Ils s'ennuyoient des délais affectés qu'on leur faisoit de les mettre en possession des terres qu'on leur avoit vendues, & ils étoient résolus de s'en emparer par la voye des armes. Les Officiers Portugais étoient à la tête de quatre cents soldats Européens & d'environ deux mille Negres de leurs sujets. Ces troupes s'avançoient vers le lieu des Mines, quand elles furent averties de l'armement du Roi de Congo & de son dessein.

Les Ecclesiastiques firent tous leurs efforts pour détourner le Roi de cette entreprise; mais personne ne fut capable de l'empêcher de courir à sa perte. Il envoya contre les Portugais de nombreuses troupes qu'on auroit pu regarder comme de fortes armées, si dans les soldats qui les composoient, il y avoit eu autant de courage & de science militaire, qu'il y avoit de férocité & d'envie de piller. Dans le moment de l'attaque le ciel sembla se déclarer pour les Portugais: une pluie très-chaude poussée par un vent brûlant donnoit dans le visage des Negres, & les empêchoit de combattre. Le Roi qui étoit placé sur une petite hauteur pour voir son armée & donner ses ordres, fut tué au même endroit. Ses troupes prirent aussitôt la fuite; mais les Portugais ne jugerent pas à propos de les poursuivre. Ils se contentèrent de couper la tête du Roi, & la porterent à Loanda, où ils lui firent une entrée solennelle. Garcia n'avoit régné qu'environ trois ans.

Il eut pour successeur un Prince de son sang. Garcia l'avoit méprisé au point, qu'il l'avoit épargné, ne le jugeant point capable de songer au

Ce ij

L'AFRIQUE.

DON ALVARE
VII.

thrône. Ce Prince, qui avoit caché avec adresse son ambition, s'empara de la couronne aussitôt qu'il eut appris la mort du Roi, & se fit nommer Alvare VII. Il fut semblable en tout à son prédécesseur, & n'étoit Chrétien que par le baptême, qu'on lui avoit administré lorsqu'il étoit encore à la mamelle. Il devint si odieux à ses peuples qu'ils prirent les armes contre lui. Secours par le Comte de Sogno, ils le déthrônèrent au mois de Juin de la même année 1666.

DON ALVARE
VIII.

Le Comte de Sogno fit alors assembler les Etats, & on élut un jeune Prince de vingt ans, qui prit le nom d'Alvare VIII. C'étoit un Prince qui promettoit beaucoup, & qui avoit de grandes qualités. Il perdit la couronne par une révolte arrivée en 1670. On n'a point la suite des autres Rois.

CHAPITRE XI.

ROYAUME DE MATAMBA.

LE Royaume de Matamba est contigu aux Royaumes de Congo & d'Angola ; mais ce qu'on en sçait se réduit à peu de chose. L'air qu'on y respire est plus tempété, que sa situation ne semble promettre. Le terroir est fertile par les débordements des rivières qui le traversent. Il donnoit aux habitans de quoi vivre commodément & de quoi commercer avec l'étranger ; mais les Negres sont trop paresseux pour y penser. Ils pourroient faire valoir les Mines d'Or & d'Argent qui sont chez eux. Ils ne sçavent point ou ne veulent point sçavoir où elles sont. Ils ne font usage de celles de fer, que par le besoin indispensable qu'ils ont de ce métal.

Les Provinces de ce Royaume, qui sont les mieux cultivées, c'est-à-dire celles qui ne sont pas tout-à-fait incultes, sont la haute Umbe & la basse ; les bords du Coango, du côté où le Giaga-Cazangi tient sa Cour. Cette résidence est un amas de Cabanes entourées d'une grosse & épaisse haie d'épines. On cultive avec toute l'attention qu'on peut attendre des Negres, les bords de la Coanza & principalement les Isles de cette rivière. On en compte quatorze, qu'on appelle les Isles de Chindonga & celle de Bondo, qui est partagée en deux ; une partie appartient au Roi de Matamba, & l'autre au Giaga-Cazangi son feudataire. Les Provinces de Canghella, de Dongy, & une grande étendue de pays de ce côté-là, sont presque désertes à cause du voisinage des Giagues Anthropophages, qui en ont dévoré une partie des habitans.

Le Royaume de Matamba étoit autrefois une dépendance de celui de Congo, auquel ses Princes payoient tous les ans le tribut ; ce qui dura plusieurs siècles, & durerait peut-être encore, si un Gouverneur, qui avoit reçu quelque chagrin de la part du Monarque, n'avoit pas changé cet ordre. Il trouva un grand nombre de mécontents & se mit à leur tête. Ils le reconnurent pour Cambolo, c'est-à-dire, pour Roi de Matamba. C'étoit un idolâtre, grand homme de guerre ; il rassembla & mit dans ses inté-

rière, plusieurs grosses troupes de voleurs, avec lesquels il courut le pays, en subjuguant une partie considérable, & se fit un Etat composé de plusieurs Provinces, que le Roi de Congo fut obligé de lui abandonner. Son règne fut heureux. Il laissa un Etat florissant. La Princesse Zingha dont j'ai parlé dans le chapitre d'Angola & dont j'ai marqué la retraite vers ces cantons-là, n'ayant pu conserver la couronne qu'elle portoit, eut assez de force pour attaquer les successeurs de ce Prince. Elle temperta sur eux de grands avantages; & vint à bout de les détronner. Dans une des batailles qu'elle gagna, elle prit la Princesse Muongo Matamba, femme du dernier Cambolo avec sa fille. Elle les réduisit en esclavage, & sans respect pour leur qualité, les fit marquer au front avec un fer chaud comme les autres esclaves. Muongo en mourut de désespoir, mais sa fille lui survécut.

Plusieurs d'entre ses nouveaux sujets ne purent supporter la cruelle servitude, où la Reine les réduisoit & ils se dispersèrent de tous côtés. Quelques-uns s'établirent sur les bords du Coango, d'autres se répandirent en différentes Provinces, où ils firent des établissements. Ils y jouirent d'une espèce de liberté; mais toujours dans la nécessité d'être continuellement sous les armes pour se garantir des incursions des Gigués. La Reine Zingha protégea l'idolâtrie quoiqu'elle fût baptisée; elle mourut cependant dans la Religion Chrétienne le 13 Décembre 1663. Elle avoit reçu le nom d'Anne sur les Fonds de Baptême. La Princesse Barbe sa sœur qui étoit infirme, & aveugle lui succéda. Elle mourut le 24 Mars 1666. Son mari Zingha-Mona, abjura la Religion Chrétienne, en fut le persécuteur, vécut non en Roi, mais en tyran. Il fut chassé & détroné par Don Jean Prince Chrétien, qui fut reconnu Roi, mais ce dernier perdit une bataille & y fut tué. Zingha-Mona remonta alors sur le trône. Don Francisco fils de Don Juan vengea la mort de son père, attaqua le tyran, le défit & le tua. Il fut Roi, & tâcha de rétablir la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XII.

TOPOGRAPHIE DE L'AFRIQUE.

CETTE partie du Monde s'étend depuis le premier degré de longitude jusqu'au soixante-dixième. Comme elle est coupée par l'Equateur en deux parties presque égales, sa latitude méridionale est depuis le premier degré jusqu'au trente-cinquième, & sa latitude septentrionale depuis le premier degré jusqu'au trente-septième. L'Afrique est une grande presqu'île que l'Isthme de Suez joint au continent de l'Asie. Cette partie de la terre qui est moins peuplée & moins tempérée que l'Europe, & l'Asie, est beaucoup plus grande que la première, & plus petite que la seconde. Les chaleurs y sont excessives à cause de sa situation dans la Zone Torride & parce que les sables dont elle est remplie augmentent encore l'ardeur des rayons du Soleil. On pense qu'on peut aussi attribuer à ces deux causes la

L'AFRIQUE.

noitceur d'une partie des Africains. Le pays est plein de vastes forêts, mais les côtes sont assez fertiles, & outre les mines d'or & d'argent qu'on y trouve, on y recueille d'excellents fruits. Les bestiaux qu'on nourrit particulièrement en Barbarie, sont d'une grosseur extraordinaire, & leur chair est très-bonne au goût. Les drogues qu'on tire de l'Afrique pour la Médecine sont admissibles, surtout la Casse & le Sené. La Casse qui étoit en Egypte est un arbre dont le fruit vient dans des gousses ligneuses. Ces gousses renferment des especes d'amandes, & une moëlle ou pulpe qui servent en Médecine : le Sené est un arbrisseau qui vient particulièrement en Abyssinie, & il est de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles sont longues, pointues & un peu grasses, & il en naît de petites follicules, ou gousses recourbées & très-plates qui sont d'un grand usage dans la Médecine.

Outre les animaux domestiques & sauvages qu'on voit en Europe, l'Afrique en renferme une grande quantité d'autres, comme Lions, Leopards, Tigres, Pantheres, Rhinoceros, Elephants, Caméléons, Autruches, Chameaux, Singes, Taureaux & Anes sauvages. On trouve dans quelques rivières des Chevaux marins, & des Crocodiles, & il y a aussi dans l'Afrique des Serpents d'une grandeur prodigieuse. Je ne m'arrêterai pas à donner la description du Lion, parce qu'on en a vu en Europe & même en France dans plusieurs ménageries royales, mais je étois devoit rapporter quelle est sa force & en quelle circonstance il est le plus à craindre. Lorsqu'il attaque un Homme, un Bœuf, un Cheval, &c. il les terrasse sans peine & les emporte avec facilité aussitôt qu'il leur a donné le coup de la mort, exploir qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un rugissement. Quand un Lion est en fureur, ou qu'il est pressé par la faim, il dresse & secoue sa crinière & se bat les flancs & le dos avec sa queue. Dans ces occasions, la mort est presque inévitable pour tous les hommes qu'il rencontre; mais s'il n'agit point sa crinière, & qu'il ne fasse pas de grands mouvements avec sa queue, il y a beaucoup d'apparence qu'il laissera passer tranquillement les voyageurs qu'il trouvera sur son passage.

Lion.

Tigre, Léopard,
& l'autruche.

Le Léopard, le Tigre & la Panthere sont des animaux de même nature à peu de chose près. Ils ont beaucoup de ressemblance avec le Lion soit pour la force des membres, soit pour la forme du corps. Quelques Naturalistes croient que le Léopard vient du Lion & de la Panthere, ou de la Panthere mâle & de la Lionne. Le Léopard diffère du Tigre par la grosseur du corps, & par la forme & la couleur des taches qu'il a sur la peau. Le Tigre est beaucoup plus grand que le Léopard, & ses taches sont jaunes, rondes & bordées de poils noirs, au lieu que celles du Léopard sont toutes noires & ressemblent à la figure d'un fer à cheval. Ces animaux quoique très carnassiers & extrêmement féroces, ne touchent en aucune manière aux bêtes mortes qu'ils peuvent trouver dans la campagne. Ils ne vivent cependant que de la chair d'autres animaux, ou de celle des hommes qu'ils rencontrent, mais il faut qu'ils aient eux mêmes tué leur proie, & ils aiment à lui sucer le sang.

Rhinoceros.

Les Auteurs qui ont traité du Rhinoceros en parlent si divinement qu'on reconnoît à peine qu'ils veulent décrire le même animal. M. Kolbe donne du Rhinoceros la description suivante : Cet animal, dit-il, a la peau d'un

brun foncé, approchant du noir. Elle est sans poil, couverte de cicatrices & d'égratignures comme celle de l'Elephant ; mais elle est si dure & si épaisse qu'il est bien difficile de la percer avec le couteau le plus pointu. Ces égratignures & ces cicatrices qui s'entrecoupent les unes les autres, paroissent de loin comme des écailles & c'est peut-être la raison pour laquelle les Peintres représentent le Rhinoceros armé de tous côtés d'une espèce d'écaille. Le museau de cet animal ressemble à un groin de cochon, mais il est un peu plus pointu. Sur son nez il sort une corne d'un gris brun, qui sans doute à cause de l'usage continuel qu'il en fait, est un peu recourbée du côté de la tête, de sorte qu'elle a la figure d'un soc de charrue. Elle varie de grandeur, suivant l'âge de l'animal, & jamais elle ne passe deux pieds. Il a une autre corne sur le front en ligne droite de celle qu'il a sur le nez. Cette seconde est jaune, & ordinairement une paume de longueur dans un jeune Rhinoceros, & dans un vieux, elle ne croit jamais au-delà de six pouces, & elle empêche celle qui est sur le nez d'être aussi redoutable qu'elle devroit l'être. Les oreilles du Rhinoceros sont plus petites & ses jambes plus courtes que celles de l'Elephant. Il a les yeux fort petits & ne voit absolument que devant lui. Lorsqu'il marche, ou qu'il poursuit sa proie, il va toujours en droite ligne forçant, renversant, perçant tout ce qu'il rencontre. Avec la corne qu'il a sur le nez, il déracine les arbres, enlève les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derrière lui fort haut, à une grande distance & avec beaucoup de bruit. Lorsqu'il ne rencontre rien & qu'il est en colère, il fait des sillons sur la terre en baissant la tête, & il jette la poussière avec fureur par-dessus son dos. Il grogne comme le cochon, & s'il est tranquille, il faut être près de lui pour l'entendre, mais s'il est irrité on l'entend de fort loin.

Le Rhinoceros attaque rarement les hommes à moins qu'ils ne cherchent à l'irriter, ou qu'ils ne soient habillés de rouge. Dans ces deux cas cet animal entre en fureur & renverse tout ce qui s'oppose à lui, & lorsqu'il est assez près de l'homme, il le saisit par le milieu du corps, & le fait voler par-dessus sa tête avec une telle force qu'il est tué par la violence de sa chute. Alors il approche pour le lécher & sa langue est si rude & si dure qu'elle enlève toutes les chairs. Il fait la même chose aux animaux à qui il donne la mort. Cependant il n'est pas difficile de se garantir de ses coups, quelque furieux qu'il soit, si on peut le voir venir. Il marche fort vite, mais il ne se tourne qu'avec peine & comme il ne voit que devant lui, on peut le laisser approcher à la distance de huit ou dix pas, & se mettre un peu à côté. Il ne voit plus rien alors, & ne peut retrouver celui qu'il poursuit. Cet animal ne se nourrit pas d'herbes, il leur préfère les buissons, le genêt & les chardons. Entre toutes les plantes, il n'en est point qu'il aime autant qu'un arbruste qui ressemble beaucoup au Genevrier, mais qui n'a pas une odeur aussi forte, & dont les piquants ne sont pas aussi pointus. Les Européens qui sont dans le pays où croît cette plante l'appellent *l'arbrisseau du Rhinoceros*.

La chair du Rhinoceros est excellente à manger, & on fait usage en Médecine de sa peau, de sa corne & de son sang. On tire un sel de sa

L'AFRIQUE.

peau, & suivant le témoignage de M. Kolbe, qui assure l'avoir vu, la corne du Rhinoceros ne peut résister à l'attouchement du poison, qui la fait fendre si l'on en verse dessus. A l'égard du sang de cet animal, lorsque les Européens en peuvent avoir de frais, ils le mettent dans un boyau du Rhinoceros, & l'exposent au soleil pour le faire sécher. On prétend qu'il est un excellent spécifique contre les obstructions, & pour consolider les playes internes. On le prend pour cet effet dans un verre de vin, ou dans une tasse de thé ou de café.

Elephant.

L'Elephant est le plus gros & le plus fort des animaux. Sa peau est sans poil & fort dure, mais elle est toute couverte de cicatrices & d'égratignures que lui font les épines & les buissons au travers desquels l'Elephant passe fort souvent. La tête de cet animal est proportionnée à son corps & il a deux oreilles fort larges & fort étendues. Au-dessus de sa mâchoire supérieure & entre deux dents fort grosses & très-longues, est placée une trompe qui s'allonge, ou se raccourcit au gré de l'Elephant & dont il se sert comme d'une main, soit pour manger, soit pour se défendre. Ses jambes sont courtes, & ses pieds sont ronds, larges & armés de forts durillons qui servent à affermir sa marche. Sa queue est terminée par une grosse touffe de poils qui ont environ un pied & demi de long & qui sont aussi épais & aussi forts que des soies de cochons. Quelque pesant que soit cet animal, il atteint de son pas un homme qui court. Il nâge proprement, se couche & se leve avec autant de facilité que les autres animaux ; ce qui fait voir combien est fautive l'opinion où étoient les Anciens en s'imaginant que l'Elephant n'avoit point de jointures. Ceux qu'on parvient à priver, craignent les châtimens & paroissent sensibles à la douceur & aux récompenses qu'on leur montre. Les Elephants vivent quelquefois cent ou cent vingt ans, & croissent jusqu'à trente. Ils sont fort communs dans les Indes où on en trouve qui ont quinze pieds de haut. Ceux de l'Isle de Ceylan sont les plus petits, mais on les estime davantage.

En général la femelle de l'Elephant est plus foible & moins grosse que le mâle. Elle porte ses petits deux ans, & ses mamelles tombent entre ses jambes de devant. La nourriture ordinaire des Elephants est de l'herbe, des bruyeres, des racines & les branches des buissons pendant qu'elles sont encore tendres. Lorsqu'ils veulent boire, ils troublent toujours l'eau. Quelques personnes ont cru que c'étoit pour ne se pas voir dans l'eau, mais il paroîtroit assez vraisemblable, qu'ils ne mêlent ainsi l'eau que pour la rendre moins crue & moins indigeste. Les dents d'Elephants du Cap de Bonne-Espérance sont très-grosses & pèsent depuis soixante livres jusqu'à cent vingt.

Chameau & Dromadaire.

Il y a deux especes de Chameaux, l'une qui retient le nom de Chameau, & l'autre qu'on appelle Dromadaire. Ceux de la premiere espece ont les jambes très-hautes, une bosse sur le dos & le cou fort long. Ces animaux sont dociles, & on les accoutume aisément à plier les genoux & à se baisser pour recevoir la charge qu'on leur destine, & qui va quelquefois à mille livres pesant. Les Dromadaires sont plus petits & ne portent pas de si fortes charges, mais ils sont plus agiles & marchent plus vite,

vite, & on s'en sert pour les voyages qui demandent de la promptitude. Le poil des Chameaux tombe ordinairement au printemps, & alors pour le préserver de la piqure des mouches, on dit qu'il faut leur goudronner la peau. D'ailleurs ils content peu à nourrir, car ils peuvent être dix à douze jours, sans boire ni manger.

Le Buffle a le corps presque semblable à celui d'un Taureau d'Europe. Il avance toujours la tête en marchant, & sur son front sort une touffe de poils frisés & fort rudes. Ses cornes, dont les pointes sont recourbées en dedans & se joignent presque, sont fort courtes & penchent vers le col; il a la peau si dure & si ferme, qu'il seroit difficile de le tuer, si l'on n'avoit une bonne arme à feu. La chair de cet animal est bonne à manger, mais elle n'est ni si excellente ni si tendre que celle des bœufs ordinaires. Le Buffle du Cap de Bonne-Espérance devient furieux à la vue d'un habit rouge, & au bruit d'un coup de fusil tiré près de lui. Dans ces cas, il pousse des cris affreux, frappe du pied, remue la terre & courant contre celui qui a tiré, ou qui est habillé de rouge, il franchit tous les obstacles pour l'atteindre. Le feu, l'eau ne peuvent l'arrêter; une muraille seule, ou quelque chose qui lui dérobe la vue de son ennemi, apaise sur le champ sa fureur.

L'Ane sauvage est un des plus beaux animaux qu'on connoisse. Il a la taille d'un cheval de monture ordinaire. Son poil est doux & uni, & ses jambes sont déliées & bien proportionnées. Depuis la crinière jusqu'à la queue, on lui voit au milieu du dos une raie noire, de laquelle il sort de part & d'autre un grand nombre de raies de diverses couleurs, qui forment autant de cercles en se rencontrant sous son ventre. Quelques-uns de ces cercles sont blancs, d'autres jaunes, d'autres châtains, & les couleurs se perdent & se confondent les unes dans les autres, de sorte qu'elles présentent un coup d'œil charmant. Sa tête & ses oreilles sont aussi ornées de petites raies & des mêmes couleurs. Celles qui brillent sur la crinière & sur la queue, sont pour la plupart blanches, châtain, ou brunes, & il en a peu de jaunes en ces endroits. Cet animal est si prompt à la course, qu'il n'y a point de chevaux qui puissent lui être comparés à cet égard. Les Anes sauvages vont toujours par grosses troupes, & ils aiment tellement leur liberté, qu'on n'a jamais pu venir à bout d'en apprivoiser quelqu'un.

Il y a tant d'espèces différentes de Singes, qu'on ne peut en donner une exacte description. Il y en a de toutes les tailles & de plusieurs formes; mais tous sont voir beaucoup d'adresse, d'instinct & de malice.

Le Caméléon ressemble un peu au Léopard, excepté qu'il a la tête plus large, plus grosse & qu'il n'a point de col. Son museau est long & fait en pointe obtuse, & sa langue qui est ronde & aplatie par le bout, lui sert à prendre des mouches ou autres semblables insectes, dont il fait apparemment sa nourriture. Lorsqu'il veut faire la chasse à ces insectes, il tire la langue & les mouches s'y attachent comme sur de la glu. La couleur ordinaire du Caméléon est un gris bleuâtre. Le Vulgaire s'imagine que les Caméléons changent de couleurs & prennent aussitôt celles des choses qu'on leur présente; mais cette idée est démentie par l'expérience. Il est vrai que le corps de cet animal est diaphane, & que lorsqu'on le met contre quelque chose on en voit la couleur au travers de sa peau & de tout son corps.

Tome VIII.

D d

L'AFRIQUE.

Taureau sauvage ou Buffle.

Ane sauvage.

Singe.

Caméléon.

L'AFRIQUE.

Autruche.

L'Autruche a le corps plus grand qu'aucun autre oiseau connu dans le monde, & sa tête est fort petite en comparaison. Son col, qui est long, ressemble à celui d'un Cygne, & son bec est court & pointu; ses plumes sont noires & blanches; ses jambes sont longues, fortes & épaisses, & ses pieds sont fendus comme ceux des Chevres. La pesanteur de cet oiseau l'empêche de voler, mais lorsqu'il se voit en danger, il s'enfuit en s'aidant de ses ailes & de ses jambes avec tant d'agilité, qu'il faut être bien monté pour pouvoir l'atteindre. Si l'Autruche croit ne pouvoir échapper au chasseur, elle cache sa tête où elle peut, & ne branle point qu'on ne l'ait prise ou tuée. L'œuf d'Autruche est un bon mets, & il suffit pour rassasier trois ou quatre personnes. Divers Auteurs, en parlant des Autruches, disent qu'elles déposent leurs œufs sur le sable, où elles les laissent jusqu'à ce que le Soleil les ait fait éclore. Elles placent à la vérité leurs œufs sur le sable, mais suivant le rapport de M. Kolbe, celles du Cap de Bonne-Espérance couvent comme les autres oiseaux, & le mâle & la femelle font cette fonction tour à tour. Lorsque les petits sont éclos, les Autruches ne les abandonnent pas, comme quelques-uns le croient encore; au contraire elles en ont un grand soin, jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher eux-mêmes leur nourriture. Le père & la mère apportent des herbes à leurs petits, & s'il arrive qu'ils en perdent quelqu'un pendant leur absence, il deviennent si furieux, qu'on ne pourroit en approcher dans ces moments, sans courir un grand risque. On dit que les Autruches digèrent le fer & les cailloux; elles en avalent à la vérité, mais elles les rendent tels qu'elles les ont pris.

Cheval marin.

Le Cheval marin ressemble au Rhinocéros par la couleur & par la taille, avec cette différence néanmoins, qu'il a les jambes plus courtes. Sa tête ressemble plus à celle du Cheval ordinaire qu'à celle de tout autre animal, & il y a apparence que c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom de Cheval. Il a la bouche beaucoup plus grande que le Cheval, & à cet égard il approche plus du bœuf. Ses narines qui sont fort grosses se remplissent d'eau, qu'il fait jaillir lorsqu'il se leve du fond de la mer ou de la rivière où il se trouve. Ses jambes sont courtes, épaisses & égales en grosseur depuis le haut jusqu'en bas. Il n'a pas la corne fendue comme le Bœuf, mais elle est partagée en quatre parties à l'extrémité, & sur chacune de ces parties, on voit des espèces de petites canelures qui vont en forme de vis: sa queue est courte comme celle de l'Eléphant, & on y apperçoit un peu de poil qui est fort court; le reste du corps de cet animal n'en a pas; les mammelles de la femelle lui pendent entre les jambes de derrière, & elles sont petites en comparaison de la grosseur du corps. La peau du Cheval marin a plus d'un pouce d'épaisseur, & outre cela elle est si dure qu'il est très-difficile de le tuer même d'un coup de bale.

Cet animal ne vit pas toujours dans l'eau, il prend sa nourriture sur la terre, & s'il se retire dans la mer ou dans une rivière, ce n'est que pour se mettre en sûreté. Sa nourriture ordinaire est l'herbe, & aussitôt que la faim le presse, il sort de l'eau dans laquelle il se couche toujours, tourne la tête de tous côtés vers les bords pour voir s'il n'y a point de danger, & s'il apperçoit quelque chose il se replonge dans l'eau, où il reste plusieurs heures sans se montrer de nouveau. Il sent un homme à une distance assez grande,

ce qui augmente la difficulté de le tuer. Les Européens visent toujours à la tête de cet animal, parce que la peau y étant plus tendue, on touche plus aisément à l'os.

Lorsqu'on l'a tué dans l'eau, le sang fait découvrir le lieu où il faut le chercher, & alors par le secours d'un bateau & avec des crocs & des cordes on le tire au bord. Sur le champ on le dépouille de sa peau, on lui ôte les boyaux, on le charge sur un chariot, & on l'emporte. Cet animal pèse pour l'ordinaire deux mille cinq cens ou trois mille livres.

On est curieux des dents du cheval marin. Il en sort quatre de la mâchoire inférieure, & elles s'élèvent hors de la gueule à une hauteur considérable. Il y en a deux de chaque côté, dont l'une est crochue & l'autre droite. Elles sont épaisses comme une corne de bœuf, longues d'environ un pied & demi & pèsent quelquefois dix livres chacune. Leur blancheur est fort éclatante & se conserve mieux que l'ivoire, qui jaunit en vieillissant. La chair du Cheval marin est un manger très-délicieux, soit bouillie, soit rôtie, & sa graisse est fort douce & fort saine.

Les Crocodiles sont des espèces de grands Lézards amphibies, qui se nourrissent dans les joncs sur le bord des grandes rivières. Leur corps est couvert d'écaillés sur le dos, mais la peau du ventre est assez tendre; ils ont une gueule extraordinairement grande, avec plusieurs rangs de dents aigues & qui entrent les unes dans les autres; ils dévorent souvent les hommes, & on auroit peine à s'en garantir en Egypte, où ils sont fort nombreux, si un petit animal nommé *Ichneumon*, ne leur faisoit la guerre & n'en détruisoit beaucoup. L'*Ichneumon*, qui a la forme à peu près d'un Rat, s'introduit dans la gueule du Crocodile, pénètre jusqu'à ses entrailles, les ronger, & sort ensuite par l'ouverture qu'il s'est faite en lui perçant le ventre.

On n'a connu que fort tard la plus grande partie de l'Afrique, & quoique les Européens n'aient point d'établissement dans cette vaste région, on sçait qu'elle est habitée & qu'elle contient des pays très-fertiles. On n'a eu connoissance de l'Afrique méridionale que par les navigations des Portugais, qui à la fin du quinzième siècle découvrirent & doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, comme je l'ai dit plus haut.

Les principales rivières de l'Afrique sont le Nil, le Niger, le Sénégal, le Zaïre, le Coanza, & le Zambeze, ou Cuama.

Le Nil coule du Midi au Nord & se jette dans la Mer méditerranée après avoir traversé l'Egypte. On croyoit au commencement du siècle dernier, que le Nil prenoit sa source dans le Gojam, Province d'Abyssinie; mais M. Danville n'est pas de ce sentiment. Dans une nouvelle Carte d'Afrique qu'il vient de publier, il observe que les Géographes anciens & les plus célèbres des Orientaux, reculent les sources du Nil vers le milieu de l'Afrique, & le font sortir des montagnes de la Lune, vers le cinquième degré de latitude septentrionale. Le même Géographe ajoute, que l'autre fleuve qui se joint dans la Nubie, au dessous de la ville de Sennar, à celui qui vient d'Abyssinie, est plus gros, & il en conclut qu'on n'est pas en droit de rejeter entièrement ce que Ptolémée, El-Edrisi & Abulfeda rapportent de l'origine du Nil, jusqu'à ce qu'on en ait des connoissances plus claires & plus distinctes. Les débordemens du Nil fertilisent les terres qu'il arrose, & surtout l'Egypte, où il se partage en plusieurs branches.

Dd ij

L'AFRIQUE

Crocodile.

Le Nil.

L'AFRIQUE.

Le Niger & le Sénégal.

Le Niger & le Sénégal sont plus connus aujourd'hui qu'ils ne le furent d'abord & M. Sanfon dans ses cartes faisoit couler le Niger de l'Est à l'Ouest, & se traverser toute la Nigritie par un cours de plus de huit cents lieues, après lequel il sembloit se jeter dans la Mer Atlantique à l'endroit où est l'embouchure du Sénégal, qui dans ce cas est le même que le Niger. Les premières Cartes de M. Delisle étoient semblables à celles de M. Sanfon touchant le Niger ; mais sur de nouvelles relations M. M. Delisle & Danville distinguent deux fleuves qui prennent leurs sources environ au milieu de la Nigritie. L'un, qui est le Niger & qui s'appelle *Guien* ou *Isa*, coule vers l'Orient dans le Royaume de Tombouctou, & va se rendre dans un ou deux lacs aux environs de Bornou. L'autre, qui est le Sénégal, en sortant du Lac Maberia coule à l'Occident, & va tomber dans l'Océan, après un cours de plus de quatre cents lieues. On ne le connoît bien que depuis son embouchure jusqu'au Rocher qui est au-delà du Royaume de Galam. C'est environ la moitié de son cours, & on ne peut pas le remonter plus haut à cause des rochers, des cataractes ou cascades que l'on rencontre. Plusieurs Auteurs croyent que la rivière de Gambie, ou Gambre, est une branche du Sénégal.

Le Zaïre.

Ce Fleuve qui arrose le Congo septentrional, se décharge dans la mer à l'Occident. On ne connoît pas sa source, & c'est sans fondement qu'on le faisoit sortir, comme plusieurs autres d'un lac Zambre qu'on disoit être au milieu de l'Afrique. Le Zaïre reçoit dans son lit une autre rivière considérable nommée le Coango.

Le Coanza.

Le Coanza coule au travers du Congo méridional, & on ignore aussi quelle est son origine.

Le Zambèze ou Cuana.

La source du Zambèze est encore inconnue ; on sçait seulement qu'il parcourt les Etats du Monomotapa, & qu'il se jette à l'Orient dans le Golphe de Sofala.

Il y a en Afrique trois fameux Caps, sçavoir à l'Occident le Cap Verd, au Midi le Cap de Bonne-Espérance, & à l'Orient le Cap de Guardafui.

On remarque dans cette partie du Monde deux chaînes principales de Montagnes. La première est au Nord & s'appelle le Mont-Atlas. Elle traverse toute la Barbarie d'Occident en l'Orient, & finit près de l'Egypte. La seconde est située auprès du Tropique du Cancer, & se nomme le Mont Armédée : elle sépare la Nigritie du Sara, ou Desert de Barbarie.

L'Afrique peut se diviser en trois parties générales, sçavoir ; 1^o. la partie septentrionale qui contient l'Egypte à l'Orient, la Barbarie à l'Occident, & le Sara, ou Desert à son Midi. 2^o. La partie du milieu qui d'Occident en Orient renferme la Guinée, la Nigritie, la Nubie & l'Abyssinie. 3^o. La partie méridionale qui comprend le Congo à l'Occident ; au milieu la Caffrie pure qui s'étend jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; & à l'Orient la Caffrie mélangée qui renferme les côtes de Zanguebar & d'Ajan. A ces dix parties que les trois parties générales contiennent, on doit ajouter les Isles de l'Afrique.

De l'Egypte.

L'Egypte placée au Nord-Est de l'Afrique est bornée au Nord par la Méditerranée ; à l'Orient par l'Arabie-Pétrée & la Mer rouge ; au Midi par la Nubie ; & à l'Occident par la Barbarie. Une longue chaîne de Montagnes

qui ne sont pas éloignées du Nil, surtout dans la haute Egypte, traverse tout ce pays du Midi au Nord. Le Nil, dont on a déjà parlé est la seule rivière remarquable qui s'y trouve.

L'AIRIQUE.

L'Egypte est un pays très-fertile quoique sablonneux, & sa fertilité vient des eaux du Nil, qui en séjournant sur les terres y laissent un limon qui les engraisse. Vers le milieu de Juin, le Nil commence à se déborder, & il ne rentre dans son lit qu'au mois de Septembre. Lorsque le débordement va jusqu'à vingt-quatre pieds on fait des réjouissances, parce que l'année doit être bonne. S'il ne passe point seize pieds on s'attend à une disette, & si l'inondation excède les vingt-quatre pieds, elle devient nuisible, en ce qu'elle est plus longtemps à se retirer, & qu'elle ne laisse plus le temps nécessaire pour semer & moissonner. Il y a des endroits où le Nil se précipite du haut des rochers avec un très-grand bruit : c'est ce qu'on appelle les *Cataractes*. Il tombe en un de ces endroits de près de deux cents pieds de haut. On prétend que le limon du Nil qui reste sur la terre corrompt l'air & le rend malsain. Cependant les peuples y vivent longtemps, & les animaux y sont très-séconds.

Ce pays est si fertile en bled, qu'on l'appelloit autrefois le grenier de l'Empire Romain. Il en fournit maintenant une grande quantité aux Turcs dont il dépend. Outre le bled, on en tire du riz, des dattes, des olives, du séné, de la casse & un baume excellent. Les fruits y sont délicieux & on y cultive avec succès des cannes à sucre & de très-beau lin. On faisoit anciennement dans ce pays le commerce des Marchandises des Indes, qui se pouvoient transporter par la Mer Rouge, mais depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance, ce commerce a beaucoup diminué. On divise l'Egypte en trois parties ; la haute au Midi, celle du milieu, & la basse au Nord.

HAUTE EGYPT.

Cette partie de l'Egypte, connue anciennement sous le nom de Thébaidé, se nomme aujourd'hui *Saïd*, qui en Arabe signifie pays haut. Ses principales villes, toutes bâties sur le Nil, sont, Girgê, capitale & résidence d'un Sangiac, Siout ou Aziot, ville considérable au Nord de la précédente ; Kené (1) ou Kous, anciennement Coptos, au Sud-Est de Girgê ; Asna, petite ville plus au Midi ; Souen ou Asfan, autrefois Syene (2) presque sous le Tropique du Cancer, & Ibrim : cette ville est la dernière Place que les Turcs possèdent en Egypte, ou plutôt elle appartient à cette partie de la Nubie qui lui a été unie, & elle est près des grandes Cataractes du Nil.

EGYPTE DU MILIEU.

L'Egypte du milieu est appelée Vostani par les Turcs, & elle renferme le Caire, capitale de toute l'Egypte, Fium & Suez, ville & port.

Le Caire.

Le Caire, ville située sur le Nil, & capitale de la Province & de toute l'Egypte, fut bâtie l'an 971. de l'Ere Chrétienne, par le Khalife Moez Fattimitte, qui la nomma *Al-Caira*, c'est-à-dire, la victorieuse. Cette ville, qui est fort grande, est composée de trois parties séparées l'une de l'autre

(1) Près de cette ville au Midi, sont les ruines de l'ancienne & magnifique ville de Thebes d'Egypte, qui avoit cent portes. On y voit encore un grand Palais, qui sembleroit n'avoir subsisté que pour effacer la gloire

des plus beaux ouvrages.

(2) Juvenal y fut exilé & y mourut. Près de cette ville étoient les carrières de ce beau marbre appelé *Granit*.

L'AFRIQUE.

de près d'un quart de lieue. Ces parties sont connues par les noms de vieux Caire, de nouveau Caire, & de fauxbourg de Boulac. Cette dernière partie est sur le bord du Nil, & a un beau port. Les maisons sont basses, mal construites, & les rues sont sales & sans pavés. Le château où réside le Bacha est placé sur une hauteur, & ne conserve que quelques foibles restes de son ancienne magnificence. Les Turcs ont peu de goût pour l'architecture, & leur négligence à cet égard est cause de la perte de plusieurs édifices. Le Caire est bien peuplé & fait un commerce assez considérable des tapis de Turquie, dont il y a des Manufactures dans la ville. Vis-à-vis du Caire & de l'autre côté du Nil étoit autrefois la célèbre ville de Memphis, ancienne capitale de l'Egypte. Les fameuses pyramides qui servoient de sépultures aux anciens Rois d'Egypte, se voyent du même côté que Memphis, & à trois ou quatre lieues du Caire. Dans la même contrée est le lac de Kernc, appelé anciennement de *Maris*, ou de *Caron*. Ce lac communique avec le Nil par un canal, & près de-là étoient autrefois le fameux labyrinthe & les sépultures des anciens Egyptiens, ce qui a sans doute donné occasion aux Poètes Grecs de parler de la barque à Caron, qui transportoit les morts dans les enfers.

Fium. Fium construite au Sud-Est de ce lac, & sur un canal qui se rend dans le Nil, est une ville assez considérable, fort peuplée, & dont le terroir est le plus fertile de l'Egypte en toutes sortes de fruits.

Suez. Suez est une petite ville célèbre par le nom qu'elle donne à l'isthme ou langue de terre, qui joint l'Afrique à l'Asie, & qui a environ cinquante lieues. Elle a un port à l'extrémité de la Mer Rouge, au Sud-Est du Caire, & le Grand Seigneur a soin d'y entretenir toujours plusieurs Galeres.

BASSE EGYPT. La basse Egypte est nommée *Bahri* par les Turcs, & ses villes sont Alexandrie, ou Scandcrik, Aberton, Rosette, ou Rassis, Damiette ou Damiat. Il ne reste presque plus de cette ville que le port qui est sur la Méditerranée au Nord Ouest du Caire. Elle avoit été fondée par Alexandre le Grand 332 ans avant J. C. & elle n'est qu'une ombre de ce qu'elle fut alors. Il s'y fait néanmoins quelque commerce, surtout de la part des Marchois & des Vénitiens.

Alborton. Alborton, qui est aussi un port à l'Occident d'Alexandrie, est une ville assez commerçante, & suivant plusieurs Auteurs, elle doit être renfermée dans le pays de Dernc ou de Barca.

Rosete ou Rassis. Rosete ou Rassis, port à l'Orient d'Alexandrie, & au Nord du bras Occidental du Nil, est aujourd'hui fort marchande. Elle passe pour le lieu le plus délicieux de l'Egypte.

Rosette ou Damiat. Damiete ou Damiat, bâtie sur le bord du bras occidental du Nil, est une grande ville célèbre dans l'histoire des croisades. En 1249. elle fut prise par saint Louis, qui fut obligé ensuite de la rendre pour sa rançon. La nouvelle Damiete est à une lieue au Midi de l'ancienne, qui a été ruinée.

BARBARIE. La Barbarie s'étend depuis l'Egypte jusqu'au-delà du Détroit de Gibraltar, le long de la Mer Méditerranée & un peu sur l'Océan. Elle se divise en deux grandes parties, séparées l'une de l'autre par le Mont Atlas. La première, qui est la Barbarie propre, est au Nord, & comprend de l'Orient à l'Occident, 1°. le pays de Dernc ou de Barca, 2°. les Royaumes

ou Républiques de Tripoli ; 3°. de Tunis ; 4°. d'Alger, qui sont sous la protection des Turcs ; & 5°. le Royaume de Maroc, de qui dépend celui de Fez. La seconde partie, qui est au Midi de la précédente & du Mont Atlas, s'appelle le pays des Dattes, ou le *Biledulgerid*. Elle comprend plusieurs Etats, dont quelques-uns dépendent des Royaumes qu'on vient de nommer.

Cette partie de la Barbarie, que les anciens connoissoient sous les noms de Lybie extérieure, ou de Cyrenaïque, d'Afrique propre, de Numidie & de Mauritanie, est le meilleur pays de l'Afrique & le plus peuplé. Il produit abondamment du bled, du maïs, de bons vins & des fruits, comme citrons, oranges, figues, amandes, olives, dattes & melons. Le commerce de ce pays consiste dans la vente de ces fruits, dans celle des chevaux, qu'on appelle *Barbes* & qui sont fort estimés, & dans celle des peaux de maroquins. L'air y seroit très-chaud, s'il n'étoit un peu tempéré par les vents de la Méditerranée.

Ce pays, qui est compris dans la Barbarie propre, est à l'Occident & voisin de l'Egypte. Plusieurs Géographes le nomment un Royaume, & en effet il l'étoit jadis, mais il ne l'est plus maintenant, & on le renferme quelquefois dans celui de Tripoli. Il appartient aux Turcs & est gouverné par un Sangiac soumis au Bacha qui réside à Tripoli. Le climat de ce pays est fort inégal, cependant le terroir est peuplé & fertile le long des côtes. Il n'en est pas de même de l'intérieur du pays, qui est presque stérile & peu habité. M. de la Martinière prétend qu'il n'y a jamais eu de ville de Barca, & que ce n'est que l'ancien nom du pays. Néanmoins M. Danville dans sa nouvelle carte, marque Barca comme un petit lieu près de Tolometa. Le pays de Derne étoit autrefois appelé Lybie propre ou extérieure : il comprenoit la Cyrénaïque & la Marmarique & ses villes sont Derne, capitale, située près de la Mer à l'Orient du Cap Razat, Tolometa autrefois Proteaïde, près du Golphe de la Sidre, connu anciennement sous le nom de Syrtis, fameux écueils ; & enfin Crene ou Cuen entre les deux villes précédentes.

Ce pays s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, le long de la Mer Méditerranée, & il est voisin d'un grand Golphe, nommé le Golphe de la Sidre, qui est fort dangereux pour les vaisseaux, à cause de son peu de profondeur & des rochers ou bancs de Sables qu'on y trouve. Le terroir de ce pays est sablonneux & stérile, on recueille néanmoins le long des côtes des citrons, des limons, des oranges, du safran qui passe pour le meilleur qu'il y ait, & une plante nommée Lotus, dont les habitants font une très-bonne boisson. Le fruit de cette plante est noir, & ressemble par sa figure & par sa grosseur à une cerise. Les villes qui composent le Royaume ou la République sont Tripoli, capitale & port, Lebda ; autrefois *Leptis*, au Sud-Est de Tripoli ; Zoara, au Nord-Ouest, & enfin Zerbi ou Gerbe, petite île au Nord de Zoara.

Cet Etat comprend les pays que les Anciens ont nommés l'Afrique propre & la Bizacène. Son climat & son terroir sont assez semblables à ceux de Tripoli, excepté qu'il produit en quelques cantons beaucoup de bled. Ses villes sont Tunis, Porto-Farina, Souza, Cairouan, Cafsa.

L'AFRIQUE.

BARBARIE
PROPRE.1°. Pays de
Derne ou de
Barca.2°. P. Confines
du Royaume de
Tripoli.3°. République
ou Royaume de
Tunis.

L'AFRIQUE.

Tunis.

Tunis, capitale & port de Mer, est une ville grande, riche & bien peuplée, quoiqu'il n'y ait point d'autre eau douce que celle des citernes, & de quelques puits ou fontaines qui sont aux environs. Il se fait un très-grand commerce à Tunis, & à trois ou quatre lieues de cette ville, on voit les ruines de Carthage, si célèbre du temps des Romains.

Porto Farina.

Porto-Farina est un port au Nord de Tunis; cette ville est bâtie sur les ruines d'Utique, où Caton le jeune mourut.

Souza.

Souza, qui se trouve placée au Sud-Est de Tunis sur la côte, est une ville marchande, & elle a un bon port & une forteresse pour sa défense.

Cairoan.

Cairoan est une grande ville, qui a été bâtie autrefois par les Sarrasins, & alors fort peuplée, mais aujourd'hui elle a peu d'habitants.

Cafsa.

Au Sud-Ouest de Cairoan est Cafsa, dont les murs & la forteresse sont, à ce qu'on prétend, un ouvrage des Romains. Quoiqu'il en soit, son terroir est très-fertile en fruits de différentes espèces.

A l'Orient de la ville de Tunis sont les petites îles de Lampedouse, de Linosé & de Pantalarie qui en dépendoient autrefois. Les Chevaliers de Malte possèdent aujourd'hui les deux premières, & la troisième appartient au Duc de Requefens, sous la protection & l'hommage de l'Espagne. Les Lomellinis, nobles Génois, sont maîtres de l'île de Tabarca, qui est au Nord-Ouest de Tunis. Le Gerid propre, qui renferme le Royaume de Tocrate, & qui est situé au Midi & au-delà du Mont Atlas dépend du Royaume, ou de la République de Tunis.

4°. Royaume
ou République
d'Alger.

Les villes qui dépendent de la République ou du Royaume d'Alger sont, 1°. Alger, capitale, port & ville forte sur la Méditerranée. Cette ville, qui est bâtie sur la pente d'une montagne, forme une espèce d'amphithéâtre & paroît la plus riche de l'Afrique par ses palais & la beauté de son port. Ses rues sont étroites, mais les maisons sont agréables au moyen de leurs toits, qui, faits en plates-formes couvertes de terre, servent de jardins. Les autres villes sont Constantine, à l'Orient d'Alger; Bonne (1), autrefois Hyppone, ville maritime & port au Nord-Est de Constantine; le Bastion de France qui est fort considérable, où les François (2) ont une forte garnison; Bugie, à l'Orient d'Alger, ville maritime, & ci-devant capitale d'un petit Royaume; Tremecen ou Tlemcen, au Sud-Ouest d'Alger, grande ville, forte, bien peuplée & autrefois capitale d'un Royaume assez considérable; Oran, & Marfalquibir ou la Marca. Ces deux dernières villes sont suffisamment fortifiées, ont de bons ports, & appartiennent aux Espagnols. La première fut prise en 1708. par les Algériens, mais le Comte de Mortemar la leur a enlevée en 1732.

Alger étend sa domination au-delà du Mont Atlas dans les pays de Zab & de Tegerarin, qui sont du Biledulgerid.

5°. Etats du
Roi de Maroc.

Les Etats du Roi de Maroc sont composés de plusieurs petits Royaumes & entr'autres de ceux de Fez & de Maroc. Ce Souverain prend le titre d'Empereur d'Afrique, & regne sur le pays le plus habité & le plus fertile de

(1) Cette ville a été célèbre dans l'Antiquité, moins par sa grandeur & ses richesses, que pour avoir été le Siège de saint Augustin son Evêque, dont les écrits sont si res-

peints dans l'Eglise.

(2) Ce port est important pour favoriser le commerce en Barbarie. On pêche beaucoup de corail dans ses environs.

route la Barbarie. Les villes qui se trouvent renfermées dans Fez & dans Maroc sont Miquenez ou Meknez, Melille, Ceuta, Pignon de Velez, Tanger, Larache, Salé, Maroc, Saffie, & Mazagan.

Fez est la capitale du Royaume de ce nom, & le fait porter aussi à la petite rivière sur laquelle elle est bâtie. Cette ville est riche, marchande, & très-peuplée, & on y a fondé une célèbre Académie Arabe, où l'on enseigne la Grammaire, la Poésie, l'Astrologie, la Jurisprudence, &c.

Miquenez, ou Meknez, résidence ordinaire du Roi de Maroc, qui y a fait bâtir un magnifique palais, se trouve située à l'Occident de Fez. Cette ville est très-peuplée, & le Roi d'Espagne y a fondé un Hôpital pour le soulagement des esclaves Chrétiens.

Au Nord-Est de Fez & sur la Méditerranée, on voit la petite ville de Melille, qui a une forteresse & appartient aux Espagnols depuis 1496.

Ceuta, place très-forte & port de Mer sur le Déroit de Gibraltar, dépend des Espagnols à qui elle fut cédée par les Portugais en 1668. les efforts du Roi de Maroc pour la reprendre ont toujours été inutiles.

Entre les deux dernières places dont on vient de parler est Pignon-de-Velez. C'est une forteresse dans une île, & les Espagnols en sont maîtres.

Tanger a été sous la puissance des Anglois depuis l'année 1662. Ils l'ont ruinée, & les Maures s'en sont emparés.

Larache, ville maritime sur l'Océan, est située à l'embouchure de la rivière de Larache. Elle a un très-bon port avec une citadelle, que les Espagnols ont bâtie dans le temps qu'ils étoient maîtres de cette ville; mais ils l'ont perdue en 1681. & les Maures la possèdent maintenant.

La ville de Salé est bâtie à l'Occident de Fez. Elle a un bon port sur l'Océan, & la rivière de Guerou la partage en deux. On y voit plusieurs Forts, & elle est fameuse par ses pirateries.

Maroc, capitale du Royaume de ce nom, est forte & assez grande. Cependant elle est moins considérable aujourd'hui qu'elle ne l'a été autrefois, quoiqu'il y ait encore une belle forteresse.

Au Nord-Ouest de Maroc & sur l'Océan, on voit la ville de Saffie, qui est défendue par un bon château. Le Roi de Maroc à qui elle appartient depuis que les Portugais l'ont abandonnée en 1641. y entretient une forte garnison. Comme cette ville est belle & très-commerçante, les François y ont un Consul.

Les Portugais sont maîtres de Mazagan, petite ville sur l'Océan; mais le Roi de Maroc possède les petits Royaumes de Sus, de Dras ou Dahra, de Taflet, & suivant quelques Auteurs, celui de Sugulmessa, qui sont renfermés dans le Biledulgerid.

Sous le nom de Biledulgerid, on comprend cette grande étendue de pays qui est au Midi du Mont Atlas, dans toute la longueur de la Barbarie-propre. Ce pays est borné à l'Occident par l'Océan; au Midi par le Sara; à l'Orient par l'Egypte & la Numidie; & au Nord par le Mont Atlas. Le terroir y est presque stérile à cause de sa grande sécheresse, & les dattes seules y sont en abondance. Les Autruches & les chameaux sont le principal revenu des habitants, & les Arabes sont fort puissants dans ce pays.

Le Biledulgerid contient d'Occident en Orient huit pays, à savoir, 1^o.

Tome VIII.

E c

L'AFRIQUE.

Fez.

Miquenez.

Melille.

Ceuta.

Pignon de-Velez.

Tanger.

Larache.

Salé.

Maroc.

Saffie.

Mazagan.

FAVIERES DATES, ou BILEDULGERID.

L'AFRIQUE.

le Royaume de Sus; 2°. celui de Taflet; 3°. celui de Sugulmefse; 4°. le Tégorarin; 5°. le Zab; 6°. le Biledulgerid propre, 7°. le Royaume du Faïfan; & 8°. le pays d'Ouguela & de Siouab, qui fait partie du désert de Barca.

1°. Royaume de Sus.

Ce Royaume, qui n'est qu'une Province du Royaume de Maroc, est à son Midi & se trouve borné à l'Occident par l'Océan. Les habitants de Sus passent pour les meilleurs soldats de toute l'Afrique, & comme ils paroissent supporter impatiemment le joug qui leur est imposé, le Roi de Maroc les ménage beaucoup pour prévenir les révoltes, & n'en exige point de tribut extraordinaire. La capitale de cette Province est la ville de Sus, qui est ancienne, grande, riche & bien fortifiée.

2°. Taflet.

Le Royaume de Taflet appartient aussi au Roi de Maroc, & est au Sud-Est du Royaume de Maroc, Taflet, sa capitale, est bâtie sur la rivière du même nom, & paroît une ville marchande & défendue par un bon château. Kiteva est une ville grande, bien bâtie & capitale de la Province de Darha ou Dras, qui est dépendante du Royaume de Taflet.

3°. Royaume de Sugulmefse.

Le Royaume de Sugulmefse est au Nord de celui de Taflet & a pour capitale Sugulmefse sur le Zis, ville assez considérable, mais dont l'air est très-mal sain. Il y a dans ce pays des grains, des fruits, & des mines de fer, de plomb & d'antimoine.

4°. Le Tégorarin.

On voit dans ce pays, qui est vassal d'Alger, plusieurs châteaux, & plus de cent villages assez peuplés. Les habitants se nourrissent de dattes, de chair & de lait de chameau. C'est dans le Tégorarin que s'assemblent les caravanes qui veulent traverser le Sara ou désert pour aller commercer en Nigritie.

5°. Le Zab.

Le Zab est au Nord du Tégorarin, appartient aussi à Alger, & seroit assez fertile, s'il n'étoit sujet à la disette d'eau & rempli d'une multitude de scorpions. Pefcara, ville la plus remarquable de cette contrée, est située au pied du Mont Atlas, & ses habitants reçoivent mieux les Etrangers que les autres Africains du Biledulgerid. Dans Mezaba, qui est une Province dépendante du Zab, on rencontre quelques châteaux & plusieurs villages.

6°. Le Biledulgerid.

Le Biledulgerid propre, ou Gerib, c'est-à-dire, pays des dattes, que M. d'Anville appelle le pays des sauterelles, renferme plusieurs villes, qui sont Tonfara, capitale, située dans un terroir fertile en dattes, & qui dépend de Tunis; Tocorte ou Tecort, capitale du Royaume de ce nom, située sur une montagne, au pied de laquelle coule une petite rivière; & Gadume, capitale du Royaume de Gadume, qui a seize bourgs fermés & soixante villages. Les habitants de Gadume sont riches en dattes & en argent, ils trafiquent avec les Negres.

7°. Royaume de Faïfan ou de Ircan.

Le Royaume de Faïfan, selon plusieurs Auteurs, dépend de Tripoli, & a plus de cent villages où on trouve beaucoup de dattes & de séné. A l'Orient de ce Royaume est le Rassem ou le pays pétrifié, qui est inhabité.

8°. Pays d'Ouguela & de Siouab.

Ce pays fait partie du désert de Barca & a pour villes, à l'Occident Ouguela, & à l'Orient sur les frontières de l'Egypte Siouab. Cette dernière le gouverne en forme de République & relève de Tripoli. Le fameux Temple de Jupiter Ammon étoit autrefois dans son voisinage.

SARA OU DESERT DE BARCA.

Le nom de Sara, qui en langue Arabe signifie désert, est donné à toute

cette étendue de pays, longue & plus ou moins étroite, qui se trouve entre le Biledulgerid d'un côté, la Nigritie de l'autre, & cette partie de la Guinée où est l'embouchure du Sénégal. La chaleur insupportable que le soleil cause dans cette région en dardant ses rayons sur les sables, dont elle est remplie, fait qu'elle est encore moins habitée que le Biledulgerid. D'ailleurs la fécheresse y est si grande, qu'on fait des voyages de cent lieues sans trouver une goutte d'eau. Les vastes campagnes de sable mouvant qui sont fréquentes dans ce pays lui ont fait donner par les Arabes le nom de Mer de sable.

Les cinq deserts de Sara sont, d'Occident en Orient, ceux de Zanhaga, de Zuenziga, de Targa, de Lemta & de Berdoa. 1°. Le désert de Zanhaga s'étend vers l'Occident jusqu'à l'Océan. L'air y est extrêmement sec, & la chaleur y fait tout corrompre. Les peuples qui sont près de la Mer ont d'abord fait le commerce avec les Portugais, mais aujourd'hui ils trafiquent avec les François. On trouve sur la côte deux caps remarquables, qui sont le cap Bodajor au Nord & le cap Blanc en avançant au Sud.

Le désert de Zuenziga, quoique plus sec & plus stérile que le précédent, ne laisse pas d'être habité en plusieurs endroits par des Arabes. Ces peuples se font redouter des Negres & de tous leurs voisins, parce qu'ils enlèvent tous ceux qu'ils peuvent & les vendent dans le Royaume de Maroc. A la partie Occidentale de ce désert & au Sud-Ouest de Tagazel, l'une de ses habitations, on trouve des mines abondantes de sel fossile qui se tire des roches de Tégafa, & dont se chargent les caravanes de Matoc & de Tombut.

Targa est moins aride que les deux précédents. On y trouve plusieurs puits de bonne eau, des pâturages & de la manne qu'on transporte en plusieurs endroits, où elle se vend bien. Les habitants se nomment Touargues ou Targa, & ils donnent le nom à ce désert, qu'on appelle aussi désert de Hayr, à cause d'une de ses habitations.

Le désert de Lumta manque de presque tout ce qui est nécessaire à la vie & n'offre aux regards qu'une affreuse solitude. Les peuples, qui ont quelques habitations dispersées & éloignées les unes des autres, sont féroces & voleurs. Ils s'appellent Lemtans ou Lemta, comme le désert même, dont une partie néanmoins porte le nom d'Ighidi ou d'Igud, de l'une de ses habitations. Les peuples nommés *Almoravides* dans l'histoire, & qui établirent une puissante Monarchie à Maroc & en Espagne à la fin de l'onzième siècle, sont, à ce qu'on prétend sortis de ce pays.

Ce dernier désert est le moins terrible de tous, & le plus habité. On y voit des dattes, & il y a trois petites villes & quelques bourgades. En général les peuples qui l'habitent sont appelé Berdoa, mais ceux qui sont plus à l'Orient se nomment Levata.

On comprend sous le nom de Guinée, qui se trouve dans la partie du milieu de l'Afrique, deux grandes régions, dont l'une est au Nord entre les rivières de Sénégal & de Gambie, & l'autre est au Midi près de l'Equateur. On ne connoît que deux saisons en Guinée, savoir l'été, & l'hiver ou la saison des pluies, & l'air qui est très-chaud est en même temps fort mal sain. L'été commence au mois de Septembre, dure six mois & finit par conséquent dans le mois de Mars. L'hiver succède alors & a de même six mois de durée. Les nuits d'été sont fraîches & temperent ainsi la grande chaleur.

1°. Zanhaga.

2°. Zuenziga.

3°. Targa.

4°. Lemta.

5°. Berdoa.

G U I N É E.

L'AFRIQUE.

Le terroir de ce pays est fertile, & produit abondamment du riz, du millet, de l'orge, du poivre, des cannes à sucre & plusieurs sortes d'excellents fruits. Son commerce consiste principalement en poudre d'or, en cire, en ambre, en coton, en cuirs, en dents d'Éléphants & en esclaves. On y trouve des mines d'or & différentes espèces d'animaux & d'oiseaux, comme des Perroquets, des Paons, &c. Les moutons de ce pays ont du poil au lieu de laine; les Européens font un grand commerce en Guinée, & les François sont les premiers qui en aient fait la découverte; les Portugais & ensuite les Danois se sont aussi établis dans ce pays, où ils ont bâti quelques Forts. Les Hollandois y font maintenant presque tout le commerce, & ils ont sur les côtes plusieurs habitations avec de bons Forts, qui dépendent de leur Compagnie des Indes Occidentales. Les Portugais, qui au commencement du quinzième siècle étoient les plus puissants en Guinée, ont été forcés de se retirer dans l'intérieur du pays. Ils ont fait alliance avec les Naturels & sont parvenus à s'attirer leur estime.

Guinée Septentrionale.

La Guinée Septentrionale, qui est renfermée, comme on l'a dit plus haut, entre les rivières de Sénégal & de Gambie, contient plusieurs Royaumes ou Républiques, comme les Royaumes d'Ouale ou de Brac, des Foulés ou de Siratique, & de Galam le long du Sénégal, d'Occident en Orient. Les François possèdent dans le premier l'île saint Louis; auprès du cap verd, & au Sud-Ouest, l'île Gorée; & à Galam un Fort nommé saint Joseph. La Compagnie française des Indes tient encore sous sa puissance, au fond du golphe de Guinée, un Fort dans le Royaume de Juda, qui sert à assurer son trafic dans le Royaume d'André près de cet endroit. Cette Compagnie est la sixième que les François aient formée pour le commerce d'Afrique. Elle fut érigée en 1717. & on y a réuni tout le commerce des Indes Orientales & Occidentales sous une seule direction.

Au Midi de la rivière du Sénégal sont celles de Gambie, de saint Domingue, & le Rio-Grande. Les Portugais commerçoient beaucoup autrefois dans cette contrée & ils y ont encore la colonie de Cacho sur la rivière de saint Dominique. Les Anglois ont le Fort saint Jacques à l'entrée de la Gambie, qu'ils remontent comme les François font le Sénégal. Les Jalofes ou Guiolofes & les Feloupes occupent une partie de ce pays, qui est partagé en plusieurs petits Royaumes.

Guinée Méridionale.

Cette seconde partie de la Guinée se divise en trois autres, qui sont, 1°. la Malaguette; 2°. la Guinée propre; & 3°. le Royaume de Benin.

1°. Malaguette.

La Malaguette est une contrée fertile en poivre long, duquel elle tire le nom qu'elle porte. Elle renferme plusieurs petits Royaumes, & dans l'un d'eux nommé Sanguin, on remarque particulièrement le port du Petit-Dieppe, où les François s'établirent autrefois, après avoir découvert le port du Grand-Sestre. Les Hollandois font maintenant le commerce de cette contrée, à l'extrémité méridionale de laquelle est le cap des Palmes. A son Nord-Ouest est le pays de Serrelionne, qui est ainsi nommé des montagnes voisines, où il y a beaucoup de lions.

2°. Guinée propre.

La Guinée propre contient la côte des Dents, à l'Occident, & la côte d'Or à l'Orient. Ces deux côtes sont ainsi appelées à cause de la poudre d'or & de l'ivoire qu'en y trouve. Au Nord de la côte d'Or est le Royaume du

Grand-Acanis, qui est le plus considérable & le plus riche de ce pays, & au Midi de la même côte sont, la Mine, place forte & port aux Hollandois; le Fort Nassaux, bâti par ces mêmes peuples à qui il appartient, ainsi que plusieurs autres sur les côtes; Cabo-Corse, port entre les deux précédents, mais soumis aux Anglois; & enfin Christianbourg, port sous la domination des Danois.

L'AFRIQUE.

On appelle de ce nom général toute la partie de la Guinée qui est au Sud-Est. Cependant il s'y trouve plusieurs peuples & plusieurs Royaumes; le plus considérable, à la vérité, porte le nom de Benin, & c'est le lieu où les Hollandois font particulièrement leur commerce. Ce pays fournit beaucoup de coton, de poivre & de miel. Les principales villes dépendantes du pays de Benin sont Benin, Owere, Juda & Ardres. Benin, capitale de toute la contrée, est bâtie sur une rivière de même nom; elle est une des plus belles de l'Afrique, & ses rues, qui sont au nombre de trente, sont fort droites & très-larges. Les maisons sont basses, mais les habitants prennent tant de soin de les laver & de les nettoyer, qu'elles paroissent toutes brillantes. Le palais du Roi est près de la ville & enfermé de murailles.

10. Royaume de Benin.

Dans Owere, capitale d'un Royaume qui dépend de Benin, & où les Portugais font un très-grand trafic, il y a quelques Chrétiens convertis par les Missionnaires.

Juda & Ardres sont les capitales de deux petits Royaumes à l'Occident de Benin. Les François & les Anglois vont commercer dans ces pays & y ont même quelques Forts, mais ils n'ont pu empêcher le Roi de Dahomé, dont le pays est plus au Nord, de conquérir depuis peu ces deux petits Royaumes.

Les habitants de cette partie de la Guinée, comme ceux de la précédente, vendent aux Européens beaucoup d'Esclaves qu'ils enlèvent chez leurs voisins, & auxquels ils joignent quelquefois leurs femmes & leurs enfants.

La Nigritie, ou le pays des Nègres, qui est aussi renfermée dans la partie du milieu de l'Afrique, est à l'Orient & au Nord de la Guinée. Ce pays tire son nom de la couleur de ses habitants, ou du fleuve Niger, qui, suivant les nouvelles relations, y coule d'Occident en Orient. Ce fleuve croit & se retire dans le même temps & de la même manière que le Nil. L'air de la Nigritie est chaud, mais sain, & les peuples qui habitent ce pays sont forts & vigoureux. Si l'on excepte quelques endroits le long du fleuve Niger, où il croit du riz, du millet, du lin, du coton & des dattes, le terroir est stérile. Le commerce de ce pays consiste en cuirs, en ivoire, en gomme, en ambre gris & en poudre d'or. Les caravanes de Barbarie s'y rendent pour trafiquer, & les Mandingues, peuples de la Nigritie, vont trouver les Européens dans la Guinée Septentrionale.

NIGRITIE.

La Nigritie se divise en plusieurs Royaumes, dont les plus connus sont, 1°. celui des Mandingues, 2°. celui de Tombut, 3°. celui d'Agadès, 4°. celui de Bournou.

Les Mandingues ou Soufos, placés au Sud-Ouest, ont pour principales habitations celle de Banbouc & celle de Songo. Ces peuples passent pour être doux, amis des Etrangers, laborieux, propres aux sciences & aux arts. Leur religion dominante est le Mahométisme.

10. Mandingues.

L'AFRIQUE.

10. Tombut.

Ce pays qui produit abondamment du bled, du riz & du coton, a aussi des mines d'or & de cuivre. Le Roi de cette contrée est le plus riche & le plus puissant de tous ceux de la Nigritie, car il a un grand nombre de vassaux qui lui payent tribut. Les villes sont Tombut & Cabra. Tombut, Tamboutou, ou Tocur, capitale du Royaume, est bâtie à quelque distance du Guïen, ou Niger. Quoique cette ville soit grande & riche, les maisons des particuliers ne sont que de bois & enduites de terre grasse. Il n'y a que le palais, où loge le Roi, & une mosquée qui soient construits en pierres de taille. Cabra est le port de Tombut sur le Niger, & est bâtie dans le même goût.

11. Royaume d'Agadès.

Ce Royaume est au Nord de Tombut, dont on prétend qu'il est vassal & tributaire. Les pâturages sont abondants en cet endroit; on y recueille de la manne & du séné, & il s'y rencontre beaucoup de fontaines d'eau excellente, ce qui est très-rare dans ce pays. Dans Agadès, capitale de ce Royaume, il y a un palais royal si bien fortifié, qu'il ressemble à une citadelle. Plusieurs Marchands étrangers ont obtenu du Roi la permission de trafiquer dans cette ville, & d'y bâtir des maisons.

12. Royaume de Bournou ou Borno.

A l'Orient d'Agadès se trouve le Royaume de Bournou, dans lequel il y a de nombreux troupeaux, & où croissent le millet & le coton. Si l'on en croit quelques relations, le Roi est très-riche en or, les habitants sont sans religion & fort débauchés, & les femmes servent indifféremment à plusieurs hommes. Bournou, capitale du Royaume de ce nom, est, suivant M. Delisle, bâtie sur le Niger, assez près du lac de Bournou. M. d'Anville, qui est d'une autre opinion, place cette ville plus à l'Orient sur la rivière de la Gazelle.

On rencontre à l'Orient du Royaume de Bournou, celui de Ganga, & au Midi de ces pays, les Royaumes de Courourfa & de Gorham.

Nubie.

On a vu dans la première division de l'Afrique, que la Nubie doit être comprise dans sa partie du milieu. La Nubie est un grand Royaume, que bornent l'Egypte au Nord, une partie de la Mer Rouge, & une partie de la côte d'Abex à l'Orient; la Nigritie à l'Occident, & l'Abissinie au Midi. L'air en Nubie est très-chaud & le terroir peu fertile, excepté aux environs des rivières qui sont assez peuplées. Ce pays fournit de l'or, du musc, de l'ivoire, du bois de sandal, & beaucoup de cannes à sucre, dont les habitants ne savent pas faire usage. Il y a aussi beaucoup de chevaux & quantité de bêtes féroces. La Nubie, avec l'Abissinie qui y confine, sont ce que les anciens appelloient l'Ethiopie Orientale, ou l'Ethiopie sous l'Egypte. Ce pays est aujourd'hui sous la domination du Roi de Fungi, qui a conquis le Royaume de Sennar au Midi, & s'est rendu tributaire le Roi de Dongola, au Nord-Ouest. Sennar, capitale du pays de ce nom, est située sur une hauteur, & dans un lieu agréable. Elle est grande, peuplée & fort commerçante. Le palais du Roi, qui y fait sa résidence ordinaire, est environné de hautes murailles de briques, mais l'extérieur n'en est pas régulier. Le Roi de Dongola habite toujours la ville de ce nom, qui est sa capitale, & qui passe pour être riche & bien peuplée.

ABISSINIE.

L'Abissinie, qui est le dernier pays compris dans la partie du milieu de l'Afrique, est présentement bornée au Nord par la Nubie; à l'Orient par

la côte d'Abex, qui en faisoit anciennement partie ; au Midi par le pays des Galles, & à l'Occident par la Nigritie. Plusieurs cantons de ce pays sont assez fertiles, & en général l'air y est fort chaud, quoique-temperé par de grandes pluyes qui durent depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre. Le ciel est pur le reste de l'année, qui est l'été pour les habitants, & pendant lequel les chaleurs sont très-grandes partout, excepté sur les montagnes, dont le pays est hérissé.

On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb & de soufre ; mais les habitants ne veulent pas, ou ne savent pas en faire usage. Les campagnes, que l'Abawi ou le Nil d'Abissinie arrose, produisent abondamment du riz, de l'orge, du maïs, des cannes de sucre. On fait dans ce pays du pain avec une espèce de graine inconnue aux Européens, & que les Abissins nomment *Tef*. Ils ont aussi du miel, de la cire, du coton, du lin, du fené & plusieurs plantes médicinales ; il y a quantité d'animaux domestiques & sauvages, entr'autres, des lions, des tigres, des rhinocéros, des pantheres, des éléphants, des cerfs, des daims, des lievres & autre gibier, des chevaux, des chameaux, des chevres, des moutons, des serpents d'une grosseur extraordinaire, des crocodiles & des chevaux marins.

L'Empereur est appelé par ses sujets le *Negus*, & non le Prêtre-Jean, comme on l'a nommé par erreur. L'autorité de ce Prince sur ses sujets n'a point de bornes, & il dispose à sa volonté de leurs biens & de leurs vies. Il ne loge jamais que sous des tentes avec toute sa Cour, & le lieu où il campe est toujours regardé comme la capitale de son Royaume. Les Abissins, quoique noirs ou fort bazannés, ne sont pas aussi laids que les Negres ; d'ailleurs ils paroissent spirituels, adroits, sobres & robustes.

L'Abissinie contenoit autrefois trente Royaumes ou Provinces, mais les Galles, qui sont des peuples voisins, barbares & cruels, en ont enlevé plusieurs du côté de l'Orient & du côté d'Occident. Les Turcs se sont établis aussi sur la côte d'Abex, & les Abissins ne possèdent plus rien sur la Mer Rouge. Les principales des Provinces qui restent soumises au Negus, & dont on ne connoit guères que le nom, sont du Nord au Midi ; 1°. le Royaume de Tigré, qui avoit autrefois pour capitale Axum, qui est aujourd'hui entièrement ruinée ; 2°. le Royaume de Dambéa, qui renferme un grand lac, qu'on appelle mer de Dambéa : sa longueur est d'environ trente lieues & sa largeur de douze. Ce lac a plusieurs isles, dans quelques-unes desquelles il se trouve des Monastères. C'est dans son voisinage que le grand Negus demeure ordinairement sous des tentes, & ce lieu est nommé Goutar ou Guender. 3°. La Province ou Royaume de Bagemder, qui est un pays plein de montagnes & riche en mines d'or ; 4°. La Province de Gojam, remarquable par les sources du fleuve Abawi, ou le pere des eaux, que plusieurs Auteurs croyent être le Nil. Ce fleuve fait de cette Province une presqu'île en l'environnant de tous les côtés, excepté de celui de l'Occident.

Suivant les meilleurs Auteurs, il n'y a point de Villes en Abissinie, on y trouve seulement un grand nombre de Villages, & dans quelques Provinces, ils sont si serrés les uns contre les autres, que la campagne en paroît couverte.

Les Galles qui occupent aujourd'hui une partie de la Bissinie, lui étoient

L'AFRIQUE.

soumis autrefois. Ces peuples sont divisés en Galles Orientaux qu'on appelle *Bertuma-Galla* & qui sont plus puissants que les autres, & en Galles Occidentaux ou *Boren-Galla*. Il y a encore une troisième division de ceux qui habitent au Midi de l'Abissinie vers la côte d'Ajan. Ces derniers sont partagés en cinq Nations sous un chef électif appelé *Lubo*.

La côte d'Abex est le long de la mer Rouge. Son terroir est stérile, l'air en est très-chaud, & le pays abonde en forêts. Sa partie septentrionale appartient aux Turcs, & la méridionale au Roi de Dancali qui est Mahomettant. Ses Villes sont Suaquem Port sur la mer Rouge & résidence d'un Bacha Turc; Macua & Arcoua ou Erkiko, toutes deux au milieu de la côte d'Abex & appartenant aussi aux Turcs; & enfin Baylur ou Vela Port du Royaume de Dancali au fond d'un petit Golphe près du détroit de Babbelmandel qui sépare l'Afrique & l'Arabie.

Congo.

Le Congo qui est compris dans la partie méridionale de l'Afrique, & se trouve à l'Occident, prend son nom du plus grand des Royaumes qu'il contient & qui dépendoient de lui autrefois. Les Portugais ont appelé ce pays *Basse-Guinée*. Lorsque les chaleurs ne sont pas tempérées par les vents & les pluies, elles sont excessives: malgré cela, on y recueille du miller, du maïs, & des fruits excellents, comme oranges, citrons, limons, bananes. Ce pays produit aussi trois sortes de palmiers & quantité de cannes à sucre. On y voit plusieurs mines de fer & de cuivre, & les mêmes animaux que dans la Guinée. Les habitants en général sont noirs, mais ils sont moins difformes que les autres Nègres.

Ce pays se partage en plusieurs Royaumes, dont les principaux sont 1°. celui de Loango; 2°. celui de Congo, 3°. celui d'Angola, & 4°. celui de Benguela.

1°. Royaume de Loango.

Ce Royaume qui a environ cent lieues de long sur soixante-quinze de large, renferme à son Midi & près de l'embouchure du Zaïre les deux petits Royaumes de Caongo & d'Angoy. Loango ville capitale du pays de ce nom est fort grande & est ordinairement la résidence du Souverain.

2°. Royaume de Congo.

Le Congo est partagé en six Provinces, sçavoir; Bamba, Sogno, Sondi, Pango, Batta & Pemba. San-Salvador, évêché, est la capitale du Congo propre, & en particulier de la Province de Bamba. Cette Ville est située sur une hauteur près de la rivière de Lelunde, & ses habitants sont des Naturels du pays, ou des Portugais. Ces derniers y ont un Bureau, & y font presque tout le commerce. Le Roi de Congo a dans cette Ville un vaste Palais, & on remarque dix Eglises assez bien bâties, & surtout une maison de Jésuites qui est faite en pierres de taille transportées expès de l'Europe. Les autres Villes portent le nom des Provinces dont elles sont capitales.

3°. Royaume d'Angola.

Le terroir de ce pays qui se nommoit autrefois *Dongo*, est très-fertile, & on y cultive avec succès du poivre blanc, du miller, des fèves, des cannes à sucre, & beaucoup de fruits, tels que des oranges, des limons & des citrons. Les Portugais maîtres de ce pays y font un grand commerce d'esclaves, & dans la partie orientale qui se nomme Oari, ou Dongo, il y a un Roi soumis à celui de Portugal. Les Villes de ce pays sont S. Paul de Loanda, & Mapungo. On trouve de plus à l'Orient d'Angola le

le pays de Matamba où une Reine guerrière de la famille des Rois d'Angola regnoit dans le siècle dernier.

Saint Paul de Loanda, capitale du pays & évêché, est bâtie sur la côte vis-à-vis de l'Île de Loanda. Le Gouverneur pour le Roi de Portugal demeure dans cette Ville qui est bien peuplée & a un fort bon Port. On dit que les Jésuites qui font les fonctions de Curés & se chargent d'instruire la Jeunesse, ont jusqu'à deux mille esclaves. Le pain qui se mange dans cette Ville est faite avec la racine de manioc, & il faut aller chercher de l'eau douce assez loin dans les rivières. *

La Ville de Mapungo est la résidence ordinaire du Roi d'Oarii, ou de Dongo; elle est bâtie sur une montagne près du Coanza.

Au midi des pays précédents, est celui de Benguela, qui étoit autrefois gouverné par un Roi particulier, mais, qui se trouve aujourd'hui de la dépendance du gouvernement général d'Angola, & appartient par conséquent aux Portugais. On tire beaucoup de sel de ce pays, où on voit des bêtes sauvages en quantité. Il y a peu d'habitants & ils sont exposés aux ravages des Jagas leurs voisins du côté de l'Orient. Les Villes sont Benguela, ou S. Philippe, & le vieux Benguela qui est plus au Nord & près du Royaume d'Angola. Benguela capitale du pays est un Fort sur la côte. Cette Ville est habitée par les Noirs du pays & par environ deux cents familles de Blancs. Tous les bâtimens, sans en excepter la Citadelle & l'Eglise, ne sont construits qu'avec de la paille & de la boue. L'air, l'eau & les aliments causent beaucoup de maladies aux Européens, cependant il y en a toujours. On trouve aux environs de cette Ville de riches mines d'argent.

Les Hollandais se sont emparés de Benguela depuis quelques années.

La Caferrie pure qui est placée dans l'Afrique méridionale est fort étendue & peut se diviser en trois parties, savoir; 1°. la septentrionale, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique; 2°. la méridionale, où est le cap de Bonne-Espérance; & 3°. l'orientale, où sont les Etats du Monomotapa.

Cette partie comprend du Nord au Sud plusieurs Royaumes & peuples, dont on ne sçait guères que le nom. Tels sont les Royaumes de Mujac & de Biafara, au voisinage & à l'Orient de celui de Benin; le Royaume de Gingiro ou de Gingirbomba près de l'Abissinie, & qui a quinze Rois pour vassaux à ce qu'on prétend; le Royaume de Macoco ou d'Anzico, au Nord-Est du Congo; le Royaume de Monoémugi ou de Niméamaie, où on assure qu'il y a un lac assez étroit qui a plus de deux cents lieues de long; les Jagas, qui sont unis avec les Mumbos & les Zimbos, peuples très-sauvages, qui désolent toute cette partie de l'Afrique jusques vers l'Abissinie & la côte de Zanguebar; les Borores, dont le principal Royaume s'appelle Maravi, selon M. d'Anyille; le Royaume d'Abutua, qu'on dit être fort abondant en or; & enfin les terres du Muzumbo-Acalunga.

Cette partie de la Caferrie, qui est le pays le plus méridional de l'Afrique, confinée du côté du Nord-Ouest au Congo, ou plutôt au Royaume de Benguela, & du côté du Nord-Est aux Etats de Monomotapa, s'étendant depuis le cap Negre, jusqu'à la rivière du Manica, ou du Saint-Esprit. Ce pays est peu habité & presque inculte parce que la plus grande partie est remplie de sables,

Tome VIII,

Ff

L'AFRIQUE.

4°. Royaume de Benguela.

CAFERIE PURE.

10. Partie septentrionale de la Caferrie pure.

10. Partie méridionale.

L'AFRIQUE.

de terre d'argile & de marais. Dans les endroits où le terrain est bon, on recueille des bleds & des fruits ; il y a aussi de bons pâturages, & on nourrit des bestiaux en abondance. Les habitants trafiquent pour de l'eau-de-vie & du tabac, des brebis & des bœufs ; les bois sont pleins de différentes espèces de bêtes sauvages, & l'air du pays est plus froid que chaud. Les Cafres sont noirs, comme les peuples de la Guinée & du Congo, & paroissent extrêmement laids, mal-propres & sauvages.

Le pays est habité par divers peuples, qui ont chacun leurs Chefs. Les Cimbebas, qui habitent au Nord-Ouest, ont un Roi appelé Mataman. On a donné le nom général de Hottentots à ceux qui occupent la partie la plus méridionale. Je parlerai de ces peuples dans un des articles suivants. Les Hollandois ont plusieurs établissemens dans cette contrée, où ils ont planté des vignes qui produisent de bons vins.

La partie orientale de la Cafterie pure s'étend depuis les montagnes de Lupata, ou l'Epine du Monde jusqu'à la mer, & se trouve placée entre le Manica, ou la rivière du Saint-Esprit, & celle du Zambeze ou Cuama. Elle contient ce qui formoit autrefois l'Empire ou les Etats du Monomotapa, desquels plusieurs Royaumes se sont détachés. Le pays renferme de riches mines d'or, produit abondamment du riz, des fruits & des cannes de sucre, & contient beaucoup de bestiaux. Les habitants sont bienfaits, robustes, fort noirs, plus guerriers & plus spirituels que leurs voisins.

Sur les nouvelles relations que M. M. Delisle & d'Anville ont suivies, on peut diviser ce pays en cinq Royaumes, qui sont du Sud au Nord. 1°. Le Royaume de Monomotapa, ou Manomotapa propre ; 2°. celui de Manica ; 3°. celui de Sofala ou du Quitervé ; 4°. celui de Sabia ; & 5°. celui d'Inhambane.

Le Royaume de Monomotapa propre est borné de tous les côtés, excepté de celui du Midi, par le Zambeze ou Cuama. La ville de Zimbaoé, résidence ordinaire de l'Empereur du Monomotapa, est, suivant M. d'Anville, peu éloignée du Zambeze, & entre Tête & Sena, qui sont deux Forts aux Portugais. Ces derniers possèdent encore dans ce pays Massapa, près du Mont Fura, où il y a d'abondantes mines d'or.

Dans ce Royaume, qui est au Sud-Ouest du précédent, on trouve aussi des mines d'or, & le Souverain est nommé Chacanga. Manica ou Magnica est la capitale du Royaume.

Plusieurs Auteurs confondent ce Royaume avec celui du Monomotapa propre, au Sud-Est duquel il est placé. Le nom de Quitervé est celui du Souverain, & celui de Sofala indique le pays sur lequel il regne. Le commerce de ce pays consiste dans l'or & l'ivoire qui y sont communs. La ville de Sofala, sur le bord de la Mer, un peu au Nord de l'embouchure de la rivière de Sofala, porte aussi le nom de Sophira, & plusieurs Auteurs croient que c'est l'Ophir où Salomon envoyoit sa flotte.

Ce Royaume est au Midi de Sofala, à l'Est de Manica ; on appelle le Roi Sedanda, & sa capitale, qui est près de la Mer, est nommée Manbonc.

Vers l'embouchure de la rivière de Manica, ou du Saint-Esprit, & au Midi de Sabia, on trouve le Royaume d'Inhambane. La capitale est Tonge au Nord-Est, & les Portugais ont au Midi un Fort qu'on appelle Inhauqua

10. Partie orientale.

10. Royaume de Monomotapa.

10. Royaume de Manica.

10. Royaume de Quitervé, ou de Sofala.

10. Royaume de Sabia.

10. Royaume d'Inhambane.

Ce pays, qui occupe toute la côte orientale de l'Afrique, étoit habité par un grand nombre d'Arabes Mahométans, lorsque les Portugais y débarquèrent sur la fin du quinzième siècle, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. Cette côte se divise en deux parties ; l'une qui s'étend depuis le golphe de Sofala jusqu'à l'Equateur, & l'autre qui est depuis l'Equateur jusqu'au cap Gadarui, & qui se nomme la côte d'Ajan.

Les marais, qui se trouvent en quantité dans le pays de la côte de Zanguebar, y rendent l'air mal-sain & empêchent les terres d'être fertiles. Il y a néanmoins des endroits où il croit du bled, du miller, des oranges, des citrons, &c. On y trouve une espèce de poule, dont la chair est bonne quoique noire. La plus grande richesse du pays consiste dans l'or & l'ivoire, & les peuples en font un grand commerce. Les Portugais ont des établissemens dans ce pays qui renferme plusieurs Royaumes, dont les principaux, du Sud au Nord, sont ; 1°. celui de Mosambique ; 2°. celui de Moruca ; 3°. celui de Mongale ; 4°. celui de Quiloa ; 5°. celui de Monbaze ; & 6°. celui de Melinde.

Ce petit Etat, situé entre le Royaume de Mongale, celui de Moruca & les îles d'Angoche, est gouverné par un Roi qui est très-absolu sur ses sujets, mais soumis aux Portugais. Dad est un petit endroit où le Roi fait ordinairement sa résidence, & Mosambique, capitale & port de l'île de ce nom, est sous la puissance des Portugais. Cette ville est bien fortifiée, & les vaisseaux Portugais qui vont aux Indes Orientales s'y arrêtent ordinairement pour s'y rafraîchir. Le Roi de Portugal y tient un Gouverneur, dont l'autorité ne dure que trois ans, & qui dépend du Viceroi de Goa.

Le Prince de Moruca est le plus puissant de la Nation des Macuas, qui est fort répandue dans le Zanguebar & jusques dans les îles qu'on découvre à l'embouchure du Manica. Les Portugais ont auprès de cette même embouchure le Fort de Kilimané, & le Prince de Moruca a sa résidence vis-à-vis de l'île de Mosambique.

Ce pays est abondant en or, & on prétend que le Roi qui y regne a un grand nombre de vassaux. Mongale, située sur la rivière de Moma, est capitale de ce Royaume.

Le Roi de Quiloa, autrefois le plus puissant de toute la côte du Zanguebar, a été tellement affaibli par les invasions des Zimbas & des Sagas, qu'il s'est vu obligé de se soumettre aux Portugais. Il ne laisse pas d'être respecté par ses sujets ; mais il paye au Roi de Portugal un tribut annuel de quinze cents marcs d'or.

Le vieux Quiloa, capitale du Royaume de ce nom, est situé dans le continent au bord d'une rivière. Cette ville, qui est grande & bien peuplée, est la résidence du Roi. Le nouveau Quiloa a été bâtie dans une île de même nom, & appartenoit aux Portugais, qui y avoient élevé une forteresse. Ils l'ont ensuite démolie & ont abandonné l'île au Roi du pays.

La capitale du Royaume de Monbaze porte le même nom. Elle est grande, riche & bien peuplée, & a un excellent port. François Almêida la prit en 1505, la brûla en partie & l'abandonna. Les Portugais construisirent ensuite une citadelle, dans laquelle ils se retranchèrent, mais ils en furent chassés en 1631. par les Arabes, & ne s'y sont rétablis qu'en 1729.

L'AFRIQUE.
CAPITRE
DE L'AFRIQUE.

Zanguebar.

10. Royaume
de Mosambique.

10. Royaume
de Moruca.

10. Royaume
de Mongale.

40. Royaume
de Quiloa.

50. Royaume
de Monbaze.

L'AFRIQUE.

60. Royaume de Melinde.

Le Royaume de Melinde est gouverné par un Prince Mahométan, qui néanmoins est dépendant en quelque sorte des Portugais. La ville capitale se nomme aussi Melinde; elle a un port & les Portugais y font un grand commerce. Ils y ont une forteresse pour leur sûreté, & plusieurs Eglises. Cette ville, du côté de la terre ferme, est entourée de beaux jardins, mais elle est de difficile accès du côté de la mer, à cause des écueils qui l'environnent.

Au Nord de Melinde on trouve trois îles, sçavoir, Lamo, Ampazé & Païé. Elles ont de petits Princes qui, quoique tributaires des Portugais, prennent le titre de Rois.

Côte d'Ajan.

Sur cette côte, qui est au Nord de Zanguebar, on fait un grand commerce d'ivoire, d'or & d'ambre gris. Les principaux Etats qu'on y trouve du Midi au Septentrion sont, 1°. la République de Brava; 2°. le Royaume de Magadoxo; & 3°. celui d'Adel, qui est séparé du précédent par une longue côte déserte.

10. République de Brava.

Cette République, qui étoit autrefois un Royaume, a adopté le Gouvernement Aristocratique depuis plus de cent cinquante ans. Son premier Conseil est composé de douze personnes, & elle paye chaque année aux Portugais un tribut de quatre cents livres pesant d'or. Le pays est riche en or, en argent & en ambre gris; & Brava, la capitale, est une grande ville maritime & fort marchande.

10. Royaume de Magadoxo.

Ce pays, qui n'est pas beaucoup étendu, est situé sur les bords de la rivière de Magadoxo, & n'a pas été subjugué par les Portugais. La capitale est bâtie à l'embouchure de la rivière du même nom. Dans cette ville, qui est bien fortifiée & remplie de riches Marchands Arabes & Indiens, il y a tous les ans une grande foire, où se trouvent des Négociants de différents pays, qui échangent des épices & des étoffes contre de l'or & de l'ivoire.

10. Royaume d'Adel.

Ce Royaume a été formé par un Prince Mahométan au commencement du seizième siècle, & il s'étend jusqu'au détroit de Babelmandel, par où la mer Rouge communique avec celle des Indes. Son terroir, du côté de l'Abissinie, dont il dépendoit autrefois, est fertile en bled, en orge & en bons pâturages qui servent à nourrir beaucoup de bétail. Il y a des brebis dont la tête & le col sont noirs & dont la queue pèse jusqu'à vingt-cinq livres, & on y voit des vaches qui ont les cornes comme des cerfs, & d'autres qui n'ont qu'une corne au front & recourbée vers le dos. On fait dans ce pays un commerce considérable en or, en ivoire, en encens & en diverses marchandises d'Arabie & des Indes. Les villes sont Auçagurelle, Zeïla & Barbora. La première est la capitale, & on l'a bâtie sur une hauteur près de la rivière d'Haouache, qui vient d'Abissinie. Zeïla est un port à l'embouchure d'une rivière de même nom sur la mer d'Arabie. Elle est grande, riche, peuplée & marchande. Barbora, port sur la même côte, est aussi une ville très-commerçante.

ÎLES DE L'AFRIQUE.

Les Îles les plus considérables de l'Afrique se trouvent les unes dans la mer des Indes vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique; les autres dans l'Océan Atlantique vis-à-vis de la côte occidentale. Les Îles placées vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique sont celles de Madagascar, de Bourbon, de Maurice ou l'Île de France, de Comore, & de Socotora.

Les Portugais, qui au commencement du seizième siècle découvrirent les premiers Madagascar, c'est-à-dire, l'île de la Lune, l'appellerent Île de S. Laurent parce qu'ils y aborderent le jour de la fête de ce S. Martyr. Les François firent quelques établissemens en 1665. dans la partie méridionale de Madagascar & la nommerent l'Île Dauphine en l'honneur de l'ayeul de Louis XV. Cette île est située entre le douzième & le vingt-cinquième degré de latitude méridionale, & entre le soixante-deuxième & le soixante-dixième de longitude : c'est la plus grande île qui soit connue dans l'Univers. Elle a environ deux cents cinquante lieues de long, sur cent vingt de large, & on croit qu'elle a huit cents lieues de tour. Elle est fertile en oranges, citrons, ananas, melons, légumes, riz, coton & poivre blanc. Il s'y trouve quantité d'arbres rares, comme l'ébène, le brésil, le sandal, des palmiers de plusieurs sortes, & il y a dans les rivières différentes espèces de pierres précieuses. L'île nourrit un grand nombre de bœufs, de vaches, presque tous les animaux qui sont en Europe, & plusieurs qu'on n'y connoît pas. Ce pays produit plusieurs sortes de miel & en particulier une espèce douce comme le sucre : c'est un remède souverain pour les maladies de poitrine & pour l'asthme.

Les peuples qui habitent Madagascar sont distingués en noirs & en blancs. Les uns sont Payens, les autres Mahométans, & ils sont assez spirituels, mais perfides, vindicatifs & cruels. Toute l'île est gouvernée par plusieurs Souverains qui se font presque toujours la guerre. Les François en 1665. y avoient bâti le Fort Dauphin à la pointe méridionale de l'île, mais les Insulaires égorgèrent la garnison en 1673. Ceux qui échappèrent au carnage, se sauverent avec peine à la faveur d'un vaisseau qui étoit à la voile.

Il y a deux Ports principaux dans cette île, savoir le Port S. Vincent à l'Occident, & le Port aux Prunes à l'Orient. Le milieu du pays est plein de montagnes d'où il sort plusieurs fleuves, qui se déchargent dans la mer. Les trois Caps qui se voyent dans Madagascar sont, 1°. S. Sébastien au Nord ; 2°. S. Romain au Midi ; & 3°. S. André à l'Occident.

L'île de Bourbon où les François s'établirent en 1657. est à l'Orient de Madagascar. Les Portugais l'avoient découverte en 1505. & lui avoient donné le nom de Mascarin. Cette île a environ quinze lieues de longueur sur dix de large & quarante de tour. Elle a un Conseil supérieur & un Gouverneur Général qui en est le chef. On recueille sur ses côtes, de l'ambre & du corail, l'air y est très-sain, & elle produit abondamment du poivre blanc, de l'aloès, du tabac, & du café, mais bien inférieur à celui d'Arabie. On trouve dans cette île beaucoup de tortues qui comme dans les îles voisines, sont de deux sortes ; savoir celles de terre & celles de mer. Il y a aussi trois espèces de tortues de mer ; les tortues franches, le caret, & la caouane. La chair des premières est très-bonne : on la fait bouillir, ou rôtir, & on la met en ragoût comme celle du bœuf & du mouton. La graisse des tortues est verte, & elle tient lieu & surpasse même les meilleurs beurres de l'Europe. La tortue franche est très-nourrissante, & d'ailleurs légère & facile à digérer. Le caret n'est pas bon à manger ; car quoique sa chair soit au goût à peu près semblable à celle de la tortue franche, elle purge violemment. Son écaille est beaucoup plus belle que celle des tortues franches qui est mince & de nulle valeur. Les caouanes ne sont estimées ni pour leur écaille ni pour leur chair, qui est maigre, coriace, & de mauvaise odeur.

L'AFRIQUE.
Île de Madagascar.

Île de Bourbon.

L'AFRIQUE.

Isle Maurice
ou de France.

Cette Isle qui fut découverte par les Hollandois en 1598. reçut d'eux le nom du Prince Maurice d'Orange. Les François à qui elle appartient maintenant l'ont appelée isle de France & ils y ont un Conseil supérieur dont le chef est le Gouverneur Général de l'isle. Elle produit une si grande quantité de bois d'ébène qu'elle en fournit à toute l'Europe. On n'y trouve aucun animal à quatre pieds, excepté des chats, mais une multitude d'oiseaux de toutes sortes & beaucoup de chauves-souris très-grasses, dont la tête est comme celle des singes. Il y a une abondance prodigieuse de poissons de riviere & de mer; beaucoup de tortues & des raies si grosses qu'elles peuvent nourrir tout l'équipage d'un vaisseau, pendant un jour; & des vaches & veaux marins longs de dix à douze pieds & gros à proportion.

Isles de Co-
more.

Les Isles de Comore situées au Nord-Ouest de Madagascar sont gouvernées par de petits Princes Payens ou Mahométans, qui sont tributaires des Portugais. Ces isles sont très-fertiles, & produisent du riz, des oranges, des citrons, des bananes, du sucre, du coco, du gingembre, & leurs habitants font un grand commerce avec les Portugais à Mozambique. On voit dans ces isles quantité d'animaux domestiques semblables à ceux d'Europe. L'isle d'Anjouan a un bon mouillage, & plusieurs vaisseaux qui vont aux Indes y relâchent assez souvent pour cette raison. Au Nord-Ouest il y a une grande quantité d'isles peu considérables qui ont été découvertes par les Portugais, & où on ne voit rien de remarquable.

Isle de Socotora.

L'Isle de Socotora, qui est au Nord-Ouest de l'Afrique & vis-à-vis du Cap Guardafui, appartient au Roi de Fartach en Arabie. Ses habitants sont Payens & Mahométans, & il y a eu autrefois des Chrétiens. Les Portugais tirent de ce pays, de l'encens & de l'aloès qui est le meilleur qu'il y ait au monde. La Capitale nommée Tamarin est bâtie sur la côte septentrionale, & est assez belle. Ses habitants passent pour fort civils, & ils vont trafiquer en Arabie & même à Goa.

Les plus remarquables des isles qui se trouvent vis-à-vis de la côte occidentale de l'Afrique, sont, du Nord au Sud, les Canaries; l'isle Madere à leur Nord; les isles du Cap Verd à l'Orient de la Guinée; celles de S. Thomas & les isles voisines près de la ligne & l'isle Sainte-Helene. Les Espagnols sont maîtres des Canaries; les Portugais sont en possession des autres à l'exception de Sainte-Helene qui appartient aux Anglois.

Isles Canaries.

Les anciens donnerent le nom de Fortunées aux isles de Canaries, & ceux qui croyent qu'on appelloit Fortunées les isles du Cap Verd sont dans l'erreur. Ptolémée place parmi les isles Fortunées l'isle qu'il nomme expressément Canarie. Pline est du même sentiment, & il ajoute qu'elle étoit ainsi appelée à cause de la multitude de grands chiens qui s'y trouvoient. Les Canaries en général sont très-tempérées & très-fertiles. Il y croit du bled, & du raisin excellent, des bestiaux, du miel, de la cire, du sucre, des fruits de toutes sortes & du fer. Il y a beaucoup d'oiseaux, & on sçait que les serins viennent de ces isles.

Les isles Canaries sont au nombre de sept suivant Nicols, qui ne fait mention que des plus remarquables. Si l'on y joint les six qui sont autour de Lancerotte, & les Sauvages qui ne sont que des rocs, on en trouvera quatorze. Les principales de ces isles sont Palme, Gomere, Fortaventure, Lancerotte,

Canarie, & Teneriffe. Palme est très-fertile en excellents vins. Elle a un volcan qui se forma vers l'an 1652. & dont l'éruption se fit sentir avec un tremblement de terre jusqu'à Teneriffe. La Capitale de cette île porte le même nom, ou celui de Sainte-Croix. Gomere, Fortaventure, & Lancerotte, dont la Capitale s'appelle de même, sont célèbres; la première par la quantité de daims qu'on y trouve; la seconde par le nombre de ses oiseaux de mer, & la troisième par la beauté des chevaux qu'on y élève. Canarie & Teneriffe sont cependant les plus remarquables de toutes. La première produit abondamment des vins, des fruits, & surtout du bled dont on fait la moisson deux fois dans l'année. Canarie qui est la Capitale est belle, riche & bien peuplée. Elle est le siège d'un Evêque suffragant de Séville & elle a un Port très-commode. On prétend que les Anglois en tirent tous les ans seize mille tonneaux de vin.

L'île de Teneriffe est la plus grande & la plus riche de toutes. On y voit de plus de quarante lieues en mer, cette célèbre montagne du Pic de Teyde, une des plus hautes de la terre connue. Le sommet de cette montagne est toujours couvert de neiges, quoiqu'il n'en tombe pas ailleurs & qu'il n'y gèle jamais. La Capitale de cette île se nomme Laguna. Le Gouverneur, l'Evêque & toutes les personnes de distinction y font leur résidence. Elle est assez belle, bâtie sur un lac à trois lieues de la mer, & elle a deux Paroisses.

L'île de Madere, qui a environ trente-cinq lieues de circuit, est au Nord des précédentes. Elle fut découverte en 1420. par les Portugais, & ils lui donnèrent le nom de Madere, à cause des bois dont elle étoit couverte. Ils y mirent le feu & on dit que l'embrasement dura sept ans. Les Portugais se sont établis par la suite dans Funchul, capitale de l'île & résidence ordinaire du Gouverneur Portugais & d'un Evêque suffragant de Lisbonne. Cette Ville est actuellement bien peuplée, parce que les Portugais se sont alliés par des mariages avec les Negres & les mulâtres. Il y a dans Funchul trois paroisses, deux couvents, l'un d'hommes & l'autre de filles, & un collège de Jésuites.

Au Nord-Est & près de Madere est la petite île de Porto-Santo ou Port-Saint, dépendante aussi des Portugais qui en firent la découverte le jour de la Toussaints 1418. Les brouillards y sont quelquefois si épais que les vaisseaux passent auprès sans la voir. Les grains qu'on y recueille, & les bestiaux qu'on y élève, suffisent pour l'usage des habitants. On y trouve le meilleur miel & la plus belle cire qu'il y ait, & il y croit des arbres desquels on tire une gomme qui sert à faire le sang de Dragon, si renommé parmi les Droguistes & tellement recherché par les marchands.

Au Nord-Ouest sont les Açores qui sont soumises aux Portugais, mais on les place dans l'Amérique, & j'en parlerai lorsque je ferai la topographie de cette partie du Monde.

Ces îles placées près du Cap Verd, & appelées îles vertes par les Portugais, sont au nombre de dix. Elles se trouvent situées entre le quinzième & le dix-huitième degré de latitude; & entre le trois cent cinquante deuxième, & le trois cent cinquante-cinquième degré de longitude. Les Portugais les découvrirent dans l'année 1460. & voici leurs noms & leur situation: les îles de Sal ou de Sel, de Bona-Vista, Bonne-Viste ou Bonne-Vue & de Mayo ou de May sont à l'Est du Nord au Sud: San-Iago, Fuego ou

Îles du Cap
Verd.

Fogo, & Brava au Sud de l'Est à l'Ouest ; saint Nicolas, saint Vincent, sainte Lucie & saint Antoine, au Nord-Ouest sur la même ligne du Sud-Est au Nord-Ouest. La situation de ces îles est très favorable pour le rafraichissement des vaisseaux qui vont en Guinée & aux Indes Orientales. L'air y est chaud & mal-sain, & le terroir est pierreux & stérile dans la plupart de ces îles, & surtout à Sal, à Bona-Vista & à Mayo. Il y a un grand nombre de chevaux sauvages dans l'île de Sal, & outre les mêmes chevaux, on voit dans Mayo quantité de chevres & du sel en abondance. Les autres îles ont moins de stérilité, & on y recueille du riz, du maïs, des bananes, des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix, des cocos, des figues & des melons. Il y croit aussi du coton, des cannes à sucre, & les chevres y donnent souvent trois fois dans une année, trois ou quatre chevreaux à la fois. Les poules, les pigeons & les faisans que les Portugais y ont portés, se font considérablement multipliés, & les caillies, les ramiers, les poules d'indes & les lapins y sont à grand marché. On y prend un si grand nombre de tortues, que plusieurs vaisseaux s'en chargent tous les ans & les salent pour les transporter en Amérique. Au reste le plus grand commerce de ces îles consiste dans le sel & les peaux des chevres, qu'on y prépare parfaitement bien.

La plus grande & la plus peuplée des îles du Cap Verd est San-Iago ou Saint-Jacques, appelée ainsi, parce qu'elle fut découverte le premier jour de Mai. Ribéira en est la capitale, & le Gouverneur pour le Roi de Portugal y loge ordinairement. Cette ville est aussi le siège d'un Evêque suffragant de Lisbonne.

Les autres îles du Cap Verd sont l'île de Bonne-Viste ou Bonne-Vue, au Nord-Est de San-Iago, l'île de Brava au Sud-Ouest de cette même île, & l'île de Saint-Antoine.

La mauvaise qualité du climat de Brava est cause que cette île est peu habitée. Elle rapporte néanmoins de bons fruits & les chevres y sont très-fertiles, ce qui produit une grande quantité de peaux : les fontaines d'eau douce & très-bonne à boire, qui s'y trouvent, servent à renouveler la provision des vaisseaux qui passent par cet endroit.

L'île de Bonne-Viste ou Bonne-Vue porte ce nom par rapport à ses montagnes blanches qui se font appercevoir de très-loin, & qui forment une agréable perspective.

L'île de Saint-Antoine, qui est la plus occidentale vers le Nord, a deux montagnes qui ne sont guères moins hautes que le Pic de Teneriffe.

Îles de saint
Thomas & au-
tres.

Ces îles sont au nombre de quatre, savoir, au Nord-Est, saint Thomas, l'île du Prince, & celle de Fernand-Po, & au Sud-Ouest de saint Thomas, celle d'Annobon. La possession de ces îles est importante pour les Portugais, parce qu'elles leur procurent l'entrée des Royaumes de Benin & de Congo, où ils font un grand commerce.

L'île de saint Thomas, ainsi appelée du jour qu'elle fut découverte, est située presque sous la Ligne. Elle produit une quantité prodigieuse de sucre, mais l'air qu'on y respire est très mal-sain pour les Européens, qui y vivent à peine jusqu'à l'âge de cinquante ans. Des garnisons Portugaises y ont péri quelquefois, sans que personne pût échapper. La capitale de cette île s'appelle aussi

aussi saint Thomas. Elle a un port & une forteresse, & elle est la résidence d'un Evêque, Suffragant de Lisbonne.

L'AFRIQUE.

Au Nord-Est de saint Thomas est l'île du Prince, qui fut ainsi appelée en 1471. parce qu'on en donna les revenus au Prince Royal de Portugal. Le terroir en est assez fertile, & on y compte deux cents maisons. Elle est habitée par quarante Portugais & environ trois mille esclaves.

L'île de Fernand-Po, encore plus au Nord-Est de saint Thomas, & près des côtes de Benin, a environ quatre à cinq lieues de long sur deux de large. Le seul endroit qui offre un bon mouillage est la bande du Nord où sont trois bayes, dont la meilleure est celle de Cumberland. Cette île produit une grande quantité de toutes sortes de plantes, beaucoup de chevres sauvages, de veaux & de lions marins. Ces derniers ont depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras qu'on en tire quelquefois cinq cents pintes d'huile, & leur chair est bonne à manger. On trouve encore près de cette île beaucoup de morues, & différents poissons.

L'île d'Annobon est au Sud-Ouest de saint Thomas. On prétend que les Portugais lui donnerent le nom qu'elle porte, parce qu'ils y abordèrent le premier jour de l'année 1526. elle n'a guères que six lieues de tour; on y compte à peine cent maisons, & on y trouve des crocodiles en quantité.

Les îles de saint Matthieu & de l'Ascension sont beaucoup plus à l'Ouest que les précédentes. On voit quelques habitations Portugaises dans la première, & les vaisseaux s'y arrêtent ordinairement plusieurs jours pour y prendre des rafraîchissements. La seconde n'est pas plus habitée que l'autre; mais les Portugais y séjournent presque toujours à leur retour des Indes Orientales.

A une distance égale de la Guinée & du cap de Bonne-Espérance, à quatre cents lieues des terres, & au Midi de l'île de saint Matthieu, se trouve l'île sainte Hélène, qui appartient aujourd'hui aux Anglois. Les Portugais la découvrirent les premiers en 1510. & ils la rouvrent inculte & déserte. Un Marchand fatigué des longues courses qu'il avoit faites sur mer, débarqua à l'île sainte Hélène, & déterminé à y finir ses jours, il fit descendre aussi des vaches, des brebis, des lièvres, des poulets & des pigeons. Le climat se trouva si favorable pour ces animaux, qu'ils se multiplièrent considérablement; les grains, les légumes, les fruits qu'on y sema, poufferent avec tout le succès qu'on pouvoit désirer, & l'abondance fut bientôt établie dans cette île, qui étoit déserte peu de temps auparavant. L'air qu'on respire dans cette île est si pur & si sain, qu'il est capable de rendre la santé aux matelots malades qu'on y peut mettre à terre. Dès qu'on a été instruit de cette dernière circonstance, tous les vaisseaux qui faisoient route de ce côté-là, se sont empressés d'aborder à l'île sainte Hélène pour rafraîchir leur équipage. Les Portugais, qui étoient d'abord possesseurs de cette île, y bâtirent un Fort & un Hôpital pour toutes les Nations Européennes; mais ils ne permirent à aucun Etranger de s'y fixer. Les Hollandois tentèrent d'en chasser les Portugais, & firent quelques démarches en conséquence. Dans le temps qu'ils se disputoient vivement la possession de sainte Hélène, les Anglois s'en rendirent maîtres en 1673. Ils y ont construit un nouveau

Îles de l'Inde
Hélice.

Fort, auquel ils ont donné le nom de saint James, & ils laissent toujours aux autres Nations la liberté d'y aborder. Cette île est maintenant aussi importante pour eux, que le Cap de Bonne-Espérance l'est pour les Hollandois, ou Sofala pour les Portugais.

CHAPITRE XIII.

MOEURS, COUTUMES ET USAGES DE QUELQUES PEUPLES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE, DEPUIS LE SÉNÉGAL JUSQU'AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

ARTICLE PREMIER.

Les Jalofs & autres Peuples du Sénégal.

LES peuples, qui habitent entre le Sénégal & la Gambia ou Gambie, sont divisés en plusieurs Nations, & les principales de celles dont les Voyageurs Européens ayent connu le mieux les mœurs & les usages, sont les Jalofs, les Foulis & les Mandingos.

Couleur & figure des Jalofs.

Les Jalofs, Jolloifs ou Ghiolofs, habitent au Nord de la rivière de Gambia, d'où ils s'étendent fort loin dans les terres, & même jusqu'à la rivière du Sénégal. Ils sont plus noirs & plus beaux que les Mandingos ou les Flups, & ils n'ont point, comme ces deux Nations, le nez large & de grosses lèvres ; leurs dents sont blanches, bien rangées, & en général ils sont droits, bienfaits, agiles & robustes.

Leurs mauvaises qualités.

Les Negres des côtes sont, ainsi que les Jalofs, assez doux & assez civils ; mais quoique leur constitution soit forte & vigoureuse, ils sont paresseux à l'excès ; ce qui les rend pauvres & misérables. D'ailleurs on remarque en eux beaucoup de défauts, & ils paroissent impudents, lâches, vindicatifs, orgueilleux, passionnés pour les louanges, dérégés dans leurs expressions, menteurs, gourmands, débauchés, intempérants dans l'usage qu'ils font de l'eau de vie, & trompeurs dans le commerce. Ils seroient plutôt capables de voler & d'assassiner sur les grands chemins, que de s'occuper d'un travail honnête ; & ils ne se font aucun scrupule d'enlever les habitants des villages voisins, pour les vendre en qualité d'esclaves. Ils volent un Européen en face sans qu'il s'en aperçoive, & voici de quelle manière ils s'y prennent. Comme la plupart des Negres marchent pieds nus, ils acquiescent autant d'adresse dans cette partie, que nous en avons aux mains, & ramassent facilement avec le pied une épingle qui seroit à terre. Lorsqu'ils ont envie de s'emparer d'un morceau de fer, d'un couteau, de ciseaux ou de toute autre chose à peu près semblable, ils s'en approchent & y tournent le dos. Alors ils regardent les Marchands Européens en tenant les mains

ouvertes, & pendant qu'ils feignent d'examiner attentivement les choses qu'on leur présente, ils saisissent avec le gros orteil, la proie qu'ils ont convoitée, & pliant le genouil, ils levent le pied par derrière & mettent leur vol en sûreté; ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres; car lorsqu'ils les voyent arriver pour commercer, ils feignent de vouloir les aider à transporter leurs marchandises & leur en dérobent une grande partie.

Leur avidité barbare est poussée encore plus loin, puisqu'il y en a plusieurs d'entr'eux qui vendent leurs enfants, leurs parents & leurs voisins. Quand ils emploient ce perfide moyen, ils s'adressent à ceux de leurs voisins, ou de leurs parents qui n'entendent pas la langue des Européens, & ils les conduisent au comptoir pour y porter quelque chose. Là ils font entendre aux Européens, que ceux dont ils se sont fait accompagner sont des esclaves qu'ils ont achetés, & ils les vendent sans que ces malheureuses victimes puissent s'en délier jusqu'au moment qu'on les enferme, ou qu'on les charge de chaînes. Quantité de petits Negres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins, lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins ou dans les plantations, suivant l'usage d'employer les enfants à chasser les oiseaux qui viennent manger le miller & les autres grains. Dans les temps de famine, les Negres aiment mieux se vendre eux-mêmes pour s'assurer la vie, que de travailler à la gagner.

Les Interpretes Negres sont rarement capables de rendre le sens des paroles qu'ils entendent, & leurs méprises, ou leur fourberie, jettent de l'embarras dans tous les marchés qu'on fait avec eux. Si les Negres s'apperçoivent qu'ils sont utiles, ils se rendent insupportables à ceux à qui ils rendent quelques services, & sont dans une ivresse continuelle. L'eau-de-vie, qu'ils se procurent avec tant de peines & de frais, est prodiguée aussitôt qu'ils l'ont obtenue, & quelles que soient les liqueurs dont ces peuples s'enyvrent, elles leur ôtent totalement la raison; de sorte qu'ils deviennent semblables à des bêtes féroces. Ils n'ont aucune notion de la nécessité de restituer, ni la moindre teinture des devoirs civils, & leur ignorance est si grossière, qu'ils ne peuvent jamais indiquer leur âge, ni les jours de la semaine pour lesquels ils n'ont point de noms déterminés. La seule vertu qui leur soit naturelle est l'hospitalité; & ils laissent rarement partir un Etranger sans l'avoir fait manger & boire. Cependant leur pauvreté est extrême, & ils ont pour tout bien quelques bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante avec deux ou trois chevaux, & le même nombre d'esclaves.

Dans quelques pays des Negres la coutume est héréditaire; dans d'autres elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'est son frere & non son fils qui lui succede; mais après la mort du frere, le fils du premier est rappelé au trône, & le laisse de même à son frere. Dans plusieurs pays héréditaires, la succession tombe au premier neveu par les sœurs, parce que la propagation du Sang Royal est certaine par cette voye.

Dans les Royaumes électifs trois ou quatre des plus grands personnages de la Nation s'assembloient après la mort du Roi pour lui choisir un successeur, & se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir, lorsqu'il

Gg ij

Usages touchant la succession au trône.

L'AFRIQUE.

manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un Roi déposé entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Autorité des Rois.

Il n'y a point d'autorité plus absolue & plus respectée que celle des Monarques Negres. Dès que quelqu'un est revêtu de la dignité Royale, il est regardé avec la plus profonde vénération, par ceux qui lui étoient égaux auparavant. Il prend de son côté un air de hauteur & d'empire, qui se change bientôt en une véritable tyrannie. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens & l'esclavage de toute la famille du coupable. Un Roi fait souvent, sous les plus légers prétextes, vendre à son gré ses sujets, sans égards pour le rang, ni pour la profession. Comme la volonté des Princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires qui réduisent quelquefois tous leurs sujets à la dernière pauvreté. Dans le Royaume de Barfalli, il n'y a que le Roi & sa famille qui aient le droit de coucher sous des *Tendres*, espèce d'étoffes qui servent de défense contre les mouches & les mosquites (1), & l'infraction de cette loi est punie de l'esclavage.

Le Roi des Jalofs, qui porte le titre de *Damel*, ne permet à ses sujets d'approcher de lui qu'avec beaucoup de circonspection ; & l'entrée de ses appartements n'est accordée qu'à un petit nombre de Grands qu'il honore d'une distinction particulière. Lorsqu'un Seigneur, de ceux mêmes qui lui appartiennent par le sang, obtient d'être reçu à l'Audience, il se dépouille de sa robe en entrant dans la Cour, & demeure nud depuis la tête jusqu'à la ceinture. Ensuite s'avançant vers le Roi, qui n'accorde ses Audiences que devant la porte du palais, il se met à genoux à quelque distance, baisse la tête & prend de chaque main une poignée de sable dont il se couvre la tête & le visage. A mesure qu'il approche il répète plusieurs fois la même cérémonie. Enfin se prosternant à deux pas du Monarque, il explique les raisons qui lui ont fait désirer d'avoir une Audience. Après son exposition, il se leve sans oser jeter les yeux devant lui, tient les bras étendus vers ses genoux, & de temps en temps il se jette de la poussière sur le front. Le Roi paroît l'écouter peu, & tourne son attention sur quelque bagatelle qui l'amuse. Cependant il prend un air grave à la fin de la harangue, & sa réponse est un ordre auquel le suppliant n'ose répliquer. Lorsque ce Prince reçoit les Etrangers, il est environné de ses gardes armés de leurs zagayes.

Quoique les Rois qui commandent sur les côtes de la Gambia, soient aussi absolus que le *Damel*, ils affectent moins de faste dans le cérémonial & dans les habits, excepté en certaines occasions solennelles. Les richesses de la plupart de ces Souverains ne consistent qu'en chameaux, en dromadaires, en bœufs & en chevres avec du millet & du fruit. Dans les Audiences qu'ils donnent aux Européens, ils se parent avec plus de soin qu'à l'ordinaire. On les trouve alors couverts d'une robe rouge ou bleue, à laquelle sont attachées des queues d'éléphants ou de bêtes sauvages, de petites sonnettes, des brins d'ivoire & de corail, & autres choses pareilles. Ils portent sur la tête un bonnet d'osier orné de petites cornes de boucs & d'antilopes, ou de gazelles. Leur cortège est nombreux & ils se rendent avec beaucoup

(1) Ce sont des espèces de coussins.

de gravité au lieu destiné pour l'Audience, qui est ordinairement le dessous de quelque gros arbre. Jamais ils ne sont sans leur pipe à la bouche.

L'AFRIQUE.

Le Roi de Joala entretient communément une garde de cinq cents hommes divisés en trois corps, au travers desquels les Étrangers passent pour arriver à l'appartement du Souverain. Dans les cours on a soin de faire paroître quinze ou vingt chevaux assez mal harnachés. Les Arabes & les Marabouts ont à ces Audiences beaucoup plus de liberté que les Negres; mais les François en ont plus que les uns & les autres. A leur approche ils font un salut au Prince, qui leur tend ordinairement la main. Ensuite s'asseyant, suivant l'usage commun du pays, sur un lit couvert d'une courte pointe de cuir rouge, le Roi, sans cesser de tenir sa pipe à la bouche, fait asseoir les Étrangers près de lui, & leur demande ce qu'ils ont apporté, car on n'approche jamais des Rois Negres sans quelque présent. Dans le Royaume de Bassili, les présens établis pour un Européen consistent en dix, quinze ou vingt barres de fer, quelques flacons d'eau-de-vie, une épée, un fusil, un chapeau. L'eau-de-vie est toujours ce qui paroît reçu avec plus de plaisir, & souvent le Roi s'enivre avant que l'Audience soit finie. Dans tout le reste il ne diffère point des autres Princes du Sénégal. Les Negres des environs de cette rivière regardent leurs Rois comme des forciers & des devins du premier ordre. Ils sont persuadés que Magro, anciennement Roi du grand Kassan, entretenoit un commerce intime avec les diables, & que par leur secours il pouvoit donner tant de force à son haleine, que d'un soufflé il auroit mis en pièce tout ce qui se trouvoit près de lui. Ils croient même qu'il faisoit sortir de la tette du feu & des flammes, lorsqu'il invoquoit les esprits infernaux.

C'est l'usage aussi de faire des présens aux Rois Negres, lorsqu'ils vont rendre visite aux Européens dans les comptoirs. Ces visites deviennent quelquefois si fréquentes, qu'elles sont fort onéreuses, & on doit se précautionner soigneusement contre leurs nouvelles prétentions; car un exemple suffit pour les mettre en droit d'exiger les mêmes présens dans les mêmes occasions. Les Princes Jalofs, malgré leur orgueil, sont si peu capables de honte à l'égard des présens qu'ils exigent, que s'ils aperçoivent à l'Étranger qui les visite quelque chose qui leur plaise, comme un manteau, des bas, des souliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent successivement à essayer ces choses, & se mettent par degré en possession de toute sa parure, qu'ils refusent ensuite de rendre.

Aux environs du Sénégal, les Jalofs ont une sorte de noblesse qu'ils appellent *Sahibobos*, & ils donnent aux Princes du Sang Royal & aux Grands le nom de *Tenhals*. Parmi les Ministres d'Etat qui aident le Damel à gouverner, on distingue le *Kondi*, Tributaire souverain de ce Monarque, & Commandant général des armées, avec une autorité peu différente de celle qu'avoit autrefois le grand Connétable de France. Le second Ministre est le grand *Jerafo*, ou chef de la Justice dans toute l'étendue du Royaume, & il est chargé de faire de temps en temps la visite des Provinces, pour écouter les plaintes du peuple & juger les différends. L'*Alkair*, ou le Thésorier de la Couronne exerce le même office que le *Jerafo*, mais avec un pouvoir plus limité. Il a sous lui tous les *Alkairs* subalternes, ou les

Noblesse, *Mé-
gistrats & Milice
des Jalofs.*

L'AFRIQUE. Alkades qui sont les chefs des villages, comme les Seigneurs de Paroisse en France.

Plusieurs grands Officiers civils & militaires ont aussi leurs subalternes dans chaque canton de l'Etat. Toutes les villes ont leur Jerafo, comme leur Alkade, ou leur Alkair. Le Kondi, qui est toute à la fois Lieutenant-Général du Royaume & Généralissime des armées, fait en vertu de son premier titre, la visite des Provinces avec le Grand Jerafo, ou le chef de la Justice, pour se faire rendre compte de la conduite des Alkades. L'Office particulier de l'Alkade consiste à lever les droits & les revenus Royaux, dont il est comptable au grand Trésorier.

On prétend que les Negres de la côte l'emportent dans leur gouvernement sur ceux du Sénégal; qu'ils sont plus exacts sur tous les devoirs de l'administration; que leur politique est mieux entendue; leurs vues de conservation & d'agrandissement plus profondes & plus secrètes; enfin qu'ils ont plus d'équité dans les récompenses & dans les châtimens. Le Conseil du Prince est composé des plus anciens, & ne s'éloigne jamais de sa personne, & les Juges sont ceux dans lesquels on a reconnu le plus de jugement & d'expérience.

L'exécution de la justice suit immédiatement la Sentence. Un voleur convaincu est puni par l'esclavage, car ce crime expose rarement le coupable à la mort. Un Negre accusé, sans pouvoir être convaincu, est obligé de lécher trois fois un fer brûlant, & s'il résiste à cette épreuve, il est déclaré innocent. Néanmoins il est condamné à sortir du pays, ainsi que celui qui l'a accusé. La rigueur de ces loix n'empêche pas que la Justice ne souffre quelquefois des atteintes par le peu d'attention des Juges, & par leur facilité à se laisser corrompre.

Manière de faire la guerre.

Les Rois Negres entreprennent la guerre sur des sujets les plus légers, & lorsqu'elle est résolue, le Kondi assemble des troupes qui ne montent guères à plus de quinze cents hommes. Le Damel n'a pas besoin de provisions de bouche quand il est en campagne. Toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage. Il garde pour son usage ce qui flatte le plus son goût, & fait distribuer le reste à ses gens.

Armes de la Cavalerie.

Les armes de la Cavalerie sont la zagaye, sorte de javeline, mais fort longue, & trois ou quatre dards de la forme des fleches, avec cette différence que la tête en est plus grosse, & qu'étant dentelée elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Les Cavaliers lancent assez loin leurs zagayes. Outre ces armes ils ont un cimeterre, un couteau à la Morelque long d'une coudée sur deux doigts de largeur, & un bouclier rond composé d'un cuir fort épais. Cependant sans être embarrassés de tant d'instrumens, les Cavaliers ont les bras & les mains libres, & chargent leurs ennemis avec beaucoup de vigueur.

Armes de l'Infanterie.

L'Infanterie est armée d'un cimeterre, d'une javeline & d'un carquois rempli de cinquante ou soixante fleches empoisonnées, dont les blessures sont infailliblement suivies de la mort pour peu que les remèdes soient différés. Leurs dents ou leurs barbes ne causent pas des effets moins dangereux, puisqu'ils ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur qui ressemble au

bambu. La corde est une autre sorte de bois qui est joint à l'arc avec beaucoup d'adresse. Les Negres en général se servent si habilement de leurs arcs, qu'ils sont sûs de frapper un écu de plus de cinquante pas. Ils marchent sans ordre & sans discipline au milieu même du pays ennemi.

Lorsque deux partis ennemis sont réciproquement à la portée de leurs armes, l'Infanterie fait une décharge de ses fleches, & la Cavalerie lance ses dards. On en vient ensuite à la zagaye, mais chacun cherche à épargner son adversaire, aimant mieux le faire esclave que de lui ôter la vie; l'esclavage est le sort de tous les prisonniers de guerre, sans exception d'âge & de rang. Malgré les ménagements que les Negres observent d'abord dans leurs combats, ils sont ordinairement très-sanglants, parce qu'ils sont presque nus, & que l'amour de la gloire & la crainte de l'esclavage les animent par degrés. Si un premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent souvent le combat pendant plusieurs jours. Enfin lorsqu'ils commencent à se lasser de verser du sang, ils envoient de chaque côté les hommes qu'ils respectent le plus pour négocier la paix; & s'ils conviennent des articles, ils jurent sur l'Alcoran & par Mahomer d'être fideles à les observer. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers; ceux qui ont le malheur d'être pris demeurent esclaves de celui qui les a touchés le premier.

L'AFRIQUE.

Leur maniere
de combattre.

LES FOULIS.

Les Foulis du Sénégal occupent un pays fort étendu sous le gouvernement d'un Souverain particulier, mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambia vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi lesquels ils ont formé des établissemens par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que la famine ou la guerre les a chassés de leur pays. Les Foulis de la Gambia sont d'une couleur bafanée, & ils ont de longs cheveux noirs beaucoup moins frisés que ceux des autres Negres. Leurs femmes ont la taille d'une grande beauté, & les traits du visage fort réguliers, & elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de propreté. Les Foulis ne sont pas généralement aussi bien faits que leurs femmes, ce qui peut être attribué à la nature de leurs occupations. Ils ont quelques chevres, mais leurs principales richesses consistent en vaches. Quoiqu'ils aient plusieurs habitations fixes, la plupart menent une vie errante avec leurs bestiaux qu'ils conduisent dans les cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluies. Lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établissent avec la permission du Roi du Canton, & ils y demeurent tout le temps que l'herbe reste sur la terre. La vie des hommes est fort pénible, car outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces sur la terre, & contre les crocodiles sur le bord des rivières. La nuit ils rassemblent leurs troupes au centre de leurs tentes & de leurs cabanes; ils allument quantité de feux, & sont exactement la garde.

Outre leurs bestiaux, ces Foulis errants vendent du lait doux, du lait aigre, & deux sortes de beurre, l'un frais & fort blanc, l'autre dur & d'une belle couleur. Les Anglois appellent ce dernier beurre raffiné, & ils le trouvent aussi bon que celui d'Angleterre. Ce sont les femmes qui sont

Commerce des
Foulis esclaves.

L'AFRIQUE.

chargées de ce commerce, & elles apportent leur marchandise dans des gourdes si nettes qu'elles se croiroient deshonorées si l'on y trouvoit un cheveu. Les bagatelles qu'elles demandent en échange sont des grains de verre, des couteaux communs &c. Mais lorsqu'elles ont une fois goûté du sel qu'elles appellent *Ram-dam*, elles en présentent la moindre quantité à tout le reste.

Douceur de
leur Gouverne-
ment.

Les Foulis ainsi dispersés ont des Chefs qui les gouvernent avec tant de douceur, que leurs décisions semblent être celles de tout le peuple. Les Particuliers vivent en société, & bâtissent des villes sans être assujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa Nation, ils détruisent leur ville pour aller se fixer dans quelque autre lieu. La forme de leur gouvernement se sourient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractère doux & paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice; & de bonne foi, que celui qui les blesse, est regardé avec horreur de toute la Nation, & ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le chef qui le condamne. Comme on s'embarrasse peu dans ce pays de la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs ne se mêlent pas beaucoup de l'Agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs villes ou de leurs camps pour en tirer leurs véritables nécessités. Ils sement du tabac, du coton, du bled d'inde ou du maïs, du riz, du bled de Guinée, avec une autre sorte de bled qui se nomme *Manjaroke*.

Malgré la quantité de terres qu'ils laissent incultes, l'industrie & la frugalité des Foulis leur font recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en consomment. Ils le vendent alors à bon marché, ou le partagent avec les Etrangers qu'ils se font un plaisir de recevoir. Ils acquiescent par-là tant de considération dans les pays voisins de leurs villes qu'on se deshonoreroit en les insultant. Leur humanité n'excepte personne, mais elle redouble pour leurs compatriotes. Qu'un Foulis tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Comme ils ont des aliments en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur Nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles, des boiteux, & ils écoutent même leurs secours jusqu'aux Mandingos, dont ils nourrissent un grand nombre dans les temps de famine. Les querelles sont extrêmement rares entre eux. Cette extrême douceur néanmoins ne vient pas d'un défaut de courage; car il n'y a point de Nation plus brave en Afrique, ni qui sçache mieux repousser une insulte. Leurs armes sont la lance, la zagaye, l'arc & les fleches, des coutelas fort courts qu'ils appellent *Fongs*, même le fusil dans l'occasion, & ils se servent de toutes ces armes avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque ville des Mandingos. Ils sont rigoureusement attachés au Mahométisme, & il y en a peu qui veuillent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs, & ils ne se regalent qu'avec de l'eau sucrée.

Leur industrie est si reconnue pour élever & nourrir des bestiaux que les Mandingos leur abandonnent le soin de leurs troupeaux. Ils les laissent paître pendant le jour dans les plaines, & après la moisson du riz, ils les mettent dans les champs moissonnés sous les yeux de quelques gardes qui ne les

les perdent pas de vûe. La nuit venue, ils les renferment dans un enclos, où chaque bête est attachée à son pieu avec des liens d'écorce d'arbre. C'est dans ce lieu qu'ils tirent le lait des vaches, & elles y passent la nuit sous la garde de quelques gens armés qui veillent contre les surprises des lions & des autres bêtes féroces. Les veaux sont dans un endroit plus sûr encore & plus à l'abri des atteintes des mêmes animaux. Le matin on trait les vaches pour la seconde fois, & on leur laisse ensuite la liberté de retourner dans la plaine.

Les Foulis sont presque le seul peuple de cette Contrée de l'Afrique de qui on puisse acheter des troupeaux. L'ancien prix pour une vache étoit ordinairement une barre de fer, mais depuis plusieurs Capitaines de Vaisseaux l'ont fait monter jusqu'à deux barres, & rien n'est si difficile que d'obtenir d'eux quelque diminution lorsque le tarif est changé à leur avantage. La superstition est leur parrage comme celui de tous les autres Nègres, & s'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs vaches, ils s'obstinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'auroit acheté pour en faire cet usage; parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs bestiaux. Les Mandingos seroient souvent expolés à périr de faim sans le secours des Foulis. Ils tirent d'eux par des échanges une partie de leurs provisions. On ne connoît pas non plus sur la riviere de Gambia d'autre peuple que les Foulis qui ait l'art de faire du beurre. Ils le vendent pour diverses sortes de marchandises, mais surtout pour du sel.

Leur habillement n'est pas moins particulier à leur Nation, que leur commerce, & ils n'employent pas d'autres étoffes que celles de leurs propres manufactures. Ces étoffes sont de coton blanc, & les femmes ont soin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Elles en ont aussi pour l'intérieur de leurs cabanes, où on ne trouve rien qui blesse la vûe, ou l'odorat. On reconnoît encore de la régularité & de la précaution dans l'ordre de leurs petites habitations. Il y a toujours d'une cabane à l'autre assez de distance pour les garantir de la communication du feu. Les rues sont fort bien ouvertes, & les passages libres, ce qui ne se trouve gueres dans les villes des Mandingos. La plupart des habitations des Foulis sont bâties sur le même modele. Ces peuples aiment beaucoup les grands colliers blancs & bleus, surtout les derniers.

Ils sont habiles chasseurs, & s'effrayent peu à la vûe d'un lion, d'un tigre, ou de toute autre bête de semblable espèce. Vingt ou trente Foulis se joignent pour la chasse des éléphants, & ne retournent pas chez eux qu'ils n'aient tué quelques-uns de ces animaux. Ils vendent les dents, & font sécher & fumer la chair qu'ils gardent pour s'en nourrir pendant plusieurs mois. Ils racontent que les éléphants paroissent quelquefois en si grand nombre qu'ils forment des troupeaux de cent & de deux cents; qu'alors ils font un tort irréparable, non-seulement aux arbres des campagnes, mais aussi aux champs de riz & de bled; & que la seule ressource pour les écarter est d'allumer des feux autour des plantations. Sans cette précaution les éléphants écraseroient tout dans leur passage.

Commerce
qu'ils font de
leurs troupeaux.

Habillement
des Foulis.

La plus nombreuse de toutes les Nations qui habitent les bords de la Gambra, & toute l'étendue même de cette côte, porte le nom de Mandingos, ou Mundingos. Ils sont, à ce qu'on prétend, parfaitement noirs, & parlent tous la même langue le long de la rivière. D'ailleurs ils paroissent vifs & enjoués, & passeroient vingt-quatre heures à danser au son de leurs tambours & de leurs balafos. Quelquefois ils dansent avec des mouvements assez réguliers, mais souvent ils sont des sauts & des postures les plus bizarres, s'efforçant de l'emporter les uns sur les autres, par la souplesse & l'activité de tous leurs membres. Leur inclination les porte à la dispute & aux querelles; ce qu'ils appellent combatre; & si quelqu'un d'eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuses, ils en parlent comme d'une grande bataille. Il est rare qu'ils en viennent aux coups; mais si l'action s'engage, ils deviennent aussi formidables de la main que de la langue: ils se jettent sur les premières armes qui s'offrent à leurs yeux, & ces combats finissent ordinairement par la mort de quelqu'un. Le meurtrier se hâte alors de passer dans une autre contrée, sûr d'être bien reçu & protégé par le Roi, qui l'admet volontiers au nombre de ses sujets.

Armes des
Mandingos.

La plupart des Mandingos portent une épée sur l'épaule droite; d'autres n'ont que la zagaye, ou un dard long de trois pieds. Plusieurs se contentent d'un arc & de fleches, mais ils ont tous un couteau suspendu à leur ceinture, & leur adresse est extrême dans l'usage de toutes ces armes. Cette Nation est distribuée dans toutes les parties du pays, & on croit que dans son origine elle occupoit l'intérieur des terres. Les Mandingos sont les plus zélés Mahométans d'entre tous les Negres: ils ne connoissent pas l'usage du vin & de l'eau-de-vie, & ils sont les plus civilisés de toutes ces régions de l'Afrique. Le principal commerce du pays dépend d'eux, & suivant l'opinion de Labat, ils sont industrieux, appliqués au travail, entendus dans la culture des terres & l'entretien des bestiaux. Ceux qui habitent le pays de Galam forment une République qui ne reconnoît pas de Rois, & qui est gouvernée par ses propres chefs. Il y auroit apparence que Labat attribuerait aux Mandingos les qualités que possèdent les Foulis; car on a vu plus haut, que les derniers prenoient soin du bétail des premiers. D'ailleurs selon le témoignage d'autres voyageurs, on voit que les Mandingos qui habitent le long de la Gambra, mènent une vie oisive, & que la plus grande partie d'entr'eux ne connoît ni le commerce ni d'autres exercices. La nécessité seule les contraint à semer des grains & à les recueillir, mais ce travail ne prend que deux mois dans l'année, & s'il leur semble dur & pénible, c'est qu'ils manquent d'industrie & de bonne volonté. Ils emploient le reste du temps à des amusements frivoles, assis pendant la chaleur du jour à l'ombre de leurs arbres, pour y prendre le frais. Ils ont des jeux pour lesquels ils ne manquent pas d'adresse, mais ils négligent la pêche & la chasse, quoiqu'ils aient du poisson & du gibier près d'eux. On leur voit continuellement une pipe à la bouche: ces pipes sont composées d'une terre rougeâtre, & le tuyau est un petit bâton de bois qu'ils percent avec un fer chaud, ou un roseau de cinq ou six pieds de long, qui dans l'endroit où il se joint à la tête est couvert

d'une petite piece de cuire rouge. Les Marchands ont pour leur voyage des pipes d'une grandeur démesurée, dont la tête pourroit contenir une chopine d'eau.

L'AFRIQUE.

Les Mandingos ont, sur le point d'honneur & sur la naissance, des idées à peu près semblables à celles des Nations les plus policées, c'est-à-dire, qu'ils portent souvent cette délicatesse à l'excès. Si quelque circonstance empêche les Mandingos de tirer raison sur le champ d'un affront, ou de quelque autre injure, ils la remettent à un autre jour, & manquent rarement de se livrer combat, lorsqu'ils en trouvent l'occasion favorable.

Leur délicatesse sur le point d'honneur.

La maniere de se saluer entre les Mandingos est de se prendre la main en la secouant, mais si c'est une femme qu'ils saluent, au lieu de lui secouer la main, ils l'approchent deux fois de leur nez. Un grand affront parmi eux est de saluer de la main gauche. Lorsqu'un mari rentre dans sa maison après une absence de deux ou trois jours, la femme se met à genoux pour le saluer. L'usage veut aussi qu'elle prenne la même posture pour lui présenter à boire.

Leur maniere de se saluer.

Les Mandingos du haut de la Gambia sont maintenant d'un caractère plus facile qu'ils n'étoient autrefois. On raconte qu'ils avoient l'adresse de mettre leurs pipes & leurs calebasses sous les pieds ou sous le siège d'un Etranger, & lorsqu'ils les voyoient brisées, ils les redemandoient avec menaces, ou en exigeoient vingt ou trente fois la valeur. Ils conservent encore dans les mêmes endroits quelque reste d'un ancien usage, qui n'est pas moins embarrassant pour les Etrangers. S'ils ont vendu quelque chose le matin, ils peuvent exiger qu'on leur tende leurs marchandises, en restituant le prix avant le coucher du Soleil. Ainsi n'eût-on acheté qu'une poule ou des œufs, on ne doit point se hasarder à les manger dans la même journée.

On distingue aussi facilement les Mandingos à leur nez plat & à leurs grosses levres, que les Jalofs & les Foulis à la beauté de leurs traits. Quelques voyageurs prétendent que cette forme de leur nez & de leurs levres n'est pas naturelle, & qu'elle vient du soin qu'on prend à leur naissance de les leur presser pour les élargir; mais d'autres écrivains sont d'une opinion contraire. Lorsqu'un enfant est venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour, après quoi on le fait sécher avec soin, & on le frotte d'huile de palmier surtout aux os de derrière, aux coudes, aux jarrets & au col. On leur peint quelquefois le visage & la poitrine pour orner leur figure, & ils vont entièrement nus jusqu'à l'âge de huit à neuf ans. La santé est un bien commun parmi les Mandingos, & ils ont un grand nombre d'enfants. Cependant ils sont quelquefois sujets à des maladies dangereuses, telles que la petite vérole, les écouelles, les vers, les maux de tête, & différentes sortes de fièvres. Leurs jambes s'enflent souvent de la grosseur du corps, maladie qui peut être occasionnée par certaines herbes qu'ils mêlent dans leurs aliments.

Les femmes sont chargées d'avoir soin du riz, & lorsqu'elles en ont mis à part ce qui leur paroît suffisant pour la subsistance de la famille; elles ont droit de vendre le reste, & d'en garder le prix, sans que leurs maris puissent s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille, dont elles élèvent une grande quantité.

Occupation des femmes.

Il y a des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'esclaves, & ils leur rendent la vie si douce, qu'on a peine quelquefois à les distinguer des maîtres. Les femmes surtout sont traitées le plus favorablement, & on en a vu qui étoient ornées de colliers & de bijoux jusqu'à une valeur surprenante. La plupart de ces esclaves sont nés dans les familles, & les Mandingos de la Gambra, malgré l'usage établi dans la plupart des pays de l'Afrique, ne veulent vendre aucun esclave né dans leur maison, à moins qu'il ne soit tombé dans une faute digne d'un sévère châtement. Si quelqu'un de ces esclaves d'une famille étoit vendu sans raison, ou même sans la participation des autres, ceux-ci abandonneraient tous leurs maîtres, & iroient chercher dans les Royaumes voisins une retraite qu'on ne leur refuseroit pas. Il y a un village entier de Mandingos, où on compte deux cents personnes, qui ne sont que les femmes & les esclaves d'un seul Particulier.

Un Prince Mandingos n'a presque rien dans sa parure qui le distingue de ses sujets, il a seulement près de lui, comme une marque de sa magnificence, deux de ses femmes entièrement occupées de lui en apparence. La loi lui en accorde sept avec lesquelles il est lié par les nœuds du mariage, mais il peut prendre autant de maîtresses qu'il le désire, & il ne fait pas attention à la naissance. On n'approche point des Rois Negres sans beaucoup de formalités & de précautions. Un Courtisan qui paroît devant lui met d'abord un genouil à terre avec de grandes marques de respect, ensuite s'avancant vers le Roi, qui est assis sur une natte, il baisse la main jusqu'à terre & la porte au sommet de sa tête. Enfin il touche doucement la jambe du Roi, après quoi il fait quelques pas en arrière pour s'éloigner un peu. A la Cour de quelques Princes, on se met plusieurs fois de la poussière sur le front avant que de leur toucher la jambe. Les plus humains témoignent par un petit signe, qu'ils font attention à l'hommage qu'on leur rend; d'autres y paroissent totalement insensibles. S'il se trouve un Marbut (espèce de prêtre) dans la salle; tout le monde se met à genoux, tandis qu'il prie pour la prospérité du Roi, & qu'il lui donne sa bénédiction. Le Roi tient les bras croisés sur l'estomach, & les mains élevées vers les épaules, & après la prière il répond plusieurs fois *Amena*.

Tous les Royaumes de la Gambra ont quantité de Seigneurs particuliers qui sont comme les Rois des villes où ils font leur demeure. Leur principal droit est d'avoir en propriété tous les palmiers & les siboa qui croissent dans le pays; de sorte que sans leur permission, personne n'ose en tirer le vin, ni en couper la moindre branche. S'ils accordent cette liberté à quelques habitants, ils se réservent dans la semaine deux jours de leur travail. Les blancs mêmes sont obligés d'obtenir d'eux une permission formelle pour couper des feuilles de Siboa & de l'herbe, lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

On compte les richesses des Mandingos par le nombre de leurs esclaves; mais dans tout le reste, le dernier du peuple jusqu'au Roi ne peut passer pour opulent. L'avidité des Princes pour les marchandises des Européens est cause qu'ils employent les moyens les plus injustes pour leur fournir des esclaves. Leur méthode ordinaire est d'envoyer une troupe de gardes autour de quelque

village, avec ordre d'enlever le nombre d'habitants dont ils ont besoin. On lie les mains à ces misérables victimes pour les conduire aux vaisseaux, & lorsqu'ils y ont reçu la marque du bâtiment, ils disparaissent pour jamais. On transporte ordinairement les enfants dans des sacs, & on met un bâillon aux hommes & aux femmes, de peur qu'en traversant les villages ils n'y répandent l'alarme par leurs cris. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échappent des mains de leurs gardes, & que rassemblant les habitants, ils pourlèvent ensemble les ministres des volontés du Roi. S'ils peuvent les arrêter, leur vengeance est de les conduire à la ville Royale & de porter leurs plaintes au Souverain. Ce Prince ne manque pas de défavouer leur commission, mais pour ne rien perdre de ses espérances, & sous prétexte de rendre justice, il vend sur le champ en qualité d'esclaves, ceux qu'il avoit chargés d'en aller enlever. Si les habitants qui ont été arrêtés paroissent devant le Roi pour rendre témoignage contre leurs ravisseurs, ils sont aussi vendus.

On rapporte un usage singulier d'un des Royaumes des Mandingos, lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire d'importance. Le Roi fait assembler son Conseil dans la plus épaisse forêt du pays qui lui est soumis, & il fait creuser dans la terre un grand trou, sur les bords duquel tous les Conseillers prennent séance, & la tête baissée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propose. Les sentiments se recueillent & les résolutions se prennent dans la même situation. Lorsque le Conseil est fini, on rebouche soigneusement le trou avec la même terre qu'on en a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y doivent demeurer ensevelis. En conséquence la moindre indiscretion est puni du supplice le plus rigoureux. Cette méthode, pour assurer les secrets, rend les plus grands desseins si impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les fasse découvrir.

Chaque ville a son Gouverneur, qui se nomme Alkade. Outre les fonctions qu'on a déjà rapportées, il règle le travail du peuple. Il n'y a presque point de ville qui n'ait deux champs communs, l'un pour le maïs, l'autre pour le riz. C'est aux hommes qu'appartient la culture du champ de bled, & le soin de celui du riz est le partage des femmes & des filles. Comme le travail est égal, l'Alkade se charge de diviser également la moisson, & dans les cas extraordinaires, il ordonne des secours & des suppléments. Il est le Juge de tous les différends & de toutes les querelles, & enfin dans le partage des opinions sur les intérêts publics, c'est la sienne qui réunit toutes les autres.

USAGES COMMUNS DES MESMES CONTRÉES DE L'AFRIQUE.

L'habillement populaire dans la partie de l'Afrique, qui se trouve renfermée depuis le Sénégal jusqu'au détroit de Babelmandel, ne consiste pour les hommes, que dans une chemise & des hautes-chausses. La chemise est de coton bleu ou blanc, qui tombe jusqu'aux genoux & dont les manches sont fort larges. Si les Negres ont besoin d'agir, ils relevent ces manches sur leurs épaules. Les hautes-chausses sont ramassées comme un couffin par derrière & le long des cuisses, ils ont les jambes nues, mais ils portent

Habillement
des Negres.

sous les pieds une semelle de cuir boutonnée autour du gros orteil & au-dessus du talon. Ils ont communément une épée sur l'épaule, d'autres une zagaye longue de trois pieds, & d'autres un arc & des fleches ; mais ils ont tous un couteau attaché au côté.

Les femmes n'ont pour tout habillement qu'un pagne, ou piece de coton qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Toute la partie supérieure du corps est nue ; mais pour l'ornement elles se marquent & se peignent le dos de diverses couleurs. Quelquefois néanmoins elles se passent autour des épaules une autre pièce de coton.

Quelques voyageurs font une peinture un peu différente de l'habillement des Negres. Plusieurs disent que les pauvres ne se couvrent qu'avec une piece de coton d'un demi pied de largeur, qu'ils s'attachent autour du corps avec une corde qui leur sert de ceinture. Ils ajoutent que la chemise ou robe de coton en usage parmi les gens de qualité est de plusieurs couleurs, & a la forme d'une robe de cordelier avec des manches fort longues & fort larges ; qu'elle n'est pas plissée autour du col ; qu'elle n'a qu'un trou pour y passer la tête, & qu'elle ne descend que vers le milieu des cuisses. A l'égard des hautes chausses elles sont de la même étoffe & tombent depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; mais elles sont larges de cinq ou six aulnes, & elles ont l'air d'une jupe de femme. Les Negres s'en servent plus particulièrement en hyver ; car dans les temps de chaleur, ils n'ont qu'une chemise de simple toile avec un petit bonnet de cuir ou d'osier, & ils portent un couteau suspendu au col & une zagaye sur l'épaule. Le peuple marche pieds nus, les sandales sont réservées pour les Grands. Ces derniers ornent leurs cheveux avec des brins d'argent, de cuivre, de corail, &c. & ils ont aux oreilles des pendants d'étain, d'argent ou de cuivre. Ceux qui descendent d'une race servile n'ont pas la liberté de porter leur cheveux.

Les femmes & les filles d'un certain rang se parent la tête de corail & d'autres bagatelles éclatantes, & rangent leurs cheveux avec assez d'art pour former une espede de coiffure d'un demi pied de hauteur. Elles ont aussi les jambes & les bras ornés de corail, d'or & de verre, suivant leur rang & leurs richesses. Jusqu'à l'âge de onze ou douze ans les garçons & les filles sont entièrement nus.

Le Negre ne mangent guères qu'une fois le jour & après le coucher du soleil. Leurs aliments les plus communs sont du riz, ou quelqu'autre grain & des racines. Les femmes ont soin de faire bouillir le riz dans l'eau & le présentent chaud à leurs maris, & une gourde leur sert de plat ou d'affiette. Ils prennent leurs mets avec les doigts & se les jettent dans la bouche assez mal-proprement. La plupart aiment mieux se borner à manger ainsi du riz que de se fatiguer à la chasse ou à la pêche. Ils élèvent de la volaille, mais elle est moins pour leur propre usage que pour faire des échanges avec les Européens, pour des colliers de verre, du fer & d'autres marchandises qui leur conviennent. Les Negres ne boivent le plus souvent que de l'eau, & n'usent que rarement de vin de palmier, & d'une sorte de biere qu'ils appellent *bullo*, composée des grains du pays ; mais ils ont une passion si ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent jusqu'à leurs habits pour en acheter. L'exemple des hommes n'empêche pas les femmes

d'être fort réservées sur cet article , & à l'exception de quelques favorites des Princes que leur situation met au-dessus de l'usage , les autres n'osent pas même toucher à l'eau-de-vie du bout des levres.

L'AFRIQUE.

On trouve beaucoup de variété dans les voyages sur la forme du mariage des Negres ; mais il faut l'attribuer à l'inconstance des usages mêmes des différentes contrées , où ils ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changements & d'altérations. Pour satisfaire la curiosité du Lecteur , je vais rapporter les différentes manières dont on contracte les mariages suivant les cantons. Dans les uns , un Negre est en droit de se marier avec une fille en âge de l'être ; mais ce n'est jamais sans la participation & même sans le contentement des parents à qui il remet le douaire , dont ils sont convenus avec lui. Le Roi , ou le principal Seigneur de l'endroit tire aussi quelques droits pour la ratification du traité. Alors le mari , accompagné de plusieurs de ses amis de même âge que lui , s'approche le soir au clair de la lune de la maison de sa femme , & cherche les moyens de l'enlever. Il y réussit toujours malgré la résistance de la fille , ses cris & les efforts de toutes les jeunes filles du village ou de la ville qui se rencontrent sur son passage. Ce ravissement & les gémissements des filles ne sont qu'une feinte , qui se termine ordinairement par la chute de la nouvelle épouse dans les bras de son mari ; il l'emporte dans sa maison ; elle y demeure quelque temps enfermée , & au bout de plusieurs jours , elle ne fort plus sans un voile qui doit lui couvrir toute la tête à l'exception d'un œil. Son douaire est réservé pour le cas où elle survivroit à son mari , parce que l'usage oblige les veuves qui se remariaient à acheter un homme , comme elles ont été achetées dans leur premier mariage.

Mariages des Negres.

Dans une autre contrée un pere marie quelquefois sa fille aussitôt qu'elle est née , & les parents ne peuvent jamais rompre cet engagement. La fille elle-même n'est pas libre de prendre un autre mari sans le consentement de celui à qui elle est promise ; mais l'homme a la liberté de disposer autrement de lui-même. En général les filles sont mariées fort jeunes , & avant qu'elles aient quitté la maison paternelle , le mari doit donner aux parents de sa femme des vaches , des barres de fer & des noix de *Kola*. En prenant sa femme , le mari est obligé de donner une fête , à laquelle il invite ceux qu'il veut , & tous les habitants du même lieu peuvent y assister sans en être priés ; ils doivent seulement contribuer aux frais , en faisant des présents au mari. La jeune femme est portée de la maison de son pere à celle de son mari sur les épaules de plusieurs hommes. Elle a la tête & le visage couverts d'un voile qu'elle est obligée de garder jusqu'au lendemain , ou quelques jours encore.

Suivant Labat , lorsqu'un jeune Negre du Sénégal a jeté les yeux sur une fille pour en faire sa femme , il s'adresse au pere & à la mere pour solliciter leur consentement , ou si la fille est orpheline , il fait sa demande aux plus proches parents. Comme les parties sont ordinairement d'accord avant que de s'assembler , le marché passe pour conclu , lorsque l'amant a fait au pere les présents établis par l'usage. Ils consistent dans quelques bestiaux , quelques étoffes de coton , des colliers de verre , & de l'eau de-vie. Ce devoir n'est pas plutôt rempli , que la jeune femme est conduite à son

L'AFRIQUE.

mari. Il lui offre la main pour la recevoir dans sa maison, mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois & les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement, & le mari se met à souper. Elle ne soupe qu'après lui, & demeurant en silence, elle attend son ordre pour se mettre au lit.

Tous les voyageurs conviennent qu'un Negre peut prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir; mais il n'y en a qu'une qui ait le titre de femme légitime. Celle-là ne s'éloigne pas de son mari, & elle est dispensée de plusieurs travaux pénibles qui sont le partage des autres; mais elle ne mange point avec son mari ni même devant lui. Toutes les femmes d'un Negre se retirent le soir dans leurs cabanes, où elles attendent les ordres de leur mari commun, & le matin elles vont le saluer à genoux en lui mettant la main sur la cuisse. Quoique par rapport au mari, la condition des femmes soit égale, c'est néanmoins la première mariée, si elle a des enfants, qui passe pour maîtresse, & qui conserve effectivement une certaine supériorité sur les autres. Si le Roi lui-même commence à se dégoûter de sa première femme, il lui assigne des terres pour sa subsistance, des esclaves, un logement convenable, & il en choisit une autre pour occuper la même place à la tête de son ferral.

La jalousie est une passion fort vive parmi les Negres, & s'ils soupçonnent leurs femmes d'être en commerce de galanterie avec quelqu'un, ils ne négligent rien pour s'en convaincre. S'ils n'ont plus de doute sur la nature de leurs soupçons, ils sont les maîtres de donner la mort à l'amant de leur femme & de la répudier. Elle retourne alors chez ses parents, qui, obligés de rendre au mari les présents qu'ils ont reçus, ne manquent pas de punir rigoureusement la coupable. Si un mari ne veut pas renvoyer sa femme chez les parents, il est en droit de la vendre pour l'esclavage, ou de la chasser sans aucune indulgence avec tous les enfants qu'il a d'elle. Cependant si elle se trouve enceinte, le mari est obligé d'attendre qu'elle soit accouchée pour la vendre, ou pour la répudier.

Les femmes Negres sont naturellement galantes, & elles ont beaucoup d'inclination pour les Européens. Elles ont la taille belle, les yeux vifs, & la couleur d'un noir fort brillant. Ce sont elles qui sont chargées des travaux les plus pénibles du ménage. Non seulement elles préparent les aliments & les liqueurs; mais elles sont encore occupées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de tisser le coton, de fabriquer les étoffes, de fournir la maison d'eau & de bois, de prendre soin des bestiaux, enfin de tout ce qui convient aux hommes dans les Régions les mieux policées. Elles ne mangent jamais avec leurs maris, & tandis que les hommes passent le temps dans une conversation oisive, ce sont les femmes qui veillent à les garantir des mouches, & qui leur servent la pipe & le tabac. Quoique cette subordination soit établie par un long usage, un mari ne néglige rien pour l'entretenir, & suivant le rapport d'un voyageur, le *Mumbo-Jumbo* y contribue beaucoup.

Ce que c'est que
Mambo-Jumbo.

Le *Mumbo-Jumbo* est une idole mystérieuse des Negres, dont peu d'entre eux connoissent les secrets. La hauteur de cette machine, qu'un homme fait mouvoir à son gré, est de huit ou neuf pieds. Elle est revêtue d'une longue robe

robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. On ne fait trop ce qui est caché dans cette figure ; mais le moindre mouvement qu'on lui fait faire occasionne un bruit terrible. On ne l'entend jamais que dans la nuit, & l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelques différends avec leurs femmes, on s'adresse au Mumbo-Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris. Les femmes ont tant de crainte du Mumbo-Jumbo, que dès qu'elles le voyent, ou croient l'entendre, elles prennent la fuite & se cachent soigneusement. Si le mari a quelque liaison avec celui qui agit sous la figure monstrueuse de l'idole, il fait chercher ses femmes & les force de reparoître. Alors il leur commande de s'asseoir, & il les fait chanter ou danser suivant son caprice. Si quelques-unes refusent d'obéir, l'idole les fait saisir par des Negres chargés d'exécuter ses ordres, & leur rébellion est punie par le fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystère du Mumbo-Jumbo s'engagent par un serment solennel à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux Negres qui ne sont pas de la société, & on n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Il y a peu de villes considérables qui n'aient une figure du Mumbo-Jumbo. Pendant le jour elle demeure sur un poteau dans quelque lieu voisin de la ville, jusqu'à l'entrée de la nuit, qui est le temps de ses opérations.

Les femmes accouchent très facilement, & aussiôt qu'elles sont délivrées, elles se lavent longtemps ainsi que l'enfant qui vient de naître. Elles enveloppent ensuite leur enfant dans un morceau d'étoffe de coton sans lui serrer le corps, parce qu'elles croient que cette contrainte ne serviroit qu'à le rendre difforme ou tortu. On voit ordinairement sortir les femmes le jour même, ou le lendemain de leur accouchement. Dès le douzième ou quinzième jour de la naissance de l'enfant, la mere commence à le porter sur son dos, & elle ne le quitte jamais de quelque nature que soit le travail qui l'occupe. Un mois environ après que l'enfant est né, on lui impose un nom avec la cérémonie de lui raser la tête & de la frotter d'huile en présence de cinq ou six témoins. Chaque jour au matin l'enfant est lavé dans l'eau froide & frotté d'huile de palmier. Jusqu'au temps où la mere commence à le porter sur le dos, on le laisse remper nud sur la terre sans autre attention que celle de lui donner à tetter. Ensuite il est mis dans une bande d'étoffe & la mere s'en charge pour ne le plus quitter un instant. On le lui attache entre les deux épaules les deux jambes avancées sur le devant de chaque côté, sans que les exercices les plus violents lui fassent perdre sa situation. On attribue la forme des nez plats des Negres à cette maniere de les porter, qui les expose à heurter le nez contre le dos de leurs meres, lorsqu'elles se levent ou qu'elles se baissent.

Enfants des
Negres.

La tendresse des meres est excessive pour leurs enfants, & elles ne leur épargnent aucun soin jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher seuls. Alors sans relâcher rien de leur attention à les nourrir & à les élever, elles paroissent s'embarrasser peu de leur instruction. Ils se forment en croissant, & leur constitution devient si vigoureuse qu'ils ne connoissent presque pas d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle, ils deviennent si parestueux, que s'ils n'étoient pas pressés par la nécessité ils ne prendroient pas la peine de cultiver leurs terres. Aussi leur

L'AFRIQUE.

Musique des
Negres.

travail ne surpasse-t-il gueres leurs besoins, & si le pays n'étoit extrêmement fertile, ils seroient exposés tous les ans à la famine, & seroient forcés de se vendre à ceux qui leur offriroient des aliments. Ils ont de l'averfion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse & la conversation, dont ils ne se lassent jamais.

Tous les habitants de cette partie de l'Afrique sont passionnés pour la musique & la danse. Ils ont inventé plusieurs instruments, qui répondent à ceux d'Europe ; mais qui sont fort éloignés de la même perfection. Ces instruments sont des espèces de trompettes, de tambours, d'épinettes, de luths, de flutes, de flageolets & jusqu'à des orgues.

Les Negres de Galam & de la Gambra, comme ceux de tous les pays où on trouve des Eléphants, ont une sorte de trompette composée d'une dent de cet animal. Ils polissent cette dent intérieurement & extérieurement pour la réduire à la grosseur convenable, & ils en ont de diverses grandeurs qui produisent différents sons. Cependant ils n'en tirent qu'un bruit confus qui a fort peu d'agrément.

Leurs tambours sont des troncs d'arbres creusés & couverts du côté de l'ouverture par une peau de chevre ou de brebis assez bien tendue. Quelquefois ils ne se servent que de leurs doigts pour battre ; mais plus souvent ils emploient deux bâtons à tête ronde de grosseur inégale, & d'un bois fort dur & fort pesant tel que l'ébène. La longueur & le diamètre des tambours sont différents aussi pour mettre de la variété dans les tons. En général le son de cet instrument est moins propre à réjouir les oreilles, ou à réveiller le courage, qu'à causer de la tristesse & de la langueur. Néanmoins c'est l'instrument favori des Negres, & il est comme l'âme de toutes leurs fêtes. Les tambours des Mandingos sont longs d'une aulne, sur environ vingt poudes de diamètre au sommet, mais ils diminuent vers le fond. Ils sont composés d'une seule piece de bois & couverts d'une peau de chevreau. Ils ne battent que d'une seule baguette & de la main gauche. Ils ont encore un autre petit tambour qu'ils tiennent sous le bras gauche, & sur lequel ils font agir les doigts de la même main, tandis qu'ils battent de la droite avec un bâton courbé. Le Negre accompagne le son de son instrument de celui de sa voix, ou plutôt de ses hurlements. La figure du musicien relevée par quantité de grimaces, & le bruit d'une si étrange musique forment ensemble un horrible amusement.

Dans la plupart des villes, les Negres ont un grand instrument qui a quelque ressemblance avec leur tambour, & qu'ils nomment *Tontong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occasions extraordinaires, pour répandre l'alarme dans les habitations voisines ; car le bruit du *Tontong* se communique jusqu'à six ou sept milles.

Les flutes & les flageolets des Negres ne sont que des roseaux percés. Ils s'en servent comme les Sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire, fort mal & toujours sur les mêmes tons. Ils n'en tireroient pas d'autres des flutes d'Europe.

Le principal instrument des Negres est celui qu'ils nomment *Balaso*. Les voyageurs en donnent des descriptions si différentes que je n'en rapporterai aucune, & je ne fais mention de cet instrument que pour avoir occasion de parler de ceux qui font profession de jouer du *Balaso*, parce qu'ils sont d'un

caractere singulier, & qu'ils paroissent également faits pour la poésie & pour la musique. Ces hommes sont nommés *Guiriots* ou *Juddies*, & ce nom à ce qu'on prétend signifie bouffon. En effet le caractère & les manieres de ces musiciens répondent parfaitement à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du pays en ont toujours près d'eux un certain nombre pour leur propre amusement, & pour celui des Etrangers qui paroissent à leur Cour. L'usage des *Guiriots* est de s'asseoir à terre un peu éloignés des assistants, & ils accompagnent leurs instrumens de diverses chansons, dont le sujet ordinaire est l'antiquité, la noblesse & les exploits de leur Prince. Ils en composent aussi sur les circonstances actuelles, & l'espoir du moindre présent leur fait faire souvent des imprudens à la louange des Etrangers qui les écoutent.

Quoique les Negres ayent peu d'esprit, & qu'à peine ils paroissent avoir les premieres lueurs du sens commun, ils sont flattés qu'on leur attribue les plus brillantes qualités. L'Office des *Guiriots* est de rendre service à leur vanité. Ils sont toujours chargés d'un tambour qu'ils battent avec les mains, ou deux petites baguettes; & ils ont aussi d'autres tambours à la Moreque, qui ont la forme des corbeilles d'Europe. Le dessus est traversé de plusieurs petites cordes qu'ils pincet d'une main tandis qu'ils battent de l'autre. Un voyageur dit, que les *Guiriots* ont seuls le glorieux privilège de porter l'*Olamba*, tambour royal d'une grandeur extraordinaire dans toutes ses dimensions. Le *Guiriot* qui est honoré de ce fardeau, le porte suspendu au col, & il bat avec deux petites baguettes, en y joignant le son de sa voix.

Les Negres sont si sensibles aux éloges des *Guiriots*, qu'ils les payent fort libéralement, & on leur a vu pousser la reconnoissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces flatteurs intéressés. Un *Guiriot* qui n'obtiendrait rien de celui qu'il a loué, ne manqueroit pas de changer les louanges en satyres & d'aller publier dans les villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux contre lui, ce qui passe pour le dernier affront parmi les Negres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le *Guiriot* du Roi, & on ne croit pas le récompenser trop en lui donnant deux ou trois vœux, & quelquefois la moitié de ce qu'on possède.

Les chansons & les discours ordinaires des *Guiriots* consistent à répéter cent fois, il est grand homme, il est grand Seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux, il a donné du *sangara*, nom sous lequel ils connoissent l'eau-de-vie, & d'autres louanges de la même nature, avec des grimaces & des cris insoutenables. Les *Guiriots* acquierent ainsi des richesses qui les distinguent beaucoup du commun des Negres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en cristal & en pierres bleues que les Reines & les Princesses; mais la plupart poussent à l'excès le dérèglement de mœurs. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'avec tant de passion pour la musique, les Negres méprisent les *Guiriots* jusqu'à leur refuser les honneurs communs de la sépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas longtemps à pourrir. Ils donnent pour raison de cette conduite, que les *Guiriots* vivent dans un commerce familier avec le Diable, qu'ils nomment *Hord*. On est persuadé que la plupart des Negres, surtout de ceux qui sont un peu distingués du peuple, s'accordent à regarder les musiciens comme infâmes. Néanmoins le besoin qu'ils

L'AFRIQUE.

en ont pour leurs plaisirs, les empêche d'en marquer cette opinion pendant la vie de ces hommes ; mais aussitôt qu'ils sont morts le mépris public se déclare par l'obstacle qu'on met à leur sépulture. On ne permet pas même qu'ils soient jetés dans l'eau, parce qu'on s'imagine que leurs cadavres empoisonneroient la rivière & les poissons. C'est une semblable crainte pour les grains & les fruits, qui est cause qu'on refuse d'enterrer les Guiriot. Il ne paroit pas que tous les peuples de l'Afrique soient dans les mêmes principes sur la profession des Guiriot ; car tandis que tous les Princes Jalots se croiroient deshonorés d'avoir touché quelque instrument, les Foulis se font gloire d'en manier adroitement plusieurs.

La danse n'est pas moins chère aux Negres que la musique, & dans quel-que lieu que le Balafo se fasse entendre, on est sûr de trouver un grand concours de peuple qui s'assemble pour danser nuit & jour, jusqu'à ce que le Musicien soit épuisé de fatigue ; les femmes surtout ne se lassent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers, les genoux fort souples, & elles penchent la tête avec grace. Leurs mouvements sont vifs & leurs attitudes agréables. Elles dansent ordinairement seules, & les assistants les applaudissent en battant des mains par intervalles, comme pour soutenir la mesure. Les hommes dansent l'épée nue à la main, en la secouant & en la faisant briller en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de la Nation. Sans le secours du Balafo, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & gaillarde prennent plaisir à danser le soir, surtout aux changements de lune. Elles dansent en rond en battant des mains, & en chantant tout ce qui leur vient dans l'esprit. Dans ces bals fréquents unealebasse, ou un chaudron sur lequel on frappe, leur sert d'instrument de musique ; car elles aiment beaucoup le bruit.]

La lutte est un autre exercice qui les amuse assez. Les combattants s'approchent l'un de l'autre avec des gestes & des postures fort ridicules, & comme ils sont nus & vigoureux, ils ont beaucoup de peine à se renverser, & leurs chûtes sont très-pesantes. Dans ces occasions, il y en a toujours un qui fait l'Office de Guiriot, & qui bat un tambour, ou un chaudron pour animer les Athletes, pendant que les autres applaudissent à l'adresse & au courage.

Pêche.

Les exercices utiles des Negres sont la pêche & la chasse. La pêche est l'unique occupation de la plupart de ceux qui habitent les bords des rivières. Pour cet effet ils ont des canots, ou de petites barques composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, & dont les plus grands contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur est ordinairement de trente pieds sur deux pieds & demi de largeur. Elles vont à rames & à voiles, & il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse, mais les Negres sont si bons nageurs qu'ils s'en allarment peu. Ils redressent sur le champ leur canot avec les épaules, & s'y replacent avec tranquillité. Lorsque les Negres vont à la pêche, ils sont ordinairement deux dans un canot, & s'écartent quelquefois jusqu'à six mille en mer. Ils ne se servent gueres que de la ligne pour le poisson d'une médiocre grosseur. S'ils veulent prendre de gros poissons, ils mettent un dard de fer au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, & le tenant attaché avec une corde, ils le retirent facilement après

l'avoit lancé. L'heure du départ des pêcheurs est ordinairement de grand matin, & s'ils ont fini leur pêche, ils retournent au rivage à midi par le vent de mer. Lorsque le vent leur manque, ils font usage d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament si vite, que la meilleure pinnace auroit peine à les suivre.

Outre la ligue, les Negres ont aussi des filets de leur propre invention, composés comme leurs lignes d'un fil d'écorce d'arbre. Il y en a qui pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue pièce de bois combustible, qui leur donne assez de clarté, & de l'autre un dard dont ils ne manquent gueres le poisson, lorsqu'il s'approche naturellement de la lumière. S'ils en trouvent de fort gros, ils les attachent avec une ligne à leur canot & les amènent de cette façon au rivage. Ils font sécher le petit poisson, & mettent le grand en pièces; mais comme ils ne le salent jamais, il se corrompt presque toujours avant que d'être sec. Les Negres le trouvent alors beaucoup meilleur & plus délicat que dans sa fraîcheur. Les pêcheurs vendent du poisson dans l'intérieur des terres, & ils pourroient en tirer un profit considérable, s'ils avoient moins de paresse à le transporter, & si les habitants qui veulent l'acheter, étoient plus actifs à l'aller prendre. Les uns & les autres trop ennemis du travail & de la fatigue négligent un commerce qui leur seroit également profitable, & souvent le poisson demeure sur le rivage jusqu'à ce qu'il soit entièrement corrompu.

Les Negres de la côte qui veulent pêcher dans le Sénégal se joignent quelquefois au nombre de trente ou quarante pour en aller demander la permission au Seigneur de la rivière. Après l'avoir obtenue, ils passent huit ou dix jours sur l'une ou l'autre rive, d'où ils prennent toutes leurs mesures pour assurer le succès de leur entreprise. Leur méthode ordinaire est de gagner avec de grands filets le milieu de la rivière, les uns à gué lorsqu'ils en trouvent le moyen, d'autres à la nage. Ensuite faisant un demi-cercle qui embrasse une assez grande étendue, ils se rapprochent des bords avec leurs filets, qu'ils tirent immédiatement à terre. Ils sont fort adroits à cet exercice, & ils ne manquent gueres de faire une pêche abondante, de laquelle ils donnent le vingtième au Seigneur pour son droit.

Les Negres de la Gambia ont une maniere de pêcher qui leur est propre. Lorsque la rivière est basse, les femmes s'y rendent en grand nombre pour prendre une sorte de petit poisson qui ressemble à la melette. Au lieu de filets, elles ont un assez long panier, au fond duquel elles mettent pour amorcer un morceau de pâte. Elles plongent ce panier dans l'eau, l'y tiennent quelques moments, & l'en retirent si doucement qu'il ne s'en échappe rien. Les petits poissons qui sont restés au fond du panier sont aussitôt jetés sur un endroit sec de la rive, ou d'autres femmes les pilent dans un mortier de bois. Elles en font ainsi une pâte, qu'elles divisent en boules d'environ trois livres, & qui leur servent pendant toute l'année. Les Negres trouvent ce mets délicieux, & ils le mêlent avec du riz, & d'autres grains.

L'habileté des Negres de la Gambia, du Sénégal & du Cap Verd, est surprenante pour tuer des animaux à la chasse, quoiqu'ils n'aient la plupart d'autres armes que leur arc & leurs fleches. Ceux qui habitent plus loin

Chasse.

dans les terres ne sont pas aussi adroits, & n'ont pas non plus autant de goût pour la chasse. Les Negres du Sénégal ont coutume de s'assembler au nombre de cinquante ou soixante armés chacun de six petites fleches & d'une grande, pour la chasse de l'éléphant. Lorsqu'ils ont découvert la trace de cet animal, ils s'arrêtent pour l'attendre, & le bruit qu'il fait en brisant les branches des arbres avertit de son approche. Alors les Negres se mettent à le suivre, en lui envoyant continuellement leurs fleches jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affoibli. Ils s'en apperçoivent aussi à la foiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ses blessures, mais c'est communément pour mourir quelques jours après dans le lieu, où ses forces l'abandonnent tout à fait. On doit sans doute attribuer à ces accidents la rencontre qu'on fait souvent dans les forêts de plusieurs dents d'éléphants. La chair est dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, & les dents sont les dernières parties qui résistent. Cependant comme elles ne peuvent être longtemps exposées aux injures de l'air sans s'altérer beaucoup, elles perdent quelque chose de leur prix.

L'indolence naturelle aux Negres les empêche de s'appliquer aux Arts, & ils n'ont d'autres métiers, & d'autres ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie ; tels que des Forgerons, des Tisserands & des Potiers de Terre. Le métier de Forgeron qu'ils appellent Ferraro est le principal, parce qu'il est le plus indispensable. Ils s'embarrassent peu de chercher du fer dans la terre, & ils se contentent de celui qui leur est apporté d'Europe. Il leur sert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en font aussi la pointe barbelue de leurs fleches empoisonnées, & l'ouvrage est assez propre dans la plupart de ces armes. Néanmoins la plus grande utilité qu'ils tirent du fer est pour l'agriculture. Ils en composent alors une sorte de pelle avec laquelle ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. En conséquence les barres de fer sont une des principales marchandises qui servent au commerce de ces contrées. Leur longueur en augmente, ou en diminue le prix.

Suivant le rapport de quelques voyageurs, les Forgerons Negres font des couteaux, des fers pour les esclaves, des anneaux d'or, d'argent, de fer & de cuivre, & des garnitures de couteaux & de sabres. Ils font aussi les poignées des sabres & les bouts des fourreaux de l'un ou de l'autre de ces métaux. Les Forgerons n'ont pas d'ateliers qui méritent le nom de boutiques & de forges. Ils portent avec eux leurs ustensiles, & se mettent sous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autres instruments qu'une petite enclume, deux peaux de boucs qu'ils enflent, & qui leur tiennent lieu de soufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles, & deux ou trois limes. Leur indolence paroît jusqu'au milieu du travail ; car ils sont assis, ils fument & s'entretiennent avec le premier qui se présente. Comme leur enclume n'a que le pied en terre, ou dans le sable, sans aucun secours pour la fixer, quelques coups la renversent, & le temps se perd à la redresser. Ordinairement il y a trois ouvriers au travail d'une même Forge ; l'un est continuellement occupé à presser les soufflets du coude & des genoux, & les deux autres sont assis avec l'enclume au milieu d'eux, sur laquelle ils frappent

assez négligemment. Selon quelques Auteurs , les Negres comprennent sous le nom de Forgeron ou de Ferraro les Orfèvres , les Maréchaux , les Couteliers , les Chaudronniers , en un mot tous les Artisans qui se servent de l'enclume & du marteau.

Après le Forgeron , le principal Artisan parmi les Negres est le *Sepatero* , qui fait les Grisgris , c'est-à-dire , de petites boîtes , ou de petits étuis , où les Negres renferment certains charmes écrits sur du papier , ou sur du parchemin par leurs Marbuts ou Prêtres. Ces étuis sont de cuir en différentes formes , & passeroient dans tous les pays du Monde pour un ouvrage curieux. Il paroît qu'ils ont l'art de préparer le cuir , mais ils ne l'exercent que sur les peaux de boucs & de daims , qu'ils savent teindre aussi de diverses couleurs. Outre les selles , les brides & les étuis pour les Grisgris , ces mêmes ouvriers font des fourreaux d'épées , des sandales , des boucliers , des carquois avec beaucoup de propreté.

Le troisième métier des hommes chez les Negres , consiste à préparer la terre pour faire les murs des édifices , & les différentes sortes de vases à l'usage de la cuisine. Pour tous les autres besoins ils employent des calebasses , excepté néanmoins leurs pipes , qui sont aussi de terre , & d'une forme assez agréable. Ils y apportent même beaucoup de soin , parce que c'est un instrument dont les hommes & les femmes se servent presque sans cesse. La partie de terre qui est la tête peut contenir une demi-once de tabac , & la longueur du cou est de deux doigts. On y insère un roseau qui a quelquefois plus d'une aulne de long , & qui est le canal de la fumée.

Le métier de Tisserand est plutôt l'occupation des femmes & des filles que celle des hommes. Elles filent le coton , le travaillent avec beaucoup d'adresse , & le teignent en bleu , en noir , ou lui laissent sa blancheur naturelle. Leur art se borne à ces trois couleurs , & elles ne peuvent donner à leurs pièces plus de cinq ou six pouces de largeur. La longueur est depuis deux aulnes jusqu'à quatre , mais elles savent les coudre ensemble pour les rendre aussi longues & aussi larges qu'on le désire.

A l'égard des commodités de la vie qui n'entrent pas dans le commerce , les voyageurs nous apprennent qu'il n'y a point d'artisans pour ces choses. Les nattes sont entre les Negres d'un usage général , & elles sont encore l'ouvrage des femmes. C'est sur leurs nattes que les Negres passent la moitié de leur vie , qu'ils mangent , qu'ils boivent , qu'ils se reposent , & qu'ils dorment. On raconte que les Negres tiennent des marchés , mais que les choses qu'ils y étalent sont de très-petite valeur , & qu'ils font quelquefois fix ou sept lieues pour apporter un peu de coton , des légumes tels que des pois & de la vesce , des plats de bois , & des nattes. Il arrive par hasard que les Negres paroissent au marché avec des anneaux d'or & des grains de même métal , appelés *Jungarets* , qu'ils échangent pour des pendants d'oreilles & des colliers. Autrefois le commerce des marchés se faisoit par des échanges , mais depuis l'établissement des Européens , les Negres exigent de la rassade , c'est-à-dire , des colliers & de petits grains de verre , ou de petites barres de fer. Les marchés se tiennent à l'extrémité des villages , & les plus riches marchandises qu'ils y présentent sont des dents d'Éléphant , des cuirs de vaches & des esclaves. Les Européens payent des esclaves avec du fer , des liqueurs

L'AFRIQUE.

Édifices des Nègres.

fortes, de la rassade, de la toile des Indes & du corail, sur quoi les Marchands de l'Europe & de l'Afrique sont également des profits considérables. Les Nègres songent peu à l'embellissement de leurs édifices, & d'ailleurs ils manquent des matériaux nécessaires. La plupart de leurs villes sont rondes dans leur forme, & leurs maisons sont composées d'une sorte de terre rougeâtre qui s'endurcit beaucoup à l'air. Le pays est rempli de cette terre, qui vraisemblablement seroit d'excellente brique, si elle étoit bien travaillée. On voit des cabannes entièrement bâties avec des roseaux, & les autres en sont seulement couvertes. La forme générale des maisons est ronde, parce que les Nègres la croient plus capable de résister aux orages & aux pluies. Toutes les villes & tous les villages sont environnés d'une ou deux hayes de roseaux de la hauteur de six pieds, pour servir de rempart contre les bêtes féroces. Les habitants néanmoins sont quelquefois contraints d'allumer des feux & de battre leurs tambours pour chasser des ennemis si dangereux. Les grandes villes, & celles surtout qui servent de résidence aux Rois & aux Princes, sont ordinairement mieux fortifiées. La plus juste idée qu'on puisse donner des cabannes des Nègres est de les comparer aux colombiers d'Europe ou aux ruches des abeilles. Comme elles sont sans fenêtres, le jour ne s'y introduit que par la porte, qui est ronde & si basse qu'on n'y peut passer qu'à genoux. Les murs des personnes un peu distinguées sont blanchis d'une teinture de chaux, & seroient assez propres si la fumée continuelle ne les noircissoit. Les Mandingos sont dans l'usage de bâtir leurs maisons fort près les unes des autres, ce qui est fort dangereux pour la communication du feu, & ce qui occasionne en effet de violents incendies. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils sont attachés à cette méthode, ils répondent qu'ils la tiennent de leurs ancêtres qui étoient plus sages qu'eux, & qu'ils suivent leur exemple.

Chaque maison de Nègre a plus ou moins de huttes, suivant le rang ou les richesses de ceux qui y logent. La plupart en ont cinq ou six, qu'on peut regarder comme des chambres ou des pavillons renfermés dans un même enclos. Une hutte est distribuée en plusieurs parties, dont l'une sert de cuisine, l'autre de salle à manger, une autre de chambre à coucher, & toutes ces pièces communiquent l'une à l'autre par des ouvertures. Les maisons des Seigneurs ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons, & celles des Rois n'en ont pas moins de cent, mais les unes & les autres sont couvertes de paille, ainsi que celles des pauvres. L'enclos des personnes de distinction est une palissade ou d'épines ou de roseaux soutenue de distance en distance par des pilliers, & on va d'une hutte à l'autre par des routes qui s'entrelacent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos, il se trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais plantés sans ordre & dispersés comme au hasard. Les maisons des Princes sont quelquefois bâties exprès dans le voisinage de quelque bois, dont on renferme une partie dans l'enclos.

Le palais du Roi de Kayor est distingué par sa magnificence & l'étendue des bâtimens. Avant la première porte de l'enclos on trouve une grande & belle place pour exercer les chevaux. Au long de l'enclos les Seigneurs ont des huttes, qui composent comme l'avant-garde de celle du Roi. Une longue allée de Calebassiers conduit de la première place au palais, des deux côtés de

de cette avenue sont les logements des Officiers & des principaux domestiques du Roi entourés chacun d'une palissade, ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à son appartement. Toutes les femmes ont aussi des huttes particulières où elles ont cinq ou six esclaves qui les servent. Le palais du Roi de Kaffan, suivant l'observation d'un voyageur, est situé au centre de la ville avec les maisons de ses femmes. On y entre par une cour où sont les Gardes & par une salle ouverte, où son fauteuil ou trône paroît toujours avec des tambours suspendus à côté. Ces tambours servent toutes les nuits ; car aussitôt que les habitants du lieu ont soupé, ils se rendent dans la première cour du palais, & ils y dansent toute la nuit au bruit des tambours. Cet exercice sert tout à la fois à les divertir & à chasser les lions & les autres bêtes féroces.

Quelques Negres des plus riches, ceux qui se prétendent sortis de race Portugaise, bâtissent à la manière de cette Nation, & leurs maisons sont beaucoup plus commodes. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée ; mais il est élevé de trois ou quatre pieds, pour les garantir de l'humidité. Elles sont divisées en plusieurs chambres qui composent un assez long appartement, avec des croisées fort petites, à cause de la chaleur du climat. L'entrée est généralement revêtue d'un porche, ou d'un vestibule ouvert de tous côtés, qui sert de salle pour les visites, pour les repas & pour les affaires. Les murs de ces maisons ont sept ou huit pieds de hauteur. Ils sont composés, comme ceux du commun des Negres, de roseaux & d'argile, enduits dedans & dehors de terre grasse mêlée de paille & blanchie de chaux. Les Rois & les Grands ont pris l'habitude de bâtir dans le même goût, & leur cour a plus ou moins de maisons à la Portugaise.

L'ameublement des Negres n'est pas fort riche. Il consiste dans une petite armoire pour mettre leurs habits à couvert, une natte élevée sur quelques pieux pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïs & le riz, un panier pour l'y renfermer & quelques plats de bois pour servir le manger. Les Negres de distinction ne sont jamais sans une estrade, ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds & couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'employent à cet usage une partie des marchandises qu'ils achètent des Européens.

Tous les Negres, sans distinction de rang & de qualité, si l'on en excepte néanmoins les Rois & les Chefs de villes, sont obligés de travailler à cultiver la terre. L'instrument commun pour ouvrir la terre est une sorte de pelle assez semblable à leurs rames, & dont le manche est de bois & l'extrémité de fer. Ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons, de sorte que chacun levant à peu près la même quantité de terre, le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre & de propreté qu'en Europe, & ils y jettent la semence & les remplissent aussitôt de la même terre. Leur industrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz qu'ils sement d'abord dans de petites pièces de terre basses & marécageuses, & qu'ils prennent la peine de transplanter. Ils observent des saisons pour semer leurs grains, surtout pour planter le tabac, dont chaque famille

Agriculture des
Negres.

cultive sa provision autour de ses cabannes. Ils n'apportent pas moins de soins à la culture du coton, & la plupart des villages en ont des champs entiers.

Il n'y a pas de pluye depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mai, ce qui rend la terre si dure qu'elle ne peut être cultivée pendant cet intervalle. Les pluies commencent vers la fin de Mai & sont d'abord assez légères, mais à la fin de Juin elles deviennent très-violentes & sont mêlées de grands tonnerres. La terre ne pouvant alors manquer d'être amollie, les Negres songent à labourer. Le temps où les Negres sement est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se régalaient les uns & les autres. Leurs terres sont si fertiles que la moisson du millet se fait dès le mois de Septembre, & c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances. Le Chef du village paroît à la tête des ouvriers armés, comme dans une bataille, avec un cortège de Guiriots, qui battent de leurs tambours & qui chantent à haute voix. Le Chef imite leur exemple pour encourager les laboureurs qui sont nuds, & qui avec leurs petites pelles grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Cependant ils paroissent travailler avec beaucoup d'efforts, & ils font cent gestes & cent grimaces ridicules, suivant les différentes mesures des tambours. Après une culture si imparfaite, la terre, quoique légère & sablonneuse, ne laisse pas de rapporter beaucoup.

Religions des
Negres

Les Negres qui habitent les deux bords du Sénégal & qui s'étendent dans les terres à l'Est & au Sud-Est, sont Mahométans. Tous les autres, du moins ceux avec qui les Européens ont quelque relation de commerce, depuis la Gambia jusques dans la Guinée, sont idolâtres, excepté les Sereres & quelques autres, qu'on peut regarder comme des Sauvages sans aucune apparence de religion. Plusieurs croient la métémpsychose, & ne souffrent point qu'on tue les lézards autour de leurs maisons, parce qu'ils sont persuadés que les âmes de leurs peres, de leurs meres & de leurs proches parents viennent se réjouir avec eux sous la figure de cet animal.

Le Mahométisme établi parmi les Negres n'est pas observé dans tous ses points, & consiste seulement dans la croyance de l'unité de Dieu, & dans deux ou trois pratiques cérémonielles, telles que le Ramadan, le Bayram & la circoncision. Les habitants naturels de la Gambia adorent un seul Dieu sous le nom d'*Allah*. Ils n'ont point de peintures ni d'images à la ressemblance de la Divinité; ils reconnoissent la mission de Mahomet, sans invoquer jamais son nom; ils comptent les années par les pluies, & donnent des noms particuliers à chaque jour de la semaine. Le vendredi est le jour de sabbat, mais ils l'observent si peu régulièrement que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en font point interrompues.

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jesus-Christ, & parlent de lui comme d'un Prophète, qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de miracles. Ce qu'ils racontent de sa sainteté & de sa puissance est un tissu de fables sans vraisemblance & sans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*, & appellent sa mere *Maria*. La sainteté, la bonté, la justice sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré; mais ils ne lui accordent pas celle de Fils de Dieu. Les Negres croient aussi la prédestination, & mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence

Qu'un Negre en assassine un autre, ils pensent que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre ; cependant ils arrêtent le meurtrier & le vendent pour l'esclavage. Le commun du peuple n'a pas de pratiques réglées qui puissent porter le nom de culte religieux ; mais les personnes de distinction affectent plus de zèle, & ne sont jamais sans un Marbut, qui a beaucoup d'ascendant sur leur conduite & sur leur esprit.

Il y a apparence que si le peuple néglige de bâtir des mosquées, les Rois & les Seigneurs ont plus d'attention à cet égard ; puisqu'ils ont toujours parmi leurs édifices des lieux destinés aux exercices de religion. Ils y demeurent assez longtemps debout, les yeux fixés sur le mur du côté du levant, & s'avancant ensuite quelques pas, ils prononcent certains mots à demi bas. Ils s'étendent aussitôt après la face contre terre, & se levant sur les genoux, ils font un cercle autour d'eux & deux ou trois autour de leur tête. Enfin ils baissent la terre plusieurs fois, se jettent du sable contre le visage avec les deux mains, & toutes ces cérémonies durent environ une demi-heure. Les Turcs & d'autres Mahométans rigides font la prière cinq fois le jour & la nuit, & sept fois le vendredi, qui est le jour de leur sabbat. Les Mahométans Negres sont moins réguliers ; ils se contentent de prier trois fois le jour, savoir le matin, à midi & le soir. Chaque village a son Marbut ou son Prêtre, qui rassemble le peuple pour ce devoir. Le lieu ordinaire de leurs assemblées est un champ qui sert de Mosquée, & après les ablutions ordonnées par l'Alcoran, tous les Negres, le visage tourné vers l'Orient, se tangent derrière leurs Prêtres, dont ils imitent les mouvements & les gestes.

Le Marbut étend ses bras, prononce plusieurs mots d'une voix si lente & si haute que toute l'assemblée peut facilement les répéter après lui, se met à genoux, baise la terre & recommence trois fois cette cérémonie. Ensuite il se met à genoux pour la quatrième fois, & fait quelque temps sa prière en silence. Il se relève, & traçant du doigt un cercle autour de lui, il y imprime différents caractères, les baise respectueusement, après quoi la tête appuyée sur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il passe quelques moments dans une profonde méditation. Enfin il prend du sable ou de la poussière, se la jette sur la tête & contre le visage, commence à prier d'une voix haute, en rouchant la terre du doigt & le levant au front. Pendant toutes ces formalités, il répète plusieurs fois les mots *Saluti Maleck*, c'est-à-dire, je vous salue, Seigneur, & il se leve. Toute l'assemblée suit son exemple, & chacun se retire. La modestie, le respect & l'attention qu'ils apportent à cet exercice, cause une juste admiration aux voyageurs Européens qui s'y trouvent présents. La prière dure une grosse demi-heure, & se renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaires ni de compagnie qui puisse en faire oublier le temps, & si les Negres ne peuvent absolument assister à l'assemblée, ils se retirent à l'écart pour observer les mêmes pratiques. Lorsqu'on interroge les Marbuts sur le sens de leurs postures & de leurs prières, ils répondent qu'ils adorent l'Être suprême en se prosternant devant lui, que cette humiliation est un aveu de leur néant à ses yeux, & qu'ils le prient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils peuvent avoir besoin, telles qu'une femme, des enfants, une moisson abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche & l'exemption de toutes sortes de dangers.

Kk ij

L'AFRIQUE.

Les Negres qui habitent sur les bords du Sénégal ont leur Ramadan fixé au mois de Septembre contre l'usage des Maures, pour qui cette fête est mobile ou lunaire. Aussitôt qu'ils voyent paroître la première lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le ciel. Ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur tête & répètent deux ou trois fois cette cérémonie. En général les Mahométans rendent beaucoup de respects à la nouvelle lune, la saluent au moment qu'ils la voyent paroître, ouvrent leurs bourses & demandent au Ciel que leurs richesses puissent augmenter avec le quartier de la lune. Le Ramadan ou le carême des Mahométans Negres est observé avec beaucoup de régularité. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du soleil, & les dévots se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac, ils ne touchent point à leur pipe de tout le jour. Ils se dédommagent à la vérité lorsque la nuit arrive, de l'abstinence à laquelle ils se sont soumis pendant la journée. On les voit manger, boire, danser, chanter jusqu'au retour du soleil, & les Grands ou les riches passent ensuite une partie du jour à dormir. Rien ne peut les engager à rompre leur jeûne, & ils ont pour principe que celui qui a cette foiblesse doit recommencer son jeûne avec encore plus de rigueur. D'ailleurs ceux qui se rendent coupables de cette transgression sont condamnés à recevoir la bastonnade avec des cannes l'espace d'un quart d'heure.

Lorsque le mois du Ramadan approche de sa fin, on annonce le Tabasker, c'est-à-dire, la plus grande fête des Mahométans Negres, comme celle des Turcs & des Persans qui lui donnent le nom de *Bayram*. En voici la description telle qu'on la trouve dans l'histoire des voyages, dont tout ceci est tiré (1). Un peu avant le coucher du soleil, on voit paroître six Marbutus ou Prêtres Mahométans revêtus de tuniques blanches qui ressemblent aux surplis de nos Prêtres. Ces tuniques leur descendent jusqu'au milieu des jambes & le bas est bordé de laine rouge. Ils marchent en rang avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands bœufs qui sont couverts d'un beau drap de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Negres. Les Chefs des villages dont une ville est composée suivent les Prêtres sur une seule ligne parés de leurs plus riches habits, & armés de zagayes, de sabres, de poignards & de boucliers. Ils sont suivis eux-mêmes de tous les habitants leurs sujets, cinq sur chaque rang. Lorsque la procession est arrivée au lieu où on convient qu'elle doit s'arrêter, on attache les bœufs à des poteaux, & le plus ancien Marbut erie trois fois à haute voix *sala Malek*. Ensuite mettant bas sa zagaye il étend ses bras vers l'Est. Les autres Prêtres suivent son exemple & commencent la prière de concert. Lorsqu'ils se lèvent & reprennent leurs armes, l'ancien Marbut ordonne aux Negres d'amener les bœufs & de les renverser par terre, ce qui se fait en un instant. On les attache à terre par les cornes, & leur tournant la tête à l'Est, on leur coupe la gorge avec beaucoup de précautions, pour empêcher que ces animaux ne regardent les assistants pendant que leur sang coule, car les Negres prennent cela pour un mauvais présage. Ils ont soin même, pour se garantir des regards des bœufs mourants, de leur jeter du sable dans les yeux,

(1) Voyez Tome III. pag. 209. & suiv.

Dès que le sacrifice est achevé & les victimes écorchées, on les coupe en pièces & chaque village emporte celles de son bœuf.

L'AFRIQUE.

Après cette cérémonie le Folgar commence. Les femmes & les filles se présentent d'abord partagées en quatre bandes dont chacune est conduite par un Guiriot du même sexe qui chante quelques vers convenables aux circonstances, & toute la bande répond en chœur. Elles s'avancent ainsi pour danser autour d'un grand feu qui est allumé au milieu de la place. Les Chefs & les principaux habitants sont assis sur des nattes où ils s'entretiennent tranquillement. On voit paroître ensuite une autre troupe composée de tous les jeunes hommes, dans la même division que les femmes, c'est-à-dire, en quatre compagnies avec des tambours & d'autres instruments. Ils sont vêtus de leurs plus beaux habits & chargés de leurs armes, comme s'ils étoient au moment d'une bataille. Ils font leur procession autour du feu, après quoi quittant leurs habits & leurs armes, ils commencent à lutter homme contre homme avec beaucoup d'agilité. Les filles rangées en ligne derrière eux les encouragent de la voix & par leurs gestes. Ceux qui se signalent en reçoivent sur le champ la récompense par des chants en leur honneur & par des battements de mains. Cet exercice est suivi d'un bal, où les deux sexes font voir leur adresse & leur légèreté. La danse est l'amusement favori des Nègres; ils ne s'en lassent jamais, & quand ils sont fatigués du travail de la journée, ils ne trouvent point de meilleur délassement que quatre ou cinq heures de danse. Les réjouissances du Folgar durent ordinairement pendant trois jours.

Les Marbuts (1), qui sont les Prêtres des Nègres, portent le même habillement que celui du peuple, mais ils sont distingués par beaucoup d'autres choses. Suivant le rapport de plusieurs voyageurs, les Marbuts n'ont rien de commun avec les autres Nègres, soit pour la demeure, soit pour le commerce de la vie. Ils observent plusieurs points de la loi du Lévitique dont ils ont quelque connoissance. Les villes où ils habitent & les terres qu'ils possèdent sont particulières à leur tribu, & ils n'y admettent pas d'autres Nègres que leurs esclaves. Les mariages ne se font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous les enfants sont élevés pour la prêtrise. Leurs loix touchant ces alliances sont semblables à celles des Nègres, c'est-à-dire, qu'ils ont la liberté de prendre plus ou moins de femmes, suivant leur dignité, leurs richesses & leur prudence : chaque ville a son Ancien, ou son Grand-Prêtre.

Prêtres des Nègres.

On les représente en général comme de scrupuleux observateurs des préceptes de l'Alkoran. Ils s'abstiennent de vin & de liqueurs spiritueuses, & ils sont soumis rigoureusement au jeûne du Ramadan. Leur société est plus douce & plus agréable que celle de tous les autres Nègres, & ils se plaisent à voyager, parce qu'ils s'attachent au commerce. On doit rendre justice à leur probité, qui ne paroît jamais se démentir dans les affaires qu'ils ont à traiter. Ils ont beaucoup de charité les uns pour les autres, & ne souffrent pas qu'un homme de leur tribu soit vendu en esclavage, à moins qu'il n'ait mérité ce châtiment par quelque grand crime.

(1) Les Marbuts sont appelés diversément par les voyageurs. Les uns leur donnent le nom de *Marybuck*, ou *Bifferoas*, d'autres les appellent *Mahométans* ou *Buscherines*, d'autres *Marabouts* & enfin *Marbuts*.

L'AFRIQUE.

Les Marbut's parlent la langue Arabe, & quelques-uns même savent l'écrire. Ils sont extrêmement exacts à faire leurs exercices de religion trois ou quatre fois le jour, & souffriroient plutôt la mort que de toucher à des liqueurs fortes. On les voit quelquefois passer à jeun des jours entiers pour ne pas manger d'autres viandes que celles qui ont été tuées & apprêtées par des gens de leur religion. Ce scrupule s'étend jusqu'à leurs enfants, & non seulement ils ne leur permettent pas de goûter au vin, ou aux liqueurs fortes, mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre & d'autres confitures. Le respect que les Rois & les Grands ont pour les Marbut's ne le cède guères à celui du peuple. Si les personnes de la plus haute distinction rencontrent un de leurs prêtres dans leur chemin, elles forment un cercle autour de lui & se mettent à genoux pour faire la prière & recevoir sa bénédiction. Le même usage s'observe dans la chambre du Roi, lorsqu'il y entre un Marbur. On prétend que les Negres en général, & surtout ceux du Sénégal, ont tant de vénération pour leurs Prêtres, qu'ils croient que ceux qui les offensent meurent dans l'espace de trois jours.

Les enfants des Marbut's apprennent à lire, par les soins de leurs peres, dans un livre composé d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon est écrite avec une sorte d'encre noire & une plume en forme de pinceau. Les caractères qu'ils employent à cet usage ressemblent à ceux de la langue Hébraïque, suivant le témoignage de quelques voyageurs, qui observent néanmoins que leur religion & leurs loix sont écrites dans une langue particulière & fort différente de la langue vulgaire. Le grand livre de la loi est un manuscrit dont les Marbut's s'exercent à faire des copies pour leur propre usage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grand prix, & se font gloire de les porter toujours sur eux, malgré la pesanteur du fardeau. On voit aussi plusieurs Marbut's qui en sont chargés dans leurs voyages. Le temps de l'instruction pour les enfants est la nuit à une heure ou deux avant le jour. Leurs leçons sont écrites sur de petites planches de bois blanc, & lorsqu'ils savent les lire, ils les apprennent par cœur. On reconnoit aisément les écoles au bruit que font les étudiants en répétant avec toute la force de leur voix les instructions de leur maître. Dès que les jeunes gens ont lu tout l'Alkoran, ils sont regardés comme des Docteurs, ils apprennent ensuite à écrire en Arabe.

Les Marbut's se répandent dans les villages des autres Negres, pour instruire ceux qui veulent prendre des leçons d'eux. Ils courent ainsi avec leurs livres & toute leur famille; & soit qu'un pays se trouve en guerre, ou qu'il jouisse de la paix la plus profonde, les Marbut's y sont toujours favorablement reçus. Ils ne sont jamais à charge à personne, parce qu'ils portent avec eux leurs provisions, & vraisemblablement lorsqu'elles sont épuisées, ils les renouvellent dans les maisons des Grands, où ils composent des gris-gris qu'ils vendent très-avantageusement. On a déjà dit que les Marbut's attachoient au commerce, & qu'ils voyageoient souvent dans cette vue. Leur méthode, en changeant ainsi de lieu, est de suivre leurs ânes à pied, & de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui dans ces climats ne précède pas de beaucoup le lever du soleil, & ils marchent pendant trois heures, après quoi ils se reposent durant la grande chaleur de la journée.

Ils se remettent en marche deux heures avant la nuit & s'arrêtent de nouveau au bout de ces deux heures, dans la crainte de rencontrer des bêtes féroces. Cependant ils continuent leur route s'il fait clair de lune, & ils jugent alors que la nuit est le moment le plus favorable pour voyager. Ils ont coutume de s'arrêter deux ou trois jours près des grandes villes, & déchargeant leurs marchandises qu'ils étalent sous quelques arbres, ils font une espee de foire pour la ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes.

Entre une infinité de superstitions auxquelles les Negres sont sujets, on remarque plus particulièrement leur confiance dans leurs grisgris. Les voyageurs s'accordent tous à les représenter comme des charmes ou des especes d'amulettes; mais ils varient dans la description qu'ils en donnent. Les uns prétendent que les grisgris sont simplement des bandelettes de papier chargées de caractères Arabes; plusieurs assurent que ce sont de petits billets Arabes entrelacés de figures Négromantiques; quelques autres les représentent fort grands, & disent qu'ils contiennent quelquefois une feuille ou deux de papier commun remplies de grandes lettres Arabes, qui sont écrites avec une plume & une sorte d'encre composée des cendres d'un certain bois; d'autres enfin croient que les grisgris ne sont que des passages de l'Alkoran & d'autres sentences en caractères Arabes. De toutes ces opinions, je pense qu'on peut conclure que les grisgris, regardés avec la même vénération par tous les Negres, reçoivent quelque variété dans leur forme, suivant les contrées où ils sont fabriqués. Quoi qu'il en soit & dans quelque lieu qu'on les fasse, il est certain que les Marbutts ont seuls le pouvoir de tracer sur du papier les traits ou les caractères qui constituent l'essence des grisgris. Les Particuliers qui les achètent ont soin de les envelopper dans de la soie, dans de petites bourses de cuir, ou dans des étuis d'or ou d'argent, suivant leur dévotion ou leurs facultés.

Grisgris.

Les enveloppes les plus communes des grisgris sont de beau cuir, ou de drap rouge. Les unes ne sont pas plus longues que le pouce, travaillées à facettes comme les diamants & propres à servir de brasselets. Chaque grisgris a sa vertu particulière; l'un empêche de se noyer; l'autre préserve de la blessure des zagayes, ou de la morsure des serpents. Il y en a qui doivent rendre invulnérable, qui aident les nageurs & les plongeurs, & qui procurent une pêche abondante. Plusieurs éloignent l'occasion de tomber en esclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfants, enfin sont propres à favoriser l'accomplissement de tous les desirs, ou à mettre à l'abri de toute appréhension. La confiance des Negres est si aveugle pour ce charme, qu'un grand nombre d'entr'eux ne feroit pas difficulté, avec un si bon garant, de braver un coup de fleche.

On observe que le plus pauvre des Negres, s'il est obligé d'aller à la guerre, achète un grisgris des Marbutts, dans l'idée qu'il le garantira de toutes sortes de blessures. Si le charme n'a point d'effet, les Marbutts en rejettent la faute sur la mauvaise vie du Negre, que Mahomet n'a pas jugé digne de sa protection. Dans les maladies, les douleurs & les moindres enflures, l'usage des Negres est de s'appliquer un grisgris sur la partie affligée. En vertu de cet excès de confiance, on peut aisément s'imaginer qu'il n'y a rien dont

L'AFRIQUE. un Negre ne soit prêt à se priver pour obtenir un grisgris de la première excellence, car il y en a à tout prix, & par conséquent plus efficaces les uns que les autres.

Les grisgrits qui se portent sur la tête sont en croix, depuis le front jusqu'au col, & depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ceux qu'on met au col ont la forme d'un collier, & les épaules & les bras n'en sont pas moins garnis; de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau. Les Rois & les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts qu'étant presque incapables de se remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours de quelqu'un. Ils couvrent aussi leurs chevaux de grisgrits afin de les rendre hardis & invulnérables. Ceux qu'ils mettent sur l'estomach sont de la grandeur d'un grand livre in quarto & d'un pouce d'épaisseur, & ils leur donnent ordinairement la forme d'une croupe de cheval. A l'égard des grisgrits que les Negres mettent sur leur tête en allant au combat, ils les font faire dans la figure de cornes de cerf ou de taureaux sauvages, pour se donner un air plus terrible. Cependant ils reconnoissent que leurs grisgrits les plus puissants ne sont point à l'épreuve des armes à feu, & ils avouent ingénument que rien ne peut résister aux *poufs*, nom qu'ils donnent aux balles.

Funérailles des
Negres.

Après avoir parlé de la religion des Negres, je crois devoir donner à la suite, pour terminer l'article qui les regarde, quelque légère idée des cérémonies observées dans leurs funérailles. Elles varient suivant les cantons, mais en général ils y apportent tous beaucoup de formalités, & voici quel est l'usage le plus reçu. Aussitôt qu'un Negre a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage par des cris aigus, & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la cabanne, & alors les cris des assistants se joignent à ceux de la famille. Un Marbut s'empare du corps, le lave & le couvre des plus beaux habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parents & les voisins viennent ensuite les uns après les autres pousser des gémissements, & proposer au mort plusieurs questions ridicules. L'un lui demande s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait; l'autre l'interroge, s'il n'étoit pas assez riche, s'il n'avoit pas d'assez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponse, ils se retirent successivement, & les Guiriots chantent les louanges du défunt.

Suivant la coutume la plus ordinaire on fait un *folgar*, c'est-à-dire, un bal, ou une fête pour toute l'assemblée. Pour cet effet on tue quelques veaux & on vend des esclaves, afin d'avoir les moyens d'acheter de l'eau-de-vie. Après la fête on ôte le toit de la cabanne qui servoit de demeure au défunt, & cette même cabanne lui sert de sépulture. Lorsqu'on est sur le point de le mettre en la terre, les cris & les lamentations se renouvellent. Quatre personnes soutiennent une pièce d'étoffe carrée qui cache le corps à la vue des assistants, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille, & le cadavre est ensuite couvert de terre. Après cette cérémonie, on replace le toit ou le dôme de la maison, & on y attache un morceau d'étoffe de la couleur que les parents aiment le mieux. On plante un poteau auquel on suspend l'arc, le carquois & la zagaye du mort, & on met près de la fosse deux pots dans l'un desquels il y a de quoi manger & dans l'autre de l'eau,

Lcs

Les Negres s'imaginent que la mort n'ôte pas l'appétit, & ils pourvoyent ainsi aux besoins des défunts. Dans plusieurs cantons la cabanne est environnée d'une haye d'épines ou d'un grand fossé, pour garantir le cadavre de l'approche des bêtes féroces. Le deuil & les pleurs durent communément l'espace de huit jours depuis l'enterrement.

Si c'est un garçon qui meurt, l'éloge funebre est chanté par les femmes & les jeunes filles. Les garçons du même âge que le défunt courent dans toutes les rues de la ville, le cimetière nud à la main, & font entendre le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent.

À la mort du Roi, ou d'un Grand, on fixe un temps pour les cris, & c'est ordinairement un mois ou quinze jours depuis le moment du décès. Il s'assemble alors un grand nombre de Negres à la maison du mort, & tous les habitants des lieux voisins y envoient des vaches, du riz avec quantité de volaille qu'on distribue à tous les assistants. On tient ainsi table ouverte pendant trois ou quatre jours, ou plutôt trois ou quatre nuits; car dès le lever du soleil les cris commencent pour durer jusqu'au soir, & on passe la nuit à chanter & à danser au milieu de la bonne chère & des liqueurs jusqu'au retour de la lumière. Un voyageur (1) nous a donné la description suivante de l'enterrement d'un Seigneur, dont il fut témoin. On creusa, dit-il, une fosse de six ou sept pieds de long sur deux de large & trois de profondeur. Le corps y fut placé décentement dans un drap blanc de coton. Tous les assistants avoient la tête nue & leur bonnet à la main. On mit en croix sur le corps quantité de bâtons fendus, qui furent couverts de paille pour soutenir la terre, le trou fut rempli ensuite, & les assistants marcherent longtemps sur la terre pour la rassembler. Ceux qui négligent d'entourer la sépulture d'une haye d'épines ou d'un fossé, ont quelquefois le désagréable spectacle d'un corps à demi ou entièrement déchiré un jour ou deux après l'enterrement.

Dans plusieurs cantons, le corps est conduit à la sépulture par tous les habitants du lieu, & il est enterré nud dans une fosse qu'on bouche sur le champ sans aucune autre formalité. On élève seulement sur la fosse une hute ronde à peu près semblable à quelques glaciers d'Europe. Si le Roi n'a pas pris ses mesures pour s'emparer du bien d'un Negre après sa mort, ce sont les frères, les sœurs & les autres parents du défunt qui se mettent en possession de l'héritage, sans égards pour les enfants, lorsqu'ils ne sont point en âge de faire valoir leurs droits.

ARTICLE II.

Mœurs de quelques Peuples qui habitent depuis Sierra-Léona, jusqu'au Cap de Lope-Consalvo.

PARMI les différents peuples qui habitent les côtes de la Guinée depuis Sierra-Léona jusqu'au cap de Lope-Consalvo, on compte les Kompas, les Veteres, les Ilinois, les Nations de Bulm, de Silm, de

(*) Voyez l'histoire générale des voyages, Tome III. pag. 173.

Tome VIII.

L'AFRIQUE.

Quilliga, de Quoja, de Hondo, de Galas, de Karabao, de Galaveis, de Folgias, de Quabo & de Quaqua. A chacun de ces noms on ajoute ordinairement *Monou* ou *Berkoma*, dont le premier signifie Peuple & le second Terre. Comme les bornes prescrites pour un abrégé ne permettent point qu'on donne séparément les mœurs & les usages de chaque peuple, je vais seulement rapporter ceux des Ilinois, des Quojas & des Quaquas.

I L L I N O I S.

Figure des Ilinois.

Il n'y a rien de diffime, & on remarque même beaucoup d'agréments dans la taille & dans le visage des Ilinois; mais ils sont noirs comme les autres Negres. Il s'en trouve peu qui ayent le nez plat, & en général ils sont bien-faits, grands, proportionnés, agiles & robustes. Ils ont les yeux vifs & les dents blanches. Leur méthode pour se conserver les dents est de les frotter avec une sorte de bois qui croît dans leur pays, & ils ont grand soin d'entretenir la noirceur de leur peau, en se l'enduisant tous les jours d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon, ce qui la rend brillante, douce & unie. Cependant leur peau perd de sa noirceur à mesure qu'ils avancent en âge, & leurs cheveux deviennent gris. Ils donnent quantité de formes à leur chevelure, & les peignes de bois ou d'ivoire, dont ils se servent, y sont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon leur tient lieu d'essence pour la tête. Ils peignent leurs cheveux de petits brins d'or & de jolies coquilles qu'ils arrangent avec assez d'art. Ils n'ont pas d'autres rasoirs que leurs couteaux, mais ils savent les rendre fort tranchants, & plusieurs se rasent la moitié de la tête & couvrent l'autre moitié d'un petit bonnet retrouffé sur l'oreille: d'autres laissent croître quelques touffes de cheveux en diverses formes, suivant leur caprice. Ils peignent aussi leur barbe & la portent fort longue. Le goût de la propreté est commun à toute la Nation; de sorte que les hommes & les femmes se lavent à tous moments les mains, le visage & la tête entière. Le peuple porte simplement autour de la ceinture un pagne, ou morceau d'étoffe, dont un bout se relève par derrière entre les jambes, & l'autre tombe par devant; quelques-uns le porte en écharpe, d'autres sur les épaules en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une pièce d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre. Leurs bonnets sont ordinairement de peau de chevre, mais ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets d'Europe, & lorsqu'ils peuvent s'en procurer, ils ne manquent pas de s'en parer dans les occasions d'éclat.

Les Negres Ilinois ont en apparence beaucoup d'esprit & de bon sens; mais ils sont rusés, subtils, grands menteurs, fort portés au larcin, & extrêmement avarés. Ils volent avec adresse, & comme ils ne sont jamais punis pour cela dans leur pays, ils sont gloire de rapporter leurs exploits dans ce genre. Ils sont si défiants dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent, ou les marchandises d'échange avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de leur demander quelque service, ils exigent qu'on les paye d'avance, & souvent ils disparaissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagements, à moins que les présents ne soient renouvelés plusieurs fois. Cependant lorsqu'ils achètent quelque

chose, on est obligé de se fier à leur bonne foi pour la moitié du prix, ce qui expose toujours les marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries sont communes à toute la Nation, depuis le Roi jusqu'au plus vil esclave.

Leur avarice est poussée à un tel point, que s'ils tuent un mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes, pendant huit jours, quoique ces excès de générosité ne leur arrivent gueres que pour traiter quelque Européen de distinction dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élèvent de la volaille, c'est dans la seule vûe de la vendre, car ils se refusent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie. Leur nourriture ordinaire consiste dans quelques bananes, un peu de poisson que leurs esclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvais crabes qu'ils ramassent au long du rivage. Si le hasard leur fait rencontrer la carcasse de quelque animal, ils ne manquent pas de s'en saisir avec joye. Lorsqu'ils sont traités par les blancs, ils mangent une quantité incroyable de viande. Le desir du gain l'emporte souvent sur la crainte de la fatigue, & on en voit qui apportent de trois ou quatre lieues des charges fort pesantes de mauvais fruits, quoiqu'ils ne puissent les vendre qu'à très-vil prix.

Les femmes d'Issini ont la taille menue & bien prise, mais elles ne peuvent prétendre à la beauté. Elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, plus avarès encore que les hommes, & fort libertines. Elles sont d'une vanité excessive, & on les voit sans cesse consulter leurs petits miroirs, se froter les dents pour les blanchir, ajuster leurs cheveux, & leur donner différentes formes. Elles les frottent d'huile de palmier, & les entremêlent de paillettes d'or & d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvements se rapportent à plaire surtout aux blancs, pour qui elles n'auroient rien de réservé sans la crainte de leurs maris, parce qu'ils ont droit de punir de mort leurs femmes, s'il les surprennent dans un commerce de galanterie avec quelqu'un.

La cérémonie du mariage est courte, & demande peu de préparations. Lorsqu'un pere voit son fils en état de soutenir son ménage, il lui cherche une femme, & aussitôt qu'il en a choisi une, il exhorte son fils à aller lui rendre visite. Comme il arrive rarement que les parties ne soient pas du goût l'une de l'autre, les peres conviennent bientôt entre eux de la dot. On fait avaler à la fille une boisson qui est le garant prétendu de sa fidélité. Deux ou trois jours se passent en danses & en festins, & enfin le mari conduit sa femme dans sa maison, où il la rend maîtresse absolue de tous ses esclaves, & si dans la suite il prend d'autres femmes, c'est avec le consentement de la première, qui ne le refuse presque jamais. Elle a toujours la supériorité sur toutes les autres femmes, parce qu'elles ne sont regardées que comme de simples concubines, & qu'elles peuvent être renvoyées à la volonté du mari.

Les femmes portent un pagne comme les hommes, mais elles aiment les couleurs brillantes telles que le rouge & le bleu, ou les étoffes rayées, suivant les avantages que leur amour propre croit en tirer pour plaire. Leur pagne est soutenu par une autre piece d'étoffe qui leur couvre les épaules, & qui leur sert à porter leurs enfants. Autour de la ceinture, elles se plaisent

L'AFRIQUE.

Cérémonies
des mariages.Habillemens
des femmes.

L'AFRIQUE.

à porter quantité d'instruments de cuivre, d'étain, & surtout des clefs de fer dont elles se font une parure, quoique souvent elles n'ayent pas dans leurs cabannes une seule boîte à fermer. Elles suspendent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs remplies de bijoux, ou du moins des bagatelles à qui elles donnent ce nom. Leurs jambes & leurs bras sont garnis d'une infinité de brasselets, de chaînes & de petits morceaux de cuivre, d'étain & d'ivoire. Leurs accouchements & la manière d'allaiter leurs enfants ressemblent parfaitement aux usages des Negres dont on a donné plus haut le détail à ce sujet. La seule différence qu'on remarque, est que les meres, après avoir obtenu le consentement de leurs maris, imposent elles-mêmes un nom à leurs enfants, & ce nom est souvent celui de quelque arbre, de quelque bête, de quelque fruit, ou de quelque blanc pour lequel elles ont de l'affection. Lorsque les garçons ont atteint l'âge de dix ou douze ans, les peres se chargent de leur éducation, & leur enseignent les moyens de gagner leur vie, tels que la pêche, la chasse, l'art de tirer du vin des palmiers, le commerce &c. Les filles demeurent sous la conduite de leurs meres qui leur apprennent à nettoyer la maison, à broyer le maïs, le riz & le millet, à faire du pain, à préparer les aliments, à vendre ou à acheter au marché, mais surtout à prendre un soin continuél des intérêts du ménage.

Aliments des
Nègres.

Les aliments les plus communs du pays sont les bananes, les figues, les ignames, le riz, le maïs & le millet, & on fait du pain des trois derniers. Chaque soir la maîtresse de la cabanne, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grains qu'elle croit suffisante pour le jour suivant. Au matin, les jeunes filles & les esclaves, ou les femmes lorsqu'elles manquent d'esclaves & de filles s'assemblent pour broyer le grain. Elles le mettent dans de grands mortiers de bois, & avec un pilon de la même matiere, elles le réduisent en poudre. Elles ne font d'abord que le séparer de la cosse, & ensuite l'ayant vanné sur de grandes pieces de bois, elles le rejettent dans le mortier pour l'écraser en y versant par intervalles un peu d'eau qui sert à l'épaissir. Lorsqu'elles jugent qu'il est assez battu, elles étendent l'espece de pâte que l'eau & le grain ont formée, sur une pierre plate, & elles la travaillent avec une autre pierre, à peu près comme on broye en Europe les grosses couleurs. Cette pâte se divise en petites masses de la grosseur des petits pains d'un sol, & est nommé *Toxay* par les Negres. On fait bouillir ces morceaux de pâte dans un pot ouvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu soin néanmoins de mettre un peu de paille au fond du pot, pour empêcher que rien ne brûle. Les femmes recommencent tous les jours le même exercice.

Les jours de fête, lorsque les Negres ont pu se procurer du poisson, ils en font une sorte de ragout qu'ils appellent *Toro*. Pour cet effet, ils prennent des *Koros*, fruit d'une espece de palmier, qui ressemble à la datte, quoiqu'il soit fort différent pour le goût. Sa grosseur est celle d'une prune ordinaire, & sa couleur un peu plus rouge que l'orpiment. Il n'est gueres composé que d'une peau qui couvre un gros noyau, avec fort peu de substance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces *Koros* avec le poisson, ensuite on les brise dans un mortier, & pressant le jus qu'on fait tomber sur

le poisson, on y joint un peu de sel, beaucoup de poivre, & on laisse ce ragout éteuver quelque temps. Les Européens qui en ont goûté le trouvent assez agréable lorsqu'il est assaisonné, mais les Negres y veulent toujours beaucoup de poivre. S'ils manquent de poisson pour en manger avec leur pain, ils font une sausse d'huile de palmier qui leur tient lieu de beurre. Leur méthode pour faire cette huile est de prendre quantité de Koros qu'ils laissent en tas jusqu'à ce qu'ils les voyent pourrir. Alors ils les mettent dans un tonneau, & les remuent avec des bâtons pour en faire une sorte de marmelade sur laquelle ils versent de l'eau chaude. Ils la laissent un peu cuver, & quand ils jugent l'opération finie, ils penchent le tonneau pour en tirer l'huile & la gardent dans de grandes jarres.

Le vin des Negres est le jus d'une autre espèce de palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte le Koros. Le Royaume d'Issini en produit un si grand nombre qu'une partie des habitants n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorsque certaines marques sont reconnoître que l'arbre est parvenu à sa maturité, les Negres grimpent au sommet, coupent deux ou trois branches avec un petit couteau plat d'un pouce de largeur, & y font un petit trou de la grosseur du doigt. Ils introduisent dans ce trou une feuille roulée en forme d'entonnoir, & plaçant au-dessous un grand pot qu'ils pendent à l'arbre, ils y laissent distiller le vin. Cette liqueur n'est pas désagréable, mais dans plusieurs endroits, elle s'aigrit si on la conserve plus d'un jour. Il faut renouveler les incisions chaque fois qu'on veut tirer cette liqueur, car elle s'arrête après avoir coulé quelque temps. Un palmier fournit du vin pendant trois mois, après quoi il se sèche & meurt bientôt. Le tronc produit des vers de la grosseur du pouce, que les Negres mangent comme un mets délicat, & qu'ils vendent fort cher.

Les maisons des Issinois, leurs meubles & leurs ustensiles de cuisine, sont tout-à-fait semblables à ceux des Negres, dont on a donné ci-devant la description.

Les Issinois ont plus d'expérience dans la guerre, & plus de courage que tous les autres Negres de la Côte. Ils se font redouter de leurs voisins malgré leur petit nombre, & leur valeur ou la bonne conduite de leurs chefs les a quelquefois fait pénétrer bien avant dans les pays de leurs ennemis. Leurs armes sont le sabre, la zagaye & le mousquet, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, & qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire d'un vieux mousquet, une très-bonne arme en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Leurs chefs de guerre ont de fort bons boucliers qu'ils font porter par leurs esclaves, & dont la forme est un quarré long de trois pieds, sur deux pieds de large. Ils sont composés de cuirs de bœuf couverts de peaux de tigres, & à chaque coin pend une sonnette qui se fait entendre lorsque les esclaves les portent sur le bras gauche, avec un sabre dans la main droite pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque chaque Général est armé d'un de ces boucliers. Pendant l'action, les tambours, les trompettes & les autres instruments militaires font un bruit terrible, qui joint aux cris des Negres inspire du courage aux plus lâches. Leurs tambours sont faits d'une pièce de bois creusée d'un seul côté & couverte d'une oreille d'éléphant assez bien tendue. Les baguettes sont

L'AFRIQUE.

Manière dont
ils tirent le vin
de palmier.

Expérience des
Issinois pour la
guerre, & leurs
armes.

L'AFRIQUE.

deux bâtons en forme de marteau couverts de peaux de chevres, ce qui produit un son assez singulier. Les trompettes sont des dents d'éléphant creusées presque d'un bout à l'autre avec une petite ouverture au côté, par laquelle un enfant de douze ou quinze ans souffle & tire un son fort aigu, & sans aucune variété tel que celui des cornets à bouquin. On a déjà dit que toutes les guerres des Negres se commençoient, & étoient terminées en peu de temps.

Religion des
Ilsinois.

Suivant l'exposition que les Ilsinois ont faite eux-mêmes de leurs sentimens religieux à quelques voyageurs, il paroît qu'ils reconnoissent un Dieu créateur de toutes choses, & particulièrement des Fétiches qu'il envoie sur la terre pour rendre service au genre humain. Cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des Fétiches, & les plus vieux Negres ont l'air embarrassé lorsqu'on les interroge à ce sujet. Ils ont appris seulement par une ancienne tradition qu'ils sont redevables aux Fétiches de tous les biens de la vie, & que ces êtres redoutables ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux. Chaque jour au matin, les Ilsinois vont se laver à la rivière, & se jettant sur la tête une poignée d'eau à laquelle ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, & prononcent en levant les yeux au Ciel, une prière, dont voici à peu près le sens : *Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz & des ignames ; donnez-moi de l'or & de l'argent ; donnez-moi des esclaves & des richesses ; donnez-moi la santé, & accordez-moi d'être prompt & assis. C'est à cette prière que se réduisent toutes leurs adorations au Créateur, mais ils rendent un culte plus détaillé à leurs Fétiches.*

Ces Fétiches sont différens suivant les idées, ou plutôt le caprice de chaque Negre. L'un choisit pour son Fétiche une pièce de bois jaune ou rouge ; l'autre les dents d'un chien, d'un tigre, d'une civette, d'un éléphant. Ceux-ci un œuf, ou un os de quelque oiseau, la tête d'une poule, un bœuf, une chevre ; ceux-là une arête de poisson, la pointe d'une corne de belier remplie d'ordures, une branche d'épines, un paquet de cordes faites d'écorce d'arbre, ou enfin d'autres objets de la même nature. Le respect des Ilsinois pour leurs Fétiches est poussé si loin qu'ils observent religieusement tout ce qu'ils promettent en leur nom. Les uns s'abstiennent de vin pour honorer leurs Fétiches, les autres d'eau-de-vie ; quelques-uns se retranchent l'usage de certains mets & de certaines espèces de poisson ; d'autres celui du riz, du maïs, des fruits &c. Tous les Negres sans exception se privent de quelque plaisir à l'honneur des Fétiches, & perdroient plutôt la vie que de violer leur engagement. La consécration des Fétiches se fait sans beaucoup de cérémonies, & lorsqu'un Negre a choisi quelque chose pour en faire un Fétiche ; il assemble toute sa famille, & après avoir lavé l'objet de sa dévotion, il jette quelques gouttes de cette eau sur les assistants, & le Fétiche est fait.

Les Ilsinois ont dans le cours de l'année plusieurs jours consacrés aux Fétiches, & le principal est le jour de leur naissance. Ils le célèbrent en blanchissant leur Fétiche & son autel, en se peignant le corps de la même couleur, & en portant un pagne blanc. D'autres observent le Vendredi de chaque semaine, & l'employent à parer leur Fétiche, & à lui faire quelque offrande, ou quelque sacrifice. Outre les Fétiches particuliers, il y en a de

communs au Royaume, qui sont ordinairement quelque grosse montagne ou quelque arbre remarquable. Si quelqu'un étoit assez bardi pour les couper ou les défigurer, il seroit puni de mort. Chaque Village est aussi sous la protection de son propre Fétiche, qui est orné aux frais du Public, & qu'on invoque pour le bien commun. Ce prétendu gardien de l'habitation a dans la place publique son autel de roseaux, élevé sur quatre piliers, & couvert de feuilles de palmier. Les particuliers ont dans leur enclos, ou à leur porte un lieu réservé pour leur Fétiche, qu'ils parent suivant les mouvements de leur propre dévotion, & qu'ils peignent une fois la semaine de différentes couleurs. On trouve quantité de ces autels dans les bois & dans les bruyères, & ils sont chargés de toutes sortes de Fétiches, avec des plats & des pots de terre remplis de maïs, de riz & de fruits. Si les Negres ont besoin de pluie, ils mettent devant l'autel des cruches vuides : s'ils sont en guerre, ils y placent des sabres & des poignards pour demander la victoire : s'ils ont besoin de poison, ils offrent des os & des arêtes. Pour obtenir du vin de palmier, ils laissent au pied de l'autel le petit ciseau qui sert aux incisions de l'arbre. Au moyen de ces démonstrations de respect & de confiance, les Ilinois se croient sûrs d'avoir tout ce qu'ils demandent. Si leur attente se trouve trompée, ils attribuent ce malheur à quelque juste ressentiment de leur Fétiche, & tous leurs soins se tournent à chercher comment ils pourront l'apaiser. Dans cette vue, ils ont recours à leurs devins pour faire le *TORKÉ*, qui se fait de la manière suivante : Le devin prend dans ses mains neuf courroyes de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, & parsemées de petits Fétiches. Il tresse ensemble ces courroyes, & prononçant à basse voix quelques mots que personne n'entend, il jette cette tresse deux ou trois fois comme au hasard, & la manière dont elle tombe à terre est un ordre du ciel qu'il interprète. S'il dit que le Fétiche demande un mouton, ou quelques pièces de volaille, les Ilinois malgré leur avarice naturelle, obéissent sur le champ, & le sang de l'animal sacrifié sert à arroser le Fétiche. Lorsque les devins sont consultés par des Grands, sur des projets de guerre, ou d'autres expéditions d'importance, ils exigent quelquefois le sacrifice d'un, ou de deux esclaves.

Les Ilinois ont grand soin d'offrir tous les matins à leurs Fétiches quelques parties de leurs meilleures provisions, & ils sont persuadés que s'ils manquoient à s'acquitter de ce devoir, ils seroient menacés de la mort avant la fin de l'année. On peut se reposer sans défiance sur le serment des Negres, quand ils ont juré par leur Fétiche, & surtout lorsqu'ils l'ont avalé. Leur usage dans ce cas est de raper un peu de leur Idole, & de mêler cette rapure avec l'eau qu'ils boivent. Pour tirer la vérité de leur bouche on leur propose de boire de l'eau ainsi préparée, & si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent ils boiront sans crainte, mais s'ils ont parlé contre le reproche de leur conscience, rien n'est capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils croient fermement que la mort est infaillible pour ceux qui jurent fausement. Ils ont d'autres serments qui quoiqu'aussi superstitieux, sont moins solennels. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils s'imaginent qu'ils ne peuvent se parjurer sans perdre les mêmes parties qu'ils ont attestées. Ils jurent aussi par *Anghimé*, ou par le Ciel, en prenant

L'AFRIQUE.

nant un peu de fable qu'ils se mettent dans la bouche, & levant les yeux au Ciel, ils prononcent cette imprecation : *Dieu, tue-moi par ce fable*, si telle chose n'est pas vraie. Cependant ils n'emploient gueres ce serment que lorsqu'on l'exige, ou qu'ils sont dans le transport de quelque passion.

Les Negres d'Issini n'ont ni temples, ni prêtres, ni d'autres lieux destinés aux exercices de religion, que les autels publics & particuliers de leurs Fétiches. Ils ne laissent pas d'avoir une sorte de Pontife, qu'ils nomment *Ofinon*, & dont l'élection appartient aux grands du Royaume. Lorsque ce Pontife meurt le Roi convoque une assemblée des Nobles de la Nation, qui sont entretenus aux frais publics pendant le cours de l'élection. Leur choix est libre & tombe ordinairement sur quelque sujet digne de la place, où il est élevé. Aussitôt que le choix est décidé, les Nobles investissent des marques de sa dignité, celui qu'ils ont nommé entre eux, & ces marques consistent en une multitude de Fétiches joints ensemble, dont ils le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Dans cet équipage, le nouveau Pontife est conduit en procession par toutes les rues, après avoir commencé néanmoins par lui donner une certaine somme levée sur le Public. Un Negre le précède dans cette marche solennelle, & déclare à haute voix que tous les habitants aient à apporter quelque offrande au nouvel *Ofinon*, s'ils veulent participer à ses prières. On attache à l'extrémité de chaque village un plat d'étain pour recevoir ces aumônes. L'*Ofinon* est le seul Prêtre du pays, & son office consiste à faire les grands Fétiches publics, & à donner les conseils au Roi, qui n'entreprend rien sans son avis & sans son consentement. S'il tombe malade on lui envoie communiquer les délibérations. Dans un froid excessif, ou dans les temps d'orage & de pluies violentes, le peuple fait une quête pour engager l'*Ofinon* à prier les Fétiches à faire changer le temps.

Les Issinois croient à la transmigration des ames, & ils ont à ce sujet des idées assez particulieres. Ils sont persuadés que le Monde est éternel & l'ame immortelle ; qu'après le trépas l'ame doit passer dans une autre région, qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le sein d'une femme ; que les ames de cette région passent de même dans la leur, de sorte que suivant leurs principes il se fait un échange continuel d'habitants entre les deux Mondes. Ils placent le souverain bien de l'homme dans les richesses, le bonheur, la puissance & le plaisir d'être servi & respecté. Ils ne mangent & ne boivent rien sans en jeter une petite partie à terre en prononçant quelques mots. Ils prétendent faire ces présents à leurs parents & amis de l'autre Monde, qui leur rendent le même service, & qui leur procurent ainsi les biens dont ils ont la possession.

Palais & Cour
du Roi d'Issini.

Le palais du Roi est bâti de roseaux entrelacés & plâtrés d'argile avec un mélange de terre jaune, rouge & grise, ce qui forme des taches sans ordre & sans dessein. Il contient plusieurs appartements de plain pied, & le même nombre au-dessus, tous revêtus du même plâtre & couverts de feuilles de palmier. Cette Maison Royale est située au milieu de plusieurs grands enclos, ou de palissades de roseaux qui forment trois cours extérieures, par lesquelles il faut passer pour se rendre au corps de l'habitation. On entre dans la première cour par une échelle de sept ou huit degrés à deux pieds l'un

J'un de l'autre, qui conduit au sommet de la palissade, d'où l'on descend par une autre échelle. L'une & l'autre sont faites avec si peu d'art, que les Negres seuls y peuvent passer sans danger. Autour du palais & dans l'intérieur des cours, on voit des deux côtés les huttes des femmes qui ne sont composées que de simples roseaux sans plâtre & couvertes de feuilles de palmier, comme celles du commun des Negres.

Le Roi entretient à la première barrière, c'est-à-dire, à l'échelle de l'enclos, deux sentinelles armées d'un sabre & d'une zagaye, qui sont relevées de temps en temps par d'autres gardes. Si le Roi sort de cette enceinte, il est accompagné de cinquante hommes armés d'épées & de mousquets, & d'un cortège de ses principaux Nobles. Il n'y a pas de Seigneur Ilinois qui ne regarde comme un honneur d'être auprès du Souverain, & d'avoir part à ses bonnes grâces. Les Nobles ont souvent des conférences intimes avec le Roi, & c'est alors qu'ils traitent les affaires d'Etat, & qu'ils décident sur les différends qui sont apportés devant eux. Chacun explique librement son opinion, & quoique cette manière de juger fasse quelquefois traîner les affaires en longueur, elle est avantageuse à la Nation, parce qu'elle n'expose jamais les Juges à l'erreur. D'ailleurs leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne soient extrêmement secrètes, & un Juge Ilinois mourroit plutôt que de révéler ce qui s'est passé au Conseil. La moindre contravention à cet égard est punie du dernier supplice, de la confiscation des biens, ou de l'infamie & de la pauvreté.

Les revenus du Roi consistent dans les amendes & les confiscations. Il n'a ni terres ni domaine qui puissent servir au soutien de sa dignité ; mais il a sa part dans toutes les extorsions des Grands, & jusques dans les présents que tous les sujets, sans distinction de rang ou de qualité, reçoivent des Marchands de l'Europe. La provision de grains pour la Maison du Roi se fait de la manière suivante. Dans le temps où l'on enfonce la terre, c'est-à-dire au mois de Septembre, & d'Octobre pour le riz, d'Avril & de Mai pour le maïs, & d'Octobre & de Novembre pour le millet, le Roi se rend en personne dans les champs & les fait cultiver par ses esclaves & par le menu peuple, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet exercice, il est assis à l'ombre de quelques arbres, & fait distribuer aux ouvriers du vin de palmier ou d'autres liqueurs. Au temps de la moisson, qui est Décembre & Janvier pour le riz ; Août & Septembre pour le maïs ; Février & Mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ses ouvriers. Lorsqu'ils sont assemblés, le Roi les encourage par son exemple & coupe deux ou trois poignées de grain. Chacun se met aussitôt à l'ouvrage, & travaille d'autant plus volontiers qu'il a pour salaire le tiers de sa moisson. Ce qui reste pour le Roi est séché au soleil, & transporté dans de petits magasins bûis à ce dessein autour du palais. Cependant le Prince ne mange jamais de son propre riz, non plus que de son maïs ni de son millet, parce qu'il est persuadé, sur une ancienne superstition, que les champs deviendroient stériles, s'il mangeoit les provisions de son propre grenier. Suivant ce principe, & pour ne rien perdre néanmoins de ce qui lui appartient, le Roi fait avec ses Nobles un échange de grains, & observe religieusement de ne recevoir que la même quantité de ce qu'il livre.

L'AFRIQUE.

Le pouvoir du Roi est absolu sur les pauvres & sur les esclaves ; mais les Nobles, surtout ceux qui sont riches, peuvent se soustraire à une rigoureuse soumission. Leur dépendance se borne à se rendre aux Conseils publics, & à secourir le Roi de leurs forces, s'il est question de la sûreté commune. La succession au trône d'Issini tombe au plus proche parent du Roi, à l'exclusion de ses propres enfants. La loi ne lui permet pas même de leur laisser une partie de ses richesses ; de sorte qu'ils n'ont pour leur subsistance & leur établissement que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur pere. Aussi le Souverain les aide-t-il puissamment à faire des provisions pour l'avenir, & leur fait-il apprendre avec soin quelque art ou quelque commerce qui puisse leur servir après sa mort. Les enfants du Roi sont respectés tant que leur pere est sur le trône, & ils ont des gardes comme lui ; mais aussitôt qu'il est expiré toute leur grandeur disparaît, & s'ils ne se distinguent par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne sont pas plus considérés que le commun des Negres. Leur unique portion consiste dans quelques esclaves ; le reste de l'héritage passe au nouveau Roi.

Noms des Nobles du royaume.

Les Nobles & les Grands de cette contrée sont distingués par les titres de *Brembis* & de *Bahumets*, qui signifient dans leur langue les Riches & les Commandants. On les confond souvent sous le nom de *Kabafchirs*, ou de *Cupcheres*. Le privilège du commerce, c'est-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre à l'arrivée des vaisseaux de l'Europe, appartient aux seuls Grands. Si tout autre Negre étoit surpris dans un trafic actuel, il verroit tous ses effets confisqués. Cette rigueur est causée que les Kabafchirs sont les seuls riches, & que tout l'or du pays tombe entre leurs mains. Leur nombre n'est pas fixé ; mais il est ordinairement de quarante à cinquante. Le reste des Issinois vit dans la pauvreté, & les plus aisés ont à peine une pague pour se couvrir. Ils ne subsistent guères que par le secours des Kabafchirs, auxquels ils se louent pour se procurer de quoi nourrir leurs enfants. Si quelque particulier parmi le peuple trouve, à force d'industrie & de travail, les moyens d'amasser un peu de bien, il employe secrètement ses amis à la Cour & auprès des Kabafchirs, pour s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. Si sa demande est écoutée favorablement, le Roi & les Brembis indiquent un jour, & on se rend au bord de la mer pour la cérémonie de l'installation. Le prétendant commence par payer les droits royaux ; ensuite le Roi déclare devant ses Kabafchirs qu'il reçoit un Negre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Alors se tournant vers la mer, le Monarque défend aux flots de nuire au nouveau Noble, de renverser ses canots, & de gêner ses marchandises. Il finit l'installation en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour gagner ses bonnes grâces. Alors le nouveau Kabafchir s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les serre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre ensuite & souffle dedans en disant doucement, *allez en paix*. Tous les Kabafchirs repètent cette cérémonie après le Roi, & pour la conclure, on se rend au festin préparé par le Candidat qui y a fait inviter tous les Nobles. Depuis ce moment le nouveau Noble jouit de tous les privilèges attachés au titre qu'il a obtenu.

Punitions établies à l'usage pour différents crimes.

La Justice d'Issini consiste dans quelques amendes pécuniaires, car il n'y a que trois sortes de crimes ; savoir, la fuite des esclaves, la trahison, &c

la forcellerie qui soient punis de mort. Le parjure & le meurtre n'ont point d'autre châtement qu'une amende ; mais si les parents du mort peuvent se saisir de l'assassin, ils sont en droit de lui ôter la vie. S'il échappe à leurs recherches & qu'il ait le temps de se présenter au Roi, il est absous moyennant une somme d'argent, dont la moitié appartient au Souverain, & l'autre moitié aux parents du mort. Un esclave convaincu de meurtre est vendu aux Européens, & le produit de son achat est également partagé entre le Roi & les parents de celui qui a été assassiné.

Lorsqu'un créancier se lasse des délais qu'on lui demande, & qu'il prend la résolution d'exiger par force le paiement de ce qui lui est dû, il s'adresse au Roi, & ce Prince fait aussitôt avertir le débiteur. Un esclave chargé de cet ordre se présente avec le Sceptre ou Bâton Royal à la main, & déclare au débiteur qu'il est appelé par le Roi. Si le cas est pressant, il l'oblige sur le champ de le suivre, & alors le procès commence par un présent d'une somme d'argent que le créancier doit faire au Roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il faut qu'il dépose en même temps le tiers au moins de la somme qu'il demande, & ce tiers est distribué entre le Roi & les Courtisans qui vont juger l'affaire. Le créancier fait ensuite serment en avalant le Fétiche, que telle somme lui est due par celui qu'il a cité, & on écoute les réponses du débiteur. Si les Juges ne sont pas satisfaits des raisons qu'il allégué, ils le condamnent à payer la dette dans un certain temps, & le forcent de s'y engager par un serment solennel qu'il prononce en touchant la tête du Roi. Le procès est ainsi terminé sans autres formalités, mais si le débiteur manque d'un jour seulement à l'exécution de sa promesse, il est obligé de payer quelque chose au Roi, plus ou moins suivant ses facultés, pour avoir violé son serment. On lui donne encore un nouveau terme, mais avec de nouvelles dépenses de la part du créancier, qui aime quelquefois mieux renoncer à toutes poursuites. Cependant un débiteur qui continue de manquer à sa promesse après l'avoir renouvelée plusieurs fois, court risque à la fin d'être déclaré insolvable, & d'être par cette raison vendu en esclavage.

Ceux que les Iffinois croyent sorciers sont punis par l'eau, c'est-à-dire, que le coupable est noyé solennellement avec diverses marques de l'exécration publique. Les traîtres, c'est le nom qu'on donne à ceux qui révèlent les secrets du Conseil, sont décapités sans appareil ; mais ils ne peuvent espérer de grâce. Les esclaves ou les prisonniers de guerre, qui entreprennent de s'échapper sont présentés au Conseil du Roi & des Brembis, qui examinent d'abord les circonstances du crime. S'il paroît bien prouvé, le coupable est condamné à la mort, & après lui avoir déclaré sa sentence, on lui lie les mains au dos, on lui met dans la bouche un bâillon attaché par les deux bouts avec une corde qui se noue derrière la tête. Un esclave du Roi, portant sur la tête un des Fétiches de ce Prince, court dans toutes les rues de la ville en faisant pencher le Fétiche de côté & d'autre, comme s'il vouloit le faire tomber. Lorsqu'il arrive à la place où se trouve déjà le criminel, l'esclave du Roi perce la foule en demandant au Fétiche sur qui doit tomber la fonction d'exécuteur. Le premier jeune homme touché par le Fétiche est celui qu'on suppose nommé par cette idole. Cependant l'esclave qui la porte recommence à lui demander si c'est assez d'un seul, & quelquefois

L'AFRIQUE.

le nombre des exécuteurs monte ainsi jusqu'à dix. L'esclave fugitif est placé près du Fétiche auquel il doit être sacrifié, & on a soin de lui faire étendre le col au dessus de l'idole. Celui qui se trouve nommé le premier pour l'exécution, tire son poignard & perce la gorge du coupable, tandis que les autres le tiennent & font couler son sang sur le Fétiche. L'exécuteur accompagne cette action d'une prière à peu près en ces termes qu'il prononce à haute voix : *O Fétiche, nous t'offrons le sang de cet esclave*. Aussitôt que la victime a rendu le dernier soupir, on la coupe en pièces, & on ouvre au pied du Fétiche un trou dans lequel toutes les parties de son corps sont enterrées, à l'exception de la mâchoire qu'on attache au Fétiche même.

Les exécuteurs sont censés impurs pendant trois jours, & se bâtissent une cabanne séparée à quelque distance du village. Dans l'espace de ces trois jours ils peuvent courir de tous côtés & prendre tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, volailles, bestiaux, pain, huile, tout ce qu'ils touchent leur appartient, parce que les autres Negres le croiroient souillé, & n'oseroient plus en faire usage. Au bout de trois jours les exécuteurs démolissent leur cabanne, & en rassemblent toutes les pièces. Le premier exécuteur prend un pot sur sa tête, & conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Ils l'appellent trois fois par son nom, & aussitôt que le premier exécuteur a brisé son pot sur la fosse, les autres y laissent les pièces de la cabanne. Tous ensemble prennent la fuite & retournent chez eux. A leur arrivée ils quittent le pagne qu'ils ont sur le corps, se revêtissent du meilleur qu'ils aient, & vont rendre visite aux Brebis & aux Bahumets, dont ils reçoivent une certaine quantité de poudre d'or. Personne de la Nation n'ose refuser l'emploi d'exécuteur, lorsqu'il est nommé par le Fétiche, & les fils mêmes du Roi ne pourroient se dispenser de l'accepter. Il souille pendant trois jours ceux qui l'exercent, & est cause qu'on les suit avec soin ; mais il semble par la suite leur donner du relief.

Funérailles des
Ilisinois.

Les Ilisinois ont l'attention pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit servir à leur enterrement. C'est ordinairement un beau drap de coton rayé pour les envelopper, un cercueil & des bijoux d'or, ou d'autres matières pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre Monde répondra à la richesse de leur sépulture. Lorsqu'un homme expire, la nouvelle s'en répand aussitôt dans l'habitation, & la plupart des femmes, surtout les vieilles, s'assemblent à la maison du mort. Leurs cris & leurs postures extravagantes causent tout à la fois de la frayeur & de l'envie de rire. Les unes armées d'une pique font des recherches dans toute la maison, feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la personne qui leur manque, & l'appellent à haute voix par son nom. D'autres courent par toute l'habitation & demandent à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils n'ont pas vu celui qu'elles cherchent. Des larmes coulent en abondance au long de leurs joues, à la réponse qu'on leur fait que le mort est parti sans espérance de retour. Pendant ce temps-là d'autres femmes s'occupent auprès du corps à vanter les actions, les vertus & les richesses du défunt. Ses amis le frottent de diverses peintures, lui peignent les cheveux, & les frisent, l'ornent de son pagne, & des bijoux qu'il a rassemblés dans le cours de sa vie.

Les femmes, qui ont couru toutes les maisons des amis du mort, reviennent

quand elles sont lasses , & font avec de grands cris plusieurs questions au défunt. On apporte ensuite le cercueil , s'il y en a un de préparé , ou on en fait un de quelques vieilles planches , & on y place le mort , les genoux pliés & les talons sous les fesses. La grandeur du cercueil est assez communément de trois pieds en quaré. On place aux côtés la sellette du mort & son pot de terre , afin qu'il trouve de quoi s'asseoir & préparer ses aliments. Si le Roi ou un riche Brembis meurt , on jette sur son corps quantité de poudre d'or , & il n'y a guères de Negre , quelque pauvre qu'il soit , avec qui on n'en renferme un peu pour servir à ses besoins dans l'autre Monde. Tous les jeunes gens du voisinage s'assemblent avec des armes , & si le mort est de quelque distinction , les parents leur fournissent de la poudre avec laquelle ils tirent tant qu'elle dure ; mais s'il est pauvre on ne fait que deux ou trois décharges. Après toutes ces cérémonies on ferme le cercueil , & on le cloue soigneusement. Quatre esclaves le transportent dans les bois & choisissent quelque endroit écarté , où sans autres témoins ils creusent une fosse & l'enterrent. A leur retour , ils mangent avec les pleureuses les aliments qui leur ont été apprêtés par les parents du mort. La même coutume s'observe pour les hommes & pour les femmes , avec cette différence , que si c'est un homme qui soit mort , & qu'il ait été d'un rang distingué , les femmes paroissent dans leurs plus beaux habits quelques jours après l'enterrement , & chacune portant une zagaye sur l'épaule , elles font ainsi une procession dans le village deux à deux , en chantant différents airs. Elles vont ensuite à la porte des Brembis où elles font une danse en rond , qui s'appelle *Bakoua*. Chaque Brembis est obligé de donner quelque chose à ces femmes , qui s'en retournent ensuite dans leurs familles , & ont la liberté de passer à de secondes noces si elles en trouvent l'occasion.

Q U O J A S.

Les Quojas & leurs voisins sont plus modérés , plus doux & plus sociables que tous les autres Negres. Ils n'aiment point à répandre le sang humain , & ne prennent jamais les armes que pour se défendre. Ils aiment , comme les autres Negres , les liqueurs fortes & en particulier l'eau-de-vie ; mais ils ne cherchent point à en acheter , ils en boivent seulement avec plaisir quand on leur en fait présent. L'union qui paroît entr'eux est admirable ; toujours prêts à s'entresecourir , ils donnent à leurs amis , dans le besoin , une partie de leurs habillemens , de leurs meubles , de leurs provisions. Si quelqu'un meurt sans laisser de quoi fournir aux frais de ses funérailles , plusieurs de ses compatriotes se chargent en commun de cette dépense. Le vol & la fourberie ne sont point en usage entr'eux ; mais ils n'ont pas le même scrupule à l'égard des Etrangers , & surtout des Marchands Européens.

La polygamie est en usage chez les Quojas comme dans toutes les régions des Negres , & en quelque nombre que soient les femmes , il y en a une qui passe pour la première , qui jouit d'une supériorité réelle sur toutes les autres , & est distinguée par le nom de *Makilma*. La cérémonie du mariage est presque la même que dans les autres lieux , avec cette différence que le prétendu doit faire trois présents de noces à la fille qu'il veut épouser. Le

Mariage des
Quojas.

L'AFRIQUE.

premier, qui est ordinairement un peu de corail, se nomme *Toglo* ; le second consiste en quelques pagnes, ou d'autres habits, & s'appelle *Jafin* ; & le troisième, connu par le nom de *Lafing*, n'est qu'un coffre pour renfermer les bijoux d'une femme. Le pere de l'épouse donne au mari de sa fille un ou deux esclaves, deux habits, un carquois plein de fleches, un cimeterre avec le ceinturon & trois ou quatre paniers de riz. Le soin des enfants mâles regarde les maris, comme celui des filles est le partage des femmes.

Les enfants sont nommés deux jours après celui de leur naissance, & pour cette fête, le pere se fait accompagner de ses esclaves, qui sont armés ainsi que lui, d'arcs & de fleches, & avec ce cortège il fait le tour de la ville ou du village, en chantant ou poussant des cris de joye. Tous les habitants avec lesquels il est lié par le sang ou par l'amitié, se joignent à lui avec des instrumens de musique. Ensuite une personne chargée de faire la cérémonie pour laquelle on s'est assemblé, prend l'enfant d'entre les bras de la mere, le place à terre sur une targette de guerre au milieu de l'assemblée, & lui met un arc dans la main ; après quoi il fait un long discours aux assistants sur le sujet présent. Cette harangue est suivie d'une autre qui est adressée à l'enfant, & dont le précis est un assemblage de différens souhaits en sa faveur, & de louanges pour le pere. L'Orateur prend enfin l'enfant entre ses bras, le nomme, & le rend à sa mere ou à sa nourrice. Alors l'assemblée se sépare ; une partie des hommes part pour la chasse, ou la pêche, & les autres vont faire une provision de vin de palmier. La mere de l'enfant fait cuire le gibier dans le tiz, & sur le soir tous les parents & amis se rejoignent & le festin dure toute la nuit. Si c'est une fille qu'on veuille nommer, la mere ou la nourrice la porte dans l'endroit du village, où l'assemblée est la plus nombreuse. Elle la place à terre sur une natte avec un petit bâton à la main, & quelqu'un, sans autre cérémonie, l'exhorte à devenir bonne femme de ménage & bonne cuisiniere, à vivre chaste, propre, obéissante, à se faire aimer plus tendrement de son mari que toutes les autres femmes, à l'aider dans ses entreprises & à l'accompagner à la chasse. Il paroît que toute la fête se termine par ces souhaits, car il n'est pas fait mention qu'il y ait ensuite de festin.

Disposition des
héritages.

L'ainé d'une famille hérite de tous les biens & des femmes de son pere ; mais si un chef meurt sans enfants mâles, la succession passe au plus âgé de ses freres. Les cadets sont ordinairement partagés pendant la vie de leur pere, dans la crainte qu'après sa mort ils ne soient réduits à la pauvreté. Le sort des filles est seul à plaindre, si elles ne sont pas mariées avant que leur pere meure. S'il ne reste aucun mâle dans une famille, toute la succession appartient au Roi, qui est obligé néanmoins de pourvoir à l'entretien des filles.

Religion des
Quojas.

Les Quojas reconnoissent un Etre suprême & Créateur de tout ce qui existe, & sans qu'ils expliquent l'idée qu'ils en ont, on s'apperoit qu'elle est grande & fort relevée. Ils donnent à cet Etre le nom de *Kanno*, & lui attribuent un pouvoir infini, une connoissance universelle, & l'immenfité de nature qui le rend présent partout. Ils croyent que tous les biens viennent de lui, mais ils ne lui accordent pas une durée éternelle, & ils s'imaginent qu'il aura pour successeur un autre Etre qui doit punir le vice & récompenser

la vertu. Les Quojas sont aussi persuadés que les morts deviennent des esprits, qu'ils appellent *Jannanins*, c'est-à-dire, Patrons & Défenseurs. L'occupation qu'ils attribuent à ces esprits est de protéger & de secourir leurs parents & leurs anciens amis. Un Negre, qui évite à la chasse quelque pressant danger, se hâte d'aller au tombeau de celui qu'il croit son libérateur, & il lui sacrifie en reconnaissance un veau avec du riz & du vin de palmier en présence des parents & des autres amis du *Jannanin*, qui célèbrent cette fête par des chants & des danses.

Si un Quoja reçoit quelque outrage, il se retire dans les bois, où il s'imaginerait que les *Jannanins* font leur résidence. Là il demande vengeance à grands cris, soit à *Kanno*, soit aux *Jannanins*. De même s'il se trouve dans quelque embarras ou quelque péril, il invoque l'esprit auquel il a le plus de confiance. D'autres consultent les *Jannanins* sur les événements futurs; enfin la vénération des Quojas est extrême pour les esprits des morts. Ils ne boivent jamais d'eau ni de vin de palmier sans commencer par en répandre quelques gouttes à l'honneur des *Jannanins*. Ils attestent la vérité par ces mêmes esprits, & le Roi lui-même est soumis à cette superstition. Quelque respect que les Quojas aient pour *Kanno*, ils ne lui rendent aucun culte, & les offrandes & les prières publiques ne regardent que les *Jannanins*. Chaque village a dans quelque bois voisin un lieu déterminé pour les invocations, & on y porte, dans trois différentes saisons de l'année, une grande abondance de provisions pour la subsistance des esprits. C'est en ces temps que les Quojas implorent l'assistance de *Kanuo* & des *Jannanins*. Les femmes & les filles sont exclues de ces bois sacrés & elles n'osent en approcher, parce qu'elles sont persuadées qu'elles seroient punies sur le champ par une mort tragique.

L'idée commune des Quojas est, qu'ils ont parmi eux des Magiciens, des Sorciers & des Empoisonneurs. Ils redoutent surtout les Enchanteurs, qu'ils nomment *Billis*, & ils s'imaginent que ces derniers peuvent empêcher le riz de croître, ou d'arriver à sa maturité. Ils disent que *Sova*, c'est-à-dire le Diable, s'empare de ceux qui fuient la société; qu'il leur apprend à connoître les herbes & les racines propres aux enchantements; qu'il leur montre les gestes, les paroles & les grimaces dont ils se servent; & qu'il leur donne enfin le pouvoir continuel de nuire. Prévenus de cette idée, les Quojas n'osent traverser un bois sans être accompagnés, dans la crainte de rencontrer quelque *Billi* occupé à chercher ses racines & ses plantes, & ils ont soin de porter sur eux une certaine composition, à laquelle ils attribuent la vertu de les préserver contre *Sova* & ses Ministres.

Si la mort de quelqu'un est soupçonnée de violence, on ne lave point le corps sans avoir fait d'exactes recherches. On commence par faire un paquet de quelques morceaux des habits du mort, auxquels on joint quelques boucles de ses cheveux. On souffle dessus une certaine poudre, & le paquet est attaché à la bierre du mort, que deux Negres portent sur la place publique. Là, deux Prêtres, qui précèdent le corps en battant deux haches l'une contre l'autre, demandent au mort dans quel lieu & par la méchanceté de qui il a perdu la vie, & si *Kanno* l'a pris sous sa protection. Lorsqu'il l'esprit du mort leur a fait entendre, par quelques mouvements qu'ils

L'AFRIQUE.

prétendent ressentir, que c'est un empoisonneur qui a eauté sa mort, ils l'interrogent de nouveau, pour sçavoir si le foreier est mâle ou femelle, & dans quel endroit il fait sa demeure. S'ils ont quelques soupçons sur quelqu'un, ils ne manquent pas de se persuader que l'esprit du défunt leur fait entendre que c'est lui, & ils se rendent à son habitation, se saisissent de lui, & l'amènent près du cadavre pour être condamné sur l'accusation de l'esprit. Si le prétendu coupable nie le crime dont on le charge, on le force d'avaler une liqueur d'une horrible amertume qu'on nomme le Koni. S'il vomit après en avoir bu trois calabasses pleines, il est absous, mais s'il ne paroît qu'un peu d'écume à sa bouche, il est livré sur le champ au supplice. Son corps est brûlé & ses cendres jetées dans la rivière ou dans la mer, sans que le tang ou les richesses puissent le sauver.

Il y a parmi tous les Negres de Hondo, de Monu, de Folgias, de Gebbe, de Sestos, de Bulm, de Silm & jusqu'à Sierra-Léona, ainsi que chez les Quojas, une sorte de confrérie, ou de secte nommée *Belli* qui paroît proprement une école ou un collège pour l'éducation des enfants. Elle est renouvelée tous les vingt-cinq ans par un ordre immédiat du Roi. On y instruit la Jeunesse à danser, à chanter; elle y apprend l'art de la pêche, & surtout un certain chant qui s'appelle *Bellidong*, ou les louanges de *Belli*. Lorsqu'un jeune Negre est parfaitement instruit, il prend le titre d'associé de *Belli* qui le rend capable de posséder toutes sortes d'emplois, & qui lui donne certains privilèges, dont les idiots, ou ceux qui n'ont pas reçu la même éducation, sont exclus. Pour le lieu où sont renfermés les jeunes gens, le Roi fait choisir dans quelque bois de palmier un espace de huit ou neuf milles de circonférence. On y bâtit des cabanes, & on y plante tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des écoliers. Aussitôt que tout est ainsi préparé, les peres, qui ont dessein de travailler à l'avancement & à la fortune de leurs enfants, les conduisent à ce collège. On a soin auparavant de faire une proclamation solennelle, qui défend aux femmes d'approcher de ce bois pendant tout le cours de l'instruction, & elle dure quatre ou cinq ans. Les menaces qu'on fait aux femmes, si elles contreviennent aux défenses, sont les mêmes dont on les épouvante pour les empêcher d'entrer dans les bois sacrés des Jannanins.

Les *Soggonos*, qui sont les anciens de la secte de *Belli*, reçoivent du Roi la commission de présider aux écoles. Dès qu'ils ont pris possession de leurs places, ils déclarent aux enfants les loix & les statuts de leur association. La principale de leurs obligations est de ne point sortir de l'enceinte qu'on a marquée pendant le temps de leurs études, & de ne point avoir aucune conversation avec ceux qui ne portent pas la marque de l'école. Cette marque qu'on leur fait en entrant, consiste à leur couper quelques éguillettes de chair, depuis le col jusqu'à la jointure de l'épaule; opération douloureuse, mais qui, au moyen de quelques simples, est guérie en peu de jours. Les cicatrices ressemblent à des têtes de clous qui seroient imprimés dans la chair, & distinguent ainsi ceux qui sont élevés dans les écoles, d'avec ceux qui ne l'ont pas été. Après la guérison des écoliers on leur fait prendre un nouveau nom, comme pour signifier qu'ils ont reçu une nouvelle naissance. Tout le temps qu'ils sont dans cette laborieuse retraite, ils n'ont aucun

habillement,

habillement, & les Soggonos & leurs parents pourvoyent à leur nourriture.

Au jour marqué pour la fin des exercices, on conduit les écoliers à quelque distance de leur enceinte dans d'autres cabannes que le Roi fait bâtir exprès. Ils reçoivent en ce lieu la visite de leurs parents des deux sexes, & on leur apprend à se laver, à s'oindre le corps, & les autres usages de la société. Après s'être ainsi formés dans l'espace de quelques jours, les jeunes gens voyent arriver leurs parents qui leur apportent des pagnes & d'autres habits propres à la Nation. On leur met au col des verres entremêlés de dents de léopards, & leurs jambes sont chargées d'anneaux & de grelots de cuivre. Leur tête est couverte d'un bonnet d'ozier, qui leur tombe presque sur les yeux, & ils ont tout le corps paré d'un grand nombre de plumes de diverses couleurs. Dans cet équipage on les mène à la place publique de la ville royale, & là se rangeant en ordre au milieu d'une foule de peuple, hommes & femmes qui se rassemblent de tous les cantons du pays, ils commencent par se découvrir la tête, & laissent flotter leurs cheveux. Cette cérémonie se fait successivement, pour donner aux spectateurs la facilité d'observer leur figure. Ensuite ils répètent l'un après l'autre la danse du Belli qu'ils ont apprise dans leur école. Ceux qui ne s'acquittent pas bien de cet exercice sont raillés par les femmes, qui crient de tous côtés, *il a perdu son temps à manger du riz*. Lorsque la danse est finie, les Soggonos appellent chaque écolier du nom qu'il a reçu à l'école, & le rend à son pere, à sa mere & à sa famille.

Le *Belli*, dont la secte tire le nom qu'elle porte, & pour lequel les Negres ont tant de respect, est une matiere que le Grand-Prêtre, ou le *Bellimo* compose, & qu'il fait tantôt d'une façon tantôt d'une autre, suivant son propre caprice, ou les circonstances présentes. On auroit peine à se figurer l'impression que cette matiere fait sur le peuple ; il la croit sacrée & capable de faire tomber les plus affreux châtimens sur ceux qui lui manqueraient de respect. Les Negres s'imaginent néanmoins que le Belli a besoin du consentement du Roi pour exercer ses punitions, & que sans cela il n'auroit aucune vertu. Les Rois & les Prêtres ont été les premiers inventeurs de cette fraude, dans l'intention de contenir le peuple dans la soumission, mais par la suite des temps ils se sont accoutumés aussi à craindre également le Belli.

Les mêmes peuples, chez lesquels il y a une école pour l'éducation des garçons, en ont une autre pour celle des filles, & cette dernière tire son origine du pays de Goulla. Dans un temps indiqué par le Roi, on bâtit au centre de quelque bois un certain nombre de cabannes destinées à recevoir les jeunes filles & les femmes qui veulent être initiées dans la confrérie. Les Associées sont distinguées par le titre de *Sandi-Simodifino*, ou filles du Sandi. Aussitôt qu'elles sont assemblées, la *Sogouilli*, c'est-à-dire, la plus ancienne femme de l'Ordre, qui est chargée par une commission expresse du Roi, entre en office par un festin qu'elle donne à ses disciples. Ce festin porte le nom de *Sandi-Lati*, c'est-à-dire, alliance ou confrérie de la poule. La *Sogouilli* exhorte ses écolieres à trouver de l'agrément dans leur retraite qui dure ordinairement quatre mois, & elle leur rase d'abord la tête. Ensuite leur faisant quitter leurs habits, pour ne les plus reprendre tant que

L'AFRIQUE.

dure le noviciat, elle les conduit au bord d'un ruisseau, qui doit se trouver dans l'enclos, & les y lave avec beaucoup de soin. Depuis ce jour, les éco-liers font leur continuelle occupation d'apprendre les danses du pays, & de réciter les vers de Sandi. Elles ne reçoivent la visite d'aucun homme, & les femmes mêmes qui viennent les voir ne peuvent entrer que nues dans l'enclos. Il faut qu'elles laissent leurs habits derrière elles dans quelque coin du bois.

Lorsque le temps de l'école est fini, les parents envoient à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, & d'autres ornements dont elles se parent à l'envi. La Sogouilli se met à leur tête & les ramène à la ville, où la curiosité assemble une foule de peuple pour les voir. La vieille est seule assise, & toutes les filles dansent l'une après l'autre au son d'un petit tambour. Après la danse, elles sont renvoyées dans leurs familles avec des applaudissements & des éloges.

Différentes puni-
tions en usage
chez les Quojoas.

Si une femme est accusée d'adultère par la seule déposition de son mari, elle peut protester de son innocence & elle est crue à son serment. Elle jure alors par *Belli-Paaro*, qu'elle n'est pas coupable, en priant cet esprit de la confondre, si elle ne dit pas la vérité. On la renvoie tranquille après ce serment; mais si elle est convaincue par la suite, du crime dont elle avoit déjà été accusée, la loi ordonne qu'elle soit menée par son mari à la place publique, où le Conseil est assis pour la juger. On invoque alors les Jannanins, & on lui couvre les yeux pour lui dérober la vue de ces esprits, qu'on lui persuade devoir l'emporter. On la laisse quelques moments dans la frayeur que cette menace lui a inspirée, & enfin un vieillard du Conseil lui adresse la parole, & en parlant du dérèglement de sa conduite, il s'efforce à lui en faire honte, & la menace du plus sévère châtement, si elle ne rentre point en elle-même. Lorsque le vieillard a fini son discours, on fait entendre à la coupable un bruit confus de plusieurs voix qui passent pour celles des Jannanins, & qui lui déclarent que son crime, quoique digne d'une plus rigoureuse punition, lui est pardonné, parce que c'est la première fois qu'elle en est convaincue. Les mêmes voix lui imposent quelques jeûnes & quelques mortifications, & lui recommandent surtout de vivre avec tant de retenue, qu'on ne puisse pas lui reprocher d'avoir même pris un enfant mâle dans ses bras, ou d'avoir touché à l'habit d'un homme. Jusques-là les Quojoas jugent que la confusion & la crainte ont suffisamment puni une femme; mais si la même femme est surprise en retombant dans ses premiers désordres, le Bellimo, ou Grand-Prêtre, accompagné des Soggonos ses Ministres, va la prendre dans sa maison, & au bruit d'une espee de creffelles, la fait conduire forcément dans la place publique. Elle est contrainte de faire trois tours en cet endroit au son des mêmes instruments, & sans que personne veuille écouter ses plaintes ou ses promesses, on la traîne au bois sacré des Jannanins, où elle disparoit pour toujours. Les Negres s'imaginent que les femmes sont emportées par les Jannanins; mais il y a toute apparence qu'elles sont tuées sur le champ dans le bois, & que leurs corps sont enterrés avec beaucoup de précautions.

Un homme accusé de vol ou de meurtre, sans pouvoir être convaincu de

l'un ou de l'autre de ces crimes , est condamné à l'épreuve du *Bellin* , qui est un mélange d'herbes & d'écorces de la composition du *Bellino*. On force l'accusé de recevoir ce mélange dans sa main , & les Negres sont persuadés que s'il est coupable sa peau aura sur le champ quelques marques de feu ; au lieu que s'il est innocent , il ne ressentira aucun mal. Quelquefois le *Bellino* fait avaler aux accusés un grand verre d'une liqueur qu'il apprête lui-même avec de l'écorce de *Neno* & de *Quoni* , deux arbres qui passent pour poison. Ceux qui n'ont rien à se reprocher vomissent immédiatement , à ce qu'ils croyent , & ne se portent que mieux après cette opération ; mais ceux qui sont coupables ne jettent par la bouche qu'une sorte d'écume , & sont reconnus par-là dignes de mort.

Les criminels convaincus sont exécutés dans quelque bois , ou dans quelque lieu fort éloigné de l'habitation. On les fait mettre à genoux , la tête baissée , & l'exécuteur les perce par derrière d'une petite javeline. Dès que le corps est tombé , il coupe la tête avec une hache ou un couteau , & divise le tronc en plusieurs morceaux qu'il distribue aux femmes du coupable. Ces femmes sont obligées d'assister ainsi à la mort de leur mari , & de recevoir ses restes sanglants , qu'elles vont jeter sur quelque fumier , où ils deviennent la pâture des oiseaux de proie. Les amis du mort font cuire sa tête , en boivent le bouillon , & clouent les mâchoires dans le lieu où ils ont coutume de faire leurs prières.

La principale occupation des Quojas & de leurs voisins est la culture des terres , & ils font jusqu'à trois moissons dans l'année. La première se fait au mois de Mai dans les terres les plus molles ; la seconde au commencement de Juillet ; après laquelle on recommence le travail pour une troisième , qui se fait au commencement de Novembre. Ce dernier labourage est pour les terres hautes , & comme les pluies durent depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre , elles rendent plus facile le travail des terres les plus dures. On laisse ensuite reposer les terres pendant deux ou trois ans. Dans plusieurs cantons , le partage des femmes est de labourer , dans d'autres c'est de semer , mais partout les hommes se reposent sur elles du soin de préparer le riz , c'est-à-dire , de le broyer & de le faire cuire. Dans l'intervalle des moissons , les Quojas s'occupent de la pêche , de la chasse , & de leurs édifices. Pour la chasse du buffle , ils ont une permission particulière de leur Roi , à qui ils donnent la moitié du produit qu'ils ont fait , au lieu que dans les autres chasses le tiers paye les droits royaux. Les éléphants d'eau appartiennent totalement au Roi ou au chef d'un canton , mais le chasseur reçoit toujours quelque présent. Les pêcheurs donnent aussi quelque partie de leur poisson aux Prêtres , pour les Jannanins , ou les ames de leurs amis qui sont morts.

On voit chez les Quojas des villes fortifiées & des villes ouvertes. Celles-ci se nomment *Fon-Serab*. Elles sont bâties en cercle & environnées d'arbres l'un fort proche de l'autre. Les villes fortifiées s'appellent *San-Sial* , & leur force consiste dans quatre bastions connus sous le nom de *Koberes* , & qu'on est obligé de traverser pour entrer & pour sortir. La porte est construite de façon qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois , & sur chaque porte il y a une guérite composée des branches d'un arbre qui se nomme *Tombo-Bongoela*. Ces villes

Occupations
des Quojas.

L'AFRIQUE.

ont au dehors une palissade de pieux du même arbre. Le bois en est très-dur, & on place ces pieux, qui sont longs & épais, à peu de distance l'un de l'autre. D'autres arbres se trouvent dans ces distances & forment un enclos, au travers duquel la vue ne peut pénétrer. On y ménage cependant quelques ouvertures afin de pouvoir s'en servir dans l'occasion. Les rues tirées d'un Kobere à l'autre sont ainsi une espece de croix, au centre de laquelle est le marché public. Tous les habitans des villages & des lieux ouverts ont des maisons dans quelque San-Siab, où ils se retirent à la première nouvelle de la guerre, ou de quelque irruption de leurs ennemis.

Roi des Quo-
jas.

Quoique les Quojas soient dans la dépendance du Roi des Folgias, ils ont un Souverain particulier, qui reçoit du Roi des Folgias le titre de *Don-dagh*, ou Monarque. Il le donne à son tour au Roi de Bulmbere, qui lui rend hommage, comme il le rend à celui des Folgias. Lorsque le Roi des Quojas se présente pour être investi du titre de *Don-dagh*, il se prosterne à terre, & demeure dans cette situation jusqu'à ce que le Roi des Folgias lui ait jeté un peu de terre sur le corps, & l'ait interrogé sur le nom qu'il souhaite porter. Aussitôt que le Roi Quoja a déclaré le nom qu'il a choisi, le Roi des Folgias y joint le titre de *Don-dagh*, que toute l'assemblée répète avec de grands applaudissemens. Le nouveau Monarque se relève aussitôt par l'ordre de celui qui l'a investi de sa dignité, & on lui présente un carquois plein de fleches qu'il pend à ses épaules, & un arc, pour signifier qu'il se croit désormais dans l'obligation de défendre de toutes ses forces le pays des Folgias. L'hommage par lequel il termine la cérémonie consiste dans un présent considérable de toile, de chaudrons & de bassins.

Après cette formalité, dont le Roi des Quojas ne peut se dispenser, il est très-absolu dans ses Etats, & il ne souffre point qu'on porte la moindre atteinte à ses prérogatives & à son autorité. Il fait consister une partie de sa gloire dans le nombre de ses femmes, dont la plupart lui sont amenées des régions voisines. Lorsqu'un Negre de distinction demande l'audience du Roi, il commence par remettre les présents qu'il lui destine au chef des femmes du palais. Celui-ci les porte au Prince, & le prie de consentir que celui qui les offre soit admis à se prosterner à ses pieds. Si le Roi y consent, il accepte les présents & on introduit le suppliant; mais si les présents sont rejetés, le Negre doit se retirer & ne plus reparoître à la Cour, jusqu'à ce que quelques-uns de ses amis' aient disposé le Prince à l'écouter plus favorablement. Celui qui obtient enfin la liberté de paroître devant son Souverain, doit s'avancer lentement devant lui en s'inclinant de la moitié du corps. Il met un genouil en terre lorsqu'il est près de la natte où le Roi est assis, & en baissant la tête, il prononce respectueusement le nom de *Don-dagh*, auquel le Roi répond quelques mots obligeants, & ordonne au courtisan de s'asseoir à quelque distance sur une selle de bois, ou sur une natte, si c'est une personne du plus haut rang.

Si quelque Prince voisin envoie un Ambassadeur au Roi des Quojas, cet Ambassadeur, en mettant le pied sur la frontière de ce pays, s'y arrête & fait porter à la Cour la première nouvelle de son arrivée. Le Roi dépêche alors un Officier chargé de conduire l'Ambassadeur dans le village le plus voisin de la Cour, & on le fait attendre dans ce lieu jusqu'à ce que les préparatifs de

la réception soient finis. Le jour marqué pour l'audience, l'Ambassadeur est conduit par un grand nombre d'Officiers & de Gardes revêtus de leurs plus beaux habits, l'arc en main & le carquois sur l'épaule. Cette marche se fait au son des instruments avec des danses & des sauts continuels, & l'Ambassadeur passe entre deux lignes de Quojas armés, & arrive ainsi à la salle du Conseil. Si l'Ambassadeur vient du pays des Folgias, les gens de sa propre suite ont la liberté de danser sur la place d'armes ; mais ce privilège est refusé à toute autre Nation. Lorsque toutes les danses sont finies, l'Ambassadeur entre dans la salle d'audience, & quand il est auprès du trône du Roi il met un genouil en terre en lui tournant le dos, & tend son arc de toute sa force pour signifier qu'il est dans la disposition de servir ce Prince contre tous ses ennemis. Pendant cette formalité, les gens de sa suite chantent ou récitent à haute voix des vers composés à l'honneur du Roi, & les Quojas font de leur côté la même chose à l'honneur de l'Ambassadeur & de son Maître.

L'AFRIQUE,

Après ces éloges mutuels, un des Officiers de l'Ambassadeur avance & se prosterne devant le Roi, & tandis qu'il demeure quelque temps dans cette humble posture, tous les assistants dansent & font divers mouvements bizarres avec leurs arcs & leurs fleches. L'Ambassadeur fait hientôt un geste qui impose silence, & il commence sa harangue, dans laquelle il expose le sujet de son arrivée. Le *Silli* ou l'Interprete Royal, qui est ordinairement debout près du trône avec un arc à la main, explique mot à mot le discours de l'Ambassadeur. Si ce qu'il demande concerne les affaires d'Etat, la réponse est remise après les délibérations du Conseil ; mais dans tout autre cas elle se fait sur le champ. La harangue de l'Ambassadeur n'est pas plutôt finie qu'il se retire, & est reconduit dans le quartier où il doit loger. Après son départ quelques-uns de ses Officiers étalent devant le Roi les présents qu'on lui offre, & expliquent à chaque article quelle en est la nature, & les raisons pour lesquelles ils sont envoyés.

L'Ambassadeur est servi dans son quartier par plusieurs esclaves du Roi, & les femmes mêmes de ce Prince, vêtues de leurs plus riches habits, lui portent différents plats de riz & de diverses viandes. Le Roi, après son souper, envoie de son vin de palmier à l'Ambassadeur, avec les présents destinés à son Souverain. Si l'Ambassadeur est un Européen qui arrive à la Cour avec des présents de son pays, il a l'honneur de souper à la table du Roi, & la liberté de s'y faire servir suivant les usages de sa propre Nation.

Les maladies, qui affligent & emportent même souvent les Quojas, sont la rougeole, le flux de sang & la petite vérole. Outre cela ils sont sujets aux cancers du nez, des levres, des jambes & des bras. Les maux de tête y sont très-violents, & les douleurs de dents très-furieuses.

Maladies des Quojas.

Les cérémonies des funérailles ressemblent beaucoup à celles dont on a déjà vu la description dans d'autres pays. Cependant il s'y trouve quelques différences dans les circonstances suivantes. Lorsque le corps est bien lavé & que les cheveux du mort sont tressés avec soin, on place le corps debout en le soutenant avec des appuis. On lui met les habits dont ses amis lui ont fait présent après sa mort, ou au défaut de ceux-ci, les plus beaux qu'il ait eus pendant sa vie. Dans une de ses mains on lui attache son arc, &

Cérémonies de leurs funérailles.

L'AFRIQUE.

dans l'autre une fleche. Alors ses plus proches parents & ses amis font avec leurs armes une espee d'escarmouche qui dure assez longtemps. Ensuite ils se mettent à genoux autour du corps en lui tournant le dos, & d'un air irrité ils tirent leurs fleches devant eux, pour déclarer qu'ils sont prêts à tirer vengeance de tous ceux qui oseroient parler mal de leur ami, ou qui auroient été capables de contribuer à sa mort. Après cette formalité ils étrangent quelques esclaves qui lui ont appartenu, en leur recommandant de le servir fidèlement dans l'autre Monde. Ces malheureuses victimes sont traitées, avant leur mort, de tout ce qu'on peut trouver de plus delicat dans le pays.

D'un autre côté, toutes les femmes qui ont quelque liaison avec celle du mort, se rendent auprès d'elle, & en se jettant à ses pieds elles lui adressent douloureusement quelques mots, dont le sens est, *consolez-vous, effuyez vos larmes*, &c. Le corps enfin est placé sur une planche, ou sur une petite civière, & deux hommes le portent sur leurs épaules au lieu de la sepulture, on jette avec lui dans la fosse les esclaves qui ont été sacrifiés, les nattes, les chaudrons, les bassins & les autres ustensiles dont il faisoit usage. On couvre le tout d'une natte sur laquelle on met assez de terre pour empêcher l'odeur du cadavre de pénétrer. Les parents élevent aussitôt une petite cabanne au-dessus du tombeau, & plantent au coin du toit une petite verge de fer à laquelle ils suspendent les armes du mort. Si c'est une femme qu'on ait enterrée, ils y attachent au lieu d'armes les bassins dont elle se servoit, & pendant plusieurs mois ils apportent chaque jour à ce tombeau des aliments & des liqueurs, pour nourrir le mort dans le Monde où il est passé.

L'usage est d'enterrer toutes les personnes d'une même famille dans le même lieu, à quelque distance de l'habitation où elles se trouvent au moment de leur mort. Les cimetières sont ordinairement dans quelque ancien village abandonné, & on en trouve un grand nombre sur la riviere de Pli-zoge & dans l'isle Massa, derrière le cap Monte. Les plus proches parents & les amis du mort ont encore coutume d'observer un jeûne après les funérailles. Ce jeûne est de dix jours pour un mort du commun, mais il en dure trente pour le Roi ou pour une personne d'un rang élevé. Les femmes de leur côté sont vœu de ne porter que des pagnes noirs ou blancs, de laisser flotter leurs cheveux, & de n'avoir pas d'autre lit que la terre. A la fin du jeûne & du vœu des femmes, les uns & les autres lèvent les mains au ciel pour le prendre à témoin qu'ils se sont fidèlement acquittés de ce qu'ils avoient promis, & ensuite les hommes vont à la chasse. Les femmes préparent ce qu'ils ont tué, & tous ensemble passent la nuit à se réjouir. Le lendemain la famille du mort fait prêtér aux jeûneurs, d'un bassin, d'un chaudron, d'un pagne, d'un panier de sel & d'une barre de fer.

Q U A Q U A S.

Les voyageurs ont fait des Quaques un portrait fort différent. Les uns les représentent comme des voleurs & des brutaux; d'autres les accusent de manger les Européens, & d'être d'une avidité & d'une avarice extrême dans le commerce qu'ils font avec les Etrangers, & plusieurs enfin assurent, que

malgré le préjugé d'une figure barbare, les Quaquas sont, de toute la Guinée, les peuples les plus civils & les plus raisonnables. Ils ont à la vérité une certaine pénétration apparente, & sont ennemis des trop grandes démonstrations d'amitié. Ils ne peuvent souffrir, par exemple, les embrassements qu'on se fait lorsqu'on est sur le point de se quitter, ou au retour d'un voyage.

La taille commune de ces peuples est haute & bien proportionnée, mais leur physionomie est peu agréable. Leurs dents sont fort pointues par le soin qu'ils prennent de les aiguïser sans cesse, & la plupart les ont crochues & mal rangées. Ils regardent, comme un grand ornement, de laisser croître leurs ongles, & de porter leurs cheveux en tresses plates qu'ils enduisent d'huile de palmier & de terre rouge. Ce soin de leur chevelure va jusqu'à leur faire emprunter une partie des cheveux de leurs femmes, qu'ils ont l'art d'allonger en les joignant avec les leurs & dont ils se font une espèce de perruque. Quelques-uns les relevent autour de leur tête, & leur donnent la forme d'un bonnet. Chaque jour ils se frottent le corps avec le même mélange d'huile de palmier & de terre rouge, & comme ils mâchent continuellement du betel, ils prennent leur salive qui se teint de la couleur de cette plante, & s'en mettent sur les joues & au menton. Ils se chargent les jambes de gros anneaux de fer, & semblent faire gloire de leur pesanteur. En général la Nation a un air hideux, qui choque au premier coup d'œil & y joint une puanteur insoutenable. Les gens du commun portent des pagnes d'une petite pièce d'étoffe; mais les Grands se distinguent par une espèce de manteau ou de grand surplis, dont ils sont couverts, & ils ont un cimenterre au côté.

Les femmes, à l'exception de la couleur, passeroient pour très-belles en Europe. Elles ont les traits fort réguliers, & leur taille est fine & légère, au lieu que la plupart des hommes sont gros, grands & pesants. Il n'y a point de Nation dans toute l'étendue de la même côte, où les femmes soient si nues que celles des Quaquas; puisqu'elles n'ont pour tout habillement qu'un simple morceau d'étoffe sur le devant du corps. Elles entrelacent leurs cheveux avec de petits brins d'or pur, & les femmes des Negres riches en ont la tête si chargée, que leur parure monte à des sommes considérables.

Le langage des Quaquas est barbare, & d'autant moins intelligible qu'ils parlent fort vite. Lorsqu'ils se rencontrent les uns les autres, soit au rivage, soit hors de leur pays, ils se mettent la main sur l'épaule, & se prenant par les doigts qu'ils font craquer, suivant l'usage de toute la côte, ils répètent plusieurs fois à voix basse le mot de *Quaqua*. On s' imagine qu'ils tirent de cet usage le nom par lequel on les distingue des autres Nations.

Le fond de leurs pratiques religieuses ressemble à la façon de penser des peuples de la côte d'or, dont on parlera dans l'article suivant. A l'égard des métiers & des professions auxquels les Quaquas s'appliquent, ils restent toujours dans les familles de ceux qui ont commencé à les exercer. Le fils d'un tisserand, d'un charpentier, ne peut être d'une autre profession, & celui d'un facteur n'a point d'autre occupation que le commerce. Cet ordre est si bien établi, qu'on ne souffriroit point qu'un Negre sortît de sa condition naturelle. Les Negres de cette côte aiment passionnément le commerce, &

L'AFRIQUE.

dès qu'ils apperçoivent un vaisseau sur la côte, ils l'observent soigneusement & s'emprennent d'y porter des provisions, de l'or, de l'ivoire & des esclaves, pour lesquels ils reçoivent en échange des marchandises de l'Europe. Cependant avant que de monter sur un vaisseau, ils cherchent à s'assurer de la bonne foi du Capitaine, en l'obligeant de se mettre dans l'œil un peu d'eau de mer, serment redoutable suivant leurs idées. Ils sont persuadés que celui qui violeroit le droit des gens, après cette cérémonie, perdrait aussitôt les yeux. Ils ne manquent pas de leur côté d'observer le même engagement; mais malgré cette précaution, on ne doit pas négliger de prendre garde à la fraude & à la surprise.

Les Quaques sont ordinairement quatre ou cinq dans un canot, & il est rare qu'on en voye monter plus de deux à la fois sur un vaisseau. Ils s'y rendent chacun à leur tour, & n'apportent jamais deux dents d'ivoire à la fois. Celui qui se hasarde le premier observe avec soin s'il y a des armes; & s'il voit beaucoup d'hommes dans le vaisseau, il en avertit ses compagnons, qui consultent entr'eux, & s'ils jugent n'avoir rien à craindre, le commerce se fait avec beaucoup de tranquillité. Néanmoins on leur proposeroit en vain de descendre dans les cabines ou sous les ponts, & ils appréhendent tellement les armes à feu, que si l'on tiroit seulement un coup, on les verroit se précipiter aussitôt dans les flots. Si en approchant d'un vaisseau, ils y apperçoivent quelque arme, ils retournent droit au rivage, sans que rien puisse les rappeler.

ARTICLE III.

NEGRES DE LA CÔTE D'OR.

Figure de ces peuples.

LA taille des Negres de la Côte d'or est généralement moyenne & bien proportionnée. Ils ont le visage ovale, les yeux étincelants, les oreilles petites & les sourcils épais. Leur bouche est d'une grandeur raisonnable, leurs dents sont blanches & bien rangées, leurs lèvres paroissent fraîches & vermeilles, sans être aussi épaisses que celles des Negres d'Angola. Ils ont peu de barbe avant l'âge de trente ans; mais lorsqu'ils en ont, ils la portent assez longue. Ils ont communément les épaules larges, les bras gros, la main épaisse, les doigts longs & de grands ongles courbés, les jambes longues, le pied & les orteils fort grands, & le ventre plat. Leur peau, sans être parfaitement noire, est douce & unie, & ils ont soin de se laver tout le corps matin & soir, & se frottent ensuite d'huile de palmier.

Qualités de leur esprit.

La plupart des Negres de la Côte d'Or ont la pénétration fort vive & la mémoire excellente. Dans les plus grands périls, ou dans les troubles des affaires domestiques, ils conservent leurs idées nettes & sans confusion; mais dans la tranquillité ils sont voir beaucoup d'indolence & de paresse. La bonne fortune & l'adversité ne font pas sur eux une grande impression, & quoiqu'ils paroissent fort avides dans l'occasion d'acquérir, la perte de leurs biens les afflige peu. Ils sont presque tous artificieux, trompeurs, dissimulés, portés

portés au larcin, à l'avarice, à la flatterie, à la gourmandise & à l'ivrognerie. L'amour propre & l'envie les dominent sans exception, & leur vanité dans leurs expressions & dans leurs manières est souvent causée qu'ils ont entre eux de vives querelles sur des sujets assez légers. Ils sont robustes & lorsque la nécessité les engage à surmonter leur indolence naturelle, ils font voir de l'ardeur au travail, de l'industrie & beaucoup d'adresse pour ce qu'ils entreprennent. Ils ont la vue très-perçante, & découvrent un vaisseau fort loin dans la mer. Le progrès de leurs connoissances est si prompt dans les affaires de commerce, qu'ils l'emportent bientôt à cet égard sur les Européens. Quelques voyageurs, en accordant aux Negres les qualités qu'on vient de décrire, leur donnent d'ailleurs un très-mauvais caractère. Un des traits les plus odieux, est leur défaut d'humanité & d'affection, à l'égard de ceux-mêmes à qui ils sont attachés par les liens du sang ou de l'amitié. On rapporte qu'ils soulageroient à peine d'un verre d'eau quelqu'un qui seroit mortellement blessé, & qu'ils se voyent mourir les uns les autres, sans compassion & sans secours. Leurs femmes & leurs enfants sont les premiers à les abandonner quand ils sont malades, & ils restent dans la solitude, s'ils n'ont pas d'esclaves pour se faire servir, ou d'argent pour s'en procurer. La défection des parents & des amis n'est pas regardée comme une faute, parce qu'elle est d'usage; & si la santé des malades se rétablit, ils voyent revenir auprès d'eux tous ceux qui les avoient quittés.

Les femmes de la Côte d'Or sont de la même taille que les hommes, c'est-à-dire, de la moyenne; mais elles sont droites, bien proportionnées & d'un embonpoint raisonnable. Elles ont la tête ronde & petite, les yeux grands & fort vifs, le nez haut pour la plupart & un peu relevé, les cheveux longs & naturellement frisés, la bouche petite, les dents belles, fort blanches & bien rangées. Elles ont de l'esprit, de la vivacité, parlent beaucoup, & si l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, elles sont fort portées à la galanterie, & emploient toute leur industrie à satisfaire leur avarice naturelle. Elles cherchent soigneusement les moyens de plaire aux Européens, & pour cet effet elles sont d'une propreté extrême, & ont une attention particulière d'entretenir la blancheur de leurs dents. Elles laissent croître leurs ongles jusqu'à une longueur surprenante, parce qu'elles croient que c'est un ornement qui les fait respecter; mais elles les nettoient souvent. La paume de leurs mains & la plante de leurs pieds tirent sur le blanc, & le reste du corps est noir. Vers l'âge de trente ans elles sont dans la perfection de cette couleur, & à soixante-dix ou quatre-vingts ans elle commence à changer. Alors la peau des femmes devient pâle, jaune, se sèche & se ride. Les femmes de cette côte, comme toutes celles des autres Negres, entendent parfaitement bien le district du ménage, préparent leurs grains & les autres aliments, & forment de bonne heure leurs filles dans les mêmes exercices. Elles aiment passionnément leurs enfants, & sont très-sobres dans l'usage des liqueurs & des viandes.

L'habillement des riches est varié suivant leur goût; surtout la parure de leur tête, qui est le principal objet de leur vanité. Les femmes sont chargées d'accommoder les cheveux de leurs maris, & les uns les portent longs, frisés & tressés tout à la fois, ou relevés sur le sommet de la tête; d'autres les

Figure des femmes de leur caractère.

Habillement des Negres.

L'AFRIQUE.

ont en petites boucles, baignées d'huile de palmier, & leur donnent la forme d'une rose, ou d'une couronne entremêlée de brins d'or & d'une espèce de corail. Quelques-uns se font raser la tête & n'y laissent qu'une bande de cheveux d'un pouce de largeur, & enfin plusieurs attachent à leur chevelure un ou différents petits peignes qui n'ont qu'une, deux, trois ou quatre dents, & qui ressemblent à de petites fourches sans manches. Ils se servent de ces peignes pour se gratter la tête, ce qu'ils font assez adroitement pour ne pas déranger leurs cheveux; les jeunes gens, se font souvent raser les cheveux, & se frottent la tête chaque jour au matin avec de l'huile de palmier pour y entretenir la propreté. La plupart des Negres un peu aisés ont des chapeaux qu'ils achètent souvent fort cher des Européens, malgré leur grosseur & leur vétusté. Les autres se font des bonnets ou des calottes de peau de chevre ou de chien, en la faisant tremper dans l'eau pour lui donner la forme qu'ils veulent, & en la faisant ensuite sécher au soleil. Ces chapeaux ou ces bonnets sont ornés de petites cornes de chevreaux, de bijoux d'or, & de quelque cordon d'écorce d'arbres. Les esclaves seuls ont la tête nue, comme la marque qui désigne leur condition.

Les Negres se parent aussi le col, les bras & les jambes de colliers de verre entremêlés d'or & de corail. Ils ne sont jamais sans ceinture, & prennent plaisir à porter aux bras de grandes plaques d'ivoire, d'or ou d'argent. Tous ces ornements ne conviennent qu'aux personnes riches ou distinguées par le rang, car l'habillement des hommes du commun consiste en trois ou quatre aulnes d'étoffe, qu'ils se passent autour du corps en forme d'écharpe, & dont le bout tombe jusqu'au milieu de leurs jambes. Les marchands chez eux se servent d'une pièce de taffetas ou de damas des Indes de deux ou trois aulnes de long, & entourent leur corps avec, laissant pendre devant & derrière les deux bouts jusqu'au bas des jambes. Quelquefois ils s'enveloppent tout le corps d'une autre pièce de la même étoffe, ou ils la jettent seulement sur leurs épaules, comme une sorte de mantille, & portent dans leurs mains deux ou trois zagayes.

Les pêcheurs & les artisans, c'est-à-dire, les gens du plus bas ordre, mettent aussi beaucoup de variété dans leurs habillements; mais ils se ressentent toujours de leur pauvreté. Les uns prennent une auline ou deux d'étoffe grossière de la fabrique du pays, & ne font que s'en couvrir les reins, en la passant entre leurs cuisses pour se rejoindre d'un côté & d'autre à la ceinture. Leur tête est couverte d'un bonnet de peau, ou de quelque vieux chapeau qu'ils achètent des matelots de l'Europe, & dont ils se servent pour se garantir des brûlantes ardeurs du soleil, ou de la fraîcheur excessive des temps humides. Les jeunes gens des deux sexes, suivant le rapport des voyageurs, ont rarement le corps couvert jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans.

Chaque jour au matin, les jeunes femmes se lavent tout le corps, se peignent les cheveux, se les frottent d'huile de palmier, & les parent de rubans, quand elles sont assez riches pour s'en procurer, ou si elles n'en ont point, elles employent des brins d'or, ou une sorte de coquillage commun dans le pays. On prétend qu'elles se font différentes incisions au front, aux yeux, aux oreilles, aux bras & à la poitrine, & qu'elles les enluminent de diverses couleurs. Lorsqu'elles se sont lavées le matin, elles renouvellent

Soins des femmes pour leur parure.

toutes ces peintures & paroissent en cet état, comme si elles étoient enveloppées d'une piece de damas à fleurs. Quelques voyageurs assurent que ces femmes Negres, outre les couleurs & le vernis dont elles se peignent le corps, se colorent le front, les sourcils & les joues d'un mélange de rouge & de blanc. Pour habit, elles sont enveloppées d'une piece d'étoffe, qui les couvre depuis la poitrine jusqu'aux genoux, & qui est soutenue par une ceinture rouge, bleue ou jaune, d'où pendent leurs couteaux, leurs bourses & des paquets de clefs, qu'elles n'ont ainsi que pour flatter leur vanité. Elles attachent aussi à leurs ceintures plusieurs petits cordons de paille tressés, entremêlés de petits grains de verre. Ces cordons ne sont suspendus que par un fil, & passent pour des amulettes ou Féiches, auxquels il y a toujours quelque vertu, ou quelque charme attaché. Tel est l'habillement domestique des femmes ; mais lorsqu'elles doivent sortir pour leurs affaires ou pour leur plaisir, elles s'ajustent encore plus soigneusement. Elles mettent un pagne frais avec la ceinture, & par-dessus elles jettent une piece de toile ou d'étoffe qui les couvre comme une robe, ou un manteau, depuis les épaules jusqu'aux talons. Souvent elles conservent un bras nud, & portent quelque chose à la main. Aussitôt qu'elles sont rentrées dans leur habitation, elles se deshabillent, & songent aux occupations du ménage.

Les femmes des Capitaines ou des Marchands ne sortent point sans une piece de taffetas ou d'étoffe de soie, qui leur entoure les reins & leur tombe jusqu'au milieu des jambes. Leur couleur favorite est le rouge, le bleu ou le violet, & outre les clefs qu'elles portent aussi suspendues à leur ceinture, & leurs brasselets d'or & d'ivoire, elles ont un si grand nombre de bagues aux doigts qu'ils en sont presque cachés. Lorsqu'elles sont de retour à la maison, elles se hâtent de quitter tous leurs ornements pour reprendre un pagne grossier, qui les couvre depuis le milieu du corps jusqu'aux genoux. Les dames de distinction portent de fort beaux pagnes, deux ou trois fois aussi longs que ceux des hommes. Elles se les passent autour des reins, & pour les soutenir elles ont une ceinture de drap rouge ou d'autre étoffe, large d'une demi-aune & longue de deux aulnes. Les deux bouts de cette ceinture pendent au dessous d'un second pagne qui est ordinairement enrichi de dentelles d'or & d'argent. La partie supérieure de leur corps est couverte d'un voile, ou de quelque toile d'Europe ou des Indes. Dans les basses conditions, les femmes ont un voile ou une mante de serge, pour se mettre à couvert du froid & de la pluie.

Tous les Negres de la Côte d'Or croyent un Dieu, & sont persuadés qu'il a créé le Monde, & tout ce qui existe ; mais pour tout le reste, il n'y a point de ville, de village, ni même de famille qui n'ait quelque différence dans ses opinions. Les habitants de plusieurs contrées prétendent que Dieu ne leur fait aucun bien, à l'exception de la pluie, qu'ils s'imaginent venir de lui, & ils pensent que la terre leur fournit leur or, le maïs, le ris & tous les grains ; qu'ils ont l'obligation des fruits aux Portugais qui ont planté des arbres chez eux ; que leurs bestiaux produisent d'eux-mêmes des petits, & que la mer leur donne libéralement du poisson, lorsqu'ils travaillent à obtenir toutes ces choses. Prévenus de ces idées bizarres, les Negres se plaignent de la présence que Dieu a accordée aux Européens, qui, disent-ils,

Oo ij

Religion des
Negres de la Côte
d'Or.

L'AFRIQUE.

ont eu de lui en partage cette grande variété de marchandises qu'on les voit transporter si loin. Ils croyent fermement qu'on n'a besoin en Europe, ni de travail, ni d'industrie pour se procurer toutes sortes de commodités, & que Dieu, pour favoriser les Blancs, leur fait trouver toutes leurs richesses au milieu des champs. Les habitants de la Côte d'Or ont assuré pendant longtemps que Dieu étoit noir, & leurs Prêtres les confirmoient encore dans cette opinion, en leur disant qu'il se faisoit souvent voir au pied des arbres Fétiches, sous la figure d'un gros chien noir, mais maintenant ils regardent ce chien noir comme le Diable, & en ont beaucoup de frayeur.

On trouve quantité de Negres, qui font profession de croire deux Dieux, l'un blanc, qu'ils appellent *Bossun* & *Jangu-Mon*, c'est-à-dire, le bon homme, & ils s'imaginent que c'est le Dieu particulier des Européens, & l'autre noir, qu'ils nomment d'après les Portugais *Demonio* ou *Diablo*. Ils attribuent à ce dernier toutes sortes de méchancetés, & tremblent à son nom seul. Ils se plaignent d'en être souvent battus, & en effet ils reçoivent quelquefois tant de coups dans l'obscurité, qu'ils sont longtemps hors d'état de rien faire. Lorsque ce malheur arrive à quelque Negre, il a aussitôt recours au Prêtre de la secte, qui exige des présents pour apaiser les Fétiches, en menaçant le malade d'être battu jusqu'à la mort, s'il ne satisfait pas sur le champ à cette obligation. Les Negres donnent, sans hésiter, ce que le Prêtre demande, & ce dernier leur vend de petits crochets de bois, qu'il feint d'avoir trouvés au pied des arbres Fétiches, & leur promet que les uns auront la vertu de préserver leurs maisons des entreprises du Diable, & que les autres pourvoient à la sûreté de leurs champs, de leurs étables, des bestiaux, &c.

Les Negres sont dans l'usage de bannir tous les ans le Diable de leurs villes, & ils employent pour cela une infinité de cérémonies, qui ont leurs loix & leurs saisons réglées. Lorsque le temps de ce bannissement est arrivé le peuple fait des fêtes pendant huit jours. Dans cet intervalle la satire est permise, & chacun peut librement expliquer ce qu'il pense des autres, sans craindre d'en être repris. La fraude, l'imposture, la calomnie, tout est employé impunément, & la seule voie par laquelle on puisse faire taire les médifants, est de leur donner de quoi boire. Alors ils changent leurs satyres & leurs invectives en éloges & en panégyriques. Le huitième jour au matin, tout le peuple s'assemble & commence la chasse du Diable par un grand cri. Tous les hommes partent ensuite & courent en faisant plusieurs tours & revenant plusieurs fois sur leurs traces. Ils jettent devant eux des pierres, du bois, des ordures & tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, comme s'ils voyoient fuir le Diable, & qu'ils lui jettassent ces choses par derrière. Lorsqu'ils croient l'avoir chassé assez loin de la ville, ils reviennent gayement chez eux, & terminent ainsi leur fête; mais dans la crainte que le Diable n'ait envie de retourner dans les maisons, les femmes se hâtent de nettoyer avec beaucoup de soin leur vaisselle de terre & de bois, afin que l'esprit immonde soit effrayé de leur propreté.

Si on demande à plusieurs Negres, ce qu'ils pensent de l'autre vie, & s'ils s'attendent à être récompensés, ou punis des actions qu'ils auront faites sur la terre, ils paroissent n'avoir aucune idée sur l'état futur, & ils répondent

seulement que les morts vont dans un autre Monde, mais qu'ils ne savent en quel endroit ce Monde est situé, & ils ajoutent que c'est la seule différence qu'il y a entre eux & les animaux. D'autres Negres assurent qu'en sortant de cette vie les morts passent dans un autre Monde, où ils exercent les mêmes professions, auxquelles ils étoient attachés pendant qu'ils vivoient, & qu'ils font usage de tous les présents qu'on leur offre sur la terre. Quelques-uns qui se font gloire d'être mieux instruits, prétendent que les morts sont conduits immédiatement sur les bords d'une fameuse rivière, dans l'intérieure des terres nommées *Bosmanques*. Cette transmigration, disent-ils, ne peut-être que spirituelle, puisque les morts, en quittant leur pays, y laissent leurs corps. En eet endroit, Dieu leur demande quelle sorte de vie ils ont menée, & si la vérité leur permet de répondre qu'ils ont exactement observé les jours consacrés aux Fétiches; qu'ils se sont abstenus des viandes défendues, & qu'ils ont satisfait à toutes leurs promesses, ils sont transportés doucement sur la rivière dans une contrée où ils jouissent de toutes sortes de délices. Si par hasard ils ont violé les trois devoirs essentiels auxquels ils sont obligés pendant leur vie, Dieu plonge leur ame, après leur mort, dans la rivière, où elle est noyée sur le champ & ensevelie dans un oubli éternel. Chaque Negre, pour ainsi dire, a ses opinions particulières sur l'état de l'autre vie, & il y en a quelques-uns qui s'imaginent qu'après leur mort ils seront transportés dans le pays des Blancs, & prendront leur couleur.

On ne pourroit gueres rendre un meilleur compte de leurs idées sur la création du genre humain. Cependant le plus grand nombre croit que l'homme fut créé par une araignée nommée *Anansto*; & ceux qui regardent Dieu comme l'unique Créateur, soutiennent que dans l'origine il créa des Blancs & des Negres; qu'après avoir considéré son ouvrage, il fit à ees deux especes de créatures deux présents; savoir, l'or & la connoissance des arts; que les Negres ayant eu la permission de choisir se déterminèrent pour l'or, & laisserent aux Blancs les arts, la lecture & l'écriture: que Dieu consentit à leur choix; mais qu'irrité de l'avarice des Negres, il déclara qu'ils seroient les esclaves des Blancs, sans espérance de voir changer leur condition.

Tous les Negres de la Côte rendent un culte solennel aux Fétiches, & observent positivement à eet égard, les mêmes usages, les mêmes cérémonies & les mêmes superstitions, dont on a donné plus haut le détail.

Les Negres ont une frayeur extrême du tonnerre & des éclairs, & dans la saison des orages, ils tiennent leurs portes soigneusement fermées. Ils sont étonnés de voir les Européens marcher dans les rues, sans marquer la moindre inquiétude, & la leur est poussée à un tel point qu'ils rentrent dans leurs cabannes pour un peu de pluie ou de vent. Au bruit du tonnerre, on leur voir lever les yeux & les mains vers le ciel, où ils sont persuadés que le Dieu des Européens réside, & ils l'invoquent sous un nom, dont eux seuls entendent le sens. Les habitants des pays intérieurs divisent le temps en parties heureuses & malheureuses. Dans plusieurs cantons les plus longues portions heureuses sont de dix-neuf jours & les moindres de sept, mais elles ne succèdent pas immédiatement; car les jours malheureux, qui sont au nombre de sept, arrivent entre les deux portions heureuses. Les jours

Crainte que les
Negres ont du
tonnerre.

L'AFRIQUE.

regardés comme malheureux sont, pour les habitants, un temps de vacation, pendant lequel ils n'entreprennent aucune affaire, aucun travail, aucun voyage. Les Nègres d'Aquambo sont encore plus attachés à cette pratique superstitieuse que tous les autres; car ils refusent même de recevoir des présents dans cet espace de temps.

Les exercices publics de Religion d'une ville ou d'une Nation entière, se font ordinairement à l'occasion du mauvais temps, de la disette des grains, ou de grandes inondations. Dans ces tristes conjonctures, les chefs s'assemblent & délibèrent avec les Prêtres, sur les remèdes qu'on peut apporter aux calamités présentes. Le résultat de cette conférence est publié dans tout le pays par un crieur public, & quelque peu raisonnable qu'il puisse paroître quelquefois, personne ne peut refuser de s'y soumettre, sans courir les risques de payer une amende pécuniaire. La plupart des Nègres ont quelques petits bois consacrés aux pratiques de la Religion, & les Gouverneurs ou les Chefs vont souvent y faire leurs offrandes, pour le bien public ou leurs intérêts particuliers. Ces bois inspirent tant de respect aux habitants, que si quelqu'un d'eux avoit la témérité de couper une seule branche d'arbre, & qu'il fût surpris en commettant cette action, il seroit non seulement condamné à une forte amende; mais il se verroit encore exposé à la haine & à l'indignation de tous ses concitoyens.

Dans chaque semaine, il y a deux jours de fête chez les Nègres. Le premier est consacré au Fétiche domestique, & les Nègres célèbrent ce jour-là en prenant un pain blanc pour symbole de la pureté de leur cœur, & en se faisant, dans la même vue, diverses rayes sur le visage avec de la terre blanche. Ils ne boivent point non plus de vin de palmier que le soir. Tous les Nègres n'observent pas également la seconde fête; mais une grande partie & surtout les Nobles font le sacrifice d'un coq, ou même celui d'un mouton, s'ils sont assez riches. Ce sacrifice se fait aux Fétiches en général, & ils se contentent d'avertir l'idole, qu'ils tuent en son honneur un animal & il n'y a pas d'autre cérémonie. Au reste le sacrificateur n'a pas plus de part à la victime, que le Dieu auquel elle est immolée, car ses amis & ses voisins, avertis du sacrifice, se jettent sur l'animal avant même qu'il soit expiré, le mettent en pièces avec les doigts & les ongles, grillent chaque morceau qu'ils ont pu emporter, & l'avalent aussitôt sans autre préparation; les boyaux & les intestins n'excitent pas moins leur avidité, & ils les hachent fort menus, les font bouillir avec un peu de sel & beaucoup de poivre de guinée, & trouvent ce mets fort délicieux.

Suivant le rapport de presque tous les voyageurs, la fête observée généralement sur toute la Côte d'Or tombe à notre Mercredi. Ce jour est pour les Nègres comme le jour du Sabbat, & il s'observe avec tant de rigueur, que les marchés sont interrompus, & qu'on n'y vend pas de vin de palmier. La seule affaire qui se fasse ce jour-là est le commerce avec les vaisseaux Européens, & ce trafic est excepté de la règle, à cause du peu de séjour que les vaisseaux font sur la côte. Un voyageur (1) nous rapporte de la manière suivante les adorations que les Nègres font à leurs Fétiches. Le Mercredi on élève au milieu de la place publique une table carrée, soutenue par quatre piliers

(1) Voyez l'histoire des voyages, Tome IV. pag. 169.

de la hauteur de sept ou huit pieds. Cette table n'est qu'un rissu de paille ou de roseau en forme de natte, & ses bords sont ornés de quantité de bijoux & de petits Fétiches d'écorce d'arbre ou de branches. On étale dessus diverses sortes de grains avec quelques petits pots d'eau & d'huile de palmier. Toute l'assemblée se retire après avoir fait son offrande, & vers le soir on se rend dans le même lieu, & si l'on ne retrouve plus rien sur la table, chacun semble convaincu que les Fétiches ont mangé ce qu'on leur avoit offert, & personne ne cherche à imaginer que les grains aient pu servir de pâture aux oiseaux. On répand alors un peu d'huile sur la table, & si l'on juge que les Fétiches aient encore un peu d'appétit, on recommence à leur servir quelque partie des mêmes aliments.

Les Nègres de la Côte d'Or sont distingués en cinq classes. Les Rois forment la première ; la seconde est celle des Kabaschirs, ou des Chefs qui peuvent être regardés comme les Magistrats civils, & leur Office consiste uniquement à prendre soin du bon ordre dans les villes & dans les villages, à prévenir le tumulte & les querelles, ou à les apaiser ; la troisième classe comprend ceux qui ont acquis la réputation d'être riches ; la quatrième est composée par le peuple, c'est-à-dire, par ceux qui s'occupent à la vendange, à l'agriculture, & à la pêche ; la cinquième classe enfin est celle des esclaves, soit qu'ils aient été vendus par leurs parents, soit qu'on les ait pris à la guerre, soit qu'ils aient été condamnés à cet état pour leurs crimes, ou que la pauvreté les y ait réduits.

Gouvernement
des Nègres.

Dans la plupart des pays de la Guinée, la dignité de Roi descend du père au fils par héritage ; & au défaut d'enfants mâles, elle passe au plus proche héritier du même sang. Cependant les richesses en or & en esclaves font quelquefois préférer un Étranger au légitime successeur. Aucune cérémonie n'accompagne l'inauguration des Rois, & on ne connoit point dans ce pays l'usage du couronnement, ni celui de faire prêter serment au Prince qui monte sur le trône. Le nouveau Souverain est seulement présenté au peuple, & porté quelquefois dans les principaux lieux de son Empire ; mais un jour commence & termine souvent cette fête. Néanmoins si quelque concurrent s'attribuoit les mêmes droits, chaque parti se lie à son Chef par un serment de fidélité ; mais excepté dans ces occasions, qui sont fort rares, tout se passe tranquillement, & les plus grandes cérémonies sont des offrandes de Religion qui se font avec les solennités ordinaires.

L'usage limite communément le nombre des Chefs ou Kabaschirs, dont la seconde classe est composée. Lorsque la mort diminue ce nombre, on songe à le rétablir en nommant quelque nouveau sujet, & pour cet effet tout l'Ordre s'assemble & choisit des successeurs aux morts, parmi les personnes les plus âgées de la Nation. Les Candidats sont des présents aux Électeurs, après quoi ils entrent en possession de tous les droits de leur rang. Dans la ville d'Axim, l'usage exclut les Étrangers de cette dignité, & on exige même que ceux qui y sont admis aient au moins dans la ville une maison habitée par une de leurs femmes, & qu'ils y résident quelquefois eux-mêmes. Comme les Hollandais s'attribuent le droit de présider à ces élections, les nouveaux Kabaschirs doivent se présenter au Fort pour obtenir l'agrément du principal facteur.

L'AFRIQUE.

Noblesse du
pays.

La troisième espèce de Negres est composée des riches, soit qu'ils aient reçu leur fortune par héritage, soit qu'ils la doivent à leur propre industrie. Ceux qui se trouvent élevés à cet Ordre achètent sept petites dents d'éléphant, dont ils se font une sorte de trompettes, ou de cornets, & ils obligent leurs enfants & leurs domestiques à jouer sur ces instruments les airs communs du pays. Lorsqu'ils les croient assez formés à cet exercice, ils donnent avis à leurs parents & à leurs amis, qu'ils sont prêts à célébrer une fête publique, & cet avvertissement tient lieu d'invitation. Le pere de famille, les enfants, les femmes, les esclaves sont vêtus avec toute la magnificence qui convient à leur fortune. Ils empruntent à leurs amis de l'or & du corail pour donner encore plus de lustre à leur parure; ils distribuent des présents, & sont durer les réjouissances & les festins pendant plusieurs jours. Cette cérémonie leur cause une dépense excessive, & pour fruit de leurs libéralités ils acquièrent le droit de souffler à leur volonté dans leurs cornets, ce qui n'est permis qu'à ceux qui sont initiés par une fête de cette nature dans tous les droits de la grandeur. Le privilège est si exclusif que les Negres subalternes, qui voudroient se réjouir avec des cornets de la même espèce, sont obligés de les emprunter d'eux & d'obtenir leur permission.

Un Negre, qui est élevé à cet honneur, achète ou se procure par d'autres voyes de nouvelles armes & plusieurs boucliers, dont il fait un pompeux étalage aux yeux du Public. Il est obligé de passer une nuit à l'air & armé, pour faire connoître qu'il ne redoute aucune fatigue, & qu'il est prêt à affronter tous les dangers. Il emploie le reste de cette seconde fête, qui dure ordinairement huit jours, à donner des preuves de son adresse ou de sa force dans tous les exercices militaires. Ses femmes & toute sa famille ne sont pas moins parées qu'à la première fête, & toutes ses richesses sont exposées à la vue du Public, & on les change plusieurs fois de place, pour donner au peuple la facilité de les admirer. Cette fête est plus avantageuse à un Negre riche que la première, parce qu'au lieu de faire des présents, c'est lui qui en reçoit de tous ses amis, & que chacun se pique dans ces occasions de les faire riches & précieux. Après cette nouvelle épreuve, on a le privilège de porter deux boucliers à la guerre, ce qui est une marque de distinction, dont tous les Negres du même rang jouissent seuls. Différents voyageurs connoissent parmi les Negres deux, trois ou même quatre degrés de Noblesse. La première est celle que la naissance procure; la seconde s'acquiert par les emplois; la troisième s'achète, soit par une somme d'argent, soit par les Offices qui la donnent; & la quatrième enfin s'obtient par de grandes actions militaires, & d'autres services rendus à l'Etat, & le Roi confère lui-même cette Noblesse en présence des Grands de son Royaume.

Dans ce dernier cas, le nouveau Noble est conduit devant le Roi par quelque Grand d'une ancienne Noblesse, par ses amis & par quelques Officiers de la Maison Royale. Il se prosterne aux pieds du Monarque en se couvrant la tête de poussière, & dans cette posture il lui fait ses remerciements. Le Roi lui explique en peu de mots la grandeur du rang où il est élevé, l'exhorte à ne jamais rien faire qui le rende indigne de sa condition, lui fait présent d'un tambour & de quelques trompettes d'ivoire, & lui donne le droit d'exercer le commerce avec les Blancs. Après cette création le nouveau Noble

Noble est transporté sur les épaules de ses esclaves & au bruit des tambours & des autres instruments de la Nation, dans les différents quartiers de la ville. Ses femmes le précèdent en chantant & en dansant, & sont accompagnées de leurs parents, de leurs amis & de leurs voisins. Cette pompe dure jusqu'à la maison du Noble, qui y est attendu par le reste de sa famille dans un salon de feuillage bâti exprès pour cette Fête. Il y donne un grand festin à la Noblesse & aux Officiers du Roi qui ont composé son cortège. Les divertissements durent pendant trois ou quatre jours, dont le dernier est célébré par le peuple comme une fête de Religion. Le nouveau Grand fait rôtir un bœuf & distribuer une profusion de vin de palmier, ce qui lui occasionne une dépense capable quelquefois de le ruiner.

La première démarche de celui qui veut acheter le rang de Noble est de donner son nom au Lieutenant de Roi, & de faire attacher dans la place un bœuf à quelque pilier. On annonce ensuite par une proclamation solennelle que tel habitant demande d'être annobli, & que la cérémonie s'en fera un certain jour. Toute la Noblesse se prépare alors à l'installation, & le Candidat fait de son côté ses préparatifs pour la fête. Il amasse particulièrement de la volaille & du vin de palmier, parce qu'il doit envoyer à chaque Noble une poule & un pot de vin. Le jour de la cérémonie arrivé, tous les habitants de la ville s'assemblent au marché, & il y a des places assignées pour les Chefs & les Magistrats, qui prennent séance au bruit des tambours, des cornets & des autres instruments du pays. Le Gouverneur, ou le Lieutenant de Roi se présente au milieu de l'assemblée, couvert de ses armes, & escorté de ses gardes qui portent la targette, la zagaie, & qui ont le visage & tout le corps barbouillés de rouge & de jaune. On introduit à son tour le Candidat accompagné de plusieurs personnes du même rang, & vêtu de riches habits qui lui appartiennent, ou qu'il a empruntés. Un jeune Negre porte sa sellette derrière lui, & tous ses parents & ses amis s'avancent pour le saluer, le féliciter & jeter sous ses pas chacun sa poignée de paille de l'espèce qui sert à couvrir les maisons. Après le compliment des hommes, les femmes vont rendre les mêmes honneurs à la principale épouse du nouveau Noble, & aident à parer ses cheveux de Fétiches d'or, & ses bras de chaînes & de brassulets. On lui met dans une main un petit bouclier de la forme d'un couvercle de pot, & dans l'autre une queue de cheval pour chasser les mouches.

On fait ensuite une procession dans l'ordre suivant : le bœuf, qui avoit été attaché pour annoncer le desir d'être reçu au rang des Nobles, marche le premier conduit par un homme. Tout le peuple de l'un & de l'autre sexe vient après & exprime une grande joie par des chants, des danses & plusieurs contorsions ridicules. Le nouveau Noble & sa femme sont portés par de jeunes gens sur deux chaises ou deux selles, au milieu des Nobles. La procession parcourt toutes les rues jusqu'au soir, & se rend enfin au marché où on attache encore le bœuf à son pilier. Les tambours se font entendre avec un nouveau bruit, & toute l'assemblée se met à danser. L'attention de tout le Monde se tourne entièrement à divertir le nouveau Noble & sa femme. Il n'y a personne qui n'abandonne son travail & qui ne se livre à la joie, comme si chacun se croyoit intéressé à la splendeur & au succès de cette fête. On porte

L'AFRIQUE.

enfin le Noble à sa maison, & le reste de la nuit se passe tranquillement.

Le lendemain de fort bonne heure, tous les habitants se rassemblent à sa porte & le reconduisent au marché avec les mêmes cérémonies que le jour précédent. Ces réjouissances durent trois jours, pendant lesquels on voit voltiger au sommet de sa maison une piece de coton blanc, qui est comme l'enseigne de la joye publique. Le troisieme jour on égorge le bœuf, & sur le champ il est distribué à la populace, à l'exception de la tête qui est portée à la maison du Noble, où elle est peinte de diverses couleurs, farcie de pailles Fétiches, & suspendue comme un monument de la nouvelle dignité du maître de la maison, & des privilèges dont il commence à jouir. Les principaux de ces privilèges sont ceux d'acheter des esclaves, & d'exercer le commerce avec les Blancs. Au reste le nouveau Noble, fier de l'honneur auquel son argent l'a fait parvenir, en parle sans cesse aux Etrangers, quoiqu'il arrive assez souvent, qu'après s'être ruiné par les frais de la fête, il se trouve plus pauvre qu'il n'étoit en commençant l'ouvrage de sa fortune, & qu'il est forcé pour vivre de reprendre le métier de la pêche, ou quelque autre occupation.

La Noblesse de la côte d'Or est unie par une espee de confrérie, qui observe une fête anniversaire, à laquelle chaque Noble invite ses amis. On renouvelle alors les peintures des têtes de bœufs, on les pare de nouveaux Fétiches & d'autres ornements, pour rappeler le souvenir des promotions. Outre cet anniversaire, les Nobles ont une autre fête commune qui tombe au 6 de Juin. Ce jour-là ils se peignent le corps de rouge & de blanc, & portent autour du col, des colliers de branches vertes, comme une marque de leur qualité. Ils chargent de Fétiches les têtes de bœufs & de boucs qu'ils ont dans leurs maisons, & le soir ils s'assemblent à la maison du Gouverneur, qui leur donne un grand festin.

Les vieillards & les estropiés, qui se trouvent dans la classe du peuple chez les Negres, & dans celle des esclaves, ne sont point dispensés de travailler, mais sont employés sous la direction des Gouverneurs à quelque travail qui ne surpasse point leurs forces. Les uns servent aux soufflets des forgerons, d'autres à presser l'huile de palmier, à broyer les couleurs dont on peint les nattes, & à vendre les provisions au marché. A l'égard des jeunes gens oisifs, on les enrôle pour la profession des armes. Un Negre qui ne trouve plus moyen de subsister, s'engage au service d'autrui pour une certaine somme d'argent, & quelquefois même au service de ses meilleurs amis. Le maître auquel il s'attache par cet engagement ne l'emploie point à des travaux trop serviles. La principale occupation qu'il lui donne est le soin de ses terres, c'est-à-dire, celui de semer dans la saison, avec la liberté de ne pas travailler au-delà de ses forces. A cette condition le maître se charge de l'entretien & de la défense de celui qui lui est ainsi asservi, & en cela il regarde moins son intérêt que les devoirs de l'humanité.

Le long de la côte d'Or les Etats sont ou Monarchiques ou Républicains, & entre les derniers on compte ceux d'Axim, d'Anta, de Fantin, d'Akron, & plusieurs autres. Le gouvernement d'Axim est divisé en deux corps, sçavoir, celui des Kabaschirs ou des Chefs, & celui des jeunes gens qui portent le nom de *Manseros*. Toutes les affaires civiles ressortissent à l'assemblée des

Kabafchirs, mais la connoissance des intérêts publics, tel que celui de la guerre, ou de la paix, & la levée des tributs ou des impôts appartiennent aux deux corps, & dans ces occasions, les Maniëros emportent souvent la balance, surtout si les Kabafchirs ne sont pas assez riches en or & en esclaves, pour former un contrepoids de force égale. Une autorité si foible dans les Chefs de l'Etat devient presque toujours la cause d'une infinité de défordres, & produit une administration languissante, qui jointe à quantité d'usages absurdes, donne naissance à plusieurs guerres étrangères ou domestiques.

Les Etats Monarchiques sont héréditaires ou électifs, mais dans les uns & les autres, les Rois ne soutiennent leur autorité que par la force : & le respect qu'on a pour eux se mesure sur leurs richesses & sur le nombre de leurs esclaves. Sans ces deux appuis, ils trouvent si peu de soumission parmi leurs sujets qu'ils sont obligés de payer leurs moindres services. D'un autre côté, lorsqu'ils sont riches & puissants, leur inclination les porte souvent à la tyrannie. Ils ne pensent qu'à augmenter leurs richesses par toutes sortes de violences. On trouve des Negres si durement traités par leur Roi qu'ils en conservent du ressentiment pendant toute leur vie.

Les Princes ont une fête solennelle, qui est l'anniversaire de leur couronnement, & qu'ils appellent *leur jour Fétiche*. Ils y invitent non seulement les Gouverneurs & les Grands de leur Royaume ; mais encore les Rois voisins avec toute leur Cour. La dépense n'y est point épargnée, & c'est dans ce jour que le Roi fait des sacrifices publics à son Fétiche, qui est ordinairement le plus grand arbre du pays. La musique, la danse, le vin & la bonne-chère deviennent l'amusement de plusieurs Nations, qui prennent la même part à cette solennité. Chaque Roi faisant la même fête à son tour, on a soin que l'une ne tombe pas au même jour que l'autre, & le temps qu'on choisit est ordinairement celui de l'été. Enfin les Rois célèbrent chaque semaine un jour consacré aux Fétiches, & ce jour-là il donne à souper aux Nobles de sa Cour & à toute sa Maison. C'est la seule fois qu'il rassemble ses femmes & ses enfants dans le cours de la semaine.

On ne voit gueres de gardes à la porte des Rois, & ils ont peu de courtisans empressés à leur donner des preuves d'attachement. S'ils paroissent dans la ville, c'est souvent sans autre suite que deux ou trois esclaves chargés du sabre & de la chaise ou selle du Monarque. Ceux qui se trouvent à leur rencontre font peu d'attention à eux, & se détournent rarement de leur chemin. Il n'en est pas de même si un Roi se transporte dans quelque autre ville que celle de sa résidence, ou s'il reçoit lui-même la visite de quelque personne constituée en dignité. Dans ces occasions, tous les Rois Negres affectent d'étaler leur grandeur, & ils sont environnés d'une troupe de gens armés. On porte auprès d'eux des targes pour leur défense, & des parats pour les garantir des ardeurs du soleil ; & leurs femmes sont parées de bijoux d'or & d'autres ornements. Cependant la plupart de ces Souverains sont pauvres, & leurs Etats sont si petits, que souvent les terres de leur dépendance n'ont pas plus d'étendue que le territoire de nos villages.

Les grands Officiers qui tiennent leurs dignités du Roi, sont les *Brassos*,

Pp ij

titre qui comprend le porte-étendard & le porte-sabre ; les *Futis*, c'est-à-dire, les crieurs publics, les gardiens des femmes, & enfin ceux qui jouent des instruments militaires. Le pays de Fetu a pour Officiers, un Lieutenant qui a le titre de *Di*, un grand Trésorier, un *Brasso*, un *Farayra*, c'est-à-dire, un Capitaine des gardes, un porte-épée, des gardiens pour les femmes du Roi, des *Futis*, ou des crieurs publics, un tambour du Roi, des trompettes & d'autres instruments.

Le *Di* représente le Roi en son absence, avec la même autorité dans les affaires civiles & militaires. Le grand Trésorier reçoit les revenus de la couronne, & fournit à toutes les dépenses de la Maison Royale. Comme ses fonctions l'obligent d'être sans cesse auprès de la personne du Roi, il est logé au Palais. Les profits de son emploi sont considérables, & il est respecté de tous ceux qui ont des affaires ou des espérances à la Cour. On le voit toujours richement vêtu & paré de bijoux d'or, qui le distinguent des autres Officiers.

Le *Brasso* est une sorte de Maréchal, qui doit commencer la charge dans les batailles. Le *Farayra*, ou le Capitaine des gardes est chargé de la personne du Roi, & il l'accompagne dans toutes les expéditions. L'occasion qu'il a sans cesse de paroître & d'agir lui donne une considération, qui le fait souvent choisir pour succéder à son maître.

L'Office de Porte-épée est ordinairement partagé entre quatre personnes, qui portent non seulement l'épée, mais toute l'armure du Roi aux fêtes publiques & dans les expéditions de guerre. Ce poste ne laisse pas d'être beaucoup recherché, & souvent le Roi choisit des Ambassadeurs parmi ses Porte-épées. Les gardiens des femmes du Roi sont regardés comme supérieurs à tous les Officiers de la Maison Royale, & leur principale fonction est d'écarter les Etrangers de l'appartement des femmes.

L'emploi des Officiers qu'on nomme *Futis*, est de proclamer les Ordonnances du Roi, & de publier à grands cris les vols & les choses perdues. Chaque ville a deux ou trois de ces crieurs publics, qui sont aussi l'Office d'Huissiers au Conseil, pour arrêter le bruit & la confusion. Ils portent un bonnet de la peau d'un singe noir, dont le poil est de la longueur du doigt : ils ont à la main un faisceau de poils de la queue d'un éléphant, qui leur sert à chasser les mouches. L'Office d'Ambassadeur leur appartient aussi souvent qu'aux Porte-épées, & leur bonnet leur tient lieu de sauf-conduit dans tous les lieux de leur passage.

L'Office de tambour est un poste honorable, parce qu'il approche de la personne du Roi. A l'égard des trompettes, ce sont les moindres Officiers de la Cour.

Suivant le témoignage de quelques voyageurs, les revenus de tous les Rois Nègres sont à peu près les mêmes, c'est-à-dire, qu'ils consistent en grains, en poisson, en huile, en vin de palmier, &c. Ils ont des champs que leurs sujets cultivent, & ils imposent souvent des taxes qui augmentent leurs trésors.

Les Juges, ou les Chefs des Tribunaux de Justice dans les Monarchies, comme dans les Républiques, sont choisis entre les plus riches & les plus notables personnes de l'Etat. Tels sont les *Brassos*, les *Kabachiers*, & les

Gouverneurs des villes & des villages, avec l'assistance des Prêtres qui passent pour leurs Substituts. C'est à ces Magistrats qu'appartient la connoissance de toutes causes civiles & criminelles ; mais leur décision n'est pas si absolue qu'on ne puisse en appeler à la personne même du Roi ; cependant il est rare qu'on mette cette voye en usage. Les Rois, pour s'épargner la peine de juger quand on en appelle à eux, nomment des Commissaires qui prennent le nom d'*Enes*, & qui, revêtus de l'autorité Royale, font le tour du pays, pour appaiser les différends par des sentences définitives.

Lorsqu'il s'élève entre les Negres quelques démêlés, ou même quelques affaires criminelles, qui ne peuvent être terminés par la douceur, les deux parties se présentent au Gouverneur de la ville, & se soumettent à sa décision. Si l'accusateur paroît seul, le Gouverneur fait avertir l'accusé par un esclave & l'oblige de se défendre. Chacun plaide sa cause, sans qu'il soit permis à l'un ni à l'autre d'interrompre son adversaire. Après avoir écouté attentivement les deux parties, le Gouverneur prononce la sentence, & en certains lieux elle est sans appel. Si l'affaire touche le Roi, & que le coupable soit condamné à quelque amende, il est forcé de payer avant que d'obtenir la liberté de se retirer.

Dans les cas difficiles, où le Juge n'ose prononcer, la haine des parties devient quelquefois si mortelle, que la dispute se termine par un défi. Les deux adversaires conviennent d'un jour pour en venir aux mains, & ils ont soin de se faire accompagner de quelques amis qui sont spectateurs du combat. Il finit ordinairement par la mort de l'un ou de l'autre, & alors les parents du mort se réunissent pour le venger. Si ce dernier cherche un asyle dans quelque autre lieu, ils n'épargnent rien pour trouver les moyens de s'emparer de la personne. Il échappe difficilement, à moins que la fureur de ses ennemis ne se ralentisse, où qu'il n'ait le bonheur de se cacher à leurs poursuites. Il n'y a point de ville, ni même de Roi, qui soit disposé à le protéger, dans la crainte d'offenser le Prince dont il a tué le sujet. Si le meurtrier est pris, on le livre à la veuve de son ennemi, qui a droit de le garder à son service, ou de le vendre comme esclave. Un meurtrier qui a du bien s'accommode ordinairement pour une somme d'argent avec la femme & les parents du mort ; mais s'il les trouve inflexibles, il ne peut éviter l'esclavage. Ces duels néanmoins sont fort rares, & n'arrivent que dans des occasions pressantes, où on ne peut espérer de réconciliation par d'autres moyens. Les amis des deux adversaires n'ont pas plutôt le moindre soupçon d'un défi, qu'ils s'employent de part & d'autre, avec la même ardeur, pour prévenir les catastrophes sanglantes, & quelquefois ils parviennent à ce qu'ils souhaitent.

Ceux qui violent les Ordonnances du Roi, doivent payer l'amende établie, ou s'exiler volontairement du Royaume. Un Negre après s'être aperçu que son voisin s'est rendu coupable de ce crime, dissimule quelquefois le fait, pendant des années entières, jusqu'à l'occasion de quelque injure qu'il le fait penser à la vengeance. Alors il avertit le Gouverneur des choses qu'il a cachées jusqu'à ce jour, & le Gouverneur fait battre le tambour par un de ses esclaves pour avertir les habitants de la ville, qu'il y a quelque cause importante à juger. On s'assemble sur la place publique, où les femmes sont

affises séparément des hommes, & le Gouverneur paroît escorté de gens armés. Si le coupable est présent, il est arrêté au milieu de la foule & conduit à la maison du Gouverneur, où les moindres preuves le font charger de chaînes. Lorsqu'il semble convaincu des choses dont on l'accuse, on le met seulement sous la garde d'un autre Negre, qui ne lui permet pas de s'éloigner un moment jusqu'à la Sentence. Le Gouverneur, après avoir examiné toutes les circonstances avec les Nobles & les Anciens de la ville, envoie déclarer au prisonnier le crime & les preuves. Si sa réponse ne le justifie pas, il est condamné à l'amende qu'il doit payer sur le champ. S'il est insolvable, il devient l'esclave du Roi, & sur le champ il est vendu, pour satisfaire à l'amende par le prix de sa liberté.

La méthode d'administrer la Justice dans les Républiques est peu différente de celle des Monarchies. Dans le pays d'Axim, un Negre qui veut en accuser un autre s'adresse aux Kabaschirs avec un présent d'or & d'eau-de-vie. Dès qu'il a commencé par cette espece d'hommage, il explique le cas en demandant une prompte satisfaction. Si les Kabaschirs sont disposés à favoriser celui qui s'est plaint à eux, ils assemblent le Conseil en peu de jours, on discute les preuves, & sans beaucoup d'égard pour la Justice, on porte une sentence qui satisfait l'accusateur. Mais si les Juges sont mal disposés pour lui, ou que dans l'intervalle ils aient reçu des présents plus considérables de son adversaire, la meilleure cause n'obtiendra rien de l'équité des Kabaschirs. Dans un fait de la dernière évidence, où la prévarication seroit scandaleuse, ils trouveroient le moyen de faire traîner l'affaire en longueur & de reculer perpétuellement la conclusion. Un malheureux plaideur, après quantité de sollicitations inutiles, est obligé d'attendre la mort de ses Juges, dans l'espérance de trouver plus de justice dans leurs successeurs. Il meurt souvent lui-même avant eux, & laisse à ses héritiers un procès, qui se réveille quelquefois au bout de trente ans. Il faut pour cela que la mémoire des Negres soit excellente, car ils n'ont pas l'usage de l'écriture pour rappeler les faits.

Souvent lorsqu'un plaideur se croit lésé par la Sentence, ou les délais de ses Juges, il cherche l'occasion d'enlever, non seulement à son adversaire, mais au premier habitant de la même ville, autant d'or & de marchandises que l'injustice lui en a fait perdre. Alors celui qu'il offense entreprend un procès contre lui, & contre celui qui est la première cause du tort qu'il reçoit. Nouvelles sources de chicannes & d'injustices ou d'offenses, qui produisent quelquefois des meurtres & des guerres. Si la Sentence est juste & que la cause soit décidée promptement, on n'entend aucune plainte & le démêlé finit sans apparence de ressentiment. Au défaut d'évidence dans les preuves, on s'en rapporte au serment de l'accusé, & s'il refuse de le prêter, il est condamné à payer ce qu'on lui demande.

La punition ordinaire des crimes sur toute la côte d'Or est la mort, l'esclavage, ou l'amende: mais la peine de mort est très-rare. Quoique la loi l'établisse pour l'homicide, il n'arrive jamais qu'un meurtrier soit exécuté s'il a de quoi payer l'amende, ou s'il a des amis qui soient en état de lui rendre service. Il y a deux sortes d'amendes pour les meurtres des personnes libres & pour celui des esclaves; mais le coupable obtient quelque diminution,

suivant le degré de chaleur que les parents du mort ont pour sa vengeance, car il dépend d'eux de réduire leurs prétentions, & c'est avec eux qu'il faut composer. Si le meurtrier n'est point en état de satisfaire, il est remis au pouvoir des parents du mort qui deviennent les maîtres absolus de sa vie. Ils peuvent exiger sang pour sang, & lorsque la vengeance leur fait prendre ce parti, ils font souffrir les tourments les plus cruels au coupable.

Dans les pays gouvernés par un Roi, le supplice est plus uniforme & moins barbare. Le criminel est livré à l'exécuteur qui lui bande aussitôt les yeux & lui lie les mains derrière le dos. Il le conduit ensuite dans quelque champ, où il le fait mettre à genoux, lui fait baisser la tête & le perce d'un coup de zagaye. Après cette exécution, il lui coupe la tête avec sa hache, & mettant le corps en pièces, il le jette aux oiseaux de proie. Les parents du mort s'assemblent sur le lieu du supplice, avec de grandes démonstrations de douleur. Ils prennent sa tête, & l'ayant fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soit dépouillée de sa chair, ils avalent le bouillon & suspendent le crâne à leurs fétiches. Les femmes poussent des cris & déplorent long-temps la malheureuse fin du coupable.

Le vol est puni par la restitution des biens & par une amende avec l'attention de proportionner l'amende à la nature des biens, au lieu où le crime est commis, & au rang de la personne offensée. Le vol des enfants est un crime qu'on punit ordinairement de mort, & celui des bestiaux n'obtient pas plus de grâce, parce qu'une créature muette, disent les Negres, n'est pas capable d'appeler du secours.

Les armes dont se servent les Negres de la côte d'Or, sont à peu de différence près les mêmes que celles qu'on a décrites plus haut. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils passent la nuit en plein air, & ceux qui ont anciennement tué quelque ennemi dans une bataille paroissent au premier rang, la tête couverte d'un casque qui est en partie composé des crânes de leurs ennemis vaincus. Ceux qui ont des armes à feu se placent au centre du premier rang. L'armée ne forme jamais que deux lignes & les soldats combattent tous à la fois; de sorte que s'ils sont une fois enfoncés, il leur est impossible de se rallier. Aussi prennent-ils la fuite en désordre & souvent ils deviennent la proie du vainqueur. Les mouvements sont fort irréguliers dans l'action, & chaque Chef est au milieu de ses gens qui composent une troupe autour de lui. Ils attaquent ainsi une autre troupe qui se trouve devant eux dans le même ordre. Au lieu de secourir une troupe voisine qui commence à plier, ce léger désavantage est une raison pour mettre toute l'armée en fuite, quelque succès qu'elle ait eu d'abord. Si les Soldats & les Officiers se trouvent tellement mêlés avec les ennemis qu'ils ne puissent se dégager, la nécessité les force de combattre, & c'est malgré eux qu'ils obtiennent ainsi la réputation de bons soldats.

Un voyageur donne un peu plus en détail la description d'une bataille, & voici comme il s'explique. Lorsque les armées, dit-il, sont à la vue l'une de l'autre, elles poussent un horrible cri, après quoi tous lancent leurs zagayes dont ils se garantissent avec leurs targettes, mais lorsque les fleches commencent à voler sur leurs corps nus, l'exécution devient terrible surtout pour ceux qui n'ont pas de boucliers. Les cris qui se renouvellent, joints

Manière de
combattre des
Negres de la côte
d'Or.

au bruit des tambours & des trompettes, animent l'action pendant quelques moments. Ils tirent le sabre, les poignards s'approchent & le combat est d'autant plus sanglant qu'ils sont excités par leurs femmes & leurs enfants, dont les cris se font entendre derrière eux. Le parti qui est forcé de plier ignore l'art de faire une bonne retraite, & le carnage ne cesse que par la défaite entière des vaincus. Alors toute l'attention du vainqueur est de faire un grand nombre de prisonniers & d'enlever beaucoup d'ornements. Si la haine est irréconciliable entre les deux partis, ils se traitent avec les derniers excès de cruauté. Ils ne coupent que la tête aux morts, mais ceux qui tombent vivants entre les mains de leurs ennemis doivent s'attendre à toutes sortes de barbaries.

Les guerres n'ont communément d'autres causes que l'ambition, le désir du pillage, quelque dette nationale, ou quelque différend entre les Chefs. Souvent une dette entre deux hommes riches de deux Nations différentes occasionne la guerre de la manière suivante. Un Nègre de distinction aura vendu dans le pays voisin des marchandises dont le paiement lui paroît trop différé. Il s'offense & pour obtenir la satisfaction qu'il désire, il fait enlever dans le pays de son créancier assez de biens & d'hommes libres ou esclaves pour se payer abondamment par ses mains. Les prisonniers qu'il a faits sont chargés de chaînes & menacés de l'esclavage si leur rançon n'arrive promptement. Si le débiteur est honnête homme & si la dette est juste, il s'efforce aussitôt de satisfaire son créancier. Quelquefois les parents des prisonniers ont assez d'autorité pour l'y forcer. Lorsque la dette est douteuse, ou lorsque le débiteur n'est pas disposé à payer, il persuade aisément à ses compatriotes que son créancier est un homme injuste qui forme des prétentions excessives, ou même qu'il n'est redevable de rien. Aussitôt qu'il a fait goûter ses raisons, il commence à faire des représailles qui n'aboutissent de part & d'autre qu'à soulever les deux Nations & à leur faire chercher toutes les occasions de se surprendre. Le deux ennemis s'efforcent d'abord de faire entrer les Kabaschirs dans leurs intérêts, & ils gagnent ensuite les soldats; de sorte qu'une bagatelle arme ainsi deux Nations entières & leur fait rompre les alliances les plus solennelles. On ne tarde pas à se déclarer la guerre & elle dure jusqu'à ce qu'un parti soit subjugué, ou que les soldats fatigués forcent les Chefs à faire la paix. Les réconciliations arrivent ordinairement vers le temps où l'on ensemence les terres.

Si c'est l'ambition des Gouverneurs d'un pays qui les fait penser à la guerre, ou peut-être la jalousie de voir leurs voisins dans l'opulence, & l'envie de participer à leurs richesses, on assemble le Conseil des Kabaschirs & des Mauferos, dont les délibérations réunies doivent décider de ces entreprises. Les uns & les autres entrent volontiers dans des vûes qui flattent leur avidité pour le bien d'autrui & la guerre est résolue. On se hâte de prendre les armes & les hostilités commencent sans aucune déclaration. Le peuple qu'on attaque est quelquefois détruit avant qu'il ait pu songer à sa défense; mais s'il y a quelque soupçon du malheur dont il est menacé, & s'il se croit trop foible pour résister à l'invasion, il implore l'assistance de ses voisins, lève des troupes auxiliaires & fait souvent retomber sur ses ennemis le dommage d'une entreprise injuste.

A l'égard du butin, quoiqu'il doive être employé principalement aux frais de la guerre, & que suivant les loix établies, le reste doive être partagé avec égalité, chacun se saisit pour l'ordinaire de tout ce qui tombe entre ses mains sans aucun égard pour le bien public. Si le pillage ne rapporte rien, les Manferos se dégoûtent bientôt d'une expédition infructueuse, & retournent dans leurs villes, car ils sont libres de quitter les armes dès que la guerre commence à les ennuyer, & quoiqu'ils soient attachés à certaines enseignes, les Capitaines n'ont droit de commander proprement qu'à leurs esclaves. Un Negre libre ne reconnoît aucune autorité & ne se soumettroit pas même à celle du Roi s'il n'y étoit contraint par la force. Si le Général de l'armée n'en est pas moins résolu de marcher à l'ennemi, il est le maître de ses résolutions, mais il trouve peu de guerriers qui le suivent.

A la fin d'une guerre & lorsqu'on vient à se réconcilier par un traité, les deux Rois, ou Chefs des armées jurent solennellement d'observer toutes les conditions de l'accommodement, & pour confirmation de leur bonne foi, ils se donnent mutuellement des otages qui sont pris dans la première Noblesse, & qui sont ornés de colliers peints de diverses couleurs, & portés sur les épaules des gardes du Roi, dont ils deviennent volontairement les prisonniers. Il les traite avec bonté & leur fait rendre les honneurs qui sont dûs à leur rang, mais il leur fait veiller soigneusement sur eux dans la crainte qu'ils ne s'échappent.

Les usages qui s'observent sur la côte d'Or au sujet des mariages sont peu différents entr'eux & ressemblent un peu à ceux des Negres des autres côtes. Un pere qui voit son fils en âge de prendre une femme, & en état de pourvoir à sa subsistance en cherche quelqu'une parmi ses connoissances, si le fils n'en a pas déjà choisi une lui-même. Lorsque le choix est fait, de quelque part que ce soit, le pere du jeune homme s'adresse aux parents de la fille & regle avec eux ses prétentions & les leurs. On appelle ensuite un Prêtre des Fétiches pour recevoir le serment des jeunes époux, & la fille promettre d'aimer son mari & de lui être fidelle. Le mari s'engage aussi à aimer sa femme sans toucher à l'article de la fidélité. Après cette cérémonie les parents de part & d'autre se font des présents mutuels, & passent le jour à se rejouir. Dès la nuit suivante le mari donne à sa femme l'inspection de la maison, & elle devient maîtresse absolue dans l'intérieur du ménage. Le jeune homme ne reçoit aucune provision de son pere & il n'a pour commencer son établissement que ce qu'il a déjà pu gagner par sa propre industrie, mais les pere & mere de sa femme donnent à leur fille une somme en or, & s'ils sont assez riches ils y ajoutent même de quoi acheter du vin de palmier, pour la fête des noces. Cet usage est si généralement établi que les filles mêmes des Rois ne sont pas mieux partagées, excepté néanmoins qu'on leur donne un esclave, ou deux pour les servir.

Les frais du mariage consistent dans un peu d'or, du vin de palmier, de l'eau-de-vie, un mouton pour les parents & des habits neufs pour la femme. Le mari tient un compte exact de ce qu'il a dépensé pour elle & pour ses amis, parce que dans la supposition qu'elle vienne à le quitter, il est en droit de se faire restituer tout ce qu'il a donné. Si au contraire c'est lui qui la congédie, il ne peut rien exiger d'elle, ni de ses parents, à moins qu'il ne puisse

Mariages des
habitants de la
côte d'Or.

justifier son divorce par de fortes raisons. Les réjouissances de la noce sont médiocres, mais la mariée apporte beaucoup de recherches à sa parure & se présente chargée de bijoux d'or, soit qu'elle les tienne de son mari ou qu'elle les emprunte, comme il arrive fort souvent. Elle est conduite à la maison de son mari par quelques jeunes femmes de ses meilleures amies qui demeurent une semaine entière à lui tenir compagnie.

Quoiqu'un Negre puisse prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, il est rare que leur nombre aille au-delà de vingt. Toutes ces femmes s'exercent à la culture de la terre excepté deux qui sont dispensées de toutes sortes de travaux manuels lorsque les richesses du mari le permettent. La principale qui se nomme la *Muliere-Grande* est chargée du gouvernement de la maison, & prend soin de l'argent & des autres richesses. Loin de marquer de la jalousie lorsqu'elle voit son mari épouser d'autres femmes, elle l'en sollicite souvent, parce qu'elle reçoit des présents de la nouvelle mariée, & qu'elle vend son consentement à son mari. Si elle refusoit de donner ce consentement, le mari ne pourroit prendre d'autre femme. Celle qui suit en dignité la *Muliere-Grande* porte le titre de *Bossun* parce qu'elle est consacrée au Fétiche de la famille. Les maris sont fort jaloux de ces deux femmes, surtout de la *Bossun*, qui est ordinairement quelque belle esclave achetée à fort grand prix. La *Muliere-Grande* venant à vieillir, le mari en choisit une autre pour occuper sa place, mais la première ne demeure pas moins dans la maison.

Comme les Negres sont confister leur richesse dans une famille nombreuse, & que c'est le premier avantage qu'ils font valoir aux Etrangers, ils s'attachent beaucoup aux femmes qui leur donnent le plus d'enfants. En général les femmes sans être stériles ne sont pas d'une fécondité extraordinaire, & elles ont rarement plus de quatre ou cinq enfants. Une femme enceinte est extrêmement respectée dans la famille, & traitée par son mari avec de grandes attentions. Si c'est son premier enfant, on fait de riches offrandes au Fétiche pour sa délivrance. Aussitôt qu'elle s'aperçoit de sa grossesse, on la conduit au rivage de la mer, suivie d'une foule d'enfants qui lui jettent toutes sortes d'ordures en chemin. On la lave ensuite avec beaucoup de soin, & sans cette cérémonie, les Negres sont persuadés que la mere, l'enfant, ou quelque parent de la famille mourroit avant le terme ordinaire de l'accouchement.

On prétend que les femmes se délivrent avec beaucoup de facilité, & que dans ces moments elles ne poussent aucun cri & ne donnent aucune marque de douleur. Quelques voyageurs néanmoins sont persuadés que le courage, & la honte qu'on ne manqueroit pas de leur faire, si elles se plaignoient, sont les motifs qui leur font affecter tant d'insensibilité. Quoiqu'il en soit, elles ne se reposent gueres que trois ou quatre heures après leur accouchement, & elles se lèvent ensuite, lavent elles-mêmes leur enfant & reprennent leurs exercices ordinaires, comme si elles n'avoient eu aucune incommodité.

L'enfant n'est pas plutôt né, qu'on fait appeler le *Konfor*, c'est-à-dire, le Prêtre, qui commence par lui attacher sur la tête, sur le corps, sur les bras & sur les jambes de petits paquets de l'arbre Fétiche, des bains de

corail & d'autres bagatelles. Il fait ensuite quelques autres cérémonies qui passent pour un préservatif contre toutes sortes de maladies & de fâcheux accidents. On pense alors à le nommer, & si le pere est riche, l'enfant reçoit ordinairement trois noms, sçavoir celui du jour de sa naissance, celui du grand-pere, ou de la grand'mere, suivant le sexe, & celui du pere, de la mere, ou de quelqu'autre parent. Sur la côte d'Akra ce sont les parents assemblés qui nomment l'enfant, & le nom qu'ils lui donnent le plus communément est celui de quelqu'un de la compagnie.

La plupart des enfants mâles se nomment *Adam*, *Quaquan*, *Qua*, *Karbei*, *Kessi*, &c. Les filles s'appellent *Kano*, *Jama*, *Aquauba*, *Hiva*, *Akasuffa*; on y joint souvent le nom d'un Saint Européen, tel que celui de *Jean*, d'*Antoine*, de *Pierre*, de *Jacob*, &c. mais ce dernier usage est borné aux Negres de la Côte. A mesure que les enfants croissent, on leur donne encore des surnoms, ou plutôt des titres qui sont tirés de quelque action remarquable, comme d'avoir tué un tigre ou quelque ennemi. Il s'en trouve qui portent vingt de ces noms d'honneur, & le plus glorieux est celui qu'ils reçoivent du Public dans les assemblées qu'ils font au marché pour boire du vin de palmier. Cependant le nom qu'on employe pour les appeler & pour les reconnoître est toujours celui qu'ils ont reçu au temps de leur naissance.

Les enfants des Negres sont d'une si bonne constitution, que les premières années de leur vie demandent peu de soin. Au moment qu'ils sont nés, & lorsqu'ils ont été lavés dans la mer ou dans quelque riviere voisine, on les enveloppe d'une piece d'étoffe, & les plaçant à terre sur une natte, on les abandonne à eux-mêmes pendant plus d'un mois. Les meres prennent ensuite leurs enfants sur leur dos dans une petite caisse de bois, les jambes liées sous leurs aisselles, & les bras passés autour de leur col. Elles ne quittent ce fardeau que pendant la nuit, quelque ouvrage qu'elles fassent. Les femmes, qui ont quelque fortune en partage, ne paroissent jamais avec leurs enfants, mais dans toutes sortes de rang & de condition, elles les lavent soigneusement matin & soir, elles les frottent d'huile de palmier, pour leur rendre les jointures flexibles & leur tenir les pores ouverts; enfin elles n'épargnent rien pour seconder l'ouvrage de la nature.

A l'âge de huit mois, les enfants rempent sur les genoux & sur les mains, & on commence à leur donner des nourritures seches. Cette méthode les rend si vigoureux, qu'ils marchent quelquefois avant la fin de l'année. A la vérité il leur arrive souvent de tomber, mais sans aucun accident fâcheux. Quoiqu'on les accoutume de bonne heure aux aliments solides, ils ne laissent pas de tetter quelquefois pendant trois ou quatre ans. Dès qu'un enfant commence à quitter le dos de sa mere, & qu'il est capable de marcher seul, on lui donne un morceau de pain sec, avec lequel on lui laisse la liberté de s'éloigner. S'il ne perd pas tout d'un coup la maison de vue, il s'accoutume par degrés à gagner le place publique, les champs & surtout le bord de la mer, où il apprend à nager par l'exemple, ou par la force de la nature. A l'égard de l'habillement, les petits Negres ne sont pas plutôt au monde qu'on les charge de petites cortès d'écorce de quelque arbre consacré au Fétiche, d'amulettes, de chaînes, de brasselets pour leur procurer un sommeil tranquille, pour les garantir des chûtes, du saignement de nez, & de tous les maux qu'on

L'AFRIQUE.

appréhende de la malignité du Diable. A quatre ans on leur entoure les bras & les jambes de branches entrelacées, comme d'un préservatif contre les dangers & les maladies qui menacent cet âge.

Ils passent ainsi le temps de leur enfance, livrés à eux mêmes dans une oisiveté continuelle, négligés par leur famille, courant en troupes dans les champs & les marchés, comme autant de petits animaux. Ils tirent pour tout fruit de leurs premières années une agilité extrême, & l'art de nager dans lequel ils excellent. Les peres & meres ont une tendresse si mal entendue pour leurs enfans qu'ils ne les corrigent presque jamais des fautes qu'ils peuvent faire, & quand ils le font c'est avec un tel emportement qu'il y a toujours lieu d'appréhender pour la vie, ou pour quelque membre de l'enfant. Les peres se portent rarement à ces extrémités, & en général l'autorité paternelle est fort peu respectée. A l'âge de dix ou douze ans les garçons passent sous la conduite du pere, qui entreprend de les rendre propres à gagner leur vie. Il les élève ordinairement dans la profession qu'il exerce lui même, & tire pendant quelques années tout le produit de leur travail. Lorsqu'ils arrivent à dix-huit ou vingt ans, il leur donne des esclaves, avec le pouvoir de conduire eux-mêmes leurs entreprises, & de travailler pour leur propre compte. Ils abandonnent alors la maison paternelle pour bâtir des cabannes qui leur appartiennent, & s'ils ont pris le métier de pêcheurs, ils achètent ou louent un canot pour la pêche. Les premiers profits qu'ils en tirent sont employés à l'acquisition d'un pagne, & si leur pere est satisfait de leur conduite, & s'aperçoit qu'ils aient gagné quelque chose, il apporte tous ses soins à leur procurer une honnête femme.

Les filles sont élevées à faire des paniers, des nattes, des bonnets, des bourses, & d'autres commodités à l'usage de la famille. Elles apprennent à teindre en différentes couleurs, à broyer les grains, à faire diverses sortes de pain ou de pâte, & à vendre leur ouvrage au marché. Elles mettent leurs petits profits entre les mains de leur mere, pour servir quelque jour à grossir leur dot. Tous ces exercices, répétés de jour en jour avec de nouveaux progrès, en font naturellement d'excellentes ménageres. On leur apprend aussi à nettoyer leurs habits, lorsqu'elles sont d'une famille assez riche pour en avoir, & surtout à prendre garde que la table de leur pere soit toujours servie à l'heure marquée.

Le mariage n'emporte aucune communauté de biens. Le mari & la femme partagent les frais de la subsistance; mais ceux de l'habillement regardent l'homme seul. De-là vient qu'aux funérailles de l'un ou de l'autre, les parents de chaque côté se saisissent de tout ce qui appartenait au mort, & laissent souvent toute la dépense funebre à la charge du survivant. S'il arrive même qu'un Negre ait eu quelque enfant d'une esclave, soit qu'elle ait porté le titre de femme ou celui de concubine, ses héritiers retiennent cet enfant dans l'esclavage. Pour prévenir une dureté semblable, les peres de famille, qui aiment leurs esclaves, & qui en ont des enfans, les affranchissent pendant leur vie, après quoi personne ne peut leur disputer les droits de la liberté.

Les femmes n'ont jamais de droit à l'héritage de leurs maris, quoiqu'elles en aient eu des enfans. Biens & meubles, tout passe au frere du mort ou à son plus proche parent dans la même ligne, & s'il n'a pas de frere, tout

se qu'il a possédé remonte à son pere. La même loi oblige le mari de restituer tout ce qu'il a reçu de ses femmes, à leurs freres ou à leurs neveux. Les femmes ont l'usage de tous les biens de leur mari tout le temps de sa vie, mais aussitôt qu'il est mort, elles sont obligées de pourvoir à leur propre subsistance & à celle de leurs enfans. C'est la rigueur de cette loi, qui porte les enfans & les meres à mettre à part tout ce qu'ils peuvent retrancher de la masse commune, pour se mettre en état de subsister après la mort de leurs peres, ou de leurs maris, dont ils ne peuvent espérer l'héritage.

On prétend qu'Akra est le seul canton de toute la Côte d'Or, où les enfans légitimes, c'est à-dire, ceux qui viennent des femmes déclarées, héritent du bien & des meubles de leurs peres. Dans tous les autres lieux l'aîné des enfans, s'il est fils du Roi, ou de quelque Chef de ville, succede à l'emploi que son pere occupoit; mais il n'a pas d'autre héritage à prétendre que son sabre & son bouclier. Aussi les Negres ne regardent-ils pas comme un grand bonheur d'être nés d'un pere & d'une mere riches. Si quelquefois le pere se trouve disposé à faire de son vivant quelque avantage à son fils, il faut qu'il le fasse avec beaucoup de précaution & de secret; car après sa mort, ses parents se feroient tout restituer avec la dernière rigueur.

Les Negres ont une certaine politesse dans le commerce qu'ils ont entr'eux, & on rapporte qu'en se rencontrant le matin, ils se saluent par des embrassemens mutuels. Ils commencent par se prendre les deux premiers doigts de la main droite, qu'ils se font craquer, comme on l'a déjà vu plus haut, & baissant la tête ils répètent le mot *Auni*, qui est leur formule de salutation. Ils se saluent encore en se découvrant, mais cet usage dans l'intérieur des terres n'emporte aucune marque de respect. Ils se demandent ensuite comment ils ont dormi, & la réponse ordinaire est, *fort bien*. A la rencontre d'un Européen, ils ôtent leur bonnet ou leur chapeau, en faisant de la jambe une sorte de révérence, & lui font quelque compliment. Dans les visites, la personne chez qui on entre, prend son hôte par la main, & lui faisant craquer les doigts, l'assure qu'il est le bien venu. S'il est question d'une seconde ou d'une troisième visite, l'un dit : *Vous nous aviez quittés & vous êtes revenu*; l'autre répond : *Vous me revoyez*. Tel est le principal fond de la politesse des Negres.

Politesse des
Negres entre
eux.

Lorsqu'ils reçoivent la visite d'un Européen, ou de quelqu'autre Etranger, les femmes ou les esclaves du même sexe, se hâtent, après les premiers compliments, d'apporter de l'eau, de l'huile de palmier & une sorte de parfum gras, pour en frotter leur hôte.

Les visites des Rois & des autres personnes d'un rang distingué, sont accompagnées de plusieurs cérémonies bizarres: Lorsqu'un Roi, ou le Seigneur d'une ville est arrivé près du lieu qu'il veut honorer de sa visite, il dépêche un homme de sa suite pour avertir le Prince & les habitans. Ces derniers envoient aussitôt un messager, qui est chargé d'assurer le Roi, ou le Seigneur arrivant, de la joye qu'on ressent de sa venue. Dans l'intervalle le Prince ou le Roi de la ville range tous ses soldars en bataille sur la place publique, ou devant le palais, & cette milice, qui est ordinairement de trois ou quatre cents hommes, s'assied à terre pour attendre l'Etranger; tandis que de son côté, il est suivi d'un cortège nombreux de gens armés. Lorsqu'il approche

de la place publique, où il est attendu, il ne continue pas de s'avancer directement vers le Prince de la ville, mais il détache tout ce qu'il a de gens de distinction sans armes dans son cortège, pour saluer le Prince, en lui présentant les mains, & pour faire la même civilité à tous les Grands qui sont autour de lui. Enfin les deux Princes faisant quelques pas l'un au devant de l'autre, se rencontrent, & si celui qui rend la visite est d'un rang supérieur l'autre l'embrasse & lui dit trois fois successivement qu'il est le bien venu ; s'il est inférieur, celui-ci se contente, sans l'embrasser, de lui dire qu'il est le bien venu, & de lui présenter trois fois la main, en lui faisant craquer autant de fois le doigt du milieu. Ensuite l'Etranger s'assied pour attendre que l'autre soit retourné à sa place, & qu'il lui envoie plusieurs de ses Grands qui le félicitent de son heureuse arrivée, lui & toutes les personnes distinguées de son cortège. Les députations de la part des deux Princes durent quelquefois plus d'une heure, jusqu'à ce que le Prince de la ville se leve & propose à son hôte d'entrer dans sa maison, où lui & tous ses Grands lui préparent un mouton, de la volaille, des ignames, & ce que le pays produit de meilleur.

Méiers, occupations & métiers des Nègres.

Il y a peu d'arts manuels parmi les Nègres, & quoique la plupart d'entr'eux soient naturellement charpentiers, couvreurs, potiers, bonnetiers & tisserands, c'est-à-dire, qu'ils exercent tous ces métiers dans l'occasion, il y en a plusieurs qui s'y attachent comme à leur profession particulière. D'autres se consacrent au commerce ou à la pêche ; mais tous prennent part au travail de l'agriculture. La principale occupation des charpentiers est de donner la forme nécessaire au bois de construction pour les édifices & pour les canots. Ce sont eux aussi qui fabriquent les toits des maisons, & ils les font d'une façon singulière. Ils rangent des feuilles de palmier, de la paille de maïs & de riz, & des roseaux, en les joignant par faisceaux entre des pieux de différentes grosseurs. Ces espèces de matelas de feuilles ou de paille se vendent tout faits au marché, pour servir de couvertures aux maisons, & ceux qui entreprennent de bâtir vont acheter les toits qui conviennent à leur édifice.

Les cantons les plus célèbres de la Côte d'Or pour la fabrique des canots sont Axim, Akron, Boutri, ou Boutro, Takorari, Commodo, Cormanin & Wineba. Ce commerce est considérable avec les Européens & les habitants des contrées voisines. Les plus grands ont quarante pieds de longueur, six de largeur & trois de profondeur. On en trouve ensuite de longueurs différentes jusqu'à douze ou quatorze pieds. Les plus grands canots se font dans les cantons d'Axim & de Takorari, & ils sont capables de porter huit, dix & quelquefois douze tonneaux de marchandises, sans y comprendre l'équipage. On s'en sert beaucoup dans le passage des Barres & dans les lieux trop exposés à l'agitation des vagues, tels que les côtes d'Ardre & de Juida. Les Nègres de Mina, qui ne sont pas des plus adroits à conduire ces canots, ne laissent pas de visiter par leur moyen toutes les parties du grand Golfe de Guinée, jusqu'à la côte même d'Angola. Ils emploient des voiles, & prennent douze ou quinze rameurs, suivant la grandeur du canot. Ceux qu'on fait pour la guerre portent quinze ou seize hommes, outre des munitions & des provisions pour quinze jours. Il y a des canots qui ne servent que pour

l'amusement, & qui sont de cinq ou six tonneaux ; mais leur usage n'est gueres réservé qu'aux Directeurs des comptoirs de l'Europe.

Les voiles des canots sont ordinairement des nattes de jones, ou des étoffes d'écorces d'arbres. Les cordages sont de feuilles de palmier, & les Negres, malgré leur grossièreté naturelle, recherchent souvent l'ornement dans leurs canots. Ils ont l'art de les peindre en dedans & en dehors, & ils y mettent un grand nombre de Fétiches, ou d'Idoles qui sont ordinairement des épics de bled d'inde, des têtes seches ou des muleaux de lions, de chevres, de singes & d'autres animaux. S'ils ont à faire un long voyage, ils suspendent à l'arrière une chevre morte.

Chaque canot, quelque spacieux qu'il soit, n'est composé que d'un seul tronc d'arbre, & les Negres abattent ces arbres & donnent aux canots la forme qu'ils ont, avec de petits instruments de fer très-foibles en apparence.

A la vérité, les arbres qui servent à construire les canots sont des cocotiers, dont le bois est tendre & poreux. Lorsque l'arbre est coupé de la longueur dont ils veulent faire leur canot, ils le vident par degrés jusqu'à l'épaisseur qu'ils se proposent de lui laisser, & le gratent ensuite pour le rendre uni, avec de petits instruments de leur propre invention. Le dehors n'est pas plus négligé que le dedans, & ils applatissent le fond ; mais les deux côtés sont tellement arrondis que l'espace entre les deux bords est un peu plus étroit, & le ventre beaucoup plus large. L'avant & l'arrière sont allongés en pointe & même un peu courbés, pour la commodité de ceux qui veulent les tourner, ou les faire aborder au rivage.

Les petits canots que les Negres appellent *Ekem*, & les Portugais *Almadies*, sont excellents à Commendo. Les meilleurs se font à *Ekk-Jekki*, qui se nomme autrement le petit Commendo. Ces especes de canots sont extrêmement légers, & avancent d'une grande vitesse en mer. Ils peuvent contenir sept ou huit personnes assises l'une devant l'autre ; car deux n'y peuvent être de front. Chaque Negre est assis sur une sellette & tient à la main sa rame, qui ressemble à nos pelles de four. Ils s'en servent avec tant d'adresse & de légèreté, que la vitesse d'une fleche ne surpasse pas celle d'un canot surtout dans les temps calmes ; car ils sont peu capables de résister aux vagues. Les Negres appréhendent peu cet inconvénient, parce que si leur voiture est renversée, ils savent la redresser & se dégagent adroitement des flots.

Les Negres de la Côte d'Or ont appris des Portugais l'art de tourner la terre en poterie, & leur vaisselle quoique mince est d'une dureté à toute épreuve & propre à toutes sortes d'usages dans l'eau & sur le feu. L'argile dont elle est composée est d'un brun foncé, dont la couleur se soutient sans le secours d'aucun vernis.

Les Negres intérieurs ont aussi leurs métiers, mais surtout beaucoup de laboureurs. On voit parmi eux quantité de bonnetiers, qui font différentes sortes de bonnets ou de chapeaux, de paille, de jones & de peaux de bêtes. Il s'y trouve aussi des tisserands, qui après avoir filé l'écorce de certains arbres & l'avoir teinte de plusieurs couleurs, en font assez habilement de petites picces d'étoffes.

Après le commerce, la pêche tient le premier rang sur la Côte d'Or, & il n'y a pas de profession qui soit plus exercée. On y élève les enfants dès

L'AFRIQUE.

l'âge de neuf ou dix ans, & à Commendo, à Cormantin & à Mina, tous les jours, à la réserve du Mercredi, qui est consacré aux Fétiches, il part tous les matins cinq, six & quelquefois huit cents canots. Le moindre a douze ou treize pieds de long sur trois ou quatre de large, & est gouverné par deux Negres, dont l'un est pour la rame & l'autre pour la pêche. Ils sont bien pourvus de filets & d'hameçons, & s'éloignent environ deux lieues en mer. Chaque pêcheur porte dans son canot un cimeterre, du pain, de l'eau & du feu sur une grande pierre pour cuire du poisson, si la faim le presse. Le travail dure jusqu'à midi & jamais plus longtemps, parce que le vent de mer devient plus impétueux à cette heure.

Outre la pêche du jour, les Negres en ont une de nuit à la lumière d'un flambeau ou d'une torche, qu'ils portent d'une main, tandis que de l'autre ils tiennent un dard ou un trident, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ces torches sont composées d'un bois sec & léger trempé dans l'huile de palmier. D'autres allument du feu dans leurs canots, qui étant percés de trois ou quatre trous sur les côtés jettent des flammes, dont la lumière réjaillit sur l'eau. Plusieurs, sans se servir de canots pour la pêche de nuit, marchent le long du rivage, & se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils ont leur flambeau dans une main & dans l'autre un panier de branches entrelacés. Le poisson s'approche à la vue de la lumière, & les Negres le prennent facilement dans leur panier. Ils passent un cordon dans la gueule du poisson, & le mettent sur leurs épaules, jusqu'à ce qu'ils jugent en avoir suffisamment pris. Le poisson qu'ils pêchent ainsi ressemble à la carpe, ou à la brème, & tire sur le goût du saumon.

Aux mois de Janvier, Février & Mars les Negres trouvent plus abondamment une espèce de petit poisson à grands yeux, qui saute & s'agit avec beaucoup de bruit jusqu'à ce qu'il soit tué. Il ressemble à la perche par la forme, & par la couleur & il en a même le goût. On le prend à la ligne avec deux ou trois hameçons & de la chair puante pour amorce. Les lignes des Negres sont faites d'un tissu d'écorce d'arbre, & elles sont longues de trois ou quatre brasses. Un autre poisson peu différent de la raie s'élève vers la surface de l'eau pendant les mois d'Avril & de Mai, & se laisse aisément tromper à l'amorce. Aux mois de Juin & de Juillet, les Negres pêchent une sorte de harengs qu'ils appellent *Sardines*, & ce poisson est si rempli d'arêtes, qu'on n'en peut manger sans beaucoup de précautions. Les sardines nagent près de la surface de l'eau, & sautent ou jouent en grand nombre dans le beau temps. La méthode que les Negres employent pour les prendre, est d'attacher un plomb à l'extrémité d'une longue ligne, qui est environnée de quantité d'hameçons. Ils attendent que les poissons paroissent en confusion, & jetant la ligne au milieu, ils en retirent toujours plusieurs d'un seul coup. Dans les mêmes mois, on voit aussi des écrevisses de mer, qui ressemblent à celles de Norwege, & qui sont un fort bon aliment, mais plus ou moins grasses, suivant les changements de la lune.

Dans le cours du mois de Septembre, la mer offre divers poissons; les uns sont semblables à nos maquereaux, mais ils ont la tête & le corps plus allongés. D'autres ont une double gueule, & le goût de leur chair est presque le même qu'on trouve à celle des carpes. Plusieurs ressemblent à des mulets, excepté

excepté qu'ils sont barbus & dangereusement armés sur le dos d'une nageoire qu'on prendroit pour une scie. La blessure que peut faire cette nageoire cause une enflure & une douleur violente à la partie affectée, qu'il faut quelquefois couper. La chair de ce poisson n'est pas bien bonne : on le prend avec un instrument particulier. C'est une piece de bois à laquelle on attache une sorte de cornet ou de sonnette avec un battant ; on jette cette machine dans la mer, & le mouvement des flots, en agitant la sonnette, produit un certain bruit qui attire le poisson. Il veut mordre le bois qui est couvert d'hameçons, & se prend ainsi de lui-même.

La pêche des mois d'Octobre & de Novembre se fait généralement avec des filets d'écorce d'arbre, qui n'ont pas moins de vingt brasses de long. On les tend le soir au commencement de la marée, en se servant de grosses pierres pour les faire plonger, & liant au sommet quelques pieces de bois qui surnaient pour les rendre faciles à retrouver. Le matin, les Negres vont retirer ces filets, & ils trouvent ordinairement une grande quantité de poissons de différentes especes. Le poisson qui se prend communément au mois de Décembre se nomme *Korkosedo*, & il paroît aussi dans le cours du mois de Juin. Ses dimensions sont égales en longueur & en largeur, & sa queue a la figure d'une demi-lune ou d'un croissant. Il a peu d'arêtes, ses écailles sont fort petites, sa chair est blanche avant que d'avoir ressenti le feu, mais elle devient rougeâtre, comme celle de l'esturgeon, lorsqu'elle est rôtie ou bouillie. On pêche le *korkosedo* avec un hameçon fort crochu, auquel on attache une piece de canne de sucre à l'extrémité d'une ligne de sept ou huit brasses de longueur. Les Negres se passent l'autre bout de la ligne autour de la tête, pour reconnoître l'instant où le poisson touche à l'amorce, & l'attirer sur le champ dans leur canot. Ils en prennent ainsi vingt ou trente pendant la moitié du jour, & ils les vendent avantageusement parmi le commun des habitants.

Les Negres de la Côte d'Or sement leurs grains dans la saison des pluies, parce que la terre seroit trop dure dans tout autre temps, & voici de quelle maniere ils y procedent. Lorsque les pluies approchent, ils vont choisir dans les champs & dans les bois le terrain qui convient à leurs vûes, car il n'y a point de propriété pour les terres. Elles appartiennent toutes au Roi, & personne n'a droit de semer ni de planter sans son consentement. Après avoir obtenu la permission de leur Souverain, les Negres sortent en troupes pour aller défricher le fond, & ils brûlent les ronces & les herbes, dont la cendre sert de fumier. Ensuite ayant ouvert la terre à la profondeur d'un pied avec une sorte de bêche, qu'ils appellent *Koldon*, ils la laissent reposer dans cet état pendant huit ou dix jours, afin que leurs voisins aient aussi le temps de finir leurs préparatifs. Alors ils s'assemblent le premier jour du Fétiche, qui est leur sabbat ou leur dimanche, & ils délibèrent sur l'ordre qui doit être observé pour semer. Le champ du Roi est toujours celui par lequel on commence, & aussitôt qu'il est ensemencé, chacun retourne au sien donner une nouvelle forme à la terre, & semer enfin son millet & son maïs.

Les habitants de la Côte d'Or trouvent facilement à se défaire de leurs grains & de leurs denrées, parce que dans tous les villages, il y a des marchés

régulièrement établis. La monnaie courante est de la poudre d'or & dans quelques cantons, ce sont différentes bagatelles estimées des Negres. Les marchés se tiennent au milieu des villages ; chaque marchandise a son quartier séparé, & les prix sont fixés par les Officiers du Roi. Tous les jours, à l'exception du Mercredi, sont des jours de marché, & aussitôt que le soleil est prêt à se lever, les Negres de la campagne apportent d'abord des cannes de sucre en petites boîtes, & après eux les femmes paroissent avec des fruits & des racines. Les uns ont de grands paniers remplis d'oranges, de citrons & de melons ; d'autres apportent des bananes, & plusieurs racines semblables ; d'autres sont chargées de grains, tels que du millet, du riz, du maïs & de la malaguettes ; d'autres enfin ont de la volaille, des œufs, de la pâtisseries & d'autres commodités utiles à la ville. Les Marchands Européens achètent pour leurs provisions, une grande partie des marchandises étalées dans les marchés.

À midi on voit arriver les marchands de vin de palmier, qui apportent cette liqueur dans des pots de différentes grandeurs. Les uns sont chargés d'un seul pot, d'autres de plusieurs, suivant le succès qu'ils ont eu pendant la nuit dans leur travail. Ils n'arrivent qu'à midi, parce que les affaires du commerce étant alors finies avec les Européens, ils trouvent les Negres & les Matelots de l'Europe également disposés à se réjouir le reste du jour. Si ces Marchands de vin voyent de l'or en plus grande abondance qu'à l'ordinaire, & qu'il y ait plus de Commerçants, ils ne manquent pas d'augmenter du double le prix de leur liqueur. On apporte aussi sur le rivage des villes, & dans des canots qui arrivent le soir, du vin de palmier tiré dans divers cantons. Comme on est délivré à cette heure de son travail & de ses affaires, le débit du vin est fort prompt. Le tabac se vend en feuilles, que les Negres font sécher eux-mêmes, & qu'ils fument sans les mettre en rou-leau.

Après le marché, qui finit communément vers trois heures, on voit les femmes de la campagne retourner gaiement à leurs villages, en chantant & se réjouissant sur les chemins. Elles n'ont jamais d'inquiétude pour le crédit, parce que les Negres sont dans l'usage de n'en point faire. Si ce qu'ils achètent ou ce qu'ils vendent est peu considérable, ils pesent l'or sur le bout du petit doigt ; mais s'il est question d'une plus grosse somme, ils se servent de balances. Au lieu de poids, ils ont certains grains rouges qu'ils appellent *Tatous*, chacun du poids d'environ deux liards, avec lesquels ils pesent fort exactement un marc d'or. Leurs balances sont deux petites pièces de cuivre de la grandeur d'un écu, & on les suspend, comme les nœuds, aux deux bouts d'un petit bâton avec un nœud de fil au milieu, pour y passer le pouce & les soutenir.

Les Negres ont d'autres marchés qui ressemblent à nos foires, & qui ne se tiennent que deux fois l'an. Tous les habitants du pays s'y rassemblent, car le temps en est exactement réglé, & c'est dans ces occasions qu'on voit éclater particulièrement le goût des Negres pour la danse. Il est si général, surtout parmi les femmes, qu'au moindre son d'un instrument, ou même de la voix, elles quittent leurs plus pénibles exercices, & se mettent aussitôt à danser. C'est un usage immémorial pour la plus grande partie des habitants

d'une ville ou d'un village, de se rassembler tous les jours au soir sur la Place publique, pour danser, chanter & se réjouir l'espace d'une heure avant que de se mettre au lit. Ils se parent alors de leurs meilleurs habits, & les femmes, qui sont toujours les plus ardentes, portent aux pieds quantité de grelots. Les hommes ont à la main de petits éventails d'un bout de queue d'éléphant ou de cheval, assez semblables pour la forme aux gros pinceaux de nos peintres, mais dorés aux deux bouts. L'heure ordinaire de leur rendez-vous est le coucher du soleil, & leur musique est composée de cornets, de trompettes, de tambours, de flûtes & d'autres instrumens.

Les maladies auxquelles les Negres paroissent le plus sujets, sont la migraine, la fièvre, la colique & les vers. Pour soulager leurs maux de tête, ils font des cataplasmes de différentes herbes qu'ils appliquent sur les oreilles du malade. Ce remède fait lever de petites tumeurs, que les Negres scarifient avec des couteaux fort pointus, & ils mettent ensuite sur les playes une sorte de terre blanche qui les sèche & les ferme. Les Negres se guérissent, ou prétendent se guérir du mal de tête, en se la serrant fortement avec une corde. Leur remède, dans le tremblement & la chaleur de la fièvre, est de se baigner dans de l'eau très-froide. S'ils croyent s'apercevoir qu'ils aient trop de sang, ils se blessent d'un coup de couteau sans distinction d'aucune partie du corps, & laissent couler leur sang aussi longtems qu'ils le jugent nécessaire. Ils lavent la blessure après avec de l'eau froide, & la couvrent de quelque morceau de linge. Les Negres ne font pas si souvent attirés de la colique & du flux de ventre que les Européens, & leur remède, pour la première de ces deux maladies, est de boire matin & soir pendant plusieurs jours une grande callebasse de jus de limon, mêlé de poivre de Guinée.

Maladies & remèdes des Negres.

Les Negres en général paroissent vivre longtems, & lorsqu'ils avancent vers la vieillesse, leur couleur change & commence à perdre sa noirceur. Leurs cheveux grisonnent, & leur peau se ride comme du maroquin d'Espagne. Cette dernière altération, à ce qu'on imagine, vient du fréquent usage qu'ils font de l'huile de palmier. Je ne rapporterai point les cérémonies funebres observées à la mort des habitants de la Côte d'Or, à cause de leur ressemblance avec celles dont j'ai déjà fait mention plus haut, & je me contenterai de dire quelques mots sur le deuil des femmes. A la mort de leur mari, elles se font couper les cheveux de fort près, se défigurent le corps avec de la terre blanche, & se couvrent de leurs plus vieux habits. Dans cet état elles courent par toutes les rues de la ville comme des Furies, avec leur chevelure attachée à leurs vêtements. Elles poussent de grands cris, répètent sans cesse le nom du mort, font le récit des plus belles actions de sa vie, & cet exercice dure quelquefois plusieurs jours.

Si un guerrier est tué dans une bataille, & qu'on n'ait pu rapporter son corps, ses femmes sont obligées de porter longtems le deuil, & d'avoir les cheveux toujours rasés dans cet intervalle. Quoiqu'il y ait un terme réglé pour les marques de douleur, elles se renouvellent suivant les occasions, & les cérémonies funebres recommencent quelquefois dix ou douze ans après la perte. Les femmes reprennent alors toutes les apparences du deuil, & témoignent autant d'affliction que le premier jour.

R r ij

Si un Roi meurt, tous les Grands donnent chacun un esclave pour accompagner le Souverain défunt dans le tombeau. Quelques-uns mêmes lui font présent d'une de leurs femmes pour faire sa cuisine, ou d'un de leurs enfants. Le nombre de ces victimes infortunées est toujours fort grand ; mais elles n'ont jamais la moindre défiance de leur sort. On le leur cache soigneusement, & le jour de la sépulture on les envoie sous quelque prétexte dans le lieu, où elles font attendues par des gens armés qui les tuent à coups de zagayes & de fleches. Leurs cadavres sont apportés au Palais pour y demeurer exposés pendant quelques heures, comme un témoignage de l'affection des sujets pour le Roi ; ensuite on les colore de sang, & dans le convoi, ils sont portés autour du corps Royal, afin d'être enterrés dans la même fosse. Les principales femmes, ou les favorites demandent quelquefois l'honneur d'être ensevelies avec leur maître. On n'enterre point les têtes avec les corps, mais on les plante sur des pieux autour du monument, comme le plus honorable de tous les ornements funebres. On met aussi près de la fosse des liqueurs & des viandes pour l'usage du Roi, & on veille continuellement à les renouveler lorsqu'elles ont disparu, ou qu'elles se sont gâtées. Les Rois ou les Grands sont enterrés avec leurs armes, leurs habits & ce qu'ils ont de plus précieux. On place aux environs de leurs tombeaux la représentation des principaux Courtisans peints au naturel & parés de leurs habits, ce qui est cause que les sépultures des Rois occupent souvent autant de place que leurs Palais. Ces monuments sont extrêmement respectés des Princes qui succèdent, & ils y entretiennent une garde pour veiller sans cesse aux besoins du mort, & donner avis sur le champ de ce qui peut lui manquer.

On a vu des corps de Rois conservés un an entier après leur mort, & pour les garantir de la pourriture, on les place sur un gril de bois, sous lequel on entretient un feu lent qui les sèche par degré. Quelquefois après les avoir enterrés secrètement, on publie que le corps est conservé de cette manière, & que dans un temps marqué les funérailles se feront avec les cérémonies convenables. Lorsque le jour approche, on en donne avis non seulement à toute la Nation, mais aux habitants des contrées voisines, qui viennent avec un concours surprenant pour assister à la fête. Tous les Negres sont alors parés de leurs plus beaux habits, & dans l'espace d'un jour, on remarque plus de pompe & de richesses que dans le cours de plusieurs années. Lorsque le cadavre commence à se corrompre, quatre esclaves l'emportent & le vont enterrer dans les bois avec beaucoup de précautions, pour cacher le lieu de sa sépulture. S'ils sont suivis & observés par quelque femme du mort, ils employent l'adresse pour s'en saisir, la tuent & la mettent auprès de son mari. Ils jettent ensuite dans la même fosse les Fétiches, les habits, les armes de leur maître, & ce qu'il a de plus aimé pendant sa vie.

Lorsque ces quatre Esclaves ont exécuté leur office, ils se rendent au Palais, & sans prononcer un seul mot, ils se mettent à genoux devant la porte, tendent le col à leur propre exécuteur dans la persuasion qu'ils vont servir leur maître, & qu'en arrivant dans son nouveau Royaume, leur fidélité sera récompensée par les premiers emplois. Dans le temps qu'ils sont occupés à donner la sépulture à leur maître, le peuple massacre tous ceux qui doivent être immolés, & on a vu des Rois chéris de leurs sujets, à la mort desquels

on a sacrifié jusqu'à cinq ou six cents personnes des deux sexes, & cette coutume s'observe avec plus ou moins de zèle au long des Côtes de Guinée.

L'AFRIQUE.

Il y a si peu de différence dans la figure, les habillements, les mœurs, la religion, les usages, &c. des autres Negres qui habitent les Côtes de l'Afrique jusqu'au Royaume de Congo, que je ne pourrois en donner le détail, sans répéter une grande partie de ce que j'ai déjà exposé. En conséquence, je vais tout d'un coup passer à l'article suivant, qui traite des Royaumes de Congo, d'Angola, &c.

ARTICLE IV.

Mœurs des Peuples du Congo & des Pays voisins.

MALGRÉ les progrès que le Christianisme a pu faire dans ces trois Contrées de l'Afrique, on s'apperçoit que la plus grande partie des habitants observe encore l'ancienne religion, qui consiste dans le culte des Mokissos. Ils ont en conséquence des Idoles placées au centre de leurs villes, & la plupart, qui sont de bois, ont la forme d'une chevre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes & les pieds de quelqu'autre animal & de petits os d'éléphant. Ces Idoles portent le nom général de *Gongampemba*, & suivant l'opinion de leurs adorateurs, elles sont les organes par lesquels les Mokissos expliquent leurs volontés. A l'égard des Prêtres, on leur donne à Congo & à Angola le nom de *Gangas*. Ils ont un Supérieur ou un Souverain Pontife qui porte le titre de *Ganga-Kitorna*, & qui passe pour un Dieu sur la terre. Le peuple lui attribue toutes les productions terrestres telles que les fruits & les grains, & en reconnaissance il lui en offre les prémices. Ce Grand Prêtre entretient de tout son pouvoir l'illusion dans laquelle le peuple se trouve à son égard, & il assure qu'il n'est pas sujet à la mort, & qu'il resteroit toujours sur la terre, s'il le vouloit. L'événement prouve quelquefois la fausseté des paroles du *Ganga-Kitorna*; mais il évite autant qu'il le peut, de mourir d'une mort naturelle. S'il se sent près de sa fin par la foiblesse de l'âge ou par la maladie, il a soin de publier qu'il veut quitter le séjour de la terre, & il appelle un de ses disciples pour lui communiquer le pouvoir de produire les biens de la terre. Ensuite il lui ordonne publiquement de l'étrangler avec une corde, ou de le tuer d'un coup de massue. Cette exécution se fait sur le champ à la vue d'une nombreuse assemblée, & par ce moyen l'office de Grand Pontife est rempli sans interruption à la grande satisfaction du peuple, qui se croiroit menacé des plus grands malheurs, si cette dignité étoit vacante seulement un jour.

Religion du
Congo, d'Ango-
la & de Bia-
guela.

Comme tous les *Gangas* prétendent à la Divination, les Européens leur ont donné le nom de sorciers, & les Missionnaires font tous leurs efforts pour faire connoître l'imposture de ces Prêtres idolâtres. Ces derniers de leur côté portent une haine mortelle aux Prêtres Chrétiens, & mettent tout en usage pour leur nuire. Si trop de sécheresse engage le peuple à implorer le

L'AFRIQUE.

puissance du Ganga-Kitoma, & que malgré ses prétendues prières, la pluye ne vienne pas encore, ils ne manquent pas d'en rejeter la faute sur les Missionnaires, d'animer le peuple à les détruire. Les Gangas exercent aussi la médecine & la chirurgie dans le Royaume d'Angola, & leurs remèdes sont des simples; mais ils persuadent au peuple que la vertu de ces simples vient des Mokissos. Si la force de la maladie l'emporte sur les prestiges, ils prétendent qu'un certain oiseau de mauvais augure a volé sur la tête du malade & troublé le cours de l'opération. Leurs prétendus enchantements se font toujours pendant la nuit, & la première loi qu'ils imposent à ceux qui les consultent est de ne faire appeler aucun Missionnaire. Ils protestent que la présence d'un Prêtre Chrétien est capable d'affaiblir la vertu de leurs remèdes, & de causer la mort aux malades.

Figure & caractère des habitants du Congo.

Il y a peu de Régions aussi peuplées que le Royaume de Congo, & les habitants qui se donnent le nom de *Moscongus*, sont en partie de couleur olivâtre & en partie noirs. Plusieurs ont les cheveux noirs & frisés, & d'autres les ont roux. Ils sont de moyenne taille & leur visage n'est pas désagréable. Quelques-uns ont la prunelle des yeux noire, quelques autres l'ont d'un verd de mer, & leurs levres ne sont pas grosses & pendantes comme celles des Nubiens & des autres Negres. A l'égard du caractère, quoiqu'ils soient fiers & emportés, ils paroissent ordinairement doux & civils pour les Etrangers, traitables dans les affaires, capables de se rendre à la raison, mais passionnés pour les liqueurs fortes, surtout pour le vin d'Espagne & l'eau-de-vie. Ils ne manquent ni de vivacité, ni de jugement dans leurs conversations, & ils s'expriment avec tant de précision & tant d'agréments, que les Européens les plus sensés prennent plaisir à les entendre.

Anciens habits en usage au Congo.

On raconte que les Rois du Congo & leurs Courtisans avoient autrefois pour habits des pagnes d'étoffe de palmier, qui leur romboient depuis la ceinture jusqu'au dessous des genoux. Ils y suspendoient par devant des peaux de tigres, de civettes ou de martres en forme de rabliers. Ils avoient sur les épaules, autour du col, une sorte de capuchon, dont ils pouvoient se couvrir la tête, & leur corps étoit caché d'une espèce de surplis qu'ils appelloient *inkutto*, & qui étoit tressé dans le goût de nos filets avec de très-belles feuilles de palmier. Ce surplis bordé d'une frange se relevoit sur l'épaule droite pour laisser le bras en liberté, & sur la même épaule étoit une queue de Zebra, qui flottoit comme font les nœuds en Europe. La tête des hommes de quelque distinction étoit garnie d'un petit bonnet carré, mais si mince & si étroit qu'il ne pouvoit gueres servir que pour l'ornement. La plupart marchaient pieds nus, à l'exception du Roi & de quelques-uns des principaux Seigneurs, qui portoient des sandales de bois de palmier assez semblables à celles des anciens Romains. Le peuple n'avoit qu'un pagne d'étoffe grossière qui couvrait la partie inférieure du corps, & tout le reste étoit nud.

Les femmes du premier rang s'enveloppoient depuis la ceinture de trois espèces de tabliers, dont le plus intérieur leur descendoit jusqu'aux talons. Elles avoient sur le corps une sorte de casquin ouvert par devant, & sur les épaules une mantille d'étoffe de palmier. Leur tête n'étoit couverte que d'un petit bonnet de la même forme que celui des hommes, & il n'y avoit point

d'autre différence dans l'habillement des femmes du commun que celle de l'étoffe qui étoit plus grossière. A l'égard des femmes esclaves & de celles du dernier ordre, elles étoient nues depuis la ceinture jusqu'à la tête. Telle étoit la parure des habitants du Congo avant l'arrivée des Portugais; mais aussitôt que le Roi & les principaux Seigneurs eurent embrassé le Christianisme, ils commencèrent à se régler sur l'exemple des Européens, & prirent les manteaux à l'Espagnole, le chapeau, la veste de soie, les mules de velours ou de maroquin, & les bottines à la Portugaise, avec des épées aussi longues qu'on en ait jamais porté dans la Castille. La nécessité borne encore les pauvres à leurs anciens habits.

Sur le rapport de quelques voyageurs, on trouve quelque variété au sujet de la forme & de la matière des habits en usage maintenant dans le Congo. Quelques uns assurent que les femmes d'un rang distingué, surtout dans les grandes villes, sont richement vêtues de longues mantes du plus beau drap, & sous lesquelles on voit paroître vers le col des chemises fort blanches, & par le bas de grands jupons de satin ou de damas, brodés à franges d'or. Plusieurs portent encore des étoffes d'écorce de matomba & de feuilles de palmier teintes en noir ou en rouge; mais toutes ont les jambes nues, & pour unique parure de tête un bonnet de coton blanc. Elles se parent le col & les bras de petites chaînes d'or, ou de cordon & de beau corail rouge. D'autres voyageurs disent que les femmes de qualité ne trouvant rien de trop magnifique dans les plus belles étoffes de l'Europe, s'en font des paganes ou des jupons qui descendent jusqu'à terre. Elles portent une mante des mêmes étoffes qui leur couvre le dos, l'estomach & le bras gauche, mais le bras droit demeure nud. Les femmes d'une condition inférieure employent des étoffes de moindre valeur, & de la fabrique du pays.

Les habitants du Congo ont conservé plus fidèlement les usages de leurs ancêtres sur les aliments & les grains du pays; & les racines composent toujours le principal fond de leur nourriture. Ils ont cependant chez eux plusieurs sortes de viandes & de la volaille, mais ils en mangent rarement & leur vie est extrêmement dure. Ils n'ont aucune trace des sciences, ni la moindre inclination à les cultiver. On ne trouve point parmi eux d'anciennes histoires de leur pays, ni de registres d'un temps éloigné, où la mémoire & les noms de leurs Rois soient conservés. Jusqu'à l'arrivée des Portugais, ils n'avoient pas connu l'art de l'écriture, & la date des faits étoit la mort de quelque personne remarquable. Ils comptoient leurs années par les hivers, qui commencent pour eux au mois de Mai & finissent au mois de Novembre; mais ils ne pouvoient pas plus loin la division du temps. De même ils n'avoient pas d'autres règles pour juger de la grandeur d'un pays, que le nombre des marches ou des journées, qu'ils distinguoient seulement par le terme de *voyage libre* ou *chargé*.

L'étendue du Royaume du Congo est bien moins considérable qu'elle ne l'étoit autrefois, & on ignore les événements qui ont occasionné une si grande diminution. Enfin quoi qu'il en soit, le Roi du Congo jouit d'une autorité absolue sur tous ses sujets, & il dispose à son gré de leur vie & de leurs biens. Personne n'approche de lui qu'avec les témoignages du plus profond respect, & quiconque sortiroit des bornes de la soumission & de l'obéissance,

Gouvernement
du Congo

seroit puni par un esclavage perpétuel. Le Roi a un Conseil composé de dix ou douze personnes, qui sont dans la plus haute faveur auprès de lui, & sur lesquelles il se repose des affaires de l'Etat, de l'administration de la paix & de la guerre, & de la publication de ses ordres.

L'habillement du Souverain est toujours très-riche, & il porte ordinairement quelque étoffe d'or & d'argent, avec un manteau de velours. Il se couvre la tête d'un bonnet blanc comme tous les Fidalgos, qu'il honore de ses bonnes grâces, & c'est une marque si certaine de faveur, qu'il la fait ôter à ceux qui lui déplaisent, au moindre sujet de mécontentement qu'il en reçoit. En un mot, le bonnet blanc est un caractère de Noblesse & de Chevalerie au Congo, comme la Toison d'or & le saint Esprit en Europe. La Cour du Roi est fort nombreuse, & une partie de la Noblesse du pays fait toujours sa résidence au Palais du Monarque, ou dans les lieux voisins. Outre cela la Maison du Roi est composée d'une multitude de domestiques, ou d'Officiers, & il a pour garde un corps d'Anzikos, & de plusieurs autres Nations.

Lorsque le Roi du Congo sort de son Palais, il est accompagné de sa Noblesse, de tous ceux qui sont leur demeure ordinaire près de la Cour, & de toutes les personnes que le hasard y amène dans cette occasion. Les uns précédent le Roi, les autres le suivent, & tous marchent, ou plutôt dansent & sautent en avançant au son des tambours & des trompettes d'yvoire. Leurs mouvements & leurs diverses postures ne cessent qu'en rentrant au Palais. Si le Prince se rend à l'Eglise, tous les Européens qui se trouvent à la Cour sont obligés de grossir son cortège, & de l'accompagner de même à son retour jusqu'à la porte du Palais; mais c'est la seule occasion où ce devoir leur soit imposé. Le Roi ne paroît jamais en public sans être revêtu de ses plus belles robes, & ses doigts sont ornés de chaînes d'or entremêlées du plus beau cotail, & sur la tête il porte un bonnet fort riche.

Depuis que les Rois du Congo ont embrassé le Christianisme, leur Cour a été réformée sur le modèle de la Cour de Portugal, & lorsque le Roi mange en Public, on place sa table sur une estrade de trois degrés couverte d'un beau tapis de l'Inde & de plusieurs coussins. Le fauteuil du Prince est de velours & il est orné de sculpture, & de cloux d'or. Le Roi mange toujours seul, mais les Princes de son sang sont de bout & couverts devant lui. Il est servi en vaisselle d'or & d'argent, & il a près de lui un Noble qui goûte chaque mets. Plus de cent personnes s'empressent à faire éclater sa grandeur & sa majesté; mais elles ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les fêtes qu'il donne aux Nobles, ou à ceux dont il a reçu quelque important service. Vers midi il s'informe du nombre des Nobles qui se trouvent alors dans l'enceinte du Palais, & leur envoie leur mets à chacun. Pour les uns ce sont des sèves bouillies; pour d'autres du poisson ou du millet au sel & à l'huile de palmier. Il fait porter aux Grands du premier ordre, leur dîner dans un plat de bois, avec un petit flacon de vin de palmier. Ceux d'un rang inférieur sont appelés six ou sept à la fois, & reçoivent les aliments que le Roi leur destine. Après l'heure du repas, tous ceux à qui le Monarque a donné à manger se rassemblent tous, se présentent devant lui, & se mettant à genoux en battant des mains, ils baissent la tête avec de grands témoignages

témoignages de reconnoissance & de soumission. Ils se retirent ensuite, à l'exception des favoris qui passent le reste du jour à boire & à fumer avec leur Souverain.

Dans le Royaume de Congo la propriété des biens & des terres appartient au Roi seul, qui en dispose à sa volonté, ainsi que de toutes les dignités & emplois. Ses enfants mêmes sont assujettis à cette loi fondamentale de l'Etat, & au moindre sujet de mécontentement, il les prive de leurs gouvernements & de leurs titres. Les revenus du Roi consistent dans les tributs annuels que lui payent les Ducs de Baamba, de Batta, de Sundo, de Nam-banganga, de Bumbi, de Mossuca, d'Oanda, de Quinghenga, & autres Seigneurs ses vassaux, qui prennent le titre de Comtes, tels que ceux de Pembo, de Pango & de plusieurs autres lieux. La cérémonie du payement se fait le jour de saint Jacques, & le Roi dans cette occasion fait toujours quelques présents à ses sujets. La médiocrité des revenus du Roi est causée qu'il emploie quelquefois les moyens les plus bizarres pour grossir ses trésors. En voici un dont il se sert le plus communément. Il sort en bonnet blanc avec les Seigneurs de son cortège, & après avoir fait quelque pas, il demande un chapeau qu'il met sur sa tête, & donne son bonnet à garder à quelqu'un de ses favoris. Il paroît bientôt se lasser du chapeau, & il reprend son bonnet, qu'il jette négligemment sur sa tête; de sorte que le moindre vent peut le faire tomber. Si cet accident arrive, les Seigneurs s'empres-sent de ramasser le bonnet Royal, mais le Prince seignant d'être offensé de cette disgrâce, refuse de le recevoir, & retourne à son Palais d'un air abattu de tristesse. Le lendemain il fait partir deux ou trois cents soldats avec ordre de lever sur les peuples une grosse taxe, & tout le Royaume est ainsi forcé d'expier la faute du vent.

La discipline militaire est un art ignoré des Negres, & c'est sans doute ce qui donne aux Européens tant d'avantages sur eux. La manière de combattre dans toutes ces régions est d'une singularité qui mérite d'être rapportée. Lorsque deux armées ennemies sont en présence l'une de l'autre, les Chefs commencent par discuter froidement le sujet de leur querelle. Ils passent insensiblement aux reproches & aux injures, & enfin les soldats animés par ce qu'ils entendent, en viennent réciproquement aux coups. Les rambours se font entendre avec beaucoup de bruit mais sans ordre, & ceux qui ont des fusils font une décharge générale. Leur méthode pour tirer est peu nuisible à leurs ennemis, parce qu'ils appuient la crosse du fusil contre leur estomach, & lâchent le chien sans coucher en joue. Les balles passent ainsi par dessus la tête de leurs ennemis, parce que dès qu'ils voyent le premier feu de la poudre, ils se jettent à terre. Après cette première décharge, ceux qui ont des fusils les jettent loin d'eux de peur d'en être embarrassés, & commencent à se servir de leurs arcs. S'ils sont à quelque distance de leurs ennemis, ils lancent leurs fleches en l'air, persuadés qu'elles sont plus d'exécution dans leur chute. S'ils sont plus près, ils tirent en droite ligne, & les fleches sont quelquefois empoisonnées. Leurs autres armes sont des couteaux & des haches qu'ils achètent des Européens. Les prisonniers deviennent les esclaves du vainqueur, & ceux qui échappent à l'esclavage, se tuent quelquefois de leurs propres mains, par un emportement de fureur.

Tome VIII,

51

Méthode du
pays pour les
combats.

L'AFRIQUE.

Les Grands, sans aucun égard pour le droit d'aînesse, ou pour la légitimité de la naissance, choisissent entre les fils du Roi celui pour lequel ils ont conçu plus de respect, ou qu'ils croient le plus capable de les gouverner. Souvent ils rejettent les enfants mêmes du Roi, pour donner la couronne à ses frères, ou à ses neveux. Depuis l'établissement de la Religion Chrétienne dans ce pays, il y a apparence que les cérémonies du couronnement ont été changées. Aujourd'hui toute la Noblesse du Royaume, & les Européens qui s'y trouvent établis, s'assemblent devant le Palais dans une grande place environnée d'un mur de pierre & bâtie anciennement pour cet usage. On place au centre un fauteuil de velours sur un fort beau tapis, & il y a auprès un coussin sur lequel on dépose la couronne, qui est de fil d'or & d'argent, avec trois brasselets d'or de la grosseur du doigt, & une bourse de velours qui contient la Bulle du Pape & les lettres de confirmation. Le Prince aspirant au trône est dans l'assemblée, mais confondu dans la foule. Aussitôt que les préparatifs sont finis, un des Nobles fait l'office de Hérault, & prononce à haute voix la proclamation suivante : « Vous, » qui devez être Roi, ne soyez ni voleur, ni avare, ni vindicatif ; mais au » contraire soyez l'ami des pauvres : Faites des aumônes pour la rançon des » prisonniers esclaves, assistez les malheureux ; soyez charitable pour l'E- » glise ; efforcez-vous d'entretenir la paix & la tranquillité dans ce Royau- » me ; & conservez avec une fidélité inviolable le traité d'alliance avec » votre frère, le Roi de Portugal ».

Après ce discours, on joue quelques airs de musique, & deux Nobles se lèvent pour chercher le Prince, & feignant de l'avoir trouvé par hasard dans la foule des spectateurs, ils l'amènent en le tenant chacun par un bras. Ils le placent sur le fauteuil Royal, lui mettent la couronne sur la tête, les brasselets d'or aux poignets, & sur le dos un manteau noir qui sert depuis longtemps à cette cérémonie. Alors on lui présente un livre d'évangile qu'un Prêtre en surplis soutient des deux mains, & le nouveau Roi y porte la main, & jure d'observer tout ce que le Hérault a proclamé. Toute l'assemblée jette aussitôt un peu de sable & de terre du côté du Roi, comme un témoignage de la joie publique, & pour l'avenir que sa dignité & son rang ne l'empêcheront pas d'être quelque jour réduit en poudre. Le Roi se rend ensuite à son Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont prêté à la fête, & il reste enfermé sans sortir l'espace de huit jours. Cet intervalle de temps est accordé à la Noblesse & aux Portugais, afin qu'ils puissent rendre hommage au nouveau Roi, & lui souhaiter un heureux règne. Les Seigneurs Negres lui rendent hommage à deux genoux en frappant des mains & baissant les épaules ; à l'égard des Portugais leur hommage est différent. Ils ne fléchissent qu'un genou, & dans leur langue ils reconnoissent le nouveau Roi, pour souverain maître de tous les Etats du Congo.

Le Roi se montre à son peuple le neuvième jour de son couronnement, & confirme les engagements qu'il a pris, tandis que ses sujets de leur côté l'assurent de leur soumission & de leur fidélité. Cependant ils oublient bientôt leurs promesses, se soulèvent contre lui & le tuent même sur le plus léger sujet de mécontentement. Les Rois de Congo comme Chrétiens n'ont aujourd'hui qu'une seule femme qui porte le titre de *Mani-Mombada*,

mais les remontrances & les reproches des Ecclésiastiques ne les empêchent pas d'entretenir plusieurs concubines. La Mani-Mombada est logée dans un appartement séparé, & elle a un certain nombre de Dames d'honneur qui servent alternativement.

Anciennement on avoit coutume à la mort des Rois de Congo d'enterrer avec lui douze jeunes filles pour le servir dans l'autre Monde. Ces filles attachoient tant d'honneur au funeste sort qui les attendoit qu'elles sautoient gaiement dans le tombeau, & se donnoient elles-mêmes la mort avec une fermeté surprenante. Leurs parents & leurs amis les ornoient des plus riches parures, & jetoient après elles toutes sortes de commodités pour leur usage. Le deuil pour la mort du Roi se célèbre pendant huit jours, non par des pleurs, ou des témoignages de tristesse, mais par des excès de boire & de manger. Cette fête bizarre qui se nomme *Malala* est renouvelée tous les ans & s'observe aussi pour les Nobles, en proportionnant la durée à leur rang, ou à leurs richesses, sans que le Christianisme y ait apporté de changement. La coutume seule d'enterrer des filles est entièrement abolie.

Toutes les Provinces de Congo sont gouvernées chacune par un des principaux Seigneurs du Royaume, qui a le titre de *Mani*, & chaque Province est encore divisée en plusieurs petits Cantons dont les Chefs sont aussi des *Manis*, mais d'un rang inférieur aux premiers. Les grands *Manis* ou Gouverneurs, si l'on en croit quelques voyageurs, ont pris les titres de Ducs & de Comtes à l'imitation des Portugais; néanmoins ceux-ci ne leur accordent que le titre de *Soyas*. Ces Gouverneurs affectent de ne se point montrer en Public sans des marques éclatantes de grandeur, & dans leurs audiences, ils sont assis dans de grands fauteuils de velours avec de riches tapis & quantité de coussins sous leurs pieds.

L'office des *Manis* inférieurs est de recevoir les revenus de la Couronne & de présider à la culture des terres Royales lorsque la saison des pluies est arrivée. Au temps de la moisson ils se réservent une certaine partie des grains comme le salaire de leurs soins, ou les appointements de leur emploi.

Le Roi nomme dans chaque Province un Juge revêtu de son autorité pour la décision de toutes les causes civiles. Ces Juges pour décider les affaires ne peuvent consulter les loix, puisqu'il n'y en a point d'écrites; mais ils seignent sur l'usage ordinaire, ou quelquefois ils jugent suivant leur caprice. Leurs sentences ne vont jamais au-delà de l'emprisonnement ou de l'amende, & si les matières sont importantes & que leur jugement ne se trouve pas satisfaisant, les parties lésées peuvent en appeler au Roi. Ce Prince est le seul Juge des causes criminelles, & rarement il condamne à la mort. Il se contente de releguer dans quelque Île déserte ceux qui ont mérité de perdre la vie, & s'ils ont le bonheur de vivre onze ou douze ans, ils sont sûrs d'un pardon formel & d'obtenir quelque emploi dans l'Etat. Les offenses des Nègres contre les Portugais sont jugées suivant les loix du Portugal.

Dans le Comté de Sogno la Justice civile & criminelle appartient également aux *Manis*, à l'exception d'un petit nombre de cas qui sont réservés au Comte ou à ses Députés. L'accusateur expose d'abord ses raisons à genoux devant le Juge qui est assis à terre sur un tapis, tenant une petite baguette à

Si ij

Administration
de la Justice.

L'AFRIQUE.

la main. Le Siége ordinaire est à l'ombre d'un gros arbre, & quelquefois dans une grande hutte de paille qu'on élève exprès pour cet usage. Il prête une oreille attentive aux discours de l'accusateur & à ceux de l'accusé & ensuite il appelle les témoins. S'ils tardent à paroître, la cause est remise à quelqu'autre jour, & s'ils répondent à la voix du Juge, ce dernier écoute leurs dépositions, pèse avec soin les témoignages des deux parties, & sans autre notion de Jurisprudence il prononce sa décision, suivant les regles de la nature & du bon sens. Celui pour qui la sentence est favorable paye une rétribution, & s'étend de son long, le visage contre terre pour exprimer sa reconnaissance. Ses amis le reconduisent à la maison, & il est obligé de les traiter avec de grands frais, parce que si l'affaire est importante la fête dure trois ou quatre nuits. Dans les démêlés ordinaires de la société on s'en rapporte au serment des parties & on employe quelquefois diverses épreuves, qui ne servent souvent qu'à faire subir à l'innocent la peine due au coupable.

Mœurs du pays.

Il y a peu de différence entre les édifices de Congo & ceux de toute la Côte occidentale d'Afrique. Les Moficongos élèvent plusieurs huttes au milieu d'un enclos & ils les font de terre ou de bois. Elles sont couvertes de paille, & divisées en plusieurs appartements commodes & rendus de fort belles nattes. Ces huttes n'ont pas plus d'un étage, & elles sont garnies de différents ornemens. On ne doit attribuer qu'à la force de la coutume, la négligence des Moficongos à faire leurs maisons avec des pierres, car il s'en trouve de belles carrieres dans leurs montagnes, & ils ont d'ailleurs du bois de charpente & des bêtes de charge pour le transport. Pour fermer leurs enclos, ils plantent des branches d'un certain arbre fort près l'une de l'autre, & ces arbrisseaux deviennent si fort en croissant qu'ils composent moins une haye qu'un véritable mur. Ce mur est aussi couvert de nattes & forme ainsi une cour fort propre, où les Negres se promènent à l'abri du Soleil.

Arts & coutumes des Moficongos.

Ceux qui demeurent dans les Villes tirent leur subsistance du commerce ; ceux qui habitent la campagne vivent du produit de l'agriculture & de l'entretien des bestiaux, ceux qui sont établis sur le bord des rivières retirent le fruit de leur pêche, & enfin d'autres gagnent leur vie à recueillir le vin de *Tombe*, à fabriquer les étoffes du pays, &c.

Les richesses des Moficongos consistent principalement en esclaves, en ivoire & en Simbos qui sont de petites coquilles, & tiennent lieu de monnoye Congo, Sogno & Bamba vendent peu d'esclaves, & ceux qu'on tire de ces trois Provinces sont peu estimés, parce qu'étant accoutumés à vivre dans l'indolence, ils succombent bientôt aux travaux pénibles. Ceux qui passent pour les meilleurs sont tirés d'Amboille, de Jingos, des pays des Jagas, de Kafenda, de Quilac, de Lembo & de divers autres pays au-dessus de Massingano dans le Royaume d'Angola. Les Entropéens font aussi quelque commerce en Simbos, mais les principales marchandises du Comté de Sogno sont les étoffes de Sombos, l'huile de palmier & les noix de Kola. Les dents d'éléphants qu'on y apportoit autrefois en grand nombre y sont devenues plus rares, & d'ailleurs c'est la ville de S. Salvador qui est comme le centre du commerce Portugais dans ces contrées.

Les marchandises d'Europe qui se vendent dans le Royaume de Congo

sont des étoffes de Chypre, des toiles peintes nommées Capes de verdure, des cans bleus, des biramks de Surate, des chaudrons de cuivre, des draps d'Angleterre, de grands Simbos de Loanda, des Beshers, des colliers, des anneaux & d'autres merceries de peu de valeur. Les poids & les mesures ne sont en usage dans ce pays qu'entre les Portugais.

Les mariages des Moficongos se faisoient anciennement de cette maniere. Les parents d'un jeune homme envoioient à ceux de la fille pour laquelle il avoir pris de l'indination, un présent qui passoit pour douaire. Ce présent étoit accompagné d'un grand flacon de vin de palmier, qui porte dans le pays le nom de *Chetto à Melaff*. Il falloit que le vin fût bu par les parents de la fille avant qu'ils eussent accepté le présent, car sans cela la conduite du pere & de la mere auroit passé pour un outrage. Si le pere retenoit le présent c'étoit une marque qu'il accorderoit ce qu'on lui demandoit & alors le jeune homme & tous ses amis se rendoient à la maison de la fille & la recevoient des propres mains de son pere. Si quelques semaines d'épreuve, & d'examen attentif faisoient connoître au mari qu'il s'étoit trompé dans son choix, il renvoyoit sa femme à ses parents & demandoit qu'on lui rendit son présent. Si les sujets de mécontentement venoient de la part du mari, il perdoit ses droits à la restitution; mais de quelque côté qu'ils pussent venir, la jeune femme n'en étoit pas regardée avec plus de mépris & ne trouvoit pas moins l'occasion de subir bientôt une nouvelle épreuve. Le Christianisme a fait abolir cette coutume, malgré les murmures des jeunes gens dont elle favorisoit le libertinage.

L'économie domestique a ses loix qui sont uniformes dans toute la Nation, & elles obligent le mari de se pourvoir d'une maison, de vêtir sa femme & ses enfants suivant sa condition, d'émonder les arbres, de défricher les champs & de fournir sa maison de vin de palmier. Les femmes de leur côté doivent faire les provisions qui regardent la nourriture & prendre tous les soins du marché. Lorsque la saison des pluies est arrivée, elles vont travailler dans les champs jusqu'à midi & à leur retour elles préparent le dîner. S'il manque quelque chose pour la subsistance de la famille, elles doivent l'acheter sur le champ, ou se le procurer par des échanges. Le mari est assis seul à table, pendant que sa femme & ses enfants sont debout pour le servir, & après son dîner, ils mangent ses restes sans cesser de se tenir debout. Les femmes au commencement de leur grossesse se lient depuis les reins jusqu'aux genoux d'un cercle d'écorce dont elles ignorent d'ailleurs la vertu. On leve cette écorce sur le tronc d'un arbre nommé *Mirrone*, & elle ressemble à un drap grossier. Son tissu naturel est si régulier qu'on le prendroit moins pour une production de la nature que pour un ouvrage de l'art.

Dans la premiere jeunesse des Negres, on les serre aussi de certaines cordes faites par de prétendus forçiers, ou par des Prêtres idolâtres. Plusieurs pères qu'on croit mystérieuses accompagnent la cérémonie de lier les enfants, & on suspend autour d'eux des os & des dents de divers animaux comme un préservatif infailible contre toutes sortes de maladies. Quelques meres Chrétiennes ne laissent pas de souffrir ces superstitions & elles croient avoir exactement rempli les devoirs de la Religion quand elles y ont ajouté des *Agnus Dei*, des Médailles & des reliques. L'usage du peuple est de laisser

L'AFRIQUE.

Mariages anciens.

L'AFRIQUE.

les enfants remper nuds sur la terre afin de les endurcir & de les rendre plus agiles. Aussitôt qu'ils sont en état de marcher seuls on leur attache une sonnette au cou, dans la vûe de les retrouver facilement lorsqu'ils s'écartent. Les Negres qui n'ont point embrassé le Christianisme, ou qui ne sont pas fermes dans la foi, présentent leurs enfants aux sorciers dès le moment de leur naissance, pour apprendre à quelle fortune ils sont destinés. Le faux Prophete prend l'enfant entre ses bras, le tourne, l'examine; observe successivement toutes les parties de son corps, & communique ses lünières aux parents. On foume les malades aux mêmes observations pour approfondir la cause de leurs maladies. Si le Prophete se trompe, les prétextes ne lui manquent jamais pour s'exculer.

L'ascendant des Sorciers sur les Negres va jusqu'à leur interdire l'usage de la chair de certains animaux & de tels fruits ou de tels légumes avec d'autres prescriptions ridicules, & ce joug porte le nom de *Kejilla*. La soumission des Negres pour les ordonnances de leurs Prêtres est surprenante, & ils passeroient plutôt deux jours à jeun que de toucher aux aliments qui leur sont défendus, & si leurs parents ont négligé de les assujettir au *Kejilla* dans leur enfance, ils ne manquent pas, lorsqu'ils sont maîtres d'eux-mêmes de demander au Prêtre de lui imposer cette loi, & ils croyent que le moindre délai pourroit leur causer la mort.

Avant l'arrivée des Portugais, les habitants du Congo n'avoient pas de noms fixes pour la distinction des familles. Les gens du commun portoient des noms d'herbes, de plantes, de pierres, d'oiseaux, d'animaux de terre, de rivières, & d'autres créatures; & les Seigneurs prenoient les titres de leurs terres. Maintenant les hommes & les femmes de toutes sortes de rangs, sans en excepter le Roi & les Princes reçoivent au baptême un nom de famille avec celui de la Religion.

Il n'y a dans le Royaume de Congo, ni Médecins, ni Apoticares, ni même d'autres remèdes que les simples, l'écorce des arbres, les racines, les eaux & l'huile qu'on fait prendre aux malades presque indifféremment pour toutes sortes de maladies. A la vérité ces peuples se peuvent facilement passer d'une multitude de remèdes; l'air est sain & toute la Nation est généralement trop sobre pour se charger l'estomac de trop de viandes & de liqueurs. La fièvre qui est la maladie la plus commune fait ses ravages plutôt en hyver que dans toute autre saison. On l'attribue au mélange de chaleur & d'humidité que les pluyes continuelles occasionnent. La méthode ordinaire des habitants pour se guerir est de se frotter deux ou trois fois tout le corps depuis la tête jusqu'aux pieds avec un onguent composé d'huile & de poudre de Sandal. Leur remède pour le mal de tête est de se faire une légère saignée aux temples & pour cette opération, ils se servent d'une petite coquille aiguisée, & mettant une petite corne sur la playe, ils sucent le sang. La saignée se fait de même aux autres membres, & cette méthode est en usage aussi dans quelques pays du Levant, tels que l'Egypte & autres. La petite vérole, à laquelle ils sont sujets, ainsi que les Européens, n'est ni si maligne, ni si difficile à guérir qu'en Europe. Ils employent pour la guérir l'onction de Sandal, dont ils distinguent deux sortes; l'une rouge qu'ils appellent *Tavila*, l'autre grise nommé *Khikongo*. La dernière est si estimée qu'on ne fait pas

difficulté de donner un esclave, ou sa valeur pour s'en procurer une pièce.

Dans les Royaumes de Kakongo & d'Angoy, on ne doit pas enterret un homme ou une femme, si toute sa famille, quelqu'éloignée qu'elle puisse être, ne se trouve rassemblée. Les funérailles commencent par le sacrifice de plusieurs poules, du sang desquelles on arrose les dehors & le dedans de la maison. Ensuite on jette les carcasses par dessus le toit, pour empêcher que l'âme du mort ne revienne troubler les habitants par des apparitions ; car on est persuadé que celui qui verroit l'âme d'un mort tomberoit mort lui-même sur le champ. Cette idée est si fortement gravée dans l'esprit des Negres, que l'imagination seule a souvent produit les effets de la réalité. Après la cérémonie des poules, on continue de faire des lamentations sur le cadavre, & si la douleur ne fournit pas assez de larmes, on a soin de se mettre dans le nez du poivre indien, qui les fait couler en abondance. Lorsqu'on a fait quelque temps des plaintes lugubres & qu'on s'imaginoit avoir suffisamment versé de pleurs, on passe tout d'un coup de la tristesse à la joye en faisant bonne chère aux frais des plus proches parents du mort, qui pendant ce temps-là demeure sans sépulture. On cesse enfin de boire & de manger, mais c'est pour suivre le son des tambours qui invite l'assemblée à danser.

Pour conduire le corps d'un Noble à la sépulture, on couvre le chemin de feuilles & de branches, & la marche doit se faire en droite ligne. On doit juger par conséquent que s'il se trouve, quelque mur ou quelque maison sur le passage, on ne balance point à l'abattre. Les cimetières des Payens sont ordinairement dans des campagnes ouvertes, & on place quelque chose sur les tombeaux, selon la qualité du mort. Sur les uns c'est un grand amas de terre qu'on rend capable de résister au vent & à la pluie ; sur les autres, on voit la corne de quelque bête extraordinaire ou quelque vaisseau de terre ; d'autres sont à couvert sous un arbre dont les branches offrent quantité d'entrelacements superstitieux qui sont l'ouvrage des Prêtres. Au lieu d'un cercueil de bois, on enveloppe le corps dans une pièce d'étoffe de coton soigneusement cousue & revêtue au dehors d'une infinité de bagatelles. A la place d'étoffe de coton, une natte de paille sert d'enveloppe pour les pauvres.

HABITANTS D'ANGOLA.

On a déjà vu quelle étoit la Religion que professoient les habitants d'Angola qui n'avoient point embrassé le Christianisme. Je vais donc passer tout d'un coup à ce qui regarde leur Gouvernement civil & militaire, leurs habillements, leurs inclinations, &c.

Avant que les Rois d'Angola eussent consenti à recevoir le baptême, ils n'étoient regardés que comme des Gouverneurs ou des Lieutenants du Roi de Congo. Maintenant la seule marque de leur dépendance est un tribut qu'ils ne payent même qu'à leur volonté.

Gouvernement
d'Angola.

Dans toutes les parties du Royaume d'Angola, on distingue quatre ordres de Negres qui composent la Nation. Le premier, qui est celui des Nobles, se nomme *Mokata* ; on donne au second, dans la langue du pays, le titre

d'*Enfants du Domaine* ; & il renferme tous les habitants libres, qui sont la plupart artisans ou laboureurs ; le troisième ordre est celui d'une sorte d'esclaves qui appartiennent au domaine de chaque Noble, & qui passent de même à l'héritier ; enfin le quatrième est l'ordre des *Mokikas*, ou des esclaves ordinaires, qui s'acquièrent par la guerre ou par le commerce. L'habillement des Negres d'Angola ressemble beaucoup à celui des habitants du Congo, & leurs ornements consistent en grains de verre ronds, qu'ils nomment *Anzalos*. La ressemblance est si grande entre les deux Nations, qu'il reste peu d'éclaircissements à joindre aux détails qu'on a déjà lus. Les habitants d'Angola ont un goût particulier pour la chair de chien, & ils la préfèrent à toute autre viande. En conséquence ils ont soin d'engraisser ces animaux, & on les vend publiquement dans les marchés.

Les armes dont on se sert à Angola sont l'arc & les flèches ; mais les Seigneurs ont des haches, des lances & des couteaux en forme de coupe-rets, qu'ils portent suspendus à leur ceinture du côté gauche. Il y a peu de différence entre leurs armes & celles du Congo, & on n'en remarque pas davantage entre leurs usages militaires & leur manière de combattre. Ils sont naturellement braves & entreprenants, & quelquefois ils s'engagent à quelque entreprise dangereuse & prenant congé du Roi, ils sont vœux de ne pas revenir sans l'avoir exécutée.

Les provinces d'Angola sont gouvernées sous l'autorité du Roi par les principaux Seigneurs de la Cour ; & chaque canton par un Chef inférieur qui porte le nom de *Sova*. Chaque *Sova* préside à l'assemblée d'un certain nombre de *Makottes* ou Conseillers, qui ont part à toutes ses délibérations dans les affaires de quelque importance ; mais qui n'approchent de lui qu'à genoux & en battant des mains. Ce *Sova* mène d'ailleurs une vie privée dans quelque village environné de haies épaisses, où l'on ménage quelques ouvertures fort étroites pour servir d'entrées. On ne connoît dans le Royaume d'Angola qu'une sorte de punition pour les crimes ; c'est l'esclavage au profit du *Sova*. Cependant après ce châtiment le coupable se venge quelquefois par la mort de son adversaire, qu'il empoisonne. Les formes de la Justice se réduisent à la déposition de l'accusateur, & elle est immédiatement suivie de la Sentence du *Sova*.

Le Gouvernement de Loanda & des autres parties du Royaume, qui reconnoissent l'autorité des Portugais, est entre les mains d'un Gouverneur, de deux *Bradores*, qui sont ses Conseillers, d'un *Bridor*, qui est le Chef de la Justice criminelle, & de deux Juges nommés *Jenfes*, avec un Secrétaire. Les Gouverneurs Negres, ou les *Sovas* des cantons que les Portugais ont soumis par les armes, leur payent un tribut annuel d'esclaves & leur rendent d'autres services à titre de vassaux.

Les Negres d'Angola ont trois sortes d'instruments de musique martiale ; les premiers sont de grandes creffelles attachées à des caisses de bois, qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé & couvert de cuir, & ils frappent dessus avec de petites baguettes d'ivoire. Les seconds ont la forme d'un cône ou d'une cloche renversée, & ils sont composés de plaques de fer fort minces. On frappe dessus avec des baguettes de bois, & souvent on a soin de les fendre pour rendre le son plus dur & plus militaire. Les instruments de la troisième

espèce

espece sont des dents d'éléphants creusées, dans lesquelles on souffle par une embouchure transversale, comme celle du fife, & le son approche beaucoup de celui de la trompette. Ces instruments ne sont pas tous d'une grandeur égale, les plus forts sont ceux du Général, qui s'en sert pour communiquer les ordres par divers sons. Les Officiers inférieurs, qui en ont de plus petits, répondent aussi par de certaines notes, pour faire entendre qu'ils comprennent les intentions de leur Chef. Les premiers Officiers, ou même les soldats, s'ils sont reconnus pour très-braves, marchent à la tête de la troupe, jouent, dansent, encouragent leurs compagnons, & leur font connoître par les sons qu'ils tirent de leurs trompettes, quelle est la force du danger qu'ils ont à éviter & quelle sorte d'armes ils ont à craindre.

Dans leurs marches, les Commandants portent de grands bonnets quarrés gamis de plumes d'autruches & de paons, pour rendre leur figure plus pompeuse & plus terrible. La partie supérieure de leur corps est nue à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils se couvrent les épaules. Depuis la ceinture jusqu'en bas, ils ont une sorte de hautes-chausses de toile qui sont couvertes d'étoffes & qui leur tombent jusqu'aux talons ; mais ils les retroussent vers la ceinture & les y tiennent attachées. A leur ceinture, qui est ordinairement fort bien travaillée, ils suspendent des sonnettes, dont le bruit semble les animer au combat. Ils ont aux jambes des bottines à la Portugaise, & leurs armes sont l'arc, les fleches, l'épée, la dague & la targette. Ceux qui sont armés d'un arc y joignent la dague, mais ils ne portent pas de targette. Le commun des soldats est nud de la tête jusqu'aux reins, & n'a pour armes que l'arc & les fleches avec une hache à la ceinture. La longueur des arcs est de trois pieds, les cordes sont d'écorce d'arbre, & les fleches de la même longueur que les arcs, mais moins grosses que le doigt. Elles sont armées de fer par la pointe & garnies de plumes à l'autre bout. Chaque soldat en porte six ou sept dans la main dont ils tiennent l'arc, sans le secours du carquois.

La méthode du pays pour cultiver les terres est différente de celle des autres Negres. Ceux d'Angola ouvrent la terre en sillons avec une sorte de pelle, & lorsque les rivières commencent à s'enfler des eaux de pluie qui descendent des montagnes, on fend la rive pour introduire dans les sillons autant d'eau qu'on en desire ; & lui fermant le passage, on la laisse reposer pour humecter la terre. Ensuite on la fait rentrer dans son lit par les memes canaux, & la terre par ce travail se trouve propre à recevoir des semences, qui produisent trois mois après une abondante moisson.

En général les habitants d'Angola n'amassent point de richesses, & ils se contentent d'un peu de millet, de quelques bestiaux, de leur vin & de leur huile de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans ce Royaume, consiste en esclaves qu'ils transportent à Porto-Rico, à Rio de la Plata, à saint Domingue, à la Havanne, à Carthagene & surtout au Brésil pour le service des plantations & des mines. Autrefois les Espagnols conduisoient annuellement plus de quinze mille esclaves dans leurs propres colonies, & on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en transportent pas moins. Leurs agents en achètent jusqu'à cent cinquante & deux cents mille dans l'intérieur des terres, lorsqu'ils arrivent sur la côte,

L'AFRIQUE.

ils sont ordinairement fort maigres & très-foibles, parce qu'ils sont mal nourris dans le voyage, & qu'on les fait coucher à l'air. L'usage des Portugais de Loanda est de bien traiter les esclaves avant que de les embarquer, & pour cet effet, ils les rassemblent dans une grande maison faite à ce dessein, & leur fournissent abondamment de l'huile de palmier pour se frotter le corps & se rafraichir. S'il ne se trouve point de vaisseau prêt à les recevoir; ou s'ils ne sont point en assez grand nombre pour faire une cargaison complete, on les employe en attendant à la culture des terres. Aussi-tôt que les esclaves sont à bord, on prend un soin extrême de leur santé, & ils sont pourvus de remèdes, surtout de limons & de blanc de plomb pour les garantir du scorbut. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, on ne manque point de le loger à part, & de lui faire observer un régime salutaire. Les Portugais veillent exactement à faire changer les nattes des esclaves de douze jours en douze jours.

Quoique la traite des esclaves soit assez considérable dans la ville de Kambamba, elle l'est beaucoup moins que dans celles de Massangano & d'Embakka, où tous les Negres voisins en menent sans cesse, lorsqu'ils ont besoin de quelques marchandises. Les Portugais ont des magasins de toutes sortes de commodités dans ces deux villes, entre autres des étoffes à lisière rouge, de grands couteils à longues rayes, des draps de Kent rouges, des toiles de Silésie & d'autres lieux, de beaux velours, des galons d'or & d'argent de toutes les grandeurs, de l'eau-de-vie, de l'huile de lin, des couteaux de matelots, toutes sortes d'épices, du sucre blanc, des tapis de Turquie, du fil blanc & de toutes couleurs, des colliers de verre bleu & noir, de la soie à coudre & à broder, du vin de Canarie, de grands hameçons, des épingles d'un doigt de long, des épingles communes, des aiguilles, de grandes & de petites sonnettes de faucons, des queues de cheval, dont les Negres font tant de cas, que pour une seule, ils donneroient volontiers deux esclaves.

Les hommes ont plusieurs femmes, mais la première jouit de la supériorité sur toutes les autres, comme dans les différentes contrées de l'Afrique. Une femme, qui est devenue mere, demeure séparée de son mari jusqu'à ce que son enfant ait quelques dents. Alors tous les parents & les amis des deux sexes portent l'enfant de maison en maison, au bruit de leurs chants & de leurs instruments de musique, afin qu'on lui fasse des présents suivant l'usage. L'office des femmes est d'acheter, de vendre & de faire au dehors tout ce qui est le partage des hommes dans la plupart des autres pays, tandis que leurs maris, gardant la maison, sont occupés à filer, à fabriquer leurs étoffes & à d'autres ouvrages de la même nature.

On peut attribuer aux mauvaises qualités de l'air qu'on respire à Angola, les diverses maladies dont les habitants de ce pays sont affligés. Une des maladies les plus ordinaires & les plus dangereuses est une fièvre ardente, qui cause la mort dans l'espace de quelques heures, si l'on n'a promptement recours à la saignée. Une autre maladie, qu'on nomme *Bitios de Kis* dans le pays, n'est pas moins redoutable que la fièvre dont je viens de parler. Les symptômes de cette seconde maladie sont une profonde mélancolie, avec de grands maux de tête, & des faiblesses de jambes accompagnées de vives

douleurs. Ceux qui en sont attaqués ont les yeux si enflés, qu'ils paroissent prêts à sortir de la tête. Le remède le plus convenable à cette sorte de maladie est de laver fréquemment l'anus de celui qui en est affligé & de lui mettre un suppositoire de limon, qu'on l'engage à garder le plus longtemps qu'il lui est possible. Souvent les malades ne peuvent le supporter deux minutes, parce qu'il leur cause des ardeurs très-douloureuses. Si l'application de ce remède est assez prompte, les malades n'ont pas besoin d'autres secours pour guérir ; mais si le mal a eu le temps de se fortifier, il faut avoir recours à d'autres traitements, suivant l'état dans lequel le malade se trouve.

Les Negres d'Angola sont souvent attaqués d'une autre maladie qui leur affoiblit la vue jusqu'à la leur ôrer presque entièrement, mais ils emploient un remède, qui tout simple qu'il est, se trouve très-efficace. Ils prennent un foie de poule crud, se l'appliquent sur les yeux, & sont en peu de temps radicalement guéris. Les maladies auxquelles ils sont encore fort sujets sont de violents maux de jambes ; une espèce de paralysie qu'ils nomment *Beriberi* ; le *Boast*, l'*Embasser* & la petite vérole. Le meilleur remède contre le *Beriberi* est de frotter les jointures du malade devant le feu avec une espèce d'huile que les Indiens nomment *Man-Tannah*, & qui découle des rochers dans l'île de Sumatra, comme une huile de pierre. Elle est excellente aussi pour les humeurs froides, pour les faiblesses de jambes & pour les entorses. Le *Boast* est une pernicieuse maladie qui attaque les Negres, & qui leur fait tomber en pourriture le nez, les mains, les pieds, les doigts, les oreilles & qui passe d'une jointure à l'autre avec de grandes douleurs. L'*Embasser* est un autre mal fort commun, qui est causé par l'endurcissement de la rate. Il occasionne une mélancolie noire, rend le tein jaune & le corps pesant. Les remèdes que les Negres connoissent pour la guérison de ce mal, sont des bouillons composés de la racine d'un arbre, qu'ils nomment *Embotta*. A l'égard de la petite vérole, elle est souvent mortelle pour eux, parce qu'ils ignorent les soins que demande cette maladie, & les remèdes qui y sont propres.

A la mort d'un Negre, on lave soigneusement le corps, on peigne ses cheveux, on le pare d'un habit neuf, & dans cet état on le porte à la sépulture, qui est ordinairement une espèce de caveau. On le place sur un petit siège de terre avec quantité de colliers & d'autres instruments autour. Pour les personnes du premier ordre, on fait des libations de sang & de vin, les autres cérémonies funèbres ont beaucoup de ressemblance avec celles du Congo ; on les nomme *Tamba*, & on observe que ces formalités profanes sont encore en usage parmi quelques Chrétiens d'Angola.

Les habitants d'Angola sont extrêmement livrés à la divination par le vol des oiseaux. S'ils en voyent partir un du côté gauche ; s'ils croient remarquer quelque différence dans son cri, ils consultent leurs Prêtres, qui en tirent des conséquences & des règles pour leur conduite. Tous les champs du pays étant sans hayes & sans défense, on plante aux environs quelques rangées de pieux qui sont revêtus par les Prêtres d'un peu de paille ou d'herbes sacrées. C'est dans l'esprit des Negres un si puissant préservatif contre le vol, qu'il causeroit la mort à ceux qui entreprendroient de nuire aux moissons.

Les habitants de Benguela, si l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, se nomment *Endal-Ambondos*, & n'ont aucune espèce de gouvernement. On les représente si simples & si timides, que trente ou quarante Européens armés fussent pour faire la loi à toute la Nation. Ces peuples portent des peaux autour de la ceinture & des colliers au col. Leurs armes sont des dards de fer & des arcs, & ils mènent une vie sauvage & très-brutale. La parure des femmes du pays est un collier de cuivre qui ne pèse pas moins de quinze livres avec des brasselets du même métal, qui leur montent jusqu'au coude. Autour de la ceinture, elles portent une pièce d'étoffe compotée de l'écorce d'un arbre nommé *Ijandi*, qui n'est ni filée, ni tissée, & sous les genoux elles ont des cercles de cuivre qui leur descendent jusqu'aux mollets.

La Province d'où ce canton dépend s'appelle *Dembe*, & présente une chaîne de montagnes qui s'étendent depuis celles de Kambamba; elles bornent les côtes au Sud & à l'Ouest, & si les habitants étoient plus laborieux qu'ils ne sont, ils en retireroient du cuivre en abondance; mais ils se contentent de ce qui leur est nécessaire pour leur parure, & négligent le reste.

L'air est si dangereux dans le pays de Benguela, & communique aux aliments des qualités si pernicieuses, que les Etrangers qui en usent à leur arrivée, ne peuvent éviter la mort, ou de fâcheuses maladies. On conseille ordinairement aux passagers de ne pas descendre au rivage, ou du moins de ne pas boire de l'eau du pays. On reconnoît aisément, à l'air triste & défait des blancs qui s'arrêtent à Benguela, combien le climat de cette région leur est contraire. Leur voix est foible & tremblante & leur respiration paroît entrecoupée, comme s'ils la retenoient entre leurs dents. Plusieurs voyageurs dont on tient ce récit, ont évité de faire un long séjour dans un lieu qui leur a semblé si triste.

NATIONS QUI BORDENT LES PAYS DU CONGO ET D'ANGOLA.

Parmi les Nations voisines du Congo & d'Angola, on remarque plus particulièrement celles des Anzikos & des Jaggas, qui se sont rendus redoutables par leurs invasions, & qui ont formé plusieurs Royaumes indépendants, tels que ceux de Bokka, de Meala, d'Anziko, de Maramba, &c. On donne maintenant à la Nation des Anzikos le nom de Metikas, ou de Monfals, nom qu'elle tire peut-être de sa capitale, qui est située vers les frontières de Bukka-Meala. Il n'y a rien de remarquable dans cette ville que le Palais Royal, qui passe pour bien bâti, & on assure que le Roi qui regne sur Monfals, compte treize autres Rois parmi ses vassaux. Il porte le titre de grand Makkoko ou Makoko, & donne ce nom à tout le Royaume.

On y trouve, suivant le rapport de quelques voyageurs, quantité de mines de cuivre & beaucoup de sandal rouge & gris. Le rouge porte le nom de *Tavilla*, & le gris celui de *Khikongo*. Ce dernier passe pour le meilleur, & on en fait une poudre fort odoriférante & diverses médecines. Si on le mêle avec l'huile de palmier, on en fait une onction très utile à la santé;

mais les Portugais y ajoutent du vinaigre, & s'en frottent les jointures dans certaines maladies. En le jettant sur les charbons ardents & se mettant la tête sur la fumée qu'il produit, on assure qu'on est soulagé des plus terribles maux de dents. La moelle & les parties intérieures de l'arbre sont les plus estimées pour la composition des remèdes, & on ne fait même aucun cas des parties extérieures.

Les Anzikos ou Monfals sont vifs & belliqueux, on remarque en eux une extrême agilité, & on ne vante pas moins leur douceur, leur droiture & leur bonne foi que leur courage & leur valeur. Cependant ils sont d'un caractère si sauvage & si peu disposé à se familiariser avec les Européens, que ces derniers ne peuvent former aucune conversation avec eux, aussitôt que les marchés qu'ils font sont finis. Ils mènent au Congo des esclaves de leur propre Nation, des dents d'éléphants, ou des étoffes des pays dont ils sont voisins. En échange ils emportent du sel & des zimbis, qui leur servent de monnoye, outre une espèce de grandes coquilles qui viennent de l'île saint Thomas, & qui sont employées dans leur parure. Ils reçoivent au ii des foyes, des toiles, de la verrerie & d'autres marchandises tirées de Portugal. Plusieurs voyageurs rapportent que les Anzikos ont chez eux des marchés publics de chair humaine, comme on vend en Europe celle des bœufs & des moutons. Ces mêmes voyageurs prétendent que les Anzikos, peu contents de manger les prisonniers qu'ils font à la guerre, tuent leurs propres esclaves, ou les vendent pour la boucherie publique.

Dans cette contrée barbare, le peuple a la tête nue & n'est pas mieux couvert depuis la ceinture jusqu'en haut. Il se noue les cheveux sur la tête ou les frise, & en général il a beaucoup de soin de sa chevelure. Les Nobles sont vêtus de soye & de toile, & ils ont la tête couverte d'un bonnet bleu, rouge ou noir, ou d'un chapeton de velours. La vanité leur fait apporter du choix dans leurs habits, suivant leur état & leurs facultés. Les femmes nobles & riches sont couvertes de la tête jusqu'aux pieds, mais celles du commun n'ont qu'un pagne qui leur tombe de la ceinture en bas. On voit aux premières une sorte de mante qu'elles rejettent sur leurs épaules, & qui ne leur laisse que le visage découvert. Elles portent aussi des souliers, tandis que toutes les autres vont pieds nus. Leur marche est vive & légère, leur taille fort bien prise, & leur abord agréable.

Les Anzikos ont toujours coutume de combattre à pied, & il y a quelque différence entre leurs armes & celles de leurs voisins. Leurs arcs sont petits & courts, & ils sont enveloppés d'une peau de serpent de plusieurs couleurs, avec tant de propreté qu'on la prendroit pour le bois même. On prétend que cette peau rend les arcs plus forts & fait que les archers les tiennent plus fermes. La corde est un tissu de quelques petites plantes qui ressemblent au roseau, mais souples & solides comme les fouets dont les Portugais se servent à cheval. Les flèches des Anzikos sont courtes & menues, mais d'un bois fort dur, & ils les portent dans la même main dont ils tiennent l'arc. Ils les tirent si promptement que plusieurs partent avant que la première soit tombée à terre. Ils se servent aussi de haches & de couperets, dont la forme est particulière à leur Nation. Le manche est plus petit de la moitié que le fer ; il est couvert d'une peau de serpent, & se termine par

L'AFRIQUE.

un pommeau qui sert à le faire mieux tenir. Le fer en est fort luisant & il tient au bois par quelques plaques de cuivre qui sont de la même longueur que le manche. Le dos de la hache sert de marteau, & dans une action les Anzikos parent aux fleches de l'ennemi, en tournant leurs haches avec tant de vitesse qu'elles leur coupent le passage. Ensuite ils les suspendent à leurs épaules pour commencer plus librement leur décharge. Ils ont encore dans des fourreaux de peau de serpent des dagues fort courtes, qui ont la forme d'un couteau avec un manche, & ils les portent en sautoir. Leurs ceintures sont de différentes sortes; mais celles des guerriers sont de peau d'élephant, larges de trois pouces. Comme elles sont d'abord extrêmement roides, parce que cette peau n'a pas moins de deux pouces d'épaisseur, ils les courbent à la chaleur du feu, & parviennent ainsi à les boutonner. On n'a pas d'autre éclaircissement sur la Religion de ces peuples, sinon qu'ils sont idolâtres.

JAGGAS.

Le nom de Jaggas, suivant le rapport de divers voyageurs, paroîtroit un nom commun à plusieurs peuples; l'étendue de pays qu'ils occupent sert à confirmer cette opinion. Leur figure personnelle est peu agréable. Ils sont noirs, ont la taille haute & l'air audacieux. Leur usage est de se tracer des lignes sur les joues avec un fer chaud, & ils s'accouturent aussi à ne montrer que le blanc des yeux en baissant la paupière; ce qui acheve de les rendre hideux. Ils sont totalement nus, & tout respire la barbarie dans leurs manieres. On ne leur connoît point de Rois, & ils vivent dans les forêts, errants comme les Arabes. Leur férocité & leur courage les portent à ravager le pays de leurs voisins, & dans leurs attaques ils poussent des cris affreux, afin d'effrayer leurs ennemis.

Leurs armes sont le dard & la dague avec des targes de cuir, qui leur couvrent entièrement le corps, & ces mêmes targes plantées autour d'eux dans leurs camps leur font une espèce de rempart. Souvent en présence de leurs ennemis, ils se contentent de se couvrir le corps de cette sorte de boucliers, & attendent que les fleches de leurs adversaires soient épuisées, pour se jeter sur eux & les massacrer. Ces peuples ne campent jamais sans se fortifier, quand ils n'auroient qu'une nuit à passer dans le même lieu. Ils emploient à cet usage les arbres que le pays leur offre, & pendant qu'une partie de l'armée s'occupe à les abattre, l'autre les transporte dans le lieu nécessaire. Leur retranchement consiste dans un enclos circulaire percé de douze portes, dont la garde de chacune est confiée aux soins d'un Capitaine. Le Général est logé au centre du camp dans un enclos particulier avec une bonne garde à la porte. Les huttes des soldats sont serrées l'une contre l'autre, & ils placent à la porte de chaque hutte leurs arcs, leurs fleches & leurs dards; de sorte qu'à la moindre alarme, ils se trouvent prêts à combattre. D'ailleurs leurs sentinelles veillent toute la nuit au bruit de leurs tambours.

Les Jaggas se plaisent beaucoup dans les pays où ils trouvent le plus de palmiers, parce qu'ils aiment avec passion le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit est pour eux d'un double usage, en ce qu'ils le mangent & en tirent

de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin de palmier est différente de celle des autres peuples. Ils abattent l'arbre par la racine, & le laissent couché l'espace de dix ou douze jours avant que d'en faire sortir le vin. Ensuite ils y creusent deux trous quarrés, l'un au sommet, & l'autre au milieu. Ils tirent de chaque trou environ une quarte de liqueur du matin au soir, & un arbre peut fournir la même mesure pendant vingt-six jours ; mais au bout de ce temps, il se flétrit & se sèche entièrement. Dans tous les lieux où ils font quelque séjour, ils coupent assez d'arbres pour se fournir de vin pendant un mois. S'ils prennent la résolution de rester encore lorsque le premier mois est fini, ils recommencent la provision d'une autre mois, & ruinent ainsi un pays en peu de temps.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'aussi long-temps qu'ils y trouvent ce qui leur est nécessaire. Vers le temps de la moisson, ils s'établissent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir des grains & tuer des bestiaux qui ne leur appartiennent pas, car ils ne plantent, ni ne sement, & négligent d'élever des troupeaux. Lorsqu'ils entrent dans un pays où ils s'attendent qu'on fera une vigoureuse résistance, ils se retranchent & demeurent tranquilles un ou deux mois, se contentant de tenir les habitants dans des allarmes continuelles pendant cet intervalle. S'ils sont attaqués, ils se tiennent simplement sur la défensive & laissent quelques jours à l'ennemi pour décharger sa fureur. Le Général des Jaggas met ensuite en embuscade une partie de ses troupes à quelque distance du camp, & il trouve ainsi moyen d'enfermer ses ennemis, s'ils se hasardent à renouveler l'attaque. Alors si les Jaggas sont vainqueurs, ils ne manquent pas de ravager le pays où ils se trouvent.

Les femmes des Jaggas portent leurs cheveux avec de hauts toupets entremêlés de coquillages. Elles se frottent le corps avec du musc, & c'est une grande beauté à leur jugement que d'avoir quatre dents de moins, savoir deux en haut & deux en bas. On estime si peu celles qui n'ont pas le courage de se procurer cet agrement prétendu, qu'on refuse de boire & de manger avec elles. Presque toutes les femmes ont les bras, les jambes, le cou chargés de colliers & d'anneaux, & autour des reins elles portent un pagne de soye. Elles sont naturellement assez fécondes ; mais leurs maris qui les emmènent toujours avec eux dans les courses qu'ils font, donnent impitoyablement la mort aux enfants qui naissent pendant les marches. Pour suppléer en quelque sorte à ces pertes, les Jaggas enlèvent dans les villes qui tombent sous leur puissance tous les garçons & les filles de douze ou treize ans environ, & ils les élèvent comme s'ils leur avoient procuré la naissance, tandis qu'ils tuent les pères & les mères pour les manger.

Ils se font accompagner de toute cette Jeunesse dans leurs différentes courses & leur mettent un collier qui est la marque de leur disgrâce. Les garçons doivent le garder jusqu'à ce qu'ils aient fait quelque action qui leur mérite l'honneur d'être déclarés *Gonjos*, c'est-à-dire, Soldats. Alors ils quittent tous les signes de leur servitude & sont regardés comme de véritables Jaggas. Le Général de ces peuples n'entreprend rien d'une certaine importance sans faire un sacrifice qui coûte la vie à plusieurs victimes humaines. Les cérémonies de ce sacrifice se font ordinairement le matin & avec beaucoup d'appareil.

Pour enterrer leurs morts, les Jaggas font un caveau dans lequel ils mettent le corps assis, mais c'est après lui avoir accommodé fort proprement les cheveux, l'avoit lavé & comme embaumé avec des poudres odoriférantes. Le mort est couvert de ses plus beaux habits, & lorsqu'il est placé dans le caveau destiné à lui servir de dernière demeure, deux de ses femmes se couchent près de lui & aussitôt qu'on a brisé ses armes & qu'on les a jetées dans le même lieu, on ferme le caveau en le remplissant de terre. Ceux qui meurent dans le pays sont enterrés de la même manière, mais on met avec eux dans le caveau, tous leurs ustensiles domestiques. Chaque mois, les parents du mort, s'assemblent au tombeau pendant trois jours & font des libations de sang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'observe aussi longtemps qu'il reste quelqu'un de la famille en vie. On rapporte que les Jaggas sont fort humains entr'eux tout le tems qu'ils jouissent d'une bonne santé, mais dans la maladie, ils ne connoissent plus aucune loi d'humanité & de compassion naturelle.

Tels sont les mœurs, les usages, &c. des peuples qui se trouvent entre le pays de Benguela & celui des Hottentots, dont je vais parler dans l'article suivant. Plusieurs Géographes placent encore parmi les peuples voisins du Congo, une Contrée fort vaste qui borde la mer sous le nom de Royaume de Matama, de Mataman, ou de pays de Simbelas. M. Delisle dans la carte assure de son côté que la situation de Matama est incertaine. Quoi qu'il en soit, au rapport de tous les voyageurs, l'air de ce pays est fort bon, & son terroir produit abondamment toutes sortes de provisions sans compter les mines de cristal & de divers métaux. Le Roi qui est Idolâtre est souvent en guerre avec les habitans d'Angola, & on trouve vers la côte plusieurs Chefs de bourgades qui malgré la pauvreté & la misère auxquelles ils sont réduits prennent le titre de Rois. On croit qu'il y a encore dans ces Contrées une Nation de Sauvages sans nom, qui, à ce qu'on prétend, ne diffèrent des bêtes brutes que par l'usage de la parole.

ARTICLE V.

LES HOTTENTOTS.

Différentes Nations des Hottentots.

La première Nation des Hottentots en commençant par le Cap de Bonne-Espérance, est celle des *Gunjemans*. Ces peuples vendirent une partie de leurs terres aux Hollandois, & se trouvent aujourd'hui mêlés avec ces derniers.

En tirant vers le Nord on rencontre la Nation des *Kochos* que Dapper appelle *Salthaneaters*, parce qu'ils habitent les environs de la Baye de Saldanha ou Saldagne. Il y a dans ce pays plusieurs mines de sel qui y attirent les Etrangers. Les Hollandois y ont toujours des soldats, qui servent en même temps à garder les mines, & à découvrir les vaisseaux qui paroissent en mer. Les anciens habitans du pays occupent la plus grande partie des terres, & surtout celles où il n'y a pas de sources. Les Hollandois qui doivent

doivent fournir les rafraichissements aux vaisseaux de la Compagnie des Indes des Provinces-Unies, habitent les endroits où sont les plus belles prairies.

En avançant du côté du Nord, on rencontre les *Souffiquas* ou *Suffaquas*, dont le pays est situé à quelque distance de la Baye de Saldanha. Les *Suffaquas* formoient une Nation très-nombreuse, & elle étoit fort riche en troupeaux avant que les *Flibustiers* Hollandois eussent ravagé ce pays. Le terrain est coupé de montagnes, dont les sommets & les vallées sont couvertes d'herbes, ornées des plus belles fleurs, & parfumées des plantes les plus odoriférantes. Il y a peu de bêtes sauvages, ce qui provient sans doute de la disette d'eau.

Le pays des *Suffaquas* confine à celui des *Odiqas* ou *Udiqas*, qui habitent aux environs de la Baye de Sainte Hélène. Ces deux Nations se sont liguées contre les *Chirigriqas* leurs voisins avec lesquels ils ont eu plusieurs guerres. Les Hollandois trouverent le moyen de les reconcilier en 1706, & depuis ce temps elles ont vécu en paix.

Ces *Chirigriqas* sont au-dessus de la Baye de Sainte Hélène. Ce peuple qui est très-nombreux, est remarquable par la force du corps. Les *Chirigriqas* passent parmi les *Hottentots* pour les plus adroits à lancer la zagaie, arme dont ils se servent. La qualité de leurs terres est meilleure que dans les deux derniers Cantons dont on vient de parler. Le pays est partagé en deux par la rivière des Elephants, ainsi nommée parce que ces animaux se trouvent en grande quantité sur les bords. Il y a plusieurs montagnes qui fournissent d'excellents pâturages. Les vallées sont très-fertiles & sont émaillées de fleurs qui répandent une odeur agréable. On y voit des Serpents parmi lesquels il y en a une espèce qui est cornue, & qu'on appelle *Cerastes*. On trouve dans quelques endroits des cailloux curieux par leurs différentes couleurs, & par leurs nuances singulieres. Il y a dans ce pays une grande forêt de haute futaye, qui est remplie de Lions, de Tigres, de Léopards, de Loups & d'autres animaux carnassiers. Les *Chirigriqas* qui avoient éprouvé la fureur des *Flibustiers*, ne regardoient les Européens qu'avec horreur. Les Hollandois les firent revenir dans la suite de leurs préjugés, & arrêterent les effets de leur animosité qui les portoit à massacrer les Européens qui tomboient entre leurs mains.

En continuant toujours du même côté, on rencontre la grande & la petite Namaqua. La petite est située sur la Côte & à l'Ouest de la grande. Les *Namaquas* habitants de ces deux pays, n'ont pas la même forme de gouvernement, ni la même maniere de vivre. On les estime pour leur force, leur valeur, leur bon sens & leur bonne mine. Ils parlent peu, leurs réponses sont laconiques, & ils ne répondent jamais sans avoir réfléchi. Le pays est montagneux & fort stérile, à cause des sables & des pierres dont le terrain est rempli. Les vallées ne sont pas même plus fertiles que le reste du pays. Il n'y a dans tout le Canton qu'un petit bois & une seule source. La rivière des Elephants qui coule au travers fournit de l'eau aux habitants. Près de la source dont on vient de parler on voit un rocher creusé & taillé de maniere qu'il forme une espèce de Forteresse. On l'appelle le château de Miro, & on prétend que c'est l'ouvrage d'un ancien Capitaine des *Namaquas* nommé Miro. On trouve dans ce pays une grande quantité de bêtes sauvages, &

une espèce particulière de Daims marquetés, qui n'est point dans les autres contrées des Hottentots : les taches de ces animaux sont blanches & jaunes, & ils ne sont pas aussi gros que ceux de l'Europe, mais ils sont plus légers à la course. Ils ne vont que par troupes, & ne sont gueres moins de cent ensemble. La chair en est grasse & délicate, mais elle n'a pas le goût de nos Daims.

Sur les frontières des Namaquas, du côté du Nord, habitent les *Attaquas*. Leur pays est stérile & sec. La grande disette d'eau les oblige à vivre par petites troupes placées à une certaine distance les unes des autres. Ils ne font aucun commerce, & ont à peine assez de bestiaux pour leur usage. Ils sont même souvent obligés de vivre de gibier. Ces peuples supportent leur pauvreté avec une philosophie vraiment stoïcienne, & ils patoissent aussi contents que s'ils étoient dans l'abondance. Quoique braves, ils mènent une vie fort tranquille & sont rarement en guerre avec leurs voisins. Lorsqu'ils craignent d'être attaqués ils allument des feux sur les montagnes, & à ce signal toutes les différentes troupes se rassemblent en un seul corps.

Telles sont les Nations Hottentotes qu'on rencontre au Nord du Cap.

Les *Koopmans*, ainsi appelés du nom d'un de leurs Capitaines, consistent aux Gunjemans du côté du Sud. Leur pays s'étend fort loin à l'Est, mais il est refermé sur la côte. Plusieurs Européens s'y sont établis, & occupent de riches & belles campagnes. Le pays est très-fertile & bien arrosé. On y trouve surtout en grande abondance diverses espèces de bois propres à différents usages. La rivière nommée Palamit coule rapidement au travers de ces campagnes. Elle tire sa source des montagnes de Drakenstein, & après avoir parcouru les vallées des Koopmans elle va se jeter dans la mer. Elle reçoit dans son cours plusieurs ruisseaux dont le plus large est appelé la rivière Noire. On trouve dans ce Canton un Bain d'eau chaude, & plusieurs mines de sels.

La Nation des *Hessaquas* est plus avant vers le Sud. Leurs terres sont situées le long des côtes de la mer. Ces peuples sont riches, puissants, mais peu instruits dans le métier de la guerre. Les campagnes qui fournissent d'abondants pâturages, sont couvertes de leurs troupeaux, & leurs bœufs de guerre surpassent ceux de leurs voisins en force & en beauté. Leurs richesses les mettent en état de faire un grand trafic avec les Hollandais, & de se procurer de l'eau-de-vie, du tabac & plusieurs autres choses en plus grande quantité que leurs voisins. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter la guerre, mais lorsqu'ils y sont forcés, ils ne montrent pas moins de courage que les autres Nations. Lorsqu'ils sont trop foibles pour résister à leurs ennemis, ils ont recours au Gouverneur du Cap, qui tâche alors de rétablir la paix entre ces peuples. Les villages des Hessaquas sont plus grands & plus peuplés que ceux des autres Hottentots. Ils sont aussi en plus grand nombre. Il y a beaucoup de gibier dans ce pays, qui fournit d'ailleurs tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. Les Hessaquas qui sont pauvres ont coutume de se mettre au service des Européens, & lorsqu'ils ont amassé quelque argent ils achètent des bestiaux, & se retirent dans leurs pays où ils deviennent bientôt aussi riches que leurs compatriotes.

A l'Est des Koopmans, on rencontre les *Sonquas*. C'est un peuple extrême-

ment courageux & très-adroit à manier les armes. Le pays qui est montagneux fournit à peine de quoi nourrir ses habitants. Pour subvenir à leur pauvreté, ils s'engagent dans les troupes des autres Hottentots, & vont continuellement à la chasse. Ils épargnent tant qu'ils peuvent leurs bestiaux qui ne sont pas nombreux, & ils les réservent ordinairement pour quelque jour de solennité. La plupart du temps ils vivent de racines & d'herbes qui se trouvent dans les campagnes. Les Sonquas ont soin d'enlever le miel qu'ils trouvent dans le creux des arbres, & ils le vendent aux Européens.

Le pays des *Dunquas* confine à celui des Sonquas. Il est moins montagneux que par-tout ailleurs, & couvert d'herbes, de plantes & de fleurs. On y trouve des troupeaux & du gibier en abondance.

Les Cantons occupés par les *Damaquas* leurs voisins, est aussi beau & aussi fertile, mais il est encore plus uni. Il fournit des melons d'eau & du chanvre sauvage. Le gibier & le bétail y sont en grande quantité; mais le bois y est rare. Les salines qui sont en plusieurs endroits du pays, se trouvent trop éloignées pour que les Européens puissent en faire usage, car les Hottentots ne se servent jamais de sel. Le Palamit arrose ce canton, dans lequel il serpente beaucoup.

Après les *Damaquas* on trouve les *Gauros* ou *Gauriquas*. La contrée qui n'est pas d'une grande étendue, est si riche & si fertile que le peuple, quoique nombreux, y vit dans l'abondance. L'eau & le bois s'y trouvent en grande quantité, & les pâturages y sont excellents. Le grand nombre de bêtes féroces dont ce pays est rempli, oblige les habitants à leur faire continuellement la chasse.

Sur la côte du Nord-Est des *Gauros* habitent les *Houténiquas*. On trouve dans ce pays plusieurs forêts dont les arbres sont très-beaux. Entre ces bois il y a de belles prairies couvertes d'herbes de toute espèce & émaillées de fleurs qui flentent en même temps la vue & l'odorat.

Le pays des *Chamtouers* borne celui des *Houténiquas*. Cette contrée est une plaine bien arrosée & qui fournit de bons pâturages. Le gibier & les bêtes sauvages y sont aussi en abondance.

Enfin au Nord-Est des *Chamtouers*, on rencontre la Nation des *Heykoms*. Leur pays est plein de montagnes, & l'eau douce y est fort rare. Il n'y a que les vallées qui soient fertiles.

Il y a de certains Hottentots vagabonds, qui ne s'occupent qu'à voler & à faire des incursions sur les terres des peuples qui habitent aux environs du Cap. C'est un composé de tous les scélérats Hottentots, qui, ou proscrits par leurs crimes, ou gênés par les loix & les coutumes de leur pays, se retirent dans les montagnes où ils font leur habitation. On les appelle *Bushchies* dans la langue du pays, c'est-à-dire, *gens de grands chemins*. Lorsqu'on peut arrêter quelqu'un de ces brigands, il est aussitôt mis à mort. On envoie souvent contre eux des partis; mais comme ils savent qu'ils n'ont aucun pardon à espérer, ils se battent avec un courage extraordinaire. Leurs plus dangereux ennemis sont les *Haykoms*.

Entre le pays des *Gauriquas* & des *Houténiquas*, on trouve la terre de Natal habitée par les *Kaffres* ou *Caffres*, que quelques uns confondent avec les Hottentots. Toutes les relations les plus fidèles qu'on a de ce pays, sont

LES C-FFRES.

cependant voir que ce sont deux peuples absolument différents. Ils se ressemblent à la vérité, par les cheveux, leurs grosses lèvres & leur nez camus, mais ils diffèrent à plusieurs autres égards. Les Caffres ont naturellement le nez camus en naissant, au lieu qu'on le rend ainsi aux Hottentots dans leur enfance. Les premiers sont entièrement noirs, & les seconds ont une couleur olivâtre. Les Caffres ne se frottent point le corps de graisse, ne bégayent point, ne frappent point leur langue contre le palais en parlant, habitent des maisons quarrées & faites de plâtre, portent des croix pendues à leurs cols, enfin sont gouvernés par un Roi. Toutes ces choses n'ont rien de conforme aux mœurs & usages des Hottentots, comme on le verra bientôt. Les Caffres sont en commerce avec les corsaires de la mer Rouge, qui leur apportent des étoffes de soye, & en échange, ils remportent des dents d'éléphants. Les Caffres échangent ces mêmes étoffes contre des marchandises d'Europe, lorsque quelque vaisseau touche au Cap. On leur livre ordinairement pour ces marchandises, du goudron, des ancres & des cordages, qu'ils échangent de nouveau avec les pirates de la mer Rouge. Ils envoient au Monomotapa la soye qu'ils ne vendent pas aux Européens. Les Portugais de la Mosambique font aussi commerce avec ces Caffres.

Origine des
Hottentots.

M. Pierre Kolbe, dans ses Mémoires sur le Cap de Bonne-Espérance où il avoit été pendant dix ans, nous apprend que le mot *Hottentot* n'est point un sobriquet, comme plusieurs l'ont avancé, & que c'est le véritable nom par lequel les peuples du Cap de Bonne-Espérance se sont toujours désignés eux-mêmes. Leur origine ne nous est pas connue. Les Hottentots disent, » que leurs premiers parents vinrent dans leur pays par une fenêtre ou par » une porte, car le mot qu'ils employent, signifie également ces deux choses. Ils ajoutent que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme » *Hingnoh*; que leur Dieu qu'ils appellent *Tikquoa*, les envoya l'un & l'autre dans le pays; qu'ils apprirent à leurs descendants à garder les troupeaux, & à faire un grand nombre d'autres choses utiles. « Cette tradition, généralement répandue chez toutes les Nations Hottentotes, a un grand rapport avec l'histoire de Noé sorti de l'Arche après le déluge.

Les Hottentots ont une autre tradition qui n'est pas moins remarquable. Ils disent » que leurs premiers parents commirent une faute si grande, & » qu'ils offensèrent tellement le Dieu suprême, qu'il les maudit eux & toute » leur postérité; qu'il endurcit leur cœur de manière qu'ils ont très-peu de » connoissance de cet Etre, & qu'ils se sentent toujours éloignés de le servir. « Les différentes traditions porteroient naturellement à croire que les Hottentots ou descendroient des Juifs, ou que quelque Juif en voyageant anciennement dans ce pays, auroit donné à ces peuples quelque connoissance de la Genèse, & des coutumes Judaïques. En effet, les Hottentots reglent le temps de leurs principales fêtes par les nouvelles & les pleines lunes, s'abstiennent de certaines viandes, surtout de la chair de porc & de poissons sans écailles. A un âge marqué ils pratiquent une espèce de circoncision, & ont leur baptême & leurs ablutions. Ils ne conservent cependant aucun souvenir ni de Moïse, ni des enfants d'Israël, ni de la loi écrite. On pourroit conjecturer de ceci qu'ils sortent des Troglodytes, ancien peuple d'Afrique, qu'on prétend être sorti d'Abraham par Catura, & qui

observoit plusieurs coutumes communes aux Juifs & aux Hottentots. Les Troglodytes & les Hottentots s'accordent à donner à leurs enfans les noms de leurs bêtes favorites, comme ceux de bœuf, de mouton, &c. Les uns & les autres enferment dans de petites huttes avec quelques provisions les vieillards qui ne sont plus en état de marcher, & les abandonnent ainsi pour toujours. Leur manière de chasser est la même, ainsi que celle d'ensevelir leurs morts. En un mot, les uns & les autres sont extrêmement légers à la course.

La langue des Hottentots est un composé de sons extraordinaires. On n'y apperçoit même rien de commun avec aucune langue connue. Elle ressemble, disent quelques-uns, au bruit confus que font des coqs d'inde en colère qui se battent, aux cris d'une pie ou d'un chat-huant. Les Européens ne peuvent parvenir à la bien prononcer, quelque peine qu'ils se donnent. La prononciation de cette langue dépend de certains chocs, de certains froissemens peu naturels de la langue contre le palais, de certaines vibrations & inflexions si étranges, qu'il est presque impossible de les imiter. Cette langue est une espèce de bégayement, & on prendroit volontiers les Hottentots pour un peuple de Bègues. Pomponius Mela, en parlant des Troglodytes s'exprime ainsi : *Ces peuples sont plutôt du bruit que d'articuler des mots : bruit aigu qui ne paroît avoir rien d'articulé.* Hérodote & Pline après lui assurent, que la langue dont ces peuples se servent ne ressemble à aucune autre : ils font simplement un bruit semblable au cri des chauves-souris. Cette nouvelle conformité entre les Hottentots & les Troglodytes pourroit servir encore à appuyer les conjectures de ceux qui pensent que les premiers tirent leur origine des seconds.

M. Kolbe avertit, dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut, que les voyageurs n'ont pas représenté les Hottentots tels qu'ils étoient, & qu'ils ont outre la matière dans la description qu'ils en ont faite. Ils les font passer, ajoute-t-il, pour le peuple le plus sauvage & le plus brutal, incapable en quelque sorte de la moindre réflexion, n'ayant aucune connoissance de la Divinité, nul ordre, nulle économie, & ne donnant aucune marque de bon sens ou d'humanité. Notre Auteur avoue qu'ils ont de grands défauts, qu'ils sont extrêmement mal-propres & très-paresseux ; mais il se plaint en même temps de ce qu'on a beaucoup exagéré ces défauts. Il relève surtout la brutalité qu'on leur reprochoit de coucher pêle-mêle, sans distinction de sexe ni même de parenté. Comme il a fait un long séjour parmi eux, il a été en état de juger par lui-même de ce qui en étoit, & il assure que cette accusation est des plus fausses & des plus mal fondées. Le portrait qu'il en fait est assez avantageux.

L'intégrité, l'équité & la promptitude à rendre justice sont, dit-il, des qualités qu'on admire dans ces peuples. On voit aussi briller parmi eux une noble simplicité qui charme ceux mêmes qui ne considèrent que le faste des Nations policées. Ils sont bons & fideles domestiques, & ne touchent jamais à ce qui leur est confié, & s'acquittent avec exactitude & habileté des commissions les plus importantes. Ils sont généreux, hospitaliers, secourent promptement ceux qu'ils savent être en danger, & se font un plaisir de partager avec leurs voisins les présents ou provisions qu'ils reçoivent. M. Kolbe rapporte à ce sujet un trait qui paroît mériter d'être placé ici.

L'AFRIQUE.

Leur langue.

Leur portrait.

» J'étois intimement lié, dit-il, avec un nommé Pegu, Capitaine d'un village assez éloigné du Cap. Un jour qu'il étoit venu chez moi pour me rendre une visite, il m'annonça qu'il avoit très-bon appétit, & que je l'obligerois si je voulois lui donner quelques rafraichissemens. Je lui fis apporter à boire & à manger, en lui disant qu'il pouvoit disposer de tout ce que je lui offrois. Il profita de mes offres. Comme la salle dans laquelle je le reçus donnoit sur la rue, il ne tarda pas à voir passer quelque Hottentot de sa connoissance, & aussitôt qu'il en eut aperçu un, il l'invita à lui tenir compagnie, ce que l'autre accepta volontiers. Lorsqu'il qu'il fut parti, je dis à Pegu, que j'étois étonné de ce qu'ayant un voyage à faire, il avoit si peu ménagé les provisions que je lui avois données. Il parut surpris de mon discours, & me répondit ainsi. *J'ai suivi la coutume des Hottentots. Je ne puis rien manger sans en faire part à quelqu'un de mes freres, lorsque je les vois passer. Si je vais chez lui, il me traite de la même maniere & me présente tout ce qu'il a.*

On pourroit rapporter un nombre infini d'exemples semblables, & même d'autres qui feroient connoître leur humanité envers des Etrangers, lorsqu'ils ont besoin de leur secours après avoir fait naufrage.

Pour achever le portrait de ces peuples, il est à propos de parler de leurs vices ; l'ivrognerie en est un des principaux. Lorsqu'ils ont quelques liqueurs fortes en leur possession, ils ne quittent le tonneau que lorsqu'ils ne peuvent plus porter le verre à la bouche. Au défaut de liqueurs, ils s'enivrent de tabac, dont ils fument jusqu'à perdre connoissance. Quelque soit cependant leur passion pour les liqueurs, ils ne touchent jamais à celles qui ne leur appartiennent pas.

Ils sont paresseux au-delà de toute expression, & l'on diroit qu'ils sont consister leur félicité à vivre dans l'inaction. Rien ne peut les tirer de leur repos qu'un besoin pressant. Alors ils ne le cedent à personne en activité & en diligence. Mais dès qu'ils ont ce qu'ils souhaitent, ils retombent dans leur première paresse. C'est sans doute à ce défaut qu'on doit attribuer leur extrême malpropreté dans le boire & dans le manger. Ces peuples ont coutume de se frotter le corps depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, de beurre ou de graisse de mouton, mêlée avec la suie qu'ils ramassent sous leurs pots. Leur couleur naturelle étant olivâtre, ils veulent par cette espece de teinture se donner une couleur plus foncée. Si le soleil, la poussière ou quelque autre accident a enlevé cette espece de fard, ils le renouvellent aussitôt. Les pauvres, qui ne se servent que de beurre ou de graisses rances, répandent au loin une odeur insupportable.

Les Hottentots n'ont rien d'effrayant dans la physionomie ; on y remarque au contraire de la douceur & de la bonté. Ils ont la tête fort grosse, le nez plat, les levres épaisses, les dents blanches comme de l'ivoire, & les joues naturellement vermeilles ; mais à force de se couvrir de graisse & de suie, on a peine à s'en apercevoir. Les enfants naissent blancs, mais au bout de dix ou douze jours, ils deviennent couleur d'olive.

Leur Religion.

Les Hottentots reconnoissent une Divinité suprême. Ils disent qu'ils croient en celui qui a fait les cieux, la terre, & la mer, & toutes les choses qui y vivent. Ils sont persuadés que cet Être suprême possède toutes les perfections ;

qu'il ne fait jamais de mal à personne ; qu'on n'a pas lieu de redouter son pouvoir , & qu'il habite beaucoup au dessus de la lune. Ils ne rendent aucun culte à ce Dieu suprême qu'ils appellent le Dieu des Dieux. Ils rendent au contraire de grands hommages à la lune , qu'ils regardent comme une Divinité inférieure , ou comme l'image visible d'un Dieu invisible. Ils lui attribuent le pouvoir de dispenser à son gré la pluie & le beau temps. Ils s'assemblent de nuit en rase campagne à la nouvelle & à la pleine lune , & font mille contorsions en chantant & en dansant. Les Hottentots rendent encore de grands respects à un insecte volant , & regardent comme bien-heureux celui d'entr'eux sur lequel il veut bien se reposer quelques moments. Ils adorent enfin une certaine Divinité malfaisante , qu'ils disent être le principe de tout mal. Ils lui offrent des sacrifices pour tâcher de l'adoucir , & l'engager à les laisser tranquilles. Ils croient qu'il y a des forciers , & c'est une preuve qu'ils ne le sont gueres. Ils ont un grand nombre de fêtes qu'ils célèbrent par des festins , des chants & des danses ; mais dans ces jours de cérémonies religieuses , ils ont soin de boire avec beaucoup de modération les liqueurs fortes , & le plus souvent ils s'en abstiennent entièrement. Leur boisson ordinaire est du lait mêlé dans de l'eau. Les femmes n'assistent pas à ces festins. Les hommes mangent les viandes bouillies , & on envoie le bouillon aux femmes. On a tout lieu de penser qu'ils croient à l'immortalité de l'ame , par l'apprehension qu'ils ont que l'ame de leur parent ou de leur voisin ne vienne les tourmenter. Comme ils s'imaginent que les morts ne fréquentent que les endroits qu'ils ont habités , ils laissent en entier les huttes où ils sont décédés , avec leurs habits , leurs armes , leurs meubles , &c. & tout le village change de lieu aussitôt que quelqu'un a perdu la vie. Chaque village a un Prêtre , dont la fonction consiste à se trouver aux sacrifices , à régler toutes les cérémonies religieuses , à y présider , à faire les mariages & les funérailles. Les Hottentots sont si fort attachés à leur Religion , qu'il est impossible de les faire changer , & ceux qu'on avoit instruits dès leur enfance des vérités de la Religion Chrétienne , ont apostasié dans la suite , & rien n'a été capable de les faire rentrer dans les voyes du salut.

Chaque Nation Hottentote a un Chef qu'on appelle *Konque*. Son office est de commander l'armée , de conduire les négociations , de présider aux Conseils nationaux , & de les convoquer. Sans son consentement on ne peut faire la paix ou la guerre. Hors de ces cas extraordinaires son autorité est entièrement bornée au village , où il fait sa résidence , & dont il est toujours le Capitaine. Cette dignité est héréditaire , mais le pouvoir en est fort limité. Avant que d'en être revêtu , il est obligé de s'engager solennellement à ne rien changer dans la forme du Gouvernement , & à ne rien entreprendre contre les droits & prérogatives des Chefs de villages , ni contre les privilèges du peuple. Le *Konque* n'étoit autrefois distingué que par la beauté de la fourrure qui lui servoit d'habillement ; mais depuis l'arrivée des Hollandois au Cap , ces Chefs portent un couronne de cuivre. Chaque village a d'ailleurs un Chef particulier qu'on appelle Capitaine ou Gouverneur. Sa fonction est de veiller à la tranquillité publique , de maintenir l'ordre & la paix & de faire administrer la Justice dans toute l'étendue de sa Jurisdiction. Il est le Député du village dont il est Gouverneur , aux assemblées

Forme de leur
Gouvernement.

L'AFRIQUE.

de la Nation. En temps de guerre il commande les troupes tirées de son village ; mais il obéit au Chef de toute la Nation. Cette place est aussi héréditaire , & il jure de même de ne rien changer aux loix & coutumes du village. Ces Capitaines qui n'étoient distingués que par leurs fourures , le sont aujourd'hui par une canne à pomme de cuivre , dont les Hollandois leur ont fait présent.

Ceux qui désireront être plus instruits des mœurs & coutumes des Hotentots pourront lire la description du Cap de Bonne-Espérance de M. Kolbe. 3. vol. in-12. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette matière.

ARTICLE VI.

MOEURS ET USAGES DES HABITANTS DE MADAGASCAR.

L'ISLE connue sous les différens noms de Madagascar, de saint Laurent, de Madecasse, que lui donnent ses habitants naturels , & d'isle Dauphine, que les François lui ont imposé en 1664. est située le long des côtes Orientales d'Afrique, comme on l'a pu voir dans la Topographie de cette partie du Monde. On y voit des villes, des bourgs & des villages ; mais le nombre de ses habitants ne paroît pas proportionné à son étendue. Ils sont presque tous noirs, grands, agiles & d'une contenance audacieuse. Ils savent cacher, sous un air riant & affectueux, les desseins les plus formés de nuire à ceux qui abordent chez eux. Ils sont capables d'arts & de science, & il y a peu de métiers en Europe, dont ils n'ayent au moins des idées grossières & qu'ils n'exercent avec utilité. Ils écrivent en caractères Arabe de la droite à la gauche, & s'appliquent à une sorte d'Astrologie, dont ils tirent de prétendues prédictions par des points nombrés.

Les femmes, suivant le rapport de quelques voyageurs, sont bien faites & d'humeur galante. Elles ont la taille déliée, légère & leur démarche est agréable. Leurs yeux sont vifs & brillants, leur dents d'une extrême blancheur, & leur peau est noire & fort douce. Elles ont beaucoup de goût pour la propreté, & plusieurs d'entre elles ont montré en diverses occasions un courage au-dessus de leur sexe. Une des raisons qui paroîtroit s'opposer à la multiplication des habitants de Madagascar, est leur superstition sur les jours heureux ou malheureux. Si un enfant naît dans un de ces derniers, ses pere & mere l'abandonnent impitoyablement, & il périt bientôt faute de soins. Si au contraire un enfant vient au monde dans un jour heureux, il est regardé comme un présent du ciel, & on n'oublie rien de ce qui peut être avantageux à sa santé. On le lave dans quelque eau courante & la mere qui se charge toujours de l'allaiter, le porte sur son dos enveloppé d'une toile. Les femmes qui ont les mammelles assez longues les donnent à leurs enfans par-dessus l'épaule ; mais celles qui les ont plus courtes tiennent leurs enfans devant elles. On trouve souvent à Madagascar, comme au Cap Verd, des meres & des nourries qui paroissent encore dans l'enfance. Elles sont un mois sans sortir après leurs couches, & au bout de deux mois, elles portent pour marque de leur délivrance un petit balai de feuilles de latamir,

On

On ne voit à Madagascar ni temple, ni aucune espèce de culte religieux. Les Insulaires ne semblent reconnoître d'autre Divinité que celle qu'ils se font eux-mêmes, d'une sorte de grillon qu'ils nourrissent au fond d'un grand panier, dans lequel ils mettent aussi ce qu'ils ont de plus précieux. Ce biffarre assemblage est nommé l'*Oly* de chaque famille, qui croit beaucoup l'honneur en dansant autour avec un emportement qui ressemble à la fureur. Lorsque quelqu'un d'eux se croit inspiré par son *Oly*, il exécute sans faire la moindre réflexion, tout ce que son imagination lui présente dans le moment. Le peuple n'a aucune notion sur l'origine de l'existence des hommes, & de celle du Monde, & si l'on demande à la plupart des Naturels, ce qu'ils pensent à cet égard, ils ne répondent rien qui marquent positivement leur opinion. Cependant l'usage de la circoncision & des jeûnes est généralement répandue dans toute l'île.

Les cases ou les huttes communes ressemblent à celles du Cap Verd, c'est-à-dire, qu'elles sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. Les villes sont ordinairement composées d'environ mille cases, & elles sont défendues par un fossé large & profond de six pieds, & d'une forte palissade sur la crête intérieure. Le *Donac*, ou la maison du Seigneur s'élève au dessus des autres, quoiqu'elle soit bâtie & couverte de feuilles comme celles du bas peuple. Après le coucher du soleil, tous les habitants que l'âge ou la maladie ne force point à rester dans leurs cases, s'assemblent autour du *Donac* pour danser & se réjouir. Ils battent la terre de la plante des pieds avec une force qui surprend toujours les Eutopéens. Ils chantent ou racontent en hurlant les exploits de leurs ancêtres, & ils exaltent la valeur de leur Prince, à qui ils souhaitent & prédissent toutes sortes de prospérités. Les femmes de leur côté dansent en rond au son d'un instrument, fait d'une grosse canne avec des filets qui servent de corde. Elles en jouent presque toutes en se appuyant sur la poitrine du côté gauche; elles touchent les cordes de la main droite, & chantent quelquefois en même temps. Les bourgs n'ont pour défense qu'une palissade de pieux, & les villages qui n'ont ni pieux ni fossés, changent quelquefois de situation, parce que quatre Negres suffisent pour enlever & transporter une case.

L'habit le plus somptueux des Nobles, ou de ceux qui sont riches, est un pagne sur les épaules & un autre qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux genoux, avec des semelles de cuir pour sandales, & une sorte de panier sur la tête pour coiffure. Les gens du commun ne portent, ainsi que la plupart des Negres de l'Afrique, qu'un petit morceau de toile par devant & un autre par derrière, soutenus tous les deux par une ceinture. L'habillement des femmes de quelque distinction est une espèce de corset sans manches, & un pagne de soie, de coton, ou d'autre étoffe qui tombe jusqu'au dessous du jarret. Elles ont aussi plusieurs tours de grains de corail, d'or, de petites coquilles fort rares & de grisgris, qu'elles portent au col & aux bras. Leurs cheveux sont tressés avec soin, & lorsqu'ils sont assez longs, ils retombent avec grace sur les épaules. Les femmes du peuple ne mettent gueres plus d'attention à leur habillement que leurs maris, & on les voit simplement couvertes d'un pagne de quelque étoffe grossière.

Les mariages des habitants de Madagascar se font sans beaucoup de

L'AFRIQUE.

précautions ni de formalités. Les hommes ne s'informent jamais de la conduite qu'a tenue une fille, qui de son côté vit avec une grande liberté tant qu'elle n'a point de mari. Un Insulaire qui veut prendre une femme, la demande à ceux de qui elle dépend, & pour l'obtenir il leur donne des bœufs, des moutons, des manilles d'or & d'argent, ou d'autres richesses proportionnées à son rang. La religion n'entre pour rien dans les cérémonies du mariage, & un Grand épouse ordinairement quatre femmes, qu'il a soin de loger séparément.

Les habitants de Madagascar ont des loix, dont ils ne connoissent pas l'origine ; mais qui s'observent avec beaucoup d'uniformité dans toutes les parties de l'île. On perce les mains aux voleurs ; on coupe la tête aux meurtriers avec des fers de zagayes ; & c'est le *Rohandrian*, ou le Grand de la Province qui juge, conjointement avec les Chefs de chaque village. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, parce qu'il croit avoir assez gagné en purgeant le pays d'un scélérat. A l'égard des causes civiles, on lui amène pour son droit un nombre de bestiaux proportionné à l'importance du procès.

La nourriture la plus commune de tous les Insulaires est du lait de vache, du riz & des racines. S'ils mangent quelques piéces de bœuf rôti, ce n'est qu'aux jours de fête ou de grande cérémonie. Ils rosissent le bœuf avec la peau, après l'avoir nettoyée comme on nettoie en Europe celle de porc. Leur liqueur chérie est une espèce d'hydromel composé de trois quarts d'eau & d'un quart de miel qu'ils font bouillir & écumer, & qu'ils conservent dans de grands vaisseaux de terre noire. Cette liqueur acquiert un goût fort agréable, mais est nuisible pour l'estomach des François. Ils font aussi un vin de cannes de sucre & de bananes. Le vin de cannes de sucre est plus fort que leur liqueur de miel, & le vin de bananes a beaucoup d'agrément sans aucune force.

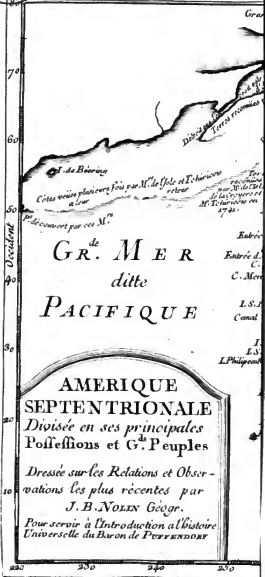
Un vassal ne peut jamais se dispenser de suivre son Chef à la guerre, & il suit dès qu'il le voit en faire autant, ou tomber d'un coup mortel. Les Soldats se présentent aux coups avec courage, lorsqu'ils sont animés par l'exemple, & si la mort est inévitable, ils la reçoivent sans murmure. Si un Chef commence à fuir, toute l'armée se débande aussitôt & suit son Général en désordre.

Nota. Depuis l'impression du chapitre, où il est fait mention du *Prêtre Jean*, que les Portugais s'imaginoient avoir découvert ; j'ai trouvé des éclaircissements que je crois devoir indiquer ici.

Ce *Prêtre Jean* étoit *Thogrul*, Khan des *Kerats* horde des *Tartares* *Mugols*. Ce Prince connu dans la suite sous le nom de *Vamkhan*, & par corruption *Onkkhan*, étoit Chrétien Nestorien, & faisoit sa résidence à *Cara-Corum*, autrement *Kara-Koum*, *Hoïu*, ou *Ho-min-glou*, ville de la *Tartarie*,

Onkkhan, en embrassant le Nestorianisme, prit le nom de *Jean*, & c'est pour cette raison qu'*Aboulfaradge* le nomme le *Roi Jean*. A l'égard du titre de *Prêtre* qu'on lui donne, c'est probablement parce qu'il avoit été sacré *Prêtre* par les Nestoriens. Ces Hérétiques donnoient cette dignité à tous ceux qui la leur demandoient, & même aux enfans. *Onkkhan* fut tué en 1203, en combattant contre *Genghukan*. *Histoire des Huns*, T. III. p. 13. & 20.

Fin de l'Afrique.



AMERIQUE
SEPTENTRIONALE

*Divisée en ses principales
Possessions et G. Peuples*

*Dressée sur les Relations et Obser-
vations les plus récentes par
J. B. NOLIN Géogr.*

*Pour servir à l'Introduction à l'histoire
Universelle du Baron de PUFFENDORF*

1000

1000

1000

1000

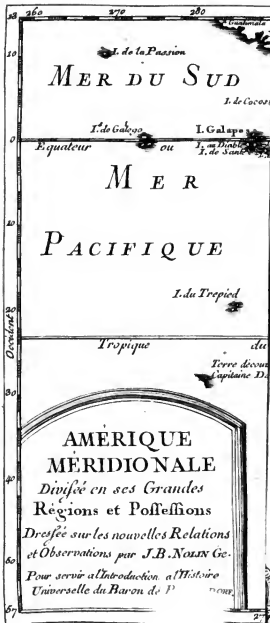
1000

1000

1000

1000







INTRODUCTION

A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉCOUVERTE DE CE PAYS.



AAMÉRIQUE ou le nouveau Monde est un vaste pays, séparé de l'Europe par la Mer du Nord, de l'Afrique par l'Océan Atlantique, & de l'Asie par la mer du Sud. L'Amérique a au Nord les terres Arctiques, qui ne sont découvertes qu'en partie, & au Midi le détroit de Magellan qui la sépare de plusieurs îles, dont la plus considérable est la terre de feu. On ignore de quelle manière l'Amérique fut peuplée, & si c'est quelque naufrage qui y a porté les premiers habitants. On a lieu aujourd'hui de conjecturer que le Nord de l'Amérique a pu recevoir des colonies des Nations qui habitent les extrémités

X x ij

L'AMÉRIQUE.

L'AMÉRI-
QUE.

de l'Asie. Quelques passages des Auteurs de l'Antiquité ont fait croire à plusieurs, que l'Amérique étoit connue des Anciens sous le nom d'*Atlantide* ; mais c'est une question que je n'entreprendrai point de discuter ici.

J'ai parlé dans les chapitres précédents de ce volume, de la découverte des Canaries, & on y a vu de quelle manière les Portugais, à l'occasion de la guerre qu'ils avoient portée en Afrique contre les Maures, projetterent de connoître les différentes côtes de l'Afrique. Tous les voyages entrepris par les ordres de Don Henri, Infant de Portugal, servirent à faire revenir les Européens des préjugés où ils étoient au sujet de la Zone Toride, qu'on regardoit comme inhabitable. Toutes les chimères s'évanouirent, & insensiblement on s'accoutuma à se perdre, pour ainsi dire, dans cette vaste étendue de mer qui environne l'Afrique & l'Amérique. Animé par les découvertes qu'on faisoit, on se sentit naturellement porté à en faire de nouvelles.

Les Açores furent trouvées par des Flamands vers l'année 1447. & ils leur donnerent le nom d'îles Flamandes, qu'elles portent encore dans quelques Auteurs. Les Portugais, qui les découvrirent d'un autre côté, y remarquèrent une grande quantité d'éperviers, & comme ces oiseaux s'appellent Açores en langue Portugaise, ils en donnerent le nom à ces îles. Les Flamands s'étoient déjà établis à Fayal, lorsque les Portugais, sous la conduite de Gonçalve Velo, débarquèrent dans les autres îles en 1449. ils y laissèrent des colonies, & depuis ce temps les Portugais sont demeurés en possession des Açores. La troisième de ces îles, en y arrivant du côté de l'Europe, leur parut la plus propre à établir le siège de leur domination. Ils y bâtirent une ville au fond d'une anse, & en firent la Métropole des Açores. L'île porta le nom de *Tercere*, qui devint bientôt commun à toutes les îles, & la ville fut appelée *Angra*, qui en Portugais signifie une anse en général. Les Flamands, qui étoient à Fayal, firent alliance avec les Portugais, & ne formèrent plus dans la suite qu'un même peuple.

Les Romains avoient donné lieu de connoître toutes les côtes du continent de l'Europe, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer Baltique. & les conquêtes de Charlemagne près de l'Elbe avoient préparé les découvertes qui manquoient encore sur la mer Baltique. On les fit peu à peu, & l'Infant de Portugal, Don Henri, découvrit les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au Royaume de Congo. L'arrivée des Portugais aux Açores, les approchoit beaucoup de l'Amérique ; mais personne ne songeoit encore à découvrir cette partie du Monde, lorsque Christophle Colomb, que quelques uns nomment mal-à-propos Colon, projeta cette glorieuse entreprise. Il étoit peu connu avant qu'il le fût rendu célèbre par le succès de ses voyages. Les Historiens sont peu d'accord sur son origine ; les uns le font naître à Savone ; d'autres en un petit bourg de la même province nommé Cagurco ; d'autres à Nervi ; quelques-uns à Gènes même. Les sentiments sont aussi différents sur le rang que ses ancêtres ont tenu dans leur patrie. Plusieurs le font de la plus basse naissance ; quelques autres le croient originaire de Plaisance en Lombardie, & disent qu'il sortoit de l'illustre maison de Perestrello ; d'autres enfin veulent le faire descendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferrat. Cette dispute, touchant l'origine de Colomb, fut portée au Conseil souverain des Indes ; mais Herrera, qui fournit ce fait, ne nous

Quel étoit Chris-
tophe Colomb.

apprend point quelle en fut la décision. Don Fernand Colomb, fils de Christophle, a écrit la vie de son pere, & il fait venir sa famille de la ville de Plaisance, où on voyoit, dit-il, sur plusieurs anciens tombeaux, le nom & les armes de la famille de Colomb. Les troubles dont Plaisance fut agitée, forcèrent Dominique Colomb, pere de Christophle, de quitter sa patrie & de chercher un ayle dans l'Etat de Gènes. Ce fut en cet endroit que Christophle s'attacha à connoître l'art de la navigation. Résolu de joindre la pratique à la théorie, il parcourut la Méditerranée dans toutes les occasions qu'il put trouver, & s'appliqua à l'étude de l'Astronomie. La lecture des voyages de *Marco-Paolo* piqua sa curiosité naturelle, & lui fit naître les premières idées de l'entreprise qu'il exécuta dans la suite avec tant de succès.

Barthelemi, frere de Christophle Colomb, n'avoit pas moins de goût que lui pour l'étude, mais il s'attacha plus particulièrement à la Cosmographie, science composée d'un mélange d'Astronomie, suivant le système de Ptolémée, de la Géographie, selon les calculs du même Auteur, & de l'Hydrographie, sur laquelle les expériences modernes avoient produit plusieurs découvertes qui avoient échappé aux anciens. La boussole étoit alors d'un usage commun, & au moyen des opérations astronomiques, on étoit venu à bout de s'appercevoir de sa variation & de la calculer avec assez de justesse. Les deux Colomb, qui avoient su profiter de toutes ces observations, dressèrent des cartes marines & des sphères qu'on estima beaucoup. On enseignoit dans les écoles publiques l'art de se servir de l'Astrolabe, mais on ne regardoit cet instrument que comme un meuble d'Observatoire, & Colomb fut le premier qui en fit usage sur mer. Ses navigations ne se bornèrent pas à la Méditerranée, il fit quelques courses en Portugal & visita successivement Madere & Porto-Santo, afin d'augmenter ses connoissances. Les discours qu'on tenoit en Portugal sur le Prestre-Jean, qu'on cherchoit en Asie, firent renaitre les anciennes idées que Colomb s'étoit faites en lisant *Marco-Paolo*. Il se ressouvint de l'isle de Cipango, aujourd'hui le Japon, dont parle ce voyageur, & comme il ignoroit qu'il y eût des terres en Amérique, il croyoit que l'extrémité orientale de l'Asie, où se trouve la Chine, n'étoit divisée de la partie occidentale de l'Europe, où est le Portugal, que par l'Océan. On donnoit alors une étendue beaucoup plus grande au Continent à l'Orient. C'étoit une erreur, à la vérité, mais on n'étoit pas encore instruit par l'expérience, & les observations qui ont servi à détruire cette opinion n'ont été faites que longtemps après cette époque. Colomb s'imagina donc qu'avec du courage on pourroit traverser l'Océan, & arriver à l'isle de Cipango par l'Occident, pendant que les Portugais iroient aux Indes par le Midi.

Dans les fréquents voyages qu'il fit à Madere & à Porto-Santo, il épousa dans la dernière isle Dona Philippa Muniz de Perestrelo, fille du Gouverneur Portugais de Porto-Santo. C'est peut-être ce qui a donné lieu de dire qu'il étoit de la maison de Perestrelo en Italie. Son mariage le força à rester sédentaire pendant quelque temps ; mais il ne lui ôta pas le desir de faire de nouvelles courses. Il soupçonnoit que vers le Couchant il y avoit des terres inconnues, parce qu'en voyageant il avoit remarqué de ce côté certains vents qui souffloient également l'espace de plusieurs jours. Une observation

récente faite aux Açores, à Madere & aux Canaries, confirma l'opinion de Colomb, & piqua de nouveau sa curiosité. On avoit pris garde qu'après de grands vents d'Ouest, on voyoit dériver aux côtes de ces îles des morceaux de bois étrangers, & même des cadavres que la mer rejettoit, & qui ne paroissoient ni Européens, ni Africains. Toutes ces choses déterminèrent Colomb à recommencer ses voyages, & il poussa jusqu'à eent lieues au-delà de l'isle de Tyle ou Thulé. Il forma alors le projet d'affronter cette mer immense qui se trouvoit entre le Portugal & la Chine. Ses navigations lui avoient donné beaucoup d'expérience, mais elles n'avoient pas augmenté sa fortune qui étoit très-bornée, ainsi que celle de son frere. Pour l'entreprise qu'il méditoit, il falloit des forces qu'il n'avoit pas, & d'ailleurs il ne pouvoit profiter d'aucune des découvertes qu'il pourroit faire, s'il n'étoit autorisé par quelque Souverain qui lui donnât les pouvoirs & les secours nécessaires. L'amour naturel que tous les hommes ont pour leur patrie engagea Colomb à faire aux Génois les premiers offres de son projet. Son zèle, loin d'être récompensé, le fit regarder comme un visionnaire, & on rejeta avec mépris toutes les propositions qu'il fit faire.

Jean II. régnoit alors en Portugal, & Colomb, qui depuis son mariage étoit pour ainsi dire, devenu sujet de ce Prince, crut devoir s'adresser à lui. Le Roi l'écouta favorablement, & lui donna pour examinateurs Don Diegue d'Ortiz, Evêque de Ceuta, & deux Juifs estimés habiles dans la Cosmographie. Ces trois Commissaires demanderent à Colomb un mémoire circonstancié de son projet, & ils ne l'eurent pas plutôt entre les mains, qu'ils firent partir une caravelle, dont le Pilote avoit ordre de suivre la route marquée dans ce mémoire. On amusa Colomb par des remises & des promesses tout le temps que le Pilote Portugais employa à son voyage, & comme ce dernier n'osa s'engager trop avant dans les mers, il fut bientôt de retour, assurant que l'entreprise en question étoit impossible. Colomb informé de la supercherie qu'on lui avoit faite en fut indigné, & la mort de sa femme, qui arriva sur ces entrefaites, le détermina absolument à abandonner le Portugal. En conséquence il partit secrètement de Lisbonne avec tous ses effets vers la fin de l'année 1484. Il aborda à Palos, port de l'Andalousie, laissa dans un couvent le fils unique qu'il avoit eu de son mariage, & se rendit à Cordoue, où étoit la Cour.

Ferdinand V. & Isabelle regnoient alors; l'un sur le Royaume d'Aragon, & l'autre sur celui de Castille. Le mariage qui les unissoit ne confondoit ni leurs droits ni leurs couronnes, mais ils sembloient joindre leurs intérêts. Colomb s'adressa à Ferdinand, & lui présenta une requête dans laquelle il exposoit la longueur de ses voyages, les observations qu'il avoit faites, & les vastes desseins qu'il avoit formés. Il finissoit par demander au Roi les moyens de faire réussir ses projets, & il tâchoit de prévenir ce Monarque contre les discours qu'on pourroit tenir contre son entreprise. On traita les idées de Colomb comme il l'avoit prévu, & à l'exception de Don Alphonse Quintaniglia, Grand Trésorier de Castille, qui les goûta, on les crut folles & chimériques. Cependant la protection que le Grand Trésorier accorda à Colomb, fit revenir plusieurs personnes du jugement qu'elles avoient d'abord porté de lui, & enfin Isabelle nomma des Commissaires

pour examiner son projet. Le Pere Ferdinand de Talavera, Confesseur de la Reine, fut chargé de présider à l'examen, & on assembla des Cosmographes, aux connoissances desquels on crut pouvoir se rapporter. L'opiniâtreté des Cosmographes à s'en tenir à l'exposition des anciens, les empêchèrent d'adhérer aux sentimens de Colomb, qui de son côté ne s'expliquoit qu'obscurément, dans la crainte d'être trompé encore une fois. Quelques foibles que fussent les objections dont les Cosmographes se servoient pour combattre l'opinion de Colomb, elles retardèrent la bonne volonté de la Reine à son sujet. Il sollicita pendant cinq ans sans se rebuter, & enfin au bout de ce temps, on lui répondit que le Roi & la Reine trop occupés de la guerre de Grenade, ne pouvoient se charger d'une nouvelle entreprise; que s'il vouloit attendre, on l'écouterait après la paix.

Chagrin d'une réponse, qui paroissoit en quelque sorte un refus, Colomb se rendit à Séville dans l'espérance qu'il pourroit engager le Duc de Médina-Sidonia à favoriser les découvertes qu'il promit de faire à son profit. Ce Seigneur refusa d'écouter les propositions de Colomb, qui s'adressa alors au Duc de Médina-Céli. Celui-ci étoit porté à accepter ses offres; mais il ne pouvoit rien faire sans la permission de la Cour, & il ne put l'obtenir. Colomb rebuté de tous les obstacles qu'il rencontroit, résolut d'aller offrir ses services aux Cours de France & d'Angleterre. Le Pere Jean Perez de Marehena, Cordelier, empêcha Colomb de quitter l'Espagne. Il parla de son projet à des personnes instruites qui l'approuverent, & il fit part de ce jugement à la Reine. Cette Princesse, qui étoit dans son camp devant Grenade, envoya ordre au Cordelier de se rendre auprès d'elle. Perez obéit aussitôt, & il avoit disposé Isabelle à écouter favorablement Colomb, lorsque ses prétentions firent rejeter absolument l'affaire qu'il proposoit. Il demandoit à être déclaré Amiral, & Viceroy perpétuel, & héréditaire des terres & des mers qu'il découvrirait. On jugea que ces faveurs étoient trop grandes pour un Etranger, & on refusa de l'entendre davantage.

Toutes ces difficultés ne purent engager Colomb à renoncer à son projet, mais il se prépara de nouveau à abandonner l'Espagne. Quintaniglia & Sant-Angel, Receveur des droits ecclésiastiques de la Couronne d'Aragon, s'opposèrent au départ de Colomb, & firent un dernier effort en sa faveur. Ils le présentèrent au Cardinal Mendoza, Archevêque de Tolède, qui parut content de son projet & promit de l'appuyer. Il oublia apparemment sa promesse, car Colomb fit encore sans succès un voyage au camp devant Grenade, & il ne put rien obtenir, quoiqu'il eût offert de fournir un huitième des frais qu'exigeoit son entreprise. Colomb au désespoir prit le chemin de Cordoue & de Palos, afin de pouvoir passer en France avec toute sa famille. Il n'étoit pas encore parti, lorsque le siège de Grenade fut terminé par la prise de cette ville. Sant-Angel, persuadé qu'il ne pouvoit trouver une occasion plus favorable pour rendre service à Colomb, écrivit à la Reine. Il l'avertit que Colomb étoit déjà en chemin pour porter ailleurs les propositions avantageuses qu'il avoit faites, & il lui peignit avec tant d'art la sage conduite de Colomb, l'excellence de son projet, la gloire qu'il procureroit au regne d'Isabelle, que cette Princesse, déjà ébranlée par les raisons de Quintaniglia, approuva enfin les idées de Colomb. Peu contente

de les adopter, elle en pressa tellement l'exécution, qu'elle vouloit engager ses pierreries pour fournir aux dépenses nécessaires. Sant-Angel empêcha la Reine de se défaire de ses diamants, & comme en effet les finances étoient épuisées par la guerre de Grenade, il offrit d'avancer les frais de son propre argent. Isabelle fit courir après Colomb qui étoit en chemin du côté de la France. On le joignit avant qu'il fût hors de l'Espagne, & on le ramena à Grenade, où on lui fit des honneurs capables de lui faire oublier tout ce qu'il avoit souffert pendant près de huit ans.

La Cour fit avec Colomb un Traité qui consistoit dans les cinq articles suivants. 1°. Que les Rois Catholiques, comme souverains Seigneurs de l'Océan, nommèrent & nommoient dès-lors Christophle Colomb, leur Amiral & leur Viceroi perpétuel de toutes les Mers, Îles & Terres fermes qu'il découvriroit; qu'il jouiroit toute sa vie de ces charges avec les mêmes prérogatives; quant à la première, dont l'Amirante de Castille jouissoit dans toute l'étendue de sa Jurisdiction; qu'il en seroit de même à proportion de la seconde; & qu'elles passeroient toutes deux à sa postérité. 2°. Que pour les Gouvernements particuliers de chaque Place, Isle, Province ou Royaume, les Rois Catholiques nommèrent un des trois sujets qu'il leur auroit présentés. 3°. Que l'Amiral Viceroi auroit un dixième à prendre sur les droits du Prince, sur toutes les richesses ou marchandises de quelque nature qu'elles fussent, qui seroient apportées des nouvelles conquêtes, après que tous les frais auroient été remboursés. 4°. Que tous les différends qui surviendroient dans l'étendue de la nouvelle Amirauté, au sujet du commerce & des dites marchandises, seroient jugés par l'Amiral, ou par ses Lieutenants en son nom, & comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirauté de Castille. 5°. Enfin que dans tous les Navires qui seroient armés pour faire le commerce dans les nouvelles découvertes, le même Amiral pourroit s'intéresser pour un huitième. Le brevet des deux charges de Christophle Colomb lui fait honneur & est remarquable en ce qu'on y suppose les découvertes déjà faites, quoique leur date soit antérieure au premier départ de l'Amiral. Il fut signé de Ferdinand & d'Isabelle; mais il n'étoit fait que pour la seule couronne de Castille; celle d'Aragon n'y entroit pour rien. Colomb eut ordre de n'approcher des côtes de la Guinée qu'à cent lieues près des terres possédées par le Roi de Portugal.

Le nouvel Amiral se rendit au mois de Mai à Palos, où il avoit pris terre en arrivant de Portugal. Ce port passoit alors pour avoir les meilleurs matelots de toute l'Espagne, & il avoit été décidé qu'on seroit en cet endroit l'armement accordé à Colomb. Ce dernier avoit beaucoup de peine à trouver des hommes qui voulussent courir les risques de le suivre dans une mer inconnue, & son entreprise auroit peut-être encore été remise, sans les sollicitations du Pere Marchena, qui joignit aux services qu'il lui avoit déjà rendus, celui d'engager d'habiles mariniers à prendre parti sous ses ordres. Trois freres, nommés Pinçon, tous trois riches Négociants & savants Navigateurs consentirent à risquer leur vie & une partie de leur fortune dans cet armement. La ville de Palos, qui étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois, deux caravelles pour le service du Roi, eut ordre de les donner à Christophle Colomb. On y joignit un petit navire nommé

nommé la Gallega ; mais l'Amiral qui voulut le monter changea ce nom en celui de sainte Marie. L'une des deux caravelles appelée Pinta étoit commandée par Martin Alphonse Pinçon, & avoit pour Pilote François Martin Pinçon, le plus jeune de ses frères. L'autre caravelle, à qui on avoit donné le nom de Ninna, avoit pour Commandant Vincent-Yanez Pinçon. L'équipage de ces trois navires consistoit en cent vingt hommes en tout, tant marins que volontaires, & on leur donna des vivres pour un an. Telles furent les forces avec lesquelles on commença la conquête de l'Amérique.

Colomb partit de Palos avec sa petite flotte le 3 Août 1492. une demi-heure avant le lever du soleil. Huit jours après il approcha de la grande Canarie, où on fit quelques réparations à la Pinta. Colomb changea aussi la voile Latine de la Ninna en voile ronde, & gagna Gomere où il se ravitailla. On l'avertit que trois caravelles Portugaises le cherchoient à dessein de l'enlever, & profitant de cette nouvelle, il se hâta de remettre à la voile le 6 Septembre, & fit route vers le Sud-Ouest. Le 11 il se croyoit déjà à cent cinquante lieues de l'île de Fer, & il rencontra un mât de navire qui paroïssoit avoir été entraîné par les courants. Un peu plus loin, il remarqua que les courants portoient extrêmement fort vers le Nord, & le 14 au soir il observa que l'aiguille de la boussole déclinait d'un degré vers le Nord-Ouest. Cette déclinaison augmenta d'un demi-degré le lendemain au matin, & varia beaucoup les jours suivants, au grand étonnement des Navigateurs à qui ce changement paroïssoit nouveau. La vue d'un oiseau & quantité d'herbes dont la mer étoit couverte, & qui paroïssent fraîchement détachées de la terre firent croire à Colomb qu'il n'en étoit point éloigné. Cependant suivant son estime il n'étoit gueres qu'à quatre cents lieues des Canaries. On n'avança plus que la sonde à la main, & le Commandant de la Pinta crut un jour voir la terre à quinze lieues au Nord. Il vouloit en conséquence tourner de ce côté, mais Colomb s'y opposa, l'assurant que ce qu'il prenoit pour la terre n'étoit qu'un nuage. Colomb avoit rencontré juste ; car le nuage se dissipa, & on ne vit plus qu'un grand nombre d'oiseaux de toute espèce. Cet aspect releva le courage des Castillans qui commençoient à s'ennuyer, & ils se flatterent d'arriver bientôt au terme de leur navigation. Ils voguèrent néanmoins encore trois semaines sans rien découvrir, & alors l'inquiétude & la frayeur s'emparèrent tellement de leurs esprits qu'ils parlèrent hautement de regagner les côtes d'Espagne. Le vent qui les portoit vers l'Ouest favorisoit les desseins de Colomb, mais il devenoit contraire au retour, & les Castillans se regardant comme engagés dans une mer sans fond & sans bornes, se mutinèrent & parlèrent même de jeter Colomb à la mer. L'Amiral, désespéré de voir échouer son entreprise au moment qu'elle étoit prête à réussir, employa tous les moyens qu'il put imaginer pour apaiser cette sédition. Il en vint à bout & le premier Octobre il se jugea à sept cents lieues des Canaries. Heureusement pour lui que l'équipage des deux caravelles ne se crut pas si éloigné, car il n'auroit pu le tenir davantage ; puisqu'au bout de quelques jours les murmures recommencèrent plus fort que jamais.

La mutinerie devint si grande que Colomb ne put suspendre la fureur des séditieux, qu'en leur promettant de se remettre à leur discrétion, si la terre

Tome VIII.

Y y

Première voya-
ge de Colomb.

1492.

L'AMÉRI-
QUE.

ne paroïssoit pas au bout de trois jours. L'air de certitude avec lequel l'Amiral parla adoucit les plus animés contre lui, & les Pinçons qui étoient de ce nombre, consentirent à le suivre encore l'espace de trois jours ; mais ils l'assurent qu'on reprendroit aussitôt la route d'Espagne, si on n'apercevoit rien lorsque ce terme seroit expiré. On prétend que Colomb avoit de sûrs indices de ce qu'il avançoit, & en effet dès le second jour on vit flotter près des vaisseaux des morceaux de bois & des cannes nouvellement coupées avec une épine chargée de son fruit. D'ailleurs un air frais s'étoit fait sentir le matin, & les vents qui avoient changé pendant la nuit, avoient fait augurer à Colomb que ce changement étoit occasionné par le combat du vent de la terre contre celui qui souffloit ordinairement au large. Le soir de ce même jour, qui étoit le 11 Octobre, Colomb avertit qu'il comptoit voir la terre dès cette nuit. Il ordonna qu'on fût sur ses gardes, & qu'à minuit les trois bâtimens cargassent toutes leurs voiles, & comme un coup de vent pouvoit séparer les navires, il donna des signaux pour se rejoindre. Vers les dix heures du soir, il fit venir secrètement au château de Poupe Pierre Gutierrez, valet de la garde-robe de la Reine, ou un Gentilhomme nommé Escovado, comme quelques-uns le prétendent, & lui montra une lumière qu'il venoit d'apercevoir. Tous deux appelèrent ensuite Rodrigue Sanchez, qui faisoit l'Office de Contrôleur des guerres, & lui firent voir ce qu'ils avoient découvert. Un moment après ils distinguèrent parfaitement la terre, & au point du jour, elle parut visiblement éloigné d'environ deux lieues. Les cris de joye retentirent alors sur les trois vaisseaux, on chanta le *Te Deum*, & tout l'équipage de la Capitane se jeta au pieds de Colomb pour lui demander pardon des mortifications qu'on lui avoit causées.

Arrivée de Co-
lomb à la pre-
mière terre.

La terre qu'il avoit vue étoit Guanabani, une des îles Lucayes. L'Amiral lui donna sur le champ le nom de San-Salvador, qu'elle n'a pas conservé, & sauta à terre le premier tenant l'épée nue d'une main & l'étendard Royal de l'autre. Les Commandants des deux caravelles, & les hommes qui composoient les trois équipages eurent bientôt suivi Colomb, qui prit possession de l'île en présence d'une multitude d'habitants. Ces derniers regardèrent tranquillement planter sur le rivage une croix à laquelle on attachait les armes de Castille, & comme ils remarquèrent que les Castillans paroïssent faire cas du coton & des perroquets, ils leur en apportèrent suffisamment pour en remplir les trois navires. On leur présenta en échange des grelots & d'autres babioles pareilles, qu'ils acceptèrent avec joye. Les Castillans, voyant des plaques d'or qui pendoient aux narines des insulaires, leur demandèrent par signes d'où venoit ce métal. Ils se tournèrent du côté du Midi qu'ils montrèrent de la main, & cet éclaircissement déterminait Colomb à faire voile vers cet endroit. Le 14 il rangea la côte de l'île qu'il quittoit, s'approcha le 15 d'une autre éloignée de sept lieues de la première, & sans s'y arrêter, il la nomma l'île de la Conception. Le 17 il en découvrit une troisième, & y aborda pour faire de l'eau. Les peuples y paroïssent un peu plus civilisés qu'à San-Salvador, & Colomb en partant de cette île lui donna le nom de Fernandine. La quatrième île qui fut découverte étoit nommée Saomoto par les habitants ; l'Amiral y descendit & l'appella l'Isabelle. Plusieurs Insulaires consentirent à le suivre, & lui apprirent qu'une

grand île où il aborda le 28 étoit connue sous le nom de Cuba. L'Amiral le changea en celui de Juana, qui s'est conservé, quoiqu'on ait voulu dans la suite l'appeller Fernandine. Colomb ignoroit alors si cet endroit étoit une île ou une terre ferme, & le port où il s'arrêta s'appelle maintenant Barracoa. L'Amiral crut devoir profiter de la commodité de ce port pour y faire radoubber son vaisseau, & pendant ce temps il envoya visiter ce pays.

Deux hommes intelligents furent chargés de cette commission, & ils lui rapportèrent que dans l'espace de vingt lieues qu'ils avoient découvert, il se trouvoit un grand nombre de villages & de hameaux, où on les avoit reçus comme des hommes descendus du Ciel. Ils ajoutèrent qu'ils avoient vu de l'or dans ces hameaux, & qu'en leur faisant entendre qu'il se tiroit d'un pays vers l'Orient, les Insulaires avoient prononcé le mot *Bohio*. Colomb crut que ce mot étoit le nom d'un pays particulier, mais dans la langue de ces peuples, il servoit à exprimer une terre où il y a beaucoup de villages & d'habitations. Quelques Insulaires s'offrirent à conduire les Castillans à Bohio, & l'Amiral, enchanté de cette proposition, l'accepta & se flatta qu'en faisant apprendre l'Espagnol à ces Sauvages, ils lui deviendroient par la suite d'une grande utilité. En sortant du port de Barracoa, le vent contraire obligea les vaisseaux à relâcher à un autre port que Colomb appella port du Prince. Il se mit encore à l'abri dans un troisième port, & comme il y arriva le 25 de Novembre, il l'appella du nom de sainte Catherine. Il y rencontra des habitants du pays qu'on lui avoit désigné par le mot de Bohio, & ces habitants lui apprirent que leur vrai nom étoit celui de Hayti, & que l'or se trouvoit dans le canton de Cibao. Frappé de ses anciens préjugés, l'Amiral crut reconnoître dans ce nom celui de Cipango, de Marco-Paolo, & il se hâta de partir accompagné de ces mêmes Insulaires qui venoient de l'instruire. Il se trouva le 5 de Decembre à la pointe Orientale de Cuba, traversa en vingt quatre heures un détroit de dix-huit lieues, qui sépare cette île de celle de Hayti, prit terre le 6 à un gros cap, & entra dans un port voisin auquel il donna le nom de saint Nicolas, qu'il porte encore.

Lorsqu'il fut arrivé dans ce port, il s'aperçut que la Pinta s'étoit séparée de la flotte dès le 21 & qu'elle avoit disparu le lendemain. L'inquiétude où se trouva l'Amiral sur le sort de ce navire l'empêcha de faire rafraîchir ses équipages au port saint Nicolas, & comme ses guides lui faisoient entendre qu'il falloit aller plus à l'Orient pour trouver les mines de Cibao, il prit le Nord de l'île où il étoit. Aucun accident néanmoins n'avoit occasionné la séparation de la Pinta. Elle étoit très-bonne voilière, & Martin-Alphonse Pinçon qui la commandoit avoit voulu profiter de cet avantage, pour débarquer le premier à cette terre si abondante en or, & pour travailler à ses propres intérêts avant l'approche de l'Amiral. Ce dernier, qui ignoroit le motif de Martin Pinçon, n'étoit pas tranquille à son sujet, & craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur.

Après sa sortie du port saint Nicolas, Colomb trouva une petite île à laquelle il donna le nom de Tortue; parce que de loin elle ressembloit à cet animal. Une tempête survint & contraignit les Castillans à se mettre à l'abri

Y y ij

dans un port, qui fut appelé de la Conception (1). La continuation du mauvais temps les força à rester dans ce port, & l'Amiral détacha six Castillans pour aller reconnoître le pays. Ils marcherent un jour entier sans rencontrer personne, & à leur retour ils firent un rapport avantageux touchant la beauté du pays & la qualité de son terroir. Le chant d'un oiseau qui ressembloit au ramage du rossignol, & la pêche qu'on fit de rayes & d'autres poissons semblables à ceux qu'on prend sur la côte d'Espagne, firent imposer à cette île le nom d'Espagnole. Les habitants de cette île s'étoient enfuis dès qu'ils avoient vu avancer les vaisseaux, & les Insulaires qu'on avoit trouvés à Cuba & qu'on avoit emmenés, étoient tout à coup disparus.

Les Sauvages allumerent des feux pour avertir leurs compatriotes de se tenir sur leurs gardes, & plusieurs se cachèrent dans les bois. On trouva moyen d'enlever une femme qu'on présenta à l'Amiral. Celui-ci, après lui avoir fait entendre qu'on vouloit être ami des habitants de ce pays, la renvoya avec des présents & la fit accompagner de trois Castillans & de trois Sauvages des Lucayes qui commençoient à se faire entendre, & qui parloient aussi la langue de cette femme. Neuf autres Castillans & un Sauvage de San-Salvador, ayant été envoyés de nouveau vers les Habitants de l'Espagnole, parvinrent à disposer ce peuple à traiter avec l'Amiral.

La tempête cessa enfin, & l'impatience de l'Amiral ne lui permettant pas de différer davantage son départ, il se remit en mer, & entra dans un port qu'il nomma Valparayso (aujourd'hui le port de la Paix.) Le premier où il arriva ensuite le 21 Décembre fut appelé le port saint Thomas (2); & les Insulaires enchantés des bagatelles qu'on leur donnoit, rendirent les Castillans maîtres de tous leurs biens. A quatre lieues plus loin vers l'Orient se trouve le port nommé aujourd'hui le Cap François. Un des Souverains de l'île, nommé Goacanaric, y faisoit alors sa résidence. Il étoit Roi ou Cacique de Marien, & sur la nouvelle qu'on voyoit paroître les vaisseaux Castillans, il fit inviter Colomb à se rendre auprès de lui. L'Amiral ne crut pas devoir se refuser aux empressements du Cacique, mais il étoit à peine au milieu du chemin qu'il avoit à faire, que son vaisseau toucha sur un banc de sable & s'y ouvrit. On croit que ce naufrage avoit été ménagé pour avoir prétexte de laisser quelques Castillans dans l'île. Heureusement qu'on étoit prêt à entrer dans un port que les Espagnols nommerent Puerto-Réal, & qui est maintenant la baie de Caracole. La caravelle de Vincent Pinçon, qui ne quitta point l'Amiral, aida à sauver l'équipage, & le Cacique Goacanaric, averti de ce naufrage, vint au secours avec les sujets, qui sauvèrent tout ce que l'eau de la mer n'avoit point gâté. Colomb desiroit toujours connoître les mines de Cibao, & le Cacique lui offrit d'envoyer ses sujets pour lui en rapporter l'or. Le peuple imitant la bonne volonté de son Souverain changea tout l'or qu'il avoit pour des bonnets rouges, des sonnettes, des épingles, des chapelets de verre & autres bagatelles semblables. Tout devint marchandise jusqu'à des pots de terre cassés, & des morceaux de verre & defayance.

Cependant le naufrage de Colomb lui rendoit encore plus sensible

(1) Les François l'appellent le port de l'Ecu,

(2) Les François le nomment l'Acul,

l'éloignement de la Pinta, dont la compagnie lui devenoit plus nécessaire que jamais. Il la fit chercher, & comme il n'en reçut aucune nouvelle, il crut que Pinçon avoit pris la route de Castille, afin de porter les premières nouvelles de la découverte & s'en faire honneur. Voyant que toutes les recherches étoient inutiles, Colomb se prépara à retourner en Espagne. Des débris de son vaisseau il fit bâtir une forteresse à Puerto-Réal, y laissa trente-huit hommes de bonne volonté & partit sur l'autre caravelle le 4 Janvier 1493. Dans sa route & sans s'arrêter il nomma Monte-Christo, un endroit qui est sur la côte Septentrionale de l'isle, & appella *Rio-del-Oro* la riviere de Yagué, qui prend sa source aux mines de Cibao & roule des paillettes d'or. Le 6 l'Amiral trouva la Pinta, & quelque foibles que fussent les raisons dont le Commandant se servit pour s'excuser, Colomb seignit de les trouver bonnes, & lui pardonna. Pinçon avoit, ainsi que l'Amiral, cotoyé les terres, & après avoir changé pour de l'or tout ce qu'il avoit voulu, il s'étoit réservé la moitié du profit, & avoit laissé l'autre à son équipage. Colomb, dont les droits étoient doublement lésés par la conduite de Pinçon, affecta de ne lui en point parler, & ils entrèrent ensemble dans un port, qui fut appelé *Puerto-di-Gratia*, soit parce qu'il pardonna à Pinçon, soit parce qu'il l'obligea de rendre la liberté à trois ou quatre Insulaires, qu'il avoit embarqués de force. Ils continuèrent leur route en cotoyant toujours, & ils firent encore quelques nouvelles découvertes. Enfin le 16 Janvier ils voguerent vers le Nord-Ouest, & le 14 Février une furieuse tempête pensa les faire périr. Le calme se rétablit, & le 18 l'Amiral se trouva aux atterrages de l'isle de sainte Marie, l'une des Açores.

Le Gouverneur de cette place eut ordre d'arrêter Colomb, mais ce dernier en eut quelque soupçon & partit le 24. Il avoit employé les six jours qu'il étoit resté dans sainte Marie à attendre la Pinta, qui étoit disparue au commencement de la tempête. L'Amiral la crut perdue & continua la route. Une seconde tempête l'accueillit à cent lieues des côtes d'Espagne, & le jeta sur celles de Portugal. Le vent devenoit favorable, mais la mer étoit si agitée que Colomb fut forcé d'entrer dans la riviere de Lisbonne. Il dépêcha de-là un exprès à la Cour d'Espagne, & envoya demander au Roi de Portugal la permission de mouiller dans le port même de la Capitale. Don Jean II. à qui Colomb avoit d'abord offert ses services regnoit alors, & il lui accorda sa demande. On voulut exiger de Colomb qu'il fit sa déclaration. Il la refusa en qualité d'Amiral d'Espagne, & fit voir ses patentes. On le traita en conséquence du titre dont il étoit décoré, & il eut avec le Roi une entrevue, qui pensa lui coûter la vie. En parlant à ce Monarque, l'Amiral, pour lui donner plus de regret d'avoir autrefois rejeté ses offres, affecta de vanter la beauté du pays qu'il venoit de découvrir. Quelques Officiers du Roi, piqués de la manière dont Colomb s'exprimoit, offrirent à ce Prince d'assassiner l'Amiral d'Espagne & d'enlever ses papiers. Don Jean eut horreur de cette proposition & renvoya Colomb, après l'avoir comblé d'honneurs. Il partit de Lisbonne le 13 de Mars, & se rendit en deux jours à Palos, où il arriva au bout de sept mois & douze jours d'absence.

Les Historiens sont peu d'accord sur ce que devint Pinçon & la Pinta qu'il commandoit. Les uns prétendent qu'elle prit terre à Bayonne dans la

Galice, d'où Pinçon se rendit à Barcelonne où étoit le Roi, qui refusa de lui donner audience. Cet affront causa un tel chagrin à Pinçon, qu'il en mourut quelques jours après. Selon d'autres Historiens, Pinçon alla directement à Palos où il arriva le même jour que l'Amiral. La surprise que lui causa cette rencontre, à laquelle il ne s'attendoit pas, jointe aux plaintes que Colomb fit de lui à la Cour, le mortifierent sensiblement. Il craignit d'être arrêté à Palos, & il prit le parti de quitter cette ville jusqu'au départ de l'Amiral. Pinçon rentra alors à Palos, mais il étoit déjà malade, & il mourut au bout de peu de jours.

Activité de Colomb en Espagne.

A l'entrée de Colomb à Palos, on sonna toutes les cloches, les boutiques furent fermées & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on avoit coutume de rendre au Roi & à la Reine. Ils étoient l'un & l'autre à Barcelonne & l'Amiral, qui eut ordre de les y aller trouver, passa par Séville où il fit divers réglemens pour continuer les découvertes. Il reçut de la Cour des marques de distinction les plus flatteuses, & le Roi ne parut point dans la ville qu'il n'eût son fils à sa droite & Colomb à sa gauche. Les Grands se piquèrent de le traiter avec les mêmes déférences qu'ils auroient eues pour le Roi, & Diegue, & Barthelemi frere de l'Amiral, participèrent à sa gloire, quoiqu'ils ne fussent pas alors en Espagne. Le titre de Don fut accordé à toute la famille, qui eut la permission de mettre dans ses armes, au premier de Castille, au second de Léon, au troisième une mer d'azur semée d'îles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de terre ferme, des grains d'or répandues par-tout, les terres & les îles couvertes d'arbres verts; au quatrième, d'azur à quatre an cres d'or, au dessous les armes des anciens Colombs de Plaisance, & pour cimier un globe surmonté d'une croix avec cette devise :

Por Castilla, y por Leon, (1)

Nuevo Mundo halló Colon.

On croyoit dans ces temps-là que le S. Siege avoit droit de disposer des pays qui n'appartenoient encore à aucun Prince Chrétien. Alexandre VI. Espagnol de Nation, occupoit alors la Chaire de S. Pierre, & cette circonstance favorisoit les intentions de la Cour d'Espagne. Le Roi & la Reine firent une soumission au Pape, & en lui annonçant les découvertes que Colomb avoit faites, ils prièrent ce Pontife de confirmer la propriété de ces pays à la Couronne de Castille. Les Portugais prétendirent que les nouvelles découvertes étoient de leur droit; mais le Pape, pour accorder les deux Puissances, ordonna qu'on tracerait sur le globe d'un pôle à l'autre une ligne qui passeroit à trente-six degrés à l'Occident de Lisbonne. Cette ligne, qui fut nommée

(1) C'est-à-dire, pour Castille & pour Léon, Colomb a trouvé un nouveau Monde. Ceux qui ont voulu conclure de-là qu'il falloit que le vrai nom de l'Amiral fût Colon, & non pas Colomb, ne sçavoient pas apparemment que la prononciation Espagnole ne s'accorde point à l'm finale, & que même en pronon-

çant le Latin les Espagnols changent toutes les m finales en n. Il n'est donc pas étonnant que la Cour d'Espagne ait soumis au génie de sa langue, le nom d'un Etranger qu'elle sembloit adopter. C'étoit en quel-que sorte le naturaliser.

la *Ligne de Marcation*, devoit borner les conquêtes des Portugais. Au Couchant de cette ligne devoit être le partage des Espagnols, & celui des Portugais à l'Orient. Dans la suite ces deux Nations trouverent que cette ligne tracée sur un globe peu exact devoit être sujette à des inconvénients, qu'on n'avoit pas prévus, & pour y mettre ordre, elles firent différents changemens, qui furent appelés la *Ligne de Démarcation*.

Le second armement qu'on fit en Espagne, pour le mettre sous les ordres de Colomb, étoit composé de dix-sept navires suffisamment fournis d'artillerie, & de munitions de guerre & de bouche. On embarqua un grand nombre de chevaux d'Andalousie, & plus de quinze cents volontaires firent le voyage à leurs dépens, ou furent défrayés par la Reine. On eut soin d'emporter des graines de toute espèce, des arbres, du grain, en un mot tout ce qui étoit nécessaire pour faire un établissement solide. La flotte partit de la baie de Cadix le 25 Septembre, s'arrêta deux jours à l'île de Gomere, & après une heureuse navigation se trouva un Dimanche 3 de Novembre à la vue d'une île qui fut nommée la Dominique. Quelques Historiens prétendent qu'on en avoit déjà aperçu une autre à laquelle on donna le nom de la *Descada*, ou la *Désirée*. Une troisième fut appelée *Mari-galande*, du nom que portoit le vaisseau même de l'Amiral qui en fit prendre possession. La quatrième reçut le nom de *Guadaloupe*, en mémoire d'une Eglise de l'Estremadure. *Montserrat* prit ce nom de Notre-Dame de *Montserrat* près de Barcelonne, & *Antigua* eut le sien de Notre-Dame l'Antique de Séville. L'île de saint Christophle fut ainsi nommée du nom de baptême de l'Amiral, & l'île *Boriquen* fut appelée l'île de saint Jean-Baptiste. On ajouta ensuite à ce nom celui de *Puerto-Rico*, que les François prononcent *Portoric*. Enfin le 22 de Novembre on arriva à la baie de Samana dans l'Espagnole.

Le 27 la flotte mouilla à *Puerto-Réal*, & comme on ne trouva aucun de ceux qui étoient restés dans ce lieu au départ de Colomb, on s'informa à *Goacanaric* de ce qu'ils étoient devenus. Le Cacique fit entendre que les Castillans peu unis entre eux s'étoient séparés; qu'ils avoient parcouru toute l'île, & que leurs violences avoient tellement aigri contre eux les habitants, que ces derniers les avoient tués. Colomb parut se contenter de ces raisons, & se rembarqua à dessein d'avancer encore davantage du côté de l'Orient pour s'approcher des mines de *Cibao*. Il entra dans une rivière à deux lieues à l'Est de *Monte-Christo*, & y bâtit une ville qu'il nomma *Isabelle* du nom de la Reine. De-là il envoya un Gentilhomme, nommé *Ojeda*, avec quinze soldats pour visiter les mines, & sur leur rapport il s'y rendit lui-même. Après les avoir examinées il en prit possession, & afin de la rendre plus certaine il fit élever dans cet endroit le Fort saint Thomas. L'Amiral retourna ensuite à *Isabelle*, dont il avoit donné le Gouvernement à *Don Diegue Colomb* le plus jeune de ses frères, & fit quelques nouveaux réglemens touchant le commerce & la discipline militaire. Il étoit arrivé à *Isabelle* le 29 de Mars; il y resta jusqu'au 24 Avril, & partit avec un navire & deux caravelles, pour aller faire quelques nouvelles découvertes. Il fit presque le tour de Cuba, s'assura que c'étoit une île, & en aperçut une autre qu'il nomma *San-Yago*; c'est aujourd'hui la Jamaïque. Il arriva

L'AMÉRIQUE.

Second voyage de Colomb.

1493.

1494.

ensuite à Mona, petite île entre l'Espagnole & Portoric; mais y étant tombé malade, il se fit porter à Isabelle, où son frere Barthelemi venoit d'arriver.

Depuis treize ans Barthelemi & Christophle Colomb ne s'étoient point vus, & ils s'embrasserent avec de grandes démonstrations de joye & de tendresse. Barthelemi avoit successivement visité l'Italie & le Portugal, lorsqu'il s'embarqua pour passer en Angleterre. Il fut pris en chemin par des Corsaires, & on ignore de quelle maniere il se tira de leurs mains. Il se rendit ensuite à Londres, où le débit de ses cartes & de ses sphares le firent subsister tout le temps qu'il y demeura. Henri VIII. occupoit alors le trône, & Barthelemi crut que ce Prince seroit flatté de mettre en exécution le projet que Christophle avoit formé. En conséquence il lui en présenta le plan; mais Henri n'y répondit pas. Barthelemi, rebuté des longueurs & des remises dont on payoit ses offres, quitta l'Angleterre & prit le chemin de la France où il comptoit mieux réussir. Il apprit à Paris la nouvelle de la découverte du nouveau Monde, & Charles VIII. lui accorda une somme d'argent pour regagner l'Espagne. Barthelemi n'arriva dans ce Royaume que quelque temps après le second départ de son frere. Il sollicita de l'emploi à la Cour, & on lui confia le commandement de trois navires destinés à conduire de nouvelles provisions à la Colonie que l'Amiral avoit emmenée. Les secours que Barthelemi apportoit étoient d'autant plus nécessaires que la famine commençoit à se faire sentir dans la Colonie d'Isabelle. Don Pedro Margarit, qui commandoit les gens de guerre, avoit pillé les habitants en l'absence de l'Amiral, & ses violences étoient cause que les naturels du pays ne vouloient plus avoir aucune communication avec les Castillans. Don Diegue s'étoit opposé en vain aux désordres que Margarit avoit voulu faire; la force étoit du côté de ce dernier, qui ne craignoit que le retour de l'Amiral. Il songeoit à repasser en Espagne au moment que les trois navires de Barthelemi mouillèrent devant Isabelle. Ces vaisseaux devoient aussitôt reprendre la route de l'Espagne, & Margarit profita d'une occasion aussi favorable pour se dérober au châtement qu'il méritoit. Il s'embarqua avec un Bénédictin nommé Boyl, & ces deux hommes ne furent pas plutôt arrivés à la Cour qu'ils cherchèrent à justifier leur conduite, en faisant de grandes plaintes des Colombes.

La fuite de Margarit inquiéta l'Amiral, & il fut moins surpris qu'indigné, lorsque l'année suivante il vit débarquer un Commissaire de la Cour, qui passant les bornes de son pouvoir affecta une autorité absolue. Colomb résolu d'aller lui-même à la Cour rendre compte de son administration, laissa le Gouvernement de l'île à ses deux freres, & passa en Espagne avec le Commissaire. Le Roi & la Reine écoutèrent favorablement l'Amiral, & sans lui parler des plaintes que Margarit & Boyl avoient faites contre lui, ils prirent des mesures pour affermir la Colonie. Colomb demanda six vaisseaux, dont trois devoient porter des provisions à l'Espagnole, & les trois autres, restant sous ses ordres, pouvoient servir à étendre les découvertes. L'Amiral satisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à la Cour, & sûr d'ailleurs de son innocence, négligea d'interresser les Ministres en sa faveur. Ses ennemis profitèrent de sa sécurité à cet égard, & indisposèrent contre lui Don Jean Rodrigue de Fonseca, qui étoit alors Evêque de Burgos, & chargé

1495.

1496.

armemens. Ce Prélat, auprès de qui on fit jouer tous les ressorts qu'on put imaginer pour détruire Colomb, lui fit d'abord ressentir les effets de sa haine, en retardant l'armement qu'on lui avoit promis. Il parvint même bientôt après à le perdre dans l'esprit du Roi, & à lui enlever la confiance d'Isabelle.

Toutes ses intrigues contre l'Amiral furent cause qu'il ne fut en état de partir que le 30 de Mai 1498. Il fit voile du port San - Lucar, arriva le 7 de Juin à l'Isle de Porto-Santo, le 10 à Madere, le 19 à Gomere & s'arrêta à l'Isle de Fer. Il envoya de-là en droiture à l'Espagnole trois de ses vaisseaux, comme il se l'étoit proposé, & avec les trois autres il fit un détour vers les isles du Cap Verd, d'où il gagna la plaine mer. Une violente tempête suivie d'un grand calme mit les équipages en danger : heureusement qu'on aperçut la terre le 31 Juillet, & comme on crut y voir une monagne à trois têtes, Colomb lui donna le nom de la Trinité. Il fit le tour de cette terre, & s'assura par ce moyen que c'étoit une isle. En vogant autour de la Trinité Colomb vit la terre ferme ; mais la prenant encore pour une isle, on l'appella *Isla-Santa*. On fut désabusé de cette opinion quelques jours après, & alors l'Amiral se contenta de donner à la cote le nom de Paria. La difficulté qu'il eut à sortir avec ses trois vaisseaux du canal qui sépare l'Isle de la Trinité du Continent, fut cause qu'il nomma cette sortie, *Boco del Drago* (la bouche du Dragon). Il prit alors du côté du Nord, pour entrer dans le golphe où on lui avoit dit qu'on pêchoit des perles, & il en donna le nom à l'Isle qu'on appelle encore aujourd'hui l'Isle Marguerite. De-là Colomb découvrit les isles de Cochem & de Cuba-gua, & arriva enfin le 24 d'Août à l'Espagnole.

La ville où il avoit laissé ses freres n'étoit plus la capitale, on avoit transporté la Colonie dans un autre endroit, & on y avoit bâti une nouvelle ville qu'on appella saint Domingue du nom du pere des trois Colombes, qui se nommoit Dominique (1). Colomb trouva la Colonie affligée par les démêlés de ceux qui avoient quelque autorité. Avant que de partir pour l'Espagne, l'Amiral, en laissant le Gouvernement de l'Isle à ses freres, avoit nommé François Roldan Ximenès, Alcaide major, ou Grand Sénéchal de la Colonie. Cet homme dont l'esprit avoit ébloui l'Amiral, sçut dérober à sa pénétration l'ambition & la jalousie dont il étoit dévoré. Il dissimula encore quelque temps après le départ de Colomb, & sa révolte n'éclara que lorsqu'il fut parvenu à se faire un parti qui pût faire tête à celui de l'Amiral. Plusieurs voyoient aussi avec chagrin les bienfaits & les honneurs dont on combloit la famille des Colombes, & ceux-là n'eurent pas de peine à embrasser avec ardeur les intérêts de Roldan. La Colonie, à l'arrivée de l'Amiral, se trouvoit ainsi divisée en deux partis, qui cherchoient réciproquement à se détruire en toute occasion. Colomb employa inutilement les voyes de la douceur pour pacifier les troubles ; les deux partis étoient trop acharnés l'un contre l'autre, & il ne trouva plus d'autre ressource que d'en informer la Cour. Roldan, averti que l'Amiral devoit envoyer quelques dépêches en Espagne, écrivit de son côté & chargea les

(1) Dominique est Domingo en Espagnol, & la ville qui porte ce nom l'a conservé jusqu'à ce jour, & l'a même donné à toute l'Isle.

Colombs de tout le désordre qui regnoit dans la Colonie. L'Evêque de Fonseca, qui haïssoit Colomb, eut soin d'appuyer les accusations de Roldan, & peu satisfait d'avoir indisposé Ferdinand contre l'Amiral, il soutint hautement les Révoltés.

Cependant l'ingratitude dont on payoit les services de Colomb ruinoit les affaires de la Colonie, & arrêtoit le cours des découvertes. Plusieurs se plaignoient de l'indifférence que la Cour montrait à cet égard ; mais comme on s'apercevoit que le Roi n'étoit pas fâché d'avoir des prétextes pour diminuer les prérogatives dont Colomb jouissoit, personne n'osa parler en sa faveur. Ojeda, le même qui avoit été à la découverte des mines de Cibao par les ordres de Colomb, étoit à la Cour au moment qu'on y apporta la nouvelle des troubles de la Colonie, & les Mémoires circonstanciés des courses de Colomb dans son troisième voyage. Ojeda profita adroitement de son crédit auprès de l'Evêque de Fonseca pour obtenir la communication de ces Mémoires, & sur leur lecture il forma le projet de continuer les découvertes qui y étoient détaillées, & de s'en attribuer toute la gloire. Le Prélat, livré à son aversion pour les Colomb, approuva les dessein d'Ojeda & l'aïda à les exécuter, mais il refusa de signer l'approbation qu'il lui donnoit par écrit. Ojeda, persuadé que Fonseca le soutiendrait toujours de tout son pouvoir, s'embarassa peu d'avoir sa signature. Il se rendit à Séville, & comme on n'ignoroit pas la protection que lui accordoit l'Evêque de Burgos, il trouva facilement les fonds nécessaires à son entreprise, & forma bientôt un armement. Jean de la Cosa, un des plus habiles Pilotes qu'il y eut en Europe, consentit à faire un voyage avec Ojeda, & Americ Vespuce, riche Marchand Florentin, Navigateur & sçavant Astronome, s'embarqua en qualité de passager, ou tout au plus d'intéressé. Ojeda, à qui on donna le commandement de la flotte, partit le 20 de Mai 1499. La première terre où il aborda étoit, suivant la relation d'Americ Vespuce, à deux cents lieues à l'Orient de l'Orenoque. Les vaisseaux passerent la bouche du Dragon, & prirent à l'Ouest jusqu'à un cap qu'Ojeda nomma cap de la Vela. On découvrit dans cette course le golphe de Venezuela, ou la petite Venise, nom qui fut donné à un village bâti dans de petites îles qui communiquoient les unes aux autres par des ponts. Du cap de la Vela, Ojeda ramena sa flotte à la Marguerite, & s'apercevant que les vaisseaux faisoient eau de toute part, il les mit en carene à la côte de Cumana. Il passa ensuite à l'île Espagnole, y mouilla le 5 de Septembre, & prit terre au port d'Yaquimo. Il s'obstina à y rester le reste de l'année, & ce ne fut que vers la fin du mois de février de l'année suivante qu'il se détermina à reprendre la route de Castille.

Americ Vespuce qui, comme on l'a vu, n'étoit ni Amiral ni Commandant de la flotte, se fit tout l'honneur de ce voyage, & quoique Colomb eût connu avant lui le Continent, il se vanta d'en avoir fait la découverte. Il publia une relation dans laquelle il eut la témérité d'avancer plusieurs faits démentis par les actes publics, & ajouta des circonstances si fausses en apparence, que quelques-uns ont cru qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Quoi qu'il en soit, on ne voit point qu'Ojeda ait contesté à Vespuce la gloire qu'il cherchoit à s'attribuer, & on seroit porté à croire qu'ils étoient

d'intelligence pour faire éprouver aux Colomb des indignités qu'ils ne méritoient pas. Ojeda, en s'embarquant sans autre pouvoir qu'une simple permission de l'Evêque, qui même n'étoit pas signée de ce Ministre, & en allant, pour ainsi dire, braver un Viceroy & un Amiral jusques dans le lieu de sa résidence, ne pouvoit être regardé que comme défobéissant aux ordres de la Reine. Il se tira néanmoins d'affaire, & Colomb absent & persécuté par Fonseca fut condamné. La Reine lui ôta le titre & les prérogatives de Viceroy, & fit partir Bovadilla en qualité de Gouverneur général, pour le relever. Ce dernier, que les ennemis de Colomb sçurent prévenir contre lui, ne fut pas plutôt arrivé à saint Domingue, qu'il fit mettre les Colomb aux fers & les envoya en Espagne. Isabelle accorda une audience à l'Amiral, & reconnu parfaitement son innocence; mais continuellement obéïée par l'Evêque, & trop complaisante pour Ferdinand, elle négligea de rendre une entière justice aux infortunés Colomb, qu'elle se contenta de faire remettre en liberté.

Peu content d'enlever à l'Amiral ses charges, ses biens & même l'honneur de ses découvertes, on voulut encore lui ôter le mérite d'en avoir formé le projet, en supposant qu'il l'avoit lu quelque part. Sa Viceroyauté fut supprimée sans retour; Americ Vesputoe passa publiquement pour avoir découvert le Continent du nouveau Monde, & on donna son nom à toute cette vaste étendue de terres que Colomb avoit commencé à faire connoître. Tels furent les injustes traitements dont on récompensa son zèle & ses services. On lui conserva cependant sa qualité d'Amiral, à condition qu'il continueroit ses découvertes. Il s'y engagea, mais il n'eut pas autant de succès qu'il auroit pu l'espérer, s'il eût été maître de tirer de l'Espagnole les secours qui lui étoient nécessaires. Avant son départ de l'Espagne, on promit qu'on y feroit venir les biens qu'il avoit laissés à l'Espagnole, & on rappella Bovadilla Colomb, accompagné de quatre vaisseaux, quitta les côtes d'Espagne le 9 de Mai 1501. il avoit avec lui Don Barthelemi son frere & Don Ferdinand, qu'il avoit eu d'un second lit. Le 13 Juin il arriva à l'île de Marinino, (aujourd'hui la Martinique) & y séjourna trois jours. Il voulut toucher ensuite à saint Domingue, où on refusa de le recevoir. Il y vit seulement une flotte de trente-deux vaisseaux qui étoient prêts à partir pour l'Espagne. Le Capitaine Général Torrès la commandoit, & on y avoit embarqué Bovadilla, qui avoit fait charger de fers l'Amiral & ses freres; le même Roldan, qui leur avoit causé tant de chagrins par son caractère remuant & séditieux; les biens de ces deux hommes, & ceux des Colomb.

Quelque irrité que dût être l'Amiral du refus qu'on lui faisoit de le laisser entrer à saint Domingue, la bonté de son cœur l'emporta sur son ressentiment; & comme il croyoit voir des signes certains d'une prochaine tempête, il en fit avertir Torrès, afin qu'il différât son départ. L'avis de Colomb fut méprisé; l'ouragan qu'il avoit prédit arriva, & fit périr vingt-un vaisseaux avec tous ceux qui les montoient, sans qu'on en pût sauver un seul homme. L'Amiral fut aussi beaucoup maltraité, néanmoins il ne perdit personne, & après avoir rasé la côte, il passa à la Jamaïque. Il éprouva des vents contraires pendant quelque temps; approcha enfin de l'île de Guanaja à l'entrée du golphe de Honduras, & la nomma l'île des Pins, parce que

Zz ij

L'AMÉRI-
QUE.Quatrième
voyage de Co-
lomb.

1502.

L'AMÉRI-
QUE.

son frere qui y descendit y trouva de ces arbres en quantité. On apperçut un canot, & on le prit par les ordres de Colomb. Cependant il renvoya avec des présents tous ceux qui étoient dedans, à la réserve d'un vieillard dont l'esprit lui plut. On fit voir de l'or à ce vieillard, qui se tourna vers l'Orient, & marqua par ses signes qu'il y avoit beaucoup de ce métal de ce côté. Il monroit vraisemblablement le Perou, mais on ne l'entendoit pas assez, & Colomb manqua cette découverte.

On renvoya le vieillard, qui paroissoit désirer rejoindre ses compatriotes, & on prit la route de l'Orient. L'Amiral n'étoit qu'à trente lieues de l'Yucatan, & s'il eût pris son chemin plus à l'Ouest, il se seroit infailliblement trouvé au Mexique. Il doubla le 12 de Septembre le cap de Gracias à Dios, qu'il nomma ainsi, parce que les mêmes vents qui lui avoient été contraires commencèrent alors à lui devenir favorables. Il s'avança toujours en cotoyant jusqu'à un port, qui lui parut si beau, qu'il le nomma Puerto-Bello, nom qu'il porte encore. Il y entra le 2 Novembre, en sortit le 9 du même mois, & quatre ou cinq lieues plus loin, on en apperçut un autre que l'Amiral appella di Bassimentos, à cause que les environs étoient cultivés. Il resta dans cet endroit jusqu'au 23 de Novembre, pour faire faire à ses vaisseaux les réparations dont ils avoient besoin. Le 29 on entra dans un troisième port qui fut nommé el Reperto, & l'Amiral s'étant apperçu que ses vaisseaux commençoient à prendre l'eau de tous côtés, songea à regagner l'Espagne au plutôt. Il vouloit auparavant établir une nouvelle Colonie sous les ordres de son frere, & il en avoit même fait quelques préparatifs, mais il rencontra des obstacles trop forts de la part des habitants, & il fut obligé de rembarquer tout son monde. Un des vaisseaux échoua dans la riviere de Veragua, sur les bords de laquelle il avoit tenté de faire une habitation, & les autres navires se rendirent à Puerto-Bello, où un second échoua aussi. Les deux autres bâtimens gagnèrent avec peine la Jamaïque, où la famine & la méfintelligence firent périr plusieurs personnes.

Pendant que Colomb, contraint de demeurer quelque temps à la Jamaïque, s'efforçoit de rétablir la tranquillité parmi sa petite troupe, à qui il avoit trouvé moyen de procurer des vivres, Rodrigue de Bassidas, riche & habile Navigateur, obtint une commission du Roi & arma deux navires à Cadix. Il s'associa Jean de la Cosa, célèbre Pilote, qui avoit déjà couru les mers avec Ojeda, & suivit la même route que l'Amiral avoit tenue dans son troisième voyage. Il poussa ses découvertes cent lieues au-delà de celles d'Ojeda; donna le nom de Carthagene au port où on a bâti dans la suite une ville de même nom, & passa l'endroit qui a été depuis appelé Nombre-de-Dios. Ses vaisseaux se trouverent alors en état de tenir la mer, & il gagna le golphe de Xaragua au Couchant de l'Isle Espagnole, où il fut forcé de les échouer & de se rendre par terre à saint Domingue.

Ojeda de son côté étoit parti pour un nouveau voyage dans le même temps à peu près que Bassidas. Il avoit encore avec lui Americ Vespuce; mais ils se brouillerent en chemin, & comme Vespuce s'étoit fait un parti plus fort que celui d'Ojeda, il fit mettre ce dernier aux fers, & le laissa à saint Domingue. Cependant Colomb languit plus d'un an à la Jamaïque, & enfin il envoya faire de si pressantes sollicitations à l'Espagnole, que le

Gouverneur, nommé Ovando, le retira de l'île où il étoit, & le conduisit à saint Domingue. Colomb repassa aussitôt en Espagne, & débarqua à San-Lucar vers la fin de l'année 1504. Il se rendit à Séville, & ayant appris en cet endroit la mort d'Isabelle, il n'osa se flatter que Ferdinand auroit égard à ses services. Ce Prince, en effet, sembloit être fâché des brillantes promesses qu'on avoit faites à Colomb, & afin de trouver des prétextes pour diminuer ses récompenses, il faisoit entendre que son entreprise n'étoit pas aussi difficile qu'on se l'étoit d'abord imaginé. Colomb entendoit de tous côtés les mêmes discours, & quelqu'un lui dit un jour à table, en présence d'une nombreuse compagnie, que le bonheur & beaucoup de hardiesse avoient fait tout le mérite de ses voyages. L'Amiral, sans répondre directement à une apostrophe aussi désobligeante, se fit apporter un œuf, & demanda si quelqu'un avoit le secret de le faire tenir debout sur sa pointe. Chacun répondit qu'il en ignoroit les moyens, & on défia Colomb lui-même de le faire. Il accepta le défi, cassa la pointe de l'œuf & le fit ainsi tenir droit sur la table. Tous les assistants s'écrièrent qu'ils en auroient bien fait autant. » Je n'en doute pas, répondit Colomb, mais aucun de vous ne s'est avisé » de le faire, & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes. J'ai imaginé le » premier de voguer de ce côté-là, & aujourd'hui les Pilotes les moins habiles peuvent y aller. Bien des choses paroissent faciles après le succès, » qu'on a cru impraticables avant qu'elles eussent été entreprises. Vous » pouvez vous souvenir des railleries qui ont été faites sur mon projet avant » que je le misse en exécution. C'étoit alors une chimère, une folie, & si » l'on vous en croit aujourd'hui, rien n'est plus aisé. Cette réponse fut rapportée au Roi, qui en rit & donna à Colomb les louanges qu'il méritoit. Ce fut tout ce que l'Amiral obtint de Ferdinand, car ce Prince lui fit faire des propositions si peu raisonnables, qu'il les rejeta, outré du plus violent dépit.

La mort d'Isabelle livroit la couronne de Castille à l'Archiduc Philippe, son gendre, & ce Prince se mit aussitôt en chemin pour prendre possession d'un trône qui lui revenoit. Colomb retenu chez lui par ses infirmités envoya son frère Barthelemy vers le nouveau Roi, afin de lui demander les récompenses qui lui avoient été promises. Philippe reçut favorablement la requête de Barthelemy, & l'assura qu'on donneroit à l'Amiral toutes les satisfactions qu'il paroitroit désirer. Barthelemy se hâta de retourner apprendre ces bonnes nouvelles à son frère ; mais ce dernier étoit peu en état de s'en réjouir, & il mourut à Valladolid le 20 de Mai 1505. dans la soixante-cinquième année. Son corps fut d'abord inhumé dans l'Eglise des Chartreux de Séville, & de-là transféré à saint Domingue, comme il l'avoit ordonné par son testament. Il voulut aussi qu'on mit dans son tombeau les fers dont le cruel Bovadilla l'avoit chargé.

Don Diegue, fils de Christophe Colomb, succéda à tous les droits de son pere, mais il hérita en même temps de l'injuste haine de Ferdinand, & eut à souffrir de la part de Fonseca les mêmes persécutions que l'Amiral avoit éprouvées. La lenteur qu'on affectoit à la Cour, & les difficultés qu'on faisoit naître sur les prétentions de Don Diegue, lassèrent sa patience, & il supplia le Roi de trouver bon qu'il se pourvût en Justice. Cette permission

L'AMÉRI-
QUE.

lui fut accordée, & en conséquence il présenta au Conseil un Mémoire qui contenoit ce qu'on avoit promis à Christophle Colomb avant & après ses découvertes. Les demandes de Don Diegue parurent fondées, & son procès fut jugé en sa faveur. Cependant Ferdinand cludoit toujours l'exécution de l'Arrêt, & sans le mariage que Don Diegue contracta avec Dona Marie de Toledé, il n'auroit jamais pu réussir à se faire rendre justice. La femme qu'il avoit épousée étoit fille de Ferdinand de Toledé, Grand Commandeur de Léon, Grand Veneur de Castille, frere du Duc d'Albe & cousin du Roi. D'ailleurs le Duc d'Albe, depuis les services qu'il avoit rendus à Ferdinand pendant la guerre de Naples, étoit devenu son favori, & comme il s'intéressa vivement pour l'époux de sa niece, il parla si fortement au Roi en faveur de Don Diegue, qu'on lui accorda enfin une partie de ce qu'il demandoit.

Ovando, Gouverneur Général de l'Espagnole, fut révoqué, & on nomma l'Amiral Don Diegue pour le remplacer; néanmoins on ne lui rendit point la dignité de Viceroy, & il n'eut que la même autorité, les mêmes privilèges & les mêmes appointements que ses deux prédécesseurs avoient eus. On voit qu'il fut quelquefois nommé Viceroy, & Dona Marie Toledé, sa femme, est presque toujours qualifiée de Vicereine; mais ces noms ne leur étoient donnés que par des Particuliers & par le peuple, sans tirer à conséquence. Don Diegue alla à Séville sur la fin de l'année 1508. y hâta les préparatifs de son armement, & s'embarqua le 9 de Juin de l'année suivante avec sa femme, son frere Don Ferdinand, ses deux oncles Don Barthelemi & Don Diegue, quantité de Noblesse, beaucoup d'Officiers & plusieurs Demoiselles qui composoient la suite de Dona Marie. Leur arrivée donna à l'isle Espagnole un lustre qu'elle n'avoit pas encore eu; & les Demoiselles en s'y mariant adoucirent les mœurs des habitants, qui étoient devenus presque sauvages. L'autorité de Don Diegue étoit bornée par d'autres Gouverneurs, qui partageoient & balançoient son pouvoir; & elle le fut encore davantage par l'Audience Royale, à laquelle on pouvoit appeller comme à un Tribunal souverain de tous les Jugemens rendus dans les Indes.

Suite des dé-
couvertes & des
établissements.

Sous le Gouvernement d'Ovando, prédécesseur de Don Diegue Colomb, les Castillans avoient porté la guerre contre des peuples qui habitoient la partie Orientale de l'Espagnole. Ponce de Léon, Chef des milices de saint Domingue, aborda à l'isle de Boriquen ou saint Jean, & fut bien traité des habitants, qui lui offrirent tout l'or qu'ils avoient chez eux. Ponce visita les mines qui se trouvoient dans cette isle, en prit des montres, laissa quelques-uns de ses soldats & s'en retourna à saint Domingue. L'or qu'il fit voir à Ovando lui parut excellent, & dans la résolution de conquérir l'isle de saint Jean, on chargea Ponce de Léon de cet exploit. Ce dernier rejoignit ses gens, qui faisoient beaucoup d'éloges de la conduite des Insulaires & de leur Cacique à leur égard. Il y avoit apparence qu'on auroit pu gagner ces peuples par la douceur, & Ponce y travailloit sans doute, lorsque l'arrivée de Don Diegue Colomb à l'Espagnole changea totalement la face des affaires de la Colonie. Ovando, de qui Ponce de Léon tenoit ses pouvoirs, étoit rappelé, & Don Christoval de Soto-Major, que la Cour avoit

pourvu du Gouvernement de l'île de saint Jean, prétendoit en faire sortir Ponce. Celui-ci auroit peut-être employé la force pour se maintenir, si Don Diegue n'eût mis d'accord les deux concurrents, en les engageant à aller à la Cour discuter leurs droits, & en nommant Michel Cerron, Gouverneur de l'île, & Michel Diaz, son Lieutenant. Lorsqu'Ovando eut rendu ses comptes, dont on fut satisfait, il demanda & obtint le Gouvernement de saint Jean pour Ponce de Léon, qui s'y rendit la même année, & ayant fait arrêter Cerron & Diaz, il les envoya prisonniers en Espagne. Il voulut ensuite subjuguier les habitants ; mais il y trouva plus de difficultés qu'il ne s'y étoit attendu, & ne parvint à les soumettre qu'en employant la force, & après avoir perdu beaucoup de monde. On contraignit ces Insulaires à travailler aux mines, & ils y périrent presque tous.

Suivant les instructions de Don Diegue, il devoit faire un établissement à Cubagua, petite île voisine de la Marguerite, & le lieu positivement où on pêchoit les perles. On choisit pour cette Colonie ceux qui avoient des esclaves nés dans les Lucayes, parce qu'ils avoient la facilité de demeurer sous l'eau plus longtemps que d'autres. L'établissement fut fait, & dans l'espace de quelques années on amassa des richesses immenses. La cupidité fit bientôt perdre le profit qu'on auroit pu tirer de la continuation de cette pêche, & on ne ménagea pas assez les plongeurs, dont la plupart périrent. Les autres publièrent que les perles étoient disparues de cette côte, & soit que la chose fût vraie, soit qu'ils inventassent cette circonstance, dans la crainte de perdre la vie ainsi que leurs compagnons, on cessa la pêche. Quelque avantageuse que fût la situation de cette île, on l'abandonna aussitôt que les perles y manquèrent, & les habitants passèrent à la Marguerite, où ils se soutinrent longtemps. Leur postérité y est maintenant & fait commerce de tabac avec les Hollandois de Curacao.

On n'avoit point encore formé d'établissement dans le Continent, ni même dans la Jamaïque. Les Mémoires de Colomb étoient propres néanmoins à faire désirer qu'on profitât de ses découvertes, & le Roi jugea qu'Ojeda, dont l'Evêque Fonseca vanitoit le mérite, seroit en état de faire cette entreprise. Ojeda, loin de pouvoir faire les avances nécessaires pour un armement, étoit à saint Domingue depuis le malheureux voyage qu'il avoit fait avec Americ Vespuce, & il vivoit dans une grande médiocrité. Jean de la Cosa, le même Pilote qui avoit accompagné Ojeda dans son premier voyage, avoit conçu pour lui une sincère amitié, & il ne fut pas plutôt informé de la triste situation où il se trouvoit, qu'il prit des mesures pour l'en retirer. Il offrit d'aller porter à Ojeda les ordres & les instructions de la Cour, & il promit de l'accompagner & de l'aider de son bien, parce que le Roi ne vouloit pas se charger de faire les frais de l'établissement proposé. On accepta les offres de la Cosa, & il se disposoit à partir, lorsque Diegue de Nicuesa, Gentilhomme fort riche, arriva à la Cour pour quelques affaires dont l'Amiral l'avoit chargé. Il entendit parler de ce qui se ménageoit pour Ojeda, & résolut de partager la gloire & le profit de cette entreprise ; il représenta qu'un seul ne pouvoit pas conquérir un pays aussi étendu que celui dont il étoit question. Les remontrances de Nicuesa furent écoutées, & on fit deux Gouvernements de la partie du Continent

L'AMÉRI-
QUE.

qu'on vouloit peupler. On en regla les limites, & les provisions pour les deux Gouverneurs furent signées. Ojeda eut depuis le eap qu'il avoit lui-même nommé de la Vela, jusqu'à la moitié du golphe d'Uraba, aujourd'hui de Darien ; & tout ce pays fut nommé la nouvelle Andalousie. Le partage de Nicuesa fut depuis ce même golphe jusqu'au cap de Gracias à Dios ; & cette Province fut nommée la Castille d'or. La Cour abandonna la Jamaïque, d'où les deux Gouverneurs devoient en commun tirer des vivres & les autres choses dont ils pourroient avoir besoin. Jean de la Cosa fut créé Sergent major & Lieutenant d'Ojeda, & il ne fut fait aucune mention de Don Diegue dans tous ces réglemens.

La Cosa ne put fretter qu'un navire & deux Brigantins, sur lesquels il embarqua environ deux cents hommes. Nicuesa plus riche arma quatre grands vaisseaux & deux brigantins qu'il fournit d'une grande quantité de provisions. Les deux flottes arriverent presqu'en même temps à saint Domingue, quoique Nicuesa fût parti le dernier & qu'il eût séjourné à l'isle de sainte Croix. Ojeda revêtu du titre de Gouverneur qu'il devoit au zèle de son ami, se mit en devoir de prendre possession des terres qui lui étoient échues en partage. Il ne tarda pas à avoir de violents démêlés avec Nicuesa, parce que chacun d'eux vouloit que tout le golphe de Darien fût de son ressort. Jean de la Cosa fit tous ses efforts pour reconcilier les deux Gouverneurs, & il vint enfin à bout de faire consentir l'un & l'autre à prendre pour ligne de séparation la riviere même de Darien. La Jamaïque devint un autre sujet de discorde & les deux Gouverneurs prétendirent y avoir la préférence l'un sur l'autre. L'Amiral, informé de leurs différends, crut qu'il les mettroit d'accord en nommant Jean de Esquibel, Gouverneur de cette isle ; mais il se trompa. Ojeda s'opposa à l'établissement de Esquibel, & comme il fut contraint de lui céder, il chercha à l'intimider par les menaces les plus terribles.

Le nouveau Gouverneur de la Jamaïque parut mépriser la colere d'Ojeda, & il se maintint malgré lui. Ojeda obligé de remettre à la voile, prit d'abord terre dans le port que Rodrigue Bastidas avoit découvert en 1501. & qu'il avoit nommé Carthagene. Il n'y avoit point alors d'établissement en cet endroit, mais depuis Bastidas, Christophle Guerra & d'autres Espagnols après lui, avoient touché sur cette côte & y avoient commis plusieurs hostilités dans le dessein d'enlever des esclaves. Ojeda, qui ignoroit ces circonstances & qui avoit ordre de chercher à gagner ces peuples par la douceur, commença à leur faire plusieurs signes d'amitié. Ses avances furent mal reçues des Sauvages, & il s'aperçut qu'il ne pourroit s'établir en ce lieu, sans employer la force des armes. La Cosa vouloit qu'on retournât au golphe de Darien, où les peuples étoient plus doux. Ojeda rejetta cet avis, & plus brave que prudent, il attaqua les Sauvages quoiqu'ils fussent de beaucoup supérieurs en nombre. Il tua une grande quantité de ces malheureux & fit soixante prisonniers, qu'il envoya sur ses vaisseaux. Les Sauvages prirent la fuite, & Ojeda les poursuivit jusqu'à un village qu'il trouva abandonné. Les Castillans ravis de ne plus voir d'ennemis, s'amuserent à piller, mais au moment qu'ils ne s'y attendoient pas, les Sauvages, qui s'étoient mis en embuscade, tombèrent sur eux & les massacrèrent tous. Le seul Ojeda

se

se sauva dans les bois, laissant étendus morts sur la place Jean de la Cosa son ami & soixante-dix Castillans.

Au bout de quelques jours, ceux qui étoient restés dans le vaisseau n'entendant aucunes nouvelles de leur Commandant, envoyèrent quelques hommes à terre. Ils trouverent Ojeda caché dans des broussailles, tenant son épée d'une main, & ayant sur son épaule son bouclier percé de trois cents fleches. Il étoit prêt à expirer de faim, & on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens. Il raconta alors son malheur, & dans le moment qu'il parloit on vit paroître en mer plusieurs voiles qui causerent quelque inquiétude. Nicuesa montoit ces vaisseaux, & il ne fut pas plutôt informé du désastre d'Ojeda, qu'oubliant tout ressentiment, il lui fit offrir ses services, & l'invita à venger les Castillans par le massacre des Sauvages. Ojeda ne put s'empêcher d'admirer la générosité de son rival; il accepta ses offres & à la tête de quatre cents hommes qui furent tirés des deux escadres, il se jeta sur le village où les Indiens étoient rentrés, y mit le feu & tua tous ceux que la suite ne put dérober à ses coups. Le butin qu'il fit fut assez considérable, & il le partagea avec Nicuesa, qui prit sur le champ la route de Veragua. Ojeda dirigea la course vers le golphe de Darien, & il relâcha en quelques endroits où il trouva de l'or & enleva plusieurs habitants. Il manqua la riviere de Darien & s'arrêta vis-à-vis de quelques hauteurs qui sont à la pointe Orientale du golphe d'Uraba. Il jeta sur ces hauteurs les fondemens d'une ville qu'il appella saint Sébastien, & qu'il mit sous la protection de ce saint, dans l'espérance qu'il garantirait les Espagnols des fleches empoisonnées des Sauvages.

Ojeda, pour se défendre contre les peuples des environs, qui étoient les plus cruels & les plus féroces de la contrée, envoya Enciso, un de ses Capitaines, à l'Espagnole demander des hommes & des provisions. En attendant son retour il fit faire divers retranchemens; mais la disette des vivres obligea les Castillans à en chercher dans la campagne, & les Sauvages en tuèrent beaucoup. La Colonie, réduite à un petit nombre d'hommes, qui s'attendoient à une mort certaine, étoit sur le point de sa destruction totale, lorsqu'un bâtiment parti de l'île Espagnole vint mouiller au pied de saint Sébastien. Bernardin de Talavera commandoit ce vaisseau qu'il avoit enlevé à des Génois auprès du cap de Tiburon. La triste situation d'Ojeda & de ceux qui étoient avec lui ne leur permit pas d'examiner à quel homme ils avoient affaire, & ils achetèrent sans balancer la cargaison de Talavera. Celui-ci, qui fuyoit les poursuites de la Justice, fut ravi de trouver un asyle, & il s'engagea volontiers avec tous les siens au service de la Colonie. Cependant les provisions qu'on avoit trouvées sur le vaisseau de Talavera furent bientôt consommées, & comme Enciso ne paroissoit point, tous les Castillans demanderent à être reconduits à saint Domingue. Ojeda s'offrit d'y aller hâter le secours qu'il en attendoit, ajoutant que s'il n'étoit pas de retour au bout de cinquante jours, on pourroit faire tout ce qu'on voudroit. Les Castillans y consentirent, & Ojeda, après avoir nommé François Pizarre, Gouverneur de saint Sébastien en son absence, s'embarqua sur le vaisseau de Talavera, qui voulut l'accompagner. L'équipage, quoiqu'engagé à la Colonie en même temps que Talavera, conservoit plus

L'AMÉRI-
QUE.

d'affection pour lui que pour tout autre. Ojeda y fit peu d'attention, & aussitôt qu'il fut en mer, il eut un violent démêlé avec Talavera, qui le fit mettre aux fers. Il n'y resta pas longtemps, parce que la traversée se trouva si difficile qu'on eut besoin de lui & qu'on lui rendit la liberté. Ojeda malgré son expérience & son habileté ne put résister aux vents, & il alla se briser sur la côte de Cuba.

Tout l'équipage gagna la terre, & il paroissoit naturel qu'Ojeda cherchât à passer à l'île Espagnole, dont il n'étoit pas beaucoup éloigné; mais il résolut de se rendre à la Jamaïque, & après avoir fait, avec des peines infinies, plus de cent lieues le long de la côte, il arriva enfin chez des Caciques qui lui fournirent tous les secours dont il avoit besoin. Esquibel, à qui Ojeda avoit fait autrefois tant de menaces, eut la générosité de les oublier; il le tira de la peine où il se trouvoit, & le fit conduire à saint Domingue. Le Capitaine Enciso en étoit parti quelque temps auparavant pour porter du secours à saint Sébastien, & Ojeda ne le voyant point crut qu'il étoit péri. Il ne douta plus alors que son Gouvernement ne fût perdu sans ressource, & il s'abandonna tellement au chagrin que cette pensée lui causoit, qu'il en mourut au bout de quelques jours. Talavera étoit imprudemment resté à la Jamaïque; l'Amiral en fut informé, l'envoya arrêter & le fit pendre.

Cependant Pizarre qui commandoit à saint Sébastien, voyant que les cinquante jours qu'Ojeda avoit demandés étoient expirés, prit la résolution de quitter un lieu où il n'y avoit nulle espérance de pouvoir s'établir. Il fit en conséquence embarquer les hommes qui restoient sur deux brigantins, prit le gouvernement de l'un & confia la conduite de l'autre à un Flamand de Valenciennes. Les deux bâtimens étoient à peine en mer qu'il s'éleva un vent très-violent, & que le brigantin du Flamand reçut un si furieux coup de mer, qu'il périt à la vue de Pizarre qui n'en put sauver un seul homme. Cet accident & la continuation des vents contraires forcèrent Pizarre à tourner du côté du port de Carthagene. Il aperçut alors un navire & un brigantin qu'Enciso menoit à saint Sébastien, chargés d'une grande quantité de provisions, de chevaux, de verrats, d'armes & de cent cinquante hommes d'élite. Des secours aussi considérables déterminèrent facilement Pizarre à retourner à saint Sébastien, pour y attendre le retour d'Ojeda, dont il ignoroit la mort. Les Castillans qu'il conduisoit n'étoient pas encore à la fin de leurs malheurs, & l'établissement ne put avoir lieu. Au moment que les navires entroient dans le golphe, celui que montoit Enciso fut brisé & on en sauva à peine les hommes avec un peu de farine, de biscuit & de fromage. Toutes les bêtes furent noyées, & lorsqu'on fut débarqué on trouva la ville de saint Sébastien réduite en cendres. La Colonie se livra de nouveau au plus affreux désespoir, & on étoit dans cet abattement, lorsqu'un Castillan nommé Vasco Nugnès de Balboa ouvrit un avis qui fit renaître la joie & le courage.

Balboa, depuis sa jeunesse avoit fait plusieurs voyages aux Indes. Il s'étoit établi à l'Espagnole; mais différentes circonstances le mirent dans la nécessité de quitter cette île. Sur ce que le bruit avoit couru que plusieurs débiteurs vouloient suivre Enciso pour se soustraire aux poursuites de leurs

Histoire de
Balboa.

créanciers, ceux-ci avoient obtenu de l'Amiral un navire armé, qui eut ordre d'observer ceux d'Enciso jusqu'à ce qu'il fût bien loin du port. Malgré ces précautions, Balboa se fit porter dans le vaisseau d'Enciso, & aussitôt qu'on eut pris le large, il sortit du tonneau où il s'étoit tenu caché. Enciso, qui n'avoit point été prévenu, entra en fureur & menaça Balboa de l'abandonner dans la première île déserte qu'on trouveroit. On intercédâ pour le coupable & le Capitaine s'apaisa. Balboa avoit alors trente-cinq ans & il étoit capable de former les plus vastes projets & de les exécuter. Le découragement général où il voyoit les Castillans ne passa pas jusqu'à lui ; il s'efforça de relever leurs espérances, & il y réussit en leur peignant les pays qu'il avoit remarqués dans ses voyages. Il raconta qu'il avoit pénétré au fond du même golphe où ils se trouvoient, & qu'il avoit aperçu au couchant d'une belle & large rivière une bourgade située sous un ciel fort pur & dans un terrain fertile, & il ajouta que les habitants de ce pays avoient la réputation de ne point empoisonner leurs fleches. Ce récit causa une grande joie aux Castillans, qui s'embarquèrent sans différer, arrivèrent au fond du golphe & trouverent les choses comme Balboa les avoient représentées. Les habitants se mirent en défense ; mais dès la première décharge de l'artillerie, ils prirent la fuite & laissèrent aux Castillans la liberté de s'emparer de leur bourgade. On y fit un riche butin en or & en coton & les vainqueurs commencèrent aussitôt à tracer le plan d'une ville qu'ils nommerent sainte Marie l'Ancienne de Darien, parce qu'elle fut placée sur le bord Occidentale de la rivière de Darien, qui se jette dans le golphe de ce nom ou d'Uraba. Cette ville a été la première où il y ait eu un siège épiscopal du continent de l'Amérique, mais elle ne subsista pas longtemps, comme on le verra par la suite.

Enciso, qui tenoit ses pouvoirs d'Ojeda, ne fit pas réflexion qu'en élevant sainte Marie l'Ancienne sur la rive Occidentale de la Darien, il bâtit sur le terrain qui étoit du partage de Nicuesa, & que par conséquent il n'avoit plus d'autorité en ce lieu. Il fit une seconde saute en se brouillant avec Balboa, qui avoit eu peut-être ses vûes en conseillant de placer la Colonie où elle étoit. Balboa, piqué en apparence de l'ingratitude d'Enciso, s'en plaignoit hautement, & lorsqu'il vit que plusieurs blâmoient ce Capitaine, il fit observer que sa Jurisdiction n'avoit plus de force, parce qu'on étoit dans la Province de Nicuesa. Personne jusqu'alors n'y avoit fait attention, & ceux qui étoient mécontents ne manquèrent pas de profiter de cette connoissance, pour signifier à Enciso qu'on ne lui obéiroit plus. On s'assembla pour régler la forme du Gouvernement, & on nomma sous le titre d'Alcaïde deux Magistrats qui devoient administrer la Justice. Vasco Nugnès de Balboa fut revêtu d'une de ces charges ; on conféra l'autre à Jean de Zamudio, & on choisit pour Régidor (1) François Valdevia. Trois partis divisoient la nouvelle République ; l'un vouloit qu'on reconnût Enciso, jusqu'à ce que la Cour eût nommé un autre Commandant ; l'autre étoit d'avis qu'on se donnât à Nicuesa sur le terrain duquel on étoit ; & le troisième enfin prétendoit qu'il falloit continuer comme on avoit commencé, & que personne n'étoit plus digne de commander que Balboa, qui

(1) Espece de Lieutenant de Police.

avoit tiré les Castillans de la misère dans laquelle Enciso les avoit plongés.

Vers la moitié de Novembre, on aperçut dans le golphe deux navires, qui étoient commandés par Rodrigue Henriques Colmeranez. Ce Capitaine, ami de Nicuesa, lui menoit un renfort de soixante-dix hommes avec d'abondantes provisions. Il débarqua néanmoins, & instruit des différens partis qui s'étoient formés dans la ville de sainte-Marie, il eut soin de gagner la multitude en laissant la plus grande partie de ses provisions, & il parla si efficacement en faveur de Nicuesa, qu'il fut chargé de l'aller chercher, & remit à la voile à ce dessein. Dans le temps qu'il travailloit avec tant de zèle pour l'agrandissement de son ami, cet infortuné Gouverneur se trouvoit dans l'état le plus déplorable. Il avoit été battu de la tempête aussitôt qu'il eut quitté Ojeda. Lope de Olano, son Lieutenant, s'étoit séparé de lui pendant la nuit, & sous prétexte qu'il ne pouvoit pas tenir la mer, il étoit allé joindre le gros des vaisseaux qui étoient dans la rivière de Panama. Il avoit publié que la caravelle de Nicuesa étoit périée avec tous ceux qui la montoient, & en conséquence il prit le titre de Commandant, & passa dans le pays de Varagua à dessein d'y faire un établissement. Son projet échoua faute de vivres, & après avoir perdu beaucoup de monde il se rendit à la rivière de Bethléem, pour tenter d'y fonder une Colonie ; mais il n'eut pas plus de succès, & il se dispoisoit à regagner l'île de l'Espagnole, lorsqu'il reçut des nouvelles de Nicuesa. Ce Gentilhomme avoit perdu sa caravelle, & étant sauvé avec l'équipage, il avoit été réduit à chercher par terre la Varagua, qui étoit le rendez vous général. Le nombre des Espagnols qui l'accompagnoient étoit beaucoup diminué, parce que la faim, la fatigue & les fleches des Sauvages en avoient fait périr plusieurs. Enfin Olano instruit de la misère affreuse où étoit Nicuesa, crut que le service qu'il lui rendroit en l'en retirant, le feroit rentrer en grace, & il lui envoya un brigantin dans cette vue. Sans ce secours inespéré Nicuesa alloit périr ; cependant il ne put se résoudre à pardonner à Olano, qui par sa retraite avoit causé la mort de plus de quatre cents hommes, & en mettant le pied dans son vaisseau, il le fit charger de fers en attendant qu'il l'envoyât en Espagne.

Nicuesa ne goûta pas longtemps le plaisir d'avoir rejoint ses vaisseaux ; la plupart furent jetés sur la cote & les vivres commencèrent bientôt à manquer. La permission qu'on donna d'en prendre comme on pourroit, loin de diminuer la misère l'augmenta, parce que les Castillans cherchoient à piller les Sauvages, & que ceux-ci, bien armés & sur la défensive, tuoient tous ceux qui oioient approcher d'eux. Il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de se rembarquer ; mais la tempête avoit brisé plusieurs vaisseaux & il n'en restoit pas suffisamment pour contenir tous les Castillans qui se trouvoient à terre. On en laissa une partie sous les ordres d'Alphonse Nimès sur les bords de la rivière de Bethléem, & Nicuesa, conduit par un matelot qui avoit fait le voyage avec Christophle Colomb, alla avec les autres à Puerto-Bello. La multitude d'Indiens dont le rivage étoit couvert força les Castillans à remonter cinq ou six lieues plus loin. Nicuesa voyant le port que Colomb avoit nommé di Basimientes, y entra en s'écriant ; *¡Paremos aquí en el nombre de Dios ; c'est-à-dire, arrêtons-nous ici*

L'AMÉRI-
QUE.

au nom de Dieu. Il en prit possession au nom du Roi d'Espagne & commença une forteresse à laquelle le nom de Nombre de Dios est demeuré. La Colonie de Nicuesa éprouva les mêmes misères que celle de Bethléhem, la disette des vivres & les maladies enleverent un si grand nombre de Castillans, que le Gouverneur fit partir à la hâte une caravelle pour aller demander du secours à saint Domingue. Colmeranez arriva peu de temps après le départ de la caravelle, & il trouva son ami avec soixante hommes seulement, tous nuds pieds, couverts de mauvais habits, déeharnés & pouvant à peine se soutenir. Il expliqua à Nicuesa le sujet de son voyage, lui apprit l'établissement d'une Colonie qui souhaitoit sa présence, & lui parla des richesses qu'on avoit trouvées dans le Darien. Cette nouvelle causa beaucoup de plaisir à ceux qui étoient avec Nicuesa, lui seul y parut peu sensible, & aigri sans doute par ses malheurs, il eut l'imprudence de dire hautement, que ceux qui avoient osé bâtir une ville sur son terrain méritoient une punition exemplaire, & qu'il les traiteroit en conséquence aussitôt qu'il seroit sur les lieux. Nicuesa se mit sur le champ en chemin, & peu content de la première faute qu'il avoit faite, il y mit le comble par une seconde. Il envoya devant lui une caravelle, & s'amusa sans nécessité à visiter quelques îles & à chercher de l'or.

Sa caravelle alla annoncer à la Colonie son arrivée & les sentiments où il étoit, & comme il parut quelques jours après, Balboa s'avança sur le rivage, & lui fit crier qu'il pouvoit s'en retourner à Nombre de Dios, parce qu'on ne le laisseroit débarquer en aucun lieu de la Province de Darien. Nicuesa sentit alors toute son imprudence, & il passa la nuit dans son vaisseau à gémir sur son infortune. Le lendemain il débarqua sans opposition, mais il s'aperçut qu'on vouloit se saisir de lui, & il se sauva dans un bois prochain. Balboa, touché de ses malheurs, empêcha qu'on ne l'y poursuivît, & malgré Zamudio, qui étoit animé contre le Gouverneur, il l'avertit de se retirer dans son brigantin & de n'en point sortir, quelques promesses qu'on lui fit. Nicuesa ne fut pas assez sage pour suivre les conseils de Balboa, trois hommes l'en tirèrent par leurs feintes démonstrations d'amitié, & le livrèrent à Zamudio. Celui-ci le fit mettre sur un brigantin avec dix-sept hommes, & lui ordonna d'aller en Castille sans s'arrêter en aucun endroit. Le Gouverneur se plaignit en vain du traitement qu'on lui faisoit dans son propre Gouvernement; il employa inutilement les menaces; il ne fut point écouté. Il partit & on n'entendit plus aucune nouvelle de lui. Quelques Ecrivains avancent qu'on trouva dans l'île de Cuba cette inscription sur un arbre : *Ici l'infortuné Nicuesa a fini ses malheurs & sa vie* : mais Herrera prétend que ce trait est faux & sans preuves.

Mort de Nicuesa.

La facilité avec laquelle la Cour d'Espagne accordoit à différents Particuliers la permission de s'emparer des pays découverts par Christophe Colomb, fit craindre à l'Amiral Don Diegue que quelqu'un n'obtient aussi le Gouvernement de l'île de Cuba, qui étoit à sa bienéance. Pour prévenir cet événement, il chargea Don Diegue Velasquez d'aller faire la conquête de cette île, & sûr de sa fidélité, il le nomma son Lieutenant dans cet endroit. Trois cents volontaires, outre les troupes réglées fournies par l'Amiral, suivirent Velasquez dans son expédition. Il remporta une victoire

Conquête de l'île de Cuba par Velasquez.

L'AMÉRI-
QUE,

fi complète sur le premier Cacique qui voulut s'opposer à son entreprise, que les autres effrayés se soumirent d'eux-mêmes. Velaquez, par ce moyen, fut bientôt maître absolu dans Cuba, & cette conquête fit d'autant plus de plaisir au Roi d'Espagne, que quoique l'isle n'eût point d'or, elle possédoit beaucoup d'autres avantages, & par la commodité de ses ports qui étoient excellens, elle devint une des plus utiles colonies que l'Espagne ait eues.

Quelque temps après la conquête de l'isle de Cuba, on fit la découverte de la Floride & de plusieurs isles aux environs. Cerron & Diaz que Ponce de Léon avoit envoyés prisonniers en Espagne, avoient trouvé de puissantes protections qui leur avoient fait rendre justice ; de sorte qu'ils retournerent dans l'isle de Portoric, & obligèrent à leur tour Ponce de Léon à leur en céder le Gouvernement. L'ancien Gouverneur se retira sans résistance, & quoiqu'il n'eût plus d'emploi, il vivoit commodément avec les richesses qu'il avoit amassées dans le temps qu'il étoit en place. La vie tranquille que menoit Ponce de Léon l'ennuya bientôt, & comme on publioit depuis longtemps que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, il y avoit une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards, il forma le dessein de chercher cette fontaine miraculeuse. Le peu de succès qu'avoient eu ceux qui avoient déjà fait cette entreprise ne rebuta point Ponce de Léon, & il s'embarqua le premier de Mai de l'année 1512. Il sortit du port de saint Germain dans l'isle de Portoric, avec deux navires qu'il avoit équipés à ses frais, & après avoir rangé toute la côte Septentrionale de l'Espagnole, il se trouva au milieu des Lucayes. Ses recherches furent vaines, & quoiqu'il goûtât à toutes les eaux, jusqu'à celles des marais les plus bourbeux, il ne s'aperçut pas qu'il fût rajeuni. Chagrin du peu de fruit qu'il avoit tiré de son voyage, il continua sa route en avant, sans aucun dessein déterminé, & au bout de quelques jours de navigation, il découvrit le Continent. Il y descendit & voyant la campagne couverte de fleurs, il nomma cette terre la Floride. On ignore en quel endroit positivement il débarqua ; on sait seulement qu'il reconnut une bonne partie de la côte Occidentale de la presqu'isle, & qu'il donna aux isles des Martyrs & des Tortues les noms qu'elles portent aujourd'hui. Dans tous les lieux où il voulut faire quelque descente il trouva des Sauvages en très-grand nombre & disposés à ne point souffrir qu'on s'établît chez eux. Il examina attentivement le canal de Bahama, & sur ses observations les vaisseaux, quelques années après, commencèrent à prendre leur route par ce canal pour retourner en Europe, & on bâtit à deux petites journées le port de la Havane. La découverte que Ponce de Léon venoit de faire le consola en quelque sorte de n'avoir pu réussir touchant l'objet de ses recherches, & il se rendit à Portoric, d'où il passa en Espagne. Ferdinand, satisfait du rapport que lui fit Ponce des terres sur lesquelles il étoit descendu, lui permit de mener des Colonies & de bâtir des Forts dans la Floride. Il ne se hâta pas vraisemblablement de profiter de cette liberté, car deux ans après il étoit encore en Espagne, & sur la fin de l'année 1514, il alla par les ordres du Roi, faire la guerre aux Caraïbes qui désoloient Portoric, & resta plusieurs années dans cette ville.

Découverte de
la Floride.

Cependant la bonne conduite de Velasquez avoit rendu très-florissante la Colonie de l'île de Cuba, & le terrain se trouvoit si avantageux, que plusieurs Particuliers quittaient leurs établissemens pour se rendre dans cette île. Velasquez, qui n'étoit que le Lieutenant de Don Diegue Colomb, se voyant à la tête d'une nombreuse Colonie, voulut se soustraire à l'autorité de l'Amiral, & au moyen des protections qu'il avoit à la Cour, il obtint des lettres qui lui assuroient cette indépendance. Malheureusement pour lui l'Amiral, qui étoit alors en Espagne, vint à bout de faire changer le titre d'indépendant, que ces lettres donnoient à Velasquez, en celui d'irrévocable. Don Diegue conserva ainsi ses pouvoirs sur l'île de Cuba, mais il n'avoit pas la liberté d'ôter à son Lieutenant l'emploi dont il étoit revêtu. Velasquez, regardé comme Gouverneur de Cuba, songea à conquérir de nouvelles terres, & il n'eut pas plutôt déclaré ce dessein, que plusieurs personnes de différentes qualités s'offrirent de remplir son projet. Des matelots, des soldats, quelques riches Particuliers s'engagerent à partir, & un des plus riches habitants de Cuba, nommé François Fernandez de Cordoue, proposa de faire une grande partie des frais de l'entreprise, si on vouloit lui en confier la conduite. Velasquez accepta avec joie l'offre de Fernandez, & fit armer à San-Yago, capitale de Cuba, deux navires & un brigantin, sur lesquels on embarqua cent dix soldats. Fernandez acheva ses préparatifs à la Havane, autre port de Cuba, & en sortit le 8 de Février 1517.

Dès qu'il eut doublé le cap de saint Antoine, qui est à l'extrémité Occidentale de l'île, son pilote, Alaminos, lui conseilla de voguer droit à l'Ouest, où l'ancien Amiral avoit toujours désiré s'avancer. Fernandez, qui n'avoit point encore pris de parti sur la route qu'il devoit tenir, consentit volontiers à tourner de ce côté, & après trois semaines de navigation on découvrit l'Yucatan, dont le grand Colomb ne s'étoit écarté que sur une fausse indication. Fernandez s'approcha de cette terre, & remarqua à deux lieues environ de la mer une grande bourgade qui paroissoit bien peuplée. Le rivage fut en un moment couvert d'Indiens, & les Espagnols trompés par les signes de bienveillance que ces peuples leur faisoient, tentèrent une descente. Ils furent vivement repoussés par les Sauvages, qui blessèrent quinze hommes, & ils regagnèrent à la hâte leurs vaisseaux avec deux prisonniers qu'ils avoient faits. Les peuples de cette côte, que les Castillans appellerent pointe ou cap de Cotoche, n'étoient point nus comme ceux qu'on avoit découverts jusqu'alors. Ils avoient aussi des armes offensives & défensives & se battoient avec beaucoup d'ordre. Leurs armes défensives étoient une espee de cuirasse doublée de coton & un bouclier; les offensives consistoient dans un arc, des fleches, une sorte d'épée ou couteau de pierres, des frondes, & une espee de lance. Auprès du lieu où les Castillans débarquèrent, il y avoit quelques édifices de maçonnerie, & des Temples où on trouva quantité d'idoles monstrueuses faites de terre cuite. On traita avec douceur les deux prisonniers Indiens, qui dans la suite servirent d'interprètes; on les instruisit dans la Religion Chrétienne, & lorsqu'ils furent baptisés, on nomma l'un Julien, & l'autre Melchior.

Fernandez, après avoir fait rembarquer tout son monde, cotoya de nouveau le rivage, & arriva à la vue d'une grosse bourgade, que les habitants

Expédition de
Fernandez.

du pays nommoient Kimpefch, & où on a bâti enfuite la ville de Campeche. Les Efpagnols renouvelèrent leur eau en cet endroit, & dans le moment qu'ils fongeoient à remonter fur leurs vaiffeaux, une troupe de cinquante Indiens s'approcha, & parut les inviter à fe rendre dans une bourgade prochaine. Les Caftillans fe défierent avec raifon de ces feintes démonftrations d'amitié & refusèrent d'y répondre. Ils fe contentèrent d'entrer dans quelques Temples, & ils furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens de tout âge & de tout fexe, qui paroiffoient également furpris de leur figure. Quelques moments après les Efpagnols virent paroître deux corps nombreux d'hommes armés comme ceux de Cotoche, & il fortit d'un Temple environ dix Prêtres vêtus de mantles blanches fort larges, & portant à la main des vafes de terre pleins de feu. Ils y jettoient de la gomme copale; en faifoient allet la fumée du côté des Efpagnols, & prononçoient divertis paroles. Cette cérémonie étoit à peine finie qu'on entendit plufieurs inftrumens de guerre, qui fans doute fonnoient la charge. Alors les Caftillans, trop foibles pour réfifter à un peuple qui pouvoit facilement les accabler, reculèrent en bon ordre du côté de la mer, & fe rembarquerent fans perte. Ils naviguerent l'efpace de fix jouts vers le Sud, & voulurent faire de l'eau dans une anfe que les habitans nommoient Potonchan. Les Efpagnols eurent un furieux combat à foutenir; quarante des leurs refterent fur la place, & tous les autres, à l'exception d'un feul, furent bleffés, & regagnèrent leurs chaloupes avec peine.

On tâcha alors de reprendre la route de l'ifle de Cuba; mais les vents contraires & les courants porterent fur la Floride qui parut le quatrième jour. Fernandez, fans favoir encore où il étoit, defcendit avec fon pilote & vingt-deux hommes des moins bleffés. Alaminos reconnut aufi-tôt cet endroit pour y avoir été avec Ponce de Léon, & il avertit Fernandez de fe tenir fur fes gardes, ou de quitter promptement la terre. Ce Capitaine qui avoit befoin d'eau, eut foin de placer des sentinelles à toutes les avenues du bois. Cette précaution ne put empêcher une armée d'Indiens de fondre tout à coup fur les Efpagnols, qui prirent la fuite & regagnerent promptement leurs vaiffeaux. Alaminos fut bleffé à la gorge, & on remarqua que le foldat qui n'avoit reçu aucune bleffure à Potonchan étoit difparu. On mit à la voile & en vingt-quatre heures on arriva à l'ifle des Martyrs où un des navires fe brifa. Fernandez avec l'autre navire & le brigantin aborda au port de la Havane, d'où il fe tendit à la ville du faint Efprit. Il écrivit de-là à Velafquez, qu'il iroit lui rendre compte de fon voyage dès qu'il fe porteroit mieux, mais il mourut au bout de dix jours.

Quelque malheureufe qu'eût été l'expédition de Fernandez pour lui-même & pour tous ceux qui l'avoient accompagné, Velafquez en parut fatisfait & projetta une féconde courfe. Il arma en diligence trois navires & un brigantin, & il fit monter deffus deux cent cinquante Efpagnols & quelques Indulaires de Cuba pour le fervir. Ces trois navires étoient commandés par Pedro de Alvarado, François de Montejo & Alphonfe d'Avila. Le Directeur de l'expédition étoit Jean Grijalva, compatriote de Velafquez, & fuivant fes inftructions, il ne devoit faire aucun établiffement en terre ferme. La nouvelle efcadre partit de Cuba le 8 d'Avril 1518. & au bout de huit jours

jours de navigation , elle se trouva à la vûe d'une isle que les habitants nommoient Cozumel. Grijalva voulut l'appeller sainte Croix , mais l'ancien nom a prévalu. On s'approcha ensuite de la terre ferme , & en huit jours on arriva à Potonchan , où on fit une descente malgré la vigoureuse défense des habitants. Grijalva perdit trois hommes , & il fut blessé lui-même ainsi que soixante de ceux qu'il avoit débarqués. Ses blessures ne l'empêchèrent pas de pénétrer plus avant dans les terres ; il s'empara d'une bourgade située à quelques lieues du rivage , & fit plusieurs tentatives pour y faire revenir les habitants. Tous les moyens dont il se servit furent inutiles , & il se vit obligé de se remettre en mer , sans avoir traité avec ces Indiens.

Plus il avançoit dans le pays , & plus il paroissoit mériter son attention. Les terres étoient mieux cultivées , les habitants plus policés , & les édifices plus propres & mieux bâtis. Un soldat remarquant ces choses avec plaisir , s'écria qu'il croyoit être dans une nouvelle Espagne. Cette exclamation , que chacun applaudit , fit donner à cette contrée le nom de la Nouvelle-Espagne , qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Cependant Grijalva , curieux de connoître plus amplement l'intérieur du pays , chercha une rivière où il pût s'arrêter quelque temps. Il en rencontra enfin une qui se jette par deux embouchures dans le golphe qu'on a depuis appelé du Mexique. Il choisit le bras de cette rivière qui lui parut le plus navigable ; mais comme il n'y trouva point assez d'eau pour faire entrer ses deux plus gros vaisseaux , il augmenta les équipages des deux autres , & se prépara à remonter le plus haut qu'il pourroit. Il eut d'abord quelque peine à vaincre le courant du fleuve , & lorsqu'il eut surmonté cette difficulté , il vit un grand nombre de canots remplis d'Indiens armés , qui sembloient déterminés à l'empêcher de faire une descente , & cherchoient à l'épouvanter par leurs cris & par leurs signes menaçants. Les Espagnols , sans témoigner ni crainte ni colere , continuèrent tranquillement leur route , & s'avancèrent même jusqu'à la portée du trait. Leur intrépidité étonna les Indiens , qui , frappés d'ailleurs de la figure de ces Etrangers , restèrent comme immobiles , & le silence succéda tout à coup au bruit que les clameurs avoient causé. Le Commandant profita d'une si heureuse conjoncture pour s'élancer à terre. Ceux qui étoient près de lui en firent autant , & tous les autres suivirent aussitôt. Ils les rangea en bataille à mesure qu'ils débarquèrent , & il fit déployer l'étendard Royal. Cette action redoubla la surprise des Indiens , & fournit aux Espagnols les moyens d'achever les cérémonies qui s'observent dans les prises de possession les moins contestées. Grijalva ordonna ensuite à Julien & à Melchior , ces deux Sauvages dont on a parlé plus haut , de dire aux Indiens que les Castillans venoient dans des intentions pacifiques & desiroient faire alliance avec eux. Sur cette assurance trente des principaux Indiens s'approchèrent , & comme Grijalva crut remarquer qu'ils avoient encore quelque défiance , il leur donna plusieurs marques d'amitié , & leur fit des présents qui acheverent de les tranquilliser. Il hasarda alors de leur apprendre qu'il étoit le Lieutenant d'un grand Roi , & il les invita à le reconnoître pour Souverain. Ces paroles excitèrent l'indignation des Indiens , qui laissèrent paroître sur leur visage la colere dont ils étoient saisis. Cependant le plus considérable d'entr'eux leur imposa silence de la main , & se

chargea de répondre aux Espagnols. Il le fit avec modération, & après avoir fait sentir aux Espagnols qu'ils avoient tort de proposer aux Indiens un nouveau maître, sans s'être informés s'ils étoient mécontents du leur, il ajouta qu'il alloit instruire ses supérieurs de leurs prétentions, & qu'il viendrait lui-même leur apporter ce qui seroit décidé. Il se retira aussitôt avec tout le peuple, & laissa les Espagnols inquiets du résultat de cette affaire. Grijalva n'avoit pu s'empêcher d'admirer la sagesse du discours de l'Indien. De pareils ennemis n'étoient pas à mépriser, & on balançoit si on ne se rembarqueroit pas, lorsque les Indiens reparurent en plus grand nombre. Celui qui avoit déjà porté la parole aux Castillans, s'avança vers eux d'un air satisfait, & leur présenta des provisions de la part des Caciques des environs. « Voici, leur dit-il, des gages de la paix que nous acceptons. Mes » maîtres ne craignent point vos armes, mais ils jugent que la paix est toujours préférable à la plus heureuse guerre. »

Les Espagnols à cette nouvelle firent éclater la joie la plus vive, & les deux Nations ne tardèrent pas à traiter ensemble dans une parfaite union. Le Cacique du lieu arriva bientôt après, & quoiqu'il eût affecté de se faire accompagner par une garde peu nombreuse & déarmée, il sut conserver un air de dignité qui lui arroit le respect. En faisant étaler aux yeux des Espagnols les raretés du pays qu'il offroit à leur Général, & parmi lesquelles il y avoit plusieurs choses travaillées en or, il adressa ces mots à Grijalva : « J'aime la paix, dit-il, & c'est pour la maintenir entre nous, que je vous » prie d'accepter ce présent, & de vous éloigner de ces lieux, de peur que » la méintelligence ne se mette entre vos sujets & les miens. » Grijalva répondit au Cacique que son dessein n'avoit jamais été de lui causer de l'inquiétude, & qu'il partiroit au plutôt. Content de cette promesse, le Cacique quitta les Espagnols, qui dès le même jour remonterent sur leurs vaisseaux. La rivière où ils étoient s'appelloit Tabasco ; ils changèrent ce nom en celui de Grijalva, & conservèrent celui de Tabasco à la Province. Plusieurs Castillans proposèrent de faire un établissement en cet endroit ; mais Grijalva leur fit voir la défense de Velasquez, & on remit aussitôt à la voile.

En sortant de la rivière, on tourna à l'Ouest, parce que les Indiens avoient fait entendre qu'ils tiroient leur or de ce côté. Grijalva continua de ranger la côte jusqu'à une rivière qu'il aperçut, & à laquelle il donna le nom de Rio-de-Banderas, à cause des banderolles que les peuples de cette contrée avoient coutume de mettre au bout d'une espee de pique. Montejo eut ordre d'aller reconnoître cette rivière avec deux barques armées. Les peuples qui habitoient sur le rivage consentirent à traiter avec les Castillans, & Grijalva instruit de leur bonne volonté débarqua, prit possession de leur pays & y recueillit beaucoup d'or. Il n'osa s'arrêter à cette rade, qui n'étoit pas à l'abri des vents du Nord, & après avoir passé deux ou trois îles peu considérables, il en aperçut une qu'il fut curieux d'examiner. Il y descendit avec quelques Castillans, y trouva plusieurs édifices assez beaux, & un Temple d'une structure singulière. Il étoit ouvert de tous côtés, & au milieu paroissoit un dôme, par lequel on montoit à une espee d'autel, où étoient placées des statues d'une figure monstrueuse. Grijalva s'approcha de cet autel, & il vit cinq ou six cadavres qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente.

Il se retira avec horreur sur ses vaisseaux, & nomma cette île, l'île des Sacrifices. Il observa la même chose dans une autre île un peu éloignée, que les habitants appelloient Culua. A la place de ce nom, il lui donna celui de Saint-Jean d'Ulua, & tira encore de l'or de cette île, qui est située au Nord de la Vera-cruz, dont elle forme le port.

Les dispositions favorables des peuples, & l'heureux climat des pays que Grijalva avoit visités, lui faisoient regretter de ne pouvoir y former d'établissements. Les défenses de Velasquez à cet égard étoient expresse, & il avoit résolu de les observer rigoureusement. Il ignoroit que Velasquez obligé de ménager l'Amiral & l'Audience Royale de S. Domingue, d'où son gouvernement relevoit, n'avoit osé donner à personne la permission de fonder quelque Colonie, & qu'il en avoit même fait la défense par écrit, à dessein de s'en servir dans l'occasion; mais il se flattoit que Grijalva ne lui obéiroit pas si scrupuleusement, & il défitoit apprendre quelques nouvelles à ce sujet, lorsque Pedro de Alvarado, député par Grijalva, enita dans un des ports de Cuba. Il avoit sur son vaisseau tout l'or & les raretés qu'on avoit négociés jusques-là, & il étoit chargé de demander de nouveaux ordres à Velasquez, qui apprit avec colere qu'on n'avoit commencé aucun établissement. Alvarado avoit conseillé plusieurs fois d'en hasarder quelqu'un; de sorte qu'il excusa mal Grijalva, dont la fidélité fut payée de l'ingratitude la plus marquée. Velasquez outré contre Grijalva, projeta de faire un nouvel armement, & forma le dessein d'en accorder le commandement à un autre.

Dans le temps qu'il faisoit de Grijalva les plaintes les moins fondées, ce Général continuoient de le servir avec un dévouement extrême, & poussoit ses découvertes le long du golphe du Mexique. Peu de temps après le départ d'Alvarado, il s'étoit remis en mer, avoit reconnu les hautes montagnes de Tufpa, & s'étoit approché de la Province de Panuco. Il fit entrer ses navires dans une riviere qu'il aperçut aux environs; mais à peine y avoit-il mouillé ses ancres, que le vaisseau d'Alfonse d'Avila fut attaqué par une flotte de canots Indiens, & n'auroit pu se défendre contre la multitude de ses ennemis, si le Général ne fût tombé tout-à-coup sur ces sauvages, & n'en eût tué un grand nombre. Cet incident fit nommer la riviere, Riviere des Canots. Grijalva en sortit, côtoya la Province de Tlascala, & s'avança ensuite jusqu'à une pointe, où les courants étoient si contraires & si forts, que le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit trop de risques à s'opiniâtrer davantage. Plusieurs personnes des plus considérables de l'escadre firent alors une dernière tentative pour engager Grijalva à faire un établissement, & peut-être qu'il auroit cédé aux représentations, si François Montejo ne lui eût, par ses conseils, fait repentir ses premiers sentiments. Il fit voile vers l'île de Cuba, & ayant appris les grands préparatifs de Velasquez pour une nouvelle expédition, il se flatta qu'elle se feroit encore sous ses ordres. Dans cette espérance, il hâta son retour, & débarqua à l'île de Cuba où, au lieu des récompenses & des remerciements sur lesquels il comptoit, il reçut publiquement les reproches les plus durs & les moins mérités. Il ne répondit qu'en faisant voir à Velasquez les ordres qu'il avoit lui-même donnés par écrit. Velasquez ne put s'empêcher de convenir des défenses qu'il avoit

L'AMÉRI-
QUE.CONQUÊTE
DU MEXIQUE.

faites à Grijalva, mais il ne voulut jamais lui pardonner de s'y être si pontualement conformé, & il le priva même de ce qu'on devoit à ses travaux.

Le Gouverneur de Cuba profitant des mémoires que Grijalva lui avoit présentés, songea plus que jamais à faire partir une nouvelle flotte. Il envoya en conséquence Jean de Salcedo à l'Espagnole, afin d'obtenir la permission de faire une seconde entreprise. Salcedo réussit dans sa négociation, & revint à Cuba avec les pouvoirs nécessaires. Velasquez ne fut plus embarrassé que sur le choix du Commandant de sa flotte. La conduite d'une expédition si importante ne devoit être confiée qu'à un homme d'une bravoure & d'une prudence reconnues, & ceux en qui on pouvoit remarquer ces qualités portoient si haut leurs prétentions, que Velasquez ne jugea pas à propos de les accepter. Il vouloit d'ailleurs qu'on ne rapportât qu'à lui seul la gloire de l'entreprise, & personne, excepté Grijalva, n'étoit capable d'un tel héroïsme. Velasquez, que son ressentiment aveugloit, ne fit point d'attention à ce que valoit Grijalva, & pressé par les sollicitations d'Amador de Lariz, Trésorier Royal, & d'André Duero son Secrétaire, il consentit à nommer Fernand Cortez Général de sa flotte.

Cortez est choisi
pour de nouvelles
expéditions.

Cortez, qui fut peut-être des conquérants du Nouveau Monde, celui dont on a dit le plus de bien & de mal, étoit originaire d'une famille noble de Medellin, ville de l'Estramadure en Espagne. Il étoit fils de Martin Cortez de Monroy & de Catherine Pizarro Altamirano, & naquit en 1485. On eut beaucoup de peine à l'élever jusqu'à l'âge de quatorze ans, & comme alors sa santé parut se fortifier, on l'envoya à Salamanque achever ses études. Son pere vouloit lui faire apprendre la Jurisprudence; mais son peu de goût pour cette science, l'obligea à y renoncer. Le jeune Cortez retourna dans sa famille, & prit le parti d'aller servir en Italie sous le célèbre Gonzalve de Cordoue. Une maladie rompit ce voyage, & dès qu'il fut guéri, il passa aux Indes en 1504, & fut recommandé par son pere à Ovando son parent, Gouverneur général de l'Espagnole. Ovando reçut favorablement Fernand Cortez, & lui procura de l'emploi dans la ville d'Azua de Compostelle. L'extérieur de Cortez prévenoit d'abord en sa faveur: il étoit bien fait, & ses actions aisées, nobles & polies lui gagnaient aisément l'amitié de ceux qui le fréquentoient. On remarquoit en lui, malgré sa jeunesse, beaucoup de discrétion, de prudence & de grandeur d'ame. Il avoit la conversation enjouée, & ne parloit jamais mal de personne. Il faisoit du bien, sans prétendre qu'on le publiât; mais son but étoit de se faire des amis qui contribuassent à son élévation, ou qui la souffrirent sans jalousie. Trois ans après le rappel d'Ovando, Cortez passa dans l'île de Cuba avec Velasquez qui le fit son Secrétaire. L'année suivante quelques mécontents voulant porter des plaintes contre le Gouverneur à l'Audience Royale de S. Domingue, cherchèrent un homme assez hardi pour se charger de cette commission. Ils s'adressèrent à Cortez qui l'accepta, & entreprit de passer à l'Espagnole dans un canot. Velasquez averti assez-tôt de ce qui se tramait contre lui, fit arrêter Cortez, & le condamna à la mort. Quelques personnes de considération obtinrent sa grâce, & il trouva moyen de se remettre en faveur auprès de Velasquez. Il étoit devenu très-riche, & possédoit

la charge d'Alcaïde dans la capitale de l'île de Cuba, lorsque ses amis le firent nommer Général par Velasquez.

La nomination fut approuvée par le plus grand nombre, mais ceux qui connoissoient le génie de Cortez & les intérêts du Gouverneur, pensèrent qu'il avoit fait un choix dont il se repentiroit quelque jour. Le Gouverneur qui avoit obtenu plusieurs nouvelles grâces de la Cour, ne crut devoir craindre aucun Particulier, & il ne douta pas que toutes les conquêtes qu'on alloit faire n'augmentassent encore sa réputation & sa gloire. Le Roi l'avoit nommé son Capitaine & son Lieutenant-général dans l'île de Cuba, & dans tous les lieux qui avoient été & qui seroient découverts par ses soins & sous ses ordres, & on avoit réglé d'une manière très-avantageuse pour lui les profits qui proviendroient de toutes ses entreprises dans le Continent. Cortez revêtu du titre de Général, se hâta de mettre à la voile & de gagner le port de la Trinité, où il comptoit achever ses préparatifs. Il avoit en cet endroit plusieurs amis qui lui firent de grandes offres de services, & il reçut un renfort considérable de la ville du S. Esprit, peu éloignée de celle de la Trinité. Soit que tant de mouvements en faveur du nouveau Général causassent de la jalousie à Velasquez, soit qu'ils justifiasent les craintes qu'on avoit déjà voulu lui inspirer, il songea à prendre des mesures pour ôter à Cortez la conduite de l'expédition dont il l'avoit chargé. Il commença par envoyer un ordre exprès à François Verdugo son beau-frère, Alcaïde Major à la Trinité, de déposer juridiquement Cortez de sa charge. Ce dernier étoit sûr de ceux qui s'étoient engagés à le suivre, & Verdugo charmé d'ailleurs de ses manières, ne voulut ni compromettre son autorité, ni faire un affront à un homme qui paroïssoit ne le pas mériter. Il informa le Gouverneur des motifs qui l'empêchoient de lui obéir, & lui demanda un second ordre. La plupart des Officiers de la flotte écrivirent à Velasquez, & firent de grands éloges du Général qu'il leur avoit donné. Cortez fit aussi partir une lettre dans laquelle, sans sortir des bornes du respect & de la subordination, il se plaignoit avec noblesse du procédé de Velasquez à son égard.

Aussitôt après le départ de toutes ces dépêches, Cortez se disposa à quitter l'île de la Trinité. Il envoya la plus grande partie de ses soldats par terre à la Havane, sous la conduite de Pedro de Alvarado, & s'y rendit lui-même par terre. Il lui arriva encore un nouveau renfort de Volontaires, qui lui formèrent une belle armée navale. Dans le temps qu'il pressoit les derniers préparatifs avec une conduite & une diligence qui le faisoient admirer de plus en plus, Gaspar de Garnica arriva de San Yago avec des lettres de Velasquez pour Pierre Barba, Commandant de la Havane. Il lui étoit ordonné d'arrêter Cortez, & de l'envoyer prisonnier à la capitale. Le Gouverneur commandoit aussi à Diégo de Ordaz & à Jean Velasquez de Léon de prêter main forte à Barba. Cette seconde tentative loin de réussir, suivant les vûes de Velasquez, fut généralement blâmée, & Cortez se voyant soutenu, cessa de ménager un ennemi déclaré. Sur la nouvelle que le Gouverneur venoit lui-même pour se saisir de Cortez, il décampa le 10 Février 1519, après avoir mis solennellement son expédition sous la protection du Prince des Apôtres, & avoir fait peindre dans son grand étendard une croix avec ces mots : *In hoc signo vinces*, Il avoit divisé toutes ses troupes en onze

Compagnies sur autant de bâtiments, & au moyen de ce règlement chaque Capitaine avoit une autorité égale sur mer & sur terre. Cortez prit le commandement de la première Compagnie; les autres Capitaines étoient Jean Velasquez de Léon, Alphonse Fernand de Portocattero, François de Montejo, Christophle de Olid, Jean de Escalante, François de Morla, Pedro de Alvarado, François Salcedo, Alphonse d'Avila, & Ginez de Nottéz. François de Otezco qui avoit servi avec beaucoup de réputation dans les guerres précédentes, fut chargé de l'artillerie, & le même Antoine Alaminos, qui avoit accompagné Fernandez & Grijalva, fut déclaré premier Pilote. Tel étoit l'armement dont Cortez se conserva le commandement malgré toutes les démarches de Velasquez.

Alvarado en partant eut ordre de prendre les devants par le côté du Nord, d'aller chercher Ordaz à Guacanico, & d'attendre ensuite la flotte au cap S. Antoine. L'Isle de Cozumel fut marquée pour s'y rejoindre en cas de séparation. Cette précaution étoit nécessaire; car une tempête dispersa bientôt la flotte, & Alvarado fut emporté plus loin qu'il ne vouloit. Il se vit alors dans l'impossibilité de regagner le cap S. Antoine, & il aima mieux se rendre droit à Cozumel où il débarqua, à dessein de se loger dans une bourgade qu'il avoit remarquée en voyageant avec Grijalva. Les habitants s'étoient sauvés à l'approche des Espagnols; de sorte qu'ils n'eurent pas de peine à s'emparer de la bourgade. Ils auroient pu y attendre tranquillement le reste de la flotte, mais Alvarado, jeune & courageux, crut qu'il seroit honteux pour lui de demeurer dans l'inaction, & il alla avec sa troupe reconnoître le pays. A une lieue de l'endroit où ils s'étoient d'abord fixés, ils trouvèrent un autre village qui étoit aussi abandonné. Cependant les Espagnols en enlevèrent deux Indiens & une Indienne, quelques vivres & plusieurs bijoux qui paroient une Idole & un Temple. Alvarado ramena ses soldats au premier poste qu'ils avoient occupé, & Cortez arriva le lendemain avec la flotte. Comme il avoit prévu qu'Alvarado n'auroit pu exécuter la commission dont il l'avoit chargé, il fit avertir Diégo de Ordaz par un autre moyen. La joie qu'il eut de retrouver Alvarado ne l'empêcha pas de lui faire une sévère réprimande sur sa témérité, & ayant fait venir les Indiens & l'Indienne qui avoient été pris, il leur fit dire par Melchior qu'on étoit fâché du tort que les soldats leur avoient fait. Il les remit ensuite en liberté; ordonna qu'on leur rendit tout ce qui leur avoit été pris, & y ajouta quelques présents pour eux & pour leur Cacique.

L'armée campa sur le bord de la mer, & s'y teposa trois jours sans rien entreprendre qui pût allarmer les Indiens. Le Général fit la revue de ses troupes, & il se trouva cinq cent huit soldats, dix-sept chevaux, cent neuf tant Pilotes que Matelots, deux Chapelains, dont l'un étoit le Licencié Jean Diaz, & l'autre le P. Barthelemy d'Olmedo, Religieux de la Merci; ces deux derniers accompagneront Fernand Cortez jusqu'à la fin de la conquête du Mexique. Après la revue, Cortez crut devoir haranguer ses troupes, & il le fit avec beaucoup d'art. Il ne leur dissimula pas les dangers qu'il y auroit à s'élancer, mais en même temps il peignit si vivement la gloire & le profit qu'on pourroit retirer de cette entreprise, s'ils restoiént unis & soumis à ses ordres, que les soldats s'écrièrent qu'ils le suiviroient partout

avec joye, & lui obéïoient en toutes choses. Dès le lendemain les Indiens, sur l'esprit desquels le renvoi des prisonniers avoit produit un bon effet, se rapprochèrent par petites bandes. Leur Cacique vint lui-même, & eut une conférence avec Cortez, qui lui marqua beaucoup d'amitié. Quelques Indiens de la suite du Cacique raconterent aux Castillans qu'il y avoit dans la Province d'Yucatan des prisonniers qui se disoient Espagnols. Cortez, informé de cette circonstance, consulta le Cacique sur les moyens de délivrer ces Espagnols, & le Cacique lui conseilla d'avoir recours à la douceur, & proposa de lui prêter huit Indiens qui iroient offrir des présents pour la rançon des Espagnols. On suivit les conseils du Cacique, & ces Indiens partirent avec Ordaz qui le mena dans l'Yucatan, & eut ordre de les attendre pendant huit jours. Ce temps n'étoit apparemment pas suffisant, car on ne vit point paroître les Indiens au bout du terme fixé, & Ordaz remit à la voile pour rejoindre la flotte.

Cortez s'embarqua aussitôt, & le vent qui étoit favorable faisoit espérer la course la plus heureuse, lorsqu'on s'aperçut que le vaisseau d'Escalanté ne pouvoit suivre, & avoit été contraint de reprendre la route de Cozumel. Toute la flotte y retourna aussi, & dans le moment qu'on travailloit à raccommoder le vaisseau, on vit arriver un canot où étoient les Indiens qu'on avoit envoyés pour la délivrance des Espagnols. Ils en ramenoient un nommé Jérôme d'Aguilar. Cet homme avoit été jetté sur cette côte par le naufrage d'une caravelle qui passoit du Darien à S. Domingue, & il avoit été pris avec vingt de ses compagnons, par les Sauvages. La plupart d'entre eux étoient tombés au pouvoir des Caraïbes, qui les avoient sacrifiés à leurs Idoles & mangés ensuite. Aguilar seul avoit trouvé moyen de se sauver chez un autre peuple moins cruel, & il étoit devenu l'esclave d'un Cacique. Il avoit bientôt appris la langue de ces peuples, & il avoit tellement gagné les bonnes grâces de son maître, qu'il n'eut pas de peine à obtenir sa liberté, lorsque les présents de Cortez furent offerts au Cacique. Cortez satisfait d'avoir sauvé un de ses compatriotes qui languissoit dans l'esclavage depuis huit ans, crut devoir se l'attacher encore par les soins qu'il eut de lui. Aguilar en fut reconnoissant, & rendit par la suite de grands services à son bienfaiteur.

Dès que le vaisseau d'Escalanté fut en état de soutenir le voyage, on tourna du côté de la rivière de Grijalva, à dessein de faire une descente dans la Province de Tabasco. Les habitants n'étoient plus dans les mêmes dispositions où ils s'étoient trouvés lorsque Grijalva avoit abordé chez eux, & il fallut livrer un combat avant que de pouvoir parvenir à mettre pied à terre. La valeur de Cortez & l'effet prodigieux de l'artillerie firent pencher la victoire du côté des Espagnols, qui s'emparèrent de la bourgade de Tabasco. Les Indiens furent mis en fuite, & parmi les prisonniers qu'on leur avoit faits, il y avoit quelques Capitaines à qui Cortez rendit la liberté. Ces hommes surpris d'un traitement auquel ils ne s'attendoient pas, coururent en instruire leurs compatriotes, & les engagèrent à rechercher la paix. Les Indiens enchantés de l'action généreuse des Espagnols, se hâtèrent de leur apporter des provisions, & leur proposèrent de faire alliance avec eux. On chercha Melchior pour répondre aux Députés Indiens, mais

il étoit disparu, & on ne trouva que ses habits pendus à un arbre. Cortez sentit alors tout le prix de l'acquisition qu'il avoit faite en Jérôme d'Aguilar, & il le chargea de porter la parole aux Indiens qui étoient venus. Le nouvel interprète instruit des usages qui s'observoient parmi les peuples de ces Contrées, avertit Cortez qu'il devoit refuser d'entendre les propositions des Députés, parce qu'ils étoient tirés de la populace, & que la dignité du Général Espagnol demandoit qu'on lui envoyât des hommes plus distingués. Cortez profita de l'avis, & exigea qu'on eût pour lui les déférences qui lui étoient dûes.

Les Indiens firent partir une nouvelle députation, avec laquelle Cortez, suivant les conseils d'Aguilar, consentit à faire un traité de paix. Le Cacique du lieu satisfait des présents que les Espagnols lui avoient faits, rendit une visite à Cortez, & lui donna vingt Indiennes habiles à préparer le manger, & à faire le pain de Maïs, ou bled de Turquie. Il y en avoit une d'entr'elles qui étoit d'une naissance illustre. Elle étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province sujette du Mexique, & voisine de Tabasco, & elle avoit été enlevée fort jeune de chez son pere. On ignore les circonstances & quels furent les auteurs de cet enlèvement; on sçait seulement qu'après divers accidents, elle fut vendue au Cacique de Tabasco qui en fit présent à Cortez. Celui-ci instruit du rang & des infortunes de sa captive, la distingua de toutes ses compagnes, & la traita avec tant de bonté qu'elle s'attacha sincèrement à lui. Elle fut instruite dans la Religion Chrétienne, & fut baptisée sous le nom de Marine. On prétend qu'elle donna à Cortez un fils qui fut appelé Martin Cortez, & qui fut Chevalier de l'Ordre de S. Jacques.

Le Général Espagnol proposa au Cacique de Tabasco de reconnoître le Roi d'Espagne pour son souverain, & comme il vit les Indiens disposés à le satisfaire à cet égard, il voulut aussi les engager à embrasser la Religion Chrétienne. Cette seconde proposition trouva plus d'obstacles, & il fallut se contenter d'espérances pour l'avenir. Les Espagnols ayant célébré la solennité du Dimanche des Rameaux dans ce lieu, partirent le lendemain, & continuèrent leur route vers le Couchant. Ils reconnurent sans s'arrêter la Province de Guazacoalco, Rio de Banderas, l'Isle des Sacrifices; enfin ils firent la même route que Grijalva, & aborderent le Jeudi Saint à midi à S. Jean d'Ulua. Ils avoient à peine jetté l'ancre qu'on vit approcher deux gros canots de ceux qu'on nomme pirogue. Ceux qui étoient dedans adressèrent la parole aux Castillans, qui se trouverent dans un grand embarras, lorsqu'Aguilar leur eût dit qu'il n'entendoit pas la langue de ces peuples. Heureusement pour Cortez que Marine sçavoit cette langue & celle d'Yucatan; de sorte qu'elle put servir d'interprète en cette occasion. Elle sçut que les deux canots avoient été envoyés par Pilparocé & Teutilé, l'un Gouverneur de la Province, & l'autre Capitaine général de Montezume, Empereur du Mexique. Les Députés avoient ordre de s'informer des desseins de Cortez, & de lui offrir des secours s'ils lui étoient nécessaires pour continuer son voyage. Le Général Espagnol leur fit beaucoup de caresses & de présents. Il les régala de confitures & de vin d'Espagne qu'ils trouverent excellents, & après avoir tiré de leur entretien les connoissances qu'il vouloit,

il les renvoya en leur disant qu'il venoit en ami pour traiter de choses importantes à leur Prince; qu'il verroit à ce sujet le Gouverneur & le Général, & qu'il eseroit recevoir d'eux un accueil aussi favorable que celui qu'ils avoient fait l'année précédente à quelques personnes de sa Nation.

Le jour suivant on mit pied à terre dans le Continent, & on débarqua les chevaux & l'artillerie. La première chose à laquelle Cortez fit travailler, fut de faire des retranchemens qui pussent mettre les Espagnols à l'abri de toute insulte. Plusieurs Indiens aiderent à couper du bois, à planter des palissades & à élever quelques cahures. On fit même une chapelle devant laquelle on plaça une croix, & Cortez résolut de rester quelques jours en cet endroit pour délibérer mûrement sur la conduite qu'il devoit tenir. Le Général & le Gouverneur ne tarderent pas à rendre une visite à Cortez, dans la vûe d'examiner par eux-mêmes quels étoient ces Estrangers, afin d'en rendre un compte fidele à l'Empereur. Cortez qui soupçonnoit leur dessein, leur dit qu'il venoit de la part de son Souverain pour traiter avec l'Empereur Montezume, sur des matieres intéressantes à l'Empereur, à son Etat & à tous ses Sujets en particulier. Il ajouta qu'il falloit qu'il fit ses propositions à l'Empereur lui-même, & que par cette raison il ne pouvoit se dispenser de le voir. Le Gouverneur & le Général ne purent dissimuler leur chagrin, & en faisant de magnifiques présents à Cortez, ils s'efforcèrent par toutes sortes de raisons de le faire renoncer à une audience qu'ils sçavoient que Montezume ne vouloit pas accorder. Ce Prince déjà instruit du courage & de l'ambition des Espagnols, craignoit leur arrivée dans ses Etats. Il avoit donné partout les ordres de les recevoir en amis, & de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin; mais il avoit recommandé qu'on fit en sorte qu'ils fortissent au plutôt des terres de son empire. Le Gouverneur & le Général parlerent à Cortez suivant les vûes de leur Souverain, & tâcherent de l'engager à le satisfaire en se retirant. Le Général Espagnol, loin de paroître persuadé, leur répondit fierement qu'il n'étoit pas d'usage de refuser une audience aux Ambassadeurs d'un grand Roi, & qu'il alloit attendre là-dessus les nouvelles résolutions de Montezume.

Les Officiers Indiens intimidés par le ton que Cortez avoit pris, n'osèrent lui répliquer. Ils se contentèrent de le prier de ne rien entreprendre avant leur retour, & Cortez le leur promit volontiers. Le Gouverneur Pilpatoc, après avoir consulté Teutilé & quelques autres Officiers de l'Empereur, se détermina à rester auprès des Espagnols, pendant que le Général iroit informer Montezume de ce qui s'étoit passé. Il traça le terrain qu'il vouloit occuper, & les Indiens y éleverent des barques en si peu de temps, que dès la même journée cette campagne devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoc eut soin d'avertir les Espagnols qu'on ne faisoit ce bourg que dans l'intention de leur fournir des vivres avec plus de facilité, & Cortez seignit de le croire. Au bout de sept jours Teutilé apporta la réponse de l'Empereur, mais elle étoit peu conforme aux espérances de Cortez, qui déclara que sans blesser l'honneur de son Prince, il ne pouvoit pas se retirer sans avoir vu l'Empereur, & qu'il comptoit qu'on ne l'obligeroit pas à prendre des mesures désagréables. Il chargea les Mexiquains d'un nouveau présent pour l'Empereur, & les pria de redoubler leurs instances, ajoutant qu'il

attendroit la réponse dans ce même lieu, & que si elle tardoit à venir, il iroit la solliciter de plus près. Cependant l'endroit où les Espagnols s'étoient arrêtés se trouvoit mal situé. Les sables brûlants & les mosquites, espece de mouches très-fâcheux, incommodoient beaucoup les soldats qui commençoient à murmurer hautement. Cortez, sans s'effrayer des discours qu'il entendoit, chercha à prévenir les suites qu'ils pourroient avoir, & mettant à profit le temps qui s'écouleroit avant qu'il reçût une réponse de l'Empereur, il fit monter sur deux vaisseaux les soldats les plus disposés à la révolte, mit à leur tête Montejo, & lui ordonna d'aller sur la rive que Grijalva avoit tenue, & de revenir au bout de six jours. Délivré ainsi des plus séditieux, le Général Espagnol s'appliqua à connoître le pays, à se faire aimer des Américains, & à inspirer à ses troupes une ardeur & une confiance à l'épreuve des événements.

Pendant qu'il se donnoit tous les mouvements nécessaires pour assurer le succès de son entreprise, Montezume allarmé de l'opiniâtreté des Espagnols, passoit alternativement de la fureur à la crainte. Il avoit acquis l'Empire par la cruauté & par l'audace; il sçavoit d'ailleurs que sa tyrannie révoltoit un grand nombre de ses sujets, & que les peuples qui l'entouroient étoient toujours prêts à secouer un joug qu'ils ne portoient pas volontiers. L'arrivée d'un peuple étranger, brave & entreprenant dans des circonstances aussi fâcheuses, avoit lieu d'épouvanter Montezume, qui prit le parti d'envoyer à Cortez un ordre précis de sortir de ses Etats. Teutilé se rendit une troisième fois au camp des Espagnols, leur signifia les volontés de son Souverain, & sans achever d'écouter les représentations de Cortez, il se leva brusquement, & dit : que jusqu'alors le grand Montezume avoit regardé les Castillans comme ses hôtes, & les avoir traités avec douceur; mais que s'ils s'obstinoient dans leurs premières prétentions, on seroit obligé de les regarder comme des ennemis, & d'agir contre eux en conséquence. Après ces paroles prononcées avec véhémence, Teutilé sortit, & fut suivi de Pilpatoc & des autres Indiens de son cortège. Le Général Espagnol fut d'abord surpris d'un procédé auquel il ne s'attendoit pas, il se remit néanmoins, & affecta un air de confiance & de sécurité qui ranima l'espérance de ses troupes.

Le lendemain on ne trouva pas un seul homme dans le bourg & dans la campagne qui étoient si peuplés la veille. On cessa d'apporter des vivres, & les murmures recommencerent. Parmi ceux qui accompagnoient Cortez, il y avoit plusieurs partisans de Velasquez, & ces derniers ne manquèrent de publier que le Général, pour satisfaire son ambition, risquoit à perdre toute son armée; qu'il y avoit de la témérité à braver avec si peu de monde un Empereur puissant comme étoit Montezume; qu'enfin il falloit s'unir & demander à grands cris le retour à l'isle de Cuba. Cortez persuadé que les plus braves étoient portés pour lui, permit aux mécontents de lui expliquer leurs raisons. Diégo d'Ordaz porta la parole au nom de tous, & déduisit assez adroitement, quoique d'une manière un peu vive, les motifs qui leur faisoient désirer de reprendre la route de Cuba. Le Général écouta tranquillement ses remontrances, & feignant de renoncer aux avantages que ses succès précédents sembloient lui promettre, il parut se préparer à céder aux

importunités des soldats. Cependant ses amis trouverent moyen de gagner secrètement la plus grande partie de l'armée; de sorte qu'en entendant publier les ordres de se rembarquer, chaque soldat pressa le Général de demeurer & de poursuivre ses projets sur le Mexique. Cortez se fit prier autant de temps qu'il le crut nécessaire pour faire valoir la grace qu'il accordoit, & il cacha avec soin la joye que des sollicitations si vives lui causoient.

Le retour de Montejo & son rapport augmentèrent la satisfaction du Général Espagnol. On avoit découvert un bourg d'Indiens dans un lieu fertile & bien cultivé, & Montejo avoit observé que la mer y faisoit une espece de port, où les vaisseaux pouvoient être à l'abri des vents derrière des rochers fort élevés. Cet endroit, situé à douze lieues environ de S. Jean d'Ulua, parut propre pour y faire un établissement avantageux, & on y travailloit, lorsqu'on vit paroître cinq Indiens députés par le Cacique de Zempoala, Province voisine. Ce Cacique qui avoit appris la victoire des Espagnols à Tabasco, admiroit leur valeur, & dans le dessein qu'il avoit de se soustraire à la domination de Montezume, il crut devoir s'assurer de la protection de Cortez. C'étoit le but de la députation qui arriva au moment qu'on se préparoit à fonder une Colonie. Le Général Espagnol promit aux Indiens qu'il auroit égard aux plaintes de leur Cacique, & il les renvoya comblés de présents. Aussitôt après leur départ, il songea à donner une forme à la Colonie qu'on alloit fonder, & toute l'armée instruite de ses intentions les approuva, & s'assembla en conséquence pour choisir les Officiers qui devoient présider dans la nouvelle ville. Porto-Carrero & Montejo furent nommés Alcaldes; d'Avila, les deux Alvarado & Sandoval furent élus Régidors ou Conseillers; la qualité d'Alguazil-Major fut accordée à Jean de Escalanté, & celle de Procureur-général à François Alvarez Chico. On projeta de donner le nom de Vera-Cruz à la premiere ville qu'on bâtiroit, & dès le lendemain le Conseil s'assembla pour quelques reglemens nécessaires.

Quoique Cortez ne parût avoir aucune part à toutes ces nominations, ses amis l'avoient servi au gré de ses souhaits, & il étoit sûr des dispositions favorables dans lesquelles le nouveau Tribunal étoit pour lui. Il demanda avec un respect simulé la permission d'entrer dans l'assemblée, afin de s'y démettre du Généralat. Il remontra que la commission qu'il avoit eue de Velasquez ayant été révoquée pour ce Gouverneur, il n'avoit fait les fonctions de Général que par la déference volontaire de ceux qui l'avoient jusqu'alors reconnu pour leur Chef. Il fit entendre ensuite qu'il n'avoit pu agir autrement tant qu'il n'y avoit pas eu dans l'armée une autorité suffisante pour nommer un Général; mais que cette difficulté ne subsistant plus, il prioit le Conseil d'user de son droit, & de n'avoir égard dans un choix de cette importance qu'à la gloire de la Nation & au bien du service militaire. Après ce discours, Cortez mit sur le bureau les provisions qu'il avoit de Velasquez, & se retira. Le Conseil ne délibéra pas long-temps, & toutes les voix se trouverent semblables. On décida qu'on recevrait la démission de Cortez pourvu qu'il consentît à accepter une nouvelle commission, & qu'il conservât la qualité de Général, dont le Conseil lui expédieroit les

patentes. Cette décision fut annoncée par un Crieur public, & chacun parut l'approuver, ceux mêmes qui en étoient les plus mécontents. Cortez par ce moyen ôta aux mutins les prétextes dont ils auroient pu se servir pour lui contester son autorité, & il ne fut pas long-temps sans faire sentir qu'il se croyoit plus autorisé à agir en maître. Les partisans de Velasquez chagrins de la gloire de Cortez recommencerent bientôt à cabaler contre lui. Cortez en fut averti, & pour prévenir toute autre sédition à l'avenir, il résolut de faire un coup d'éclat, & fit arrêter & mettre aux fers Diégo d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Léon, qui étoient les plus distingués, les plus animés contre lui. Cette action de vigueur eut tout le succès qu'il en avoit attendu; ceux qui pensoient comme ces trois Officiers craignirent d'éprouver un sort semblable, & gardèrent le silence. Le Général ne se contenta pas de la première frayeur qu'il avoit causée à ses ennemis; il l'augmenta encore en publiant qu'il alloit faire le procès à ses prisonniers comme à des séditeux & à des perturbateurs du repos public. Il les laissa quelques jours dans cette appréhension, leur pardonna ensuite, & leur témoigna tant de bonté qu'ils devinrent les plus zélés de ses amis.

Cortez n'ayant plus rien qui l'arrêtât davantage, fit marcher son armée vers le pays de Zampoala, où il étoit attendu par le Cacique. Le peuple reçut les Espagnols avec de grandes démonstrations de joye, & plusieurs Caciques voisins qui pensoient comme celui de Zampoala, se rendirent auprès de Cortez, & se plaignirent beaucoup de Montezume. Cortez profita de leur confiance en lui pour s'informer exactement de leurs forces, & il sentit qu'il n'auroit pas autant de peine à conquérir le Mexique qu'il se l'étoit imaginé. En sortant de Zempoala, il prit la route de Quiabitsan, & y entra sans résistance. Le Cacique de Zempoala accompagnoit le Général, & ils eurent ensemble une conférence avec le Cacique de Quiabitsan. Tandis qu'ils délibéroient sur les mesures qu'on devoit prendre, on vint leur annoncer l'arrivée de six Commissaires qui venoient de la part de Montezume punir les Caciques d'avoir donné retraite aux Espagnols. Cortez voyant la frayeur peinte sur le visage des Caciques, les rassura par sa fermeté. Il leur dit de faire arrêter les Commissaires, & qu'il se chargeoit de défendre leur pays contre les ressentiments de l'Empereur. Les Caciques se prêtèrent facilement à ce que Cortez désiroit, & ils les firent prisonniers. Le but de Cortez en donnant ce conseil, étoit de rendre les Caciques irréconciliables avec Montezume, & d'obtenir les bonnes grâces de ce Prince en rendant la liberté aux prisonniers. En conséquence dès la nuit suivante, il fit amener secrètement deux des prisonniers, leur fit entendre qu'il vouloit rompre leurs fers, & les renvoyer à leur Monarque. Il ajouta qu'il feroit tous ses efforts pour rendre le même service à leurs compagnons, & il les chargea d'assurer Montezume de son respect, & du désir qu'il avoit de gagner sa bienveillance. Les Commissaires furent ensuite embarqués dans une chaloupe, & quelques Espagnols les conduisirent hors des terres des deux Caciques. Le lendemain on chercha vainement les deux prisonniers, & lorsqu'on en eut apporté la nouvelle à Cortez, il seignit d'être inquiet sur les suites de cette évasion, & demanda les quatre autres prisonniers, afin qu'ils fussent mieux gardés sur ses vaisseaux.

Cependant la réputation des Espagnols s'étendoit de tous côtés avec une rapidité surprenante ; elle leur attira de nouveaux alliés & de puissants renforts, de sorte que Cortez songea sérieusement à bâtir une ville. On en jeta les fondemens dans une plaine entre la mer & Quibislan, & on la nomma Vera-Cruz, comme on se l'étoit proposé. Dans le temps qu'on travailloit diligemment à la construction de cette ville, les deux Commissaires auxquels Cortez avoit procuré la liberté, s'étoient rendus à la Cour de l'Empereur, & sur le rapport avantageux qu'ils firent des Espagnols, Montezume fit cesser tout préparatif de guerre. Il ne voulut pas néanmoins consentir à recevoir Cortez dans son palais, & lui envoya de nouveaux Ambassadeurs avec des présents, pour tâcher de le faire renoncer à ses premières résolutions. Les Ministres de Montezume arrivèrent à la Vera-Cruz, comme on achevoit de la bâtir. Ils y furent reçus avec de grands honneurs, & Cortez, sans leur faire de réponse positive sur l'objet de leur députation, leur remit les quatre Commissaires qui étoient restés sur ses vaisseaux, & les fit partir au bout de quelques jours. Il aborda peu de temps après à la Vera-Cruz un petit vaisseau Espagnol commandé par François de Salcedo. Ce vaisseau portoit Louis Marin, qui se distingua particulièrement dans la conquête du Mexique, dix soldats, un cheval & une cavale. La joie que ressentit Cortez en voyant arriver ce renfort, fut beaucoup diminuée, lorsqu'il apprit que Velasquez, Gouverneur de Cuba, avoit reçu de la Cour de nouveaux pouvoirs de découvrir & de peupler, & que plus inexorable que jamais, il menaçoit publiquement de perdre Cortez. Celui-ci affligé & inquiet de cette nouvelle, proposa au Conseil de la Vera-Cruz d'envoyer, au nom de la Colonie, une députation à la Cour d'Espagne, & de joindre aux richesses qu'on avoit rassemblées, tant des présents des Caciques que de ceux de Montezume, une relation circonstanciée de ce qu'on avoit fait jusqu'alors pour le service du Roi. Le Conseil insista dans ses lettres sur la sage conduite de Cortez, sur la valeur des Espagnols, & sur l'injuste procédé du Gouverneur de Cuba. Les dépêches finissoient par une supplication de la ville & de l'armée, pour que le Roi nommât Cortez Capitaine général de cette expédition sans aucune dépendance de Velasquez, & confirmât ce que la ville & l'armée avoient fait provisionnellement en sa faveur. Les deux Alcaïdes, Alphonse Fernandez, Porto-Cattero & François de Montejo furent chargés de cette députation. On leur choisit le meilleur voilier de l'escadre, & on leur donna pour Pilote Antoine Alaminos. Le vaisseau mit à la voile dans le mois de Juillet, & courut risque deux fois d'être enlevé par Velasquez. Avant qu'il partit, quelques soldats d'intelligence avec plusieurs matelots complotèrent de s'emparer d'un navire & de se rendre à Cuba, afin d'avertir Velasquez de la députation qu'on envoyoit en Castille. La nuit même que le projet devoit être exécuté, un des Conjurés se repentit, & découvrit la conspiration à Cortez. Ce Général fit arrêter les coupables ; deux d'entre eux furent condamnés à la mort ; deux autres au fouet, & le pilote qui s'étoit engagé à les conduire, eut le pied coupé. Le second péril où le vaisseau se trouva engagé fut occasionné par Montejo, qui voulut s'arrêter quelques jours à la Havane, pour voir en quel état étoient les possessions qu'il avoit en cet endroit. Velasquez, à la distance duquel rien n'échappoit, pensa se

L'AMÉRIQUE.

Cortez fonde la ville de la Vera-Cruz.

saïfir du vaisseau, & s'il évita d'être pris par deux navires de Cuba qui le poursuivoient, il dut son salut à l'habileté & au courage d'Alaminos. Ce Pilote dévoué entièrement à Cortez, s'abandonna avec intrépidité aux courants du canal de Bahama, & aborda heureusement à Séville dans le mois d'Octobre.

La conspiration que Cortez avoit heureusement découverte, lui fit sentir la nécessité où il se trouvoit d'ôter aux mécontents les moyens de l'abandonner. Il fit part de ses inquiétudes à ses confidens, & suivant leurs conseils, il gagna par ses présents les matelots, qui publièrent tous d'une voix que les vaisseaux entr'ouverts sans remède étoient sur le point de couler à fond. Sur le rapport on mit promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, les ferremens, & tout ce qui pouvoit être de quelque usage. Cortez ordonna qu'on fit échouer sur la côte tous les gros vaisseaux, qu'on réservât seulement les chaloupes, & on ne songea plus qu'à pénétrer plus avant dans le pays. Il avoit à peine quitté la ville de Vera-Cruz, qu'Escalantié, qui y étoit demeuré en qualité de Commandant, lui fit dire qu'on appercevoit quelques vaisseaux à la rade. Cortez retourna aussitôt sur ses pas, & vit approcher quatre hommes qui sortoient d'un des vaisseaux. Ils signifient à Cortez que François Garay, Gouverneur Espagnol de la Jamaïque, ayant pouvoir de faire des peuplades, avoit équipé trois navires montés par deux cent soixante Espagnols, sous la conduite du Capitaine Alphonse de Pineda; que ce Capitaine avoit pris possession du pays situé du côté de Panuco, & que comme il étoit prêt à établir une Colonie à Naotlan, douze mille à l'Ouest de la Vera-Cruz, il exigeoit que Cortez n'entendit point ses conquêtes vers cet endroit. Cortez se contenta de répondre qu'il seroit volontiers un accommodement avec Pineda, si ce Capitaine vouloit le venir trouver. Cette réponse déplut apparemment aux quatre Députés, car ils se mirent aussitôt en devoir de lui faire une signification dans les formes, & l'Ecrivain ou Greffier poussa l'insolence au dernier point. Le Général Espagnol, maître de ses mouvemens, ne rémoigna que du mépris; mais il fit arrêter ces quatre hommes, & se remit tranquillement en marche.

Le Cacique de la Province de Zocorlan, où il entra d'abord, dissimula le chagrin que lui causoit la présence des Espagnols. Il s'efforça de leur rémoigner sa bonne volonté, & comme ils paroissoient balancer sur la route qu'ils prendroient pour s'approcher de la capitale de l'Empire, il leur conseilla de passer par la Province de Cholula, & d'éviter celle de Tlascala. Ce conseil étoit un piège dangereux, dont Cortez fut heureusement averti par les Indiens qui se trouvoient dans son armée. Les habitans de Cholula étoient traîtres, méchans, & logeoient pour l'ordinaire les armées de Montezume. Le peuple de Tlascala au contraire étoit allié des Caciques amis de Cortez. Tlascala se gouvernoit en République, & lorsque Cortez fit demander la permission de passer paisiblement par cette Province, le Sénat s'assembla pour délibérer sur la réponse qu'on lui feroit. Mahiteatzin le plus ancien de ce Tribunal, opina en faveur des Espagnols; mais Xicotencal, jeune & brave guerrier, & membre du même Sénat, fut d'un sentiment opposé, & son avis prévalut. Cortez piqué du refus qu'on lui faisoit, crut devoir employer la force, & livra trois sanglantes batailles, d'où

il sortit vainqueur. La gloire que les Espagnols s'étoit acquise dans ces différents combats les fit admirer des habitants de Tlascala, & porta ces peuples à rechercher la paix. Cortez consentit à entrer en négociation, & pendant qu'on traitoit, Montezume envoya des Ambassadeurs chargés de traverser de tout leur pouvoit l'alliance que Cortez alloit contracter avec les Tlascalteques. Les Mexicains arrivés au camp des Espagnols firent tous leurs efforts pour leur inspirer de la défiance au sujet des peuples de Tlascala. Ils s'appercurent que Cortez ajoutoit peu de foi à leurs discours, & embarrassés alors sur la conduite qu'ils devoient tenir, ils prièrent le Général de ne rien conclure avant six jours, & après avoir obtenu ce délai, ils partirent en diligence.

Les habitants de Tlascala s'empresèrent de traiter avec les Espagnols en l'absence des Mexicains, mais Cortez ne voulut rien terminer, & attendit le retour des Ambassadeurs qui reparurent au jour marqué. Ils apportèrent de nouveaux présents & déclarèrent à Cortez, que Montezume s'engageoit à payer tous les ans un tribut au Monarque dont Cortez se disoit l'Ambassadeur, & qu'il consentoit à le révéler comme fils du soleil & comme propriétaire de l'Empire du Mexique, pourvu que les Espagnols ne s'alliassent point avec la République de Tlascala, & qu'ils ne s'obstinassent plus à aller à la Cour. Toutes les ambassades de Montezume se terminoient de la même manière, & Cortez, qui étoit bien éloigné de le satisfaire à cet égard, remit sa réponse à quelques jours. Dans cet intervalle il fit traiter magnifiquement les Ambassadeurs, & cédant enfin aux pressantes sollicitations des Tlascalteques, il promit de se rendre dans leur ville. Il emmena avec lui les Mexicains, malgré leur répugnance, & fut enchanté qu'ils fussent témoins des déférences & du respect qu'on avoit pour lui. Il obtint la délivrance de plusieurs Indiens qui devoient être sacrifiés aux idoles, & commença à vouloir instruire ces peuples. Au bout de quelques jours il renvoya les Mexicains, & leur persuada qu'il se serviroit du pouvoir qu'il avoit sur les habitants de Tlascala pour les soumettre à Montezume. Il demeura encore un peu de temps dans cette ville depuis le départ des Ambassadeurs, & se prépara enfin à continuer sa marche vers Mexico (1). Il vouloit prendre sa route par Cholula, grande bourgade bien peuplée, & où les vieilles troupes de Montezume avoient ordinairement leurs quartiers. On tâcha de l'en détourner, & il n'étoit pas déterminé, lorsque des Ambassadeurs vinrent lui apporter enfin le consentement Impérial pour son arrivée à la Cour, & lui dire qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula.

Les Indiens, amis de Cortez, persuadés qu'on lui tendoit un piège, assemblèrent des troupes pour le secourir, s'il en avoit besoin, & le virent partir à regret. Il étoit accompagné des Ambassadeurs & de quelques Zempoales qui ne le quittoient plus. Les Tlascalteques au nombre d'environ cinq ou six mille le suivirent jusqu'à Cholula, & camperent hors de la ville. L'Empereur avoit effectivement formé le projet de faire massacrer les Espagnols, & une armée de vingt mille Mexicains arriva pour en hâter l'exécution. Cortez, averti

(1) C'est ainsi qu'on doit appeller la capitale du Mexique. Ce dernier nom doit être réservé pour la Province, où la ville de Mexico est située, & pour l'Empire entier, dont elle est la capitale.

de ee qui se tramoit cõtre lui , fit entrer secrètement les Tlascalteques , & par leurs secours il fit un grand carnage des Mexicains , & n'épargna que ceux qui implorèrent sa clémence. De nouveaux Ambassadeurs arrivèrent bientôt , & s'efforcèrent d'écarter les soupçons des Espagnols , en les remerciant d'avoir puni des séditieux qui ne méritoient aucune grace. Cortez démêla facilement que la crainte seule faisoit parler les Ambassadeurs ; mais il n'aurait pas découvert que leur députation étoit une nouvelle perfidie , s'il n'en eût été instruit par le Cacique de Guacocingo , dans la Province duquel il se rendit en quittant Cholula. Ce Cacique , après avoir imploré la protection des Espagnols contre la tyrannie de Montezume , dit à Cortez que les Mexicains lui avoient dressé une embuscade à la descente des montagnes ; qu'ils avoient bouché avec des pierres & des arbres le grand chemin ordinaire , & qu'ils avoient aplani au commencement de la descente un autre chemin qui aboutissoit à des précipices. Cortez partit avec ces éclaircissements sur ce qu'il devoit faire , & se rendit au baut de la montagne , où son armée ne parvint qu'avec peine , à cause d'un vent furieux qui souffloit des flocons de neige au nez des soldats. Le Général eut lieu alors de connoître la trahison dont le Cacique l'avoit informé , & il vit les deux chemins ; l'un aisé en apparence , & l'autre embarrassé & difficile. Il cacha l'indignation dont il se sentit saisi à cet aspect , & demanda froidement aux Ambassadeurs pourquoi ces chemins étoient ainsi accommodés. Les Mexicains , trompés par la tranquillité avec laquelle Cortez les interrogeoit , répondirent qu'ils avoient fait boucher le chemin le plus dangereux & aplaner le plus facile : *Vous ne connoissez pas les Espagnols*, reprit Cortez , *leur inclination les porte toujours au plus difficile , & le danger ne les épouvante point*. Il ordonna aussitôt de nettoyer ce chemin , & l'armée descendit dans la plaine sans aucun risque. Elle y trouva une bourgade , & au moyen des sages précautions que Cortez avoit soin de prendre pour la sûreté , elle y passa tranquillement la nuit.

Montezume , au désespoir du peu de succès de tous ses stratagèmes , eut recours à ses Magiciens ; mais eux-ci lui avouèrent eux-mêmes leur impuissance , & l'effroi de l'Empereur augmenta à mesure que les Espagnols approchèrent. Lorsque Cortez fut arrivé dans la Province de Chalco , le principal Cacique & quelques autres lui apportèrent des présents , & se plaignirent aussi de leur Empereur. Cortez promit de les protéger efficacement , & le jour suivant , il poursuivit son chemin par un pays agréable & d'une température délicieuse. Il logea à Amaméca , bourg assez peuplé , & situé sur les bords du grand lac qui environne la ville de Mexico. Le lendemain , au moment que l'armée étoit prête à se remettre en marche , on apprit que Cacumatzin , Cacique de Tezeuco , grande ville du voisinage , & neveu de Montezume , approchoit. Il venoit faire un dernier effort pour détourner Cortez d'entrer dans la capitale , & il prétexta une terrible disette dont les environs avoient été affligés. Cortez feignit d'être sensible à ces marques d'attention , mais il persista dans ses idées , & s'avança jusqu'à Tezeuco , où le Prince l'accompagna & lui fit une magnifique réception. Les Espagnols passèrent ensuite successivement de Quilavaca , gros bourg , à Ixtapalapa , ville située à trois lieues de Tezeuco & sur le même lac. Le jour suivant , qui étoit le

hui

luit de Novembre 1519. les Espagnols entrèrent enfin dans la capitale.

Montezume, accompagné de deux Princes ses neveux & d'un superbe cortège, alla au devant de l'armée Espagnole, & Cortez fut logé dans un magnifique palais, où toute sa suite trouva moyen de demeurer. Cependant l'Empereur, toujours livré aux plus cruels soupçons, s'étudia de plus en plus à cacher son inquiétude à Cortez. Il l'alla voir le lendemain de son arrivée, lui accorda une audience le même jour, & parut prendre plaisir à montrer ses palais & les Temples aux Capitaines Espagnols. Il leur donna plusieurs fêtes, & s'accoutuma insensiblement à les traiter en amis. Deux foldats Tlascalteques, déguisés en Mexicains, vinrent troubler les plaisirs dont Cortez & toute l'armée gautoient les douceurs. Ils apprirent à Cortez que les Totonagues de la Montagne, alliés des Espagnols, avoient été brusquement attaqués par Qualpopoca, & que voyant leurs terres ravagées, sans y pouvoir remédier par eux-mêmes, ils avoient appelé à leur secours Escalanté, Gouverneur de la Vera-Cruz. Les Espagnols avoient remporté la victoire sur les Mexicains, mais Escalanté avoit reçu un coup mortel, sept foldats avoient été tués, & les Mexicains en avoient enlevé, un nommé Jean d'Arguello. Cette nouvelle causa d'autant plus d'embarras à Cortez, que depuis quelques jours il avoit remarqué avec inquiétude que les Nobles patoissoient rêveurs & mystérieux. Des Indiens avoient entendu dire qu'on avoit apporté à Montezume une tête qu'il avoit considérée avec étonnement, & fait cacher avec un grand soin. Ces observations & plusieurs autres à peu près semblables firent soupçonner que Montezume étoit entré dans une nouvelle conspiration contre les Espagnols, & que Qualpopoca n'avoit agi que par ses ordres.

Cortez, qui sentoît tout le péril où il s'étoit engagé, délibéra avec ses Capitaines sur le parti qu'il devoit prendre. S'obstiner à rester au milieu d'une Nation ennemie & nombreuse étoit aussi dangereux que de hasarder une retraite qui pouvoit être coupée par les mesures que les ennemis auroient prises. Ce dernier parti sembloit même le plus mauvais à tous égards. Outre la honte de renoncer à une entreprise qui avoit été poussée si avant, on se rendoit méprisable à ses alliés, & on perdoit ainsi l'espérance de se relever jamais. Cortez balança longtemps les inconvénients qu'il trouvoit à demeurer ou à fuir, & il prit la résolution de prolonger son séjour dans la capitale, & de pourvoir à la sûreté des Espagnols par un coup d'éclat qui lui réussit. Il alla rendre visite à l'Empereur, suivant sa coutume, fit mettre tout son monde sous les armes, & ordonna qu'on occupât toutes les avenues du palais. Pedro de Alvarado, Gonçal de Sandoval, Jean Velásquez de Léon, François de Lugo, Alphonse d'Avila & trente soldats accompagnèrent Cortez. Il parla si vivement à Montezume de l'action de Qualpopoca, que l'Empereur intimidé consentit à le suivre au palais des Espagnols, & à annoncer à ses sujets qu'il alloit librement partager leurs plaisirs chez eux. L'Empereur fut ainsi enlevé de son palais, & mené prisonnier dans un autre, où, à la réserve d'une entière liberté, il fut traité avec les honneurs & le respect dûs à son rang. Cortez exigea néanmoins qu'il donnât un ordre pour faire arrêter Qualpopoca, & lorsque ce Capitaine eut été présenté à l'Empereur, qui le remit au pouvoir des Espagnols, ceux-ci lui firent avouer qu'il n'avoit fait

L'AMÉRI-
QUE.

Arrivée de Cortez dans la capitale du Mexique.

1519.

L'AMÉRI-
QUE.

que suivre les volontés de Montezume, & le firent ensuite mourir publiquement.

Montezume dé-
couvre une con-
spiration contre
Cortez.

Après cette exécution, Cortez offrit à Montezume de le reconduire dans son palais ; mais il répondit qu'il aimoit mieux rester avec les Espagnols, contre qui ses sujets s'obligeront peut-être de prendre les armes, s'il les quittoit. Cortez, satisfait de l'affection que lui témoignoit l'Empereur, lui ôta ses gardes & le laissa jouir d'une entière liberté. On obtint seulement de lui, qu'il n'offrirait plus de victimes humaines dans ses sacrifices, & qu'il abolirait une coutume si cruelle. Une conspiration formée contre les Espagnols par Cacumatzin, Cacique de Tezeuco, fut découverte par Montezume lui-même, qui punit son neveu, en le privant de toutes les dignités, & lui fit entendre même qu'il ne lui conservait la vie qu'à la prière de Cortez. L'Empereur assembla ensuite les Etats de son Empire, & déclara en présence des Nobles, qu'il se reconnoissoit vassal du Roi des Espagnols, & lui remettrait même la couronne, si ce Monarque venoit en personne dans le Mexique. Il finit son discours en exhortant les Nobles à imiter sa conduite & sa soumission. Cortez adressa aussitôt la parole à l'Empereur, & lui dit, que l'intention de son Souverain n'étoit pas de le déposséder, ni de rien changer au gouvernement, mais qu'il se contentoit de faire reconnoître ses droits. Ces mots parurent rassurer Montezume, & son Conseil ratifia ce qu'il avoit avancé. De ce jour-là le Roi d'Espagne, par un acte solennel, fut déclaré successeur héréditaire à l'Empire du Mexique, & Montezume en fit foi & hommage, suivant l'usage du Mexique. Les présents furent préparés & remis à Cortez, que l'Empereur pria de songer à retourner en Espagne. Le Général seignit d'être prêt à obéir s'il en avoit le pouvoir, & il s'excusa sur le défaut de vaisseaux nécessaires pour son voyage. Montezume leva cette difficulté en lui fournissant des ouvriers, & Cortez ravi en apparence de cette marque d'attention, ordonna publiquement à un de ses charpentiers d'aller veiller à l'ouvrage, & lui recommanda en particulier de le retarder le plus qu'il lui seroit possible.

Hommage de
Montezume entre
les mains de
Cortez.

1520.

Pendant qu'on équipoit la flotte, Montezume fit appeler Cortez, & lui montra par une peinture (1) qu'il venoit de recevoir, qu'il étoit arrivé dix-huit navires étrangers à la côte d'Ulua. Il ajouta que puisqu'on lui envoyoit des vaisseaux de sa Nation, il n'étoit plus nécessaire de construire une nouvelle flotte. Cortez répondit qu'il ignoroit la raison pour laquelle cette flotte s'étoit approchée ; mais qu'il en seroit bientôt informé. En effet, il reçut des lettres de la Vera-Cruz, & il sut que Velasquez, toujours irrité contre lui, avoit armé huit cents hommes & leur avoit donné ordre de s'opposer à ses conquêtes.

Effort de Ve-
lasquez contre
Cortez.

Vers la fin de l'année précédente, le Chapelain de Velasquez, qui étoit toujours à la suite de la Cour pour prendre ses intérêts, lui avoit marqué qu'il pouvoit compter sur la protection de l'Evêque Fonseca ; mais que Porto-

(1) Les Mexicains, qui n'avoient pas l'usage de l'écriture, ne laissoient pas de faire sçavoir ce qui se passoit au moyen de la peinture. Ils représentoient sur des toiles de coton les choses dont ils vouloient donner connoissance, & ajoutoient des especes d'hieroglyphes propres à expliquer ce qui étoit peint.

Carrero & Montejo, députés de Cortez, avoient apporté au Roi des nouvelles du Mexique, dont ce Prince paroissoit très-flatté. Cependant la même lettre apprenoit à Velasquez que les provisions d'Adelantade avoient été expédiées en sa faveur, & que ses pouvoirs, en vertu de cette charge, s'étendoient à toute l'île de Cuba, & à toutes les Provinces qui seroient découvertes & conquises par ses soins & sous ses ordres. Ces avis, en flattant l'ambition de Velasquez, excitèrent encore plus son indignation contre Cortez, qui sembloit chercher à lui enlever la gloire & les fruits de la plus célèbre entreprise qu'on eût tenté jusqu'alors dans le nouveau Monde. Il prit la résolution de punir Cortez, d'armer une flotte plus puissante que celle qu'il commandoit, & de se rendre maître d'un ingrat qui lui devoit tout. Velasquez ne fit part à personne de ses véritables intentions; mais il s'efforça de faire naître dans tous les cœurs le désir de partager avec l'armée de Cortez les trésors dont le Mexique étoit rempli, & il vint à bout de former en peu de temps une armée assez nombreuse. Ses vaisseaux furent bientôt en état de partir, & il mit en mer une des plus belles flottes qui fussent sorties d'aucun port des Indes.

Le premier dessein de Velasquez avoit été de commander lui-même son armée, mais il changea de sentiment & choisit pour Général Pamphile de Narvaez, qu'il sçavoit entièrement dévoué à ses intérêts. Cet Officier, qui s'étoit déjà acquis beaucoup de réputation dans d'autres armements, fut nommé Lieutenant du Gouverneur. Velasquez lui donna des ordres précis de ne rien négliger pour se saisir de Cortez; de le lui envoyer sous bonne garde dès qu'il l'auroit en sa puissance; de prendre ensuite le commandement des deux armées réunies; de poursuivre la conquête commencée, & d'établir au Mexique l'autorité du Roi & les droits de l'Adelantade de Cuba. L'audience Royale crut devoir arrêter les préparatifs de Velasquez, & prendre connoissance de ses démêlés avec Cortez. Elle lui envoya en conséquence l'Auditeur Luc Vasquez d'Aillon, qui employa vainement les menaces, les représentations & tout ce qu'il put imaginer pour détourner le Gouverneur de son entreprise. Velasquez, en qualité d'Adelantade, prétendit n'avoir plus de supérieur dans le nouveau Monde, & il s'opiniâtra à faire partir sa flotte qui mit à la voile au mois d'Avril 1520. Vasquez s'y embarqua dans l'espérance qu'il auroit plus de pouvoir sur l'esprit de Narvaez; mais il se trompa, & il alla jusqu'à la rade d'Ulua avec les dix-huit vaisseaux, dont on avoit marqué l'arrivée à Montezuma.

Narvaez, en abordant à la rade d'Ulua, fit débarquer quelques soldats pour reconnoître le pays. Ces soldats ayant rencontré trois Espagnols les emmenèrent & les présentèrent à leur Général, qui, sur les connoissances qu'il tira d'eux, se détermina à traiter avec Sandoval, Gouverneur de la Vera-Cruz depuis la mort d'Escalante. Il chargea un Prêtre, nommé Jean Ruiz de Guevera, d'aller parler à Sandoval, & il le fit accompagner de trois soldats qui devoient servir de témoins, & d'un Notaire qui avoit ordre d'employer les formalités ordinaires, si Sandoval refusoit de remettre la place à Narvaez. Guevara exposa d'abord le sujet de sa commission & exhorta vivement Sandoval à se soumettre au nouveau Général. Sandoval, cachant avec peine la fureur qui l'animoit, répondit prudemment qu'il étoit prêt

Arrivée de la
flotte de Velas-
quez à la nou-
velle Espagne.

L'AMÉRI-
QUE.

à satisfaire Narvaez, s'il vouloit joindre ses forces à celles de Cortez, pour achever la conquête commencée ; mais que s'il arrivoit dans des dispositions contraires, tous les Espagnols de la Vera-Cruz perdroient plutôt la vie que de manquer à ce qu'ils devoient à leur premier Commandant. Guevara, qui étoit d'un caractère naturellement emporté, éclata en injures contre Cortez, & commanda au Notaire de faire la signification. Sandoval montra alors toute sa colère, & fit mettre aux fers le Prêtre, le Notaire & les soldats, afin de les envoyer sous une bonne escorte à Cortez, qu'il instruisit par de nouvelles lettres de tout ce qu'il avoit à craindre. Narvaez ne voyant point revenir ses Députés, soupçonna ce qui étoit arrivé, & persuadé qu'on étoit en état de se défendre à la Vera-Cruz, il tourna ses vues d'un autre côté. Les Espagnols, que ses soldats avoient enlevés, lui avoient appris quels étoient les amis que Cortez avoit acquis dans cette contrée, & sur ces instructions il marcha vers Zempoala.

Cependant Cortez se trouvoit dans la situation la plus embarrassante. Il se voyoit d'un côté obligé de cacher soigneusement à l'Empereur les motifs qui avoient conduit de nouveaux Espagnols dans son Empire ; & de l'autre il sentoit la nécessité de se défendre contre Narvaez, de rassurer ses propres troupes, & de se les attacher de plus en plus. Il se tira adroitement de cette fâcheuse conjoncture, en faisant entendre à l'Empereur que ces Etrangers, qui étoient débarqués, étoient sans doute des Ambassadeurs chargés d'appuyer les propositions qu'il avoit déjà faites ; mais que comme la négociation étoit finie, il alloit les renvoyer & s'en retourner avec eux. Montezuma parut ajouter foi à ce que Cortez cherchoit à lui persuader, & ce Général parvint facilement à faire croire à ses soldats, que Narvaez, qui avoit toujours été son ami, ne tarderoit pas à se reconcilier avec lui, & à lui amener un puissant renfort. Il recommanda ensuite à ses alliés de lui tenir des troupes prêtes pour une expédition qu'il leur déclareroit bientôt. Dans le moment qu'il se livroit tout entier à tant de soins, on lui amena les prisonniers que Sandoval avoit fait arrêter. Cortez les voyant, les remit en liberté, & scût tellement les gagner par ses présents & ses caresses, qu'ils devinrent ses plus zélés partisans. Il les rendit témoins des faveurs dont Montezuma l'honoroit, & de la vénération que lui témoignoiient tous les Mexicains. Guevara, enchanté du traitement qu'il recevoit de Cortez, se flatta qu'il engageroit Narvaez à lui rendre son ancienne amitié, & il partit dans cette espérance, chargé des dépêches de l'ancien Général Espagnol. Cortez faisoit à son rival un détail exact de ses progrès, & l'avertissoit de la nécessité de cacher leur méfintelligence aux Mexicains. Il finissoit sa lettre par des propositions de joindre leurs forces pour achever la conquête, & do remettre le jugement de leurs droits après l'entière soumission du Mexique.

Guevara se mit aussitôt en chemin, & arriva en peu de temps à Zempoala. Narvaez, en entrant dans cette Province, avoit rendu une visite au Cacique, qui le regardant comme un compatriote de Cortez son allié, lui avoit témoigné beaucoup d'amitié. Les soldats dont Narvaez étoit accompagné exercèrent plusieurs violences que leur Général n'eut pas soin de réprimer, & les Zempoales firent avertir Cortez de ce qu'ils avoient à souffrir. Guevara fit un portrait si brillant de la faveur qu'étoit Cortez auprès

de l'Empereur, & il parla si avantageusement de ce Général, que Narvaez, choqué d'un pareil discours, chassa de sa présence celui qui le lui adressoit. Le Prêtre, irrité à son tour des manières de Narvaez à son égard, fit de nouveaux efforts pour débaucher la plus grande partie de son armée, & vint à bout d'indisposer entièrement l'Auditeur Vasquez contre lui. Le Pere Olmedo, député par Cortez, demanda une audience à Narvaez; mais les propositions qu'il lui fit excitèrent tellement son courroux, qu'il ordonna au Crieur de déclarer la guerre contre Cortez. L'Auditeur commanda au Crieur de se taire, & au nom de l'Audience Royale qu'il représentoit, il fit signifier à Narvaez de ne point sortir de Zempoala, sous peine de la vie, & de ne point avoir recours aux armes sans le consentement de toute l'armée. Narvaez, peu maître de sa fureur, fit saisir & embarquer Vasquez pour le renvoyer à Cuba. Vasquez trouva moyen de gagner le Capitaine de la caravelle sur laquelle il étoit, & se fit conduire à saint Domingue, où il se plaignit à l'Audience Royale de l'attentat de Narvaez.

Le Pere Olmedo, peu satisfait de sa députation, retourna à Mexico en rendre compte à Cortez. Ce Général crut devoir partir alors & aller en personne trouver Narvaez à Zempoala. Il crut devoir prévenir Montezume sur son départ, & comme il vouloit en donner quelque raison ingénieusement concertée, l'Empereur lui déclara qu'il étoit instruit de ses démêlés avec Narvaez. Cortez, à qui la surprise causa d'abord quelque trouble, se remit aussitôt, & avoua que son rival, Lieutenant d'un Gouverneur qui demeurait dans une Province éloignée de la Cour, avoit seulement entendu dire que leur Souverain vouloit envoyer une Ambassade à l'Empereur du Mexique, & que sur ces nouvelles, il s'étoit imaginé pouvoir remplir les fonctions d'Ambassadeur. Montezume demanda alors à Cortez de quelle manière il parviendrait à l'emporter sur son compétiteur, & s'il comptoit employer la force des armes. Le Général fit comprendre à l'Empereur, qu'en vertu des pouvoirs qu'il avoit par écrit, il étoit en droit de commander tous les Capitaines & les soldats qui aborderoient sur ces côtes; qu'en conséquence il alloit à Zempoala, déclarer aux troupes de Narvaez qu'elles devoient respecter l'Empire du Mexique, comme étant sous la protection du Roi leur maître.

Montezume, qui n'ignoroit pas les ravages que les soldats Espagnols faisoient à Zempoala, fut charmé de la résolution où étoit Cortez de le délivrer de semblables hôtes. Il lui offrit même des troupes, s'il en avoit besoin, mais Cortez les refusa, & après avoir donné ses ordres à Pedro de Alvarado qu'il laissa avec quatre-vingts hommes auprès de l'Empereur, il partit accompagné du reste des soldats. Il manda à Sandoval de confier la garde de la ville de la Vera-Cruz aux Indiens, & de se hâter de le joindre avec tout son monde vers Zempoala. Sandoval obéit aussitôt & amena à Cortez le renfort qu'il demandoit. Le Général tenta encore la voye des négociations & rebuté enfin des réponses trop fieres de Narvaez, il en vint aux mains avec lui & le fit prisonnier. Les soldats de Narvaez se rangerent aussitôt sous les drapeaux de Cortez, qui envoya sous bonne garde son rival à la Vera-Cruz. Il fit transporter ensuite à Zempoala la mâture, les voiles & les gouvernails de la flotte de Narvaez, & fit quelques présents aux alliés qui étoient venus à son secours. Tous les Caciques des environs, ravis d'être

Cortez prend
compte de Montez-
zume.

Narvaez est
fait prisonnier.

débarraffés de Narvaez, dont les manieres leur avoient été insupportables, félicitèrent Cortez sur sa victoire, & lui offrirent de nouveau leurs services.

Les égards & le respect avec lesquels Alvarado, pendant l'absence de Cortez, faisoit traiter l'Empereur, lui gagnèrent entierement l'affection de ce Prince, & excitèrent la jalousie des Seigneurs Mexicains. Ceux-ci ayant formé le dessein de se défaire des Espagnols, concertèrent entre eux de profiter de la confusion qui regne ordinairement dans les fêtes pour assurer la réussite de leur projet. La conspiration ne devoit pas tarder à éclater, car presque tous les jours étoient marqués par des danses & des fêtes, durant lesquelles il regnoit une extrême liberté. Alvarado soupçonna le complot, fit de secrettes perquisitions, & découvrit que les Conjurés avoient caché des armes près d'un Temple, afin de s'en servir dans le moment favorable. Il auroit été de la prudence d'Alvarado de faire saisir quelques-uns des coupables & d'en réserver la punition à Montezume. Il sembloit aussi qu'il auroit pu facilement enlever les armes cachées, & s'en servir pour convaincre ses ennemis. Malheureusement il ne fit rien de tout cela, & s'abandonnant à la fureur, il attaqua les Mexicains au commencement d'un bal, sans leur laisser le temps de prendre leurs armes, en tua & en blessa un grand nombre. L'avidité des soldats à piller l'or dont les conjurés étoient parés, fournirent à leurs ennemis des prétextes d'accusation, & tout le peuple Mexicain fit passer cette action pour un meurtre dicté par l'avarice. Alvarado voulut en vain s'excuser, en disant qu'il avoit cherché à prévenir ses assassins; il avoit négligé de se munir des preuves nécessaires, & le carnage qu'il avoit fait souleva toute la Noblesse, qui prit les armes & menaça vivement les Espagnols. Montezume, chagrin de cette mutinerie, employa toutes sortes de moyens pour l'appaiser, & voyant qu'il ne pouvoit en venir à bout, il envoya prier Cortez de se rendre au plutôt dans sa capitale.

Retour de Cortez à la capitale.

Cortez n'étoit pas tranquille sur le sort d'Alvarado, & il songeoit à l'aller joindre, lorsqu'il reçut l'envoyé de l'Empereur, & une lettre dans laquelle Alvarado lui peignoit tout le danger où il se trouvoit. Le Général étoit alors vainqueur de Narvaez; de sorte que rien ne l'inquiétoit de ce côté, & qu'il pouvoit mener toutes les forces au secours des Espagnols enfermés dans Mexico. Il jugea à propos de se faire accompagner de Sandoval, & nomma Rodrigue Rangel pour son Lieutenant à la Vera-Cruz. Cortez lui laissa la garnison nécessaire & quelques soldats pour la garde des vaisseaux, & fit ensuite la revue de son armée qu'il trouva composée de mille fantassins & de cent cavaliers. Il leur fit prendre diverses routes de crainte d'incommoder les alliés chez lesquels il falloit passer, & ils se rejoignirent le 17 de Juin auprès de Tlascala. Les habitants de cette Province vouloient faire accompagner Cortez d'une nombreuse armée; mais il n'accepta que deux mille hommes d'élite & arriva ainsi à Mexico, où les mutins le virent entrer sans lui résister, parce qu'ils comptoient pouvoir opprimer tous les Espagnols à la fois. Cortez passa sans obstacle les digues & les chaussées, & arriva le jour de la saint Jean au quartier des Espagnols. Montezume s'avança à leur rencontre, & leur témoigna la joye qu'il ressentoit de les voir.

Le Général fit tous les efforts pour ramener les Mexicains par la douceur; mais tous ses soins furent inutiles, & il se vit contraint de prendre les armes

pour se défendre. Une multitude innombrable d'ennemis assiégés bientôt les Espagnols dans leur palais , & si la valeur de ces derniers faisoit périr plusieurs Indiens, il s'en présentoit aussitôt d'autres qui les remplaçoient. Cortez fit plusieurs sorties dans lesquelles il immola à son ressentiment un grand nombre de séditieux. Les mutins croissoient tellement de jour en jour qu'il ne paroissoit pas possible que Cortez résistât encore longtemps. Montezume s'en apercevoit & voyoit d'ailleurs avec chagrin qu'il avoit perdu son autorité. Le désir de la rétablir, lui fit imaginer qu'il y parviendrait en faisant partir tous les Espagnols. Cortez , à qui il communiqua ses idées, les approuva , & ajouta qu'il se retireroit sans délai , pourvu que les révoltés missent bas les armes sur le champ. Montezume, enchanté de cette réponse, se préparoit à faire parler à ses sujets, lorsque l'alarme sonna dans le quartier des Espagnols. Cortez courut où le danger l'appelloit, & il trouva ses soldats occupés à repousser l'assaut qu'on leur livroit de tous les côtés. Sa prudence & son activité n'auroient peut-être pu empêcher la perte totale de son armée, si Montezume ne se fût montré à ses sujets. Il avoit pris tous les ornements de sa dignité pour inspirer plus de respect aux révoltés, & accompagné des Nobles qui étoient demeurés à son service, il monta sur le rempart. Sa présence fit cesser les cris des séditieux ; plusieurs mêmes se mirent à genoux, & Montezume fixant sa vue sur les Nobles en appella quelques-uns par leurs noms, & leur commanda de s'approcher. Il leur fit un discours où il tâcha de leur insinuer, qu'il n'attribuoit qu'à leur zèle l'acharnement avec lequel ils combattoient les Espagnols ; qu'ils croyoient sans doute que ces Étrangers n'avoient pas pour lui les déférences qui lui étoient dues ; mais qu'ils se trompoient. L'Empereur continua, en annonçant à ses sujets le départ des Espagnols, & en assurant les plus murins qu'il leur pardonneroit s'ils quittoient les armes, & marquoient leur repentir par cette soumission.

Le ton que l'Empereur avoit pris étoit modéré & pathétique, & les Mexicains en furent d'autant plus surpris, que leur Monarque avoit coutume de leur parler avec fierté & d'un air absolu. Quelques-uns eurent honte de l'avilissement où Montezume descendoit ; d'autres en furent touchés de pitié ; mais la fureur prit bientôt la place de ces mouvements dans les cœurs de tous, & la sédition devint encore plus forte qu'auparavant. L'ordre qu'on remarquoit depuis quelques jours dans la manière de combattre des Mexicains, avoit fait présumer qu'ils s'étoient choisi un chef : il n'y eut plus lieu d'en douter en entendant recommencer les cris & les injures, malgré les signes que Montezume faisoit des yeux & des mains. Une grêle de fleches & de pierres fondit sur le rempart où il étoit, & quoique deux soldats Espagnols s'efforçassent de couvrir l'Empereur de leurs boucliers, ce Prince reçut à la tête un si rude coup de pierre qu'il tomba sans sentiment. À cette vue les Mexicains saisis d'horreur se hâtèrent de disparaître, & une affreuse solitude succéda au tumulte qui regnoit un instant auparavant. Cortez, au désespoir d'un accident qui le privoit d'une ressource sur laquelle il fondeoit toutes ses espérances, fit reporter l'Empereur dans son appartement. Ce Prince reprit connoissance au bout de quelques moments, & moins sensible à la douleur qu'il souffroit qu'à la perte de sa puissance, il rejeta tous les secours

Mort de Montezume.

qu'on vouloit lui donner. La rage augmenta le danger de sa blessure & le conduisit en trois jours au tombeau.

Le premier soin de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur défunt. Il en choisit six des plus considérables & parmi lesquels se trouvoient des sacrificateurs que les Mexicains révéroient beaucoup. Il chargea les uns & les autres du corps de leur Souverain, afin qu'ils le portassent dans la ville & il leur commanda de dire de sa part aux séditieux : » qu'il leur envoyoit » le corps de leur Empereur massacré par leurs mains, & que l'énormité » de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes ; que » Montezume avant que de mourir avoit engagé les Espagnols de venger sa » mort & de se charger du châtimement d'un si horrible attentat. Les Députés avoient ordre de faire entendre ensuite aux séditieux, que Cortez, nonobstant les prières de l'Empereur, se sentoit porté à la clémence, & que regardant le meurtre de Montezume comme un accident, & comme l'effet de la brutale impétuosité d'une populace effrénée, il vouloit bien offrir la paix ; que les Nobles en conséquence lui envoyaient des Députés pour convenir des articles d'un traité. Cortez finissoit en faisant menacer les mutins, que s'ils paroissent mépriser ses offres, il ne songeroit plus qu'à la vengeance, & à détruire une ville coupable de l'assassinat de son Empereur. Les Mexicains qui avoient élu un autre Empereur firent peu d'attention à ce que Cortez leur faisoit proposer. Ils ne s'occupèrent d'abord que du soin de faire les funérailles de celui dont on leur avoit remis le corps, & ils le porterent le jour suivant en grande cérémonie à la montagne de Chapultepec, où ils conservoient les cendres de leurs Princes. Deux des fils de Montezume restèrent auprès de Cortez & périrent bientôt après dans sa déroute. Un troisieme embrassa la Religion Chrétienne & fut nommé Don Pedro de Montezume. La Reine sa mere suivit son exemple, & fut appelée Dona-Maria Niagua Fuchtil. Don Pedro obtint du Roi d'Espagne plusieurs belles terres, & la qualité de Comte de Montezume qu'il transmit à sa postérité. Deux ou trois filles de l'Empereur se convertirent aussi & furent mariées à des Espagnols.

Pendant les trois jours qui s'étoient écoulés entre la blessure & la mort de Montezume, les Mexicains n'avoient fait aucun mouvement considérable, mais le lendemain de ses funérailles, ils revinrent avec plus d'ordre & de force que jamais. Ils avoient couronné Quetzlavaca, Cacique d'Iztacpelapa. Ce Prince ne regna que peu de jours & eut pour successeur Guatimozin, Prince qui ne respiroit que la guerre, comme les Espagnols en firent la triste expérience. Le cinquieme jour après la mort de Montezume, les Espagnols s'appercurent que toutes les rues autour de leur quartier étoient remplies de peuple, & que les Indiens armés occupoient les tours d'un Temple si peu éloigné, que de cet endroit ils pouvoient facilement, à l'aide de leurs fleches & de leurs frondes, battre une partie du palais des Espagnols. On montoit par cent degrés à la terrasse de ce Temple qui soutenoit quelques tours, où cinq cents soldats choisis entre la plus brave Noblesse Mexicaine s'étoient postés. Cortez n'avoit pu s'assurer de ce lieu, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour les diviser ; mais quand il vit que les Mexicains en connoissoient l'importance & s'en étoient emparés, il se trouva dans

la nécessité de les déloger. Il emporta le poste , fit des prodiges de valeur en cette occasion & tua un grand nombre de Nobles & de Sacrificateurs qui se défendoient désespérés. Les Mexicains avoient fait provision de vivres, & les Espagnols les firent porter à leur quartier, où on commençoit à en manquer. Cortez fit le lendemain une course dans la ville, remporta encore la victoire, & sauva la vie à Duero, le même à qui il devoit la place de Général.

Pendant les Mexicains, que la valeur des Espagnols épouvoit, prirent la résolution de les affoiblir par la famine, & de les tailler en pièces aussitôt qu'ils ne pourroient plus se défendre. Pour cet effet, ils demandèrent une conférence pour traiter de la paix, & dans le temps qu'ils cherchoient à les amuser par des difficultés qu'ils faisoient naître à dessein, ils fermoient tous les passages par lesquels Cortez pouvoit recevoir des vivres, ou s'échapper avec ses troupes. Le péril où les enfants de Montezume se trouvoient étant avec les Espagnols, touchoit peu le nouvel Empereur; toute sa compassion & celle du peuple tombèrent sur le chef des Sacrificateurs, qu'on regardoit comme la seconde personne de l'Etat. Ils songerent à le tirer d'entre les mains de Cortez, & ils firent insinuer par leurs envoyés, que ce Pontife, au moyen de la vénération que les Mexicains avoient pour lui, seroit plus propre que personne à applanir les difficultés. Cortez donna dans le piège qu'on lui tendoit & remit aux Députés le Sacrificateur qu'il croyoit dans ses intérêts. Il perdit ainsi la seule digue qui pût retenir la fureur des Mexicains, & il ne tarda pas à être informé que les ennemis travailloient à faire des coupures dans les chaussées; qu'ils brisoient les ponts & faisoient des retranchements en plusieurs endroits. De semblables avis remplirent d'effroi tous les Espagnols; le seul Cortez trouva des ressources dans son intrépidité naturelle. La prudence lui faisoit sentir qu'il étoit dangereux de s'opiniâtrer à résister: mais cette même prudence, en l'invitant à quitter la ville, lui faisoit penser à assurer sa retraite. Il fit travailler tout le jour à faire un pont de grosses solives & de planches pour soutenir le canon en traversant les coupures. L'ardeur avec laquelle chacun s'employa à la construction de cette machine, la mit en état de servir dès la nuit suivante.

Cortez songe
à sortir de Mé-
xico.

Cortez disposa alors toutes choses pour le départ. Quarante hommes furent chargés de transporter le pont; l'avant-garde de l'armée, composée de deux cents Tlascalteques & de vingt cavaliers, devoit être conduite par plusieurs Capitaines Espagnols. L'arrière-garde beaucoup plus forte avoit pour chefs les plus braves & les plus dévoués à Cortez. Le corps de bataille avoit la garde des prisonniers, de l'artillerie & du bagage. Le Général se forma un corps particulier qui consistoit en cent soldats d'élite & quelques braves Officiers. L'ordre de la marche & toutes les précautions qu'il avoit à prendre étant réglés, Cortez prit sur le trésor de Montezume le quint du Roi qu'on mit sur des chevaux, & abandonna le reste. Trop de facilité de la part de Cortez, qui permit aux soldats d'emporter ce qu'ils pourroient sans se gêner, pensa faire périr toute l'armée. La cupidité de quelques-uns fut la cause de leur perte, & ils se chargèrent avec si peu de modération qu'ils ne purent soutenir longtemps une marche difficile & fatigante.

Tome VIII.

Ecc.

L'AMÉRI-
QUE.Retraite des
Espagnols.

Il étoit environ minuit lorsque les Espagnols se mirent en marche. La pluie qui tomboit & l'obscurité de la nuit sembloient favoriser leur suite, mais les obstacles naissoient à chaque pas. Il falloit se faire jour les armes à la main, au travers d'une multitude de Mexicains armés. Les deux bords de la chaussée étoient remplis d'une grande quantité de canots, & le pont dont on comptoit se servir s'embarraffa tellement dans des pierres, qu'il falloit jeter l'artillerie dans l'eau. Malgré ces difficultés l'avant-garde & le corps de l'armée passèrent avec peu de perte, il n'en fut pas de même de l'arrière-garde, les Indiens la coupèrent, & plusieurs Espagnols appelant par l'or qu'ils portoient furent massacrés. Cortez se porta toujours où le carnage étoit le plus violent; il rassembla ce qu'il put des débris de l'arrière-garde, & se rendit avec l'armée à Tacupa au bord du lac. On trouva qu'on avoit perdu environ deux cents Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux & presque tous les prisonniers Mexicains, qu'on avoit abandonnés à la rage de leurs compatriotes qui ne les avoient pas reconnus.

Aussitôt que le jour fut venu, les Mexicains en examinant les morts reconnurent les fils de Montezume, & se hâtèrent de leur faire des funérailles proportionnées à leur naissance. Les cérémonies qu'ils se crurent obligés d'observer scrupuleusement, les empêchèrent de poursuivre les Espagnols, & ils se contentèrent de détacher divers corps des villes voisines du lac pour les occuper, jusqu'à ce que toutes les forces de l'Empire pussent se réunir contre eux. Cortez, dont les troupes avoient été continuellement harcelées pendant leur marche, trouva une armée formidable de Mexicains qui occupoient la vallée d'Ottumba, & étoient en disposition d'arrêter les Espagnols. Ces derniers, animés par la bravoure de leur Général, attaquèrent courageusement leurs ennemis, & passèrent malgré leurs efforts. La victoire fut entièrement due à la présence d'esprit de Cortez. Il avoit entendu dire que la perte de l'étendard Impérial étoit toujours suivie de la déroute des troupes Mexicaines. En conséquence il prit avec lui quelques braves, perça les bataillons & enleva l'étendard. Dès que les Mexicains le virent entre les mains des Espagnols, ils se crurent vaincus & le furent en effet.

Cortez arrive
à Tlascala.

Cortez avoit besoin de cet avantage pour ranimer en sa faveur le zèle des habitants de Tlascala. Les Espagnols furent reçus chez ce peuple comme les vainqueurs des Mexicains, & on célébra leur retour par des réjouissances publiques. Sur la nouvelle que huit Espagnols de la Vera-Cruz avoient été pris par les habitants de la Province de Tapeaca, qui s'étoient soulevés, & avoient été poussés & soutenus par les Mexicains, Cortez alla dans leur pays, s'empara de leur ville, & y construisit une forteresse qu'il nomma Segura de la Frontera. Il envoya divers Capitaines pour réduire quelques autres villes qui s'étoient révoltées, & avec trois cents Espagnols, douze ou treize cavaliers & plus de trente mille Tlascalteques, il marcha vers Guacachula, où tout se soumit à ses loix. Ces heureux succès lui attiroient la vénération des Caciques, qui lui offroient à l'envie leurs troupes, charmés de les commander eux-mêmes sous ses ordres. L'espérance de retourner bientôt à Mexico avec des forces suffisantes, commença à renaître dans le cœur de Cortez. Son bonheur lui procura encore de nouveaux secours sur lesquels il ne comptoit pas. Un vaisseau de moyenne grandeur avoit mouillé à la rade de saint Jean

d'Ulua ; il étoit monté par Pierre Barba , Gouverneur de la Havane , le même qui avoit refusé d'arrêter Cortez , lorsqu'il partit pour son expédition. Il venoit alors s'informer des nouvelles de Narvaez , & lui amenoit de la part de Velasquez , treize soldats , deux chevaux & des munitions de guerre & de bouche. Pedro Cavallero , que Cortez avoit fait Capitaine de la côte , soupçonnant que ce vaisseau étoit envoyé pour nuire à son Général , alla le reconnoître avec une chaloupe , & comme Barba lui demanda en quel état se trouvoit Narvaez , ses soupçons se tournèrent en certitude , & il résolut de feindre. Dans cette vûe , il répondit que Narvaez avoit réussi dans toutes ses entreprises , que tout le pays étoit soumis , & que Cortez fuyoit avec un petit nombre de soldats. Pedro invita ensuite Barba à se rendre avec son monde à la Vera-Cruz , & aussitôt qu'ils furent entrés dans cette ville , il les fit arrêter & leur apprit qu'il les avoit trompés. Barba aimoit Cortez , & il ne fut point fâché d'un stratagème qui le rapprochoit de son ami. Il déclara qu'il prendroit volontiers parti dans son armée , & il se fit conduire à Segura où il joignit Cortez , qui le reçut avec joie.

Huit jours après , un second vaisseau chagé de nouveaux secours pour Narvaez , fut pris de même que l'avoit été Barba. Rodrigue Moreion de Lobera , Capitaine de ce vaisseau , suivit l'exemple de Barba , & Cavallero procura ainsi à son Général un renfort de huit soldats Espagnols , d'une jument & d'une quantité considérable d'armes & de munitions. Cependant Cortez , qui ne pouvoit se résoudre à renoncer à la conquête de tout le Mexique , ne laissoit pas d'en prévoir les difficultés. Les chaufferies devenoient dangereuses par la multitude de canots armés dont on couvroit aisément les lacs , mais ils avoient assez de fond pour porter des brigantins. Cortez instruit de cette circonstance se déterminà à en profiter , & il fit faire à la Vera Cruz douze brigantins , qui devoient être portés piece à piece par les Tamenes , sorte d'hommes qui portoient les bagages de l'armée , & on se proposoit de les assembler au bord du lac même. Ordaz alla reconnoître un volcan , où il remarqua beaucoup de soufre. Sa hardiesse produisit deux avantages ; l'un de redoubler l'admiration des Indiens pour les Espagnols ; l'autre d'avoir découvert du soufre propre à faire de la poudre dont on manquoit.

Dans le temps qu'on se préparoit ainsi à de nouveaux exploits , Garay , qui avoit déjà tenté un établissement sur la côte de Panuco , & qui en avoit été chassé par les Mexicains , voulut y revenir avec une autre flotte. Il n'eut pas plus de bonheur cette seconde fois , & ses troupes , obligées de se rembarquer & de courir la mer sans sçavoir où aborder , vinrent mouiller à la Vera-Cruz. La réputation de Cortez & l'idée d'amasser des richesses flatterent les soldats de Garay , & ils s'engagerent dans l'armée du Général. Ces soldats étoient au nombre de cent dix sous la conduite des Capitaines Camargo & Michel Diaz d'Auz , cavalier Arragonois , & ils avoient avec eux sept chevaux. Un renfort si considérable mit Cortez en état de se passer de quelques Soldats de Narvaez qui demandoient à retourner à Cuba. C'étoit le reste de ceux qui avoient fait son arrière-garde à la sortie de Mexico , & ils paroissoient plus sensibles à l'intérêt qu'à la gloire. La plupart profitèrent de la permission qu'ils obtinrent de se retirer , & Duero , Secrétaire de Velasquez , oubliant facilement qu'il devoit la vie à Cortez , fut du nombre

Ege ij

Nouveau ren-
fort pour l'ar-
mée de Cortez.

de ceux qui l'abandonnerent. Il poussa même l'ingratitude plus loin , & lorsqu'il passa en Espagne, il mit tout en usage pour perdre le Général dans l'esprit du Souverain.

Cortez, surpris de ne recevoir aucunes nouvelles de la Cour, forma le dessein d'y envoyer une seconde députation. Il fit une relation de ses exploits dans le Mexique, & se plaignit des traverses que Velasquez cherchoit à lui susciter, & de l'injustice avec laquelle Garay vouloit s'approprier une partie du Mexique. Ces dépêches furent confiées aux Capitaines Alphonse de Mendoza & Diego de Ordaz, auxquels Cortez recommanda d'aller voir son pere Martin Cortez, qui vivoit encoire, & de se joindre à Porto-Carrero & à Montejo, chargés des premieres dépêches. La raison du silence de ces derniers étoit, qu'ils n'avoient pu encore rien obtenir de favorable de la part du Roi. Ils étoient arrivés à Séville au mois d'Octobre 1519. & Martin Benoist, Chapelain de Velasquez & son zélé partisan, se servit de tout le crédit qu'il avoit auprès des Ministres, pour faire saisir le vaisseau qui apportoit les Députés de Cortez. Porto-Carrero & Montejo se plaignirent du traitement qu'on leur faisoit; mais ils ne purent obtenir que la permission d'en appeler au Roi. Ils crurent trouver ce Prince à Barcelonne, & ils s'y rendirent au moment qu'il venoit de partir pour la Corogne. Ils allerent alors à Medelin, & engagerent Martin Cortez à les présenter au Roi & à joindre ses prieres à leurs instances pour faire rendre justice à son fils. Martin, ravi d'apprendre les succès d'un fils qu'il avoit cru mort, alla attendre le Roi à Tordéfillas, & lui parla de l'expédition de Fernand Cortez. Charles, Roi d'Espagne & en même temps Empereur, parut satisfait du zèle de Cortez, & comme le présent qui lui étoit destiné, & dont la chambre de Sévilé n'avoit osé s'emparer, arriva sur ces entrefaites, il n'eut aucun doute sur la fidélité du rapport que Montejo & Carrero lui faisoient. Cependant trop occupé à d'autres affaires aussi importantes, il renvoya celle du vaisseau, & les demandes de Cortez à un Conseil formé de quelques Prélats & Ministres, parmi lesquels présidoit le Cardinal Adrien Florent, jadis précepteur de l'Empereur, & ensuite Pape sous le nom d'Adrien VI. Ce Conseil devoit malheureusement consulter celui des Indes, & à la tête de ce dernier se trouvoit Fonseca, ennemi déclaré de Cortez. Fonseca traversa de tout son pouvoir la bonne volonté qu'on avoit pour ce Général, & jeta en faveur de Velasquez tant d'irrésolution dans le Conseil, que l'affaire traîna jusqu'à l'arrivée des seconds Envoyés & jusqu'au retour de l'Empereur.

Aussitôt après le départ d'Alphonse de Mendoza & de Diego de Ordaz, Cortez avoit dépêché un autre Vaisseau pour porter à saint Domingue les Capitaines Alphonse d'Avila & François Alvarez Chico. Ces deux Députés avoient ordre de s'adresser directement aux Peres de saint Jérôme, Présidents de l'Audience Royale, Tribunal alors unique dans tout le pays. Cortez demandoit à ces Peres des secours plus prompts que ceux qu'il faisoit solliciter à la Cour; il les instruisoit de toutes ses actions, & se plaignoit des persécutions de Velasquez & des prétentions de Garay. L'île de saint Domingue n'étoit pas en état de se dégarnir du peu de forces qui lui ressoient, & on ne put envoyer des troupes à Cortez. Néanmoins le voyage de ses Députés

ne fut pas sans fruit, car les PP. leur promirent d'écrire à la Cour, pour appuyer les remontrances de Cortez, & ils se chargerent en même temps de réprimer les deux concurrents par des ordres pressants & redoublés.

On approchoit de la fin de l'année, lorsque Cortez se détermina absolument à entrer pour la troisième fois dans le Mexique avec toutes les forces qu'il se voyoit. Il venoit de lui arriver nouvellement quinze hommes, un grand nombre d'arquebuses, de la poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux. Il fit la revue de son armée, & elle se trouva forte de cinq cent quarante Fantassins Espagnols, de quarante Cavaliers & de neuf pièces d'artillerie. La République de Tlascala lui avoit destiné une armée nombreuse, mais il ne voulut prendre que dix mille hommes, le reste fut occupé à porter les brigantins. Les troupes de Cholula & de Guacocingo le joignirent aussi, & lui formèrent une armée de soixante mille hommes. On partit le 28 de Décembre, & après une marche assez heureuse on arriva à Tezeuco au bord du lac. Cacumatzin, neveu de Montezume, s'y étoit rétabli, & il chercha à faire tomber les Espagnols dans une embuscade. Cortez évita le piège, & Cacumatzin outré du peu de succès de ses stratagèmes, prit la fuite. Il avoit autrefois usurpé cette place sur son frère aîné, dont on présentait le fils à Cortez. Ce Général le mit en possession d'un rang qui lui étoit dû, & le peuple reconnut avec de grandes démonstrations de joie son Prince légitime, qui embrassa la Religion Chrétienne, & passa avec ses forces au service de Cortez.

Pendant qu'on montoit les brigantins au bord du lac, le Général Espagnol fit des détachements pour découvrir les environs & soumettre plusieurs villes. Toutes ces choses ne pouvoient s'exécuter sans livrer de fréquents combats, mais ils affoiblissoient de plus en plus les Mexicains, & servoient à former à la discipline militaire les alliés des Espagnols. La joie que Cortez ressentoit de voir qu'il arrivoit pas à pas au but qu'il s'étoit proposé, augmenta encore en recevant un secours d'Espagnols auquel il ne s'attendoit pas. Un vaisseau venu de S. Domingue, & qui avoit mouillé à la Vera-Cruz, étoit monté par Julien d'Alderete, Thésorier pour l'Empereur. Ceux qui l'accompagnoient étoient Frère Pierre Melgarejo d'Utterra, Franciscain de Séville, Antoine de Carvajal, Jérôme Ruiz de la Mota, Alphonse Diaz de la Réguera, & d'autres Soldats de considération, avec des armes & des munitions en abondance. Aussitôt qu'ils furent débarqués, ils se rendirent à Tlascala avec les munitions portées par les Indiens Zempoales, & on leur donna une escorte qui les conduisit à Tezeuco, où ils annoncèrent eux-mêmes les premières nouvelles de leur arrivée. Les brigantins n'étoient pas encore en état d'être mis à l'eau, & Cortez, qui sentoit la nécessité de tenir ses soldats en haleine, prit un détachement assez considérable, & alla en personne soumettre quelques peuples Mexicains. On conspira en son absence contre sa vie, & il auroit eu peine à ne pas succomber, si ses amis ne l'eussent averti à temps. Il trouva le moyen de voir la liste des Conjurés, & il eut la mortification d'y lire le nom de quelques-uns de ceux dont il se déloit le moins. Il eut néanmoins la prudence de dissimuler son ressentiment, & il se contenta de condamner à la mort un soldat qui avoit été le premier mobile de la conspiration.

L'AMÉRIQUE.

Suite de l'expédition de Mexique.

1520.

L'AMÉRI-
QUE.

Siège de Mexico.

1521.

Triste de la ville.

Lorsque les brigantins furent lancés à l'eau, on commença le siège de la capitale. Il dura quatre-vingt-treize jours, & dans cet espace de temps les Mexicains mirent en usage tout ce que le désir de vaincre, & la crainte d'être vaincus, peuvent inspirer à des peuples naturellement belliqueux. Leur valeur & leur industrie ne firent que retarder leur perte. Guatimozin fut pris par les Espagnols, comme il s'enfuyoit, & cette proie assura à Cortez l'honneur d'avoir subjugué un vaste Empire qui, à chaque pas, lui opposoit des armées innombrables. Ce grand événement arriva le 13 du mois d'Août 1521, & dans les trois mois que dura le siège, il y eut plus de soixante batailles qui coûtèrent la vie à un nombre prodigieux de Mexicains. Dès que l'Empereur fut au pouvoir des Espagnols, il ordonna à son peuple de mettre bas les armes, & il fut obéi sur le champ. Cortez traita Guatimozin avec de grands égards, & ce Prince le pria de faire cesser le carnage, l'assurant de la soumission de ses sujets. Le Général Espagnol défendit à ses troupes de faire la moindre insulte aux vaincus, & son premier soin fut de s'assurer de tous les postes. Il fit nettoyer de grandes cours, où on avoit assemblé les corps des Nobles, en attendant qu'on pût les porter au lieu de leurs funérailles, & il ordonna qu'on allumât de grands feux dans les rues, afin de purifier l'air corrompu par l'odeur des cadavres.

Dans le butin qui se fit les Castillans prirent l'or, l'argent & les plumes, & laissèrent le reste des dépouilles à leurs alliés. Cortez fit mettre en lieu de sûreté ses brigantins, & en confia la garde à Jean Rodriguez de Villa Fueta, qui eut sous sa conduite quatre-vingts Castillans. Après avoir donné quatre jours à ces premiers soins, le Général mena l'armée à Cuyoacan, qui est à une lieue & demie de Mexico, au bout d'une chaussée en terre ferme. Il congédia les habitants de cette peuplade, & ceux des autres bourgades qui l'avoient assisté, & il leur promit de les maintenir dans leur liberté & de les employer en cas de guerre. Ces peuples enchantés de la gloire & des dépouilles qu'ils remportoient, assurèrent Cortez de leur zèle, & quitterent les Espagnols. Il étoit plus difficile de satisfaire ces derniers; ils avoient entendu parler des trésors de Montezume, & ils prétendoient que leur Général les leur fit trouver. Personne ne sçavoit néanmoins ce qu'ils étoient devenus, & Cortez eut peine à calmer la sédition qui s'éleva à ce sujet. Julien d'Alderete en qualité de Trésorier du Roi, se sentoit autotiser à parler avec hauteur. Il étoit neveu de Fonseca, par conséquent en état de nuire beaucoup à Cortez, & il le menaça d'écrite en Cour qu'il étoit réservé pour lui seul ces trésors, s'il ne permettoit pas qu'on fit subit un interrogatoire rigoureux à Guatimozin. Cortez intimidé par les menaces d'Alderete eut la foiblesse de céder, & le Trésorier eut la cruauté de faire mettre sur des charbons ardents l'infortuné Guatimozin & son favori, afin de les obliger par ce supplice à découvrir où ils avoient caché les trésors de Montezume. Le Ministre cédant à la douleur poussa quelques cris en regardant son maître, qui lui dit avec une constance héroïque : *Et moi suis-je sur des roses ?* Le favori réprimé par ce seul mot, marqua par son silence son respect pour son Prince jusqu'à sa mort. Cortez, informé de la barbarie d'Alderete, entra d'un air furieux, & fit cesser les tourments de Guatimozin. Toute l'armée blâma l'action d'Alderete; mais elle ne put approuver la

négligence de ses supérieurs touchant la recherche des trésors. Le bruit courut que dix jours avant la prise de Guarimozin, ce Prince craignant d'être vaincu avoit fait jeter toutes ses richesses dans le lac. On y chercha, & on ne trouva rien. Quelques-uns croyant qu'on pourroit avoir caché ces trésors dans les tombeaux, les firent ouvrir, mais ils n'y découvrirent qu'un peu d'or qui fut partagé aussitôt.

Cortez s'appliqua à connoître les Provinces de ce vaste Empire du Mexique, & il envoya dans ce dessein différents détachements de plusieurs côtés. Un hasard conduisit un de ses soldats au Royaume de Méchoacan, où il parvint à plaire au peuple. Ce soldat, à son retour auprès de Cortez, fit le rapport de sa découverte, & le Général envoya aussitôt Montana avec un petit nombre d'Espagnols, pour vérifier seulement ce que le soldat avoit avancé. Cazouzin, Roi de Méchoacan, parut recevoir avec plaisir les Espagnols qui venoient à sa Cour; mais il mérita de les sacrifier aux Idoles, & il n'en fut empêché que par les vives représentations d'un de ses favoris. Ce Ministre avoit entendu parler de la valeur des Espagnols, & il fit sentir à son Souverain combien il étoit dangereux d'exciter leur courroux. Cazouzin convaincu par les raisons de son favori, renvoya les Espagnols avec des présents, & les fit accompagner de ses Ambassadeurs. Il fit partir ensuite son propre frere, & son effroi l'empêchant d'être tranquille, le porta à aller lui-même trouver Cortez, qui se servit de son habileté ordinaire pour faire des établissemens dans le Royaume de Méchoacan, & il fait aujourd'hui partie de la Nouvelle Espagne.

La Cour d'Espagne termina enfin dans cette même année le procès qui duroit depuis quelque temps entre Cortez & le Gouverneur de Cuba. Mendoza & Ordaz, suivant les instructions qu'ils avoient reçues de Cortez, cachèrent le véritable motif de leur voyage, & au moyen de cette précaution, ils parvinrent à se mettre en sûreté, & à sauver les dépêches & les lettres dont ils étoient chargés. Le vaisseau & l'or qu'ils apportèrent furent saisis par l'ordre de Fonseca, qui faisoit arrêter tout ce qui venoit de la nouvelle Espagne. Mendoza & Ordaz s'estimant heureux d'être échappés aux recherches qu'on avoit faites touchant le but de leur commission, laissèrent sans peine le vaisseau & sa cargaison au pouvoir de Fonseca, & sortirent secrètement de Séville pour aller trouver Martin Cortez. Il étoit à Médelin avec les deux premiers Envoyés du Général, & après avoir encore attendu longtemps l'occasion favorable, les quatre Députés furent présentés au Cardinal Adrien, auquel ils se plaignirent des procédés de Fonseca. Ils insinuérent sur les ordres que cet Evêque avoit donnés de saisir leur vaisseau, avec tout ce qui composoit le présent destiné pour le Roi. Le Cardinal irrité de la hardiesse de Fonseca, prit des mesures pour faire révoquer tout ce qui avoit été fait par son commandement. Le mérite de Cortez commença alors à paroître dans tout son éclat, & enfin ses amis vinrent à bout de lui faire rendre une entière justice. Dans la sentence qui fut prononcée, on déclaroit Fernand Cortez bon Ministre & fidele vassal du Roi. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagnés. On imposoit un silence perpétuel à Diego Velasquez sur la conquête du Mexique, ou la Nouvelle Espagne, lui ordonnant sous peine de punition de n'y

L'AMÉRIQUE.

Découverte de la conquête du Royaume de Méchoacan.

Succès de la négociation des seconds Envoyés de Cortez.

L'AMÉRI-
QUE.

apportet aucun obstacle, soit par lui-même, soit par quelqu'un qui s'avouât de lui. On réservoir néanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits pour l'armement des vaisseaux, moyennant qu'il en justifiât la dépense faite de son propre bien & non des deniers royaux, & qu'il la poutsuivir en justice. On laissa à la volonté de l'Empereur les graces dont Cortez devoit être honoré, la condamnation de Velasquez & les autres ordres dont l'assemblée avoit dressé un projet. On ajouta ensuite une lettre à Garay, qui lui défendoit de continuer ses desseins sur le Mexique, & qui le blâmoit des tentatives qu'il avoit déjà faites de ce côté-là.

Outre les éloges de Cortez dont les lettres de l'Empereur étoient remplies, ce Monarque en approuvant la conduite du Général Espagnol, le nommoit Gouverneur & Capitaine général par tout l'Empire du Mexique, & lui promettoit sa faveur contre tout ce que les concurrents pourtoient entreprendre. Les autres lettres de Charles étoient pour Velasquez & pour l'Audience Royale de S. Domingue, à laquelle il étoit ordonné de protéger Cortez, & d'écarter tous les obstacles qui s'opposeroient à la réussite de ses desseins. Ces lettres furent datées du 22 Octobre 1522, & on en chargea deux des Envoyés. Les deux autres demeurèrent pour solliciter le secours que l'Empereur destinoit à Cortez, & qui devoit consister en armes & en chevaux. On y joignit des Religieux pour travailler à la conversion des peuples alliés ou soumis.

Dans le temps que les partisans de Cortez obtenoient pour lui des graces à la Cour, Velasquez ne cessoit de le persécuter de tout son pouvoir. Il étoit appuyé par l'Evêque Fonseca, & le Général eut beaucoup de peine à éviter les embûches qu'on lui tendoit de toutes parts. Sa vie même fut en danger plusieurs fois, & il n'échappa au péril que par sa prudence & par le zèle de ses amis. Les lettres de la Cour le tirèrent enfin de l'embarras & des inquiétudes auxquelles il étoit livré. Ses ennemis n'osèrent plus rien entreprendre contre lui, & le laissèrent tranquille tout le temps qu'il resta au Mexique. Je ne suivrai point les différentes aventures de Cortez, & je ne parlerai point de tout ce qui arriva depuis dans le Mexique: le but de cet ouvrage n'étant que de faire connoître par quels moyens les Espagnols sont venus à bout de se rendre maîtres de ce pays.

On a déjà eu occasion de parler plus haut de la République qui s'étoit formée au bord du Darien, sous la conduite de Vasco Nugnez de Balboa. Les partisans de Nicuesa ne purent parvenir à changer la forme du gouvernement de cette République, & Enciso lui-même, premier fondateur de la ville, avoit été exclus du commandement. Il voulut faire de nouveaux efforts pour rentrer dans une charge qu'on lui avoit ôtée; mais Balboa, qui insensiblement s'étoit attribué toute l'autorité, le fit arrêter & le mit en prison. Il l'accusoit d'avoir usurpé une charge dont le Roi seul pouvoit donner les Provisions, & il confisqua tous ses biens. Enciso obtint néanmoins sa liberté à la prière des plus considérables habitants, & à condition qu'il s'embarqueroit pour la Castille ou pour l'Espagnole, sur le premier navire qui parriroit de Sainte-Marie. Balboa songea ensuite à se procurer les secours dont la Colonie avoit besoin, & ayant fait regler dans le Conseil qu'on

Suite de la découverte & de la conquête de la Castille d'or, depuis le Darien jusqu'au Panama.

envetroit demander à l'Amiral D. Diéque Colomb des munitions & des hommes, il fit nommer pour cette commission Valdivia son ancien ami. Il représenta encore qu'il étoit à propos d'informer la Cour de la situation présente de la Province de Darien, & des grandes richesses qu'on espiroit y découvrir, & il persuada à Zamudio son collègue de passer lui-même en Castille. Balboa avoit deux vûes en faisant cette proposition à Zamudio ; la première étoit de demeurer seul en possession de toute l'autorité, & la seconde d'avoir à la Cour un homme qui eût autant d'intérêt que lui à prévenir le Roi & ses Ministres sur tout ce qui s'étoit passé d'irrégulier au sujet de Nicuesa & d'Enciso. Ce dernier tétolu de tirer raison des injustices qu'on lui avoit faites, se prépara à profiter du bâtiment qui devoit porter Valdivia & Zamudio à S. Domingue, pour sortir d'une Colonie où son ennemi étoit le maître. Quelques amis de Balboa le firent réfléchir sur le danger où le pouvoit mettre le départ d'Enciso, & il chercha à y remédier en chargeant Valdivia d'un présent considérable en or pour Passamonte, Trésorier général de S. Domingue, & qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi & des principaux Ministres.

Balboa, qui étoit d'un tempérament trop bouillant pour se plaire dans le repos, projetta de faire quelques courses jusqu'au retour de Valdivia. Il prit cent trente hommes aussi braves que lui, & il traversa avec eux tout le pays jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom dans tous les endroits où il passa, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui l'achetoient par de l'or. Une aventure qui lui arriva dans une des Provinces qu'il parcourut, occasionna la découverte du Pérou, dont les Espagnols firent la conquête au bout de plusieurs années. Le fils d'un Cacique allié présenta à Balboa une grande quantité d'or, & on le pesa pour en faire la répartition. Il survint alors une grande dispute au sujet du partage, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque le jeune Cacique, indigné de ce qu'il voyoit, renversa l'or qui étoit dans la balance, & adressa ces mots aux Espagnols :
 » Puisque vous vous querellez pour si peu de chose, dir-il, & qu'apparemment c'est ce métal qui vous a fait abandonner votre patrie, essuyer tant de fatigues, courir tant de dangers, & inquiéter tant de peuples dont la tranquillité n'avoit pas encore été troublée, je veux vous faire connoître un pays où vous aurez de quoi vous contenter. Mais pour y pénétrer il faut des forces beaucoup plus considérables que celles que vous avez ; cat vous aurez à combattre des Nations nombreuses & des Rois puissants, qui ne manquent ni de courage, ni de tout ce qui est nécessaire pour se bien défendre. « Les Espagnols demanderent au Cacique de quel côté étoit ce pays si opulent, & il répondit qu'après avoir marché six jours de l'endroit où ils étoient alors, & dirigeant toujours leur course vers le Midi, ils trouveroient un Cacique très-riche en or. Il ajouta qu'il y avoit au-delà une mer d'une étendue immense, sur laquelle on voyoit des vaisseaux peu inférieurs en grandeur à ceux des Espagnols, & enfin qu'en suivant sur cette mer la même direction de vent, ils arriveroient dans un Royaume où l'or étoit si commun, qu'on s'en servoit aux usages les plus ordinaires. Ces avis effacèrent en quelque sorte la confusion que les Castillans avoient d'abord

L'AMÉRI-
QUE.

ressentie en voyant l'action de l'Indien, & en entendant les vifs reproches qu'il leur avoit faits.

Peu de temps après Balboa reprit la route de Sainte-Marie, & y trouva Valdivia qui venoit d'arriver. Sa négociation avoit eu tout le succès qu'il s'étoit promis, & il amenoit des provisions & des hommes. La lettre de l'Amiral à Balboa lui faisoit espérer un secours plus considérable, aussitôt que le renfort que l'on attendoit à S. Domingue y seroit débarqué. Ces lettres & le succès de l'expédition de Balboa lui causèrent une grande joie, & il fit sur le champ repartir Valdivia pour aller instruire l'Amiral des espérances dont on avoit lieu de se flatter, & pour l'engager à ne point différer le secours qu'il promettoit. Le vaisseau qui portoit Valdivia fit malheureusement naufrage sur les Caïmans, petites îles au Nord-Ouest de la Jamaïque, & tous les hommes de l'équipage ayant voulu passer à la Terre ferme du côté de l'Yucatan, tombèrent entre les mains des Sauvages qui les sacrifièrent à leurs Idoles & les mangèrent.

Naufrage &
mort de Valdivia.

Cependant Balboa inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de Valdivia, voulut passer lui-même à S. Domingue & de-là en Castille, où il espiroit pouvoir, au moyen de son or, surmonter tous les obstacles. La Colonie trop attachée à son Chef pour le laisser partir, s'opposa à son voyage, & l'obligea d'en charger quelqu'autre. Balboa fut sensible à l'affection que les Castillans lui témoignent, & il étoit prêt à nommer quelqu'un pour l'envoyer à S. Domingue, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de deux navires que l'Amiral avoit fait partir suivant ses promesses. Ces vaisseaux apportèrent des munitions de guerre & de bouche, & une recrue de cent cinquante hommes. Balboa reçut par la même voye des Provisions de Capitaine général, signées de Passamonte, qui prétendoit avoir le pouvoir d'expédier de pareilles lettres. Les nouvelles qui vinrent en même temps de Castille affligèrent toute la Colonie. Zamudio mandoit à son collègue que le Roi étoit extrêmement irrité contre lui, & qu'Enciso s'efforçoit de le charger entièrement des violences qu'on avoit exercées sur le malheureux Nicuesa. En conséquence Balboa avoit été condamné pour le civil à indemniser Enciso de toutes les pertes qu'il avoit essuyées, & pour le criminel son jugement étoit remis jusqu'à ce qu'on eût entendu ses défenses. Balboa, suivant la lettre de Zamudio, comprit qu'il étoit perdu, si le succès de la grande entreprise qu'il méditoit ne lui méritoit l'abolition du passé. Ces réflexions le déterminèrent à ne plus différer ses tentatives, & ayant choisi cent quatre-vingt-dix hommes d'élite, il travailla avec toute la diligence possible à faire un fond de provisions, & à regler toutes choses dans la Colonie pour le temps de son absence. Enfin au commencement de Septembre, il s'embarqua sur un brigantin, & aborda sur les terres d'un Cacique nommé Careta, avec qui il avoit fait alliance. De-là il tourna ses pas vers les montagnes, avec des guides que le Cacique lui avoit donnés, & il rencontra une nombreuse armée de Barbares en disposition de lui disputer le passage. Quelques coups d'arquebuse tirés à propos dissipèrent cette armée, & le 25 du mois les guides avertirent Balboa qu'on voyoit la mer de dessus une montagne qu'ils lui marquèrent. Ce Général voulut y monter seul, & par

un signal dont il étoit convenu avec les Castillans, il leur apprit qu'ils pouvoient le venir joindre en sûreté. Il se hâtèrent de monter sur la montagne, & Balboa leur fit voir que le jeune Cacique leur avoit exposé la vérité.

La douceur avec laquelle Balboa traitoit les troupes qui se trouvoient sous ses ordres, & son attention à se charger lui-même des commissions les plus laborieuses, & où il y avoit le plus de danger, lui avoient tellement gagné le cœur des Castillans, qu'ils étoient prêts à le suivre partout où il voudroit les mener. Il profita de cette bonne volonté, mais il ne crut pas devoir s'exposer plus avant avec aussi peu de monde, & il jugea à propos de s'assurer d'abord de l'alliance de tous les Caciques qui étoient aux environs, & des lieux par où il auroit à passer. Il se borna donc alors à prendre possession de cette mer qu'il venoit de découvrir, & du pays situé sur ses bords, & il en fit la cérémonie le 29 de Septembre. Il se mit dans un canot d'Indiens, alla reconnoître quelques petites îles, autour desquelles on pêchoit des perles en abondance, & il leur en donna le nom. Il songea ensuite à retourner à Sainte-Marie, & y arriva le 14 de Janvier 1514, après avoir fait plusieurs incursions sur les terres de différents Caciques, & avoir gagné les uns & dompté les autres.

Cette expédition lui valut encore de grandes richesses en or & en perles, & aussitôt qu'il se fut un peu reposé de toutes les fatigues, son premier soin fut d'instruire le Roi & les Ministres de l'importante découverte qu'il venoit de faire, des suites avantageuses qu'elle pouvoit avoir, & de la nécessité d'en profiter au plutôt. Balboa confia ses lettres à Pierre d'Arbolanchos, & les accompagna d'une très grande quantité d'or & des plus belles perles qu'il eût, tant pour le quint du Roi que pour faire des présents à ceux qu'il lui étoit important de mettre dans ses intérêts. Arbolanchos partit au commencement de Mars, & favorisé par le vent, il débarqua bientôt en Espagne. Il étoit malheureusement trop tard pour les intérêts de Balboa. Enciso depuis son arrivée dans la Castille, n'avoit cessé de chercher à lui nuire, & il étoit parvenu à indisposer contre lui l'Evêque Fonseca & le Commandeur Lope de Cunchillos, qui gouvernoient alors toutes les affaires du nouveau Monde. Ces deux hommes firent entendre au Roi que la Colonie de Darien alloit devenir un grand objet; & ce Prince voulant lui donner un Chef qui fût d'un caractère & d'un rang à y faire respecter l'autorité souveraine, choisit Don Pedro Aria d'Avila, Officier de naissance, & renommé par ses victoires dans les Jûtes & dans les Tournois.

Le nouveau Gouverneur partit le 12 Avril 1514, & la flotte qui le portoit étoit de quinze vaisseaux. Il emmenoit avec lui Jean de Quevedo Cordelier, sacré Evêque de Darien, plusieurs Missionnaires de son Ordre, des Ecclésiastiques, & environ deux mille tant soldats qu'habitants. Le Roi lui avoit donné pour Lieutenant Jean de Ayora, pour Alcaïde Jean de Espinosa, qui fut dans la suite Président de l'Audience Royale de S. Domingue, & Gouverneur de l'île Espagnole, & enfin pour Alguazil-Major, ou Grand Prévôt, Enciso l'ennemi mortel de Balboa. Il y avoit outre cela quatre Officiers Royaux, auxquels le Gouverneur avoit ordre de communiquer toutes les affaires, ainsi qu'à l'Evêque Quevedo.

La Cour témoigna une joye extrême en entendant le récit des succès de

F f f ij

Pedro Aria,
ou Pedraz, qui fut
nommé Gouverneur
de Darien.

1514.

Balboa. Lope de Conchillos & Fonséca enchantés des présents qu'il leur envoyoit, firent à Arbolanchos l'accueil le plus favorable. Ils voulurent qu'il présentât lui-même au Roi les richesses dont il étoit chargé de la part de la Colonie, & le Prince satisfait de la manière dont il répondit à toutes ses questions, ordonna à l'Evêque Fonséca d'avoir soin que les services de Balboa fussent récompensés. Cependant tout le mal qu'on avoit pu faire à ce Commandant étoit fait, & Arbolanchos ne put y remédier quelques protections qu'il pût employer.

La flotte de Pedro Arias, ou Pedrarias, comme les Historiens l'appellent quelquefois, arriva vers la fin de Juillet au golfe d'Uraba, mouilla à une lieue & demie de Sainte-Marie, & le nouveau Gouverneur envoya aussitôt avertir de son approche. Celui qui fut chargé de la commission entra dans la ville, & demanda à parler au Commandant. On le lui montra, & il fut fort surpris de voir un homme si célèbre avec une simple camisole de coton ou de canevas sur sa chemise, un caleçon & des souliers de corde, faisant couvrir de feuilles une assez mauvaise case qui lui servoit de château & de palais. Telle étoit la simplicité avec laquelle vivoit cet homme, qui ne travailloit que pour son Roi. Elle lui avoit si fort concilié l'affection de quatre cent cinquante hommes en quoi consistoit la Colonie, que s'il eût entrepris de résister à Pedrarias, jamais ce Gouverneur ne seroit venu à bout de le déplacer. Balboa, soumis aux volontés de son Souverain, reçut Pedrarias avec respect, & lui rendit les honneurs que sa dignité exigeoit de tous les habitants de Sainte-Marie.

Dès le lendemain de son débarquement Pedrarias examina si tout ce qui avoit été mandé au Roi des grandes entreprises & des conquêtes de Balboa étoit conforme à l'exakte vérité. Il ne trouva rien d'exagéré, & il apprit même ce qu'on ignotoit encore en Europe lorsqu'il en étoit parti, c'est-à-dire, la découverte de la mer du Sud, & la soumission de tout le pays jusqu'à cette mer. Cet examen, au lieu de porter le Gouverneur à traiter favorablement Balboa, sembla l'animer de plus en plus contre cet infortuné Commandant. Il fit publier l'ordre qu'il avoit de finir le procès de Balboa, & il enjoignit à l'Alcaïde-Major de faire sa charge. Ce Magistrat commença par se rendre maître de la personne de l'accusé, & après avoir pris connoissance des charges contenues dans le Mémoire d'Enciso, il condamna son prisonnier à une très-grosse amende, & le mit en liberté. Lorsque cette affaire fut terminée, Pedrarias, profitant du plan que Balboa s'étoit proposé, prit des mesures pour faire des peuplades dans les endroits que ce Capitaine avoit marqués. Mais tandis qu'il patoissoit agir avec lui dans une intelligence dont tout le monde étoit enchanté, il écrivit au Roi que la Colonie de Darien n'étoit pas à beaucoup près aussi florissante qu'on l'avoit mandé à la Cour. Il y avoit beaucoup de mauvaise foi dans ce rapport; car les terres étoientensemencées, & commençoient à fournir assez de vivres pour les habitants. Les Caciques des environs étoient soumis, & la plupart d'entre eux avoient conçu tant d'affection pour les Espagnols, que ces derniers pouvoient aller seuls en sûreté d'une mer à l'autre.

Les lettres des anciens Colons qui patirent en même temps que celles de Pedrarias y étoient totalement contraires, & plusieurs étoient remplies de

plaintes amères contre quelques Officiers de la suite du Gouverneur. Le Roi fut démêler la vérité au travers des nuages dont Pedrarias cherchoit à l'obscurcir, & dans la lettre qu'il lui écrivit l'année suivante, il lui marquoit, « que voulant reconnoître les grands services de Vasco Nugnez de Balboa, il le étoit son Adelantade pour la mer du Sud, & les Provinces de Panama & de Coyba; qu'il prétendoit qu'on lui obéît dans l'étendue de ce dittrict comme à lui-même; qu'il déliroit que tout le monde fût l'estime qu'il faisoit de son mérite; enfin que son intention étoit qu'on ne gênât en rien Balboa, quoiqu'il fût subordonné au Gouverneur général. « Le Roi ajoutoit encore, » qu'il reconnoitroit le zèle de Pedrarias pour sa personne au traitement qu'il feroit à Balboa, dont il souhaitoit qu'il prit les avis en toutes choses. »

Rien n'étoit plus flatteur pour Balboa que ces lettres de son Prince; mais ces lettres qui devoient faire sa sûreté & sa gloire, ne firent que hâter sa perte. Le Gouverneur étoit un homme violent & jaloux de son autorité. Les plaintes qu'on avoit faites contre lui l'irritèrent, & il le persécuta Balboa & tous ceux qui lui paroissoient attachés. Oviédo étoit du nombre de ces derniers; il fut mis en prison & traité très-durement. Il parvint néanmoins à se sauver, & il partit secrètement l'année suivante pour la Castille, où il rendit compte de la conduite de Pedrarias. Balboa écrivit aussi au Roi une lettre du 16 Octobre de la même année, & demanda justice contre le Gouverneur. L'Evêque Quevedo ménagea une réconciliation entre Pedrarias & Balboa, mais elle ne fut pas de longue durée; car quelque temps après le Gouverneur recommença un procès criminel contre Balboa. On lui reprocha de nouveau la mort de Nicuesa, & les violences exercées contre Enciso, & on l'accusa du crime de félonie, en ce qu'il avoit, disoit-on, voulu usurper le domaine du Roi. Balboa se plaignit vainement de pareilles accusations, dont les unes étoient évidemment fausses, & les autres ne devoient plus avoir lieu depuis le jugement définitif porté contre lui par l'Alcade-Major; il eut la tête tranchée à Sainte-Marie au grand regret de la Colonie. Il n'avoit que quarante-deux ans, & l'Espagne perdit en lui le meilleur sujet qu'elle eût dans les Indes. Ce qu'il avoit fait dans le cours du peu d'années qu'il commanda dans la Castille d'or, ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, si on ne lui eût pas donné un supérieur au moment qu'il se disposoit à partir pour cette grande expédition.

Lorsque la nouvelle de cette exécution fut portée à l'Espagnole, les PP. de S. Jérôme, qui gouvernoient alors l'Audience Royale, & dont l'autorité s'étendoit sur tous les gouvernements des Indes, témoignèrent beaucoup de ressentiment contre Pedrarias, & lui écrivirent dans des termes qui durent lui faire sentir toute l'horreur qu'on avoit de sa cruauté. Ils lui marquèrent aussi qu'ils avoient entendu faire d'autres plaintes de lui, & lui donnerent quelques avis pour l'avenir. Pedrarias n'étoit pas capable de se corriger, & il continua ses injustices, soit contre les anciens Colons, soit contre les Indiens leurs alliés. Il ravagea, & porta la désolation dans tous les pays qui se trouvent entre le Darien & le lac de Nicaragua, sans distinction d'alliés ou d'ennemis. Las Casas, Evêque Espagnol, fait un affreux portrait de

L'AMERIQUE.

Lettre favorable à Balboa.

1515.

1516.

1517.

L'AMÉRI-
QUE.

1518.

Pedrarias, & les actions connues de ce Gouverneur répondent à la peinture qu'en fait l'Evêque. Pedrarias, du caractère dont on le dépeint, souffroit impatiemment d'être subordonné à l'Audience Royale, & s'imaginant que l'éloignement le pourroit soustraire à l'autorité de ce Tribunal, il résolut de détruire la ville de Sainte-Marie, & d'aller s'établir sur la mer du Sud. Il envoya en conséquence Diégo de Espinosa à Panama, avec ordre d'y bâtir une ville, & écrivit en même temps au Roi que le pays où Sainte-Marie étoit située, ne devenant plus propre à un grand établissement, il convenoit au bien de la Colonie de placer le siège Episcopal à Panama. Il reçut l'année suivante une réponse favorable de la Cour, & aussitôt Pedrarias fit transporter à Panama tout ce qu'il y avoit encore d'habitants à Sainte-Marie, & jusqu'aux troupeaux.

1523.

La ville de Panama ne fut pas plutôt achevé de bâtir que le Gouverneur, qui songeoit depuis quelque temps à peupler les environs de Nicaragua, dont il prétendoit avoir fait la première découverte, médita de continuer le projet que Balboa avoit formé sur la mer du Sud. Dans cette vue, il chargea Herrera d'aller à l'Isle Espagnole demander un puissant secours. Ce Député trouva moyen d'engager dans cette entreprise un riche habitant nommé Bazurto; mais comme l'armement qu'il faisoit traîna en longueur, Pedrarias confia la conduite de l'expédition à François Fernand de Cordoue (1) son Capitaine des Gardes. Bazurto en arrivant à Panama, apprit avec chagrin les dispositions de Pedrarias, & en marqua quelque ressentiment. Le Gouverneur, pour apaiser Bazurto, lui proposa de se charger de continuer les découvertes sur la mer du Sud, qui avoient été poussées en 1522 jusqu'à Cuzco. Bazurto accepta avec joye cette proposition, & ne trouvant point à Panama toutes les choses nécessaires à une entreprise de cette conséquence, il prit le parti d'aller s'équiper à l'Espagnole. La mort qui le surprit à Nombre de Dios, mit fin à tous ses projets. Lorsqu'on fut informé de sa mort à Panama, François Pizarre & Diégo de Almagro, habitants de cette ville & puissamment riches, demanderent la permission de mettre en exécution les desseins de Bazurto. Le Gouverneur se laissa facilement persuader, & accorda à Pizarre & à Almagro les pouvoirs qu'ils désiroient.

Ces deux hommes s'associerent avec un Ecclésiastique nommé Fernand de Luques, & firent ensemble un traité, dont les principaux articles furent; „ Que Pizarre, qui toute sa vie avoit voyagé & fait la guerre aux Indiens, „ seroit chargé de l'expédition: Qu'Almagro fournilroit toutes les provisions, & seroit tous les préparatifs, & que Fernand de Luques seroit „ obligé de faire les autres dépenses nécessaires. „ Chacun fut surpris à Panama de la témérité de l'entreprise des trois associés, & on les taxoit même de folie: néanmoins le courage, l'industrie & la constance de Pizarre lui firent surmonter tous les obstacles, & conduire à une entière réussite une expédition, dont les commencemens eurent de grandes difficultés.

Après tous les préparatifs nécessaires, Pizarre partit de Panama vers le

D'ouverture &
conquête du Pé-
rou.

1524.

(1) Il ne faut pas le confondre avec un Capitaine de même nom, qui alla avant Grifmejalva pour reconnoître les côtes de l'Yucatan & de Campêche, & qui mourut à son retour dans l'Isle de Cuba.

milieu de Novembre 1524. Sa flotte consistoit en deux vaisseaux & deux canots. Il avoit pour Pilote Fernandez Pennate; pour Enseigne Salzedo; pour Thrésorier Nicolas de Ribera, & pour Visiteur Jean Carrillo, qui devoit tenir les comptes pour le quint du Roi. Almagro resta à Panama, afin d'engager le plus de monde qu'il pourroit, & d'amasser des vivres & des provisions, avec lesquels il devoit suivre Pizarre. Ce dernier arriva à l'isle de Taboga, & passa aux isles des Petles découvertes, & nommées ainsi par Balboa. Il fir de l'eau & du bois en cet endroit, prit du fourage pour les chevaux, & se rembarqua. A douze lieues de-là il trouva un port, & le nomma de Las Pinas, à cause des pommes de pin qui se rencontrent dans le voisinage. Tous les soldats descendirent avec Pizarre, & cherchant le Cacique de la Province, ils remontèrent pendant trois jours la riviere de Biru. Le peuple avoit fui à l'approche des Espagnols; de sorte qu'ils ne virent que des maisons abandonnées, & furent contraints de regagner leur vaisseau. Les terres pierreuses & stériles par où ils avoient passé, la disette des vivres, & la crainte de périr dans d'affreux précipices, augmentèrent leur fatigue, & lorsqu'ils remontèrent dans leur vaisseau, ils étoient prêts à périr de faim & de lassitude.

Pizarre s'efforça de ranimer le courage de ceux qui l'accompagnoient, & continua sa navigation vers le Midi. Il aborda à un autre port, chargea du bois & de l'eau, & avança encore pendant dix jours du même côté. Les vivres commencèrent alors à manquer, & malgré l'économie avec laquelle on les distribua, tout fut bientôt consommé. On débarqua pour chercher les moyens de subsister; mais les Espagnols furent réduits à manger des bourgeons de palmier & des poissons qui, malheureusement, se trouvoient en petite quantité sur cette côte. Les fatigues qu'ils essayaient, jointes à la mauvaise nourriture, les épuisèrent de façon qu'ils tombèrent presque tous malades. Pizarre envoya aussitôt le vaisseau aux isles des Perles pour y chercher des vivres, & en attendant son retour, il mit tout en usage pour soulager les malades. Il découvrit à quelque distance du lieu où les soldats étoient campés, une grande quantité de cocos, & leur apporta avec joye ce rafraichissement. Cependant le vaisseau reparut, & la vue seule ranima plusieurs malades; mais il y avoit déjà vingt-sept soldats morts quand ce secours arriva. Ce malheur fir donner à ce port le nom de *la Hambre* (le Port de la faim), & dès que tout le monde fut rétabli, Pizarre remit en mer, & s'arrêta le jour de la Chandeleur à une terre qu'il appella de *la Candelaria*. Cette terre étoit si humide, que les habits des Espagnols y pourrissent en très-peu de temps; & les chemins étoient si entrecoupés de bois & de montagnes, qu'on ne pouvoit y pénétrer. Pizarre fir rembarquer tout son monde, vogua plus loin, & prit terre plus haut. Les Espagnols ayant aperçu un chemin battu le suivirent, & au bout de deux lieues ou environ, ils rencontrèrent un petit village sans habitants. Du maïs, des pieds & des mains d'hommes nouvellement coupés frappèrent leurs yeux, & leur apprit que les habitants de ce pays étoient Anthropophages. Cette connoissance ne les invita pas à rester en cet endroit, & en s'en retournant vers la mer, ils manquèrent le chemin qu'ils avoient pris, & arrivèrent dans un lieu qu'ils nommèrent *Pueblo Quemado* (Peuple brûlé). Les habitants

L'AMÉRI-
QUE.

de ce pays reçurent les Espagnols les armes à la main, & forcèrent par ce moyen Pizarre à se retirer au pays de Chincama.

Pendant qu'il combattoit ainsi contre sa mauvaise fortune, Diégo d'Almagro, qui avoit trouvé moyen de rassembler soixante & dix Espagnols, partit de Panama sur un vaisseau. Il côtoya jusqu'à la rivière de S. Jean, qui est à cent lieues de Panama, & ne trouvant point Pizarre, il retourna en le cherchant, & débarqua à Pueblo Quemado, où il s'appêçut que Pizarre étoit aussi descendu. Les Indiens fiers de l'avantage qu'ils avoient remporté sur ce dernier, attaquèrent courageusement Almagro, & après quelques combats, dans un desquels cet Officier perdit un œil, les Espagnols furent contraints de se remettre en mer. Ils abordèrent aux îles des Perles, & y apprirent enfin que Pizarre étoit au Chincama. Almagro, informé de l'endroit où il trouveroit Pizarre, se hâta de l'aller joindre, & lui causa une grande joye par son arrivée. Les deux chefs réunirent alors leurs forces, & avec leurs navires & leurs canots, ils recommencerent à côtoyer. De nouvelles souffrances accablèrent les Espagnols de tous côtés; ils avoient sans cesse à vaincre par leur travail, la force des courants qui les portoient vers le Nord, & à se défendre contre les insultes & les attaques des Indiens.

Les deux Capitaines chagrins de la perte de plusieurs de leurs soldats qui avoient péri par la disette ou par les armes des Naturels du pays, résolurent de tirer de Panama des vivres & des recrues. Diégo d'Almagro y alla, & à force de promesses, il parvint à engager quatre-vingts hommes à le suivre. Pizarre, au moyen de ce renfort, poussa jusqu'au Catamez, pays médiocrement peuplé, & y trouva abondamment des vivres. Les Indiens néanmoins attaquèrent vivement les Espagnols, & Pizarre trop faible pour résister long-temps, se rendit dans la petite île *del Gallo*, ou du Coq, & obligea Almagro à faire un second voyage à Panama, pour en ramener plus de forces. Almagro en entrant dans Panama apprit que Pedrillas avoit été relevé par Pedro de Los Rios. La crainte que le nouveau Gouverneur ne voulût pas favoriser l'entreprise de Pizarre, empêcha quelque temps Almagro de lui exposer le sujet de sa venue. Son appréhension étoit fondée; car Los Rios ne se contenta pas de s'opposer à la levée qu'Almagro vouloit faire, envoya encore à l'île du Coq un Lieutenant, avec ordre de ramener à Panama ceux qui ne seroient pas contents de leur sort. Cet ordre étoit l'effet des intrigues de ceux qui accompagnoient Pizarre. Enièrement rebutés par ce qu'ils avoient eu à souffrir, ils avoient écrit à leurs amis de faire en sorte d'obtenir du Gouverneur leur rappel. Ils avoient été servis suivant leurs desirs, & au moment qu'ils virent arriver le Lieutenant de Los Rios, ils ne balancerent pas à abandonner Pizarre. Douze ou treize seulement signalèrent en cette occasion leur attachement pour leur Capitaine, & refusèrent de le quitter. Pizarre leur marqua sa reconnaissance en les assurant qu'il leur céderoit la plus grande partie du butin qu'ils feroient, & eux de leur côté lui jurèrent qu'ils vouloient tous mourir avec lui.

Le voyage d'Almagro, loin de procurer de nouvelles troupes à Pizarre, fut cause qu'on lui enleva presque tous les Espagnols qu'il avoit auprès de lui. Ce Capitaine ne se laissa point abattre par ce revers de fortune, & content de l'affection que lui témoignoiént les douze hommes qui lui étoient demeurés,

Pedrillas est
relève par Los
Rios.

1526.

il passa avec eux dans une autre île, & la nomma *Gorgone*. La faim les y pressa tellement qu'ils vécurent plusieurs mois de couleuvres & de reptiles semblables, & ils étoient sans tente ni hutte dans un pays où il plut presque tous les jours qu'ils y restèrent. Il leur vint enfin un vaisseau qu'Almagro leur envoyoit, & où il y avoit quelques vivres, mais point de soldats. Pizarre monta sur ce vaisseau avec ses douze Espagnols, & sous la conduite de Barthelme Ruiz, ils voguerent vers le canton de Mostue, qui est entre S. Michel & Truxillo, & y arrivèrent après beaucoup de peines & de périls. Pizarre n'osant aller plus loin à cause du peu de monde qui l'accompagnait, avança un peu dans la rivière de Puechos, ou de la Chira, & se contenta de prendre quelques brebis & d'enlever quelques Indiens, afin de les instruire pour en faire des interpretes. Il se remit ensuite en mer, & se rendit au port de Tumbes, où le Roi de ce pays avoit un magnifique palais, & où il se trouvoit de riches habitants. Trois Espagnols, malgré les serments qu'ils avoient faits, quitterent Pizarre & se retirèrent chez les Indiens, où ils trouverent la mort qu'ils croyoient éviter. Leur Capitaine hors d'état de continuer ses découvertes, retourna à Panama, d'où il étoit parti depuis trois ans. Il éprouva dans son voyage des peines, des fatigues & des périls incroyables. Il se vit alternativement attaqué par la famine, par les Indiens; il fut souvent exposé aux murmures & à la mutinerie de ses propres gens, & pour comble de disgrâce, il revenoit plus pauvre qu'il n'étoit lorsqu'il avoit commencé à s'établir dans le nouveau Monde. Ses associés, qui avoient été les plus riches habitants de Panama, avoient dépensé tous leurs biens, & se trouvoient même chargés de dettes considérables. Pizarre ne voyant pas de plus sûr moyen pour faire prendre une autre face à ses affaires, que d'implorer la protection du Roi, se détermina à passer en Espagne.

Pizarre arrivé à la Cour y exposa tout ce qu'il avoit souffert dans son entreprise, & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la couronne. Il demanda le gouvernement du pays qu'il avoit découvert & qu'il se flattoit de conquérir, & le Roi le lui accorda aux conditions ordinaires, c'est-à-dire, que Pizarre feroit les frais, & se chargeroit de toutes les peines & les dépenses que cette conquête pourroit occasionner. Pizarre satisfait de la grace qu'il avoit obtenue, & muni des lettres qui l'établissoient Gouverneur du Pérou (1), retourna à Panama emmenant ses freres avec lui. Outre la qualité de Gouverneur général, François Pizarre étoit venu à bout de se faire donner par le Roi celle d'Adelantado du Pérou, & quoique Diégo d'Almagro eût partagé les travaux & fourni la principale dépense de la découverte, il n'étoit pas fait la moindre mention de lui dans les patentes accordées par la Cour. Almagro ne put s'empêcher de marquer son mécontentement en voyant l'oubli qu'on faisoit de ses services; mais Pizarre parvint à l'appaiser en lui promettant qu'il lui céderoit la charge d'Adelantado,

(1) Les Historiens Espagnols remarquent que les Indiens n'avoient point de nom général qui fût commun à tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Pérou. On prétend que l'origine de ce nom vient de celui de la rivière de Bihu, auquel on a fait quel-

que léger changement, & qu'on a choisi le nom de cette rivière préférentiellement à tout autre, parce que c'est sur ses côtes qu'étoient situés les premiers pays qu'on a découverts dans le Pérou.

L'AMÉRI-
QUE.

Retour de Pi-
zarre à Panama.

1527.

L'AMÉRI-
QUE.

& qu'il seroit en sorte de faire agréer cette cession par l'Empereur. Ces promesses consoient Almagro, qui, de concert avec Pizarre, prit ses mesures pour profiter de la concession Impériale. Il se passa néanmoins quelque temps avant qu'ils pussent équiper un vaisseau, & ce ne fut qu'en 1530 que Fernand Ponce de Léon leur en fournit un qui lui appartenoit, & qu'il avoit chargé à ses frais. François Pizarre devoit le monter avec ses freres, & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'ils purent assembler; car le passé effrayoit, & il y avoit peu d'Espagnols qui voulussent courir les risques d'un nouveau voyage.

Nouvel embar-
quement des Vi-
scaires.

1531.

On mit à la voile au commencement de l'année 1531, & Almagro qui avoit armé en diligence, joignit quelques navires à celui que Pizarre montoit. Son but étoit de descendre à Tumbes, mais différentes circonstances l'obligèrent de débarquer beaucoup en deçà, & de continuer sa route par terre le long de la côte avec ses gens & ses chevaux. Cette marche fut très-pénible à cause des larges rivières qu'il falloit que les hommes & les chevaux traversassent à la nage. Les Espagnols arrivés à Coaque, lieu situé presque sous l'Equateur au bord de la mer, y trouverent des vivres en abondance, & y firent un tel butin qu'on chargea d'or deux navires, l'un pour Panama, & l'autre pour Nicaragua. Le Gouverneur se proposa ensuite d'aller à Puerto Viejo & au port de Tumbes. Cependant le butin qu'il avoit envoyé à Nicaragua lui valut un nouveau renfort que les Capitaines Bélalcázar & Jean Forez lui amenèrent, avant même qu'il partit de Coaque. Les Espagnols demanderent alors à passer dans l'île de Puna, où les Indiens seignirent de les recevoir avec amitié. Le complot étoit fait néanmoins de massacrer pendant la nuit Pizarre & tous ceux qui l'accompagnoient; mais les mesures que prirent les Indiens pour assurer le succès de leur entreprise, la découvrirent & la firent manquer. Pizarre crut s'appercevoir qu'il y avoit des conférences mystérieuses entre les habitants de Puna, il les fit épier, & presque certain de leur mauvaise volonté, il les attaqua & remporta sur eux une victoire complete. Il y avoit dans cette île environ six cents habitants de Tumbes de l'un & de l'autre sexe, qui avoient été faits prisonniers par ceux de Puna. Pizarre, vainqueur de ces derniers, accorda la liberté aux habitants de Tumbes, les renvoya dans leur Province, & les fit accompagner de trois Espagnols, chargés de quelques présents pour le Cacique. Le service que les Espagnols avoient rendu à ces Indiens fut payé de la plus noire ingratitude, car ils sacrifierent à leurs Idoles ceux qui leur amenèrent leurs prisonniers.

Le Gouverneur, à qui il venoit encore d'arriver du secours de Nicaragua sous les ordres du Capitaine Fernand de Soto, avança jusqu'à Tumbes, où il apprit le traitement qui avoit été fait à ses trois Espagnols. Il dissimula le ressentiment que ce procédé devoit naturellement lui inspirer, & mit tout en usage pour gagner l'affection du Cacique. Loin d'y réussir, il ne reçut que des marques de haine & de mépris de la part de ces barbares, qui, retirés au-delà de la rivière, la passoient souvent dans le dessein d'insulter les Espagnols, & s'enfuyoient ensuite avec tant de diligence, qu'on ne pouvoit les suivre ni les arrêter. Le Gouverneur cédant enfin à sa juste colère, fit traverser cette même rivière à tous les Espagnols, livra une sanglante

bataille aux Indiens, & les défit. Il pourfuit ses avantages pendant quinze jours, & mit tout à feu & à sang pour venger la mort des trois victimes qui avoient été immolées. Le Cacique de Tumbes effrayé de la rapidité des succès de Pizarre, lui fit des présents considérables en or & en argent, & acheta ainsi la paix qu'il avoit si opiniâtement refusée. Pizarre laissa en cet endroit une partie de ses soldats avec Antoine Navarre, Maître des Compres, & Alphonse de Requelme, Trésorier, & alla avec le reste des troupes à trente lieues au-delà de Tumbes. Il trouva dans le Cacique & dans le peuple de ce canton des dispositions pacifiques qu'il eut soin de cultiver, & continua sa route jusqu'au port de Payta. Les Caciques des environs, après quelques escarmouches, demanderent la paix, & comme ce port étoit le meilleur de toute la côte, Pizarre songea à y faire un établissement. Dans cette vue, il fit partir son frere Ferdinand, & lui commanda d'amener tous ceux qu'on avoit laissés à Tumbes. Pendant qu'on étoit occupé à faire des habitations nécessaires pour ceux qui formeroient l'établissement que le Gouverneur s'étoit proposé de faire, il reçut deux députations différentes de la part des deux freres Incas, qui étoient en guerre au sujet de la succession de leur pere. Comme la méfintelligence de ces deux Princes & la guerre qu'ils se faisoient alors furent en partie cause de leur perte & de celle de leurs Etats, je crois devoir rapporter en abrégé quelle en fut l'origine.

Huayna-Capac, Souverain de Cuzco, avoir soumis à son Empire plusieurs Provinces; de sorte que sa domination s'étendoit sur plus de cinq cents lieues de pays, à compter depuis sa capitale. Il conquit aussi le pays de Quito, qui jusqu'alors avoit eu ses Souverains particuliers, & résolut d'y fixer sa demeure. La fille du Souverain de Quito trouva moyen de plaire à Huayna-Capac qui l'épousa, & en eut un fils nommé Atahualpa. La tendresse qu'il conçut pour cet enfant l'engagea à prendre quelques mesures, afin de lui assurer à sa mort la couronne de Quiró. Il fit en conséquence un voyage à Cuzco, & fit promettre à l'Inca Huascar son fils aîné, qu'il ne disputeroit pas au jeune Atahualpa la possession du Royaume qu'il lui destinoit. Huascar parut porté à satisfaire son pere, qui laissa à Cuzco ses anciennes femmes & les enfants qu'il en avoit eus, & retourna à Quito, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il renouvela en mourant les dispositions qu'il avoit faites durant sa vie, & recommanda à son fils Huascar de respecter ses dernières volontés. Atahualpa fit aussitôt sçavoir à son frere la mort de leur pere & ses dernières résolutions. Huascar s'y conforma, ainsi qu'il l'avoit promis, & les deux Incas vécutrent dans une parfaite intelligence l'espace de quatre ou cinq ans. Au bout de ce temps le Souverain de Cuzco appréhendant que celui de Quito ne devint trop puissant & ne cherchât à lui enlever sa couronne, lui envoya quelques Députés pour l'engager à se rendre à la Cour, afin de lui faire hommage des Etats qu'il consentoit à lui laisser.

Atahualpa prenant le parti de dissimuler, feignit d'être prêt à obéir à Huascar, & sous prétexte de rout préparer pour son départ, il rassembla secrètement des troupes, & les confia aux deux Généraux Chalcuchima & Quiezechiez, qu'il sçavoit lui être sincèrement attachés. L'armée d'Atahualpa

G g g ij

L'AMÉRI-
QUE.

se mit aussitôt en marche, & au moyen des ordres qu'il avoit prescrits d'avance, elle se renforça dans toutes les Provinces de ses Etats qui se trouverent sur son passage. L'Inca suivit ses troupes jusqu'à ses frontières, & s'y arrêta pour y attendre le succès du premier combat. L'Inca de Cuzco averti trop tard de ce qui se tramait contre lui, n'eut pas le temps de former une armée assez forte pour faire tête à celle de son frere, fut défait à la premiere rencontre, & se vit obligé de prendre la fuite. Les Généraux d'Atahualpa poursuivirent de si près Huascar qu'ils le firent prisonnier, & le garderent avec beaucoup de soin. Dans la crainte que les sujets de ce Prince ne vinssent l'enlever des mains de ceux qui l'avoient arrêté, Atahualpa fit publier que son frere avoit eu l'inhumanité de le faire enfermer dans une étroite prison, mais que le Soleil son pere l'avoit changé en couleuvre, afin de lui procurer la liberté, & lui avoit ordonné de punir l'Inca de Cuzco. Les peuples grossiers & superstitieux ajouterent foi au rapport d'Atahualpa, & se soumirent à lui. Il usa de sa victoire avec une cruauté sans exemple, & sacrifia à sa propre fureur un nombre surprenant d'Incas du sang Royal, avec leurs femmes & leurs enfans, à qui on fit souffrir les tourmens les plus cruels. Il n'osa néanmoins ôter la vie à son frere, & les partisans secrets de ce Prince infortuné envoyèrent implorer pour lui l'assistance des Espagnols.

Les habitants de Cuzco étoient dans les préjugés les plus propres à favoriser l'exécution du dessein des Espagnols. On rapportoit que dans les anciens temps le fils aîné de l'Inca Yahuarhuacac avoit vu un fantôme, dont le visage & les habillemens étoient différens de ceux des Péruviens. Ces peuples n'avoient point de barbe, & portoient des habits qui ne leur passaient pas les genoux, au lieu que le fantôme qui avoit pris le nom de Viracocha, portoit une barbe fort longue & une robe qui le couvroit jusqu'aux pieds. La ressemblance de la figure de ce fantôme, avec celle des Espagnols, fit croire aux Péruviens qu'ils étoient fils de Viracocha; ils leur en donnerent même le nom, & concurent tant de vénération pour eux, qu'ils n'osèrent prendre les armes pour se défendre. On prétend d'ailleurs que l'Inca Huayna-Capac prédit qu'après sa mort il viendrait dans ses Etats des hommes qu'on n'avoit jamais vus; qu'ils ôteroient l'Empire à ses fils, changeroient la forme du gouvernement, & détruiraient la Religion des Péruviens. On ajoute qu'il avoit conseillé à ses enfans de rechercher l'amitié de ces hommes, & de l'acquiescer à quelque prix que ce fût. Garcilasso, Péruvien lui-même, & Auteur d'une histoire des Incas, insinue que ce furent ces impressions qui faciliterent aux Espagnols la conquête du Pérou.

Pizarro, après avoir reçu les Ambassadeurs des deux Incas, auxquels il ne répondit rien de positif, songea à pénétrer plus avant dans leurs Etats aussitôt que la ville qu'il faisoit bâtir, & à laquelle il donna le nom de S. Michel, seroit achevée. Il n'attendit pas encore long-temps, & dès qu'il la vit en état d'être habitée, il y laissa ceux qui voulurent y rester, & prit avec les autres Espagnols le chemin de Cassamalca, où on lui avoit dit qu'il trouveroit Atahualpa. Les sables brûlants d'un long désert qu'il falloit traverser firent beaucoup souffrir les Espagnols, qui manquoient d'eau, & ne pouvoient se garantir des ardeurs du Soleil. Les exhortations du Gouverneur

Origine du nom
de Viracocha
donné aux Espa-
gnols.

les encontagerent à vaincre ces difficultés, & ils arriverent dans la contrée de Mosupe, où ils commencerent à découvrir des vallons peuplés. Ils eurent alors des vivres & des rafraichissements en abondance, & monterent sans peine une montagne, au haut de laquelle un Envoyé d'Atahualpa les attendoit. Cet Envoyé, qui étoit lui-même Inca & frere du Roi de Quito, se nommoit Titu-Autachi. Il présenta au Gouverneur des brodequins très-riches, des brasselets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il paroîtroit devant l'Inca, afin que ce Prince pût le reconnoître. L'Inca dans son discours fit entendre qu'il regardoit les Espagnols comme ses parents, en qualité de fils de Viracocha, & il fit apporter les présents qui leur étoient destinés, & qui consistoient en vivres, en grains, en étoffes précieuses, en oiseaux & autres animaux du pays, en vases, coupes, plats, bassins d'or & d'argent & en quantité de turquoises & d'émeraudes. La maniere dont ces richesses furent prodiguées fit juger aux Espagnols, que le Prince qui les leur envoyoit devoit avoir des trésors immenses, & ils conclurent qu'il avoit été allarmé du traitement qu'on avoit fait aux habitants de Puna & de Tumbes.

Pizarre n'avoit point d'autre interprète qu'un jeune Indien de Puna, qui ne sçavoit qu'imparfaitement la langue de Cuzco & celle des Espagnols. Cet Indien, quoique baptisé sous le nom de Philippe, qu'on changea en celui de Philippillo, étoit très-ignorant sur tous les mystères de la Religion Chrétienne. Son peu de science à cette égard, de même que dans les langues qu'il vouloit rendre de part & d'autre, causa de grands malheurs aux Péruviens. Après le départ de l'Inca, les Espagnols délibérèrent sur la conduite qu'ils devoient tenir. Les uns étonnés de la richesse des présents qu'Atahualpa leur avoit fait, crurent qu'ils cachoit quelque piège, & qu'on cherchoit à leur inspirer de la confiance, afin de les détruire plus facilement. D'autres penserent que les premiers jugeoient mal des intentions d'Atahualpa, & ils opinerent que sans négliger les précautions convenables, on devoit employer tous les moyens pacifiques avant que d'en venir à la voye des armes. Plusieurs inquiets de l'embarras qu'ils avoient cru remarquer dans les discours de Titu-Autachi, vouloient qu'on attendit quelque temps s'il viendroit d'autres Ambassadeurs. Enfin Pizarre, que tant de divers sentimens chagrinoient, usa de son autorité, & continua sa marche vers Cassamalca, où il comptoit trouver le Roi. Les Indiens, qui étoient dans les lieux du passage des Espagnols, s'empreserent à leur fournir abondamment toutes les choses dont ils pouvoient avoir besoin, soit en viande, soit en boisson, soit en fourage pour leurs chevaux.

Le Gouverneur Espagnol, voulant répondre à l'Ambassade du Roi par une autre Ambassade, députa vers lui Fernand Pizarre, son frere, & Fernand Soto. Atahualpa étoit alors dans le voisinage de Cassamalca, où il s'occupoit à affermir sa domination par tant de meurtres, que ses sujets ne purent s'empêcher de convenir qu'il regnoit sur eux en tyran. Les deux Députés de Pizarre ne virent donc point le Roi à Cassamalca, mais ils furent reçus par le Curaga, ou Seigneur du lieu, qui suivant les ordres de son Prince, leur fit rendre de grands honneurs. Il envoya au-devant d'eux un Officier avec sa compagnie, & après différents compliments, à ce que présument

Fernand & Soto, ils entrèrent dans la ville, & de-là on les conduisit dans l'endroit où étoit le Roi. Ce Prince, informé de leur approche, fit partir des gens de guerre qui devoient aller jusqu'à la moitié du chemin. Soto, qui ne sçavoit pas quel étoit le dessein des hommes armés qu'il voyoit, poussa son cheval à toute bride vers leur Commandant. Les Indiens s'écarterent par respect, & l'Officier fit un salut qui étoit une espece d'adoration, & accompagna les Espagnols avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Les Envoyés de Pizarre furent éblouis de toutes les richesses qui leur frapperent la vûe de toutes parts. Ils trouverent l'Inca sur un siege d'or : il se leva, les embrassa & prononça quelques mots. On leur présenta des sieges d'or, sur lesquels ils s'assirent, & deux Princesses leur verserent dans des coupes d'or des liqueurs rafraichissantes. Fernand Pizarre adressa ensuite la parole à l'Inca, & chercha à lui faire comprendre, qu'il venoit de la part de l'Empereur & du Pape, pour tirer les Péruviens des ténèbres de l'idolâtrie. Philippillo, qui rendit ce discours à Atahualpa, l'expliqua mal sans doute, car l'Inca témoigna l'entendre avec chagrin, & il pria les Espagnols de traiter favorablement ses sujets. Les Officiers d'Atahualpa furent touchés des marques de bonté qu'ils recevoient de leur Souverain, & les Ambassadeurs Espagnols s'en retournerent enchantés de tout ce qu'ils avoient vu. Le récit qu'ils en firent au Gouverneur augmenta ses espérances, & comme il apprit que le Roi lui-même devoit venir le voir le lendemain, il divisa en trois corps les soixantes cavaliers qui lui restoient, & donna le commandement de chaque compagnie à Fernand Pizarre, à Fernand Soto, & à Sébastien de Belalcazar. Ces trois bataillons se rangerent derriere une vieille muraille afin de n'être pas vus par les Indiens, & de les surprendre davantage en paroissant tout à coup. Pizarre se mit à la tête de son infanterie, qui consistoit en cent hommes, & il attendit ainsi le Roi en ordre de bataille. Ce Prince parut enfin, mais sa marche fut si lente, qu'il fut quatre heures à faire une lieue. Les plus grands Seigneurs de sa Cour étoient les plus proches de sa personne, & les gens de guerre étoient rangés en quatre bataillons de huit mille hommes. Le premier composoit l'avant-garde, deux autres marchoient à ses côtés & le quatrième faisoit l'arriere-garde, que le Roi fit rester derriere lui. Il s'avança du côté des Espagnols, & les voyant rangés en bataille, il défendit à ses troupes de les offenser, & recommanda au contraire qu'on fit ses efforts pour se concilier leur bienveillance.

Le Perc Vincent de Valverde, Religieux qui avoit accompagné Pizarre, voyant approcher l'Inca, fit quelques pas à sa rencontre & lui adressa la parole. Il avoit dans une main une croix de bois de palmier & dans l'autre un bréviaire, & il commença à faire un sermon instructif sur les mysteres de la Religion Chrétienne, & sur les punitions destinés aux pécheurs endurcis. La difficulté de la matiere de ce discours, l'ignorance de Philippillo le rendirent inutile, & furent cause des accidents qui arriverent quelques moments après. Atahualpa, qui dans l'interprétation de Philippillo n'avoit compris que les menaces de ravager son pays & d'y mettre tout à feu & à sang, fit un soupir, & soupçonnant que l'Interprete n'entendoit pas bien la langue de Cuzco, il lui fit sa réponse dans une langue plus

commune aux Provinces de son Royaume. Cependant la longueur du sermon de Valverde, ennuya quelques soldats Espagnols, qui sortirent des rangs, monterent sur une petite tour, où il y avoit une idole enrichie de petites plaques d'or, d'argent & de pierres précieuses, & se mirent à la piller. Les Indiens murmurerent hautement de cette action, & se préparoient à la punir, lorsque l'Inca leur ordonna de s'arrêter, & leur défendit de maltraiter les Espagnols, quelque chose qu'ils fissent. Le bruit que firent les Indiens alarma le Pere Vincent de Valverde, & il courut du côté qu'il l'avoit entendu pour tâcher de remédier aux accidents qui pouvoient arriver. Il cria aux Espagnols de ne faire aucun mal aux Indiens; mais ils ne l'entendirent pas & croyant au contraire qu'il imploroit leur assistance, ils se jetterent avec fureur sur les Indiens & en massacrèrent un grand nombre. Ces peuples soumis aux ordres d'Atahualpa, oublièrent l'avantage que leur donnoit la supériorité du nombre, & quoiqu'ils environnassent de tous côtés les Espagnols, il n'y en eut pas un seul de tué. Le Gouverneur seul fut légèrement blessé à la main, & les Indiens se laisserent tuer sans oser se défendre. Ils se contenterent de se ranger autour de la lièze de leur Prince, de peur qu'on ne la renversât. Cette précaution ne servit pas beaucoup, car Pizarre se fit jour jusqu'à Atahualpa, le saisit par la manche de sa robe, tomba & l'entraîna avec lui.

Les sujets de l'Inca le voyant pris se mirent à fuir, & il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée. De jeunes garçons, des vieillards & des femmes, que la curiosité avoit attirés, furent étouffés au nombre de plus de quinze cents par la foule de ceux qui fuyoient en tumulte, & près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille qui se renversa sur eux. Ruminagui, qui commandoit l'arrière-garde & qui étoit resté loin d'Atahualpa, entendant le bruit, & voyant un Espagnol précipiter du haut d'un rocher un Indien, qu'on y avoit mis pour l'avertir quand il seroit temps qu'il s'avancât, conclut que l'armée de son maître étoit défaite. Il prit le corps qu'il commandoit, & au lieu de marcher au secours de l'Inca, il gagna en diligence le Royaume de Quito. Les Espagnols maîtres de la personne d'Atahualpa prirent le chemin de son palais qu'ils pillèrent, & d'où ils enleverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de riches tentes, des étoffes, des habits & des meubles d'un très-grand prix. Le Roi pria le Gouverneur de le traiter avec douceur, ainsi que ses femmes, & offrit pour sa rançon d'emplir d'or jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre, la salle où ils étoient alors. Sa proposition fut acceptée, & on ne vit bientôt plus dans les campagnes que des Indiens courbés sous l'or qu'ils apportoient. Quelque diligence que fissent les Indiens pour hâter le moment de la délivrance de leur Souverain, ils n'alloient pas encore assez vite au gré des Espagnols, qui appréhendoient qu'on ne cherchât à les amuser. L'Inca s'aperçut de leur mécontentement & s'en expliqua avec François Pizarre, à qui il fit comprendre que ses sujets ne pouvoient pas être de retour de Cuzco en aussi peu de jours. Il le pria d'envoyer deux hommes de confiance à Cuzco, où ils verroient de leurs propres yeux qu'il y avoit de quoi satisfaire à l'engagement. Pizarre fit sentir à Atahualpa, qu'il y auroit du danger d'exposer ainsi deux Espagnols aux

L'AMÉRI-
QUE.

Pris d'Ata-
hualpa.

On conviendra
de la rançon de
l'Inca.

risques d'une si grande route, mais l'Inca lui remontra que tous les Incas étoient des otages suffisants, & d'ailleurs il donna une de ses litieres à Fernand Soto & à Pedro de Barco, qui entreprirent cette course.

Ils étoient à quelques journées de Cassamalca lorsqu'ils rencontrèrent un corps de troupes du Roi, qui conduisoit prisonnier l'Inca Huascar. Ce Prince infortuné, ayant su quels étoient ceux qui voyageoient ainsi dans des litieres, sonhaita leur parler. Il leur expliqua la nature de ses droits, se plaignit amèrement de son frere, & pria les Espagnols de retourner vers le Général pour l'engager à lui faire justice d'un usurpateur. Il ajouta même, que si on lui accorderoit la faveur qu'il demandoit, il fourniroit aux Espagnols trois fois autant d'or qu'Atahualpa en avoit promis. Les deux Capitaines chargés d'ordres précis de de la part du Gouverneur, n'osèrent retourner sur leurs pas. Ils firent une réponse vague à Huascar, & poursuivirent leur route sans faire donner avis à Pizarre de ce qui s'étoit passé. Ceux qui gardoient Huascar n'observerent pas un pareil silence, & firent sçavoir à Atahualpa ce qu'il avoit à craindre de la part de son aîné. L'Inca persuadé que si le Gouverneur Espagnol étoit instruit des offres séduisantes que faisoit Huascar, il prendroit haurement le parti de ce dernier, résolut de se délivrer de toute inquiétude par la mort de son frere. Il voulut néanmoins sonder auparavant les sentiments des Espagnols au sujet de Huascar, & dans cette vue il feignit une grande affliction, & dit qu'il venoit d'apprendre que ses soldats avoient tué son frere. Pizarre ajouta foi à ce discours & s'efforça de consoler Atahualpa d'un malheur où il n'y avoit plus de remede. L'Inca, ravi du succès de son stratagème, envoya sur le champ les ordres de faire mourir Huascar, & il fut obéi si promptement qu'il étoit difficile de connoître que ce meurtre avoit été la suite de la conversation de l'Inca avec Pizarre.

Pendant que Soto & Barco continuoient leur route vers Cuzco, Fernand Pizarre, suivant les ordres qu'il avoit reçus de son frere, alla avec quelque cavalerie pour découvrir le pays. Il arriva à Pachacama & y trouva un Temple rempli de richesses, dont il enleva une partie. Culicuchima un des Généraux d'Atahualpa étoit en ce lieu à la tête d'une armée nombreuse; néanmoins il consentit à accompagner Fernand qui s'en retournoit à Cassamalca, & congédia ses troupes. Sur ces entrefaites Diego de Almagro, instruit des succès de son associé, arriva avec un nouveau renfort pour partager le butin. Son admiration & ses espérances augmentèrent à la vue de l'amas d'or qui se faisoit à Cassamalca, mais les soldats de Pizarre déclarèrent hautement qu'ils ne souffriroient aucun partage avec des nouveaux venus. Ces altercations, loin d'adoucir le sort d'Atahualpa, sembloient accroître ses ennus. Il avoit plus de confiance en Fernand Pizarre qu'en tout autre, & lorsqu'il apprit que cet Espagnol étoit sur le point de partir pour l'Espagne, il ne lui dissimula pas le chagrin qu'il en ressentoit, & la crainte que lui inspiroient Don Diegue de Almagro & Alphonse de Requelme, Trésorier de l'Empereur. Don Fernand fit tous ses efforts pour consoler l'Inca, & pria le Gouverneur d'avoir soin de ce Prince infortuné. Il s'embarqua ensuite afin d'aller rendre compte à la Cour d'Espagne des progrès qu'on avoit faits. Il emporta pour l'Empereur une grande quantité de pièces massives d'or & d'argent, & emmena environ soixante Espagnols qui, satisfaits de leur fortune, demandèrent à revoir leur patrie.

Fernand

Voyage de Fernand Pizarre à la Cour d'Espagne.

1532.

Fernand de Soto & Pedro de Barco, revenus de la capitale, firent le rapport de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avoient vu. Ce récit augmenta l'impatience que Pizarre & Almagro avoient l'un & l'autre de se saisir de ces richesses. Almagro craignoit que le retard ne les lui fit perdre, & il pensoit que sans attendre davantage la rançon du Roi, on devoit se délivrer de toute inquiétude en lui ôtant la vie. Pizarre de son côté ne pouvoit s'empêcher de vouloir du mal à Atahualpa, qui paroissoit le mépriser, parce qu'il le soupçonnoit d'une basse naissance. L'amour que l'Interprete Philippillo prit pour une des femmes de l'Inca, acheva de perdre ce Prince. Le Gouverneur favorisoit Philippillo, & ce dernier profitant du crédit qu'il avoit, prit des mesures pour se défaire d'Atahualpa. En conséquence il fit entendre à Pizarre qu'il devoit plus que jamais se tenir sur ses gardes, & que l'Inca étoit entré dans une conspiration secrète contre les Espagnols. Le Gouverneur effrayé projetta aussitôt de faire mourir le Roi. Cependant on voulut observer une espece de formalité dans le procès qu'on lui intenta, & on nomma des Commissaires pour l'entendre, & un Avocat pour défendre sa cause. Cette manœuvre ne fut pas plutôt sçue des Espagnols, qu'il se forma parmi eux un parti en faveur d'Atahualpa. François & Diegue de Chaves, freres, François de Fuentes, Pedro d'Ajala, Diego de Mora, François Moscoso, Fernand de Haro, Pedro de Mendoza, Jean de Herrada, Alphonse d'Avila, Blas d'Atienza & quelques autres qui n'entroient point dans le Conseil de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devoit point permettre qu'on fit mourir un Roi qui les avoit si généreusement traités. Que s'il se trouvoit coupable, on pouvoit l'envoyer à l'Empereur, & non s'ériger en Juges d'un Souverain sur lequel on n'avoit aucune Jurisdiction. La conclusion de leur remontrance étoit, qu'ils appelloient tant du procès que de la Sentence à la personne même de l'Empereur Charles V. & dans l'acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean de Herrera pour protecteur du Roi Atahualpa. Ils ne se contenterent pas de faire ces déclarations de vive voix, ils les donnerent par écrit & les signifierent aux Juges, avec protestations contre toutes les suites de la Sentence.

Ceux qui avoient le pouvoir en main ne manquerent pas de raisons pour justifier leur conduite, & ils menacerent même ceux qui leur avoient paru opposés. La dissension alla si loin, qu'on en seroit venu à une rupture ouverte, sans quelques personnes qui employerent leur médiation pour la prévenir. On fit entendre à ceux qui étoient les plus portés pour l'Inca, qu'ils ne le sauroient point, & que leur petit nombre les mettoit eux-mêmes en danger. Ebranlés par ces discours, les Partisans d'Atahualpa cessèrent de résister au torrent, & les ennemis de l'Inca profiterent de ce silence pour accélérer le moment de sa mort. Ce Prince fut étranglé après avoir reçu le baptême le jour d' auparavant. La mort des deux freres Incas laissa les Indiens sans Chefs & sans appui. Remplis de l'idée du fantôme Viracocha, & persuadés par la conduite des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient les fils du soleil, ils leur rendoient des hommages peu différens de l'adoration. Plusieurs Généraux néanmoins tâcherent de se maintenir contre eux quelques temps, & Ruminagui fut de ce nombre. Il s'étoit emparé de Quito avec les cinq mille hommes de son arrière-garde qu'il avoit emmenés à la

journée de Cassamalca, & refusa de se soumettre aux Espagnols. Peu de jours avant qu'on fit le procès d'Atahualpa, ce Prince avoit envoyé à Quito son frere Yllecas, pour en retirer ses enfans. Ruminagui fit arrêter l'Inca, & lorsqu'on lui apporta le corps d'Atahualpa, qui avoit demandé à avoir sa sépulture à Quito auprès d'Huaina-Capac, son pere, il fit massacrer les Capitaines qu'on avoit chargés du corps du feu Roi, & Yllecas fut écorché vif.

Quiezquiez, autre Général d'Atahualpa, assembla des troupes & vint à bout de se faire un parti considérable. Le Gouverneur Espagnol, ayant fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui étoit à Cassamalca, marcha contre le Général Indien. Ce dernier n'attendit point les Espagnols, & se retira dans la vallée de Xauxa, qui est plus avant au Midi. Les Espagnols le poursuivirent & perdirent quelques-uns de leurs Officiers qui furent tués ou faits prisonniers. Cette perte ranima leur courage, & ils dissipèrent enfin toute l'armée de Quiezquiez, qui fut obligé de se cacher dans les montagnes. Il avoit fait reconnoître pour Souverain un des freres d'Atahualpa, qu'on nommoit Paullu. Ce Prince ne doutoit pas que Quiezquiez ne le fit servir de prétexte à son ambition, puisqu'il n'avoit d'autre autorité que celle que le Général lui laissoit. Il sçavoit d'ailleurs que l'Inca Manco, son frere, étoit le légitime Successeur, & il ne vouloit pas jouir d'un rang qui ne lui pouvoit appartenir tant que Manco vivroit. Ces réflexions engagèrent Paullu à quitter le parti de Quiezquiez, & il passa dans le camp des Espagnols à qui il apprit qu'un grand nombre d'Indiens les attendoient à Cuzco pour se ranger sous les ordres de Pizarre. Sur le rapport de l'Inca les Espagnols s'approchèrent de Cuzco, & au moyen des Partisans qu'ils y avoient, ils s'en rendirent facilement maîtres. Au bout de trois semaines ils apprirent que Quiezquiez avoit de nouveau mis une armée sur pied, & qu'il ravageoit la Province de Condesujos. Soto eut ordre d'aller arrêter les désordres que le Général Indien causoit ; mais ce dernier, averti de la marche des Espagnols, prit tout d'un coup une route opposée à celle qu'il tenoit d'abord, & attaqua ceux qui gardoient le trésor royal. Alphonse de Requelme étoit sur ses gardes, & malgré le petit nombre des siens, il se défendit avec tant de valeur, que le Général Indien fut forcé de l'abandonner & de prendre le chemin de Quito. Les Espagnols, sous la conduite de Soto, ne purent joindre Quiezquiez, & rebutés d'une longue marche, ils retournèrent à Cuzco.

Quelques jours après la prise d'Atahualpa, Pizarre avoit envoyé à la ville de saint Michel dix cavaliers sous la conduite du Capitaine Belalcazar. A son arrivée dans la ville, Belalcazar apprit que les Cognares, peuples soumis aux Espagnols, imploroient leur assistance contre Ruminagui qui désoloit leur pays. Le renfort que Belalcazar amenoit n'étoit pas suffisant pour les secourir ; mais heureusement un grand nombre de soldats qui venoient de Nicaragua & de Panama dans le dessein de s'enrichir, entrèrent dans saint Michel presque en même temps que Belalcazar. Ce Capitaine prit deux cents hommes parmi lesquels se trouvoient quatre-vingts cavaliers, & il marcha vers Quito, où le Général Indien s'étoit retiré. Les embûches & les stratagèmes qu'il mit en usage pour faire périr les Espagnols ne purent lui réussir ;

Belalcázar évita tous les pièges & parut bientôt devant Quito. Ruminagui, n'osant se flatter de pouvoir se défendre, assembla dans un même lieu les habits & les meubles les plus précieux, y mit le feu & sortit de la ville où les Espagnols entrèrent sans difficultés. Ils y étoient à peine établis que Diego d'Almagro vint les y joindre. Il étoit parti par les ordres de Pizarre, pour s'informer si Pedro Alvarado étoit débarqué sur les côtes du Pérou, comme le bruit en couroit. Cet Alvarado, qui avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan dont il avoit fait la conquête, l'avoit changé avec Montejo pour celui de Guatimala. Garcie Holguin, Gentilhomme de Caceres en Estramadure, homme expérimenté dans la marine, s'attacha particulièrement au nouveau Gouverneur de Guatimala, & en obtint deux navires pour aller à la découverte le long des côtes du Pérou. Le récit qu'il fit à son retour des richesses dont le pays étoit rempli, inspira à Alvarado le désir d'y aller lui-même.

La crainte d'être traversé par Pizarre, à qui on destinoit deux vaisseaux à Nicaragua, porta Alvarado à s'emparer de ces mêmes vaisseaux. Il en vint à bout, & les joignant à ceux qu'il avoit déjà, il en forma une flotte sur laquelle il enbarqua cinq cents hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il prit port à Puerto Viejo, & marchant vers l'Orient presque sous l'Equateur, il traversa des montagnes où la faim, la soif, la fatigue & le froid lui firent périr soixante hommes. Il continua de marcher, & après avoir surmonté des difficultés sans nombre, il arriva enfin dans la Province de Quito. Cependant Almagro étoit dans la capitale de cette Province sans avoir encore pu savoir aucune nouvelle d'Alvarado, & il ne fut informé qu'il étoit dans le pays qu'après avoir soumis quelques bourgades & s'être emparé de Liribamba. Un habitant de cette ville apprit aux Espagnols qu'Alvarado étoit occupé à faire le siège d'un Fort, où un Chef d'Indiens s'étoit renfermé, & que ce Fort étoit éloigné d'environ quinze lieues. Almagro envoya aussitôt des ordres à Belalcázar de le venir joindre, & dès qu'il se fut rendu près de lui, il s'avança vers Alvarado. Celui-ci de son côté, qui avoit chassé les Indiens du Fort qu'ils occupoient, s'approcha d'Almagro & arrêta même sept de ses soldats qu'on avoit envoyés à la découverte. Il s'informa d'eux de l'état des forces d'Almagro, & satisfait des éclaircissements qu'ils lui avoient donnés, il les remit en liberté. Ces soldats ne manquèrent pas de rendre compte à leur Capitaine de la douceur avec laquelle on les avoit traités, & quoiqu'Almagro fût touché de la générosité d'Alvarado, il ne laissoit pas d'être inquiet de ce qu'il ne lui avoit rien fait dire. Un nouveau motif d'inquiétude se joignit bientôt au premier, lorsqu'il apprit la défection de Philippillo, dont on commençoit à soupçonner la fidélité. Il avoit en effet pris des mesures pour s'assurer une retraite auprès d'Alvarado. Il craignoit toujours qu'on ne découvrit ses impostures au sujet d'Atahualpa, & pour éviter le châtiment que ses calomnies méritoient, il forma une conspiration avec la plupart des Indiens qui suivoient Almagro, & les invita à l'abandonner au moment qu'il leur en donneroit le signal. Ces précautions prises, Philippillo partit accompagné d'un des principaux Indiens, & alla offrir à Alvarado de lui livrer tous les Espagnols qui étoient sous les ordres d'Almagro, & ce Capitaine lui-même. Alvarado n'étoit pas

Disposition
d'Alvarado.

Hhh ij

venu au Pérou pour traverser les entreprises de ceux qui y étoient avant lui ; son but au contraire étoit de les assister de toutes ses forces en cas de besoin , & de poursuivre ensuite les conquêtes vers le Midi. Il ne rejetta pas néanmoins les offres de l'Interprete, résolu de s'en servir s'il ne pouvoir éviter une rupture. Il continua sa marche vers Almagro, qui se préparoit à une vigoureuse défense. Ils furent en présence l'un de l'autre dans la vallée de Riobamba, & comme ils étoient prêts à en venir aux mains, le Licencié Caldera de Séville trouva moyen de faire quelques propositions de paix qui suspendirent l'attaque.

La négociation fut terminée par deux traités dont l'un fut public & l'autre secret. Les conditions du premier furent : » qu'Almagro & Alvarado par tageroient ensemble le butin fait & à faire ; que Pedro d'Alvarado se » servirait de la flotte & iroit découvrir de nouvelles Provinces au Midi ; » que pendant ce temps, François Pizarre & Diego de Almagro travailleroient à pacifier ce qu'ils avoient découvert & presque conquis ; que les » gens de guerre de l'un & de l'autre parti seroient libres d'aller, ou pas » mer à la découverte, ou par terre à la conquête des Provinces Septentrionales. Par le traité secret il étoit dit, que pour les vaisseaux, les chevaux & les munitions de guerre qu'Alvarado avoit amenés, on lui compteroit une somme considérable en or, à condition qu'il retourneroit à Guatimala, & qu'il s'engageroit par serment à ne plus revenir au Pérou du vivant des deux associés. Plusieurs de ceux qui avoient accompagné Alvarado le quitterent pour aller s'établir à Quito, & ils s'y rendirent à la suite de Belalcazar, qu'on avoit chargé d'achever l'entière conquête de cette contrée. Alvarado & Almagro, à dessein de faire ratifier à Pizarre les conventions secrètes qu'ils avoient faites entre eux, prirent ensemble avec quelques troupes le chemin de Cuzco, où étoit le Gouverneur.

Cependant les Officiers Espagnols que Quizquiz avoit faits prisonniers furent emmenés à Cassamalca, & présentés à l'Inca Titu-Autachi, frère du feu Roi. Ce Prince commença en cet endroit à faire un rigoureux examen de ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahualpa. Cuellar, reconnu pour avoir signifié à ce Prince la Sentence de mort & avoir été présent à l'exécution, fut étranglé avec les mêmes formalités que les Indiens avoient remarquées à la mort de leur Roi. Titu-Autachi ayant su que Chaves, Haro & quelques autres prisonniers avoient pris la défense de l'Inca, leur en témoigna sa reconnaissance. Il fit panser leurs blessures, les combla de riches présents en or, en argent & en émeraudes, & les renvoya après avoir entamé avec eux une négociation de paix. Les principaux articles portoient : » qu'on cesseroit de part & d'autre les hostilités : qu'on oublieroit toutes les injures ; » qu'il y auroit une paix durable & solide entre les Indiens & les Espagnols ; que ceux-ci ne contesteroient point les marques de Souveraineté à Manco Inca qui étoit l'héritier ; que les Indiens seroient traités en alliés par les Espagnols, qui rendroient la liberté à ceux qu'ils avoient fait prisonniers ; que les loix des derniers Incas, par lesquelles il étoit défendu à leurs sujets de persécuter la Religion Chrétienne, seroient religieusement observées ; & qu'enfin le Gouverneur enverroit le plûtôt qu'il seroit possible cette capitulation à la Cour Impériale, pour en avoir

Propositions
de paix de la
part des Indiens.

» la ratification «. Les Péruviens dressèrent ces conditions & les firent entendre aux Espagnols par les Naturels qui les accompagnoient depuis quelque temps, & à qui ce commerce avoit appris un peu la langue Castillane.

Les prisonniers Espagnols se mirent aussitôt en chemin pour Cuzco, & l'Inca Titu-Autachi avertit son frere Manco Inca de la négociation qu'il avoit faite. Il mourut peu de temps après le départ des prisonniers ; mais avant que d'expirer, il recommanda à Quiezechiez & à tous les Capitaines Indiens de vivre en paix avec les Viracochas. Ses ordres & l'espérance d'une paix, dont on n'attendoit plus que la ratification, portèrent Quiezechiez à cesser toutes hostilités. L'arrivée de Chiaves & de ses compagnons à Cuzco y causa d'autant plus de plaisir qu'on les avoit crus morts. Le traitement qu'ils avoient reçu, & les propositions de paix dont ils étoient chargés, augmentèrent encore la joye qu'on avoit eue d'abord. Cependant Manco Inca, persuadé que les Espagnols accorderoient volontiers une paix qui leur étoit favorable, voulut aller lui-même demander une conférence à l'Apu, c'est le titre qu'on donnoit au Gouverneur général, François Pizarre. Les Conseillers du jeune Prince, craignant pour lui le même sort que celui qu'Atahualpa avoit éprouvé, mirent tout en usage pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise. Il ne pensoit pas comme eux & se rendit à Cuzco, où Pizarre lui donna au bout de quelques jours les marques distinctives de la Souveraineté.

Pendant ce temps Quiezechiez étoit avec l'armée dans la Province de Canares, & y attendoit la ratification de la paix. Almagro & Alvarado, qui ignoroient l'un & l'autre la négociation que les prisonniers avoient apportée, & les engagements qu'on avoit commencé à prendre avec Manco Inca, arrivèrent dans le pays où étoit Quiezechiez. Ce Général informé de l'approche des Espagnols, envoya un Officier avec sa compagnie au devant d'eux pour s'informer quelles étoient leurs intentions. Ce Capitaine fut arrêté par les soldats d'Alvarado, qui, instruit du voisinage & de l'état des troupes du Général Péruvien, ne songea plus qu'à le surprendre. Quiezechiez chercha d'abord à éviter le combat, dans la crainte qu'il ne mit obstacle à la paix ; mais voyant que les Espagnols s'obstinoient à vouloir l'attaquer, il se mit en défense & plusieurs Espagnols furent tués dans cette action. Un grand nombre d'Indiens périt aussi, & le Général fut obligé de céder le champ de bataille aux Espagnols, qui enleverent une quantité surprenante de pièces de bétail & quatre mille Indiens & Indiennes. Pizarre averti de ce combat & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, se hâta d'aller au-devant d'eux. Il craignoit qu'Alvarado en voyant le pays de Cuzco n'augmentât ses prétentions, & afin de s'ôter cette inquiétude, il remplit sans difficultés les conventions qu'il avoit faites, & y ajouta même un présent considérable. Alvarado, satisfait des richesses que son voyage lui avoit procurées, n'en désira pas davantage & se retira dans son Gouvernement comme il l'avoit promis. Pizarre, après son départ, envoya Almagro à Cuzco, & le pria de bien traiter l'Inca Manco, qu'il avoit laissé sous la garde de ses deux freres Jean & Gonzale Pizarre, & de ménager l'affection des Indiens qui étoient venus volontairement se soumettre aux Espagnols. Il alla ensuite

L'AMÉRIQUE.

Succès du voyage de Fernand Pizarre en Espagne.

bâtir une ville au bord de la mer, & l'appella de Los Reyes, parce qu'on en jeta les fondemens le 6 de Janvier 1534.

Le voyage de Fernand Pizarre en Espagne eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre. L'Empereur fut très-content du rapport qu'il lui fit de l'état des affaires dans le Pérou, & pour commencer à récompenser les Chefs de cette entreprise, il accorda des Patentes, par lesquelles il honora François Pizarre de la dignité de Marquis. Il donnoit le nom de nouvelle Castille au pays que ce Capitaine avoit découvert & soumis, & en bernoit l'étendue à deux cents cinquante lieues de longueur. Il nommoit nouvelle Tolède le pays d'au-delà en tirant vers le Midi, en accordoit le Gouvernement à Diego de Almagro, & lui conféroit outre cela la qualité d'Adelantado du Pérou. Almagro étoit à Cuzco avec l'Inca Manco, & les deux freres du Marquis de Pizarre, lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé à la Cour d'Espagne. Il prit aussitôt le titre de Gouverneur, & prétendit que Cuzco étoit de sa dépendance. Quelques Espagnols l'animerent à soutenir ces prétentions, & lui promirent de l'aider de tout leur pouvoir. Les deux freres de Pizarre de leur côté se firent des Partisans, & prirent avec chaleur les intérêts du Marquis. La méintelligence se mit ainsi parmi les Espagnols, & il y eut même de vives attaques dans lesquelles plusieurs furent blessés. Le Marquis étoit à Truxillo, ville qu'il avoit fondée, & jugeant sa présence nécessaire, il se mit aussitôt en chemin. Les espérances dont il avoit flatté Manco Inca lui avoient tellement concilié les esprits des Indiens, qu'ils le servirent avec zèle dans cette occasion, & lui firent faire deux cents lieues en très-peu de temps.

Almagro & Pizarre se virent à peine, que l'ancienne amitié qui les avoit toujours unis reprit entièrement ses droits. Ils convinrent qu'Almagro iroit se rendre maître de Chili, pays extrêmement riche, & que, si après cette conquête, il n'étoit pas satisfait de son partage, le Marquis chercheroit à l'en dédommager. Ces conventions rétablirent la paix entre tous les Espagnols, & on fit divers arrangements pour achever l'entière réduction du pays. Belalcazar, à la tête d'un détachement, devoit soumettre le Royaume de Quito. Un autre détachement, sous la conduite de Jean Porcello, fut chargé de se rendre maître du pays de Bracamoros, ou Pacamores; un troisième étoit destiné pour subjuguier une autre Province, & Alphonse Alvarado avec trois cents hommes eut ordre de conquérir le pays de Chachapoyas, où il fit effectivement l'établissement de saint Jean de la Fronteira, dont il obtint le Gouvernement.

Almagro partit pour le Chili au commencement de l'an 1535. Manco Inca, lui donna pour l'accompagner Paulu Inca, son frere, & le Grand Prêtre des Indiens, nommé Villachumu, ou Villahorna. Quinze mille Indiens & cinq cent soixante-dix Espagnols composèrent l'armée qui suivoit Almagro. Il traversa la Province de Charcas, où il s'arrêta quelque temps & se disposa ensuite à gagner le Chili. Il y a deux chemins qui conduisent de Charcas au Chili, l'un par la plaine, qui est le plus long, & l'autre par les montagnes. Ce dernier est beaucoup plus court, mais il n'est praticable que dans la belle saison, à cause de la neige & du froid qui regnoient

sur ces montagnes. L'Inca & le Grand Prêtre eurent soin d'avertir Almagro du danger qu'il couroit en s'engageant dans les montagnes. Il s'obstina à préférer le plus court chemin, & perdit plus de dix mille Indiens & plus de cent cinquante Espagnols que le froid fit périr. A cette perte, qui étoit considérable, se joignit celle du bagage qu'il fallut abandonner dans des montagnes de glace. Toutes les Provinces du Chili, qui avoient été soumises aux Incas reçurent avec joie l'Adelantado en faveur de l'Inca & du Grand Prêtre ; mais les Provinces indépendantes défendirent courageusement leur liberté, & ne furent subjuguées qu'après y avoir été forcées par les armes.

Dans le temps que le Chili reconnoissoit peu à peu la domination des Espagnols, le Pérou étoit agité par les plus grands troubles, soit qu'on eût remarqué dans l'Inca Manco trop d'impatience d'être rétabli sur le trône de ses ayeux, soit qu'en effet il eût formé quelque conspiration, comme on l'en soupçonnoit. Il fut renfermé dans la forteresse de Cuzco. Il obtint néanmoins la liberté de Fernand Pizarre, avec la permission d'aller à quelques lieues de Cuzco assister à une fête que les Péruviens célébroient. Le lieu où cette fête devoit se faire étoit un château qui s'appelloit Youcay. Quelques vieux Capitaines s'y rassemblèrent, & Manco Inca les engagea à prendre les armes contre les Espagnols, dont il fit de grandes plaintes. La harangue de l'Inca fit impression sur ces capitaines, qui publièrent aussitôt ses volontés. On vit alors un soulèvement général des Indiens, depuis Los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cents lieues de pays. Les Péruviens eurent en peu de jours deux armées nombreuses, dont l'une marcha vers Los Reyes, pour y accabler le Marquis, & l'autre alla fondre sur Cuzco qu'elle prit. Les Espagnols eurent beaucoup de peine à rentrer dans cette ville, & l'Inca en forma de nouveau le siège qui dura huit mois entiers. Fernand Pizarre & ses deux frères Jean & Gonzale, Gabriel de Royas, Fernand Ponce de Léon, Alphonse Henriquez, le Thérso i. r. Requelme & quelques autres défendirent la place avec tant de valeur que les Indiens ne purent l'emporter malgré tous leurs efforts. Enfin Manco Inca, n'espérant plus remporter la victoire sur les Espagnols, convoca une assemblée de tous ses Capitaines, & leur déclara qu'il ne vouloit pas prodiguer d'avantage le sang de ses sujets. Il ajouta qu'il voyoit bien que le ciel s'opposoit à son élévation, & qu'il étoit déterminé à y renoncer. Après ce discours il congédia toute son armée, & se retira dans un lieu nommé Villa-Pampa avec tous ceux qu'il put trouver de la famille Royale.

Retraite de Manco Inca.

Le Marquis de son côté étoit assailli à Los Reyes par les Indiens, qui le pressoient vigoureusement. Il tira les garnisons de Truxillo & de quelques autres Places des environs, & envoya ses vaisseaux à Panama pour en amener de nouveaux secours. Il continua de se défendre jusqu'à l'arrivée de ce renfort ; mais avant qu'il le reçût, il étoit déjà débarrassé des Indiens, qui, sur la nouvelle de la retraite de l'Inca Manco, s'étoient dispersés d'eux-mêmes. Tout le pays n'auroit pas tardé à être entièrement conquis si la division ne se fût mise parmi les Espagnols. Elle fut poussée à un tel point qu'ils se firent la guerre les uns aux autres, & que les premiers Chefs de

L'AMÉRI-
QUE.

1538.

l'entreprise périt malheureusement, & ne purent voir la réussite totale de leur projet. Almagro, qui prétendoit toujours que Cuzco étoit de son partage tomba au pouvoir de Fernand Pizarre, avec lequel il n'avoit jamais pu être d'accord. Fernand, maître d'un homme qui lui avoit été opposé en toute occasion, lui fit faire son procès, & autant pour satisfaire son animosité particulière, que pour délivrer François Pizarre d'un fâcheux concurrent, il le fit condamner à perdre la tête. Almagro appela en vain de cette Sentence, elle fut exécutée à Cuzco même, sans égard pour sa qualité d'Adelantade. Quoiqu'il n'eût point été marié, il laissoit un fils, qu'il nomma son héritier par son testament, & ce fils forma secrètement le dessein de venger la mort de son pere par celle de toute la famille des Pizarres; ce qu'il exécuta en partie, en faisant assassiner le Marquis & un de ses freres du côté maternel, dans l'année 1541. Il ne gouta pas longtemps le plaisir de la vengeance, car il fut fait prisonnier au bout d'une année par Vaco de Castro, qui avoit été nommé par la Cour d'Espagne Gouverneur du Pérou. Le nouveau Gouverneur, instruit de la conduite du jeune Almagro & de l'assassinat qu'il avoit commis en la personne de François Pizarre, le condamna à la mort, & il eut la tête tranchée dans la même place où son pere avoit été exécuté.

Diverses expé-
ditions.

Cependant Pédro Valdivia, Mestre de Camp, qui avoit été chargé de reprendre la conquête de Chili, qu'Almagro avoit abandonnée peu de temps avant sa mort, réussit dans cette entreprise à force de confiance, de prudence & de valeur. Gomez d'Alvarado travailla efficacement à soumettre à la domination Espagnole le pays de Guanacu. François de Chaves vint à bout de réduire les Conehuco, qui incommodoient les environs de Truxillo. Le même bonheur accompagna Pédro de Vargara aux Pacamores; Jean Perez de Vargara aux Chachapoyas, & Alonso de Mercadillo à Mullubamba. Vaco de Castro, voyant la puissance du Roi d'Espagne affermie dans le Pérou, s'appliqua à découvrir de plus en plus le pays. Il fit travailler aux riches mines de Cuzco, & quelque temps après à celles du Potosi, qui furent trouvées.

Avant que de parler des autres établissemens des Européens en Amérique, je crois devoir rapporter en abrégé quelles étoient les mœurs & les coutumes des Péruviens, lorsque les Espagnols firent la conquête de leur pays.

Culte religieux
des Péruviens.

Le Fondateur de la Monarchie des Incas, qui ont régné environ quatre cents ans, établit en même temps la Religion des Péruviens. Il leur remontra qu'ils devoient cesser d'adorer des crapaux, des lézards, des reptils, enfin tout ce que la Nature produisoit, parce qu'ils ne pouvoient espérer aucun secours de ces vils objets. Il leur proposa au contraire, pour objet de leur culte, le soleil, dont les influences favorables leur procuroient tout ce qui étoit nécessaire à la vie. Les Indiens convaincus par les discours de l'Inca, & touchés d'ailleurs par les grands biens qu'il leur fit, abandonnerent entièrement leur ancien culte, & n'adoptèrent que celui du soleil, auquel ils ne donnerent ni pere, ni freres, mais ils lui attribuerent des enfans à qui ils rendoient une sorte d'adoration. Tels étoient les Rois & les Incas de leurs familles qui faisoient du bien aux peuples.

Les Indiens avoient une idée du vrai Dieu, qu'ils appelloient *Pachacamac*, &c

& lorsqu'on leur en demandoit une définition, ils répondoient que lui seul donne la vie à l'Univers. & le fait subsister ; qu'ils ne le connoissoient point, & que ne l'ayant jamais vu, ils ne lui bâtissoient aucun Temple, mais qu'ils l'adoroient mentalement. Ils ne rendoient de culte extérieur qu'au soleil, à qui ils élevèrent des Temples qu'ils remplirent de richesses incroyables. Ils regardoient la lune comme la sœur & la femme du soleil ; mais ils ne lui faisoient point de sacrifices, & ne lui dédièrent aucun Temple. Ils avoient seulement beaucoup de vénération pour elle, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit la mete de toutes choses. Ils considéroient le tonnerre, les éclairs & la foudre, comme les exécuteurs de la justice du soleil. Les Péruviens appelloient le tonnerre, l'éclair & la foudre *Yallpa*, & ils donnoient dans la suite le même nom aux armes à feu à cause de leur rapport avec ces météores. On offroit en sacrifice au soleil de l'or, ou ce qu'on avoit de plus précieux ; souvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui étoit assigné. Le nombre de ses troupeaux étoit infini, & on lui bâtît des maisons d'une grande étendue, pour la demeure des filles qui lui étoient consacrées, & qui gardoient une perpétuelle virginité.

Les Péruviens divisoient l'Univers en trois Mondes, sçavoir le haut Monde ou le ciel, le bas Monde, ou la terre, & le centre de la terre, ou le Monde inférieur destiné pour la demeure des méchants. Ils croyoient la vie de l'autre Monde purement corporelle, & que le bonheur dont on jouissoit dans le haut Monde ou le Ciel, consistoit à mener une vie paisible & libre des inquiétudes de celui-ci, au lieu que la vie du Monde inférieur étoit un tissu de toutes les douleurs & de toutes les maladies, sans éprouver aucun repos. Les Incas pensoient qu'il y auroit une résurrection universelle ; mais sans élever leurs idées ils étoient persuadés que cette résurrection ne les conduiroit qu'à une vie pareille à celle qu'ils menaient. Leurs idées sur l'ame étoient singulières, & comme ils s'imaginoient qu'elle ne pouvoit dormir, ils étoient convaincus qu'elle sortoit du corps, & que tout ce qu'on croyoit avoir songé pendant le sommeil, étoit ce qu'elle avoit vu en se promenant. Cette opinion autorisoit l'explication sérieuse qu'ils donnoient aux songes qui étoient regardés comme des prognostics assurés du bien ou du mal.

Les Incas sacrifioient différentes choses au soleil, mais parmi les animaux domestiques qui lui étoient consacrés, les agneaux, les moutons & les brebis stériles étoient ceux qu'ils croyoient lui être les plus agréables en sacrifices. On lui offroit aussi des lapins privés, tous les oiseaux bons à manger, du suif, des épices, des légumes, de l'herbe ; & les habillements les plus fins. On brûloit toutes ces offrandes pour remercier le soleil d'avoir accordé tant de choses propres à l'usage de l'homme. Quelquefois les Péruviens lui présentoient aussi un breuvage, dont ils usaient & qui étoit composé d'eau & de maïs. A leurs repas, ils trempoient toujours le bout du doigt dans cette boisson, & regardant le ciel, ils le secouoient en l'air pour l'offrir au soleil, après quoi ils donnoient deux ou trois baisers à l'air. Ils n'observoient cette cérémonie que la première fois qu'ils buvoient.

Le Chef des Prêtres de la maison du soleil à Cuzco devoit être oncle ou frère du Roi, ou au moins Prince légitime de son sang. Les autres Prêtres

Sacrifices au soleil.

L'AMÉRI-
QUE.

chargés des sacrifices étoient tous Incas de la famille Royale. A l'égard des autres services du Temple, il suffisoit qu'ils fussent rendus par des Incas privilégiés, & ils n'avoient ni les uns, ni les autres d'habillement particulier. Dans toutes les Provinces où le Soleil avoit des Temples, il n'y avoit que ceux qui étoient nés dans le pays, & les parents du Seigneur de chaque Province qui pussent remplir les fonctions de Prêtres. Le principal d'enire eux étoit toujours un Inca. Il y avoit plusieurs Maisons Religieuses, où on gardoit des filles destinées à conserver perpétuellement leur virginité, ou à devenir les maîtresses du Roi. Les Rois Incas ne permettoient pas qu'on fit aucun sacrifice pour eux lorsqu'ils étoient malades. Ils ne regardoient pas leurs incommodités comme un effet de la fragilité humaine, mais comme des messages du Soleil leur pere, qui venoient les appeler pour les faire reposer au ciel avec lui.

Toutes les fois que les Indiens entroient dans leurs Temples, le plus considerable d'entr'eux portoit la main sur un de ses sourcils, & soit qu'il en arrachât un poil ou non, il souffloit en-l'ait en signe d'offrande.

Division de
l'Empire, & suite
des sujets.

Les Rois Incas avoient divisé leur Empire en quatre parties qu'ils raportoient aux points Cardinaux. La ville de Cuzco en étoit comme le centre, & son nom dans la langue particuliere des Incas, signifioit le nombril de la Terre. Cette application leur paroissoit d'autant plus juste, que le Pérou est long & étroit comme le corps humain, & que la ville de Cuzco se trouve presque au milieu. La Province des Antis donnoit le nom d'*Antisuyu* à la partie de l'Orient; ils nommoient le Couchant *Cuntisuyu*, de la Province de Cunti. La partie du Nord prenoit son nom de la Province de Chincha, une des plus grandes du Pérou; & celle de Collasuyu tiroit le sien de la Province de Colla qui est fort étendue, & située au Midi. En nommant les Provinces, on sçavoit les points Cardinaux, & les quatre principaux chemins qui partoient de Cuzco pour y conduire, en portoient aussi le nom.

Afin de prévenir & d'arrêter tous les maux qui pouvoient arriver dans leur Royaume, les Incas firent une loi, par laquelle il étoit réglé que dans toutes les villes on mettoit sur le registre public les habitants par Décuries. Chacune de ces Décuries avoit un Chef particulier, qui étoit subordonné à plusieurs Officiers supérieurs les uns aux autres. Les Décuries étoient obligés de solliciter les affaires des neuf habitants qu'ils commandoient, & de représenter leurs besoins au Gouverneur, ou au Ministre chargé de distribuer les vivres, les grains pour semer, la laine pour les habillements, ou les matériaux pour rebâir les maisons. Ces Décuries devoient aussi déclarer à l'Officier son supérieur, celui de sa troupe qui avoit commis la moindre faute, & l'Officier faisoit punir le coupable. Si le crime étoit considerable, l'accusation étoit portée à un Officier au dessus du premier, & le jugement ne tardoit pas à être prononcé & exécuté. Les causes civiles se traitoient de la même maniere, & chaque ville avoit un Juge qui decidoit souverainement des procès des Particuliers. A l'égard des démêlés qu'une Province pouvoit avoir avec une autre au sujet des bornes des terres, ou du droit des pâturages, l'Inca en prenoit connoissance, & députoit un Commissaire particulier pour juger les différends. Si ce Commissaire ne pouvoit concilier les Parties, il en donnoit avis à l'Inca qui faisoit un Edit, ou qui remettoit

la décision de l'affaire à la première visite qu'il feroit dans cette Province.

Tout Décurion qui ne sollicitoit pas pour ses gens, étoit châtié plus ou moins rigoureusement, suivant le degré de sa négligence, ou le tort qu'il avoit causé. S'il n'avertissoit pas du crime commis, & s'il gardoit le silence seulement pendant un jour sans aucune raison légitime, il étoit lui-même déclaré coupable & puni doublement; premièrement, pour n'avoir pas fait son devoir, & en second lieu, pour s'être chargé de la faute du criminel. La mort, le fouet, le bannissement étoient les peines ordinaires, suivant l'exigence des cas. On punissoit également un jeune homme de famille sans rien pardonner à son âge. On modéroit à la vérité la punition suivant la délicatesse de son tempérament; mais la rigueur du châtiment retomboit sur le pere, à qui on reprochoit de n'avoir pas travaillé à corriger les mauvaises habitudes de son fils. Les Décurions étoient aussi chargés de rendre compte à leurs supérieurs de ceux des deux sexes qui naissoient ou qui mouraient. On en présentait tous les ans un état général à l'Inca, ainsi que celui des troupes.

Les Incas, pour se faire aimer de leurs sujets, n'otoient jamais la dignité de Cacique ou Gouverneur, à ceux dans la famille desquels elle étoit héréditaire. Si celui qui en étoit revêtu avoit commis une faute assez considérable pour être dépouillé de cette marque d'honneur & de noblesse, on la donnoit à quelqu'un de ses freres ou de ses enfants. La même chose s'observoit à l'égard des charges militaires. Les Incas ne privoient jamais de leurs emplois les principaux habitants des Provinces qu'ils soumettoient, mais ils leur donnoient pour Chefs des Princes du Sang.

Un Juge étoit obligé, sous peine de mort, de condamner à la punition portée par la loi, & il ne pouvoit en aucun cas la diminuer ou l'augmenter. Les Indiens croyoient que le Soleil révéloit ses loix à leur Inca son fils, & par conséquent ils pensoient que la désobéissance étoit un sacrilège. Le peu de procès qu'il y avoit parmi eux étoit jugé sans appel & sans délai par le Juge de chaque ville, qui faisoit exécuter dans l'espace de cinq jours la sentence qu'il avoit rendue. Si l'affaire étoit trop grave, elle étoit renvoyée au Juge de la Province qui en ordonnoit définitivement. Les Juges de chaque ville rendoient compte toutes les Lunes à des Juges supérieurs des sentences qu'ils avoient rendues, & ces derniers en donnoient avis à d'autres par degrés jusqu'aux Viceroyes ou Lieutenants des quatre parties de l'Empire qui jugeoient souverainement. Par ce moyen la conduite des Juges étoit examinée avec beaucoup de rigueur, & on punissoit très-sévèrement la moindre prévarication qu'on remarquoit en eux. Pour donner des avis à l'Inca ou à son Conseil, les Péruviens se servoient de cordons de différentes couleurs, & par les nœuds qu'ils plaçoient en différents endroits, ils faisoient entendre les choses dont ils vouloient instruire leur Souverain.

Pour empêcher ceux qui avoient le maniement des biens du Soleil & de l'Inca d'abuser de leurs charges, il y avoit des Contrôleurs & des Commissaires nommés *Cucuy-Ricoc*, c'est-à-dire, Œil par-tout, qui voyageoient secrètement dans les Provinces. Ils s'informoient de la conduite de ceux qui étoient en place, & faisoient punir rigoureusement la plus petite faute.

Dans chacune des quatre parties de son Royaume, l'Inca avoit trois

L'AMÉRIQUE.

Conseils, pour la Guerre, pour la Justice ordinaire & pour les Biens. Chacun de ces Conseils avoit ses degrés de subalternes, qui descendoient jusqu'aux Décuries. Les Vicerois ou Lieutenants présidoient à ces Conseils, & quoique Souverains dans leur Province, ils rendoient compte à l'Inca de ce qui s'y passoit. Ces charges étoient toujours remplies par les Incas légitimes, qui seuls pouvoient former le Conseil d'Etat, & comme ils recevoient l'ordre immédiatement de l'Inca, ils décidoient de toutes les affaires civiles ou militaires.

Marriages des Péruviens.

Chaque année, ou tous les deux ans, le Roi faisoit assembler tous les garçons & toutes les filles de la race Royale qui n'étoient pas mariés, & qui se trouvoient alors dans Cuzco. Les filles devoient avoir dix-huit à vingt ans, & les garçons vingt-quatre; car on ne leur permettoit pas de se marier plutôt, voulant qu'ils fussent capables de gouverner leurs affaires. Lorsqu'ils étoient assemblés l'Inca se mettoit au milieu d'eux, les appelloit par leur nom, & leur faisoit donner la foi, après quoi il les remettoit entre les mains de leurs parents, qui les conduisoient chez le pere du marié, & la nèce se faisoit pendant trois ou quatre jouts avec les plus proches parents. Ces femmes prenoient souvent dans la suite, pour se faire honneur, le titre de femmes livrées de la main de l'Inca. Le lendemain de cette cérémonie consacrée aux Princes du Sang, les Ministres que l'Inca dépuitoit marioient de la même maniere les jeunes gens de la ville, observant la distribution des quartiers, & surtout de la haute & basse ville. Les Maisons des Incas nouvellement mariés, étoient bâties par les Provinces chargées de ce soin. Quant aux meubles, les parents de l'homme & de la femme en fournissent chacun la moitié. Les Communautés de chaque ville élevoient la maison d'un Bourgeois qui se marioit, & ses plus proches parents lui fournissent les meubles. Un habitant d'une ville ne pouvoit se marier dans aucune autre Province, ni même dans aucune autre ville, afin de ne confondre ni les Nations, ni les races. Tous ceux qui étoient de la même Nation & qui parloient la même langue, se disoient parents; mais pour ne pas confondre les Décuries, il étoit défendu à tout Particulier d'aller vivre dans un autre quartier que celui qu'il occupoit lors de son inscription sur les registres.

Les veuves ne sortoient point pendant la première année de leur veuvage. Il étoit bien rare qu'elles passassent à de secondes nèces, & quand il leur restoit des enfants, elles demeuroient toute leur vie en viduité. Elles étoient si considérées qu'il y avoit des loix qui ordonnoient qu'on travaillât leurs terres avant celles des Cutacas & de l'Inca même, & elles jouissoient encore de plusieurs autres privilèges. Lorsqu'elles se remarioient elles n'épousaient guettes que des hommes qui eussent perdu leurs femmes, car les garçons auroient eu honte d'épouser une femme qui auroit déjà été mariée.

Depuis le premier Inca, tous ceux qui lui succéderent regardèrent leur mariage avec leur sœur aînée de pere & de mere comme une loi indispensable, & au défaut de sœur légitime, ils faisoient épouser à l'héritier présomptif de la couronne sa plus proche parente de tige Royale. Quand le Prince n'avoit point d'enfants de sa sœur aînée, il épousait la seconde, & ainsi de suite; car les Incas vouloient perpétuer le sang du Soleil dans toute

sa pureté. Pour autoriser encore le mariage de l'Inca avec sa sœur, ils disoient qu'il ne falloit pas qu'une femme fût honorée du titre de Reine, à moins que sa naissance ne lui donnât un droit légitime. Les Incas avoient aussi pour maîtresses leurs parentes depuis le quatrième degré. Les enfants de ces derniers étoient regardés comme légitimes, & on leur rendoit les honneurs de l'adoration. Les enfants de toute autre femme passoient pour enfants naturels, & on les traitoit comme des hommes ordinaires. Les Incas avoient ainsi trois sortes d'enfants.

Il étoit ordonné par une loi, que lorsqu'un Inca n'auroit point d'enfants de sa femme légitime, l'ainé de ceux qui venoient en droite ligne du sang des Incas pourroit succéder au trône. C'est la raison pour laquelle les Rois épousoient leurs parentes, & eux seuls avoient le privilège d'épouser leurs sœurs.

Quant aux Curacas, ils héritoient de différentes façons, suivant les lieux où ils résidoient. Il y avoit des Provinces où le fils aîné succédoit à son père; dans d'autres les sujets choisissoient celui des enfants de leur Curaca qui leur plaisoit davantage. Dans certains cantons le fils aîné succédoit au père, le second au fils aîné, le troisième au second, & ainsi des autres. A la mort de tous les frères l'héritage retournoit au fils de l'ainé, ensuite à celui du second, du troisième, &c.

Personne n'aidoit les femmes dans leurs couches, & aussitôt qu'elles étoient délivrées, elles se lavoient dans l'eau froide, & faisoient leur ménage comme auparavant.

D'abord qu'un enfant étoit venu au monde, la mère le lavoit dans l'eau froide, & répétoit cent ablutions tous les marins, après avoir laissé l'eau à l'air roure la nuit. Les mères qui avoient le plus de pitié pour leurs enfants, prenoient de cette eau dans leur bouche & la leur jetoient par tout le corps, excepté sur le sommet de la tête, auquel elles ne touchoient jamais. Elles croyoient, en lavant ainsi les enfants, les accoutumer au froid, à la fatigue & leur fortifier les membres. C'est dans la même vue qu'elles laissoient passer plus de trois mois avant que de leur envelopper les bras. Elles ne prenoient jamais leurs enfants dans leurs bras, disant que les enfants n'en vouloient plus sortir quand on les y avoit accoutumés. Lors donc qu'elles vouloient leur donner à tetter, elles se conchoient, pour ainsi dire, sur eux, & elles ne leur en donnoient que le matin, à midi & le soir, persuadées qu'en allaitant plus souvent, ils devenoient gourmands & sujets à vomir. De quelque qualité que fût une femme, elle nourrissoit elle-même son enfant, à moins qu'elle n'en fût empêchée par ses indispositions. Lorsqu'une mère avoit assez de lait, elle ne donnoit aucune autre nourriture à son enfant, de crainte que les aliments ne corrompissent le lait qu'il avoit pris. Sirot qu'une mère vouloit tirer son enfant du berceau, elle le mettoit dans un trou fait en terre, où il étoit jusqu'à l'estomac, & elle lui présentoit de quoi l'amuser, après l'avoir environné de vieux drap, afin qu'il fût plus mollement. Quand l'enfant commençoit à se traîner, il falloit qu'il prît le terton de sa mère, qui pour lors se mettoit à genoux pour le lui donner. Les Péruviens sévroient leurs enfants à l'âge de deux ans, & leur coupoient les cheveux qu'ils avoient apportés en naissant. Tous les parents s'assembloient pour cette cérémonie, & celui qu'on avoit choisi pour nommer

Manière d'élever leurs enfants.

L'AMÉRI-
QUE.

l'enfant, lui donnoit le premier coup de rasoir (1). Tous les autres parents s'avançoient ensuite suivant leur âge & leur qualité, & achevoient de raser l'enfant. On lui imposoit aussitôt le nom que son perein, d'accord avec tous les autres parents, avoit choisi, & chacun lui faisoit des présents d'habillements, de bestiaux, d'armes, &c. Après les présents on buvoit, & on dançoit en chantant toute la nuit. On recommençoit la fête le lendemain, & les deux ou trois jours suivans, plus ou moins, selon l'état & les facultés des parents. Cette cérémonie étoit presque la même pour l'héritier de la couronne, si ce n'est qu'elle étoit plus solemnelle. Le Grand Prêtre du Soleil étoit toujours celui qui donnoit le nom au jeune Prince. Les Curacas de tout le Royaume accouroient à cette fête, ou du moins y envoyoient des Ambassadeurs chargés de toutes les raretés de leurs Provinces, afin d'en faire présent au petit Inca.

Cérémonies qui
s'observent en
armant les Incas
Chevaliers.

Tous les ans, ou tous les deux ans, on admettoit à l'épreuve militaire pour être Chevaliers, les jeunes Incas qui avoient atteint l'âge de seize ans. Tous les enfans des grands Seigneurs, quels qu'ils pussent être, étoient reçus, & on mettoit ceux qui se présentoient dans une maison, où de vieux Incas expérimentés dans l'art militaire, devoient les examiner sur plusieurs points. Ils commençoient par faire observer aux prétendants un jeûne très-austère pendant six jours, car on ne leur donnoit qu'une poignée de bled crud, avec un verre d'eau. Ce jeûne, dans sa première institution, avoit été réglé à trois jours, mais on en avoit doublé la durée, afin d'éprouver si les sujets seroient capables d'endurer la faim & la soif dans des cas de nécessité. Les proches parents des Novices jeûnoient aussi pour demander au Soleil leur pere commun, qu'il accordât à leurs enfans la force & le courage nécessaires pour supporter avec honneur les exercices auxquels ils s'étoient soumis. Si quelqu'un des Novices n'étoit pas d'une complexion assez forte, ou demandoit à manger ne pouvant résister à la faim, il étoit renvoyé comme indigne du rang auquel il aspirait. On donnoit à ceux qui avoient soutenu patiemment le jeûne, des nourritures propres à rétablir leurs forces en peu de temps.

Pour s'assurer des forces & de l'agilité du corps des jeunes gens, on les obligeoit à courir près d'une lieue & demie. Le premier qui arrivoit au bout de la carrière se faisoit d'une banderolle qu'on y avoit mise, & étoit déclaré Capitaine de ceux qui arrivoient après lui. Si quelqu'un des Novices prenoit haleine & ne pouvoit fournir toute la course, il n'étoit pas admis aux autres épreuves, & perdoit l'espérance d'être Chevalier. Les peres, les meres & les parents des jeunes prétendants étoient rangés en haie le long de la lice, & les encourageoient. Ils leur représentoient le déshonneur ou la gloire qui les attendoit, & les exhortoient à mourir plutôt que de demeurer en chemin. Le lendemain de la course on divisoit en deux troupes égales ceux qui étoient arrivés au but, & on chargeoit une de ces troupes d'attaquer un Fort que l'autre défendoit. Lorsque l'une & l'autre avoit ainsi combattu pendant tout un jour, on les dispoit différemment le jour suivant, c'est-à-dire, que les assaillans devenoient les défenseurs.

(1) Ce rasoir étoit une pierre à fusil.

On avoit soin de fournir aux combattants des armes dont le tranchant étoit émoussé ; mais malgré cette précaution il y en avoit toujours quelques-uns de tués ou de blessés, tant le désir de vaincre étoit fort en eux.

Après cet exercice on faisoit lutter ensemble ceux qui se trouvoient à peu près d'égale force. Ils sautoient, jetoient des pierres de différentes grosseurs, lançoient des javelots, & tiroient au blanc avec leurs arcs & leurs frondes. Souvent on éloignoit le but, afin de les engager à employer plus de force ; en un mot, on les exerçoit à toutes les armes offensives & défensives. Ils devoient faire sentinelle dix ou douze nuits de suite, & on les appelloit à des heures incertaines pour connoître s'ils pouvoient résister au sommeil. Quand on trouvoit quelques-uns d'eux endormis, on ne se contentoit pas de les accabler de reproches, on les frappoit de baguettes sur les cuisses & sur les bras qu'ils avoient toujours découverts. S'ils témoignoiént être trop sensibles à la douleur, on les chassoit en leur disant, que celui qui ne pouvoit souffrir un aussi petit mal pouvoit encore moins supporter celui des blessures. Quelquefois les Novices s'exécutoient dans une place publique, & souvent un Officier tenant une épée, ou une lance à deux mains, leur en présentoit la pointe vers les yeux, ou feignoit de leur abattre un bras ou une cuisse. Si le Novice fermoit les yeux, ou faisoit quelque mouvement d'appréhension, on jugeoit mal de lui, & on s'imaginait qu'il ne pourroit pas soutenir la vue des armes ennemies, puisque celles de ses amis l'effrayoient.

Les jeunes prétendants à la Chevalerie étoient obligés de sçavoir fabriquer leurs armes offensives, comme un arc, des fleches, une massue, un javelot, une lance & une fronde, qui se faisoient avec du jonc ou du chanvre, & les défensives qui consistoient en rondaches ou pavois. A l'égard de leurs chausses, ils ne pouvoient se dispenser de les sçavoir faire. Leur semelle étoit ordinairement de peau, de jonc ou de chanvre, & le dessus tressé avec de la laine ou du chanvre, ressembloit beaucoup aux sandales que certains Religieux portent.

Pendant le temps des épreuves, les maîtres haranguoient tous les jours les jeunes gens. Ils leur rappelloient la dignité d'une race qu'ils tiroient du Soleil, & les belles actions que les Rois ou les grands hommes leurs prédécesseurs avoient faites dans la paix ou dans la guerre. Ils leur représentoient les efforts de valeur qu'ils devoient faire pour étendre l'Empire des Incas ; la patience avec laquelle il falloit qu'ils supportassent les peines ; la piété, la douceur, la clémence qu'ils étoient obligés de faire éclater à l'égard de ceux qui leur étoient soumis, & enfin tout ce que pouvoient faire des hommes qui croyoient participer à la Divinité. Après toutes les épreuves on donnoit le nom de vrais Incas, fils du Soleil, à ceux qui s'en étoient rendus dignes. En même temps les sœurs & les meres de ces nouveaux Chevaliers venoient leur mettre des chausses de tresse & de cordes, comme un témoignage de l'examen rigoureux qu'ils avoient subi au sujet des exercices militaires qu'ils avoient courageusement soutenus.

Lorsque cette cérémonie étoit achevée on en donnoit avis au Roi, qui venoit aussitôt avec les plus âgés des Princes de son sang. Les jeunes guerriers ne l'apprecevoient pas plutôt qu'ils se prosternoient, & écoutoient en

L'AMÉRI-
QUE.

cette posture le discours que le Roi avoit coutume de leur adresser. Il leur remontoit en peu de paroles qu'il ne suffisoit pas d'avoir les marques d'honneur de Chevaliers du Sang Royal, mais qu'il falloit pratiquer les vertus de ceux qui les avoient précédés, être justes pour les pauvres, soulager les malheureux, se montrer véritables fils du Soleil par des actions aussi illustres que les rayons de leur pere étoient brillants, & se souvenir toujours qu'il ne les avoit envoyés du ciel que pour le bien de leurs sujets. Après avoir écouté ce discours avec un grand respect, les jeunes Chevaliers s'approchoient du Roi les uns à la suite des autres, & se mettant à genoux devant lui, ils recevoient de sa main la première & la principale marque d'honneur, qui étoit d'avoir les oreilles percées. Le Roi faisoit lui-même cette opération avec de grosses épingles d'or qu'il y laissoit, pour en élargir peu à peu le trou dont la grandeur devenoit incroyable. Le nouveau Chevalier en reconnaissance de la faveur qu'il venoit de recevoir, baisoit la main de l'Inca. Il alloit ensuite se prosterner devant un frere ou un oncle du Roi, & cet Inca, pour preuve que le Chevalier avoit subi tous les examens, lui ôtoit les souliers de corde & lui en mettoit de laine, comme ceux du Roi & des Incas. Après l'avoir ainsi chaussé, il le baisoit sur l'épaule droite, & pour l'encourager à suivre la vertu, il lui disoit : *Le fils du Soleil qui vient de se distinguer, mérite d'être adoré.*

Cette dernière cérémonie achevée, le nouveau Chevalier entroit dans un lieu magnifique, où les autres Incas lui donnoient une écharpe de diap de corot, dont il ne devoit faire usage néanmoins que dans un âge plus avancé. Ces mêmes Incas mettoient sur la tête des jeunes Guerriers deux sortes de fleurs extrêmement belles. Les seuls Incas du sang Royal pouvoient porter ces fleurs; on donnoit aux autres jeunes gens des feuilles d'une plante faite à peu près comme du lierre, & toujours verte. Après toutes ces marques d'honneur, on menoit solennellement les nouveaux Chevaliers dans la plus grande place de la ville, où ils se réjouissoient pendant plusieurs jours & dansoient aux chansons. Leurs plus proches parents en faisoient autant dans leur particulier, & se donnoient à manger les uns aux autres dans leurs maisons, charmés du triomphe des nouveaux Chevaliers, dont la gloire réjaillissoit sur ceux qui avoient eu soin de leur enfance.

Le légitime héritier de l'Empire subissoit les mêmes épreuves avec une égale rigueur, sans que sa qualité le pût exempter de la moindre fatigue. Il arrivoit seulement que celui qui gagnoit la banderolle, devoit la remettre aussitôt au Prince, comme un droit qui lui étoit dû, ainsi que l'héritage de l'Empire. Du reste l'Inca n'avoit aucun privilège; au contraire, on le traitoit, pour ainsi dire, plus durement que les autres, afin de lui faire comprendre que puisqu'il étoit destiné à être Roi, il falloit que sa vertu fût plus éminente, & qu'il ne le devoit céder à personne en constance dans les adversités, & en modération dans la prospérité. Pendant le temps de ses épreuves, qui duroient d'une lune à l'autre, le Prince étoit couvert de haillons comme un pauvre, & se montreroit publiquement toutes les fois qu'il le falloit. On l'habilloit ainsi pour lui apprendre à ne point se méconnoître, & à ne jamais mépriser les pauvres, quelque grand Roi qu'il fût un jour, se souvenant qu'il avoit été comme eux.

Lorsque

Lorsque les vieillards chargés de l'éducation des jeunes Chevaliers, avoient donné toutes les instructions au jeune Prince en présence de son pere, de ses oncles, de ses freres & de tous les Incas du sang Royal, ils se mettoient à genoux devant lui & l'adoroient, le déclarant par cette cérémonie le successeur de l'Empire. Ils lui donnoient ensuite la bordure rouge pateille à celle que le Roi portoit.

Les héritiers des grands Seigneurs étoient nourris à la Cour, & y demeuroient jusqu'à ce qu'ils héritassent de leurs terres. Cette politique des Incas étoit très-raisonnable, car ils s'attachoient par ce moyen tous les Seigneurs de leur Empire, & rendoient par leur présence leur Cour plus brillante & plus belle. D'ailleurs tous ces jeunes gens apprennoient mieux la langue qu'on parloit à Cuzco qu'ils regardoient comme divine, & s'instruisoient plus à fond des loix & des usages des Incas. La résidence de tant de jeunes Seigneurs à la Cour, prévenoit toute révolte & assuroit la tranquillité du pays, que les habitants de quelques Provinces éloignées, farouches & agueris, auroient pu vouloir troubler. Ces jeunes gens élevés avec soin, même pendant l'absence de l'Inca, & selon leur qualité, rendoient compte à leurs peres de toutes les faveurs qu'ils recevoient, & leur envoyoient quelquefois les habits que l'Inca leur donnoit après les avoir portés un jour; ce qui étoit une grace spéciale.

Lorsqu'une Péruvienne étoit mariée, elle ne sortoit presque jamais de sa maison, & s'occupoit dans les pays froids à filer & à carder de la laine; & dans les pays chauds, elle filoit & cardoit du coton, le tout pour son usage & celui de sa famille. Les femmes cousoient peu, parce qu'il n'y avoit presque jamais de coutures à leurs habillements. Chaque piece de toile étoit faite de la longueur nécessaire pour les choses auxquelles elle étoit destinée, & avoit ainsi quatre lisieres. Les autres ouvrages étoient tous de fils tors, & à peu près dans le même goût. Les hommes faisoient les chaufsuures, & ils n'auroient point été reçus Chevaliers s'ils avoient ignoré l'art de faire leurs chaufsuures & de fabriquer leurs armes. Quoique les Incas & les Curacas eussent des domestiques qui travailloient pour eux, ils ne pouvoient se dispenser de mettre quelquefois la main à l'ouvrage. Les Indiennes aimoient si fort à filer, qu'en allant d'un village à l'autre, ou dans la ville faire des visites, elles portoient toujours de quoi s'occuper. Il n'y avoit à la vérité que les femmes du peuple qui filassent ainsi le long des chemins; les Pallas, ou Dames de qualité, faisoient porter leurs quenouilles par leurs suivantes, quand elles alloient rendre visite à quelqu'un, & elles ne se mettoient à l'ouvrage que lorsqu'elles étoient arrivées chez leurs amis. Leurs fuseaux étoient faits de canne ou de roseau.

Si une femme qui n'étoit ni de la condition des Pallas, ni mariée à un Curaca, Seigneur de plusieurs vassaux, alloit rendre visite à une Palla, elle ne portoit aucun ouvrage; mais après avoir témoigné les plus grandes soumissions, elle prioit la Palla de lui donner de quoi travailler, lui faisant connoître par cette priere qu'elle s'avoit son inférieure. Alors la Palla prenoit son ouvrage ou celui de ses filles, & le donnoit à celle qui lui en demandoit, la distinguant par ce choix des femmes qui étoient en service. La politesse étoit connue dans tout le Pérou, & les hommes la pratiquoient

Tom. VIII.

K k k

L'AMÉRIQUE.

De la manière de vivre, & des occupations des femmes massètes.

L'AMÉRI-
QUE.

aussi; car les inférieurs faisoient tout leur possible pour plaire à ceux dont ils relevoient, & les supérieurs étoient occupés du soin de bien traiter ceux qui étoient au dessous d'eux. Lorsque les femmes vouloient reprendre les trous qui se faisoient aux habits, elles se servoient d'une espèce d'éguille faite avec une épine, & s'y prenoient si adroitement que la reprise ne paroissoit point.

Pour préparer les vivres, les Péruviens avoient au lieu de cheminée des fours de terre plus ou moins grands, suivant leurs richesses. Ils les allumoient par l'ouverture ordinaire, & sur le dessus ils faisoient plusieurs ouvertures, au moyen desquelles ils faisoient cuire dans plusieurs pots les viandes qu'ils vouloient accommoder, & épargnoient beaucoup de bois.

Partage des ter-
res.

Le premier soin d'un Inca, quand il avoit fait une conquête, étoit de donner les ordres nécessaires pour le gouvernement & pour la nourriture des habitants. Il regloit ensuite tout ce qu'il falloit faire pour rendre fertiles & pour augmenter les terres où on semoit du maïs. Il chargeoit de ce soin les Ingénieurs & les Maîtres des fontaines qui étoient extrêmement habiles, & comme la situation du pays rend l'eau nécessaire pour ensemercer les terres, les Ingénieurs conduisoient des canaux, qui servoient aussi pour les pâturages. Ils applanissoient les champs en forme quarrée, pour qu'ils reçussent plus aisément les eaux, & afin de profiter des bonnes terres qui se trouvoient sur les montagnes, ils les soutenoient avec de petites murailles, après en avoir ôté avec soin tous les rochers qui s'y trouvoient. Ils avoient la culture des terres en si grande recommandation, qu'ils faisoient souvent venir de l'eau de 15 ou 20 lieues par le moyen des canaux pour arroser des champs d'une fort petite étendue. Lorsque les terres étoient augmentées, ils en faisoient trois parties dans toute la Province. La première étoit pour le Soleil; la seconde pour le Roi, & la troisième pour les habitants, ayant toujours attention que ces derniers en eussent plus que moins. Si le nombre des habitants augmentoit, on retranchoit de la part du Soleil, ou de celle de l'Inca, pour leur donner des terres.

Culture des ter-
res.

L'ordre avec lequel les Péruviens labouroient les terres est digne d'admiration. Ils commençoient par celles des orphelins, des veuves, & de ceux que leur âge ou leurs infirmités rendoient incapables de ce soin. Il y avoit dans chaque ville & dans chaque quartier des hommes préposés à veiller à la culture des terres. Ces Officiers ou Commissaires montoient sur des tours faites exprès, sonnoient de la trompette pour qu'on les écoutât, & crioient à haute voix : *C'est aujourd'hui qu'on laboure les terres des impotents, que ceux qui peuvent y prendre quelque intérêt aient à s'y trouver.* Chacun s'y rendoit suivant le rôle qui en avoit été fait, & portoit sa provision. Les magasins publics fournissoient des grains à ceux qui n'en avoient pas pour semer. Les terres des soldats étoient cultivées pendant leur absence, parce que leurs femmes étoient alors mises au rang des veuves, & s'ils périssoient à la guerre, on prenoit un grand soin de leurs enfants, qui étoient mariés aux dépens du Public.

Aussitôt que les Indiens avoient travaillé aux terres des pauvres & des impotents, ils labouroient les leurs chacun à leur tour, & finissoient par celles des Curacas. Celles de l'Inca & du Soleil étoient travaillées les

dernières. Tous les Indiens s'assembloient pour ce travail, qui étoit pour eux un plaisir, & ils y alloient parés de leurs plus beaux habits, sur lesquels il y avoit de grandes plaques d'or & d'argent, avec de belles plumes sur la tête. Ils chantoient des chansons à la louange de leur Inca, & prenoient cette fatigue avec joye, parce qu'elle se rapportoit directement au Soleil & à l'Inca. Dans l'enceinte de la ville de Cuzco, il y avoit une piece de terre qui rapportoit beaucoup, & les Péruviens la regardoient comme une des plus grandes richesses du Soleil, à cause qu'elle avoit été la première qu'on lui eût consacrée. Les seuls Incas & les Pallas pouvoient la travailler, ce qu'ils faisoient avec joye & parés de leurs plus beaux ornemens.

Chaque Indien avoit une piece de terre qui rapportoit une quantité de maïs suffisante pour le nourrir lui & sa femme. On l'augmentoit d'une certaine quantité lorsqu'il avoit un garçon, & on ne lui en donnoit que la moitié pour une fille. Quand le fils se marioit, le pere, suivant la loi, lui remettoit la terre qu'il avoit reçue pour lui, & celle des filles étoit remise à leurs maris, après quoi le pere ne songeoit plus à elles. Les terres qu'on n'arrofoit point, & où on semoit des légumes étoient également partagées. Quant à la division de celles de la Noblesse, on suivoit l'usage des Curacas, & on leur en donnoit plus ou moins suivant la quantité de leurs enfans, ou de leurs domestiques; ce que les Indiens observoient encore avec plus de scrupule à l'égard des Incas du sang Royal, auxquels ils donnoient les meilleures terres.

Dans les pays où il y avoit peu d'eau, on en donnoit à chacun suivant son rang, & surtout dans les années de sécheresse. On sçavoit la quantité d'eau, & le temps nécessaire à chacun pour arroser les terres, & la faveur ne pouvoit procurer aucune préférence sur cet article. On punissoit publiquement celui qui n'avoit pas soin d'arroser son champ. La punition consistoit en trois ou quatre coups de pierre sur les épaules, ou le fouet sur les bras & sur les cuisses avec des verges d'osier, & ce châtiment étoit accompagné des noms de fainéant & de lâche, injure la plus morrifiante. Voici quels étoient les reglemens auxquels tout le monde étoit obligé de se soumettre, soit pour cultiver les terres, soit pour payer le tribut au Roi, soit enfin pour s'aider les uns les autres.

Reglemens pour
les tributs.

1°. Qu'on ne troublât en aucune façon ceux qu'on avoit exemptés du tribut pour des raisons particulieres. Tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'armées, les Capitaines jusqu'aux Centeniers, leurs neveux & leurs enfans, les Curacas & leur famille, tous les Officiers du Roi pendant qu'ils étoient en charge, aussi bien que les Soldats lorsqu'ils étoient à la guerre, les jeunes gens avant qu'ils eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans (car ils étoient obligés jusqu'alors de servir leurs plus proches parents), les vieillards au dessus de cinquante ans, toutes les femmes, tous les impotens & tous les Prêtres, Ministres du Soleil & Vierges élues.

2°. Que tous ceux qui n'étoient pas compris dans le rang des exemptés payassent exactement le tribut.

3°. Que l'on s'acquittât du tribut imposé par son travail, par le devoir de sa charge, ou par le temps qu'on employoit au service du Roi ou de l'Empire, & non en tirant quelque chose de son bien, qui tint lieu de corvée.

K k k ij

4°. Que chacun s'occupât de son métier sans se mêler de celui d'autrui ; excepté dans le labourage & la milice, deux choses communes & générales.

5°. Que le paiement du tribut se fit avec les denrées que produisoit le pays, sans pouvoir l'emprunter d'un autre.

6°. Qu'on donneroit aux ouvriers employés par l'Inca, ou les Curacas ; tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur métier, comme de l'or, de l'argent ou du cuivre à l'Orfèvre ; de la laine ou du coton au Tisserand ; des couleurs au Peintre, &c. Un ouvrier n'étoit obligé que de donner au plus trois mois de son temps, & s'il vouloit, pour achever l'ouvrage, travailler plus long-temps, ce qu'il employoit au-delà du temps déterminé, étoit rabattu sur l'année suivante. On avoit soin de marquer ce surplus par des nœuds, afin de ne pas l'oublier.

7°. Que tous les ouvriers qui payoient le tribut par leurs travaux fussent entretenus de vivres, d'habits, de remèdes même s'ils tomoient malades pendant le temps de leur travail ; & qu'on eût les mêmes attentions pour leurs femmes & leurs enfants, afin qu'ils les aidassent & les soulageassent ; car dans les travaux donnés à tâche, on ne demandoit que de le voir finir ; de façon que si un ouvrier aidé par sa famille, achevoit en huit jours l'ouvrage de deux mois, il étoit quitte de son tribut. Il y avoit cependant encore une loi qui ordonnoit que les riches & ceux qui avoient achevé leur tâche, aidassent aux autres pendant un jour ou deux.

8°. Qu'à des temps marqués les Juges, les Receveurs & les Maîtres des Comptes s'assemblassent dans la capitale de chaque Province pour y faire les comptes en présence du Curaca & du Gouverneur. Ces comptes se faisoient avec des nœuds ou de petits cailloux, & les Officiers du Roi ou les Gouverneurs examinoient ceux qui pouvoient faire mention de ce que chaque Particulier avoit exécuté. On leur montrait ensuite toutes les provisions & les munitions qui étoient dans le magasin public, enfin jusqu'à l'or, l'argent & les pierres qu'on avoit offerts au Roi. L'Inca Gouverneur prenoit une mémoire de tout ce qui étoit dans la Province, afin qu'il ne se fit aucune tromperie de la part des Receveurs & de celle des Indiens.

9°. Que tout ce qui resteroit des tributs après la dépense du Roi, seroit employé à l'avantage des sujets, & mis dans les magasins publics pour s'en servir au besoin. Quant aux choses rares, comme l'or, l'argent, les pierres, les plumes fines, les couleurs qui servoient à peindre ou à teindre, le cuivre & les autres choses singulières que les Curacas présentoient chaque année au Roi, elles tournoient autant à leur profit qu'à celui de leur Souverain ; car ce Prince, après en avoir pris ce qu'il lui en falloit pour le service de sa maison & de celles des Princes du Sang, partageoit le surplus entre ses Capitaines, & ceux mêmes qui lui en avoient fait présent. Sans cette attention du Monarque personne n'auroit osé faire usage de ces raretés.

Le dixième & dernier règlement déclaroit le genre des occupations ordonnées aux Indiens, soit pour le service du Roi, soit pour celui de leurs Provinces & de leurs Villes : comme d'aplanir & de réparer les chemins, de rebâtir les Temples du Soleil, ou d'y faire les réparations nécessaires ; de travailler aux magasins, aux palais des Gouverneurs & des Juges ; de raccommoder les ponts ; de faire passer les rivières dessous ; d'être courtiers ;

de labourer les terres, ferrer les fruires, conduire les troupeaux, garder les biens de la terre, construire des hôtelleries pour recevoir les voyageurs, & s'y trouver pour les servir.

Les Indiens donnoient encore pour tribut à l'Inca les habits, les armes & les chaussures des soldats qu'ils étoient obligés de faire, aussi bien que celles des pauvres & des infirmes, que l'âge ou les incommodités empêchoient de travailler. Les habillemens se faisoient de la laine que fournissoient les prodigieux troupeaux de l'Inca & du Soleil. Sur toute la côte, où le climat étoit trop chaud pour se servir d'habits de laine, on les faisoit avec du coton qui se tiroit aussi du domaine de l'Inca. Il y avoit trois sortes d'étoffes de laine; la première, qui étoit fort grosse, ne servoit qu'au menu peuple; la seconde, beaucoup plus fine, étoit réservée pour les Gentilshommes, les Officiers de l'Inca, les Capitaines & les Curacas. Cette laine étoit de toutes couleurs, & travaillée à peu près comme les draps de Flandres; la troisième, qui étoit de la plus grande finesse qu'on pût trouver, servoit au commun des Princes du Sang, tant Soldats que Capitaines & Officiers du Roi. Ces vêtements plus ou moins fins, se faisoient indifféremment dans les Provinces, suivant le talent des ouvriers. On faisoit la chaussure dans les Provinces qui produisoient beaucoup d'un chanvre qu'on tiroit de la tige & des racines d'un arbre. Les especes d'armes se fabriquoient dans les pays où l'on trouvoit le plus de matiere convenable, & ainsi chaque Province fournissoit ce qu'elle avoit, sans aller chercher chez les autres ce qu'elle n'avoit pas.

La principale des quatre fêtes du Soleil que les Rois Incas célébroient à Cuzco se nommoit *Raymi*, & elle arrivoit au mois de Juin, lorsque le Solstice étoit passé. Tous les Généraux & les Capitaines assistoient à cette fête, à moins qu'ils ne fussent à la guerre. Les Curacas & les grands Seigneurs du pays accouroient à l'envi pour se trouver aux cérémonies d'un si grand jour. Quoiqu'ils ne fussent point obligés d'en être témoins, ils étoient bien aises de venir adorer leur Dieu, & témoigner leur respect à leur Roi. Lorsque la vieillesse, la maladie, les affaires de l'Estat les empêchoient de s'y rendre, ils envoioient leurs fils & leurs freres, avec leurs parents les plus proches. L'Inca s'y trouvoit toujours, à moins qu'il ne fût à la guerre, ou qu'il ne fit la visite de son Royaume. Il en commençoit les cérémonies par une procession, & se mettoit le premier en marche comme souverain Prêtre, quoiqu'il y eût toujours un Inca du sang Royal, oncle ou frere légitime du Roi, revêtu de cette charge. Les Curacas marchaient après lui parés magnifiquement; les uns de robes semées de lames d'or & d'argent, avec des guirlandes de ces métaux sur leur coiffure; les autres couverts de la peau d'un lion, dont la tête leur servoit de coiffure, pour faire croire qu'ils avoient le courage de cet animal dont ils se persuadoient être descendus. On en voyoit d'autres vêtus comme on dépeint les Anges parés des ailes du *Cuntur*, oiseau si terrible & si fort que plusieurs ont tué des hommes. Les Indiens qui portoient les ailes de ces oiseaux, croyoient aussi en tirer leur origine.

Les Incas avoient des masques extraordinaires, représentant toutes sortes de figures horribles à voir. On les eût pris alors pour des insensés, en

L'AMÉRIQUE.

Fêtes du Soleil.

examinant leurs actions, jointes à un bruit confus d'instruments mal accordés. Chaque Nation portoit les armes dont elle se servoit à la guerre. D'autres Curacas portoient en peinture les belles actions qu'ils avoient faites pour le service du Soleil & celui des Incas. D'autres se faisoient suivre par un grand nombre de domestiques qui jouoient des instruments, enfin chaque Nation & chaque Particulier cherchoit à se distinguer dans cette fête.

Tous les Indiens, après la procession, se préparoient au Raymi par un jeûne fort austère, puisque pendant trois jours ils ne mangeoient qu'un peu de maïs blanc crud, avec une petite quantité d'herbes appellées *Chucam*, & ne buvoient que de l'eau. Les Prêtres Incas qui devoient faire les sacrifices préparoient la veille de la fête les moutons & les agneaux qui devoient y servir, aussi bien que les vivres & le breuvage qu'on devoit présenter au Soleil. Ils examinoient auparavant à peu près le nombre de ceux qui se trouvoient à la fête; car il falloit que tout le monde de quelque condition qu'il fût, eût part à ces offrandes. Les femmes du Soleil employoient cette même nuit à pétrir une pâte nommée *Cancu*, & elles en faisoient de petits pains de la grosseur d'une pomme. Les Indiens ne pétrissoient jamais leur pain que dans cette occasion & à une autre fête, encore n'en mangeoient-ils que deux ou trois morceaux. Une espèce de légume appellée *Garu*, qu'ils faisoient bouillir ou rôtir, leur tenoit ordinairement lieu de pain. Les Vierges élues pouvoient seules pétrir la farine dont on faisoit les pains, que l'Inca & les Princes du Sang devoient manger. Elles accommodoient aussi toutes les autres viandes, & il étoit supposé que ce jour-là le Soleil traitoit ses enfants. Tout ce qu'il falloit pour le festin des Incas étoit préparé par les femmes du Soleil, & les autres femmes se chargeoient d'apporter tout ce qui étoit destiné pour le peuple. Le pain qui se faisoit en cette occasion étoit pétri avec une attention extrême, & il falloit que la farine fût très-pure.

Le jour de la fête, l'Inca sortoit accompagné de tous ses parents, qui marchaient suivant leur rang & leur âge. Ils alloient ainsi dans une grande place, où ils attendoient nus pieds & les yeux tournés vers le Levant que le Soleil parût. D'abord qu'ils l'apercevoient, ils se mettoient à genoux pour l'adorer, & les bras ouverts vis-à-vis de leurs visages, ils lui donnoient des baisers en l'air, en disant qu'ils le regardoient comme leur pere & leur Dieu. Les Curacas qui n'étoient pas du sang Royal, faisoient les mêmes adorations. Le Roi seul se levoit ensuite, prenoit deux grands vases pleins de leur breuvage ordinaire, & en qualité de fils aîné du Soleil il l'invitoit à boire dans le vase qu'il tenoit de la main droite. Après cette invitation, l'Inca répandoit la liqueur de ce vase dans une cuvette d'or, d'où, par le moyen d'un tuyau, elle se rendoit à la maison du Soleil. L'Inca buvoit ensuite un peu de la liqueur du vase qu'il tenoit de la main gauche, & partageoit le reste entre tous les Princes du Sang, en versant quelque partie de cette liqueur dans les petites coupes d'or ou d'argent qu'ils avoient apportées à ce dessein. On donnoit aux Curacas une autre boisson que les femmes du Soleil avoient préparée, car la première n'étoit uniquement que pour les Incas du sang Royal.

Après cette cérémonie ils alloient tous en ordre à la maison du Soleil, & à deux cents pas du Temple chacun se déchaussoit à l'exception du Roi. Ce Prince & tous les Incas de son sang entroient & se prosternoient devant l'image du Soleil. Les Curacas se croyant indignes de cet honneur, demeuroient dans la grande place. Aussitôt que le Roi avoit offert au Soleil le vase d'or qu'il tenoit, tous les Princes du Sang remettoient les leurs aux Prêtres Incas. Les Sacrificateurs offroient ces vases d'abord, & alloient ensuite prendre ceux des Curacas, qui s'avançoient suivant leur rang, & le temps auquel ils avoient été soumis à l'Empire de l'Inca. En donnant leurs vases, ils faisoient présent au Soleil de petits animaux d'or & d'argent de toutes les espèces, mais surtout de celles qui abondoient dans leurs Provinces. Cette offrande finie, chacun retournoit en silence prendre la place qu'il occupoit auparavant. On voyoit alors paroître les Sacrificateurs avec une grande quantité d'agneaux & de brebis brêmes de différentes couleurs. Ils choisissoient dans tous les bestiaux qui appartenoient au Soleil, un agneau noir pour l'offrir le premier. Ils sacrifioient cet agneau afin d'en tirer des présages sur la solemnité de la fête, cérémonie qu'ils observoient aussi dans toutes leurs actions importantes, & ils jugeoient des sentiments du Soleil par le cœur & par les poumons de la victime. Selon les présages dont ils avoient besoin, ils immoloient des agneaux, des moutons & des brebis brêmes, car ils n'otoient jamais la vie aux autres, & ils ne les mangeoient que lorsqu'elles ne pouvoient plus porter.

Dans ces sacrifices ils tournoient la tête de l'animal du côté du Levant, & pendant que trois ou quatre hommes le tenoient fortement, les Sacrificateurs lui ouvroient le côté gauche, & tiroient avec la main le cœur, les poumons & toutes les entrailles qui devoient sortir entières sans qu'il y eût rien de rompu. Ils étoient satisfaits lorsque les poumons palpitoient encore, & après les avoir tirés seulement dehors sans les détacher entièrement, ils souffloient dans le gosier de l'animal qu'ils lioient ou serroient ensuite avec la main, examinant si les conduits par où l'air entre dans les poumons étoient plus ou moins enflés. S'ils étoient très-gonflés, c'étoit un heureux présage, & on s'en réjouissoit. Si en ouvrant le côté de la victime elle s'échappoit des mains de ceux qui la tenoient, si le gosier qui tient ordinairement aux entrailles se rompoit, si les poumons étoient déchirés, que le cœur fût gâté, ou qu'il arrivât quelque autre accident, on en tiroit un mauvais augure. Lorsque le présage de l'agneau n'étoit pas favorable à la fête du *Raymi*, ils immoloient un mouton. Si le présage n'en étoit pas meilleur, ils sacrifioient une brebis brême, & s'ils n'avoient pas lieu d'être contents de ce dernier sacrifice, ils ne laissoient pas de célébrer la fête, mais c'étoit avec douleur; car ils croyoient que le Soleil leur père étoit en courroux, & qu'il vouloit les punir de quelque faute.

Ils immoloient ensuite une infinité d'autres agneaux, de moutons & de brebis pour le sacrifice ordinaire, sans ouvrir le côté de ces dernières victimes. Après les avoir égorgées, on les écorchoit, & on n'en gardoit que le sang & le cœur pour l'offrir au Soleil, avec le sang & le cœur du premier agneau. Les Sacrificateurs réduisoient le tout en cendres, avec un feu qu'ils croyoient avoir reçu immédiatement du Soleil, parce qu'ils l'allumoient de

cette maniere : Le premier des Prêtres portant sur la poitrine un vase concave très-poli & très-luisant, gros comme la moitié d'une orange, le présentait aux rayons du Soleil. Ces rayons s'y rassembloient, & par réflexions allumoient un peu de coton, placé à une distance convenable. Ce feu qui étoit regardé comme sacré, servoit à consommer les offrandes, & à rôtir toute la viande qu'on mangeoit ce jour-là. On le conservoit ensuite pendant toute l'année dans la maison des Vierges élues, & s'il venoit à s'éteindre, c'étoit un très-mauvais présage. Lorsque le Soleil étoit caché la veille de la fête, jour destiné à tout préparer, le Grand Prêtre allumoit du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Cependant ils étoient chagrins d'avoir recours à ce moyen, parce qu'ils croyoient que le Soleil en refusant de leur donner du feu, leur marquoit qu'il étoit irrité contre eux.

La chair des animaux factifiés étoit cuite dans les deux principales places de la ville, & on la distribuait à tous ceux qui se trouvoient à cette solennité, selon leur rang & leur dignité. L'Inca assis dans une chaise d'or massif, posée sur une table de même métal, envoyoit dire aux Bourgeois de la haute & basse ville, comme à ses bons sujets, de boire de sa part aux principaux Indiens des Nations étrangères qui se trouvoient à cette cérémonie. Après cette première invitation, l'Inca en faisoit faire une seconde aux Curacas des environs de Cuzco. Le Seigneur chargé de cette commission disoit à celui auquel il étoit envoyé : *Le Capac Inca t'envoie inviter à boire, & je viens pour te faire raison de sa part.* Le Capitaine ou le Curaca prenoit le vase avec beaucoup de respect, & levoit les yeux du côté du Soleil pour lui rendre grâces de la faveur que son fils lui faisoit, & dont il s'avoit indigné. Lorsqu'il avoit bû, il rendoit le vase à l'Inca sans aucun compliment, & donnoit plusieurs baisers à l'air comme une marque d'adoration. Les Capitaines & les Curacas attaquoient ensuite pour boire, les uns, l'Inca lui-même; les autres, ses parents, en observant le même ordre dans lequel ils avoient été invités. Pour cet effet ils s'approchoient de l'Inca sans lui rien dire, & donnoient seulement des baisers à l'air. Le Roi les recevoit avec bonté, & prenoit les vases qui lui étoient offerts; mais comme il ne pouvoit pas tout boire, & que cela ne lui étoit pas permis, il portoit le vase à sa bouche, prenoit quelques gouttes de la liqueur, & ordonnoit à ses Gentilshommes, qui étoient tous Incas privilégiés, de boire pour lui avec les Capitaines & les Curacas. Ces Gentilshommes obéissoient avec joie, & après avoir bû, ils rendoient les vases à ceux qui les avoient présentés, & ces derniers les conservoient soigneusement, & les adoroient, pour ainsi dire, à cause que le Roi les avoit touchés de ses mains & de ses lèvres. Toutes les boisons finies chacun reprenoit sa place, & des troupes de badadins venoient danser aux chançons. Ceux-ci étoient suivis de gens masqués qui portoient des devises & des blasons.

La fête du *Raymi* durait neuf jours, pendant lesquels les festins, les jeux, les danses ne discontinuoient pas; car on ne faisoit attention aux mauvais augures que les premiers jours. Après la neuvaine les Curacas s'en retournoient chez eux avec la permission du Roi, & très-satisfaits d'avoir assisté à la principale fête de leur Dieu. Le Roi la célébroit partout où il se trouvoit

trouvoit, soit qu'il fût à la guerre, soit qu'il fût à la visite de son Royaume; mais elle se faisoit avec plus de solennité à Cuzco que partout ailleurs.

La seconde fête du Soleil se célébroit lorsqu'on recevoit les jeunes gens Chevaliers, & on n'y observoit d'autres cérémonies que celles de la réception des Chevaliers, & des réjouissances qu'on faisoit ensuite.

La troisième fête du Soleil qui se nommoit *Cuscuieraymi*, se faisoit après les semailles, quand le maïs commençoit à sortir de terre. Alors les Péruviens offroient au Soleil quantité d'agneaux, de moutons & de brebis brêmes, le priant de commander à la gelée de ne point toucher à leur maïs. Dans la vallée de Cuzco & dans celles qui sont sur la même ligne, les gelées sont très-fortes, & le maïs plus au froid que tous les autres grains. Lorsque les Indiens voyoient qu'il n'y avoit point de nuage pendant la nuit, ils allumoient des herbages, croyant que la fumée empêchoit la gelée de faire impression. Le maïs étant la principale nourriture des Indiens, c'étoit avec raison qu'ils craignoient de le perdre, & qu'ils faisoient des vœux & des sacrifices. Ils honoroient cette fête par des danses & des festins, pendant lesquels ils buvoient avec excès, & comme les sacrifices étoient publics, la chair des victimes étoit partagée aux assistants.

La quatrième & dernière fête solennelle que les Incas célébroient à leur Cour se nommoit *Citu*. Elle étoit un sujet de joye générale, car ils ne la célébroient que lorsqu'ils vouloient bannir de la ville & des environs toutes les maladies, les peines & les foiblesses qui tourmentent ordinairement les hommes. Cette fête avoit beaucoup de rapport avec l'expiation des Gentils, & elle étoit accompagnée de grandes cérémonies. Les Indiens s'y préparaient par l'abstinence, & ils observoient ce jeûne le premier jour de la Lune, après l'Equinoxe de Septembre. Ils avoient deux sortes de jeûnes; le plus austère étoit celui pendant lequel ils ne mangeoient qu'un peu de maïs crud, & ne buvoient que de l'eau, & il duroit trois jours. Le second n'étoit pas si rude, car ils pouvoient manger le maïs rôti en plus grande quantité, & des herbes crues mêlées avec une sorte d'épicerie & du sel. Leur breuvage ordinaire ne leur étoit point interdit, mais ils ne pouvoient manger qu'une fois le jour.

Après s'être ainsi préparés, & que tous en général jusqu'aux enfants avoient jeûné un jour entier avec cette grande austérité, ils passoient la nuit à faire d'un pain qu'ils nommoient *Cancu*. Ils le formoient en pelotons qu'ils mettoient dans de grandes matmites de tette, ainsi qu'une autre sorte de pain dans lequel ils mêloient le sang des jeunes garçons & des enfants au dessus de cinq ans & au dessous de dix ans. Ce sang étoit tiré d'entre les sourcils & des narines. Les parents s'assembloient pour cette cérémonie, c'est-à-dire, que les freres alloient dans la maison de leur aîné, ou de leur parent le plus proche & le plus âgé. La nuit qu'on faisoit ce pain, & un peu avant la pointe du jour, ceux qui avoient jeûné se lavaient le corps, & avec de la pâte dans laquelle on avoit mis du sang, ils se frottoient la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras & les cuisses, afin de se nettoyer & de chasser de leurs corps toutes les maladies & les foiblesses. Après cette cérémonie, le plus âgé ou le plus qualifié de la maison prenoit

Tome VIII,

L II

L'AMÉRI-
QUE,
Seconde fête.

Troisième fête.

Quatrième fête.

un morceau de cette pâte dont il frottoit la porte de la rue, & l'y laissoit attaché pour marquer qu'on s'étoit purifié dans cette maison. Le Grand Prêtre faisoit la même cérémonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil, & d'autres Prêtres en alloient faire autant dans la maison des femmes du Soleil, & dans un Temple qui étoit à une lieue de la ville. On envoyoit encore des Prêtres dans les lieux qui étoient regardés comme sacrés, & le plus âgé des oncles du Roi faisoit cette cérémonie dans son Palais.

D'abord que le Soleil paroissoit tous les Indiens l'adoroient, le prioient de chasser bien loin tous les maux intérieurs & extérieurs dont ils étoient menacés, rompoient un morceau du pain dans lequel il n'y avoit point de sang & le mangeoient. Après l'adoration qui se faisoit à une heure marquée, afin qu'elle fût générale, on voyoit sortir de la Forteresse un Inca du sang Royal, représentant un Courtier du Soleil. Il étoit richement vêtu, & sa mante étoit retroussée au tour de son corps. Il avoit à la main une lance garnie de plumes de différentes couleurs depuis la pointe jusqu'à la poignée, & enrichie de quantité d'anneaux d'or. Avec cette enseigne qui servoit d'étendard en temps de guerre, ce Courier sortoit de la Forteresse comme un Courtier de guerre, & descendoit la côte en faisant différents mouvements avec sa lance jusqu'à ce qu'il fût au milieu de la principale place de Cuzco. Il joignoit en cet endroit quatre autres Incas du sang Royal, qui avoient des lances pareilles à la sienne, & qui étoient habillés comme lui. Lorsque le premier Courtier approchoit des autres, il touchoit leurs lances de la sienne, & leur disoit que le Soleil leur commandoit, comme à ses messagers, de chasser de la ville & des environs tout ce qu'ils trouveroient d'incommodités & de maladies. Les Incas pattoient en même temps le long des quatre grands chemins qui aboutissoient à la ville, & qu'ils croyoient conduire aux quatre parties du Monde. Tous les habitants, hommes & femmes, jeunes & vieux sortoient lorsqu'ils voyoient passer ces Incas, & venoient aux portes de leurs maisons avec des acclamations & des applaudissements extraordinaires, secouant leurs robes, comme pour en ôter la poussière. Ils se frottoient aussi la tête, le visage, les bras & les cuisses avec la main, pour chasser de leurs maisons les maux que ces Courtiers du Soleil bannissoient de la ville. Les quatre Cobreurs trouvoient à un quart de lieue un pareil nombre d'Incas privilégiés qui prenoient leurs lances, & couroient un autre quart de lieue, où ils étoient relevés par d'autres: ce qui se répétoit jusqu'à cinq ou six lieues de la ville. On plantoit alors les lances, afin de montrer que les maux étoient bornés à cet endroit, & qu'ils ne pouvoient passer ces limites.

La nuit suivante les mêmes Incas sortoient dans les rues avec de grandes torches de paille nattée qui brûloient un certain espace de temps. Après avoir parcouru toute la ville, ils en sortoient croyant mettre dehors les maux de la nuit, comme ils avoient chassé avec leurs lances les maux du jour. Ils jetoient le reste de ces torches dans la rivière, où ils s'étoient lavés le jour précédent, afin que son courant emportât jusques dans la mer les maux qu'ils avoient bannis. Si le lendemain un Indien rencontroit au bord de la rivière quelque reste de ces torches, il s'en éloignoit promptement, dans la crainte qu'il ne fût contagieux. Après s'être ainsi servis du fer & du

feu, ils faisoient des réjouissances publiques pendant tout le quartier de la Lune, & rendoient grâces au Soleil de les avoir délivrés de leurs maux. Ils lui sacrifioient beaucoup d'agneaux & de moutons, dont ils jettoient dans le feu les entrailles, & faisoient cuire publiquement la chair qu'ils distribuoient à tous les assistants. Ils passoient le jour & la nuit à chanter, à danser & à boire, n'oubliant rien de ce qui pouvoit les divertir dans les maisons particulières & dans les places publiques.

Les Indiens célébroient aussi dans le Temple du Soleil, mais avec moins de solennité, le commencement de chaque Lune. Ils faisoient des sacrifices en actions de grâces, lorsque les Incas avoient remporté quelque victoire, ou lorsqu'une Province se soumettoit volontairement à l'Empire. Ils faisoient encore des fêtes chacun dans leurs maisons après avoir fait la récolte & serré la moisson. Ils offroient au Soleil un peu de suif qu'ils brûloient; mais les Gentilshommes & les plus riches lui sacrifioient des lapins domestiques qu'ils jettoient dans le feu, pour rendre grâces au Soleil des biens qu'il leur avoit accordés cette année, & pour le prier de recommander à leurs greniers de bien garder les grains qu'il leur avoit donnés.

Les funérailles des Rois se faisoient avec beaucoup de solennité, & pendant un certain espace de temps. Leurs corps étoient embaumés si parfaitement qu'ils paroissent encore vivants, & on en portoit toutes les parties intérieures dans un Temple, à cinq lieues de Cuzco, sur la rivière de Yucay. Lorsque l'Inca mouroit, ou quelqu'un des principaux Seigneurs du pays, les domestiques & les femmes qu'ils avoient le plus aimés, se faisoient enterrer vivants. Les Indiens croyoient à l'immortalité de l'ame, mais ils s'imaginoient qu'après cette vie il y en avoit une corporelle, & en conséquence de cette idée les femmes & les domestiques du Roi ou du Prince qui étoit mort, s'offroient à le suivre pour le servir. Après avoir embaumé le corps de leur Inca, les Péruviens le plaçoient dans le Temple & devant l'image du Soleil, & lui offroient des sacrifices comme à une homme divin, fils du Soleil. Les Bourgeois de la ville pleuroient tous les jours leur Souverain, durant un mois entier. Les Naturels des Provinces éloignées de Cuzco, qui se trouvoient établis dans cette ville lors de la mort de l'Inca, sortoient dans la campagne avec les enseignes de ce Prince, ses bannières, ses armes, ses habits, & tout ce qu'il falloit enterrer avec lui. Ils mêloient à leurs plaintes le récit des victoires que l'Inca avoit remportées, celui de ses exploits mémorables, & des biens qu'il avoit faits à leurs pays.

Le premier mois de deuil passé, on le renouvelloit tous les quinze jours pendant toute l'année. Il y avoit parmi les Indiens des hommes & des femmes qui excelloient dans l'art de pleurer, & ils en faisoient profession. Ces hommes & ces femmes ne cessoient d'accompagner de leurs gémissements les éloges du feu Roi. On observoit dans les Provinces les mêmes témoignages de douleur, que l'on donnoit dans la ville capitale, & chaque Seigneur affectoit de porter un grand deuil. Il alloit visiter les lieux où le Prince s'étoit arrêté dans son pays, & en parlant des faveurs qu'il en avoit reçues, il faisoit éclater les regrets les plus sensibles.

Les entrailles du Roi mort étoient enterrées avec toute sa vaisselle, sa batterie de cuisine, ses habits, ses plus riches bijoux, & les meubles de

L'AMÉRIQUE.

Autres Éloges

Pompe funèbre des Rois.

toutes ses maisons, comme s'il devoit en faire usage dans l'autre vie. A l'égard des autres richesses placées dans les maisons Royales par grandeur & par magnificence, comme les cuves, les buchers, les arbres d'or & d'argent, &c. on n'y touchoit point, & on les gardoit avec respect pour ceux qui succédoient à la couronne.

On appelle Espagnols ou Castillans ceux qui viennent d'Espagne, & leurs enfans le nomment *Crioles*. Le nom de Nègre se donne au Noir né aux Indes, pour le distinguer de celui qui vient de Guinée. Leur amour propre est plus flatté d'être né dans le pays que dans une terre étrangère. Le nom de Mulâtre désigne le fils d'un Nègre & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Nègresse, & les enfans de celui-ci sont appelés *Cholos*. Les Métiz doivent la naissance à un Espagnol & à une Indienne, ou à un Indien & à une Espagnole. On regarde aux Indes les Métiz avec une espece de mépris; de sorte qu'ils aiment mieux être appelés Montagnards, quoique ce nom ne soit pas fort honorable dans le pays. Les enfans d'un Espagnol & d'une Métize, ou d'un Métiz & d'une Espagnole, ont quatre parts d'un Indien & trois d'un Espagnol, & sont nommés *Quatralvos*. Les enfans d'un Métiz & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Métize, ont le nom de *Tresalvos*, pour marquer qu'ils ont les trois quarts de l'Indien & un de l'Espagnol. Tous ces noms & plusieurs autres ont été inventés, afin de distinguer le mélange des races, qui s'est fait dans ce pays.

CHAPITRE II.

Découvertes & conquêtes du Brésil par les Portugais.

SUIVANT les relations qu'on attribue à Americ Vespuce, & qui en effet portent son nom, on pourroit croire qu'il fut le premier qui découvrit le Brésil; mais on apperçoit tant de faussetés apparentes dans ces relations, qu'on n'ose s'y rapporter; je n'en ferai donc aucune mention.

Après que Colomb eut découvert dans son troisième voyage l'île de la Trinité & les bouches de l'Orenoque, il auroit été facile aux Espagnols d'avancer vers l'Orient & de découvrir le pays de la Guyane entre l'Orenoque & l'Amazone. Ils voyoient bien une terre qui avançoit vers l'Orient; mais leur but, ou plutôt celui de Colomb, dont ils suivoient alors les impressions, les portoit vers cette mer qui s'enfonce entre la terre ferme au Midi, & la Floride au Nord. Les établissemens déjà faits, l'or qu'on en rapportoit, l'espérance d'arriver par-là immédiatement à la côte Orientale des Indes, tout les conduisoit de ce côté, & les empêchoit de porter leurs vûes vers le Brésil.

Cependant ce pays fut découvert par des Portugais qui ne le cherchoient pas non plus. Pierre Alvarès Cabral, homme distingué par sa naissance, partit pour Sofala avec une flotte de treize vaisseaux au mois de Mars de l'année 1500, & il devoit pousser ensuite jusqu'à la côte de Malabar. Après

avoir passé les îles du Cap-Verd, il prit tellement le large afin d'éviter le calme qui regne sur les côtes d'Afrique, qu'il se trouva le 24 d'Avril à la vue d'une terre inconnue située à l'Ouest. Une tempête l'obligea de ranger cette côte, & il courut jusques vers le quinzième degré de latitude Australe, où il trouva un bon port qu'il nomma pour cette raison, *Porto-Seguro*, (Port sûr). Il donna le nom de Sainte-Croix, au pays même qui le conserva quelque temps. Dans la suite on changea ce nom en celui d'une sorte de bois qu'on y trouva, & qui étoit connu en Europe sous le nom de Brésil, longtems avant qu'on fit la découverte du pays, qu'on appelle ainsi aujourd'hui.

Cabral envoya à terre ses découvreurs, & sur le rapport qu'ils firent que la terre paroissoit être très-fertile, arrosée de belles rivières, couverte d'arbres fruitiers de plusieurs espèces, & habitée d'hommes & d'animaux, il résolut d'y descendre pour rafraichir son monde, & se mettre dès-lors en possession du pays. Les présents & les amitiés qu'il fit aux habitants qui osèrent approcher des Portugais, lui gagnèrent leur affection, & ils s'empresèrent de fournir à la flotte les fruits de leur pays. Le Général Portugais, charmé de sa découverte, planta un poteau pour prendre possession de cette terre, & y laissa deux criminels, dont la peine de mort avoit été changée en celle de la déportation. Cabral fit ensuite embarquer un Sauvage de bonne volonté sur un de ses vaisseaux, qui devoit aller porter à Lisbonne la nouvelle de sa découverte, & continua son voyage vers les lieux pour lesquels sa flotte étoit destinée.

La Cour de Portugal, instruite & satisfaite de ce que Cabral lui avoit mandé, chargea différents Particuliers d'aller reconnoître le pays, dont il avoit fait mention. Gonçale Cohelo & plusieurs autres employèrent un tems considérable à visiter les ports, les bayes, les rivières, enfin une grande partie du pays. Tous les habitants ne ressembloient pas à ceux que Cabral avoit vus : ces derniers lui avoient paru doux, simples & portés pour les Etrangers ; les autres au contraire étoient barbares, féroces & indociles. Les terres d'ailleurs, quoique belles & fertiles en apparence, ne sembloient renfermer aucune des richesses qui flattent le plus la cupidité. Ces connoissances, dont les voyageurs Portugais firent le détail à la Cour, ralentirent l'ardeur qu'on avoit d'abord témoignée pour faire des établissemens. On ne renonça pas néanmoins entièrement à ce projet, & on fit encore quelques voyages, parce que le bois de Brésil, les finges & les perroquets, qui se vendoient avantageusement en Europe, ne coutoient que la peine de les prendre. On envoya aussi dans ce pays des hommes condamnés à la mort & quelques femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Royaume. Ces malheureux avoient toutes les peines imaginables à se défendre contre les Sauvages, & plusieurs périroient de misère, ne pouvant tout à la fois veiller à leur sûreté, & cultiver la terre pour en tirer de quoi subsister.

Enfin on promit en Portugal d'amples concessions à ceux qui se présenteroient d'eux-mêmes pour faire des établissemens au Brésil. Ces promesses ne paroissant pas suffire aux vûes qu'on se proposoit, on assigna à quelques Seigneurs des Provinces entières dans le pays découvert, afin qu'ils s'intéressassent à leur procurer des habitants. On employa encore un troisième

L'AMÉRIQUE.

Les Portugais commencent à s'établir au Brésil.

moyen qui fut de donner le Brésil à ferme pour des revenus assez modiques, le Roi se contentant d'une Souveraineté réduite presque au seul titre. Tous ces avantages ne purent déterminer qu'un très-petit nombre de personnes à aller s'établir dans un pays, où il falloit se partager entre une défense perpétuelle contre les Barbares, dont on étoit toujours à la veille d'être opprimé, & un travail assidu pour défricher & cultiver la terre. Dans les commencements les Portugais eurent beaucoup à souffrir des Brasiiliens qui, accoutumés à manger les prisonniers qu'ils faisoient, suprenoient souvent quelque nouvel arrivé, le massacraient & ne manquoient pas d'en faire un festin. Quelques Religieux François partirent avec les premiers Colons, & comme un d'eux se noya en voulant passer une rivière, on donna le nom de saint François à cette rivière, & elle l'a gardé jusqu'à ce jour. Malgré les difficultés & le dégoût de plusieurs Portugais, le Brésil se peupla peu à peu d'Européens, & les fruits que les Colons retirèrent de leur travail & de leur industrie, excitèrent insensiblement un plus grand nombre de Portugais à former des établissements auprès des premiers arrivés. Les attaques fréquentes des Naturels du pays obligèrent les Portugais à se tenir sur leurs gardes. En conséquence ils se partagèrent en différentes Capitaineries prêtes à se secourir mutuellement, & songèrent à bâtir des habitations solides. Ils y travaillèrent si efficacement qu'en moins de cinquante ans, il y eut le long de la côte diverses bourgades, dont les cinq principales étoient Tamacara, Fernambouc, Ilheos, Porto-Seguro, & saint Vincent.

Les avantages que les nouveaux habitants tiroient de leur établissement dans une terre si fertile commencèrent à inspirer au Roi de Portugal l'envie de tirer plus de profit qu'on n'avoit fait jusqu'alors d'une découverte aussi importante. Pour cet effet, Jean III. qui régnoit alors, révoqua tous les pouvoirs antérieurs accordés aux Chefs des Capitaineries, & envoya en 1549. Thomas de Souza avec le titre de Gouverneur Général, & les ordres de bâtir une ville à la baye de tous les Saints. La Cour l'avoit aussi chargé d'un nouveau plan de Gouvernement tout dressé, & les Officiers qu'elle avoit nommés s'embarquerent en même temps que lui sur une escadre de six vaisseaux. Le Roi, désirant coopérer à la conversion des Brasiiliens qu'il regardoit comme ses sujets, demanda des Missionnaires au Pape Paul III. Il en obtint six qui partirent avec Souza au commencement d'Avril, & arrivèrent au Brésil au bout de deux mois. Souza songea aussitôt à bâtir une ville qu'il nomma San-Salvador (saint Sauveur.) Quelques-uns la nomment la Baye, parce que c'est la ville de cette baye. Quoique le nouveau Gouverneur & Edouard d'Acosta, son successeur, eussent souvent des guerres à soutenir contre les Brasiiliens, ils trouverent encore les moyens de multiplier le nombre des villes. Les premières n'eurent que des fortifications peu considérables, parce qu'elles suffisoient contre les Sauvages; mais par la suite on les augmenta pour se mettre à couvert des invasions des Européens qui couroient les côtes de l'Amérique. Nonobstant les précautions que prirent les Portugais, ils ne purent empêcher un François, nommé Villegagnon de s'établir à l'entrée de Rio-Janeiro, environ cinq ans après l'arrivée de Souza au Brésil.

Nicolas Durant, sieur de Villegagnon, né à Provins en Brie, Vice-Amiral

Etablissement
de Villegagnon
dans le Brésil.

de Bretagne, & Chevalier de Malte, où il s'étoit signalé par son courage & par sa conduite, reçut à Nantes quelque mortification de la part de son Ordre. Le chagrin qu'il ressentit, joint au désir de visiter le Brésil, dont il avoit entendu faire le récit, le porta à s'adresser à l'Amiral de France Gaspar de Coligny, & à lui proposer d'armer une escadre pour faire un établissement en Amérique. L'Amiral étoit entièrement dévoué à ce qu'on appelloit à Geneve la Réformation, & comme il croyoit le Chevalier de Malte fort ébranlé dans les sentiments de la Religion Catholique, il écouta favorablement ses propositions. Il connoissoit Villegagnon pour un homme brave, entreprenant, plein d'esprit & plus sçavant que ne l'est ordinairement un Militaire, & il se reposoit volontiers sur lui touchant le succès de son expédition. Villegagnon eut plusieurs conférences avec l'Amiral, qui voulut dresser lui-même le plan de l'entreprise, & exigea que la Colonie seroit toute protestante. Quelque contraire que cette condition dût être à la façon de penser d'un Chevalier de Malte, Villegagnon se prêta à tout sans hésiter. Il étoit encore trop plein de son ressentiment, pour ouvrir les yeux sur l'irrégularité de sa conduite, & il ne rentra en lui-même qu'au bout de plusieurs années.

Coligny fit entendre à Henri II. alors sur le trône de France, combien il lui importoit de faire en Amérique des établissements ainsi que les Espagnols & les Portugais. Ce Prince agréa le projet qui lui fut présenté, & donna à Villegagnon deux ou trois vaisseaux, bien équipés & munis d'artillerie & de provisions. Il ajouta dix mille francs en argent & lui permit d'emmener autant qu'il voudroit d'artisans pour l'établissement, & de matelots pour la courir. Le Chevalier & ceux qui l'accompagnoient partirent du Havre de Grace au mois de Mai 1555. Les vents & plusieurs accidents rendirent la navigation fort longue, car les François n'arriverent qu'au mois de Novembre au Brésil. Villegagnon s'étant d'abord arrêté sur un rocher en fut chassé par la mer, & en avançant d'avantage vers les terres il trouva presque sous le tropique du Capricorne une petite isle dont il s'empara. Il y bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny, & se mit en état de se maintenir contre les Sauvages & contre les Portugais, à qui son voisinage devoit beaucoup déplaire.

Aussitôt que l'établissement fut commencé, Villegagnon écrivit à l'Amiral pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait. Il joignit à ses dépêches ce qu'il avoit pu recueillir des productions du pays, & demanda de quoi renforcer sa colonie. Il n'oublia point de décrire les mœurs des habitants & les avantages qu'on pourroit tirer de ce pays pour le commerce. L'Amiral communiqua la lettre de Villegagnon à Jean Calvin avec qui il étoit en relation, & l'Eglise de Geneve détermina une douzaine de personnes zélées à se joindre ensemble pour faire le voyage du Brésil. Dupont, qui s'étoit retiré près de Geneve & que l'Amiral connoissoit, se mit à la tête, & on nomma pour Ministres Pierre Richer, qui avoit quitté l'Ordre des Carmes, & Guillaume Chartier. Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556. & l'Amiral les reçut à Châtillon où ils passerent pour prendre ses ordres. Ils s'embarquerent à Honfleur après avoir augmenté leur troupe à Paris & à Rouen; de sorte qu'elle se trouvoit composée d'environ trois cents hommes.

L'AMÉRI-
QUE.

1558.

Ils leverent l'ancre le 20 Novembre 1556. & virent la terre du Brésil entre Porto Seguro & Spiritu-Santo le 26 Février 1557. Ils la cotoyèrent jusqu'au 7 de Mars, & arrivèrent enfin à l'isle & au Fort de Coligny. Peu de temps après Richer & Villegagnon eurent, au sujet de la Religion, une dispute qui les obligea à députer vers Calvin le Ministre Chartier; mais avant le retour de ce Ministre les controverses avoient dégénéré en une sédition, & Villegagnon, revenu de ses erreurs, reprit les sentiments dans lesquels il avoit été élevé & chassa du Fort tous les Genevois. Ceux-ci entrèrent dans le Rio-Janeiro & s'établirent en terre ferme à demi-lieue de l'île de Villegagnon. Ils en partirent huit mois après & repassèrent en France, où ils n'oublièrent rien pour détruire le Chevalier dans l'esprit de l'Amiral. Ce dernier, chagrin de s'être trompé sur les sentiments de Villegagnon, renonça à une entreprise qu'il n'avoit faite que pour procurer une retraite à ceux de sa Religion, & il fit tarir la source des secours, sans lesquels le Chevalier ne pouvoit se maintenir longtems dans son poste. Villegagnon ainsi abandonné retourna en France & répandit plusieurs mémoires contre les Ministres Protestans avec qui il avoit eu des démêlés. Il se retira ensuite dans une Commanderie de son Ordre, auprès de saint Jean de Nemours, & après avoir fait plusieurs ouvrages au sujet des disputes de Religion, il mourut dans la foi Catholique. La Colonie qu'il avoit fondée ne subsista pas une année entière depuis son départ, car elle fut détruite par Emmanuel Sa, qui commandoit les Portugais. Tel fut le succès du premier établissement que les François voulurent faire dans le Brésil.

Les Portugais jouirent paisiblement de ce pays jusqu'en 1612. Il s'éleva à la vérité quelques disputes entr'eux & les Espagnols, mais elles n'eurent point de suites fâcheuses, & un accommodement solide apaisa les différends des deux Nations. Vers l'an 1594. un Capitaine de vaisseau François, nommé Riffaut, songea à faire un établissement dans le Brésil. Il y avoit fait une course quelque temps auparavant, & en commerçant avec les Brasiiliens, il avoit eu occasion de gagner l'amitié d'un Chef de Sauvages. Ce Naturel invita Riffaut à fonder une Colonie dans son pays, & le Capitaine François résolut de profiter de ces heureuses dispositions. Pour cet effet, il équipa trois navires & mit à la voile en 1594. La discorde qui se mit entre ceux qu'il conduisoit, & la perte de son principal vaisseau firent échouer l'entreprise. Riffaut, obligé de retourner en France, laissa seulement quelques-uns de ses gens avec les Sauvages, & entre autres de Vaux, jeune Gentilhomme. Ce dernier se fit tellement aimer des Brasiiliens, qu'ils le prièrent de leur procurer un établissement de François. De Vaux, assuré de la bonne volonté des Sauvages, repassa en France à la première occasion, & mit tout en usage pour engager Henri IV. à envoyer une Colonie dans le Brésil. Le Roi cédant aux sollicitations répétées de de Vaux, chargea la Ravardiere d'aller avec ce Gentilhomme voir si les choses étoient conformes à son rapport, & il promit dans ce cas de fournir tout ce qui seroit nécessaire.

La Ravardiere partit au commencement de l'année 1604. fut six mois au Brésil, & après avoir tout examiné scrupuleusement, il revint en France. Il fit néanmoins d'autres voyages encore avant l'établissement proposé, & ce ne fut qu'après la mort d'Henri IV. que la Ravardiere, associé avec Razilly &

& le Baron de Sanfy, obtint de la Reine Régente la permission de partir pour le Brésil. Les Associés mirent à la voile de Caneale en Breragne le 19 Mars 1612. avec trois navires. Une tempête les jeta au port de Plymouth en Angleterre, où ils restèrent jusqu'au 23 d'Avril. Ils en sortirent enfin & débarquèrent à l'île de Maragnan vers la fin de Juillet. Ils y commencèrent une Forteresse sur une haute colline auprès du principal port de l'île, & entre deux rivières. Le nom de saint Louis fut donné à la Forteresse, & on y mit vingt-deux pièces de canon. Nonobstant ces précautions pour se défendre, les François ne se maininrent gueres que deux ans. Jérôme d'Abulquerque, Gouverneur de Fernamboue, ayant envoyé une flotte aux Portugais, leur fournit les moyens d'attaquer les François, & ces derniers trop foibles pour résister, renoncèrent à leur établissement, & reprirent la route de France.

Les Portugais, qui étoient partis suivant les ordres de leur Souverain à dessein de faire des établissemens dans le Brésil, s'étoient tellement multipliés & avoient trouvé une terre si fertile, qu'ils furent en peu de temps en état de se passer des secours qui pouvoient leur venir d'Europe. La force & l'abondance dont jouissoit la Colonie lui étoient d'autant plus nécessaires que Philippe II. Roi d'Espagne, étant devenu Roi de Portugal, ne put faire aucune attention au Brésil, à cause des guerres qu'il avoit à soutenir en Europe. Les mécontents des Pays-Bas, secoururent le joug sous le regne de Philippe, & formèrent la République des Provinces-Unies. Il y avoit tout lieu de craindre dans le Brésil que les Hollandois, (c'est ainsi qu'on nomme ceux qui forment la République des Provinces Unies) ne fissent quelque entreprise contre les Portugais, mais ils étoient trop occupés à maintenir leur liberté, à laquelle ils songeoient alors uniquement. Ce ne fut qu'en 1623, qu'ils parvinrent à former la Compagnie des Indes occidentales, qui est encore aujourd'hui une des principales branches du Gouvernement, quoiqu'inférieure à celle des Indes Orientales.

Cette Compagnie devint fatale aux Portugais dès le commencement de son institution. Jacob Willekens & l'Hermite qui commandoient les vaisseaux qu'elle avoit armés, coururent les côtes de Portugal & firent des prises considérables. Après s'être ainsi essayés contre la Nation Portugaise, les Hollandois envoyèrent le même Willekens au Brésil. Ce pays, qui a près de douze cents lieues de côte, est riche & fertile, & il y avoit peu de familles en Portugal, qui n'y possédassent des biens en fonds de terre. Les Brailiens les plus voisins avoient été soumis peu à peu dans l'espace de plus de quatre-vingts ans, & on n'y prenoit aucune part aux guerres dont l'Europe étoit agitée. Le profond repos dont les Portugais jouissoient dans le Brésil depuis la destruction de la dernière Colonie Française, fut cause que tous les habitants devinrent Commerçants. Les Gouverneurs ainsi que les soldats étoient Marchands, & vivoient sans aucune inquiétude pour le dehors. Ils trafiquoient volontiers avec les Hollandois, & les préféroient même aux Portugais, parce qu'ils tiroient du profit des premiers. Ce commerce clandestin & les avantages que les Colons y trouvoient, les disposèrent favorablement pour les Hollandois, & éloignèrent de leurs esprits toute défiance à leur égard.

Les eboies étoient en cet état lorsque Willekens parut avec son escadre

Tout l'III.

Mmm

 L'AMÉRI-
QUE.

 1615.

à la baye de Tous les Saints. Les Portugais, soupçonnant le dessein des Hollandois, songèrent moins à se défendre qu'à sauver leurs meilleurs effets, & l'Amiral Hollandois se rendit maître de San-Salvador ville grande, riche & capitale du Brésil. Don Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, tomba au pouvoir des Hollandois ; mais l'Archevêque Michel Texeira à la tête de son Clergé résista quelque temps, & se retira en bon ordre dans un bourg voisin où il se fortifia. Les Hollandois firent un butin considérable à la prise de San-Salvador & s'emparèrent de la Capitainerie la plus forte & la mieux peuplée du pays. La nouvelle de l'invasion des Hollandois causa une grande consternation parmi les Portugais. Ils étoient persuadés que les Ministres Espagnols, charmés de leur voir perdre un pays qui leur faisoit une ressource, ne chercheroient pas à y remédier. Le Roi d'Espagne ne pensa pas néanmoins comme on l'avoit imaginé, & loin de négliger les intérêts des Portugais dans le Brésil, il promit d'armer une flotte Espagnole ; & écrivit aux Grands de Portugal, afin que de leur côté ils équipassent des vaisseaux. Les flottes réunies n'en formèrent qu'une seule commandée par Frédéric de Toledo Olorio, Marquis de Valduesa. Quatorze à quinze mille hommes tant soldats que matelots étoient sur ces vaisseaux, & comme le passage fut heureux, ils mouillèrent en peu de temps à la baye de Tous les Saints.

 1616.

Les Hollandois souffroient beaucoup à San-Salvador depuis la conquête qu'ils en avoient faite, parce que l'Archevêque Texeira, qui étoit venu à bout de rassembler quelques troupes, avoit souvent défait leurs partis. Peu content de ces avantages, s'il ne les chassoit entièrement, il leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués lorsqu'il mourut. Le commandement des Portugais fut confié ensuite à Nunnez Marino, qui ne le garda pas longtemps. Don François de Moura succéda à Marino & continua le blocus que ses deux prédécesseurs avoient commencé. La flotte Espagnole & la Portugaise parurent sur ces entrefaites devant le havre de San Salvador, & quatre mille hommes débarquèrent sous le commandement de Don Manuel de Menezes. Il ne falloit pas tant de soldats pour forcer une place déjà fatiguée d'un long blocus, & la garnison contraignit le Gouverneur Hollandois à capituler le 10 d'Avril. Après cet exploit les deux flottes remirent à la voile & retournèrent en Europe où elles arrivèrent fort délabrées, à cause des tempêtes qu'elles avoient essuyées dans le chemin.

 1629.

 1630.

La République des Provinces-Unies, chagrine de l'affront qu'elle avoit reçu de la part des Portugais, s'en vengea en enlevant plusieurs de leurs vaisseaux. Cette vengeance lui paroissant encore trop foible, elle arma une nouvelle flotte, & vers le milieu de l'année 1629. l'Amiral Lonk partit avec une flotte de vingt-sept vaisseaux de guerre, qui furent joints par d'autres sur lesquels étoient les troupes de débarquement commandées par Thierry de Wardenbourg. Les vents contraires retardèrent l'arrivée de la flotte au Brésil, & elle ne découvrit la côte de Fernambouc que le 3 Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainerie avec deux mille quatre cents soldats & quatre cents hommes des équipages. Il s'avança le 16 vers la ville d'Olinde, qu'il prit après s'être rendu maître des trois Forts, qui lui coûtèrent trois combats. Lonk de son côté se posta sur le Recif, situé au

Midi d'Olinde & sur la pointe d'une longue terre où les Portugais avoient élevé le Fort de S. George. La frayeur s'empara alors des esprits des Colons, & les Hollandois, profitant de ce premier mouvement de crainte, se mirent en possession du reste de la Capitainerie, dont ils fortifièrent avec soin les principaux lieux.

Cependant les Portugais d'Europe, touchés des pertes qu'ils effuyoient dans le Brésil, pressèrent vivement les Ministres de Madrid de faire des efforts pour chasser de nouveau les Hollandois. Ils leverent en même temps de bonnes troupes & armerent une nombreuse flotte abondamment pourvue de vivres & de munitions de guerre. Les Castillans joignirent quelques vaisseaux à ceux des Portugais, & l'Amiral d'Oquendo fut nommé pour commander cette flotte. Elle paroissoit suffisante pour reprendre tout ce qu'on avoit perdu, mais par malheur la mortalité se mit dans les troupes avant leur embarquement. De cinq mille soldats dont cette armée devoit être composée, il en mourut deux mille en moins de deux mois & demi & presque tous les autres désertèrent. Il fallut ramener par force ces derniers & employer les menaces pour les embarquer. Enfin la flotte mit en mer au mois de Mai & fut renforcée aux Canaries par quinze vaisseaux de guerre. Au moyen de ce renfort, elle étoit composée de cinquante-quatre vaisseaux lorsqu'elle rencontra l'Amiral Général Pater, qui croyant les Portugais plus faibles qu'ils n'étoient, venoit au-devant d'eux avec quatorze vaisseaux & deux yachts. Les Hollandois, quoique beaucoup inférieurs en forces, livrèrent combat aux ennemis & firent des prodiges de valeur. Pater & l'Amiral Thys périrent dans l'action avec leurs vaisseaux qui furent brûlés. Les Hollandois, découragés par la perte de ces deux Officiers, songèrent à faire retraite & emmenèrent à Olinde un vaisseau Espagnol qu'ils avoient pris dans le combat. D'Oquendo qui les suivoit, mouilla le long des côtes de Paraiba, mit à terre douze cents soldats pour la garde du pays, & fit quelques autres dispositions pour la sûreté de la rivière de saint François, & pour celle des Capitaineries de Segeripe & de la baie de Tous les Saints. Il rafraîchit ensuite l'armée Portugaise commandée par d'Abulquerque, & reprit la route de Lisbonne. Une flotte Hollandaise rencontra celle des Portugais, & la maltraita tellement qu'il n'y eut que quelques vaisseaux qui arrivèrent à Lisbonne.

Don Frédéric de Toledo, qui commanda une autre flotte l'année suivante, ne fit rien de considérable, & les Hollandois se rendirent maîtres, en moins de trois campagnes, des Capitaineries de Tamaraca, de Paraiba & de Rio-Grande. Les Hollandois en Europe résolurent de faire un dernier effort pour conquérir le reste du Brésil, & ils choisirent pour cette expédition le Comte Maurice de Nassau, qu'ils nommèrent Capitaine Général. Il partit de Texel le 25 d'Octobre de l'année 1636. & arriva au Brésil le 23 de Janvier de l'année 1637. Les troupes qu'il conduisoit, jointes à celles qui étoient déjà dans le pays, formèrent une armée assez considérable. Les Capitaines, qui connoissoient le pays & la manière de combattre des Portugais, instruisirent ceux qui accompagnoient le Comte Maurice, & on se mit presque aussitôt en campagne. Le Général Hollandois alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite après un combat très-opiniâtre. Por. » Calvo ouvrir les portes

M m m ij

1632.

1636.

1637.

 L'AMÉRI-
QUE

au vainqueur, qui assiégea ensuite la citadelle de Porvacaon. La garnison fut obligée de sortir de cette place, malgré la vigoureuse résistance qu'elle fit pendant treize jours. Cette conquête fut suivie de celle d'Openeda & de quelques autres avantages très-importants.

1638.

Le Comte Maurice, persuadé qu'il viendrait plutôt à bout de vaincre les Portugais en divisant leurs forces, envoya sur la côte de Guinée une flotte qui prit le fameux Fort de saint George de la Mine. La campagne suivante ne fut pas encore favorable aux Portugais, qui perdirent diverses places importantes. Les Naturels de Siara, l'une des Capitaineries Septentrionales du Brésil, implorèrent la protection & l'assistance du Comte Maurice contre les Portugais. Le Général Hollandois leur envoya George Gartman, un de ses Capitaines, qui aidé par le Roi de Siara, mit le siège devant la place, l'enleva & se rendit maître de tout le reste de la Capitainerie. Cette nouvelle conquête augmenta la puissance des Hollandois, qui étoient déjà en possession de plusieurs Capitaineries. Le Comte s'aperçut néanmoins que les Portugais avoient des intelligences dans quelques places de celles de Paraíba & de Rio-Grande. Pour prévenir les suites qu'elles pourroient avoir, le Général Hollandois s'assura de ceux dont la fidélité lui étoit suspecte, & fit rebâtir la ville Philippine dans le Paraíba, & la nomma Frederikstadt, du nom du Prince d'Orange. Il crut devoir tenter ensuite de s'emparer de San-Salvador. Pour cet effet, il y alla aussitôt qu'il eut reçu les soumissions d'un Roi des Tapuyes, & emporta les châteaux d'Albert, de saint Barthelemi & de saint Philippe, qui couvroient la place. Il la battit d'abord & se proposoit de continuer le siège avec vigueur, lorsque les assiégés firent une sortie dans laquelle ils tuèrent quatre Capitaines de distinction, un Ingénieur & quantité de soldats Hollandois. Cette perte & l'impossibilité où le Comte Maurice se trouva d'empêcher l'entrée d'un secours considérable dans la ville, le déterminèrent à abandonner les châteaux & à se retirer assez précipitamment. Cet exploit termina la campagne de 1638.

1639.

Les Portugais & les Castillans, instruits des succès rapides des Hollandois, prirent des mesures pour les arrêter. Dans ce dessein, ils mirent en mer sous les ordres de Fernandez Mascarenhas, Comte de la Torre & Portugais, une flotte de quarante-six vaisseaux de guerre. Ils étoient montés de cinq mille soldats & d'un grand nombre de matelots, & ils furent encore renforcés en route. Il y a toute apparence qu'une flotte aussi considérable auroit contraint le Comte Maurice à abandonner le Brésil, mais en rasant les côtes d'Afrique, elle prit au Cap Verd une maladie contagieuse, qui fit périr trois mille soldats. Les autres arrivèrent presque mourants à San-Salvador, & Mascarenhas fut une année entière à remonter sa flotte de tous les soldats qu'il put lever dans la Capitainerie de Rio-Janciro & au voisinage. Dès le mois de Janvier suivant, au moyen des soins qu'il avoit pris, il se trouva en état de mettre à la voile avec une armée d'environ douze mille hommes.

1640.

Le Général Hollandois de son côté n'avoit rien négligé de ce qu'il croyoit nécessaire, pour se maintenir malgré les efforts de ses ennemis. Il avoit envoyé en diligence demander des secours en Hollande, & ils arrivèrent, sous la conduite de l'Amiral Guillaume Looft, quelque temps auparavant qu'on vit paroître la flotte Portugaise. Looft alla à quatre milles du port

d'Olinde attendre les Portugais, qui étoient déjà sortis de la baye de Tous les Saints. Les deux flottes se livrèrent quatre furieux combats. Loosf périt dans le premier, mais ses soldats en sortirent victorieux. Jacques Huygens livra les trois autres, & n'eut qu'un très-petit nombre de morts, pendant que les Portugais & les Castillans, firent une perte considérable. L'armée vaincue ne put faire aucune entreprise, & la désunion qui se mit entre les Espagnols & les Portugais acheva de dissiper la flotte, dont une partie se rendit en Espagne & l'autre en Portugal. Cependant le Comte Maurice, qui avoit fait monter presque tous ses soldats sur sa flotte, avoit tellement affoibli ses garnisons, que les Portugais & les Brasiiliens de leur parti, instruits de cette circonstance firent le dégât dans le Brésil Hollandois, & y prirent quelques villes. Ils ne jouirent pas longtemps du plaisir d'avoir remporté ces légers avantages, car le Colonel Coine, qui avoit fait l'expédition de Guinée, & le Capitaine Charles Tournal les désirèrent & les mirent en fuite. Vers le même temps Jean Lichtart entra dans la baye de Tous les Saints avec vingt-cinq vaisseaux, & porta le ravage & la désolation dans le pays voisin. Montalvan, Viceroi du Brésil Portugais, informé du dégât que faisoient les Hollandois, envoya proposer au Comte Maurice de faire entre eux un accommodement, qui fit cesser les hostilités. Le Comte consentit à faire un traité, & les Commissaires avoient déjà entamé la négociation, lorsqu'on apprit au Brésil la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la couronne d'Espagne.

Jean IV. que les Portugais avoient mis sur le trône, étoit alors occupé à s'y affermir & à se défendre contre le Roi d'Espagne, qui ne perdoit qu'à regret un si beau Royaume. Si ceux de Castille & de Portugal réunis n'avoient pu chasser les Hollandois du Brésil, il n'y avoit pas lieu d'espérer que le Portugal seul, dans l'état embarrassé où il se trouvoit, en viendrait à bout. Le Roi, loin de le tenter, songea au contraire à faire une ligue avec les Hollandois contre le Roi d'Espagne, & envoya en conséquence un Ambassadeur à la Haye. Cet Ambassadeur conclut avec les Provinces-Unies une ligue offensive & défensive pour ce qui regardoit l'Europe, & une trêve de dix années pour ce qui concernoit les Indes Orientales & Occidentales. Elle fut signée le 23 Juin 1641. Elle étoit générale pour tous les Etats des uns & des autres, tant en deçà qu'au delà de la Ligne. Chacun fut conservé dans la possession de ce qu'il tiendrait au jour de la publication de cette trêve. Huit mois après la ratification, les Ministres des deux partis devoient s'assembler à la Haye pour traiter une paix générale, & il étoit réglé qu'en cas qu'elle ne pût être conclue, la trêve ne laisseroit pas de subsister, & que le commerce seroit libre ; avec cette restriction néanmoins, que les Hollandois ne pourroient envoyer en Portugal des marchandises venues du Brésil, ni les Portugais trafiquer de ces mêmes marchandises en Hollande.

Le refus que firent les Hollandois, de rendre quelques places qu'ils avoient prises depuis le terme marqué par la trêve, irrita Jean IV. Ce Prince dissimula néanmoins son ressentiment, mais résolu de laisser agir ceux qui prenoient ses intérêts dans le Brésil, il n'y envoya aucune défense à ce sujet. Les Brasiiliens désiroient ardemment de renvoyer les Hollandois, quoiqu'ils

L'AMÉRIQUE.
QUE.

Traité entre le
Portugal & la
Hollande.

L'AMÉRI-
QUE.

1644.
Conduite des
Directeurs Hol-
landois.

feignissent d'être dans une grande union avec eux. Maurice y fut trompé lui-même, & les croyant parfaitement soumis, il ramena avec lui en Europe environ trois mille soldats. Les Directeurs que la Compagnie d'Occident avoit établis dans le Brésil en rappellant le Comte Maurice, étoient Hamel, Marchand d'Amsterdam, de Bailis, Orfevre de Harlem, & Bullestraet, Charpentier de Middelbourg. Ces trois hommes, plus habiles dans leur commerce que dans l'art de gouverner, formoient entre eux un Conseil qui avoit toute l'autorité. Ils ne pensoient qu'au négoce & à augmenter leurs richesses, sans songer aux précautions qu'ils auroient dû prendre contre toute attaque. Suivant ce principe ils vendirent des armes & de la poudre aux Portugais, parce qu'ils en donnoient un prix excessif, & ils permirent à leurs soldats de repasser en Europe, parce qu'une forte garnison exigeoit trop de dépense.

Don Antonio Tellez de Silva, Portugais & Viceroi dans le Brésil, crut devoir profiter de la sécurité des Hollandois, pour leur enlever tout ce qu'ils possédoient dans le pays. Néanmoins il commença par s'assurer du secours des Brasiiliens, & il fit sonder les principaux Naturels des Provinces Hollandoises, qui promirent de tout entreprendre pourvu qu'on pût les soutenir. Jean Fernandez de Vieira devint le Chef de la conspiration. Il étoit de basse extraction & devint par degrés Commissionnaire des Hollandois, poste dans lequel il acquit beaucoup de bien. On ignore par quel motif il se déclara en faveur des Portugais ; mais quoi qu'il en soit, la conspiration fut découverte la veille du jour qu'on devoit l'exécuter. Vieira & les autres Chefs eurent le temps de se jeter dans les bois, & ils prirent les armes, déterminés à se défendre jusqu'à la mort. Les Brasiiliens, ennemis des Hollandois, & quelques soldats Portugais allèrent trouver Vieira, & le mirent en état de commencer la guerre ouvertement. Elle dura plusieurs années & fut terminée par l'expulsion totale des Hollandois. La Compagnie des Indes Occidentales perdit beaucoup à cette occasion, & le Portugal qui avoit longtemps négligé de faire valoir son établissement dans le Brésil, commença à en connoître l'importance & à en retirer les fruits. Vieira, à qui les Historiens Portugais donnent les plus grands éloges, reçut du Roi les récompenses que méritoient ses services.

1645.

1661.

CHAPITRE III.

Découvertes & conquêtes des François & des Hollandois en Amérique.

ON ignore quelle Nation découvrit la première le pays, nommé la Guyane, ou la Cayenne. On pourroit également en faire honneur aux Portugais, aux François, ou aux Anglois. Les premiers, déjà maîtres du Brésil, ont dû naturellement chercher à en connoître le voisinage ; les seconds

ont longtemp couru cette côte pour s'établir au Brésil, & enfin les troisièmes ont eu des Armateurs qui ont tenu le même chemin que les François.

Ces derniers s'établirent l'an 1635. au pays de la Cayenne, qui est non seulement l'isle de ce nom, mais encore une partie du continent. Les Portugais, alors trop occupés contre les Hollandois, ne mirent aucun obstacle à l'établissement des François, qui eurent le temps de se fortifier. Aussitôt que les Hollandois eurent abandonné le Brésil, les Portugais songerent à s'étendre. Ils s'avancerent du côté du Midi vers la riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord ils pousserent jusqu'à la riviere des Amazones. Arrivés sur les bords de ce fleuve, ils appercurent des isles qui leur parurent être à leur bienfaisance, & ils s'y établirent. La facilité qu'ils avoient trouvée jufques-là les engagea à passer entierement le fleuve & à prendre possession d'une grande forêt de Cacaotier, prétendant que ce pays étoit de la dépendance du Brésil. Les troubles dont la Colonie Françoisse fut agitée depuis l'an 1635. jusqu'en 1664. fournit aux Portugais les moyens de s'affermir dans leur nouvelle possession. Ils s'établirent même jusqu'au cap d'Orange, & s'y maintinrent, malgré les efforts que les François firent par la suite pour les en chasser.

Cette perte ne fut pas la seule que les François essayèrent; ils avoient voulu fonder en 1640. une Colonie auprès de la riviere de Surinam; mais ils trouverent un terrain marécageux & mal-sain, & furent obligés de l'abandonner. Les Anglois qui s'en saisirent ensuite, ne l'estimerent pas davantage, & Charles II. Roi d'Angleterre, en fit volontiers la cession aux Hollandois. Ces derniers, accoutumés à un climat à peu près semblable, firent valoir le terrain, y bâtirent le Fort de Zelandia auprès du Bourg de Paramaribo, & leur Colonie devint très-florissante. Cette Colonie dépendoit d'une société Hollandoise, dont la Compagnie des Indes Occidentales faisoit partie. Quelques Particuliers des Provinces-Unies commencerent aussi à faire des habitations sur la Berbice & aux environs, au couchant de Surinam; mais ces établissemens n'ont pas été encouragés comme le premier. La Compagnie, qui avoit fait la conquête d'une partie du Brésil, ne quitta pas entierement l'Amérique, & elle fit des habitations au Nord de la terre ferme, & de la côte de la Province de Venezuela, dans trois isles de celles qu'on appelle Sous-le-Vent. La principale de ces isles est Curaçao, qu'on prononce *Curaço*, & les deux autres sont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. La conquête de Curaçao se fit en l'année 1634. & les Hollandois n'en chasserent les Espagnols & n'en prirent possession, que dans la vue de s'en servir comme d'une retraite pour les vaisseaux que la Compagnie envoyoit dans ces mers croiser sur les navires qui alloient de la nouvelle Espagne, & du golphe de Honduras à la Terre-Ferme. Les Hollandois possèdent encore dans l'Amérique Méridionale, entre les Antilles, au Nord & au Nord-Ouest de saint Christophle, les petites isles de saint Eustache & de Saba; mais ce sont de fort petits objets.

CHAPITRE IV.

Découvertes & conquêtes des différentes Nations de l'Europe dans l'Amérique Septentrionale.

COMME j'ai donné dans les chapitres précédents l'histoire abrégée des conquêtes des Espagnols, des Portugais, &c. dans l'Amérique Méridionale, je vais maintenant faire mention des découvertes, & des établissements de ces mêmes Nations dans l'Amérique Septentrionale.

¹ Découverte de
Corté-Réal, ou
de Labrador.

Les voyages sur mer étant devenus fort fréquents en Espagne & en Portugal, le Roi Emmanuel, qui regnoit sur ce dernier pays, crut devoir les encourager par ses faveurs. La Noblesse Portugaise se piqua d'honneur en cette occasion, & plusieurs Gentilshommes s'embarquèrent dans la vue de faire des découvertes. Gaspard Corté-Réal, homme de condition, & en grand crédit à la Cour d'Emmanuel, voulut aussi se distinguer par ses voyages. Il obtint l'agrément du Roi, & pendant que tous les autres se préparaient à découvrir l'Amérique par le Sud, il songea à y aborder du côté du Nord. Il s'embarqua rempli de ce projet & aborda à l'île de Terre-Neuve (1), d'où il poussa jusqu'à l'embouchure de la grande rivière du Canada. Il vit un pays qu'il nomma Terre-Verte, mais qu'on a appelé depuis terre de Corté-Réal. Les peuples qui habitent ce pays, & qui sont connus sous le nom d'Esquimaux, sont peu semblables pour les mœurs aux autres peuples de l'Amérique. Ils sont naturellement déshians & trompeurs, & quoiqu'on les ait connus les premiers, on n'a pu encore parvenir à les civiliser. On ne doit même commercer avec eux que les armes à la main, & après avoir pris toutes les précautions, que la crainte de la trahison peut inspirer. Corté-Réal de retour auprès d'Emmanuel lui rendit compte de son expédition, & se remit en mer le plutôt qu'il lui fut possible. Ce second voyage ne fut pas heureux pour lui, car il y périt, soit qu'il fût tué par les Sauvages, soit qu'il fit naufrage. Michel Corté-Réal, son frere, arma deux vaisseaux pour aller sur les traces & pour savoir de ses nouvelles, mais on n'entendit plus parler de lui, ni de ceux qu'il avoit emmenés. Jean Vasquez Corté-Réal, l'aîné de sa famille & Grand-Maitre de la Maison du Roi, auroit tenté d'aller chercher lui-même ses freres, si Emmanuel qui l'aimoit ne s'y fût opposé. Il se vit obligé de se contenter de faire partir deux vaisseaux, qui après les recherches les plus exactes, retournèrent à Lisbonne sans avoir pu rien découvrir.

Voyage de Vaz-
zazano, sous
François I.

L'an 1523. sous le regne de François I. Roi de France, Jean de Vazazano, Florentin, parcourut sept cents lieues de côte à l'Orient de l'Amérique Septentrionale, comme il le dit dans sa relation au Roi. Il ne fit

(1) Quelques-uns prétendent que l'île de Terre-Neuve a été trouvée par des Bretons, & qu'ils la nommerent *Baccalaos*, qui en Espagnol est le nom de la morue qu'on y va pêcher.

aucun

aucun établissement, parce qu'il n'avoit qu'un seul vaisseau, cinquante hommes & des vivres pour huit mois seulement. Quelques-uns prétendent qu'à son arrivée au Cap Breton, il fut mangé par les Sauvages ; mais ce fut apparemment dans une autre course, car il revint en France, & rendit compte au Roi de son premier voyage. Il fait mention d'une terre trouvée par les Bretons à cinquante degrés de latitude, & ce doit être Terre-Neuve. Il est sûr que quelques années avant le voyage de Verazzano, plusieurs Nations de l'Europe alloient à la pêche de Terre-Neuve, & suivant le rapport d'un Anglois, l'an 1521. il y avoit cinquante bâtimens tant aux Espagnols, qu'aux François & aux Portugais. Les noms de Brest, de Belle-Isle, de Cap-Breton, donnés à des endroits dont Terre-Neuve est environnée au Nord & au Sud-Ouest, ont été imposés par des Bretons. Aussi voit-on dans les voyages de Champlain ces paroles remarquables : » ce furent les Bretons & les Normans qui, en 1504. décou-
» vrirent les premiers le grand banc des Moluques & les îles de Terre-
» Neuve, ainsi qu'il se remarque es histoires de Nislet & d'Antoine Ma-
» ginus. « Ce que Champlain appelle ici Moluques, est le grand banc de Terre-Neuve sur lequel on pêche la morue. On a cru pendant longtemps que l'isle de Terre-Neuve étoit partagée en un assez grand nombre d'îles, dont la plus septentrionale & la plus grande étoit l'isle des Démon, une autre s'appelloit Terre-Neuve, & une autre Baccalaos, ou les Morues.

La mort de Verazzano retarda l'exécution du projet qu'il avoit formé, mais elle ne le détruisit pas. Philippe Chabot, Amiral de France, possédant les mémoires que Verazzano avoit faits pour l'établissement qu'il méditoit, résolut de les confier à quelqu'un assez expérimenté pour les mettre à profit. Il choisit en conséquence Jacques Cartier de saint Malo, excellent homme de mer, & il le chargea de continuer les découvertes que le voyageur Florentin avoit commencées. Cartier fit un voyage en 1534. découvrit le golphe de saint Laurent & les îles qui s'y trouvent, & reprit la route de France à cause de la mauvaise saison. Charles de Mouy de la Mailleres, Vice-Amiral, engagea Cartier à remettre à la voile l'année suivante, & à laisser une Colonie dans l'endroit qu'il jugeroit le plus convenable. Cartier partit le 16 de Mai 1535. entra dans le golphe avec ses vaisseaux, & nomma l'isle d'Orléans à cent vingt lieues de la mer en remontant le fleuve de saint Laurent. Il passa ensuite dix lieues plus haut à une riviere qu'il nomma sainte Croix, parce qu'il y étoit entré le 14 Septembre. On l'a depuis appelée Riviere de saint Charles, & c'est sur ses bords que se sont établis les Recollets, & que les Jésuites ont bâti un college pour l'instruction de la Jeunesse.

Cartier remonta encore la riviere jusqu'au grand saut de saint Louis, nommé alors Ochelaga. Il ne put franchir ce saut & s'en retourna où étoient ses vaisseaux. Le scorbut s'étant mis dans les équipages lui enleva une grande partie de ses gens, & il attribua cette maladie à l'air du pays. Ce préjugé, joint au chagrin qu'il ressentoit de la perte de son monde, donna un air de découragement à la relation qu'il fit de son voyage. Le Roi & l'Amiral, qui s'en rapportèrent à son exposition, abandonnerent alors l'entreprise, qui fut suspendue pendant plus de vingt-cinq ans.

Sous le regne de Charles IX. l'Amiral Châtillon envoya Jean Ribaud en
Tome VIII, N nq

L'AMÉRI-
QUE.

Voyage de Jac-
ques Cartier.

1534.

1535.

Voyage de Ri-
baud à la Flori-
de Française.

1562.

L'AMÉRI-
QUE.

Amérique avec tout ce qu'il falloit pour fonder une Colonie. Il partit le 13 Février, & rangea les Antilles & la Floride, où il aperçut une rivière qu'il nomma la rivière de Mai, mois dans lequel il s'en étoit approché. Il s'arrêta sur les bords & y bâtit un Fort auquel il donna le nom de Charles-Fort en l'honneur du Roi. Suivant les ordres qu'il avoit reçus, il laissa dans ce Fort le Capitaine Albert avec des grains, des vivres, des munitions & mit à la voile le 20 de Juillet pour repasser en France, où il n'arriva qu'au bout de six mois. Albert, loin de songer à défricher les terres & à les ensemençer pour se procurer des vivres, consumma dans une imprudente oisiveté ceux qu'on lui avoit laissés. La famine excita des murmures parmi les Colons, & ils se plaignirent de la conduite de leur Chef. Celui-ci entêté de son pouvoir voulut arrêter la sédition par un coup d'autorité. Il fit mettre en prison un homme sur un sujet assez léger, & le condamna à être pendu. Cette sévérité aigrit le mal qu'il croyoit prévenir. Les mutins l'assassinèrent & choisirent pour lui succéder un homme de mérite nommé Barré. Le nouveau Capitaine, ne voyant point arriver de secours de la France, fit construire une barque dans laquelle il se mit avec les Colons & le peu de vivres qui leur restoit. Ils n'en eurent pas pour longtemps, & ils auroient tous péri, s'ils n'eussent été aperçus & accueillis par un vaisseau Anglois qui les porta en Angleterre.

Nouvelle Co-
lonie sous Lau-
donniere.

1564.

Les guerres civiles, dont la France étoit alors affligée, mettoient des obstacles à tout établissement au dehors, mais la paix qui se fit avec l'Espagne donna lieu à une nouvelle entreprise. Ce fut encore l'Amiral Châtillon qui y travailla. Il équipa quelques vaisseaux & en confia la conduite à Laudonniere, qui partit le 22 d'Avril, arriva à la rivière de Mai, où il débarqua & s'y fortifia. Ceux qu'il avoit amenés, s'étant figuré qu'ils trouveroient des richesses immenses, furent extrêmement surpris de ne rien découvrir de semblable. Le pays étoit beau & paroissoit fertile, mais il falloit le cultiver, & cette nécessité occasionna des conspirations, que Laudonniere découvrit & étouffa par sa prudence. Il fit embarquer les plus séditieux, & les renvoya en France sous les ordres du Capitaine Bourdet. Quelque temps après le départ des vaisseaux, plusieurs soldats formèrent le dessein d'aller piller les îles des Vierges & d'autres qui appartenoient aux Espagnols. Laudonniere mit tout en usage pour empêcher cette expédition; ceux qui l'avoient résolue menacèrent de le tuer s'il s'y opposoit davantage, & ils le mirent en mer avec une petite barque. Ils firent en effet quelque butin sur les Espagnols & revinrent à la Floride après avoir couru les Antilles. Laudonniere fit pendre quatre des plus séditieux, & les autres obtinrent leur grace en promettant d'être plus soumis.

Mise en culture
de la Colonie (et retour
à l'état de culture).

Cependant le temps qu'on avoit passé sans cultiver la terre s'étoit employé à consumer les vivres qu'on avoit apportés, & la disette commença à se faire sentir. On n'eut bientôt plus d'autres ressources que celles d'acheter des vivres aux Naturels, ou de courir les bois pour chercher des racines. Ces deux expédients eurent encore leurs difficultés; les Naturels sentant le besoin qu'on avoit d'eux voulurent vendre les vivres fort cher, & on n'osoit plus aller dans les bois dans la crainte d'être surpris par quelques partis nombreux de Sauvages, Laudonniere, réduit au désespoir, partagea son

monde en deux corps. L'un fut occupé à construire un vaisseau, & l'autre marcha contre les Sauvages, à qui on enleva assez de bled pour réparer les forces que la disette avoit fait perdre. Lorsque le vaisseau fut prêt à être achevé, on travailla à démolir le Fort. On avoit à peine commencé, qu'on apperçut quatre vaisseaux qui approchoient du port. La frayeur s'empara d'abord des François; ils s'imaginèrent que les Espagnols venoient alors tirer vengeance de l'insulte qu'on avoit été leur faire, & détruire une Colonie qui leur portoit ombrage. Laudonniere fit quelques dispositions afin de se défendre; mais ces précautions n'étoient pas nécessaires. Les vaisseaux qu'on avoit vus étoient Anglois, & ceux qui les montoient, loin de faire aucun mal à la Colonie, lui fournirent des vivres & tous les secours dont elle avoit un pressant besoin.

Après le départ des Anglois, Laudonniere fit recommencer à abattre le Fort. Le désir de quitter un lieu où on avoit déjà tant souffert hâtoit la destruction du Fort, & on étoit sur le point de s'embarquer, lorsque le Capitaine Ribaud arriva avec quatre vaisseaux François qui apportoient des secours. Laudonniere, chagrin de s'être trop précipité, fit réparer en diligence le Fort qu'on avoit démoli, & ordonna qu'on déchargeât les vaisseaux des vivres & des munitions destinées pour la Colonie. Six gros vaisseaux Espagnols mouillèrent alors à la rade où les François étoient déjà, & abordèrent comme amis. Néanmoins voyant une partie des François débarquée, les Espagnols firent jouer l'artillerie de leurs vaisseaux. Les François, qui étoient restés à bord, ne se croyant pas en état de soutenir une pareille attaque, coupèrent les cables des ancrs, mirent à la voile & prirent le large. Les Espagnols firent la même manœuvre dans le dessein de les poursuivre; mais les vaisseaux de Ribaud étoient meilleurs voiliers & ils échappèrent. Les Espagnols mortifiés de n'avoir pu atteindre leurs ennemis, débarquèrent à huit lieues du Fort de Caroline; c'est ainsi que Champlain appelle le Fort bâti & détruit par Laudonniere. Les vaisseaux François de leur côté gagnèrent la rivière de Mai & y aborderent. Ribaud, bon homme de mer, mais mauvais soldat, & plus brave contre la tempête que prudent devant l'ennemi, voulut aller attaquer les Espagnols, malgré le sentiment de Laudonniere, qui étoit d'avis qu'on travaillât à se fortifier. Le Capitaine, sans écouter les représentations du Commandant, embarqua la meilleure partie de la Colonie, & laissa le reste en très-mauvais état avec Laudonniere, qui étoit malade. Ce dernier n'ayant pu empêcher les troupes de suivre Ribaud, exhorta les François qui étoient demeurés auprès de lui à se fortifier le mieux qu'il leur seroit possible, & chacun s'y employa avec ardeur. Le 20 de Septembre la pluie étoit si violente & si continuelle, que les sentinelles avancées se retirèrent, persuadées que la campagne n'étoit pas tenable, ni pour elles ni pour personne. Il n'y avoit pas longtemps qu'elles avoient quitté leurs postes, quand de dessus le rempart on vit approcher les Espagnols. On sonna l'alarme, & Laudonniere se prépara à recevoir les ennemis. Les deux brèches, qu'on n'avoit pas eu le temps de réparer au Fort, le firent tomber au pouvoir des Espagnols. Laudonniere, après s'être défendu vigoureusement, voyant une partie de son monde hors de combat, gagna la Forêt, où il rassembla quelques soldats qui s'y étoient réfugiés comme lui. De-là traversant

des marais presque impraticables, il se trouva à l'entrée de la rivière de Mai, il y rencontra heureusement un neveu de Ribaud avec un Navire François que l'orage avoit conduit à cet endroit. Les trois autres vaisseaux avoient été jetés sur la côte, & Ribaud, ses soldats & ses matelots tombèrent entre les mains des Espagnols, qui les traitèrent sans quartier. Ils en pendirent quelques uns avec cet écriteau sur le dos : *Nous n'avons point fait pendre ceux-ci comme François, mais comme Luthériens & ennemis de la foi.*

Après la suite de malheurs que Laudonniere avoit éprouvés, il ne vit point d'autre parti à prendre que de profiter du vaisseau qu'il avoit rencontré & de repasser en France. Il employa deux mois environ à faire ses préparatifs & mit à la voile le 11 de Novembre. Vers les côtes d'Angleterre, il se trouva si mal qu'il se fit porter à terre pour y reprendre ses forces & être en état de faire son rapport au Roi. Les Espagnols, profitant de son éloignement, se fortifièrent afin de se mettre à l'abri des effets du ressentiment de la France, quoiqu'ils crussent avoir ménagé cette couronne par l'écriteau dont on a parlé. La Cour de Charles IX. ne laissa pas d'être irritée du procédé des Espagnols, & elle s'en plaignit amèrement à Philippe II. Ce Prince ne se pressa point de répondre, & il y a apparence que les choses seroient restées en cet état, si un Particulier n'eût pris sur lui le soin de venger sa Nation. Ce Particulier fut Dominique Gourgues, Gentilhomme Gascon, natif du Mont de Marfan. Il avoit, si l'on en croit Mezerai, un ressentiment personnel contre les Espagnols, qui l'ayant fait prisonnier en Italie l'avoient fait mettre aux galères. Ce motif, & celui de venger sa patrie l'animerent si fort, qu'il arma à ses frais trois vaisseaux, & partit de Bordeaux le 23 d'Août, avec deux cent cinquante soldats, un nombre suffisant de matelots & des munitions de guerre & de bouche. Il cacha son dessein & prétexta un voyage sur les côtes d'Afrique. Il y relâcha en effet, mais il leva l'ancre presque aussitôt, & déclara à ses amis quel étoit son véritable projet. Tous l'applaudirent & l'assurèrent qu'ils étoient disposés à le second.

Sur ces promesses, Gourgues prit la route de l'Amérique, & après bien des dangers & du mauvais temps, il arriva au Cap saint Antoine, qui est au bout de l'île de Cuba. De-là il dirigea sa course vers la Floride, & il se trouva quelques jours après à la vue d'un Fort des Espagnols. Ces derniers le prirent pour un Capitaine de leur Nation, & le saluerent de deux coups de canon. Le Chef François, charmé d'entretenir les Espagnols dans l'erreur où ils étoient, leur rendre le salut, & feignant d'aller plus loin, il s'éloigna de la côte jusqu'à la nuit. Il rabattit à la faveur de l'obscurité & s'arrêta à l'embouchure d'une rivière nommé Tacatacourou, nom que portoit aussi un Souverain des habitants de ce canton. Les François étoient alors à quinze lieues du Fort Espagnol devant lequel ils avoient passé. Les gens du pays, prenant les François pour des Espagnols, voulurent s'opposer à leur descente, & malgré les signes d'amitié qu'on leur faisoit, ils paroissoient prêts à tirer leurs flèches. Gourgues, en partant d'Europe avoit eu la précaution d'emmener un homme qui avoit été à l'établissement de la Colonie de Laudonniere, & qui savoit la langue des habitants de ce canton. Il le chargea d'expliquer aux Naturels le sujet de son arrivée, &

dès que cet homme eut parlé, les habitants, suivant leur coutume, témoignèrent leur joie par leurs danses & leurs sauts. Ils se plaignirent de ce que les François avoient été si longtemps à se venger des Espagnols, & à mettre les Sauvages à couvert de leurs mauvais traitements. On se fit des présents de part & d'autre, & après que le Capitaine Gourgues fut descendu à terre avec la plus grande partie de ses gens, on convint de se joindre ensemble pour attaquer les Espagnols (1).

Un des petits Rois de ce pays, qui étoit de l'assemblée, présenta au Capitaine François un jeune homme, nommé Pierre de Bray, qui étoit né au Havre & avoit quitté la France en 1565. Il avoit environ seize ans, lorsqu'il entra au service de Gourgues, & son séjour en Amérique lui donna assez de connoissance de l'état des forces Espagnoles pour en instruire le Capitaine François. Il dit entre autres choses, que les Espagnols pouvoient être au nombre de quatre cents partagés en trois Forts, dont l'un s'appelloit le grand Fort. C'étoit celui que les François avoient construit sur la rivière de Mai; les deux autres étoient aussi sur la même rivière. Les Chefs des Sauvages, après avoir promis à Gourgues le secret, & s'être engagés à empêcher que les Espagnols n'eussent aucune nouvelle de l'arrivée des François, se retirèrent, pour revenir au bout de trois jours avec l'élite de leur Nation. L'un d'eux laissa sa femme & son fils en otage, & donna son neveu pour servir de guide à d'Estampes, Gentilhomme Commingeois, qui fut envoyé pour reconnoître les Forts des Espagnols. Les Indiens furent fideles à leurs promesses, & ils reparurent au lieu & au jour marqués dans le même moment que d'Estampes fit son rapport sur celui des trois Forts Espagnols qu'on devoit attaquer le premier.

1568.

On a vu que la descente des François s'étoit faite à quinze lieues au-delà des Forts, à l'embouchure de la rivière Tacatacourou. Il y avoit entre cette rivière & les Forts d'autres rivières, des marais & des bois qui rendoient le chemin très-difficile, & on ne le fit qu'avec d'extrêmes fatigues. Les Indiens au nombre de trois cents, commandés par trois de leurs Chefs marchèrent par un autre chemin que les François, & les rejoignirent, suivant leur convention, sur la rivière de Sarabai. De-là au Fort des Espagnols il y avoit encore deux heures de chemin, & on ne put arriver qu'au point du jour à la vue de ce Fort. C'auroit été le moment favorable d'attaquer les Espagnols, qui vraisemblablement étoient encore endormis; mais une petite rivière qu'il falloit traverser tout près du Fort ne se trouva pas guéable, & on fut obligé d'attendre que la marée fût descendue pour la passer. Cependant le Capitaine Gourgues, à la faveur d'un bois qui le cachoit, examina lui-même le Fort, & vit un endroit où le fossé n'étoit pas achevé, & pas où il parut aisé à forcer.

(1) Cette prédilection des Sauvages pour les François étoit fondée sur la différence conduite de ces deux peuples avec les Sauvages. Les François, charmés d'un établissement pacifique, cultivoient l'amitié de leurs voisins. Les Espagnols, au contraire, ne cherchoient qu'à élever des esclaves pour

remplacer ceux dont on avoit dépeuplé l'île de saint Domingue, où on en avoit besoin. Ces différentes façons d'agir ne rendent plus extraordinaires l'amitié des Sauvages pour les François, & leur haine pour les Espagnols.

L'AMÉRI-
QUE.

Dès que la marée fut descendue, il fit passer ses troupes qui étoient dans le bois & les rangea dans l'ordre qu'il vouloit. Il en confia une partie à un Lieutenant pour marcher droit à la porte du Fort & la brûler avec des feux d'artifices, pendant qu'il menoit lui-même le reste du côté du fossé imparfait, afin d'y donner l'assaut. L'heure favorisoit l'entreprise des François, car presque tous les Espagnols faisoient la *Siesta* (1), & aucun ne paroïssoit ni dehors ni sur le rempart. Il n'y eut qu'un canonier, qui étant monté par hasard sur une plate-forme à l'endroit où Gourgues avoit résolu de faire l'attaque, découvrit les François lorsqu'ils étoient déjà à deux cents pas du Fort. Il donna aussitôt l'allarme, & tira sur la troupe qu'il voyoit, avec une coulevrine qui étoit sur la plate-forme. Il la chargea, tira une seconde fois, & la chargeoit pour la troisième fois, lorsqu'un Indien se détacha de la troupe du Capitaine François, & ayant grimpé sur la plate-forme, tua le canonier d'un coup de pique.

Prise des Forts
Espagnols.

Au cris du canonier & au bruit des deux coups de coulevrine, les Espagnols prirent les armes, sortirent du Fort & s'avancèrent vers la troupe du Lieutenant François. Ce dernier les attendit de pied ferme, & leur fit de fort près une salve d'arquebuse qui les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite sur le champ. Le Lieutenant envoya dire à Gourgues qu'il étoit déjà dans le fossé & que les Espagnols fuyoient. Sur cet avis Gourgues, quittant le Fort, marcha du côté de son Lieutenant, & trouva en chemin les fuyards, qu'il enveloppa au nombre de soixante. La plus grande partie fut tuée, & le reste fut fait prisonnier. Gourgues entra ensuite dans le Fort sans résistance & y trouva trois canons avec la coulevrine qui étoit marquée du nom d'Henri II. On vit par cette marque qu'elle avoit appartenu aux François, & qu'elle étoit une de celles que les Espagnols avoient prises dans le Fort de Laudonniere.

Cependant, comme de l'autre Fort, qui étoit sur le bord opposé de la rivière de Mai, on titotoit sur les François, Gourgues fit pointer de ce côté les quatre pièces d'artillerie & répondit au feu des ennemis. Il passa ensuite la rivière avec une partie de ses soldats, dans une barque qu'on lui avoit amenée. Les Indiens, trop impatients pour attendre le retour de cette barque, se jetterent dans la rivière & la traverserent à la nage. L'épouvante s'empara alors des Espagnols, qui, après quelques décharges de mousqueterie, abandonnerent le Fort & gagnèrent les bois à dessein de se sauver dans le grand Fort, situé à une lieue de-là. Gourgues avoit prévu qu'ils prendroient cette route, & il s'étoit posté de ce côté pour les couper dans leur retraite. La première décharge qu'il fit sur eux les éclaircit tellement, que ne se voyant plus qu'au nombre de quinze, ils se rendirent prisonniers. Les deux Forts furent pris dans le même jour 23 d'Avril, & on fit ses dispositions pour s'emparer du grand Fort. Parmi les prisonniers qu'on avoit faits, il se trouva un sergent que Gourgues força par ses menaces à faire le rapport de la situation de l'état du troisième Fort Espagnol, & de l'endroit par où on pouvoit le prendre plus facilement.

Les François demeurèrent deux jours dans le second Fort, où ils s'occupèrent à faire des échelles & tous les préparatifs nécessaires pour l'attaque du grand

(1) C'est la Meridienne, ou un court sommeil durant la chaleur du jour,

Fort. Pendant ce temps les Indiens avertis du succès des François investirent les Espagnols ; de sorte qu'aucun d'eux ne pouvoit sortir pour s'informer du nombre de leurs ennemis. Néanmoins le Commandant fit déguiser un soldat en Indien pour aller à la découverte. Il fut reconnu & amené au Capitaine Gourgues, qui le questionna au sujet des Espagnols. Le prisonnier avoua qu'ils étoient environ deux cents dans le Fort ; qu'ils croyoient que les François étoient au moins deux mille ; que la consternation étoit extrême parmi la garnison, & que le Commandant sembloit ne pouvoir prendre aucune résolution. Gourgues satisfait des lumières que le prisonnier lui avoit données, partit le lendemain, & plaça les Indiens dans les bois voisins du Fort en diverses embuscades. Dès que les Espagnols apperçurent les François, ils tirèrent dessus avec deux doubles coulevrines qui firent peu d'effet, parce que Gourgues se mit à l'abri dans un bois prochain, d'où il contempla facilement le Fort. Il avoit près de lui le sergent & l'espion Espagnol, & il en tira des connoissances plus détaillées touchant l'attaque du Fort. Gourgues avoit projeté de commencer l'escalade le lendemain à un endroit qui n'étoit point flanqué. Il y avoit même déjà porté une partie de ses Arquebusiers en un lieu couvert, pour tirer sur tous ceux qui paroistroient à la défense du rempart durant l'assaut, lorsque soixante Espagnols firent une sortie à dessein de s'assurer à peu près du nombre des François.

Gourgues les vit sortir, & à la faveur du bois, il fit marcher son Lieutenant à la tête de vingt Arquebusiers, avec ordre de ne se point montrer, que les Espagnols ne fussent assez avancés pour être coupés. Le Capitaine alla avec le reste de son monde jusqu'au pied d'une colline, vers laquelle les Espagnols portoient leurs pas, & il ordonna à ses soldats de ne tirer qu'à bout portant, & de ne se servir que du sabre après cette décharge. Ses ordres furent ponctuellement suivis, & les Espagnols surpris d'une attaque si brusque prirent la fuite aussitôt. Comme ils vouloient regagner le Fort, ils rencontrèrent le Lieutenant François, & dans le combat qu'ils furent contraints de livrer, ils furent tous tués ou faits prisonniers. Le Commandant Espagnol au désespoir de la perte de ses meilleurs soldats, & toujours persuadé que les François étoient en grand nombre, prit le parti d'abandonner le Fort, & de se sauver dans les bois. Les Indiens, qui y étoient en embuscade, sortirent de toutes parts, & lui tuèrent beaucoup de monde à coups de fleches. Ceux qui purent échapper tournerent d'un autre côté ; mais ils trouverent Gourgues, & furent taillés en pieces. Les François étant entrés dans le Fort s'emparèrent des canons, des armes & des munitions. Ils ne goûterent pas long-temps le plaisir d'avoir fait ce butin ; car un Indien mir par malheur le feu aux poudres le lendemain, & tout fut brûlé ; de sorte qu'il ne resta que l'artillerie que Gourgues fit transporter sur ses vaisseaux.

Le Capitaine François n'ayant plus rien à craindre des Espagnols, fit amener les prisonniers, leur reprocha l'inhumanité avec laquelle ils avoient traité les François dans un temps où la France & l'Espagne étoient en paix, & les fit pendre aux mêmes arbres qui leur avoient servi pour faire subir le même sort aux François. Il n'oublia pas non plus de leur mettre sur le dos par représailles un écriteau où on lisoit ces mots : *Je ne fais*

L'AMÉRIQUE
QUE.

ceci comme à Espagnols, mais comme à Corsaires, à Bandaliers & à Ecumeurs de mer. Le peu de soldats qui étoient avec Gourgues ne lui permettant pas de garder les Forts, il se détermina à les détruire, & les Sauvages l'y secondèrent tellement, que le grand Fort fut taillé en un seul jour. Il en fit autant aux deux autres, & se rembarqua ensuite, promettant aux Indiens de revenir dans peu les délivrer entièrement du joug Espagnol. Il leur fit de nouveaux présents, & les laissa très-satisfaits de lui.

Retour de Gourgues en France.

On mit à la voile le 3 de Mai, & le vent fut si favorable qu'on arriva à la Rochelle le 6 de Juin. L'expédition de Gourgues avoit été heureuse, & à l'exception de quelques soldats tués en combattant, & de huit hommes qui avoient péri en route, il ramena tous ceux qu'il avoit engagés à le suivre. Il séjourna peu de temps à la Rochelle, & il en partit pour Bordeaux, où il rendit compte à Blaise de Montluc, Lieutenant de Roi en Guienne, du succès de son expédition. Il paroît qu'il lui avoit fait confidence de son dessein, puisqu'il en avoit eu une permission pour faire son armement; mais Montluc n'avoit osé prendre sur lui cette affaire, & il avoit donné la permission pour l'Afrique. Après le succès il combla Gourgues de louanges, & l'envoya à la Cour. Le Capitaine François ne fut pas reçu comme il s'y attendoit. On ménageoit alors le Roi d'Espagne, & son Ambassadeur s'étoit plaint des hostilités commises par Gourgues. La Régente le désavoua, sous prétexte qu'il étoit parti sans ordres, & on eût même sacrifié sa tête à la politique, si averti du danger qu'il couroit il ne se fût pas sauvé à Rouen. Il y a lieu de croire que la Cour de France approuvoit secrètement ce qu'il avoit fait, car on le laissa tranquille dans la retraite qu'il s'étoit choisie.

Entrepris de
la Roche.

1598.

Le Marquis de la Roche, Breton d'origine, obtint en 1598 une commission de Henri IV. pour conquérir dans l'Amérique septentrionale quelque pays habitable. Il ne connoissoit pas ce pays par lui-même, mais il prit pour guide un Pilote nommé Cherodel, qui le mena à l'Île de Sable, qui se trouve au Sud du Cap Breton, & qui en est éloignée de vingt-cinq lieues. On ne pouvoit pas choisir un plus mauvais endroit pour établir une Colonie, car il n'y avoit dans cette île ni bois, ni pierres propres à bâtir. Les François entreprirent néanmoins de s'y loger, & ils firent des trous dans la terre, qu'ils couvrirent le mieux qu'ils purent. Cherodel reprit ensuite la route de France, laissant dans l'Île de Sable ceux qui consentirent à y rester. Les nouveaux Colons trouverent heureusement pour eux des bœufs & des vaches qui étoient échappées d'un naufrage. Ils s'en nourrirent, ainsi que du poisson, dont la pêche étoit abondante au tout de l'île. Lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent avec des peaux de loups marins, & en conservèrent l'huile pour divers usages. Ils vécurent ainsi pendant sept ans, & comme abandonnés du reste du genre humain. Enfin au bout de ce temps le Parlement de Rouen se souvint d'eux, & par un Arrêt condamna Cherodel à aller chercher les Colons & à les ramener en Europe, lui permettant de prendre la moitié des cuirs & des peaux qu'ils auroient pu amasser. L'Ordonnance du Parlement de Rouen fut exécutée, & lorsque les Colons furent de retour, le Marquis de la Roche mit tout en usage pour obtenir de la Cour les moyens de faire un nouvel établissement. Il y travailla sans succès,

succès, & le chagrin qu'il en conçut, joint à celui d'avoir consumé tout son bien, lui causa une maladie dont il mourut eu peu de jours.

Chauvin né dans la Normandie, Capitaine du Roi dans la marine, & excellent homme de mer, entreprit aussi une expédition, de concert avec Pontgravé de Saint-Malo, navigateur de profession. Ils s'étoient associés avec un Saintongeais, nommé de Mons, qu'Henri IV. estimoit beaucoup, & ils partirent ensemble dans une parfaite intelligence. Ils entrèrent dans le grand fleuve S. Laurent, qu'ils remonterent quatre-vingt-dix lieues. Ils s'arrêtèrent à Tadoussac, où ils firent avec les Sauvages qui se rendoient en cet endroit tous les printemps, un trafic avantageux de pellereries & de castors. Pontgravé considérant le profit qu'on pouvoit retirer de ce commerce, voulut en demander le privilège exclusif. Il l'obtint au moyen des protecteurs qu'il eut le talent de se faire, & en s'engageant à procurer à ses frais un établissement solide dans le pays où il avoit été. Pontgravé & ses associés se hâtèrent d'équiper des vaisseaux, sur lesquels ils embarquerent tout ce qui étoit nécessaire pour une Colonie naissante. La situation peu avantageuse du lieu qu'ils choisirent pour l'établissement en arrêta les progrès, & Chauvin, après avoir entrepris un second voyage qui fut aussi malheureux que le premier, mourut lorsqu'il étoit sur le point d'en commencer un troisième.

Le Commandeur de la Châte, Gouverneur de Dieppe, voyant Chauvin mort, demanda au Roi une commission, & l'obtint. Il s'associa plusieurs Gentilshommes du pays de Caux, & quelques Marchands de Rouen pour les avances des frais, & il confia la direction du voyage à Pontgravé. Celui-ci engagea Champlain, bon navigateur, à le suivre, & ils partirent en 1603. Ils arrivèrent heureusement à Tadoussac, mais ils n'y bornerent pas leur voyage comme Chauvin, & ils pousserent jusqu'au Saut de S. Louis. Champlain le passa, & mérita à profit ses propres découvertes & les réponses des Sauvages qu'il interrogea sur le cours des rivières qui tombent dans celle de S. Laurent, il dressa un mémoire & une carte, & s'en retourna à Tadoussac. De-là il passa en France, & comme le Commandeur de la Châte étoit mort, Champlain alla rendre compte de son voyage à Henri IV. qui fut satisfait de ses découvertes.

De Mons, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi & Gouverneur de Pons, songea à faire un nouveau voyage. Il avoit déjà été avec Chauvin, & le peu de succès de cette expédition sembloit devoir le dégoûter d'en entreprendre une seconde; mais il crut qu'en changeant un peu la route on parviendroit à trouver un pays plus doux & moins ingrat que celui qu'on avoit d'abord découvert. Plein de cette idée il la communiqua au Roi, qui consentit à le laisser partir, & lui accorda la commission que le Commandeur de la Châte avoit eue. De Mons équipa une petite flotte, assembla des soldats & des artisans, & s'attacha plusieurs Gentilshommes qui consentirent à le suivre, avec Champlain & Pontgravé. L'escadre partit de Dieppe, & un vaisseau alla à Tadoussac pour faire la traite. Pontgravé, avec une commission de de Mons, eut ordre de prendre le chemin de Campseaux, & de suivre la côte vers l'isle du Cap Breton, afin de prendre garde que personne ne contrevînt aux ordres du Roi. De Mons & le reste

Tome VIII.

O o o

L'AMÉRICA
QUE.

Entreprise de
Chauvin.

1599.

Découvertes de
Champlain au
Canada

1603.

de ceux qui s'étoient embarqués à Dieppe prirent leur route vers les côtes de l'Acadie, & arrivèrent au bout d'un mois au cap de la Heve. On choisit pour l'habitation de la Colonie une île de la baye François. De Mons y fit décharger ses vaisseaux, & les renvoya en France.

Cependant ceux qui avoient été à Campseaux pour empêcher qu'on n'empêât sur les droits accordés à de Mons par le Roi, trouverent des Bretons & des Basques, qui, sans s'embarasser de la concession que de Mons avoit obtenue, trafiquoient à leur ordinaire, & joignoient le commerce de la pelleterie à leur pêche de la morue. Pontgravé voulut en vain s'opposer à ce commerce, qui étoit contraire au privilège de son supérieur; il fut obligé d'employer la force pour faire respecter sa commission. Cette conduite causa des plaintes ameres, & les Basques & les Bretons présentèrent à la Cour plusieurs requêtes contre de Mons. Ils se plaignoient que ses vaisseaux troubloient leur pêche, & que les privant des choses qui avoient été libres jusques-là, la douane du Roi se trouveroit diminuée considérablement, & qu'ils seroient réduits à ne pouvoir entretenir leurs femmes & leurs enfants. Ces plaintes secondées des remontrances d'un Seigneur de la Cour qu'on avoit sçu gagner, & qui avoit beaucoup de crédit, firent par la suite révoquer la concession.

Le voyage de de Mons dura trois ans, & lui coûta une somme considérable; mais dans le cours de ces trois années les François découvrirent la côte au Midi jusqu'au cap Henri, & d'autres pays jusqu'à Campseaux. Les différentes rivières où l'on entra, & les chemins que les Découvreurs firent par terre, donnerent à connoître aux François le pays qui est entre le grand Fleuve S. Laurent, & l'Océan, dans cette partie où sont aujourd'hui la Pensilvanie, le nouveau Jersey, la nouvelle Yorck, la nouvelle Angleterre, l'Acadie & la Gaspésie. Les quatre premiers pays furent d'abord connus sous le nom de Notumbegue, & tous ensemble furent appelés la nouvelle France. On voulut tenter des établissemens dans quelques-uns de ces endroits, mais les Anglois de la Virginie les détruisirent en 1613. Ils firent plus encore, & ayant couru toute la côte de l'Acadie, ils abattirent les croix que les François y avoient plantées, commirent diverses hostilités, & firent prisonniers tous les François qu'ils trouverent. Le Fort & habitation de Quebec, aujourd'hui capitale du Canada, étoient établis. Ce Fort fut bâti par Champlain en 1608 pour de Mons, qui, loin de se rebuter de ce qu'il avoit souffert dans son voyage de l'Acadie, avoit envoyé encore un nouvel armement sous la conduite de Champlain & de Pontgravé.

Les Basques, les Bretons & plusieurs autres recommencerent vivement leurs plaintes contre de Mons, qui étoit demeuré à Paris pour ses affaires. Ils vinrent à bout de le réduire à tout abandonner, & il se contenta de l'habitation de Quebec, dont le Roi lui laissa la possession. De Mons entièrement rebuté de toute espèce d'entreprise, ceda Quebec aux Rochelois, qui destinèrent ce Fort à servir de retraite à ceux qui seroient pour eux le commerce de pelleteries. Champlain & Pontgravé retournerent encore en Amérique dans l'année 1610, & y conduisirent des artisans. La Colonie étoit en assez bon état, & elle s'accrut insensiblement, & bâtit quelques Forts pour loger ceux qui alloient trafiquer avec les Sauvages, & pour

protéger ceux des Naturels qui étoient devenus les alliés des François. Ce pays fut ensuite connu sous le nom de Canada ou la Nouvelle France.

On s'en tint aux découvertes & à la traite pendant long-temps, & ce ne fut que sous le ministère du Cardinal de Richelieu que la Colonie commença à devenir plus considérable. Vers le mois d'Avril 1627 plusieurs Marchands, Négociants & autres personnes riches, ou qui avoient beaucoup de crédit, s'offrirent de faire une Compagnie de cent associés. Cette Compagnie devoit se charger de soutenir les Colonies déjà établies dans le Canada, & d'en envoyer de nouvelles dans ces vastes pays encore mal connus. Les principaux associés étoient Roquemont, Houel, Lataignien, Dablon, du Chesne & Castillon. Le Cardinal de Richelieu goûta le projet des associés, en parla au Conseil d'Etat, & engagea Louis XIII. à donner un Edit qui faisoit à la Compagnie une concession sous les privilèges & conditions contenus en dix-neuf articles. Les conditions furent : « Que dès l'année 1628 » la Compagnie seroit passer dans la Nouvelle France deux à trois cents » hommes de tous métiers, & pendant les quinze années suivantes jusqu'à » quatre mille de l'un & de l'autre sexe, qu'ils nourriroient & entretiennent » droient de tout l'espace de trois années ; Qu'il n'y auroit aucun Etranger » parmi ces habitants, mais seulement des François Naturels & Catholiques ; Que les associés entretiendroient dans chaque habitation trois Ecclésiastiques au moins, même davantage s'il étoit jugé nécessaire ; Qu'au cas qu'ils ne fissent point passer jusqu'à quinze cents hommes dans les dix premières années des quinze de leur concession, ils restitueroient pour dédommagement de cette inexécution le prix de deux vaisseaux de guerre que le Roi leur accordoit ; ce qui auroit lieu encore si dans les cinq autres années le nombre entier de quatre mille hommes n'étoit point passé ; Enfin que les associés, pour toute redevance, rendroient la foi & hommage, suivant la coutume de France, à chaque mutation de Roi, & offriroient une couronne d'or du poids de huit marcs. »

Les privilèges furent : « La propriété à perpétuité, Justice & Seigneurie » du Fort & habitation de Quebec, avec tout le pays de la Nouvelle France, » le long des côtes depuis la Floride, en rangeant celle de la mer jusqu'au » cercle Arctique pour latitude ; & depuis Terre neuve tirant à l'Ouest jusqu'au grand Lac, dit la mer Douce, pour longitude, & pareillement le long & en remontant la rivière de S. Laurent en avançant dans les terres ; la cession aussi en propriété de toutes les mines & minières pour en jouir suivant les Ordonnances des Rois de France ; la permission de fondre de l'artillerie, & bâtir des Places & des Forteresses par-tout où ils jugeroient à propos ; le trafic de tous les cuirs, peaux, pelleteries & autres marchandises du pays, à la réserve de la pêche des morues & baleines qui resteroit libre à tous les sujets du Roi, aussi bien que la traite desdites pelleteries aux François déjà habitués en Canada, ou qui y passeroient sans être aux dépens de la Compagnie, pourvu qu'ils portassent aux commis des associés le produit de leur traite pour les prix réglés par le huitième article de l'Edit. » A ces privilèges, le Roi ajouta le don de deux vaisseaux de guerre de deux à trois cents tonneaux, & de quatre coulevrines de fonte vete. Cette Compagnie réussit d'abord assez bien, & c'est à elle

L'AMÉRIQUE.

Compagnie du Canada établie par le Cardinal de Richelieu.

1628.

proprement qu'on doit les grands établissemens que les François ont aujourd'hui dans le Canada; mais ensuite elle négligea trop d'envoyer les secours nécessaires, & sa négligence donna lieu aux Etrangers de s'attirer ce commerce.

Il y avoit en France une autre Compagnie plus ancienne, sçavoir celle des isles de l'Amérique. Il est assez remarquable que les François & les Anglois ayent songé en même temps à la conquête de l'isle de S. Christophle découverte par Colomb, comme on l'a vu plus haut. Elle s'appelloit Lia Maiga, mais on lui donna le nom du Patron de ce célèbre Amiral. Les Espagnols contents des conquêtes du Mexique, du Pérou & des vastes Contrées qu'ils avoient soumises, s'embarrassoient peu des Antilles. Satisfais de n'occuper les principales, sçavoir, l'Espagnole ou S. Domingue, Cuba, la Jamaïque & Porto-Rico; ils croyoient que le droit de découverte leur assureroit assez la propriété des autres, sans qu'ils s'y affermissent par des Colonies qu'ils n'étoient pas en état de fournir. Le Mexique, la Castille d'or & le Pérou attiroient la principale attention, à cause des promptes fortunes qu'on y faisoit, & ils ne croyoient pas que personne songeât à s'établir aux Antilles, où il falloit combattre les Sauvages & détruire des forêts pour en faire des terres capables d'être cultivées. Les Espagnols furent trompés néanmoins dans cette opinion, car les François & les Anglois qui avoient déjà couru ces mers, prirent en même temps sans s'en communiquer leur dessein, la résolution de se tendre maîtres de quelques-unes des Antilles. Leur choix tomba sur l'isle de S. Christophle, & par un concours d'événemens assez singuliers, ils y arrivèrent le même jour chacun de leur côté l'an 1623, & en prirent possession les uns & les autres au nom de leurs Souverains.

Les François avoient pour Chefs d'Enambuc, Gentilhomme de la Maison de Vauderoy, & du Roisley, rous deux Capitaines de vaisseau. Les Anglois étoient commandés par un Capitaine de la Nation nommé Waernar, ou Ouernar, comme l'ont écrit quelques François. Les deux Nations s'étant rencontrées furent également surprises de la concurrence. Elles s'accoutumèrent cependant, convinrent de se joindre pour conquérir l'isle sur les Caraïbes, & le firent dans la plus parfaite intelligence. Après que les François & les Anglois se furent logés, ils prirent des mesures pour n'être point insultés par les Espagnols. En conséquence, on obligea les Caraïbes à se retirer ailleurs, dans la crainte que s'ils restoient, ils ne favorisassent les Espagnols pendant l'absence d'Enambuc & de Waernar, qui devoient faire un voyage en Europe. Toutes ces précautions prises les deux Chefs allèrent rendre compte de leur expédition à leurs Souverains. Les Rois de France & d'Angleterre approuverent la conduite de leurs Officiers, & les honorèrent de la qualité de Gouverneurs & de leurs Lieutenans. D'Enambuc voyant qu'il ne pourroit se soutenir sans un bon appui, forma une Compagnie, qui fut établie le 31 d'Octobre 1626, tant pour l'isle de S. Christophle que pour la Barbade les isles adjacentes. Cette même Compagnie fut confirmée en 1642 pour toutes les isles de l'Amérique, situées depuis le 10° degré jusqu'au 30° de latitude septentrionale, & c'est à cette Compagnie qu'on doit l'établissement de toutes les Colonies Françaises de ces isles.

D'Enambuc ayant ainsi mis ordre à ses affaires, retourna à S. Christophle avec trois cents hommes pour jetter les fondemens de la Colonie. Ils y arrivèrent au commencement du printemps 1627, & par Acte du 13 Mai l'Isle fut partagée entre les François & les Anglois. Waernar étoit aussi retourné d'Angleterre quelque temps auparavant, & il aida à regler les limites qui subsisterent dans le même état jusqu'à la paix d'Utrecht. On convint que la chasse & la pêche seroient par-tout libres aux deux Nations: que les salines, les bois propres à la teinture, ou à la menuiserie & à la charpente, les rades & les mines seroient en commun. Aussitôt que le traité fut signé de part & d'autre, les François & les Anglois firent ensemble une ligue défensive contre leurs ennemis communs, & chacun travailla ensuite à faire prospérer sa Colonie. Waernar avoit aussi ménagé une Compagnie à Londres, & sa Colonie fut mieux servie que la Française; car dès l'année 1628 il se trouva en état de l'étendre & de peupler l'Isle de Nièves, voisine de S. Christophle, où les Anglois bâtirent un Fort. Pendant ce temps-là les Associés de France étoient bien éloignés d'envoyer à leur Colonie de pareils secours, & ils en attendoient au contraire des vaisseaux chargés de toutes les richesses de l'Occident. L'espece d'abandonnement où ils laissoient leur Colonie, & l'état florissant de celle de Waernar, lui inspirèrent des sentimens d'ambition qui inquiéterent d'Enambuc. Ce dernier ne pouvant rien obtenir de France, quoiqu'il écrivit aux Associés les lettres les plus pressantes, se rendit lui-même à Paris, pour faire connoître la nécessité d'un envoi. Il agit auprès de la Cour, afin qu'on lui fournît les moyens de faire rentrer les Anglois dans les bornes de l'égalité dont ils vouloient sortir, & obtint enfin de la Compagnie un secours de trois cents hommes, & des vaisseaux bien munis de provisions. Il mit aussitôt à la voile, & son arrivée à la Colonie sembla la ranimer. Le Roi qui avoit eu égard aux représentations d'Enambuc, donna ordre à Cusac, Chef d'Escadre, d'aller mettre un frein aux usurpations des Anglois. Cusac en paroissant à la rade de S. Christophle, coula à fond & dissipa tout ce qu'il trouva de vaisseaux Anglois dans cette mer, & obligea Waernar à s'en tenir au partage auquel il avoit lui-même travaillé. La paix fut ensuite rétablie entre les François & les Anglois, & ils auroient joui vraisemblablement de quelque repos, si les Espagnols, chagrins de les voir s'établir dans des îles qu'ils prétendoient leur appartenir, ne fussent venus les attaquer.

Don Frederic de Toledo, envoyé au Brésil pour en faire sortir les Hollandois, partir avec une flotte, & eut ordre de passer à S. Christophle & de n'y pas laisser un seul François, ni un seul Anglois. On avoit été averti en France de ce projet long temps avant qu'il s'exécutât, & c'étoit aussi pour défendre l'Isle de S. Christophle que l'escadre de M. de Cusac avoit été envoyée. Cet Officier content d'avoir mis Waernar à la raison, & n'apprenant aucune nouvelle des Espagnols, se laissa d'attendre, & permit à ses vaisseaux d'aller faire la course où ils voudroient. Il partit lui-même à dessein de croiser dans le golfe du Mexique, & laissa ainsi sans nulle ressource l'Isle de S. Christophle & celle de S. Eustache, où il venoit de bâtir un Fort & de commencer une habitation.

Peu de temps après le départ de l'escadre Française, Frederic de Toledo

L'AMÉRI-
QUE.

parut devant S. Christophle, & son premier acte d'hostilité fut de saisir quatre navires Anglois, qui étoient à l'ancre près de Niéves. Il mouilla ensuite à la rade de S. Christophle, à deux portées du canon d'un des quartiers François. Du Rossley fit aussitôt sçavoir à d'Enambuc & au Général Anglois le danger où il se trouvoit, & le pressant besoin qu'il avoit d'être puissamment secouru. Waernar lui envoya sur le champ sept à huit cents hommes, & du Parquet, neveu d'Enambuc, en amena cent vingt. Ce secours suffisoit pour faire une résistance qui méritoit au moins une capitulation honorable; mais du Rossley perdit la tête, & se conduisit avec une extrême lâcheté. Don Frederic fit sa descente sans aucune opposition, & lorsque les Espagnols eurent commencé leur attaque, ils eurent lieu d'être surpris de ne voir s'avancer contre eux que le seul du Parquet avec sa Compagnie. Cet Officier eut le sort auquel il devoit s'attendre. Il fit des prodiges de valeur, qui, malgré la disproportion du nombre des combattants, tinrent quelque temps la victoire incertaine, & on ne douta point que si du Rossley & les Anglois eussent donné, l'ennemi n'eût été contraint de se rembarquer avec perte. Ceux qui avoient suivi du Parquet le voyant si peu secondé, l'abandonnerent aussi, & il se trouva réduit à trois hommes, avec lesquels il combattit encore. Il tua de sa main l'Officier qui commandoit la descente, & percé de dix-huit coups, il fut mis hors de combat. On l'emporta sur le gallion que montoit l'Amiral Espagnol, qui n'omit rien pour le bien traiter, & pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de sa valeur; mais dix-huit jours après du Parquet expira dans de grandes douleurs. Don Frederic de Toledé affligé de n'avoir pu réussir à lui faire donner du soulagement, lui fit faire des obseques telles qu'on les fait en Espagne aux personnes de la première distinction.

Du Rossley, qui avoit d'abord pris l'épouvante, fut bien moins rassuré par un si bel exemple, qu'il ne fut intimidé par la défaite de cet Officier, & par le refus que les Anglois firent de combattre. Il s'écria aussitôt qu'il falloit que chacun songeât à sa propre sûreté, & il fut le premier à fuir laissant le pavillon de France dans son Fort. Tous ses gens & les Anglois le suivirent avec précipitation, & ils gagnèrent la Cabeltere, située à huit lieues du Fort qu'ils avoient abandonné. Ils y trouverent d'Enambuc leur Gouverneur, & voulurent lui persuader qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de s'embarquer au plus vite. D'Enambuc mit tout en usage pour les rassurer. Il leur remontra qu'ils ne devoient pas se laisser chasser sans résistance d'une île où ils s'étoient établis, & qu'ils étoient en état de faire périr une bonne partie des Espagnols en profitant de l'avantage du terrain. Tout ce qu'il put dire fut inutile, & les François insensibles à toute autre chose qu'à la frayeur, demanderent qu'on assemblât un Conseil. Il y fut décidé presque d'un sentiment unanime qu'il falloit faire retraite, & aller habiter l'île d'Antigoa, la même que Colomb avoit nommée ainsi à cause de Sainte-Marie l'Ancienne, fameuse Eglise de Séville. On prétend qu'il fut résolu de poignarder le Gouverneur s'il s'opposoit à la délibération. Il céda, & tous les François, au nombre de quatre cents, s'embarquerent sur deux navires qui se trouvoient à la rade.

Les Anglois
capitulèrent avec
les Espagnols.

Waernar, que cette fuite abandonnoit aux efforts de Don Frederic de

Toledo, traita avec lui, l'Amiral Espagnol donna aux Anglois les quatre vaisseaux qu'il leur avoit pris à Nièves, afin qu'ils fortifissent sur le champ de l'isle de S. Christophle. Comme les Anglois étoient en plus grand nombre que les François, les quatre vaisseaux ne furent pas suffisants pour les contenir tous. Don Frederic en vit embarquer une partie, & fit promettre à ceux qui restoiert qu'ils suivroient les premières aussitôt qu'ils en trouveroient l'occasion. Après avoir tiré cette promesse des Anglois, l'Amiral Espagnol les menaça de les faire passer au fil de l'épée, s'il les trouvoit encore à S. Christophle à son retour du Brésil, & s'embarqua.

Les François de leur côté avoient beaucoup à souffrir. La précipitation de leur suite ne leur avoit pas permis de faire aucune provision, & ils furent bientôt réduits à la plus affreuse disette. Les tempêtes qu'ils eurent à essuyer acheverent de mettre le comble à leur infortune. Ils ne purent jamais gagner l'isle d'Antigoa, & après avoir été battus des flots pendant trois semaines entieres, ils se virent contraints de prendre terre à l'isle de S. Martin, qui n'est qu'à huit lieues de S. Christophle. L'endroit où ils aborderent étoit si stérile & si dépourvu d'eau douce, qu'ayant creusé des puits, dont l'eau se trouva saumâtre, plusieurs moururent pour en avoir bû sans mesure & avec trop d'avidité. Du Rosley accablé de tant de disgrâces, gagna une partie des Officiers & des Soldats, & força un des deux Capitaines de navires à le ramener en France, où le Cardinal de Richelieu le fit arrêter & mettre à la Bastille. Le reste de sa Colonie se répandit dans les isles de Montserrat, de S. Martin, de S. Barthelemi & de l'Anguille. Cependant les Espagnols, après avoir ruiné le Fort des François, enlevé le canon, & brûlé les maisons du quartier où ils avoient abordé dans l'isle de S. Christophle, s'étoient retirés. Waernar les voyant partis ne se hâta point de quitter l'isle, & il se flattoit d'en rester seul possesseur, lorsque les François, qui regrettoient leur première habitation, y revinrent au moyen d'un vaisseau qui leur restoit encore. Quelques navires Hollandois leur fournirent des vivres, & un vaisseau qui leur arriva de France les aida à se rétablir.

Plusieurs François de ceux qui étoient sortis de S. Christophle avec le Gouverneur & du Rosley, s'éloignerent de leurs compatriotes, & se joignant à d'autres aventuriers Anglois & François, ils approcherent de l'isle Espagnole. Ils en trouverent la côte septentrionale presque abandonnée par les Espagnols, & ils s'y établirent. Comme les bois & les campagnes abondoient en bœufs & en cochons, ils y vécurent aisément. Des Hollandois qui passèrent par cet endroit leur promirent de ne les laisser manquer de rien, pourvu qu'ils leur gardassent les cuirs qu'ils tiretoient de la chasse des bœufs, & cette assurance acheva de les fixer. Ils faisoient sécher leurs viandes à la fumée comme les Sauvages, ce qui s'appelle boucaner, & ce qui leur fit donner le nom de Boucaniers. La difficulté de ne recevoir que de la main des Etrangers plusieurs choses dont leur Colonie ne pouvoit gueres se passer, & d'ailleurs l'humeur dominante de quelques-uns d'entr'eux, à qui la chasse ne plaisoit pas, porterent une partie des Boucaniers à faire des courses, & à tomber sur les vaisseaux Espagnols qui se présentoient. Ils firent mêmes quelques descentes qui leur procurerent souvent de riches butins. Pour être autorisés en quelque sorte à ces courses, les Aventuriers,

Origine des Boucaniers.

L'AMÉRI-
QUE,

qui furent connus dans la suite sous le nom de Flibustiers, du nom du vaisseau qu'ils avoient coutume de monter, prirent leur commission du Gouverneur de l'isle de S. Domingue. A la fin de leur voyage ils se retiroient dans cette isle & dans celle de la Tortue, où ils firent des établissemens. Cette dernière est maintenant presque déserte, parce qu'avec le temps les François s'en étant rendus les seuls maîtres, & la Cour lui ayant donné des Gouverneurs & des secours, la Colonie qui y étoit a passé dans la partie occidentale de l'Espagne, quoique les Espagnols soient toujours en possession de la partie orientale. La Colonie Française est connue par le nom de S. Domingue, néanmoins la ville de ce nom appartient aux Espagnols, mais le même nom est donné à toute l'isle. Les François qui y sont établis forment la Colonie la plus considérable que la France ait dans les isles de l'Amérique.

La Colonie de
S. Christophe se
gouverne,

Cependant les François rentrèrent à S. Christophe, & s'y appliquèrent de nouveau à se fortifier & à cultiver le terrain. Ils le firent avec tant de succès, qu'ils payerent en peu de temps les avances qu'on leur avoit faites, & se trouvant en meilleur état qu'ils n'étoient avant l'arrivée des Espagnols. Les Anglois de leur côté se remirent aussi de leurs pertes, & puissamment secourus par la Compagnie de Londres, ils étendirent leur Colonie dans les isles de Montserrat, d'Antigua & de la Barboude, ou Barbado. Vers le même temps à peu près les Hollandois s'établirent dans l'isle de S. Eustache, & cette Colonie s'empara bientôt de l'isle de Saba. Le Gouverneur d'Enambuc voyoit avec regret que la négligence des Associés de France à lui fournir ce qui eût été nécessaire pour s'agrandir, étoit cause que les Etrangers s'emparoisent de plusieurs isles à sa bienséance. Ne pouvant remédier au passé, il jeta les yeux sur la Guadeloupe, & il songeoit à y envoyer du monde, lorsqu'il fut prévenu par un des principaux habitants de sa Colonie, nommé l'Olive. Ce dernier, qui étoit passé en France pour ses affaires particulières, s'associa avec du Plessis & quelques Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadeloupe (1), sous la commission de la Compagnie des isles de l'Amérique. L'Olive & du Plessis en furent déclarés Gouverneurs avec une égale autorité, & y arrivèrent le 8 de Juin 1635, avec une Compagnie de cinq cents hommes. Ils étoient à peine débarqués que la famine & les maladies les assaillirent, & que plusieurs moururent. On s'étoit malheureusement placé dans l'endroit le plus ingrat de l'isle, & à cette faute les chefs en joignirent une seconde beaucoup plus grande. Ils se brouillèrent avec les Caraïbes, dont ils auroient pu recevoir des vivres, en attendant qu'ils pussent se nourrir des productions de la terre.

Du Plessis saisi de douleur à la vue des mauvais succès de sa Colonie, mourut le septième mois après son arrivée. On perdit en lui un homme d'un caractère aimable, d'une prudence & d'une affabilité que n'avoit pas, à beaucoup près, l'Olive qui resta seul Gouverneur. Les hauteurs de ce dernier & son impétuosité firent cause que la guerre s'alluma entre les François & les Caraïbes, & mit la Colonie naissante sur le point de sa ruine totale. Les François parvinrent à chasser de l'isle leurs ennemis, mais ils

(1) Les Relations Françaises disent Gardeloupe,

passèrent

passèrent à la Dominique, & sçurent engager les habitants à se réunir à eux pour accabler les François. L'Olive secondé heuteusement par la valeur des siens, soutint la guerre l'espace de quatre ans. La Colonie toujours à la veille d'être exterminée, alloit enfin périr lorsque le Gouverneur mourut, & fut remplacé par Aubert que la Compagnie nomma pour lui succéder. La sage conduite de ce dernier sauva la Colonie, & rétablit la paix qui y anima le commerce & apporta l'abondance.

Dans le temps qu'on peuploit ainsi la Guadeloupe, d'Enambuc, à qui elle venoit d'échapper, tourna ses vûes sur la Martinique. Il y alla lui-même, en prit possession, la peupla à ses frais, & par ce moyen en acquit la propriété. Il y laissa pour son Lieutenant du Pont, & pour premier Capitaine la Vallée. D'Enambuc mourut à S. Christophle, & par son testament il laissa tous ses biens & les droits qu'il avoit sur la Martinique à du Parquet son neveu, frere de celui qui avoit si courageusement disputé le terrain aux Espagnols. D'Enambuc eut pour successeur au gouvernement de S. Christophle du Halde son Lieutenant, que la Compagnie nomma Gouverneur en chef; mais peu de temps après il passa en France. Le Cardinal de Richelieu s'apercevant alors que les isles devenoient un objet fort intéressant, voulut y mettre pour Général un homme en qui la naissance, le courage & l'habileté concourussent au dessein qu'il avoit de les faire fleurir. Il ne trouva point de sujet plus conforme à cette idée que le Chevalier de Longvilliers, Sieur de Poincy, Bailly & Grand-Croix de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, Commandeur d'Oisemont & de Coulours, & Chef d'Escadre. Louis XIII. le fit Gouverneur & Lieutenant-général des isles de l'Amérique. Ses lettres sont du mois de Septembre 1638, & il partit de Dieppe vers le 15 de Janvier 1639. Il arriva un mois après à la Martinique, d'où il passa à la Guadeloupe & de-là à S. Christophle, recevant par-rout le serment de fidélité.

A son arrivée, l'isle de S. Christophle prit une nouvelle face, & il surpassa les idées que le Cardinal avoit conçues de sa capacité. Il fit bâtir des Eglises en divers quartiers de l'isle, & eut soin que les Prêtres fussent bien logés & bien entretenus. Il regla tout pour l'administration de la Justice, & voulut qu'elle fût rendue promptement & sans intérêt par des Officiers intègres & habiles. Il réforma les désordres, établit une bonne police, & se fit également aimer des François & des Estrangers par son affabilité & par une générosité soutenue avec discernement. Enfin il rendit la Colonie la plus belle des Antilles, & songea ensuite à l'étendre dans les isles de S. Barthelemi, de S. Martin & de Sainte-Croix, dont il fit l'acquisition. L'isle de Sainte-Croix est entre S. Christophle & Porto-Rico, mais beaucoup plus près de cette dernière, & elle est maintenant abandonnée. Elle changea plusieurs fois de maître en peu de temps, & après avoir été disputée quelques années par les Anglois & les Hollandois, elle fut partagée entre eux. En 1649 les Anglois remarquant que leurs rivaux étoient en fort petit nombre, les forcèrent de leur abandonner l'isle toute entière. Ils n'en jouirent pas long-temps, car les Espagnols de Porto-Rico y firent une descente, brûlerent les habitations, tuèrent tous ceux qui voulurent leur résister, & firent transporter le reste à la Barboude, avec les femmes & le bagage. Ils

L'AMÉRI-
QUE.

s'amuserent encore quelque temps dans l'isle, & ils alloient remettre à la voile pour s'en retourner chez eux, lorsqu'il arriva un vaisseau Hollandois chargé d'hommes de S. Eustache. On y avoit appris l'enlèvement des Anglois, & on croyoit que les Espagnols n'y étoient plus. Le navire ne put faire de résistance, & fut pris. Les Espagnols étoient satisfaits de s'être saisis de cette nouvelle proie, se disposèrent à mener les prisonniers à Porto-Rico ; mais il parut deux navires François remplis de soldats & de munitions de guerre & de bouche. Le Chevalier de Poincy les envoyoit pour déposer les Espagnols, & prendre possession de l'isle au nom de la Couronne de France. Les Hollandois furent mis en liberté, & les Espagnols aimerent mieux se conformer à la sommation qu'on leur fit de se rembarquer sur le champ & de partir sous peine d'être traités en ennemis, que de risquer un combat contre les troupes Françaises. Telle fut la conquête que les François firent de l'isle de Sainte-Croix, où on envoya Auger en qualité de Gouverneur, avec une Colonie qui y devint très-florissante.

La mort du Cardinal de Richelieu, & les troubles dont le Royaume fut agité pendant la minorité de Louis XIV. portèrent la Compagnie des isles à céder ses droits à ceux qui se trouvoient disposés à les acheter. Du Parquer, à qui d'Enambuc avoit laissé la propriété de la Martinique, s'étoit établi aussi à la Grenade & à Sainte-Elouise (1). Il s'accorda volontiers des droits de la Compagnie sur ces trois isles, & les acquit ainsi en 1649. D'Houel, Gouverneur de la Guadeloupe, acheta de même les isles de Marie-Galante, de la Désirade & des Saintes. Les deux dernières n'étoient point encore conquises ; mais on les fit insérer dans les traités, de peur que quelqu'autre vint à bout de s'en emparer. Au mois de Mai 1651, le Chevalier de Poincy engagea la Compagnie des isles à vendre à l'Ordre de Malte la propriété de Saint-Christophe, de Saint-Barthélemy, de Saint-Martin & de Sainte-Croix. Le traité qui se fit alors fut ratifié deux ans après par des lettres patentes du Roi. Ce Prince ne se réserva que la seule souveraineté de ce qui étoit compris dans la cession de la Compagnie à l'Ordre de Malte, avec l'hommage d'une couronne d'or de mille écus, que l'Ambassadeur de l'Ordre devoit présenter à chaque mutation de Roi. C'est ainsi que ces isles cessèrent d'appartenir à la Compagnie, & furent possédées par l'Ordre de Malte & par quelques Particuliers jusqu'en 1664.

Pendant que la Compagnie des isles démembroit ainsi ses fonds & achetoit de se défunir, il s'en formoit une autre sous le nom de France Equinoxiale (2). Poncet de Bretigny avoit déjà tenté un établissement dans la Guyane ou Cayenne, mais il n'avoit pu réussir, & il y perdit la vie. L'Abbé de Marivaux, Docteur de Sorbonne, de Roiville, Gentilhomme de Normandie, & l'Abbé de la Boulaye, Intendant général de la Marine, crurent être plus heureux, & quoique différents motifs les portassent à cette entreprise, ils s'unirent ensemble pour en presser l'exécution. Le zèle de la conversion des Américains étoit l'unique but que se proposoit l'Abbé de Marivaux. De Roiville, suivant ce que les Associés ont ensuite publié, avoit dessein de

Iles vendues à
l'Ordre de Malte.

1651.

Compagnie de
la France Equi-
noziale.

(1) C'est ainsi que les Mariniers François exprimoient par une imitation de la prononciation Espagnole le nom de Santa-Lucia, ou

Sainte-Lucie.

(2) C'est le nom qui fut donné à la Guyane, ne aussi appelée Cayenne.

se faire une espèce de souveraineté dans ce pays, & l'Abbé de la Boulaye ne songeoit qu'à faire fleurir le commerce & la marine de France, dont il avoit en partie la direction sous le Duc de Vendôme. Cette Compagnie à laquelle se joignirent d'autres personnes également considérables par leurs emplois & par leurs richesses, obtint des lettres patentes sur la fin de 1651. Le 18 de Mai de l'année suivante on se disposa à faire l'embarquement, & l'Abbé de Mativieux qui avoit été le mobile de l'expédition projetée, mourut à Paris. De Roiville, Général de la flotte, fut assassiné sur la route dans une sédition qui s'éleva, & plusieurs Officiers périrent aussi. Le reste de la Colonie débarqua à Cayenne; mais la conduite injuste qu'elle tint à l'égard des Sauvages, les irrita à un tel point, qu'ils se rassemblèrent en grand nombre, & massacrèrent presque tous les François. Le Gouverneur ne sauva sa vie qu'en se jetant dans une barque, au moyen de laquelle il se rendit à Surinam, alors sous la puissance des Anglois.

Les Hollandois qui venoient d'abandonner la riviere de Surinam, voyant l'île de Cayenne sans habitants, prirent leurs mesures avec les Indiens, & en obtinrent la permission de s'y établir. Spranger en demanda la commission aux Etats-Généraux, qui la lui accorderent à lui & à ses Associés, & par sa bonne conduite il parvint à faire un établissement avantageux. Il augmenta les fortifications, défricha les terres, éleva des sucreries, & tira de grands profits des productions du pays dont il fit commerce avec ceux de la Nation & les Ettangers. Il vivoit en paix & jouissoit du fruit de ses travaux, lorsque le Sieur de la Barre, Maître des Requêtes, prit la résolution de former une nouvelle Compagnie de la France Equinoxiale. Animé par les récits de Bouchardeau qui avoit été sur les lieux, M. de la Barre travailla avec lui à un projet qu'ils présenterent au célèbre Colbert. Ce Ministre le goûta, & n'eut pas de peine à le faire approuver par le Roi, qui accorda à la nouvelle Compagnie des lettres patentes du mois d'Octobre 1663. Les bornes de la Concession furent l'Amazone & l'Orenoque, quoique les Portugais du Brésil eussent passé la première de ces rivières, & que les Hollandois & les Anglois eussent des établissements entre la seconde & l'île de Cayenne. Le Sieur de la Barre partit, reprit Cayenne, & remit la Colonie en vigueur.

La France avoit beaucoup étendu sa domination, mais elle n'en profitoit presque point, parce que les Compagnies particulières n'encourageoient que foiblement leurs Colonies, & que les établissements de l'Amérique négocioient plus avec l'Etranger qu'avec les François. Pour remédier à ces deux inconvénients, on songea à la Cour à former une seule Compagnie assez puissante, pour fournir également à toutes les Colonies les secours dont elles auroient besoin. On y réussit, & cette Compagnie connue sous le nom de *Compagnie Royale des Indes Occidentales*, racheta les îles Françaises, & rembourfa l'Ordre de Malte & les différents Particuliers qui en étoient propriétaires des frais qu'ils avoient avancés. Ce qui restoit à la *Compagnie des îles* du privilège qu'elle avoit obtenu en 1626, fut aussi acheté par la nouvelle Compagnie. Toutes les anciennes Concessions furent révoquées, & les lettres patentes expédiées le 11 de Juillet 1664. Par ces lettres le Roi accorda à la nouvelle Compagnie en toute propriété, Justice & Seigneurie,

L'AMÉRI-
QUE.

Cayenne oc-
cupée par les
Hollandois.

Nouvelle Com-
pagnie pour
Cayenne.

Compagnie
Royale des Indes
Occidentales.

1664.

L'AMÉRI-
QUE.

le Canada, les Antilles, l'Acadie, les isles de Terre-neuve, l'isle de Cayenné, & les pays de Terre-ferme de l'Amérique, depuis l'Orenoque jusqu'à l'Amazone, avec faculté d'y faire seule le commerce pendant quarante ans, aussi bien qu'au Sénégal, aux côtes de Guinée, & autres lieux d'Afrique. A ces avantages furent ajoutées la remise de la moitié des droits pour les marchandises venant de ces terres, la puissance de nommer des Gouverneurs, & tous les Officiers de guerre & de justice, même les Prêtres & les Curés, & enfin le droit de déclarer la guerre & de faire la paix, lorsque la Compagnie le jugeroit nécessaire; le Roi ne se réservant que la foi & hommage-lige, & une couronne d'or du poids de trente marcs à chaque mutation de Roi.

En moins de six mois la Compagnie équipa plus de quarante-cinq vaisseaux, qui lui servirent à prendre possession de tous les lieux compris dans sa concession. Elle y établit son commerce, & il devint considérable en peu de temps. Cependant au bout d'environ neuf ans, c'est-à-dire, l'an 1674 le Roi acquit pour lui-même, & réunir à son domaine toutes les terres, isles & possessions qu'il avoit cédées, & remboursa toutes les actions des Particuliers. Entre les hommes qui se distinguèrent dans la nouvelle Compagnie, on peut placer les Sieurs de Frontenac & la Salle. Le premier également cheri des François & des Nations Américaines, étendit & affermit par sa bonne conduite les possessions des François dans le Canada. Le second découvrit la Louisiane, vaste pays qui s'étend des deux côtés du fleuve nommé *Mississipi*. Il fit aussi plusieurs établissements le long de ce fleuve, & mérita de fonder une Colonie près de son embouchure, qu'il avoit reconnue le 7 Avril 1683. Dans ce dessein il passa en France pour y porter les premières nouvelles de sa course & du succès qu'elle avoit eue, & pour obtenir les secours nécessaires à l'établissement de sa Colonie. Il obtint du Roi de lettres patentes, & partit le 24 de Juiller avec quatre vaisseaux chargés d'habitants, de soldats & de toutes les munitions dont il pouvoit avoir besoin.

Le Sieur la Salle malheureusement n'avoit pas une idée assez distincte de l'embouchure qu'il cherchoit. Il entra bien dans le golfe du Mexique où elle étoit, mais il la manqua, & prit pour elle une baie sur un rivage inconnu, & situé à environ cent lieues à l'Ouest du fleuve où il vouloir arriver. Il débarqua auprès de cette baie qu'on nomme aujourd'hui la baie de S. Louis, & tous ceux qu'il avoit emmenés se trouvoient réduits au nombre de cent personnes. Plus chagrin que découragé, il entreprit plusieurs courses pour retrouver la riviere qu'il avoit déjà vûe. Il fit pendant long-temps des recherches inutiles, & lorsqu'il l'aperçut, il avoit trop perdu de monde pour être en état de commencer l'établissement qu'il s'étoit proposé. Il prit une nouvelle résolution, & voulut aller reconnoître les contrées qui sont entre les Espagnols du Mexique, bordées par une riviere nommée *Rio del Norte*, *Rio Bravo*, ou *Rio Verde*, & le grand fleuve de *Mississipi*. Il se mit en chemin pour cette découverte le 22 d'Avril 1685, c'est-à-dire, environ un mois après son arrivée à la baie de S. Louis. Les inquiétudes qu'il avoit eues, & les fatigues qu'il eût dans ses courses lui causerent une violente maladie, dont il eut peine à relever. Aussitôt que sa

santé fut rétablie, il retourna visiter sa Colonie de la baie de S. Louis, & la quitta ensuite dans le dessein de voir ses anciens établissemens. Il étoit entre les Palaqueffons & les Ouadiches, lorsqu'il fut assassiné par deux hommes de sa suite.

La Colonie se trouvant sans Chef se divisa bientôt. Quelques-uns prirent le chemin des Illinois; le reste fut enlevé par les Espagnols qui détruisirent entièrement l'établissement. Ce que le Sieur de la Salle n'avoit pu terminer, réussit sept ou huit ans après sa mort, sous la conduite du Sieur d'Iberville, Gentilhomme Canadien. On acheva de reconnoître le Mississipi, on jeta sur ses bords les fondemens d'une Colonie, & on y bâtit un Fort pour assurer les possessions des François. De nouveaux secours que le fondateur mena à sa Colonie dans un second voyage, la fortifièrent, & il se préparoit à un troisième lorsqu'il mourut. Sa mort laissa la Colonie dans un extrême besoin de protection, mais heureusement qu'elle la trouva en M. Crozat, qui en fut comme le second fondateur l'an 1712. Le Roi lui en fit expédier les lettres patentes au mois de Septembre. Il en jouit quatre ou cinq ans, & au bout de ce temps il demanda à remettre son privilège au Roi. La permission lui en fut accordée par un Arrêt du Conseil d'Etat le 23 d'Août 1717. Comme le traité des castors du Canada, que des Particuliers avoient eu depuis l'an 1706, expiroit, un Edit du même mois d'Août 1717 établit une Compagnie de commerce sous le nom de Compagnie d'Occident. On lui remit la concession de la Louisiane, les castors du Canada, & l'année suivante on y réunir celle du Sénégal. Cette Compagnie ainsi augmentée absorba celle des Indes Orientales & de la Chine en 1719, & enfin celle de S. Domingue en 1720.

CHAPITRE V.

Découvertes & Conquêtes des Anglois, des Suédois & des Danois en Amérique.

LA découverte du Mexique par Cortez & ses compagnons, & celle du Pérou par Pizarro & son associé, firent naître l'idée d'entreprendre de nouveaux voyages. Ces riches pays se trouvoient joints, pour ainsi dire, par une mer que Balboa avoit apperçue, & l'établissement de Panama étoit propre à devenir le point de réunion, où pouvoient se rassembler les richesses de ces deux Empires, celles des Moluques & des autres pays Orientaux, auxquels cette mer communique sans interruption. Il s'agissoit de trouver une route qui menât les vaisseaux de l'Europe jusques-là, & toujours par l'Occident. La gloire en fut réservée à Ferdinand Magalhaens; qu'on appelle communément Magellan. Il étoit Portugais, & fut quelques mécontentemens qu'il avoit reçus à la Cour, il alla offrir ses services à Charles V. Roi d'Espagne & Empereur.

Les offres de Magellan furent acceptées, & on lui composa une escadre

Détroit trouvé
par Magellan qui

L'AMÉRI-
QUE.lui donne son
nom.

1519.

de cinq vaisseaux, avec lesquels il partit de Séville le 10 Août 1519. Il passa l'hiver au port de S. Julien, en partit l'année suivante, & après avoir surmonté de grandes difficultés & essuyé plusieurs tempêtes, il arriva enfin au cap des Vierges. Il aperçut un grand canal qui sembloit entrer dans le continent, & il envoya deux navires pour le reconnoître. L'un ne rapporta rien de certain, & l'autre fit seulement espérer que ce détroit seroit accessible aux grands bâtimens. On mit pied à terre à près d'une lieue de l'embouchure du détroit, & on y trouva une petite loge & plusieurs sépultures des Sauvages qui avoient coutume d'y passer l'Été, & de se retirer l'hiver plus avant dans les terres. Une grande baleine & plusieurs os jetés sur le rivage, firent juger que ces lieux étoient sujets à de violentes tempêtes. A la fin d'Octobre Magellan prit son chemin vers le cap de S. Severin, & au mois de Novembre il arriva de l'autre côté du détroit. Il parcourut ensuite la mer du Sud, & étant débarqué aux îles Marianes, il y mourut. Un des cinq vaisseaux de sa flotte, nommé la Victoire, & commandé par Jean Sebastien Cano, retourna à Séville le 8 Septembre 1522, & eut la gloire d'avoir fait le premier le tour du Monde, & son voyage avoit duré trois ans, quatre semaines & deux jours. Charles V. donna à ce Capitaine pour ses armes un globe terrestre d'or, avec ces paroles: *Primum circumdedisti.*

Garcie de Loyola entra dans le même détroit de Magellan au mois d'Avril 1525, le passa assez heureusement sur la fin de Mai, & ajouta plusieurs remarques à celles que la flotte de Magellan y avoit faites. Le troisième Espagnol qui entreprit de passer ce détroit fut Simon Alcazova. Il partit de l'île de Gomere au commencement d'Octobre 1534, & prenant son cours en droiture, il arriva le 7 Janvier 1535 à vingt-cinq lieues du détroit. Il se seroit sans doute avancé jusques-là, mais son équipage se mutina, & le contraignit de regagner le port des Lions, où il périt malheureusement. Quatre navires envoyés en 1539 par l'Evêque de Plaisance partirent d'Espagne, & virent le détroit le 20 Janvier 1540. Ils y pénétrèrent l'espace de vingt-cinq lieues, & y furent surpris d'une tempête, qui en ayant jeté trois sur la côte, en brisa deux. Les équipages se sauvèrent, & il y avoit quelques Prêtres & dix-huit à vingt femmes. Le P. Feuillée croit qu'ils fonderent le peuple connu sous le nom de *Coffares*, & voisin du Chili, mais difficile à connoître par le soin qu'on y prend de ne recevoir aucun Erranger. Suivant le même Ecrivain trois des vaisseaux Espagnols périrent; selon d'autres ces vaisseaux n'étoient en tout qu'au nombre de trois. Si l'on en croit ces derniers, un des vaisseaux fut brûlé, l'autre passa heureusement & arriva à Arequipa, & de-là à Lima; & le troisième trop maltraité pour continuer la route, s'en retourna en Espagne, après avoir passé l'hiver dans le détroit au port de Las Zortas, ainsi nommé à cause du grand nombre de Renards que les Espagnols y virent.

Dans le temps que Magellan découvroit le détroit nommé de son nom, les Anglois cherchoient au Nord-Ouest un passage vers le Cathay. Leurs courses durèrent plusieurs années sans qu'ils pussent rien trouver digne de remarque. Enfin Martin Frobisher qui s'étoit persuadé que pour aller à la Chine, il y avoit un chemin plus court que celui du cap de Bonne-Espérance

Voyage de Fro-
bisher au Groen-
land.

& de l'île de Sumatta, résolut de le trouver, & de justifier, par son retour, ce qu'il avoit imaginé là dessus, ou de ne jamais reparoitre en Angleterre. Il y avoit déjà quinze ans qu'il cherchoit les moyens d'exécuter son projet, sans avoir pu en venir à bout, lorsqu'il s'adressa à la Cour dans la même intention. Le Lord Ambroise Dudley, Comte de Warwick, goûta les idées de Frobisher, & lui aida à armer deux petits bâtimens de vingt à vingt-cinq tonneaux. Il eut soin de faire provision de vivres & de toutes les choses qui pouvoient lui être nécessaires, & partit de Londres le 7 Juin, vieux style, 1576. Ses vaisseaux se trouverent le 24 à la vue de l'île de Faro, & le 11 du mois suivant les Anglois apperçurent l'Islande, où ils ne purent arriver à cause de la glace qui bordoit les côtes. Le 20 ils virent une haute terre qu'ils nommerent *Queens Elisabeth Foreland*, ou le Promontoire de la Reine Elisabeth. Ils coururent encore le long de la côte au Nord, & remarquerent une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, qu'ils soupçonnerent être un détroit. Les glaces & les vents contraires ne leur permirent pas de s'éclaircir d'avantage, & leur voyage se termina à donner des noms Anglois à quelques îles & bayes qu'ils trouverent le long du Groenland. Ils reprirent alors la route des Orcades, & débarquerent à Harwick le 8 d'Octobre.

Frobisher de retour à Londres, ne rapporta des terres qu'il avoit découvertes qu'un morceau de pierre noire, qu'un de ses matelots avoit ramassé dans une île. La femme d'un des intéressés ayant par hasard mis cette pierre dans le feu, la jeta dans du vinaigre pour l'éteindre aussitôt qu'elle fut rouge. On y crut remarquer alors des veines d'or, & un Orsèvre, à qui elle fut confiée, en tira assez d'or à proportion de la grosseur de la pierre. Cette connoissance piqua la curiosité de plusieurs personnes, & fit naître l'envie de profiter d'une découverte si avantageuse en apparence. On présenta des requêtes à la Cour pour demander l'attribution des recherches par un privilège exclusif. La Reine Elisabeth voulut être intéressée, & elle donna à Frobisher un vaisseau de deux cents tonneaux avec cent hommes d'équipage, & il le joignit aux petits navires le Michel & le Gabriel qui avoient fait le premier voyage. Cette petite escadre partit le 31 Mai 1577, rangea les côtes d'Angleterre & d'Ecosse, & le 7 de Juin elle passa aux Orcades, où Frobisher acheva de se pourvoir des choses dont il avoit besoin. Il fit voile dès le lendemain, & comme il eut un vent très-favorable, il fut au bout de vingt jours près d'une terre qu'il ne put distinguer à cause de la brume. Le 4 de Juillet il reconnut la côte méridionale de l'île de Friesland, vogua autour, & vit cette haute terre qu'il avoit remarquée l'année précédente. Il la nomma Nordforeland, c'est-à-dire, Promontoire septentrional, & alla débarquer dans la petite île, où on avoit pris la pierre noire. Les raffineurs la travaillèrent, mais ils n'en purent tirer d'or comme on s'y étoit attendu. Frobisher & les Anglois voyant leurs espérances trompées de ce côté, songerent à poursuivre leur voyage, & se rembarquerent, après avoir néanmoins emporté sur les vaisseaux plusieurs pierres noires. Ils entreterent le 19 Juillet dans un détroit, & ne trouverent que des peuples extrêmement sauvages, qu'ils ne purent apprivoiser. Ils donnerent des noms Anglois à toutes les îles & bayes, & Frobisher imposa le sien au détroit qui le conserve encore

aujourd'hui. Les Anglois ne passèrent pas plus loin cette fois, & ils arrivèrent en Angleterre vers la fin de Septembre.

On se flattoit toujours qu'on pourroit trouver un passage par la Chine ; & dans cette espérance, la Reine fit armer un plus grand nombre de vaisseaux qu'auparavant. Il fut décidé qu'on seroit hiverner, dans le Groenland cent hommes, dont quarante seroit matelots, trente soldats & les trente autres des ouvriers pour les mines. Ces Anglois devoient faire provision de marcasites, pendant que les vaisseaux continueroient leur route, & se tenir prêts à s'embarquer au retour des mêmes vaisseaux. La flotte consistant en quinze vaisseaux se mit en mer le 31 Mai 1578. Elle étoit sur les côtes d'Irlande dès le 6 de Juin à la hauteur du cap de Clare, & elle navigua jusqu'au 20 qu'elle prit terre à la côte de Frieland. On y débarqua quelques Volontaires, & l'Amiral en prenant possession de ce pays au nom d'Elisabeth, l'appella *West-England*, ou l'Angleterre Occidentale. Frobisher se rembarqua aussitôt, & ayant été entraîné par les courants, il manqua son détroit. Il lutta longtemps contre les glaces, entra dans un autre détroit, & rencontra une baie qui le ramena à celui qu'il cherchoit. Ses vaisseaux maltraités & dispersés par les glaces eurent beaucoup de peine à se rejoindre, & enfin après avoir découvert quelques îles situées aux environs de la partie la plus méridionale du Groenland, il fit charger des matieres minérales & repassa en Angleterre. Cependant l'établissement projeté ne se fit point alors à cause des obstacles qui survinrent.

Peu de temps après que Frobisher fut revenu de son second voyage aux terres Arctiques, François Drack, un des plus grands hommes de mer que l'Angleterre ait eus, sortit de Plymouth le 15 de Novembre 1577. avec cinq vaisseaux & cent soixante & quatre hommes, tant Gentilshommes que Soldats & Mariniers. Le 17 de Janvier 1578. il étoit au Cap Blanc en Afrique, passa de-là aux Isles du Cap-Verd, & ensuite au Brésil qu'il côtoya jusqu'au détroit de Magellan, où il entra le 20 d'Août. Il le traversa heureusement, arriva à Valparaiso le 13 de Fevrier 1579. devant Lima, & fit un butin considérable dans toute cette route. Il n'osa passer une seconde fois par le détroit, mais il traversa la mer du Sud, & retourna par les Moluques, Java, & le Cap de Bonne-Espérance. Dans une autre eourée que fit l'Amiral Drack en Amérique dans l'année 1586. il osa faire une entreprise sur l'île Espagnole. Il fit sa descente à l'Ouest de la Capitale, & mit environ douze cents hommes à terre. S'étant ensuite avancé en ordre de bataille, il rencontra la Cavalerie Espagnole qu'il mit en fuite. Après ce premier succès il partagea sa troupe en deux bandes, & attaqua en même temps deux portes de la Ville. Il les emporta si brusquement malgré le canon des Assiégés que ceux-ci eurent à peine le temps de se sauver par une troisième qui étoit à l'autre extrémité de la Ville. Le butin que firent les vainqueurs ne répondit pas à la réputation de cette Métropole du nouveau Monde. Ils y trouverent seulement quelques meubles précieux, de la vaisselle d'argent, peu d'or & d'argent monnoyé, & beaucoup de monnoye de cuivre. Drack avant que de permettre le pillage, rangea les soldats en bataille dans la grande place, & envoya sommer le Gouverneur du Château de se rendre. Sur son refus, les Anglois donnerent l'assaut, & se rendirent maîtres du Château. Drack mit
algrs

alors ses soldats à discrétion dans les plus belles maisons, où ils restèrent environ un mois. Au bout de ce temps ils commencèrent à raser la Ville, & ils en avoient déjà abattu une bonne partie, lorsque les habitants racheterent le reste. Cinq ans après Yguana autre Place de l'Espagne eut le même sort. Christophe Newport s'en empara, & la ruina presque entièrement.

Dès le premier voyage de Draek, & dans le temps qu'il courait les côtes de la mer du Sud, Don Francisco de Toledo, Viceroi du Perou, croyant qu'il passeroit par le Détroit, chargea Don Pedro Sarmiento d'aller l'attendre aux environs, & d'y former un établissement. Sarmiento obéit, & fonda une Ville sous le nom de Philippeville, ou *Ciudad del Rey Felipe*; mais il attendit en vain l'Amiral Draek, puisqu'il prit une autre route. Cependant les habitants de la nouvelle Ville manquèrent bientôt de vivres, & comme plusieurs moururent de faim, les autres pour éviter un sort pareil enterrent leur Artillerie, & abandonnerent la Ville. Les uns s'arrêtèrent dans un endroit un peu plus fertile toujours sur les bords du détroit; les autres périrent chez les Sauvages, où ils étoient allés chercher des provisions de bouche.

Presque dans le même temps Thomas Candish quitta l'Angleterre avec trois Navires, au mois de Juillet, vieux style, 1586. & aborda en Décembre au continent de l'Amérique. Il sortit du Port désiré le 6 de Janvier 1587, entra dans le détroit de Magellan, & y avança assez pour trouver les Espagnols qui avoient quitté Philippeville. Il les reçut sur ses vaisseaux, & franchit les premiers passages étroits qui sont à quatorze milles d'Angleterre de l'embouchure du détroit. Dix milles plus loin, il prit au Sud-Ouest, & arriva à Philippeville, qu'il nomma Port de Famine. Il détéra le canon, l'emporta, & partit le 14 de Janvier. Il passa le Cap le plus Austral du détroit, qu'il appella le Cap Forward, mouilla le 21 dans une Baye qui est au Midi du détroit, & lui donna le nom de la Baye Elisabeth. A deux lieues de-là il aperçut une rivière qui descend du continent. Il y fit entrer sa chaloupe, qui étant remontée environ trois milles, découvrit une contrée champêtre & remplie de verdure. Les Vaisseaux furent arrêtés près d'un mois par les vents contraires dans le canal appelé de S. Jérôme par les Espagnols. Ils en sortirent enfin, & gagnèrent la mer du Sud le 24 de Février. Candish traversa cette vaste mer, & fit le tour du Globe en deux ans, cinq semaines & quatre jours. Il voulut en 1591. passer le détroit pour la seconde fois, mais il périt dans ce voyage.

En 1593. le Chevalier Richard Hawkin entreprit de faire la même route. Il arriva sans accident près du détroit, & découvrit plusieurs nouvelles Isles. On avoit cru jusqu'alors que le détroit étoit bordé au Midi par un vaste continent. Hawkin reconnut le contraire, & il rapporta que cette terre apparente n'étoit qu'un assemblage de plusieurs Isles. Il courut la côte du Chili, ensuite celle du Perou, & fut pris par les Espagnols, qui profitèrent de ses découvertes. Les Espagnols connoissant que le canal du détroit n'étoit pas unique, renoncèrent à faire des établissements dans ce pays, qui étoit naturellement ingrat & très-dangereux.

Deux Flottes Hollandaises entreprirent aussi le passage du détroit de

Tome VIII.

Q99

L'AMÉRIQUE.

Voyage de Candish.

Découvertes de Hawkin.

Voyage des Hollandais par le détroit.

L'AMÉRI-
QUE.

Magellan. L'une composée de cinq navires, & commandée par Jacques Mahu, partit au mois de Juin 1598. Ce Commandant mourut en mer, & fut remplacé par le Vice-Amiral Simon Cordes. Par les soins de ce dernier, la Flotte arriva au détroit dans le mois d'Avril 1599. Une Baye reçut le nom de Cordes, & les Vaisseaux retournèrent dans la mer du Sud. La seconde Flotte confiée à la conduite d'Olivier de Noorr, toucha à la fin de Septembre 1599. au Port désiré, entra le 4 de Novembre dans le détroit, & se trouva en fin le dernier jour de Février 1600. dans la mer du Sud. Ces deux Flottes firent le tour du Monde, & la seconde employa trois ans & huit semaines. George Spilberg Hollandois, entreprit une pareille navigation par ce détroit sous les auspices de la Compagnie des Indes. Parti du Texel le 16 d'Avril 1614. il fut souvent traversé par les tempêtes, & ne laissa pas de franchir les premiers passages étroits le 3 d'Avril 1615. Le 17 du même mois, il prit de l'eau, du bois, & les autres choses nécessaires, & entra dans la mer du Sud le 6 de Mai. Il fit au n le tour du Monde, & arriva en Zelande le premier Juin 1616. Plusieurs Capitaines de la même Nation firent encore dans la suite la même route.

Toutes ces navigations augmentoient les connoissances, & enrichissoient ceux qui osoient les entreprendre. Cependant l'Angleterre ne faisoit aucune acquisition en Amérique, les courses de ses Navigateurs se bornant à enlever sur leur route les vaisseaux & les richesses des Espagnols, avec qui les Anglois étoient en guerre. Les côtes Orientales de l'Amérique entre la Floride & le fleuve St. Laurent, découvertes par Verazzano & par Cartier, parcourues ensuite par Cabat & par Drack, demeuroient toujours sans colonie Angloise. Le mauvais succès de celles que les François avoient voulu établir dans la Floride Française, les engagea à se borner d'abord aux environs du grand fleuve de St. Laurent. Les Anglois voyant cette vaste côte à leur bienfaisance songerent à s'y établir. Dès l'an 1583. il s'étoit formé à Londres une Compagnie de Nobles & de Marchands pour faire des établissements avantageux à la Nation. Ils avoient consacré à ce dessein de grandes sommes d'argent, & ils obtinrent de la Reine une Patente du 25 Mars 1584 portant permission d'occuper, peupler & posséder en toute propriété, pour eux & leurs héritiers, les terres, pays, &c. qu'ils pourroient découvrir, & qui se trouveroient n'appartenir à aucun Prince Chrétiens. En vertu de cette Patente, la Compagnie Angloise fit partir au mois d'Avril suivant deux petits navires sous la direction du Sieur Walter Rawleigh. Ces vaisseaux visitèrent successivement les Canaries, les Antilles, le Golphe du Mexique, & s'arrêtèrent à la Floride. Le pays qu'ils occuperent fut nommé *Virginie*, en l'honneur de la Reine Elisabeth, qui n'avoit point voulu se marier. Les Anglois appellerent Virginie toute la côte, & ce ne fut que longtemps après qu'on en détacha divers pays auxquels on donna des noms particuliers à mesure qu'on les peuploit, & qu'on y formoit un nouveau Gouvernement.

Nouvelle An-
gleterre.

Philippe Amandas & Arthur Barlow qui commandoient les deux petits vaisseaux dont on a parlé, prirent possession en 1584. au nom de la Reine Elisabeth, du pays qui a été ensuite nommé la nouvelle Angleterre. L'année suivante le Chevalier Richard Greenwil y conduisit une Colonie, qui

détruisit celles que les François y vouloient établir. Les Anglois devinrent enfin tout à fait les maîtres de ce pays en 1605. mais ils ne purent empêcher que d'autres Nations Européennes n'en occupassent quelque partie. Les Hollandois avoient couru ces côtes, & en 1609. leur Compagnie des Indes envoya Henri Hudson Anglois avec un Navire pour chercher au Nord de l'Amérique un passage vers la Tartarie & la Chine. Hudson après quelques vains efforts fit route sur le Sud-Ouest, & aborda à un pays qu'il nomma la nouvelle Hollande. Il retourna à Amsterdam, & sur son rapport, les Hollandois firent partir l'année suivante un Navire & des Marchandises. Ceux qui avoient fait l'entreprise obtinrent des Etats-Généraux un Privilège exclusif, & pendant quelques années on y alla passer les hyvers pour trafiquer avec les Sauvages. En 1615. on y bâtit une forteresse nommée le Fort d'Orange, & une ville nommée la nouvelle Amsterdam. Ce pays fut connu en Europe sous le nom de nouveaux Pays-Bas. Les Suedois s'établirent aussi au Midy des Hollandois, & bâtirent dans la nouvelle Suede, Gottenbourg & Christiana. Ils en furent déposés par les Hollandois, qui s'étendirent de ce côté. Les Anglois conquirent ce terrain à leur tour en 1666. & obligèrent les Hollandois à le leur céder par le Traité de Breda. Ils nommerent nouvelle York ce qui avoit été les nouveaux Pays-Bas, parce que Charles II. en donna la propriété au Duc d'York son frere, & ils appellerent nouvelle Jersey ce qui avoit été la nouvelle Suede.

Le Maryland situé au Nord de la Virginie avoit été donné par le Roi Charles au Lord Baltimore, à condition qu'il le tiendrait en fief, & en feroit hommage à la Couronne. Cette concession fut accordée en 1632. mais le pays situé au Nord de cette Province ne fut occupé par les Anglois qu'en 1681. Guillaume Pen, fameux Quaker Anglois, obtint de Charles II. la propriété de cette contrée aux conditions ordinaires, & ce pays est connu sous le nom de Pensylvanie. Pen, qui étoit fort riche, trouva moyen de former une Colonie nombreuse, en recevant avec libéralité les François, les Suedois & les Hollandois, qui étoient restés après la ruine des Colonies de leurs Nations. La Virginie proprement dite fut aussi cultivée soigneusement, & l'an 1662. les Anglois étoient assez puissants pour s'étendre au Midy dans la Floride Française. Cette partie de la Floride, nommée aujourd'hui la Caroline, fut accordée par Charles II. Roi d'Angleterre à plusieurs Seigneurs qui la partagerent. Du côté du Nord les Anglois se rendirent maîtres de l'Acadie; mais elle fut restituée par le traité de Breda aux François qui la cederent aux Anglois à la paix d'Utrecht. Les Anglois firent aussi la conquête de la Jamaïque, qui appartenoit aux Espagnols. Leurs premières idées avoient été d'attaquer l'île Espagnole; mais la vigoureuse défense que firent les Espagnols força les Anglois à se rembarquer. Ils fondirent alors sur la Jamaïque que dont ils s'emparerent, & qui a demeuré depuis sous leur puissance.

On a vu combien les efforts que fit Frobisher, pour trouver un passage aux Indes par le Nord, furent inutiles. Ce mauvais succès néanmoins ne découragea personne, & en 1585. Jean David de Darmouth voulut aussi faire quelques tentatives. Il s'avança vers le Nord jusqu'au soixante-sixième degré quarante minutes, & rangea les côtes au Sud jusqu'au cinquante-sixième & même plus loin, où il trouva un bras de mer au Couchant. Il crut enfin

L'AMÉRIQUE
DU NORD

David trouva
le district qui
porte son nom.

avoir découvert ce qu'il cherchoit; mais après diverses tempêtes qu'il essuya, il fut contraint de s'en retourner en Angleterre. Au mois d'Octobre de l'année suivante, il fit un nouveau voyage qui ne lui réussit pas mieux que le premier. Il se passa plus de vingt ans avant qu'on osât se risquer à faire le même chemin, & ce ne fut qu'en 1607. que Henri Hudson, Anglois, visita les mêmes lieux & en donna une connoissance plus claire. Il pénétra jusqu'au quatre-vingtième degré vingt-trois minutes, & observa que le froid de ce climat est si terrible, que la terre y produit à peine quelques plantes. L'année 1608. il fit un second voyage, mais il n'alla pas plus loin qu'au premier. Il en entreprit encore deux autres les années suivantes, & au dernier il avança cent lieues plus avant que personne n'avoit fait jusqu'alors. Il fut surpris par les glaces qui l'arrêtèrent tout l'hiver, & au printemps de l'année 1611. il remit à la voile pour pousser plus loin. Quelques réparations qu'il falloit faire à son vaisseau obligèrent Hudson à descendre à terre, & dans le temps qu'il étoit occupé à donner ses ordres, des Sauvages se jetèrent sur lui & l'emmenèrent avec sept hommes de son équipage. Les autres quittèrent promptement le rivage & s'abandonnèrent à la fureur des vents & des flots. Hudson périt en cette occasion, & tout le fruit qu'il tira de ses travaux, se borna au triste avantage de faire porter son nom à un détroit & à une baie, qu'on nomme sur la carte le détroit & la baie d'Hudson. Les Danois prétendent que cette baie avoit déjà été découverte par un homme de leur Nation; mais le récit qu'ils font de ce voyage est si défectueux de vraisemblance que je n'ai pas cru devoir le rapporter.

Voyage &
baie de Button.

Quoi qu'il en soit, Hudson est le premier qui ait fait connoître la baie qui porte son nom, & dans la même année qu'il périt, c'est-à-dire, l'an 1611. le Chevalier Thomas Button fit le même voyage. Il laissa la baie d'Hudson au Midi & vogua environ deux cents milles plus avant vers le Sud-Ouest, découvrit un grand pays, qu'il nomma le pays de Galle, & passa l'hiver dans le port nommé aujourd'hui le port de Nelson. Il laissa son nom à cette baie, qui n'est que la partie occidentale de la baie d'Hudson, & s'en retourna à l'isle de Dig. En 1616. Bassin avança beaucoup au Nord dans une baie qui porte maintenant son nom. Il cherchoit un passage dans cet endroit, & comme il ne le trouva point, il retourna sur ses pas.

Les Capitaines James & Fox, l'un dans l'année 1641. & l'autre peu de temps après, partirent dans le dessein de continuer les découvertes; mais ils ne firent rien de plus que leurs prédécesseurs, & les guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre, ne permirent plus durant un certain temps des entreprises de cette nature. Enfin en 1670. les Anglois firent un établissement & bâtirent un Fort qu'ils nommerent Fort de Nelson. Les François le leur enlevèrent en 1694. le perdirent ensuite par trahison, & enfin il est resté aux Anglois par la paix d'Utrecht.

CHAPITRE VI.

TOPOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE ET DES TERRES POLAIRES.

L'AMÉRIQUE est un vaste continent, qui à l'Orient est baigné par la mer du Nord, & à l'Occident par la mer du Sud ou Pacifique. Au Nord il est borné vers le soixante-cinquième degré de latitude septentrionale, par un pays dont on ne connoît pas les limites & qu'on met parmi les terres Arctiques. Au Midi il a le détroit de Magellan & la Terre de Feu. Sa longitude est entre le deux cent cinquantième degré & le trois cent quarante-cinquième. Sa latitude septentrionale s'étend jusqu'au-delà du soixante-cinquième degré, & sa latitude méridionale jusqu'au cinquante-cinquième degré environ. Il a ainsi près de cent degrés de largeur, mais d'une façon fort inégale & environ cent vingt de longueur.

Améric Vesputce, Florentin, a donné son nom à l'Amérique. On connoît aussi ce pays sous le nom de *Nouveau Monde*, parce qu'il n'a été découvert que depuis deux cent cinquante-neuf ans. On lui donne encore, mais improprement, le nom d'*Indes Occidentales*, pour le distinguer des Indes orientales. Ces dernières sont à l'Orient de l'Europe, au lieu que l'Amérique est à son Occident. Il paroît que la raison qui lui a fait donner le nom d'*Indes*, est appuyée sur ce que les Européens y vont chercher de l'or, de l'argent, & d'autres choses rares & précieuses, semblables à celles que produisent les véritables Indes. Si l'Amérique a été connue des Anciens, comme quelques-uns le prétendent, il faut que cette connoissance ait été entièrement perdue, puisque le Pape Zacharie, au huitième siècle, condamna comme hérétique un saint & sçavant Evêque de Salzbourg, nommé Virgile, pour avoir soutenu qu'il y avoit des Antipodes. Ce ne fut que sur la fin du quinzisième siècle que l'Amérique fut trouvée.

L'Amérique est située sous trois zones différentes, la Torride & les deux Tempérées, & la nature du climat est aussi fort différente. Au milieu l'air y est très-chaud; aux extrémités septentrionale & méridionale il est très-froid; & dans le reste du pays il est tempéré & à peu près semblable à celui de l'Europe, au moins dans la partie septentrionale. Le terroir n'y est pas non plus le même. En général il est fort fertile & produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. On y recueille quantité d'excellents fruits inconnus en Europe, & on y trouve aussi beaucoup d'espèces d'animaux terrestres & volatils différents des nôtres. Mais ce qui a surtout attiré les Européens dans cette région sont, sans doute, les riches mines d'or & d'argent qu'on y a trouvées.

En général, les Américains sont un peu basannés; au reste ils paroissent agiles, robustes & assez ingénieux. Il y en a qui sont fourbes & vindicatifs, & excepté ceux qui suivent la religion des Espagnols, ou celle des autres Nations auxquelles ils se sont soumis, ils sont tous idolâtres. Ces derniers

L'AMÉRI-
QUE.

ont une idée confuse d'un Dieu Créateur, & croient qu'il y a un Esprit malin qui cherche continuellement à leur nuire. Quelques-uns adorent le soleil & la lune. Ceux qui ont quelque commerce avec les Européens sont beaucoup plus humains & plus doux que les autres ; car ceux-ci sont cruels, féroces & mangent la chair de leurs ennemis, lorsqu'ils peuvent leur faire des prisonniers. Plusieurs se parent de plumes de divers oiseaux ; d'autres se couvrent de peau de bêtes ; quelques-uns se peignent le corps de différentes couleurs & tous sont toujours presque nus. Leurs armes ordinaires sont l'arc, la flèche & une espèce de massue. Depuis que les Européens se sont établis dans l'Amérique, ils ont introduit parmi les Naturels l'usage des armes à feu. Il y a en Amérique plusieurs langues ; mais celle du Mexique & celle du Pérou sont les plus érudites.

L'Amérique a deux golphes principaux, savoir celui de saint Laurent au Nord-Ouest, entre l'île de Terre-Neuve & l'Acadie, & celui du Mexique dans lequel se jette la rivière de Mississipi. On y trouve aussi trois caps célèbres ; le cap Breton à l'entrée du golphe de saint Laurent ; le cap de la Floride, dans le golphe du Mexique, & le cap de saint Augustin sur la côte du Brésil. On y compte quatre rivières très-considérables, dont deux dans l'Amérique méridionale, savoir la rivière des Amazones, qui prend sa source dans le Pérou, traverse toute l'Amérique méridionale d'Occident en Orient, & se jette dans la mer entre la terre ferme & le Brésil. C'est la plus grande rivière du Monde connu, & on prétend qu'elle a plus de quinze cents lieues de cours. L'autre est la Plata, ou la rivière d'argent ; elle prend sa source au Pérou près de la ville de la Plata, & après avoir reçu les rivières de Paraguay & de Parana, elle se jette dans la mer à Buenos-Ayres, au Sud-Est de l'Amérique méridionale.

Rivieres ou
Source S. LAU-
RENT.

Les deux principales rivières de l'Amérique septentrionale sont celle de saint Laurent ou du Canada, & celle de Mississipi. On ne connoît point la source de la première, & il faut la suivre à commencer au lac Supérieur. Les eaux de ce lac, qu'on regarde comme celles de saint Laurent, se déchargent par le détroit de sainte Marie dans le lac des Hurons. Du lac des Hurons elles vont par un autre détroit dans le lac de sainte Claire. De celui-ci elles passent par un autre détroit dans le lac Érié. Du lac Érié, le détroit de Niagara les conduit au lac Ontario. A la sortie de ce dernier lac la rivière de saint Laurent forme cinq ou six cataractes ou sauts, qui interrompent la navigation. Après la dernière cataracte jusqu'à la mer, elle paroît aussi vaste que les plus grands fleuves qu'on connoisse, & la marée remonte jusqu'à l'établissement des trois rivières. Depuis le lac Supérieur jusqu'au lac Érié, le cours des eaux est du Nord-Ouest au Sud-Est, & depuis le lac Érié jusqu'à la mer, la direction de la rivière est du Sud-Ouest au Nord-Est. Elle se décharge dans la mer du Nord vis-à-vis de l'île de Terre-Neuve, & forme à son embouchure un grand golfe appelé de son nom le golfe de S. Laurent. La rivière de ce nom est une des plus grandes & des plus belles que nous connoissions, & il n'y en a point, suivant le rapport de M. Bellin, où les vaisseaux de guerre remonient aussi avant ; car de son embouchure au port de Quebec on compte plus de cent vingt lieues communes de France, & de Quebec au lac Ontario, on estime qu'il y a au moins cent lieues. L'embouchure de

saint Laurent est partagée en deux par l'île d'*Anticosti* ; de sorte qu'il y a deux passes pour entrer dans la rivière, l'une au Nord de l'île, qui n'est guères fréquentée que dans le cabotage, quoiqu'elle soit fort sûre ; l'autre est au Sud de l'île & à quinze ou seize lieues de largeur.

La seconde rivière de *Mississipi* s'appelle aujourd'hui fleuve saint Louis. Les premiers, qui en firent la découverte par le Canada, lui donnerent le nom de Colbert en l'honneur de ce célèbre Ministre. Quelques Sauvages du Nord désignoiént ce fleuve par les mots *Meat-Chassipi*, qui signifient vieux pere des rivières. Les François, voulant ajuster ces mots à la prononciation françoise, firent le nom de *Mississipi*. D'autres Naturels, surtout vers le bas du fleuve, l'appelloient *Balbancha* ; & enfin on l'a nommé en dernier lieu fleuve saint Louis ; plusieurs voyageurs ont tenté inutilement d'aller à sa source ; cependant elle est connue, & sur les éclaircissements qu'on a pu tirer de ceux qui ont tenté de le remonter, on a lieu de présumer avec quelque certitude que ce fleuve doit avoir quinze à seize cents lieues de sa source à son embouchure. A huit cents lieues de la mer, le saint Louis a une chute de huit à dix pieds, & c'est ce qu'on appelle le Saut de saint Antoine. Suivant les Naturels du pays, le fleuve en cet endroit est aussi éloigné de sa source que de la mer. Plusieurs rivières viennent s'y perdre au dessus du Saut de saint Antoine, mais on ignore leurs noms. A l'égard de celles qui s'y rendent au dessous du même Saut, on en compte une assez grande quantité. La première est la rivière de saint Pierre & vient de l'Ouest. Plus bas à l'Est on voit la rivière sainte Croix, & quelques autres peu considérables qui n'ont pas de noms déterminés. On rencontre ensuite la Moingona à environ deux cents cinquante lieues au dessous du Saut. Elle coule de l'Ouest & a plus de cent cinquante lieues de long. Celle des Illinois prend sa source sur les frontières du Canada à l'Est du fleuve saint Louis, où elle se jette après avoir parcouru deux cents lieues de pays.

La rivière de *Missouris* vient d'environ huit cents lieues, courant du Nord-Ouest au Sud-Est. Elle reçoit elle-même plusieurs autres rivières dans son sein, & en particulier celle des Canzes, qui a plus de cent cinquante lieues de cours. Elle se décharge ensuite dans le fleuve, quatre ou cinq lieues au dessous de la rivière des Illinois. De la rivière des *Missouris* jusqu'à la mer on compte environ cinq cents lieues, & dans cet espace de chemin se trouvent, parmi les rivières dont on sçait les noms, celles d'*Ouabache*, d'*Ohyo*, de S. François, des *Arkansas*, la rivière *Blanche*, celle des *Yazous*, la rivière *Rouge*, celle d'*Amiré*, celle de *Tandgi-pao*, celle de *Quefoué*, celle de *Cassin-Bayouc*, celle des *Perles*, celle des *Paska-Ogoulas*, & la rivière *Mobile*.

On trouve au Nord de l'Amérique septentrionale cinq grands lacs, sçavoir, le lac Supérieur, le lac Michigan, le lac Huron, le lac Érié, & le lac Ontario. Ces cinq lacs se rendent les uns dans les autres, & ensuite dans la rivière de saint Laurent. L'Érié se décharge dans le lac Ontario après avoir fait une nappe d'eau qui descend de très-haut, & c'est ce qu'on appelle le Saut de Niagara.

Les chaînes des montagnes les plus considérables de l'Amérique se voyent

L'AMÉRIQUE.

Mississipi en
fleuve S. Louis.

L'AMÉRIQUE.

dans l'Amérique méridionale. Ce sont celles qu'on nomme la *Cordillere* ou les *Andes* dans le Pérou, & le Chili & les Cordilleres du Brésil. Les premières commencent à l'isthme de Panama & finissent quinze cents lieues plus loin au détroit de Magellan. On les regarde comme les plus hautes montagnes de la terre. Les Cordilleres du Brésil forment une chaîne de montagnes qui traverse toute la partie septentrionale de cette vaste région, & s'étend ensuite le long de la partie orientale.

L'Amérique semble se diviser naturellement en deux portions que l'isthme de Panama réunit. Une de ces portions est au Nord, & tous les Géographes l'appellent Amérique septentrionale; l'autre qui est au Midi est connue par le nom d'Amérique méridionale.

AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

L'Amérique septentrionale se peut partager en sept principales parties qui sont, 1°. la Nouvelle France, dans laquelle on comprend le Canada & la Louisiane; 2°. les Possessions Angloises au Sud-Est & au Nord du Canada; 3°. la Floride, qui s'étend en forme de presqu'île depuis la Caroline jusqu'à vers le fleuve Mississipi; 4°. le Mexique ou la Nouvelle Espagne à l'Ouest & au Sud; 5°. le Nouveau Mexique au Nord de la Nouvelle Espagne; 6°. la Californie. Aux six divisions qu'on vient de voir, il faut ajouter plusieurs îles; savoir, les Lucayes au Sud-Est de la Floride & les Grandes & Petites Antilles, dont les premières sont vers l'entrée du golfe du Mexique, & les secondes à leur Sud-Est.

1°. Nouvelle
France.

Le Canada & la Louisiane peuvent être renfermés sous le nom de Nouvelle France, parce que ces deux contrées son occupées par des Colonies Françaises.

Canada.

Quoique le Canada soit situé au milieu de la Zone tempérée, l'air y est extrêmement froid. On l'attribue aux brouillards & aux neiges qui y durent depuis Novembre jusqu'en Avril; & aux forêts & au grand nombre de lacs dont le pays est rempli. La terre cependant y produit assez bien du bled, & quelques autres grains. On trouve aussi dans le Canada plusieurs mines de fer & de cuivre & diverses especes d'animaux, comme des ours, des élans, des cerfs, des loutres, des martres & des castors. Les pelleteries qu'on tire de ces animaux, avec les grains, les bois de construction, la pêche de la morue & d'autres poissons, font le commerce & la plus grande richesse du pays.

Quebec.

Le Canada se divise en trois Provinces; savoir, la Gaspésie à l'Orient du fleuve saint Laurent; le Canada propre au Sud-Ouest de la Gaspésie, & le Saguenay à l'Occident. Quebec, ville capitale de tout le Canada, ou Nouvelle France, & en particulier du Saguenay, est aussi le siège d'un Evêque. Cette ville, quoique médiocre pour la grandeur, est partagée en haute & basse. La haute est située sur un rocher, & la basse sur la riviere de saint Laurent, qui y forme un port vaste & profond. Quebec est d'ailleurs très-bien bâti, fort peuplé & défendu par une bonne citadelle, où le Gouverneur de la Nouvelle France réside. Il y a un Conseil Souverain, plusieurs Maisons Religieuses, & un assez beau Collège de Jésuites.

Au dessus de Quebec est l'île de Montréal, dont la capitale porte le même nom, ou celui de Ville-Marie. Cette ville située sur le fleuve saint Laurent est bien fortifiée & très-commerçante, surtout en peau d'ours & de castors.

castors. Il y a encore entre Quebec & Montréal un endroit qu'on appelle les Trois-Rivieres.

L'AMÉRI-
QUE.

Les anciens habitants du Canada sont des Sauvages, parmi lesquels on connoit plus particulièrement les Iroquois, les Algonquins & les Hurons. Les François ont eu d'abord avec les premiers de fréquentes guerres ; mais ils paroissent en paix depuis quelque temps, & pour les contenir on a bâti trois Forts, qui sont celui de Chamblé à l'Orient de Montréal ; celui de Erontenac ou de Cataracoui, vers l'endroit où le lac Ontario se décharge dans le fleuve saint Laurent, & celui de Niagara entre les lacs Érié & Ontario.

La Louisiane est bornée au Midi par le golfe du Mexique ; au Levant par la Caroline, Colonie Angloise & partie du Canada ; au Nord en partie par le Canada. Le reste n'a point de bornes & s'étend jusqu'aux terres inconnues voisines de la baye d'Hudson. On donne à ce pays environ deux cents lieues de largeur entre les établissemens Espagnols & Anglois. A l'égard de sa longueur, elle est indéterminée puisqu'elle est inconnue.

Louisiane.

La Capitale de la Louisiane est la Nouvelle-Orléans, dont on a jeté les fondemens en 1717. Dans cette ville, qui est située à près de quarante lieues de l'embouchure du Mississipi, ou fleuve saint Louis, on a établi des Capucins, qui y font les fonctions de Curé, & des Ursulines, pour l'éducation des filles, & pour servir l'hôpital. Les Jésuites y ont aussi une habitation & le Commandant Général de la Louisiane y fait sa résidence.

Nouvelle Or-
léans.

On a bâti plusieurs Forts dans la Louisiane, sur les bords de la Mobile & sur ceux du Mississipi. Le Fort construit sur la Mobile en 1710. porte le même nom que cette riviere, & est aussi appelé le Fort de Condé. Celui qui se trouve situé sur le Mississipi au dessous de l'embouchure de ce fleuve se nomme Mississipi, & au Sud-Ouest de ce Fort on en voit un autre connu sous le nom de Biloxi.

Le climat de la Louisiane varie à mesure qu'elle s'étend vers le Nord, & en général ses parties méridionales ne sont pas aussi brûlantes que celles de l'Afrique qui sont sous la même latitude, & ses parties septentrionales sont plus froides que celles de l'Europe, qui leur correspondent. On passe peu de jours à la Louisiane sans voir le soleil ; il n'y pleut que par orage, & souvent une demi-heure après il ne pait pas qu'il y en ait eu. Des rosées abondantes suppléent avantageusement à la rareté des pluies, & l'air y est excellent pour la santé. Les Naturels sont en général assez beaux ; ils ont peu de maladies dans la force de l'âge & point de caducité dans leur vieillesse qu'ils poussent fort loin.

Les principaux des peuples Sauvages de la Louisiane sont les Illinois, les Assenipouels, les Panis, les Padoucas, les Cansez, les Canis, & les Chichas.

La Louisiane est fertile en palmiers, en meuriers, en bled, & en toutes sortes de plantes inconnues en Europe pour la plupart. On y pêche des esturgeons, des saumons, des truites, des brochets, des carpes, & différens autres poissons. Les bois y sont remplis de bêtes fauves comme cerfs, chevreuils, &c. On y voit aussi des couleuvres & des serpents, entre autres un espece qui a comme des squettes à la queue, & qu'on appelle pou-

Tome VIII.

Rr

L'AMÉRI-
QUE.1°. POSSE-
SIONS ANGLO-
SES.

L'Acadie.

La Nouvel-
le Angleterre
propre.La Nouvelle
York.La Nouvelle
Jersey.La Pennsyl-
vanie.

cette raison serpents sonnettes. Ils sont longs & gros & leur morsure est fort dange-reuse, mais on en trouve le remede dans les bois mêmes où ils se re-tirent.

Sous le nom de possessions Angloises on renferme ici la Nouvelle Angleterre ; ce que les Anglois possèdent au Sud-Est du Canada & le long de la mer du Nord, depuis l'Acadie jusqu'à la Caroline inclusivement, & une vaste contrée au Nord du Canada, qui comprend les environs de la baye de Hudson, où les Anglois ont divers établissemens. La Nouvelle Angleterre contient du Nord au Sud huit Provinces, sçavoir, 1°. l'Acadie ou Nouvelle Ecosse ; 2°. la nouvelle Angleterre propre ; 3°. la Nouvelle York ; 4°. la Nouvelle Jersey ; 5°. la Pensylvanie ; 6°. le Mariland ; 7°. la Virginie ; 8°. la Caroline, qui s'étend vers le Midi jusqu'à la Floride.

L'Acadie est dans une presqu'île située au Sud-Est du Canada, entre le golfe de saint Laurent & la Nouvelle Angleterre propre. Ce pays est fertile en bled, en fruits, en légumes, & la chasse & la pêche y sont abondantes. Les François ont cédé l'Acadie aux Anglois en 1713. suivant ses anciennes limites, par la paix d'Utrecht, & c'étoit la plus ancienne Colonie qu'ils eussent dans le Canada. Port-Royal, ou Annapolis Royal, s'est-à-dire, ville d'Anne, est la capitale de l'Acadie. Elle a reçu le nom qu'elle porte en l'honneur de la Reine Anne d'Angleterre, & par rapport à la beauté & à la commodité de son port, on l'appelle aussi Port-Royal.

La capitale de la Nouvelle Angleterre propre est Boston. C'est une grande ville bien bâtie, qui a une Université & un excellent port. Elle est le centre du commerce des Colonies Angloises, & il en part tous les ans des flottes nombreuses pour l'Angleterre.

La Nouvelle York fut découverte en 1609. par les Hollandois, qui y bâtirent en 1615. une ville qu'ils nommerent Manhatta ou Nouvelle Amsterdam. Ils éleverent ensuite une autre ville à laquelle ils donnerent le nom d'Orange, & toute la contrée fut appelée Nouvelle Belgique. Ils cédèrent néanmoins ce canton aux Anglois, qui le nommerent alors Nouvelle York. Ces derniers imposèrent le même nom à la capitale Manhatta, & changerent le nom de la ville d'Orange en celui d'Albani. La Nouvelle York, par sa situation & au moyen de la riviere d'Hudson qui la traverse du Nord au Sud, jouit de beaucoup de facilité pour la traite des pelleteries avec les Sauvages. La capitale est bâtie sur la pointe méridionale d'une île qui est à l'embouchure de la riviere d'Hudson, & qui a quatre lieues de long sur une de large. Cette ville, qui étoit peu considérable du temps des Hollandois, acquiert tous les jours de nouveaux accroissemens.

Vis-à-vis de la Nouvelle York est *Lang-Island* ou l'Isle longue. Cette île qui appartient aussi aux Anglois est délicieuse & bien peuplée.

Cette contrée est bornée au Sud & à l'Est par la mer du Nord, & des autres côtés par la Pensylvanie & la Nouvelle York. Elle donne son nom à sa capitale, qui a un bon port de mer & qui est très-florissante.

La Pensylvanie commença en 1681. à être peuplée par des Quakers Anglois, qui, sous la conduite de William Pen, leur Chef, chercherent un asyle en Amérique. Ils choisirent la contrée dont je parle & l'appellerent Pensylvanie du nom de leur Chef. La Colonie est devenue si florissante

qu'elle est une des plus utiles aux intérêts de l'Angleterre. Elle a pour capitale Philadelphie, grande & belle ville située entre les rivières de la Ware & de Schuyskil.

Le Mariland, borné au Midi par la Virginie, à l'Orient par la mer du Nord, au Septentrion par la Pensylvanie, & à l'Occident par la Louisiane, faisoit autrefois partie de la Virginie. Cette contrée en est maintenant séparée, & ses Colons s'appliquent sur toutes choses à la culture du tabac. Les principales villes qui s'y voyent sont sainte Marie & Calverfon.

Les Amiraux Anglois, François Drack & Walther Rawleig, occupèrent en Amérique vers l'an 1585, une terre, qu'ils nommerent Virginie en l'honneur d'Elisabeth, alors sur le trône d'Angleterre. La Virginie est une des Colonies Angloises qui a eu le plus de peine à se former & à se soutenir, & elle a eu de vives attaques de la part des Sauvages. Le climat est doux & sain, & le terrain est bon & fertile; aussi cette Province est-elle extrêmement peuplée. Le commerce de la Virginie consiste dans la vente des cuirs & celle du tabac, qui est le plus excellent qu'on puisse recueillir partout ailleurs. Les principales villes de cette Colonie sont Jamestown, Elisabethtown, Fredericktown, Alexandrie, Colchester, Falmouth, &c.

La Caroline fut ainsi nommée d'un Fort que les François y bâtirent en 1562, sous le regne de Charles IX. Les Espagnols s'en emparèrent par la suite & en furent chassés à leur tour par les Anglois, qui en sont maintenant possesseurs. En 1663, Charles II. Roi d'Angleterre, la donna en propriété à six Stigneurs d'Angleterre, ce qui l'a fait diviser en six Provinces qui portent leur nom. Ces Provinces sont Albermale, Clarendon, Craven, Barclay, Collerton & Carteret. Les Anglois se sont encore étendus à l'Occident, & ils ont donné à cette nouvelle partie de la Caroline le nom de Géorgie. Le terroir est naturellement fertile, il produit de très-bon fruits & l'air y est sain. On y trouve beaucoup d'abeilles & de vers à soie. La capitale de la Caroline est Carlestown, dont les maisons sont pour la plupart bâties de pierres de taille. Les rues sont belles & larges, & à quelque distance de la ville il y a un bon port.

Le pays que les Anglois possèdent au Nord du Canada se nomme New-Galles, & il est situé autour de la baie d'Hudson. On divise ce pays qu'il est extrêmement froid en deux parties. La première, qui comprend le Labrador septentrional, est bornée à l'Occident par la baie d'Hudson; au Nord par le détroit de même nom; à l'Orient par la mer de Groenland, & au Midi par le Canada. Les habitants de cette contrée se nomment Esquimaux, & sont extraordinairement sauvages. La seconde partie de ce pays est séparée de l'autre par la baie d'Hudson. On n'en connoît gueres que les côtes, qui s'étendent depuis le cinquante-unième degré de latitude septentrionale jusqu'au delà du soixante-cinquième. Elle a à l'Est la baie d'Hudson & au Midi le Canada; mais ses limites du côté du Nord & de l'Ouest n'ont pas encore été déterminées.

Le terrain du pays est partout noirâtre comme la terre des tourbes; mais il est assez fertile vers le Midi. Celui qui est auprès des côtes est bas, marécageux & couvert d'arbres de différentes especes comme peupliers, bouleaux, aunes, saules & autres. Dans l'intérieur du pays il y a de grandes

Rrr ij

L'AMÉRIQUE.

Le Mariland,

La Virginie.

La Caroline.

L'AMÉRI-
QUE.

plaines sur lesquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mousse. Ces plaines sont entremêlées de touffes d'arbres, de quelques lacs & de plusieurs collines. On trouve dans cette contrée différentes sortes de minéraux, comme de la mine de fer, du plomb, du cuivre, diverses especes de talc & du cristal de roche de plusieurs couleurs & principalement du rouge & du blanc. L'asbest, qui est un lin incombustible, y est fort commun, aussi bien qu'une sorte de pierre noire, unie & luisante, qui se détache par feuilles minces, & quelques especes de marbres dont les uns sont parfaitement blancs, & les autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Le Fort d'Yorck est le lieu principal des factoreries Angloises. Il est situé sur la branche méridionale de la riviere du port de Nelson, appelée riviere de Hayes, à cinq lieues de l'endroit où elle se jette dans la mer, & à cinquante-sept degrés environ de latitude.

3°. LA FLO-
RIDE.

La Floride comprenoit autrefois la Louisiane & même une partie de la Caroline ; mais aujourd'hui elle n'est proprement que cette presqu'île qui est à l'Ouest de la Caroline, & qui s'avance jusqu'au canal de Bahama. Ce pays est borné au couchant par la Louisiane ; à l'Orient par la Caroline & la mer du Nord, & au Midi par le golphe du Mexique. Comme on a vu plus haut l'histoire de la découverte de cette contrée, & les démêlés que les Espagnols, les François & les Anglois ont eus au sujet de sa possession, il suffit de dire ici que les Espagnols y ont deux Forts, qui sont celui de saint Augustin sur la côte orientale, & celui de Pensacola sur le golfe du Mexique.

En général le terrain y est assez fertile surtout en maïs, dont on fait deux récoltes par an ; l'une en Mai & l'autre en Juin. Les Naturels du pays sont des Sauvages qui sont d'une haute taille sans aucune difformité, & qui ont le teint olivâtre au moyen de certaines drogues dont ils se frottent.

4°. LE MEXI-
QUE, OU LA
NOUVELLE ES-
PAGNE.

Le Mexique a reçu le nom de Nouvelle Espagne depuis que les Espagnols s'y sont établis, & ils l'ont nommé ainsi, parce qu'ils ont trouvé beaucoup de ressemblance entre ce pays & l'Espagne. Il est situé entre le huitième degré de latitude septentrionale & le vingt-septième, & entre le deux cent soixante-septième de longitude & le deux cent quatre-vingt-dix-septième. Il occupe toute cette langue de terre longue & étroite, qui s'étend du Nord-Ouest au Sud-est, entre les mers du Nord & du Sud. Quoique ce pays soit sous la Zone Torride, l'air y est néanmoins tempéré & fort sain. Les vents & les pluies fréquentes contribuent sans doute beaucoup à diminuer la chaleur. Quoi qu'il en soit, la terre y est fertile en bled, en cacao, en fruits excellents ; les pâturages y sont très-bons & servent à nourrir beaucoup de bétail. Tous les fruits de l'Europe qu'on y a portés ont bien réussi, & outre ces avantages, le pays renferme de riches mines d'or, d'argent, de fer & d'alun. On y trouve aussi du baume excellent, des cuirs fort estimés, & quantité de cochenille & d'indigo.

Le Mexique se divise en trois Audiencias ou Gouvernements, qui sont Mexico, Guadalupe à l'Ouest de Mexico, & Guatimala au Sud-Est.

Audiencia de
Mexico.

Le Gouvernement ou l'Audiencia de Mexico contient sept Provinces, dont deux sur la mer du Sud, trois sur le golfe du Mexique, & deux dans le milieu, qui s'étendent d'une mer à l'autre. Les deux sur la mer du

Sud sont celle de Mexico & celle de Mechoacan ; les trois sur le golfe sont celles d'Yucatan, de Tabasco & de Guasteca ou Panuco, & enfin les deux du milieu sont celles de Tlascala & de Guaxaca.

La capitale de la Province de Mexico, porte le même nom & est bâtie sur le bord du lac Mexico, dont l'eau est salée à cause du fond qui est nitreux. Cette ville, qui est la plus grande & la plus belle ville du continent, est le siège du Viceroy de l'Amérique septentrionale pour la Cour d'Espagne, celui d'une Cour Souveraine, & celui d'un Archevêque. Elle a une Université & une Inquisition : on y voit des églises magnifiques, & elle est bien peuplée & fort commerçante. A l'égard du lac sur lequel elle est bâtie, il communique avec un autre dont les eaux sont douces, & ces deux lacs ont plus de trente lieues de circuit. Ils sont séparés l'un de l'autre par une digue qui, s'étant rompue en 1619, causa une grande inondation dans la ville de Mexico, & fit périr beaucoup de monde. Pour prévenir un second accident de cette nature, les Espagnols ont travaillé à faire un conduit au travers d'une montagne, afin de donner par-là une issue aux eaux de ces lacs.

Les habitants de Mexico, surtout les Espagnols, sont magnifiques dans leurs habits & dans leurs ameublements. La soie, l'or, les perles, les pierrieres brillent sur eux communément, & les artisans mêmes, & les esclaves ont de riches colliers, & des brasselets d'or, d'argent & de perles.

Au Midi sur la mer du Sud, on voit la ville d'Acapulco. Elle est mal-saine & presque déserte à cause qu'elle manque d'eau, & qu'on est obligé d'y en apporter de fort loin. Malgré ce désagrément cette ville est très-remarquable par son commerce & par la beauté & la sûreté de son port, duquel partent les vaisseaux pour les Philippines, & où se rendent ceux qui viennent de ces mêmes îles.

La Province de Mechoacan, qui abonde en vers à soie & en tout ce qui est nécessaire à la vie, a pour capitale Mechoacan, ou Valladolid, Evêché. Cette ville située sur la mer du Sud est belle & très-marchande.

L'Yucatan est une presqu'île qui s'avance dans le golfe du Mexique. Cette Province est riche en mines d'or & d'argent, & si fertile en grains qu'on y fait deux fois l'an la moisson. Elle a plusieurs villes considérables qui sont Merida, capitale, Evêché & résidence du Gouverneur du pays, la Nouvelle Valladolid, Salamanca, & Campêche. Cette dernière située sur la côte occidentale de l'Yucatan étoit autrefois bien plus célèbre & plus commerçante qu'elle ne l'est maintenant. On y faisoit tout le trafic d'un bois fort propre à la teinture, appelé bois de Campêche. Les Flibustiers Anglois & François prirent cette ville en 1678. & la brûlèrent. On trouve dans ce pays plusieurs animaux singuliers, entre autres celui qu'on nomme *Pareffoux*, à cause de la lenteur de sa marche.

Tabasco est capitale de la Province du même nom. Elle est bâtie sur le golfe du Mexique, & quoique petite, elle paroît bien peuplée.

La troisième Province sur le golfe du Mexique est, comme on l'a vu, celle de Guasteca ou de Panuco. elle est située au Nord-Est de Mexico, & sa capitale, qui porte le même nom, est bâtie sur la rivière de Panuco, & se trouve remplie d'habitants.

L'AMÉRI-
QUE.

Mexico.

..

Mechoacan.

L'Yucatan.

Tabasco.

Guasteca ou
Panuco.

L'AMÉRI-
QUE.
Tlascala.

La Province de Tlascala contient quelques villes dont les principales sont Tlascala & la nouvelle Vera-Cruz. Tlascala, qui est la capitale, se trouve à l'Est de Mexico. Cette ville, qui étoit déjà fameuse sous le regne de Montezuma, parce qu'elle formoit une République considérable, a conservé sa célébrité, & jouit de plusieurs privilèges, en récompense des services que ses habitants ont rendus à Cortez dans la conquête du Mexique. Le siège épiscopal de cette ville a été transféré à la *Puebla de los Angeles*, ville située au Midi de Tlascala.

Guaxaca.

La nouvelle Vera-Cruz s'appelloit autrement saint Jean d'Ulua. Elle est plus connue aujourd'hui par le nom de nouvelle Vera-Cruz. Elle est située dans une île, & son port est garanti des vents du Nord par un grand rocher, avantage dont l'ancienne Vera-Cruz ne pouvoit jouir. Aults les Espagnols l'ont-ils entièrement abandonnée pour s'établir dans la nouvelle.

Audience de
Guadalajara.

Guaxaca, Province au Sud Est de Tlascala, renferme des mines d'or & d'argent, de la cochenille en abondance & la plus estimée, du cacao & du bled. Antequerra, ou Guaxaca sa capitale, est une ville épiscopale, & le commerce qu'on y fait consiste dans la laine des moutons, qui est fort estimée.

Audience de
Guatemala.

L'Audience de Guadalajara, ou la nouvelle Galice est un des pays les plus fertiles que les Espagnols possèdent en Amérique. Elle est composée de plusieurs Provinces dont les principales sont Guadalajara, ou Guadaluara, Cinaloa, Culiacan, Xalisco, la nouvelle Biscaye, & le nouveau Royaume de Léon. Guadalajara a pour capitale une ville de même nom qui est considérable & assez commerçante. Cinaloa, près de la mer Vermeille, ou le golfe de Californie, abonde en fruits, en maïs, en légumes & en coton, & sa capitale est Cinaloa, ou saint Jacques. Culiacan est la capitale de la Province du même nom, dans laquelle on remarque des mines d'argent. La capitale de Xalisco est Compostelle; celle de la nouvelle Biscaye est sainte Barbe, & celle du nouveau Royaume de Léon, est Cahuita.

Cette Audience s'étend jusqu'à l'isthme de Panama, & elle contient plusieurs Provinces, parmi lesquelles on compte particulièrement Guatemala, Chiapa, Honduras, Nicaragua, Costarica & Veragua. La Province de Guatemala ne manque en rien de tout ce qui est nécessaire à la vie; mais elle est sujette aux tremblements de terre. Sa capitale se nomme aussi Guatemala, & est le siège d'un Evêque, celui d'une Audience Royale & la résidence d'un Gouverneur. Cette ville, qui a une belle Université est grande & riche, & ses habitants y font un commerce considérable de cacao. La Province de Chiapa a deux principales villes, qui sont Chiapa-el-Réal, capitale & Evêché, & *Chiapa de Los-Indos*. Cette dernière est située près de la précédente, & le plus grand nombre de ses habitants est formé d'Indiens. Le Gouverneur de la ville est aussi un Naturel du pays. Dans la Province de Honduras, qui est sur le golfe de même nom au Nord-est de Guatemala, il y a deux villes, l'une qu'on appelle Valladolid, & qui est la capitale; l'autre qu'on nomme Truxillo, & qui a un port sur le golfe de Honduras. A l'Orient de Guatemala est la Province de Nicaragua, qui a pour capitale saint Léon de Nicaragua, Evêché. C'est une grande & belle ville fort commerçante, située sur un lac qui se décharge dans la mer du Nord, & qui

n'est éloigné que de quatre lieues de la mer du Sud. Ce lac a une profondeur extraordinaire, & il y a aux environs un volcan qui vomit sans cesse du feu.

On voit au Sud-Est de Nicaragua la Province de Costarica, ou Côte-Riches, qui est ainsi nommée à cause de ses mines d'or & d'argent. Sa capitale se nomme Carthage & cette ville est le siège d'un Evêque. La Province de Veragua est fort petite, & se trouve située près de l'isthme de Panama. Malgré son peu d'étendue elle a deux villes célèbres; l'une, qui se nomme la Conception, est la capitale & a un bon port; l'autre, qu'on appelle Santa-Fé, renferme de belles Fonderies.

Au Nord du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, se trouve le nouveau Mexique. Ce pays est borné vers l'Orient par la Louisiane; au Midi par le Mexique; à l'Occident par la mer Vermeille. A l'égard de ses limites du côté du Nord, elles sont encore inconnues. L'air de cette contrée est doux & sain, & le terroir, quoique fort montagneux, abonde en pâturages & produit du maïs, des melons & différentes sortes de légumes. Il y a des mines d'or & d'argent, ainsi que des turquoises, des émeraudes, des perles & du cristal. On y voit divers animaux sauvages & domestiques, comme des ours, des chèvres sauvages, des cerfs, des sangliers, des lions, des tigres, des chevaux, des vaches, & une espèce de brebis de la grandeur d'un cheval, qui a la queue très-courte & des cornes fort longues.

La ville de Santa-Fé, bâtie au Nord du pays, passe pour en être la capitale. Cette ville est le siège d'un Evêque & la résidence du Gouverneur pour les Espagnols, & elle n'est pas loin de la rivière de Norte, qui coule premièrement du Nord au Sud, & toutnant ensuite au Sud-Est, se jette dans le golfe du Mexique. Les parties du nouveau Mexique, qui sont à l'Ouest sur la mer Vermeille, se nomment nouvelle Navarre & Sonora, mais il n'y a point de places importantes.

On a cru pendant longtemps que la Californie étoit une île, mais on a découvert que ce pays est joint à la terre ferme, & n'est qu'une presqu'île. Il est séparé du nouveau Mexique par la mer Vermeille; l'air y est très-bon, la terre produit abondamment des grains & des fruits. Ses côtes sont célèbres pour la pêche des perles, & ses rivages sont remplis de plusieurs espèces de coquillages. On ne connoît point cette contrée que du côté de la mer. Les Jésuites, qui se sont fixés en dernier lieu dans cette presqu'île, y ont établi une Mission considérable, & leur principale habitation est au cap de saint Lucas, vers le Midi.

ISLES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Les principales îles de l'Amérique septentrionale sont, 1°. l'île de Terre-Neuve, & les autres qui sont situées dans le golfe de saint Laurent au Nord-Est; 2°. les îles Lucayes vers l'entrée du golfe du Mexique, & les Bermudes vis-à-vis de la Caroline; 3°. les Antilles à l'Est du golfe du Mexique, & au Nord de l'Amérique méridionale; 4°. les Açores entre l'Amérique septentrionale, & l'Afrique ou l'Europe.

Il y a dans le golfe de saint Laurent quatre îles principales qui sont

L'AMÉRIQUE.

1°. LE NOUVEAU-MEXIQUE.

2°. LA CALIFORNIE.

L'AMÉRIQUE.

Les îles qui
sont situées dans
le golfe de saint
Laurent.
1^{re}. L'île de
Terre-Neuve.

l'île de Terre-Neuve, l'île Royale, ou du Cap Breton, saint Jean & Anticosti.

L'île de Terre-Neuve est une des plus grandes îles de l'Amérique. Des pêcheurs Biscayens la découvrirent vers la fin du quinzième siècle, & la nommèrent terre de Baccalaos, qui signifie morues, parce qu'on pêche une grande quantité de ces poissons aux environs. Les François & les Anglois s'établirent par la suite dans cette île, mais depuis la paix d'Utrecht, les Anglois en sont seuls possesseurs, aux conditions néanmoins que les François pourroient pêcher aussi de la morue & qu'ils auroient la liberté de faire sécher leur poisson à terre dans cette partie de l'île, qui s'étend depuis l'endroit appelé cap de Bona-Vista jusqu'à la pointe septentrionale de l'île, & de-là en descendant du côté de l'Occident jusqu'au lieu nommé Pointe-Riche. Le bourg de Plaisance est la principale place de cette île, & il est situé au Midi dans une grande baie. Cette place a un bon & vaste port qui peut contenir des flottes entières. A soixante lieues de cette île, on rencontre le grand banc de Terre-Neuve, où se rendent tous les ans un nombre surprenant de vaisseaux Hollandois, François, Anglois, &c. qui y pêchent les morues, & ces poissons y abondent tellement qu'un bon pêcheur en prend quantité par jour, quoique cette pêche ne se fasse qu'avec des lignes.

L'île Royale
ou du Cap-Bre-
ton.

Cette île qui appartient à la France a été découverte par des pêcheurs Bretons, qui ont donné leur nom à l'un des caps de l'île. Elle est située au Sud-Ouest de l'île de Terre-Neuve, entre le quarante-cinquième, & le quarante-septième degré de latitude septentrionale. On donne le nom de *Passage de Fronsac*, au détroit qui sépare l'île Royale de l'Acadie. La longueur de cette île est d'environ quarante-cinq lieues, & sa plus grande largeur d'Orient en Occident est de trente-trois à peu près. Sa figure est très-irrégulière, & elle est coupée par plusieurs lacs & diverses rivières. Le climat de l'île est en général assez avantageux à la santé; cependant les brouillards y sont fréquents, & toutes les terres n'y sont pas également bonnes. Les arbres qui y croissent bien sont les chênes, qui deviennent d'une grandeur prodigieuse, les pins, le cèdre, le frêne, l'érable, le plane & le tremble. Les fruits, les légumes, le froment, & tous les autres grains nécessaires à la vie, le chanvre & le lin y sont aussi bons qu'au Canada, quoique moins abondants. Les animaux domestiques, comme chevaux, bœufs, cochons, moutons, chèvres, & toute espèce de volaille s'y élèvent fort bien; de sorte qu'avec la chasse & la pêche, les habitants peuvent vivre commodément une partie de l'année. On y voit des mines abondantes de charbon de terre, & il y a aussi du plâtre.

L'île Royale a plusieurs ports, dont le plus célèbre est celui de Louisbourg. La ville de ce nom est au Sud-Est de l'île, & elle a été bâtie en 1713, sur une langue de terre que forme l'entrée du port. C'est un des plus beaux ports du nouveau monde, & outre ses fortifications, il est commode & très-sûr pour les vaisseaux. Les Anglois se sont emparés de Louisbourg pendant la dernière guerre; mais ils ont rendu cette place à la France par le traité définitif de paix fait à Aix-la-Chapelle en 1748.

L'île de saint
Jean.

Cette île qui a environ vingt-cinq lieues de long sur douze de large, est voisine

voisine du fleuve S. Laurent, & est habitée par une Colonie Françoisé. Le gibier y est abondant, les pâturages sont excellents, & on pêche sur les côtes une grande quantité de poissons.

L'île d'Antiochi, ou l'île de l'Assomprion, est située à l'embouchure du Fleuve S. Laurent. Elle peut avoir sept à huit lieues de large, & environ trente de long. Elle est couverte de bois, & est restée à la France par la paix d'Utrecht. On pêche sur ses côtes des morues fort grandes & fort belles.

Les premières îles qu'on ait découvertes en Amérique sont les Lucayes. Elles apparemment autrefois aux Espagnols, mais depuis qu'ils les ont abandonnées, les Anglois s'en sont saisis. Ils n'ont cependant formé d'établissement que dans l'île de la Providence. Les principales de ces îles sont Bahama, la Providence, & Guanahani, ou S. Sauveur. L'île de Bahama a environ treize lieues de longueur sur huit de large, & elle a donné son nom au détroit qui en est proche; de sorte qu'on l'appelle Canal de Bahama. Ce passage est très-dangereux à cause des fréquentes tempêtes qui s'y élèvent, & plusieurs vaisseaux Espagnols à leur retour du Mexique en Europe, ont fait naufrage en passant ce détroit. On trouve dans l'île de Bahama une espèce d'araignée singulière, dont la longueur est de près de deux pouces. Elle a six yeux qui ne sont pas plus gros que de petites têtes d'épingle.

L'île de la Providence seroit autrefois de retraite à des Pirates qui s'y rendoient tellement formidables, que les Anglois n'ont pu parvenir à les chasser qu'en armant quelques escadres. Ils en sont enfin venus à bout, & ils occupent maintenant l'île, où ils ont bâti un Fort.

Guanahani, ou S. Sauveur est l'île où Christophe Colomb aborda lorsque son équipage étoit prêt à se révolter, & il lui donna le nom de S. Sauveur, après y avoir planté une croix, & en avoir pris possession au nom du Roi d'Espagne.

Les îles Bermudes, ou de Sommer, furent d'abord découvertes par les Espagnols en 1527. & furent par la suite occupées par les Anglois. Il y en a quatre principales, mais il n'y en a gueres qu'une d'habitée, & on l'appelle la Bermude. La terre y est si fertile qu'on y fait deux récoltes par an, & qu'on y recueille quantité de tabac. On n'y voit aucune bête venimeuse, & il y a des tortues d'une grosseur surprenante.

Les Antilles furent aussi découvertes par Christophe Colomb, & on en compte un fort grand nombre. Elles se divisent en grandes & petites Antilles. Les grandes Antilles sont situées au Sud de l'Amérique septentrionale, à l'entrée du golfe du Mexique, & il y en a quatre; sçavoir, Cuba, la Jamaïque, S. Domingue & Portorico.

L'île de Cuba appartient aux Espagnols, qui en ont détruit presque tous les anciens habitants. Ils y ont transporté des Negres, qui travaillent aux terres, & qui préparent le tabac & le sucre, en quoi consiste le principal commerce de l'île. Elle a environ trois cents lieues de long sur trente de large, & elle est remplie de montagnes. On y trouve beaucoup de perroquets, de perdrix, & de tourterelles, quelques mines d'or & une de cuivre. La Havane est la Capitale de l'île, & elle a un Port qui est très-grand, fort sûr, & qui peut contenir un nombre étonnant de vaisseaux. L'entrée

L'AMÉRIQUE.
QUE.

de ce Port est néanmoins si étroite qu'il n'y peut entrer qu'un bâtiment à la fois. La Havane est une grande ville riche & commerçante, où réside le Gouverneur de l'île. Elle a une forte citadelle & deux châteaux qui couvrent le port, & dans lesquels on entretient toujours une bonne garnison. Il y fait très-cher vivre surtout après l'arrivée des flottes Espagnoles, qui se rassemblent en s'en retournant de l'Amérique en Espagne. Il y a encore dans l'île de Cuba une petite ville nommée San-Jago, qui est le siège d'un Evêque, & qui a un bon port & une citadelle.

La Jamaïque.

La Jamaïque qui de toutes les Antilles est la plus au Midi a cinquante lieues de long sur environ vingt de large. Le terroir en est fertile, & il y croît des cannes à sucre, de l'indigo, du tabac, du cacao & du coton très-fin. Le bétail y est fort commun, & on trouve quantité de tortues, dont les écailles sont très-belles. Il y a dans les montagnes un arbre d'une médiocre grandeur, que les habitants du pays appellent *Lagetto*. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier, & son écorce extérieure est à peu près comme celle des autres arbres, au lieu que l'écorce intérieure qui paroît d'abord blanche & assez solide, est composée de douze ou quatorze couches qu'on sépare facilement en autant de pièces d'étoffe, ou de toile. La première forme un drap assez épais pour faire des habits, les autres ressemblent à de la toile, & on en fait des chemises. Ces couches dans les petites branches sont autant de dentelles très-fines, & toutes ces toiles sont assez fortes pour être blanchies, & lavées comme les toiles ordinaires.

Les Espagnols, après avoir été maîtres de l'île de la Jamaïque pendant cent soixante ans, en ont été chassés par les Anglois qui s'y sont maintenus, & qui en sont encore maîtres aujourd'hui. *Spanish-Town*, appelée autrefois *San-Jago de la Vela*, est la capitale de l'île. Cette ville, qui est assez grande, bien peuplée & bâtie en quarrée, est aussi la résidence d'un Gouverneur Anglois, qui y a établi un Conseil de Régence. Le port de la même ville en est à quatre lieues & s'appelle Port-Royal.

Saint Domingue.
Que.

L'île de saint Domingue, qui a environ quatre cents lieues de tour, en a près de quatre-vingts de long sur soixante de large dans sa plus grande étendue. Les chaleurs dans ce pays sont excessives, & l'air y est assez malsain, mais le terroir est fort fertile en maïs, en fruits, en sucre, en cochenille, en coton & en or, dont les mines ne sont pas encore épuisées faute d'ouvriers. Tous les animaux & les plantes qu'on y a transportés d'Europe y ont bien réussi & se sont beaucoup multipliés. Les Espagnols possèdent la partie orientale de saint Domingue, & les François sont établis dans celle qui est à l'Occident. La ville de saint Domingue est la capitale des terres qui appartiennent aux Espagnols. Elle est grande, bien peuplée, bien fortifiée, a un bon port & est le siège d'un Archevêque. Le Gouverneur, pour le Roi d'Espagne, sur toutes les Antilles Espagnoles & la Floride, réside toujours à saint Domingue, où il y a une Audience Royale, de laquelle dépend une partie de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale. Le port de saint Domingue est défendu par un Fort qui porte le nom de saint Jérôme, & son Archevêque est Primat des Indes occidentales. La ville a une Cour des monnoyes, une Académie & un très bel Hôpital. Tous ces bâtiments souffrirent beaucoup du tremblement de terre qui arriva en 1727.

La partie de l'île qui appartient aux François est divisée en deux quartiers, sçavoir, celui du Nord & celui du Sud. Les Jésuites gouvernent les Paroisses du premier, & les Jacobins celles du second. Les lieux principaux du quartier du Nord sont le Cap François, ou simplement le Cap, & le Port-Paix. Le Cap François est un bourg assez peuplé, mais mal bâti, & qui a un bon port. Les Religieux de la Charité y ont une habitation avec un Hôpital, dans un bel endroit & en bon air. Le Roi de France y a établi depuis 1702 un Conseil supérieur pour tout le quartier du Nord. Dans le quartier du Sud se trouve Léogane, ville située dans une belle plaine, abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie. Néanmoins l'air n'y est pas bon. Il y a dans cette ville un Conseil supérieur pour le quartier du Sud, & un Hôpital desservi par les Religieux de la Charité.

On trouve dans cette île les mêmes choses que dans l'île de S. Domingue, c'est-à-dire, des bestiaux, des grains & des fruits, ainsi que des mines d'or. La quantité de ce métal, que les Espagnols virent dans ce pays, fut cause qu'ils lui donnerent le nom de Porto-Rico, qui signifie Port riche. S. Jean de Portorico est la capitale & l'Evêché de l'île, & a un port, où les vaisseaux sont en sûreté.

Les îles qu'on nomme petites Antilles, s'appellent aussi Caraïbes, ou Cannibales, du nom des peuples qui les ont habitées autrefois. L'air y est chaud & mal-sain; mais on y fait quantité de tabac & de sucre excellents. C'est dans ces îles qu'on trouve le colibri, espèce d'oiseau qui n'est gueres plus gros qu'un hanneton. La beauté de cet animal est parfaite; il a sur le col un rouge si vif qu'on le prendroit pour un rubis: son ventre & le dessous de ses ailes sont jaunes comme de l'or; ses cuisses sont vertes comme une émeraude; ses pieds & son bec sont noirs, & polis comme de l'ébène; ses yeux ressemblent à deux diamants ovales, & sont de couleur d'acier bruni; sa tête est verte, avec un mélange d'or admirable, & celle des mâles est ornée d'une petite hupe.

On divise les petites Antilles en îles de Barlo-vento, ou d'au-dessus du vent, & en îles de Soro-vento, ou d'au-dessous du vent. Les îles de Barlo-vento sont possédées par plusieurs Nations, sçavoir, les François, les Espagnols, les Anglois, les Danois, les Hollandois & les Naturels du pays.

Celles qui appartiennent aux François sont la Martinique, la Guadeloupe, S. Barthelémy, Marie-Galande, les Saintes & la Grenade.

La Martinique est la plus florissante Colonie des François, qui commencerent à y faire des établissements en 1635. Cette île a environ seize lieues de long sur quarante-cinq de tour, & elle est fertile en tabac, en indigo, en cannes à sucre, en café, en différents fruits excellents & en manioc, qui est une racine dont on fait une espèce de pain qu'on nomme *Cassave*. La Martinique a douze ou treize Paroisses desservies par les Dominicains, les Jésuites & les Capucins. Parmi plusieurs Forts bâtis dans cette île, on remarque plus particulièrement le Fort Royal & le Fort S. Pierre. Il y a près du Fort Royal un bourg ou une ville qui porte le même nom, & qui est la résidence de l'Intendant & du Gouverneur particulier de la Martinique.

L'île de la Guadeloupe, dans laquelle les François s'établirent aussi en 1635, a environ dix lieues de large & soixante de circuit. Une petite

L'AMÉRIQUE.

L'île de Portorico.

Les petites Antilles.

Martinique,

La Guadeloupe,

L'AMÉRI-
QUE.

rivière qu'on nomme la rivière Salée, parce qu'elle communique à la mer par les deux extrémités, partage la Guadeloupe en deux parries, dont l'une, qui est à l'Orient de l'autre, s'appelle la Grande Terre, & l'autre la Guadeloupe. La Grande Terre est un pays plat, où il y a peu de rivières, mais le terroir y produit abondamment des cannes à sucre & du coton. On y trouve des arbres d'une grandeur prodigieuse & des salines naturelles. La Guadeloupe est vers le milieu hérissée de hautes montagnes, dont les unes sont couvertes de beaux arbres qui donnent une verdure perpétuelle, & les autres sont garnies de tochers d'un aspect effrayant. La plus célèbre de ces montagnes est celle qu'on nomme la Soufrière, & qui vomit continuellement de la fumée & quelquefois des flammes. Du pied de ces montagnes sortent plusieurs petites rivières qui rendent le pays très-agréable & fertile en toutes sortes de fruits, de cannes à sucre & de coton. La Guadeloupe a un Fort considérable qui domine sur le port, un Gouvernement particulier & un Présidial.

L'île de S. Barthelemy.

L'île de S. Barthelemy, auprès de S. Christophle & au Nord-Ouest de la Guadeloupe, produit abondamment de la racine appelée manioc.

Marie-Galande.

Au Nord de la Martinique se trouve l'île de Marie-Galande.

Les Saintes.

A l'Occident de Marie-Galande sont deux îles qu'on appelle les Saintes; qui dépendent du Gouverneur de la Guadeloupe. Elles ont de bonnes terres sur le penchant des montagnes & dans les fonds, & on y recueille du manioc, des patates, du coton & du tabac.

La Grenade.

La Grenade, de toutes les îles que possèdent les François, est la plus voisine de la Terre ferme. Elle a environ vingt lieues de tour, & son terroir est fertile en cannes à sucre. Elle a un bon port & un Fort que M. de Caylus y a fait élever en 1706.

Sainte-Alouïe a été conquise sur les Caraïbes par les François. On peut voir les Mémoires des Commissaires du Roi sur la possession de cette île par les François.

Les îles dépendantes des Anglois sont en commençant par le Nord & près de Portorico, l'Anguille, la Barboude, Antigoa, Montserrat & S. Christophle. L'Anguille est presque stérile; cependant les Anglois y ont une Colonie. La Barboude est un nom commun à plusieurs îles qui semblent n'en faire qu'une; au reste, il paroît qu'elle rapporte du tabac & de l'indigo en assez grande abondance, & les Anglois avouent qu'ils en tiroient beaucoup de profit, si les Caraïbes du voisinage, leurs mortels ennemis, ne faisoient souvent des irruptions dans lesquelles ils pillent & ravagent tout ce qu'ils trouvent sous leur main.

Antigoa est au Sud de la Barboude.

L'île de Montserrat est à l'Ouest d'Antigoa, & se trouve peuplée par une Colonie d'Anglois & d'Irlandois.

S. Christophle, située aussi à l'Ouest d'Antigoa, fut d'abord découverte par Christophle Colomb, qui lui a donné le nom de son patron. Elle étoit autrefois partagée entre les François & les Anglois, mais ces derniers en sont les seuls maîtres aujourd'hui. Cette île est fertile en cannes à sucre & en fruits, & on y remarque des salines naturelles & une soufrière. D'ailleurs, elle est fort sujette aux tempêtes & aux ouragans.

La Barbade, qui est aussi aux Anglois, est la plus orientale des Antilles Angloises, & elle a été pendant quelque temps une de leurs plus considérables Colonies; mais les grands profits que le voisinage des domaines appor-
 L'AMÉRIQUE Q. U. E.

taient aux négociants de la Jamaïque, a attiré dans cette dernière une partie des habitants de la Barbade.

Les Hollandois ont vers le cap de la Vela & des côtes de l'Amérique méridionale Bonaire & Oruba, qui sont de peu d'importance, & Curaçao ou Cutacou qui est la meilleure des Antilles Hollandoises, & qui a un bon port & une forte citadelle.

Près de la Terre ferme est l'île de la Marguerite, ainsi nommée à cause

de la quantité de perles qu'on pêche sur ses côtes. La verdure dont elle est

ordinairement couverte en rend l'aspect agréable; néanmoins les Espagnols,

à qui elle appartenait, se sont retirés dans la Terre ferme, & l'île est main-

tenant habitée par des Mulâtres & des Américains.

Les Açores ou Terceres sont situées sur la route d'Europe en Amérique

vers l'Afrique, & entre le trente-unième & le quarante-unième degré de

latitude septentrionale. Elles furent découvertes au quinzième siècle par

quelques marchands Flamands, qui n'y firent aucun établissement. Gon-

salve Velez y aborda en 1449, & en prit possession pour le Roi de Por-

tugal, qui en est encore maître aujourd'hui, mais qui n'en tire pas un

grand profit. Ces îles ont été nommées Açores, nom qui signifie Epervier,

à cause de la quantité de ces oiseaux qu'on y trouve. On compte neuf îles

Açores, qui sont Tercere, Saint-Michel, Sainte-Marie, le Pic, Fayal,

Saint-George, la Gracieuse, Corvo & Flores. En général le terroir en est

montagneux; mais il ne laisse pas de produire en quelques endroits assez de

bled, de vin, de fruits & quantité de pastel. Les tremblements de terre

& les vents impétueux sont malheureusement très-fréquents dans ces îles.

Tercere, qui est la plus considérable, a quinze lieues de tour, & Angra

sa capitale est la résidence du Gouverneur des Açores. Cette ville a un bon

port, & est défendue par une forteresse.

Cette partie de l'Amérique n'est partagée, comme on l'a déjà dit, de

l'Amérique septentrionale que par l'Isthme de Panama. Elle n'a gueres que

vingt lieues de large, & elle a la figure d'un triangle, dont la base est au

Nord & la pointe au Sud. L'Amérique méridionale se divise en sept prin-

cipales parties, savoir, la Terre ferme au Septentrion, le Pérou & le Chili

à l'Occident, le pays des Amazones dans le milieu, le Brésil à l'Orient, le

Paraguay ou la Province de Rio de la Plata, & la terre Magellanique au

Midi. De ces sept parties il y en a cinq aux Espagnols, une aux Portugais,

qui est le Brésil, & une aux Américains Naturels, savoir, le pays des Ama-

zones. Les Portugais cependant ont aussi quelques possessions dans ce pays.

Le pays de la Terre ferme fut ainsi nommé par Christophe Colomb,

par opposition aux îles qu'il avoit d'abord découvertes. La Terre ferme

s'étend depuis environ le deux cent quatre-vingt-dix huitième degré de lon-

gitude, jusqu'au trois cent ving-tième; ce qui fait à peu près sept cents

lieues d'Occident en Orient, & depuis le treizième degré de latitude sep-

tentriale jusqu'au deuxième degré de latitude méridionale; ce qui fait

quinze degrés, ou trois cent soixante & quinze lieues du Nord au Sud.

L'AMÉRIQUE
Q. U. E.

Les îles de Santa
Vera.

4.
1000 Açores ou
Terceres.

AMÉRIQUE
MÉRIDIIONALE.

De la Terre fer-
me.

L'AMÉRIQUE.

Ce pays, par sa situation dans la Zone torride, est sujet à de grandes chaleurs, qui sont néanmoins tempérées par les vents du Nord & les pluies qui y durent près de quatre mois. Le terroir y est fertile surtout en maïs & en fruits, il y a de très-bons pâturages & des arbres qui distillent un baume excellent. On y trouve des mines d'or, d'argent & de la poudre d'or dans le sable des rivières. La Terre ferme se divise en Castille d'or à l'Occident de l'Orenoque, & en Goyane à l'Occident de ce fleuve.

Castille d'or.

Dans la Castille d'or, ou la Terre ferme proprement dite, qui est sous la domination des Espagnols, il y a huit petites Provinces ou Gouvernements, sçavoir, 1°. au Nord d'Occident en Orient celle de Panama, ou de Terre ferme particulière; 2°. celle de Carthagene; 3°. celle de sainte Marthe; 4°. celle de Rio de la Hacha; 5°. celle de Vénézuëla; 6°. celle de la Nouvelle Andalousie; 7°. au Midi le nouveau Royaume de Grenade, & 8°. le Popayan.

1°. Province de Panama.

Dans l'Isthme de Panama ou de Darien est bâtie la ville de Panama, qui est Evêché & Capitale. Cette ville située au fond du golfe qui porte son nom est belle & riche, & sert d'entrepôt aux richesses du nouveau Continent. Elle est comme le centre du commerce qui se fait entre le Pérou, le Chili & l'Espagne, quoique son port ne puisse recevoir que de petits vaisseaux.

Vis à vis de Panama sur le golfe du Mexique, on aperçoit Portobello; magnifique port défendu par deux bons Forts. C'est une des plus importantes places que les Espagnols possèdent en Amérique. Tout l'or & l'argent qu'on tire du Pérou sont d'abord déposés à Panama, d'où on les transporte à Portobello, afin de les embarquer en cet endroit pour l'Espagne. On reçoit aussi dans le même port les marchandises d'Europe destinées pour Panama.

2°. Province de Carthagene.

La ville capitale de cette Province porte le même nom, & est tout à la fois capitale, port, Evêché & Univerité. Cette ville située sur la côte septentrionale est grande, riche & très-forte. On y fait un grand commerce de perles, & son port est un des plus fréquentés de l'Amérique. On y transporte tous les revenus que le Roi d'Espagne tire de la Terre ferme, & une partie des gallions vient aussi s'y décharger. François Drack Anglois, surprit Carthagene en 1585, & en enleva une quantité prodigieuse d'or & d'argent, & deux cent trente canons. Les Anglois l'attaquèrent une seconde fois en 1742; mais ils furent contraints d'en lever le siège après avoir perdu beaucoup de monde.

3°. Province de sainte-Marthe.

Dans la Province de sainte Marthe qui est remplie de hautes montagnes, on trouve des mines d'or & des pierres précieuses. Elle est fertile en toutes sortes de fruits, comme oranges, citrons, &c. & elle est arrosée par une grande rivière qu'on appelle la Magdeleine, & qui vient du Popayan. Les maisons de sainte Marthe, capitale, port & Evêché, ne sont construites que de toseaux.

4°. Province de Rio de la Hacha.

La capitale de cette Province porte le même nom. Elle est située sur la rivière de la Hacha dans un terroir fertile. Auprès de cette ville on rencontre le cap de la Vela & les Rancheries, petits villages d'Américains, célèbres parce qu'on pêche des perles aux environs.

La Province de Vénézuëla renferme trois villes, ſçavoir, Vénézuëla ou Coro, Catacas ou S. Jacques de Léon, & Maracaïbo. Vénézuëla ou Coro eſt la capitale du pays, & reçut le nom qu'elle porte, qui veut dire petite Veniſe, à cauſe de ſa reſſemblance avec Veniſe par ſa ſituation ſur un lac dans pluſieurs petites iſles. Caracas eſt ſituée au Sud-Eſt de Coro, dans une plaine abondante en excellent cacao, & très-fertile en pâturages. Maracaïbo eſt bâtie ſur un lac de même nom à l'Occident de Coro. Il ſe fait dans cette ville un grand commerce de tabac, & de cacao qui eſt le meilleur de l'Amérique.

Les Eſpagnols ne poſſèdent gueres de cette partie que les côtes, où ſe trouvent Comane, ou la Nouvelle Cordoue, capitale, bâtie à l'entrée d'une petite baie; & Verine au Sud-Oueſt de Comane, petit village, où on recueille de très-excellent tabac.

La capitale du nouveau Royaume de Grenade eſt Santa-Fé de Bogota. Cette ville paſſe pour la capitale de toute la Terre ferme; elle eſt ſituée près des montagnes de Bogota, & elle eſt embellie d'un Archevêché, d'un Tribunal ſouverain & d'une Univerſité.

Cette Province, la plus méridionale de la Terre ferme, eſt riche en mines d'or; mais elle eſt remplie de Sauvages qui ſont continuellement la guerre aux Eſpagnols. Cependant ces derniers poſſèdent une partie du Popayan, qui dépend du Gouvernement du Pérou, & qui a la ville de Popayan, capitale & Evêché ſuffragant de Santa-Fé de Bogota, & Paſto, petite ville qui appartient au Pérou.

La Goyane eſt cette partie de la Terre ferme qui ſe trouve à l'Orient de l'Orenoque, & elle comprend la Goyane proprement dite, le Paria & la Caribane le long de l'Eſquibe, où demeurent les Caraïbes en grand nombre. Le pays de la Goyane n'eſt pas extrêmement peuplé d'Eſpagnols, & on n'en connoît gueres que les côtes. Les peuples Naturels de cette Contrée, ſurtout ceux qui en habitent l'intérieur ſont ſauvages, brutaux & très-vindictifs. Les François & les Hollandois ont fait quelques établiſſemens ſur les côtes de la Caribane, & les Portugais poſſèdent la partie de la Goyane, qui s'étend le long du fleuve des Amazones.

L'iſle de Cayenne, & la partie de la Caribane qui en eſt proche, appartiennent aux François. On appelle aujourd'hui le pays dont ils ſont maîtres, la Caribane François, ou la France Equinoxiale. L'iſle de Cayenne a environ vingt lieues de tour, & elle eſt ſituée à l'embouchure de la rivière de Cayenne. On y remarque une herbe dont la cote fournit un ſil plus fort & plus fin que la ſoye; & divers oiſeaux ſinguliers, entre autres le toucan, dont le bec eſt preſque auſſi long que tout le corps. Les François abordent dans cette iſle pour la première fois en 1635.

Les Hollandois ont dans ce pays, à l'embouchure des rivières de Surinam & de Berbice, deux Colonies fort riſhes. Le lieu qu'elles occupent abonde en fruits, en poiſſon & en gibier. On y recueille du ſucre, du tabac, du caſſé & de la gomme, & il produit auſſi du coton & des bois propres à la teinture. La Colonie Hollandoiſe eſt la plus conſidérable.

Le Paria eſt preſque entièrement inconnu, & il n'a de remarquable que

L'AMÉRIQUE.

6°. Province de Vénézuëla.

6°. La nouvelle Andalousie.

7°. Nouveau Royaume de Grenade.

8°. Le Popayan.

9°. La Goyane ou Guayana.

la rivière d'Orenoque, ou de Rio-Paria qui le traverse, & se jette dans la mer au Nord-Est, entre cette Province & la Caribane.

Le Pérou est situé au Midi du Popayan, & s'étend du Septentrion au Midi le long des côtes de la mer du Sud. La différence du climat de ce pays, qui d'un côté est très-sec, pendant que de l'autre il est fort humide, divise naturellement cette contrée en deux parties; l'une, qui s'étend depuis la baie de Guyaquil jusqu'au de-là d'Areca vers les déserts d'Atacama, & l'autre, qui contient le reste du pays, depuis Guyaquil jusques vers Paito, où finit le Pérou. Dans la première de ces parties qui est la plus grande, il ne pleut jamais, & les maisons de Lima & d'Areca ne sont couvertes que de quelques nattes, sur lesquelles on jette une légère couche de cendres pour absorber la rosée & l'humidité de la nuit. On assure qu'on n'entend point de tonnerres dans tout cet espace qui est de quatre cents lieues sur vingt ou trente de largeur. Tout y est plein de sables arides, excepté sur le bord des rivières qui, en tombant des montagnes, traversent le pays. Dans la seconde partie du Pérou, ainsi que dans le reste de la côte jusqu'à Panama, qui contient environ trois cents lieues de longueur, les pluies sont très-fortes & presque continuelles, surtout dans le Chaco, Province située dans le milieu.

Sur cette côte il y a des forêts remplies non seulement de plantes & d'arbustes qui se trouvent en Europe, & d'autres qu'on n'y voit point, mais aussi de cedres de plusieurs especes, de coroniers, diverses sortes de bois d'ébene, de gayacs, & différents bois précieux par leurs arômes, leur couleur & le poli parfait qu'ils peuvent recevoir. Ces forêts ne forment presque toujours qu'une espece de taillis vers la mer, & à mesure qu'on avance dans les terres, on remarque que les arbres deviennent de plus grands en plus grands jusqu'à sept ou huit lieues de la côte. Les oiseaux dont ces forêts sont pleines, paroissent plus beaux que ceux de l'Europe pour le plumage, mais ils ont un ramage bien inférieur; car ils ne forment qu'un bruit discordant, qui étourdit plutôt qu'il n'amuse. On y voit des perroquets en quantité, des tamiers fort bons à manger, des canards qui ont la tête ornée d'une crête, & des toucans. Les animaux féroces abondent dans ce pays; mais le lion y ressemble beaucoup au loup, & ne fait pas ordinairement de mal aux hommes. A l'égard des tigres, ils sont aussi terribles & aussi sauvages que ceux d'Afrique. Les chevaux que les Espagnols ont transportés d'Europe dans le Pérou s'y sont beaucoup multipliés, & quoiqu'ils paroissent maigres, ils ne laissent pas de rendre de grands services. Entre les différentes especes de serpents qui sont communs dans ce pays, & très-dangereux, on remarque particulièrement celle des serpents à sonnettes, qui n'évitent pas la rencontre des hommes, comme la plupart des autres. Le plus grand nombre des insectes qu'on voit en Europe se rencontre aussi dans le Pérou; mais ils y sont d'une grandeur qui paroît monstrueuse aux Européens. Il y a des vers gros comme le pouce & longs comme le bras, des araignées grosses comme des œufs de pigeons, & des fourmis beaucoup plus fortes que les nôtres, & dont quelques-unes sont venimeuses.

Le Pérou comprend trois Gouvernements, ou Audiencias Royales, du
Septentrion

Septentrion au Midi, sçavoir, Quito, Los Reyes, ou Lima, & Los Charcas.

On divise cette Audience en trois petites Provinces, qui sont Quito à l'Occident; Los Quiros, & Los Paçamores à l'Orient. La Province de Quito est rempée, bien cultivée, pleine de villages & de bourgs habités par des Espagnols & des Indiens. Chaque village est orné d'une grande place qui forme un quarré long, dont l'Eglise occupe une partie. Des deux côtés partent des rues, ou des chemins exactement alignés, qui vont se perdre au loin dans la campagne.

Les villes & les bourgs de Quito sont Quito, capitale de la Province; Puerto-Veio, Guyaquil, Paita, Baeza, Valladolid & le pays de Maynas. Dans la ville de Quito, qui est grande & belle, il y a un Evêque & une Audience Royale. Elle a huit ou neuf cents toises de long, sur cinq ou six cents de large, & on y voit plusieurs Communautés, deux Collèges qui sont des especes d'Universités, l'un de Jésuites & l'autre de Dominicains. Les dentées ne sont pas fort chères à Quito, & le pays fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie; mais les marchandises étrangères y sont d'un très-haut prix.

Puerto-Veio est à l'Occident de Quito, & c'est un des plus anciens établissements des Espagnols qui conserve le titre de Cité, quoiqu'il paroisse peu le mériter. Les habitants amassent de la cire, filent bien le coton, & cultivent assez de cacao & de tabac; mais la difficulté des chemins & le défaut de navigation rend leur commerce fort languissant. Il y a quelques maisons jolies & fort ornées, pendant que toutes les autres sont bâties de roseaux, & couvertes de paille ou de feuilles de palmier.

Guyaquil est une ville considérable & des plus florissantes du pays. Elle est située à cinq lieues de la mer, sur la rive occidentale d'une rivière large & profonde, immédiatement au dessous du confluent de la rivière de Daule, qui est aussi très belle. La ville de Guyaquil devient par sa situation un entrepôt commode pour le commerce de Panama & de Lima, & quoique fort éloignée de Quito, elle en est comme le port. On la partage en ancienne & en nouvelle ville, & toutes ses maisons sont bâties en bois.

Paita, Port au Sud Ouest, est une petite ville située dans un canton peu commode, & elle ne contient qu'environ deux cents familles, parmi lesquelles il se trouve peu de Blancs. Ses maisons ne sont que d'un étage, & ont seulement des murs composés de roseaux fendus & d'argile. Son port néanmoins est le meilleur de la Contrée, & l'ancrage y est bon & sûr.

Baeza, qui est à l'Orient de Quito, est la principale ville de la Province de Los Quiros. Valladolid est au Midi de Baeza. C'est une ville bien bâtie & bien peuplée; elle est dans la Province de Los Paçamores, & ses habitants font un grand commerce de sel. On trouve dans son voisinage le pays de Maynas, qui fait aujourd'hui partie du Pérou.

Les principales villes dépendantes de l'Audience de Los Reyes ou de Lima, sont Lima, capitale, Truxillo, Cusco, Guamanga & Arequipa. Lin a est le siège d'un Archevêque, renferme une belle Université, & est la capitale de tout le Pérou. Il y a dans cette ville un Conseil souverain, huit Paroisses, douze Hôpitaux, vingt-cinq Couvents d'hommes & douze de filles; & le Viceroy de l'Amérique méridionale y fait sa résidence ordinaire.

Tome VIII.

T t t

L'AMÉRI-
QUE.

Audience de
Quito.

Audience de
Los Reyes, ou
de Lima.

514 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

L'AMÉRI-
QUE.

Truxillo est un Evêché & une belle ville, à neuf lieues de la mer, & au Nord Ouest de Lima.

Cusco, qui est aussi un Evêché, se trouve au Sud-Est de Lima, & étoit une des plus riches villes du Pérou, lorsque les Espagnols s'en emparèrent. Elle a maintenant cinq grandes Paroisses, & plusieurs Maisons Religieuses, dont la plus belle est celle des Jésuites. On fait dans cette ville de très-belles indiennes, & ses habitants naturels surpassent tous les autres Américains dans l'art de peindre.

Guamanga, Evêché, se trouve situé entre Lima & Cusco.

Arequipa, Evêché suffragant de l'Archevêque de Lima, ainsi que les trois autres Evêchés qu'on vient de voir, est bâti au Sud-Est de Lima sur la côte.

Audience de
Los Charcas.

Les villes comprises dans l'Audience de Los Charcas sont la Plata, Capitale, Archevêché & Siège de l'Audience de la Province; Potosi, près de la Plata, ville bien bâtie, très-riche & beaucoup peuplée; la Paz, Evêché au Nord Ouest de la Plata, & Santa-Cruz, Evêché à l'Orient de la même ville.

Les environs de Potosi sont abondants en mines célèbres, quoiqu'elles ne soient que d'argent. Tout le Pérou est soumis aux Espagnols, à l'exception de quelques endroits; où les peuples, qui haïssent les Espagnols, n'ont jamais voulu consentir à se soumettre à eux.

Le Chili.

Le Chili est traversé du Nord au Sud par les Andes, ou les Cordillères, montagnes pleines de Volcans, & néanmoins couvertes de neiges. Ce pays est borné au Nord par le Pérou; à l'Orient, par le Tucuman; au Midi, par la Terre Magellanique, & à l'Occident, par la mer du Sud. Les Espagnols ont découvert le Chili en 1539, mais ils n'ont pu s'en rendre entièrement les maîtres, & parmi les peuples qui sont gouvernés par leurs propres Capitaines ou Caciques, on compte les Araucques, & les habitants des vallées de Tucapel & de Puren. La terre du Chili est fertile dans les vallées, où l'air est assez chaud, & il y vient du bled & diverses sortes de fruits. Les côtes rapportent du vin; les campagnes nourrissent du bétail, & on y voit surtout de gros moutons qui ont quelque ressemblance avec les chameaux. On trouve aussi dans cette Contrée des mines d'or, des carrières de beau jaspe, & beaucoup de bois propres à la teinture. Ce pays se divise en trois Provinces, sçavoir, celle du Chili propre, celle de l'Impériale & celle de Chicuito, ou Cuyo. Les deux premières s'étendent le long de la côte, & sont séparées de la dernière par les Cordillères, ou les Andes.

Le Chili pro-
pre.

Le Chili propre est au Nord Ouest, & a pour capitale San-Jago, ville Episcopale, & capitale de tout le Chili. Cette ville est située au milieu du pays, à quinze lieues de la mer, & ses rues sont droites & arrosées par des canaux. Le Gouverneur, qui dépend du Viceroy du Pérou, y fait presque toujours sa résidence.

L'Impériale.

Dans l'Impériale on compte trois villes remarquables, sçavoir, la Conception, Capitale & Evêché; l'Impériale & Baldivia. Il y a dans la ville de la Conception six Monastères & des Freres de la Charité, & on y admire le port qui est environné de petits Forts, ou de retranchements garnis de quelques pièces de canon. L'Impériale a aussi un port qu'on estime le meilleur du Chili. A l'égard de Baldivia, c'est une ville assez forte, dans les

environs de laquelle sont des mines, dont l'or passe pour le plus pur de toute l'Amérique.

Cette Province située à l'Orient des deux autres, n'est pas moins riche en mines d'or. Elle renferme deux villes, qui sont Mendoza, bâtie par Hurtado de Mendoza, fils du Marquis de Cognette, Viceroi du Pérou, & San-Juan, ville destinée à tenir en respect les Sauvages qui habitent dans les montagnes.

La rivière des Amazones, ou de Maragnon, a donné le nom de pays des Amazones à toute la région qu'elle traverse. Cette rivière sort d'un lac du Pérou vers le onzième degré de latitude australe, coule au Nord jusqu'à Jaën dans l'étendue de six degrés, & prend ensuite son cours vers l'Est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale. Après avoir ainsi parcouru depuis Jaën, où elle commence à être navigable, l'espace d'environ sept cents cinquante lieues communes jusqu'au cap du Nord, elle entre dans l'Océan sous l'Équateur même. Elle reçoit du côté du Nord & du côté du Sud un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours. On trouve dans la rivière des Amazones des poissons singuliers, & sur ses bords différentes especes d'animaux rares. Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de cette rivière, & même dans la plupart des rivières qui s'y déchargent. Les animaux terrestres qu'on rencontre le long de l'Amazone, & dans les bois qui bordent son rivage, sont les tigres, les élans, les singes, & un animal de l'espece de la belette qu'on nomme *Coari* dans la langue du Brésil. La beauté & la grandeur des tigres sont tout-à-fait semblables à celles qu'on admire dans les mêmes animaux en Afrique. Ils font une guerre cruelle aux crocodiles, aux yeux desquels ils plantent tellement leurs griffes, que si les crocodiles peuvent parvenir à se plonger dans une rivière, ils ne manquent point d'y entraîner leurs adversaires, qui se noient plutôt que de lâcher prise. Il y a une infinité d'especes de singes dans les bois, & on voit aussi beaucoup de couleuvres & de serpents, entre lesquels se trouve le serpent à sonnettes, le plus dangereux de tous. Les oiseaux ne sont pas moins agréables à la vue, & n'ont pas le chant plus mélodieux que ceux du Pérou.

Les lieux les plus remarquables qui se rencontrent sur la rivière des Amazones, depuis sa source dans le Pérou jusqu'à son embouchure, sont Jaën, San-Jago, Borja, Laguna, quelques petites Nations Indiennes, Pevas ou San-Ignacio, Saint-Paul, Coari ou Guayari, plusieurs Forts Portugais, & Curupa ou Cotupa. Jaën conserve encore le titre de ville, & cet endroit devoit être la résidence du Gouverneur; mais ce n'est qu'un mauvais village, dans lequel il n'y a presque pas d'habitants.

San-Jago est maintenant un hameau situé à l'embouchure de la rivière du même nom, & formé d'une ville anciennement bâtie à la même place. Les bords de la rivière de San-Jago sont habités par une Nation Indienne appelée Xibaros, qui est ennemie des Espagnols contre lesquels elle s'est révoltée.

Borja, quoique capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords de l'Amazone, n'est pas beaucoup plus fameuse que les précédentes,

L'AMÉRI-
QUE.

Le Chicuito,
ou Cuyo.

Pays des Ama-
zones.

Laguna est un gros village habité par un grand nombre d'Indiens rassemblés de diverses Nations. C'est la principale Mission du Maynas, & le village est situé dans un terrain sec & élevé sur les bords d'un grand lac au dessus du Guallaga. Ce fleuve, ainsi que le Maragnon, prend sa source dans les montagnes à l'Est de Lima.

Au dessous de l'Ucalaye, une des plus grandes rivières qui grossissent l'Amazone, on trouve la Mission de Saint-Joachim, composée de plusieurs Nations Indiennes, & surtout de celle des Omaguas, autrefois très-puissante.

Pevas, ou San-Ignacio, est une bourgade à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo, & la dernière des Missions Espagnoles, fut les bords du Maragnon.

A six ou sept journées de Pevas se trouve Saint-Paul, la première des Missions Portugaises. Cet endroit est situé un peu au dessous de l'embouchure de la rivière de Yahuari, ou Yavati, & la Mission est desservie par des Religieux de l'Ordre du Mont-Carmel.

Coari, ou Guayari, est encore une peuplade des Missionnaires Carmes Portugais. Ces peuples ont bâti un Fort vers l'embouchure du Rio Negro, ou rivière Noire, dans l'Amazone, & c'est le premier établissement qu'ils aient au Nord de cette rivière. Le Rio Negro est fréquenté par les Portugais depuis plus d'un siècle; ils y font un grand commerce d'esclaves, & ont placé des Missions de Carmes le long de ses bords.

Au Sud de l'Amazone & au dessous de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre une autre rivière qui se jette dans celle des Amazones, qui n'est pas moins considérable que le Rio Negro. Elle prend sa source près des mines du Potosi dans le Pérou, & traverse le pays des Moxes, où les Jésuites ont une Mission. Les Portugais qui fréquentent beaucoup cette rivière, lui ont donné le nom de Rio de la Madera, ou Rivière des Bois, sans doute à cause de la quantité d'arbres qu'elle charrie dans le temps de ses débordements.

Au dessous de la rivière que le Pere d'Acugna & M. Delisle appellent Cumetis, & dont le vrai nom est Jamundás, les Portugais ont un Fort nommé Pauxis. A quelque distance, & plus bas que ce Fort, les Portugais en ont un autre appelé Topayos, ou Tapajos, à l'embouchure de la rivière du même nom; & auprès de ce Fort ils sont maîtres d'un bourg formé des débris du Tupinambara. Du même côté du Sud on aperçoit une grande rivière que le Pere d'Acugna & M. Delisle nomment Aoripana, mais dont le nom Indien est Xingu. Elle se jette dans l'Amazone, & ses bords abondent en deux sortes d'arbres aromatiques, l'un appelé *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

Curupa, ou Corupa, est une petite ville Portugaise, bâtie sur le bord méridional de l'Amazone, & il y a un Fort que les Hollandais y avoient construit lorsqu'ils étoient maîtres du Brésil. Il n'y a dans cette ville, qui est agréablement située, d'autres Indiens que les esclaves des habitants, & depuis cet endroit où le flux & reflux deviennent très-sensibles, les bateaux ne voguent plus qu'à la faveur des marées.

l'Amérique méridionale. Elle est presque renfermée entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, & sa plus grande largeur d'Occident en Orient est de dix-sept degrés entre le trois cent vingt-huitième & le trois cent quarante-cinquième degré de longitude. Son étendue du Nord au Sud est de vingt-cinq degrés, depuis le premier jusqu'au vingt-cinquième de latitude méridionale. Les côtes sont bordées de montagnes, mais en s'ouvrant de loin en loin, elles forment de bons ports, où les vaisseaux sont en sûreté. L'air du pays, quoique situé dans la Zone torride, est assez doux, & il est d'ailleurs si sain, que les Naturels y vivent fort long-temps. Le terroir produit abondamment du tabac, du coton, du maïs & plusieurs sortes de fruits; mais une de ses productions les plus utiles est la racine d'un arbrisseau dont on se sert en médecine, & qui se nomme *Ipecacuana*. Les cannes à sucre y viennent en plus grande quantité que par-tout ailleurs, & elles passent pour très-excellentes.

Il y a des forêts de bois de Brésil qu'on emploie à la teinture, & un arbre qu'on nomme Copaïba, ou Copahu, dont le bois est fort dur, & de l'écorce duquel on tire par incision une huile fort claire qu'on appelle l'huile ou le baume de Copaïba. Le Brésil renferme aussi de riches mines d'or & de diamants. Les Portugais ne possèdent gueres que les côtes, car il paroît que l'intérieur des terres est occupé par des Sauvages. La côte dont les Portugais sont maîtres, & qui a environ cent lieues d'étendue, est divisée en quinze Gouvernements ou Capitaineries. On en compte trois sur la côte septentrionale, qui sont les Gouvernements de Para, de Maragnan & de Siara; & douze sur la côte orientale du Nord au Sud, savoir, les Capitaineries de Rio-Grande, de Paraïba, de Tamaraca, de Fernambouc, de Serégippe, de la Baye de tous les Saints, ou de San-Salvador, de Rio dos Ilheos, de Porto-Seguro, de Spiritu-Sancto, de Rio-Janeïro, de Saint-Vincent & de la Province del Rey, ou du Roi.

La Capitainerie de Para a pour capitale une ville de même nom. Elle est la résidence d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de San-Salvador, & elle a de beaux bâtimens, entr'autres des Eglises magnifiques.

Capitaineries
de la côte sep-
tentrionale.

Maragnan, capitale de la Capitainerie de ce nom, n'est pas fort étendue, mais elle a un Fort & un bon Port.

La capitale de la Capitainerie de Siara porte aussi le même nom. C'est une ville maritime située presque à l'embouchure de la rivière de Siara, & elle a un port défendu par un bon château.

Natal los Reyes est la capitale du Gouvernement de Rio-Grande. On lui donne quelquefois le nom de la Capitainerie qui est celui de la rivière, à l'embouchure de laquelle elle est bâtie.

Capitaineries
de la côte orien-
tale.

La Capitainerie de Paraïba a pour capitale la ville & le port de même nom.

Tamara, située dans une île au bord de la mer, est la capitale du Gouvernement qui porte le même nom.

A l'égard de la Capitainerie de Fernambouc, elle a une capitale nommée Olinde. Cette ville est le siège d'un Evêque, & sa situation est si agréable que les Portugais l'appellent le *Paradis de l'Amérique*. Son port la rend très-commerçante, & on y fabrique des lames d'épée qui sont fort renommées.

L'AMÉRI-
QUE.

pour leur trempe. La Capitainerie de Fernambouc a aussi sous sa dépendance le Récif, Fort bâti sur un rocher au bord de la mer, avec un bourg très-peuplé & très-commerçant.

Seregippe, capitale du Gouvernement de Seregippe, est une ville bien fortifiée, & qui a un bon port.

La Capitainerie de la Baye de tous les Saints tire son nom de la célèbre Baye de tous les Saints, qui est si large qu'elle peut contenir un grand nombre de vaisseaux. Sa capitale, qui se nomme San-Salvador, est capitale de tout le Brésil, la résidence du Viceroy de ce pays, & le siège d'un Archevêque & d'une Cour supérieure. Cette ville est située sur une hauteur, & son port est sur la Baye de tous les Saints. On nourrit beaucoup de bétail dans ses environs, & les arbres de canelle qu'on y a transportés d'Asie y ont très-bien réussi.

La Capitainerie de Rio dos Ilheos a Villa San-Georgio pour capitale.

Porto-Seguro est le nom commun à la Capitainerie & à sa capitale ; mais cette dernière, qui est une petite ville maritime, est bien peuplée, bien fortifiée, & a un bon port sûr & à l'abri des vents impétueux.

La capitale du Gouvernement de Spiritu-Sancto porte le même nom. C'est une ville médiocre, mais elle a un château & un bon port.

Le Gouvernement de Rio-Janeiro a Saint-Sebastien, Evêché, pour capitale. Cette ville, qui a un port très-commode, est grande & bien fortifiée.

La Capitainerie de Saint-Vincent, dont la capitale a pris le nom, est chargée de recevoir le tribut que les habitants de S. Paul, ville située au Nord-Ouest de S. Vincent, payent au Roi de Portugal.

Dans la Province & Capitainerie del Rey ou du Roi, qui comprend toute la côte, depuis S. Vincent jusqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, est la ville Colonia de Sacramento. Cette place située sur les frontières du Paraguay, est bâtie à l'embouchure de Rio de la Plata, vis-à-vis de Buénos Ayres. Autour de cette ville sont les îles de Saint-Gabriel.

DU PARAGUAY.

Le Paraguay, appelé aussi le pays de Rio de la Plata, à cause que la principale rivière qui l'arrose se nomme ainsi, est borné à l'Orient par le Brésil ; au Nord par le pays des Amazones ; à l'Occident par le Pérou & le Chili, & au Midi par la terre Magellanique. On compte dans le Paraguay sept Provinces, savoir, 1°. le Paraguay propre ; 2°. le Chaco ; 3°. le Guaira ; 4°. Rio de la Plata ; 5°. l'Uruguay ou l'Urvaig ; 6°. le Tucuman, & 7°. le Parana. Les principales rivières de tout le pays sont celles de Paraguay, de Parana & d'Urvaig, qui se jettent toutes les trois dans celle qu'on nomme Rio de la Plata ou Rivière d'argent. L'air du pays est doux & bon pour la santé, & le terroir produit assez abondamment du bled, des fruits, du coton, des cannes à sucre & d'excellents pâturages. On trouve aussi plusieurs mines d'or & d'argent. Les Espagnols se sont assujettis la plus grande partie de cette vaste région ; cependant il y a encore quelques Sauvages qui n'ont pas voulu se soumettre.

1°.
Le Paraguay
propre.

Le Paraguay propre est au Nord du pays, & occupe les deux côtés de la rivière de même nom. Les principales habitations que les Espagnols aient dans cette Province sont Villa-Rica, ainsi appelée, parce que tous ses habitants sont fort riches, & Matacaju au Nord-Est de Villa-Rica.

La Province de Chaco, située à l'Occident de la rivière de Paraguay, n'est remarquable que par les mines d'or qu'on prétend y avoir apperçues, & par la fertilité de son terroir. D'ailleurs les Espagnols n'y ont point d'établissements, & le pays est habité par diverses Nations guerrières qui parlent différentes langues.

La Province de Guaira, ou le pays d'Ontiveros, est placé autour de la rivière de Parana, & à l'Orient de celle de Paraguay. La principale ville de cette contrée est aujourd'hui Ciudad Real.

La Province de Rio de la Plata au Midi du Paraguay, est située le long de la rivière de la Plata. Elle a pour villes l'Assomption capitale, Santa-Fé & Buénos Ayres, Evêché. L'Assomption bâtie sur la rivière de Paraguay, est grande, belle, & est le siège d'un Evêque & d'une Audience Royale. Santa-Fé n'a rien de remarquable, mais il n'en est pas de même de Buénos Ayres. Cette ville se trouve auprès de l'embouchure de la Plata; elle est belle, fort commerçante, & le Gouverneur du Paraguay y réside. La situation de cette ville dans une plaine fertile, & le bon air qu'on y respire, lui ont fait donner le nom qu'elle porte.

La Province d'Uruguay est aussi appelée quelquefois d'Urvaig, à cause qu'elle est arrosée par la rivière de ce nom. Elle a pour capitale San-Salvador.

Le pays de Tucuman est abondant en pâturages, dans lesquels on nourrit beaucoup de bestiaux, & il est fertile en coton; mais il est sujet à des vents si violents, qu'ils abattent les maisons & déracinent les arbres. Malgré cet inconvénient il y a trois villes dans cette Province, sçavoir, San-Jago del Estero, Sain-Miguel & Cordoue. San-Jago est la capitale & le siège du Gouverneur de la Province; Saint-Miguel, quoique médiocre, est un Evêché suffragant de l'Archevêque de la Plata, & Cordoue se fait remarquer par le magnifique Collège que les Jésuites y possèdent.

La rivière de Parana donne son nom à la Province qu'elle arrose, & le long de cette rivière est le pays qu'on nomme la *Terre de la Mission*, ou la *Conquête spirituelle des Jésuites*. Cette contrée est peuplée de bourgades d'Indiens, qui anciennement vivoient épars & paroisoient fort barbares. Depuis que les Jésuites ont prêché à ces peuples & les ont réunis, ils sont venus à bout de les policer, & ils ont introduit parmi eux une forme de République, gouvernée par des Magistrats & des Officiers choisis parmi les plus capables d'entre ces Indiens. Les Jésuites leur ont assigné à chacun une certaine quantité de terre à cultiver, & leur ont appris tous les métiers nécessaires à la vie. Ces Indiens sont excellents soldats, & quoiqu'ils n'aient aucun commerce avec les Espagnols, ils sont soumis au Roi d'Espagne. Toutes ces bourgades Indiennes composées d'environ mille familles, sont dirigées chacune par deux Jésuites, dont elles observent les reglements.

Sous le nom de Terre Magellanique on comprend toute la contrée qui est à l'extrémité de l'Amérique méridionale. Ce pays est froid & peu fertile, & il est habité par des Sauvages qu'on nomme Patagons. Ferdinand Magellan le découvrit, & lui donna son nom en 1520. On y a porté d'Europe des chevaux, des taureaux & des vaches qui s'y sont beaucoup multipliés. Cependant on n'y voit que très-peu d'eau douce, & la terre paroît imprégnée

L'AMÉRIQUE.

Province de Chaco.

Province de Guaira.

Province de Rio de la Plata.

Province d'Uruguay, ou d'Urvaig.

Province de Tucuman.

Province de Parana.

DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

de sel & de nitre. Le pays est rempli de vigognes, ou moutons du Pérou; & il y a aussi sur la côte orientale d'immenses troupeaux de veaux marins & quantité de pengouins, oiseaux de la taille & de la figure de nos oyés; mais qui, au lieu d'ailes, ont deux especes de raignons qui ne peuvent leur servir qu'à nager.

Les habitants de cette côte sont en petit nombre, excepté vers Buénos-Ayres, où il y a une certaine quantité de familles. Les Espagnols avoient bâti deux Forts dans ce pays; l'un nommé Saint-Philippe, & l'autre Nombre de Jesus; mais ils sont détruits maintenant tous les deux. Il y a environ quarante-huit ou cinquante ans que les Jésuites ont envoyé des Missionnaires dans cette contrée, & on dit même qu'ils ont pénétré jusqu'au détroit de Magellan, situé entre la Terre Magellanique & la Terre de feu. On doit la découverte de ce détroit à Magellan qui, comme on l'a dit, lui a donné son nom, & les Espagnols avoient élevé en ce lieu les deux Forts dont nous avons parlé, pour s'en assurer le passage qui est dangereux & très-difficile. Par la suite Jacques le Maire Hollandois, découvrit plus au Midi un autre détroit qu'on passe avec moins de péril, & on l'appella du nom de celui qui le trouva. Les Espagnols voyant alors qu'on ne prenoit plus par le détroit de Magellan en abandonnerent la garde, & détruisirent eux-mêmes leurs Forts.

TERRES POLAIRES.

ISLANDE.

Le Groenland & l'Islande étoient connus, selon toutes les apparences, long-temps avant qu'on découvrit des terres en Amérique. Dans un Acte fait par Louis le Débonnaire, qui accordoit un privilège à l'Eglise de Hambourg, il est expressément parlé de l'Islande & du Groenland. Adam de Breème Historien, qui vivoit dans le onzième siècle, fait mention de l'Islande dans la description qu'il fait du Dannemarck & des autres pays septentrionaux. Un Historien Islandois, nommé Angrim, parle de trois découvertes de l'Islande faites dans le même siècle. Selon lui, Naddoc, qui alloit aux isles de Faro, fut jetté par la tempête sur les côtes orientales de l'Islande qu'il nomma *Snelland*, ou pays de neige, à cause des neiges qu'il y trouva. Il s'y arrêta peu, & après son retour le détail qu'il fit de son voyage à un Suédois nommé Gardar, inspira à ce dernier l'envie de suivre la même route. Il partit aussitôt, passa l'hiver de 864 dans l'Islande, qu'il nomma *Gardarholm*, c'est-à-dire, l'isle de Gardar. On voit encore ce nom au fond d'une baie au Sud-Ouest de l'isle. Un troisième Pirate Norvégien qu'on appelle Flocco, se rendit aussi à la même isle. En partant de Hetland, l'une des Orcades, Flocco prit trois corbeaux, & lorsqu'il se crut bien avant en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'isle de Hetland, dont on n'étoit pas aussi éloigné qu'on le pensoit. Il avança sa route, & jeta un second corbeau qui, après avoir bien voltigé & ne trouvant point où s'arrêter, revint au vaisseau. On réussit mieux au troisième, il vola vers l'Islande, & en le suivant on aborda à la partie orientale de cette isle, où on passa l'hiver. Selon Angrim, Flocco donna le nom d'Islande à l'isle qui la porte encore aujourd'hui; mais s'il étoit vrai qu'elle eût reçu ce nom pendant le voyage de Flocco, qui est postérieur à l'an 864, comment pouvoit-on le connoître du

du temps de Louis le Debonnaire ? Enfin quoi qu'il en soit, Angrim prétend avoir riré son ouvrage des Annales d'Irlande, & il assure que le premier habitant de cette île, & le fondateur de la Nation Irlandoise sur l'Ingulfe, Baron de Norwege. Cet homme se retira dans cette île avec son beaufrere Hiorleif, pour éviter la punition d'un meurtre qu'ils avoient commis dans leur pays. Ils s'établirent dans cette île l'an 874. & ils s'aperçurent que les Anglois & les Irlandois y avoient quelquefois débarqué, parce qu'ils trouverent des cloches, des eroix & d'autres ouvrages faits à la manière d'Irlande & d'Angleterre. Les Irlandois nommoient les Irlandois Papas, d'où vient le nom de Papas à la partie orientale où ils abordoint ordinairement.

La découverte du Groenland est plus détaillée & plus historique, mais elle manque également de chronologie. Un gentilhomme Norwegien nommé Torwalde, & son fils Eric, surnommé le Rousseau, ayant commis un meurtre en Norwege, s'enfuirent en Irlande, où Torwalde mourut. Eric, dont le caractère violent & emporté ne connoissoit aucune borne, tua aussi un homme en Irlande, & se vit dans la nécessité d'abandonner ce pays. Il se rappella qu'on lui avoit parlé du Groenland, & déterminé à y chercher une retraite, il y aborda en 982. par un embouchure qui sépare deux caps, dont l'un est au bout d'une île située vis-à-vis du continent, & l'autre fait partie du continent même. Le cap qui forme l'île s'appelle Huidferken, & celui de la terre ferme, Huarf. Entre les deux il y a une bonne rade nommée Sandflafm, où les vaisseaux sont à couvert du mauvais temps & en sûreté. Huidferken est une montagne prodigieusement haute & beaucoup plus que celle de Huarf. Eric l'appella d'abord Mukla Jokel, c'est-à-dire, le grand glaçon. Elle fut appelée ensuite Bloferken, c'est-à-dire, chemise bleue, & enfin Huidferken, c'est-à-dire, chemise blanche. Cette différence de couleur vient des différents aspects de la neige dont elle est couverte.

Eric, avant que de s'engager dans le pays, reconnut l'île, y descendit & la nomma *Ericson* de son nom. Il y demeura tout l'hiver, & au printemps il passa en Terre ferme, qu'il nomma Groenland ou Terre-Verte, à cause de la verdure de ses pâturages & de ses arbres. Il descendit à un port auquel il donna le nom d'*Ericshord*, c'est-à-dire, le port d'Eric, & peu loin de ce port il se fit un logement qu'il appella *Ostrebog*, c'est-à-dire, habitation orientale. L'automne suivante il alla au couchant & s'y bâtit un autre logement, qu'il désigna par le nom de *Westrebog*, c'est-à-dire, habitation occidentale. Mais soit que le continent lui parût moins sûr, soit par quelque autre raison, il retourna dans son île l'hiver suivant. L'été il se rendit au continent & avançant vers le Nord, il trouva un grand rocher qu'il nomma *Sneefiel*, ou rocher de neige. Il découvrit ensuite un port; la quantité de corbeaux qu'il y vit l'engagea à l'appeller *Ravenshord*, ou port des corbeaux. Il est au Nord d'*Ericshord*, & on va de l'un à l'autre par un bras de mer qui les joint. A la fin de l'automne, Eric retourna dans son île & y passa le troisième hyver. Il vint à bout de rentrer en grace auprès des Irlandois, & s'étant rendu en Irlande, il leur parla si avantageusement du pays qu'il avoit découvert, qu'il leur inspira le désir d'y passer,

L'AMÉRI-
QUE.

Eric avoit mené avec lui son fils Leiff en Islande. Ce jeune homme alla en Norwege où regnoit alors Olaüs Trugger, & il fit un rapport si séduisant du pays que son pere avoit habité pendant l'espace de plus de trois ans, que le Prince consentit à lui accorder sa grace. Olaüs qui venoit d'embrasser le Christianisme, retint Leiff auprès de lui quelque temps, le fit instruire, & ne consentit à son départ que lorsqu'il eut été baptisé. Leiff emmena un Prêtre pour instruire le peuple qui étoit avec Eric, & après une navigation fort dangereuse, il arriva au Groenland. Eric le reçut durement, parce qu'il étoit accompagné d'Etrangers, & qu'il leur avoit par conséquent montré le chemin d'un pays qu'il vouloir conserver pour lui. Ces Etrangers étoient le Prêtre & quelques pauvres matelots que Leiff avoit trouvés en route prêts à périr. Il raconta leur aventure à son pere, lui représenta les devoirs de l'humanité & l'appaisa. A l'égard du Prêtre, Leiff dispoisa si favorablement l'esprit d'Eric, qu'il le porta à écouter cet Ecclésiastique, & il eut la consolation d'avoir travaillé avec fruit à sa conversion & à celle du peuple qui étoit avec lui.

Les succèsseurs d'Eric, s'étant multipliés, s'engagerent plus avant dans le pays & trouverent entre les montagnes des plaines fertiles & des rivières. Ils diviserent le Groenland en oriental & en occidental, suivant la division qu'Eric en avoit faite, lorsqu'il avoit bâti ses deux habitations. Les Groenlandois élevèrent à la partie orientale une ville qu'ils nommerent Garde, & les Norvégiens y portoient tous les ans des marchandises qu'ils vendoient aux habitants. Les enfans de ceux qui édifierent la première ville en bâtirent une autre qu'ils appellerent Albe, & comme le zèle de ces nouveaux Chrétiens s'accroissoit tous les jours, ils élevèrent un Monastere sur le bord de la mer sous le titre de saint Thomas. La ville de Garde fut la résidence de leurs Evêques, & l'Eglise construite sous l'invocation de saint Nicolas, patron des gens de mer, fut la Cathédrale. Le Groenland eut un Evêque particulier, qui étoit Suffragant de Drontheim. En 1389. Henri, Evêque de Garde, assista aux Etats de Dannemarck, qui se tenoient à Nieubourg dans l'île de Funen.

Le Groenland reconnoissoit pour Souverains les Rois de Norwege, & étoit gouverné selon les loix d'Islande par des Vicerois envoyés par la Cour, à laquelle les Groenlandois payoient tribut. En 1256. le Groenland se révolta & refusa de payer tribut à Magnus, qui étoit alors sur le trône de Norwege. Magnus pressa Eric, Roi de Dannemark, dont il avoit épousé la nièce, d'armer une flotte pour réduire les Rebelles. Ceux-ci n'eurent pas plutôt vu le pavillon Danois, qu'ils se soulevèrent. Cette paix fut faite en 1261. & le traité signé en Norwege par trois Députés du Groenland. Après l'extinction des Rois de Norwege, cette couronne passa aux Rois de Dannemarck, qui l'ont conservée & qui furent mis en possession de tous leurs droits sur le Groenland. Marguerite, qui avoit fait cette union, étoit Reine de Dannemarck, lorsque Henri, Evêque de Garde, se rendit dans l'île de Funen pour assister aux Etats l'an 1389. Vers ce temps des Marchands Norvégiens, étant allés en Groenland sans permission, furent accusés d'avoir enlevés les tributs destinés pour la Reine. Cette Princesse les traita avec beaucoup de sévérité, & ils auroient été punis de mort, s'ils n'eussent fait les sermens les plus terribles, pour assurer qu'ils avoient été

au Groenland sans dessein prémédité ; que la tempête les y avoit jettés , & qu'ils n'en avoient rapporté que des marchandises achetées légitimement. Sur leur serment on les relâcha , mais le danger qu'ils avoient couru , & le renouvellement des menaces rigoureuses qu'on publia contre ceux qui iroient au Groenland sans ordres exprès , effrayèrent tellement tous les Norvégiens , que depuis ce temps-là ni marchands , ni matelots n'osèrent s'y balader. La Reine fit partir ensuite deux navires qui ne revinrent point , & comme on ne put en avoir de nouvelles , la terreur augmenta , & on ne voulut plus se risquer sur cette mer.

Vers l'an 1406. Eskild, Archevêque de Drontheim, veillant sur le Groenland, fit un Evêque nommé André, pour succéder à Henri de Garde. André s'embarqua , & on n'entendit plus parler de lui ni de l'Evêque Henri. Marguerite, engagée dans les guerres de Suede, ne songea point au Groenland, & comme elle n'envoya plus de vaisseaux dans ce pays , & ne révoqua pas les défenses qu'elle avoit faites d'y aller , on en oublia la route. Les successeurs de Marguerite, occupés de leurs guerres particulières, firent peu d'attention au Groenland jusqu'à Christian III. Ce Prince, désirant qu'on retrouvât le chemin de cette terre, leva les défenses de ses prédécesseurs. L'état de foiblesse & de pauvreté auquel les Norvégiens étoient réduits, ne leur permit pas alors de faire aucune entreprise. Enfin Frédéric II. étant monté sur le trône de Dannemarck, fit partir en 1588. Magnus Heimgingsen qui, à son retour, rapporta qu'il avoit vu la côte qu'il alloit chercher, mais qu'il n'avoit pu en approcher.

Christian IV. fils de Frédéric II. songea à prendre des mesures pour la découverte du Groenland. Dans l'espérance de mieux réussir que ses prédécesseurs, il fit venir d'Angleterre un pilote habile, & lui confia la conduite d'un des trois vaisseaux de la flotte que Gotske-Lindenau, Gentilhomme Danois, devoit commander en qualité d'Amiral. Les trois vaisseaux partirent du Sund aux premières chaleurs de 1605. & firent route ensemble pendant quelque temps. Lorsque le Capitaine Anglois fut à la hauteur où il vouloit être, il prit le Sud-Ouest de peur des glaces. L'Amiral Danois, qui ne crut pas devoir le suivre, prit le Nord-Ouest, & arriva au Groenland par un autre endroit. Les Sauvages ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils vinrent sur son vaisseau & trafiquèrent volontiers avec les Danois. Cependant Lindenau ne se risqua point à descendre, parce qu'il craignoit la multitude des Sauvages, en comparaison du petit nombre de personnes qu'il avoit près de lui. Il étoit arrivé seul dans ce parage, & il en partit seul au bout de quatre jours pour retourner en Dannemarck.

Le second vaisseau avoit accompagné l'Anglois, & ils mouillèrent au Groenland vers sa pointe méridionale. Le Capitaine Anglois trouva le long de cette côte quantité de bons ports auxquels il donna des noms Anglois, & prit aussitôt le chemin de Portugal. Le Roi, content du succès de ce voyage, renvoya l'année suivante Lindenau avec cinq vaisseaux. Cette flotte quitta le Sund le 8 Mai 1606. & tint la même route que l'Anglois par le Sud-Ouest. Un épais brouillard fit égarer un des vaisseaux, & les quatre autres touchèrent au Groenland le 3 d'Août. Les Danois avoient enlevé quelques Sauvages dans leur voyage précédent, & cette violence avoit

V v v ij

Le Groenland
trouvé sous
Christian IV.

L'AMÉRI-
QUE.Expédition de
Jean Munck, &
ses découvertes.

tellement indisposé ces peuples, qu'ils ne voulurent ni permettre la descente ni aborder les navires, comme ils avoient fait. Lindenau, n'osant se flatter qu'il appaiseroit les Sauvages, remit à la voile, rencontra le cinquième vaisseau qui s'étoit perdu, & arriva enfin à Coppenhague le 5 Octobre.

Jean Munck, à qui Christian IV. ordonna d'aller chercher un passage aux Indes orientales par le détroit que Hudson avoit déjà découvert, partit avec deux bâtimens pour ce voyage le 16 Mai 1619. il y avoit quarante-huit hommes sur l'un & seize sur l'autre, & le 20 Juin, les Danois étoient déjà au cap de Farevel, au Midi du Groenland. Munck prit sa route de l'Ouest au Nord, trouva quantité de glaces qu'il évita, entra dans le détroit de Hudson, aborda une île sur la côte du Groenland & en prit connoissance. Elle étoit habitée, & on y apperçut quelques rennes, qui lui firent donner le nom de Reensfund, ou détroit des rennes. Le port où Munk passa quelques jours fut nommé Munkenes, & il y arbora le nom & les armes du Roi, son maître. Il en partit le 22 Juillet, mais les orages & les glaces le forcerent à se mettre à couvert entre deux îles, où il pensa néanmoins périr. Il appella ce détroit Harefund, ou le détroit des Lievres, à cause qu'il vit beaucoup de ces animaux dans l'île voisine. Il quitta ce détroit le 9 d'Août, fit voile vers l'Ouest-Sud-Ouest avec un vent du Nord-Ouest, aborda la côte méridionale du grand détroit, & trouva une grande île à laquelle il donna le nom de Sneeland, par rapport aux neiges qui la couvroient. Le 20 d'Août il prit de l'Ouest au Nord, & les brouillards l'empêchèrent de voir la terre, quoique la largeur du détroit ne fût que de seize lieues en cet endroit. Il entra enfin dans la baie de Hudson, & il tint la route de l'Ouest Nord-Ouest jusqu'à ce qu'il eut gagné le soixante-troisième degré vingt minutes. Les glaces l'arrêtèrent alors & l'obligèrent de passer l'hiver dans un port qu'il nomma Munkens-Wenterhaven, ou port d'hiver de Munck. Il retira ses vaisseaux dans un port voisin où il les répara, & fit quelques provisions de gibier & de bois, pour vivre, & se munir contre le froid. Ces précautions devinrent inutiles à cause de la rigueur de l'hiver qui fit périr tous les Danois à l'exception de Munck & de trois autres, qui l'aiderent à repasser en Dannemarck. Les maux qu'il avoit soufferts dans son premier voyage, ne l'empêchèrent pas de songer à en entreprendre un second, mais dans le temps qu'il s'y préparoit, il reçut quelques mortifications à la Cour, & il en conçut un tel chagrin qu'il tomba malade & mourut eu peu de jours.

Il se forma à Coppenhague une Compagnie de Marchands & de Nobles, qui envoyèrent des vaisseaux dans le Groenland. Il paroît néanmoins que ses voyages ne furent pas continués pendant longtemps. Frédéric IV. fit recommencer la navigation vers ce pays avec plus de vivacité que jamais, & & il y fit faire des établissemens aussi considérables que peut le permettre un climat très-rude & presque entièrement dépourvu des faveurs de la Nature (1).

(1) Je crois devoir faire remarquer ici que le nouveau Groenland, qu'on a trouvé sous le règne de Frédéric II. & où il y a aujourd'hui quelques Colonies Danoïses, n'est

certainement pas la terre qu'on cherchoit & qu'on a perdue de vue depuis le règne de Marguerite. Les Sauvages, qui habitent le nouveau Groenland, n'ont rien de com-

Les Groenlandois se nourrissent de viande & de poisson crud. Ils boivent avec délice de l'huile de baleine, & ne peuvent souffrir le meilleur vin : leurs habits sont de peaux de chiens & de veaux marins, leurs chemises d'intestins de poissons, & leurs camisoles de peaux d'oiseaux, ornées de plumes de différentes couleurs. Ils se servent d'arcs, de fleches, de frondes, de couteaux, d'épées & de javelots. Les javelots, ainsi que les fleches, sont armés de cornes ou de dents aiguës. Les canots destinés pour la pêche sont assez singuliers, leur forme approche de celle d'une navette de Tisserand. Ils ont douze pieds de long, sont faits de côtes de baleines & couverts de peaux de chiens, ou de veaux marins. Il y a dans le milieu un trou où se met le Groenlandois, qui fait aller le canot avec une petite rame longue de cinq ou six pieds, plate & large par les deux bouts.

La mer, vers les côtes de ce pays, au Nord de l'Europe & du Spitzberg, est remplie de baleines, dont quelques-unes ont deux cents pieds de long : on en tire jusqu'à cent vingt tonneaux d'huile. Les Anglois, les Danois, les Hollandois & quelques François y vont tous les ans faire une pêche considérable. Voici la maniere dont se fait la pêche. Lorsque la baleine paroît sur l'eau, un homme de dedans une barque lui lance un harpon, qui est un instrument de fer à trois angles & bien tranchant, auquel une corde est attachée. La baleine étant blessée, perd tout son sang en se débattant, & s'éloigne beaucoup du bateau des pêcheurs, qui ont grand soin de lâcher la corde tant que la baleine tire à elle. Alors elle s'enfonce dans la mer en mourant, & revient sur l'eau aussitôt qu'elle est morte. On la met sur la terre & on la coupe en pièces pour en avoir la graisse dont on fait l'huile. Les terres voisines de la baye de Baffin & la grande île ou les îles de Tames, qui en sont proches, ne sont gueres connues.

Le Spitzberg, qui est au Nord de l'Europe, est situé entre le soixante & dix-septieme & le quatre-vingt-deuxieme degré de latitude septentrionale. Comme on ne connoît qu'une partie de ses côtes, on ne sçait si outre les îles qu'on y a remarquées, il a aussi un continent. Ce pays fut découvert par des Hollandois en 1596. & nommé Spitzberg, ce qui signifie Montagnes aigues, dont il est en effet rempli. On y trouve quantité de plantes qui nous sont inconnues, des oiseaux de différentes especes, des rennes, des ours blancs, des renards, des bœufs & des veaux marins. L'air y est très-froid & la terre est presque toujours couverte de glaces. Ceux qui se sont avancés dans ce pays, ou sont morts de froid, ou ont été dévorés par des ours qui y viennent sur des glaces. C'est la raison pour laquelle l'intérieur est absolument inconnu, il y a apparence qu'il n'est point habité. Les Anglois & les Hollandois vont sur les côtes pour la pêche de la baleine.

DU SPITZBERG.

Ce pays, dont le nom signifie Terre nouvelle en langue Russe, est situé
mun avec les anciens Norwégiens. C'est
une Nation encore plongée dans la barbarie,
& dont le langage, les mœurs & la figure
sont entièrement différentes. Il paroît plutôt
que ces peuples sont descendus des Lapons
ou des Samojedes, car ils sont comme eux
petits, basanés, ont de grosses lèvres, re-
levées, & le visage égaré.

DE LA NOU-
VELLE ZEMLE.

L'AMÉRI-
QUE.

entre le soixante-dixième degré & le centième degré de longitude, & entre le soixante-dixième & le soixante-seizième de latitude septentrionale. Il est au-delà du cercle Polaire, au Nord de la Tartarie Russe ou Moscovite. On ne savoit d'abord si ce pays étoit une île, ou s'il étoit joint au continent de l'Asie, mais les nouvelles cartes de Russie le représentent comme une grande île. Le détroit de Waigats le sépare de l'Asie. Les Hollandois, cherchant un passage à la Chine & au Japon par le Nord de l'Asie, y entrerent l'an 1595. mais les glaces les empêchèrent de continuer leur route. Ils firent une nouvelle tentative l'an 1670. & ils avancèrent jusqu'au soixante-dix-neuvième degré, sans avoir mieux réussi cette dernière fois. C'est ce qui a fait croire que ce passage tant désiré n'étoit gueres possible, l'Océan septentrional étant presque toujours couvert de glaces qui empêchent la route des vaisseaux. Le froid y est si extrême, que les Hollandois qui y passèrent l'hiver de l'année 1599. ne purent y conserver les vins qu'ils avoient apportés, puisque le vin d'Espagne même y gela. La contrée du Nord-Ouest où ils bâtirent une cabane étoit entièrement déserte. Les Samojedes passent dans la nouvelle Zemle pendant l'été, pour y chasser & y pêcher. On pourroit encore mettre au rang des terres Arctiques, une grande terre ou île que les Russes ont découverte au Nord de la Sibérie orientale & au soixante-quinzième degré de latitude. Elle n'a point encore de nom, & on n'y a pas abordé.

TERRES PO-
LAIRES AU-
TRALES.

On appelle ces pays nouvellement découverts Terres Australes, parce qu'elles sont vers la partie méridionale de la terre par rapport à nous. On les nomme aussi Terres Polaires Antarctiques, parce que plusieurs sont vers le Pôle de ce nom. Elles ne sont gueres plus connues que les Terres Polaires Arctiques. Les principales sont, d'Orient en Occident, la nouvelle Guinée à l'Est des îles Moluques; la nouvelle Hollande au Sud de la nouvelle Guinée; la terre de la Circoncision, & celle de Gonnewille au Sud de l'Afrique; la terre de Feu au Sud de la terre Magellanique & de l'Afrique méridionale; la nouvelle Zelande à l'Ouest de la terre de Feu, au quarantième degré environ de latitude méridionale; les îles de Salomon au Nord de la nouvelle Zelande, & dans la mer du Sud.

DE LA NOU-
VELLE GUINÉE.

La nouvelle Guinée s'étend depuis le premier degré de latitude méridionale jusqu'au neuvième, & depuis le cent quarante-septième degré de longitude jusqu'au cent soixante-neuvième. On la nomme aussi terre des *Papous*, c'est-à-dire, Noirs. Elle fut découverte en 1527. par Alvaro de Salvedra, qui, retournant des Moluques à la nouvelle Espagne, y fut poussé par les vents. On lui donna le nom de nouvelle Guinée, parce que son terroir & ses habitants ressemblent à ceux de la Guinée d'Afrique.

On ne sçait pas encore si elle est jointe à la Carpentarie & à la nouvelle Hollande, ou si c'est une île. Les terres y paroissent fertiles: les Hollandois font quelque commerce en ce pays, dont les habitants passent pour si vaillants, que les Rois des îles voisines en prennent à leur solde. Quelques-uns payent, à ce qu'on prétend, un tribut au Roi de Ternate, l'une des îles Moluques.

Cette terre est entre le cent trentième & le cent soixantième degré de longitude, au Midi des Moluques. Elle fut découverte pour la première fois en 1644. le peu d'habitants qu'on y a vus étoient noirs, mal faits. Leur taille étoit haute, mais mince; d'ailleurs ils étoient fort pauvres & ne disétoient gueres des bêtes que par la figure.

La partie qui est au Nord s'appelle la terre de Diemen; celle qui est à l'Occident sur la côte, terre de With, & terre d'Endraght ou de la Concorde; celle qui est au Midi, terre de Licwen.

Au Nord-Est de la nouvelle Hollande est la Carpentarie, qui fut découverte par Carpenter, Hollandois; & à l'Orient, la terre Australe du S. Esprit, qu'un Espagnol, nommé Ferdinand de Quiros, découvrit.

Au Midi de la nouvelle Hollande est une autre terre de Diemen, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont on a déjà parlé. Celle-ci est au quarantième degré de latitude méridionale, & on ne sçait si elle tient à la nouvelle Hollande. Elle fut découverte en 1642. par Abel Tasman, Hollandois. Le nom de terre de Diemen qu'il lui donna, étoit celui du Gouverneur de Batavia. Il y trouva une baye qu'il nomma Frideric Henri, du nom du Prince d'Orange qui vivoit alors.

La Terre de la Circoncision, à l'Est de la terre de Vûe, fut découverte le premier Janvier 1739. par M. de Lozier Bouvet, qui étoit chargé par la Compagnie des Indes de France, de reconnoître les terres au Sud de l'Afrique. Il aperçut un cap au cinquante-quatrième degré de latitude méridionale & au vingt-huitième trente minutes de longitude, & il le nomma de la Circoncision, parce qu'il fut découvert le jour qu'on célèbre cette fête. Il ne put y aborder à cause des brouillards, des vents contraires, & des montagnes de glace qui nageoient de tous côtés sur la mer voisine. Par les remarques qu'il y fit, on a lieu de penser, qu'il y a vers le Pôle Antarctique des terres élevées & de hautes montagnes, d'où coulent de grands fleuves qui se gèlent pendant l'hiver & portent leurs glaces à la mer.

Cette nouvelle Terre Australe paroît être la même que celle que le Capitaine de Gonneville, qui étoit de Honfleur, découvrit en 1503. peu de temps après que les Portugais eurent doublé le cap de Bonne-Espérance. Il y fut poussé par une tempête, & y demeura environ six mois. Il rapporta que c'étoit un pays fertile & peuplé; qu'on y trouvoit plusieurs racines propres à la teinture; que les habitants étoient fort humains, & qu'ils avoient plusieurs petits Rois. Il emmena en France avec lui le fils d'un de ces Rois, qu'il promit de ramener dans son pays; mais n'ayant pu le faire, il lui laissa tout son bien, à condition qu'il porteroit son nom & ses armes. Un des descendants de cet Australien par les femmes, qui étoit Chanoine de Lifieux, & résident du Roi de France en Dannemark, publia en 1663. une espee de relation des découvertes du Capitaine de Gonneville. Cette relation étoit insérée dans des Mémoires que l'auteur composa touchant l'établissement d'une Mission Chrétienne dans la Terre Australe, qu'il adressa au Pape Alexandre VII. Comme ce qu'il dit de ce pays n'est appuyé que sur

L'AMÉRIQUE.

DE LA NOUVELLE HOLLANDE.

DE LA TERRE DE CIRCONCISION, & de celle de GONNEVILLE.

L'AMÉRI-
QUE.

le rapport qu'il en avoit entendu faire à ses parents, il n'en a pu marquer exactement la situation.

Quelques cartes mettent encore au Midi du cap de Bonne-Espérance une terre des Perroquets, où un vaisseau Portugais, qui alloit aux Indes, trouva de ces oiseaux en grand nombre & fort gros.

TERRE DE FEU.

La terre de Feu n'est séparée de l'Amérique que par le détroit de Magellan. Elle fut appelée terre de Feu par Magellan, qui en a fait la découverte en 1520. parce qu'il en vit sortir des flammes pendant la nuit, causées sans doute par le volcan qui est placé dans sa partie la plus méridionale. On est convaincu que c'est une île par l'expérience de Jacques le Maire, Hollandois, qui en 1616. trouva au Midi un passage de la mer du Nord à celle du Sud. Ce pays est rempli de montagnes couvertes de forêts. Les habitants sont blancs, mais fort laids, barbares & Anthropophages. Cette terre est terminée au Midi par un cap, que le Maire nomma de Horn, du nom de la ville où il étoit né.

NOUVELLE ZÉ-
LANDE.

La nouvelle Zélande est au couchant de la terre de Feu, au quarantième degré environ de latitude méridionale, & au cent quatre-vingtième degré de longitude. Ce pays est antipode par rapport à la France.

ÎLES DE SA-
LOMON.

On trouve entre l'Asie & l'Amérique un grand nombre d'îles situées dans la mer du Sud. Elles sont trop peu connues pour les rapporter en détail.

Les principales sont les îles de Salomon, dont la plus grande se nomme Isabelle. Elles ne sont gueres connues; aussi ne convient-on pas de leur longitude. On assure que le pays est bon, que l'air y est tempéré, & que la plupart des habitants sont noirs ou bruns.

CHAPITRE VII.

*MŒURS ET COUTUMES DE QUELQUES NATIONS
SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE.*

ARTICLE PREMIER.

AMÉRICAINS SEPTENTRIONAUX.

LES principales Nations de l'Amérique septentrionale sont, comme on l'a dit dans l'article précédent, les Iroquois, les Algonquins, les Hurons, les Illinois, les Assenipouels, les Panis, les Padoucas, les Cansez, les Canis, les Chicachas, les Eskimaux, &c. Comme les mœurs & les coutumes

coutumes de ses peuples sont en général les mêmes, & qu'ils ne diffèrent qu'en peu de choses, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de ne présenter qu'un tableau général de la manière de vivre de ces Nations que nous appellons Sauvages. Je prendrai pour guide le Pere Lafiteau, qui me paroît instruit à fond de leurs usages. A son exemple, je ferai remarquer les différences qui peuvent se trouver dans les usages de plusieurs Nations sur leurs édifices, leurs habillemens, &c.

Les Sauvages de l'Amérique naissent tout blancs, & si on leur voit la peau bazanée, cette couleur vient sans doute de l'ardeur du soleil, & est causée en partie par les huiles dont ils se graissent le corps. D'ailleurs ils sont grands, bien faits, proportionnés, d'un bon tempérament, lestes, adroits, en un mot avantageés pour le corps de tous les dons de la nature. Ils ont l'esprit bon, l'imagination vive, la conception aisée & la mémoire admirable. Ils ont tous des traces d'une Religion ancienne & héréditaire, & une forme de gouvernement presque invariable. La justesse de leurs idées sur leurs affaires particulières est surprenante, & comme ils agissent de sang froid & avec beaucoup de flegme, ils arrivent sûrement au but qu'ils se sont proposé. Ils affectent par honneur de ne paroître jamais en colère, & leur fierté naturelle les engage à se rendre maîtres de tous leurs mouvemens extérieurs. Au reste ils font voir, suivant les circonstances, un courage à toute épreuve, une valeur intrépide, une constance héroïque dans les tourmens, & une égalité que les contreremps & les mauvais succès n'altèrent jamais. Les marques d'une certaine civilisé ne sont point bannies entr'eux, & ils gardent toutes les bienfaisances & le respect qu'ils doivent à leurs Anciens. La décreance qu'ils ont pour leurs égaux est d'autant plus étonnante qu'ils sont peu caressans & peu démonstratifs. Cependant ils exercent volontiers l'hospitalité envers les Etrangers & les malheureux.

Caractère des
peuples de l'A-
méricaine.

A tant de bonnes qualités, les Sauvages joignent malheureusement un grand nombre de défauts, & sans compter leur légereté & leur ingratitude, on s'aperçoit aisément qu'ils sont fainéans, soupçonneux, traîtres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils dissimulent longtemps leur ressentiment. Ils sont cruels à leurs ennemis, brutaux dans leurs plaisirs, & vicieux par ignorance & par malice. Tel est en général le caractère de presque toutes les Nations de l'Amérique qui nous sont connues. On trouve néanmoins quelques différences dans chacune de ces Nations, soit pour les mœurs, soit pour le naturel plus ou moins doux & sociable.

Presque tous les peuples de l'Amérique, errans ou sédentaires, ont une idée de Dieu qu'ils expliquent par des expressions fortes & énergiques. Ils l'appellent le Grand-Esprit, quelquefois le Maître & l'Auteur de la vie, & les Outaouacs mêmes qui, parmi tous les Américains, passent pour les plus féroces & les moins spiriuels, adressent leurs prières à un Etre qu'ils nomment souvent dans leurs invocations le Créateur de toutes choses. Plusieurs Nations sembleroient être persuadées que cet Etre supérieur leur parleroit en quelque sorte par le bruit du tonnerre qui gronderoit sur leurs têtes. Selon le rapport d'un voyageur, les Américains méridionaux donnent au tonnerre un nom dans leur langue, qui signifie dans la nôtre ; *la voix ou le son de la suprême excellence*. On voit souvent ces peuples pénétrés de la plus vive

Leur Religion.

appréhension, lorsqu'ils aperçoivent les approches d'un orage ou d'une tempête. Alors ils gagnent promptement leurs cabanes, s'accroupissent auprès de leur feu, appuyant leurs coudes sur leurs genoux & cachant leur visage avec les mains. Ils pleurent en cette posture & ne cessent de témoigner leur effroi, tout le temps que dure l'orage. Si on leur demande la raison de leur frayeur, ils répondent, que celui qui fait ainsi gronder sa voix est extrêmement irrité contre eux, & menace de les exterminer, s'ils ne s'efforcent de l'appaiser par leurs soumissions. Les Américains septentrionaux craignent aussi beaucoup le tonnerre; cependant lorsqu'on les interroge sur l'idée qu'ils en ont, ils ne s'accordent pas tous sur leur réponse. Les uns disent que c'est un homme qui a des ailes & une voix terrible qu'il fait entendre en traversant les airs; d'autres assurent que le tonnerre est une espèce d'oiseau extraordinaire, qui fait un grand bruit en volant.

Le Grand-Esprit, connu chez les Caraïbes sous le nom de *Chemim*, sous celui de *Manitou* chez les Nations Algonquines, & sous celui d'*Okki*, chez celles qui parlent la langue Huronne, est désigné d'une manière plus particulière, & qui ne s'applique qu'à l'Etre supérieur, par le nom d'*Areskouï*, chez les Hurons, & par celui d'*Agriskoué*, chez les Iroquois. Outre l'idée que les Sauvages se forment d'un premier Etre qu'ils confondent avec le soleil, ils reconnoissent encore plusieurs Esprits, ou Génies d'un ordre inférieur. Les Iroquois les nomment *Hondakou-Sona*, c'est-à-dire, Esprits de toutes sortes. Le nombre n'en est point déterminé, parce que leur imagination leur en fait voir dans toutes les choses naturelles, & plus encore dans celles dont les ressorts leur sont inconnus, qui sont extraordinaires, ou qui ont un air de nouveauté. Quoique les Sauvages donnent en général à ces Esprits le nom d'*Okki*, ou de *Manitou*, noms qui leur sont communs avec le premier Etre, ils ne les confondent néanmoins jamais avec cet Etre supérieur qu'ils distinguent, ainsi qu'on l'a déjà vu, par les noms particuliers de *Chemim* & d'*Areskouï*. Ils regardent la multitude des Esprits, comme des Génies subalternes, & ils attribuent même à la plupart un caractère plus porté à faire du mal que du bien. Par cette raison, ils les redoutent beaucoup, & les honorent plus que le Grand Esprit qui de sa nature est trop bon, disent-ils, pour leur faire du mal.

Le feu a eu de tout temps quelque chose de sacré chez toutes les Nations de l'Amérique, qui s'en servent habituellement; mais les Nations errantes & celles qui sont sédentaires n'ont point de Temple pour conserver un feu perpétuel. Les peuples les plus voisins de l'Asie, & qui par cette raison sembleroient être entrés les derniers dans l'Amérique ont des espèces de Temples destinés seulement aux usages de Religion, & pour l'entretien du feu sacré, & ces Temples pour la plupart sont faits en rotonde. Dans la Louisiane les Natchez avoient un Temple où une Garde veilloit sans cesse, pour que le feu ne s'y éteignît point. Trois buches appointées nourrissoient continuellement ce feu, & à mesure qu'elles se consumoient, on les approchoit l'une de l'autre jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement brûlées. Alors on en substituoit trois autres sans en augmenter ni diminuer jamais le nombre. Ce Temple étoit la sépulture ordinaire du Chef des Natchez & de toute sa famille. Le Chef de ces mêmes peuples alloit tous les jours à certaine

heures à l'entrée de ce Temple faire ses adorations en se courbant à moitié, étendant les bras en croix, & faisant un murmure confus sans prononcer aucune parole distincte.

L'AMÉRI-
QUE.

Les Oumas & quelques peuples de la Virginie & de la Floride ont aussi des Temples & à peu près les mêmes devoirs de Religion que les Natchez. Les habitants de la Virginie ont même une idole qu'ils nomment *Oki* ou *Kiouafa*, & qui, suivant leur imagination, veille à la garde des morts. Cependant on prétend que les Oumas ont négligé la conservation de leur Temple, depuis que les François y sont entrés, & qu'ils ne l'ont pas rétabli depuis qu'il est tombé en ruine.

Dans la partie de la Floride, qui est voisine de la Virginie, les habitants, regardant leur Chef comme fils du soleil, lui offroient les premiers nés en sacrifice. Quelques voyageurs, témoins de cette triste cérémonie en font la description en ces termes : » Selon la coutume de ces peuples d'offrir au » Roi ou au Chef les premiers nés en sacrifice, on demande à ce Prince » le jour qu'il destine pour cette lugubre solennité. Aussitôt qu'il a arrêté » ce jour funeste, il se transporte dans la place où doit être faite le sacrifice, » & où on lui a préparé un bane qui lui tient lieu de trône. Au milieu » de la place on met un billot de deux pieds de diamètre & de la même » hauteur. Devant ce billot, la mere de l'enfant qui doit être immolé » vient se placer, & là assise sur ses talons & se couvrant le visage de ses » mains, elle déplore le sort funeste destiné à son enfant. Une des femmes » la plus proche parente, ou la plus intime amie de la mere, prend l'en- » fant & le présente au Roi. Toutes les autres femmes commencent alors » une danse en rond, au centre de laquelle celle qui tient l'enfant va danser » aussi, chantant quelque chanson en l'honneur du Prince. Pendant cette » danse de Religion, six Indiens choisis se tiennent à un coin de la place, » avec le Sacrificateur armé d'une massue & magnifiquement paré. Aussitôt » que la danse & les autres cérémonies d'usage en cette occasion sont finies, » le Sacrificateur approche de l'enfant, le prend, le met sur le billot, & » l'assomme d'un coup de massue.

Les occasions ordinaires des sacrifices, chez les peuples de l'Amérique, sont les approches d'une guerre, les préparatifs d'une chasse ou d'une pêche solennelle. Ils immolent un chevreuil, un ours, ou quelque autre bête sauvage, & en prennent les euisses qu'ils jettent au feu, & qu'ils arrosent de graisse en prononçant des prières adressées au soleil, pour en obtenir la victoire sur leurs ennemis, ou une chasse & une pêche abondantes. Après le sacrifice, ils font un festin du reste de l'animal immolé, & le chant & la danse font toujours partie de la solennité de la fête. Les instruments de musique dont ils font usage en ces occasions sont une sorte de tambour & une machine sphérique. Le tambour est de la grandeur d'un tambour de basse, & est composé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux tendues bien roides de part & d'autre. Les Américains mettent dans ces tambours de petites pierres ou de petits cailloux, afin de faire plus de bruit. Le diamètre des plus grands tambours est d'environ deux palmes, & les Sauvages ne battent point dessus, comme on fait en Europe sur les tambours ordinaires ; mais ils les agitent, ainsi que nos tambours de basse,

Xxxij

& en frappent la terre en faisant différentes contorsions. Quelquefois leurs tambours ressemblent à nos timballes, & sont faits d'une peau bien tendue sur une marmite, ou sur une chaudière. Souvent ils se contentent de battre sur une peau sèche de castor qui sert de récompense à celui qui en a scu tirer le plus de bruit.

L'autre instrument en usage chez les Américains se fait avec un certain fruit qu'ils nomment *Maraca*, & qui est de la grosseur d'un œuf d'autruche. Les Brésiliens percent l'écorce de ce fruit lorsqu'il est sec, & l'ayant vidé, ils le remplissent de petites pierres ou de grains de leur bled d'inde. Ils bouchent ensuite les ouvertures en passant au travers un bâton d'un pied & demi de long qui leur sert à le tenir & à l'agiter, enfin ils l'ornent de plusieurs belles plumes. Si l'on en croit diverses relations, il semble que les Brésiliens regardent ces *Maraca* ou *Tamaraca*, comme une espèce de Divinité. Ils les honorent d'un culte religieux, s'en servent dans toutes les occasions où leur dévotion a quelque part; & chacun d'eux a dans sa maison un *Mataca*, à qui il présente constamment des offrandes. Ils croient que ces instruments sont le siège & le lieu où réside l'Esprit qui doit les inspirer, & que de-là il leur parle d'une manière claire & distincte, pour leur faire savoir toutes ses volontés.

Tâche des Sauvages sur les éclipses de lune.

On apprend, sur le rapport presque unanime de plusieurs voyageurs, que les Sauvages Américains s'imaginent que la lune est en danger d'être dévorée par un dragon, lorsqu'ils la voyent s'éclipser. Pour sauver la lune du péril où ils croient qu'elle se trouve, ils dansent toute la nuit, jeunes & vieux, hommes & femmes, en faisant de petits sauts les pieds joints. Ils inettent une main sur leur tête, l'autre sur leur hanche & ne chantent point, mais poussent des cris lugubres & effrayants. Ceux qui ont commencé une fois à danser sont obligés de continuer jusqu'au jour, sans oser y renoncer pour quelque raison que ce soit. Cependant une jeune fille tient à la main une calebasse dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermés, & en la remuant vivement elle tâche d'accorder sa voix à cet instrument bruyant. Dans plusieurs endroits, les peuples, peu contents de faire beaucoup de bruit, des prières & d'autres cérémonies superstitieuses, pour exciter la lune à sortir de l'état de langueur où ils s'imaginent la voir, frappent des chiens pour les faire crier, & ils se persuadent que la lune aimant ces animaux se laissera toucher en entendant leurs hurlements.

Triumphation d'un guerrier.

Différents voyageurs font mention de la manière dont un jeune homme est d'abord admis parmi les guerriers, & comment il parvient ensuite par degrés au rang de Capitaine, & enfin de Général ou Chef d'armée. Je crois devoir rapporter, d'après le P. Lafiteau, les diverses relations des voyageurs, telles qu'ils les ont faites.

» Avant que les jeunes gens soient mis au rang de ceux qui peuvent
 » aller à la guerre, ils doivent être déclarés soldats en présence de tous
 » leurs parents & amis qui sont invités à assister à une cérémonie si solem-
 » nelle : voici l'ordre qu'ils observent dans ces circonstances. Le pere, qui
 » a auparavant convoqué cette assemblée, fait asseoir son fils sur un petit
 » siège qui est posé au milieu de sa case ou du carbet, & après lui avoir
 » remontré en peu de paroles les devoirs d'un généreux soldat, & lui avoir

» fait promettre qu'il ne fera jamais rien qui puisse flétrir la gloire de ses
 » prédécesseurs, & qu'il vengera de toutes ses forces l'ancienne querelle
 » de sa Nation, il saisit par les pieds un certain oiseau de proie, appelé
 » *Mansenis*, dans la langue des Caraïbes, & qui a été préparé long-
 » temps auparavant pour être employé à cet usage. Le pere tenant ainsi
 » cet oiseau qui est vivant, en décharge plusieurs coups sur son fils, & con-
 » tinue de cette manière jusqu'à ce que l'oiseau soit mort & ait la tête en-
 » tierement écrasée. Après ce rude traitement, qui étourdit le jeune homme,
 » le pere lui fait lui-même, avec une dent d'acouti, diverses scarifications
 » sur le corps, & pour guérir les cicatrices, il trempe l'oiseau dans une
 » infusion de grains de piment & en frottent rudement toutes les blessures
 » qu'il a faites à son fils. Cette cérémonie cause au patient une douleur
 » très-aigüe & très-cuisante ; mais il faut qu'il l'endure gayement, sans
 » faire la moindre grimace & sans témoigner aucun sentiment de souffrance.
 » On lui fait manger ensuite le cœur de l'oiseau, & pour terminer les
 » épreuves, on le couche dans un lit branlant, où il doit demeurer étendu de
 » son long jusqu'à ce que ses forces soient presque toutes épuisées par le jeûne.
 » Lorsque un jeune homme a supporté patiemment toutes ces épreuves, il
 » est reconnu de tous pour soldat, & il peut se trouver à toutes les assem-
 » blées du carbet, & suivre les autres dans toutes les guerres qu'ils entre-
 » prennent contre leurs ennemis.

La manière dont les Galibis, qui sont les Caraïbes de la Terre ferme, reçoivent un Capitaine, est rapportée dans les termes suivans. ^{Initiation d'un Capitaine.} Celui qui veut parvenir au grade de Capitaine, entre d'abord dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux sans regarder ni parler à personne & sans rien témoigner même de ses desseins à sa femme & à ses enfans. Il se place dans un coin de la case, jusqu'à ce qu'on lui ait fait un petit retranchement où il a peine à se remuer, & qui est regardé comme une étroite prison. On lui pend son lit au haut de la case afin qu'il ne parle à personne, & il ne sort de ce lieu que pour satisfaire à ses besoins naturels, & pour subir les rudes épreuves par lesquelles les Capitaines ses voisins le font passer. On lui fait observer un jeûne très-rigoureux pendant six semaines, & dans cet espace de temps on ne lui donne qu'un peu de millet bouilli & une très-petite quantité de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Cependant les Capitaines voisins le visitent soir & matin, le font venir devant eux & lui expliquent avec toute l'éloquence qui leur est naturelle, que s'il veut parvenir au grade de Capitaine, où il aspire, il doit être courageux & se comporter généreusement dans toutes les rencontres où il se trouvera parmi ses ennemis ; qu'il ne doit craindre aucun danger pour soutenir l'honneur de la Nation, & pour tirer vengeance de ceux qui ont coutume de maltraiter ses compatriotes, lorsqu'ils les ont faits prisonniers de guerre, &c.

» Après cette harangue, que l'Aspirant écoute avec beaucoup d'attention, on se prépare à lui faire sentir combien il auroit à souffrir s'il tomboit au pouvoir de ses ennemis. Pour cet effet, on l'oblige à se tenir debout, les mains sur la tête au milieu du carbet, & chaque Capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet semblable à ceux de nos cochets.

» Ces fouets sont faits de racines de palmiers, & ce sont les jeunes gens qui sont chargés de les fabriquer. Le Capitaine prétendant passe deux fois le jour par cette épreuve dans l'espace de six semaines, & il est frappé en trois endroits du corps, sçavoir le premier autour de la poitrine, le second au milieu du ventre, & le troisième vers les cuisses. Ces coups sont donnés avec une telle roideur que le sang ne tarde pas à ruisseler de tous les côtés. Néanmoins il ne faut pas que le patient fasse appercevoir la moindre sensibilité, ou autrement il seroit chassé honteusement, & n'oseroit plus se flatter d'être jamais admis dans les assemblées militaires. Lorsqu'il a été déchiré de coups, il se retire dans sa case, & se couche dans son lit, au haut duquel on attache comme en trophée les fouets qui ont déjà servi.

» Les six semaines de cette rude épreuve ne sont pas plutôt passées, qu'on en prépare une autre capable de faire mourir tout homme qui ne seroit pas extrêmement fort & robuste. Pour commencer à soumettre l'aspirant à cette nouvelle épreuve, on fait un grand vin, c'est-à-dire, un festin à boire, auquel tous les Chefs de la contrée ne manquent pas de se rendre au jour fixé, dans toute leur parure. Dès qu'ils apperçoivent l'habitation du prétendant, ils se mettent dans les buissons ou halliers, & tous ensemble ils font des cris & des hurlements horribles avant que d'entrer dans la case, où ils paroissent tous la fleche sur l'arc. Ils se saisissent de l'aspirant, qui est déjà fort affoibli du jeûne exact qu'on lui a fait observer & des coups de fouets qu'il a reçus, & ils l'emportent dans son lit qu'ils attachent à deux arbres. Ils le font ensuite lever pour écouter une nouvelle harangue qu'on lui fait pour éprouver son courage, & chacun des Chefs lui donne encore un coup de fouet de toute sa force. Alors il se remet dans son lit, & on amasse quantité d'herbes très-fortes & très-puantes qui sont mises autour de son lit. On met bientôt après le feu à ces herbes, de façon néanmoins qu'il ne touche pas au malheureux patient; mais qu'il lui fasse ressentir seulement une chaleur incommode. La fumée épaisse qui sort des herbes, jointe à la chaleur, font souffrir étrangement le pauvre Capitaine prétendant, & tantôt il paroît à demi-mort, & tantôt il tombe dans des pâmoisons qui font croire qu'il est mort. Lorsqu'on le voit dans cet état, on lui présente à boire pour le faire revenir, & on l'exhorte de nouveau à la patience, qu'on éprouve encore en redoublant le feu.

» Dans le temps que le patient est ainsi tourmenté, les autres boivent & mangent abondamment, & lorsqu'ils le voyent presque mort, ils le rappellent à la vie d'une étrange manière. Ils lui font un collier & une ceinture de palmier qu'ils emplissent de grosses fourmis noires dont la piquûre se fait ressentir pendant trois ou quatre heures. Aussitôt qu'on a mis au pauvre Candidat le collier & la ceinture, il revient de ses pâmoisons au moyen des douleurs que les fourmis lui causent & il se leve malgré sa foiblesse. Lorsqu'il est debout on lui verse sur la tête au travers d'un manaré ou crible du pays une certaine mesure de palisot, boisson ordinaire de ces peuples. Le patient va tout de suite se laver dans la rivière ou fontaine la plus proche, & rentrant dans sa case il va se remettre

» dans sa premiere retraite. Alors tous les Chefs se rendent aussi dans la
 » case, & afin que tous ceux qui habitent aussi cette case se souviennent
 » de ce qui vient de se passer on les fouette tous sans exception, & on n'é-
 » pargne pas même les femmes, si elles négligent de s'enfuir.

» On fait recommencer au Capitaine prétendant un second jeûne, mais
 » moins rigoureux que le premier ; car les Capitaines ses voisins ont soin
 » de lui apporter quelques petits oiseaux qu'ils ont pris à la chasse. Le temps
 » du jeûne expiré, le patient n'a plus rien à redouter, & il est proclamé
 » Capitaine. On lui remet entre les mains un arc tout neuf, des fleches &
 » tout ce qui lui est nécessaire.

Pour être grand Chef, Général, ou Roi, il faut encore d'autres épreuves
 dont le détail est rapporté en ces termes par un Voyageur qui a séjourné quel-
 que temps dans l'île de Cayenne. » Le gouvernement des Cayanois est monar-
 » chique, & ils n'ont qu'un Chef, auquel ils obéissent aveuglément. C'est
 » ordinairement le plus ancien de la Nation qui est choisi, si d'ailleurs il a
 » toutes les qualités nécessaires pour soutenir cette dignité, c'est-à-dire, s'il
 » a de la valeur, de la force, de l'adresse ; s'il est actif, laborieux, sobre,
 » patient, fécond en ressources & en stratagèmes ; enfin s'il connoit le pays
 » & s'il est instruit des chemins qui conduisent chez toutes les Nations. Le
 » plus ancien manque-t-il de quelqu'une de ces qualités, ils en choisissent
 » un autre qu'ils éprouvent par un rude noviciat, pour s'assurer qu'il est tel
 » qu'ils le souhaitent. Ils commencent d'abord par le faire jeûner plus de
 » neuf mois, d'une maniere très-sévère, ne lui donnant par jour que ce
 » qui peut tenir dans la main. Ils lui font porter d'énormes fardeaux & l'o-
 » bligent de faire sentinelle presque toutes les nuits à l'entrée du carbet.
 » Ils envoient des députés à la découverte ou chez les Nations voisines,
 » & à leur retour ils contraignent le prétendant d'aller sur les traces des
 » députés, afin de l'accoutumer à connoître toutes les routes. Il n'y a point
 » de bornes ou de fontaines un peu remarquables, dont il ne doive sçavoir
 » la juste position, & qu'il ne soit prêt à prouver la connoissance qu'il en a,
 » en y portant au premier ordre une branche cassée ou quelque autre chose.
 » Enfin il doit avoir dans la tête la géographie naturelle de tout son pays.

» Pour le familiariser avec la douleur, on l'enterre souvent jusqu'à la
 » ceinture dans une fourmilliere pleine de ces grosses fourmis, dont la piquê-
 » re donne la fièvre aux Européens, & on l'y laisse un temps considérable.
 » D'autres fois on se contente d'enchaîner trois ou quatre cents de ces fourmis
 » dans des feuilles, de maniere que leur tête passe d'un côté & leur corps
 » de l'autre. On couit toutes ces feuilles animées l'une à l'autre, & on en
 » fait des colliers, des brasses, des ceintures, des jarretieres & des cou-
 » ronnnes dont on orne le Roi novice, qui a besoin d'une confiance surpre-
 » nante pour supporter courageusement cette espece de torture.

» Quand on le juge assez éprouvé, on fait l'inauguration de cette ma-
 » niere. Toute la Nation assemblée va chercher le prétendant qui est à une
 » lieue, & même plus loin, caché sous des feuillages. Cette circonstance qui
 » n'est jamais oubliée, est pour faire entendre que l'aspirant fuit les hon-
 » neurs, où qu'on l'a tiré de la poussiere pour l'élever au-dessus de tous
 » ses compatriotes. Cette dernière interprétation se confirme encore par la

L'AMÉRI-
 QUE.

Initiation d'un
 Capitaine géo-
 tal.

L'AMÉRI-
QUE.

» cérémonie suivante. Chacun des assistants va en cadence mettre le pied
 » sur la tête du Roi; après quoi, on le leve & tous se prosterment & jettent
 » leurs arcs & leurs fleches a les pieds. Le Roi à son tour met le pied sur
 » la tête de ses sujets; ensuite on le ramene en triomphe au carbet, où il
 » trouve un grand festin préparé par les femmes. Avant que de manger, il
 » faut qu'il donne encore une preuve de son adresse, en lançant une fleche
 » dans une tasse de la grosseur d'un œuf qu'on a attachée sur le haut du
 » toit. Cela fait, chaque femme lui sert tour à tour une tasse de *Ouicou*,
 » qu'il est obligé de boire afin de montrer qu'il a autant de force pour boire
 » que trente hommes, de même qu'il en a eu assez pour le contenter du-
 » rant trente jours de la nourriture qu'un homme pourroit aisément pren-
 » dre en un seul jour. Néanmoins comme il est contraint de vomir souvent,
 » ce repas ressemble plus à une rude question qu'à un festin. Du reste ses
 » sujets l'imitent parfaitement, & ils ne cessent de boire & de manger que
 » lorsque les provisions sont épuisées.

» La cérémonie finie, le nouveau Capitaine en chef est censé avoir plein
 » pouvoir & entière autorité sur toute la Nation, qui ne fait plus rien que
 » par ses ordres & par son mouvement. C'est lui qui fait la paix ou la guerre
 » à son gré, qui règle les chasses & les pêches générales (1).

Sentiments des
Sauvages sur l'a-
me.

Les Iroquois & tous les autres peuples de l'Amérique ne peuvent donner une
 idée claire & distincte de ce qu'ils pensent sur leur ame; on s'aperçoit néan-
 moins qu'ils la regardent comme un esprit & une substance capable de penser;
 mais ils la confondent tellement avec la pensée, qu'ils n'ont que les mêmes
 termes pour exprimer l'une ou l'autre. Quoiqu'ils employent indifférem-
 ment des termes semblables pour exprimer les opérations de l'ame, ils en
 ont deux particuliers, dont l'un se rapporte proprement aux opérations de
 l'esprit, & l'autre à marquer celles du cœur & de la volonté. Ils ne pensent
 pas comme Descartes sur les bêtes, car bien loin d'en faire des automates &
 de pures machines, ils jugent, en les voyant agir, qu'elles ont une sorte
 de raison & même beaucoup d'esprit. Ils prétendent se connoître a leur
 langage, & ils les font survivre à leurs corps. En conséquence ils s'imagi-
 nent que chaque espece a dans le pays des ames, le type & le modele de
 toutes les autres, qui sont contenues dans cette espece. Ils donnent cependant
 aux hommes une grande supériorité sur tous les animaux qui habitent la terre
 avec eux.

Idées qu'ils ont
sur les songes.

Les Sauvages de l'Amérique ont sur les songes une idée, dont nul rai-
 sonnement ne peut leur faire sentir la foiblesse. Comme ils n'ont pas assez
 de Physique pour comprendre ce qu'on leur dit, ils s'obstinent à croire que
 leur ame, voyant le corps plongé dans le sommeil, & ne pouvant rester
 dans l'inaction, sort pour aller se promener & revient à son gîte. Ils s'ima-
 ginent encore que leur ame, restant dans leur corps pendant qu'ils dorment,
 contracte une union si intime avec leur génie protecteur, qu'elle est dans
 une espece d'extase, & qu'alors elle connoit tout ce qui lui est nécessaire.
 Les Américains se persuadent à leur réveil, que leur ame a vu réellement

(1) Les épreuves par lesquelles on fait
 passer les Capitaines, & les Chefs me sem-
 blent surpasser les forces d'un homme. Au
 reste je les ai rapportées telles qu'elles sont
 dans les relations des voyageurs. Le lecteur
 en portera son jugement.

les choses que leurs songes leur ont représentées, & ils agissent en vertu de leur opinion. Tous les songes ne les affectent pas également ; il y en a de plus mystérieux les uns que les autres, & ils en regardent plusieurs comme une espèce de fatalité, qui est pour eux d'une conséquence extrême. S'ils ont vu quelque chose en songe qu'ils aient cru devoir leur appartenir, ils n'ont aucune tranquillité qu'ils ne se soient rendus possesseurs de cette même chose, & ils la conservent alors aussi chèrement que leur propre vie. Si par malheur pour eux ils ont rêvé à quelque être animé, & que lorsqu'ils en sont maîtres, cet animal vienne à cesser de vivre, ils tombent dans une telle appréhension de mourir bientôt après, que leur frayeur leur cause quelquefois la mort.

S'il est difficile d'accomplir le songe d'un Sauvage, ou que l'accomplissement ait des conséquences fâcheuses, ou une extrême bisarrerie, les parents de celui qui a rêvé cherchent alors à éluder les suites funestes de ce rêve, en contrefaisant la chose désirée ou en feignant de l'accomplir de quelque manière que ce soit. D'ailleurs si l'accomplissement en est aisé, & qu'il dépende de quelqu'un de l'habitation, ou même des villages voisins, le Sauvage qui a rêvé est sûr d'obtenir ce qu'il souhaite. Outre cette liberté qu'ils ont de demander en particulier tout ce qui a été l'objet de leurs rêves, ils ont encore une fête générale, qui est comme la fête des songes ou des desirs. Elle se célèbre tous les ans à peu près dans la même saison, & dure quelquefois trois ou quatre semaines de suite. Plusieurs Nations la nomment *Onnonhouarori*, c'est-à-dire la folie, ou le renversement de tête ; & ce nom est très-juste, car ils paroissent dans ce temps avoir l'esprit entièrement troublé.

Tout le village entre dans une sorte de phrénésie, & chaque Particulier se peint le corps & le visage, ou s'habille & se coiffe d'une façon extraordinaire & bizarre. Les hommes courent ainsi équipés de cabane en cabane, rompant, brisant & renversant tout, sans qu'on puisse y trouver à redire, & sans qu'on songe même à s'en plaindre. Ces forcenés crient qu'ils ont rêvé & ils laissent deviner leurs songes à ceux qui les approchent, en leur montrant leurs habits qui sont des espèces d'hieroglyphes, & en leur disant seulement quelques mots dans leurs chansons. Celui qui a deviné est obligé de payer ou de satisfaire au désir du rêveur ; ce qu'il fait avec plaisir, parce que c'est un sujet de gloire pour lui d'avoir pu expliquer l'énigme. Les rêveurs sont ainsi chargés de haches, de chaudières, de meubles, de viande, enfin de tout ce qu'ils paroissent désirer. La fête dure autant que leurs provisions, & elle se termine enfin par la cérémonie d'aller jeter la folie hors du village, à peu près de la même façon que le bas peuple en Europe ensevelit carême prenant. Après la fête on rend à chacun tout ce qu'il a donné, qui n'étoit pas le mot de l'énigme.

Les peuples de l'Amérique septentrionale se font presque tous la même idée du pays que les ames habitent après leur mort. Ce pays, disent-ils, est situé du côté de l'Ouest & se trouve extrêmement éloigné. Chacun est, suivant leur opinion, obligé de s'y rendre après le trépas, & tient pour y arriver un chemin fort long, fort pénible, & dans lequel il a beaucoup à souffrir à cause des rivières qu'il faut marcher sur des ponts tremblants & si

Idée des San-
tages sur le pays
des ames.

Tome VIII.

Yyy

L'AMÉRI-
QUE.

étroits, qu'il n'y a qu'une ame qui puisse y passer. Au bout des ponts il se trouve des chieus pour disputer le passage aux ames & chercher à les faire tomber dans les eaux, dont la rapidité les roule de précipice en précipice.

Les ames, qui sont assez heureuses pour surmonter ces difficultés, arrivent dans un grand & beau pays, au milieu duquel on voit une magnifique cabane. Tharonhiaouagon, leur dieu, en occupe une partie & laisse l'autre à son ayeule Ataentsic. L'appartement de cette vieille est tapissé d'une quantité infinie de colliers de porcelaine, de brasses & d'autres meubles, dont les morts qui sont sous sa dépendance lui ont fait présent à leur arrivée. Ataentsic est maîtresse de la cabane, domine sur les ames, ainsi que son petit-fils, & prend plaisir à les faire danser. Il y a encore d'autres sentiments sur le pays des ames, mais ce qu'on vient de voir est comme le fond où tout le reste se réduit. Il y a toute apparence que les Sauvages, assez éclairés naturellement pour discerner le bien d'avec le mal, croyent que le pays des ames est partagé en différents endroits destinés à punir le vice, ou à récompenser la vertu.

Diverses for-
mes de Gouver-
nements.

Chaque Nation Américaine a une forme de Gouvernement, soit Monarchique, soit Olygarchique. Dans les Etats Monarchiques, les peuples ont un grand respect pour leurs Rois, & se soumettent entièrement à toutes leurs volontés. Quelques peuples de la Louisiane & de la Floride paroissent honorer leurs Chefs d'un culte religieux & divin, comme les images de la Divinité. Les Chefs des Nations errantes de la langue Algonquine & des Barbares de l'Amérique méridionale affectent une autorité despotique, dont ils sont si jaloux qu'ils aiment mieux s'exposer à être détruits, que de s'unir plusieurs ensemble, de peur de perdre quelque chose de cette autorité. Chaque un de ces petits Rois forme un Etat d'une petite riviere à l'autre, & cette riviere porte souvent le nom du Chef & du village où il domine.

Gouvernement
des Hurons.

Le Gouvernement des Hurons est Républicain ; & voici quelle est sa forme. Chaque village est distingué en trois familles ; savoir, celle du Loup, celle de l'Ours & celle de la Tortue. Ces familles sont comme des espèces de tribus, & chacune a son chef, ses Agoianders, ses Anciens & ses guerriers. Tous réunis ensemble composent le corps du village, & forment l'état de leur République. Le chef d'une tribu reçoit plusieurs noms, qui sont une marque de sa prééminence sur la tribu à la tête de laquelle il se trouve. Le premier de ces noms est celui de *Roiander Gôa*, c'est-à-dire, le noble par excellence ; le second est celui de la tribu même qu'il représente, & par conséquent un chef est appelé le Loup, l'Ours, ou la Tortue, suivant la tribu dont il est le chef. Le troisième nom est celui de *Roxsten Gôa*, qui signifie le vieillard, ou l'Ancien par excellence. Ce nom ne convient pas toujours à l'âge de celui qui est en place, car ce n'est quelquefois qu'un jeune homme, mais il est attribué au rang qu'il occupe. Enfin les chefs prennent encore le nom du pays même où ils sont.

La dignité de chef est perpétuelle & héréditaire dans la cabane, passant toujours aux enfants de ses tantes, de ses sœurs, ou de ses nièces du côté maternel. Dès qu'un chef meurt, on doit songer à le remplacer, & le choix de son successeur est remis à la Matrone qui a la principale autorité. Elle en confère d'abord avec ceux de sa cabane, & ensuite avec ceux de sa tribu, à

qui elle n'a pas de peine à faire agréer celui qu'elle a destiné pour succéder au défunt. Elle n'a pas toujours égard au droit d'aïnesse, & ordinairement elle prend celui qui paroît le plus propre à soutenir ce rang par ses bonnes qualités. On fait voir aussitôt dans le village celui que la Matrone a choisi, & sans autre examen il est proclamé & reconnu Chef. On le reçoit de même dans les autres villages de la nation Iroquoise, & chez les autres nations alliées, & cette action est toujours accompagnée de fêtes & de solennités. On observe à peu près les mêmes cérémonies chez les autres Nations, quant à la manière de faire reconnoître un Chef. Si celui qui est élu est encore trop jeune pour gérer les affaires par lui-même, on lui donne un tuteur ou un Régent, & ce tuteur est reconnu & proclamé en même temps que son pupille. Il est chargé personnellement au nom de ce pupille de tout ce que celui-ci devoit faire pour le bien public, si son âge l'en rendoit capable.

L'autorité des Chefs s'étend proprement sur ceux de leurs tribus qu'ils considèrent comme leurs enfants. Ils les nomment communément leurs neveux, & il est rare qu'ils se servent en parlant d'eux, de termes qui répondent à celui de sujets. Quoiqu'ils aient une autorité absolue, ils affectent de laisser chacun jouir d'une entière liberté, & à les voir avec le commun du peuple, on diroit qu'ils sont tous égaux. Tandis que les plus petits chefs des États Monarchiques se font porter sur les épaules de leurs sujets, & se font rendre beaucoup de devoirs, les Chefs chez les Iroquois n'ont aucune marque distinctive, ni couronne, ni sceptre, ni gardes, ni haches consulaires qui puissent les faire discerner des autres habitants. La sorte de liberté dont tous les Particuliers semblent jouir sert à retenir les premiers Chefs, & les engage à ne commander rien qui puisse faire de la peine à quelqu'un, & être suivi d'un refus. Le peuple de son côté, persuadé qu'il est libre de refuser son consentement à ce que le Chef demande, se contente de cette idée d'indépendance, & obéit sans chagrin. Quoique les Chefs n'aient aucune marque de distinction & de supériorité, & qu'on leur rende peu d'honneurs particuliers, on ne laisse pas d'avoir pour eux un certain respect, & surtout dans les affaires qui regardent les intérêts publics. Les Conseils s'assemblent par leurs ordres, & se tiennent dans leurs cabanes, à moins qu'il n'y ait une cabane publique destinée uniquement pour les Conseils. Les affaires se traitent toujours au nom des Chefs, qui président à toutes sortes d'assemblées, & qui ont une part considérable dans les festins, & dans les distributions générales. Enfin ils ont quelques autres prérogatives qui suivent la prééminence de leur état, comme ils ont aussi certains devoirs onéreux qui servent à contrebalancer les foibles avantages qu'ils peuvent avoir d'ailleurs.

Dans les tribus chaque famille particulière a un Agoiander, Officier dont les fonctions sont de veiller aux intérêts de la Nation ; d'avoir l'œil au fîs, ou trésor public ; de pourvoir à sa conservation, & de présider à l'usage qu'on doit faire de ce qui y est contenu. Ces Agoianders sont toujours choisis par les femmes, qui remplissent, même quelquefois ces emplois, & on les fait simplement reconnoître dans les Conseils, sans les produire chez les Nations alliées, comme on fait à l'égard des Chefs.

Après les Agoianders on compte les Sénateurs, c'est-à-dire, les vieillards, ou les Anciens. Le nombre de ces Sénateurs n'est point déterminé, & chacun

Y y ij ●

Agoiander.

Sénateurs ou
Anciens.

L'AMÉRI-
QUE.

a droit d'entrer au Conseil pour y donner son suffrage, dès qu'il a atteint l'âge auquel on attribue la prudence, & l'expérience dans les affaires. Ceux qui composent ainsi le Conseil savent gagner l'estime de leurs compatriotes, & s'attirer une certaine autorité, selon le degré d'habileté qu'ils font voir.

Guerriers.

Le quatrième & dernier corps des Nations Iroquoises est celui des *Agos-Kenrhagete*, ou des Guerriers, composé de jeunes gens en état de porter les armes. Les Chefs de tribus sont ordinairement à la tête de ces guerriers, lorsqu'ils ont fait leurs épreuves d'exercices militaires, & qu'ils sont capables de commander. Outre les Chefs ordinaires de la nation, les Guerriers en reconnoissent d'autres qui sont positivement Chefs de guerre, & qui ont fait toutes les preuves nécessaires de valeur, de conduite & de service.

Des Conseils.

Avant qu'on tienne un Conseil, les femmes délibèrent les premières entre elles sur les affaires particulières ou communes qu'on doit agiter. Elles font savoir ensuite aux Chefs de la Nation quelle est la nature de l'affaire en question, afin qu'ils délibèrent à leur tour. Les Chefs sur ces avis convoquent une assemblée des Anciens de leur tribu, & si la chose dont on doit traiter intéresse le bien commun, tous se réunissent dans le Conseil général de la Nation. Les Guerriers ont aussi leur Conseil à part pour les manières qui regardent leur profession, mais tous les Conseils particuliers sont subordonnés à celui des Anciens, qui est comme le Conseil supérieur; ce Conseil a des séances qui sont particulières, & d'autres qui sont publiques. Les premières se tiennent pour délibérer sur leurs différents intérêts de quelque nature qu'ils puissent être; & les secondes pour déclarer publiquement ce qui a été résolu. Les séances publiques se tiennent encore pour toutes les affaires de la Nation qui demandent quelque solennité, comme recevoir des Ambassadeurs, leur répondre, annoncer la guerre, pleurer les morts, &c.

Il n'y a gueres que les Anciens qui aient voix délibérative dans les Conseils; les Chefs mêmes & les Agoianders n'oseroient y ouvrir la bouche à moins que leur âge ne leur donnât cette liberté. Ils y assistent néanmoins quelquefois, mais c'est plutôt pour écouter, & pour se former que pour dire leur sentiment. Ceux mêmes des Chefs qui sont les plus estimés par leur capacité déferent tellement à l'autorité du Conseil des Anciens, qu'ils ne font qu'exposer par eux-mêmes, ou par des gens qui sont à eux, le sujet qui doit être mis en délibération, après quoi ils finissent toujours, en disant : *Penfex-y, Anciens, vous êtes les maîtres; ordonnez*. On délibère dans ces Conseils avec beaucoup de poids & de réflexion, & chacun des opinans examine attentivement les raisons pour & contre l'intérêt public, ou la justice. Après avoir mûrement pesé les circonstances & les suites qui peuvent arriver au sujet de l'affaire proposée, ils rendent compte de leur décision, & la rendent si plausible qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver. Cependant ils ne font pas toujours de même sentiment; mais lorsque cela arrive, ils discutent chacun leurs raisons avec tranquillité & modération, & enfin ils ne rompent leur Conseil qu'après s'être trouvés tous d'accord. Comme le bien public est toujours le mobile de toutes leurs actions, ils ne tardent pas à revenir de leurs premières opinions, si on leur fait sentir qu'elles pouvoient porter atteinte aux intérêts de la Nation. Quelque soit leur zèle pour le bien public, il

arrive quelquefois qu'ils songent à leur avantage particulier, & souvent les Chefs font jouer plusieurs ressorts secrets pour venir à bout de leurs desseins.

Les Orateurs sont ceux dont les Chefs se servent ordinairement dans leurs intrigues, & ces Orateurs qui ont communément assez de génie & d'éloquence portent la parole au Conseil, & déduisent avec art les raisons qu'ils veulent faire trouver bonnes. Les discours qu'ils prononcent ne consistent point en de longues barangues; au contraire, les Iroquois demandent un discours vif & concis. Le style qu'ils emploient est néanmoins figuré & métaphorique, mais il est varié suivant le différent caractère des affaires. L'Orateur a auprès de lui une ou deux personnes pour lui rappeler ce qu'il doit dire, pour lui rafraîchir la mémoire sur ce qui a été conclu, & pour veiller à ce qu'il dise les choses de suite & par ordre; ce qui se fait néanmoins avec décence, & sans qu'on l'interrompe. Les femmes ont leurs Orateurs femelles, qui parlent pour elles dans les Conseils publics, & quelquefois elles choisissent parmi les hommes un Orateur, qui parle comme s'il étoit une femme, mais cela ne se pratique gueres que dans les Ambassades, ou dans les assemblées des Nations.

Parmi les affaires qui se traitent dans les Conseils des Sauvages, il y en a de plusieurs sortes, ainsi que par-tout ailleurs; sçavoir de purement civiles, de criminelles, de police, & d'autres qui sont proprement des affaires d'Etat, comme faire la guerre, ou la paix; envoyer ou recevoir des Ambassadeurs; contracter de nouvelles alliances, ou affermir les anciennes. A l'égard des démêlés qui arrivent dans les affaires civiles, ils sont rares & finissent en peu de temps. L'union admirable qui regne entre les Iroquois, vient sans doute de leur indifférence sur les actions de leurs compatriotes, qui sont maîtres d'agir comme ils veulent sans craindre d'être blâmés, ou raillés par qui que ce soit d'une autre cabane. La jalousie, l'avarice, ou le desir de la vengeance causent quelquefois des désordres parmi les Sauvages; mais cela est peu fréquent, & le Conseil des Anciens cherche aussitôt à appaiser les troubles par quelque tempérament.

Si quelqu'un d'une cabane a tué un autre de la même cabane, personne du village ne cherche à éclaircir le fait, parce qu'on présume que celui qui a été tué l'a été légitimement, & que puisqu'il devoit être plus cher à son meurtrier que toute autre personne, le dernier doit être plaint d'avoir été forcé d'en venir à de fâcheuses extrémités. Ce droit de vie & de mort que ceux d'une cabane semblent avoir les uns sur les autres, est encore plus sensible dans l'ancienne coutume qu'ils avoient, & qui regne encore en plusieurs endroits, de tuer leurs vieillards lorsque l'âge les rendoit tout-à-fait inutiles. Les Algonquins & les autres Nations errantes de l'Amérique sont beaucoup plus sujettes à cette inhumanité, parce qu'étant presque toujours en course, elles ne peuvent trainer sans cesse des vieillards incommodes avec elles.

On vient de voir qu'on ne fait chez les Iroquois aucune information sur un meurtre commis dans une cabane par un de ceux qui occupent la même cabane. Il n'en est pas de même lorsqu'une personne en tue quelqu'un d'une autre tribu, d'une autre cabane, d'un autre village, & encore plus d'une Nation étrangère; car alors cette mort intéresse tout le public. Chacun prend vivement le parti du défunt, & cherche à appaiser les parents aigris par la

L'AMÉRIQUE.

ORATEURS.

Des affaires.

Affaires criminelles.

L'AMÉRI-
QUE.

perte qu'ils viennent de faire. Les parents & les amis du meurtrier mettent de leur côté tout en usage pour le garantir des effets de la vengeance des parents du mort. La satisfaction prescrite dans ce cas par la loi & l'usage consiste en soixante présents que le meurtrier fait offrir par le Chef de la tribu, qui prononce un discours à chaque présent. De ces soixante présents les neuf premiers se mettent entre les mains des parents pour ôter de leur cœur toute aigreur & tout désir de vengeance. Les autres sont suspendus à une perche au dessus de la tête du mort. Dès que les présents sont acceptés les parents se regardent comme pleinement satisfaits ; mais s'il arrive qu'avant le temps de la satisfaction, ils se vengent sur le meurtrier ou sur quelqu'un de sa famille, alors toute la peine retombe de leur côté, & les premiers, délivrés de l'obligation où ils étoient, sont même en droit d'exiger les présents qu'ils auroient dû faire.

Des affaires
d'Etat.

Les affaires d'Etat sont celles qui occupent davantage tous les esprits, & qui les remplissent d'inquiétude & de défiance. La crainte continuelle que les Sauvages, & principalement les Iroquois, ont des Nations voisines, est cause qu'ils veillent avec soin sur toutes leurs démarches pour profiter de toutes les conjonctures favorables de mettre sous main le désordre parmi elles, ou de se les attacher en se rendant nécessaires. Leur politique a sur ce point des ressorts infinis qui sont toujours dans le mouvement & dans l'action, & tandis qu'ils ménagent leurs alliés par des visites fréquentes & par des devoirs d'une civilisation réciproque, ils sont entièrement occupés au dedans à réfléchir sur ce qui se passe, à observer & à délibérer sans cesse sur les moindres événements, à former leurs jeunes gens aux affaires, & à leur apprendre le style de leurs Conseils, & la tradition orale de l'histoire de leur pays. Ils s'efforcent à faire naître & à entretenir en eux ce caractère guerrier, qui fait leur tranquillité pendant la paix, & leur sûreté pendant la guerre.

Toutes les affaires se traitent par des branches & par des colliers de porcelaine qui tiennent lieu de paroles, d'écritures & de contrats. Cette porcelaine n'est point composée d'une certaine terre, comme celle qu'on fait à la Chine, au Japon & en Europe ; mais c'est une espèce de coquillage extrêmement joli & qu'on admire pour la variété des couleurs. Les Sauvages regardent cette porcelaine comme une sorte de monnoye, & ils en font aussi leurs bijoux les plus précieux. Il y a deux espèces de porcelaine, l'une blanche qui est la plus commune ; l'autre d'un violet obscur & qui est beaucoup plus recherchée & plus estimée que la première. La porcelaine qui sert pour les affaires d'Etat est toute travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce & gros à proportion. On les distribue en deux manières, en branches & en colliers. Les branches sont composées de cylindres enfilés sans ordre à la suite les uns des autres comme des grains de chapelets. La porcelaine en est ordinairement toute blanche, & n'est d'usage que pour préparer à des présents plus considérables, ou pour terminer des affaires de peu de conséquence.

Les colliers sont longs & larges comme des ceintures, & les petits cylindres blancs & pourpre sont disposés par rangs & assujettis avec de petites bandes de cuir, dont on fait un tissu assez propre. La longueur, la largeur & la quantité des grains de couleur se proportionnent à l'importance

de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers communs & ordinaires sont de onze rangs de cent quatre-vingts grains chacun.

On trouve dans l'Amérique des Nations, où les hommes peuvent prendre plusieurs femmes, & d'autres où ils sont restraints à une seule. Ceux qui ont la liberté d'épouser plusieurs femmes ne s'attachent gueres qu'à deux ou trois, si l'on en excepte les Chefs qui prétendent avoir plus de privilèges que les autres. Dans ces pays, où la pluralité des femmes est autorisée, il y a toujours une principale épouse dont le mariage est plus solennel. Les Algonquins distinguent la première femme qu'ils ont épousée de toutes les autres, qui, comme dans les pays de l'Afrique, sont obligées de servir la principale épouse. Les Caraïbes ont, outre leurs femmes légitimes, des espèces de concubines, qui sont pour l'ordinaire les esclaves qu'ils ont enlevées à leurs ennemis. Ils se marient quelquefois avec ces esclaves, mais elles conservent toujours les marques de leur servitude, c'est-à-dire, qu'elles ne peuvent jamais porter les brodequins ni les cheveux de la longueur de ceux des autres femmes, qui jouissent des droits de la liberté. Ces femmes habitent souvent ensemble sous un même toit chez les Nations Algonquines, & elles sont assez unies entre elles; mais chez les Caraïbes, elles habitent différents villages, ou si elles sont rassemblées dans un seul village, leur mari fait bâtir des cases séparées, où elles sont chacune avec leurs enfants.

La plus vieille femme d'une cabane est chargée du soin de marier les garçons & les filles qui y sont. Pour les garçons elles sont hardiment les premières démarches auprès des parents de quelques filles qui peuvent leur convenir; mais à l'égard des filles de leur cabane, ces vieilles sont obligées d'attendre qu'on les recherche. Cependant si une fille commence à passer l'âge ordinaire pour entrer en ménage, les vieilles ne manquent pas de chercher secrètement les partis qui leur conviennent. Lorsque les parents d'un garçon & les parentes d'une fille sont convenus qu'on les mariera ensemble, les parents de l'époux envoient un présent dans la cabane de l'épouse, & les parentes de celle-ci sont aussi des dons à celles de qui elles en ont reçus. On croit que chez quelques Nations, les parents de l'épouse la conduisent tous ensemble chez son époux; mais cela se pratique différemment chez les Iroquois. L'épouse ne devant point quitter sa cabane y attend son époux, qui ne manque pas de s'y rendre à l'entrée de la nuit accompagné de tous les parents. Aussitôt qu'il est entré, on le fait asseoir sur une natte vis-à-vis du feu, & sa nouvelle épouse lui apporte un plat de *sagamité*, ou de bouillie de bled d'inde, & se met à côté de lui. Le mari mange ce qui lui est offert, ne dit pas un mot à sa femme, qui lui tourne un peu le dos & affecte de ne pas le regarder. Lorsque le nouvel époux a mangé ce qu'il juge à propos, il se leve pour sortir & la cérémonie du mariage est terminée.

Quoique l'époux & l'épouse appartiennent toujours à la cabane de la mère de la femme, & ne soient point censés la quitter, quand même ils formeroient une cabane séparée, ils contractent diverses obligations envers leurs parents de part & d'autre. La chasse & la pêche du mari est toujours pour les parents de la femme, pendant que celle-ci doit avoir soin d'entretenir le feu dans les cabanes des parents de son mari, s'ils sont en voyage ou à

L'AMÉR.
QUE.
Mariages

L'AMÉRI-
QUE.

la pêche. Elle est obligée même de faire porter à ces cabanes une certaine quantité de bois, & elle ne manque pas de le faire aussitôt que le mariage est arrêté, & qu'on a commencé les présents. Alors toutes les femmes de la cabane de l'épouse, aidées d'une partie de celles du village portent dans la cabane du mari plusieurs faisceaux de bûches d'un bois choisi exprès. L'épouse, pour récompenser celles qui l'ont aidée, donne à chacune de ses amies autour de grandes cuillerées de sagamité qu'elle a porté de charges de bois.

Au bout d'un an de mariage les deux époux n'ont plus à penser qu'à leur propre ménage, & le mari est obligé de partager exactement avec la femme le produit de sa chasse, soit qu'elle l'ait accompagné, soit qu'elle ait demeuré au village. Il est de l'honneur de l'époux que la femme & ses enfants ne manquent de rien pour la vie & soient entretenus avec soin. On voit beaucoup d'union dans la plupart des époux Américains; cependant il arrive quelquefois que le mari & la femme se dégoûtent l'un de l'autre, soit par mauvaise humeur, déaut de complaisance, entêtements, ombrages & soupçons d'infidélité mal fondés ou réels. Alors ils ont recours au divorce & se séparent; mais si le tort est du côté de la femme, le mari dissimule son chagrin autant qu'il lui est possible. Si par hasard il a des preuves convaincantes des infidélités que lui fait sa femme, il ne manque jamais de s'abandonner à tous les excès de la jalousie, & il signale sa vengeance, en insultant sa femme en particulier, & en lui arrachant quelquefois avec les dents le nez & les oreilles; souvent même il lui enlève sa chevelure, sans que personne ait droit d'y trouver à redire. Les Brasiiliens poussent les choses encore plus loin, car ils tuent leurs femmes dans ces occasions, & ils vont dire simplement à leurs beaux-pères: *j'ai tué ta fille parce qu'elle m'étoit infidelle*. Le père ne répond rien autre chose à ce discours sinon, *tu as bien fait, elle le méritoit bien*.

Les Caraïbes & les Galibis punissent l'adultère avec beaucoup de rigueur, & n'épargnent pas plus les hommes que les femmes. Si c'est l'homme qui est surpris en faute, il est appelé en jugement en présence de toute la Nation & après avoir essuyé une sévère réprimande, chacun des assistants lui verse sur le corps un vaisseau plein d'eau bouillante. Ensuite on le remet au pouvoir de son épouse, qui est accompagnée de ses parents, & qui, avec leur secours, peut faire mourir son mari, ou lui pardonner l'affront qu'il lui a fait. La punition des femmes est la même quant aux réprimandes & à l'eau chaude; mais au lieu de la rendre à son mari, on la livre à ses propres parents, qui, fâchés d'être contraints de restituer les présents qu'ils ont reçus en mariant la coupable, l'enterrent ordinairement toute vive, ou lui font souffrir une mort lente & cruelle.

Si les époux qui ont recours au divorce ont des enfants, le mari réclame toujours les garçons; mais les mères, se regardant comme maîtresses de les laisser aller ou de les retenir, ne manquent pas de s'arrêter à ce dernier parti, & de prendre de justes mesures pour tromper leur ardeur. Les enfants eux-mêmes, élevés sous les ailes de leurs mères, préfèrent aussi à rester avec elles.

Les femmes enceintes se ménagent peu pendant leur grossesse, & travaillent

travaillent comme à leur ordinaire. Elles vont aux champs, portent de gros fardeau, & elles prétendent que ces exercices violents facilitent leurs couches & rendent leurs enfans plus robustes. On croiroit qu'elles ne souffrent pas en accouchant ; mais c'est qu'elles ont assez de courage & d'empire sur elles-mêmes pour ne point marquer trop de sensibilité en cette occasion. Il y a des Nations où on donne impitoyablement la mort aux enfans qui viennent de naître, si leur mere en les mettant au monde a manqué de montrer la fermeté ordinaire aux femmes de ces pays-là. On croit que la foiblesse de la mere pourra influer sur l'enfant, & on aime mieux le priver de la vie, que de le voir dégénérer de la vertu de ses ancêtres. La même rigueur s'exerce sur les enfans contrefaits, & sur l'un de deux jumeaux, quand il arrive qu'il en naît. Les meres aiment leurs enfans avec une extrême passion, & quoiqu'elles ne leur donnent pas des marques de leur affection par des caresses, comme font les Européennes, leur tendresse n'en est pas moins réelle, moins solide & moins constante. Elles allaitent leurs enfans aussi longtems qu'elles le peuvent, & ne les sevrant que par nécessité.

Le berceau des enfans sauvages de la nouvelle France consiste en une ou deux planches fort minces, & d'un bois fort léger, qui ont deux pieds & demi de long. Elles sont rétrécies par en bas & arrondies par le pied, pour donner la commodité de bercer l'enfant, qui est enveloppé de bonnes fourrures & comme collé sur ces planches. Les langes ou fourrures sont gênés sur le devant par de larges bandes d'une peau peinte qui prête peu, & qui sont passées & repassées dans des cordelettes d'un cuir fort qu'on fait regner aux deux côtés du berceau. On fait déborder considérablement ces langes au dessus du berceau, & on les rejette par derriere quand on veut faire prendre l'air à l'enfant, ou bien on les fait retomber sur un demi-cercle attaché au berceau, afin de préserver l'enfant du froid en hyver, & des piquûres des maringouins en été. Deux grandes langes d'un cuir fort qui sortent du berceau par le haut, fournissent aux meres la facilité de le porter partout avec elles, de le charger au dessus de tous leurs autres fardeaux quand elles vont aux champs, ou qu'elles en reviennent, & de le suspendre à quelques branches d'arbres, où l'enfant est comme bercé & endormi par le vent, tandis que les meres travaillent.

En sortant du berceau, les enfans commencent d'abord à se rouler sur la terre dans les cabanes, où les meres les laissent ordinairement tout nus afin de les endurcir au froid, & dans la persuasion que leur corps prend une forme plus avantageuse. Dès qu'ils sont un peu grands, ils suivent leurs meres & travaillent pour la famille ; c'est-à-dire, qu'ils vont puiser de l'eau à la riviere & qu'ils portent des charges de bois proportionnées à leur force & à leur stature. Les meres accoutument ainsi peu à peu leurs enfans à rendre service dans le ménage ; mais d'ailleurs ils sont mal vêtus & fort négligés jusqu'à ce qu'ils entrent dans l'adolescence. Tout le tems que les meres sont maitresses des garçons, car elles le sont toujours des filles, elles n'ont pas la force de les punir des fautes qu'ils peuvent faire. Elles les laissent agir en tout à leur volonté, sous le mauvais prétexte que l'âge & la raison pourront corriger leurs défauts. Pernicieuse maxime suivie

malheureusement par un grand nombre de peres & de meres, qui ne s'apperçoivent pas qu'il favorisent par leur négligence les mauvaises habitudes de leurs enfants. Le plus grand châtement que les femmes sauvages emploient contre leurs enfants est de leur jeter de l'eau au visage, ou au moins de les en menacer. Lorsqu'ils sont prêts à sortir de leurs mains pour passer sous la conduite de leur pere, la mere leur représente quels sont les devoirs auxquels ils vont être assujettis.

Les instructions que les peres donnent à leurs garçons consistent seulement dans des discours propres à échauffer leur courage, à leur bien apprendre les courumes & les usages de la Nation, & à leur imprimer dans l'esprit quelle est la gloire qu'ils peuvent acquérir par leur adresse & par leur bravoure. On leur met en main pour eet effet un arc & des fleches, & peu à peu les jeunes gens deviennent fort adroits à se servir de ees armes.

Les occupations les plus laborieuses pour les hommes sont de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs cabanes; de préparer les peaux dont ils font leurs vêtements; de travailler à quelques petits meubles domestiques; de mettre en état leurs équipages de guerre, de chasser ou de pêche; enfin de songer à leurs ornements personnels. Ils ne commencent guerres à s'établir dans un endroit qu'ils n'en aient examiné les avantages ou les inconvénients, & ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs villages. Ils les placent le plus souvent qu'ils peuvent au milieu de bonnes terres, sur une petite éminence & au bord de quelque ruisseau, qu'ils font serpenter, s'il est possible, tout autour de leurs villages. Au centre de ees villages il y a presque toujours une place assez grande pour contenir les habitants assemblés. Les cabanes sont trop serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à être quelquefois toutes brûlées, si le feu prend malheureusement à une seule d'entr'elles. Les rues sont peu alignées, parce que chacun bâtit à l'endroit qui lui paroît plus commode & plus avantageux.

Autour des villages les plus exposés aux attaques des ennemis, les habitants bâtissent une sorte de palissade composée d'un triple rang de pieux de quinze à vingt pieds de hauteur. Les pieux du rang du milieu sont enfoncés droits dans la terre & s'élèvent perpendiculairement; mais les pieux des deux autres rangs sont croisés & entrelacés les uns dans les autres, & doublés partout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. En dedans de cette palissade, les Sauvages pratiquent une espèce de banquette avec des arbres couchés en travers, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre. Il y a de distance en distance des sortes de redoutes ou de guérites qu'on remplit de pierres pour se défendre de l'escalade, & d'eau pour éteindre le feu que les ennemis pourroient mettre. Les Sauvages montent à ees guérites au moyen de troncs d'arbres entaillés qui leur servent d'échelles.

La nature du terrain détermine la figure de l'enceinte d'un village, mais pour l'ordinaire elle est ronde, & la palissade n'a qu'une issue si étroite qu'on est obligé d'y passer de côté. On a soin aussi de laisser un intervalle raisonnable entre la palissade & les cabanes. Les plus gros villages n'ont guerres plus de cent cabanes qui sont d'un, de trois, de cinq ou même de

sept feux, & dans lesquelles il y a quelquefois plusieurs ménages. Les Sauvages des deux Amériques font leurs fortifications à peu près de la même manière; mais il est moins ordinaire à ceux de l'Amérique méridionale & généralement aux peuples errants de recourir à ces sortes de fortifications, à moins qu'ils ne soient actuellement en guerre, & qu'ils ne se trouvent exposés aux insultes de leurs ennemis.

Les Eskimaux, les habitants du détroit de Davis, de la nouvelle Zemble & les Californiens se retirent dans des cavernes que la nature leur a préparées, ou ils en font leurs habitations, dans lesquelles ils passent un hyver fort rude & fort long, sans oser sortir. Sur les bords de l'Orenoque, du fleuve des Amazones & dans quelques autres endroits, on voit des villages en l'air au milieu des marais. Il croît dans ces endroits des palmiers d'une hauteur prodigieuse qui se trouvent fort près les uns des autres, & c'est sur ces palmiers que les Naturels du pays construisent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des morceaux de bois longs & forts, & ils forment ainsi une espèce de plancher sur lequel ils élèvent leurs cabanes. Ces peuples, par cette façon de bâtir, se mettent à couvert des incursions subites de leurs voisins, des surprises des crocodiles & des tigres, de la piquûre des marigouins, qui ne peuvent s'élever si haut.

Les Nations errantes, comme celle des Algonquins, ne séjournant pas longtemps dans un même endroit, se contentent de faire des huttes extrêmement basses, où les hommes, les femmes, les enfants, les chiens couchent tous ensemble avec une malpropreté insoutenable pour tout autre qu'eux. Les Caraïbes donnent à leurs cases ou carbets communs une forme ovale, & les font d'environ soixante à quatre-vingt pieds de longueur sur dix-huit à vingt de hauteur. Le toit & les murs sont couverts de feuilles de latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qui sont tissues les unes avec les autres, de façon qu'elles mettent l'intérieur des cases parfaitement à couvert des injures de l'air. Les cases particulières ont la même forme que le carbet commun, & les femmes ont soin d'y entretenir la propreté en les balayant souvent. Les cabanes des Brasiiliens sont à peu près semblables, & comme une seule de leurs cabanes contient jusqu'à soixante & quatre-vingt personnes, cinq ou six cabanes suffisent pour faire un village.

De tous les peuples sauvages de l'Amérique, ce sont les Iroquois & les Hurons qui se logent le plus commodément. Leurs cabanes sont faites en forme de berceau de jardin, & elles sont larges de cinq ou six brasses, hautes à proportion & longues suivant la quantité des feux qu'elles contiennent. Celles qui n'ont qu'un feu ont environ trente ou quarante pieds de longueur, & chaque feu de plus augmente cette longueur de vingt à vingt-cinq pieds. Chacune de ces cabanes porte sur quatre poteaux, qui sont comme la base & le soutien de tout l'édifice. On plante dans toute la longueur des deux côtés & aux deux pignons des piquets, pour assujettir les écorces d'ormes qui en font les murailles & qui sont liées avec des bandes faites de la tunique intérieure, ou de la seconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on a soin de couvrir aussi d'écorces longues d'une brasse & larges d'un pied ou

Z z z ij

de quinze poutres. Ces écorces sont attachées l'une sur l'autre comme l'ardoise, & on les assujettit en dehors avec de nouvelles perches semblables à celles qui forment le ceintre en dedans. Outre cela on les fortifie encore par de longues pieces de jeunes arbres fendus en deux qui regnent dans toute la longueur de la cabane de bout en bout, & qui sont soutenues aux extrémités du toit sur les côtés, ou sur les ailes par des bois coupés en crochets & disposés à dessein en distance.

Les écorces, qui servent pour les murailles & le toit se préparent quelque temps d'avance. On les enlève des arbres dans le temps qu'ils sont en sève, & on les range l'une sur l'autre; après quoi on les gène avec quelque chose de pesant, & on les laisse ainsi sécher. On fait la même cérémonie pour les perches & les bois de construction; c'est-à-dire, qu'on redresse ceux qui doivent être placés perpendiculairement, & qu'on a soin de courber ceux qui sont destinés à former le ceintre. Lorsque le temps de mettre la main à l'ouvrage est arrivé, on y invite la Jeunesse du village, & pour l'encourager à mieux travailler, on commence par lui faire un festin. Chacun emploie ensuite son industrie, & en moins d'un ou deux jours le corps du bâtiment se trouve achevé. Alors ce sont les Particuliers pour lesquels on a bâti la cabane, qui sont chargés d'embellir l'intérieur & d'y ajouter les choses nécessaires pour leurs besoins. La place du milieu est toujours celle du foyer, dont la fumée en s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la cabane, & qui sert aussi à y donner du jour. Cette ouverture se ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou reculer quand on veut. On bouche toujours l'ouverture dans les temps de grandes pluies, ou quand il fait de certains vents impétueux, qui ne manqueroient pas de refouler la fumée dans les cabanes. Dans ces circonstances, il y a tout lieu de croire qu'on éteint le feu.

Autour du foyer & à quelque distance regne une estrade de cinq ou six pieds de profondeur & élevé de terre d'environ un pied. Ces estrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, servent de lits & de sièges pour s'asseoir. On étend sur les écorces, qui en forment le plancher, des nattes de joncs & des peaux ou fourrures. Lorsque les Iroquois veulent dormir sur ces lits, ils s'enveloppent dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux dans la journée, & passent la nuit aussi tranquillement qu'on le pourroit faire dans le meilleur lit. Les écorces qui ferment les estrades par le haut, & qui sont comme l'impéréal de leur lit, tiennent lieu d'armoire & de garde-manger. Les Sauvages méridionaux ont au lieu d'estrades, des lits suspendus qu'on appelle hamacs. Ces lits sont faits d'un tissu de coton ou de fil d'écorce d'arbre, & on les attache aux principaux piliers des cabanes, ou à des arbres quand on est en voyage. Les portes des cabanes sont des écorces mobiles & suspendues en dehors par le haut. Autrefois les Sauvages ignoroient l'usage des serrures & n'en avoient pas besoin; mais depuis l'arrivée des Européens dans leur pays, ils ont appris qu'il étoit nécessaire d'enfermer les choses qu'ils vouloient conserver.

Habillemens.

Les Eskimaux & les autres peuples de la terre du Labrador, du détroit de Davis & du voisinage de la nouvelle Zemble ont tout le corps couvert, excepté le visage & les mains. Ils se font des chemises avec les vessies &

les intestins des poissons, qu'ils coupent par bandes égales, & qu'ils cousent très-proprement. Cette chemise, qui a une espèce de capuchon pour couvrir le col & la tête, descend seulement jusqu'aux reins. Elle n'a point d'ouverture sur la poitrine, & pour empêcher qu'elle se déchire, elle est bordée à toutes les extrémités par un cuir noir fort délié. Sur cette chemise les Sauvages mettent une casaque de peau de loup marin, de cerf ou d'autres animaux, qu'ils prennent à la chasse. Ces peaux restent garnies de leur poil, & sont parfaitement bien préparées. Les peuples qui en font usage les coupent par bandes & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paroissent faire qu'une seule pièce. Ils se font de cette manière des casques qui descendent un peu plus bas que leurs chemises. Ils ont les cuisses & les jambes couvertes d'une sorte de haut de chausse & de bas qui sont de même étoffe, & semblent ne faire qu'un tout ensemble. Les femmes sont habillées à peu près comme les hommes, excepté que leur casaque descend jusqu'au gras de la jambe, & qu'elle est serrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement plusieurs osselets fort pointus de la grosseur d'une aiguille de tête.

Les habillements des Iroquois & des autres Sauvages moins septentrionaux consistent en plusieurs pièces qui sont le brayer, une sorte de tunique, les bas ou mitasses, les souliers & la robe. Le brayer est une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre, & les hommes se la passent entre les cuisses & se l'attachent avec une ceinture par devant & par derrière. La tunique est une sorte de chemise sans manches, faite de deux peaux de chevreuil, minces, légères, dépouillées entièrement de poils & découpées comme une frange au bas & à la naissance des épaules. Cette tunique, qui est particulière aux Nations Huronne & Iroquoise, est de tous leurs vêtements celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, surtout les hommes. Les bas ou mitasses se font d'une peau repliée & cousue qui s'étrécit dans le même sens que la jambe, & à laquelle on laisse en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes ne les font pas monter plus haut que le genouil, & les attachent au dessous avec des jarretières; mais les hommes les portent jusqu'à la moitié de la cuisse, & les contiennent en les liant sur leurs hanches à la ceinture qui tient leur brayer.

Les bas n'ont point de pied, mais ils se trouvent renfermés dans des espèces de souliers d'une peau simple sans talon & sans semelle de cuir fort. Cette peau se fronce sur les doigts du pied avec des cordes de boyaux, & tient en état les bas qu'on a introduits dedans. Quelques-uns font monter ces souliers jusqu'au milieu de la jambe, pour être moins incommodés des neiges. La robe est simplement une peau quarrée longue d'une brassée sur une brassée & demie de largeur. Cette peau est quelquefois garnie de poils & vient d'un élan, d'un cerf, d'un daim, &c. Elle est toujours frangée en haut & en bas par des découpures de la peau même. Les Sauvages s'enveloppent dans ces robes, qu'ils portent d'une manière négligée sans les attacher, à moins qu'ils ne soient en voyage. Alors ils se les lient au milieu du corps, & s'il fait mauvais temps, ils s'en couvrent la tête.

Les Sauvages sont peu d'apprêts pour préparer leurs peaux, ils les mettent

L'AMÉRIQUE.

Manière de préparer les peaux.

d'abord tremper dans l'eau assez longtemps, & après les avoir bien raclées ils les rendent douces & flexibles à force de les manier. De sorte qu'elles sechent pour ainsi dire entre leurs mains. S'ils les veulent adoucir encore davantage, ils les frottent avec un peu de cervelle de quelque animal. Les peaux qu'ils destinent pour être à l'épreuve de l'eau, comme celles dont ils font leurs souliers, sont préparées différemment des autres. Ils les suspendent au haut de leurs cabanes sur des perches, attachées à ce dessein aux poteaux qui soutiennent la cabane & qui environnent les foyers. La fumée, en s'élevant sans être gênée comme dans nos tuyaux de cheminée, pénètre peu à peu les peaux sans les jaunir, ni les noircir, & tient lieu de l'huile dont on se sert en Europe. Toutes ces peaux sont d'un très-bon usage, & dans l'art de les préparer elles ne courent point risque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe. Lorsque les Sauvages sont pressés de se servir d'une peau, ils se contentent de faire dans la terre un petit trou sur lequel ils suspendent une peau cousue en forme de poche & soutenue par de petites branches, qui l'assujettissent intérieurement dans toute sa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri & d'autres matières qui ne puissent pas s'enflammer, & de cette façon la fumée qui s'en exhale, ne sortant point au dehors, pénètre bientôt cette peau, qu'on peut ensuite laver sans craindre qu'elle se ride. Cette manière de fumer est la plus prompte, mais elle jaunirait les cuits.

Les Sauvages peignent aussi leurs peaux, & ils y font des figures de différentes couleurs qui y donnent un certain agrément. La peinture qu'ils emploient pour cela est une espèce de minium ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre qui se trouve sur les bords de quelques lacs ou de quelques rivières. Ils se servent encore des suc & des cendres de certaines plantes. Plusieurs peuples de l'Amérique se peignent le corps de ces mêmes couleurs, mais la prétendue beauté qu'ils se procurent par ce moyen leur cause un mal réel. Premièrement on crayonne sur leur chair le dessein des figures qu'on doit y graver, & après avoir parcouru toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets la chair jusqu'au vif, on infinue dans les piquures les couleurs qu'on veut. Cette introduction de matières hétérogènes fait ordinairement enfler les chairs, & cause la fièvre pendant quelques jours.

Entre les Sauvages septentrionaux, il y a des Nations qui ont plus de goût que d'autres pour ces espèces de peintures. Elles sont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride & vers la Louisiane, que chez les peuples qui sont plus au Nord. Les Iroquois ont admis cet usage, mais les hommes sont presque les seuls qui se fassent piquer, & la plupart ne le font qu'au visage. Les femmes de cette Nation ne veulent point recevoir cette coutume, & il n'y en a qu'un petit nombre d'entre elles qui se font tracer le long de la mâchoire une petite branche de feuillage, prétendant, par cette méthode, prévenir ou guérir le mal de dents. Les Sauvages outre ces peintures ineffaçables qu'ils se faisoient autrefois sur le corps, se barbouilloient encore avec des couleurs qu'ils pouvoient enlever & renouveler toutes les fois qu'ils en avoient envie.

Les femmes sauvages sont extrêmement jalouses d'avoir de longs cheveux,

Coiffures des femmes sauvages.

& l'affront le plus sanglant qu'on pourroit leur faire seroit de les leur couper, parce qu'elles n'oseroient plus alors se montrer. Leurs cheveux, & généralement ceux de tous les Sauvages, sont très-beaux & du noir le plus foncé. Elles les graissent d'huile & ont un très-grand soin de les poigner. La plupart les tressent & les laissent pendre; mais les femmes Huronnes & les Iroquoises les partagent des deux côtés de la tête, les faisant ensuite revenir par derrière, où elles les lient le plus près de la tête qu'il leur est possible. Elles reprennent ces cheveux pendants, y mêlent d'une certaine écorce concassée qui sert à les conserver, & après les avoir repliés de manière qu'ils ne descendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille, préparée & enduite du vermillon le plus éclatant. Les Iroquoises ne se percent point le nez, les lèvres ni les joues, comme plusieurs hommes de leur Nation & d'autres; elles se contentent de se faire trois trous aux oreilles & d'y passer quelques pendants de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de flèche.

Les huiles dont les Sauvages se graissent le corps, pour se préserver de vermine, les rendent très-puants & sont désagréables à voir. Tous leurs autres ornements consistent en des couronnes; des colliers qu'ils mettent autour de leur cou, & qui sont faits de porcelaine taillée de différentes formes; des bracelets de la même matière, des ouvrages de plumasseries ou de poil tressé. Chacun se fait ainsi une parure selon son goût, tant qu'il est dans un âge propre à ces amusements; car dès qu'un Américain a passé un certain âge, il se fait gloire de vivre dans une grande négligence, & de ne porter plus rien de superflu, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

Les femmes sauvages sont chargées de la culture des terres, de la préparation du manger & du soin d'élever leurs enfants. Le grain qu'elles semoient avant que les Européens leur en eussent porté d'Europe, étoit le maïs, connu autrement sous les noms de bled d'Inde, bled d'Espagne & bled de Turquie. En Canada les femmes commencent leur travail aussitôt que les neiges sont fondues. La première façon qu'elles donnent aux champs est d'y ramasser le chaume & de l'y brûler. Elles remuent ensuite la terre assez légèrement; néanmoins elle est suffisamment disposée à recevoir le grain qu'on doit y jeter. Les champs qu'on doit semer ne se rangent point par guerets & par sillons comme en Europe, mais par petites mottes rondes de trois pieds de diamètre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de bled d'Inde qu'on a soin de couvrir. Toutes les femmes d'un village s'unissent ensemble pour travailler, & elles passent d'un champ à l'autre en s'aidant mutuellement. Elles ont d'autant moins de peine à se rendre ce service les unes aux autres, que leurs champs n'étant point séparés par des hayes ou des fossés, ne paroissent faire qu'une seule terre. Elles n'ont cependant aucune contestation sur les bornes; car chacune sçait reconnoître les siennes, sans se jamais tromper.

Occupations
des femmes.

La maîtresse d'un champ, distribuée aux travailleuses qui se proposent pour l'aider le grain de semence, & outre le maïs, on sème dans l'Amérique de petites fèves, des citrouilles d'une espèce différente de celles d'Europe; des melons d'eau, & de grands tournesols. Les fèves se mettent dans la terre à

côté du bled d'Inde, dont la tige leur sert d'appui, comme l'orme à la vigne, mais les citrouilles & les melons sont cultivés dans des champs à part. Les femmes ont grand soin de tenir leurs champs bien propres, & elles en arrachent scrupuleusement toutes les mauvaises herbes jusqu'au temps de la récolte. Aussitôt que le bled est en état d'être moissonné les femmes s'assemblent de nouveau, & l'arrachent avec les feuilles qui environnent l'épi. Ces feuilles se tressent autour du bled pour le conserver, & les femmes invitent les hommes à leur prêter la main dans cette occasion. Les Sauvages séchent leur bled en le mettant sur de grandes perches, & sur l'avant ou vestibule extérieur de leurs cabanes. Dans quelques endroits, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puisse y jouer, & que le grain ne moisisse point. A la Floride on transporte le maïs dans des greniers publics, où il reste jusqu'à ce qu'on le distribue d'une manière proportionnée au besoin de chaque famille, & au nombre des personnes qui les composent. A l'égard des citrouilles & des fruits, les Sauvages les conservent singulièrement. Ils font des trous de quatre ou cinq pieds de profondeur dans la terre, les natent en dedans avec des écorces; placent ensuite leurs fruits, & couvrent les trous de terre. La neige, loin de gâter ces fruits, sert à les conserver, en ce qu'elle les garantit de la gelée.

La sagamité n'est autre chose qu'une sorte de bouillie que les femmes Sauvages font avec leur maïs, après l'avoir légèrement grillé dans les cendres chaudes, broyé ensuite dans des mortiers de bois, & enfin vanné dans des paniers pliants faits de joncs. Tous les matins on prépare cette sagamité pour l'entretien de toute la famille, & aussitôt qu'elle est cuite, on la met dans des petits plats faits d'écorce ou de racines d'arbres. Le nombre de ces plats est toujours égal à celui des personnes qui sont dans la cabane. Il n'y a point d'heures réglées pour les repas, & chacun mange suivant son appétit, & au moment que la faim le presse. Outre les petits plats dans lesquels on met de la sagamité, les Sauvages en ont encore un grand plat rempli, & ce plat est destiné pour ceux qui viennent rendre visite au maître de la cabane.

Si un particulier de quelque considération fait une bonne chasse, ou une bonne pêche, il doit selon les occasions en faire des présents aux Anciens, à ses parents & à ses amis. Ces sortes de largesses mettent quelquefois les familles qui les font un peu à l'étroit, mais personne n'ose se dispenser de les faire. D'ailleurs il y a des circonstances, où chacun est obligé de fournir son contingent, & de contribuer aux dépenses publiques du village.

Quelques Nations dans l'Amérique septentrionale se nourrissent d'une sorte de grain qui pousse naturellement, & qu'on nomme *Folle Avoine*. C'est une plante marécageuse qui ressemble un peu à l'avoine, mais qui est mieux nourrie. Les Sauvages vont au temps de sa maturité la chercher dans leurs canots, & ils ne font que secouer les épis qui s'égrainent si facilement que les canots en sont bientôt remplis. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale & méridionale mangent aussi plusieurs sortes de racines qu'ils préparent de diverses manières.

Comme les peuples de l'Amérique ne sont point dans l'usage de fumer leurs terres, elles cessent peu à peu de produire suffisamment, & mettent
les

les habitants d'un village dans la nécessité de s'aller établir d'un autre côté, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. D'ailleurs, si le pays est froid, un autre inconvénient plus pressant encore oblige les habitants à changer souvent de demeure. Les femmes ont coutume de porter tous les jours à leurs cabanes le bois de chauffage, & plus leur village reste dans un même endroit, plus le bois en est éloigné ; de sorte qu'au bout de quelques années, elles ne peuvent plus supporter la fatigue de porter fort loin sur leurs épaules de pesantes charges de bois. Lorsqu'il s'agit de transporter un village d'un lieu à un autre, les habitants prennent leurs mesures de bonne heure, & vont marquer dans les bois, la place des nouveaux champs qu'ils comptent faire cultiver. Par toute l'Amérique, ce sont les hommes qui sont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce sont eux aussi qui en tout temps sont obligés de couper le gros bois, dont les femmes ne peuvent venir à bout ; en sorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats, & de le transporter dans leurs cabanes.

Les femmes Sauvages ne sement point de chanvre, ni de lin, parce que la terre produit d'elle-même plusieurs plantes filacées, dont elles savent faire usage, & qu'elles mettent en œuvre sans beaucoup de peine, & sans se servir de fuseau ni de quenouille. Telles sont une sorte de chanvre sauvage, diverses espèces de pites dont on tire un fil très-délié, & deux ou trois sortes de cotonniers dont les femmes des Caraïbes font des hamacs. Les Iroquoises, & les habitants de la Nouvelle France font un fil de l'écorce du bois blanc, & fabriquent avec ce fil des sacs à mettre les provisions de leurs maris quand ils vont en voyage, des colliers ou des longes pour porter des fardeaux, & enfin divers autres petits ouvrages suivant leurs besoins. Dans plusieurs des choses que les Iroquoises font avec ces différentes sortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'élan, de bœuf sauvage, ou d'autres animaux qu'elles teignent de diverses couleurs. Pour faire ces teintures, elles se servent de plusieurs sucs exprimés de certaines plantes, ou bien elles mettent bouillir les choses qu'elles veulent teindre avec des racines & des herbes dont elles connoissent l'effet. On emploie, pour les coutures des robes de peaux, des boyaux desséchés d'animaux, ou des filaments tirés de leurs nerfs.

La guerre est pour les Iroquois, pour les Hurons, & sans doute pour tous les autres Sauvages de l'Amérique, un exercice nécessaire ; car outre les motifs ordinaires qu'ils peuvent avoir de chasser des voisins incommodes qui leur causent de l'ombrage, leurs loix fondamentales les obligent d'embrasser la profession des armes. On remarque chez ces peuples deux espèces de guerre ; l'une particulière, lorsqu'elle ne se fait que par de petits Partis, & l'autre générale lorsque la Nation marche en corps d'armée, & combat en son propre nom. Les Chefs des petits Partis, qui souvent ne sont d'abord composés que de sept ou huit hommes, ne consultent pas toujours les Anciens de leurs villages, mais ces derniers ne s'opposent pas à leur entreprise si l'intérêt de la Nation n'en doit rien souffrir. Si au contraire les Anciens craignent que le nombre de ces Partis ne cause quelque dommage aux villages où ils se forment, ils agissent sous main pour empêcher les Chefs de songer à se mettre en chemin. Si leurs intrigues secrètes n'ont pas réussi, ils

Tome VIII.

Aaaa

Guerre des Sauvages.

laissent partir ces Chefs, qu'ils parviennent bientôt à faire rentrer dans le village, en leur faisant porter de faux avis.

Dans la crainte d'attirer sur leur pays une guerre fâcheuse en commettant quelque violence sur les Nations voisines, ces petits Partis détachés vont porter la guerre chez les peuples les plus reculés. Ils sont quelquefois deux ou trois ans en chemin, & font jusqu'à environ mille lieues pour casser une tête, & enlever une chevelure. Cette petite guerre, à la bien considérer, n'est qu'un pur assassinat; mais les Sauvages ne la regardent pas dans ce point de vue, & ils s'imaginent au contraire avoir fait une action glorieuse & qui les honore beaucoup.

La guerre qui se fait de Nation à Nation est ordinairement fondée sur quelques raisons de jalousie, ou d'aigreur, & si ces deux passions sont parvenues à un certain degré, les Sauvages de l'une & de l'autre Nation cherchent tous les moyens imaginables pour en venir à une rupture éclatante. Leurs Conseils des Anciens, des deux côtés, ne se déterminent néanmoins à la guerre qu'après de mûres & longues délibérations, & ils n'omettent rien pour s'assurer de tous leurs alliés à qui ils envoient dans cette vue des présents de colliers. Lorsque la guerre est résolue, & que toutes les mesures sont bien prises, on lève publiquement la hache, on l'envoie porter solennellement aux Nations alliées, & on chante la guerre dans tous les villages. A la Floride, la manière de déclarer la guerre étoit autrefois d'aller planter sur les terres ennemies dans les passages les plus exposés des fleches au sommet desquelles on attachoit un flocon de coton ou de laine. Plusieurs peuples de l'Amérique septentrionale substituent aux fleches un casse-tête peint de noir & de rouge; mais cette manière de déclarer la guerre dans les formes est extrêmement rare. Peu scrupuleux sur la justice de leur cause, les Sauvages le sont encore moins à observer les anciennes formalités, & ne songeant qu'à opprimer leurs ennemis, leur seul but est de les surprendre, & de les accabler au moment qu'ils s'y attendent le moins.

Aussitôt que la hache étoit levée, les Chefs de guerre se dispoient à assembler des troupes, & ceux qui avoient dessein de prendre les armes donnoient à ces Chefs un morceau de bois façonné & peint d'une manière particulière, comme le lien de son engagement. Alors on chantoit la guerre dans une cabane du Conseil, où tout le monde s'assembloit pour prendre part au festin que le Général ou Chef de guerre donnoit à ses dépens. Les Guerriers qui se trouvent à cette assemblée, car l'usage s'en conserve encore, y viennent parés de leurs armes, & peints d'une manière affreuse & bizarre, & propre à inspirer la terreur. Le Chef qui leve la hache a le visage, les épaules & la poitrine noircis de charbon. Il est armé, ainsi qu'un ou deux Asses-seurs qu'il a à ses côtés, avec sa femme & ses enfants, qui sont ornés de leurs plus beaux bijoux. Après avoir chanté quelque temps, le Chef élève la voix, & avertit tous les assistants qu'il offre le festin au Dieu de la guerre. Il adresse ensuite à cette Divinité une prière dont le sens est à peu près en ces termes : « Je t'invoque, afin que tu me sois favorable dans mon entreprise; » que tu ayes pitié de moi & de toute ma famille. J'invoque aussi tous les » Esprits bons & mauvais; tous ceux qui sont dans les airs, sur la terre & » dans la mer, afin qu'ils me conservent & ceux de mon Parti, & que

« nous puissions après un heureux voyage revoir en paix notre pays ». Tous les assistants répondent, *ho ! ho !* & accompagnent des mêmes acclamations tous les vœux & les prières du Chef.

Ce dernier élève ensuite le chant , & commence à danser en frappant de son casse-tête un des poteaux de la cabane , & tous ceux qui sont présents imitent ce qu'ils voyent faire , & dansent aussi en donnant sur le poteau des coups de leurs morceaux de bois. Cette cérémonie est une déclaration publique de l'engagement que chacun a pris en secret avec le premier Chef ; & c'est alors qu'on distribue des têtes de chiens aux Guerriers qui se sont le plus distingués dans les guerres précédentes. On recommence une nouvelle danse dans laquelle les plus braves Guerriers feignent de frapper quelqu'un des assistants , comme voulant faire sentir qu'ils ont ainsi assommé plusieurs de leurs ennemis ; mais en même temps , ils font un présent réel à celui qui a reçu une insulte feinte. Lorsque le terme du départ est proche , ceux qui restent au village , prennent congé de ceux de leurs amis qui vont se mettre en chemin. Chacun veut avoir un gage de leur amitié , & change avec eux de robe , de couverture , ou de quelqu'autre meuble , ou habillement que ce puisse être. Souvent un Guerrier avant que de sortir du village est dépouillé plus de vingt ou trente fois , à proportion du degré d'estime , où il est parmi ses compatriotes , ou du nombre d'amis qu'il s'est fait.

Le jour même que l'armée quitte le village , tous les Guerriers dans leurs plus beaux habits , & chargés de toutes leurs armes , s'assemblent dans la cabane de leur Chef , ou Général. Pendant ce temps-là toutes les femmes portent les provisions à une certaine distance hors du village , & y attendent les Guerriers. Ceux-ci sont encore harangues par leur Chef , qui sort ensuite le premier en chantant seul la chanson de mort au nom de tous les autres. Les Guerriers marchent un à un derrière le Chef , & observent un grand silence. Lorsqu'ils sont hors de la palissade , ils font une décharge de leurs fusils , s'ils en ont , ou décochent une fleche en l'air , & le Chef continue à chanter en marchant jusqu'à ce qu'il soit hors de la vue du village. Il fait tous les jours la même chose , & ne manque jamais en décampant le matin , de chanter sa chanson de mort , qu'il ne cesse de chanter que lorsqu'il est entièrement hors de danger , & même de retour dans son village. Alors il est obligé de faire encore un festin pour remercier l'Esprit qui l'a favorisé dans son entreprise , & qui l'a ramené après l'avoir délivré de tous les périls auxquels il étoit exposé.

Dès que les Guerriers sont arrivés dans l'endroit où les femmes les attendent , ils se dépouillent de toutes leurs parures , & s'habillent en voyageurs , remettant à leurs épouses , ou à leurs parentes tout ce qui ne leur est pas absolument nécessaire ; car ils se chargent le moins qu'ils peuvent.

Les armes offensives & défensives des Sauvages étoient & sont encore en partie les mêmes dont on s'est servi presque partout depuis les premiers temps jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu. Ces armes sont l'arc & la fleche , le javalot , le casse-tête , ou la masse d'armes , le bouclier , la cuirasse & le casque. Les arcs des Sauvages sont faits d'un bois de cèdre rouge , ou d'un autre sorte de bois fort ferré qu'on durcit au feu. Ils sont droits , & à peu près de la hauteur d'un homme. Les fleches sont faites de

L'AMÉRIQUE.

Armes des Sauvages.

L'AMÉRI-
QUA.

roseaux, & empennées de plumes de quelque gros oiseau. Au lieu de fer, les Américains appliquent à leurs fleches avec une colle de poisson très-forte, des os, ou des pierres tranchantes & taillées à plusieurs crans pour rendre la playe qu'elles font plus dangereuse. La plupart des Nations Caraïbes les empoisonnent; de sorte que la moindre blessure en est mortelle. Les Sauvages remplissent de ces fleches leur carquois, qui est fait d'écorce, & couvert d'une peau passée & ornée. Quelques peuples ne se servant pas de carquois passent leurs fleches dans leurs cheveux de la même maniere dont en usoient anciennement les Ethiopiens.

Le casse-tête, ou masse d'armes, tient lieu d'épée & de massue, & les Sauvages la font de racines d'arbres, ou d'un autre bois fort dur de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri sur les côtés, & élargi, ou arrondi à son extrémité de la grosseur du poing. Leurs boucliers sont d'osier, ou d'écorce convertis d'une ou de plusieurs peaux passées, & il y en a qui ne sont que d'une peau fort épaisse. D'ailleurs on en voit de routes grandes & de toutes sortes de figures. Les cuirasses des Sauvages étoient aussi un tissu de bois, ou de petites baguettes de jonc coupées par longueurs proportionnées; serrées fortement les unes contre les autres, & enlacées proprement avec de petites cordes faites de peau de biche, ou de chevreuil. Les cuissards & les brassards étoient de la même matiere, & toutes ces armes résistoient aux fleches armées d'os, ou de pierres. Depuis que les Européens ont fourni aux Sauvages des fusils, de la poudre & des balles, ils ont presque abandonné leurs autres armes surtout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser, au lieu de leur être utiles. Ils se servent de nos épées de la même maniere que nous, mais il les attachent à des bâtons qu'ils lancent avec toideur comme des javelots, ou qu'ils portent à la main comme une pique.

LEURS MARCHES.

La plupart des voyages des Sauvages, soit pour passer en pays ennemi, soit pour transporter leurs villages se font par eau à cause de la commodité des lacs & des rivières, qui coupent l'Amérique de tous côtés. La situation des Iroquois à cet égard est encore plus avantageuse que celle des autres peuples de la partie orientale; car ayant d'un côté le fleuve saint Laurent, & de l'autre l'Ohio, ou la belle Riviere qui tombe dans le Mississipi, ils sont à portée d'aller partout au Levant & au Couchant, en suivant le cours de ces deux rivières. Les voyages par eau se font au moyen des canots que les Sauvages ont soin de faire de plusieurs grandeurs, & de différentes matieres, savoir de peaux & d'écorce. Les Eskimaux & quelques autres peuples du Nord ont deux especes de canots de peaux. Les uns ne sont que pour une personne seule, & leur longueur est de douze jusqu'à quinze ou seize pieds. Ils ont la forme d'une navette de tisserand & sont tout plats. Le dessus est couvert de peaux comme le dessous, & n'a qu'une ouverture au milieu dans laquelle l'homme passe pour se mettre sur son séant. Il ferme cette ouverture comme une bourse, & la serre contre son corps ainsi qu'une ceinture, de cette maniere l'eau ne peut entrer dans le canot, que l'homme gouverne avec un aviron double qui est terminé en forme de palette par les deux bouts. Les Sauvages rament avec tant d'adresse & d'activité, qu'il semble que le canot

glisse sur l'eau. Un javelot attaché aux côtés du canot par une longue corde sert au rameur à darder le poisson dont il se nourrit tout le temps qu'il est en voyage sur l'eau. Les autres canots sont de pièces de bois bien emboîtées & liées ensemble, qu'on couvre ensuite d'un bout à l'autre de peaux de chiens de mer cousues comme les premières. Ces canots sont quelquefois assez grands pour contenir cinquante & soixante personnes. Dans le temps calme, les Sauvages les conduisent à la rame ; mais lorsque le vent peut leur servir à avancer, ils attachent au mât des voiles de cuir.

Quelques habitants de l'Amérique méridionale ont une autre sorte de bateau de cuir fort singulier. Il consiste en deux espèces de vaisseaux taillés de la forme d'un canot & fait de peaux de loups marins, bien cousues & bien fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces vaisseaux par le moyen d'un tuyau à chacun, dont on bouche soigneusement l'orifice, après les avoir enflés comme un ballon. On les assujettit ensuite avec un châssis de bois composé de plusieurs barres, & on les attache l'un à l'autre, de manière cependant que le devant soit plus approché que le derrière. Les barres du châssis sont disposées de façon que la plus longue va de la poupe à la proue & sert de quille pendant que les autres s'écartent d'un flanc à l'autre. On étend sur ce châssis une grande peau composée de plusieurs autres cousues ensemble, dont on attache les extrémités aux quatre coins du châssis. Ceux qui doivent naviguer sur ces sortes de bâtiments s'asseient sur cette peau, & rament avec une pagaie ou aviron à double palette comme celui des Eskimaux. Si le vent peut servir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pourroit se dissiper, il y a toujours sur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par lesquels on peut les souffler quand il est nécessaire. Pour coudre les ballons, on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on passe ou des arêtes ou des morceaux de bois, sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par dessus & par dessous des boyaux mouillés, pour fermer exactement les passages de l'air.

Les canots d'écorce sont très-commodes pour les grands voyages & les seuls dont on puisse se servir dans ces cas-là ; parce que leur légèreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il est plus aisé de les voiturer dans les lieux de portage. Ces endroits sont les sauts & les cascades que les canots ne peuvent franchir. Alors les voyageurs qui descendent une rivière, ont soin de sortir de son canal beaucoup au dessus de la chute d'eau s'ils ne veulent pas courir à une perte inévitable. Deux hommes chargent le canot sur leurs épaules & le transportent ainsi jusqu'au dessus ou au dessous des cataractes. Les autres voyageurs portent sur leur dos toutes les provisions. Si les Sauvages se trouvent en route pendant l'hiver, ils ont des espèces de traîneaux sur lesquels ils rangent tous leurs équipages, & au moyen des raquettes qu'ils se mettent aux pieds, ils poursuivent leur route sans obstacles.

Les Guerriers marchent avec peu de précautions sur leurs terres, ou dans les pays qui ne leur sont pas suspects ; car tandis que quelques-uns conduisent les canots, ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chasser. Ces chasseurs prennent diverses routes, & s'écartent les

uns des autres, afin de ne pas se rencontrer sur la même proie, & le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée. Tous les Sauvages, sans excepter les enfants, savent si bien s'orienter qu'on n'en voit gueres qui s'égarer. Leur campement, quand ils sont arrivés au lieu de la couchée, se fait en peu de moments. Ils renversent leurs canots sur le côté pour se mettre à l'abri du vent, ou ils plantent quelques branches de feuillages, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns néanmoins portent avec eux des écorces de bouleau roulées & se dressent des espèces de tentes. Lorsqu'il n'y a point de femmes, ce sont les plus jeunes de la troupe qui ont le soin d'allumer du feu, de faire bouillir la chaudière, & enfin de faire le reste du ménage. Les Guerriers emmènent toujours avec eux quelques jeunes gens pour les servir ainsi, & apprendre en même temps le métier des armes.

Leurs précau-
tions en pays en-
nemis.

La manière dont les Sauvages font la guerre est redoutable à tous leurs ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre. Un petit Parti cherche à tomber à l'improviste sur quelques cabanes de chasseurs qu'ils enlèvent pendant leur sommeil. Dans le temps même que toute l'armée marche en corps, les Chefs prennent toutes les mesures possibles pour arriver à un village, pendant que les hommes sont à la chasse ou à la pêche. A chaque campement qu'ils font, ils envoient leurs découvreurs pour connoître le terrain, afin de profiter de leur rapport. Lorsque deux armées se rencontrent, elles ne manquent pas de pousser de grands cris, & d'en venir aux mains. Les troupes se battent avec acharnement, jusqu'à ce que l'un des deux Partis trop affaibli se mette en fuite, & alors les vainqueurs enlèvent la chevelure à leurs ennemis, comme un trophée glorieux de leur victoire, & font le plus de prisonniers qu'ils peuvent.

Le siège des places par les Sauvages seroit penser qu'ils ont de certaines règles de l'art militaire, & qu'ils joignent à une valeur intrépide l'industrie & la ruse la plus raffinée. Si les assiégeants font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des assiégés, & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose, ceux-ci de leur côté n'omettent rien de ce qui peut servir à la défendre. Les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses & imprévues, les embuches, les surprises, tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour. Cependant les sièges sont toujours de peu de durée, parce que les palissades n'étant que de bois & les cabanes d'écorces, les assiégés ont beau garnir leurs remparts avec des pierres & de l'eau, ils ont beau être attentifs à repousser les assaillants par une grêle de traits, ceux-ci portent chez eux la déolation avec leurs fleches enflammées, dont un petit nombre peut réduire tout le village en cendres, si le vent en favorise l'effet. Les assiégeants font leurs approches sans crainte au moyen de quelques planches qu'ils portent devant eux, & ils arrivent ainsi jusqu'au pied de la palissade qu'ils s'appent avec la hache, ou à laquelle ils mettent le feu.

Il est impossible de bien dépeindre l'horreur qui regne dans un village surpris ou forcé. Le vainqueur, barbouillé de noir & de rouge d'une manière propre à inspirer la plus grande terreur, court partout comme un forcené en chantant son triomphe & insultant au malheur des vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main est immolé à sa cruauté, & le

carnage ne cesse que lorsque la lassitude le force à s'arrêter. Comme les vainqueurs ne peuvent conserver tous les prisonniers qu'ils font dans un village dont ils se sont rendus les maîtres, ils donnent la mort à ceux qui pourroient les gêner dans leur marche, &c. n'emmenent que ceux qui sont en état de les suivre sans peine. Les Sauvages enlèvent la chevelure à tous ceux à qui ils donnent la mort, &c. pour cet effet ils cernent la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derrière de la tête. Ils font quelquefois cette cruelle opération à des hommes vivants, qui n'en meurent pas toujours.

Le temps le plus rude pour les prisonniers de guerre, quand ils sont en marche à la suite de leurs vainqueurs, est la nuit; car tous les soirs on les étend sur le dos presque tout nus, sans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque prisonnier, afin d'y lier leurs bras & leurs pieds étendus en forme de croix de S. André. On enfonce de plus un cinquième piquet auquel on attache un collier qui prend le prisonnier par le cou, & le fêtre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec une espèce de sangle, dont celui qui a soin du caprice prend les deux bouts qu'il met sous sa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé si son prisonnier faisoit quelques mouvements pour se sauver. Cette posture est très-génante en tout temps; mais elle est un supplice affreux dans l'été à cause des morsures des maringoins, qui occasionnent une inflammation & une démangeaison insupportables.

Lorsque les Guerriers approchent de leur village, ou de celui de quelques-uns de leurs alliés, ils députent un d'entre eux pour aller porter la nouvelle de leur retour pendant qu'ils font une halte. Le député en apercevant le village où il va entrer commence à faire le cri de mort qu'il répète autant de fois qu'il y a eu de personnes de la troupe qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est fort perçant, fort lugubre & s'entend de très-loin, surtout sur la rivière & dans la nuit. Aussitôt on sort de toutes les cabanes du village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continue sa route redoublant de temps en temps son cri de mort, & il ne s'arrête qu'au milieu du village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant un peu repris ses sens, il dit à voix basse à l'un des Anciens commis pour l'écouter, le précis du voyage des Guerriers, le nom de ceux qui ont péri, & le genre de leur mort, sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet Ancien répète à haute voix tout ce qu'on vient de lui raconter, & après le récit chacun se retire dans sa cabane. Les parents de ceux qui sont morts, les pleurent & reçoivent les visites de leurs amis. L'Envoyé va passer la nuit dans sa cabane, ou s'il est Etranger il entre dans celles où il a quelque alliance de parenté, ou d'hospitalité. On lui donne à manger, après quoi il fait un récit détaillé de tout ce qui s'est passé dans l'expédition des Guerriers, & il reçoit les compliments qu'on lui vient faire sur son heureux retour. Dès que les premiers regrets sur la perte des Guerriers sont passés, on avertit tout le village par un nouveau cri, & on annonce publiquement l'avantage qu'on a remporté & chacun se livre à la joie.

Les Anciens & les parents des Guerriers, instruits de leur arrivée, députent

L'AMÉRI-
QUE.

Traitement des
prisonniers.

L'AMÉRI-
QUE.

au devant d'eux pour les féliciter sur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchissements, & pour se charger de conduire les captifs. Le jour destiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs prisonniers, comme s'ils n'y prenoient plus aucun intérêt, & se rendent au village seuls marchant à la file, mais sans chanter, sans être peints & même en habits déchirés, pour faire entendre qu'ils viennent de loin. Cependant ceux qui sont chargés du soin des prisonniers leur peignent le visage avec du noir & du rouge, & ornent leur tête d'une couronne rehaussée de plumes. On met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, & dans leur main droite une sorte d'instrument, dont ils doivent accompagner leur chant de mort. Le plus apparent des captifs a au col un collier de porcelaine, & il est, ainsi que tous les prisonniers, presque entièrement nud. On les fait marcher un à un les bras liés par derrière un peu au dessus du coude. Avant que ces malheureux captifs entrent dans le Village, leurs vainqueurs, chargés des chevelures qu'ils ont enlevées, reçoivent les compliments de leurs compatriotes. Alors ceux du village vont à la rencontre des prisonniers, & se font un cruel plaisir de les maltraiter de plusieurs manières. Ils les mettent souvent tout en sang par les coups de baguettes qu'ils font pleuvoir sur eux, & quelquefois ces infortunées victimes de la vengeance de leurs vainqueurs succombent sous leurs cruels traitements. Dès que les prisonniers mettent le pied dans le village, on cesse de leur faire du mal, & on leur donne à manger. Ensuite on les oblige à chanter & à danser, & on les promène de cabane en cabane pendant plusieurs jours.

Dans cet intervalle le Conseil s'assemble & délibère sur le sort des Captifs. Aussitôt que les résolutions sont prises, on fait un cri dans le village, & tous les habitants se rendent dans la place publique pour apprendre ce que le Conseil a déterminé. Un Ancien déclare le partage qu'on a fait des prisonniers, & à quelles personnes on les destine, & enfin on les conduit dans les cabanes, auxquelles ils sont donnés. Diverses circonstances peuvent être funestes à ces malheureux esclaves, & leur perte est assurée si leur âge ou leur physionomie déplaît à la plus ancienne femme de la cabane, ou si cette même cabane est dans l'affliction pour la perte de quelqu'un. Lorsqu'on accorde la vie à un prisonnier, il est comme adopté dans la cabane, & remplace ceux qui sont morts. Si au contraire il est condamné à mourir, son supplice est des plus affreux.

Tourments des
prisonniers de
guerre.

Le jour de l'exécution d'un prisonnier, on le peint de diverses couleurs, après quoi on fait un cri dans le village pour inviter les habitants à venir prendre part au spectacle qui doit se passer dans la place publique. En cet endroit on attache un poteau, ou on dresse un quadré de bois en quarré, élevé sur un petit échaffaut, & on allume du feu pour faire rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fusils. Dès qu'on a enlevé la chevelure du malheureux destiné à la mort, on l'attache au poteau, ou au quadré, on le déchire, & on le brûle peu à peu, & quelquefois on fait durer ses tourments plusieurs jours. La cruauté des peuples de l'Amérique, surtout celle des plus septentrionaux, leur est particulière. Ils s'acharnent sur leurs prisonniers même après leur mort, & tandis que quelques-uns frappent sur les écorces des cabanes pour obliger l'ame

l'ame du défunt à abandonner le village ; d'autres dépecent le cadavre , le mettent dans la chaudiere & le mangent.

Quelque temps après que la guerre est commencée , les peuples de l'Amérique songent à la terminer , & celui des deux Partis , auquel elle est la plus onéreuse , employe toutes sortes de moyens pour conjurer la tempête , & pour rétablir le calme. Dans cette vue , il profite de toutes les circonstances favorables qui se présentent , & lorsqu'il croit pouvoir risquer quelques propositions de paix il envoie un Ambassadeur. Le vainqueur de son côté reçoit ordinairement ces propositions avec plaisir , & la tranquillité ne tarde pas à renaître de part & d'autre. Les Ambassadeurs choisis dans ces occasions sont toujours pris parmi les Anciens , & il faut qu'ils aient une habileté & des talents reconnus pour les négociations. On leur donne leurs instructions sur leurs colliers , ou avec de petites buchettes de différentes figures , & qui ont divers sens , afin que d'une part ils n'oublient rien , & que de l'autre ils ne passent pas leurs ordres. Aussitôt que les Ambassadeurs ont été suffisamment instruits , ils se mettent en marche avec les présents qu'ils doivent faire. Plusieurs jeunes gens les accompagnent pour faire honneur au caractère dont ils sont revêtus.

Avant que d'arriver , le Chef de l'Ambassade envoie quelqu'un donner avis de son approche à ceux vers lesquels il est député. Il ne laisse pas de poursuivre sa route jusqu'à une demi-lieu environ de l'endroit où il doit exposer le sujet de sa venue. Alors il s'arrête & attend qu'on le vienne chercher. Pendant ce temps-là le Conseil du lieu , où l'envoyé de l'Ambassadeur a annoncé qu'il alloit paroître , députe quelques Anciens vers les Ambassadeurs , pour les inviter à entrer dans le village. Ces derniers se remettent sur le champ en chemin , & en arrivant ils trouvent une cabane préparée & des jeunes gens pour les servir. Après un ou deux jours de repos les Ambassadeurs font leurs propositions , & présentent leurs colliers dans un Conseil public. Cette première audience est simplement pour écouter ce que les Ambassadeurs ont à dire , & on remet les réponses à un autre Conseil , afin de pouvoir dans l'intervalles peser mûrement les raisons pour ou contre la paix. Si on prend le dernier parti , on renvoie les Ambassadeurs avec de grandes marques de joye & d'amitié ; quelquefois même on les fait suivre presque immédiatement par d'autres Ambassadeurs chargés de faire ratifier solennellement le traité de paix en présentant le Calumet. Si le sentiment de continuer la guerre prévaut dans le Conseil , c'est un malheur pour les Ambassadeurs , car le droit des gens n'est point respecté chez les Sauvages , & on les assomme sans scrupule. Vers la Louisiane & sur les bords du Mississippi , les peuples sont un peu moins féroces , & ont coutume de porter plus de respect à ceux qui sont revêtus du caractère d'Ambassadeurs.

Le Calumet de paix est fait d'une pierre rouge , polie comme du marbre , & percée de façon qu'un bout sert à recevoir le tabac , & l'autre s'enclave dans un manche qui est un bâton de deux pieds de longs , gros comme une canne ordinaire , & percé par le milieu. Ce Calumet est orné de diverses plumes d'oiseaux de différentes couleurs , & les Sauvages lui portent un grand respect , & ont une danse particulière en son honneur. La danse du Calumet ne se fait que pour des sujets considérables comme un traité de paix , une

Tome VIII.

Bbbb

L'AMÉRI-
QUE.

Manière dont
se fait la paix.

L'AMÉRI-
QUE.

assemblée pour la guerre, une réjouissance publique, la réception de quelque personne d'un haut rang, &c. L'hiver, la cérémonie se fait dans une cabane; mais l'été, elle se passe en rase campagne. Au moment que la place est choisie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pendant l'ardeur du soleil. On étend ensuite au milieu de la place une grande natte de jonc peinte de plusieurs couleurs, qui sert de tapis pour mettre avec honneur le Génie protecteur de celui qui fait la danse. Au côté droit de ce Génie, qu'ils appellent *Manitou*, ils posent le Calumet, & font un trophée de leurs armes.

Les choses ainsi préparées, & l'heure de la danse approchant, tous ceux qui sont nommés pour chanter prennent la place la plus honorable sous les feuillages, & tout le monde s'avance ensuite, & se range aussi à l'ombre & en cercle. Chacun doit en passant rendre hommage au *Manitou*, en jetant sur lui de la fumée de tabac. Lorsque tous les assistants sont placés, celui qui doit commencer la danse paroît au milieu de l'assemblée, & va d'abord avec respect prendre le Calumet, & le soutenant des deux mains, il le fait danser en cadence, s'accordant assez bien avec l'air des chansons. Il lui fait faire diverses figures, tantôt il l'expose aux yeux de l'assemblée, le tournant de tous côtés, & tantôt il le présente au soleil, comme s'il l'invitoit à fumer. Dans un autre moment il l'incline vers la terre, ou lui étend les ailes comme pour voler; d'autrefois il l'approche de la bouche des assistants afin qu'ils fument, & toutes ces choses se font en cadence. Telle est à peu près la première scène du ballet, ou danse du Calumet. La seconde consiste en un combat qui se fait au son d'une espèce de tambour. Le danseur fait signe à quelque Guerrier de venir prendre les armes qui sont sur la natte, & l'invite à se battre. Celui-ci s'approche, prend l'arc & la fleche avec la hache d'armes & commence le combat contre l'autre, qui n'a point d'autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agréable, parce que sans perdre la cadence, l'un attaque, l'autre se défend; l'un porte des coups que l'autre pare avec adresse; l'un fuit, l'autre poursuit, & celui qui fuyoit tourne le visage, & fait à son tour fuit son ennemi. Tous ces pas & ces mouvements sont faits avec tant de mesure, au son réglé des voix & des tambours, qu'ils pourroient passer pour une assez belle entrée de ballet en France.

La troisième & dernière scène de la danse est composée d'un grand discours, que fait celui qui tient le Calumet. Il raconte les batailles où il s'est trouvé, les victoires qu'il a remportées; il nomme les Nations, les lieux où il a eu l'avantage & les captifs qu'il a faits, & pour récompenser celui qui préside à la danse, il lui fait présent d'une belle robe de castor ou de quelque autre chose. Aussitôt que la robe est livrée, celui qui l'a reçue va présenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troisième, & ainsi de tous les autres jusqu'à ce que tous aient fait leur devoir. Le Président de l'assemblée donne le même Calumet à la Nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la paix éternelle qui sera entre les deux peuples.

Du Commerce.

Il y a des Calumets de paix & des Calumets de guerre, & le signe le plus commun pour distinguer ceux de la dernière espèce est une peinture rouge, dont le tuyau du Calumet se trouve couvert par place. Le Calumet est nom-

seulement un symbole de paix ou de guerre ; mais il l'est encore du commerce. Les Nations Sauvages ont de tout temps trafiqué ensemble par troc de denrées contre denrées. Chaque Nation a quelque chose de particulier qu'une autre n'a pas , & le commerce fait circuler toutes choses d'un lieu à un autre. Les marchandises sont des grains , de la porcelaine , des fourrures , des robes , du tabac , des nattes , des canots , des ouvrages en poil d'original , de porc-épi , de bœuf sauvage , des lits de coton , des ustensiles de ménage , des Calumets , en un mot , de tout ce qui est en usage dans ce pays pour les besoins de la vie.

Les festins & les danses que font les Sauvages , en allant en traite chez les autres Nations , sont de leur commerce un divertissement & des fêtes. Leur manière de traiter se fait par voye de présents , & il y en a qui se font au Chef , & en gros au corps de la Nation avec qui on commerce , & qui répond toujours par un équivalent. Cette espee de présent est regardé comme une sorte de droit levé sur les marchandises , & ce n'est qu'après l'avoir payé que le marché est ouvert. Les peuples trafiquent de Particulier à Particulier , & d'une cabane à l'autre. On envoie à l'une de ces cabanes la chose qui est en vente , de-là on renvoie quelqu'autre chose qui en est le prix ; mais si l'on n'est pas content , on la fait reporter dans le lieu d'où elle est venue , & on retire sa marchandise , à moins qu'on n'offre quelque chose de mieux ou qui plaise d'avantage. L'estimation & l'envie d'avoir quelque chose en reglent seules le prix , & il faut que les Etrangers veillent attentivement à ne se pas laisser tromper , car les Sauvages sont un peu fripons avec eux.

Les différents peuples de l'Amérique jouissent ordinairement d'une santé inaltérable. Cette excellence de tempéramment vient sans doute de la manière dont on les élève dans leur enfance , des exercices violents qu'ils prennent & de la simplicité des mets dont ils se nourrissent. On voit parmi eux peu de gens *contrefaits de naissance* ; ils ne sont sujets ni aux gouttes , ni aux gravelles , ni aux apoplexies , ni aux morts subites , & ils ne connoissent peut-être pas la petite vérole , le scorbut , le pourpre , la rougeole & la plupart des autres maladies épidémiques , sans le commerce des Européens. Les seules maladies qui affligent les Sauvages , sont des maladies scrophuleuses & une espee de phthisie qui , les minant peu à peu , en conduit plusieurs au tombeau. S'ils peuvent éviter ces sortes d'infirmités , qui les attaquent ordinairement à la fleur de l'âge , & les accidents qu'on ne peut pas toujours parer , ils parviennent à une extrême vieillesse.

Les Sauvages ont deux especes de médecine , sçavoir , la naturelle qu'ils tirent des plantes & du régime , & celle qui se fait par la voye de la divination. Dans ce dernier cas ils ont recours à leurs Devins ou Jongleurs , qui après différentes préparations font souffrir plusieurs tourmens aux malades , & leur persuadent ensuite qu'ils sont guéris. S'ils viennent à mourir , les Jongleurs ont toujours des excuses prêtes , pour mettre cet accident sur le compte du malade qui aura , selon eux , manqué à quelque chose d'essentiel qu'on lui avoit prescrit.

Lorsqu'un malade est expiré , on donne les premiers soins à son cadavre pour le préparer à la sépulture. Chaque cabane a des hommes qui lui sont attachés , & dont l'emploi est d'avoir soin des morts. On les appelle au moment

L'AMÉRI-
QUE.

Maladies.

Sépulture des
Sauvages.

B b b ij

qu'on en a besoin , & ils s'emparent du défunt , dont ils lavent d'abord exactement le corps. Ils le graissent ensuite de leurs huiles , lui peignent le visage & la tête , afin qu'on n'y puisse voir les horreurs de la mort ; l'habillent depuis les pieds jusqu'à la tête , l'ornent de ses colliers & de ses différents atours , & après l'avoir mis dans la situation où il doit être dans le tombeau , & l'avoir enveloppé d'une belle robe de fourrure toute neuve , ils le placent sur une estrade élevée , où il reste exposé jusqu'au jour destiné pour la sépulture.

Quelques peuples de l'Amérique septentrionale ont trouvé moyen de préserver de la corruption les corps de leurs Chefs , & des personnes les plus considérables de leur Nation , sans y employer les baumes & les aromates qui étoient en usage chez les Orientaux. Ils écorchent habilement le cadavre , après en avoir fendu la peau le long du dos , & ils débarnent proprement les os sans toucher aux jointures qui en font les liaisons , pour laisser le squelette dans son entier. Ces os séchés pendant quelque temps sont ensuite renfermés de nouveau dans leur propre peau , qu'on a eu soin d'adoucir & de préparer , & on la coue en y insérant du sable fin , qui remplit si bien tous les vuides , qu'on doute si l'on a touché au cadavre. On porte enfin ces corps sur une estrade élevée au fond de la cabane , qui leur sert de temple , & on met aux pieds du corps , dans des corbeilles bien fermées , les chairs qu'on a fait sécher & boucaner à la fumée ou à l'air.

Lorsque le corps d'un mort est habillé & placé sur l'estrade dans la cabane qu'il a occupée pendant sa vie , les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre jusqu'à ce moment , commencent à se faire entendre. Elles se font néanmoins avec un certain ordre & une certaine cadence , & durent aussi longtemps qu'un Ancien qui est présent le veut permettre ; car siôt qu'il impose silence , tout se tait & on n'entend plus aucune plainte. Il n'y a gueres que les femmes qui pleurent ainsi les morts ; les hommes les regrettent également , mais ils le font d'une manière plus noble , & qui n'a rien de foible. Ils se contentent de faire des festins , dans lesquels ils chantent d'une manière plus lugubre qu'à leur ordinaire.

Les premières lamentations n'ont pas plutôt cessé , qu'un des habitants de la cabane se détache pour donner avis au Chef de la Tribu de la perte qu'on vient de faire. Celui-ci se charge à son tour de faire publier cette nouvelle dans tout le village. Il députe en même temps dans tous les villages voisins , où le défunt avoit des alliances , & si c'est un Chef , on fait autant qu'il est possible , avertir tous ceux de la Nation , afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs. Cependant on frappe sur des écorces , & on fait beaucoup de bruit pour obliger l'ame du défunt de s'éloigner de son corps , & d'aller rejoindre ses Ancêtres.

Les parents & les amis du mort étant avertis de son décès , se rendent à la cabane , où chacun se place sans rien dire. Lorsque l'assemblée est formée , la plus ancienne femme de la cabane commence un discours , dans lequel elle fait un détail circonstancié de tout ce qui s'est passé à l'égard du mort , depuis les premiers symptômes de sa maladie jusqu'au moment de son trépas. Ce discours fini , les pleurs se renouvellent , & toutes les femmes , tant celles de la cabane que celles qui se trouvent présentes , accompagnent

leur musique de leurs larmes. Ces pleurs sont interrompus par quelqu'un des Chefs ou des gens considérables qui impose silence, pour faire une espece d'oraison funebre, qui contient ordinairement des tables de leur religion, les faits héroïques de leurs Ancêtres, les éloges du mort & les motifs que les patens doivent avoir de se consoler de sa perte. Ces discours, sans être préparés, ne laissent pas d'avoir une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout leur jour les belles qualités du défunt, & qui n'omet aucune des considérations propres à tempérer la douleur des assistants, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand intérêt.

Aussitôt qu'on a congédié cette assemblée générale, on invite successivement les familles particulieres pour venir pleurer à leur tour, & chacun a son jour & son temps déterminés pour cette cérémonie. Celle qui a déjà fait le détail de la maladie du mort recommence le même récit toutes les fois qu'il vient quelqu'un de nouveau, & un homme fait aussi un nouveau panégyrique ; de cette façon, tout le temps que le malade est exposé, il est pour ainsi dire loué & pleuré sans intervalle. Les regrets que la présence du mort cause dans sa cabane, semblent y faire oublier le soin de préparer à manger : à l'exception des enfants, qui font rôtir quelques grains de maïs, tout le monde passera deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture.

Le jour de l'enterrement, le Chef fait faire le cri dans le village dès le matin, afin que dans chaque cabane on fasse chaudiere pour le défunt. Les Sauvages ne prennent & ne réservent rien de la chaudiere qu'ils ont dressée, & ils la distribuent toute entiere en divers plats qu'ils envoient dans des cabanes différentes, d'où on a le soin de leur répondre par de mêmes civilités. C'est ainsi qu'ils se consolent mutuellement dans le deuil commun, & on peut appeller cet usage une fête, car pour une chaudiere qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent faire un festin. Le troisieme jour après le trépas est ordinairement celui de la sépulture, à moins que des considérations particulieres n'obligent à différer plus longtemps, comme il arrive quand le mort est d'un rang à exiger que les Chefs des villages éloignés se rendent à ses obsèques ; ce qui ne peut quelquefois se faire dans un espace aussi court que celui de trois jours. Alors on diffère la cérémonie jusqu'au septieme ou même jusqu'au neuvieme jour.

Tout étant prêt pour les obsèques, on fait le cri dans le village & de toutes parts on se rend à la cabane du mort, où les pleurs & les lamentations éclatent encore vivement. Ceux qui ont pris soin du cadavre jusqu'à ce moment le placent sur une espece de brancard semblable à une bierre ouverte, & le portent à quatre sur leurs épaules jusqu'au lieu de la sépulture, où tout le monde l'accompagne dans un profond silence. Un moment avant que de mettre le cadavre dans la fosse, le maître des cérémonies lui coupe au sommet de la tête un toupet de cheveux qu'il donne à son plus proche parent.

Chez les Natchez à la Louisiane, le Chef & la femme du Chef, c'est-à-dire sa mere, ou bien celle de ses tantes ou de ses sœurs du côté maternel à qui on rendoit les mêmes honneurs qu'à lui-même, avoient l'un & l'autre

l'autre un certain nombre de personnes qui leur étoient attachées, & qui devoient les suivre dans le tombeau. Ces personnes, dont l'unique occupation étoit de suivre celui ou celle à qui elles appartenoient, & de veiller à leur conservation, étoient entretenues aux dépens du Chef. S'il mourait, ceux qui se trouvoient dans l'obligation de l'accompagner dans l'autre monde n'avoient pas même la liberté de choisir le genre de leur mort, & il falloit qu'ils suivissent en cela l'usage établi, & qu'ils mourussent en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte étoit encore exposé sur la pierre qui se trouvoit à l'entrée de leur temple, on passait au col des malheureuses victimes une longue corde qui les lioit toutes ensemble, & deux hommes forts tenoient les deux extrémités de cette corde. En cet état les dévoués à la mort commençoient une espèce de danse, & au bout de quelques moments les deux hommes serroient la corde & étrangloient les infortunés danseurs, qui s'efforçoient de garder la mesure en mourant.

D'autres Nations sauvages se contentent de mettre dans la tombe ou la bierre d'un mort, les habits dont il est revêtu, quelques petits pains, un peu de sagamité, sa chaudière, son sac, son Calumet, une courge pleine d'huile, un peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour se peindre, & quelques autres bagatelles semblables, pour ses provisions dans l'autre monde. Leurs fosses sont de petites loges creusées en rond comme des puits ; on les natte en dedans de tous côtés avec des écorces, & après y avoir posé le cadavre, on y fait une voûte presque au niveau de la terre avec des écorces semblables & des pieux qu'on charge de terre & de pierres à une certaine hauteur. On enferme ensuite tout cette espace en bâissant au dessus une loge avec des écorces ou des planches, ou on l'environne avec des perches qu'on assujettit par le haut où on les réunit ensemble. Par cette méthode ces tombeaux ont une forme conique ou pyramidale. La cérémonie de l'enterrement se termine en plusieurs endroits par un exercice de force & d'adresse, dont les jeunes garçons, les jeunes femmes & filles donnent le spectacle. Un des Chefs, qui a présidé à la sépulture du défunt, jette de dessus la tombe au milieu de la troupe des jeunes garçons, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux un bâton de la longueur d'un pied, que tous les autres s'efforcent de lui arracher, & qu'il tâche de dé fendre de tout son pouvoir. Le même Chef lance un semblable bâton parmi les femmes & les filles, qui ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conserver. Après ce combat qui dure assez longtemps, on donne le prix qu'on a destiné au vainqueur, à celui ou à celle qui a trouvé moyen de se saisir du bâton & d'empêcher les autres de le lui ôter.

Deuil.

Le deuil chez les Sauvages a aussi ses loix consacrées par un usage de temps immémorial. Après les premiers jours, pendant lesquels le cadavre a été exposé dans la cabane & qui font un temps de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand deuil, & ensuite une année ou deux, dans le cours desquelles le deuil est plus modéré. Les loix du grand deuil sont très-austères ; car pendant ces dix jours, ceux qui observent exactement le deuil se barbouillent le visage de terre ou de charbon, après s'être fait couper les cheveux. Ils affectent la plus dégoûtante malpropreté, & se tiennent dans un coin de leur cabane sur leur natte, la face contre terre, ou tournée

vers le fond de leur estrade. Ils s'enveloppent la tête dans leur couverture, qui est la plus vieille & la plus sale qu'ils puissent trouver. Ils ne regardent ni ne parlent à personne, si ce n'est par nécessité, & alors ils le font à voix basse. Ils se croient dispensés de tout devoir de civilité & de bienfiance à l'égard de ceux qui viennent leur rendre visite. Ils ne mangent rien que de froid, ils n'approchent point du feu, même en hyver, pour se chauffer, & ne sortent que la nuit pour leurs besoins. Dans le petit deuil, ils observent seulement de sortir rarement, de ne point assister aux festins & assemblées publiques, de se dispenser des devoirs de la civilité ordinaire, de ne point s'orner & même de ne pas graisser leurs cheveux. Les femmes Iroquoises, qui se font couper leurs cheveux dans le deuil, ont soin de ne se pas faire raser entièrement, & le regret qu'elles auroient de perdre cette tresse de cheveux, qui en effet est un de leurs plus beaux ornemens, est cause qu'elles font en sorte de la conserver. Elles se contentent de les laisser pendre négligemment sans paroître y faire aucune attention. Les hommes font aussi couper quelque peu de leurs cheveux, & pendant cette opération, qui ne doit faire aucun mal, ils doivent, suivant le cérémonial en usage, affecter de ressentir la douleur la plus vive.

ARTICLE II.

Mœurs de quelques Peuples de l'Amérique méridionale.

COMME je viens de donner en général dans l'article précédent le détail abrégé des mœurs, des coutumes, &c. de plusieurs peuples sauvages de l'Amérique septentrionale, je vais maintenant parler des habitants de l'Amérique méridionale, & je ne ferai mention que des peuples les plus civilisés en apparence, tels que ceux qui sont connus sous le nom générique de Mexicains. Les habitants du Pérou doivent sans contredit être mis au rang des peuples, dans le gouvernement desquels on remarque beaucoup de justice & de sagesse, & ils devroient, par cette raison, trouver leur place ici ; mais on en a parlé à la suite de l'histoire de la conquête de leur pays par les Espagnols. A l'égard des autres peuples de la partie méridionale de l'Amérique, ce sont des Sauvages, pour la plupart, dont les coutumes sont presque semblables à celles des habitants de l'Amérique septentrionale, & on a eu soin de faire remarquer les différences qui s'y trouvent quelquefois.

Si l'on s'en rapporte aux diverses relations des voyageurs sur le pays du Mexique, on trouvera une différence sensible touchant le caractère & la figure même des Mexicains. Cette variété, dans les détails que nous tenons de ceux qui ont été sur les lieux mêmes, sembleroit nous autoriser à douter de la fidélité de leurs rapports ; mais comme le remarque judicieusement M. l'Abbé Prévôt dans son *Histoire des voyages* (1), les relations qu'on

(1) Tome XII. pag. 556.

nous lifons ayant été faites en différens temps, peuvent être fidelles les unes & les autres, fans fe reffembler. La domination & le commerce des Efpagnols ont abfolument changé les ufages & les habitudes des Mexicains, & cette révolution peut avoir influé fur le caractère de ces peuples, comme le changement des occupations & du genre de vie, a dû néceffairement en occafionner dans la figure & le tempérament. Les premieres relations dépeignent les Mexicains comme des hommes d'une taille médiocre, d'un embonpoint raifonnable, & d'une couleur aflez communément bazannée. Ils ont les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux épais, plats & diverfement coupés. On leur voit peu ou point de barbe, parce qu'ils fe l'arrachent ou fe frottent le vifage d'une efpece d'onguent qui empêche le poil de pouffer. L'ent ufage ordinaire étoit autrefois de fe peindre le corps & de fe couvrir la tête, les bras & les jambes de plumes d'oiseaux, d'écaillés de poiffon, ou de poils de tigre & d'autres animaux. Ils fe perçoient les oreilles, le nez & le menton même, pour y mettre, dans d'aflez grandes ouvertures, des pierreries, de l'or, ou quelques offemens tels que les ongles, le bec d'un aigle, les dents de quelque animal, ou des arêtes de divers poiffons.

Les femmes reffembloient aflez aux hommes pour la taille & pour la couleur, mais elles ont de beaux cheveux qu'elles foignent beaucoup, & dont elles entretiennent la noirceur par des poudres & des onguents. Anciennement les femmes mariées fe les lioient autour de la tête & s'en faifoient un nœud fur le front. Les filles au contraire les portoient flottans, mais les unes & les autres regardoient comme un agrément d'avoir le front petit, & en conféquence elles mettoient tout en ufage pour faire croître leurs cheveux jufques fur les temples. Les Mexicaines aiment particulièrement la propreté, & elles fe baignent très-fouvent. Elles fe frottoient jadis le corps avec un lait de grains & de femences, qui fervoit moins à les embellir qu'à les garantir, par fon amertume, de la piquûre des mouches & d'autres insectes.

Le commun des Mexicains étoit prefque nud, à l'exception des foldats, qui fe couvroient le corps entier de la peau de quelque animal, & qui en ajuftoient la tête fur la leur. Cette parure, jointe à une bandouliere de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes, donnoit à ces foldats un air de férocité qui effrayoit au premier aspect. L'Empereur & les Seigneurs avoient pour chauffer des efpeces de fandaes, & ne fe couvroient que d'une forte de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée fur l'épaule droite. Leur tête étoit parée de plumes que quelques legers cordons foutenoient. Les femmes du peuple étoient aufli prefque nues, & avoient fimplemment une efpece de chemife à demi-manche, qui leur tomboit fur les genoux, & qui, ouverte fur la poitrine & très-jufte autour du corps, étoit peu diftinguée de la peau. La coëffure de ces mêmes femmes confiftoit dans leur feule chevelure arrangée avec plus ou moins d'art.

En consultant les relations plus modernes, on voit que les Mexicains hommes & femmes, font naturellement d'une couleur brune. Leur taille eft haute, furtout dans les Provinces qui approchent du Nord, & ils ont confervé l'ufage de fe frotter le vifage avec des herbes pilées, afin de fe garantir

garantir du froid & des piquûres des mouches. Ils n'oublient jamais de s'oindre les cheveux d'une certaine drogue pour les rendre plus doux & plus noirs, & les plus grands changements qu'on remarque consistent dans l'habillement. » Les hommes, dit un Historien qui écrivoit dans le siècle » dernier, portent un pourpoint court & des manches fort larges. Ils ont » sur les épaules un manteau de diverses couleurs qu'ils appellent *Tilma*, » & qui passant sous le bras droit se lie sur l'épaule gauche par les extré- » mités. Ils sont chaussés, mais ils se servent de focs au lieu de souliers. » Les femmes portent le *Guaipil*, qui est une espèce de sac, sous la *Cobixa*, » fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent une autre sur les épaules » lorsqu'elles paroissent en public. A l'Eglise elles relevent ce dernier mor- » ceau d'étoffe jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs jupes sont étroites, or- » nées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, & comme tapissées en » plusieurs endroits de belles plumes de canards. Les femmes des *Métis*, » des Noirs & des Mulâtres, qui sont en fort grand nombre, n'osent pren- » dre l'habit Espagnol ; mais comme elles dédaignent celui des Indiennes, » elles ont inventé la mode de porter une espèce de jupe sur les épaules » ou sur la tête «.

Malgré le nombre de Divinités, que les anciennes relations dépeignent comme les objets du culte des Mexicains, plusieurs voyageurs conviennent que ces peuples reconnoissent une Puissance suprême, qui a créé le ciel & la terre. Ils ne peuvent définir cet Etre supérieur, qui est pour eux un Dieu sans nom, & ils croient qu'il est oisif dans le ciel, pendant que des Génies inférieurs prennent soin des hommes. Ces peuples ignorants ne laissoient pas d'être persuadés de l'immortalité des âmes, & ils pensoient qu'elles devoient être punies ou récompensées après cette vie. Cependant quoi- qu'ils ne pussent définir quel étoit le mérite ou l'offense qui méritoit une récompense ou une punition, ils distinguoient plusieurs lieux où l'âme devoit passer en sortant du corps. Ils en plaçoient un près du soleil pour être le partage des gens de bien, de ceux qui avoient été tués dans un combat, & de ceux qui avoient été sacrifiés par les ennemis. Selon leurs idées, l'âme des méchants habitoit dans des souterrains obscurs ; & enfin il y avoit différentes demeures pour les enfants qui mouroient avant leur naissance ; pour ceux que la maladie ou la vieillesse enlevoit du monde ; pour ceux qui étoient frappés d'une mort subite ; pour ceux qui étoient tués par quelque accident ; pour les voleurs, les assassins. Tous avoient leur destination dans des lieux séparés, qui convenoient à leur âge, à la conduite de leur vie, & au genre de leur mort.

Parmi les idoles des Mexicains on en remarquoit de plus révérees les unes que les autres ; de ce nombre étoient celle de *Vitziliputzli*, adorée comme le Seigneur du Monde & le Dieu de la guerre ; celle de *Tescatliputzá*, reconnue pour le Dieu de la pénitence ; celle de *Quatzalkoatl*, Divinité des marchands. Il y avoit aussi plusieurs Déeses, dont la principale se nommoit *Tazá*, c'est-à-dire, l'ayeule commune, & les autres lui étoient subordonnées. Outre la quantité d'idoles qu'on voyoit au Mexique, ses habitants, suivant le rapport d'un Historien Espagnol, adoroient le soleil, le feu, l'eau

Tome VIII.

Cccc

Religion an-
cienne des Mexi-
cains.

L'AMÉRI-
QUE.

& la terre, en reconnaissance des biens qu'ils en avoient reçus, & comme pour les engager à les leur continuer. Ils rendoient de pareils hommages, mais par un différent, motif au tonnerre, aux éclairs & à tous les météores. Ils offroient des prières à divets animaux ; aux uns à cause de leur douceur ; aux autres par rapport à leur férocité ; aux sauterelles & aux grillons pour les empêcher de manger leurs moissons ; aux puces & aux mouches pour n'en être pas piqués pendant la nuit.

Il y avoit plusieurs Temples dans le pays lorsque les Espagnols y entrerent, & chacun de ces Temples renfermoit différentes idoles & beaucoup de richesses. D'ailleurs on n'en peut gueres donner la description, parce que tous les Historiens, en se rapportant à dire qu'ils étoient d'une forme singulière, ne s'accordent pas dans la peinture qu'ils en font.

Prêtres du Mex-
ique.

Dans le grand Temple de Mexico il y avoit six Sacrificateurs, dont la succession étoit héréditaire & passoit par conséquent à leurs enfans. Outre ces six Sacrificateurs, chaque quartier & chaque Temple avoient leurs Prêtres qui étoient appelés à cet office par élection, ou qui s'y consacroient dans leur jeunesse par un vœu particulier. Leurs fonctions ordinaires étoient d'encenser les idoles quatre fois par jour, sçavoir, au lever du soleil, à midi, au soleil couchant & à minuit. Ils étoient avertis de ces heures par le bruit des tambours, des trompettes & d'autres instrumens, dont les jeunes gens chargés de ce soin faisoient retentir le Temple. Aussitôt qu'on entendoit ces instrumens, le Prêtre de semaine prenoit son encensoir à la main, & vêtu d'une robe blanche il se mettoit en marche. Il prenoit du feu dans un brasier qui brûloit sans cesse devant l'autel, & quoiqu'il fût accompagné de ses collègues, qui tenoient aussi des encensoirs, il encensoit seul. Ensuite il frottoit soigneusement l'autel d'un linge qu'on lui avoit présenté, & après cette cérémonie il se retirait avec les autres Prêtres dans un lieu secret, où ils se meurtrissoient cruellement la chair & se tiroient du sang de quelque partie du corps. Les mêmes exercices se répétoient également la nuit, & le peuple, touché de la pénitence que les Prêtres faisoient, disoient-ils, pour lui, avoir attention de les en récompenser richement.

La figure des Prêtres Mexicains n'avoit rien de fort séduisant, car la fumée de leur encens, qui n'étoit ordinairement que de la résine, leur rendoit le teint presque noir. D'ailleurs ils se tressaient les cheveux d'une manière bizarre, avec des bandes de coton larges de six doigts, & s'oignoient depuis les pieds jusqu'à la tête d'une graisse claire & liquide, ce qui ne servoit pas à les rendre fort ragoutants. Lorsqu'ils étoient obligés d'aller offrir de l'encens aux idoles qui étoient gardées dans des caves, dans des bois touffus, ou sur des montagnes, ils se frottoient le corps d'une autre onction encore plus répugnante que la première. Le Pere Acosta, cité par M. l'Abbé Prevôt, donne exactement la composition de cette espèce de pommade. Ils prenoient, dit-il, des araignées, des scorpions, des cloportes, des salamandres, des vipères qu'ils faisoient amasser par de jeunes garçons, & ils les brûloient au brasier du Temple jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en cendres. Ensuite ils les mettoient dans des mortiers avec beaucoup de tabac ou betun. Avec cette cendre ils broyoient quelques scorpions, araignées,

élopottes vivants, & ajoutoient une semence toute moulue qu'ils appelloient *Ooluchqui* (1), & des vers noirs & velus, dont le poil seulement est venimeux. Les Prêtres coloroient cette composition avec du noir, ou de la fumée de résine, & l'enfermoient dans de petits pots qu'ils posoient devant l'idole pour la sanctifier. Ils s'en frotoient ensuite le corps, & le peuple étoit persuadé que cette préparation élevoit les Prêtres au dessus du commun des hommes, & leur faisoit avoir un commerce intime avec les Dieux. Il y a apparence que l'imagination des Prêtres mêmes se remplissoit d'une idée semblable, car ils perdoient alors toute crainte, & se croyant respectés de toute la nature, ils se hasardoient la nuit au milieu des bois les plus sauvages, dans la confiance que les tigres, les ours & les lions ne pouvoient leur nuire. En effet, il n'est point fait mention que ces Prêtres aient été les victimes de leur témérité; soit que la composition dont ils étoient enduits eût une odeur capable d'éloigner les bêtes féroces, soit que les autres Prêtres, dans la crainte de refroidir la dévotion du peuple, eussent soin de cacher leur mort, s'ils avoient été dévorés.

Il y avoit dans l'enceinte du grand Temple de la capitale deux especes de monastères ou maisons de retraite pour les filles & pour les garçons. Ces deux établissements, qui regardoient le service du Temple, étoient l'un vis-à-vis de l'autre, mais sans avoir de communication ensemble. Les filles n'y entroient qu'à l'âge de douze ou treize ans, & elles devoient y demeurer l'espace d'un an, au bout duquel elles sortoient pour se marier. Elles avoient des supérieures pour veiller sur leur conduite, & leurs occupations pendant leur retraite étoient d'apprêter le manger des idoles, c'est-à-dire des Prêtres, de faire de la toile dans la journée pour le Temple, & de se lever la nuit pour prier. Alors elles étoient obligées de se tirer du sang & de s'en frotter les joues, mais elles se lavoient aussitôt avec de l'eau consacrée par les Prêtres. ~~Leurs habillemens étoient blancs,~~ & il falloit qu'elles prissent grand soin d'en entretenir la propreté. On les élevoit dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes à cet égard étoient punies avec la dernière rigueur. Si un rat ou une souris avoit malheureusement rongé quelque chose dans le Temple, les Prêtres faisoient passer cet accident pour une marque de la colère du Ciel, & on ne manquoit pas de l'attribuer au déreglement de quelque jeune fille. On faisoit, pour s'en instruire, les plus rigoureuses recherches, & malheur à celle qui pouvoit être soupçonnée ou qui avoit déplu aux Prêtres, car on l'accusoit aussitôt, & on la punissoit quelquefois de mort.

Les jeunes garçons n'entroient dans leur Monastère qu'à l'âge de dix-huit à vingt ans. On leur coupoit d'abord les cheveux en couronne, & ceux qu'on laissoit ne devoient pas descendre, par devant, plus bas que la moitié de l'oreille. Ils étoient plus longs sur la nuque du col, & pouvoient facilement se tresser. Le nombre de ces jeunes Religieux n'excédoit pas celui de cinquante, & leur retraite ne duroit qu'un an, ainsi que celle des filles. Dans cet espace de temps on les assujettissoit aux loix les plus sévères de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit

(1) Les Indiens font un breuvage de cette même semence, pour se procurer des visions, parce que son effet est de priver l'homme du sens.

de servir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte religieux, de balayer & nettoyer le Temple, de mettre du bois dans le feu qui brûloit sans cesse devant la grande idole, & d'aller demander l'aumône dans les maisons de la ville. Ils marchaient toujours au nombre de six, & nonobstant leur air bumble & mortifié, ils enlevoient impunément ce qui leur étoit nécessaire pour se nourrir si on refusoit de le leur donner. Ces refus néanmoins se faisoient rarement, parce qu'on sçavoit qu'ayant fait vœu de pauvreté, ils se trouvoient souvent dans des cas pressants, & que d'ailleurs on devoit récompenser les peines qu'ils se donnoient. Ils étoient chargés de se lever la nuit pour faire retentir le son des trompettes & des autres instruments. Chacun d'eux veilloit à son tour dans le Temple dans la crainte que le feu ne s'éteignit devant l'idole, & lorsque les Prêtres avoient fait dès le matin leurs encensements ordinaires, tous les jeunes gens se retiroient dans un lieu marqué, pour s'y tirer du sang avec des pointes aiguës, & s'en frotter les temples jusqu'au bas des oreilles.

Cinq ou six jours avant certaines fêtes de l'année, les Religieux jeûnoient rigoureusement, se réduisant à l'eau pour toute boisson & se relevant la nuit pour se mortifier le corps par de fréquentes disciplines. Les instruments dont ils se servoient pour cela étoient composés de plusieurs filles tortillées, longues d'une brassée & terminées par des nœuds. Le jour de la fête tous les pénitents s'assembloient avec les Prêtres du grand Temple, dans un lieu environné de sièges, & là au moyen des cailloux & des lancettes dont ils étoient tous armés, ils se tiroient depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet un grande quantité de sang, dont ils devoient non seulement se frotter les temples, mais encore ensanglanter les lancettes. Ils les fichoient ensuite dans des boules de pailles entre les creneaux de la cour, afin que le peuple jugeât lui-même de leur ardeur pour la pénitence. Comme une même lancette ne servoit jamais deux fois, ils en avoient un grand nombre en réserve. Le lieu où ils se baignoient, après s'être massacrés les jambes, portoit le nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang.

Plétes des Mexi-
cains.

La principale fête des Mexicains se faisoit en l'honneur du Dieu *Vitzliputzli*, & étoit célébrée régulièrement tous les ans au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles de celles qui étoient consacrées au service du Temple, paétrissoient de la farine de maïs avec du miel, & en faisoient une grande idole en présence de plusieurs Seigneurs de la Cour. Aussitôt que l'idole étoit achevée, on la paroit d'habits & d'ornemens magnifiques, & on la plaçoit dans un fauteuil bleu posé sur un brancard, auquel on avoit attaché des allonges pour le rendre plus facile à transporter. Le jour même de la fête, aux premiers rayons du soleil, toutes les jeunes filles paroïssoient au Temple vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti, avec des brasselets de grains de maïs enfilés; le reste des bras couvert de plumes rouges jusqu'aux poignets, & les joues peintes de vermillon. On les nommoit pendant tout ce jour sœurs du Dieu, dont elles sembloient animer le culte. Elles portoient l'idole sur le brancard jusqu'à la cour du Temple, où les jeunes Religieux la recevoient pour l'aller placer au pied des grands degrés. Alors le peuple accouroit se prosterner devant l'idole, & se mettoit sur la tête un peu de terre. Les Prêtres commençoient sur le champ une procession

& se rendoient à la montagne de Chapultepeque, où on faisoit à la hâte un sacrifice. Toute l'assemblée passoit de-là & avec précipitation dans un autre lieu nommé *Atlacuya*, célèbre par les traditions de leurs Ancêtres; & faisoit une troisième station dans un endroit appelé *Cuyoacan*. On retournoit ensuite à Mexico sans s'arrêter, & cette procession, qui avoit une marche de quatre lieues à faire, ne devoit être que quatre heures en route, d'où lui venoit le nom d'*Yfaina*, qui signifie chemin précipité. A leur retour les jeunes hommes portoient le brancard au pied des grands degrés, où ils l'avoient pris, & l'élevoient au sommet du Temple au bruit de toutes sortes d'instruments.

L'idole étoit posée dans une riche cassette au milieu des parfums & des fleurs, & tandis qu'on l'élevoit avec les poulies, les jeunes filles apportoient des morceaux de la même pâte dont l'idole avoit été fabriquée. Les Sacrificateurs s'approchoient parés de guirlandes & de brassulets de fleurs, faisant porter à leur suite les figures de leurs Dieux & de leurs Déeses. Ils se rangeoient autour des morceaux de pâte, qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette bénédiction étoit suivie de sacrifices, & dans une si grande solennité, le nombre des victimes étoit toujours plus grand qu'aux autres fêtes. Quelque horreur que doive causer la peinture de ces horribles sacrifices, je crois devoir en faire la description, pour donner une idée de la barbarie & de la cruauté des Mexicains. Je suivrai pour cela le détail qu'en donne Herrera, cité par M. l'Abbé Prevost dans son histoire des voyages. On faisoit, dit cet historien, une longue file de victimes, qui étoient des prisonniers de guerre environnés d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendoit du Temple, vêtu d'une robe blanche bordée par le bas de gros flocons de fil, & portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs & de miel. Elle avoit les yeux de pierres vertes très fines, & les dents de grains de maïs. Le Prêtre descendoit les degrés du Temple avec beaucoup de précipitation, & monstroit sur une grande pierre qui étoit comme attachée à une plate-forme fort haute au milieu de la cour. Il passoit sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras & se tournant vers les captifs, il la monstroit à chacun l'un après l'autre en leur disant, *c'est ici votre Dieu*. Ensuite descendant de la pierre par un second escalier opposé au premier, il se mettoit à la tête des infortunées victimes pour se rendre par une marche solennelle au lieu de l'exécution, où les Ministres du sacrifice les attendoient. Ces Ministres au nombre de six, comme on l'a déjà dit, devoient tous environner celui qu'on alloit sacrifier. Quatre étoient préposés pour tenir les pieds & les mains de la victime, le cinquième pour la gorge, & le sixième pour ouvrir le corps. Ce dernier tenoit le premier rang & portoit le titre de *Topitzin*. Sa robe étoit une sorte de tunique rouge bordée de flocons de la même couleur & il avoit sur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes, aux oreilles des anneaux d'or enrichis de pierres vertes, & sur la levre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur de bleu céleste. Outre ces ornements il avoit le visage peint d'un noir fort épais. Les cinq autres Sacrificateurs avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle fort crépue & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le milieu du front, & leurs robes étoient des

L'AMÉRI-
QUE.

tuniques blanches entremêlées de noir. Le Topilzin avoit la main droite armée d'un couteau de caillou fort large & fort aigu, pendant qu'un autre Prêtre tenoit un collier de bois de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussitôt que les captifs étoient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisoit monter l'un après l'autre par un petit escalier, nus & les mains libres. On étendoit successivement chaque victime sur une pierre, le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier, & les quatre autres la tenoit par les pieds & par les mains. Alors le Topilzin appuyoit le bras sur l'estomach du patient, & de la main droite il lui arrachoit le cœur, qu'il présentait au soleil pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhaloit; après quoi, il en frottoit la face de l'idole de pâte en prononçant quelques invocations mystérieuses. Les autres Prêtres jetoient le corps du haut en bas de l'escalier sans y toucher autrement qu'avec les pieds. Tous les captifs destinés au sacrifice recevoient le même traitement jusqu'au dernier, & ceux qui les avoient pris & qui les avoient livrés aux Prêtres, enlevoient les corps pour les distribuer entre leurs amis & les manger ensemble solennellement. Il y avoit encore d'autres especes de sacrifices qui ne se faisoient qu'à certaines fêtes & qui se nommoient *Racaxipe Velizli*, c'est-à-dire, écorchement d'hommes. En effet, les Prêtres enlevoient la peau des captifs & en revêtoient des Ministres subalternes du Temple, qui parcouroient ainsi tous les quartiers de la ville en chantant & en dansant à la porte des maisons, où ils recevoient quelques libéralités de ceux qui y demeuroient. Ces courses, qui ne finissoient que lorsque la peau sanglante commençoit à se corrompre, donnoient aux Prêtres le temps d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres fêtes il se faisoit un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif, armé d'une épée & d'une rondache, étoit attaché par un pied à une grande roue de pierre, & celui qui s'offroit pour le sacrifice paroissoit avec les mêmes armes, & le combat s'engageoit à la vue du peuple. Si le captif demouroit vainqueur, il échappoit au sacrifice, recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordoient aux plus fameux guerriers, & le vaincu servoit de victime. Tels étoient les différents sacrifices en usage au Mexique, avant que les Espagnols y eussent mis le pied, sacrifices odieux & qui révoltent l'humanité.

Dans la fête dont j'ai commencé la description, que j'ai cru devoir interrompre pour donner une idée des sanglants sacrifices qui s'y faisoient, les jeunes filles chantoient au son d'un tambour, & les Seigneurs qui étoient présents répondoient en chœur à leurs chants. Le peuple jouissoit de ce spectacle, mais il se tenoit à quelque distance, & ne s'y mêloit que par ses acclamations. Après le sacrifice, les Prêtres divisoient les morceaux de pâte qu'ils avoient bénis & les distribuoient au peuple sans distinction d'âge ou de sexe. Chacun recevoit son morceau avec la plus grande apparence de piété & le mangeoit avec une grande dévotion. La solennité finissoit enfin par un discours que le Grand Prêtre prononçoit, & dans lequel il avoit soin d'exalter la majesté des cérémonies qui venoient de se passer, & d'en recommander l'exacte observance.

Une autre fête des Mexicains, qu'un voyageur Espagnol appelle une espece de jubilé, se célébroit tous les quatre ans dans le mois de Mai. Elle

commençoit le 10, duroit neuf jours, & voici quelles étoient les cérémonies qu'on y ob servoit. Un Prêtre sortoit du Temple en jouant d'un instrument assez semblable à une flûte ; il se tournoit successivement vers les quatre parties du Monde, ensuite s'inclinant vers l'idole qui étoit au dehors du Temple, il prenoit de la terre & l'avaloit. Le peuple imitoit ce qu'il voyoit faire au Prêtre & en demandant pardon de ses péchés, faisoit des vœux pour qu'ils demeurassent dans le secret. Les soldats imploroient la protection de leurs Dieux, pour remporter la victoire sur leurs ennemis & faire un grand nombre de prisonniers, qu'ils pussent offrir en sacrifice. Pendant huit jours ces vœux & ces prières se renouvelloient avec des gémissements & une abondance de larmes ; enfin le neuvième jour, qui étoit proprement celui de la fête, on s'assembloit dans la cour du grand Temple & quatre Prêtres portoient l'idole sur un brancard, tandis que les autres l'encensoient, & que le peuple se frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Lorsque la procession étoit rentrée dans le Temple, on le jonchoit de fleurs & l'idole restoit découverte jusqu'au soir. Alors chacun s'approchoit & lui offroit, suivant ses facultés, diverses sortes de pierreries, de la soie, des fruits & des caillies. L'heure du dîner venue, tout le monde se retiroit à l'exception des Ministres du Temple & de quelques femmes, qui avoient fait vœu de servir l'idole jusqu'au soir. Le peuple ne manquoit pas de retourner au Temple après avoir pris son repas, & aussitôt que l'assemblée paroïssoit complète, on amenoit le captif qui devoit être immolé, & on le sacrifioit pendant que les assistants faisoient retentir le Temple du bruit de leurs chants & de leurs danses. Le reste du jour n'étoit plus qu'un spectacle d'amusement ; on plaçoit plusieurs mets devant l'idole, & toute l'assemblée se retiroit à quelque distance pour laisser aux jeunes garçons, dont j'ai parlé plus haut, la liberté d'enlever ces mets en courant. Les quatre premiers qui y touchoient recevoient des prix, & ils obtenoient plusieurs marques de distinction qui duroient jusqu'au renouvellement de la fête. A la fin du jour & des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient servi le Temple l'espace d'une année retournoient dans leurs familles, & ceux qui prenoient leur place les poursuivoient avec de grands cris, en leur jetant des pelottes d'herbe, & leur reprochant d'abandonner le service des Dieux.

Les Marchands avoient coutume de célébrer une fête annuelle en l'honneur de l'idole qui présidoit au commerce, & cette fête consistoit dans des exercices de religion, & des réjouissances aussi barbares les unes que les autres. Quarante jours avant la célébration, les principaux Négociants achetoient un captif de belle taille, qu'ils revêtoient des habits & des ornements de leur idole. Ils avoient soin de laver cet esclave deux fois chaque jour dans l'étang du Temple, & de lui servir les mets les plus recherchés. On le tenoit enfermé la nuit dans une espèce de cage & le jour on le promenoit par la ville en chantant & en dansant autour de lui. Lorsqu'il n'avoit plus que neuf jours à vivre, deux Prêtres étoient chargés de lui annoncer le sort qui l'attendoit. La manière dont cet infortuné recevoit une nouvelle aussi affligeante, étoit regardée comme un bon ou un mauvais augure. S'il paroïssoit se soumettre sans chagrin à la mort qui lui étoit destinée,

&c s'il répondoit qu'il l'acceptoit volontiers, on effimoit sa résignation comme le plus heureux présage. Si au contraire le désespoir se manifestoit sur son visage & par ses actions, on étoit persuadé qu'il annonçoit quelque accident funelle, & les Prêtres avoient recours à plusieurs cérémonies, pour en éluder l'effet. Le sacrifice se faisoit à minuit, & le cœur de la victime étoit offert à la lune; ensuite on portoit le corps chez le principal Commerçant, où il étoit cuit de différentes manières pour régaler tous les convives, qui étoient tous des marchands & qui dansoient en attendant le festin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient tous saluer l'idole au lever du soleil, & continuoient de se réjouir le reste du jour. Pour terminer la fête, ils se déguisoient en diverses formes bizarres, comme en papillons, en oiseaux, en grenouilles, en guêpes & en plusieurs insectes. D'autres feignoient d'être boiteux, manchots, ciltrapiés, &c sous ces déguisements ils faisoient des récits agréables de leurs accidents ou de leurs métamorphoses, & finissoient par des danses qui durent jusqu'au lendemain.

Il y avoit sans doute d'autres fêtes dans le cours de l'année, mais apparemment qu'elles étoient beaucoup moins solennelles, puisque les voyageurs n'en ont point fait mention.

Tout le pays connu sous le nom du Mexique en général étoit, à l'arrivée des Espagnols, divisé en différentes Provinces. Les plus considérables parmi celles qui, par succession de temps, avoient été réunies les unes après les autres au corps de l'Empire, étoient celles des Matatzingas, du Mechoacan, de Mislique, de Zapotecas, des Tepeagues, de Tlascala, des Yzcatlans, des Guaxilotlans, des Yzipeques, des Mazateques, des Tuateques, des Otomies (1), &c. Elles étoient gouvernées par des Caciques, qui, quoique dépendants de l'Empereur, jouissoient des droits de la souveraineté dans toute l'étendue de leur domaine, tiroient un tribut particulier de leurs vassaux, & se faisoient quelquefois la guerre les uns aux autres sans la permission ou les ordres de l'Empereur.

On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse du Gouvernement que les Espagnols trouverent établi dans le Mexique, lorsqu'ils firent la conquête de ce pays. On ne peut ignorer que l'Empereur ne jouit d'une autorité absolue, & que ses sujets n'eussent pour lui le respect & la soumission qui se doivent à un Monarque; mais comme le Prince ne peut tout voir & tout administrer par lui-même; il y avoit dans Mexico, capitale du pays, un Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étoient dépendantes; un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce, & un Conseil d'Etat, où non seulement les grandes affaires étoient portées directement, mais auquel on pouvoit appeler des Sentences des Tribunaux inférieurs. Outre ces Conseils, chaque ville avoit ses Ministres particuliers sous l'autorité de son Tribunal établi pour toutes les causes qui demandoient à être expédiées promptement. Ces Ministres, dont les fonctions ressembloient à celles des Prévôts en France, faisoient régulièrement leurs rondes armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur charge, & ils se faisoient toujours suivre de quelques soldats. Quoique leur pouvoir ne

(1) On dira quelque chose des mœurs & des usages particuliers des habitants de ces Provinces, après avoir parlé de ceux du Mexique en général,

semblât regarder que la Police, ils avoient droit de juger les petites cautes, & lorsqu'il arrivoit des contestations entre des Particuliers, ils se présentoient avec des témoins devant eux, & ils décidoient sur le champ ce qu'ils croyoient juste & raisonnable. Les Paries, à la vérité, jouissoient de la liberté d'en appeler à un Conseil supérieur si elles n'étoient pas contentes, mais celui qui avoit déjà paru avoir tort étoit obligé de payer une forte amende, s'il étoit encore condamné dans d'autres Tribunaux. On ne connoissoit point de loix écrites dans tout l'Empire. L'usage tenoit lieu de droit, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du Prince.

Les Sujets, dont les Conseils étoient composés, se prenoient toujours parmi les riches, & il falloit d'ailleurs qu'ils se fussent distingués dans les temps de paix ou de guerre. Suivant les devoirs de leur Charge, ils n'étoient pas moins obligés de récompenser le mérite, que de châtier les crimes. Le principal objet de leur zèle étoit la punition de l'homicide, du vol, de l'adultère, & des moindres irrévérences contre la Religion & la Majesté du Prince. Les Officiers de Justice subissoient des peines très-rigoureuses, s'ils commettoient quelques fautes dans l'exercice de leur Charge. Les seuls Electeurs de l'Empire, au nombre de six, formoient le Conseil d'Etat. Deux d'entr'eux, qui étoient les Caciques de Tezeuco & de Tacuba, jouissoient de plusieurs privilèges qui leur donnoient la supériorité sur les autres. Ils avoient droit de transmettre leur dignité à leurs enfans, & ils n'étoient obligés d'assister au Conseil que dans les occasions extraordinaires & pour des affaires de la plus haute importance. Les autres, logés & nourris dans le Palais, ne pouvoient être libres de s'en éloigner, parce qu'ils devoient toujours être prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit rien sans les avoir consultés. Il n'y avoit gueres que les Princes du Sang Impérial qui pussent remplir ces grandes dignités, & ils portoient des titres assez singuliers. L'un avoit celui de *Prince des danses à fester*, l'autre celui de *Coureur d'hommes*, le troisième celui d'*Epancheur de sang*, & le quatrième celui de *Seigneur de la maison noire*. Tous les autres Conseils de l'Empire relevoient d'eux, & il ne se passoit rien dont on ne leur rendit compte. Les Sentences de mort ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main.

Un Empereur au Mexique ne recevoit pas la couronne aussitôt après son élection, parce qu'on exigeoit de lui plusieurs conditions qu'il falloit qu'il remplît nécessairement. Lorsqu'il étoit choisi & nommé par les Electeurs, il devoit se mettre à la tête des troupes de l'Empire, marcher contre les ennemis de l'Etat, & remporter sur eux une victoire éclatante. Si le pays se trouvoit en paix dans le moment de son élection, il étoit obligé de faire la conquête de quelque nouvelle Province pour étendre de plus en plus les bornes de l'Empire. Dès que la fortune ou la bonne conduite avoient favorisé ses entreprises, il reprenoit le chemin de la capitale, où il rentrait au bruit des acclamations du peuple. Les Nobles, les Ministres, & les Sacrificateurs le conduisoient en triomphe au Temple du Dieu de la guerre, & on sacrifioit en sa présence une partie des prisonniers qu'il avoit faits. Gomara, cité par M. l'Abbé Prévôt (1), rapporte de la manière suivante les

Couronnemens
& devoirs de
l'Empereur.

(1) Voyez l'Histoire des Voyages Tome XII. pag. 536.

cérémonies du couronnement. » On portoit, dit-il, en grand silence le
 » Prince triomphant tout nud au grand Temple. Il s'y prosternoit à terre
 » & baïsoit le pavé devant l'Idole de Vitzipaztli. Le Grand-Prêtre en ha-
 » bits pontificaux & suivi de plusieurs autres Prêtres vêtus de longues ro-
 » bes, lui venoit oindre tout le corps d'une teinture fort noire. Ensuite
 » faisant sur lui quelques bénédictions, il l'arrosait d'une eau mêlée de
 » feuilles de cedre, qui étoit gardée dans le Temple. Il lui mettoit sur la
 » tête un manteau blanc parsemé de figures de têtes de morts; sur ce man-
 » teau il en jettoit encore un autre de couleur noire, & un troisième bleu
 » céleste. Il lui entouroit le col de certains lacets rouges auxquels étoient at-
 » tachées les marques de la dignité impériale, & il lui attachoit sur les épau-
 » les une petite coquille pleine de poudre, qui devoit le préserver de ma-
 » lédiction, de peste & de tout autre mal. Enfin il lui nouoit au bras gauche
 » un sachet plein d'encens, & lui faisoit tenir dans la main droite un en-
 » censoir rempli de charbons ardents. L'Empereur se levait alors, encen-
 » soit l'idole & s'asséjoit pour entendre le discours qui lui étoit adressé par
 » un des principaux Seigneurs, que son éloquence avoit fait choisir pour
 » cette fonction. Dans ce discours on félicitoit d'abord l'Empereur au nom
 » de ses peuples, & on finissoit par lui représenter avec force les devoirs
 » attachés à la place éminente qu'il occupoit. Ensuite le Chef des Sacrifi-
 » cateurs s'approchoit pour recevoir le serment que le nouvel Empereur
 » alloit prononcer. Il étoit particulier, vraisemblablement, au seul Gou-
 » vernement du Mexique; car outre la promesse de maintenir la Religion
 » de ses Ancêtres, d'observer les loix de l'Empire, & de rendre justice à
 » ses sujets, on obligeoit l'Empereur à jurer que pendant tout le cours de
 » son règne, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient
 » point de ravage par leurs débordemens, les campagnes ne seroient point
 » affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air
 » & du soleil. Après ce bizarre serment, l'Empereur étoit conduit dans une
 » grande salle du Temple, & n'en devoit pas sortir pendant quatre jours
 » qu'il passoit en oraisons, en pénitences, & en sacrifices. Il ne mangeoit
 » qu'une fois le jour, se baignoit la nuit dans l'étang du Temple, & se
 » tiroit du sang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs & de fruits
 » qu'il faisoit aux idoles, devoient être teintes du sang de sa langue, de
 » son nez, de ses mains & d'autres parties de son corps. Au bout des qua-
 » tre jours, on le venoit prendre pour le conduire à son Palais au milieu
 » des chants & des danses, & depuis ce moment, il étoit si respecté de
 » ses sujets, qu'aucun d'eux n'osoit le regarder au visage.

La Cour des Empereurs Mexicains étoit d'une magnificence & d'une
 grandeur peu communes, mais Montezume, qui occupoit le trône à l'ar-
 rivée des Espagnols, en avoit encore augmenté la pompe, & il se faisoit
 servir avec l'appareil le plus fastueux. Il avoit deux sortes de gardes, l'une
 de soldats qui occupoient toutes les cours de son palais, l'autre intérieure
 & composée de deux cents Nobles, qui entroient chaque jour dans les ap-
 partemens. Toute la Noblesse de l'Empire étoit obligée de venir par bri-
 gades des Provinces mêmes les plus éloignées, pour servir à son tour. Pen-
 dant leur temps de service, les Nobles étoient nourris de la desserte de

L'Empereur. Leur poste principal étoit dans les antichambres, & ils n'entroient dans l'appartement impérial que lorsqu'ils y étoient appelés par un ordre précis de l'Empereur. Les Audiences publiques de ce Prince étoient extrêmement rares, à cause de la longueur des préparatifs; mais elles durent une journée entière. Tous les Grands, qui avoient droit d'entrer dans le Palais, étoient obligés de s'y rendre ces jours-là, afin d'aider l'Empereur à juger des points importants & difficiles. Les demandes des suppliants & les réponses, ou les Arrêts du Prince étoient marqués exactement par des Secrétaires, placés suivant leurs fonctions dans la salle d'Audience. On ne laissoit entrer à la fois qu'un seul Suppliant, qui se présentoit pieds nus & les yeux baissés en faisant successivement trois révérences. Lorsqu'il avoit exposé le sujet de sa demande & que l'Empereur lui avoit fait réponse, il devoit se retirer sans tourner le dos & sans lever les yeux en répétant les trois révérences. Toute espèce de réplique lui étoit interdite, & s'il manquoit à observer le moindre article du cérémonial prescrit, il étoit puni sur le champ avec une extrême rigueur. Au reste l'Empereur écoutoit les moindres affaires fort attentivement, & quoiqu'il affectât une grande sévérité en parlant, il cherchoit à rassurer par quelques mots de bonté ceux qui paroissent troubles de sa présence. Si le Suppliant ne pouvoit se remettre, l'Empereur nommoit un de ses Ministres pour aller dans un autre lieu écouter la requête qu'on n'avoit osé lui présenter à lui-même.

Je crois devoir rapporter ici le détail qu'Herrera, cité par M. l'Abbé Prévôt (1), donne de la manière dont Montezume étoit servi dans ses repas. La table de ce Prince, dit-il, n'étoit qu'une sorte de couffin, ou une paire de peaux rouges. Le siège sur lequel il étoit assis étoit un petit banc tout d'une pièce creusé à l'endroit où il se plaçoit, façonné & richement peint. Les nappes & les serviettes étoient de coton, fort déliées & plus blanches que la neige. ~~Elles ne servoient qu'une seule fois à l'Empereur~~, car on les donnoit ensuite aux Officiers. Quatre cents Pages, tous Gentilshommes, portoient les viandes & les mettoient de suite dans une salle, afin que l'Empereur, après les avoir considérées, marquât celles qu'il vouloit qu'on lui servit. Les Maîtres d'hôtel, instruits des volontés de l'Empereur, faisoient réchauffer sur des brazier les mets qu'il avoit choisis. Avant qu'il se mit à table, il se présentoit vingt femmes des plus belles avec des bassins pour lui donner à laver. Lorsqu'il étoit assis, un Maître d'hôtel tiroit une balustrade de bois qui divisoit la salle, afin d'empêcher que ceux qui venoient le voir manger ne causassent de l'embarras. Tout le monde observoit un grand silence, à l'exception de quelques bouffons que l'Empereur prenoit plaisir à faire parler. Les Ecuyers, les pieds nus comme tous ceux qui paroissent devant l'Empereur, servoient ce Prince à genoux, sans oser lever les yeux. Six Soigneurs, qui étoient obligés d'assister à ses repas, quoiqu'un peu éloignés de la table, recevoient quelques plats, qu'il marquoit pour eux & les mangeoient respectueusement. Il y avoit ordinairement, pendant les repas que l'Empereur faisoit en public, une musique de flûtes, de cornemuses, de hautbois, d'os & de

(1) Histoire des Voyages, Tome XII. p. 532.

petits tambours de cuivre, dont le son avoit peu d'agréments. Plusieurs nains, bossus, & autres gens contrefaits étoient admis dans la salle à manger, pour réjouir l'Empereur, qui leur donnoit à manger ses restes au bout de la table, avec les bouffons. Les plats & le service n'étoient que de terre, & quoique fort bien travaillés, ils ne pouvoient qu'une fois devant l'Empereur. Les vases & les coupes étoient toujours les mêmes, parce qu'ils étoient d'or avec leurs soucoupes de même métal, ou quelquefois c'étoient des coquilles richement garnies. On tenoit prêtes plusieurs sortes de boissons, dont quelques-unes étoient relevées par d'excellentes odeurs, & l'Empereur désignoit celles qu'il vouloit boire. Il mangeoit rarement de la chaire humaine, & quand cela arrivoit, il falloit qu'elle eût été sacrifiée. Lorsque le couvert étoit levé, les femmes, qui avoient donné à laver à l'Empereur & qui étoient demeurées debout pendant le repas sortoient ainsi que ceux auxquels il avoit été permis d'y assister. Il ne restoit dans la salle que les Officiers de garde, & l'Empereur fumoit du tabac mêlé d'ambre gris, afin que cette vapeur l'excitât à dormir. Quand il avoit reposé quelques moments, on faisoit entrer les Musiciens qui chantoient au son des instruments différentes sortes de poésies, dont les vers avoient leur nombre & leur cadence. Le sujet ordinaire de ces compositions étoit quelque trait de l'ancienne histoire du pays, ou des conquêtes du Monarque regnant & de ses prédécesseurs.

Outre ce qu'il en coûtoit tous les jours pour la table & la paye des Officiers de l'Empereur, il entretenoit sans cesse deux ou trois grosses armées en campagne, & de fortes garnisons dans les principales villes de l'Empire. Les revenus nécessaires pour fournir à toutes ces dépenses étoient tirés du produit des mines d'or & d'argent, des salines & de tous les anciens droits; mais les principales richesses de Montezume venoient des nouveaux tributs qu'il avoit imposés à ses sujets, & qu'il pouvoit à l'excès. Tous les paysans & les ouvriers étoient contraints de rendre au Souverain, les uns le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir, & les autres la même valeur du profit qu'ils faisoient sur leurs ouvrages. Il y avoit dans toutes les parties de l'Empire des Officiers chargés de recueillir les impôts, & de les envoyer à la Cour. Ces Officiers, qui dépendoient du Tribunal de l'épargne anciennement établi dans la capitale, rendoient un si rigoureux compte des revenus des Provinces, que les moindres négligences à cet égard étoient sévèrement punies. Cette rigueur forçoit les Receveurs à exercer plusieurs violences dans la levée des droits Impériaux, & de-là sans doute étoit venue la haine que la plus grande partie des Mexicains portoit à Montezume.

Le tribut des Nobles étoit de fournir des sujets suffisamment pour la garde intérieure du Palais, & pour le service militaire, & d'offrir un certain nombre de présents à l'Empereur. Ce Prince, en les recevant comme Volontaires, ne laissoient pas de faire sentir aux Nobles qu'ils lui devoient cette sorte d'hommage. Les Trésoriers de l'Empereur, après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de la maison, & pour l'entretien des troupes, portoient le reste au trésor, où on réduisoit l'or & l'argent en espèces.

Le peuple au Mexique pouvoit acquérir la Noblesse par la voye des armes,

& les Nobles parvenoit aux plus hautes dignités par le même moyen. Montezume, qui connoissoit combien il étoit important pour sa grandeur d'entretenir cette idée parmi ses sujets, avoit institué plusieurs Ordres Militaires ou de Chevalerie, qui étoient distingués chacun par un habillement particulier & par d'autres marques honorables. Les Historiens désignent trois de ces Ordres sous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion. Ceux qui en étoient revêtus portoient la figure de ces animaux peinte sur leurs habits, & pendue au col. Le même Prince avoit encore fondé un Ordre supérieur, où les Princes & les Nobles seuls étoient admis, & pour lui donner plus de considération il s'y étoit enrôlé lui-même. Les Chevaliers de ce dernier Ordre avoient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de la même couleur qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, pendoient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguoit encore par le nombre des cordons.

Un Historien Espagnol, qui assure avoir été témoin des cérémonies de la réception de ces Chevaliers qu'on nommoit Tecuitles, en donne la description suivante (1). » Trois ans avant l'initiation, dit-il, celui qui étoit destiné à la Chevalerie invitoit ses parents, ses amis, les Seigneurs de sa Province & tous les anciens Tecuitles, à une fête, qui ne devoit se célébrer qu'au bout de trois ans, ses parents, ses amis, les Seigneurs de sa Province & tous les anciens Tecuitles. Il paroît, ajoute le même Historien, que cet intervalle étoit établi pour donner le temps au Public de faire des recherches sur la conduite du Novice, & pour former des objections contre son courage & ses mœurs. On n'observoit pas moins, surtout entre les parents & les amis, s'il n'arrivoit rien dans un si long espace qui dût passer pour un mauvais augure. Le jour de l'assemblée tous ceux qui la composoient parés de leurs plus riches ornements, conduisoient le Novice à l'autel. Il se mettoit à genoux avec une égale affectation de grandeur d'âme & de piété, & un Prêtre, qui se présentoit aussitôt, lui perçoit le nez d'un os pointu de tigre, ou d'un ongle d'aigle, & mettoit de petites pièces d'ambre noir dans les trous qu'il venoit de faire. Après cette douloureuse opération, que le Candidat devoit souffrir sans aucune marque d'impatience, le Prêtre lui adressoit un discours aussi ennuyeux par sa longueur que piquant par les injures dont il étoit rempli, & passant des paroles aux actions, il lui faisoit diverses sortes d'outrages, & les finissoit en le dépouillant de tous ses habits. Le jeune Noble, en cet état, se retiroit dans une salle du Temple, où il s'assuyoit à terre pour y passer le reste du jour en prières.

» Pendant ce temps-là toute l'assemblée faisoit un grand festin auquel il n'avoit aucune part, & quoique la joye fût poussée fort loin en sa présence, personne ne lui adressoit un seul mot, & tout le monde se retiroit à l'approche de la nuit, sans regarder & sans dire adieu au Novice. Alors les Prêtres apportoient un manteau fort grossier pour le vêtir, de la paille sur laquelle il devoit coucher, & une pièce de bois fort dur pour lui servir de chevet. Ils lui donnoient de la teinture afin qu'il s'en frottât

(1) Voyez l'Histoire des Voyages, Tom. XII. pag. 537.

L'AMÉRI-
QUE.

» le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras, les jambes,
 » un encensoir & de la poix grossière pour encenser les idoles. Ils ne lui
 » laissoient pour compagnie que trois vieux soldats des plus endurcis aux fa-
 » tigues de la guerre, qui étoient chargés non seulement de l'instruire, mais
 » de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devoit dormir
 » que quelques heures sans se coucher: ce qui duroit quatre jours. S'il paroîs-
 » soit trop assoupi, ces soldats le piquoient avec des poinçons pour le réveil-
 » ler. A minuit, il devoit encenser les idoles, & leur offrir quelques gout-
 » tes de son sang. Il faisoit une fois pendant la nuit le tour de l'enclos du
 » Temple, & creusant la terre en quatre endroits, il y enterroit des
 » cannes teintes du sang qu'il avoit tiré de ses oreilles, de ses pieds, de ses
 » mains & de sa langue. Ensuite il prenoit son repas, qui consistoit en qua-
 » tre épis de maïs & un verre d'eau. Ceux qui vouloient se distinguer par
 » leur force & leur courage ne prenoient rien pendant quatre jours. A la
 » fin de cette pénible épreuve, l'Aspirant à la Chevalerie demandoit congé
 » aux Prêtres pour aller continuer son noviciat dans les autres Temples. Ses
 » exercices y étoient moins rigoureux, mais ils duroient tout le reste de
 » l'année, & dans une si longue pénitence, il ne pouvoit aller à sa maison.
 » Vers la fin de l'année, il cherchoit un jour heureux pour sortir avec des
 » augures aussi favorables qu'il y étoit entré, & lorsqu'il croyoit avoir
 » choisi avantageusement, il en faisoit avertir ses amis qui venoient le
 » prendre à la pointe du jour. On le lavoit, on le nettoyoit soigneusement
 » & on le remenoit au milieu des instruments & des cris de joye au pre-
 » mier Temple, où il avoit commencé ses exercices. En cet endroit, ses
 » amis le dépouilloient de l'habit grossier qu'il avoit porté si longtemps &
 » lui en faisoient prendre un très-riche. Ils lui lioient les cheveux d'un ru-
 » ban rouge, le couronnoient des plus belles plumes, & lui mettoient un
 » arc dans la main gauche & des fleches dans la droite. Le Grand Prêtre
 » lui faisoit une longue harangue, qui ne contenoit que des éloges de son
 » courage & des exhortations à la vertu. Il lui recommandoit particulière-
 » ment la défense de sa Patrie & de sa Religion, & lui rappelant qu'il
 » avoit eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, il l'avertif-
 » soit qu'aussi longtemps qu'il porteroit les cicatrices de ces glorieuses bles-
 » sures, il devoit faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'aigle
 » & l'intrepidité du tigre. Enfin le Grand Prêtre lui donnoit un nouveau
 » nom, & le congédioit en le bénissant «.

Entre les distinctions des Chevaliers du premier Ordre, on compte le droit d'avoir tout le corps armé en temps de guerre, pendant que les Chevaliers des autres Ordres n'étoient armés, dit un Espagnol, que jusqu'à la ceinture. D'ailleurs les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, se vêtir de riche coton, se servir de vases peints & dorés & porter des souliers. Le peuple n'avoit jamais droit de se chauffer ni d'employer à ses usages d'autres vases que de terre, ni de s'habiller qu'avec du drap fort grossier. Chaque Ordre de Chevalerie avoit au Palais son logement distingué par une marque particulière. Le premier se nommoit le quartier des Princes, le second celui des Aigles, le troisième celui des Lions & des Tigres, & le quatrième celui des Gris, qui étoit le dernier Ordre, distingué par

la forme dont les Chevaliers portoit leurs cheveux. Les autres Officiers occupoient des logemens inferieurs, & perſonne ne pouvoit changer le ſien ſous peine de mort.

L'âge ordinaire des garçons pour ſe marier étoit celui de vingt ans, & les filles en avoient communément quinze, lorsqu'elles prenoient l'état de femme. La cérémonie du mariage ſe faiſoit toujours par le miniſtere d'un Prêtre, qui prenoit les deux parties par les mains en leur demandant quelle étoit leur intention. Le devoir des filles en cette occaſion étoit de marquer leur ſoumiſſion par un modeſte ſilence; mais ſur la réponſe du jeune homme, le Prêtre nouoit le bord de la robe dont il étoit revêtu avec le bout d'un voile que la jeune fille portoit, & les conduiſoit l'un & l'autre dans la maiſon qu'ils devoient habiter. Il les faiſoit tourner ſept fois autour d'un fourneau, & pourvu que les mariés euſſent obtenu tous deux la permiſſion de leurs peres & celle du Capitaine de leur quartier, rien ne manquoit plus à leur union. Si un jeune homme, en quittant ſon pere pour ſe marier, le laiſſoit dans la pauvreté, il s'engageoit à lui faire part du bien qu'il pouvoit acquérir; mais ſi au contraire le pere étoit riche, il promettoit à ſon fils, qu'indépendamment du bien qu'il lui donnoit en l'établiffant, il ne le laiſſeroit jamais tomber dans la miſere, quelque choſe qui pût lui arriver.

La pluralité des femmes étoit permife aux maris, & ils pouvoient épouſer toutes leurs meres & de leurs ſœurs. Ceux qui déſiroient avoir une fille à titre de concubine la demandoient au pere, ſous prétexte d'en avoir des enfans. Si elle donnoit le jour à un fils, le pere de la fille prioit alors l'homme de l'épouſer, ou l'obligeoit à la lui renvoyer. Celui qui prenoit le dernier parti ne devoit plus avoir aucun commerce avec la fille dont il ſe déſaiſoit, & il étoit puni ſi on le ſurprenoit lui parler ſeulement en ſecret. Dans le mariage, l'époux avoit la liberté de répudier ſa femme dès le lendemain de ſes noces, s'il lui trouvoit quelques défaut qui lui parût conſidérable, & dans ce cas il ſe faiſoit rendre juſqu'aux moindres bijoux. Après ce divorce, les hommes ne pouvoient reprendre leurs femmes ſous peine de mort, mais les femmes avoient le privilège de ſe remarier à quelqu'autre, lorsqu'elles en trouvoient l'occaſion. Une mere, en mariant ſa fille, lui recommandoit particulièrement la propreté, le culte des Dieux, & les ſoins intérieurs de ſa maiſon. Un pere, de ſon côté, exhortoit ſon fils à bien vivre avec la femme qu'il prenoit, à entretenir l'union avec ſes voiſins, & à reſpecter ſurtout ſes ſupérieurs. Les devoirs des peres & des meres envers leurs enfans étoient écrits dans les caracteres dont ſe ſervoit la Nation, & ſe trouvoient dans chaque famille; de ſorte qu'un jeune homme, en quittant la maiſon paternelle, avoit ſoin de prendre copie de ces regles de conduite.

Les femmes, pendant leur groſſeſſe, ſe médicamentoient ſi fort pour conſerver leur ſanté, qu'elles la ruinoient quelquefois par une prévoyance mal entendue. Auſſiôt qu'elles étoient accouchées, on appelloit un Piêtre qui faiſoit aux garçons quelques légères incifions pour en faire couler le ſang, & les lavoit enfuite lui-même avec beaucoup de ſoin. Si l'enfant appartenoit à un Noble ou à un Guerrier, on lui mettoit dans la main droite une petite épée,

L'AMERIQUE.

Mariages.

& dans la gauche une espée de bouclier. Aux enfans du commun, on présentoit les outils de la profession de leur pere, & toutes les filles de quelque rang qu'elles fussent, avoient dans leur berceau des instrumens pour filer, pour coudre & pour toutes les occupations ordinaires à leur sexe. Une mere devoit toujours nourrir ses enfans de son lait, mais si quelque accident la forçoit à avoir recours à une nourrice étrangere, elle examinoit soigneusement la qualité de son lait & la recevoit ensuite sans autre difficulté. Tous les enfans étoient recommandés, mis en cérémonie sous la protection des Dieux; on faisoit pour leur fortune & leur santé des offrandes, des vœux & des sacrifices, & on leur mettoit au col des billets & d'autres amulettes, qui contenoient des figures d'idoles & des caracteres mystérieux.

On veilloit attentivement à l'éducation des enfans, & dans chaque Temple il y avoit une école, où les jeunes gens du quartier alloient pour être instruits par les Prêtres. Les devoirs de Religion & les loix civiles étoient les premiers objets de l'étude des écoliers; mais on ne négligeoit pas en même temps de leur apprendre tous les exercices du corps, qui pouvoient être avantageux à leur santé & devenir utiles au bien de la Nation. On les faisoit souvent coucher durement, manger peu & agir beaucoup. Les enfans des Nobles avoient un endroit particulier où ils étoient élevés par d'anciens Chevaliers qui les accoutumeroient aux plus rudes travaux. On les affujetoit dès leur première jeunesse à porter des vivres aux soldats au milieu des armées & en présence des ennemis. Cette méthode servoit à familiariser les jeunes gens avec le pèril, & donnoit occasion de connoître leur courage & leur caractère. Quelques-uns se distinguoient souvent par des actions d'éclat, qui leur valoient le titre de Capitaine, & les exemptoient de l'espèce de servitude où ils étoient auparavant. Après le cours des instructions, ceux qui vouloient se destiner au culte des autels entroient tout à fait dans le Temple, & alors ils avoient des maîtres particuliers, qui leur apprennoient les secrets & les cérémonies de la Religion. Dès qu'ils étoient entièrement consacrés à cette profession, ils devoient y persévérer jusqu'à la vieillesse. Alors l'âge les exemptoit de toute sorte de travail, & ils jouissoient d'une distinction proportionnée à l'idée qu'on avoit de leur vertu.

On n'avoit pas moins d'attention pour élever les filles dans les principes de l'honneur & de la retenue. Elles avoient à peine atteint l'âge de quatre ans qu'on les accoutumoit déjà à vivre dans la solitude, à s'occuper des travaux de leur sexe & à pratiquer la vertu la plus rigide. La plupart ne sortoit de la maison de leurs peres que pour se marier, & on les menoit rarement au Temple, pour éviter toute espèce de dissipation. Lorsqu'elles alloient ainsi invoquer les idoles, ce n'étoit ordinairement que pour accomplir des vœux que leurs meres avoient faits, ou pour implorer le secours des Dieux dans leurs maladies. Si une nécessité indispensable, ou les raisons dont je viens de parler, forçoient les jeunes filles à sortir de la maison paternelle, elles étoient accompagnées de plusieurs vieilles femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles & les garçons ne mangeoient ensemble avant leur mariage. Les Seigneurs observoient cette loi avec la dernière régularité, & comme leurs maisons étoient fort grandes, ils y faisoient construire des jardins & des vergers,

vergers, où l'appartement des femmes étoit séparé de tous les autres édifices. Si quelqu'une tortoit de l'enceinte qui lui étoit prescrite, elle étoit sévèrement punie, & dans les promenades on ne permettoit point aux jeunes filles de lever les yeux, ni de tourner la tête pour regarder derrière elles. Les heures du travail étoient réglées, & si une fille le quittoit alors sans ordre, elle subissoit quelque rude châtement. On cherchoit à leur inspirer tant d'horreur pour le mensonge, que pour une faute de cette nature, on leur fendoit un peu les lèvres.

Les Seigneurs & les personnes riches, en vertu de la liberté qu'ils avoient de faire bâtir de magnifiques maisons, s'étoient appliqués à embellir la capitale du Mexique par de superbes édifices. Le commun du peuple, à qui il étoit défendu d'élever leurs logements au-dessus du rez de chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes, avoit seulement des maisons faites de terre & couvertes de planches, qui formoient une espèce de plate-forme ou terrasse. L'intérieur de ces bâtiments n'étoit pas plus riche que l'extérieur, mais il y renoit beaucoup de propreté. Les lits étoient de nattes, ou de simple paille, avec des couvertures de coton, & pour chevet ils avoient une grosse pierre ou quelque billot de bois : de petits sacs pleins de feuilles de palmier servoient de sièges ; on en faisoit de bois qui avoient des dossiers d'un tissu des plus grossières feuilles. Les Mexicains faisoient peu d'usage de ces sièges, car leur coutume étoit de s'asseoir à terre & même d'y manger. Leur nourriture ordinaire, qu'ils prenoient avec beaucoup de malpropreté, suivant le rapport de plusieurs Historiens Espagnols, étoit le maïs en pâte ou préparé avec divers assaisonnements. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, à l'exception des plus dures ou de celles qui pouvoient avoir une mauvaise odeur. Le plus délicat de leur breuvage étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres ; mais aucune n'étoit capable d'enyvrer.

On défendoit rigoureusement l'usage des liqueurs fortes ; & les Seigneurs & les Juges, sans la permission desquels on n'en pouvoit boire, l'accordoient seulement aux vieillards & aux malades. Les jours de fête & de travail public, tout le monde avoit une mesure de ces liqueurs, mais les Juges prenoient garde qu'on les proportionnât à l'âge de ceux à qui on en distribuoit. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux de tous les vices, & le châtement de celui qui s'étoit abandonné à l'ivresse étoit rigoureux & public. On faisoit le coupable en présence du peuple assemblé, & pendant cette exécution on abattoit sa maison, comme pour faire entendre qu'un homme qui s'expose à perdre la raison est incapable de vivre dans la société humaine. S'il possédoit quelque Charge ou quelque Office, il en étoit dépourvu sans pouvoir se flatter d'être jamais relevé de cette interdiction.

Les amusements des Mexicains étoient diverses sortes de jeux, la danse & la musique. Ils aimoient tellement les deux derniers exercices, qu'ils se rassembloient souvent pour aller au milieu d'une grande cour devant les salles du Palais, donner à l'Empereur le plaisir d'entendre leurs chœurs & de voir leurs danses. Alors on étendoit une natte fort déliée sur laquelle on posoit deux tambours, l'un petit & qui étoit fait d'une seule pièce de bois fort

Tome VIII.

Eccc

L'AMÉRIQUE.

Maisons, meubles & nourriture.

Amusements.

bien travaillé. L'autre étoit plus grand, rond, creux & peint en dehors. Il avoit sur l'embouchure un cuir bien préparé & fort tendu, qu'on serroit ou lâchoit pour élever ou baisser le son. Ce tambour se battoit avec les deux mains & faisoit beaucoup le musicien. Les chansons, qui s'accordoient assez bien avec ces instruments, contenoient la vie & les actions des anciens Empereurs du Mexique. De temps en temps les chanteurs y mêloient des récits plus badins en couplets rimés qui avoient un certain agrément. Ceux qui dansoient devant l'Empereur étoient les principaux Seigneurs du Royaume, richement parés & tenant dans leurs mains des bouquets de roses, ou des éventails de plumes tissus d'or. Les uns avoient pour coëffure une tôte d'aigle ou de tigre ; d'autres portoient sur le bras droit ou sur les épaules des devises d'or ou d'argent & de riches plumes.

Dans les assemblées de la capitale, le nombre des danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs se plaisoient souvent à se mêler avec le peuple. La danse se faisoit dans l'ordre suivant : on commençoit à marcher par rangs de huit ou plus, selon la quantité des acteurs, dont les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente qui duroit quelque temps, à cause des différentes formes qu'elle prenoit, on s'entremêloit pour danser en branle & en se tenant par la main. Deux chefs de rang reprenoient la danse seuls & conduisoient les autres, qui imitoient leurs pas & leurs gestes. Ces chefs chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. La danse duroit ainsi quelquefois quatre ou cinq heures & personne ne paroissoit en être fatigué, quoique les mouvements fussent par intervalles assez précipités. Il étoit permis à tout danseur de quitter l'assemblée pour se rafraîchir quelques instans, mais il devoit sortir sans rompre l'ordre & la cadence & reprendre l'un & l'autre en rentrant. On voyoit souvent arriver des masques & des bouffons différemment habillés qui se mêloient dans la danse, en faisant des sauts extraordinaires, en disant des plaisanteries & en imitant d'autres Nations par leurs gestes & par leur langage, ou en contrefaisant les fous, les yvrognes & les vieilles femmes.

Une autre danse des Mexicains, dont un Historien Espagnol parle avec éloge, s'appelloit *Mitote*, & se faisoit dans les cours du grand Temple à Mexico. L'Empereur même se mêloit quelquefois à cette danse, qui étoit très-solemnelle par cette raison. On formoit deux grands cercles, au milieu desquels les instruments se trouvoient placés. Le cercle intérieur n'étoit composé que des Grands, des Anciens & de toutes les personnes au-dessus du commun. On ne laissoit dans le second cercle que ceux qui d'entre le peuple sembloient les plus raisonnables & les mieux parés en plumes & en bijoux. Plusieurs Mexicains à cheval sur des figures d'homme, d'animal ou sur des colonnes chantoient & dansoient sans perdre la mesure ni l'équilibre. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & prenoient ensuite mille postures singulières. D'autres passant leurs mains sous la plante de leurs pieds se courboient en cercle, s'élançoient en l'air & retomboient en roulant comme une boule. Enfin d'autres voltigeoient, sautoient & faisoient plusieurs tours avec de gros poids sur l'estomach ou sur l'épaule.

Souvent le peuple s'assembloit dans les places publiques ou sur les degrés

des Temples , pour faire des défis au blanc , & d'autres preuves d'adresse avec l'arc & la fleche. On couroit, on luttoit sous différentes conditions , & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du Public. Tels étoient les principaux amusemens des Mexicains , & ils en avoient un grand nombre d'autres qui recevoient divers changemens , suivant la volonté de ceux qui les prenoient. Je vais maintenant faire un court détail des funérailles , après quoi je parlerai de quelques coutumes de plusieurs pays renfermés dans celui du Mexique.

Le soin des funérailles regardoit toujours les Prêtres ; mais les cérémonies qu'ils observoient n'étoient pas toutes semblables , parce qu'elles dépendoient de la volonté des mourans. Les uns demandoient à être enterrés dans leurs héritages , ou dans les cours de leurs maisons ; d'autres vouloient être portés dans les montagnes , à l'imitation des Empereurs qui avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Enfin quelquefois des Particuliers ordonnoient que leurs corps fussent brûlés & qu'on enterrât leurs cendres dans les Temples avec leurs habits , & ce qu'ils avoient de plus précieux. Quelque fût la volonté d'un mourant , on avertissoit les Prêtres de son quartier dès qu'il avoit rendu l'ame , & ces Prêtres le mettoient à terre , assis à la maniere du pays , & revêtu de ses plus beaux habillemens. Les parents & les amis du mort venoient alors le saluer & lui faire de riches présents. Si c'étoit un Cacique ou quelque Grand de la Cour , on lui offroit des esclaves qui étoient égorgés sur le champ pour l'accompagner dans l'autre Monde. Les Officiers des Seigneurs , & l'espece de Chapelain même , qu'ils avoient chez eux pour régler les cérémonies religieuses , étoient les premiers immolés aussitôt qu'il étoit expiré. On croyoit que les uns alloient préparer un nouveau domicile à leur maître , pendant que les autres lui servoient de cortège. Suivant ce principe , on enterrait avec le mort une grande partie de ses richesses. Si le mort étoit un Capitaine qui se fût distingué , on faisoit autour de lui des amas d'armes & d'enseignes. Les obseques durent dix jours , & se celebrent par une alternative de pleurs & de chants. Les Prêtres faisoient une espece d'office des morts & chantoient d'un ton lugubre , tantôt en chœur & tantôt l'un après l'autre. Ils élevoient plusieurs fois le corps avec beaucoup de cérémonies , & le tambour & la flûte accompagnoient les voix & les encensemens qui sembloient se faire en cadence. Celui des Prêtres qui tenoit le premier rang étoit revêtu des habits de l'idole que le Seigneur défunt avoit particulièrement honorée , & dont il avoit été comme l'image vivante ; car chaque Noble représentoit une idole , & de-là venoit sans doute l'extrême vénération que le peuple avoit pour la Noblesse. Si on brûloit le corps , un Prêtre en recueilloit soigneusement les cendres , & prenant un habit qui inspiroit tout à la fois & l'horreur & la crainte , il affectoit de remuer ces cendres d'un air furieux , qui repandoit la frayeur dans toute l'assemblée.

Aussitôt qu'on s'apercevoit que l'Empereur étoit attaqué d'une maladie mortelle , on couvroit de masques la face des principales idoles , & on les leur laissoit jusqu'à la guérison ou la mort du Monarque. Lorsqu'il mourait , on en donnoit avis sur le champ à tous les Caciques ou Gouverneurs des différentes Provinces , afin que le deuil fût général , & pour convoquer

E c c ij

L'AME'RI-
QUE.

Funérailles.

tous les Seigneurs à se trouver à la cérémonie des funérailles. Les plus proches devoient se rendre à la Cour au bout de quatre jours, & en leur présence, ou plaçoit sur une natte le corps de l'Empereur, qu'on avoit déjà lavé & parfumé pour le garantir de la corruption. On le veilleoit toutes les nuits jusqu'au jour de l'enterrement, & on n'oublioit pas de faire éclater les pleurs & les gémissements. Le jour destiné pour bruler le corps, on commençoit par couper une poignée de cheveux au défunt, & on lui mettoit dans la bouche une grosse émeraude. En le mettant sur la natte, on l'avoit placé de façon qu'il étoit assis, & dans cette posture, qu'on avoit soin de ne pas déranger, on lui couvroit les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avoit son allusion. Par dessus ces couvertures, on attachoit la devise de l'idole qui étoit l'objet particulier de son culte, ou dont il avoit été l'image. On lui couvroit le visage d'un masque enrichi de perles & de pierres précieuses, & on tuoit ensuite pour première victime l'Officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums de l'Empereur, afin que le voyage du Monarque dans un autre Monde ne se fit point dans les ténèbres, ni sur une route où son odorat fût blessé.

Après ce premier sacrifice, on portoit le corps de l'Empereur au grand Temple, & dans la route, ceux qui composoient le cortège, pouissoient de grands cris, ou chantoient d'un ton lugubre les louanges du défunt. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés, & tous les domestiques du Palais portoient des masses, des enseignes & des panaches. En entrant dans la cour du Temple, on apercevoit un grand bucher auquel les Prêtres mettoient aussitôt le feu; & pendant que la flamme augmentoit, le grand Sacrificateur proféroit d'une voix plaintive des prières & des invocations. On attendoit que le feu fût bien allumé pour y jeter le corps avec tous les ornements dont il étoit couvert, les armes, les enseignes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On lançoit un chien au milieu du feu; afin qu'il annonçât par ses aboyements l'approche de l'Empereur dans les lieux par lesquels il devoit passer. Le grand sacrifice commençoit alors & il falloit que les victimes fussent au moins au nombre de deux cents. Les Prêtres leur ouvroient la poitrine pour en arracher le cœur qu'ils jettoient dans le feu du bucher. On ne mangeoit point la chair de ceux qui étoient ainsi sacrifiés, & leurs corps étoient déposés dans des charniers où ils se consumoient peu à peu. Les victimes étoient ordinairement des esclaves & des Officiers du palais, parmi lesquels on comptoit plusieurs femmes.

Dès que ces sanglantes exécutions étoient faites chacun se retiroit en silence: on faisoit garder le bucher toute la nuit & on se rassemblait le lendemain. Les Prêtres ramassoient les cendres, les dents, l'émeraude qu'on avoit mise dans la bouche du mort, & après avoir renfermé ces dépouilles dans un vase, ils le portoient solennellement à la montagne de Chapultepec. Ils plaçoient, dans l'espece de caverne qu'on avoit pratiquée au pied de la monagne, le vase rempli des cendres de l'Empereur & la poignée de cheveux qu'on lui avoit coupés quelques jours après sa mort. Ils bouchoient ensuite avec beaucoup de soin l'entrée de cette caverne, & plaçoient au dessus une statue de bois, représentant la figure du mort. Pendant quatre jours consécutifs les femmes de l'Empereur défunt, ses filles, ses

plus fideles sujets apportoitent plusieurs offrandes aux pieds de la statue. Le cinquieme jour, les Prêtres immoloient quinze esclaves; le vingtieme, cinq; le soixantieme trois; & enfin neuf le quatre-vingtieme, pour terminer la cérémonie.

On observoit plusieurs circonstances singulieres aux funérailles du Cacique de Mechoacan, dont la puissance étoit peu inférieure à celle de l'Empereur. Lorsque ce Cacique se sentoît proche de son heure dernière, il avoit soin de nommer celui de ses enfans qu'il se destinoit pour successeur. L'héritier faisoit aussitôt avertir tous les Seigneurs de la Province, & ceux qui avoient exercé quelque emploi sous l'autorité de son pere, qu'ils eussent à le reconnoître en qualité de Cacique. Chacun s'empressoit d'obéir, & apportoit en signe d'hommage de magnifiques présents. L'appartement du Cacique malade étoit fermé avec soin, & aucun de ses anciens sujets n'avoit la liberté d'y entrer. Ses seuls Officiers & plusieurs esclaves le servoient jusqu'à ce qu'il fût expiré. Alors ils en donnoient avis, & on convoquoit une nombreuse assemblée de Seigneurs & autres Nobles. Les pleurs, les cris, les gémissements se faisoient entendre, & étoient la première marque du regret sein ou véritable qu'on avoit de la perte du mort. Après ce triste exorde, on ouvroit l'appartement de l'ancien Cacique, & chacun entroit, le touchoit avec la main & lui jetoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On mettoit ensuite au mort une chaussure de peau de chevreuil, qui étoit celle des Caciques, & on lui attachoit aux genoux des sonnettes d'or, aux poignets des brasselets de même métal, au col une chaîne de pierres précieuses, des pendants aux oreilles & des anneaux aux doigts. Ses levres mêmes étoient couvertes de pierreries, & ses épaules de plusieurs tresses des plus belles plumes.

Lorsque le mort étoit ainsi paré, on le plaçoit sur une espèce de litière découverte, ayant auprès de lui, d'un côté, son arc & ses fleches, & de l'autre, une grande figure qui représentoit l'idole qu'il avoit le plus réverée pendant sa vie, & qu'on supposoit empressée alors à récompenser son attachement & sa piété. Le fils, successeur du Cacique, nommoit ceux qui devoient accompagner son pere pour le servir dans l'autre vie. Quelques-uns regardoient comme une faveur d'être choisis, d'autres s'en affligeoient; mais les uns & les autres ne pouvoient éviter de subir le sort qui les attendoit. On s'efforçoit seulement, pour leur ôter toute crainte & toute foiblesse dans les derniers moments, de leur faire prendre toutes sortes de viandes & de liqueurs fortes qui les enyvroient. Sept femmes d'une haute naissance devoient faire avec le mort le voyage de l'autre Monde, & on les croyoit chargées, l'une de garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux; une autre de lui présenter la coupe à ses repas; la troisième de laver ses habits & son linge, & les quatre autres de ne le pas quitter un moment, & de lui rendre tous les services dont elles pouvoient être capables. Outre les victimes nommées par le nouveau Cacique, on rassembloit encore celles qui venoient s'offrir volontairement, & celles que chaque Ordre de l'Etat étoit obligé de fournir. On peignoit d'une couleur jaune le visage de tous ceux qui devoient être sacrifiés; on leur mettoit une couronne sur la tête, & on les enyvroit pour leur sauver l'horreur des approches de la mort.

L'AMÉRIQUE.

Observes du
Cacique de Mechoacan.

La marche funebre commençoit par les malheureuses victimes, à qui les vapeurs des liqueurs qu'on leur avoit fait boire ôtoient toute idée apparente de tristesse. Cependant les airs que ces infortunés jouoient sur leurs instrumens étoient lugubres, & leurs pas étoient lents & composés. Les parents du mort paroissoient ensuite, précédant de quelques pas la litiere du Cacique, portée par les principaux Seigneurs du pays & suivie de plusieurs musiciens, qui chantoient une espece de poésie fort triste sur des airs qui inspiroient la mélancolie. Ceux qui avoient possédé des emplois s'avançoient en donnant des marques de la plus vive douleur, & la marche étoit fermée par les domestiques du Palais, chargés d'enseignes & d'éventails de plumes. Le peuple, que la curiosité attiroit pour voir l'ordre du convoi, veilloit attentivement sur les victimes, & songeoit à fermer le passage à celles qui auroient voulu prendre la fuite.

Les rues de la ville, par lesquelles cette espece de procession devoit passer, étoit nettoyées avec plusieurs formalités superstitieuses, & le convoi, qui ne partoît qu'à minuit, étoit éclairé d'une infinité de flambeaux. Lorsque la litiere étoit arrivée au Temple, on lui faisoit faire quatre fois le tour d'un grand bacher, qui se trouvoit prêt à recevoir le feu de la main des Prêtres, & sans ôter le corps de la litiere où il étoit, on le plaçoit au sommet du bucher, où on le brûloit avec tous ses ornemens. Pendant qu'il étoit dévoré par les flammes, on assommoit toutes les victimes, & sans leur ouvrir la poitrine, comme à Mexico, on les enterroit derrière le mur du Temple. A la pointe du jour les Prêtres avoient soin de ramasser les cendres, les os du Cacique, l'ot fondu & les pierres calcinées, & portoient tous ces restes dans l'intérieur du Temple où ils les bénissoient, en observant plusieurs cérémonies mystérieuses. Ils mêloient ensuite à ces cendres différentes sortes de pâtes & en composoient une grande figure de forme humaine qu'ils paroient de plumes, de colliers, de brasselets & de sonnettes d'or. Ils l'armoient d'un arc, de fleches, d'un bouclier, & la présentoient en cet état aux adorations du peuple.

Tandis que chacun offroit ses hommages à la nouvelle idole, les Prêtres ouvroient la terre au pied des degrés du Temple & faisoient une large fosse, dont les parties intérieures étoient aussitôt revêtues de nattes. Ils y dressoient une espece de lit sur lequel on mettoit la statue, les yeux tournés au Levant, & on suspendoit autour d'elle plusieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fleches & des Panaches. On plaçoit auprès du lit quantité de bassins, de plats, de vases & des coffres remplis de robes, de bijoux & d'aliments destinés pour les besoins du mort. Les Prêtres fermoient ensuite la fosse avec un grand couvercle de terre, au dessus duquel ils attachoient diverses figures bizarres pour veiller, à ce qu'ils prétendoient, à la conservation d'un si respectable monument. Les Mexicains étoient tellement attachés à leurs cérémonies funéraires, que les Espagnols ne purent d'abord venir à bout de les abolir; mais peu à peu elles ont cédé aux instructions du Christianisme, ainsi que les autres superstitions de l'idolâtrie.

L'ordre des successions n'étoit pas le même par tout le Mexique, mais celui qui s'observoit dans la capitale & dans tout le pays de son ressort suivait les degrés du sang. Si le fils aîné étoit capable de maintenir les droits

de sa famille, il succédoit à son pere sans contestation ; autrement le second fils prenoit sa place, & ainsi jusqu'au dernier. S'il n'y avoit point d'enfants mâles dans une famille, les neveux avoient droit à l'héritage, & au défaut de neveux, on y appelloit les freres du pere. Si à la mort d'un Seigneur pourvu de quelque Gouvernement par le droit de sa naissance, il ne lui restoit aucun proche parent, tous les vassaux avoient recours à la voye de l'élection, & persuadés que l'intérêt public devoit l'emporter sur les droits d'une parentée éloignée, ils choisissoient entre eux celui qu'ils croyoient le plus capable de gouverner. Dans les pays de Tlascala, de Guacoxingo & de Cholula, on suivoit le même usage, avec cette différence seulement, que celui qu'on substituoit ainsi au véritable sang, étoit soumis à de rudes épreuves. Il devoit se trouver dans la place publique pendant un certain espace de temps, & souffrir patiemment toutes les injures dont le peuple se plaisoit à l'accabler. Aussitôt qu'il avoit subi cette premiere épreuve, on le menoit au Temple afin qu'il y restât quelques jours à faire pénitence. On l'affujettissoit à des exercices totalement contraires à ceux de la vie commune ; c'est-à-dire, qu'il sortoit du Temple, lorsqu'on y entroit pour les sacrifices ; qu'il mangeoit à des heures qui n'étoient pas celles du Public ; qu'il veilloit dans le temps destiné au sommeil, & qu'il cherchoit à se livrer au repos lorsque tout le monde veilloit. Je dis qu'il cherchoit à se livrer au repos, car on ne l'en laissoit pas longtemps goûter les douceurs, & des personnes proposées le piquoient avec des poinçons, en lui disant : *Eveille-toi, songe que tu es dans l'obligation de veiller & de prendre soin de tes vassaux. La charge que tu t'imposes ne te permet pas de dormir.*

Lorsque l'héritier élu avoit passé par toutes les épreuves, on lui préparoit un grand festin, mais pour le temps qu'il devoit se faire, on comptoit les jours depuis celui de sa naissance, & on choissoit un impair, parce que tous les nombres pairs étoient de mauvais augure. Les Prêtres nommoient les convives & quelqu'un de ceux qui étoient invités ne se trouvoit pas au festin sous quelque prétexte que ce fût, on ne laissoit pas de mettre un siège à la place qu'il devoit occuper, & on servoit des vivres à ce siège, à qui l'héritier rendoit les mêmes honneurs, & faisoit les mêmes remerciements qu'il auroit faits au convive lui-même. Lorsque la table étoit couverte des mets, on n'y touchoit pas d'abord ; mais sans songer qu'ils pouvoient se refroidir, on se rendoit au Temple voisin où l'héritier recevoit l'investiture de tous ses droits. Le festin commençoit ensuite & la fête se terminoit toujours par des chants & par des danses. Les Seigneurs de Chiapa devoient passer par diverses charges subalternes, avant que d'entrer en possession du rang pour lequel ils étoient nés ou choisis, & dans la Province de Guatimala, les héritiers de naissance ou d'élection étoient obligés de faire des prières, ou des jeûnes. Les plus dévots dormoient les pieds en croix pour se fatiguer jusques dans le temps du repos. Si un Grand laissoit à sa mort un héritier trop jeune, on choissoit pour son tuteur un de ses plus proches parents, ou si on ne voyoit personne dans sa famille qui fût en état de remplir cet important emploi, on élevoit un des plus sages amis du mort ; & quelque mérite ou quelque capacité qu'on remarquât dans l'héritier, il ne sortoit point de tutelle avant l'âge de trente ans.

Le Mexique avoit une sorte de Seigneurs, qui pour récompense de leurs services, recevoient du Souverain des terres en propriété, mais ils ne pouvoient les transmettre à leurs descendants. Il y avoit encore des autres dignités qui se nommoient les *Grandes-Parentés*, & qui étoient remplies par les cadets des grandes familles. Ce dernier Ordre étoit divisé en quatre classes, qui répondoient aux quatre premiers degrés de parenté, & qui tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Ceux qui étoient dans ces classes jouissoient du droit de pouvoir succéder aux Chefs de leur race, lorsqu'ils y étoient appelés, & étoient d'ailleurs exempts de tout tribut. La plupart étoient employés dans les armées, & c'étoit parmi eux qu'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice & tous les Ministres publics. Lorsqu'ils n'étoient revêtus d'aucune de ces charges, les Chefs de leur race étoient obligés de pourvoir à leur entretien, à leur nourriture & à leur logement.

Matalzingas.

Dans la Province des Matalzingas on ne connoissoit que trois Seigneurs, dont l'un tenoit le premier rang, & les deux autres, qui n'étoient pas non plus entièrement égaux en puissance, étoient subalternes. Lorsque le premier mourait, le second prenoit sa place & laissoit la sienne au troisieme, qui étoit remplacé par le fils du premier, si le jeune homme en paroissoit digne, ou par quelqu'un de ses plus proches parents, si on trouvoit quelque défaut à son fils. Lorsque le second Seigneur étoit enlevé par la mort, on lui donnoit pour successeur le fils du premier. Il n'y avoit que le troisieme auquel son propre fils ou son frere pût succéder, mais dans tous les cas c'étoit toujours le plus digne qui étoit appelé à sa succession. Ces trois Caciques avoient leurs terres séparées l'une de l'autre, qu'ils nommoient *Kalpules*, & les deux subalternes faisoient assiduellement leur cour au premier. Dans la Province d'Utlatan, qui touchoit celle de Guatimala, les Espagnols trouverent le même Gouvernement & le même ordre de succession établis. La distinction du rang des trois Seigneurs étoit marquée seulement par celle de leurs sièges, dont le premier avoit trois tapis de plumes pour dossier, le second deux, & le troisieme un seul.

Méchoacan.

Avant la conquête du Méchoacan, le Cacique de cette Province faisoit sa résidence dans une belle ville nommée Zinzoatzca, c'est-à-dire, lieu rempli d'oiseaux, & la plus riche partie du tribut consistoit en plumes, dont on faisoit de riches tapis & d'autres ouvrages curieux. Les Historiens Espagnols observent que de tous les peuples du Mexique, les habitants du Méchoacan étoient ceux qui avoient la notion la plus juste de la Divinité suprême. Ils avoient quelque idée du jugement dernier, du ciel, de l'enfer, & ils pensoient qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Dieu. Ils donnoient à l'objet de leur culte le nom de *Tucapacha*, le regardoient comme l'auteur de tout ce qui existe, & comme l'arbitre souverain de la vie & de la mort des hommes. Ils plaçoient son trône dans le ciel vers lequel ils tournoient les yeux toutes les fois qu'ils l'invoquoient, soit pour implorer son secours, soit pour le remercier de quelque faveur. Ils avoient, & on ignore que ils pouvoient la tenir, une connoissance assez nette de l'origine des hommes & du déluge universel. Leurs Prêtres portoient des tonsures comme ceux des Catholiques, & prêchoient la pénitence & la nécessité de faire de bonnes œuvres.

œuvres. Cependant les sacrifices humains n'étoient pas moins fréquents parmi eux que dans la capitale de l'Empire, dont ils paroissent avoir emprunté leurs principaux usages pour la vie civile.

La Religion des habitants de la Province de Mistique (1) est beaucoup plus monstrueuse. Il n'y avoit qu'un Temple public, où tout le peuple étoit libre d'aller faire ses prières; mais outre cela chaque maison avoit son Dieu & son oratoire particuliers. Les habitants ne se faisoient pas des Divinités de leur propre choix; ils les recevoient respectueusement de la main & par les ordres d'une sorte de Prêtres reclus, enfermés dans des especes de Monasteres qui étoient en grand nombre dans la Province. Le peuple regardoit ces Monasteres comme la source de la Religion, & avoit beaucoup de vénération pour ceux qui s'y retiroient. La loi de l'héritage étoit en faveur des aînés, & ils entroient en possession de leurs biens sans aucune contestation, pourvu qu'ils eussent passé un an en retraite dans un des Monasteres de la Province, & qu'ils en eussent porté l'habit pendant cet espace de temps. Cet usage étoit observé rigoureusement par les aînés mêmes des Caciques, & leur retraite se faisoit seulement avec plus de cérémonies & d'appareil qu'on n'en observoit à celle des autres. Le jour que ces jeunes Seigneurs choisissoit pour se soumettre à l'usage établi dans leur pays, les principaux habitants du canton les menaient processionnellement & au son de tous les instruments de leur musique, au Monastere qu'ils avoient désigné. En approchant de cette retraite, on en appelloit les Prêtres, qui s'avançoient gravement & dépouilloient les jeunes gens qui s'abandonnoient à leur conduite, & leur donnoient à la place de leurs habits des baillons pleins de gomme. Ils les emmenaient ensuite & lorsqu'ils étoient dans le Monastere, ils leur mettoient entre les mains une lancette de caillou pour se tirer du sang, & leur frottoient le visage, l'estomach & les épaules avec du jus d'herbes venimeuses; & ces cérémonies étoient comme le sceau de la consécration des jeunes gens. On les habitoit à l'abstinence, & on ne leur épargnoit pas les plus rudes travaux, ni les plus sévères châtimens pour les moindres fautes. A la fin de l'année, que les jeunes Caciques attendoient sans doute avec impatience, quatre filles les lavoient dans une eau parfumée pour leur ôter la noirceur qu'ils avoient contractée au service des Autels, en se trouvant exposés à la fumée de la résine, qui dans tout le Mexique tient lieu d'encens. Tous les parents & les amis qui avoient conduit les jeunes Caciques dans leur retraite, les y reprenoient en pompe & les conduisoient à la maison paternelle avec de grandes démonstrations de joye. Ceux qui attendoient la mort de leurs peres sans avoir commencé leur année d'épreuve, ne pouvoient recueillir sa succession qu'ils ne l'eussent faite. Quand un Cacique étoit attaqué d'une dangereuse maladie, tous les Monasteres de son domaine faisoient des sacrifices & des prières pour sa guérison. S'il recouvroit la santé, les fetes étoient magnifiques & très-multipliées; mais s'il mouroit, on feignoit de croire que cet accident n'avoit pu arriver, & en conséquence on parloit au mort de même que s'il vivoit encore. Pour suppléer à l'impossibilité de tirer de lui quelque réponse,

(1) Les Espagnols n'ont conservé le nom de Mistique qu'aux Montagnes qui séparent cette Province de celle de Chiapa.

L'AMÉRIQUE.

on habilloit de tous ses ornements un esclave qu'on plaçoit devant lui & qui recevoit pendant tout le jour les honneurs dus à la dignité de Cacique. Quatre Prêtres enlevoient le cadavre vers minuit, & alloient l'enterrer dans les bois ou dans une cave. A leur retour, l'esclave qui représentoit le mort étoit étouffé & on l'enfouissoit avec un malin sur le visage & le mannequin de la dignité dont il avoit porté les apparences. On le jettoit ainsi équipé dans une sépulture commune à tous ceux qui avant lui avoient joué le même rôle, & on ne le couvroit point de terre, comme on faisoit aux Particuliers auxquels on rendoit les honneurs de la sépulture. On ignore les raisons de cet usage, qui paroît trop singulier pour ne pas renfermer quelques mystères. Tous les ans on faisoit en l'honneur du dernier Cacique une fête solennelle, mais on ne célébroit que le jour de sa naissance; car on affectoit de ne point parler de celui de sa mort.

Zapotecas.

La valeur féroce des habitants de la Province de Zapotecas faisoit trembler tous leurs voisins, & ils étoient continuellement en guerre avec les Mixos, Nation barbare dont les montagnes du pays étoient peuplées, & ils ne se rencontroient jamais sans se battre avec acharnement. Les vainqueurs lioient cruellement leurs prisonniers avec la corde de leurs arcs & les menaient comme en triomphe pour les employer aux services les plus fatigans, ou pour les sacrifier dans leurs Temples. Les Zapotecas avoient sur la Religion les mêmes sentimens à peu près que les habitants de Mexico, mais leur usage étoit de sacrifier des hommes à leurs Dieux, des femmes à leurs Déeses, & des enfans aux petites Divinités. Ils observoient des jeûnes très-rigoureux de soixante & de quatre-vingts jours. Leur principal Cacique, qui étoit celui de Coatlan, faisoit sa résidence ordinaire dans une grande ville, qu'ils nommoient Téozapoulan, & il se faisoit tellement respecter, qu'on lui rendoit des hommages qui alloient jusqu'à l'adoration.

Tepéques.

Les Tepéques formoient une Nation particulière qui étoit sortie de Chicomoztoc, région septentrionale dont le nom signifie les sept caves. On voit dans leurs propres annales, qu'ils étoient partis de leur pays originaire sous la conduite d'un Chef nommé Quavishzac; & qu'ayant trouvé un canton où il n'y avoit point d'habitants, ils s'y étoient arrêtés & y avoient bâti la ville de Tepéca au sommet d'une montagne triangulaire. Leur nombre s'étant accru par succession de temps, ils s'étoient répandus dans les plaines voisines & avoient partagé la Contrée ou Province qu'ils occupoient entre les trois fils de leur Chef, dont les descendants regnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoissoient les Mexicains qu'en qualité d'alliés. On ne rencontre dans toute la Province ni rivières, ni fontaines, à l'exception de quelques eaux aigres & malsaines qui sortent entre des pierres. La boisson ordinaire des Naturels est l'eau de pluie; mais les Espagnols qui s'y sont établis sont venir à grand frais l'eau d'une source vive de la montagne de Tlascala. On auroit peine à croire qu'un pays aussi dénué d'eau produisît des pâturages. Cependant il s'y en trouve d'excellents & en abondance. Les habitants de cette Contrée l'emportent beaucoup sur leurs voisins pour l'esprit & la politesse qu'on remarque dans leurs manières. Ils adoroient, sous le nom de Camatzique, une idole de figure humaine, armée d'un arc & d'une flèche; mais ils n'en reconnoissoient pas

moins un Dieu suprême, Créateur de l'Univers. Ils s'imaginoient que les éclairs, la foudre & tous les météores étoient des Esprits qui descendoient du Ciel, pour examiner la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conservation du Monde. Les Tepéaques s'occupoient surtout du bon ordre de la Police & de l'éducation des enfants, & leurs Caciques avoient sous eux quatre Juges qui décidoient sur le champ les causes, & faisoient exécuter en leur présence les Sentences qu'ils avoient prononcées. Les crimes punis de mort étoient l'homicide, l'adultère, le vol & le mensonge, parce qu'ils étoient regardés comme les plus nuisibles à la société.

Les habitants de la Province de Tlascala formoient entre eux une espèce de République, qui devoit son établissement à l'amour du peuple pour la liberté, & qui ne se soutenoit que par la valeur & la justice qu'on remarquoit dans tous ses membres. Les Tlascalans ou Tlascalteques n'avoient adopté des usages des Mexicains, que celui de sacrifier leurs ennemis & d'en manger la chair; usage indigne d'un peuple dont on veut donner l'idée la plus avantageuse. Aussi les relations Espagnoles cherchent-elles à excuser les Tlascalans à cet égard, en faisant entendre qu'ils n'immoloient leurs ennemis que par représailles, & pour leur rendre le traitement qu'ils ne cessent pas d'en recevoir. Au reste, on dépeint les Tlascalans comme des hommes sôpres, industrieux & incapables de mensonge. Leurs traités publics & particuliers s'exécutoient toujours avec beaucoup de bonne foi, & la franchise ne régnoit pas moins dans leur commerce. C'étoit une honte parmi leurs marchands que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt est quelquefois suivi de l'impuissance de rendre. Ils avoient un si grand respect pour les vieillards, que si quelques jeunes Seigneurs manquoient à ce qu'ils devoient à leurs peres, ils étoient étranglés par un ordre secret du Sénat, comme des monstres naissans, qui pouvoient devenir pernicieux à l'Etat lorsqu'ils seroient appelés à le gouverner.

Ceux qui nuisoient au Public par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort, étoit relegués aux frontieres avec défense de rentrer dans l'intérieur du pays, & c'étoit le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il supposoit des vices dont on craignoit la contagion. On punissoit de mort les traitres, & leurs plus proches parents étoient enveloppés dans leur ruine, parce qu'on imaginoit que le crime de trahison ne pouvoit prendre sa source que dans le sang. L'usage des liqueurs fortes n'étoit permis qu'aux vieillards, qui avoient passé leur jeunesse dans la profession des armes. Le luxe dans les habits & dans les services de table étoit défendu par les loix, qui regloient la forme des habits & l'espèce d'étoffe que chacun pouvoit employer. Les Tlascalans portoient une espèce de camisole fort étroite, sans collet & sans manche, avec une ouverture seulement pour passer la tête, & qui descendoit jusqu'aux genoux. Par dessus cette camisole ils avoient une sorte de soutane d'un tissu de fil qu'ils tiroient d'une plante fort commune dans le pays & propre à divers usages. Cette plante assez semblable aux chardons jette des feuilles larges de deux palmes, très-dures & garnies d'épines fort pointues.

Les hommes du commun du peuple se prosternoient devant leurs Caciques

Fffij

L'AMÉRICA
QUE.

Tlascala.

L'AMÉRI-
QUE.

ou Seigneurs, lorsqu'ils vouloient leur parler, & en se retirant ils baissoient la tête & les yeux, marchant en arriere pour ne pas tourner le dos. Les tributs imposés à tous les Etats se payoient en fruits de la terre, avec une si juste proportion, qu'ils n'étoient point à charge aux plus pauvres. Les Etrangers qui vouloient s'établir à Tlafcala y étoient reçus volontiers, pourvu qu'ils s'engageassent à se conformer en tout aux loix qui étoient déjà établies. Personne ne faisoit difficulté de se soumettre à cette condition, & par ce moyen le nombre des habitants de la Province prenoit tous les jours de nouveaux accroissements. On y comptoit parmi la Noblesse environ soixante Seigneurs, qui s'étoient mis volontairement sous la protection de la République en qualité de vassaux. Au reste, les loix qui accordoient plusieurs privilèges aux Nobles, leur interdisoient tout office mécanique, & elles ne les permettoient qu'aux seuls marchands, qui obtenoient aussi diverses distinctions, & parvenoient par degrés à la Noblesse. A l'égard des mariages, ils se faisoient assez souvent entre parents; il n'y avoit que certains degrés de parenté, comme ceux de mere, de sœur, de tante & de belle-mere qui fussent défendus. Les héritages ne passaient point aux enfants, mais aux freres du pere, & plusieurs freres pouvoient épouser successivement leur belle sœur. Non seulement les loix permettoient la pluralité des femmes, mais elles y exhortoient ceux qui pouvoient en nourrir plus d'une. Cependant il n'y en avoit jamais que deux qui portassent le titre d'épouse, & qui en cette qualité étoient extrêmement respectées des autres. Un enfant en naissant étoit plongé dans l'eau froide, & les femmes s'y lavoient aussi dès qu'elles étoient délivrées. On avoit une attention surprenante pour élever la Jeunesse dans la modestie & la propreté, & les enfants des Caciques avoient des especes de précepteurs qui leur formoient le corps & l'esprit.

La profession des armes étoit extrêmement estimée à Tlafcala, parce que la valeur étoit, pour ainsi dire, le plus ferme soutien de la République. Dans la guerre, les Tlafcalans avoient soin d'élire un Capitaine général auquel ils obéissoient, & l'étendard de l'Etat demouroit toujours à l'arrière-garde. Après une bataille, ils l'enfonçoient dans la terre dans un lieu exposé à la vue de tout le monde, & ceux qui ne se retiroient pas sous leur étendard particulier étoient rigoureusement punis. Entre les fleches qu'ils portoient dans leur carquois, ils en avoient deux qui représentoient les deux fondateurs de leur ville. Ils en tiroient d'abord une, & s'ils tuoient ou blessoient quelque ennemi, c'étoit un heureux présage. Si la fleche n'atteignoit personne, on ne pouvoit corriger le mauvais augure qu'on en pouvoit tirer qu'en venant à bout de reprendre sa fleche, & ce préjugé contribuoit souvent à la victoire. Dans la chaleur même du combat, les Tlafcalans avoient l'art de se retirer & de reparoitre en foule, suivant l'occasion. Un bataillon sortoit de son poste, il étoit soutenu par un autre, & successivement ils se portoit dans les endroits où l'assistance paroissoit plus nécessaire & plus pressante. Les embuscades, les surprises & tous les stratagèmes qu'on admet dans les plus fameux guerriers, étoient mis en usage par les Tlafcalans.

Ils avoient des tambours & des instruments de guerre redoutables par le bruit, & à leurs premieres armes, qui étoient des fleches, ils avoient ajouté des frondes & des dards brûlés par le bout. Ils avoient encore des gagaies

de cinq ou six pieds de long qu'ils tiroient avec une courroie en forme d'arc, & dont la pointe étoit d'os de poisson, de cuivre ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des *Macanas*, ou massues de bois, & des épées garnies de cailloux aigus ou tranchants. Ils adoptoient aussi l'usage des boucliers, & par degrés il s'étoient accoutumés à faire des fossés, des caves & des tranchées pour leur défense. Ils sçavoient distinguer les situations avantageuses, & ils mettoient autour d'eux des pointes aigues qu'ils couvroient de terre, pour tromper ceux qui vouloient les attaquer. Une chose qui paroît toujours surprenante, c'est que ce peuple qui avoit le corps presque entièrement couvert dans ses murs, combattoit totalement nud, & se peignoit le corps des couleurs les plus bizarres. La seule Noblesse portoit une cuirasse de coton piquée, relevée par des figures d'animaux farouches, & une sorte de casque où les plumes & les plus précieux joyaux formoient un brillant spectacle.

Les Tascalans avoient pour amusements des jardins, des fontaines, des bains, des comédiens, des nains & des bossus. La musique, le jeu & la danse stattoient agréablement leur goût & étoient employés aux jours de fêtes & de réjouissances. Leur système religieux ne paroît pas aussi sensé que leur politique, car outre une infinité de Dieux, ils avoient quantité de Déeses, dont la principale étoit celle de l'amour. Ils lui attribuoient une grande puissance sur les vents, & croyoient qu'elle étoit servie par des femmes, des bouffons & des nains, qui n'étoient occupés que de son amusement. Le Temple de cette Déesse étoit vaste & somptueux, & tous les ans on y célébroit une fête brillante qui attiroit un grand concours de spectateurs. Chez les Tascalans, les vices avoient leurs Divinités, comme les vertus; néanmoins malgré le bizarre assemblage qu'ils faisoient de tous ces Dieux, ils en reconnoissoient un suprême auquel ils ne donnoient point de nom. D'ailleurs ils étoient persuadés que les hommes étoient punis ou récompensés dans une autre vie, & ils admettoient neuf dieux pour la demeure des Esprits de l'air & de ceux qui mouroient sans s'être jamais éloignés de la vertu. Suivant leurs idées, la terre devoit être plate, & le soleil & la lune, qu'ils regardoient comme le roi & la reine des étoiles, dormoient tous les jours à la fin de leur course.

Les Yzcatlans éliisoient un souverain Pontife, qui s'engageoit à ne jamais sortir du principal Temple où il s'enfermoit, & à ne point prendre de femme. S'il manquoit à une seule de ces obligations, il étoit mis en pièces, & tout le temps que ses membres subsistoient, on les présentait chaque jour à son successeur pour lui servir d'exemple & lui faire craindre de subir le même sort. Dans ce pays les mariages se faisoient assez singulièrement; un homme s'adressoit aux Prêtres & leur disoit qu'il avoit envie de prendre une femme. Les Prêtres choisissoient ensuite un jour de fête, faisoient monter le jeune homme au sommet du Temple, lui coupoient quelques cheveux, en disant à haute voix : *cet homme veut se marier*. Ensuite ils le faisoient descendre & la première femme qu'il rencontroit dans son chemin devenoit son épouse sans autre formalité. Comme cette loi n'étoit ignorée de personne, il y a lieu de présumer, que la femme qui s'offroit la première aux yeux de l'homme à marier, en étoit convenue d'avance avec lui. Dans le canton des Guaxotzilans, les mariages se faisoient

Yacatlamp.

comme à Mexico, en nouant le voile de la femme avec un pan de la robe du mari, mais la loi étoit différente en cas d'adultère. Lorsqu'une femme étoit accusée de ce crime, elle étoit obligée de paroître devant les Caciques, & si on n'avoit point de preuves contre elle, on lui donnoit la liberté de retourner tranquillement dans son ménage. Si au contraire elle étoit convaincue, on la tuoit sur le champ, & on la coupoit en pièces pour servir de nourriture aux témoins. Chez les Yzipeques, un mari punissoit lui-même sa femme en lui coupant publiquement le nez & les oreilles. Celui qui se plaignoit d'un vol étoit obligé de nommer celui qu'il soupçonnoit l'avoir fait, & s'il prouvoit la vérité de son accusation, il étoit chargé de l'office de bourreau pour l'exécution du châtimement, mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le ministère de l'accusé.

Les habitants de la Province de Teutitlan avoient la coutume inhumaine d'écarter les esclaves qu'ils offroient en sacrifice, & de se revêtir de leur peau. Dans les Provinces d'Uzila & d'Atlantla, lorsqu'on manquoit d'esclaves pour les sacrifices, le Cacique avoit droit de choisir des victimes entre ses sujets. Ceux qui étoient chargés d'enlever ces victimes le faisoient avec beaucoup d'appareil, & s'ils en trouvoient quelqu'une qui refusât de se laisser conduire à l'autel, ils l'assommoient sur le champ. Une seule fête que les Mazateques célébroient annuellement, coûtoit beaucoup de sang à leur propre Nation. Les Prêtres peu de jours avant la fête montoient au sommet du Temple d'où ils faisoient entendre le son de leurs instruments, & ce bruit terrible étoit pour les habitants le signal de rentrer en diligence dans leurs maisons; car les Prêtres fortoient, & ne manquoient pas de saisir tous ceux qu'ils rencontroient depuis le matin jusqu'à midi; les malheureux Mazateques qui, n'ayant pas eu le temps de se sauver, tomboient entre les mains de leurs Prêtres, étoient marqués à la tête pour servir de victimes dans le sacrifice qui devoit se faire le jour de la fête. Les Tuxteques ne versèrent du sang humain qu'une seule fois dans une année. Ils sacrifioient alors un enfant dans l'âge d'innocence, une poule & quelques autres animaux, du sang desquels ils arrosoient leurs idoles, pour abandonner ensuite les corps aux oiseaux de proie, & ils finissoient la cérémonie en égorgeant hors du Temple un certain nombre d'esclaves, afin d'avoir de la chair humaine pour faire un festin.

Oromies.

Les Oromies, qui ne pouvoient vivre en paix avec les Mexicains, à qui ils sembloient avoir juré une haine mortelle, n'avoient pas laissé d'emprunter d'eux la barbare coutume d'immoler des victimes humaines. Ils ne sacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisoient dans leurs guerres, mais ils les hachotent en pièces, qu'ils vendoient toutes cuites dans les boucheries publiques. La plus singulière de leurs coutumes étoit celle qu'ils observoient touchant les mariages. Avant que d'embrasser cet état, jusqu'au jour qu'ils choisissent pour se marier, ils vivoient librement avec toutes les femmes qui vouloient bien les souffrir en leur compagnie. Lorsqu'ils étoient absolument déterminés à l'engagement conjugal, ils passaient une nuit avec la femme dont ils vouloient faire leur épouse, & s'ils n'en étoient pas satisfaits, ils avoient la liberté de la renvoyer. S'ils déclaroient au contraire qu'ils en étoient contents, il ne leur étoit plus permis d'en prendre

une autre. Alors ils se condamnoient eux-mêmes à un jeûne rigoureux de vingt ou trente jours & à une privation entière de toute espèce d'agrément dans cet intervalle de temps. La femme se soumettoit de son côté aux mêmes observations, & au bout de vingt ou trente jours se rejoignoit à son mari pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il y a apparence que cette loi ne regardoit que le peuple, car les Chefs de la Nation avoient plusieurs femmes.

Telles sont en général les mœurs des principaux peuples de l'Amérique septentrionale & de la méridionale. J'ai passé sous silence tout ce qu'on trouve dans différents Auteurs sur plusieurs autres petits peuples de cette partie du Monde, les bornes de cet abrégé ne me permettant pas de m'étendre d'avantage. Je terminerai ce volume par un article beaucoup plus intéressant pour les François ; je veux dire les différends survenus entre la Cour de France & celle de la Grande Bretagne, au sujet de quelques possessions dans l'Amérique septentrionale, qui sont aujourd'hui le motif de la guerre entre ces deux Puissances. La difficulté de traiter comme il faut cette matière m'a fait prendre le parti de profiter du travail de M. l'Abbé Prevôt, qui a donné quelques éclaircissements sur cette affaire à la fin de son quatorzième tome de son Histoire des voyages. Il a tiré ce qu'il dit des Mémoires des Commissaires François, imprimés au Louvre. C'est à ce grand ouvrage que je renvoye le Lecteur qui voudroit être instruit plus à fond de l'objet qui divise aujourd'hui les deux Couronnes.

CHAPITRE VIII.

Eclaircissements sur les différends des François & des Anglois, dans l'Amérique septentrionale.

AVANT que d'entrer dans aucun détail sur les affaires présentes, il faut d'abord examiner ce qui s'est passé depuis le Traité d'Utrecht en 1713. jusqu'à celui d'Aix-la-Chapelle en 1748. Pendant cet intervalle de trente-cinq ans, les Anglois ont occupé l'Acadie dans le sens du premier de ces deux Traités, c'est-à-dire, sur le pied de ses anciennes limites (1). Les Anglois ne témoignent alors, ni desir de faire valoir des prétentions plus étendues, ni mécontentement des bornes où ils se trouvoient resserrés. Les ruptures qui survenoient en Europe entre la France & la Grande Bretagne produisoient des hostilités réciproques en Amérique ; mais c'étoient des

(1) Il est démontré dans le Mémoire des Commissaires François, que l'Acadie cédée aux Anglois occupe seulement la partie méridionale de la Péninsule ; que Port-Royal, ou Annapolis, n'entre pas même dans le District de l'Acadie ; qu'ainsi

le pays au Nord de la Péninsule est de la domination Française, & par conséquent à plus forte raison l'isthme ou langue de terre de cinq lieues de large, qui sépare la baye Française du golphe saint-Laurent.

effets communs de la guerre, & les nouvelles prétentions des Anglois n'y avoient aucune part. On ne parle encore ici que de l'Acadie & des cessions de la France en 1713. car les difficultés sur le cours de l'Ohio ne furent pas proposées, ni connues, ni soupçonnées au Congrès d'Utrecht. C'est un objet si moderne, qu'il n'a pas même fait partie des articles discutés entre les Commissaires des deux Nations.

Ce fut après la pacification d'Aix-la-Chapelle que les Anglois, formant le projet de plusieurs nouveaux établissemens, entreprirent de donner au Traité d'Utrecht une interprétation favorable à leurs desseins. Sur les premières difficultés, la Cour de France proposa dès 1749. la voie des Commissaires pour régler les limites des Colonies respectives. Celle d'Angleterre accepta cette offre avec deux déclarations fort remarquables; l'une, qu'elle avoit envoyé l'ordre de ne commettre aucun attentat, soit du côté de la Nouvelle Ecosse, soit du côté de la baie d'Hudson, contre les possessions ou le commerce des François; la seconde, qu'elle n'en avoit donné aucun pour former des établissemens dans cette partie de la Nouvelle Ecosse, sur laquelle la France avoit des prétentions. Malgré des engagements si formels, les Anglois de l'Acadie se permirent en 1750. des hostilités manifestes, non seulement sur les possessions Françaises dans le continent, mais jusques sur les navires envoyés de Quebec pour porter des munitions & des subsistances aux postes de la frontière du Canada. Le Commandant (1) des troupes Angloises en Acadie avoit reçu d'Europe des recrues, des colons & de l'artillerie, & dans son empressement, pour établir les nouveaux habitans Anglois, il commença par chasser les familles Françaises qui tenoient des terres dans la presqu'île. Bientôt il étendit l'invasion jusques dans l'isthme de la baie Française, où il construisit un Fort. Le même esprit porta les Anglois à s'emparer de plusieurs bâtimens François, entre autres du London dans le golfe saint Laurent, & du *Seine Française* à l'entrée de la baie Française. La Cour de France demanda vainement satisfaction pour ces insultes. Le Marquis de la Jonquière, Gouverneur du Canada, se vit obligé d'user de représailles en faisant arrêter dans l'île-Royale trois ou quatre bâtimens Anglois, qui furent confisqués. Il est donc certain que sur mer, comme dans le continent, les Anglois furent les agresseurs. A la vérité, ils trouverent dans les Commandans François plus de résistance qu'ils n'en devoient attendre au sein de la paix contre des violences imprévues.

La valeur Française ne s'est pas moins signalée sur les rives de l'Ohio qu'aux confins de l'Acadie. On sçait que cette rivière fait une des communications du Canada avec la Louisiane. Les François, qui découvrirent cette route en 1676. la fréquentoient seuls, lorsque dans ces derniers temps il a paru honteux aux Anglois de n'avoir encore le long de l'Ohio ni Forts ni comptoirs. La Caroline, la Virginie, la Pensylvanie & une partie de la Nouvelle Angleterre étoient bornées à l'Ouest par les Apalaches, montagnes qui sembloient naturellement placées pour séparer les deux Nations en Amérique (2), comme l'Océan les sépare en Europe. Ce ne fut qu'en 1749. que

(1) M. Gornwallis.

(2) Les Anglois ont à ce sujet ajusté

une carte géographique, selon leurs prétentions, mais sans fondement, puisqu'avant
des

des traiteurs Anglois, autorisés par le Gouverneur de Philadelphie, commencerent à franchir les Apalaches, & fréquenterent l'Hoyo pour commercer avec les Sauvages du pays (1). Ensuite le Gouverneur Anglois employa, pour détacher ces peuples des intérêts de la France, deux Aventuriers, l'un Anglois (2), l'autre déserteur Canadien (3), qui portoient des présents aux Nations des bords de l'Hoyo, & qui s'efforçoient de les exciter à la destruction des François. C'est ce qui fut hautement vérifié par M. de la Jonquiere dans un interrogatoire qu'il fit subir à quatre traiteurs ou contrebandiers pris par ses ordres au Fort de Miamis, entre les lacs Érié & Michigan. Bientôt les Anglois ne s'en tinrent plus aux pratiques sîerettes. Pendant toute l'année 1753. on n'entendit parler au Canada que des préparatifs de guerre qui se faisoient dans leurs Colonies (4). Aussi dès les premiers mois de 1754. leurs troupes passerent les Apalaches avec un train d'artillerie, construisirent un Fort entre l'Hoyo & la riviere aux Peaux, tracerent le plan d'un autre, & s'établirent dans les terres de la domination Française. En vain les François leur députerent un Officier, nommé M. de Jumonville, pour leur représenter la foi des Traités, & la paix qui regnoit entre les deux Puissances. Toute la terre a sçu comment il fut traité. A peine eut il commencé à faire connoître le sujet de sa commission, qu'on tira sur lui & sur son escorte. En un mot, il fut indignement assassiné avec huit des siens, & les autres furent faits prisonniers, à l'exception d'un seul qui trouva moyen de s'échapper. Sept d'entre eux ayant ensuite obtenu la liberté par de longues sollicitations, rapporterent qu'ils avoient essuyé d'indignes traitements.

Cependant l'assassinat de M. de Jumonville causa de l'indignation aux Sauvages mêmes, & des Nations entieres abandonnerent l'alliance des Anglois. C'est ce qu'on lit dans le journal du Major Wasinghton, Chef du détachement ~~qui se rendit coupable d'une si lâche violation du droit des gens.~~ Il fit néanmoins beaucoup d'efforts pour les réconcilier (5). Les harangues, les promesses & les présents furent multipliés, mais avec peu de succès. Sur la premiere nouvelle de l'assassinat, M. de Villiers, frere du malheureux Jumonville, fut commandé pour aller prendre & détruire le Fort de la Nécessité, construit par les Anglois. Cette expédition fut prompte,

les démêlés actuels, ils n'avoient formé aucun établissement sur l'Hoyo, qu'on nomme aussi la Belle-Riviere.

(1) C'étoit une véritable contrebande, puisque suivant les Traités, chacune des deux Nations ne peut faire le commerce avec les Sauvages que sur son propre territoire.

(2) Georges Crocken.

(3) André Mantour.

(4) Ces préparatifs furent avoués si clairement de la Cour de Londres, qu'ils furent publiés dans toutes les gazettes Angloises du temps, avec les harangues mêmes

des Gouverneurs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre aux Sauvages, pour les déterminer à la guerre contre la France.

(5) On remarque, dans le Journal de cet Officier, une politique fort singuliere. Entraîné avec les Sauvages, il n'attribuoit à la Nation aucun droit sur les pays voisins de l'Hoyo, & ne donnoit l'Angleterre que pour Protectrice des Indiens, maîtres de ces contrées, tandis que dans tout autre lieu, hors de la présence des Sauvages, les Anglois se donnent pour Souverains de l'Hoyo & des peuples qui habitent ces rives.

& l'Officier François se trouva maître de sa vengeance ; mais respectant le nom de la paix, dont les droits subsistoient encore entre les deux couronnes, il usa de la victoire avec modération. Les Anglois furent renvoyés libres & le Vainqueur se contenta de deux otages. On eut soin de lui donner deux espions fort habiles, qui pendant tout leur séjour au Fort du Quêne, principale Place des François sur l'Hoyo, entretenirent une correspondance constante avec les Généraux Anglois. Il est fort glorieux pour la France, qu'entre les papiers qui furent enlevés après le fameux combat du 9 Juillet 1755, il se soit trouvé une lettre d'un de ces espions nommé Robert Strobo, dans laquelle on voit clairement de quel côté étoient la bonne foi & le désir de la paix. Strobo, écrivant au Major Wafington tout ce qui se passoit dans le Fort, s'étendoit particulièrement sur les négociations entre les François & les Sauvages. Il racontoit que dans un grand Conseil de diverses Nations, les François avoient déclaré ; » qu'ils ne venoient point » dans le pays pour faire la guerre, mais que les Anglois ne vouloient » point les laisser tranquilles ; qu'ils esperoient que les Sauvages, leurs » enfans ne souffriroient point qu'on insultât leurs peres ; que cependant s'ils » avoient envie de se joindre aux Anglois, ils pouvoient suivre leurs inclinations ; mais que s'ils vouloient mieux penser ils demeureroient en » paix ». Dans la bouche d'un espion & d'un ennemi, jamais il n'y eut de preuve si forte en faveur de la franchise & de la modération.

Pendant ce temps-là, les Commissaires continuerent leurs conférences en Europe. On a remarqué qu'il avoit d'abord été question des limites de l'Acadie ; ensuite on étoit passé aux prétentions des deux Puissances sur l'Isle de sainte Lucie. Les difficultés qui venoient de s'élever sur l'Hoyo formèrent une branche de négociation particulière entre les deux Cours, par la voye des Ambassadeurs & d'autres Ministres. Il étoit de notoriété publique qu'avant ces derniers différends, la France faisoit seule le commerce de l'Hoyo & de ses environs. Que répondoit la Cour d'Angleterre ? Trois choses, dont la première ne signifie rien, dont la seconde contredit l'objet des Commissaires employés par les deux Cours, & dont la troisième ne peut se concilier avec les hostilités (1). Cependant la France porta si loin la

(1) 1^o. Le Roi d'Angleterre demandoit que la possession du territoire, du côté de la rivière d'Hoyo, fût remise dans le même état où elle étoit au temps de la conclusion du Traité d'Utrecht, & selon les stipulations du même Traité, &c. Mais quel pouvoit être le but & l'avantage de cet article, puisqu'il n'est mention, ni directement, ni indirectement, du territoire de l'Hoyo dans les stipulations du traité d'Utrecht. Alors la France seule fréquentoit cette rivière, & la possession des pays circonvoisins ne pouvoit être un sujet de jalousie pour l'Angleterre, qui n'y prétendoit rien. Pourquoi donc citer le Traité d'Utrecht sur une matière qui n'y est pas même nommée ? 2^o.

Le Roi d'Angleterre proposoit que les autres possessions de l'Amérique septentrionale, fussent restituées dans le même état où elles étoient au temps de la conclusion du Traité d'Utrecht, & selon les cessions & les stipulations portées par ce Traité. Mais c'étoit précisément l'objet du travail des Commissaires. On les avoit nommés pour fixer le sens du Traité d'Utrecht à l'égard de ces possessions. Proposer comme un article préliminaire, que ces possessions fussent remises sur le pied des cessions & des stipulations d'Utrecht, c'étoit traiter dès ce moment le fond même de l'affaire, & rendre par conséquent inutile l'opération des Commissaires. 3^o. La Cour d'Angleterre déclaroit

droiture & la confiance, qu'elle ne laissa point de se rapprocher, autant qu'il lui fut possible, des articles qu'on lui proposoit. Elle consentit que tout fut remis dans l'Amérique méridionale au même état où tout étoit, ou devoit être, depuis le Traité d'Utrecht; que le territoire situé entre la rivière d'Hoyo & les montagnes, fût évacué provisionnellement par les sujets des deux Rois; que tous les Forts construits depuis le même Traité dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale, contestées entre les deux Nations, fussent démolis de part & d'autre, & qu'enfin dans l'espace de deux ans toutes les contestations fussent terminées par la voye des Commissaires. C'étoit faire tous les frais de l'accommodement. Mais l'Angleterre comptoit sur les forces qu'elle avoit en mer & ne pensoit qu'à multiplier les difficultés. Pour faire traîner l'affaire en longueur, elle changea ses demandes. Il fut question alors de démolir, non seulement les Forts situés entre l'Hoyo & les montagnes, mais encore ceux de Niagara, celui de Frideric & tous ceux qui se trouvoient entre l'Hoyo & l'Ouabache, ou la rivière de saint Jérôme; à quoi on ajoutoit que les lacs Ontario, Erié & Champlain n'appartiendroient à personne, mais seroient indistinctement fréquentés par les sujets des deux Rois. Du côté de l'Acadie, il ne suffisoit plus de tout remettre sur le pied du Traité d'Utrecht. On exigeoit que la partie contentieuse de la Peninsule fût abandonnée définitivement aux Anglois; qu'ils entraissent en possession de vingt lieues de pays, depuis la rivière de Pentagoët, jusqu'au golphe de saint Laurent, & que toute la rive méridionale de ce fleuve, demeurant inhabitée, fût déclarée n'appartenir à personne. Ces propositions décidoient de la querelle, le ministère des Négociateurs devenoit fort inutile, & d'un trait de plume la France perdoit, non seulement ses plus anciens droits, mais ce qu'il y avoit de plus nécessaire au commerce de sa Colonie. On est étonné des présentations mal conçues de la Cour Britannique. Aussi celle de France déclara-t-elle qu'elle ne pouvoit abandonner la rive méridionale du fleuve saint Laurent, ni les lacs dont les eaux se jettent dans ce fleuve, ni les vingt lieues de pays sur la baye François, ni le territoire entre l'Hoyo & l'Ouabache. D'ailleurs c'étoit faire entendre qu'on n'étoit pas éloigné de se relâcher sur le reste, & donner une nouvelle marque du goût pour la paix; mais le ministère de Londres n'en insista pas moins sur ses demandes. Il avoit pris, pour les grandes hostilités, des mesures qu'il croyoit capables de le rendre supérieur à toutes les conventions. Le Général Braddock étoit en Amérique; l'Amiral Kepper devoit le seconder dans ces mers avec son escadre; & l'Amiral Boscawen venoit de partir avec ordre d'attaquer les vaisseaux François dans quelque lieu qu'il pût les trouver.

Braddock étoit arrivé en Virginie au mois de Février 1755. Sur le champ il avoit pris des mesures pour rassembler de l'argent, des troupes, des vivres & des munitions de guerre; pour faire préparer les chemins & voitures

que la défense de ses droits & possessions, & la protection de ses sujets avoient été les seuls motifs de l'armement qu'elle avoit envoyé dans l'Amérique septentrionale, & qu'il s'étoit fait, sans intention d'offenser personne, ou de rien faire qui pût donner atteinte à la paix générale. Mais cette déclaration se faisoit le 22 de Janvier, c'est-à-dire, un mois après le départ de l'armement, & la suite a fait voir que rien n'étoit moins sincère.

l'artillerie ; pour gagner les Sauvages & leur inspirer de l'ardeur contre les François ; pour établir des rapports entre les divers corps d'armée, afin que l'effort fût général, & que la Nouvelle France, attaquée de toutes parts, ne put éviter la révolution qu'on lui préparoit. Le Colonel Mockton eut ordre d'attaquer sans délai les Forts François du côté de l'Acadie. Le Colonel Jonhson à la tête de près de quatre mille hommes devoit surprendre le Fort Frideric sur le lac Champlain, & il étoit aussi chargé de traiter avec les Sauvages. Le Colonel Shirley, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, avoit pour département le lac Ontario & l'attaque du Fort de Niagara. Pendant ces dispositions, l'Amiral Boscowen, qui attendoit les convois de France à l'entrée du golphe saint Laurent, commença ouvertement la guerre le 8 Juin, en attaquant deux vaisseaux François (1), qui ne se dénoient point encore de ses intentions. Malgré la plus vive résistance, il ne put manquer de les prendre avec le double avantage de la surprise & de la supériorité du nombre (2). Une action si brusque fut comme le signal des opérations concertées, & sembla promettre aux Anglois tous les succès de la guerre.

En effet, rien n'auroit peut-être été capable de les arrêter, si la prudence ne leur avoit pas manqué comme la bonne foi. Le Colonel Shirley, connu à Paris, où il avoit été employé pour la négociation même avec le titre de Commissaire, avoit plus d'habileté pour le cabinet que pour le commandement des armes. Son zèle échauffé par les circonstances, lui fit rompre toutes mesures le 28 de Juin suivant, lorsque dans le dépit de voir les Sauvages trop bien disposés en faveur de la France, il mit à prix (3) la tête de chaque Indien pris ou tué par ses gens. Cette démarche, aussi contraire aux loix de la bonne politique qu'à celles de la justice, fit autant d'ennemis à l'Angleterre qu'il y eut de Sauvages informés d'une si téméraire & si cruelle proclamation. Braddock en ressentit les premiers effets. Il s'étoit réservé l'opération la plus pénible, c'est-à-dire, l'attaque du Fort du Quêne, & toute la campagne qu'on alloit ouvrir sur l'Hoyo. Il fut le plus malheureux dans l'exécution, puisque le 9 de Juillet il perdit la bataille & la vie.

On ne s'étendra point ici sur des événements dont la mémoire est récente ; mais si jusqu'alors il pouvoit rester aux curieux indifférents des doutes sur la conduite & les vues de l'Angleterre, une découverte, qui sera l'étonnement des siècles futurs, y jeta tout d'un coup le plus grand jour. La défaite des Anglois près du Fort du Quêne livra aux Vainqueurs, avec la dépouille de leurs ennemis, tous les papiers de Braddock.

Entre ces papiers, trésor d'un Général qui avoit péri dans la mêlée, on trouva les instructions qui lui avoient été données avant son départ de l'Europe en date du 25 Novembre 1754. c'est-à-dire, dans la plus grande chaleur des négociations pour l'accommodement ; avec une lettre qui lui avoit été écrite le même jour par l'ordre du Duc de Cumberland. Ces pièces ont été publiées dans les Mémoires des Commissaires François. On y voit que, malgré toutes les apparences & les protestations contraires, l'invasion générale

(1) L'Adélaïde & le Lys.

(2) Sa flotte étoit de onze vaisseaux de

guerre.

(3) A deux cents livres.

de la Nouvelle France étoit résolue à la Cour Britannique. Plans de campagne, entreprises sur les Forts de la domination Française, combinaisons de secours entre les divers corps de troupes, levées de gens de guerre, subsides, précautions pour les vivres & pour l'artillerie, &c. rien en un mot n'y est oublié pour hâter de grandes opérations militaires. Ainsi la Cour de Londres ne tenoit le langage de la paix en Europe, que pour assurer les avantages qu'elle se promettoit en Amérique, & ce double projet fut poussé si loin, que le 9 de Mai 1755. elle fit remettre encore à l'Ambassadeur de France un Mémoire où elle déclara, » que ses dispositions étoient toujours » d'entrer sans retardement dans l'examen & dans la discussion amiable de » tous les points contestés; que dans toute la suite de la négociation, elle avoit » procédé avec candeur & confiance; & qu'elle avoit exposé naturellement » ses intentions, &c. «

On rend justice au mérite du Général Braddock. Il étoit actif, vigilant, entendu dans les détails, & capable de lier toutes les parties d'une entreprise fort compliquée. Ses lettres aux Ministres d'Angleterre, qui firent aussi partie de sa dépouille, donnent de lui cette idée, mais elles nous apprennent en même temps, qu'il n'avoit pas trouvé dans les Colonies Angloises toute la facilité qu'il espéroit pour le succès de son expédition; qu'en particulier les Provinces de Pensylvanie, de Maryland & de Virginie refusoient d'y prendre part, ou ne promettoient que de très-foibles secours, & » que » la première fournissoit même aux François tous les approvisionnements » dont ils avoient besoin ». Ce qu'il est naturel d'en conclure, c'est que ces Provinces n'étoient pas bien persuadées de la nécessité d'une rupture avec les François, & que c'étoient, non les Colonies & les Anglois d'Amérique, mais uniquement le Gouvernement Britannique & la Cour de Londres qui vouloient la guerre. Braddock se plaiut dans ses lettres du peu de concert & de zèle qu'il remarquoit dans les peuples des Colonies. Les Gouverneurs dépendants de la Cour se prêtoient au désir du Général; mais le corps de chaque Province, surtout des trois qu'on vient de nommer, ne se déterminoit pas volontiers à des armemens dangereux & d'une grande dépense, qu'il jugeoit peu nécessaires. A l'égard des Nations Sauvages, Braddock avouoit dans les mêmes lettres, que la plupart étoient attachées aux intérêts de la France, & qu'il n'y avoit même aucun fond à faire sur celles qui avoient embrassé le parti de l'Angleterre, parce qu'on s'étoit conduit à leur égard avec très-peu de ménagement & beaucoup de mauvaise foi.

Au reste, dans les harangues qu'on leur faisoit de sa part, on remarque le même fond de politique, qu'on a déjà fait observer dans celles du Major Wafington, c'est-à-dire, que pendant que les Anglois se donnoient ailleurs pour Maîtres & Souverains de ce pays, ils répétoient sans cesse aux Indiens, que leur dessein étoit de les remettre en possession de leurs terres usurpées par les François (1).

(1) On lit, par exemple, dans une lettre de Braddock au Comte d'Haliifax, qu'on lui avoit présenté un Contrat passé en 1701. par lequel six Nations voisines

de l'Hoyo donnoient au Roi d'Angleterre tout leur pays de chasse, c'est-à-dire, une étendue de soixante milles en profondeur, du côté des lacs Ontario & Erié. Sice don

L'AMÉRI-
QUE.

Mais il paroît clairement que le vrai motif de la Cour de Londres étoit d'envahir la Nouvelle France, & pour favoriser cette entreprise, il falloit jouer quatre différens rôles : 1°. Faire entendre aux Colonies Angloises que la France vouloit les détruire ; 2°. répéter continuellement aux Sauvages qu'on venoit venger leurs torts & les remettre en possession de leur bien ; 3°. Assurer en Angleterre & dans les Colonies, que le grand pays de l'Hoyo, & des lacs Ontario & Erié est du domaine de la Couronne Britannique ; 4°. Affecter avec la France beaucoup de zèle pour la paix, & soutenir l'apparence d'une négociation qui devoit être sans succès. De ces artifices, le dernier est celui dont il paroît que la Cour de Londres a tiré le plus d'avantage, ou du moins qu'elle a fait servir le plus longtems à ses vûes.

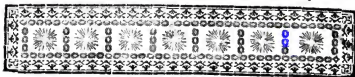
Comme la guerre occasionnée par tous ces différens motifs subsiste encore, je n'ai pas cru devoir parler des diverses expéditions militaires qu'il y a déjà eues en Amérique.

étoit réel, il est bien étrange que cinquante-quatre ans après, on dise aux mêmes Sauvages, que le but de la guerre est de les rétablir dans leurs possessions. Il ne l'est pas moins, que la Nation Britannique ait toujours été réduite à traiter d'égale à égale avec chaque Nation Sauvage, & qu'au

lieu d'exiger de ces Indiens le service que tout sujet doit à ses Souverains, on ne fit que leur demander leur assistance. Tout est rempli dans les mêmes papiers de ces conséquences sur les droits que l'Angleterre s'attribue.

Fin du huitieme & dernier Volume.





T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le huitième Volume.

A.

ABYSSINIE, découverte de ce pays par les Portugais, p. 112. Histoire de ses Souverains, *ibid.* & suiv. Mœurs de ses habitants, p. 172.
Asadie, Province de l'Amérique septentrionale, p. 106.
Acoves, Îles de l'Amérique, p. 109.
Adel, Royaume sur la côte d'Ajan, p. 118.

Africains, leur révolte contre les Arabes Mahométans, p. 87.

Afrique, Sa description géographique tirée des Auteurs Arabes, p. 70. Soumise aux Vandales, 71. Passe au pouvoir des Empereurs d'Orient, 78. Conquise par les Arabes Mahométans, 80. Découvertes & conquêtes des Portugais en Afrique, 110. Autre description géographique plus générale de cette partie du Monde, 101. Animaux particuliers qu'on y trouve, 106. Ses principaux fleuves, 111. Ses îles, 118. Mœurs & coutumes des principaux habitants des côtes de l'Afrique, 114.

Agades, Royaume de Nigritie, p. 111.

Ajan, côte orientale de l'Afrique, p. 118.

Alberson, ville d'Egypte, p. 114.

Alexandrie, ville d'Egypte, p. 114.

Alger, Histoire abrégée de ce Royaume, p. 109.

Almoravides (Dynastie des), p. 88.

Atoufie (faute), île de l'Amérique, p. 118.

Amasis, Roi d'Egypte, p. 10.

Amazones (pays des), p. 111.

Améric Vesputce, son voyage en Amérique, p. 102.

Américains méridionaux, leur caractère en général, p. 107.

Américains septentrionaux, caractère de ces peuples, p. 119. Leur ancienne Religion, *ibid.* Manière dont ils admettent les jeunes gens parmi les Guerriers, 112. Leurs idées sur l'ame, 116. Ce qu'ils pensent des songes, *ibid.* Leur opinion sur le pays des ames, 117. Leurs diverses formes de gouvernement, 118. Cérémonies de leurs mariages, 121. Leur manière d'élever les enfants, 125. Occupations des hommes, 126. Leurs habillements, 128. Leur façon de préparer les peaux, 130. Coiffure des femmes sauvages Américaines, 131. Leurs occupations, 132. Guerres des Sauvages, 133. Leurs armes, 134. Leurs voyages, 136. Traitements qu'ils font aux prisonniers de guerre, 139. Cérémonies qu'ils observent pour faire la paix, 141. Manière dont ils font le commerce, 143. Maladies qui les affligent, 145. Cérémonies de leurs funérailles, *ibid.* & suiv.

Amerique, est découverte par Colomb, p. 113. Prend son nom d'Améric Vesputce, 113. Sa description géographique, 117. Ses principaux fleuves, 119. Ses îles, 121.

Andalousie (nouvelle), p. 111.

Anas, description de cet animal, p. 109.

Angleterre (nouvelle), p. 102, 106.

Anglois, leurs découvertes & leurs conquêtes en Amérique, p. 101.

Angola, Histoire abrégée de ce Royaume, p. 111. Mœurs & coutumes de ses habitants, 117.

Annibal (le grand) les avantages sur les Romains, p. 11. & suiv. Sort fusteté de ce Général, 12.

Amicosfi, île de l'Amérique, p. 104. 105.

Anilles, îles de l'Amérique, p. 105.

Anilles (Petites), p. 107.

Antoine, Romain, devient l'esclave des charmes de Cléopâtre, p. 11. & suiv.

Est défait par Octavius, 31. Sa mort, 11.

Anzikos, *Monfals*, ou *Meikals*, mœurs

& coutumes de ces peuples Africains,

p. 331. & suiv.

Après, Roi d'Egypte, p. 9.

Arabes, se rendent maîtres de l'Afrique,

p. 80.

Atahualpa, Inca du Pérou, se soumet

volontairement aux Espagnols, p. 420.

Deviennent leur prisonnier, 421. Sa mort

tragique, 425.

Attasuat, Nation Hottentote, p. 118.

Auruche, description de cet animal, p.

119.

B.

BALBOA, Armateur Espagnol, les

découvre en Amérique, p. 370.

470. Sa mort tragique, 413.

Babarie, étendue de ce pays, p. 274.

Baica, (pays de), p. 215.

Barthelemi (saint), île de l'Amérique,

p. 108.

Benguela, description de ce pays, p. 115.

131.

Beni-Merimis (Dynastie des), p. 92.

Benin (Royaume de), p. 111.

Benigazet (Dynastie des), p. 94.

Berdoo, desert d'Afrique, p. 119.

Bérénice, Reine d'Egypte, p. 26.

Bibliothèque d'Alexandrie, fondée par

Ptolémée Soter, p. 12. augmentée par

Ptolémée Evergète, 19. incendie qui

cause la ruine d'une partie de cette Bi-

bliothèque, 19.

Biledulgerid, pays d'Afrique, p. 117.

Boniface, Général de Valentinien III.

attire les Vandales en Afrique, p. 71.

Boubaon (île de), p. 129.

Boubaon, Royaume de Nigritie, p. 122.

Brava, République, sur la côte d'Ajan,

p. 128.

Bresil, découverte de ce pays par les

Portugais, p. 412. Sa description, 116.

Buffle, description de cet animal, p. 109.

Bushier, Brigands du pays des Hotten-

tots, p. 119.

Bution, les voyages dans le Nord de l'A-

mérique, p. 492.

C.

CAFRERIE, pays d'Afrique,

p. 215.

Cafres, peuples à l'extrémité de l'Afri-

que, p. 339.

Cafia, ville d'Afrique, p. 216.

Caire (le), ville d'Egypte, p. 213.

Cairoan, ville d'Egypte, p. 216.

Californie, pays de l'Amérique septentrio-

nale, p. 103.

Camelion, description de cet animal,

p. 109.

Canada, découverte de ce pays par les

François, p. 473. Sa description, 494.

Compagnie de Canada, établie par le

Cardinal de Richelieu, 475.

Canaries, îles d'Afrique, p. 230. Décou-

vertes par les Européens, 116.

Cannes (bataille de), p. 16.

Cap-Verd (île du), p. 231.

Caroline, Province de l'Amérique septen-

trionale, p. 497.

Carthage, fondation de cette ville, p. 40.

Sa description, 62. Tombe sous la

puissance des Romains, 16. est détruite,

63.

Carthage-e, Province de l'Amérique;

p. 510.

Carthaginois, leur origine, p. 37. Forme

de leur gouvernement, 38. Leur com-

merce, 39. Leur puissance militaire,

100. leurs expéditions en Sicile, 41.

& suiv. Leurs guerres contre Aga-

thocle, Tyran de Syracuse, 42. Première

guerre punique, 47. Guerre des

Mercénaires, 50. & suiv. Les Cartha-

giens attaquent la Sardaigne, 51. Se-

conde guerre punique, 54. Différends

entre les Carthaginois & Massinissa,

Roi de Numidie, 57. Troisième guerre

punique, 58. Les Carthaginois sont

soumis par les Romains, p. 61.

Castille d'or, p. 510.

César, Jugement de ce Consul en faveur

de Cléopâtre, p. 19. Danger qu'il court

à Alexandrie, 100. Ses amours avec

Cléopâtre, 10. Place cette Princesse

sur le trône d'Egypte, 100.

Chaco, Province de l'Amérique méridio-

nale, p. 119.

Chamtau, description de cet animal,

p. 108.

Chamtauer, Nation Hottentote, p. 119.

Charcas (Audience de Loi), p. 514.

Cheval marin, Description de cet ani-

mal, p. 117.

Chili,

Chili, pays de l'Amérique méridionale, p. 314.

Chiriguar, Nation Hottentote, p. 117.

Chypre, île tombe au pouvoir des Romains, p. 17.

Circoncision (terre de la), Description de ce pays, p. 127.

Cléopâtre, femme de Ptolémée Denys II. & de Ptolémée le jeune, monte sur le trône d'Égypte, p. 30. Séduit César par ses charmes, *ibid.* Va trouver ce Général à Rome, *ibid.* & *suiv.* Inspire une passion violente à Antoine, 31. Tombe au pouvoir d'Octavius, 36. Sa mort, *ibid.* & *suiv.*

Coanza, fleuve d'Afrique. Sa description, p. 212.

Colomb (Christophe), son origine, p. 148. S'adresse inutilement au Roi de Portugal pour voyager dans l'Océan occidental, p. 150. Est secondé dans son entreprise par Ferdinand & Isabelle, p. 152. Son premier voyage en Amérique, 153. Dangers auxquels il se trouve exposé pendant la route, *ibid.* Son arrivée à San Salvador, 154. Suites de ce premier voyage, 155. Son retour en Espagne, 158. Honneurs qu'il reçoit à la Cour de Madrid, *ibid.* Son second voyage en Amérique, 159. Mois de son retour en Espagne, 160. Son troisième voyage, 161. Son quatrième voyage, 161. Sa mort, 161.

Colomb (D. Diegue), fils de Christophe, succède aux deux de son père, p. 163.

Comore, île d'Afrique, p. 110.

Congo, Histoire abrégée de ce Royaume, p. 188. Mœurs & coutumes de ses habitants, 187.

Cortez (Fernand) fait la découverte & la conquête du Mexique, p. 382. & *suiv.*

Côte d'or, mœurs & coutumes de ses habitants, p. 288.

Crocodile, description de cet animal, p. 211.

D.

DAMIETE, ville d'Égypte, p. 214.

Damaqua, Nation Hottentote, p. 119.

Danois, leurs découvertes & leurs conquêtes en Amérique, p. 481.

David ou *Davis*, ses voyages en Amérique, 490.

Domingue (saint), île de l'Amérique, p. 506.

Tome VIII.

Drack, Armateur Anglois. Son voyage en Amérique, p. 488.

Dromadaire, description de cet animal, p. 108.

Dunguas, Nation Hottentote, p. 119.

E.

E GYPTE, bornes de ce pays, p. 1.

Sa division en plusieurs contrées, 1. & 111. Ses pyramides, 1. Son labyrinthe, *ibid.* Tombe sous la puissance des Ptolémées XI. Réduite en Province Romaine, 17.

Egyptiens, mœurs & coutumes de ces peuples, p. 4.

Elephant, description de cet animal, p. 108.

F.

FAISAN (Royaume de), p. 218.

Fernandez, ses découvertes en Amérique, p. 176.

Fou (terre de), description de cette île, p. 128.

Fez, ville d'Afrique, p. 217.

Fium, ville d'Égypte, p. 214.

Floride, Province de l'Amérique septentrionale, 498.

Foulis, Peuple du Sénégal, leurs mœurs & leurs coutumes, p. 119.

France (Nouvelle), p. 424.

François, leurs découvertes & leurs établissements dans l'Amérique septentrionale, p. 444. A l'île de Cayenne, 481.

Frobisher, Armateur Anglois. Son voyage au Groenland, p. 486.

G.

GAUROS, ou *Gatriguas*, Nation Hottentote, p. 119.

Genferic, Roi des Wandaes. Ses ravages en Afrique & sur les terres de l'Empire Romain, p. 76. & *suiv.*

Goyane, Province de l'Amérique méridionale, p. 511.

Grenade, île de l'Amérique, p. 508.

Grenade (nouveau Royaume de), p. 511.

Grijalva, ses expéditions en Amérique, p. 176.

Groenland, découverte de ce pays par Frobisher, p. 486. Sa description, 111.

Guadalajara (Audience de), p. 502.

Guadeloupe, île, p. 507.

Guaïra, Province de l'Amérique méridionale, p. 519.

H h h h

Guamala (Audience de) p. 502.
Guaxaca, Province du Mexique, p. 502.
Guaxotzilans, peuples du Mexique. Remarque à leur sujet, p. 597.
Guinée, pays d'Afrique, p. 219.
Guinée (la nouvelle), description de ce pays, p. 526.

H.

H E L E N E (saute) île d'Afrique, p. 233.

Hessagats, Nation Hottentote, p. 338.
Heykoms, Nation Hottentote, p. 339.
Hollande (la nouvelle), description de ce pays, p. 527.

Hollandois, leurs expéditions dans le Brésil, p. 457. 462. Leurs autres voyages en Amérique, 489.

Hottentots, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 336.

Houaniquas, Nation Hottentote, p. 339.

Hudson, les voyages dans l'Amérique septentrionale, p. 492.

Hurons, peuples sauvages de l'Amérique septentrionale. Forme de leur gouvernement, p. 338.

J.

J A G G A S, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 334.

Jalofi, peuples du Sénégal. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 234.

Jamaïque, île de l'Amérique, p. 506.

Jean (saint), île de l'Amérique, p. 504.

Jersey (nouvelle) p. 496.

Inhabant, Royaume d'Afrique, p. 226.

Island, description & découverte de cette île, 520.

Issinois, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 266.

Juba, Roi de Mauritanie. Son éloge, p. 69.

Jugurtha, son ambition, p. 65. Attaque les Romains, 66. Sa fin tragique, 69.

Juslinien, Empereur d'Orient, chasse les Wandalas de l'Afrique, & se rend maître du pays, p. 78.

K.

K O C H O Q U A S, Nation Hottentote, p. 336.

Koopmans, peuples Hottentots, p. 338.

L.

L A B Y R I N T H E d'Egypte ; Sa description, p. 2.

Lampedouse, ville d'Afrique, p. 216.

Larache, ville d'Afrique, p. 217.

Laurem (saint), Beuve de l'Amérique, p. 492.

Leopard, description de cet animal, p. 206.

Lima (Audience de), p. 511.

Linosé, ville d'Afrique, p. 216.

Lion, description de cet animal, p. 206.

Loango, Royaume d'Afrique, p. 224.

Louisiane, Province de l'Amérique septentrionale, p. 495.

Lucayes, îles de l'Amérique, p. 505.

Lumia, désert d'Afrique, p. 219.

M.

M A D A G A S C A R, île. Sa description, p. 498. Mœurs & usages de ses habitants, 529. 544.

Maderet, une des Canaries, p. 231.

Madagasco, Royaume sur la côte d'Ajan, p. 228.

Magellan, Ses découvertes en Amérique, p. 486.

Magellanique (Terre), p. 519.

Malaguet, Province de la Guinée méridionale, p. 220.

Mandingos, Royaume & peuple de Nigritie, p. 221 & 242. Mœurs & coutumes de ces peuples, 242.

Manica, Royaume d'Afrique, p. 226.

Marie-Galande, île de l'Amérique, p. 508.

Maroc, ville d'Afrique, p. 217.

Marthe (sainte) Province de l'Amérique méridionale, p. 510.

Martinique, île de l'Amérique, p. 507.

Masinsfa, Roi de Numidie. Ses guerres avec les Carthaginois, p. 57. Sa postérité, 64.

Matamba, description de ce Royaume, p. 204.

Maurice ou de France, île d'Afrique, p. 210.

Mazagan, ville d'Afrique, p. 217.

Méchoacan, Province du Mexique, p. 501.

Mélie, ville d'Afrique, p. 217.

Mélinde, Royaume d'Afrique, p. 228.

Méquinez, ville d'Afrique, p. 217.

Meikas, voyez *Anzikos*.

Mexicains, mœurs & coutumes de ces peuples, p. 567.

Mexico (Audience de), p. 498.

Mexique (le), découvert & conquis par Fernand Cortez, p. 520. & suiv.

Mexique (le nouveau), p. 503.

Mississipi, Beuve d'Amérique, p. 493.

Missouris, riviére en Amérique, p. 493.
Mistèque, Province du Mexique. Mœurs & coutumes de ses habitants, p. 593.
Morris (lac de), p. 3.
Mongale, Royaume d'Afrique, p. 227.
Monomotapa, description de ce Royaume, p. 172. 216.
Monjali, voyez *Anzikos*.
Montbaze, Royaume d'Afrique, p. 227.
Montezume, Empereur du Mexique, est fait prisonnier par les Espagnols, p. 391. Mort de ce Prince, 399.
Mont-Réal, ville & île du Canada, p. 494.
Morica, Royaume d'Afrique, p. 227.
Mojambique, Royaume d'Afrique, p. 227.

N.

NAMAQUAS, Nation Hottentote, p. 317.
Nekao, Roi d'Egypte, p. 9.
Nelson, Ses voyages dans le Nord de l'Amérique, p. 492.
Negres, usages communs aux différentes Nations, depuis le Sénégal jusqu'au détroit de Babelmandel, p. 245.
Negres de la côte d'or, leurs mœurs & leurs coutumes, p. 288.
Niger, fleuve d'Afrique. Sa description, p. 212.
Nigritie, pays d'Afrique, p. 221.
Nil, description de ce fleuve, p. 211.
Nubie, pays d'Afrique, p. 222.

O.

OCTAVIUS. Vêloire qu'il remporte près d'Actium sur Antoine, p. 31. Son arrivée en Egypte, 35. Réduit ce Royaume en Province Romaine, 36, 37.
Odiquas ou *Udiquas*, Nation Hottentote, p. 337.
Ojeda, Armateur Castillan. Ses découvertes en Amériques, p. 368.
Ongula, pays d'Afrique, p. 218.
Orléans (nouvelle) capitale de la Louisiane, p. 495.
Oromies, peuples barbares de l'Amérique méridionale. Remarques à leur sujet, p. 198.

P.

PANAMA (Province de), p. 510.
Pamalarie, ville d'Afrique, p. 216.
Panibère, description de cet animal, p. 206.

Panuco, Province du Mexique, p. 501.
Paraguay, pays de l'Amérique méridionale, 518.
Parana, Province de l'Amérique méridionale, 519.
Pennsylvanie, Province de l'Amérique septentrionale, p. 476.
Pérou, découverte & conquête de ce pays, p. 414. Sa description, 512. Mœurs & coutumes de ses habitants naturels, 432.
Pignon de Vêlez, forteresse dans l'Afrique, p. 217.
Pizarre, ses découvertes en Amérique, p. 370. Fait la conquête du Pérou, 414.
Pompée, Général des Romains, assassiné en Egypte par les ordres du Souverain de ce pays, p. 28.
Popayan, Province de l'Amérique méridionale, p. 511.
Porto-Farina, ville d'Afrique, p. 216.
Porosie, île de l'Amérique, p. 507.
Portugais, leurs découvertes & leurs conquêtes en Afrique, p. 110. Se rendent maîtres du Brésil, 452. Leurs découvertes dans l'Amérique septentrionale, 464.
Ptolemée - Alexandre, Roi d'Egypte, p. 25.
Ptolemée - Alexandre II. Roi d'Egypte, p. 26.
Ptolemée - Aulète, ou *Dénys I.* Roi d'Egypte, p. 26.
Ptolemée Dénys II. Roi d'Egypte, p. 28. Fait assassiner Pompée, *ibid.*
Ptolemée - Epiphane, Roi d'Egypte, p. 21.
Ptolemée - Evergète, monte sur le trône d'Egypte, p. 19.
Ptolemée - Labyre, Roi d'Egypte, p. 25.
Ptolemée - Philadelphe, son avènement au trône d'Egypte, p. 12. Description de la fête qu'il donne au peuple, *ibid.*
Ptolemée - Philomator, Roi d'Egypte, p. 22.
Ptolemée - Philopator, Roi d'Egypte, p. 19.
Ptolemée - Phiscou, Roi d'Egypte, p. 23.
Ptolemée - Spier, devient Souverain d'Egypte, p. 11.
Psammetis, Roi d'Egypte, p. 10.
Psammetis, Roi d'Egypte, p. 9.
Psammitique, Roi d'Egypte, p. 9.
Pyramides d'Egypte, leur description, p. 2.

Q.

QUAQUAS, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 286.
Québec, capitale du Canada, p. 494.

Quilon, Royaume d'Afrique, p. 227.
Quito (Audience de), p. 223.
Quojas, peuples de l'Afrique. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 277.

R.

R*EGULUS*, ses victoires sur les Carthaginois, p. 48. Sa défaite, 49. Sa mort cruelle, *ibid.*

Rhinoceros, description de cet animal, p. 206.

Rio de la Hacha (Province de), p. 510.

Rio de la Tuna, Province de l'Amérique méridionale, p. 519.

Romains, le rendent maîtres de l'île de Chypre, p. 27. Leurs guerres contre les Carthaginois, 47.

Roseux, ville d'Egypte, p. 224.

Royale, île de l'Amérique, p. 504.

S.

S*ABLA*, Royaume d'Afrique, p. 226.
Safet, ville d'Afrique, p. 217.

Sainte (les), îles de l'Amérique, p. 508.

Salé, ville d'Afrique, p. 217.

Sara, ou desert, p. 218.

Scheriff (les), p. 94.

Sénégai, fleuve d'Afrique, sa description; p. 212.

Singe, description de cet animal, p. 209.

Sociora, île d'Afrique, p. 210.

Sofala, Royaume d'Afrique, p. 226.

Sonquai, Nation Hottentote, p. 238.

Souffiquais ou *Suffaquais*, Nation Hottentote, p. 237.

Souza, ville d'Afrique, p. 216.

Spirzberg (le), sa description, p. 525.

Suédais, leurs découvertes & leurs conquêtes en Amérique, p. 485.

Suez, ville d'Egypte, p. 214.

Sugulmesse (Royaume de), p. 218.

Sus (Royaume de), p. 216.

T.

T*ABASCO*, Province du Mexique, p. 501.

Tajiler (Royaume de), p. 218.

Tanger, ville d'Afrique, p. 217.

Tarka, desert d'Afrique, p. 219.

Tegorarin, pays d'Afrique, p. 218.

Tenriffe, une des Canaries, p. 232.

Tepeacquet, peuples Mexicains. Remarques à leur sujet, p. 594.

Terre ferme, Province de l'Amérique méridionale, p. 509.

Terre neuve (île de), p. 504.

Thomas (saint) île d'Afrique, p. 212.

Tigre, description de cet animal, p. 206.

Tlaxcala, Province du Mexique. Sa description, p. 502. Mœurs & coutumes de ses habitants, 595.

Tombus, Royaume de Nigritie, p. 222.

Tripoli, ville d'Afrique. Ses principales révolutions, p. 92.

Tucuman, Province de l'Amérique méridionale, p. 519.

Tunis, Histoire abrégée de ce Royaume, p. 98.

U.

U*DIQUAS* ou *Odiqas*, Nation Hottentote, p. 237.

Venezuela (Province de), p. 512.

Velasquez (D. Diegue), fait la conquête de l'île de Cuba, p. 513.

Virginie, Province de l'Amérique septentrionale, p. 497.

Villegagnon, établissement qu'il forme dans le Brésil, p. 414.

Uruguay, Province de l'Amérique méridionale, p. 519.

W.

W*ANDALES*, se rendent maîtres de l'Afrique, p. 75. En sont chassés par Judinien, 78.

Y.

Y*ORCK* (nouveau), p. 490.

Yucatan, Province du Mexique, p. 501.

Yzcalans (les), peuples Mexicains. Leurs mœurs & leurs coutumes, p. 597.

Z.

Z*AB* (le), pays d'Afrique, p. 218.

Zaire, fleuve d'Afrique. Sa description, p. 212.

Zambeze, fleuve d'Afrique. Sa description, p. 212.

Zanguibar, côte orientale d'Afrique, p. 217.

Zanhaga, desert d'Afrique, p. 219.

Zapotcat, Province du Mexique. Remarque sur ses habitants, p. 594.

Zelande, (la nouvelle), description de cette contrée, p. 528.

Zemle (la nouvelle), description de ce pays, p. 525.

Zuenaiga, desert d'Afrique, p. 419.

Fin de la Table des Matieres.

ACL 146 9050

1924 vol.

—

